







HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ETENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,

LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME TROISIÉME.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

SI l'estime du Public répondoit toujours à son empressement pour un Livre, je ne serois pas mal fondé à juger favorablement de mon entreprise; & trois Editions des deux premiers Tomes, dont la vente ne s'est pas refroidie dans l'espace d'une année, me mettroient peut-être en droit d'en tirer des conclusions assez flateuses. Mais une longue expérience m'a trop appris comment ces apparences de succès doivent être expliquées. J'ai reconnu par l'exemple d'une infinité d'Ecrivains, & quelquefois par le mien, que souvent les suffrages du Public tombent moins sur la forme que sur la matiere d'un Ouvrage; c'est-à-dire, qu'en faveur de l'utilité ou de l'agrément du sujet, on fait grace de ses fautes à l'Auteur: distinction humiliante, qui réduit son partage à l'indulgence. Ma rigueur n'ira pas si loin pour moi-même, que je veuille me faire absolument l'application de cette remarque; mais après avoir déclaré qu'une juste défiance de mes forces me retient du moins dans le doute, je n'en aurai que plus de hardiesse à vanter le mérite de mon sujet, lorsque je fais si peu de fond sur celui de mon travail.

Le troisiéme Tome de l'Histoire générale des Voyages, offre une variété extrême de choses utiles & curieuses. Il n'est plus nécessaire ici de plaider pour le désordre des récits, & pour la secheresse des descriptions. Le Plan de l'Ouvrage, dont l'execution n'a pû commencer proprement qu'au quatriéme Livre, parce que les premieres découvertes des Portugais, & les anciennes Relations Angloises n'étoient pas susceptibles de l'ordre qu'on s'est proposé, se trouve désormais rempli avec une fidélité qui ne sera plus sujette à se démentir. Les Journaux des Voyageurs deviennent plus intéressans dans leurs extraits. Les réductions forment des corps réguliers, qui portent toujours le double caractere de l'agrément & de l'instruction. Les Mœurs, les Usages, la Géographie, l'Histoire civile & naturelle, &c. sont traités méthodiquement. En un mot, je ne vois plus d'apologie à faire, dans la suite de ce Recueil, que pour quelques Voyageurs moins éclairés, ou moins attentifs, dont on ne dissimulera point les défauts, mais qu'on n'a pas dû supprimer dans un Ouvrage où l'on se propose de recueillir toutes les Relations de Voyages.

Il n'eſt pas ſurprenant que les Hollandois ayent entrepris de reimprimer un Livre ſi utile, comme ils l'ont annoncé dans un Programme qui m'eſt tombé entre les mains. Mais faiſant profeſſion de donner mon travail, ſans y changer, diſent-ils, un ſeul mot, ils auroient pû s'en tenir de même à copier exactement (*a*) les Cartes & les Figures. C'eſt entendre mal leurs interêts, & décréditer toutes leurs promeſſes, que de faire eſperer de leurs Artiſtes une perfection ſi ſupérieure à celle des nôtres. On n'y ſera pas trompé en France, où perſonne n'ignore la décadence de la Gravure Hollandoiſe, depuis la mort du fameux *Picart*, tandis qu'elle n'a pas ceſſé de ſe perfectionner à Paris.

A l'égard des Supplémens par leſquels ils veulent faire appercevoir dans leurs Notes ce que j'ai cru devoir retrancher du Texte Anglois ou devoir y joindre, j'étois fort éloigné de m'attendre à l'honneur d'un Commentaire. Mais j'appréhende encore qu'une affectation de cette nature, qui ne peut ſervir qu'à multiplier inutilement (*b*) les Volumes, ne nuiſe beaucoup à leur Edition. Ce que j'ai retranché dans quelques Relations regarde des détails inutiles, ſur leſquels on m'a même reproché de n'avoir pas été plus ſevere, ou des répétitions choquantes. Mes Additions conſiſtent dans les Liaiſons Hiſtoriques, qui ont été négligées par les Anglois, ou dans quelques faits & quelques explications que j'ai glanées après eux dans les Auteurs Originaux. Je ſuis trompé ſi des Remarques en forme de Commentaire, ſur cette eſpéce de changemens, ne paroîtront pas ſuperflues. J'ai ſupprimé auſſi pluſieurs Notes Angloiſes, les unes que j'ai cru inutiles, d'autres, que les honêtes gens auroient trouvé choquantes. Dans quel Pays du Monde, & dans quelle Religion même, liroit-on volontiers des invectives contre le Gouvernement & la Religion d'autrui, ſur-tout lorſqu'elles ne ſont d'aucun uſage pour l'éclairciſſement du Texte Hiſtorique? Où eſt l'homme raiſonnable qui puiſſe approuver qu'à l'occaſion du nom de *Serviteurs de Dieu*, que d'humbles Miſſionaires s'attribuent, les Anglois ayent remarqué dans une Note

(*a*) Ils n'en donnent pas quarante dans les deux Tomes, quoique j'en aie donné environ quatre-vingt.

(*b*) Ils annoncent douze Volumes, au lieu de dix que j'ai promis. Cependant il eſt certain que mes retranchemens ne montent pas à plus de deux feuilles. D'ailleurs les deux premiers Tomes de leur Edition ne contiendront que cent vingt-cinq feuilles, tandis que les miens en ont près de cent cinquante: d'où il faut conclure qu'ils employent un plus petit caractere, ou qu'ils défigurent les pages en y mettant beaucoup plus de lignes.

qu'*ils méritent plutôt celui de Serviteurs du Diable ?* Dans une autre, ils prétendent que le Pere *Baglion*, excellent Miſſionaire Jeſuite, devoit être nommé *le Pere Belial*, & qu'au lieu de Saint Dominique, il faudroit dire *Saint Démoniaque*, &c. Les belles idées ! & que je ſuis coupable d'avoir retranché des Notes de cette importance, ou d'en avoir adouci les expreſſions, ce que le Programme Hollandois appelle des contreſens ! Les principes d'honnêteté qui regnent en France me paroiſſent ſi juſtes & ſi néceſſaires, qu'ils m'ont ſervi de régle dans tous mes Ecrits. J'aurois fort mal auguré du ſuccès d'un Ouvrage que je n'aurois pas ſoigneuſement purgé de toutes ces indécences.

Mais il m'importe peu que les Hollandois s'écartent de mes régles dans une Edition à laquelle j'ai refuſé de prendre part, & que je déſavoue. On ſent fort bien qu'en s'appropriant mon travail, par une uſurpation qui bleſſe toutes ſortes de droits, ils ont dû chercher des prétextes pour colorer leur injuſtice & pour faire illuſion au Public ; ſur-tout lorſqu'en diminuant les frais de l'Edition par le retranchement d'un ſi grand nombre de Figures & de feuilles, ils ne laiſſent pas d'exiger pour chaque Volume à peu près le même prix que les Libraires de France. Il ſe trouvera même, ſuivant le projet qu'ils ont adroitement conçû de transformer mes dix Volumes en douze, qu'à la fin de l'Ouvrage leur Edition ſe ſera vendue plus cher que celle de Paris.

Quoiqu'il en ſoit, mes ſoins ne faiſant qu'augmenter pour la perfection de mon entrepriſe, j'avertis le Public que les Figures de *l'Hiſtoire naturelle de la Côte Occidentale d'Afrique* ne ſeront délivrées qu'au mois de Juillet prochain, avec le quatriéme Tome. La raiſon de ce délai ne ſçauroit déplaire aux Curieux. Après avoir remarqué que la plûpart de ces Figures ſe reſſemblent peu dans les diverſes Relations des Voyageurs, j'en ai conclu que les unes ou les autres manquent d'exactitude ; & ne m'appercevant point que les Anglois y ayent apporté aſſez de choix, j'ai pris le parti d'en donner de nouveaux Deſſeins, d'après nature, ſur les Animaux, les Végétaux, & les autres curioſités de cette eſpece qui ſe trouvent dans les plus riches Cabinets de Paris. L'execution d'un ſi beau projet a pris plus de tems que je ne m'en ſuis accordé pour la publication de chaque Volume. Mais perſonne ne doit ſe plaindre d'un retardement dont l'avantage eſt ſenſible. On en ſera quitte pour différer ſix mois à faire relier le troiſiéme Tome.

LETTRE DE M. BELIN,
INGENIEUR DE LA MARINE,
A
M. L'ABBE' PREVOST.

M.

Vous avez jugé à propos de faire imprimer la Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur les Cartes Géographiques que j'avois dressées pour votre second Volume de l'Histoire génerale des Voyages; je souhaiterois que celle-ci eût le même sort, me trouvant dans l'obligation de rendre compte au Public des engagemens que j'ai pris devant lui; car quoique j'aye tâché d'y satisfaire avec toute l'exactitude dont je puis être capable, la nature & l'étendue de ce travail doivent toujours me faire craindre de n'avoir pas entiérement rempli les vûes que je m'étois proposées.

Permettez-moi de rappeller ici ce que j'ai dit de l'insuffisance des Cartes qui ont été données par les Anglois. C'est pour y remedier que j'ajoûte à leur Collection quatre Cartes Hydrographiques qui renferment les Mers, les Isles & les Côtes qui ont été parcourues par les Navigateurs, dont les Voyages sont rapportés dans les trois Volumes que vous avez publiés.

La premiere Carte génerale qui porte le nom d'Océan Occidental, comprend les Mers renfermées entre les Côtes Occidentales de l'Europe & de l'Afrique depuis le 52e dégré de Latitude Septentrionale jusqu'à l'Equateur, & les Côtes de l'Amerique qui leur sont opposées.

La seconde, sous le nom d'Océan Méridional, comprend les Mers renfermées entre les Côtes Occidentales de l'Afrique, depuis l'Equateur jusqu'au Cap de Bonne-Esperance, & celles de l'Amérique jusqu'au Cap de Horn, qui est la Partie la plus Méridionale de la Terre de Feu.

La troisiéme, que nous appellons Océan Oriental, ou Mer des Indes, contient les Côtes Orientales d'Afrique depuis le Cap de Bonne-Esperance, & celles de l'Asie jusqu'à Canton dans la Chine, avec toutes les Isles, Roches & dangers renfermés dans cette vaste étendue.

Enfin la quatriéme, qui n'est qu'une suite de la troisiéme, contient les Parties Orientales de l'Asie, c'est-à-dire, depuis les Isles de la Sonde jusqu'au Japon, les Isles Philippines, les Moluques & la nouvelle Guinée.

Ces quatre Cartes, dont on pourroit ne faire qu'une seule, si on le jugeoit à propos, étant dressées sur le même point, m'ont paru suffisantes pour suivre les Voyageurs dans leurs grandes traversées, & pour donner une idée juste de la position respective, tant entre eux qu'eu égard au Ciel, des divers morceaux qui composent la Partie Géographique de cet Ouvrage.

Mais comme la grande étendue qu'on est alors forcé d'embrasser oblige à diminuer la grandeur des degrés & des échelles, il n'est pas possible de marquer toutes les positions, & l'on s'est contenté d'y employer les plus génerales & les plus essentielles ; & lorsque le Lecteur attentif n'y trouvera pas certaine position, il doit alors avoir recours aux Cartes particulieres répandues dans le corps de l'Ouvrage, où l'on a fait entrer le détail qu'il n'a pas été possible de mettre dans celles-ci. C'est pour rendre ce détail complet que j'ai ajoûté une Carte des Côtes d'Europe depuis Amsterdam jusqu'au Détroit de Gibraltar, qui manquoit dans le premier Volume.

A l'égard de la Mer du Nord, ou Océan Septentrional, & de la grande Mer du Sud, nous en donnerons les Cartes lorsqu'il sera question des Voyages que l'on a faits dans ces Parties.

J'avois promis de donner en même tems une Carte génerale de tout l'Univers, qui est absolument nécessaire à la tête d'un pareil Ouvrage ; mais outre qu'il ne m'a pas été possible d'y donner tout le tems qu'elle exige, j'attends des éclaircissemens sur plusieurs parties dont je ne suis pas satisfait ; ainsi elle ne paroîtra qu'au mois de Juillet prochain avec le quatriéme Volume. J'espere qu'on voudra bien me pardonner ce retardement, qui n'a d'autre but que de rendre cette Carte la plus exacte qu'il me sera possible.

Il est bon d'observer que dans ces quatre Cartes génerales, j'ai tâché de faire entrer tous les noms rapportés par les Voyageurs, & afin qu'on les puisse trouver aisément je les ai soulignés : mais je n'ose me flater qu'il ne m'en soit échapé plusieurs: d'ailleurs il y en a dont il ne m'a pas été possible de déterminer la position, tant parce qu'ils n'ont pas conservé les noms que les premiers Voyageurs leur avoient donné lors de la découverte, que parce que les Navigateurs n'ont pas assez étendu la description qu'ils en ont faite pour les pouvoir reconnoître par la suite.

Je ne diray rien sur la construction de mes Cartes, ayant fait connoître dans les deux premiers Volumes les sources où je puisois : mais j'ose assurer ici que je n'épargne ni travail ni soins pour acquérir de nouvelles connoissances. Les correspondances que j'ai avec les plus habiles Navigateurs, le grand nombre de Journaux de Navigation qui sont rassemblés au Dépôt des Plans de la Marine depuis long-

tems, & ceux qui y viennent tous les jours, sont des secours que tout le monde n'est pas à portée de se procurer.

C'est donc aux Navigateurs que je dois tout, & je voudrois pouvoir faire connoître ce que je tiens de chacun en particulier : heureux si je pouvois les engager par là, non seulement à me faire part des observations qu'ils feront dans la suite, mais aussi à examiner l'usage que j'en ai fait jusqu'ici, & à corriger les erreurs dans lesquelles je puis être tombé, & qu'ils sont, pour ainsi dire, seuls à portée de reconnoître.

Voilà, Monsieur, les sentimens dans lesquels j'ai toujours été, & dont je ne m'éloignerai jamais. C'est cette façon de penser qui m'a fait appercevoir que dans la Lettre que je vous ai adressée, & que vous avez fait imprimer à la tête de votre second Volume du Recueil des Voyages, j'ai dit d'une façon trop génerale, que toutes ces Cartes avoient été tirées du travail que j'ai fait pour les Vaisseux du Roi : car je me fais un vrai plaisir d'avertir que M. Daprés ayant fait un travail plus parfait qu'aucun autre sur les Cartes de l'Inde, j'ai crû ne pouvoir rien faire de mieux pour la satisfaction du Public que de profiter d'un aussi bon Ouvrage : *ce que l'on remarquera dans quatre petites Cartes inserées dans le second Volume, dont la premiere porte le titre de Golphe de Bengale ; la seconde comprend les Isles de Java, Sumatra, Borneo & Golphe de Siam ; la troisiéme contient les Côtes de la Cochinchine, du Tunquin & celles de la Chine ; & la quatriéme renferme les Isles Philippines, les Célebes & les Moluques.*

M. Daprés n'est pas le seul que j'aurois dû citer. La plûpart des Officiers & Pilotes des Vaisseaux du Roi, & un grand nombre de ceux qui sont attachés à la Compagnie des Indes, connus par leur sçavoir & leur exactitude, m'ont fourni beaucoup d'excellentes observations & des remarques importantes ; mais comme les Cartes de l'Inde de M. Daprés sont publiques, je suis bien aise de faire connoître l'usage que j'en ai fait. Et quoique nous ayons au Dépôt les Manuscrits sur lesquels la plûpart de ces Cartes sont copiées, en dois-je moins à son travail ? Je crains seulement que sa modestie ne trouve mauvais les justes éloges que je donne du meilleur de mon cœur à ses vastes connoissances dans l'Hydrographie.

J'ai l'honneur, &c.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le troisiéme Volume de l'*Histoire génerale des Voyages*, &c. & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 5 Janvier 1747. GEINOZ.

HISTOIRE



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SEPTIÉME.

VOYAGES AU LONG DES CÔTES OCCIDENTALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP BLANCO JUSQU'A SIERRA-LEONA.

Contenant l'Etabliſſement du Commerce des Anglois ſur la Riviere de Gambra, vulgairement la Gambie.

CHAPITRE PREMIER.

Obſervations ſur l'origine & les progrès de la Compagnie Royale d'Afrique en Angleterre.



LE premier Commerce des Anglois ſur les Côtes d'Afrique fut l'entrepriſe de quelques Avanturiers, ſans la participation du Gouvernement. En 1585 & 1588, la Reine Eliſabeth accorda deux Patentes, à la priere de pluſieurs riches Négocians; l'une pour le Commerce de Maroc & de Barbarie; l'autre, pour celui de Guinée, entre les Rivieres du Sénegal & de la Gambra. En 1592 on en obtint une troiſiéme, qui regardoit les Côtes, depuis INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Premieres Chartes Royales.

la Riviere de *Nogne* ou *Nugnez*, (1) jusqu'au Sud de *Sierra Leona*. Mais soit que ces Compagnies eussent abandonné leur entreprise, ou que le Commerce (2) fut affoibli, le Roi Jacques I, dans la seiziéme année de son régne, accorda une nouvelle Charte, sous le grand Sceau d'Angleterre, à Sir Robert *Rich* & d'autres Marchands de Londres, avec un pouvoir exclusif qui avoit beaucoup plus de force & d'étendue que dans les Concessions précédentes. Cependant cette nouvelle Compagnie essuya tant de pertes, qu'elle fut bientôt fatiguée de son Commerce. Ce fut alors que les Hollandois commencerent à vouloir entrer en partage des richesses d'une autre Hemisphere avec les Portugais. Cet exemple excita quelques Marchands Anglois à représenter au Roi Jacques, de quelle importance il étoit pour leur Patrie de ne pas négliger un objet de cette importance. Nicolas Crisp, Humphry Hamey & leur Compagnie, obtinrent une Charte semblable aux premieres.

Pertes des Anglois.

En 1651 cette faveur fut renouvellée & confirmée à *Rowland wilson* & plusieurs autres, par la République d'Angleterre. Mais, dans la confusion de ce malheureux tems, les Hollandois & les Danois saisirent l'occasion de se fortifier sur les Côtes d'Afrique; de sorte qu'outre la perte de ses possessions, la Compagnie Angloise eut le malheur de voir ses fonds ruinés; & les Particuliers mêmes, qui continuoient le même commerce, perdirent en Vaisseaux & en marchandises (3) jusqu'à la valeur de trois cens mille livres sterling. Le Parlement d'Angleterre, sur les représentations qu'on lui fit en 1664, prit la résolution de s'adresser au Roi Charles II, pour lui demander le rétablissement du Commerce & l'abaissement de l'orgueil Hollandois. Mais la guerre de 1665 empêcha l'effet de ces remontrances. Cependant le même Prince avoit accordé, dès l'année 1662, à une nouvelle Compagnie, sous le titre de Compagnie Royale d'Angleterre en Afrique, (4) une Charte qui établissoit les bornes de son Commerce, depuis l'entrée des Détroits jusqu'au Cap de Bonne-Esperance. Cette Compagnie, qui n'étoit que dans l'enfance au commencement de la guerre, eut beaucoup à souffrir des déprédations de Ruyter, qui lui enleva le Château de Cormantin, le Fort de Takoray, & (5) la valeur de deux cens mille livres sterling en Vaisseaux & en marchandises.

Autres pertes.

Nouvelle Charte.

Cependant elle tint ferme en Afrique; & par le troisiéme article du Traité de Breda, en 1667, chacun devoit obtenir la restitution des lieux qu'il y avoit possédés avant la guerre. Mais comme les affaires de la Compagnie étoient en fort mauvais état, elle consentit pour une somme d'argent à remettre sa Charte au Roi, & ce Prince établit immédiatement la *Compagnie Royale d'Afrique*, qui n'a pas cessé de subsister jusqu'aujourd'hui. Ses Lettres Patentes, ou sa Charte, sont du 27 Septembre 1672, & ses bornes, depuis le Cap de Sallé au Sud de Barbarie jusqu'au Cap de Bonne-Esperance. Quoique cette Compagnie n'eut pas commencé avec d'autres fonds que cent dix mille livres sterling, ses efforts furent si heureux qu'elle fit changer de face

Etablissement de la Compagnie Royale d'Afrique, telle qu'elle subsiste encore.

(1) Voyez ci-dessus, Vol. I. Liv. 3.

(2) On trouve à la fin de la Description de Guinée par Barbot (p. 665) un Mémoire sur le Commerce d'Afrique depuis 1600 jusqu'en 1709, présenté à la Chambre des Communes par la Compagnie Royale.

(3) Un Mémoire de l'année 1744, intitulé: *Importance de la Compagnie d'Afrique*, met huit cens mille livres.

(4) Barbot, *ubi sup. p.* 166.

(5) Mémoire à la fin de Barbot, p. 605 & suiv.

au Commerce Anglois sur toutes ces Côtes. Elle aggrandit le Fort du Cap Corse, seul reste des anciennes Compagnies, qu'elle avoit acheté de la derniere pour la somme de trente-quatre mille livres sterling; elle bâtit ceux d'*Akra*, de *Dixcove*, de *Wincbak*, de *Sukkonda*, de *Commendo* & d'*Anamabo*; tous sur la Côte de l'Or, & trois d'entr'eux à la portée du mousquet des Forts Hollandois. Elle acheta des Danois le Fort de *Frederiks-bourg*. Elle en bâtit un nouveau à *Fida* (6). Enfin, malgré les murmures & les fortes oppositions des Hollandois, elle rendit son Commerce égal à celui de Hollande, & superieur à celui de toute autre Nation.

INTRODUCTION.

Ses progrès. Forts qu'elle achete ou qu'elle bâtit.

Il paroît qu'elle portoit annuellement en Afrique la valeur de sept mille livres sterling en laines & autres marchandises d'Angleterre; qu'elle fournissoit un grand nombre d'Esclaves aux Colonies Angloises de l'Amérique, avec tant de générosité & d'indulgence, qu'elle leur faisoit quelquefois des crédits considérables; qu'elle faisoit entrer en Angleterre une grosse quantité de Bois rouge, de dents d'Eléphans & d'autres richesses, avec tant de poudre d'or, qu'on en frappoit souvent tout à la fois trente & jusqu'à cinquante mille (*) Guinées, qui étoient distinguées par la marque de l'Eléphant. Cependant elle avoit beaucoup moins de succès sur la Côte du Nord, où vers l'année 1673 la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales possédoit les Forts d'Arguim, les François celui de Saint Louis à l'embouchure du Sénegal, les Anglois mêmes celui de James sur la Gambra, avec un petit Château à Sierra-Leona. Le Commerce de cette Côte étoit libre alors aux trois Nations, depuis le Cap Blanco jusqu'au Cap de Monte. Mais en 1677 & 1678 les François chasserent les Hollandois d'Arguim & de Gorée. Ensuite ces deux Places étant demeurées par le Traité de Nimegue à la Compagnie Françoise du Sénegal, ils firent valoir leurs prétentions au Commerce exclusif de cette Côte. Ils saisirent les Vaisseaux du Portugal, de Hollande & de Brandebourg, & n'eurent pas plus de ménagement pour les Anglois, jusqu'à la guerre qui s'éleva en 1690.

Richesses qu'elle fait entrer en Angleterre.

Elle réussit moins sur les Côtes du Nord.

La révolution d'Angleterre fut bientôt suivie du Commerce d'Interlope, qui ne servit pas peu à ruiner les affaires de la Compagnie Royale. Les Avanturiers diminuant le prix des marchandises de l'Europe & rehaussant celles du Pays, causerent tant de préjudice à la Compagnie, qu'elle se vit forcée d'implorer le secours du Parlement. Mais les suffrages publics étoient alors pour la liberté du Commerce. En 1697 le Parlement se laissa persuader d'ouvrir pendant treize ans le Commerce à tous les Particuliers qui voudroient l'entreprendre, en payant à la Compagnie un droit de dix pour cent, destiné à l'entretien des Forts & des Châteaux d'Afrique. Depuis ce moment la décadence des affaires devint sensible. Elles étoient dans un si triste état en 1700, que la Compagnie, après avoir présenté un Mémoire au Parlement pour lui exposer ce qu'elle avoit souffert de la licence du Commerce, n'eut pas d'autre ressource que d'entrer dans un Traité de neutralité avec la Compagnie Françoise, pour tous les Etablissemens qui étoient entre le Cap-Verd & Sierra-Leona.

Le Parlement accorde pour treize ans la liberté du Commerce.

(6) C'est le véritable nom du Pays que les François appellent par corruption *Juda*, & les Anglois *Whida*.

(*) V. les deux Mém. déja cités. On en avoit frappé beaucoup sous le régne de Jacques I.

INTRODUCTION.

Cet acte est renouvellé, malgré la Compagnie.

L'Acte qui avoit ouvert le Commerce étant expiré en 1712, toutes les plaintes qui avoient été portées au Parlement ne l'empêcherent pas de le renouveller. Alors la Compagnie changea de principes, & se persuada enfin qu'il n'y avoit pas de méthode plus sage, ni plus avantageuse pour elle-même & pour le bien général de la Nation. Elle reconnut que la véritable cause de sa décadence avoit été l'opposition même qu'elle y avoit apportée, & les efforts qu'elle avoit fait pour exclure les Particuliers du même Pays.

Elle change de principes.

En effet, les violences qu'elle avoit exercées contr'eux n'ayant servi qu'à les irriter, ils s'étoient crus en droit de ne rien épargner pour ruiner toutes ses mesures; & cette guerre mutuelle avoit été presqu'également funeste aux deux Partis, tandis que personne ne s'étoit mêlé de les réconcilier. La Compagnie, par la situation de ses Forts & par la facilité qu'elle avoit de pénétrer dans les Rivieres navigables, pouvoit étendre son commerce dans l'intérieur de l'Afrique, & trouver ainsi le débit d'une grosse quantité de marchandises. D'un autre côté, les Particuliers étoient plus en état de fournir des Négres aux Colonies de l'Amérique, parce qu'ils pouvoient équiper leurs Bâtimens à moins de frais, sur tout dans les Pays étrangers. On ajoûtoit qu'ils entretenoient un Commerce général avec les Colonies Angloises; qu'ils y avoient des Correspondans, des Parens, des Associés, dont ils pouvoient esperer plus de justice & des retours plus fidéles que la Compagnie n'en pouvoit attendre des ses Agens (7).

Toutes ces raisons firent comprendre aux Directeurs de la Compagnie, que le meilleur parti étoit de s'entendre avec les Marchands particuliers. A la vérité, elle ne pouvoit manquer d'y perdre quelque chose, tandis que la Nation en général y trouveroit ses avantages; & cette perte l'auroit mise, à la fin, hors d'état de soutenir la dépense de ses Etablissemens & de ses Forts.

Dédommagement qui lui est accordé.

Mais comme il n'étoit pas juste aussi que les Particuliers jouïssent de la protection de ces Forts sans contribuer aux frais de leur entretien, la Compagnie devoit s'attendre avec raison qu'on la dédommageroit par des équivalens. Elle fit là-dessus ses représentations au Comité du Commerce & des Colonies, qui lui demanda un état de la nature, du nombre, des forces, de la situation, de la valeur & de l'importance de ses Forts & de ses Etablissemens. Ce Mémoire fut fourni au Comité, avec celui des charges & des dépenses qui étoient indispensables pour l'entretien (8).

Résolutions de la Chambre des Communes.

Le 26 de Mars 1730, la Chambre des Communes prit les résolutions suivantes; 1°. que le Commerce d'Afrique continueroit d'être libre; 2°. qu'il seroit exempt de toutes sortes de droits pour les Forts & les Etablissemens qui appartenoient à la Compagnie; 3°. que ces Etablissemens & ces Forts seroient entretenus; 4°. qu'on assigneroit des fonds pour cette dépense.

En conséquence de ces résolutions, le Comité régla la somme annuelle de dix mille livres sterling pour l'entretien des Forts, & cette somme n'a pas cessé dans la suite d'être payée fidélement. Mais la Compagnie se plaint qu'elle n'est pas suffisante. Elle a fait voir par ses Livres de compte que depuis le 31 Décembre 1729 jusqu'au 31 Décembre 1741, la dépense des Forts & des Etablissemens d'Afrique, sans y comprendre les commissions des

(7) Voyez les deux Mémoires déja cités. (8) *Ibid.*

Agens, l'intérêt des ſommes, & d'autres charges, qui dans l'eſpace de quatorze ans ſont montées à ſoixante-dix mille livres, n'a pas été moins de deux cens trois mille quatre cens trente-trois livres cinq ſchellings dix ſous ſterling ; ce qui revient chaque année à ſeize mille neuf cens cinquante-deux livres quinze ſchellings & cinq ſous. Ainſi la Compagnie a dépenſé cent un mille deux cens ſoixante-trois livres quatorze ſchellings huit ſous plus qu'elle n'a reçu du Parlement ; & depuis l'année 1697 que le Commerce fut ouvert, juſqu'en 1744, il ne lui a pas couté moins de ſix cens ſept mille cinq cens livres ſterling, par deſſus le ſecours qu'elle a reçu du Public ; ſomme, dont l'intérêt dans cet eſpace, à quatre ſeulement pour cent, monteroit à celle d'un million ſix cens ſoixante-quinze mille quatre cens cinquante & une livre ſterling.

INTRODUCTION.

La Compagnie ſe plaint de n'être pas aſſez ſecourue.

Depuis que les autres Nations ont élevé des Forts dans les Pays de leur Commerce, on ne ſçauroit déſavouer que les Anglois ne ſoient dans la néceſſité d'en avoir auſſi, puiſque l'expérience a fait aſſez connoître que ceux qui ont pris ſoin de ſe fortifier dans leurs Etabliſſemens, ſe ſont toujours efforcés d'attirer tout le Commerce entre leurs mains, & d'en exclure les autres. Sans parler de la conduite des Hollandois aux Molucques, on ſçait que vers le milieu du ſiécle précédent, ils entreprirent de ſe mettre en poſſeſſion de tous les avantages du Commerce ſur les Côtes Occidentales d'Afrique & de Guinée. Ils ſe ſaiſirent de plus de vingt Bâtimens Anglois. On a déja fait obſerver quelle fut la perte des Marchands d'Angleterre. La Compagnie qui ſubſiſte aujourd'hui ne ſe ſeroit pas mieux ſoutenue que les précédentes, ſi elle n'avoit entretenu les anciens Etabliſſemens & bâti de nouveaux Forts.

Importance des Forts pour le Commerce.

Exemples.

En 1681 les François entreprirent auſſi de s'emparer du Commerce des Côtes Occidentales d'Afrique. Ils ne ſouffrent aucun Navire étranger dans la Baye d'Arguim ; & par leurs Forts à l'embouchure du Sénegal & dans l'Iſle de Gorée, ils s'attribuent un droit excluſif dans une étendue de quatre cens milles de Côtes. En même-tems ils pouſſent leur Commerce ſur la Riviere de Gambra, à la vûe du Fort Anglois, & vers Anamabo ſur la Côte d'or, à la vûe du Cap-Corſe & du Château, d'où jamais on ne leur avoit permis d'approcher. Leurs Vaiſſeaux y ont paru en grand nombre dans ces dernieres années. Ils y ont acheté dix fois plus de Négres (9) que les Anglois. Mais & les François & les Hollandois ne font que ce que les Portugais ont fait avant eux, & ce qu'ils feroient encore s'ils en avoient le pouvoir. De-là ſuit la néceſſité des Forts, pour ſoutenir le Commerce de la Compagnie Angloiſe en Afrique. Elle ſe fait encore mieux ſentir quand on conſidere que l'Afrique ſeule fournit des Négres, & que c'eſt le principal ſoutien des Colonies Angloiſes en Amérique. Si les Anglois n'avoient pas de Forts ſur les Côtes d'Afrique, ils pourroient compter que les François & les Hollandois ne leur permettroient pas de tranſporter un ſeul Négre dans leurs Colonies.

Quelques Politiques n'ont pas laiſſé de s'imaginer que des Vaiſſeaux ſtationés ſeroient capables de produire le même effet. Mais on leur a fait reconnoître que ſans Forts, il eſt impoſſible de ſoutenir l'égalité du pouvoir &

On propoſe au lieu de Forts, des Vaiſſeaux ſtationés.

(9) Importance de la Compagnie d'Afrique, *ub. ſup.* p. 24. & ſuiv.

INTRODUCTION.

du crédit ; impoſſible d'aſſiſter dans l'occaſion les Habitans du Pays, de protéger les Marchands ſur le rivage ou dans les Voyages qu'ils font au-dedans des terres, de donner de la vigueur au Commerce, & du poids aux négociations dans les Cours des Princes Négres. Il y a près de huit ans qu'on fit l'expérience des Vaiſſeaux ſtationés ſur la Côte des Gommes. Mais quoique le Gouvernement eut envoyé deux Vaiſſeaux de guerre d'une force ſupérieure à ceux des François, un ſeul Fort de la Compagnie Françoiſe, tint les Négres & les Mores dans une telle contrainte, qu'ils n'oſerent entreprendre le moindre commerce avec les Anglois. Le Parlement & toute la Nation n'ont pas douté, depuis cet exemple, de la néceſſité d'entretenir les Forts.

On le tente ſans ſuccès.

Mais comment la Compagnie pourroit-elle fournir à tant de frais, ſi elle n'étoit ſecondée par les ſecours du Public? Les François & les Hollandois n'ont pas attendu l'exemple de l'Angleterre pour ſentir à quoi l'intérêt de leur commerce les obligeoit en Afrique. Le Roi de France, pour ſoutenir ſa Compagnie des Indes, lui accorde l'exemption de tous les droits pour les Marchandiſes qu'elle tranſporte en Afrique & dans les Colonies Hollandoiſes de l'Amérique, l'exemption de la moitié des droits ſur les marchandiſes qu'elle apporte d'Afrique, & de la moitié encore ſur le ſucre & les autres commodités qui viennent des Iſles & des Colonies Françoiſes en Amérique. Il lui donne treize livres de ſes propres revenus pour chaque Négre qu'elle tranſporte aux Colonies de France, & vingt livres pour chaque once de poudre d'or qu'elle fait entrer en France.

Secours que les Compagnies de France & de Hollande tirent de leur Nation.

Les Etats Généraux des Provinces-Unies, pour mettre leur Compagnie des Indes Occidentales en état d'entretenir ſes Châteaux & ſes Forts, lui accordent, avec quantité d'exemptions & de priviléges, pluſieurs ſecours extraordinaires. Elle tire des Provinces de Hollande, de Zelande & de Groningue, un ſubſide annuel de trente-huit mille florins; un droit de trois pour cent ſur tous les biens & les marchandiſes qui ſont tranſportés par les Hollandois entre Terre-neuve & le Cap de Floride ou qui viennent des mêmes lieux; un droit de deux pour cent ſur tout ce qu'ils portent ou qu'ils apportent depuis le Cap de la Floride juſqu'à la Riviere d'*Oronoko* en y comprenant *Curaſſao ;* ces deux droits montent par an à plus de cent mille florins : un droit de cinq Guilders, pour le leſte, ſur tous les Vaiſſeaux qui commercent à Cuba, Hiſpaniola, la Jamaïque, Porto-rico, & autres Iſles ou Ports, depuis la Riviere Oronoko juſqu'aux Détroits de Magellan & de le Maire, & de-là juſqu'aux Détroits d'Anian; ce qui eſt évalué par an à trois mille florins; un tiers du produit de la Colonie de Surinam, eſtimé annuellement à dix mille florins; le profit total de la Colonie d'Iſſacape, qui vaut par an vingt mille florins; enfin tous les profits qui reviennent des priſes, ou des permiſſions qu'elle eſt autoriſée à donner aux Bâtimens Portugais qui viennent de Liſbonne & du Breſil pour acheter des Négres ſur la Côte d'Afrique, qui montent par an à dix mille florins. Années communes, on eſtime la ſomme totale de tous ces droits, à cent ſeptante-un mille ſix cens florins, qui reviennent à celle de vingt-cinq mille livres ſterling.

(10) Ces remarques ſuffiſent pour donner une idée générale de l'origine & du progrès de la Compagne Royale d'Afrique. Elle n'a préſentement,

(10) Importance de la Compagnie d'Afrique, p. 8. & ſuiv.


CARTE DE LA RIVIERE DE
GAMBRA OU GAMBIE
Depuis son Embouchure Jusqu'a
EROPINA
Par le Capᵉ. Jean Leach
en 1732.
BARSALLI
JOALLI
KOLAR
BARRA
BADIBOU
YAMAI
NA
KAEN
JAGRA
KOUMBO FONIA
FLÛPS
JEREJA
KOHONE
Ville Royale
sur la Riviere
de Barsalli
FATTIK
Ville Royale
Fowel
Salt Pans
Fellam
Salines
R. Barsalli
Kolar
Kolar
Comptoir
Bullindin-
kunda
Kolar R.
Battent
Janok R.
Broken Isles
La Route la meilleure pour Kohone Ville-Royale sur la Riviere de Barsalli est par la Riv. de Sanjally dont la Barre et le Canal sont meilleurs que ceux des Rivieres Sangomar et Batant
Les Villes marqués d'une Etoile appartiennent au Roy de Barsalli, et les autres Villes des Isles au Roy de Barra. Ces Isles et les Pays voisins font beaucoup de Sel et produisent la plus grande partie du Ris qui se consomment aux Comptoirs par ce que la terre en est basse et propre a ce grain.
Jokkato Demeure du Depute du Roy de Barra
Morakunda
Jerunk
BARRINDING
Ville Royale
Joba
Cap S. Marie
Banyon Pᵗ.
Charles I.
Mansakunda
Albreda
Comptoir
Jilifrey
Comptoir
Lemain
S. Domingue
Pointe de Seaki
I. James
Morakunda
Malo
Kabata
Kunda
Kabata Comptoir
Kabata
Vintain
Compt.
Vintain R.
Broom Creeks
Malo
Foleykunda
Flips
Jereja
Comptoir
JEREJA
Berrinding
Badibou R.
Badibou
Ville Royale
Morakunda
Barra
Port
Comptoir
Tankrowal
Yamalkunda
Port Tendebar
Tendebar
Ville Royale
Jancar
Farinkunda
Foleykunda
Mortakunda
Morta Point
Les Villes nomées Marakonda sont habitées par les Mandingos et celles només Foleykonde sont habités par les Foleys ou Foulis
Kower est la principale Ville de toute la Riviere c'est la que les Marchands nomees Guinées qui tire leur nom de Guinee province de Bambuc viennent pour le Commerce.
Kower
Demeure du Roy
Joar Comptoir
Kower Port
Tombakunda
Morakunda
Nani Jar
Nani Jar R.
EROPINA
Eropina R.
YAMINA
Morakunda
Foleykunda
Indea R.
Indea
Sanjalli R.
Malo
Foleykunda
Japene
Enikunda
Elefants Isle
Damasensa R.
Damasensa
Ville Royale
Foleykunda
Jeojerey
Morakunda
Echelle de Milles Anglois
5 10 15 20 25 30
Par cette Echelle les distances entre les places sont plus grandes que celles marquées dans le Journal de Mʳ. Moore

ſur la Côte Occidentale, qu'un Etabliſſement fortifié, ſous le nom de *Jamesfort*, à l'embouchure de la Riviere de Gambra; mais ſes Comptoirs ſont en aſſez grand nombre ſur cette Riviere. Elle en avoit un à Sierra-Leona, dans l'Iſle de Benſe, qu'elle a pris le parti d'abandonner avant l'année 1728.

INTRODUCTION.

Seul Fort de la Compagnie Angloiſe.

CHAPITRE II.

Deſcription générale de la Riviere de Gambra & des Royaumes voiſins.

CETTE Riviere ne fut d'abord connue que ſous le nom de Gambra. Cada Moſto, qui en a parlé le premier (11) ne lui donne pas d'autre nom. Marmol (12) dit que les Négres l'appelle *Gambu;* mais il ne la nomme lui-même que Gambra & Gambea. *Jobſon* a préferé le nom de Gambra à celui de Gambea, parce que le premier étoit plus en uſage, quoiqu'il n'ait jamais trouvé, dit-il, que les Négres lui donnaſſent d'autre nom que celui de *Gee* ou *Ji*, qui ſignifie en général (13) une Riviere. Les Portugais l'avoient appellée *Rio-grande*, à cauſe de ſa largeur; mais on a donné ce nom depuis, à une autre Riviere qui eſt plus au Sud. Enfin *Gambia* ou *Gambie* eſt une corruption de *Gambra*, dont il faut accuſer les gens de Mer.

Si c'eſt Gambra ou Gambia.

La Riviere de Gambra ſe jette dans l'Océan ſur la Côte Occidentale d'Afrique, entre le Cap-Verd & le Cap Roxo, ou pour parler avec plus de préciſion, entre le Cap Sainte-Marie au Sud & les Iſles des Oiſeaux (14) au Nord. Un peu plus haut elle a la pointe de Barra du côté du Nord, & celle (15) de Bagnon du côté du Sud, à la diſtance d'environ quatre milles. Son embouchure, ſuivant *Moore* & *Labat*, eſt ſituée à treize dégrés vingt minutes du Nord. Sa largeur, depuis les Iſles des *Oiſeaux* & le Cap Sainte-Marie, eſt de ſix lieues. Ces Iſles ſont environnées d'un Banc de ſable, qui s'étend juſqu'à la Riviere de *Salum* ou de *Burſali*, & dont la pointe au Sud, nommée le *Banc rouge*, s'avance l'eſpace de deux lieues dans la Mer. Du côté du Sud, il ſort un autre Banc qui eſt oppoſé à la pointe de Bagnon, & qui a pris de ſa forme le nom de *Talon de Bagnon.* Cet écueil n'a pas plus d'une braſſe ou d'une braſſe & demie d'eau. Il eſt armé de pluſieurs pointes de rocs, contre leſquels la Mer bat avec aſſez de violence pour les faire découvrir de loin. C'eſt par ces marques, & par trois arbres qui ſont à la pointe du Cap Sainte-Marie, qu'on reconnoît l'embouchure de la Riviere.

Embouchure de cette Riviere, & ſes marques.

La diſtance, qui eſt entre les deux Bancs & la pointe de Bagnon, forme

(11) Voyez ſa Rélation au Tome II.

(12) Voyez ſon Afrique, Liv. IX. Chap. XVIII.

(13) Ou plutôt *Eau*, car Moore aſſure qu'en langage Mandingo, *Batto* ſignifie Riviere.

(14) Les Anglois appellent ces Iſles *Broken Iſlands.* Elles ſont à trente lieues de Gorée.

(15) Voyages de Moore, p. 19. On parle ici d'après lui, parce qu'il avoit fait ſoigneuſement ces Obſervations.

Description de la Gambra.

deux Canaux. Celui du Sud, qu'on nomme le petit Canal, n'a qu'une brasse & demie d'eau, & ne peut recevoir que des Barques & des Canots. Le plus grand, qui est entre le Talon de Bagnon & les Isles des Oiseaux, est capable de recevoir toutes sortes de Bâtimens. Depuis la pointe de Barra jusqu'à la pointe Sud du Banc rouge, il a depuis six jusqu'à neuf brasses de fond au milieu de sa largeur. Le passage entre les pointes de Barra & de Bagnon, que plusieurs Pilotes ont pris mal à propos pour l'embouchure, n'a pas moins de douze brasses; & de-là jusqu'à Jamesfort on trouve depuis six brasses jusqu'à neuf. Les deux côtés de la Riviere sont bordés de bancs de sable ou de rocs; & celui du Nord en présente (16) assez loin dans l'eau; mais ils ne laissent pas d'être tous deux navigables pour les Canots, & même pour les grandes Barques dans les hautes marées.

Salut que les Anglois rendent à un Roi Négre.

On compte dix lieues depuis les Isles des Oiseaux jusqu'à l'Isle (17) Charles; & deux jusqu'à la pointe de *Lamei* ou *le Maine* : deux jusqu'à Albreda; & d'Albreda jusqu'à Jilfray, qui est vis-à-vis le Fort Anglois, une demie lieue. En entrant à gauche dans la Riviere, on voit une touffe d'arbres, dont l'un surpasse tous les autres en grandeur. Cette touffe s'appelle le Pavillon du Roi de *Barra*. Les Anglois, quoique naturellement fiers, se sont abbaissés jusqu'à saluer cette marque de terre, ou ce prétendu Pavillon; ce qui inspire tant d'orgueil au Roi de Barra, qu'il exige les mêmes respects de tous les Vaisseaux qui entrent dans la Riviere; & ceux qui les lui refusent doivent s'attendre qu'il leur défendra le commerce & qu'il leur fera tout le mal dont il est capable. Les Etats de ce Prince n'ont que dix-huit lieues d'étendue de l'Est à l'Ouest, du côté Nord de la Gambra, & sont renfermés entre cette Riviere & celle de Janok (18).

Marques & direction pour entrer dans la Gambra.

Quoique l'embouchure & le Canal de la Gambra soient profonds, comme on en peut juger par les mesures de la sonde, qui sont marquées dans la Carte, il est à propos cependant d'y entrer la sonde à la main, & de porter plus au Nord que vers la rive du Sud, où l'on ne trouve ordinairement que trois brasses d'eau. Quantité de Vaisseaux se sont mal trouvés d'avoir négligé cette précaution. Comme le sable est doux & sans rocs, le danger n'est pas d'y périr; mais on se jette dans un grand embarras, ne fut-ce que celui d'attendre le retour de la marée pour se dégager. Quand on a passé la pointe de Barra & l'Isle Charles, on suit la rive du Nord, qui est fort douce, jusqu'à ce qu'on ait jetté l'ancre vis-à-vis d'Albreda ou de Jilfray, sur six ou sept brasses d'un fort bon fond. Ces deux Villages se font connoître à quantité d'arbres qui les environnent, & par une petite Isle au milieu du Canal, dans laquelle est situé Jamesfort. La largeur de la Riviere, en cet endroit, est d'environ trois lieues. Pendant près de cinquante lieues, en remontant jusqu'à (19) Joar, elle est large d'une lieue (20) & navigable pour un Vaisseau de quarante canons & de trois cens tonneaux. Elle peut recevoir des Bâtimens de cent cinquante tonneaux jusques fort près de

Jusqu'où elle est navigable.

(16) C'est ce qui n'est pas dans la Carte.

(17) Nommée par les François, l'Isle aux Chiens.

(18) Appellée par les François *Gêinée*.

(19) C'est le même lieu que Labat appelle *Guiocher*.

(20) Dans la Carte, environ deux mille & demi.

Barakonda,

Barakonda, qui est à plus de cinq cens milles (21) de son embouchure. La marée remonte jusqu'au même lieu dans la saison de la sécheresse, c'est-à-dire, depuis le mois de Décembre jusqu'à ceux de Juin ou de Juillet. Pendant le reste de l'année, il est presque impossible de remonter la Riviere, à cause des flots, que la saison des pluies apporte avec tant de violence, qu'il est également difficile de les surmonter à la voile avec un bon vent, & de se faire tirer même au long des rives, parce qu'elles sont si couvertes d'eau qu'on ne peut entreprendre de les suivre à pied. C'est un grand avantage que la Riviere du Sénegal a sur la Gambra. Le meilleur tems pour la navigation, sur la premiere, est la saison humide, parce qu'il s'y trouve alors assez d'eau pour passer les Basses & les Rocs, qui arrêtent les Barques dans les tems secs.

Description de la Gambra.

A cette Description de la Riviere de Gambra, qui est tirée de Jobson, de Moore, de Froger, de Labat, & de la Carte Angloise, nous joindrons quelques circonstances de la Relation de Barbot, mais en avertissant que suivant sa coutume, il a recueilli indifféremment le bon & le mauvais, sans faire connoître ses sources.

Circonstances tirées de Barbot.

Ce Voyageur rapporte que l'embouchure de la Gambra a trois mille de large & six ou sept brasses de profondeur; que le fond en est bourbeux; qu'à quelque distance à l'Ouest, sont les Basses qui ont été nommées par les Portugais *Baxos de Gibandor*. Le véritable Canal, dit-il, est du côté du Sud; mais en entrant il faut prendre celui du Nord. La Riviere est fort navigable jusqu'à *Dabbo* (22) & *Arsehill*, d'où l'on compte en droite ligne quatre-vingt lieues par terre, jusqu'au Cap Sainte-Marie, mais beaucoup plus par eau. La moindre profondeur près de l'Isle *Jeremire* (23) est de trois brasses; excepté vers quelques rocs, qui sont quelques lieues plus bas, où l'on ne trouve que neuf pieds d'eau. Les parties de la Riviere, au-dessus d'Arsehill, sont si peu fréquentées que l'Auteur (24) n'en put rien apprendre. Il ajoûte qu'elle est en effet peu connue au-delà de la Ville de Mandiga, située dans la Province de Kantorsi, & du Royaume de Mandinga qui est dans les terres à seize lieues de la Riviere, & qui renferme (25) des mines d'or fort riches.

Au côté Nord de l'embouchure de la Gambra, il sort une pointe longue & basse, presqu'imperceptible à ceux qui viennent de la Mer dans un tems nubileux. La terre est beaucoup plus haute du côté du Sud, & couronnée d'arbres qui s'étendent au Nord-Est & au Sud-Ouest. L'embouchure est traversée par une espece de barre, Nord, Ouest & Sud-Est, où l'on trouve quatre brasses d'eau dans la basse marée.

(21) Labat dit deux cens cinquante lieues, ou sept cens cinquante milles; mais dans sa Carte on trouve à peine cent lieues, ce qui marque que Barakonda y est mal placé.

(22) Ou *Dubo Konda*. Labat met Dabbo dans sa Carte.

(23) Labat lui donne ce nom comme Barbot. Ces deux exemples semblent marquer qu'ils ont fait tous deux usages des mêmes Cartes. Cette Isle, par sa situation dans la Carte de Labat, répond à celle de *le Maine* dans la nôtre. Il paroît que ces deux noms ont été pris des Villes du Nord de la Riviere, le Maire à l'Est, & Jeremire ou Jeramai à l'Ouest.

(24) La Carte de Labat finissant à Arsehill, c'est encore une preuve de la remarque précédente.

(25) Tout ceci est chimérique.

DESCRIPTION DE LA GAMBRA.

Sa direction pour l'entrée de la Riviere.

La véritable direction, pour entrer dans la Riviere, est de porter vers la pointe de Barra, sur cinq ou six brasses, jusqu'à ce qu'elle se présente au Sud-Est; ensuite, de jetter l'ancre si le vent est foible; mais, si l'on ne manque pas de vent, de continuer la même route, en sondant néanmoins jusqu'à ce qu'on soit arrivé sur quatre brasses & demie ou cinq brasses, & tenant toujours la pointe de Barra au Sud Est, & l'autre pointe, nommée *Bagnon* (26) par les François, au Sud par Est. Il faut revirer alors, & porter vers cette derniere pointe; après quoi, lorsqu'on l'a passée de deux lieues, il faut suivre le milieu du Canal, pour éviter un Banc qui est autour de l'Isle (27) des Chiens. On peut ainsi gagner surement Jamesfort.

Tous les Vaisseaux qui entrent dans la Riviere, sur tout les Anglois, saluent de trois coups de canon un grand arbre qui s'appelle le Pavillon ou l'étendard du Roi de Barra. Ils lui rendent le même honneur en sortant; & l'usage est de payer (28) une barre de fer au Roi ou à ses Officiers, pour le droit d'Ancrage.

Détours de la Gambra.

La Riviere, depuis (29) Kantori jusqu'à l'Océan, fait quantité de détours, particuliérement depuis (30) Kantor. Elle est plus profonde & plus large que celle du Sénegal; mais le cours en est moins rapide. Cependant elle entraîne des flots d'écume qui se découvrent en Mer à neuf ou dix lieues du rivage. La marée remonte jusqu'à Barakonda, où le passage est (31) interrompu par une chûte d'eau terrible. Les rives de la Gambra, des deux côtés, sont basses, & coupées par quantité de ruisseaux. Le Canal, devant la Côte de Jagra, a quatre ou cinq brasses de profondeur, près de quatre petites Isles qui sont vis-à-vis cette Côte.

On y navigue plus aisément la nuit.

Il est plus aisé de naviguer sur la Gambra la nuit que les jours, parce que les jours sont calmes, & qu'il s'éleve ordinairement le soir de petits vents fort commodes. Depuis l'Isle qui est au-dessus de (32) *Mansagar*, la marée sert à remonter sans danger (33).

L'Isle de James n'étant qu'une espece de roc plat, sans aucune anse où l'on puisse carener, les Anglois carenent dans la Riviere de *Blok* (34) ou de *Bintam*, au Sud de la Gambra vis-à-vis le Fort, dans un lieu nommé *Blok*, residence d'un Prince Négre qui se qualifie Empereur du (35) *Grand Kantor*, & qui est sans cesse en guerre avec le Roi de (36) Barra. Les François prétendent que la Riviere de Blok se joint à celle de *Kumbo*, qui en est à quelques lieues vers l'Ouest; qu'elles forment une Isle dans le lieu où elles

Rivieres de Blok & de Kumbo, & de Rio Brevetto.

(26) Moore écrit *Banyon*.

(27) Les Anglois l'appellent *Isle Charles*.

(28) Moore dit cent & vingt barres.

(29) Nommé ci-dessus Kantorsi.

(30) *Kantorsi*, *Kantori* & *Kantro*, semblent être le même nom, qui est rapporté différemment par différens Ecrivains; source ordinaire d'erreurs. *Fonia* est nommé plus bas Kantor.

(31) Barbot dit ici contre toute vérité que les Chaloupes peuvent y passer. Ce qui est vrai seulement par rapport unanime, c'est que dans les grandes eaux on passe avec des Chaloupes à fond plat, faites exprès.

(32) Barbot ne marque pas la situation de cette Isle, car le nom de *Mansagar* n'est pas connu. Mais c'est apparemment vers l'embouchure.

(33) Ici Barbot rapporte ce qu'on a déja lû sur l'Isle des Chiens ou de Charles.

(34) Froger nomme ce lieu dans sa Carte de l'embouchure de la Gambra. Il est un peu au Nord du lieu ou Foulikonda est placé dans la nôtre. Bintam ou Vintain est à présent la résidence de ce Prince.

(35) C'est peut-être *Fonia*.

(36) Barbot confond deux fois *Bar* & *Barra* avec *Barsals*, *Bursalli* ou *Bursalam*.

se joignent, & qu'à l'Oueſt de Kumbo il y a une autre Riviere nommée *Rio Brevetto.*

DESCRIPTION DE LA GAMBRA.

On trouve ſur la Riviere de Blok, près de ſon entrée dans la Gambra, le Village de (37) *Barifot*, qui eſt tributaire du Roi ou de l'Empereur de Kantor. Le Roi de Barra réſide une partie de l'année dans la Ville ou le Village de (38) *Barra*, qui eſt ſitué à la pointe Nord de la Gambra, près d'un gros arbre que les Portugais ont nommé *Ardova da Marca*, parce qu'il ſert à diriger les Pilotes. Dans d'autres tems, ce Prince fait ſa demeure dans la Ville d'*Anna Bar*, qui eſt un mille plus loin, au milieu d'un bois. Après le Village de Barra, à l'Eſt, on trouve ſur le bord de la Gambra, les Villages de *Grigou*, de *Bubakulou*, & celui de *Lami*, qui eſt preſqu'à l'oppoſite de l'Iſle des Chiens. Un peu à l'Eſt de ces Villages, on rencontre Albreda & Jilfray, où les François & les Anglois ont des Comptoirs. Les Portugais ont une petite Egliſe à Jilfray.

Divers Villages des Négres.

Barbot, qu'on n'a pas ceſſé de citer, ne place aucun autre Pays au long de la Gambra, que l'Empire de *Kantor* au Sud & le Royaume de *Barſali* au Nord. Le premier renferme pluſieurs autres petits Royaumes; mais le ſecond, qui eſt moins étendu, n'a pour Tributaire qu'un petit Prince nommé *Wolli-Wolli.* Ces deux Royaumes, dit-il, contiennent quantité de grandes Villes & de Villages, la plûpart à l'Eſt de la Gambra ſur ſes bords. Il nomme quelques-uns des principaux, qu'il a tirés de Jobſon, ſans en convenir; & la confuſion qu'il met dans ſon récit, ne peut apporter beaucoup de lumieres au Lecteur.

Rois voiſins de la Gambra.

La ſource de la Gambra eſt encore incertaine. Comme on n'a pû juſqu'à préſent ſe procurer de véritables lumieres, on s'eſt partagé en autant de conjectures que ſur le Niger, dont la plûpart prétendent qu'elle n'eſt qu'un bras. Cette confuſion dans les idées & les témoignages a cauſé beaucoup d'embarras aux Géographes, & les a jettés quelquefois dans d'étranges contradictions. Baudrand, après lui avoir fait prendre ſa ſource au-delà d'un Royaume, nommé, *Gubert*, & l'avoir fait paſſer, entr'autres Pays, par ceux de (39) *Genia*, de *Kantari*, de *Gambra*, d'où il lui fait tirer ſon nom, & celui des *Foulis*, prétend qu'elle ſe jette dans l'Océan par quatre bras; la *Gambra* même, la Riviere *Sainte Anne*, *Rio das Oſtras*, & la Riviere de *Kaſamanſa.* Mais il ſe contredit auſſi-tôt, en donnant au Niger, qu'il regarde comme une Riviere différente, deux des bras de la Gambra, qui ſont Rio das Oſtras, & Kaſamanſa. Il ajoûte que les deux autres bras du Niger ſont *San-Domingo* & *Rio Grande.*

Incertitude ſur la ſource de cette Riviere.

Contradiction de Baudrand.

Labat, qui releve fort bien cette erreur, eſt perſuadé que la Gambra doit être une branche du Niger. Il fonde ſon opinion ſur le témoignage des Négres, ſur tout des Marchands Mandingos, qui ſont depuis long-tems dans l'habitude de voyager ſur ſes rives, au-deſſus des cataractes de Barakonda & juſqu'aux bords d'un Lac rempli de grands roſeaux, où elle ſe perd aſſez long-tems. Tous ces Négres, dit-il, s'accordent à déclarer que la

Opinion de Labat.

(37) *Barafat* dans la Carte.

(38) *Barrat* ou plutôt *Barinding*, ſur une Riviere près de la pointe de Barra, eſt la Capitale du Royaume de Barra.

(39) *Genia* paroît être Quinca Province du Royaume de Bambuck, & Kantari eſt ſans doute Kantor, dernier Royaume au Sud de la Gambra.

Description de la Gambra.

Gambra sort du Niger, au-dessous d'une grande cataracte où le Niger se divise en deux branches. Pourquoi feroit-on difficulté, dit Labat, de s'en rapporter à ces témoignages? On lui répond que les doutes ne viennent pas précisément de la grossiéreté des Négres, qu'il représente lui-même comme de fort mauvais Géographes, & peu capables de remarquer les détours & les distances; mais de la confusion qu'il met dans son propre récit, de quelque source qu'il en ait tiré les Mémoires, & de plusieurs imperfections qu'il a dû reconnoître lui-même s'il a pris la peine de les examiner.

Elle est confuse & pleine d'erreurs.

Suivant les idées qu'il veut nous faire adopter, la Falemé sortant du Sénegal, ou du Niger, comme il lui plaît de l'appeller, à l'Est au-dessus de Barakotta, où la Gambra s'en sépare, doit nécessairement traverser la Gambra pour venir retomber dans le Sénegal. C'est une observation que nous avons déja faite, & qui suffiroit seule (40) pour ôter toute confiance au témoignage des Négres. Si la situation de Barakotta étoit bien vérifiée, ce qui manque encore au récit de Labat, on découvriroit probablement d'autres erreurs. Il fait sortir du Sénegal la Riviere blanche & la Riviere noire, au-dessus du Roc de Jorina, pour y rentrer vingt lieues au-dessous, & c'est effectivement le lieu où la Relation du sieur Brue & la Carte générale du Sénegal, font sortir du Sénégal deux Rivieres de ce nom, qui retournent s'y décharger, à beaucoup de distance vers l'Ouest. Seroit-il impossible que ces deux Rivieres mal placées dans le récit des Négres, & l'Isle de Kasson qu'elles forment ensemble, fussent le *Baba Degu* des Mandingos?

De l'Isle semble avoir mieux jugé, mais sans preuves.

De l'Isle, qui suivant toute apparence n'ignoroit pas ces récits des Négres, avoit reconnu sans doute qu'ils manquent de vrai-semblance, & n'a pas crû par conséquent qu'il dût s'y arrêter. Il donne à la Riviere de Falemé, dans son Afrique Françoise, un cours de peu d'étendue au Sud de Bambuk, & place l'Isle de Baba Degu tout-à-fait à l'Est du Roc de Govina. A l'égard de la Gambra, il la fait sortir d'un grand Lac plein de roseaux, qu'il nomme *Saport*, cent milles au Sud du Roc de (41) Felu; & tirant une double ligne de ce Lac au Roc de Govina il y joint cette remarque; » que comme il se » trouve un tournant près de ce roc, on a crû autrefois que la Gambra étoit » une branche du Sénegal: & c'est cette branche imaginaire qu'il a voulu désigner par la double ligne. Quelque jugement qu'on puisse porter de cette idée, les observations précédentes ne permettent pas de croire que la Gambra soit un bras du Sénegal dans le sens que les Négres se l'imaginent. La communication que de l'Isle suppose, commence un peu à l'Ouest de Baba Degu, dans un lieu nommé *Bara*, qui pourroit bien être le Barakotta de Labat.

Entreprise des Anglois pour remonter la Gambra.

Les Anglois se sont efforcés, dans plusieurs tems, de découvrir l'origine de la Gambra, sans avoir jamais pû se procurer des lumieres certaines au-delà des cataractes de Barakonda, c'est-à-dire, environ cinq cens milles au-dessus de son embouchure. Peut-être ont-ils été arrêtés par les mêmes obstacles qui ont empêché les François de pénétrer sur le Sénegal au-delà du roc de Go-

(40) Il est surprenant que Labat n'ait pas senti cette absurdité. Au reste voyez, ci-dessus, au Tome II. des remarques fort longues sur l'origine du Niger.

(41) Suivant les informations de Stibbs, ce lieu est à douze journées de marche de Barakonda. Voyez le Voyage de Moore, p. 300 & suivantes.

vina. Le Capitaine Thomson, & Jobson après lui vers l'année 1618, remonterent cent vingt lieues au-dessus de Barakonda. Vermuyden & quelques autres allerent presqu'aussi loin sous le régne de Charles II. En 1724 le Capitaine Stibs alla trente lieues au-delà de Barakonda. La Compagnie Royale d'Afrique voulant être informée jusqu'où la Gambra étoit navigable, & s'ouvrir de nouvelles voies de Commerce sur cette Riviere, fit partir en 1732 plusieurs petites Chaloupes pour cette découverte. Thomas Harison, un de ses principaux Facteurs, qu'elle avoit chargé de cette commission, revint à Jamesfort le 10 de Juin de la même année. C'étoit le tems où Moore, dont nous citons ici le témoignage, se trouvoit dans ce Comptoir. Sa curiosité le portant à tout observer, il sçut que Harison n'avoit pas passé *Fatatenda*, mais qu'ayant envoyé de-là une Barque à la découverte, sous la conduite de *Jean Leach*, ce Député avoit rencontré, vingt lieues plus loin, une chaîne de rocs qui sembloient boucher le passage de la Riviere, & que cet obstacle joint à la diminution de ses vivres, l'avoit obligé de retourner sans avoir mieux rempli sa commission. Moore ajoûte que, suivant la tradition des Habitans, la Riviere est navigable beaucoup au-delà, jusqu'à certains grands Lacs. C'est tout ce qu'il rapporte sur le témoignage des Négres; & si l'on excepte cette pluralité de Lacs au lieu d'un, il s'accorde sur ce point avec le récit de Labat. D'autres s'imaginent, continue-t-il, que les Rivieres du Sénegal, qui se décharge dans la Mer plus au Nord, & de Kasamansa, qui s'y jette au Sud, viennent toutes deux des mêmes Lacs que la Gambra; & que ces Lacs sont formés par un bras du Nil qui se sépare de ce Fleuve après qu'il est sorti des montagnes de l'Abissinie. C'est aux Européens que Moore attribue cette opinion, car vrai-semblablement les Négres ne connoissent pas même le nom du Nil; & paroissant la goûter, il l'appuie de l'autorité d'Hérodote, & du Géographe de Nubie. Mais on a vû que Labat ne s'accorde guéres là-dessus avec lui. Au reste mille raisons ne permettent pas de penser que le Nil ait des bras si considerables, ni qu'aucune Riviere traverse autant de Pays qu'il faudroit se l'imaginer dans la supposition d'un si long cours.

Description de la Gambra.

Elle manque par de foibles raisons.

Opinions sans vrai-semblance.

N'oublions pas quelques argumens dont Labat se croit bien appuyé pour soutenir que la Gambra est un bras du Sénegal. La plus grande objection, dit-il, qu'on puisse former contre son opinion, c'est que si le Sénegal, ou le Niger, qui est la même chose dans ses idées, étoit la source de toutes les Rivieres qu'il en fait sortir, il faudroit lui supposer une prodigieuse quantité d'eau pour étendre son cours l'espace de quatre ou cinq cens lieues jusqu'à son embouchure. Mais il prétend répondre à cette difficulté, en faisant observer que l'Afrique n'est pas un Pays aussi sec que se le figurent ceux qui ne croyent pas que le Niger ou le Sénegal reçoive de Riviere ou de source pour grossir ses eaux, pendant tout l'espace qu'il parcourt jusqu'à la Mer. Il est certain, continue-t-il, que cette vaste Région contient un grand nombre de Fontaines, de Marais, de Lacs & de Torrens, qui se déchargent dans le Niger ou dans les Rivieres qui s'y joignent. Il ne croit pas qu'on en puisse douter, si l'on considere que le Pays est extrêmement peuplé; ce qui lui paroît encore indubitable quand on fait réflexion au grand nombre d'Esclaves qu'on amene de l'intérieur des terres sur la Côte, sans parler de ceux qui sont détruits

Raisons dont Labat appuie la sienne.

DESCRIPTION DE LA GAMBRA ET DE SES BORDS.

dans les guerres perpétuelles des Négres, & de ceux qui meurent naturellement. Enfin les pluies continuelles qui tombent en Afrique dans la saison humide, c'est-à-dire, pendant quatre, cinq, & quelquefois pendant six mois, enflent tellement les petites Rivieres, & les Lacs, que leurs débordemens, joints à ce qu'elles portent dans leurs lits, fournissent aux grandes Rivieres cette immense quantité d'eau que celles-ci vont décharger dans la Mer. Malheureusement cette explication de Labat ne répare point ce qui manque aux fondemens de son opinion.

Divisions des Pays au long de la Gambra.

Revenons à des objets plus certains. Le Nord & le Sud de la Gambra sont divisés entre plusieurs petits Princes Négres, qui prennent tous le titre de Rois, quoique plusieurs de leurs Etats soient de si peu d'étendue qu'on peut les traverser dans l'espace d'un jour. Suivant la Relation de Moore, le premier Royaume du côté du Nord est celui de Barra, dont on a déja parlé, & qui s'étend vingt lieues au long de la Riviere. Son Roi est de la race des Mandingos, & tributaire du Roi de Barsali. C'est dans ce Royaume qu'est située l'Isle *Charles*, ou *des Chiens*, à six lieues de la Mer, & une portée de fusil de la Riviere. Les Anglois y avoient autrefois un Fort, qu'ils ont laissé tomber en ruines. On trouve dans la Riviere deux basses de sable & de rocs du côté de Barra; l'une à la pointe de Lemaine, l'autre à la pointe de Sika; la premiere, six milles au-dessous de Jamesfort, & la seconde, un peu au-dessus.

Barra, où est l'Isle Charles ou des Chiens.

Situation de l'Isle de James.

L'Isle de James est située vis-à-vis de Jilfray, d'où il sort une langue de sable & de rocs qui s'étend assez loin au Nord Nord-Ouest, & qui porte le nom de *Company's Spit*. Il est arrivé à plusieurs Vaisseaux d'y échouer faute de précaution.

Royaume de Badelu, & Ville de Tankroval.

Après le Royaume de Barra, on entre à l'Est dans celui de *Badelu*, qui a vis-à-vis de *Tankroval*, Village du Royaume de *Kaen* sur la rive du Sud, une Isle dont la Ville même de Badelu n'est séparée que par un filet d'eau. Autrefois cette Isle fournissoit de la pierre à Jamesfort. Mais en 1733, le Directeur Anglois, nommé *Hall*, en trouva, beaucoup plus près du Fort. Le Roi de Badelu est Mandingo, & son Pays a vingt lieues d'étendue.

Royaumes de Sanjally,

Le Royaume suivant est *Sanjally*, qui malgré sa petitesse est un Pays indépendant. Le Roi est Mandingo, & ses Etats ont quatorze lieues d'étendue au long de la Riviere.

& de Bursali.

Plus loin on entre dans une partie du Royaume de Bursali ou *Bur-Salum*, gouverné par un Prince Jalof. Ce Pays commence à la Mer, où la Riviere du même nom vient se décharger. Il s'étend derriere les Royaumes de Barra, de (42) Kolar, & de Badelu, d'où s'avançant sur la Gambra il occupe ses bords l'espace de quinze lieues. Une de ses principales Villes est (43) *Joar*, située à deux milles de la Riviere, dont elle est séparée d'abord par une plaine très agréable de la largeur d'un mille, & de-là par une crique fort étroite, qui a la même étendue jusqu'au Port de *Kover*. Le Commerce est considérable dans ce canton, & se fait dans un lieu nommé la Pointe de Rumbo, trois mille au-dessus de Joar, & presqu'à la même distance de Kover. Il se rend alors, à Kover, plus de monde que dans aucune autre

Commerce de Joar.

(42) Kolar est dans les terres entre Barra & Badelu. Labat se trompe ici en mettant Ghika entre ces deux Royaumes.

(43) C'est ce que Labat appelle *Guiochen*;

Ville de la Riviere ; parce que si les Marchands ne trouvent pas l'occasion de vendre leurs Esclaves en chemin, c'est dans ce Port qu'ils les amenent. L'eau de la Riviere est toujours fraîche dans la crique de Joar.

DESCRIPTION DE LA GAMBRA ET DE SES BORDS.

Royaume de Yani.

Le Royaume de Barsali est suivi de celui de (44) *Yani*, grande Région, qui se divise en deux parties, l'une nommée le haut, l'autre le bas Yani. Elles ont toutes deux chacune leur Roi. Sur la rive de ce Pays est située l'Isle (45) *Bird*, douze lieues au-dessus de Joar. On ne voit point un arbre dans cette Isle ; mais le terrain en est marécageux. Trente lieues au-dessus, contre la même rive, on trouve un grand nombre d'Isles, nommées *Sappo*, dont quelques-unes sont assez grandes, mais toutes inhabitées. Celle qu'on appelle Lemaine a quatre lieues de longueur. Elle est remplie de Bêtes fauves & de Palmiers, ce qui attire souvent les Négres pour la chasse & pour y faire du vin. Six ou sept marées au-dessus, est la Riviere de *Sami*, qui vient de fort loin dans les terres, & qui sépare le haut & le bas Yani. Elle produit un grand nombre de Crocodiles. Après avoir dit qu'elle sépare les deux parties du Pays de Yani, la Relation ajoûte qu'elle se jette dans la Gambra entre les Royaumes de Bruko & de Yamyama-Konda ; ce qui fait croire nécessairement que c'est sous ces deux noms que Yani est gouverné par deux Rois. Quoiqu'il en soit, ces deux Royaumes s'étendent l'espace de quatre-vingt lieues au long de la Riviere, & sont suivis immédiatement de celui de (46) *Woolli*, au travers duquel les Marchands d'Esclaves sont obligés de passer pour se rendre à Kover, Port de Joar. Ce Pays a beaucoup d'étendue au long de la Riviere. Vers *Fatatenda*, la Gambra est aussi large que la Tamise au Port de Londres, & reçoit à la faveur de la marée, qui s'y éleve de trois ou quatre pieds, des Barques de quarante tonneaux. Fatatenda est situé sur la rive du Nord, à cinq cens milles de l'embouchure, & soixante milles au-dessus de Barakonda où le cours de la Riviere est interrompu par les cataractes.

Isle Bird.

Isles Sappo.

Isle le Main.

Bruko & Yamyama.

Woolli.

Fatatenda.

En retournant à l'embouchure de la Gambra pour suivre la rive du Sud, on trouve d'abord, vers la Mer, le Royaume de Kumbo, qui s'étend l'espace d'onze lieues, depuis le Cap Sainte-Marie jusqu'à la Riviere & au Village de Kabata, lieu célébre par l'abondance de ses Chévres, de sa Volaille & de ses Bestiaux.

Royaume de Kumbo.

Le Pays suivant se nomme *Fonia*. Il commence à l'endroit où la Riviere de Kabata tombe dans la Gambra, & s'étend jusqu'à celle de Bintam ou de Vintain, c'est-à-dire l'espace de sept lieues au long de la Gambra ; mais, dans l'intérieur des terres, il devient si grand, qu'il est gouverné par deux Empereurs de la race des Bagnons. Ces deux Princes ont chacun leurs bornes ; & lorsque ce Pays fut découvert, ils n'étoient pas indignes de leurs titres. Mais l'avidité du gain leur a fait vendre un si grand nombre de leurs Sujets pour l'esclavage, que leurs Etats sont fort dépeuplés.

Pays de Fonia.

(44) *Guiania* dans Labat. Moore dit que c'est le même lieu qui est nommé Ghana par le Géographe Nubien. Mais cela ne peut être, par des raisons qu'on a vûes dans le Livre précédent.

(45) Cette Isle n'est pas dans la Carte. Mais sur l'autorité de Labat & de Stibbs ; on a mis ce nom à une Isle située entre Yani Marrow & Kassany. Cependant la situation ne s'accorde pas avec les distances assignées par Moore

(46) Ouli & Oubi dans Labat.

DESCRIPTION DE LA GAMBRA ET DE SES BORDS.

Fonia est borné à l'Est par la Riviere de Vintain, dont l'embouchure est large d'un mille, & qui est navigable pendant quelques lieues. On rencontre sur ses bords à trois lieues de la Gambra, la Ville de Vintain, située dans le Pays de Fonia; & plus loin du même côté, celle de *Jereja*.

Isle Kabeschir.

Vis-à-vis de Jamesfort, du côté du Sud, est une Isle à laquelle on n'a reconnu que depuis peu cette qualité, parce qu'elle n'est séparée de la terre que par une sorte de torrent. Elle se nomme Kabeschir. On y trouve quantité d'excellente pierre, qui sert aujourd'hui aux besoins de Jamesfort.

Royaume de Kaën.

Après le Pays de (47) Fonia on entre dans celui *Kaën*, qui n'en est séparé que par la Riviere de Vintain. *Kaën* est gouverné par un Empereur & par un Roi, tous deux Mandingos. On trouve dans ce Pays Tankroval, grande Ville sur le bord de la Riviere. Trois lieues au-dessus de Tankroval, on rencontre, près d'une autre Ville, nommée *Tendebar*, plusieurs rocs qui s'avancent assez loin dans la Riviere & qui demeurent à sec au départ de la marée. Le Pays de Kaën a vingt-trois lieues d'étendue au long de la Gambra.

Royaumes de Jagra,

A l'Est de Kaën, on trouve *Jagra* (48) Canton célébre par le naturel laborieux de ses Habitans, & riche, par cette raison, en ris & en bled. C'est à ce Royaume qu'appartient l'Isle de l'*Eléphant* dans la Gambra. Elle a quatre ou cinq milles de long. La terre en est marécageuse & couverte de bois.

& de Yamina,

On entre ensuite dans le Pays de *Yamina*, qui produit beaucoup de volaille & toutes sortes de grains. Il a vis-à-vis de ses rives, une fort belle Isle du même nom, & plus loin, presqu'au milieu de la Riviere, une autre Isle plus petite, qui se nomme l'Isle du Cheval Marin, parce qu'il s'y trouve toujours un grand nombre de ces animaux. Le Royaume de Yamina s'étend quatorze lieues au long de la Gambra. Celui d'*Eropina*, qui le suit, a la même étendue jusqu'à *Jemarrow*.

& de Jemarrovv.

Le Royaume de Jemarrow est gouverné par un Empereur Mandingo, & s'étend trente-deux lieues au long de la Riviere. Il a, sur la rive, une grande Ville, nommée *Bruko*, qui n'est habitée que par des Mandingos, zélés observateurs du Mahométisme. Un demi-mille au-dessous de Bruko est une chaîne de rocs, qui se montrent quand l'eau est basse, & qui occupent cinq sixiémes de la largeur de la Riviere, laissant un Canal si étroit contre la rive du Sud, que les grands Bâtimens n'y peuvent passer sans danger. Ce passage porte le nom de *Fulis-pass*. Dans le même Empire, neuf milles plus haut, près d'une Ville nommée *Dubokonda*, on rencontre un autre groupe de rocs qui partant de la rive du Sud occupent les deux tiers de la Gambra. Trois milles plus loin est encore un autre écueil, qui se montre au départ de la marée; mais le Canal est fort libre du côté du Nord.

Chaîne de rocs qui resserre le Canal.

Dubokonda.

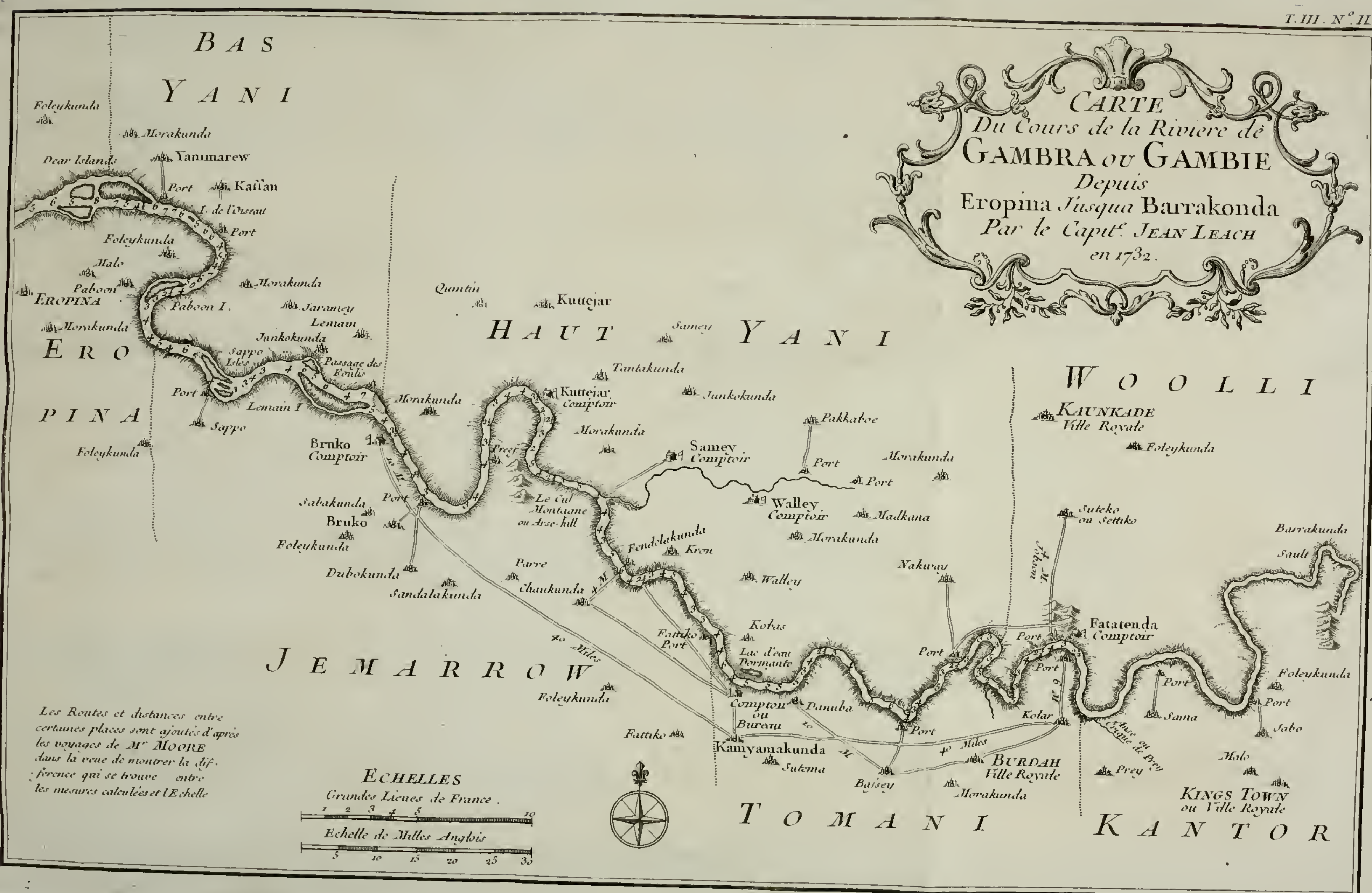
Royaume de Tomani.

Après Jemarrow, on entre dans *Tomani*, grande contrée, plus remplie de Villes que tous les autres Pays qui bordent la Riviere. Celle qui se nomme *Yamiamakunda*, est considérable par son commerce. Un peu au-dessous de cette Ville, vers le milieu du Canal, on rencontre encore quelques rochers, mais que l'eau ne laisse jamais à découvert. Au Nord de la Riviere, vis-à-vis le Comptoir que les Anglois ont dans la même Ville, on trouve, à un demi-mille dans les terres, un Lac d'eau dormante, de deux milles de

(47) *Foigny* dans Labat, qui ramene tout à la langue Françoise.

(48) Giarra dans Labat.

longueur,


CARTE
Du Cours de la Riviere de
GAMBRA ou GAMBIE
Depuis
Eropina Jusqua Barrakonda
Par le Capit.e JEAN LEACH
en 1732.
BAS YANI
HAUT YANI
WOOLLI
ERO PINA
JEMARROW
TOMANI
KANTOR
Foleykunda
Morakunda
Yanimarew
Dear Islands
Port
Kaffan
I. de l'Oiseau
Malo
Paboon
EROPINA
Paboon I.
Jaramey
Lemain
Junkokunda
Sappo Isles
Passage des Foulis
Lemain I.
Sappo
Bruko Comptoir
Sabakunda
Bruko
Dubokunda
Sandalakunda
Quintin
Kuttejar
Saney
Tantakunda
Kuttejar Comptoir
Junkokunda
Samey Comptoir
Pakkaboe
Le Cul Montagne ou Arse-hill
Walley Comptoir
Madkana
Fendalakunda
Kron
Walley
Parre
Chaukunda
Nakway
Kobas
Fattiko Port
Lac d'eau Dormante
Comptoir ou Bureau
Danuba
Kamyamakunda
Sutema
Baisey
Fattiko
BURDAH Ville Royale
KAUNKADE Ville Royale
Suteko ou Settiko
Fatatenda Comptoir
Kolar
Sama
Jabo
Prey
KINGS TOWN ou Ville Royale
Barrakunda Sault
40 Miles
Les Routes et distances entre certaines places sont ajoutés d'après les voyages de M.r MOORE dans la veue de montrer la dif-ference qui se trouve entre les mesures calculées et l'Echelle
ECHELLES
Grandes Lieues de France.
1 2 3 4 5 10
Echelle de Milles Anglois
5 10 15 20 25 30

longueur, qui est rempli de Poisson. Le Pays de Tomani s'étend l'espace d'environ vingt-six lieues au long de la Riviere. Il est gouverné par un Prince Mandingo, & celui qui regnoit en 1730. se nommoit Humey *Badsi.*

DESCRIPTION DE LA GAMBRA ET DE SES BORDS.

Royaume de Kantor.

Au-delà de Tomani commence le Royaume de Kantor, qui a sur la rive du Sud, environ six milles au-dessous de *Fatatenda*, une Ville nommée *Kolar.* Ce fut quelques milles au-dessus de ce lieu que Moore finit son Voyage. Il compte depuis *Kolar*, dans Kantor, car il y a aussi une Ville de ce nom dans le Royaume de Barra, cinq cens milles (49) jusqu'au Cap Sainte-Marie, qui fait la pointe Sud de la Gambra à son embouchure.

Différence entre cette Description & celle de Labat.

La Description que Labat a donnée des Pays qui bordent cette Riviere differe un peu de celle de Moore, pour les noms, l'étendue, & quelquefois pour la situation des lieux. D'ailleurs il ne parle que de ceux qui sont depuis la pointe de Barra jusqu'à deux cens cinquante milles, parce que tout ce qui est au-delà n'étoit pas encore bien connu. Suivant ses idées, les Royaumes de la rive du Nord sont dans l'ordre suivant, de l'Ouest à l'Est. 1. *Barra*, auquel il donne dix-huit lieues d'étendue sur le bord de la Riviere. 2, *Guiokanda* (50), cinq lieues. 3, *Badissa* (51) vingt. 4, *Salum* (52), qui enveloppe les trois premiers, dix lieues. 5, *Guiania* (53), deux. 6, *Kuha*, quatre. 7, *Guiania* (54), trente. 8, *Ouli* (55), qui se termine à Barakonda, quatre-vingt-dix. Tous ces Royaumes comprennent en droite ligne cent septante-neuf lieues, ausquelles si l'on ajoûte soixante-onze lieues pour les détours de la Riviere, on aura deux cens cinquante lieues depuis la pointe de Barra jusqu'à l'extrémité du Royaume d'Ouli.

Le même Auteur divise la rive du Sud en huit Royaumes: 1. *Kumbo* ou *Kombo*, qui commençant au Cap Sainte-Marie s'étend l'espace de huit lieues jusqu'à la Riviere de même nom. Ce Cap, dit-il, est connu par un grand arbre fort remarquable (56), qui s'apperçoit de la Mer à beaucoup de distance. 2. Le Royaume ou l'Empire de *Foigny* (57), commence à la Riviere de Kumbo, & s'étend l'espace d'onze lieues jusqu'à celle de Bintam ou de Vintain; car depuis la Riviere de Kumbo jusqu'à celle de *Ferba* on compte trois lieues; delà trois lieues encore jusqu'à la Riviere de *Barafet*; une demie lieue jusqu'à celle d'*Inderaba*; une demie lieue jusqu'à celle de *Painam*, & trois lieues jusqu'à celle de Vintain. 3. Le Royaume de *Kiana*, (58) est borné par la Riviere de Vintain à l'Ouest, & s'étend vingt lieues au long de la Gambra. 4. Celui de *Jiagra*, (59) a dix lieues de largeur. 5. Celui de (60) *Iamana*, quinze. 6. Celui de *Kiakonda*, (61) quarante. 7. *Tamana*, (62) 8. *Kantor*, vingt, dans ce qui en est connu. Ainsi l'étendue de tous ces Royaumes en droite ligne est de cent soixante-cinq lieues; & si l'on accorde quatre-vingt lieues pour les détours de la Riviere, on aura près de

(49) Voyez le Voyage de Moore, p. 23 & suiv.
(50) *Guicadou* dans sa Carte.
(51) *Badibon* dans sa Carte.
(52) Barsaki.
(53) Apparemment le *bas Yani.*
(54) Le haut Yani.
(55) Woolli.
(56) Il dit ailleurs qu'il y a trois arbres. Notre Carte en met quatre.
(57) Fonia.
(58) Kaën, dans Moore.
(59) Jagra.
(60) Yamina.
(61) Kiaconda répond à Eropina.
(62) Tomany.

DESCRIPTION DE LA GAMBRA ET DE SES BORDS.

deux cens cinquante lieues depuis le Cap Sainte-Marie jusqu'à l'extrêmité du Royaume de Kantor (63).

Divisions ancienne & moderne.

Au tems de Jobson, tous les Pays, des deux côtés de la Riviere, étoient divisés en moins de Royaumes & soumis à trois principales Puissances. Ceux du Sud étoient Tributaires du grand Roi de Kantor. Ceux du Nord obéissoient aux Rois de Barsali & de Woolli, entre lesquels ils étoient également divisés depuis la Mer jusqu'à Barakonda. Cependant ces trois Princes mêmes reconnoissoient l'Empire d'un Monarque encore plus puissant, qui demeuroit (64) plus loin dans les terres. Barbot nous a donné les mêmes idées, d'après *Jobson*, mais avec peu d'ordre & sans nommer son guide. Il y ajoûte néanmoins (65) quelques circonstances, dont il ne fait pas mieux connoître la source. Ainsi donnant les observations d'autrui pour les siennes, il confond les anciennes bornes avec les modernes, & ne rapporte presque rien qui ne doive être lû avec les plus grandes précautions. Mais pour ne laisser rien manquer à la Description de la Gambra & des Pays qui bordent cette Riviere jusqu'à Barakonda, nous joignons ici une Carte, qui n'est pas moins exacte que celle que Labat a donnée du Sénegal. La meilleure jusqu'à présent étoit celle de *Moore*, qui se trouve dans le Recueil de ses Voyages. Elle nous a beaucoup servi pour composer la nôtre; mais nous nous sommes attachés principalement à celle du Capitaine Jean *Leach*, levée en 1730. Il connoissoit parfaitement la Riviere, après en avoir observé tous les détours dans plusieurs Voyages qu'il n'avoit entrepris que dans cette vûe.

Barbot les a confondues.

Remarques sur les Cartes de la Gambra.

Cependant il faut convenir que la Carte de la Gambra par Labat n'est pas sans mérite & sans utilité. Elle représente assez bien le cours général, ou la figure de la Riviere, jusqu'aux environs d'*Arse-hill*, au-delà de *Kuttejar*. Mais elle est fort inférieure à celle de Leach pour l'exactitude. Entre quantité d'erreurs, elle place Barakonda dix mille à l'Ouest de *Yanimarrow*, & par conséquent moins loin de la moitié qu'il ne devroit être de l'embouchure de la Riviere. Ses remarques mêmes confirment l'erreur de cette position, car il dit nettement que Barakonda est à deux cens cinquante lieues de l'embouchure de la Gambra, & que le Royaume d'*Ouli*, c'est-à-dire *Wooli*, qui finit à Barakonda, s'étend l'espace de quatre-vingt-dix lieues au long de la Riviere; mais après en avoir donné une idée si juste, il le place dans sa Carte à l'Ouest d'Ouli dans la *Guiania* ou dans le haut Yani. M. d'Anville, dans sa Carte générale de la Côte, a commis la même faute; & de l'Isle y est aussi tombés dans toutes ses Cartes, excepté dans son *Afrique Françoise* où il paroît avoir apporté plus d'exactitude.

§. II.

Etablissemens des Anglois sur la Gambra.

Le principal siége de la Compagnie Royale d'Afrique sur la Riviere de Gambra, est le Fort de James, ou Jamesfort, dans une Isle de même

(63) Voyez Labat dans son Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 269.

(64) Voyez le *Commerce d'or* par Jobson.

(65) Voyez sa Description de la Guinée, p. 76.

nom, qui sera bientôt décrite avec plus d'étendue. Elle commande entierement le Commerce de la Riviere. Le second Etablissement des Anglois est près de la Gambra, sur la Riviere de Kabata, dans le Royaume de Kumbo; mais le Commerce y est peu considérable, parce que le seul objet de ce Comptoir, est de fournir des provisions à la Garnison de Jamesfort. Le troisiéme est *Jilfray* ou *Gillefrée*, à l'opposite de l'Isle de James, sur la rive Nord de la Gambra, un peu à l'Est du Comptoir François d'Albreda. Ce Comptoir est dans une situation agréable. Il a plusieurs Jardins, d'où Jamesfort tire ses légumes. La Compagnie y a fait faire un Cimetiere, pour le Fort & les Comptoirs voisins. C'est aussi le lieu où l'on paye les droits au Roi de Barra.

ETABLISSEMENS ANGLOIS SUR LA GAMBRA.

Ordre des Comptoirs Anglois.

Kabata.

Jilfray.

Le Comptoir de *Vintain* ou de *Bintam*, qui est le quatriéme, n'est qu'à six lieues de Jamesfort, sur la Riviere du même nom, dans le Royaume de *Fonia*, au Sud de la Gambra. Son principal Commerce est en Cire, en Ivoire & en Cuirs. Les provisions y sont à bon marché. V. Plus haut sur la même Riviere, à quatorze lieues de Jamesfort, on rencontre le Comptoir de *Jereja*, dans le Royaume du même nom. Il ne fournit guéres que de la Cire, qui n'y est pas même fort belle, quoiqu'en abondance. Le Bâtiment étoit en si mauvais état dans l'Année 1730, que le Roi du Pays n'ayant pas voulu permettre qu'on en fît un neuf plus près de la Riviere, cette difficulté obligea le Gouverneur de Jamesfort de se rendre à Jereja pour terminer les différends. VI. Le Comptoir de *Kolar* fut établi en 1731, dans la Ville de ce nom, sur une Riviere qui se nomme de même & qui appartient au Royaume de Barra, sur la rive Nord de la Gambra. L'Ivoire, la Cire & la Gomme y faisoient l'objet du Commerce; mais la Compagnie ne trouvant pas qu'il répondît à ses espérances a pris le parti de l'abandonner en 1733.

Vintain.

Jereja.

Kolar.

VII. Plus haut, dans le Royaume de Kaën, sur la rive Sud de la Gambra, on trouve le Comptoir de Tankroval, établi en 1731. Son principal objet est la Cire. VIII. En continuant de remonter la Riviere, on entre du côté du Nord à *Kower*, Port de *Joar*, qui en est à trois milles, dans le Royaume de Barsalli. La Gambra n'a pas de Ville où le Commerce soit plus florissant qu'à Joar. Aussi les Anglois n'y ont-ils pas de meilleur Comptoir. C'est-là que les Marchands Mandingos & Guinées viennent de Galam & de Tombuto, comme on le suppose, & qu'ils apportent leurs marchandises à la pointe de Rumbo, qui en est fort proche. IX. Le Comptoir suivant, du côté du Nord, est celui de *Yani Marrow*, dans le bas Yani. Ce Port est le plus agréable de la Riviere. La Compagnie n'y a qu'une petite Maison, avec un Facteur Négre, pour fournir des grains à Jamesfort. X. Plus haut, du côté du Sud, dans le Royaume de *Jemarrow*, est le Comptoir de *Bruko*, qui fut établi en 1732, brûlé presqu'aussi-tôt par un accident, rebâti la même année, abandonné en 1735.

Tankroval.

Joar.

Yani Marrow.

Bruko.

XI. *Kuttejar* est un autre Comptoir (66) sur la rive du Nord, à un mille de la Riviere, dans le Royaume du *haut Yani*. Les inondations l'ayant renversé en 1725, la Compagnie donna ordre qu'il fut transporté à Sami. XII. Le Comptoir de Sami n'étoit qu'à huit milles de Kuttejar par terre; mais étant

Kuttejar.

Sami.

(66) Stibbs, dans son Journal, recommande si fort la situation de ce lieu, qu'il est surprenant qu'on l'ait abandonné.

ETABLISSEMENS ANGLOIS SUR LA GAMBRA.

d'autant plus loin, par eau, qu'il falloit remonter l'espace de douze milles une Riviere du même nom qui vient se décharger dans la Gambra, la Compagnie a desiré qu'on choisît du moins, dans cet éloignement, un lieu plus commode, quatre mille au-dessus. XIII. Ce lieu se nomme Vallia.

Vallia.

Yamyamakonda.

XIV. Plus loin, dans le Royaume de Tomani, au Sud de la Gambra, est le Comptoir de Yamyamakonda, qui ayant été détruit en 1733 par les inondations, fut rebâti aussi-tôt par l'ordre de la Compagnie. Son principal Commerce est celui de l'Ivoire & des Esclaves. XV. Le dernier Comptoir au Nord de la Riviere étoit *Fatatenda*. La Gambra est aussi large, dans un lieu si éloigné de la Mer, que la Tamise à Londres. Elle y est aussi fort profonde; &, dans le tems même de la sécheresse, la marée s'y éleve de trois ou quatre pieds. Fatatenda est situé dans le Royaume de Woolli. La perspective de la Riviere y est charmante, & le Pays de Kantor, sur la rive du Sud, en forme une autre qui n'est pas moins agréable. Mais les mauvais traitemens que les Facteurs Anglois recevoient du Roi de Tomani firent abandonner ce Comptoir en 1734. La Riviere de Gambra étant navigable dans une si grande variété de Nations, offre une carriere assez vaste pour le Commerce, sur tout lorsqu'il y est presque uniquement entre les mains des Anglois.

Fatatenda.

L'Isle de James, qui est leur principal établissement, mérite le soin que Moore a pris d'en faire la description.

Description de l'Isle de James & de son Fort.

Cette Isle est située (67) presqu'au milieu de la Riviere de Gambra, qui n'a pas moins de sept milles de largeur dans cet endroit. Elle appartient à la Compagnie Royale d'Afrique, mais en payant un petit tribut au Roi de Barra. Son éloignement de l'embouchure de la Riviere est d'environ douze milles. Dans la basse marée, sa circonference est de trois quarts de mille. On y a bâti un Fort regulier (68), à quatre bastions, dont chacun est monté de sept pieces de canon, qui commandent la Riviere autour de l'Isle. Sous les murs du Fort, qui font face à la Mer, on a placé deux batteries rondes, chacune de quatre grosses pieces de vingt-quatre livres de balle; entre lesquelles il se trouve neuf petites pieces pour les saluts. Ainsi toute l'artillerie du Fort est de quarante-cinq pieces.

Son artillerie.

Les Edifices contiennent quelques appartemens commodes, qui servent de logemens au Gouverneur, aux principaux Marchands, aux Facteurs, aux Ecrivains & à l'Enseigne. Au dessous, on a ménagé des Magasins. La Garnison établie doit être composée d'un Officier, un Sergent, deux Caporaux, un Canonier avec son Aide, & de trente Soldats. Mais les maladies, qui sont causées ordinairement par l'usage excessif des liqueurs fortes, reduisent quelquefois la partie militaire des Habitans à la plus triste situation, jusqu'à l'arrivée des recrues d'Angleterre. Les Soldats, les Artisans, & la plûpart des Domestiques & des Esclaves, ont leurs logemens hors du Fort, dans des Baraques, qui ne laissent pas d'être bâties de pierres & de mortier comme le Fort. Mais toute l'habitation est renfermée d'une palis-

Sa Garnison.

(67) Barbot dans sa Description de la Guinée lui donne la même situation.

(68) Voyez les Plans. Divers auteurs, tels que Froger, Labat, Smith, &c. en ont publié dans leurs Voyages; mais nous avons préferé ceux de Moore pour ce qui regarde l'Isle & le Fort, parce qu'ils ont été levés plus soigneusement.

ETABLISSEMENS ANGLOIS SUR LA GAMBRA.

ſade, qui a pour foſſé naturel une Riviere large de trois milles dans la plus étroite partie de ſes deux canaux. Sous les logemens des Domeſtiques, on a placé les Magazins. Les Loges des Eſclaves ſont ſous celles des Soldats. Pendant le jour, il y a trois ſentinelles qui veillent à la ſureté publique ; l'une à la porte du Fort, l'autre à celle de la grande Salle, & la troiſiéme hors de l'enceinte, où elle doit ſe promener continuellement pour obſerver les Barques qui partent & qui arrivent, & pour en faire ſon rapport au Gouverneur. Ces trois Gardes ſont exactement relevés de deux en deux heures. Vers le ſoir, on place une ſentinelle ſur chaque Baſtion, dans l'intérieur des murs, pour crier le *qui vive* aux Barques & aux Canots qui s'approchent de l'Iſle, avec ordre de tirer & de donner l'allarme lorſqu'on ne répond point au troiſiéme cri. Pendant la nuit, deux Soldats font d'heure en heure la patrouille autour du Fort, pour tenir les Eſclaves dans le reſpect & ne laiſſer partir ou aborder aucune Barque ſans permiſſion. Ils ont ordre de crier par intervalle, *tout va bien*, ou de faire feu de leurs mouſquets pour jetter l'allarme dans le Fort (69).

Précautions pour ſa garde.

L'Iſle de James fut fortifiée en 1664 par le Chevalier Robert *Holmes*, pour la ſureté du Commerce Anglois ſur cette Côte. Il lui donna (70) le nom de *James*, à l'honneur du Duc d'York, qui fut enſuite Jacques II. Il n'y mit d'abord que huit Canons ; mais vers l'an 1690, Barbot parle de fortifications régulieres, avec quatre Baſtions, montés de ſoixante ou ſoixante-dix pieces d'artillerie, & repréſente l'Iſle environnée de trois redoutes, en forme de fer à cheval. La Garniſon ſuivant le même Auteur, étoit compoſée de ſoixante-dix Blancs, & d'autant de Gromettes ou de Négres libres, gagés par la Compagnie. *Froger*, qui accompagna M. de Genes dans ſon Expédition de l'année 1695, parle de quatre Baſtions flanqués de brique, de trois fers à cheval hors du Fort, & de pluſieurs batteries au long d'une paliſſade qui environnoit l'Iſle entiere. Elle étoit alors très bien munie de toutes ſortes de proviſions. Il ne lui manquoit, pour la rendre imprenable (71), qu'un magazin à poudre & une citerne à l'épreuve de la bombe. Cependant elle eſt ſans bois & ſans eau ; double inconvenient qui la met ſans ceſſe dans la dépendance des rives voiſines (72).

Tems où l'Iſle de James fut fortifiée.

Jamesfort fut pris pour la premiere fois par les François, ſous M. de Genes, en 1695, avec une petite Eſcadre de quatre Vaiſſeaux & de deux Galiotes à bombes. Froger, qui rapporte cette expédition, étoit lui-même ſur la Flotte. De Genes avoit appris dans l'Iſle de Gorée, par un déſerteur Anglois, que le Fort étoit dans un miſérable état, la Garniſon accablée de maladies, & les proviſions épuiſées. Il entra dans la Gambra, le 22 de Juillet ; & l'après-midi du même jour, il environna l'Iſle de ſes Chaloupes pour lui couper toute communication avec la terre. La nuit ſuivante un Portugais, nommé Dom Cardos, qui faiſoit ſa demeure à Jilfray, vint à bord & confirma aux François la mauvaiſe ſituation du Fort. D'un autre côté, le Roi de Barra, que le Général François avoit gagné, refuſa d'entrer dans la querelle.

Elle eſt priſe par les François en 1695.

(69) Voyage de Moore, p. 37.
(70) *Ibid.* p. 29.
(71) Voyage de Froger, p. 3.
(72) *Ibid.*

Etablissemens Anglois sur la Gambra.

Le 23 un Officier François, nommé de la Roque, fut envoyé dans l'Isle pour sommer le Gouverneur de se rendre. Il fut reçu à quelque distance dans une Chaloupe, & conduit au Fort les yeux bandés. Le Gouverneur étoit absent; mais celui qui commandoit pour lui traita splendidement la Roque, & le renvoya avec trois Officiers Anglois, qui demanderent quelques jours pour déliberer. De Genes ne leur accorda que jusqu'au jour suivant à six heures du matin. Ils lui écrivirent alors qu'ils étoient résolus de défendre la Place jusqu'à l'extrémité. Le 23 au soir, les Chaloupes Françoises se saisirent d'un Brigantin & de quelques Canots, qui apportoient des provisions pour le Fort. Elles manquerent le Gouverneur, qui trouva le moyen de rentrer dans sa Place.

Circonstances de cette expédition.

Le 24 à huit heures du soir, les François tirerent deux bombes, mais à la distance où ils étoient encore, elles n'allerent pas jusqu'au Fort; ce qui leur fit prendre la résolution d'attendre la marée pour s'approcher. Dans l'intervalle, le Gouverneur, qui se nommoit *Hamburg*, jeune homme plus propre au plaisir qu'à la défense d'une Forteresse, envoya une Barque avec le pavillon blanc. L'échange des Otages se fit aussi-tôt, jusqu'à ce que les articles de la Capitulation fussent réglées. Ils le furent dès le même jour, au nombre de dix: 1, que les appointemens dûs par la Compagnie à ses Agens & ses Employés seroient acquittés; 2, que la Garnison sortiroit avec tous les honneurs de la guerre, armes, bagage, effets, & que chaque Officier emmeneroit un jeune Esclave; 3, que les gens mariés & les naturels du Pays auroient la liberté de demeurer; 4, que les Facteurs de la Compagnie au long de la Riviere seroient compris dans la Capitulation, en délivrant les biens qu'ils avoient en garde; 5, que le sieur Charles Duval, Refugié François établi depuis seize ans en Angleterre, & demeurant actuellement dans le Fort, jouiroit des mêmes privileges que le Gouverneur; 6, que les Anglois auroient deux jours pour regler leurs affaires; 7, que douze beaux Négres, qui étoient au service de la Compagnie, seroient libres de se retirer; 8, qu'on donneroit à la Garnison, dans l'espace de trente jours, un Vaisseau à trois mats, avec des munitions & des vivres pour la transporter en Angleterre; 9, qu'on lui accorderoit des passe-ports, dont on lui garantiroit la vertu; 10, qu'à toutes ces conditions, les effets de la Compagnie Royale d'Afrique seroient délivrés au Général François, suivant le Mémoire qui lui en étoit fidélement offert, & qui contenoit cinq cens quintaux d'Ivoire, trois cens quintaux de Cire, cent trente Esclaves mâles & quarante femmes dans l'Isle, cinquante à Jilfray, & des marchandises de l'Europe pour la valeur de huit mille écus; avec soixante-douze canons montés, trente sans affuts, & toutes les provisions de guerre & de bouche qui se trouveroient dans l'Isle.

Articles de la Capitulation.

Le 27 à la pointe du jour, le Major de l'Escadre, nommé de la Periere, avertit Hamburg de se préparer à quitter la Place. A six heures du matin, le sieur de Fontenay, nommé au Gouvernement par le Général François, prit terre dans l'Isle & fut reçu par Hamburg, qui lui présenta les clefs du Fort. Les Anglois furent conduits, avec leur Gouverneur, à bord de la Félicité, Vaisseau de l'Escadre Françoise. Tous les Pavillons furent déployés, & le *Te Deum* chanté avec une décharge de trente-sept pieces de canon.

La Place est remise aux François.

Le 28, de Genes fit demander au Roi de Barra les effets des Anglois, qui étoient à Jilfray. Ce Prince répondit que le Fort s'étant rendu, tous les biens qui étoient à Jilfray lui appartenoient. Mais voyant que les François alloient employer la force, il prit le parti de ne leur rien contester. Le 30, de Genes mit en délibération au Conseil, s'il étoit à propos de conserver le Fort ou de le démolir. On se détermina pour le dernier de ces deux partis, & les quatre jours suivans furent employés à miner les Bastions, qu'on fit sauter avec les murs. Le canon qui ne put être chargé à bord, fut encloué. Enfin les Officiers de la Compagnie Angloise s'étant embarqués pour retourner en Angleterre par la Cayenne, les François sortirent de la Gambra le 24 d'Août & firent voile au Bresil (73).

ETABLISSEMENS ANGLOIS SUR LA GAMBRA.

Malgré la démolition du Fort, la Compagnie Françoise d'Afrique envoya ordre à ses Officiers du Fort Saint-Louis, de prendre possession de l'Isle de James en son nom. On ne s'apperçut pas néanmoins qu'elle pensât sérieusement à le faire réparer, car elle n'envoya personne pour s'y établir. L'Isle ayant été restituée aux Anglois par le Traité de Riswick, la Compagnie Royale d'Afrique entreprit aussi-tôt de faire rebâtir le Fort. Elle se proposoit d'y mettre quatre-vingt-dix pieces de canon, & d'y entretenir une Garnison de (74) deux cens cinquante hommes. Mais la guerre s'étant renouvellée en 1702, les François, sous la conduite de la Roque qui avoit été du Siége précédent, & qui commandoit la *Mutine*, accompagné de Saint-Vandrille Commandant d'une Frégate nommée l'*Hermine*, surprirent le Fort, en tirerent cent mille écus de rançon, & ne laisserent pas d'enlever deux cens cinquante Esclaves avec une grosse quantité de (75) marchandises. La Roque fut tué dans cette attaque.

Elle retourne aux Anglois par le Traité de Riswick.

En 1709 les François firent une troisiéme entreprise avec quatre Fregates, sous M. Parent, qui prit encore une fois le Fort, & qui se saisit (76) d'un Vaisseau chargé d'Esclaves. Ensuite l'Isle James fut pillée deux fois par des Pyrates Anglois, qui infesterent en 1720 la Côte de Guinée. On trouve les circonstances de ces deux actions dans l'Histoire des Pyrates. La premiere fut exécutée par *Howel Davis*, qui s'étant embarqué à Bristol sur le *Cadogan Snow* commandé par le Capitaine *Skinner*, avoit été pris par le Pyrate *England*, près de Sierra-Leona. Mais ce Brigand, après avoir assassiné le Capitaine Skinner, avoit fait present du Vaisseau à Davis, dans l'espérance de l'associer à ses entreprises. Cependant Davis ne trouvant pas son Equipage disposé à suivre les Pyrates, s'étoit rendu à la Barbade, où sur les informations des Matelots, sa cargaison avoit été confisquée & lui-même jetté dans une prison. Il y avoit été sévérement examiné, sans pouvoir être convaincu de Pyraterie. Enfin, ayant obtenu la liberté, il avoit été employé, par le Capitaine *Woods Roger*, pour commander un petit Bâtiment de Commerce, dont tous les Matelots s'étoient trouvés tant de penchant à la pyraterie, qu'ayant résolu de concert d'embrasser cette infâme profession ils l'avoient choisi pour leur chef. Il n'avoit pas manqué de bonheur dans la

Autre prise de Jamesfort par les François.

Il est pillé par les Corsaires.

Avanture de David.

(73) Froger, Voyage à la Mer du Sud, pages, 2. 6. 21. &c.

(74) Voyez le Livre Anglois intitulé, Acquisitions des Anglois en Guinée, p. 9.

(75) Gazette de Paris, onze d'Avril 1703.

(76) Description de la Guinée par Barbot, p. 427; & Gazette de Paris, 9 Nov. 1709.

ETABLISSEMENS ANGLOIS SUR LA GAMBRA.

plûpart de ses entreprises. On nomme celle de St Jago, capitale d'une des Isles du Cap-Verd, où il pénétra pendant la nuit dans le Fort; & quoiqu'il ne pût se saisir du Gouverneur, qui fit une vigoureuse résistance dans sa Maison, il ne se retira pas sans avoir causé beaucoup de mal aux Portugais. Ce fut delà qu'il se rendit dans la Riviere de Gambra, pour surprendre Jamesfort, où il avoit promis à ses gens de leur faire trouver beaucoup d'or & d'autres richesses. Les circonstances de cette entreprise sont si singulieres qu'elles méritent de n'être pas oubliées. Davis jugeant qu'il n'avoit rien à se promettre de la force, avoit formé le plan d'un artifice encore plus téméraire. A la vûe de l'Isle, il cacha tous ses gens sous le pont, à la réserve de cinq ou six, qui paroissoient employés à la manœuvre, avec l'habit ordinaire des Matelots. Dans cet état, qui ne pouvoit causer de défiance à la Garnison, il s'approcha sous le Pavillon Anglois; & se mettant dans sa Chaloupe avec son Pilote & son Chirurgien, qui étoient vêtus comme lui assez honnêtement, il se présenta au rivage. Il y fut reçu par une file de Mousquetaires, qui le conduisirent dans le Fort. Aux interrogations du Gouverneur, il répondit qu'il étoit de Liverpool; qu'ayant fait voile au Sénegal pour se procurer de l'yvoire & de la gomme, il avoit été poursuivi par deux Vaisseaux François, & que sa cargaison consistoit en fer & en étain. Le Gouverneur lui fit donner la valeur de sa cargaison en Esclaves. Ensuite lui ayant demandé s'il avoit à bord des liqueurs de l'Europe, Davis répondit qu'il n'avoit que ce qui étoit nécessaire à son Bâtiment; ce qui n'empêchoit pas qu'il ne pût en donner quelques flacons à d'honnêtes gens qui en étoient dépourvus. Le Gouverneur lui offrit à dîner avec ses deux Officiers. Il accepta cette invitation, & pendant qu'on se préparoit à le bien traiter, il retourna sur son bord pour en apporter de l'eau-de-vie, avec la précaution de laisser ses deux Officiers à terre. Il revint bientôt dans sa Chaloupe, accompagné de six ou sept de ses Brigands les plus résolus, qui portoient des armes cachées. On ne leur demanda pas d'explication lorsqu'on les vit chargés de verres & de bouteilles. Comme il n'étoit retourné à bord qu'après avoir fait ses observations, il avoit donné ordre à ses gens de s'arrêter dans la chambre de garde avec les Soldats, & de se tenir prêts à s'assurer des armes lorsqu'ils lui entendroient tirer un coup de pistolet. Il rentra dans la chambre du Gouverneur, qu'il trouva occupé des préparatifs du dîner. Il prit avec ses deux Compagnons un moment favorable pour l'arrêter; & tirant son coup, l'étonnement des Gardes autant que la hardiesse de ses Brigands le rendit maître des armes de la garnison. Ensuite le Pavillon de la Compagnie, qu'il fit mettre sur le Fort, servit, comme il en étoit convenu avec les gens du Vaisseau, à lui faire envoyer sur le champ un renfort, qui lui assura la possession de l'Isle sans répandre une goutte de sang. Plusieurs Soldats de la Compagnie entrerent volontairement à son service, & ceux qui refuserent de se joindre à lui furent mis en sûreté sur une grande Barque qui se trouvoit dans la Riviere. Il eut toute la liberté qu'il desiroit pour piller le Fort. Les richesses que les Facteurs y avoit rassemblées montoient à deux mille livres sterling en lingots d'or, avec quantité de précieuses marchandises. Après avoir transporté le butin à bord, il fit démolir les fortifications de l'Isle (77).

Adresse avec laquelle il se saisit de Jamesfort.

Il pille l'Isle & démolit les Fortifications.

(77) Histoire des Pyrates, par Jonston, p. 130 & suivantes.

ETABLISSEMENS ANGLOIS SUR LA GAMBRA.

La Compagnie Royale ayant reçu cette fâcheuse nouvelle, envoya, l'année suivante, un Vaisseau nommé *Gambra Castle*, sous le Commandement du Capitaine *Russel*, avec une Compagnie de Soldats commandée par le Major Massey, pour rétablir & garder le Fort. Ils arriverent dans la Gambra au mois de Mai. Massey prit terre dans l'Isle de James avec sa Compagnie. Le Colonel Whitney, qui en avoit été nommé Gouverneur, y étoit arrivé aussi depuis peu de jours. Ces deux Officiers furent peu satisfaits de l'accueil qu'ils reçurent des Marchands. Massey ayant fait retentir particuliérement ses plaintes, Georges *Lowther*, second Pilote du *Gambra Castle*, qui avoit quelque sujet de ressentiment contre Russel son Capitaine, poussa l'Equipage du Vaisseau à prendre parti pour Massey. Ils n'eurent pas de peine ensemble à se rendre les maîtres. Toutes les provisions qui avoient été débarquées rentrerent à bord. Le canon du Fort fut démonté; & Massey, avec Lowther & leurs Partisans, remirent immédiatement à la voile. Le parti qu'ils prirent ensuite fut d'exercer la Pyraterie. Mais cette vie ayant bientôt paru ennuieuse à Massey, il retourna dans sa Patrie, où il fut pendu sur son propre témoignage (78).

Autre pillage par Massey.

Malheureuse fin de cet Officier.

Jamesfort s'est rétabli par dégrés, & forme le principal siége de la Compagnie Royale d'Afrique sur la Gambra. Nous conclurons cet article par l'idée qu'on nous donne de sa situation présente dans un Mémoire de la Compagnie au Comité du Commerce & des Colonies, daté le 26 de Mars 1736.
» Jamesfort & son Isle, dans la Riviere de Gambra, sur la Côte du Nord.
» Cette Isle est environnée de fortifications & de grosse artillerie, bien fournie de petites armes & de munitions. Elle avoit autrefois quatre-vingt-dix pieces de canon. Elle n'en a aujourd'hui que trente & une, avec des Magazins, des logemens pour le Gouverneur, les Facteurs, les Ecrivains, les Officiers, les Soldats, les Artisans, & les Esclaves du Fort. Elle a, pour les Négres du Commerce, une maison qui en contient deux cens.

Etat présent de Jamesfort.

(78) Il y a quelque chose de si étrange dans la conduite de Massey, qu'on ne peut se dispenser d'en toucher ici quelques circonstances. Après les violences qu'il avoit commises à Jamesfort, il exerça la pyraterie avec Lowther, & dans un Voyage qu'ils firent à la Barbade ils prirent plusieurs Vaisseaux. Cependant Massey prenant bien-tôt cette vie en horreur, quitta son associé & se rendit à la Jamaïque, où il se remit à la discrétion du Chevalier Nicolas Laws, qui le reçut bien, lui donna un certificat pour le mettre à couvert des poursuites, & lui prêta même de l'argent. En arrivant ensuite à Londres, il écrivit une Lettre aux Directeurs de la Compagnie Royale d'Afrique, dans laquelle il confessoit toutes ses fautes, qu'il attribuoit à la vérité aux injustices qu'on lui avoit fait essuyer; mais il confessoit qu'il avoit mérité la mort, en se remettant à la merci de la Compagnie, & demandant que si on le condamnoit au supplice ce fût d'une maniere digne d'un Soldat. La réponse qu'il reçut à cette lettre fut qu'il avoit mérité d'être pendu. Cependant loin de se cacher, il prit un logement au milieu de Londres, & le jour suivant il s'adressa aux Officiers de la Justice pour s'informer s'ils n'avoient pas donné des ordres contre le Capitaine Massey pour crime de Pyraterie. Les Officiers lui ayant répondu qu'ils ignoroient cette affaire, il leur déclara qu'il étoit l'homme dont il parloit, & leur apprit même le lieu de sa demeure. Deux ou trois jours après il fut arrêté sur sa propre information, & conduit devant les Magistrats, qui n'eurent pas d'autres preuves contre lui que sa lettre & ses propres aveux. Là-dessus néanmoins il fut mis en prison; & le Capitaine Russel ayant été cité pour témoins avec le fils du Colonel Whitney, il fut condamné à la mort & bien-tôt exécuté.

CHAPITRE III.

Voyage du Capitaine Richard Jobſon pour la découverte de la Riviere de Gambra & du Commerce d'or de Tombuto.

INTRODUCTION.

ON nous a conſervé deux Mémoires qui appartiennent à ce Voyage; l'un qui en eſt le Journal (79), & qui contient le paſſage du Capitaine Jobſon d'Angleterre à la Gambra, avec ſa navigation ſur cette Riviere juſqu'à Tinda; l'autre, qui eſt la Relation de ſes entrepriſes pendant le ſéjour qu'il fit dans cette contrée, & qui renferme une deſcription de ſes Habitans, avec l'hiſtoire naturelle du Pays. La premiere de ces deux pieces fut publiée en 1623 par Jobſon même; elle contient cent ſoixante-ſix pages *in*-4°, ſans y comprendre une Epître au Gouverneur, & à la Compagnie de *Ginney* & de *Binney*, c'eſt-à-dire, de Guinée & de Benin.

Trois ans après, Purchaſs (80) inſera dans ſa Collection l'extrait de ce Journal de Jobſon qui n'avoit jamais été publié. Il y avoit déja long-tems que la Riviere de Gambra étoit connue des Portugais. Ils y avoient un Commerce établi depuis le tems de Cada Moſto. Les Anglois connoiſſoient auſſi cette Riviere depuis le milieu du ſeiziéme ſiécle; mais c'étoit ſeulement par les Voyages de quelques Marchands particuliers, qui n'ayant pas été capables de penſer à des Etabliſſemens ni de pouſſer leurs découvertes, avoient abandonné leurs entrepriſes. Ce ne fut qu'en 1618 que pluſieurs Négocians de Londres formerent une Compagnie, dans l'unique vûe d'étendre de ce côté-là le Commerce de l'Angleterre. Ils avoient appris des anciens Hiſtoriens que l'Ethiopie & les Parties méridionales de l'Afrique étoient des Régions remplies d'or. Jobſon raconte qu'ayant pris diverſes informations, ils ſçurent de quelques autres Anglois qui exerçoient le Commerce en Barbarie, que tout l'or des Mores leur venoit de pluſieurs Pays fort éloignés dans le Continent d'Afrique, & paſſoit par d'immenſes déſerts. Ce récit paroiſſant confirmer le témoignage des Anciens, ils conclurent que la Terre d'or devoit être quelque part au Sud de Maroc; ſans quoi les Marchands de la Méditerranée auroient eu là-deſſus quelques lumieres. Tel fut le premier fondement ſur lequel ils réſolurent d'aller à la découverte du Commerce de l'or, & de commencer par les Rivieres qui viennent ſe perdre dans l'Océan ſur la Côte Sud-Oueſt de l'Afrique (81).

Motifs qui conduiſirent les Marchands Anglois à la Gambra.

En 1618, c'eſt-à-dire, la même année qu'ils obtinrent leur Charte, ils firent partir la *Catherine*, Bâtiment de cent vingt tonneaux, ſous la conduite de Georges *Thompſon*, qui avoit fait pendant long-tems le Commerce en Barbarie. La cargaiſon montoit à la valeur de dix-huit cens cinquante-ſept livres ſterling. Il avoit ordre d'entrer dans la Riviere de Gambra, & de laiſ-

Entrepriſe de Thompſon.

(79) Il porte le titre de Golden Trade, &c.

(80) Voyez le Pilgrimage de Purchaſs, Vol. II. p. 1567. Le titre de cette feuille eſt, A true Relation, &c. c'eſt-à-dire, véritable Relation du Voyage de M. Richard Jobſon, &c. extraite de ſon grand Journal.

(81) Voyez le Golden Trade de Jobſon, p. 2. & ſuiv.

ſer ſon Vaiſſeau dans quelque Port commode, pour remonter avec les Chaloupes. Il ſuivit ſes inſtructions, mais dans ſon abſence, le Vaiſſeau, qu'il avoit laiſſé derriere lui à Kaſſan, fut ſaiſi, & tout l'Equipage maſſacré par un petit nombre de Portugais & de Mulâtres qui avoient été reçus à bord. Thompſon pénétra fort loin dans la Riviere; & trouvant, avec beaucoup de douceur dans les Habitans, des apparences extrêmement favorables au Commerce, il y forma un établiſſement, ſans être découragé par l'infortune de ſon Vaiſſeau. Mais il ſe hâta de donner avis de cette diſgrace à la Compagnie, pour en obtenir promptement quelque renfort. Ses demandes furent écoutées. On lui envoya le Saint-Jean, de cinquante tonneaux, avec une cargaiſon propre à ſes vûes, & le plein pouvoir de revenir en Europe ou de ſoutenir ſon entrepriſe ſuivant les facilités qu'il y trouveroit. Ce ſecours arriva malheureuſement dans la mauvaiſe ſaiſon. Les maladies ou l'intempérance de l'Equipage en ayant fait périr la plus grande partie, Thompſon renvoya ce Vaiſſeau, avec des Lettres pour ſolliciter de nouveaux ſecours, & la promeſſe de remonter plus loin ſur la Riviere, quoiqu'il ne lui reſtât pas plus de huit hommes.

INTRODUCTION.

Malheur de ſon Vaiſſeau & de l'Equipage.

Cependant la Compagnie de Londres ne ſe rebutant pas de cette ſeconde diſgrace, fit partir, au mois d'Octobre ſuivant, qui étoit la ſaiſon la plus favorable, un Vaiſſeau nommé le *Sion*, d'environ deux cens tonneaux, & la Pinace le *Saint-Jean*, de cinquante tonneaux, ſous le commandement de l'Auteur. En arrivant dans la Gambra, Jobſon apprit la malheureuſe mort de Thompſon, qui avoit été tué dès le mois de Mars. Cet ardent Voyageur avoit rempli trop fidélement ſes promeſſes. Il s'étoit mis dans ſa petite Chaloupe avec deux de ſes gens & quelques Habitans du Pays. Sa hardieſſe & ſon induſtrie, ſur laquelle il faiſoit plus de fond que ſur ſes forces, l'avoit conduit juſqu'à *Tinda*, c'eſt-à-dire, vingt-cinq ou trente lieues au-deſſus de Barrakonda, dans le deſſein de conférer avec *Buckor Sano*, Marchand Négre dont le nom reviendra ici pluſieurs fois. A force d'informations il avoit appris qu'il étoit paſſé pluſieurs Caravanes pour aller faire leur proviſion de ſel, dans les Etats du *Bur-Sal*, & que le principal Négociant de cette Contrée étoit ce même *Buckor Sano*, qui entretenoit trois cens Anes pour ſon Commerce. C'étoit ſur ce fondement qu'il avoit entrepris le voyage de Tinda. Mais il s'y arrêta peu, parce qu'à ſon arrivée il trouva que Buckor Sano étoit allé beaucoup plus loin pour faire l'emploi de ſon ſel. Cependant il ſe crut aſſez payé de ſes peines par le bonheur qu'il avoit eu de découvrir les traces des Mores de Barbarie, & d'être venu ſi près des lieux qu'ils fréquentoient. Il ne parla plus que de former des établiſſemens, & de fortifier la Riviere, pour en éloigner les autres Nations. Il paroît que s'étant oublié dans cette occaſion, il voulut prendre ſur ſes gens un air d'empire & de fierté qui les révolta contre lui. Enfin il eut le malheur d'être tué dans une querelle; & ſa mort fit perdre avec lui toutes ſes découvertes, parce qu'ayant voulu s'en réſerver tout le fruit, il n'avoit rien confié au papier. Son deſtin ſembloit (82) inévitable, car peu de tems avant ſa mort, les Portugais ayant excité le Roi de Nani (83) à faire marcher quelques Troupes de Ca-

Nouvelle entrepriſe des Marchands de Londres.

Progrès de Thomſon.

Sa mort. Ses découvertes ſont enſevelies avec lui.

(82) Golden Trade de Jobſon, p. 7.

(83) C'eſt apparemment *Yani*, ou Guiani ſuivant la Carte de Labat.

INTRODUCTION.

valerie pour le tuer avec tout son cortege, il n'avoit dû son salut qu'à la protection du Turambra (84), qui avoit armé ses peuples pour le défendre.

Jobson, en arrivant dans le Pays, résolut d'employer le même zele, avec plus de prudence, pour répondre aux vûes de la Compagnie. Il remonta la Riviere jusqu'à *Tinda*, en prenant à chaque Village des informations sur le Commerce de l'or. Il fit aussi quelque trafic dans les mêmes lieux; mais la mauvaise conduite de plusieurs de ses Compagnons & la nature même de ses marchandises, qui n'étoient pas propres au Pays, ruinerent une partie de ses espérances.

Raisons qui porterent Jobson à publier la Relation de son Voyage.

A son retour en Angleterre, il publia la Relation de son Voyage dans une double vûe; l'une de faire connoître la malignité des Marchands qui avoient traversé son entreprise; l'autre, d'encourager la Nation à profiter de ses découvertes. Son Ouvrage est divisé en neuf parties. Il nous apprend dans l'Introduction les causes de son Voyage. Ensuite il passe à la description de la Riviere de Gambra, & des secours qu'on en peut espérer pour un Etablissement. Il tombe de-là sur les Habitans, qu'il distingue en trois sortes; les Mandingos ou les Négres; les Fulbiés (85), qui sont d'un brun foncé, & les Portugais répandus dans divers cantons. Il s'étend sur leurs usages, leurs Bâtimens, leurs Forts, & leur Gouvernement civil; après quoi il parle des Marbuts, qui sont tout à la fois Prêtres & Marchands. Il traite de leur Religion, de leur Commerce, de leurs Amusemens, de leur Agriculture, des Grains & des Plantes dont ils ont l'usage, de la variété des Saisons & des qualités du Climat. Dans les dernieres parties, il rend compte des animaux du Pays, & sur tout des Oiseaux.

Jugement sur cet Ouvrage.

Ses remarques, sur quantité d'articles, sont les plus exactes & les plus completes qu'on ait sur cette partie de l'Afrique. Jobson pénétra plus loin, sur la Gambra, qu'aucun Anglois avant & depuis son Voyage. Sa narration paroît fidéle. S'il rapporte quelque chose sur le témoignage d'autrui, il cite ses autorités. Mais son style est obscur, ennuyeux, affecté; & quoiqu'il ait divisé son Ouvrage en plusieurs parties, il est sujet à tomber souvent dans la confusion, par le mélange de ses matieres.

En donnant ici la substance de ses deux pieces, on a pris soin, suivant la méthode qu'on s'est imposée dans ce Recueil, de joindre ensemble tout ce qui regarde le Voyage & les entreprises de l'Auteur; & l'on a réservé ses Observations sur les Habitans & sur les productions naturelles du Pays, pour les incorporer avec celles des autres Voyageurs.

§. I.

Navigation de l'Auteur & ses entreprises sur la Gambra.

JOBSON. 1620.

Départ de Jobson.

JOBSON partit de Gravesend le Samedi 5 d'Octobre 1620. Il se rendit à Darmouth, d'où il mit à la voile pour les Canaries le 25 du même mois; & dès le 4 de Novembre il arriva le matin à la vûe de Lancerota. Le

(84) C'est le troisiéme titre d'honneur des Pays au long de la Gambra. La résidence de ce Prince étoit à trois milles de Tobabo Konda, Port de Seriko.

(85) Ce sont les Foulis.

5 après midi, il passa la grande Canarie, sans trouver rien de remarquable jusqu'à (86) *Travisio*, où il arriva le 14 de Novembre.

JOBSON. 1620.

En entrant dans cette Rade, il découvrit à l'ancre trois Vaisseaux François & un Hollandois. Mais n'ayant rien à démêler avec ces deux Nations, il fut plus attentif à l'arrivée d'un Habitant Portugais du Pays, nommé *Francisco*, qui après s'être informé fort curieusement si les deux Bâtimens Anglois faisoient voile à la Riviere de Gambra, lui donna une Lettre d'un Anglois, nommé *Cramp*, envoyé par la Compagnie de Londres à Sierra-Leona, pour approfondir l'affaire de la *Catherine*, Vaisseau du Capitaine *Thompson*, & le meurtre de ses gens. Jobson excité par cette Lettre entra dans la Riviere de *Bursal* & fit quelque recherche des Meurtriers. Mais elle n'aboutit qu'à saisir les effets d'Hector *Nunez*, qui passoit pour le principal auteur du massacre. Tous les Portugais que Jobson rencontra lui parlerent de cette avanture avec horreur; c'est-à-dire, qu'ils se mirent à couvert sous de fausses apparences, car ils n'étoient tous qu'un tas de Fripons & de Renegats, capables des derniers crimes. Les Anglois construisirent dans le même lieu une grande Chaloupe, qui fut lancée le 22, & le jour suivant ils firent voile vers la Gambra; mais y trouvant la marée vers sa fin, ils furent obligés de jetter l'ancre contre une petite (87) Isle, à quatre lieues au Sud.

Lettre qu'on lui remet à Rufisco, pour venger la mort de Thompson.

Depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mai, les vents sont toujours d'Est sur la Gambra; ce qui étoit si contraire à leur course, qu'ils ne purent avancer qu'à la faveur des marées. L'obscurité de la nuit leur ayant fait manquer une Ville nommée *Tankroval*, où ils s'étoient proposé de mouiller, ils se trouverent le matin vis-à-vis de (88) *Tindobaugo*, autre Ville qui est plus haut de quatre lieues. Ils y trouverent un Portugais, nommé Emmanuel *Corsica*, qui les informa de la mort du Capitaine Thompson & de la situation de ses gens. La Riviere est si étroite en cet endroit, que le bord, des deux côtés, est à la portée du canon.

Il entre dans la Gambra.

Après avoir payé les droits du Roi dans cette Ville, Jobson prit le parti d'y laisser son Vaisseau avec vingt-cinq Hommes, & de remonter la Riviere dans la Pinace, avec deux Chaloupes pour la tirer dans le calme. Le 1 Décembre, il arriva dans l'Isle *Pudding*, à seize lieues du Port où étoit demeuré le Vaisseau. Le lendemain, il mouilla vis-à-vis d'une petite Crique, qui conduit à la Ville de *Mansegar*. Le Roi du Pays lui fit l'honneur de venir à bord avec son Alkade, & de s'y enivrer. Jobson, après lui avoir payé les droits, tira parti de cet incident pour obtenir une Maison dans la Ville, où il laissa trois Facteurs, Henri *Lowe*, Humphrey *Davis* & Jean *Blythe*, avec un Domestique nommé Nicolas. Mais la mort y enleva bien-tôt les deux derniers.

Isle Pudding.

Ville de Mansegar.

Le 7 de Décembre, il passa par une Ville nommée *Woolley-Woolley*, la plus grande qu'il eut vûe dans le Pays; & le même jour il jetta l'ancre à *Kassan*, lieu funeste, où le Vaisseau de Thompson avoit été trahi. Tous les Portugais avoient pris la fuite, par la crainte apparemment de la vengeance

Woolley-Woolley, grande Ville.

(86) C'est *Rufisco*, autrement *Rio Fresco*.

(87) Comme on ne trouve pas cette Isle dans la Carte, il y a de l'apparence qu'on a mis le côté du Sud, pour celui du Nord, où l'on trouve à peu près à cette distance, l'Isle *Charles* ou des *Chiens*.

(88) C'est apparemment le *Tindebar* de la Carte.

JOBSON. 1620.

qui les menaçoit. Le Roi de cette Ville est tributaire de celui de Bursal. Les Anglois y furent reçus fort civilement par l'Alkade ou le Gouverneur. Il leur apprit qu'à leur arrivée dans la Riviere, les Portugais avoient loué des Négres pour les surprendre dans quelque embuscade, mais qu'ils n'avoient pû trouver personne qui leur eût voulu servir de Pilote. La Ville de Kassan est fort peuplée, & le sel est une marchandise avantageuse dans ce Canton. Le Poisson y est en abondance. C'est le dernier lieu de la Riviere où les grands Vaisseaux puissent remonter. Le Roi du Pays y fait sa résidence. La Ville est située sur le bord de la Riviere, & renfermée d'une pallissade fort proche des maisons. Les édifices y sont mêlés de petites tours, d'où les Habitans peuvent tirer leurs fléches, & défendre l'approche de leur enclos. Il est environné au dehors d'un large fossé, qui a de l'autre côté une seconde pallissade haute de cinq pieds, & si serrée, qu'il n'y a d'ouverture que dans les lieux destinés à servir de passage. A quelque distance, il y en a une troisiéme, & cet espace sert à loger la Cavalerie. Le Palais du Roi est au centre de la Ville, entouré des logemens de ses femmes, avec un autre enclos qui est commun à tous ces édifices. On n'y peut entrer que par une cour des Gardes, après laquelle on passe au travers d'une salle ouverte, où l'on voit sans cesse un fauteuil vuide, sur lequel il n'y a que lui qui puisse s'asseoir. Ses Tambours sont suspendus dans le même lieu.

Ville de Kassan.

Sa situation, & Palais du Roi.

Port de Pompetane.

Jobson arriva le 14 de Décembre dans un Port nommé *Pompetane*, au Sud de la Gambra. Il n'y trouva point de Portugais. Le lendemain il mouilla au Port de *Jerakonda*, près duquel habitoit le Roi Farran (89) Prince livré à l'ivrognerie, qui avoit répandu la terreur dans tout le Pays. Deux Anglois du Comptoir (90) d'*Oranto*, qui est à seize milles de Pompetâne, vinrent ici au-devant de la Pinace. Ils se nommoient Mathieu *Broad*, & Henri *Bridge*. Leur joie fut extrême de revoir des Compatriotes, qui venoient partager leurs fatigues. Ils donnerent à Jobson de grandes espérances de Commerce; mais la Riviere étant prête à baisser, ils lui conseillerent de ne pas perdre un moment.

Comptoir d'Oranto.

Lorsqu'il fut à six milles d'Oranto, il fit le reste du chemin par terre. Outre Broad & Bridge, qui étoient venus au-devant de lui, il trouva au Comptoir *Brewer*, qui avoit fait le voyage de Tinda avec Thompson, & qui ne cessoit pas de vanter l'or dont il s'étoit rempli l'imagination dans ce lieu. Plus les Anglois s'étoient avancés sur la Riviere, plus ils avoient senti quel tort ils s'étoient fait de n'avoir point apporté de sel. Ils passerent ici la Gambra pour aller rendre leurs devoirs à *Summa Tomba*, Roi d'Oranto, Prince qui avoit perdu l'usage des yeux, & qui étoit tributaire du Roi de Kantor. Un baril d'eau-de-vie les acquitta de la reconnoissance que le Comptoir devoit à ses bienfaits.

Commerce avec les Négres.

Les jours suivans furent employés au Commerce, avec une foule de Négres, qui venoient vendre ou acheter. Le Roi même, ses femmes, ses fils & ses filles, étoient sans cesse au Marché des Anglois. Le jour de Noel, un Prince Négre, nommé *Ferambra*, qui faisoit profession d'aimer la Nation

(89) Ce n'est point un nom propre, mais un titre d'honneur. Les Anglois entretinrent dans la suite beaucoup de commerce avec ce Prince.

(90) On ne sçauroit douter que ce ne fût le lieu où Thompson s'étoit établi.

Angloise, envoya au Capitaine une charge de chair d'Eléphant. Il faisoit sa résidence à quatre milles d'Oranto. C'étoit lui qui avoit armé ses Sujets pour la défense de Thompson, lorsque le Roi de (91) *Nany*, excité par les Portugais, avoit fait marcher ses forces pour le perdre. Il l'avoit conduit chez le Prince *Bo-John* (92) son frere, & les Anglois lui avoient été redevables de la conservation de leurs biens.

Jobson. 1620.

1621.

Le 2 de Janvier, Jobson, accompagné de neuf Anglois, partit d'Oranto pour se rendre à Tinda. La premiere marée les fit arriver à *Batto*, Ville du Prince *Bo-John*. Ils y firent marché avec un jeune Marbut, pour leur servir de guide; mais l'émulation de *Lowe* les retarda beaucoup. Le 6, *Summaway*, Roi de Barek & tributaire de celui de Kantor, vint à bord avec la Reine son épouse. Ils prirent à leur service un jeune Négre nommé *Samgulley*, qui avoit demeuré avec le Capitaine Thompson, & qui sçavoit assez la langue Angloise pour leur tenir lieu d'interprête. Le 9, en jettant l'ancre, à midi & le soir, ils furent effrayés par la multitude de Chevaux marins, dont ils apperçurent les traces sur les deux bords de la Riviere. Le 10, ils mouillerent à *Mossomakoadam*, quinze lieues au-delà de Barek. Le 11, ils arriverent à *Benanko*, & le 12 ils pénétrerent par des passages semés de rocs jusqu'au Port de Barakonda. Au-delà de ce lieu, où la marée trouve des rochers pour bornes, tout le Pays n'est plus qu'un désert inhabité.

Jobson part d'Oranto pour Tinda.

Il arrive à Barakonda.

Le 14, *Bakay Tombo*, Chef de Barrakonda, vint à bord & fit présent d'un Bœuf aux Anglois. Jobson loua ici deux Négres de plus, & un Marbut, nommé *Soleyman*, pour lui servir de guides en continuant de remonter la Riviere. L'un des deux Négres, qui se nommoit *Tombo*, étoit parent de Bakay Tombo, & se vantoit d'avoir déja fait le voyage de Tinda. La Troupe se trouvoit composée de dix Blancs & de quatre Négres. Ils avoient dans leur Barque un petit Canot, pour gagner la rive dans le besoin. La crainte des rocs, dans une navigation où ils avoient sans cesse le Courant contre eux, ne leur permettoit pas d'avancer pendant la nuit; & l'ardeur excessive du Soleil ne les empêchoit pas moins de pousser leur course depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après midi. Ils partirent de Barrakonda le 15.

Suite & difficultés de sa route.

Le 16, ils passerent une petite Riviere nommée *Woolley*, qui vient se décharger dans la Gambra. L'eau, quoique fort basse au-dessus, étoit remplie de Chevaux marins. Il s'en trouva un mort, & déja puant. Les Négres s'affligerent beaucoup qu'on leur refusât la permission de le manger. Le 17 il se présenta, des deux côtés de la Riviere, de grandes troupes de Singes. La Barque heurta fort rudement, le même jour, contre un Cheval marin. On mit le Canot à l'eau, sous la conduite des quatre Négres, qui reçurent ordre de précéder sans cesse la Barque, pour sonder les profondeurs. Le 18, les basses devinrent si fréquentes, que malgré la crainte des Crocodiles, les Négres furent forcés de descendre dans l'eau, pour diriger la Barque au travers de tant d'écueils. Le 19, le courant se trouva si rapide, qu'avec six rames on ne pouvoit faire plus d'un mille par heure.

Le vingt, ils découvrirent l'embouchure de la Riviere de Kantor, où

(91) C'est *Yani*.

(92) *Bojohn* est un titre, que tout autre qu'un Anglois auroit sans doute écrit *Bojan*. Il ne se trouve dans aucun autre Voyageur.

JOBSON. 1621.

regnoit alors un Prince puissant nommé *Ferran Kabo*. Le 21, ils descendirent à terre, pour observer le Pays, du sommet des montagnes voisines; mais ils n'apperçurent que des déserts, remplis de Bêtes féroces, dont les cris se faisoient entendre pendant la nuit. Les Négres n'oserent s'écarter un moment, dans la crainte des Crocodiles, dont plusieurs avoient trente pieds de long. Le 22, Jobson se promenant sur la rive apperçut seize Eléphans, grands & petits, dans quelques bruyeres voisines. Il fit tirer dessus; & quoique l'arme eut fait long feu, ils prirent la fuite vers les montagnes. Le 23, on fut obligé de traîner la Barque l'espace d'un mille & demi, pour trouver autant d'eau qu'elle en avoit besoin. Le 24, on n'eut pas moins de peine à la tirer au long de la rive, contre le courant qui étoit fort rapide, & parmi des rocs brisés. Le 25, on entendit entre les basses une petite chûte d'eau, dont on s'approcha; & dans le besoin qu'on avoit d'eau fraîche, parce que celle de la Riviere avoit une forte odeur (93) de musc, on en prit une provision qui parut fort bonne. Mais un des Négres faillit de se noyer dans un tournant.

Embouchure de la Riviere de Kantor.

Eléphans.

Riviere musquée.

Le 26, on découvrit la montagne de Tinda, & tout le Pays parut rempli de rocs. A la vûe du terme, Jobson dépêcha trois Mores au Roi, & à Buckor Sano, riche Négociant, dont on a déja vû le nom, pour leur faire demander des provisions. Les Bêtes fauves, & les Oiseaux de Riviere se présentoient en abondance sur les deux rives, mais on n'avoit pas d'armes qui pussent servir à les tirer; & les bords d'ailleurs étoient infestés de Crocodiles, qui se faisoient voir quelquefois en troupes jusqu'au nombre de vingt. Pendant la nuit, on les entendoit d'une lieue. On fut incommodé tout le jour par quantité de basses, & l'on ne retrouva de l'eau qu'à l'embouchure de la Riviere de Tinda.

Riviere de Tinda.

Cette circonstance est rapportée un peu différemment dans un autre endroit de la Relation. On y lit qu'à une demie lieue de la Riviere de Tinda, Jobson rencontra une basse qui lui ferma le passage; qu'il y avoit cependant neuf pouces d'eau, dans la saison où la Riviere en a le moins; que cette basse n'avoit pas plus de vingt toises de longueur, & que le Canal, au-dessus, paroissoit aussi profond qu'on peut le souhaiter; que si la trouppe avoit été assez nombreuse, & qu'elle eut été pourvûe d'instrumens propres au travail, on auroit pû percer cet obstacle & continuer le voyage.

Basses qui en ferment l'accès.

Dans l'espace de douze jours qu'on avoit mis à remonter, depuis le lieu où la marée cesse, on avoit fait cent vint lieues ou trois cens soixante milles. Il faut observer que la navigation n'avoit pas été poussée pendant le jour entier. On partoit à la pointe du jour, & l'on avançoit jusqu'à dix heures. Ensuite on étoit forcé, par la chaleur, de se reposer jusqu'à trois heures aptès midi, qu'on se remettoit en mouvement jusqu'à la nuit. Au retour, on n'eut besoin que de cinq jours pour regagner Barrakonda.

Le 30, on tua une Gazelle, & un Oiseau de la grosseur d'un Homme; l'Auteur le nomme *Stalker*. Il s'étoit passé quatre jours depuis le départ des trois Négres, sans qu'on les eut vûs reparoître, quoiqu'ils n'en eussent demandé

(93) L'Auteur ajoûte qu'elle en avoit aussi le goût, sans expliquer ici la cause de ce Phenoméne. Il dit que par la même raison, on ne pouvoit manger le poisson de la Riviere. *ubi sup.* p. 19. On en verra ci-dessous l'explication.

que deux pour leur commiſſion. Les Anglois commençoient à murmurer, en ſe voyant preſqu'à la fin de leurs proviſions. Jobſon tua, le 31, une Gazelle qui fut regardée comme un ſecours du Ciel; lorſqu'on vit arriver un des Meſſagers Négres, avec le Frere de *Buckar Sano*, & un Domeſtique du Roi, qui venoient s'informer quelles marchandiſes la Barque avoit à bord. Ils apportoient quelques Poules, avec promeſſe que Buckar Sano arriveroit le jour ſuivant. Jobſon, pour les traiter, fit préparer la chair de la Gazelle. Le bruit s'étoit déja répandu, dans le Pays, qu'il avoit tué cet animal avec le tonnerre, parce qu'on n'y avoit jamais vû d'armes à feu.

JOBSON. 1621.

Buckar Sano arriva le Mercredi, premier jour de Février, avec ſa femme & ſa fille, ſous une eſcorte d'environ quarante Négres. Il ſe livra ſi avidement au plaiſir de boire des liqueurs fortes, que s'étant parfaitement enivré dans le cours de la nuit, il ſe trouva fort incommodé le lendemain. Il avoit fait préſent d'un Bœuf au Capitaine; & ſes gens avoient apporté des Chévres & des Poules, que les Anglois acheterent à fort bon marché.

Buckar Sano & ſa Famille.

Le 3, on commença le Commerce, qui ne conſiſta de la part des Anglois que dans une petite quantité de Sel. En échange ils trouverent des dents d'Eléphans, des Etoffes de coton, & quelques onces d'or. On leur demanda d'autres marchandiſes, dont ils n'avoient pas fait proviſion. Buckar Sano leur déclara que les Eſclaves étoient chers dans le Pays, mais qu'il pourroit leur procurer beaucoup d'autres commodités. Jobſon refuſa de prendre des Cuirs, parce que la Riviere étant ſi baſſe, il craignoit que ſa Barque ne fût ſurchargée. Les Négres du canton s'aſſemblerent en ſi grand nombre pour le Commerce, que la rive avoit l'apparence d'une petite Ville. Il ſe trouvoit parmi eux cinq cens Sauvages, ſous le commandement de *Bajay-dinko*, Tributaire du Roi de *Kantor*. Ces Barbares voyoient des Blancs pour la premiere fois. Leurs femmes ſe cacherent d'abord, comme ſi ce ſpectacle les eût effrayés; mais elles eurent bien-tôt le courage de ſe familiariſer avec les Anglois. Tous ces Peuples demandoient particuliérement du Sel, & préſentoient de l'Ivoire & des Cuirs. Mais le fond des Anglois, qui n'avoit été que de quarante boiſſeaux, étoit déja tout-à-fait épuiſé.

Commerce avec les Négres.

Il manquoit du ſel aux Anglois.

Le 7 de Février, on vit arriver, ſur le bord de la Riviere, le Roi de Jelikot, Tributaire du grand Roi de Woolli, avec ſes Inſtrumens & ſes Chanteurs. C'eſt une ſorte de Poétes, qui chantent pendant le dîner des Rois Négres leurs louanges & celles de leurs ancêtres.

Le 8, Buckar Sano reçut, avec beaucoup de cérémonies, la qualité d'Alkade du Capitaine blanc. Cette Fête ne conſiſta qu'en geſticulations & en grimaces. Jobſon lui paſſa autour du cou un Collier de criſtal. Broad lui donna une Chaîne d'argent. On but enſuite quelques verres d'eau-de-vie, au bruit d'une décharge de cinq Mouſquets. Le nouvel *Alkade* informa Jobſon qu'il avoit fait trois ou quatre Voyages dans une Région au Sud, où les maiſons (94) étoient couvertes d'or, & qu'il avoit mis quatre mois en chemin. Il lui parla d'un Peuple nommé les *Arabecks*, qui venoient aſſez près de Tinda en groſſes Caravanes, montés ſur des Chameaux, & qui devoient être, dans l'eſpace de deux Lunes, à *Mombar*, Ville à ſix journées de Tinda, où ils fai-

Titre accordé à Buckar Sano. Ses récits exagerés.

(94) Jobſon ne prit ſans doute ce récit que pour une fiction des Mores. Tous les Européens ont reconnu ces Peuples pour menteurs.

JOBSON. 1621.

ſoient un grand Commerce d'or. Il ajoûta qu'il venoit beaucoup d'or d'une Ville à trois journées de Mombar, mais qu'on n'y voyoit jamais d'Arabecks. Jobſon en auroit appris davantage, ſi la Jalouſie de quelques-uns de ſes Compagnons ne les eut portés à faire taire Sam-gulley par leurs ménaces. Il arriva dans le même tems quelques Négres étrangers, d'une Ville nommée *Tombokonda* (95) à quatre journées de diſtance, & Jobſon ne douta point que cette Ville ne fut Tombuto. Buckar Sano lui fit voir une lame d'épée & les bracelets d'une de ſes femmes, qu'il avoit achetés des Arabecks. Il paroiſſoit à diverſes marques que ces marchandiſes venoient des Mores d'Arabie. Les Anglois virent arriver auſſi un vieux Marbut, qui ſe glorifioit d'avoir été l'ami de Thompſon, & qui s'arrêtant peu avec les Habitans de Tinda vécut fort familiérement avec les Anglois. Il étoit natif de *Jaye* (96), où il leur promit de les conduire, & de Jaye à Mombar, s'ils pouvoient s'avancer ſeulement (97) au-delà de Tinda. Il les aſſura qu'un grand nombre d'autres Négres, qui s'étoient mis en chemin pour le Commerce, étoient retournés ſur leurs pas en apprenant qu'il ne leur reſtoit plus de ſel.

Vieux Marbut, ami de Tompſon, & ſes offres.

Jobſon auroit accepté volontiers les offres du Marbut, ſi la diminution de l'eau, qui étoit déja baiſſée de ſix pouces, ne l'eut mis dans la néceſſité de hâter ſon départ. Une raiſon ſi preſſante lui fit quitter la Riviere de Tinda, à laquelle il donna le nom de *S. John's Mart*, ou *Marché de S. Jean.* Le vent & le cours de l'eau lui furent également favorables; mais la crainte des baſſes ne lui permit pas de ſe ſervir de ſes voiles pendant le jour, ni de ſe faire tirer pendant la nuit. Le quatorze, étant arrivé à trois lieues de Barrakonda, il prit la réſolution d'achever le chemin par terre; & dans les bruyeres qu'il eut à traverſer, il chaſſa un Eléphant, qu'il perdit néanmoins après l'avoir bleſſé trois fois.

Retour des Anglois à Barrakonda.

Le 19 il ſe rendit à *Butto*, réſidence de *Bo-John*, où il avoit engagé à ſon ſervice le premier Marbut. Il ne put empêcher que Sam-gulley ne s'y fît circoncire. Mais après cette opération il continua de s'en ſervir pour faire le voyage de *Setiko*, où il eſperoit de rencontrer les Marchands de Tinda. A deux milles de ce lieu ſa Barque reçut une ſi rude ſecouſſe d'un Cheval marin, qu'on eut beaucoup de peine à boucher la voie d'eau. Setiko eſt à quatre milles de la Gambra. C'eſt la plus grande Ville de ce Canton. Elle étoit alors gouvernée par un Marbut nommé *Fodi Bram*, & le Commerce y étoit conſiderable, en Eſclaves, en Sel & en Anes.

Ils vont à Butto.

Jobſon dit dans un autre endroit que Setiko n'eſt qu'à trois milles de la Riviere de Gambra, & qu'elle lui parut la plus grande Ville qu'il eut vûe dans tout le Pays. Elle étoit bâtie en forme circulaire. Les maiſons étoient fort petites, mais les rues avoient une grandeur raiſonnable. Il jugea que la longueur de la Ville, dans ſon diamétre, étoit d'environ un mille d'Angleterre. Mais une partie des Edifices ſervant de retraite à quantité de Beſtiaux, particuliérement d'Anes, elle n'étoit pas peuplée à proportion de ſa grandeur. Les Anglois obtinrent la liberté d'y bâtir quelques logemens pour leur propre uſage. Ils les environnerent de clayes de paille, ſuivant l'uſage du Pays. Le

Ils ſe rendent à Setiko. Grandeur de cette Ville.

(95) Purchaſs altere ce nom. Il met Combo Konda.

(96) On verra que ſa réſidence étoit à Ferambra.

(97) Jobſon ajoûte qu'il lui fit une mauvaiſe peinture des Habitans de Tinda.

lieu qu'ils choisirent étoit au bord de la Riviere, sur une petite éminence, que les Habitans nommerent *Tobabokonda*, (98) c'est-à-dire, dans leur langue, *Ville des Blancs*. Un quart de mille plus loin, il y avoit une petite Ville de Marbuts; & trois milles au-delà, on trouvoit une autre Ville nommée Farambra.

Le Dimanche, 11 de Mars, Jobson rentra dans sa Barque, pour retourner enfin vers son Vaisseau. Il arriva le Samedi suivant à Pompetane, où il fut traité civilement par les Portugais; & le Mardi d'après ayant mouillé à Kassan, il fut surpris d'y trouver son Vaisseau, que diverses raisons avoient fait avancer jusqu'à ce Port. La plus fâcheuse étoit la maladie du Pilote & d'une partie de l'Equipage. Il n'y restoit que quatre hommes en état de faire la manœuvre. Jobson ne s'arrêta néanmoins que jusqu'au dix-neuf d'Avril, & mettant à la voile dans de meilleures espérances, il alla jetter l'ancre à *Woolley Woolley*, Ville du même Royaume. Le 20, il se trouva près de Mansegar, où il se tient un Marché, mais de mauvaises marchandises. Sa Pinace l'ayant rejoint le 1 de Mai, il ne pensa plus qu'à regagner avec ses deux Vaisseaux l'embouchure de la Riviere. Ce ne fut pas néanmoins sans avoir fait reparer ses Chaloupes sur la rive du Royaume de Kumbo, où il reçut la visite du Roi, dans des Tentes qu'il avoit fait dresser pour son propre logement.

Il rejoint son Vaisseau, & trouve tout l'équipage malade.

Marché de Mansegar.

Visite du Roi de Kumbo.

Enfin, il sortit de la Gambra le 9 de Mai, dans la résolution de faire voile en Angleterre. Mais dès le lendemain il essuya un si violent orage, accompagné de tonnerre & d'éclairs, qu'ayant perdu ses Charpentiers à Kassan, il se vit forcé de relâcher à (*) Travisco, pour y trouver des Ouvriers. Ces tempêtes, que les Portugais nomment *Tornado*, sont fort fréquentes au long de la Côte depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Septembre. De Travisco, Jobson se rendit heureusement au Port de Londres.

Jobson essuie une tempête, en revenant en Europe.

Il ajoûte aux remarques précédentes, que de plusieurs noms qu'on a donnés à la Gambra, tels que ceux *Gambia* & de *Gamba*, il s'est déterminé pour celui de Gambra, parce qu'il l'a trouvé le plus commun; quoique pendant trois cens vingt lieues, ou neuf cens soixante milles qu'il avoit fait sur cette Riviere, il ne l'eut jamais entendue nommer par les Habitans, que *Gée* (99) ou *Ji*, nom qu'ils donnent généralement à toutes sortes d'eau.

Noms de la Gambra.

La Gambra, suivant Jobson, n'a qu'un Canal d'entrée, d'environ quatre lieues de largeur, avec trois brasses d'eau dans les endroits qui en ont le moins; & contre ce qu'on a lû dans les Voyageurs précédens, il ne lui donne point de barre. Lorsqu'on a remonté l'espace de quatre lieues, on trouve tant d'autres Rivieres, tant de Bayes & de Criques, que depuis Tankroval jusqu'à la Mer, c'est-à-dire pendant trente lieues, il faudroit employer plusieurs mois pour suivre un si grand nombre de détours. Cependant on ne peut se méprendre au véritable Canal de la Gambra.

La marée y remonte l'espace de deux cens lieues, c'est-à-dire jusqu'à Barrakonda; mais dans la saison même de la sécheresse elle ne va pas plus loin. Le tems favorable pour la navigation est celui des pluies, pendant le-

Propriétés de cette Riviere.

(98) On croit que c'est aujourd'hui *Fatatenda*, où les Anglois ont un Comptoir.

(*) On a déja remarqué que c'est Rufisco.

(99) Moore dit dans sa Relation que les Négres de la Gambra appellent cette Riviere Batto, qui signifie Riviere dans leur langue.

JOBSON. 1621.

quel l'eau s'enfle de trente pieds. On ne trouve alors aucun obstacle dans les basses, qui arrêtent souvent les Vaisseaux lorsque la Riviere est moins pleine. Ces pluies viennent du Sud-Est, & commencent plutôt dans l'intérieur de la Riviere que vers son embouchure. Elles continuent de descendre depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Juin, avec une violence extrême, & des vents impétueux, mêlés de tonnerres & d'éclairs.

Depuis Barrakonda jusqu'à Tinda, Jobson n'apperçut aucune Habitation sur les bords de la Riviere, & n'apprit point qu'il s'y en trouve dans aucun endroit. Il n'y vit pas même d'autres Barques que deux ou trois Radeaux de feuilles de Palmier, dont les Habitans se servent pour traverser la Riviere. On lui dit que les Nations qui se trouvoient plus loin étoient d'un méchant naturel, & qu'elles avoient bouché le Canal avec tant de troncs d'arbres & de pierres qu'il étoit impossible d'y pénétrer. D'ailleurs cette partie de la Riviere étoit remplie de Chevaux marins & de Crocodiles, qui infectoient également l'eau & le poisson avec leur odeur de musc. La premiere obstruction qui arrêta la Barque au-dessus de Barrakonda, fut une petite basse d'un sable fort dur, sur laquelle il y avoit à peine quatre pieds d'eau. Les Anglois sauterent dans l'eau pour tirer leur Bâtiment à force de bras; & les Négres, qui avoient d'abord appréhendé les Crocodiles, imiterent aussi-tôt leur hardiesse. Les Chevaux marins heurterent trois fois la Barque dans le cours du Voyage; & l'on auroit eu tout à craindre de leur nombre, si les feux qu'on tenoit allumés pendant toute la nuit n'eussent servi à les effrayer.

Raison qui donne l'odeur de musc à la Riviere.

A l'égard des informations qui regardent les Villes de Mombar, de *Jaye* & de *Tombo-konda*, elles paroissent si imparfaites, que l'Auteur ne marque pas même si ces Villes sont situées sur la Gambra ou dans l'intérieur des terres; & s'abandonnant à ses conjectures, il conclut seulement que les Anglois pourroient s'ouvrir un Commerce fort avantageux à Mombar & à Jaye si elles sont situées sur la Riviere, & si la Gambra sort de la même source que le Sénegal, comme les Géographes de son tems en étoient persuadés. En un mot, Jobson suppose que Jaye n'est autre chose que *Gayo*, Pays riche en or, & que Tombo-konda est Tombuto, mais sur le seul fondement de la ressemblance des noms; & sur ce principe, il juge que la Gambra pourroit bien avoir sa source dans quelque Lac, tel que d'autres Auteurs en mettent un près de Gayo. Si toutes ces conjectures pouvoient se vérifier, il est certain que les Anglois n'auroient qu'un pas jusqu'à Tombuto & Gayo. Mais on reconnoît aisement que ce sont de vaines imaginations d'un Voyageur, qui concevoit mal son objet, & qui faisoit trop de fond sur les récits fabuleux des Mores. En effet, quoique Jobson ait pénétré plus loin qu'aucun Anglois n'a fait après lui, il fit moins que Thompson, qui non-seulement avoit été comme lui à Tinda, mais qui ayant entendu parler aussi de Jaye, y avoit envoyé un Messager pour se procurer des informations.

Conjectures de Jobson sur différens lieux.

Ce Messager étoit un vieux Marbut dont on a déja parlé, & qui se trouvant avec Thompson au Marché de St Jean près de la Riviere de Tinda, lui avoit donné les premieres lumieres sur le Commerce de l'Or dans cette Contrée. Il faisoit sa demeure dans la Ville de Ferambra; & lorsqu'il fut prêt d'y retourner, Thompson le chargea de quelques Lettres pour Setiko, qui n'en est pas fort loin. Ils se rejoignirent ensuite à Setiko; & le Marbut surpris

Services qu'il tire d'un Marbut.

que les Anglois n'eussent pas fait plus d'effort pour pénétrer au-delà de Tinda, lui dit que s'il eut pû réussir dans cette entreprise, il auroit trouvé beaucoup d'avantages dans le Commerce de l'Or. Il ajoûta qu'assez près de Jaye il y avoit un Peuple qui ne vouloit pas être vû, & qui recevant du sel des Arabes de Barbarie auxquels il donnoit son or, se cachoit soigneusement à leur vûe. Thompson demanda quelle pouvoit être la raison de cette conduite; mais le Marbut mit le doigt sur ses lévres & ne fit pas d'autre réponse.

Jobson. 1621.

Jobson, qui avoit entendu parler aussi de ce trafic mystérieux, en rapporte les circonstances, d'après quelques Auteurs, dont il confesse qu'il (1) n'a pû se rappeller les noms. Les Mores, dit-il, viennent un certain jour dans un lieu assigné, où ils apportent leur Sel & d'autres Marchandises, qu'ils y laissent en tas séparés. Ensuite se retirant à quelque distance, ils donnent le tems à leurs Etrangers de s'approcher du même lieu, & de mettre à chaque tas la quantité d'or qu'ils en veulent donner. Les Mores reviennent après que les autres se sont retirés; & s'ils sont satisfaits du marché, ils emportent l'or & laissent les marchandises. S'ils trouvent qu'on leur ait offert trop peu, ils divisent le tas en deux parties, & laissent auprès de l'or ce qui leur paroît convenable. Le retour des Etrangers fait la conclusion du marché, car s'ils ne veulent pas donner plus d'or, ils emportent celui qu'ils avoient laissé. On prétend que la raison qui les empêche de se montrer, est qu'ils ont les lévres d'une si prodigieuse grandeur qu'elles leur tombent jusques sur la poitrine. On ajoûte qu'elles sont toujours crues & saignantes, & que la chaleur du Soleil les feroit pourrir s'ils ne les saloient continuellement. Comme leur Pays ne produit pas de sel, ils sont obligés de donner leur or pour le sel de Barbarie. Quelque opinion qu'on veuille prendre de ces récits, il est certain, dit Jobson, que les Négres du Pays de Tinda demandent beaucoup de sel; qu'ils ne le reçoivent pas pour leur propre usage, & qu'ils le transportent plus loin. Il en conclut que ce motif suffit seul pour encourager de ce côté là les Anglois au Commerce; & que ces Peuples étant d'ailleurs fort doux & fort civils, il n'y a que de l'avantage à tirer de leur Pays.

Commerce fort mystérieux.

Observation plus vrai-semblable.

§. II.

Divers incidens du Voyage de Jobson sur la Gambra.

PENDANT que le Vaisseau de Jobson étoit à Kassan, l'Equipage trouvant du Poisson en abondance s'occupoit souvent à la pêche. Un jour qu'on avoit retiré le filet chargé & qu'on l'avoit vuidé sur le Tillac, un Matelot prit un Poisson qui lui parut ressembler à la Breme; mais à peine l'eut-il touché, que poussant un grand cri, il se plaignit d'avoir perdu l'usage de la main. Quoi? lui dit un de ses Compagnons, pour avoir touché un si petit animal? & voulant le presser du pied, qu'il avoit nud, sa jambe demeura aussi-tôt sans sentiment. Cette merveille attira tout l'Equipage autour de lui.

Poisson d'une qualité fort singuliere.

(1) Cada-Mosto est le premier qui ait parlé de cette sorte de Commerce, & d'un peuple qui a les lévres difformes. Voyez ci-dessus, Tome II. On lit dans le Voyage de Wiadus à Mequinez (page 212) que cette opinion dure encore.

JOBSON. 1621.

Mais lorsqu'on se fut apperçu que l'engourdissement étoit passé, quelques mauvais plaisans appellerent le Cuisinier, qui étoit sous le Pont, & lui dirent de prendre le Poisson pour le préparer. Il le prit des deux mains; & le laissant tomber aussi-tôt, il déclara en gémissant qu'il se croyoit attaqué d'une paralysie. Un Négre nommé *Sandie*, qui parloit la langue Portugaigaise, accourut à bord; & riant de leurs craintes, il leur apprit qu'ils n'avoient qu'à tuer le Poisson pour lui faire perdre cette dangereuse qualité (2).

Crocodiles de la Gambra.

La Gambra est remplie de Crocodiles, que les Négres appellent *Bumbos*. Ils les croyent si redoutables, qu'ils n'ont pas la hardiesse de laver leurs mains dans la Riviere; & bien moins de la traverser à gué, ou à la nage. Les exemples de la voracité de ces animaux sont en grand nombre. Ils dévorent également les Hommes & les Bestiaux. Aussi les Négres employent-ils de grandes précautions pour faire traverser la Riviere à leurs Bœufs, comme ils y sont fort souvent obligés pour la commodité du paturage. Ils prennent le tems de la basse marée, & se mettant cinq ou six dans un Canot, ils tirent le Bœuf avec deux cordes, l'une attachée aux cornes, l'autre à la queue; tandis qu'un Marbut monté sur l'animal, fait des prieres & crache sur lui pour charmer les Crocodiles. Mais de peur que le charme ne manque de vertu, un Négre se tient prêt avec son arc, pour tirer sur le monstre lorsqu'il vient à paroître. C'étoit par la même raison qu'aux deux premieres Basses que Jobson avoit rencontrées dans son Voyage de Tinda, ses Négres avoient fait difficulté de sauter dans l'eau pour aider au mouvement de la Barque. Mais leur en ayant lui-même donné l'exemple ils y sauterent après lui; dans l'opinion, comme ils ne firent pas difficulté de le déclarer, que la blancheur des Européens leur rendant la peau plus brillante, Jobson seroit le premier dévoré par les *Bumbos*. Il observe que ces animaux ne paroissent sur le sable qu'en trouppes, & qu'ils craignent la vûe & le bruit des Hommes, à peu près comme les Serpens de l'Europe; mais qu'ils ont plus de hardiesse dans l'eau. Les Négres prétendent qu'ils sont devenus beaucoup moins dangereux depuis que les Blancs ont commencé à fréquenter la Riviere.

Ils sont timides hors de l'eau.

A Kassan, les Mores & les Négres se hazardent avec moins de précaution à nager dans la Gambra, parce qu'ils sont persuadés qu'elle est sans danger depuis qu'un fameux Marbut a charmé les Bumbos par sa bénédiction. Il est assez remarquable, dit Jobson, qu'il ne paroisse jamais de Crocodile du côté de la Ville, quoiqu'on en voie de très gros vers l'autre rive. C'est ce que les Anglois observerent facilement tandis que leur Vaisseau étoit à l'ancre au milieu de la Riviere.

Poisson infecté d'une odeur de musc.

Le Crocodile jette une très-forte odeur de musc. Trois jours avant que d'arriver à Tinda, les Anglois s'apperçurent que le Poisson avoit perdu le goût qu'ils lui avoient trouvé jusqu'alors, & se virent obligés pour en faire usage, de le faire dégorger dans des sources d'eau fraîche, lorsqu'ils en ren-

(2) Kempfer observe (Amœnitat. Exotic. p. 515) qu'on peut se garantir de cet effet en retenant fortement son haleine. Il avoit appris ce secret d'un Afriquain dans le Golphe Persique. Ovington rapporte la même chose dans son Voyage de Surat, p. 49. Moore assure que le Poisson a la même qualité quand il est mort. Voyez ci-dessus.

controient fur la rive. Jobfon en conclut que les Crocodiles y font en plus grand nombre que dans les parties inférieures de la Riviere, où l'on ne remarque rien de femblable. Il confirme cette remarque par les cris de ces animaux qui s'y font entendre de fort loin, comme s'ils fortoient du fond d'un puits. Il en tire un nouvel argument pour établir la fuppofition de quelque grand Lac, qui les produit.

Dépofition du Roi de Kaffan.

En revenant de Barrakonda, il trouva le Roi de Kaffan dans une profonde mélancolie. Ce Prince gouvernoit le Pays depuis long-tems; mais ayant ufurpé la Couronne, il venoit d'apprendre que le Roi de Burfal, dont il étoit Tributaire, avoit pris la réfolution de rétablir à fa place le fils de fon Prédéceffeur. En effet il fut obligé, quelques jours après, de réfigner fon autorité au légitime Héritier, & de paffer la Riviere avec fes femmes, en laiffant fa Ville au pouvoir d'autrui. Il étoit fils d'une (3) Concubine de l'ancien Roi. Le nouveau Prince promit aux Anglois fon amitié & fa protection.

Vifite de Jobfon au Chef des Marbuts.

A Setiko, le vieux Marbut, dont l'expérience & la fidelité leur avoient été fort utiles dans leur Voyage fur la Riviere, conduifit Jobfon chez *Fodi Bram* Chef des Marbuts du Pays, ou Grand Prêtre. En arrivant à fa Maifon, Jobfon s'arrêta fur une terraffe, que les perfonnes de diftinction ont à l'entrée de leur logement. Il envoya delà au Marbut, fon préfent, qui valoit environ dix-huit fous; après quoi il fut introduit fort civilement. Mais il trouva le vieux Prêtre dangereufement malade, quoique par confidération pour un Etranger il fe fût levé de deffus fa natte, en fe faifant foutenir par trois de fes femmes. Jobfon reçut de grandes marques de reconnoiffance pour fa vifite & fon préfent. On lui fit fervir à dîner dans une maifon voifine. Entre plufieurs mets, on lui préfenta une forte de pâtifferie (4) qui paroiffoit auffi claire que de la gelée. Son guide lui fit remarquer que c'étoit un aliment des plus délicats du Pays. Pendant le repas, un Meffager du Grand Prêtre vint faire des complimens de fa part au Capitaine Anglois, & lui apporter pour préfent un grand Cuir, avec une groffe dent d'Eléphant. A fon départ, Jobfon donna aux trois femmes du Marbut quelques Colliers de grains de léton, dont elles parurent charmées. Quoique ce vieux Pontife ne fut point en état de parler beaucoup, il prononçoit quelquefois les noms d'*Adam*, d'*Eve* & de *Moyfe*, avec de grandes marques de dévotion.

Préfens qu'il en reçoit.

Mort & funérailles de ce Marbut.

Il mourut le jour fuivant. On auroit peine à s'imaginer, dit l'Auteur, combien la folemnité de fes Obfeques affembla de monde. Perfonne n'arrivoit les mains vuides. Les uns amenoient des Bœufs & des Chevres, les autres apportoient de la Volaille, du Ris & du Maiz. On plaça le corps dans un lieu deftiné aux Sépultures, avec un pot d'eau contre la biére. Alors tous les affiftans environnerent l'Edifice, en pouffant des hurlemens, accompagnés de geftes frénetiques, furtout de la part des femmes. Après qu'ils eurent paffé quelque tems dans cette fituation, chaque Marbut fit l'Oraifon funébre du Mort; & le Peuple, qui paroiffoit écouter fort attentivement, faifoit des préfens aux Orateurs, fuivant le goût qu'il prenoit à leurs difcours. Enfuite, le principal Marbut forma une balle de la terre du Tombeau, en la mouillant

(3) L'extrait de Purchafs met une Captive. Il met auffi le Roi de *Woolli-Woolli*, au lieu du Roi de Kaffan.

(4) Une efpece de flanc, dit l'Auteur.

JOBSON. 1621.

un peu, de l'eau du pot. Il en distribua une partie à tous les autres Marbuts, qui la reçurent comme une relique fort précieuse ; & celui qui servit de guide à Jobson, ne put être engagé par aucun prix à se défaire de la sienne. Il ne l'avoit obtenue néanmoins qu'à la considération de Jobson, qui avoit présenté aux Officiers de la Cérémonie quelques herbes aromatiques qu'ils ensevelirent avec le corps. Cette assemblée dura douze jours entiers, avec un mouvement continuel du Peuple. Après l'enterrement, on commença une autre solemnité, qui fut celle de l'installation du Fils dans la dignité de son Pere. Chacun lui fit un présent; mais le plus remarquable fut un grand Bélier, lié sur une civiere, qui devoit être employé au Sacrifice.

Son fils lui succede.

Lorsque Buckar Sano étoit venu au-devant de Jobson sur la Riviere de Tinda, il étoit accompagné de sa femme & de sa fille, avec une suite de quarante personnes armées d'arcs & de fléches, qui chantoient ou jouoient des instrumens autour de lui. Ce convoi fut suivi, en moins de deux heures, par une trouppe de Négres, hommes & femmes, au nombre d'environ deux cens, qui apporterent de la Volaille, du Bled & des Chevreaux. Buckar Sano présenta un Bœuf à Jobson, & se laissa conduire à bord, où les Anglois le saluerent de trois coups de canon. Il donna le nom de tonnerre des Blancs à leur artillerie ; & paroissant y prendre beaucoup de plaisir, il publia de tous côtés qu'ils tuoient les Bêtes féroces & les Oiseaux avec le tonnerre. Il s'enivra, la premiere nuit, d'Eau-de-vie & d'autres liqueurs ; mais s'en étant trouvé fort mal le lendemain, il n'eut pas besoin d'autre leçon pour devenir plus sobre. Jobson lui montra les Marchandises qu'il avoit apportées. Quand il eut vû le fer, il dit aux Anglois qu'il le reconnoissoit pour l'ouvrage d'une Nation voisine; ce qui les obligea de le vendre un tiers de moins qu'ils ne l'avoient vendu jusqu'alors sur la Gambra. D'ailleurs tout le reste fut négligé lorsqu'ils eurent fait voir le sel. On ne leur demanda plus d'autre bien. Buckar Sano étant descendu sur la rive, déclara aux Négres que chacun pouvoit faire son propre marché. Entre diverses sortes de Marchandises ils avoient amené des femmes pour l'esclavage; mais Jobson refusa d'en acheter, sous prétexte que les Anglois n'étoient pas dans l'usage de ce commerce. Leurs autres richesses consistoient en Ivoire, & en Coton crû & travaillé, qu'ils donnerent pour du Sel & du Fer. Les Anglois affecterent de ne pas leur parler d'or, quoiqu'ils vissent à leurs femmes des pendans d'oreille de ce métal. Ils étoient résolus d'attendre que cette ouverture vînt de Buckar Sano. En effet, remarquant lui-même que les Facteurs portoient des Epées dorées & quelques galons sur leurs habits, il commença l'entretien sur cette matiere, & leur protesta aussi-tôt, que s'il avoit pû pénétrer leurs intentions, il leur auroit procuré de l'or pour la valeur de toute leur cargaison. Ses promesses furent sans bornes pour l'avenir. En attendant, il leur fit obtenir des Négres assemblés, tout ce qu'ils avoient d'or avec eux. Il y en avoit tant, leur dit-il, dans les Pays d'alentour, qu'ayant fait quatre fois le voyage d'une Ville assez éloignée, il avoit été surpris lui-même d'y voir les maisons couvertes d'or ; mais cette Ville étoit séparée de Tinda par des Nations ennemies ; ce qui ne l'empêcha pas de s'engager à les y conduire, parce qu'il avoit beaucoup de confiance à leur canon. Jobson ayant remarqué que la lame de son Epée & les Bracelets de sa femme étoient aussi bien travaillés qu'ils auroient

Circonstances du Commerce de la Tinda.

Exagérations de Buckar Sano.

auroient pû l'être en Angleterre, lui demanda d'où lui étoient venus ces Bestiaux. Il répondit qu'il les avoit eus des *Arabecks*. Mais ce fut alors que recommençant à parler de la Ville aux toîts d'or, il assura qu'il avoit employé quatre mois à s'y rendre. Jobson, loin d'en prendre droit de regarder ce récit comme une fable, cherche à lui donner de la vrai-semblance. Il observe qu'il n'en faut pas conclure que l'éloignement de cette Ville fût infini, parce que les Négres ne marchent pas plus de cinq heures par jour, qu'ils suivent ordinairement leurs Anes, au même pas que ces animaux, & qu'à chaque Ville ils s'arrêtent pendant deux ou trois jours. Au reste Buckar Sano n'ignoroit pas le Commerce. Il prenoit lui-même le titre de *Julietto*, c'est-à-dire de Marchand; & dans les affaires dont il se chargea pour les Anglois, il demanda qu'on lui rabatît quelque chose du prix des marchandises, en considération de ses services.

JOBSON. 1621.

Autres Négres, & conclusions que Jobson tire de leur arrivée.

Il avoit dépêché deux Négres aux Peuples qui habitent de l'autre côté de la Riviere, pour leur donner avis de l'arrivée des Marchands Etrangers. En peu de jours on vit arriver plus de cinq cens personnes des deux sexes, qui apporterent différentes sortes de commodités, & qui bâtirent des Cabanes de roseaux sur la rive. Les fréquentes visites qu'ils se rendoient d'un bord de la Riviere à l'autre, ne permettoient pas de douter qu'ils ne se connussent. Quoique chaque Nation eût son langage différent, les personnes de distinction s'entretenoient dans la même langue, & Jobson remarqua que c'étoit celle qu'on parle à l'embouchure de la Riviere. Il conclut aussi des relations qu'ils avoient entr'eux, que la Gambra doit remonter beaucoup plus loin; que le Commerce y est entretenu soigneusement; & qu'elle ne manque pas de Canots, puisque dans les endroits les moins profonds la crainte des Crocodiles seroient capables d'arrêter les Négres.

Grossiereté de ces Peuples.

Tous ces Peuples n'avoient jamais vû d'hommes blancs; & leurs femmes eu furent d'abord si effrayées, qu'à l'approche d'un Anglois, elles se cachoient derriere leurs maris ou dans leurs Cabanes. Mais on trouva le secret de les apprivoiser en leur faisant présent de quelques Colliers. De leur côté, elles donnerent aux Anglois du Tabac, & de fort belles Canes pour servir de tuyaux. Ces femmes ont, sur le dos, les plus larges & les plus profondes gravures que Jobson eût jamais vûes dans toutes ces Contrées. Leurs Pendans d'oreilles sont d'or. Elles ont plus de douceur que leurs maris, qui paroissent beaucoup plus grossiers que les autres Nations de la Gambra. La plûpart avoient pour unique habillement une sorte de hautes-chausses, de peau crue, dont la queue leur pendoit au bas du dos; ce qui apprêta beaucoup à rire aux Négres que le Capitaine avoit amenés à son service. Il passa la Riviere pour les aller voir de près dans leurs Cabanes; & *Bajay Dingo*, leur Chef, étant venu à bord, il le traita civilement. Ce Prince Négre lui dit qu'il avoit entendu de sa Ville le bruit du canon, & que l'ayant pris pour celui du tonnerre, qui n'est pas fort fréquent dans cette Contrée, il en avoit été fort effrayé. A l'égard du Commerce, tous les hommes de sa suite se reduisirent à demander du sel; mais leurs femmes se seroient accommodées de toutes sortes de marchandises. Jobson fit quelques échanges, pour le peu de sel qui lui restoit, malgré les instances des Négres de l'autre rive, qui vouloient que

JOBSON. 1621.

tout fut réservé pour eux. Les uns & les autres le presserent vivement de revenir bien-tôt dans leur Pays.

Visite du Roi de Jelicot & sa familiarité.

Il reçut aussi la visite du Roi de *Jelicot*, Prince assez puissant du même Canton, qui passa quatre jours sur la rive, & qui vint souper tous les soirs à bord, avec Buckor Sano. Mais jamais ces Chefs Négres ne proposerent d'y amener leurs femmes. Elles demeuroient tranquillement dans les Cabanes, où Jobson leur faisoit la galanterie de leur envoyer du Poisson & du Gibier. Il ne devoit ces provisions qu'aux soins de ses gens, dont une partie étoit continuellement employée à la chasse ou à la pêche. Après le souper, on se rendoit sur la rive, vis-à-vis quelque Cabane, où les Seigneurs Négres avoient soin de faire allumer un grand feu, & ranger des nattes. Toute leur musique s'y rassembloit. On y passoit une partie de la nuit à danser; & ces bons Peuples n'épargnoient rien pour amuser les Anglois.

Buckar Sano se fait revêtir de la qualité de Facteur des Anglois.

Trois jours avant la fin du Commerce, Buckar Sano fit connoître au Capitaine qu'il souhaitoit d'être revêtu de la qualité d'Alkade ou de Facteur des Blancs. Cette faveur lui fut accordée avec quantité de cérémonies bizarres. Jobson lui passa deux Colliers autour du cou, l'un de corail & l'autre de cristal. Il le para aussi d'une petite Chaîne d'argent. Ensuite, au bruit de sa petite artillerie, il but à la santé de l'Alkade Buckar Sano, qui fut salué sous le même titre par les cris de toute l'assemblée. Cet honneur parut le combler de joie. Il se fit conduire sur le champ au rivage, avec ordre que ses Musiciens s'y trouvassent pour le recevoir, & que ses femmes lui apportassent au même lieu, tout ce qu'il avoit de (5) noix dans ses Cabanes. En touchant à terre il distribua généreusement cette provision à tous ceux qui s'assemblerent autour de lui.

Transports de sa joie.

De-là il proposa au Capitaine Anglois de l'accompagner jusqu'à la Cabane du Roi. Ils trouverent ce Prince assis à sa porte, sur une natte, avec un feu de roseaux (6) vis-à-vis de lui. Buckor Sano lui présenta d'abord Jobson, & le fit asseoir près de Sa Majesté sur la même natte, tandis qu'il se plaça lui-même à quelque distance. Ensuite adressant le discours au Roi, il le supplia d'accorder son amitié & sa protection aux Anglois. La Réponse du Roi fut extrêmement gracieuse; surquoi Buckar Sano se jetta aussi-tôt à genoux, & pour témoigner la reconnoissance dont il étoit pénetré, il fit présent à ce Prince des deux Colliers qu'il avoit reçus de Jobson. Le Roi lui fit l'honneur de les accepter, & de se les passer au cou de ses propres mains.

Le Roi fait présent d'un grand Pays aux Anglois.

Il devoit être fort touché de cette générosité, puisque dans le mouvement de sa reconnoissance il déclara qu'en faveur du Capitaine Jobson, & pour témoigner son affection aux Anglois, il leur donnoit tout le Pays où ils se trouvoient alors, comme il l'avoit lui-même reçu du grand Roi. A peine eut-il cessé de parler, que Buckar Sano ne se possédant plus, se dépouilla de sa chemise, sans quitter la posture où il étoit, & s'étendit ensuite le visage contre terre, tandis que deux Marbuts grattant la terre autour de lui pour en tirer de la poussiere, du sable & du gravier, l'en couvrirent depuis les pieds jus-

(5) C'étoient apparemment des noix de Kola, dont on a rapporté plusieurs fois les propriétés.

(6) L'Auteur observe dans un autre lieu que le Pays a beaucoup de roseaux au long de la Riviere & dans les Marais.

qu'à la tête. Il se releva bien-tôt pour se remettre à genoux, le visage tourné vers Jobson. Les Marbuts rassemblerent un petit tas de la même poussiere, autour duquel ils firent un petit cercle, & l'un d'eux y écrivit avec le doigt plusieurs caracteres du Pays. Alors Buckor Sano, rempant sur les pieds & sur les mains jusqu'au tas de poussiere, en prit une bouchée qu'il cracha aussi-tôt. Il en remplit ensuite ses mains. Les deux Marbuts firent la même chose, & tous trois se traînant jusqu'au Capitaine vuiderent leurs mains sur ses genoux.

Cérémonies pour mettre Jobson en possession du Pays.

Après cette cérémonie, qui signifioit apparemment la prise de possession, Buckor Sano reçut ses habits de deux femmes, qui le frotterent soigneusement avant que de l'en revêtir, & sortit pour retourner à sa Cabane. Mais il reparut immédiatement, orné de ses meilleurs habits & de ce qu'il avoit de plus précieux, armé de son arc & de ses fléches, à la tête de son cortege, qui l'étoit aussi; & mettant la fleche sur l'arc, il tourna trois fois autour de Jobson avec tous ses gens; après quoi se rapprochant de lui, il mit le genouil droit à terre, passa la jambe gauche entre les siennes, & courbant le corps, comme s'il eut voulu couvrir celui de Jobson, qui étoit assis, il lui présenta son arc & sa fleche. Il vouloit faire entendre qu'il étoit prêt à combattre pour la défense des Anglois, & que dans l'occasion il n'épargneroit pas son propre corps. Enfin, il s'assit près de lui, pour laisser à tous les gens de sa suite le tems de lui rendre les mêmes hommages. C'est ainsi que le Pays de Tinda fut solemnellement livré aux Anglois. Cette donation leur couta quelques bouteilles de leurs meilleures liqueurs, quoiqu'ils comprissent assez, dit l'Auteur, qu'ils n'en tireroient jamais cinq sous. A leur départ, Buckar Sano pressa le Capitaine de donner un nom au lieu du Commerce, pour servir de monument à la posterité. Il fut nommé *St John's Mart*, c'est-à-dire Marché de Saint Jean, & Jobson prit la peine de repeter ce nom plusieurs fois, à la priere des Négres mêmes, qui craignoient de l'oublier. Buckar Sano accompagna les Anglois un mille ou deux sur la Riviere. Il ne prit pas congé d'eux sans avoir bû quelques verres de liqueurs; & lorsqu'il fut descendu sur la rive, il tint long-tems le bras levé pour leur faire ses derniers adieux.

Utilité que les Anglois en tirent.

Dans leur route ils s'arrêterent à Batto, Ville du Prince *Bo-John*, où Samgulley, jeune domestique Négre de Jobson, se fit circoncire. Il étoit de haute taille & fort bien fait. Il avoit appris la langue Angloise au service du Capitaine Thompson; mais quoiqu'il fût âgé de dix-sept ans, les voyages qu'il avoit faits avec lui, ne lui avoient pas permis de se trouver dans son Pays au tems de la Circoncision. Il ne pouvoit differer plus long-tems à la recevoir, sans exposer sa famille & ses amis à quelque punition. Cependant lorsqu'il avoit vû passer les Anglois, l'affection qu'il avoit conçue pour eux, lui avoit fait oublier le devoir de sa Religion. Il les avoit suivis au long de la rive, & les ayant atteints à la seconde marée ils l'avoient reçu dans leur Barque. Ils jugerent du chagrin de sa mere par les efforts qu'elle fit pour le rappeller. Elle étoit venue après lui; & paroissant sur le bord de la Riviere, qu'elle faisoit retentir de ses cris, elle le menaça enfin de se jetter dans l'eau s'il ne se rendoit pas à ses prieres. Mais il exhorta les Anglois à continuer leur route, en les assurant que sa mere se garderoit bien de se noyer.

Ils repassent à Batto.

Avanture de Samgulley.

En revenant de Tinda le mois suivant, Jobson fut rappellé à Batto par

JOBSON. 1621.

quelques intérêts de Commerce. Samgulley étant descendu le premier sur la rive, qui est fort élevée, entendit le bruit des instrumens & d'autres marques de joie dans la Ville, quoiqu'elle soit à plus d'un mille de la Riviere. Il parut transporté de joie, parce qu'on étoit au tems de la Circoncision, & qu'il se trouvoit revenu fort à propos pour la recevoir. Les Anglois entrerent avec lui dans la Ville; & comme la nuit s'avançoit, le dessein du Capitaine étoit de l'aller passer chez *Bo John.* Mais le Marbut, qu'il avoit loué dans le même lieu, l'avertit qu'à l'occasion de la Fête la maison du Prince seroit remplie d'Etrangers, & lui offrit de le loger chez sa mere. En chemin ils passerent vis-à-vis la maison du jeune Négre. Son pere étoit aveugle; mais sa mere l'ayant apperçu, accourut avec transport; & lorsqu'elle fut près de lui, elle détourna la tête en poussant des sanglots & prononçant plusieurs fois le nom de son fils. Il fut obligé de s'arrêter avec elle; mais il promit au Capitaine de ne se faire circoncire que le lendemain, pour lui donner le plaisir de ce spectacle.

Il revient à Fatto au tems de la Circonsion.

Jobson trouva de la musique & beaucoup de Peuple dans la maison où il devoit loger. Cependant le respect qu'on eut pour lui fit bien-tôt disparoître la foule. Toute la Ville ressembloit aux foires de Village en Angleterre. Devant chaque maison & sous chaque arbre, on voyoit des nattes étendues & des alimens préparés, avec des danses au son des tambours & des autres instrumens. Le Commerce s'y faisoit aussi par des échanges continuels. On manquoit d'autant moins de provisions qu'outre celles dont chacun s'étoit fourni pour la Fête, tous les Négres des Villages voisins n'étoient pas venus sans en apporter.

Circonstances de la Fête.

Entre diverses Trouppes, l'Auteur en remarqua une qui étoit plus éloignée, & qui ne s'écartoit pas de quelques grands arbres, environnés d'une haie de branches & de roseaux. Le bruit des tambours & des réjouissances s'y faisoit entendre avec plus d'éclat que dans tous les autres lieux. On lui apprit que c'étoit là qu'on gardoit les nouveaux circoncis jusqu'à la guérison de leur blessure. Ils y étoient accompagnés d'une partie de leur famille, qui les félicitoit de cette opération.

Jobson ayant reçu pour son souper un panier de Perdrix, de la part de Bo-John, se crut obligé de lui rendre sur le champ sa visite. Il trouva toute sa maison remplie de danseurs; & pour faire voir aux Négres que ces amusemens ne lui déplaisoient pas, il prit une jeune fille du Pays, avec laquelle il dansa lui-même aux yeux de toute l'assemblée. Bo-John & tous ses convives applaudirent beaucoup à cette galanterie. Il fit des excuses au Capitaine de n'avoir pû le loger chez lui. Outre la multitude d'Etrangers dont sa maison étoit remplie, une de ses femmes étoit accouchée. Jobson fut introduit dans l'appartement de cette Princesse, qu'il trouva étendue fort décemment sur une natte. Il fit présent de quelques bijoux à l'enfant. Bo-John parut regreter beaucoup que ce ne fut pas un garçon, parce qu'il lui auroit fait porter le nom du Capitaine; mais ayant une autre femme enceinte, il promit que si elle lui donnoit un fils, il seroit nommé Jobson.

Jobson danse chez le Prince Bo-John.

Circoncision de Samgulley.

Le lendemain, Samgulley fit avertir les Anglois qu'il falloit se rendre chez lui, s'ils vouloient être témoins de sa circoncision. Ils l'accompagnerent dans un champ ouvert, entre les maisons & l'enclos où les jeunes circoncis

étoient renfermés après l'opération. Il n'étoit couvert que d'un drap blanc. On le plaça sur une petite éminence, au milieu d'une foule de Peuple, sur tout de femmes, qui s'empressoient pour voir de près cette cérémonie. Il ne donna aucune marque de crainte; mais il pria le Capitaine de lui mettre la main sur l'épaule. Aussi-tôt l'Opérateur, qui étoit un homme du commun, s'avança de l'air d'un Boucher, en aiguisant un couteau qu'il tenoit à la main. Il leva le drap dont le jeune homme étoit couvert; & lui prenant le prépuce, qu'il tira assez fort, il y passa trois fois le couteau pour l'abattre. Cette exécution parut terrible aux Anglois, quoique Samgulley l'eût soutenue constamment. L'usage est de faire un petit présent à l'Opérateur; mais Jobson ne lui donna rien, & lui reprocha même amerement d'avoir fait l'opération trop avant. Le Négre répondit que c'étoit un avantage pour le jeune homme; & levant son Pagne, il fit voir qu'on ne lui en avoit pas coupé moins.

JOBSON. 1621.

Après la cérémonie, on recouvrit Samgulley de son drap, & deux Négres le soutenant pour marcher, il fut conduit lentement dans l'enclos. Jobson demanda la permission de le suivre; & sans attendre qu'elle lui fût accordée, il se disposoit à prendre le même chemin. Mais quatre vieux Négres l'arrêterent, & parurent fort offensés de son dessein. Ils ne voulurent pas même souffrir que le Chirurgien Anglois pensât le jeune homme, quoique plusieurs d'entr'eux l'eussent employé pour d'autres blessures. Dans cette occasion, il est permis aux jeunes circoncis, pour adoucir leur douleur, de voler quelques Poules roties, ou de dérober même un Bœuf, s'ils en trouvent l'occasion sans violence, quoiqu'en tout autre tems les loix soient fort severes contre le vol. Au reste la Circoncision se fait parmi les Négres sans aucune formalité de religion; & l'Auteur est persuadé qu'ils n'y cherchent que leurs commodités naturelles.

On ne permet point à Jobson de le voir après la cérémonie.

Cependant elle ne manque jamais d'être accompagnée des rugissemens de leur diable, qu'ils appellent *Horey*. Ce bruit ressemble au son le plus bas d'une voie humaine. Il se fait entendre à quelque distance, & rien n'inspire tant de frayeur aux jeunes gens. Jobson l'avoit entendu, la nuit même qui avoit précédé la circoncision de Samgulley. Dès qu'il commence, les Négres préparent des alimens pour le diable, & les lui portent sous un arbre. Tout ce qu'on lui présente est dévoré sur le champ, sans qu'il en reste un os. Si la provision ne lui suffit pas, il trouve le moyen d'enlever quelque jeune homme qui n'a point encore été circoncis, car il semble qu'il ne s'en prend jamais aux femmes ni même aux jeunes filles. Les Négres prétendent qu'il garde sa proie dans son ventre, jusqu'à ce qu'il ait reçu plus de nourriture, & que plusieurs jeunes gens y ont passé jusqu'à dix ou douze jours. Après la rédemption même, la victime demeure muette autant de jours qu'elle en a passé dans le ventre du diable. Jobson vit un exemple de cette prévention populaire dans une Ville des Foulis, en y passant pour se rendre à Ferambra. Un jeune Négre d'environ quinze ans étoit sorti, disoit-on, du ventre de Horey la nuit précédente. Il eut la curiosité de le voir, & tous ses efforts ne purent lui faire ouvrir la bouche pour parler, quoiqu'il lui présentât le bout de son fusil, que les Négres appréhendent beaucoup. Au bout de quelques jours, le même jeune homme parut librement au milieu des

Diable que les Négres appellent Horey.

Fables qu'ils en racontent.

JOBSON. 1621.

Anglois, & leur raconta des choses étranges qu'il tiroit apparemment de son imagination. Enfin tous les Négres parlent avec le dernier effroi de cet esprit malin, & l'on est surpris de la confiance avec laquelle ils assurent qu'ils ont été non-seulement enlevés, mais avallés par ce terrible monstre.

Les Anglois mêmes en sont effrayés.

Les Anglois du Comptoir que Thompson avoit formé près de Setiko s'étoient trouvés souvent fort effrayés, en revenant la nuit de la promenade ou de la chasse, par une voix qui leur sembloit d'abord venir de plus d'un mille, & qui presqu'au même moment se faisoit entendre derriere eux. Ce Phenomene, joint aux récits des Négres, les avoit jettés dans une telle épouvante qu'à peine s'étoient-ils senti la force de retourner jusqu'au Comptoir. Cependant ils y avoient toujours été tranquilles, car jamais Horey n'avoit eu la hardiesse de les troubler dans leur maison.

Jobson, qui étoit homme sensé, n'eut pas de peine à juger que cette fable, & ces apparences de prodige, venoient de l'invention des Marbuts; pour retenir leur jeunesse dans le respect. Il fut confirmé dans cette idée par l'occasion qu'il eut d'approfondir une partie de leur artifice. Revenant pendant la nuit, avec son Marbut, de la maison du Prince Bo-John, il entendit les cris de Horey qui ne lui parurent point éloignés. Son fusil, qu'il portoit sous le bras, lui fit naître la pensée de s'avancer brusquement vers le diable. Le Marbut employa toute son adresse pour lui faire perdre ce dessein. Il lui représenta que la voix qu'il entendoit d'un côté passeroit tout d'un coup de l'autre, & lui causeroit ainsi des fatigues inutiles; sans compter qu'il étoit à craindre que Horey ne l'emportât dans la Riviere. Mais lorsqu'il vit le Capitaine sérieusement résolu de tirer, il l'arrêta par le bras, en avertissant un Négre, qui n'étoit pas fort éloigné, de prendre garde à lui & de se jetter à terre. Jobson, qui entendoit quelques mots de la langue des Négres, ne put se méprendre au sens de cet avis. Il alla droit au Négre, qui lui parut un homme vigoureux; & l'ayant fait relever, il comptoit de le faire expliquer sur son rôle. Mais la crainte, autant que l'enrouement qu'il avoit gagné par ses cris, ne lui permit pas de prononcer un seul mot. Le Capitaine retourna vers le Marbut, & lui dit en riant; voilà un de vos diables.

Jobson approfondit l'imposture.

Malgré cet exemple, Jobson paroît douter si les Négres, ou du moins leurs Marbuts, n'entretiennent pas quelque correspondance avec le diable. Il raconte une autre avanture, qui donna lieu à son incertitude. En revenant à Pompetane, il trouva sur la rive un Portugais nommé *Jasper Consalvo*, qui le saluant sans aucune marque de surprise le pressa d'aller dîner chez lui, où il avoit fait quelques préparatifs pour le recevoir. Jobson ne pouvant concevoir pourquoi il étoit attendu, marqua là-dessus de l'étonnement & de la curiosité. Le Portugais répondit naturellement qu'il avoit appris le jour qu'il devoit arriver, d'un Marbut qu'il lui montra, & qui l'avoit sçu lui-même de Horey. Cet éclaircissement parut d'autant plus admirable au Capitaine & à tous ses gens, qu'ils avoient toujours été incertains de leur départ, & qu'en chemin ils avoient relâché dans plusieurs Ports, sans être déterminés sur le tems qu'ils y devoient passer. Ce qu'il y a de plus surprenant dans ce récit, c'est que Jobson n'ait pas consideré que le moindre Négre avoit pû le devancer, & faire sçavoir au Marbut que la Barque Angloise descendoit sur la Riviere.

Sa crédulité dans une autre occasion.

CHAPITRE IV.

Mémoires concernant les Mines d'or, recueillis dans un Voyage sur la Gambra, par un Auteur Anonyme.

Introduction.

CETTE piece s'étant trouvée dans les papiers du Docteur *Hook*, après sa mort, fut publiée entre ses Œuvres posthumes, avec un avis de l'Editeur, qui la donne pour l'Ouvrage d'un Négociant qui avoit acquis de grandes richesses sur la Gambra pendant le régne de Charles II. Les détails qu'on y voit rassemblés sur les ouvertures & les détours de cette Riviere, & sur les montagnes voisines, peuvent servir de guides à ceux qui entreprendroient de découvrir la source d'où le Voyageur Anonyme avoit tiré son or. Cependant s'il est permis de porter quelque jugement sur cet Ouvrage, il semble qu'on doit le prendre plutôt pour une fiction, composée dans la vûe d'exciter les Anglois à la découverte de la Gambra, que pour un véritable Journal. Le Capitaine *Stibbs*, qui paroît avoir pénetré le plus loin sur cette Riviere en 1722, & qui observa soigneusement tous les lieux, ne découvrit aucun signe de ce trésor caché, que l'Auteur prétend avoir trouvé au-dessus de Barrakonda. A la vérité le Journal que Stibbs avoit pris pour guide parloit de plusieurs lieux où la nature a placé de l'or. Mais comme toutes les recherches de ce Capitaine Anglois ne lui firent rien découvrir, c'est une autre raison de croire que le Mémoire Anonyme n'est pas moins imaginaire; d'autant plus que ne contenant d'ailleurs aucune remarque géographique qui ne soit dans la Relation de Jobson, on a peine à concevoir d'où peut venir une si parfaite conformité.

Doutes sur la verité de cette piece.

Il seroit curieux de sçavoir aussi sur quel fondement l'Auteur d'une Lettre qui est à la tête (7) des Voyages de *Moore*, donne ce Mémoire pour le Journal dont Stibbs parle souvent dans sa Relation. Le Journal nomme la Riviere d'York & plusieurs autres lieux dont on ne voit aucune trace dans le Mémoire; sans compter que le Capitaine Stibbs fait connoître en deux endroits *Vermuyden* pour l'Auteur du Journal, & fixe même sa date à l'année 1661, c'est-à-dire plusieurs années avant le régne de Charles II. Aussi panche-t-on à croire que le Mémoire fut composé en 1675, & que vrai-semblablement le Journal de Vermuyden lui servit de modéle. Cependant, comme il reste quelque doute, on ne peut se dispenser de lui donner place dans ce Recueil, ne fut-ce que pour le soumettre au jugement du Public. On prend même le parti de ne rien changer à sa forme, qui est celle d'une Lettre ordinaire.

Raisons qui la font placer ici.

Vos instances, écrit l'Auteur à son ami, joint au souvenir des obligations que j'ai à vos lumieres, sans lesquelles je reconnois que mes entreprises n'auroient pas réussi, m'arrachent un secret que j'avois résolu de ne jamais publier. Mais je me promets que fidéle à vos sermens, vous ne le communiquerez à personne pendant ma vie. Je ne voudrois pas pour dix mille

Prélude de l'Auteur.

(7) Voyez les Voyages de Moore dans les Parties intérieures de l'Afrique.

ANONYME.

livres ſterlings qu'il fût connu du Roi ; car s'il eſt vrai, ſuivant le langage de l'Ecriture, qu'il ne ſert de rien à l'homme d'avoir gagné l'univers lorſqu'il a le malheur de perdre ſon ame, il ne l'eſt pas moins que les richeſſes des deux Indes, ſont inutiles à celui qui perd ſon repos & ſa liberté. Or comment ſerois-je aſſuré de ces deux biens, ſi mes découvertes étoient connues de ceux qui ont le pouvoir de me donner des ordres & de me les faire exécuter ? Je commencerai par vous avouer que j'ai eu plus d'embarras à cacher aux Compagnons de mon Voyage la quantité d'or qui ſe trouve dans les lieux où j'ai pénétré, qu'à rapporter en Angleterre ce que mon induſtrie m'en a fait recueillir. Si le repos & la liberté ne m'étoient pas plus chers que toutes les conſidérations du monde, je communiquerois volontiers mes lumieres à Sa Majeſté, quoique je puſſe être encore arrêté par la crainte de cauſer au Public plus de mal que de bien par cette information. Mais je vous conjure d'être fidéle à vos promeſſes, & de ne jamais reveler mon nom, quelque uſage que vous faſſiez de ce Mémoire.

Ses conſeils ſur les ſecours dont il faut être pourvu pour chercher de l'or.

Si vous entreprenez le même Voyage à mon exemple, ayez ſoin de prendre une Barque à fond plat ; car la mienne, qui étoit d'environ ſept tonneaux & qui reſſembloit aux Barques ordinaires, me cauſa beaucoup de peine au paſſage des baſſes & des chûtes d'eau. Il fallut la décharger pluſieurs fois pour la traîner par terre, avec des difficultés extrêmes, qui ne venoient que de ſa forme. Vous devez vous fournir auſſi d'un petit batteau, dont vous reconnoîtrez l'utilité dans une infinité d'occaſions.

Vif argent.

Plomb.

Sel armoniac.

Borax.

Sable.

Soufflets.

Coins.

Vous m'aviez recommandé, à mon départ, de prendre vingt livres de vif-argent pour les eſſais ; mais ſi vous faites le Voyage, prenez-en pour le moins cent livres, car il s'en perd beaucoup dans le travail. C'étoit auſſi trop peu de cinquante livres de plomb, comme vous me l'aviez conſeillé. Ne craignez pas d'en prendre cent cinquante livres. Je dirois davantage, s'il ne falloit éviter de rendre la Barque trop péſante. Le *Sel Armoniac* me ſervit ſi peu, que je ne vous donne là-deſſus aucun conſeil. Pour le *Borax* je m'en trouvai ſi bien, que je regrettai de n'en avoir pas beaucoup plus. Prenez-en hardiment cinquante livres. Mon ſable me rendit de grands ſervices. Je l'employai entierement. Il vaut mieux en avoir dix livres de trop, que d'en manquer ; ainſi prenez-en quarante livres. Je ſuis perſuadé que ſi j'avois porté mes ſoufflets chimiques je m'en ſerois trouvé beaucoup mieux. J'eus beaucoup de peine à placer les autres. N'oubliez pas des coins, dont je n'avois pas penſé à me pourvoir. On trouve à douze mille de la premiere chûte d'eau, vers le Sud, un revers de roc, ou de colline pierreuſe, qui regarde le Couchant, & ſi riche entre les pierres qu'on en tire quelquefois la main pleine. Nos picques ne nous furent pas là d'un grand uſage. Nous avions beſoin de coins, & nous fûmes obligés, avec un embarras extrême, d'en faire un de quelques morceaux de fer qui nous étoient aſſez néceſſaires pour d'autres emplois. L'avantage que nous en tirâmes pendant douze ou treize jours fut très conſidérable ; mais malheureuſement un de mes Compagnons l'ayant enfoncé juſqu'à la tête, ſans en avoir une autre qui pût ſervir à le retirer, nous nous vîmes forcés de l'abandonner avec beaucoup de regret.

Gamelles de bois.

Les gamelles de bois, à l'uſage d'Angleterre, ſont d'une utilité continuelle, & valent bien mieux que les gourdes, auxquelles je fus obligé d'avoir recours.

cours. Il en faut ſept ou huit, & l'on peut ſans riſque en prendre davantage. A l'égard des creuſets, je ne puis trop vous recommander d'en avoir d'excellens & d'une bonne grandeur. Ils me manquerent. Je me vis dans la néceſſité de faire uſage d'un pot de terre caſſé, qui tomba bien-tôt en pieces. Si j'avois eu plus de creuſets, j'aurois rapporté plus d'or à proportion. Que vos mortiers ſoient de fer, & fort grands. Celui que j'avois étant de fonte me cauſa double peine, & je fus obligé de remettre à rafiner quantité de matieres d'or en Angleterre. Mon mercure y prenoit une ſaleté qu'il communiquoit à mon or, & que tout l'art du monde ne pouvoit empêcher. Vous ne m'aviez donné aucune inſtruction là-deſſus avant mon départ.

ANONYME.

Bons & grands creuſets.

Mortiers de fer.

Nous trouvâmes un arbre fort ſemblable à nos cornouillers d'Angleterre, mais plus gros, que nous employâmes à faire du charbon. Il fallut nous reduire aux branches, car nous n'avions pas de ſcie pour faire uſage du tronc, mais après avoir coupé les branches, nous les mîmes en pieces fort courtes, & nous fîmes dans la terre un trou de cinq ou ſix pieds de long, ſur la même profondeur. Nous allumâmes du feu dans le fond, & nous remplîmes cette foſſe de notre bois. Lorſqu'il fut bien brûlé, nous le couvrîmes de terre, nous bouchâmes ſoigneuſement les ouvertures, & nous retirâmes le charbon lorſqu'il fut refroidi.

Son induſtrie pour faire du charbon.

Il ne vous ſera pas difficile de trouver ce lieu, en obſervant quelques précautions (8). Vous arriverez au bord d'un grand aſſemblage d'eau, qui reſſemble aſſez à celui qu'on appelle *Ronnander Meer* dans Lancaſtershire. Nous employâmes une ſemaine entiere à viſiter pluſieurs criques & diverſes jonctions de Rivieres; mais nous prîmes enfin le parti de ſuivre le Canal Sud-Eſt & quart d'Eſt. Mon ignorance dans les Mathématiques ne me permet pas de vous conduire avec le ſecours des Longitudes & des Latitudes. Le cours de l'eau étant fort rapide, nous eûmes beſoin de beaucoup d'efforts pour remonter, & ſouvent nous ne faiſions pas plus (9) de deux milles par jour. Il faut paſſer la premiere chûte. Cependant j'avois déja trouvé un endroit qui donne quarante-ſept grains d'or ſur dix livres de ſable. En arrivant à la chûte (10) qui eſt plus haut, vous ſerez fort embarraſſé, comme je le fus, à faire paſſer votre Barque. Mais avancez par terre, juſqu'à la jonction d'un petit Ruiſſeau qui vient du Sud. Là, ſi vous prêtez l'oreille, vous entendrez (11) le bruit d'un courant aſſez rapide. Il vous ſera impoſſible de faire paſſer votre Barque plus loin, parce que le Canal du Ruiſſeau eſt trop petit. Vous verrez ſur le côté du roc des traces de notre Voyage, c'eſt-à-dire pluſieurs de nos noms, gravés avec la pointe de nos couteaux. Là, quoique le ſable lavé donne beaucoup d'or, montez néanmoins au ſommet du roc; & tournant le viſage droit à l'Oueſt, vous appercevrez un peu à gauche un grouppe d'autres rocs, ſous leſquels, ſi la violence des pluies n'a pas emporté & la terre & les pierres, vous découvrirez

Direction pour trouver la principale Mine.

(8) Les marques que l'Auteur donne ſont ſi vagues & ſi imparfaites, ſans Planches, ſans Longitude & ſans Latitude, qu'il ſeroit impoſſible de retrouver ce lieu ſur ſa direction, quand il ſeroit vrai qu'il exiſte.

(9) Cela s'accorde avec Jobſon.

(10) Il ſemble ici que l'Auteur ne pénétra pas à beaucoup près ſi loin que Stibbs; car cette ſeconde chute n'eſt qu'à ſix lieues de Barrakonda, Stibbs ne trouva pas d'or dans cet eſpace.

(11) Jobſon parle d'un pareil bruit.

ANONYME.

la bouche même de la Mine. Comme je vous suppose pourvû de tous les matériaux nécessaires pour ce travail, il ne faut pas aller plus loin, ni chercher une veine plus riche.

Maxime constante pour la recherche des Mines.

Prenez pour maxime constante ce que j'ai observé dans toutes mes courses sur la Riviere; c'est que les contrées basses, fertiles, ou couvertes de bois, ne sont pas celles dont il faut espérer de l'or. Il ne s'en trouve qu'entre des rochers stériles, & dans des Pays montagneux, où la terre est ordinairement rougeâtre. Je ne vous donnerai pas d'autres instructions, parce qu'avec beaucoup de lumieres sur tout le reste elles vous seroient inutiles. Ce seroit porter, suivant le proverbe, du charbon à Newcastle.

J'avois commencé ma navigation sur la Riviere le 4 de Décembre, deux heures avant le coucher du Soleil. Je n'avois avec moi que sept Anglois & quatre Négres, dont l'un étoit un Marbut qui sçavoit la langue Portugaise, & qui pouvoit me servir d'interpréte dans le besoin. Mais je n'avois pris les Négres que pour nous aider de leurs bras contre la force du Courant. Mes provisions étoient de deux sortes: des vivres, tels que trois barils de Bœuf salé & dix Jambons; deux barils de Sel blanc, outre le sel de Baye pour le Commerce; & deux barils de Biscuit, sans y comprendre le ris; avec un demi-baril de Poudre à tirer, & du Plomb à proportion de la poudre; de l'Eau-forte, du Vinaigre, du Papier, des Colliers de verre, des Miroirs, des Couteaux à dix-huit sols la douzaine, quelques Barres de fer, quelques petites Chaînes de cuivre, des Colliers de léton, & d'autres bagatelles de cette nature. Ma seconde sorte de provisions consistoit dans une paire de Soufflets d'Orféyre, quelques Creusets, du Vif-argent, du Borax, du Sel armoniac, de l'Eau régale, un Mortier avec son pilon, quelques Peaux, des cueilleres de cuivre à longs manches, pour ramasser le sable, & d'autres petits instrumens convenables à mes vûes. Quoique cette Cargaison fût d'un poids médiocre, ma Barque étoit plus chargée que je ne l'aurois souhaité. Elle tiroit beaucoup d'eau, & j'appréhendois de trouver de la difficulté sur les basses si j'avois le malheur d'en rencontrer. Je fus néanmoins assez heureux pour vaincre cet obstacle.

Provisions que l'Auteur avoit portées.

J'arrivai le 7 de Décembre à Setiko, qui est quatorze ou quinze lieues audessus du Port où notre Vaisseau s'étoit arrêté; mais je passai un mille ou deux plus loin, pour jetter l'ancre au milieu de la Riviere, qui est fort large en cet endroit. J'observai toujours la même précaution, dans la vûe d'éviter toutes sortes d'embarras, quoique ce soin ne me réussît pas toujours, car nous étions quelquefois troublés pendant la nuit par les Chevaux marins & les Crocodiles, qui nous obligeoient d'avoir une sentinelle sur la Barque.

Premiere expérience de l'Auteur.

Le 23, nous eûmes une peine infinie pendant tout le jour à passer une basse, formée par les terres qui s'écoulent d'une montagne fort haute & fort roide, du côté du Sud. Ce fut là que je commençai à prendre un peu de sable dans le Canal. Je le pris à l'avanture; & sur le poids d'environ cinq livres, je tirai trois ou quatre grains d'or. J'en tirai moins dans un autre endroit où je fis la même expérience. Il ne s'étoit présenté ni Ville, (12) ni Mai-

(12) L'Extrait de Jobson dans Purchass, dit aussi qu'il n'y a, près de la Riviere, ni Villes, ni Peuples, ni Barques. Mais Jobson même dans le *Golden Trade*, & *Stibbs*, font connoître qu'à quelque distance le Pays est fort peuplé.

ſon, ni aucun Négre ſur le bord de la Riviere, depuis que nous avions paſſé Barrakonda.

Le 14 de Janvier, me trouvant dans un endroit guéable entre deux hautes montagnes, je renouvellai mon expérience; & d'environ dix livres de ſable, je tirai, avec la ſeule peine de le laver, trente grains d'or. Je fis enſuite l'eſſai du Mercure, qui me donna quarante-ſept grains ſur cinq livres. Ici mes eſpérances croiſſant beaucoup, je réſolus de remettre mes obſervations plus haut.

Le 27 nous reçûmes beaucoup d'embarras de quantité de grands arbres, qui ſont dans la Riviere, (13) contre un roc qui fait partie d'une haute & ſtérile montagne (14). Je ne laiſſai pas de quitter la Barque, pour monter ſur le roc avec trois hommes. Nous avions porté un Pic. Mais tandis que nous ouvrions la terre pour ſuivre quelques apparences d'or, nous fûmes inſultés par un prodigieux nombre (15) de grands Singes, dont nous ne pûmes nous délivrer qu'avec le ſecours de nos fuſils. Nous en tuâmes deux ou trois. Dans la fureur où leur mort mit tous les autres, je ne doute pas qu'ils ne nous euſſent déchirés en pieces, s'ils n'euſſent été retenus par la crainte du même ſort. En rentrant dans la Barque, je fis l'épreuve de mon or, qui ne me produiſit preſque rien.

Il eſt inſulté par une trouppe de Singes.

Le 6 de Février, je fis l'eſſai d'un ſable brillant que j'avois ramaſſé au côté d'un roc, dans un endroit où la Riviere fait un coude, en tournant (16) tout d'un coup au Sud. Ce ſable lavé me donna quarante & un grains d'or ſur dix livres. D'autres eſſais me produiſirent, ſur cinq livres de ſable, juſqu'à cinquante-ſept grains. La richeſſe de ce fond me fit balancer ſi je devois pouſſer plus loin mon voyage. Mais après quelques réflexions je réſolus d'avancer.

Autres expériences de l'Auteur.

Le 15 de Février, pendant la nuit, un Cheval marin heurta (17) ſi violemment contre la Barque, qu'étant tous fort mauvais Charpentiers, cet accident nous allarma beaucoup. Nous reparâmes le mal avec tout le ſoin dont nous étions capables; & pour nous (18) en préſerver à l'avenir, j'inventai la méthode de ſuſpendre à la Barque une lanterne allumée, qui écarta toujours ces dangereux ennemis.

Le 24 de Février, j'eſſaiai la Baguette divinatoire ſur une montagne haute & ſtérile. Mais ſoit qu'il n'y eut aucune mine, ſoit que ma Baguette, qui avoit été coupée en Angleterre, eût perdu ſa vertu dans un ſi long Voyage, ſoit que celle qu'on lui attribue ſoit une chimere, l'effet répondit mal à mon attente. Mes Compagnons me raillerent beaucoup de cette idée.

Le 16 de Mars, je découvris une crique entre deux rocs montagneux, & m'y étant rendu j'y apperçûs une chûte d'eau du côté du Sud. Les eſſais que je fis en chemin me donnerent ſoixante-trois grains d'or ſur cinq livres de ſable.

Découverte d'une Crique importante.

(13) Jobſon fut auſſi embarraſſé par des arbres.

(14) Jobſon monta le 17 de Janvier ſur une montagne, d'où il n'apperçut qu'un Pays déſert.

(15) Jobſon vit le 19 de Janvier plus de mille Singes ſur le bord de la Riviere.

(16) Stibbs parle d'un coude ſubit au Sud, à cinquante-neuf mille de Barrakonda, mais il trouva enſuite une baſſe impénétrable; au lieu qu'il n'eſt parlé ici d'aucun obſtacle.

(17) La Barque de Jobſon fut auſſi heurtée & reçut une voie d'eau.

(18) La méthode de Jobſon fut auſſi de tenir ſa lanterne allumée, & de mettre un bout de chandelle ſur un morceau de bois qu'il laiſſoit entraîner au courant.

ANONYME.

D'autres expériences plus exactes m'en firent trouver davantage à proportion de la quantité de sable. Nous employâmes vingt jours au travail. Ils nous produisirent douze livres cinq onces & cinquante-deux grains d'or. Le 31 de Mars, nos espérances augmentant par le succès, je pris le parti de m'avancer plus loin. Mais ce fut ici le commencement de nos plus grandes peines. Nous fûmes obligés fort souvent (19) de nous dépouiller de nos habits, & de nous jetter dans l'eau, pour traîner notre Barque sur les basses. Ce qui nous affligeoit encore plus, c'est que l'eau de la Riviere avoit une odeur de musc, qui ne nous permettoit pas d'en boire, ni même de nous en servir pour préparer nos alimens; sans que je puisse m'en imaginer d'autre raison que l'abondance des Crocodiles (20) qui infectent l'eau & le poisson.

Découverte d'une Riviere fort riche.

Le 7 d'Avril, nous découvrîmes une petite Riviere qui vient se jetter dans la Gambra du côté du Sud. Son cours est rapide, & ses bords sont couverts de rocs & de montagnes. Dans le silence de la nuit on y entend le bruit d'une grande chûte d'eau. Je fis jetter l'ancre à l'embouchure. Le lendemain m'y étant engagé, je m'approchai de la chûte autant qu'il me fut possible. L'eau nous manquoit à tous momens; mais l'ardeur infatigable de notre industrie nous faisoit vaincre toutes les difficultés. Ce qui me paroissoit impossible par eau, je l'entreprenois par terre. Enfin nous arrivâmes au terme d'un Voyage si long & si difficile. Je suis persuadé qu'aucune Barque ni aucun Chrétien, n'avoit jamais pénétré si loin (21) sur cette Riviere. Mais quelle fut notre admiration & notre joie, de voir, au premier essai, que l'or étoit en abondance autour de nous? Je me déterminai à ne pas chercher la fortune plus loin. Nous remplîmes notre Canot de ce précieux sable, & nous nous attachâmes sérieusement au travail. Il nous falloit du bois. Nous en trouvâmes à la distance d'une lieue & demie. En un mot, tout nous réussit avec tant de bonheur, qu'aucun de mes Compagnons ne doit avoir regretté ses fatigues. Nous avions pris néanmoins la plus fâcheuse saison de l'année, c'est-à-dire, celle où l'eau est la plus basse. Si nous étions partis immédiatement après les pluies, qui arrivent aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, ou du moins avant que la Riviere fut presqu'entierement baissée, l'eau ne nous auroit pas manqué si souvent (22) sur les basses, & nous nous serions épargné la moitié de nos peines.

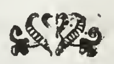
Avantages que l'Auteur & ses Compagnons en retirent.

(19) Jobson raconte la même chose.

(20) On retrouve encore ici Jobson.

(21) Quel jugement doit-on porter d'un Journal si imparfait? l'Auteur s'arrête à peu de distance de la seconde chûte d'eau; & s'il ne faisoit que deux milles par jour, il est certain qu'il ne put aller aussi loin que Jobson dans l'espace où il se renferme.

(22) Jobson fait souvent la même plainte. Pourquoi ne choisissoient-ils pas un tems plus favorable, sur-tout après en avoir reconnu la nécessité.



CHAPITRE V.

Voyage sur la Riviere de Gambra en 1724 pour le progrès des Découvertes & du Commerce, par le Capitaine Barthelemi Stibbs.

MOORE, qui a placé le Journal du Voyage de *Stibbs* sur la Gambra, dans le Recueil (23) de ceux qu'il a faits lui-même en Afrique, nous apprend que l'année 1720 le Duc de Chandos, alors revêtu de la qualité de Directeur de la Compagnie Royale d'Afrique, prit les affaires de cette Compagnie en considération, & qu'ayant jugé que le Commerce d'Afrique, de la maniere dont il avoit été conduit pendant plusieurs années, ne répondroit jamais au fond capital, il prit la résolution d'ouvrir de nouvelles voies pour le pousser dans l'intérieur du Pays. Ce fut dans cette vûe que le Capitaine Stibbs y fut envoyé, avec ordre de découvrir, au nom de la Compagnie, jusqu'où la Riviere de Gambra est navigable, & s'il se trouve effectivement des mines d'or sur cette Riviere. Mais il partit si tard pour cette expédition, qu'il fut arrêté par les mêmes obstacles qu'on a lus dans les Relations précédentes. Moore ajoûte que le dégoût qu'il conçut de sa commission, lui fit entreprendre de prouver que la Riviere de Gambra n'est pas le Niger, & que son cours est fort borné (24). On ignore sur quel fondement Moore donne ce motif aux raisonnemens de Stibbs, & le tems seul peut nous apprendre ce qu'il faut penser de son opinion. Mais ses preuves, telles qu'il les a jointes à son Journal, paroissent donner beaucoup de poids à toutes les observations qu'on a déja vûes sur le même sujet. On ne sçauroit douter du moins que suivant les ordres de sa Compagnie, il n'ait apporté beaucoup de zele à pousser ses découvertes. On ne lui fera pas non plus un reproche d'avoir déclaré ses sentimens de bonne foi, quelque différens qu'ils puissent être de l'opinion commune. La vérité n'a pas besoin de fictions pour se soutenir; & jamais un honnête homme ne doit abandonner son caractere pour favoriser un intérêt particulier, quelque louable & quelque avantageux qu'on le suppose.

STIBBS. 1723.

Motifs de ce Voyage.

Il paroît par quelques endroits de la Relation de Stibbs qu'il avoit reçu de la Compagnie une Carte de la Gambra, & les Journaux de plusieurs personnes qui avoient fait le même Voyage avant lui. Mais sa Carte ne pouvoit être celle de Moore, puisque celle-ci n'a été publiée qu'en 1730. Le principal de ses Journaux étoit celui de *Vermuyden*, composé en 1661, dont on a parlé dans l'article précédent.

Le Capitaine Stibbs arriva dans l'Isle de James, le 7 d'Octobre 1723, sur un Vaisseau de la Compagnie, nommé la *Dépêche*. Ses instructions le chargeoient de s'avancer, avec des Canots, le plus loin qu'il pourroit sur cette Riviere, pour découvrir des mines d'or, & se procurer une parfaite connoissance du Pays. En arrivant à Jamesfort il trouva que *Glynn*, ancien Gou-

Arrivée de Stibbs dans la Riviere de Gambra.

(23) Voyages de Moore, p. 235.

(24) Préface de Moore, p. 6. & suiv.

STIBBS. 1723.

verneur, étoit mort depuis six mois; qu'il avoit eu pour successeur *Willy*, qui étoit alors à *Joar*, avec les trois principaux Anglois du Fort, *Maiswain* Lieutenant, *Orfen*, Facteur; & le Docteur Casful Chirurgien. Il fit donner avis de son arrivée & de sa commission au Gouverneur, en le priant de donner les ordres nécessaires pour lui faire préparer des Canots, & pour hâter son Voyage. Le Canot qu'il avoit dépêché revint le 16, mais sans aucune Lettre pour Stibbs. Le 28 il écrivit encore au Gouverneur par la Chaloupe de la Gambra, pour lui demander plus de diligence dans une affaire qui commençoit à devenir pressante & que la Compagnie avoit fort à cœur. Il lui représentoit qu'il importoit peu, pour l'intérêt de la Compagnie, d'aller seulement jusqu'à Barrakonda ou un peu plus loin, comme plusieurs autres l'avoient fait depuis long-tems; & que si on laissoit passer néanmoins la Fête de Noel, il seroit impossible d'aller au-delà.

Il n'y trouve pas le Gouverneur Anglois.

Le 31 sa surprise fut extrême de voir arriver, dans la Pinace de la Compagnie, le corps du Gouverneur, qui étant parti de Joar fort malade avoit eu le malheur de mourir en chemin. On ne fut occupé pendant quelques jours que de la cérémonie de ses obseques. Il fut enterré sur le Bastion Nord, avec plusieurs autres Gouverneurs, qui avoient eu le même sort dans un Emploi, dont la durée est ordinairement fort courte.

Il le voit arriver mort.

Cependant on avoit reconnu pour son successeur, dès le premier jour de Novembre, M. Orfeur, qui étoit demeuré à Joar avec Maiswain & Casful. Mais on reçut un nouveau sujet d'étonnement, le 2, en voyant arriver les corps morts de Casful & de Maiswain. Le 5, Orfeur revint en bonne santé, mais avec la triste nouvelle que le Comptoir de Joar étoit entierement ruiné.

Le 6, Stibbs fut admis pour la premiere fois au Conseil, qui ne se trouvoit plus composé que de MM. *Orfeur*, *Rogers* & *Hull*. Après avoir lû les instructions de la Compagnie, il fut remis à l'Assemblée du 8, parce qu'Orfeur & Rogers souhaitoient de lire les Journaux, qui étoient tombés entre leurs mains par la mort du dernier Gouverneur. Dans le Conseil du 8 on jugea qu'il étoit impossible, à cause de la mortalité, de fournir pour l'Expédition de Stibbs, le nombre d'hommes que la Compagnie demandoit. On remit au premier de Décembre à délibérer sur ce qui conviendroit alors aux circonstances. Cependant on prit la résolution de préparer, dans l'intervalle, les Canots avec les provisions nécessaires, en réservant seulement le choix du jour & celui des hommes qui seroient employés au Voyage. Le 15, *Percival*, Lieutenant du Vaisseau de guerre le ***Diamant***, qui étoit à l'embouchure de la Riviere, vint s'informer de l'état du Fort, dans sa Pinace, & retourna le lendemain à bord. Le 17, *Laughland*, Pilote de Stibbs, mourut après une maladie de peu de jours. Le 27, la plûpart de ses gens se virent attaqués d'une fiévre dangereuse. Vers la fin du mois, Stibbs trouva le tems extrêmement froid pour le climat; & son Vaisseau eut beaucoup à souffrir de la violence des vents d'Est.

Difficultés qui retardent son entreprise.

Enfin le Conseil se rassembla le 1 de Décembre; mais comme on n'avoit pû se procurer encore un assez grand nombre de Canots, on indiqua une autre assemblée pour le 7. Dans cet intervalle, le Gouverneur apprenant que d'Harriot, chef du Comptoir François d'Albreda, s'étoit rendu à Tankroval, contre le Traité qui subsistoit entre les deux Compagnies de France & d'An-

STIBBS. 1723.

gleterre, envoya Rogers & Hull, dans la Chaloupe de la Gambra, pour se saisir de son Canot & de sa personne; avec ordre de s'informer soigneusement si le Seigneur Antonio, ou d'autres Portugais, avoient eu quelque commerce avec lui, & de se saisir aussi des coupables. On prit une résolution si ferme sur la déclaration même d'Harriot, qui se prétendoit libre de remonter sans permission dans toutes les Places de la Riviere. La Chaloupe rencontra, quelques jours après, le Canot François; mais d'Harriot avoit trouvé le moyen de se rendre par terre à Vintain. Son Canot ayant été jugé de bonne prise, fut destiné au service de Stibbs dans son Expédition.

Canot François saisi.

Le 11, on résolut au Conseil que le nombre de ceux qui l'accompagneroient seroit de dix-neuf, en y comprenant l'Interpréte, avec un Négre Portugais; & que le jour du départ ne seroit pas remis au-delà du 26. *Rose*, qui fut nommé pour commander les Canots, ayant fait quelques objections contre cet ordre, reçut celui de les donner par écrit. Elles furent lûes le lendemain devant le Conseil, qui les jugea frivoles, contraires à ses engagemens, & tendantes à faire doubler son salaire. Il fut condamné à demeurer sans emploi. Le 25 à midi, on vit paroître du côté de l'Ouest une nuée de Sauterelles, qui s'avança jusqu'à Jilfray. Le soir du même jour, on lança le plus grand Canot, il fut nommé le *Chandos*, à l'honneur du Duc.

Résolutions du Consul Anglois.

Les dispositions du Conseil porroient; premiérement, que les Canots partiroient le 25; 2°. que *la Dépêche*, Vaisseau de Stibbs s'avanceroit jusqu'à *Kuttejar*, ou plus haut, pour y demeurer sous la conduite du Pilote; 3°. qu'une Chaloupe, nommée l'*Isle James*, remonteroit jusqu'à Barrakonda, pour y commercer jusqu'au retour du Capitaine Stibbs; 4°. que les cinq Canots iroient au-delà des premieres chûtes d'eau; & que s'il étoit impossible aux deux grands d'aller plus loin, ils attendroient les trois petits, qui continueroient leur course; 5°. qu'on n'épargneroit rien avec les trois petits Canots pour aller aussi loin qu'il étoit possible, à moins que la découverte des mines ne se fît plutôt.

Détail des préparatifs & du plan de Stibbs.

Stibbs regretta beaucoup de n'être pas parti plutôt d'un mois. Tous les Habitans s'accorderent à lui reprocher d'être venu trop tard; car malgré le dessein qu'on avoit eu de tenir cette entreprise secrete, il trouva qu'elle avoit été publiée dans le Pays long-tems avant son Voyage, & qu'il étoit regardé de toutes parts, comme le député de la Compagnie pour la découverte de l'or.

Nombre de ses Canots & de ses Gens.

Canots,	*Longueur*,	*Largeur*,	*Profondeur*,	*Hommes.*
1 Le Chandos.	42 pieds 6 pou.	6 pieds 4 pou.	4 pieds 9 pou.	. . 12
2 Le Royal Afrique.	37 . . 10	5 . . 4	3 . . 7	. . 10
3 L'Expédition.	39 . . 7	3 . 11	3 . . 2	. . . 9
4 La Gambra.	34 . . 0	4 . . 4	3 . . 4	. . 10
5 La Découverte.	33 . . 0	5 . . 3	3 . . 4	. . 10
				Total 51

STIBBS. 1723.

Noms de ceux qui furent employés par ordre du Conseil.

1 Barthelemi Stibbs, Chef de l'Entreprise.
2 Edouard Drummond, premier Facteur.
3 Richard Hull, second Facteur & Marchand.
4 Thomas Harrison, Ecrivain.
5 Walter Rewes, Ecrivain.
6 John Cumings, Chirurgien.
7 Mathieu Reynolds, Charpentier.
8 William Gitthouse, Canonier.
9 John Hodges, Serrurier.
10 John Nankiavel, Capitaine des Matelots.
11 Anthony Penrose, Serrurier.
12 Jacob May.
13 Henry Petty.
14 Cullen Mayle.
15 Henry Rowe.

Cotiers, . . .	19	Femmes Esclaves pour la Cuisine,	4
Gromettes, . .	11	Garçons de Cabane, . .	3
		Interpréte, . . .	1

La Chaloupe l'Isle James, qui devoit s'arrêter à Barrakonda, étoit commandée par le Capitaine Trevisa, avec cinq Gromettes, deux Matelots Anglois, & un *Balafeu*, c'est-à-dire, un Musicien du Pays, accompagné de sa femme & d'un Valet. Ainsi le nombre total montoit à soixante-quatre.

Départ de Stibbs pour son Expédition.

Le 26 de Décembre, jour fixé par le Conseil, Stibbs leva l'ancre, sur la Dépêche, & l'alla jetter une lieue au-dessus du Fort, pour attendre les Canots, qui n'étoient point encore prêts. L'après-midi du même jour, la nuée de Sauterelles qu'on avoit vûe la veille, & qui s'étoit arrêtée aux environs de Jilfray, partit, après y avoir dévoré toute la verdure, & prit son vol à l'Est, en remontant la Riviere. Elle s'étendoit l'espace de quatre milles, avec tant d'épaisseur qu'elle obscurcissoit l'air. Enfin le Gouverneur ayant amené les Canots le 28, Stibbs mit à la voile vers six heures du matin, passa la pointe de *Seaka* avec un vent Nord-Est, & mouilla vers minuit à une lieue de Tankroval. Le lendemain, en passant devant cette Ville, il salua le Seigneur Vas de cinq coups de canon. Ce Négociant Portugais lui marqua sa reconnoissance par un présent de deux Veaux gras. Le 31, la Flotte alla jetter l'ancre, à deux heures après midi, vis-à-vis de *Drum Hill.* Vas & le Gouverneur de Jamesfort, qui avoient accompagné Stibbs, dînerent avec lui & retournerent le soir à Tankroval.

Distribution d'emplois entre les Chefs.

On convint ici, entre les Officiers de la Flotte, que le Capitaine Stibbs se chargeroit de la composition du Journal; que Drummond auroit le soin des Comptes; que Hull descendroit sur les rives pour observer les apparences de mines & de végetaux; & que s'assemblant tous trois à sept heures du soir, ils confereroient ensemble sur leurs opérations. Ils allerent jetter l'ancre, à trois heures après minuit, près de *Tendebar.*

1724. Isle de l'Eléphant.

Le 1 de Janvier 1724, ils eurent à combattre des vents forts contraires. Le lendemain ils mouillerent le soir contre l'Isle de l'Eléphant. Leur navigation n'étant réglée que par les marées, ils eurent beaucoup de peine à gagner la pointe de cette Isle, qui a six milles de longueur, pour y passer la nuit. Le 3, ils allerent jetter l'ancre à l'embouchure de la Riviere *Damasensa.*

Cette

Stibbs. 1724.

Cette Riviere est fort large à quelque distance de sa jonction avec la Gambra, mais elle est rétrecie tout d'un coup par le grand nombre d'arbres qui s'avancent sur ses bords. Elle est remplie de Crocodiles, que les Négres appellent *Bumbos*. Stibbs la remonta l'espace de cinq milles, jusqu'à la Ville du même nom, qui est composée d'environ vingt Maisons. Il n'y trouva qu'un Blanc, François de nation. Mais il eut le plaisir de voir sur les bords de la Riviere une grande variété d'oiseaux, tels que des Pélicans, des Flamingos, des Pigeons, & sur tout un petit oiseau nommé *Cubalos*, qui fait son nid à l'extrêmité des branches qui pendent sur l'eau. Pendant la premiere lieue, on n'apperçoit aucun arbre sur les bords de la Damasensa. La perspective ne présente des deux côtés que de beaux Marais, où l'herbe & les (25) roseaux sont d'une grande hauteur. C'est dans ces lieux que les Chevaux marins, qui devroient prendre ici le nom de *Chevaux* de *Riviere*, prennent plaisir à chercher leur pâture. Stibbs apperçut dans plusieurs endroits leurs lits & leurs traces, mais il ne vit aucun de ces incommodes animaux.

Riviere & Ville de Damasensa.

Oiseaux nommés Cubalos.

Etant rentré dans le Canal de la Gambra, à trois heures après midi, il jetta l'ancre à huit heures, contre l'Isle du Cheval marin, à l'Ouest. La longueur de cette Isle est d'environ un mille & demi. Elle est basse & couverte d'arbres. Il n'y a que le Canal de l'Ouest qui soit navigable, & sa largeur est d'un mille. On avoit passé, dans le cours de l'après-midi, deux grandes Rivieres, la *Sanjalli* à gauche, & l'India à droite. Le Pays est bas des deux côtés, & les rives bordées de grands arbres.

Rivieres de Sanjalli & d'India.

Le 4 de Janvier, à huit heures du matin, on jetta l'ancre à Joar, où Stibbs trouva, le *Rubis*, Vaisseau Anglois d'Interlope, commandé par le Capitaine *Craigue*, qui faisoit le commerce des Esclaves. Il le chargea de donner avis à la Compagnie Royale d'Afrique, du lieu & de la disposition où il l'avoit trouvé. A Joar, Hull commença tout d'un coup à découvrir de hautes montagnes dans l'intérieur du Pays, presque sans arbres, & d'une terre rougeâtre. Il vit quantité de Singes sauvages, & de grandes troupes d'*Oiseaux couronnés*, qui faisoient des cris aussi désagréables que ceux des Anes. La Riviere est ici moins large que la Tamise à Gravesend, & les arbres y sont moins gros que sur les rives inferieures. Stibbs envoya d'avance deux Canots à Dubokonda, pour s'assurer d'une provision de bled.

Oiseaux à couronne.

Le 9 de Janvier, il quitta Joar, après y avoir engagé *Tangrud Sanea*, pour lui servir d'Interpréte jusqu'à Barrakonda, & loué un Musicien (26) pour le divertissement des Négres. Vers midi, il jetta l'ancre un mille au-dessous de la Riviere *Yarine* (27) & remettant à la voile à cinq heures, il alla passer la nuit sous les Isles de *Deer*, où le Canal Sud n'a pas cent toises de largeur. Celui du Nord est plus large, mais il n'est pas navigable pour les grands Vaisseaux. Depuis Joar jusqu'à ces Isles, on n'apperçoit des deux côtés de la Riviere que de beaux marais sans arbres. La chaîne de montagnes qui commence près de Joar s'étend vers l'Est à deux ou trois lieues de la Riviere.

Riviere d'Yarine.

Isles de Deer.

(25) Moore suppose que ces roseaux sont la même chose que le *Papyrus* des Bords du Nil.

(26) Ces Musiciens se nomment *Balafos*. C'est aussi le nom de leur instrument.

(27) Moore observe dans une Note, qu'elle est connue sous le nom d'*Eropina*, & qu'il y a une autre Riviere nommée *Nani Jarr*, dont Stibbs ne parle pas. Celle-ci est au Nord, vis-à vis *Eropina*, qui est du côté du Sud.

Stibbs. 1724.

En avançant, on la trouve plus couverte de bois, mais le fond ne cesse pas de paroître d'une terre rougeâtre. Les Marais sont remplis d'Eléphans & de Chevaux marins.

Yanimarrew.

Le 6, on partit de grand matin, & l'on jetta l'ancre vers midi devant Yanimarrew, où la Flotte célebra la fête anniversaire du Duc de Chandos. Le soir, Stibbs descendit au rivage, pour visiter le Roi de Kassan, qui fait sa résidence dans cette Ville, & lui faire présent d'un flacon d'eau-de-vie. Il retourna aussi-tôt à bord; & partant vers minuit, il s'avança dans l'obscurité vers une Isle fort basse qui est située au milieu de la Riviere, où il passa le reste de la nuit. Le jour lui fit appercevoir qu'elle n'a qu'un quart de mille de longueur. Mais il observa qu'elle n'étoit pas marquée dans la Carte qu'il avoit reçue de la Compagnie; ce qui lui fit juger qu'elle s'étoit formée depuis, des terres qui sont quelquefois emportées dans le tems des inondations. Elle est une lieue au-dessous de l'Isle *Bird*, que les François nomment l'Isle des Chiens. Yanimarrew est un (28) lieu où les Anglois se proposoient alors de former un Comptoir, si le Roi de Bursalli ne leur accordoit pas la liberté de s'établir à Joar. Le Pays offre une perspective charmante, & les Habitans paroissoient bien disposés pour la Nation Angloise. Stibbs observa près de ce Port trois piliers, élevés dans la forme d'une Potence, avec une calebasse suspendue. Il apprit que c'étoit une sorte d'enseigne, qui devoit servir, dans l'opinion des Habitans, à leur attirer des Blancs pour le Commerce. Les terres du canton forment de belles campagnes, qui paroissent valoir beaucoup mieux que celles de Joar.

Isle Bird.

Le 7 de Janvier au matin, la Flotte passa, du côté du Sud, au long de l'Isle Bird, que Stibbs jugea longue d'environ deux milles. Elle est couverte de grands arbres, & toutes les apparences présentent une fort belle Isle. Sa situation est fort près de la rive du Nord. Un peu au-delà, on découvre un Mont rouge, sans aucune sorte d'arbres. Il se nomme *Jerunk*. Les Négres assurent qu'il étoit rempli d'or, mais que le diable irrité enleva tout, dans l'espace d'une nuit. Stibbs trouva dans un de ses Journaux qu'il avoit été visité par quelques Anglois, mais sans aucune explication sur le succès de leur recherche.

Mont de Jerunk. Fable des Négres.

Le vent & la marée étant favorables, on passa devant Kassan sans s'y arrêter. Stibbs ne vit point d'arbres sur les bords de la Riviere au-delà de cette Ville. Jusqu'alors le vent n'avoit pas cessé d'être Est, & lorsqu'il s'écartoit du même point on étoit sûr du calme. Le Pays, des deux côtés, est généralement marécageux dans la largeur d'un demi mille, couvert d'herbe fort haute, & de grands roseaux, au milieu desquels on appercevoit les traces des Chevaux marins. Les Mandingos nomment ces animaux *Malleys*. Stibbs en vit ici pour la premiere fois un grand nombre, qui ne montroient que la tête hors de l'eau, dont ils lançoient quelquefois une grosse quantité par les narines, avec une sorte de hannissement fort hideux. Au-delà de ces Marais le Pays s'éleve en belles Campagnes, naturellement ornées de grands arbres. Stibbs tua le soir un gros Oiseau, de la longueur de six pieds entre le bec & la queue. Les Portugais le nomment *Gosreal*, & les Mandingos *Gabon*. Le 8 au soir, on prit par le Canal du Sud au long des Isles *Sappos*,

Les Mandingos nomment les Chevaux marins Malleys.

Oiseau nommé Gosreal, & Gabon.

(28) Il observe ailleurs que cette Ville est plus saine & mieux située que Joar.

& l'ancre fut jettée à la pointe de ces Isles. Elles ont, aux deux extrêmités, une barre, qui bouche presqu'entiérement la Riviere. Des deux côtés le passage n'a pas plus de deux toises & (29) demie de largeur. Le vent, qui étoit toujours d'Est, devint si fort le lendemain, qu'il fut impossible de passer la Barre jusqu'à minuit. Les Isles Sappos divisant la Riviere en trois ou quatre Canaux, il n'est pas surprenant que l'eau y soit si basse. On fut obligé de se faire tirer à force de bras l'espace d'un mille, & l'on mouilla dans un endroit où la moitié de la Riviere est remplie de rocs, pour y attendre le jour.

Le vent ne cessant pas d'être contraire, Stibbs prit le parti de tourner vers *Germi* à six heures du soir. Dans cette route il vit quarante ou cinquante Daims, & quantité d'Oiseaux à couronne, de Canards, d'Oyes, de Flamingos, de Pintades, de *Pécheurs du Roi*, de Pigeons, &c. Le 11, étant parti à une heure du matin, il se fit tirer par ses Négres, & l'on avança plus que pendant le jour. Le vent fut extrêmement chaud le lendemain. C'est le tems où les Négres brûlent leur paille, après avoir mis tous leurs grains à couvert. Le feu gagnant les grandes herbes, qui sont alors fort séches, se répand jusques dans les bois, où il s'attache à l'écorce des arbres & consume quelquefois le tronc même. Les Anglois en eurent plus de facilité à tirer les Pintades, qui se rassembloient en fort grand nombre. Le même jour à deux heures après midi, ils leverent l'ancre avec la marée & les voiles. En passant par *Lemaine* ils acheterent une vache pour une Barre de fer.

Abondance & variété d'Oiseaux, faciles à tuer, & pourquoi.

(30) A six heures, le tems étant fort calme, ils se firent tirer au passage de *Foley*, où les rocs resserrent tellement la Riviere, qu'il n'y a de place absolument que pour un Vaisseau; encore essuie-t-il des deux côtés le frottement des branches. On jetta l'ancre un mille au-dessus de *Bruko*. Le 12, on se rendit dans l'espace de quatre heures à *Dubokonda*, pour y prendre du ris & du bled. On en partit à quatre heures du matin, pour aller mouiller deux lieues plus loin à *Preef*, qui étoit autrefois une Ville, mais que les Négres ont abandonnée. Le 13, on avança peu, parce que le vent étoit si fort qu'on tira peu de secours de la marée. On s'arrêta quelque tems au pied d'une montagne, qu'on a nommée le Mont du Diable, où la Riviere est fort étroite, & les rives escarpées. Le 14, on jetta l'ancre à Kuttejar; & Stibbs salua le Comptoir, qui se présente sur la rive du Nord, de cinq coups de canon. La Riviere n'a pas moins ici de trois ou quatre brasses de profondeur dans toutes ses parties. La marée l'éleve encore de quatre pieds; & sa direction, comme à l'Isle de James, est Nord & Sud. Stibbs observe que dans la derniere inondation, l'eau s'étoit élevée de quatorze pieds au-dessus de la hauteur qu'elle avoit alors dans les plus fortes marées; d'où l'on peut conclure quels avoient été ses débordemens, quoique les terres fussent alors raffermies.

Mont du Diable.

En portant ses observations jusques dans les bois, Hull découvrit ici quantité de bois (31) propre à la teinture. Les Habitans le nomment *Bautey*,

Bois de Bautey, propre à la teinture.

(29) Voyez les Voyages de Moore p. 250. & suiv.

(30) L'Auteur fait remarquer que les détails sont ici d'une importance extrême pour la connoissance de la Riviere.

(31) Stibbs parle ensuite d'une grande quantité du même bois, proche de Damasensa.

STIBBS. 1724.

mais il ne vit point d'autre arbre, ni même de plante qui méritât la moindre remarque. Il reconnut aussi que le Pays est entierement dépourvu de bois propre à la Charpente. On n'y voit que des *Calebasses*, & des *Cotoniers* (32), qui forment un ombrage agréable, & sous lesquels les Négres se rassemblent pour boire leur vin de Palmier. Le 15, Stibbs reçut la visite du Roi de *Kateba* (33), dans les Etats duquel le Comptoir Anglois est situé. Ce Prince ayant eu la curiosité de visiter le Vaisseau, y fut salué de cinq coups de canon. C'étoit un vieillard maigre & fort noir, mais de fort belle taille. Il étoit venu à cheval, précédé de deux Tambours, avec un cortege de vingt hommes armés de fusils, d'épées, de fleches & d'arcs, & de zagaies. Il avoit laissé le reste de sa suite à *Sami*.

Lettre de Stibbs au Conseil de Jamesfort.

Le 20 de Janvier, Stibbs laissa son Vaisseau à Kuttejar, sous la conduite de son Pilote, & remonta sur la Gambra dans la Chaloupe l'*Isle James*, accompagné des cinq Canots. Avant son départ, il avoit envoyé une Lettre au Conseil de Jamesfort, pour lui rendre compte de ses progrès. Il lui écrivoit que son espérance étoit de convaincre les incredules, que plus on avance dans l'intérieur du Pays, plus on trouve le climat sain & temperé; que le *Slatti Desouté* (34) avoit pillé une seconde fois Barrakonda; & qu'ayant subjugué le Pays de Woolli, il étoit allé prendre de nouvelles Troupes dans ses Etats pour tourner d'un autre côté ses conquêtes; que deux ou trois Caravanes d'Esclaves étoient en chemin pour se rendre aux lieux du Commerce, l'une de cinq cens Esclaves, sous la conduite du Slatti *Sane Konte Madebaugh*, qui n'étoit pas venu à Kuttejar depuis le dernier Etablissement que la Compagnie avoit formé sur la Riviere; qu'il venoit dans l'intention d'observer quels avantages il avoit à se promettre du Commerce avec les Anglois, & que le peu de soin qu'on avoit apporté à fournir le Comptoir de marchandises, avoit été pernicieux jusqu'alors à la Nation; Stibbs ajoûtoit qu'il avoit trouvé le Comptoir très-agréablement situé, la vûe agréable & l'air excellent; enfin, que cet Etablissement méritoit plus d'estime qu'on n'en marquoit à Jamesfort.

Compte qu'il lui rend de ses progrès.

Arsehill & cérémonie des Négres.

Le 27, à quatre heures du matin, on jetta l'ancre un mille au-dessus d'Arsehill, qui porte dans le Journal (35) le nom de *Maiden's Breast*, deux lieues au-dessus de Kutejar. Stibbs étant monté au sommet avec Hull, trouva, suivant les remarques du Journal, qu'il est composé de pierre noire comme la plûpart des hautes terres qu'il avoit observées, mais qu'il y avoit peu d'apparence (36) qu'il contînt de l'or ou de l'argent. Ce Mont tire son nom d'une coutume superstitieuse des Négres, qui ne passent jamais à sa vûe sans

(32) Moore observe que Stibbs & Hull ne s'écartoient pas bien loin des rives, sans quoi ils auroient vû des bois & de très-grands arbres entre Jamesfort & Kuttejar. Il n'y a presque pas de Ville Mandingo qui n'en ait, & à qui la superstition ne les fasse conserver soigneusement pour y danser avec beaucoup de respect & d'admiration.

(33) Moore croit que c'étoit un des Rois de Yani, qui se nommoit Kateba, car on ne connoît pas de Royaume de Kateba. Kutejar est située dans le bas *Yani*. L'Editeur remarque que la Géographie & l'Histoire ont beaucoup souffert par des inexactitudes de cette nature.

(34) L'Auteur n'explique pas mieux ce nom.

(35) Il parle apparemment du Journal de Vermuyden.

(36) Stibbs dit qu'il remit à l'examiner à son retour, mais on ne voit pas ensuite qu'il y ait pensé.

lui tourner le derriere, en dansant, chantant, & frappant des mains, dans la persuasion que s'ils manquoient à cette cérémonie, ils mourroient bien-tôt; & lorsqu'ils voyent les Blancs y manquer, ils la remplissent pour eux. On passa la Riviere de Sami, qui étoit alors le terme du Commerce des Portugais. Cette Riviere, qui est fort grande, tombe dans la Gambra au Nord, & vient d'une Ville nommée (37) *Medina*, où la Compagnie avoit autrefois un Comptoir (38) dont l'édifice subsiste encore. Stibbs y fit acheter une vache, & leva l'ancre vers minuit. Le 22, à cinq heures du matin, il la jetta une lieue au-dessous de Krow, près d'une colline de terre rougeâtre. A deux heures après midi, il se servit d'une marée assez foible, pour faire dix milles jusqu'à sept heures du soir. Le Pays continue d'être assez uni, avec quelques collines par intervalles. Le terroir en est riche, & n'a guéres d'autres Habitans que les Foulis, Peuple décent, propre, industrieux, & d'une affabilité, qui surpasse beaucoup celle des Mandingos.

Difficultés de la route.

Le 23, à deux heures du matin, Stibbs partit, en se faisant précéder de deux Canots; car quoiqu'on avançât beaucoup plus la nuit que le jour, la foiblesse de la marée, le vent, qui étoit toujours contraire, & la multitude des écueils, exposoient sans cesse la Chaloupe à quelques dangers. Le courant n'étant pas plus fort que celui des Rivieres d'Angleterre au milieu de l'Eté, Stibbs douta que les pluies eussent été (39) fort abondantes dans la derniere saison. Il n'auroit pas mis tant de tems à gagner les chûtes d'eau si la Riviere eut été moins basse; mauvais augure pour des parties de sa navigation beaucoup plus éloignées. Le même matin, à huit heures, il jetta l'ancre à Yamyamakonda, Port au Sud de la Riviere; mais les guerres ont fait transporter de l'autre côté la Ville du même nom. Un peu au-dessous du Port, on trouve une chaîne de rocs, qui partant de la même rive occupe un tiers du Canal de la Gambra, & qui n'est couverte que de quatre pieds d'eau. Stibbs s'arrêta ici un jour entier, pour satisfaire aux demandes du Roi de Tomani qui fait sa résidence à *Sutimor* (40), Ville éloignée d'une lieue de Yamyamakonda. On convint avec lui de lui faire un présent de vingt barres, à condition qu'à l'avenir il n'exigeât plus aucun droit des Vaisseaux, & des Agens de la Compagnie.

Accommodement des Anglois avec le Roi de Tomani.

Le 24, à trois heures du matin, on quitta le Port d'Yamyamakonda, & le soir on arriva devant *Kanubi* (41), qui est un Port au Sud, dont les guerres ont fait transporter aussi la Ville sur la rive opposée. Les Anglois furent amusés par la vûe d'une infinité de Singes sauvages, qui aboyent comme des Chiens. Ils tuerent un Canard, & deux Oyes sauvages beaucoup plus grosses que celles d'Angleterre, armées à la jointure des aîles, d'éperons aussi longs que ceux de nos cocqs, & qui les rendent capables de battre un chien. Le Canard étoit aussi d'une espece particuliere. Il avoit presque le même plumage & la même grosseur que les Oyes, les jambes, les pieds & le bec noir, avec une excrescence de chair au bec, de la longueur d'un pouce & demi. Ces deux sortes d'animaux font une nourriture délicieuse. Le mê-

Especes singuliéres d'Oyes & de Canards.

(37) C'est Madkain dans la Carte.

(38) Dans un lieu nommé *Vally*, dont on a déja parlé. Voyez la Carte & Moore, p. 115.

(39) Cela paroît contraire à ce qu'on a vû dans la page précédente

(40) *Sutema* dans la Carte.

(41) *Danuba* dans la Carte.

STIBBS. 1724.

me ſoir on avança trois lieues au-deſſus de Kanubi.

Après être partis de fort bonne heure le 25, on arriva vers onze heures du matin au Port de Bafrey ſur la rive Sud. Le ſoir on jetta l'ancre dans un autre Port nommé *Nackaway*, qui eſt au Nord, & qui a, deux milles plus loin, une Ville de même nom, preſqu'uniquement habitée par (42) des Mahométans. A un demi mille du Port, ſur la même rive, on apperçoit une montagne de trente toiſes de hauteur, qui préſente un Cap rouge du côté de la Riviere.

Le 26, on continua d'avancer fort lentement avec le même vent d'Eſt. On ſe trouva, le ſoir, ſix lieues au-deſſus de Nackaway, devant une Ville nommée *Kaſſankonda* (43), après avoir vû dans la route quantité de Singes, de Daims, d'Oiſeaux à couronne, de Canards, d'Oyes, de Pintades, de Perdrix, &c.

Port de Fatatenda, ſans maiſons.

Le 28 à midi, on jetta l'ancre à *Fatatenda* (44), Port ſans maiſons, comme un grand nombre d'autres, qui appartiennent à quelque Ville voiſine, & qui ne ſervent qu'au débarquement. Celui de Fatatenda dépend de Setiko, Ville qui en eſt à trois lieues. Le Roi de *Woolli* ou *Woolley* fait ſa réſidence à *Kuſſana* (45), Ville éloignée de trente milles au Nord. Stibbs n'eut pas plutôt jetté l'ancre, qu'il tira cinq coups de canon, ſignal dont il étoit convenu avec le Slatti *Mamadu*, qui lui avoit promis de le joindre dans ce lieu, & de lui procurer un Pilote pour le conduire aux chûtes d'eau. Mais de peur que le bruit du canon ne fût pas entendu, il envoya ſon Interpréte à Setiko pour informer Mamadu de ſon arrivée. Ce *Slatti* ou *Sleti* (46) vint le ſoir à bord, ſans amener le Pilote, qu'il avoit laiſſé malade à la Ville. Il confirma la nouvelle du pillage & de la deſtruction de Barrakonda ; ce qui ne fit pas perdre à Stibbs le deſſein d'y laiſſer ſa Chaloupe pour le Commerce.

Récits par leſquels on tâche de rebuter Stibbs.

Dans toutes ſes informations il ne trouva perſonne qui connût des Villes ou des Ports au-deſſus de Barrakonda. Les uns prenoient ce lieu pour le bout du monde ; d'autres ne ſe figuroient, au-delà, que de vaſtes déſerts, habités par des Bêtes farouches. Enfin, d'autres croyoient que le Pays appartenoit à des Nations barbares, dont il étoit fort dangereux d'approcher, & conſeilloient aux Anglois de ne pas aller plus loin. Mamadu même, qui avoit une partie de ſes parens dans cette Contrée, ne ſçavoit ni dans quels lieux ils vivoient, ni à quelle diſtance de Barrakonda ; & tous s'accordoient à déclarer à Stibbs, qu'il ne falloit point eſperer de trouver des proviſions ſur la route. Il ſe détermina, dans cette crainte, à faire apporter du riz de Prye, où il eſt à fort bon marché. Ce fut à Fatatenda qu'il vit le *Par de Sangos*, ou l'arbre de ſang, que les Mandingos nomment *Kano*, & dont ils font leur *Balafo*, inſtrument de muſique. Il eſt aſſez commun au long de la Riviere, mais il n'a nulle part tant de groſſeur qu'à Fatatenda. Le bois en eſt fort dur & d'un beau grain. Il ſe polit parfaitement ; on aſſure que la vermine n'en approche jamais.

Par-de-Sangos, ou Arbre de ſang.

(42) L'Auteur entend toujours parlà les Mandingos.

(43) *Caſſinonda* dans la Carte.

(44) Les Anglois y établirent en 1732 un Comptoir qui fut abandonné en 1735.

(45) *Kankade* dans la Carte.

(46) Enfin l'on apprend ici par une Note de l'Auteur que Sleti ou Slatti ſignifie la même choſe qu'*Alquier*, ou *Alkair*, c'eſt-à-dire Chef d'un lieu.

STIBBS. 1724.

Le 29 à une heure du matin, Stibbs se rendit dans l'espace de cinq heures à Prye, pour y prendre lui-même le riz qu'il avoit demandé. Quoique tout le monde l'assurât qu'il ne falloit compter sur aucune provision au-dessus de Barrakonda, ces discours lui étoient d'autant plus suspects, qu'à chaque Port on s'étoit efforcé de l'effrayer par de vaines craintes, & de l'arrêter pour le Commerce. Le Port de Prye est situé à trois lieues de Fatatenda, sur la rive Sud de la Riviere de Kantor. Il n'a pas de maisons qui n'en soient éloignées de trois lieues; mais un petit Ruisseau, qui en est fort proche, fournit quantité de petits Poissons qui ressemblent à l'Eperlan. Stibbs envoya un Canot, pour examiner le sable. Les troncs d'arbres & d'autres embarras, ne permirent pas d'y pénétrer fort loin.

Divers Ports sans maisons.

Le 31, après avoir chargé une médiocre provision de ris, on alla jetter l'ancre huit milles au-dessus de Prye. Le lendemain, on arriva dans l'espace de cinq heures à *Samatenda* (47) sur la rive du Sud. C'est encore un Port sans maisons, avec un petit Canot pour y traverser la Riviere. Quoiqu'elle y soit assez large, son cours est embarrassé par un grand nombre d'arbres qui y tombent insensiblement de ses bords. La terre est basse du côté du Sud. Elle s'éleve au contraire sur l'autre rive, & deux ou trois milles au-delà du Port elle forme une colline qui régne environ deux lieues au long de la Riviere. A huit heures du soir, on mouilla, huit lieues au-dessus de Samatenda; &, pendant toute la nuit, on n'entendit que les cris affreux des Eléphans, des Chevaux marins & des Crocodiles.

Port de Koussar.

Le 2 de Février, on avança depuis trois heures du matin jusqu'à 7, qu'on jetta l'ancre au-dessus du Port de (48) Koussar, qui est encore sans Ville & sans maisons. Là, Stibbs observe que faute de Canots les Négres passent la Riviere sur un Radeau, composé de canes & d'écorce d'arbre. Il vit tout à la fois quatre hommes sur une de ces machines. Quatre milles au-dessous de Koussar, on trouve une basse, qui partant de la rive du Sud occupe presqu'entiérement la Riviere, & qui n'a pas plus de quatre ou cinq pieds d'eau. On se remit en mouvement l'après-midi, avec peu de secours de la part de la marée, quoiqu'elle se fût élevée de deux pieds au long des rives. Une lieue au-dessus de Koussar, on passa devant un autre Port nommé (49) *Yabutenda*. La rive du Sud, entre ces deux Ports, est une montagne continuelle, qui s'éleve perpendiculairement de la Riviere. Du côté du Nord, on découvre une belle Plaine, & un grand Lac au milieu (50).

Port d'Yabutenda.

Après avoir fait huit milles, Stibbs jetta l'ancre à huit heures du soir, sur onze pieds d'eau, au-dessus d'une basse qui occupe les trois quarts du Canal, & qui n'a que cinq ou six pieds d'eau. Le reste de la Riviere, du côté du Sud, est rempli de rocs, entre lesquels on trouve jusqu'à dix pieds d'eau, mais trois ou quatre seulement au-dessus.

Barrakonda ensevelie dans ses ruines.

Le 3, on arriva, vers huit heures du matin, une lieue au-dessus du Port de *Barrakonda*, sur deux brasses & demie d'eau; & dans l'après-midi on n'eut besoin que d'une heure pour se rendre devant cette Ville. Stibbs ayant commencé par mesurer la Riviere lui trouva cent trente toises de largeur,

(47) *Sama* dans la Carte.
(48) Cette place n'est pas dans la Carte.
(49) *Jabo*, dans la Carte.
(50) La Carte ne le marque pas : voyez les voyages de Moore, p. 226.

Stibbs. 1724.

sur deux ou trois brasses de profondeur. La hauteur des rives étoit d'environ vingt-cinq pieds. Barrakonda ne s'étoit pas relevé de ses ruines. Les Anglois auroient eu peine à distinguer le lieu où la Ville avoit existé, si le Pilote Négre ne leur en avoit fait appercevoir quelques traces. Stibbs étant descendu au rivage y découvrit des vestiges d'Eléphans & d'autres bêtes farouches. Il vit aussi les restes de quelque Festin des Négres, c'est-à-dire, des cranes & des os de Chevaux marins & de Crocodiles. L'herbe aux environs de Barrakonda n'avoit pas moins de douze ou treize pieds de hauteur, mais elle étoit aussi séche que du foin.

Stibbs monta sur un arbre, d'où il découvrit un Eléphant sauvage, qui marchoit lentement à deux ou trois cens pas de lui. Dans l'espace de quatre ou cinq milles, le Pays n'offroit pas la moindre colline; mais il s'éleve insensiblement, & borne l'horison à cette distance sans cesser de paroître une belle plaine. Stibbs s'étant proposé de laisser ici la Chaloupe, sous le Capitaine Trevisa, pour l'exercice du Commerce, tira plusieurs coups de canon qui devoient servir de signal à l'Alkade & aux Habitans. La nuit suivante il fut impossible aux Anglois de prendre le moindre repos, au milieu des cris d'une infinité de Crocodiles, de Chevaux marins, de Loups & d'autres Bêtes sauvages. L'Interpréte fut envoyé le lendemain avec quelques Gromettes, pour chercher l'Alkade, qui ne s'étoit point encore présenté. Ils l'amenerent dans le cours de l'après-midi. Stibbs apprit de lui, qu'il étoit arrivé à *Jab* (51) plusieurs Marchands avec de l'or, des Esclaves & de l'Ivoire. La Ville de Jab, où l'Alkade faisoit sa résidence, est à neuf milles de la Riviere au Nord, & s'étoit fortifiée des ruines de Barrakonda.

Propositions de Commerce avec l'Alkade.

Le même jour à midi, tous les Négres à gages, qui se nomment *Gromettes*, vinrent déclarer en corps au Capitaine Stibbs qu'ils ne vouloient pas avancer plus loin sur la Riviere, parceque personne n'avoit jamais remonté plus haut, & qu'on étoit sans doute au bout du monde. Le plus sensé réprésenta au Capitaine que s'il y avoit quelque Pays au-delà, il ne pouvoit être habité que par des Nations barbares; & comme il n'ignoroit pas que les Anglois alloient à la découverte de l'or, il parut craindre qu'ils ne le forçassent de s'engager trop loin dans les terres avec ses Compagnons. Après quantité de raisonnemens, Stibbs obtint d'eux qu'ils iroient aussi loin que lui par eau, & leur promit de ne les jetter dans aucun péril qu'il ne partageât sans cesse avec eux. Le traité fut ratifié avec quelques bouteilles d'eau-de-vie, qui produisent toujours l'effet de la persuasion sur les Négres. Le 5 après midi, on vit arriver sur le bord de la Riviere les Marchands de *Jab*. Stibbs après une longue dispute, fut obligé de contracter pour dix Esclaves, à vingt-trois barres par tête, pour engager les Marchands à vendre leur or & leur Ivoire. Son principal motif, dans un marché si désavantageux, étoit l'offre qu'un Marchand Négre, nommé Gaye, lui faisoit à cette condition, de le conduire jusqu'à Tinda, où il avoit sa demeure & sa famille.

Les Négres de Stibbs refusent de passer Barrakonda.

Il les fait rentrer dans la soumission.

Le lendemain, Stibbs ayant appris qu'il y avoit à quatre milles au Sud une Ville du Royaume de Kantor, envoya faire son compliment, accompagné d'un flacon d'eau-de-vie, à l'Alkade de ce lieu. Mais dans l'intervalle, il

(51) *Jab* n'est pas dans la Carte, on le prendroit pour le *Jaye* de Jobson, si les distances n'étoient pas fort différentes.

s'éleva

s'éleva des difficultés au sujet de ses marchandises, que les Négres ne trouverent pas bien assorties, & pour lesquelles ils ne voulurent donner que trois Esclaves. Ce contre-tems fit perdre aux Anglois le guide qui devoit les conduire à Tinda.

Stibbs. 1724.

Stibbs part avec ses cinq Canots.

Enfin Stibbs partit avec ses cinq Canots, & laissa la Chaloupe à Barrakonda. Dans l'espace de trois heures, il fit deux lieues sans trouver aucun obstacle dans le Canal. Le 7 au matin, il continua d'avancer avec la même confiance; mais une demie heure après, il heurta rudement contre un banc de sable au milieu de la Riviere. Cependant il se dégagea aussi-tôt, en prenant au Sud, où il trouva sept pieds d'eau. Une lieue plus loin, il arriva à la vûe de la cataracte ou de la chûte d'eau, qui traverse entiérement la Riviere. On eut besoin de tout le reste du jour pour faire monter les Canots. Cette chûte, qui n'est qu'à trois lieues de Barrakonda, est la premiere qu'on rencontre dans le Voyage de Tinda. Elle est composée de rocs, dont Stibbs fait la description suivante.

Chûte d'eau ou Cataracte de Barrakonda.

Sa Description.

Il sort de la rive du Nord une couche de rocs, qui occupent le tiers du Canal, & qui avoient alors environ dix pieds de hauteur au-dessus de la surface de l'eau. Leur extrémité étant perpendiculaire devient la rive même, du côté du Nord. De l'autre côté il paroît une autre couche de rocs unis, qui s'avance aussi jusqu'au tiers du canal, & sur laquelle il passe environ dix pouces d'eau. Entre ces deux masses, le lit de la Riviere est bouché par quantité de gros rocs séparés, qui ne sont couverts que d'un pied d'eau, & qui sont mêlés avec tant de confusion, que malgré la profondeur des intervalles, qui est de dix, onze & douze pieds, le passage est véritablement impossible. Les courans étant d'ailleurs fort rapides, il fallut attendre la marée (52), qui sert sinon à repousser, du moins à rompre leur force, & qui, dans le tems où l'on étoit alors, rendoit l'eau comme dormante, & donna beaucoup de facilité à faire passer les Canots sur les rocs. Stibbs est persuadé que dans un autre tems l'entreprise surpasseroit les forces humaines. D'ailleurs le passage, contre la couche de rocs qui vient de la rive du Nord, est si étroit, que le plus large des cinq Canots touchoit des deux côtés. La Riviere dans cet endroit n'a pas moins de cent soixante toises de largeur entre ses bords naturels. Au-dessous de la cataracte, la profondeur de l'eau étoit de trois & quatre brasses. Au-dessus, Stibbs fut surpris de ne trouver qu'une brasse & demie. Il sembloit que la Riviere étant contrainte dans son cours y devoit être plus profonde.

Route de Stibbs au-dessus de la cataracte.

Après avoir passé cette fameuse barriere, il trouva une demie lieue au-dessus, un grand roc, couvert d'huitres, mais d'un goût fade & insipide. A huit heures du soir, il arriva près d'une basse, ou d'un gué de sable, qui n'a pas plus de quatre pieds d'eau. A neuf heures, il jetta l'ancre, sur neuf pieds d'eau, pour y passer la nuit; mais son repos fut continuellement troublé par le bruit des Chevaux marins, dont la hardiesse alloit si loin, que pour les effrayer, on fut réduit à tirer plusieurs coups de mousquet. Il y en avoit de si grands, que ne pouvant passer sous les Canots, ils frappoient le fond d'un coup de dent, & les mettoient chaque fois en danger d'être renversés.

(52) Moore admire beaucoup que la marée remonte si loin dans la Gambra, & ne connoît pas, dit-il, d'autre Riviere où la même chose arrive.

Stibbs. 1724.

On continua d'avancer le lendemain, mais on trouva bien-tôt l'eau si basse, qu'on desespéra de pouvoir pousser la navigation pendant la nuit. On rencontra le même jour deux gués, dont le premier n'avoit que trois pieds & demi d'eau dans sa plus grande profondeur. Le second, qui est une lieue plus loin, barre la Riviere d'un bord à l'autre, & se montre à découvert dans plusieurs endroits. Après des efforts inutiles pour le passer, Stibbs monta sur la rive, qui a dans cet endroit quarante pieds de hauteur, & promenant sa vûe sur le Canal, il remarqua que cet écueil duroit l'espace d'un demi mille. Il est à six lieues de Barrakonda. La largeur de la Riviere augmentant à mesure que sa profondeur diminue, elle n'a pas, dans cet endroit, moins de cent soixante dix toises. Pendant la nuit les Anglois furent extrêmement incommodés par les Mouches, qu'ils nomment Musquitos, ou Mosquites; le jour ils en avoient à redouter une autre espece, qu'ils appellent *Eléphans*, ou Mouches de Jalofs.

Terrible obstacle qui l'arrête.

Le 9, Stibbs entreprit avec de nouveaux efforts de passer la basse. Ses gens sonderent de tous côtés avec leurs avirons; mais loin d'y trouver plus de facilité, ils s'apperçurent que l'eau baissoit à mesure qu'ils trouvoient le moyen d'avancer. Elle n'avoit plus que vingt-six pouces. Dans cette extrêmité, Stibbs prit la résolution d'abandonner ses deux grands Canots, & de continuer, s'il étoit possible, sa navigation avec les petits. Le 10, il tenta de trouver un passage avec le Canot nommé la *Gambra*, qui ne tiroit que seize pouces d'eau; mais il en perdit bien-tôt l'espérance.

Efforts qu'il fait pour le surmonter.

Le lendemain, il fit décharger le Canot nommé la *Découverte*. C'étoit le plus petit; & lorsqu'il fut absolument vuide, il ne tiroit que douze pouces d'eau. L'espérance du Capitaine étoit de le faire passer à force de bras, & de s'occuper de l'autre côté de la basse à faire quelque découverte, en attendant que les autres Canots pussent découvrir un passage. Hull & Drummond, secondés de tous les Gromettes, car Stibbs se trouva fort incommodé, parvinrent enfin au-delà des basses avec la Découverte; & s'avançant jusqu'à la montagne de Matlok Tar (c'est ainsi qu'ils la trouverent nommée dans leur Journal) ils commencerent à retrouver six pieds d'eau. Ces apparences se soutinrent si heureusement, qu'ils tomberent ensuite sur dix-huit pieds; & la Riviere se resserrant jusqu'à soixante toises, ils se promirent beaucoup de l'avenir.

On ne peut faire passer que le plus petit Canot.

Le même jour, à quatre heures après midi, ils passerent Matlok Tar; & s'étend avancés une lieue plus loin, ils rencontrerent non-seulement une autre basse, mais encore une seconde chûte d'eau. Après quelques essais inutiles, la nuit les obligea d'attendre jusqu'au lendemain, & dès la pointe du jour, le premier effort fut accompagné de tant de bonheur, que passant sans toucher au sable ni aux rocs, ils se retrouverent au milieu du Canal sur quatre ou cinq pieds d'eau. Cependant quelques Habitans, qui se présenterent sur les rives, leur annoncerent d'autres rocs, qui leur boucheroient bien-tôt le passage. Ils arriverent auparavant à quelques bancs de sables, deux lieues au-delà de Matlok Tar; mais le milieu du Canal leur donnant toujours trois pieds d'eau, leur principale crainte vint du grand nombre d'Eléphans qu'ils apperçurent sur le bord de la Riviere.

Il s'avance jusqu'à la seconde cataracte.

Stibbs, qui étoit demeuré derriere avec les autres Canots, reçut avis de

Trevisa, Commandant de la Chaloupe, que le Commerce languissoit à Barrakonda, & qu'on y manquoit de provisions. Le 14, un autre Messager parti de Kuttejar, lui apprit que l'Equipage de son Vaisseau étoit affligé de diverses maladies. Ces fâcheuses nouvelles furent compensées par des événemens plus heureux. La Lune ayant changé, il observa que dès le jour précédent la marée avoit fait monter l'eau de six pouces. Cette nouvelle lui fit espérer de pouvoir rejoindre le Canot qui l'avoit devancé. Le 15, il vit revenir Hull & Drummond, qui après s'être avancés l'espace de six lieues, s'empressoient pour lui venir raconter qu'ils avoient trouvé autant d'eau qu'ils en pouvoient souhaiter. Sur ce récit, il résolut de mettre à profit dès le lendemain la faveur des marées, qui avoient alors toute leur force. Sa santé s'étoit rétablie. Il entreprit de faire passer le Canot nommé le *Royal Afrique*, en le déchargeant, à l'exemple du premier, & de s'avancer accompagné de deux autres, ne laissant ainsi que le Chandos après lui. Mais cette entreprise ne lui ayant pas réussi, il rechargea le Royal Afrique, & se réduisit à passer avec le Canot nommé la *Gambra*, pour suivre la *Découverte*. Il s'y mit, avec Hull, deux autres Anglois, dix Gromettes, une femme, & deux Garçons de service. Drummond fut renvoyé à Barrakonda, pour y conduire les trois autres Canots, avec l'Interpréte & le reste des Négres, qui avoient absolument refusé d'aller plus loin. Il avoit ordre de les congédier en y arrivant.

STIBBS. 1724.

Stibbs reçoit de fâcheuses nouvelles.

Son courage augmente. Il passe avec deux Canots & renvoie les autres.

Dès le même jour à midi, Stibbs se trouvant avancé d'une lieue relâcha sur la rive du Sud, pour laisser passer la grande chaleur du jour. Ensuite il continua de s'avancer heureusement jusqu'à la seconde chûte d'eau, où il fut arrêté quelques momens par le banc de sable, qui est au-delà de Matlok Tar, sur lequel il ne se trouvoit alors que deux pieds d'eau. Il y vit un Radeau d'écorce, qui servoit aux Habitans pour se rendre de la rive du Nord dans une Ville du Royaume de Kantor, nommée *Kurbambey*, qui est à trois milles de la Riviere, derriere la montagne de Matlok Tar. Ayant passé la chûte d'eau à quatre heures après-midi, il fit dix milles jusqu'à neuf heures du soir, qu'il jetta l'ancre au milieu du Canal, sur cinq pieds d'eau; mais ce ne fut pas sans avoir rencontré plusieurs basses, qui n'avoient que deux ou trois pieds d'eau. Ainsi l'on peut dire que la Riviere est guéable dans toute cette étendue; ce qui fait comprendre pourquoi les Négres n'y ont pas de Canots. La raison que l'Interpréte & les autres Gromettes avoient donnée pour justifier leur retour à Barrakonda, étoit la crainte d'être taillés en pieces par les Habitans du Pays; & Stibbs les ayant envoyés de divers côtés pour acheter de la volaille & des œufs, ils prétendoient que cette ménace leur avoit été répétée plusieurs fois. Mais au contraire, les Anglois ne trouverent que de la douceur dans tous ces Peuples; ce qui leur fit juger que leurs Négres rebutés des fatigues du Voyage, avoient eu recours aux fictions pour déguiser leur paresse & leur lâcheté. Cependant lorsqu'ils relâchoient sur l'une ou l'autre rive, la prudence les faisoit toujours demeurer sur leurs gardes.

Il passe la seconde cataracte.

Le 18 à six heures du matin, ils passerent devant une montagne fort escarpée, du côté du Sud. La perspective du Pays leur parut charmante. Un mille au-dessus de la montagne, & du même côté, ils virent un Port, avec

Stibbs. 1724.

un Radeau d'écorce pour paſſer à *Tendakonda*, Ville à deux ou trois milles de la Riviere. Enſuite le Canal ſe rétrecit ſi fort, que Stibbs ne l'avoit point encore vû ſi étroit. A peine avoit-il quarante-deux toiſes de largeur. Mais il avoit par-tout ſept pieds d'eau; & la diſtance entre les bords naturels étoit d'environ cent trente-trois toiſes, dont la plus grande partie étoit remplie de ſables ſecs. Plus loin, cinq gros Eléphans paſſerent à gué fort près des Canots, ſur une baſſe, qui n'avoit dans quelques endroits que ſeize pouces d'eau. On n'avoit fait que deux lieues; mais Stibbs fit relâcher à onze heures pour ſe garantir d'une chaleur exceſſive. Deux Négres paſſant la Riviere à gué lui apporterent quelques Poules.

Rétreciſſement du Canal.

Eléphans qui paſſent à gué.

A cinq heures après midi, il avança une lieue plus loin, juſqu'au pied d'un mont eſcarpé qui ſe préſente ſur la rive du Sud. Ici la Riviere tourne tout d'un coup à l'Eſt. Les Anglois trouverent dans ce lieu quantité de Tourterelles, de l'eſpece qu'on nomme *Hekati* (53) en Amérique, & qui habitent ordinairement les bords des Lacs & des Rivieres. La chair en eſt excellente. On jetta l'ancre à neuf heures du ſoir, après avoir fait huit milles dans le cours de l'après-midi. Le 19, à ſix heures du matin, on cotoya quantité de baſſes, à la vûe d'une haute montagne qui borde la rive du Nord. Stibbs obſerva ici quantité de Saules au long des bords. Il vit auſſi (54) du Tabac, que les Négres cultivent, & qui n'eſt pas ſauvage comme Vermuyden l'aſſure dans ſon Journal. Les Saules ſervent de retraite à des troupeaux entiers de gros Canards, d'une eſpece ſinguliere, qui prennent plus de plaiſir à courir au long des rives entre ces arbres, qu'à voler, ou à plonger dans la Riviere. Il en ſortoit quelquefois trente ou quarante enſemble; & leur courſe étoit ſi prompte, qu'elle ſurpaſſoit la vîteſſe des Rameurs. Stibbs s'étant arrêté à neuf heures meſura en un endroit fort étroit du Canal, auquel il ne trouva que cinquante-huit toiſes de largeur. La profondeur de l'eau y étoit de ſix pieds. C'eſt à cet endroit qu'on a donné le nom de troiſiéme cataracte, quoique le paſſage ſoit libre au milieu. Mais le côté du Nord eſt occupé par un grand roc qui s'avance preſqu'à la moitié de la Riviere, & qui s'élevoit alors de neuf pieds au-deſſus de l'eau. Le côté du Sud n'offre qu'un ſable aride. Stibbs vit de grands troupeaux de Singes. On fit une lieue dans l'après-midi, & l'on fut obligé de retourner de quelques toiſes à l'entrée de la nuit, pour jetter l'ancre en aſſez grande eau. C'étoit de nouvelles baſſes qui formoient l'obſtacle, & qu'on eut le lendemain beaucoup de peine à paſſer. Elles n'avoient dans les endroits les plus profonds que treize ou quatorze pouces d'eau. Une lieue plus haut, on gagna la rive pour s'y rafraîchir ſous une haute montagne qui bordoit la Riviere au Sud. Les Habitans continuerent de ſe préſenter avec des alimens, & paſſoient le gué pour ſuivre les Canots, à meſure qu'ils les voyoient changer de rive. Mais ils n'avoient point d'ivoire ni d'Eſclaves pour le Commerce.

Tourterelles d'eau, nommées *Hekati*.

Saules & Canards qui ſe retirent entre ces arbres.

Troupeaux de Singes.

A quatre heures après midi, après avoir fait une lieue, on fut arrêté par

(53) Moore obſerve que ces ſortes de Tourterelles multiplient près des Lacs d'eau fraîche; d'où il conclud qu'il y a quelque Lac près de ce lieu.

(54) C'eſt ici la premiere fois que Stibbs nomme *Vermuyden*. On eſt perſuadé que c'étoit le principal guide de ſa route, ſur-tout pour la découverte des mines d'or, & que c'eſt toujours Vermuyden qu'il faut entendre lorſqu'il parle du Journal.

de nouvelles basses, qui causerent beaucoup d'embarras jusqu'au lendemain. Elles ont, du côté du Nord, une haute montagne qui s'avance jusqu'à la Riviere, & du côté du Sud une grande plaine. Le 21, Stibbs fut occupé à chercher un Canal au milieu de toutes ces basses. Il fit descendre sur la rive *John Hadges*, son Serrurier, accompagné d'un Négre, avec ordre de s'avancer par terre pour découvrir l'embouchure de la Riviere d'Yorck, qui suivant le Journal (55) de 1661, devoit être à dix-sept lieues de Barrakonda, quoique suivant son propre calcul,. Stibbs crût n'en avoir pas fait moins de vingt-quatre. Tous les efforts qu'il fit jusqu'à midi, pour passer les basses, réussirent d'autant moins que le sable étant fort mobile, il étoit impossible d'y fixer le pied pour aider au mouvement des Canots. Ces basses, qui mettent un obstacle invincible aux découvertes, sont à cinquante-neuf milles de Barrakonda, près d'un lieu où la Riviere tourne tout d'un coup au Sud. Du côté du Nord, elle a pour rive une haute montagne ; & de grandes plaines, au long du bord opposé. Stibbs se réduisit à faire des observations sur les monts voisins & sur le sable des petits courans, comme il avoit fait sans cesse dans toute sa route ; mais il ne nous apprend pas quel en fut le succès.

STIBBS. 1724.

Nouvelles basses, qui arrêtent Stibbs.

Efforts inutiles pour les passer.

Les Habitans, qui ne se lassoient pas de lui apporter des vivres, l'assurerent qu'il n'étoit qu'à une petite journée de Tinda par terre ; mais quand il auroit pû vaincre les difficultés qui l'arrêtoient, ils lui déclarerent qu'il en restoit de plus insurmontables, & qu'il ne falloit pas espérer d'aller par eau jusqu'à Tinda dans cette saison. Ils lui offrirent de l'y accompagner, s'il vouloit revenir après les premieres pluies & s'établir parmi eux. Dans cette supposition, ils lui promirent de tuer des Eléphans, & de préparer d'autres marchandises pour le Commerce.

Offres qu'il reçoit des Habitans.

Il lui restoit l'espérance que Hodges auroit découvert la Riviere d'Yorck, sur quelques récits mal ordonnés que les Négres lui faisoient d'une Riviere qu'ils nommoient *Kabong*. Mais, après avoir suivi la rive, l'espace de quatre ou cinq lieues, Hodges revint le soir, & déclara qu'il n'avoit rencontré de l'un & de l'autre côté de la Gambra, aucune Riviere qui ne fût seche, comme on en avoit déja vû plusieurs. Il confirma aussi le témoignage des Négres sur l'état présent de la Gambra. Il en avoit sondé les gués dans divers endroits ; & Stibbs, qui avoit pris la peine de s'avancer lui-même à pied, avoit observé que les basses croissoient de plus en plus. La largeur de la Riviere étoit d'environ cent soixante toises, & le peu d'eau qu'elle avoit se trouvant répandue dans un si grand Canal, il étoit impossible qu'il lui restât beaucoup de profondeur. Stibbs ne parle plus ici de marée ; & l'on doit avoir été surpris qu'il en ait parlé depuis Barrakonda, après avoir lû tant de fois dans les Relations précédentes, qu'elle ne remonte pas au-delà de cette Ville (56).

On ne retrouve point la Riviere d'York.

Le Pays, du côté de Kantor, c'est-à-dire au Sud, lui parut fort bien peuplé, avec de petits Villages répandus à certaines distances. Mais il ne vit aucune habitation à moins d'une lieue de la Riviere. Du côté du Nord, on

Qualité du Pays.

(55) C'est celui de Vermuyden, comme on s'en assurera bien-tôt par une circonstance qui a rapport à celle-ci.

(56) Pour expliquer cette contradiction, il faut supposer, comme on l'a lû ici plusieurs fois, qu'elle est trop foible pour aider au mouvement des Barques.

Stibbs. 1724.

n'apperçoit point de Villes ni d'Habitations jusqu'à Tinda. Les Anglois trouverent ici quantité de gibier, & sur-tout un grand nombre de Perdrix, qui ont sur l'estomach une tache ronde, couleur de tabac, de la grandeur d'un écu. Leur chair est excellente, mais elles sont fort difficiles à tirer.

Stibbs observe qu'à mesure qu'on remonte la Riviere, on trouve les Chevaux marins en plus grand nombre & beaucoup plus hardis, particuliérement dans les intervalles des basses, où l'eau étant plus profonde ils peuvent plonger tout d'un coup lorsqu'ils sont surpris sur le sable. Il en blessa souvent de plusieurs coups de fusil, jusqu'à voir l'eau teinte de leur sang; ce qui ne les empêchoit pas de s'élancer dans la Riviere, & de reparoître à quelque distance, en poussant de l'eau par les narines, en grinçant les dents, & faisant entendre leurs hennissemens avec beaucoup de fureur.

Hardiesse des Chevaux marins.

Une autre remarque de Stibbs, c'est qu'il trouva six montagnes entre Barrakonda & la Riviere d'Yorck, deux au Nord & quatre au Sud, quoique le Journaliste de 1661 n'en marque que deux, & qu'il les mette toutes deux du côté du Sud.

Stibbs retourne à Barrakonda.

Le 22, après les nouvelles tentatives, qui ne firent trouver que dix pouces d'eau dans les endroits les plus profonds, Stibbs prit, malgré lui, la résolution de retourner sur ses traces. Ayant levé l'ancre à midi, il fit dix milles jusqu'au soir; & l'obscurité le força de s'arrêter, près de quelques basses, qu'on ne peut passer que pendant le jour. Il les passa le lendemain, & tombant à l'embouchure de la Riviere de Simatenda, il alla jetter l'ancre vis-à-vis un petit mont rougeâtre qui se présente du côté du Nord. Il avoit fait six lieues dans le jour. Le 24, il fit ses recherches & ses observations dans la montagne, d'où il rapporta quelques essais de minéral. Elle n'est qu'à dix lieues de Barrakonda. Vers midi, il arriva au mont de Matlok Tar, & ce ne fut pas sans difficulté qu'il passa les basses. L'ancre fut jettée le soir immédiatement au-dessus de la grande cataracte, à trois lieues de Barrakonda, pour y attendre le jour & la marée. Stibbs ne trouva pas que le bruit fut plus grand que celui de la Tamise au Pont de Londres. On avoit fait environ six lieues, & Stibbs avoit tué en chemin un *Guana*, long de cinq pieds.

Il repasse la cataracte.

Le 25, à la pointe du jour, on passa la cataracte, & l'on arriva vers neuf heures à Barrakonda. Stibbs y trouva sa Chaloupe & ses trois Canots en bon ordre. Il y reçut des nouvelles de Robert Plunquet, nouveau Gouverneur de Jamesfort, & de plusieurs changemens qui s'étoient faits dans le Conseil. Trevisa, Capitaine de la Chaloupe, n'avoit acheté dans son absence que cinq Esclaves, avec une petite quantité d'or & d'ivoire. On se détermina bien-tôt à retourner directement à Jamesfort. Le départ ne fut pas rejetté plus loin qu'au jour suivant. Mais à peine eut-on levé l'ancre, que la Chaloupe l'*Isle James* heurta rudement contre le fond. On fut obligé de la soulager d'une partie de son poids, en attendant la marée, quoiqu'elle ne tirât pas plus de quatre pieds & demi d'eau. L'obstacle étant levé à trois heures après midi, on arriva vers minuit à une lieue au-dessous de *Kussano*, où l'on s'arrêta jusqu'au jour.

Changement du Gouverneur de Jamesfort.

Il auroit été dangereux d'y passer dans les ténébres. On y trouva une basse, formée par des sables qui partent de la rive du Nord, & qui occupent les trois quarts de la Riviere. A peine avoit-elle quatre pieds d'eau. Le reste

Basses de Kussano.

du Canal eſt rempli de grands rocs, diſperſés ſous l'eau ſans aucun ordre, à deux pieds de la ſurface; de ſorte qu'il ne s'y offroit point de paſſage, quoiqu'il n'y ait pas moins de huit ou neuf pieds d'eau entre les rocs. Comme on n'avoit pas remarqué cet écueil en remontant, Stibbs jugea combien la Riviere devoit avoir baiſſée depuis ſon paſſage. Il profita du retardement pour dépêcher par terre un Meſſager à Kuttejar, avec des Lettres pour Jamesfort, en réponſe à celles qu'il avoit reçûes à Barrakonda. Il y rendoit compte des événemens de ſon Voyage, des difficultés qui l'avoient forcé de retourner, & des apparences de métal qu'il avoit trouvées dans les montagnes, ſans oſer décider ſi elles annonçoient de l'or, parce qu'il n'avoit pas eu les commodités néceſſaires pour mettre le (57) minéral à l'épreuve.

STIBBS. 1724.

Stibbs dépêche à Jamesfort.

Le 27, ayant voulu forcer le paſſage, la Chaloupe heurta encore, & Stibbs impatient d'une navigation ſi lente laiſſa un Canot pour la ſecourir, & ſe hâta de gagner Kuttejar. A midi, il paſſa devant Samatenda. Le ſoir il jetta l'ancre à Fatatenda. Le 28, étant arrivé à *Nakkaway*, il entreprit de faire ſes recherches ordinaires ſur la montagne. Il ne rend aucun compte de ſes Obſervations métalliques (58); mais étant monté fort haut, il découvrit, près du ſommet, la retraite d'un Lion. Cette remarque fut confirmée auſſitôt par les rugiſſemens de l'animal même, qu'il entendit à fort peu de diſtance. Le lieu étoit ſolitaire, trois quarts de mille au-deſſus de la plaine, ſur un côté de la montagne qui pendoit en précipice. L'eſpace ne laiſſoit pas d'être aſſez grand, & la ſituation du terrain fort commode; mais l'accès en étoit difficile. Stibbs & ſes gens obſerverent les traces du Lion, ſes pas, ſes excrémens, & quelques-uns de ſes crins. Ces animaux ſont communs dans le canton; mais Stibbs n'en avoit découvert aucun dans les bois, quoiqu'il y eut vû ſouvent de très-grands Loups. Le ſoir, il alla mouiller un peu au-deſſous d'Yamyamakonda.

Stibbs laiſſe ſa Chaloupe derriere lui. Il trouve une taniere de Lion.

Il arriva le 2 de Mars à Kuttejar, où il retrouva ſon Vaiſſeau & ſon Pilote. Mais la plûpart de ſes Matelots étoient malades, & la mort en avoit enlevé un. Le 4, il vit paroître la Chaloupe l'Iſle James, qui avoit évité fort heureuſement ce danger. Rien ne l'arrêtant à Kuttejar, il en partit le 8. Le ſoir il paſſa devant Dubotenda; il jetta l'ancre vers minuit à un mille de Bruko; & le neuf ayant traverſé le Pas, ou le paſſage des Foulis, il arriva aux Iſles Sappos. Le 10 au matin, il fit quelques eſſais, ſur le Mont de Kaſſan. Le 13 à midi, il jetta l'ancre au Port de Joar, où il retrouva *Craigne* & *Perry*, deux Capitaines d'Interlope, qui avoient acheté un aſſez grand nombre d'Eſclaves; mais qui en avoient perdu dix-ſept, quelques jours auparavant, dans une révolte où leur propre vie avoit été fort en danger. Trois lieues au-deſſus de Joar il avoit vû un troupeau de deux ou trois cens Eléphans, qui venoient boire ſur la rive, & qui formoient une nuée de pouſſiere, que l'Auteur compare à la fumée d'une Verrerie. En quittant Joar, le 15, il vit une autre troupe de ces monſtrueux animaux, qui traverſoient la Riviere à la nage, un quart de mille au-deſſous du Vaiſſeau. Enfin le 22,

Il rejoint ſon Vaiſſeau à Kuttejar.

Il arrive à Jamesfort.

(57) Dans ſa Lettre, Stibbs marque nettement que le Journaliſte de 1661 eſt Vermuyden.

(58) L'Auteur, ni Moore, ne nous apprennent pas ce que produiſirent ces recherches & ces eſſais. Ainſi le Public n'a pas beaucoup de lumieres à tirer de ce Voyage pour la connoiſſance des Mines d'or de la Gambra.

STIBBS. 1724.

il jetta l'ancre à Jamesfort, après avoir employé deux mois & vingt-trois jours dans son voyage. Il n'avoit pas perdu un seul Homme, de ceux qui l'avoient accompagné pendant toute la route; & ceux qui étoient partis malades retournerent en bonne santé. Il joint à sa Relation le nombre des Esclaves qui furent achetés sur la Riviere de Gambra dans l'espace de quatre ou cinq mois. Les Chaloupes de l'Isle de James en amenerent à Jamesfort, de Joar & de Kuttejar, pour le compte de la Compagnie Royale d'Afrique, dans les mois d'Octobre, Novembre, Décembre, 1723, & de Mars 1724. . 144

Nombre d'Esclaves vendus en trois mois.

1723	Décemb. Capit. *Hamilton*; Vaisseau, *Kirke*, pour la Barbade . .	30
	Décemb. Capit. *Redwell*; Vaisseau, l'*Advice*, pour la Jamaïque	150
	Novemb. Chaloupe Françoise, pour Gorée . . .	46
	Décemb. Chaloupe Françoise, pour Gorée . . .	100
	Total	326

SUPPLEMENT. On a dû remarquer que le Capitaine Stibbs ne croit pas que le Niger & la Gambra soient la même Riviere, & qu'il accuse également les Anciens & les Modernes de s'être trompés dans cette opinion. Moore (59) nous donne, à la fin de son Journal, les raisons de Stibbs; mais les ayant mêlées avec ses réponses, il est assez difficile de les remettre dans l'ordre d'où l'on doit supposer qu'il les a tirées. Il y manque même quelques mots, qui en peuvent rendre le sens douteux. Les Auteurs de ce Recueil ont tâché de suppléer à ce défaut par un petit nombre d'interpolations. Ils ont crû devoir séparer aussi les réponses de Moore, & les placer à la suite, avec une réplique, dont ils abandonnent le jugement au Lecteur.

Opinion de Stibbs sur l'indentité de la Gambra & du Niger.

Ses quatre objections.

1. La *Gambra*, dit Stibbs, est distinguée par ce nom, qui lui est propre, & l'on n'apprend pas des Habitans qu'elle en ait jamais porté d'autre.

2. Sa source n'est pas à beaucoup près, si loin dans les terres que les Géographes l'ont représentée. Elle ne sort pas d'un Lac. Elle n'a pas de communication avec aucune autre Riviere, dont on puisse la faire descendre.

3. Les Négres assurent que la Gambra vient des Mines d'or, douze journées au-dessus de Barrakonda, & qu'elle y est si petite, que les Oiseaux la traversent à pied. Il n'y a pas de Négres qui la fassent sortir d'un Lac. Comment reconnoître le Niger à cette peinture?

4. Aucune des Rivieres qui se jettent dans l'Océan Atlantique au Nord de la Ligne, ne sort de la Gambra. A l'égard de celle du Sénegal, les François n'ont pas poussé leurs découvertes au-delà de Galam, c'est-à-dire, à plus de cinq ou six cens milles; &, les lieux où ils se sont arrêtés touchant aux confins de la Barbarie, ils ont remarqué qu'elle y est partagée dans les sables & les déserts de cette Contrée, & qu'elle y est fort petite.

Réponse de Moore à la premiere.

Moore répond à la premiere de ces objections, qu'il sçait par ses propres informations que les Mandingos n'appellent la Gambra que (60) *Batto*, c'est-à-dire, la *Riviere* par excellence; & que le nom de *Gambra* ou de *Gambia*, dont il croit que l'origine n'est pas plus ancienne que la premiere découverte des Portugais, n'est en usage que parmi les Négres qui sont en Commerce avec les Européens,

(59) Voyages de Moore, p. 298.

(60) Jobson n'entendit pas d'autre nom parmi les Négles que celui de *Gée* ou *Ji*, qui signifie *Eau* dans leur langue.

REPLIQUE,

Stibbs. 1724. Replique.

Replique. C'est précisément ce qui est en doute ; car Marmol assure que les Habitans appellent cette Riviere *Gambu*, du moins s'il faut s'en rapporter à d'Ablancour, Auteur de la Traduction Françoise. Les Auteurs de ce Recueil n'ont pû se procurer l'original Espagnol.

Réponse de Moore à la seconde objection.

A la seconde objection de Stibbs, Moore oppose l'autorité de Léon, du Géographe Nubien, de Ludolphe, & d'Hérodote. Léon parloit avec certitude, puisqu'il avoit vû le Niger à Tombuto. Léon & le Géographe Nubien parlent de l'Isle d'*Ulil*, qui fournissoit du sel sur le Niger, & des Royaumes de *Gualata* & de *Ghana*, par lesquels ils font passer cette Riviere. Moore prétend que l'Isle d'Ulil est celle de *Joalli*, à l'embouchure de la Gambra, & que Gualata & Ghana sont le Pays de *Jalofs* & *Yani*.

Replique.

Replique. On peut repliquer ici, 1o. que quoique Léon eut vû le Niger à Tombuto, ou près de cette Ville, ce qu'il dit de sa source ne porte pas sur son propre témoignage, & renferme même des contradictions ; que d'ailleurs il ne fait aucune mention de la Gambra ; en un mot, que le Niger n'a pas de rapport à l'objection. 2o. Tout ce que Moore ajoûte peut être certain, sans que la Gambra en soit moins une Riviere séparée ; car les Auteurs qu'il cite ne disent pas que le sel vînt par la Gambra ; & s'ils l'avoient dit, on seroit assez bien fondé à les accuser d'erreur ou d'imposture, puisque les cataractes & les basses auroient été des obstacles insurmontables pour le transport, & que la méthode présente des Négres est de porter le sel par terre. Les suppositions par lesquelles Moore veut soutenir son argument, sont non-seulement sans preuves, mais même sans vrai-semblance ; car pourquoi veut-il qu'*Ulil* soit *Joalli*, & que *Gualata* & *Ghana* soient le Pays de *Jalofs* & *Yani ?* Il ne peut se fonder que sur une petite ressemblance entre les noms. *Joalli*, par lequel il doit entendre le Royaume de Joalli, n'est pas connu pour une Isle ; ou du moins il n'est séparé du Continent que par une Riviere ; au lieu qu'*Ulil*, suivant la Géographie du Nubien, est située à une journée de navigation de l'embouchure du Nil, que par une autre erreur ce Géographe fait tomber faussement dans l'Océan Occidental ; de sorte qu'*Ulil* seroit plutôt *Sal*, une des Isles du Cap-Verd. A l'égard de Jalofs & d'Yani, quelle ressemblance y peut-on trouver avec *Gualata* & *Ghana ?* Moore n'en peut supposer qu'en prétendant que le G a la force de notre consonante J. Mais au contraire G est une gutturale des Arabes, comme nous l'avons déja fait observer.

Réponse de Moore à la troisiéme objection.

Moore répond à la troisiéme objection, que les Négres dont Stibbs reçut ses informations étoient probablement des Marchands, que leur intérêt portoit à lui cacher le Pays où ils exerçoient le Commerce : mais que pour lui, les *Jonkos* ou les Marchands auxquels il s'adressa, sçachant qu'il n'avoit aucune vûe qui pût leur nuire, ne firent pas difficulté de lui déclarer qu'à trente journées de Joar il y a trois grands Lacs près desquels ils passent. Il ajoûte que c'est l'opinion générale du Pays, & donne ici pour preuve une Lettre du Général Rogers, qu'il ne rapporte pas néanmoins dans son Journal. A l'égard des Mines d'or d'où les Négres de Stibbs font venir la Gambra, il prétend que cela peut être vrai de quelque autre Riviere qui tombe dans la Gambra ; mais que le véritable Canal du Niger, décrit par les Anciens, & qui s'accorde avec le cours de la Gambra, vient du Sud-Est de Barrakonda ; au lieu que les Mines d'or dont parle Stibbs, sont plutôt vers le Nord.

Stibbs. 1724. Replique.

REPLIQUE. La derniere partie de cette réponse nous paroît sans force, parce que de quelque point du compas qu'on fasse prendre son cours à la Gambra dans le petit espace qui est connu au-delà de Barrakonda, il n'est pas moins vrai que si elle vient du Niger, elle doit rouler ses eaux pendant quelques centaines de milles au Sud, ou plutôt au Sud-Ouest, & passer ainsi par les mines, dans la supposition qu'elles soient plus au Nord. Sur la premiere partie de la réponse, on replique à Moore qu'il peut avoir été trompé comme Stibbs par les Marchands Négres. Ils sçavoient, dit-il, qu'il n'avoit aucune vûe de Commerce sur la Riviere; mais étoient-ils sûrs qu'il ne revelât point leur secret à d'autres Européens?

Réponse de Moore à la quatriéme objection.

Enfin Moore répond à la quatriéme raison, que Stibbs n'apporte aucune preuve de ce qu'il avance, c'est-à-dire, qu'aucune des autres Rivieres ne sort de la Gambra; & qu'il sert peu d'alléguer que les François n'ont pas fait de découvertes sur le Sénegal au-dessus de Galam, parce qu'il en résulte uniquement qu'ils ignorent ce qui est au-dessus de Galam, & non que le Sénégal ne soit pas une branche de la Gambra.

Replique.

REPLIQUE. On convient avec Moore que la quatriéme raison de Stibbs revient peu à la question, ou qu'elle n'est d'aucun poids. Mais on porte le même jugement d'une conjecture de Moore, fondée sur quelques mots du Géographe Nubien, qui est un Auteur sans autorité pour tout ce qui appartient à cette partie de l'Afrique; & d'une longue citation de Labat (61) qui a déja été refutée.

CHAPITRE VI.

Voyages de François Moore dans les Parties intérieures de l'Afrique, contenant la description des Pays & des Habitans.

Introduction.

C'EST de l'Auteur même qu'on apprend les motifs qui l'ont porté à publier son Ouvrage. Pendant qu'il se trouvoit sur la Gambra, il faisoit le Journal de ce qui se passoit à ses yeux, moins dans la vûe de le donner au Public, que pour se former l'esprit, & fixer les événemens dans sa mémoire. Il étoit alors fort jeune, avec trop peu de loisir & d'habileté pour faire des observations dignes du Monde sçavant. Mais il assure que ce qui lui manque du côté des lumieres, est compensé par beaucoup d'exactitude & de bonne foi. Un autre mérite de sa Relation, c'est qu'elle est la derniere qui regarde ces Contrées, & qu'elle nous représente leur état actuel. A son retour en Angleterre, l'Auteur se laissa persuader de la mettre au jour, parce qu'elle contient particuliérement la description des Parties intérieures de l'Afrique; Pays peu connu, ou qui ne l'étoit que par des Relations suspectes, dont tout le monde vouloit approfondir la vérité.

Mérite de cet Ouvrage.

Moore a joint à son Journal celui du Capitaine Stibbs, avec quelques extraits des Historiens & des Géographes anciens, tels qu'*Hérodote*, le *Géo-*

(61) Voyez ci-dessus, à la fin du Chapitre II. de ce même Livre.

graphe de Nubie (62), *Léon*, surnommé l'Afriquain, & *Ludolphe* Auteur de l'Histoire d'Abyssinie. Ces passages, qui regardent le Niger & le Nil, doivent servir, dans les vûes de Moore, à nourrir l'ardeur & l'émulation pour les découvertes. Il observe que s'il avoit eu ces Auteurs en Afrique, ils lui auroient servi de guides dans ses recherches, & l'auroient mis en état de rendre un meilleur compte de tout ce qui fait l'objet de ses remarques. Aussi paroît-il que les Notes dont son Ouvrage est enrichi, n'ont été composées qu'en Europe, sur la lecture des Ecrivains dont il regrete d'avoir été si mal pourvû dans son Voyage. Il s'efforce, dans ces Notes, de découvrir les noms modernes des lieux qu'il a trouvés dans les Livres anciens, & son opinion est toujours appuyée de quelque preuve.

INTRODUCTION.

De quoi il est composé.

Il promet une Lettre du Général Rogers, sur l'idée que les Négres ont de certains Lacs, d'où ils font sortir la Riviere de Gambra. Mais cette piece s'étant égarée, il ne put se la procurer des Secretaires de la Compagnie, quoiqu'ils lui eussent accordé des extraits de plusieurs Mémoires qui regardent le Commerce des Gommes. Outre la Préface, dans laquelle Moore expose ainsi les fondemens de sa Relation, on rrouve à la tête de l'Ouvrage, qui est dédié au Duc de Montagu, une Lettre de fort bonne main, qui contient une vûe générale de l'Afrique, & de ses Habitans, avec la conquête de la Barbarie par les Arabes, & des Royaumes Négres par les Mores. L'Auteur de cette Lettre nous apprend, sur le témoignage de l'Amiral Perez, alors Ambassadeur de Maroc à Londres, que la Ville de Tombuto existe réellement; qu'elle est soumise à l'Empereur de Maroc; qu'elle est gouvernée au nom de ce Prince, par un Bacha, qui est généralement de la race des anciens Rois du Pays; & que la plus grande partie de l'armée des Négres, qui a fait dans ces derniers tems une figure si éclatante dans cet Empire, où elle faisoit les Empereurs & les déposoit à son gré, avoit été levée à Tombuto, & tiroit ses recrues de cette Ville. On lit aussi dans la même Lettre que la Carte de la Gambra, donnée par Moore, est composée d'après divers Plans levés sur les lieux par le Capitaine *John Leach*. Au reste cette Carte, quoiqu'aussi grande que la nôtre, n'est qu'un abregé de son original, qui est quatre ou cinq fois plus grand.

Témoignage de Perez Ambassadeur de Maroc, sur la Ville de Tombuto.

Carte de Moore.

Nous ajoûterons ici, pour la satisfaction des Lecteurs, les titres de plusieurs pieces que Moore a cru devoir inserer dans sa Relation.

Pieces jointes à sa Relation.

1. Journal du Capitaine Stibbs sur la Riviere de Gambra.
2. Remarques du Capitaine Stibbs, avec les observations de l'Auteur.
3. Extraits du Géographe de Nubie & de Léon l'Afriquain.
4. Extrait de l'Histoire d'Ethiopie, de Ludolphe.
5. Passage d'Hérodote.
6. Quelques mots de la langue des Mandingos, qui est la plus étendue de toutes les langues des Négres.
7. Quelques Lettres & quelques Mémoires, appartenant au Commerce des Gommes.
8. Journal d'une personne qui fit le Voyage de la Riviere de Gambra sous le régne de Charles II.

(62) Cet Ouvrage est du douziéme siécle. Mais sa principale utilité est pour quelques Parties orientales de l'Afrique.

INTRODUCTION.

9. Etabliſſement de la Compagie Royale d'Afrique à Jamesfort, en 1730.

A l'égard des Voyages particuliers de Moore, ils ſont rapportés en forme de Journal, c'eſt-à-dire, avec un mêlange qui préſente enſemble les matieres les plus oppoſées, ſuivant l'occaſion que l'Auteur avoit de les écrire. Cette méthode, ou plutôt ce défaut de méthode, rendant la narration fort ſéche & fort confuſe, on a pris le parti de ranger ici chaque ſujet dans l'ordre qui lui appartient, & de diviſer l'Ouvrage en deux parties; l'une qui contient le Voyage de l'Auteur, depuis l'Angleterre juſqu'à l'Iſle *James*, & les événemens dont il fut témoin pendant le ſéjour qu'il fit dans cette Iſle: l'autre, qui regarde ſes divers Voyages d'un Comptoir à l'autre, & ſes obſervations dans toutes ces courſes.

Méthode à laquelle on s'attache ici.

L'Ouvrage de Moore a paru à Londres en 1738, (in-8o, 418 pages ſans la Préface & les Lettres). Il eſt orné de douze Planches, outre la Carte. 1. Vûe de Jamesfort, au Nord-Nord Oueſt. 2. Plan de l'Iſle James. 3. Vûe de Jamesfort du côté du Nord. 4. Vûe de la Ville de Foulis, & des Plantations voiſines. 5. Un Négre, montant ſur un Palmier. 6. Oiſeau inconnu, pris ſur la Gambra. 7. & 8. Inſectes extraordinaires. 9. Plan de Yamyamakonda. 10. Portrait de *Humey Haman Seaka*, Roi de Barſalli. 11. Oiſeau à couronne.

Planches qui ornent l'Ouvrage de Moore.

§. I.

MOORE. 1730.

AU mois de Juillet 1730, François Moore, après avoir fait connoître ſa capacité par les preuves ordinaires, s'engagea pour trois ans au ſervice de la Compagnie Royale d'Afrique, en qualité d'Ecrivain dans l'Iſle James. Il partit de Londres le 2 de Septembre, pour s'embarquer à Graveſend, ſur la *Dépéche*, Vaiſſeau de la Compagnie, commandé par le Capitaine Hall. L'ayant trouvé parti pour les Dunes, il ſe rendit par terre à *Deal*, où il fut reçu à bord. On mit à la voile le 10, avec un tems favorable. Mais on fut repouſſé, la nuit ſuivante, par des vents impétueux, qui retinrent le Vaiſſeau à l'ancre juſqu'au 18. Le 20, à la pointe du jour, on apperçut l'Iſle d'Olderney à cinq lieues de diſtance. Le matin du jour ſuivant, on découvrit la haute terre de Plymouth, à ſix ou ſept lieues. Le 2 d'Octobre, on eſſuya une violente tempête, qui dura juſqu'au ſept. Cadiz ſe trouvant le Port le plus voiſin, on prit le parti d'y relâcher. Il fallut s'y ſoumettre à la viſite des Officiers de Santé, & l'on acheta par cette incommode cérémonie la liberté de deſcendre au rivage.

En quelle qualité l'Auteur ſe rend dans l'Iſle James.

Tempête qui le jette à Cadiz.

Moore apprit que la Garniſon de la Ville étoit compoſée de deux Régimens. Mais il avoit beſoin de cet avis pour donner le nom de Soldats à quelques miſerables, accablés de miſere & d'années, qui n'avoient pas la force de ſoutenir leurs armes. Les fruits, tels que les Pommes, le Raiſin & les Grenades, étoient en abondance à Cadiz, excellens & à bon marché. Le vin y étoit auſſi fort bon, mais aſſez cher, puiſqu'il ſe vendoit quatre ſchellins le gallon; le pain aigre & mal paîtri. Moore eut l'occaſion de voir deux enterremens, qui n'avoient aucune reſſemblance avec ceux d'Angleterre. Un des deux morts, après une Meſſe chantée ſur le cadavre, fut porté dans un cercueil couvert de peau, ſous une voûte fort éloignée de l'Egliſe, où l'on ne voyoit point de foſſe, ni d'autres marques de ſépulture, mais ſeulement un amas de trois ou quatre cens têtes, rangées l'une ſur l'autre, comme des

Ses obſervations dans cette Ville.

boulets de canon dans un Arsénal. Là, les porteurs secouant le corps sur leurs épaules le jetterent hors du cercueil, & sortirent avec tous les spectateurs, en fermant la porte sans autre cérémonie.

MOORE, 1730.

L'autre mort fut accompagné d'environ cent Prêtres, tous un flambeau à la main, & conduit dans l'Eglise même au bord d'un trou de deux pieds en quarré, où les Porteurs laisserent glisser le cercueil, les pieds devant, & fermerent aussi-tôt l'entrée. Moore jugea que c'étoit celle d'un caveau. On voit par ce récit qu'il avoit besoin de voyager, pour acquerir un peu d'expérience.

Il observe qu'il est fort dangereux à Cadiz de passer trop tard dans les rues pendant la nuit. Dans l'espace de six jours, deux personnes y furent assassinées. L'un étoit Anglois. On l'exposa dans une place publique, pour attendre qu'il fût reconnu, & pour recueillir de quoi fournir à son enterrement. Il avoit été blessé d'un coup de *Spada*, qui entrant par l'œil gauche avoit traversé le crane. L'autre étoit Espagnol.

Mauvaise police à Cadiz.

Après avoir renouvellé leur provision d'eau & réparé leurs voiles, les Anglois partirent le 13, mais ils furent retardés plusieurs jours par le calme. Le 19, ils essuyerent un tonnerre affreux, avec beaucoup d'éclairs & de pluie. Le 24, une voie d'eau les mit en danger. Ils découvrirent le lendemain *Palma*, une des Canaries, à la distance d'environ six lieues. Ferro se présenta le lendemain, dans un tems fort obscur. Le tonnerre & la pluie ne les abandonnerent pas durant trois jours.

Le 2 de Novembre ils passerent le Tropique du Cancer, où ils virent l'Oiseau nommé le Tropique, remarquable par sa queue, qui est composée d'une seule plume. Ils furent amusés par la chasse des Poissons volans, dont plusieurs voloient l'espace d'un demi-mille. Le même jour, ils découvrirent la terre près du Cap Blanc, à six lieues de distance. Le 6, ils s'approcherent de la Côte vers l'embouchure du Sénégal, & le jour suivant, ils se trouverent vis-à-vis les deux monts du Cap-Verd. Le 9, ils virent le Cap Sainte-Marie, qui forme la pointe Sud de la Riviere de Gambra, & le soir du même jour, ils jetterent l'ancre à l'embouchure de cette Riviere. Enfin le 10, ils entrerent dans le Canal, en cotoyant la rive. Le Pays leur parut fort agréable, par le mêlange des bois & des campagnes couvertes de riz, qui étoit alors dans sa plus belle verdure. Ils passerent l'Isle Charles après-midi; & le soir ils jetterent l'ancre près de l'Isle James.

Oiseaux & Poissons du Tropique.

Le lendemain au lever du Soleil, ils saluerent le Fort de sept coups de canon. On leur en rendit cinq. Les Passagers descendirent aussi-tôt, & furent présentés au Gouverneur. Moore fait ici la description de l'Isle, du Fort & du Pays sur les deux bords de la Riviere; mais elle n'ajoûte rien à celle qu'on a déja lûe dans les Relations précédentes. (*)

Moore arrive à Jamesfort.

Il fut logé commodément près du Comptoir, avec les autres Ecrivains. Leur table étoit fort bien servie de provisions fraîches, car on tuoit chaque jour un Bœuf. Les Négres apportoient de la volaille au Fort; & ceux qui n'aimoient pas le Bœuf, avoient la liberté d'acheter à fort bon marché, des Poules, des Canards, & différentes sortes de gibier. Les légumes étoient fournis gratis, comme le Bœuf & le pain, par les Officiers de la Compagnie, qui les

Il s'y établit commodément.

(*) D'ailleurs il y a été cité pour les confirmer.

MOORE. 1730.

tiroient des jardins de Jilfray. Il y avoit dans le Fort une provision de farine, un Four & des Boulangers, de sorte qu'on y avoit du pain frais tous les jours. Les Huîtres y étoient en abondance, & pendant la basse marée chacun en pêchoit soi-même aux pointes Nord & Nord-Ouest de l'Isle. Le vin & l'eau-de-vie se vendoient à bon marché. Mais l'Auteur conseille à ceux qui feront le même Voyage de se pourvoir de lits, de coffres, & d'habits.

Divers incidens.

Le 12, Harrison, troisiéme Facteur du Comptoir, partit sur la Chaloupe l'*Avanture*, pour se rendre à Tankroval, Ville de la rive du Sud, à douze lieues de Jamesfort. Le 13, on vit arriver de St Jago, une des Isles du Cap-Verd, quelques Massons Portugais, que le Gouverneur avoit demandés pour les réparations du Fort. La nuit suivante, les Sentinelles donnerent vivement l'allarme à l'occasion de quelques efforts que les Esclaves Négres avoient faits pour s'échapper. Les plus mutins furent chargés de chaînes, & le chef de la révolte, qui étoit tombé plus d'une fois dans la même faute, fut condamné à recevoir cent coups de fouet. Le 16, Hamilton, autre Ecrivain, arrivé sur le même Vaisseau que Moore, reçut ordre de se rendre à Tankroval à la suite d'Harrison, pour l'aider à l'établissement d'un petit Comptoir, que le Gouverneur vouloit opposer aux entreprises d'Antoine *Vas*, Portugais. Ce Négociant, qui étoit riche de dix mille livres sterling, faisoit depuis long-tems un Commerce particulier avec les Vaisseaux Anglois d'Interlope.

Incendie du Comptoir François d'Albreda.

Le 17 de Novembre, on vit les flammes s'élever avec des tourbillons de fumée au-dessus du Comptoir François d'Albreda. Le Gouverneur de Jamesfort se hâta d'y porter du secours, accompagné de douze Soldats. Mais leur assistance n'empêcha point que l'édifice ne fût fort endommagé, & qu'il ne pérît un Esclave sous les ruines.

Le Gouverneur se rendit le 22 à Jerga, dans la Riviere de Vintain, pour y traiter, avec le Roi, de l'établissement d'un nouveau Comptoir. L'ancien édifice étoit en si mauvais état qu'il ne pouvoit plus être habité. On obtint du Roi la permission de le rétablir, & Banks, un des Secretaires de la Compagnie, fut nommé pour y faire sa résidence. Mais, dans ce Voyage, un Matelot, qui se laissa tomber de la Chaloupe, fut entraîné par les vagues. Le lendemain, son corps fut trouvé flottant, & ses Compagnons prirent soin de l'enterrer sur la rive. Mais le 24, on le retrouva fort loin de sa fosse, à demi dévoré par les Loups. Il avoit la tête, un bras, & la moitié de l'estomach emportés, sans qu'on pût s'imaginer pourquoi le reste du corps avoit été plus épargné. On lui creusa une fosse plus profonde.

Corps d'un Anglois dévoré par les Loups.

St Domingo.

Moore étoit passé le 20 sur la rive du Nord, pour visiter *St Domingo*, Village composé de quelques Cabanes vis-à-vis du Fort, & qui fournit de l'eau à l'Isle James. Delà il se rendit à Jilfray, qui en est éloigné d'un mille & demi, en traversant des prairies où l'herbe a sept ou huit pieds de hauteur. Il vit, en chemin, quantité de Lezards, qui avoient la tête aussi jaune que l'or. Le 24, il alla, deux milles plus loin, jusqu'à Seaka, Ville habitée par quelques Portugais. Ils y ont une Eglise, mais dont ils font peu d'usage.

Jilfray.

Seaka.

1731.

Le 3 de Janvier 1731, *Stoneham*, Capitaine du Brigantin le *Jean-Marie*, Vaisseau d'Interlope, qui étoit arrivé trois jours auparavant, fut arrêté à Jilfray par les Habitans, pour s'être dispensé de payer les droits ordinaires

au Roi de Barra. Le Gouverneur envoya l'Enseigne du Fort à son secours; mais on ne put obtenir sa liberté qu'en promettant de payer cent vingt barres. Le même jour, après dîner l'Auteur, avec l'Enseigne, nommé *Kerr*, & deux ou trois Soldats, voulut faire l'essai de la Chaloupe l'Isle James, qui avoit été nouvellement lancée. Mais il s'éleva un vent si froid qu'ils faillirent d'être submergés. A leur retour, ils virent arriver au Fort un jeune Eléphant, dont les Négres faisoient présent au Gouverneur. On apprit aussi la mort de *Forbes*, Ecrivain de Joar, après une courte maladie qui lui venoit d'avoir bû avec excès. Le 10, Moore accompagna le Gouverneur dans une visite qu'il rendit à M. de *Tredillac*, Capitaine du *Saint Michel*, Vaisseau François qui étoit à l'ancre au Port d'Albreda. Ils y furent retenus à souper, & ne revinrent qu'à la fin de la nuit.

MOORE. 1731.

Un Capitaine Anglois est arrêté par les Négres.

Le 15, un Secretaire, nommé *Rusling*, qui dans une maladie mortelle ne put s'assujettir à garder sa chambre, fut emporté par la force du mal; mais plus effrayé des Loups que de la mort, il demanda instamment que sa fosse eut six pieds de profondeur, pour s'assurer en mourant de n'être pas dévoré par ces animaux carnaciers. Le jour suivant, le Gouverneur accompagné des Capitaines Levinstone & Jenkins, de l'Auteur, & de quelques autres Anglois, se rendirent à bord du *Succès*, Vaisseau du Capitaine Cummins, qui étoit à l'embouchure de la Riviere. En revenant le lendemain au soir, dans la Chaloupe l'*Avanture*, ils tomberent sur les rocs de l'Isle *Charles*, où ils se trouverent tout d'un coup sur quatre brasses de fond. L'inquiétude leur ayant fait faire des mouvemens trop précipités, ils se virent aussi-tôt sur le roc, c'est-à-dire, dans un danger qui augmentoit à chaque moment. Tout le monde prêta la main au travail, sans excepter le Gouverneur. On prit le parti de soulager la Chaloupe, en précipitant dans les flots une provision de farine & la moitié du leste. Enfin s'étant dégagé du péril à minuit, on prit le parti de descendre dans l'Isle pour y attendre le jour. Le matin, Moore & les autres, tuerent plusieurs Oiseaux de mer, & découvrirent un Cérisier, arbre fort rare dans le Pays. Le fruit n'en étoit pas mur; mais l'arbre & les feuilles ressembloient parfaitement aux Cérisiers d'Angleterre.

Extravagance d'un Anglois.

Danger où le Gouverneur se jette imprudemment.

Cérisiers rares dans ce Pays.

Le 19 de Février, on vit entrer dans la Riviere un Brigantin, avec Pavillon François, qui portoit M. de *Vans*, Directeur général des Etablissemens de France au Sénegal. Il salua le Fort de sept coups de canon, qui lui furent rendus dans le même nombre. Le jour suivant, il vint d'Albreda, où il avoit jetté l'ancre, pour faire sa visite au Gouverneur Anglois. Il dîna dans le Fort avec tout son cortege; & le Gouverneur s'étant rendu le jour d'après sur le bord François, y demeura jusqu'à minuit. Le 22, un des Empereurs de Fonia, fit demander la permission de venir au Fort. A son débarquement, il fut salué de cinq coups de canon, & reçu par le Gouverneur, qui avoit diverses raisons de le ménager. Son nom étoit *Tassal*. Il venoit demander de la poudre & des balles, pour se défendre dans une guerre qu'il avoit contre ses voisins. C'étoit un jeune homme fort noir & de très-belle taille. Il portoit pour habit une espece de Hautes-chausses qui lui tomboient jusqu'aux genoux, & une chemise de coton qui avoit l'apparence d'un surplis. Ses jambes & ses pieds étoient nuds; mais il avoit la tête couverte d'un grand bonnet d'où pendoit une queue blanche de Chévre. Il étoit venu dans un grand Canot,

Le Directeur François du Sénegal arrive dans la Gambra.

Visite de l'Empereur de Fonia.

MOORE. 1731.

avec une escorte de seize Négres, armés de fusils & de coutelas. Trois Tambours Mandingos marchoient devant lui, en battant d'une seule main, & trois femmes, qui l'accompagnoient aussi, dansoient vivement au son. Il passa la nuit dans le Fort. Le lendemain à son départ, il fut salué de neuf coups de canon.

Propriétés de son Pays.

Labat nous apprend que le Prince de *Foigny* ou de *Fonia*, prend le titre d'Empereur, & qu'il est reconnu dans cette qualité par les Rois voisins, qui lui payent un tribut. Ses Etats n'ont pas beaucoup d'étendue, mais ils sont fort peuplés. Ses sujets sont industrieux & livrés au Commerce. Le Pays leur fournit les nécessités de la vie, avec assez d'abondance pour les partager avec leurs voisins. Les grains, les fruits, les racines & les légumes y croissent de toutes parts, entre plusieurs belles Rivieres qui donnent de la fécondité au terroir. Le vin de Palmier y est de la meilleure espece, & se vend à fort bon marché. Les Bestiaux & la Volaille n'y sont pas plus chers. On trouve dans les Habitans de la douceur & de la civilité. Ils aiment les Etrangers, & particuliérement les François. (63)

Quelques Anglois assassinés par les Négres.

Le 28, *Craigue* & *Colwell*, Commandans du Brigantin le *Rubis*, sortirent de la Riviere pour faire voile à la Côte d'or, où ils eurent le malheur d'être taillés en pieces par les Négres. Colwell y périt, avec la plûpart des Matelots. Craigue, s'étant jetté dans la Chaloupe par la fenêtre de sa Cabane, se sauva avec un petit Négre qui le servoit. Le huit de Mars, on fit présent de deux Porc-épics au Gouverneur. Le même jour, un Ecrivain, nommé *Johnson*, fut envoyé à *Kolar*, dans le Royaume de *Barra*, pour y établir un Comptoir; mais n'y trouvant point autant d'Ivoire, de Cire & de Gomme qu'on l'avoit esperé, la Compagnie, qui soupçonna ses Agens de quelque défaut de conduite, ordonna que cet établissement fût abandonné en 1733.

Jilfray, grande Ville.

Moore se rendit, le 4 d'Avril, à Jilfray dans le Royaume de Barra. C'est une Ville assez grande, sur le bord de la Riviere, un peu au-dessous de l'Isle James. Elle est habitée par des Mandingos, & par quelques Mahométans, qui y ont une assez jolie Mosquée. Le Comptoir Anglois est dans une situation agréable. Il a plusieurs Jardins qui fournissent des fruits & des légumes au Fort.

Festin magnifique, donné par les François.

Le Gouverneur dîna le 18 au Comptoir François d'Albreda. Moore donne une idée magnifique de cette Fête. On servit à dîner soixante-treize plats, & plus de trente à souper. On tira, dans cet intervalle, plus de deux cens coups de canon. Ce fut au bruit de cette brillante artillerie que la femme d'un Anglois nommé *Gilmore*, accoucha d'une fille; & Moore fait remarquer que cette observation n'est pas inutile, parceque la mere & l'enfant s'étant conservées dans une parfaite santé, on demeura persuadé, contre l'opinion vulgaire, que les femmes blanches peuvent accoucher dans cette partie de l'Afrique sans qu'il leur en coûte la vie.

Opinion fausse.

Le Général François étant venu prendre congé des Anglois le 20, il fut salué de treize coups à son débarquement, & du même nombre à son départ. Le jour suivant, il mit à la voile pour St Jago, à bord du *Duc de Bourbon*. En passant devant le Fort, il salua les Anglois de treize coups, qui lui furent rendus.

(63) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 271.

Le

Moore. 1731.

Le 15 de Mai, à la pointe du jour, Moore vit tomber de la pluie pour la premiere fois, depuis qu'il avoit pris terre en Afrique. Le soir du même jour *Lée*, Capitaine de la *Perle*, Vaisseau de Guerre, arrivé à l'embouchure de la Riviere pour observer les Pyrates, aborda au Fort dans sa Chaloupe, & prit les informations qui regardoient son emploi. Le 20 de Mai, au soir, Colling, Serrurier du Fort, s'étant enivré dans une partie de débauche, tira un coup de mousquet sur un Officier, & le manqua; mais la balle, après avoir failli d'en blesser deux autres, entra dans la Salle où le Gouverneur étoit en compagnie. Cette offense parut demander une punition exemplaire. Il fut enfermé dans une étroite prison, & chassé la corde au cou, du service de la Compagnie. On le fit partir, quelques jours après, sur le Vaisseau la *Guinée*, qui faisoit voile en Angleterre. Stibbs, second chef du Comptoir, dont la santé avoit beaucoup souffert du climat, prit la même occasion pour retourner dans sa Patrie.

Punition exemplaire d'un yvrogne.

Retour de Stibbs en Angleterre.

Le 4 de Juin, la *Nymphe de Mer*, Chaloupe de la Compagnie, revint du Comptoir de Jereja. Elle avoit été fort endommagée par le tonnerre, qui avoit brisé son mât, mis le feu à son avant, & tué douze Poules qui se trouvoient sur le tillac. L'Auteur prend quelquefois soin d'ôter l'air de puérilité qu'on pourroit trouver à ses remarques. Il observe ici que le tonnerre avoit brisé les os des Poules sans qu'il parût aucune trace de son passage à la peau. Le 29, il accompagna le Gouverneur à Vintain, qui n'est qu'à six lieues de Jamesfort. Ils y arriverent en quatre heures. Cette Ville est située sur la Riviere du même nom. Elle appartient à l'Empereur de Fonia. Sa situation est sur le penchant d'une colline, qui se termine au bord de la Riviere. Elle est habitée par des Portugais & des Mahométans. Sa Mosquée qui est beaucoup plus belle que son Eglise, est couronnée d'un œuf d'Autruche au sommet. Vintain reçoit des provisions en abondance, de la Nation des *Flups*. Le Canton produit beaucoup de Cire; unique motif qui a porté les Anglois en 1730 à s'y former un Comptoir. Au-dessus de la Ville, il se trouve quelques arbres au milieu d'un beau tapis de verdure, ce qui rend la perspective fort agréable. Le Gouverneur Anglois y fut bien reçu de l'Alkade & du Peuple. L'Empereur s'y rendit lui-même, pour régler l'affaire du Comptoir.

Effet singulier du Tonnerre.

Situation de Vintain.

Moore observa les usages des Habitans avec beaucoup de curiosité. L'habillement du Peuple est un Pagne de coton, qui tombe de la ceinture jusqu'aux genoux, avec une autre piece également informe qui leur couvre l'épaule droite. Tous les hommes ont le bras gauche nud. Mais les femmes sont entiérement couvertes, & leurs habits descendent jusqu'au dessous du mollet. Elles prennent beaucoup de soin de leurs cheveux, qu'elles coupent en différentes formes; & leur parure de tête n'est pas sans agrément. Les hommes ont des bonnets d'étoffe de coton, qu'ils ornent de plumes, & de queues de Chévres. Leurs meubles ne sont pas fort recherchés. Ils consistent dans quelques petites armoires, qui contiennent leurs habits; une natte soutenue de quelques planches, pour leur servir de lit; un grand vase de terre où ils conservent de l'eau; une ou deux calebasses, qui leur servent de tasses; deux ou trois mortiers de bois, dans lesquels ils pilent leur bled; quelques mannequins pour l'y renfermer, & deux ou trois grandes moitiés de calebasses qui leur servent de plats. Ils s'embarrassent si peu d'amasser des provisions,

Usages de ses Habitans.

MOORE. 1731.

qu'ils vendent généralement ce qu'ils ont de superflu. Dans un tems de famine, ils sont capables de passer deux ou trois jours à jeun. L'Auteur en fut témoin l'année d'après. Mais ils ne peuvent s'abstenir de fumer dans aucun tems. Ils cultivent eux-mêmes leur tabac. Leurs pipes sont d'une terre rougeâtre ; c'est-à-dire la tête , qui est tournée assez proprement. Le tuyau est un roseau de cinq ou six pieds de long. Leurs Marchands, qui voyagent beaucoup , portent des pipes qui tiendroient demie pinte. Les maisons de Vintain ont sept ou huit toises de circonférence. Elles sont composées d'argile ou de terre grasse , & couvertes d'herbes ou de feuilles de Palmier. Les portes en sont fort petites. Au lieu de tourner sur des gonds , elles coulent dans l'intérieur du mur. L'Auteur trouva toutes les maisons fort nettes , mais infectées d'une odeur de poisson corrompu & d'autres alimens.

Jereja & sa situation.

Le 2 de Juillet , Moore partit de Vintain avec le Gouverneur pour se rendre par eau à Jereja. Ils furent accompagnés de l'Empereur jusqu'à leur Barque. Jereja (64) n'étant qu'à huit lieues de Vintain , & quatorze de l'Isle James , ils y arriverent le soir. Cette Ville , où les Anglois ont un Comptoir , est habitée par des Portugais & des Négres Bagnons. Le Commerce y est fort avantageux pour la Cire. Au long de la Riviere , le Pays est agréable & propre à la chasse. Moore y tua une Oye sauvage , qui pesoit vingt livres, & un Serpent verd de cinq pieds de long , qui étoit à dévorer un Lézard. Le 5 , n'ayant pû trouver de Chevaux , pour voyager par terre , comme ils se l'étoient proposés , ils descendirent la Riviere de Vintain dans leur Barque , & remonterent la Gambra jusqu'à Tankroval. Cette Ville est agréablement située sur la rive. Sa longueur est d'un demi-mille. Elle a , par derriere , à cinq cens pas de distance , une colline couverte de bois , qui régne l'espace de quelques milles au long de la Riviere , & qui offre des promenades fort agréables dans les grandes chaleurs. Tankroval est divisé en deux parties , l'une habitée par les Portugais , l'autre par des Mandingos. Les premiers , qui sont en assez grand nombre , ont une Eglise , & un seul Prêtre , dont le ministere est annuel. Tous les ans il lui vient un successeur de St Jago. Le grand nombre de Canots que les Marchands de la Ville employent au Commerce de la Riviere , la feroit prendre pour un lieu extrêmement frequenté. Les maisons des Mandingos ressemblent à celles de Vintain. Celles des Portugais sont quarrées , & fort commodes. Le Gouverneur Anglois , après avoir passé quatre jours au Comptoir , rentra dans sa Barque pour retourner à Jamesfort ; mais un de ces orages , que les Portugais nomment *Tornado* , le força de relâcher à la pointe de Seaka , à six milles de l'Isle James.

Tankroval. Description de cette Ville.

Poisson monstrueux nommé *Requin* ou *Sehark*.

Le 19 de Juillet , *Verman*, célebre Négociant de Cachao , qui s'étoit rendu par terre à Jereja , vint conferer sur les affaires du Commerce avec le Gouverneur. Le 13 d'Août , une jeune Esclave , qui étoit à se laver les pieds sur le bord de la Riviere , fut emportée par un *Requin* , monstre marin , que les Anglois appellent *Sehark*.

(64) Labat dit que Jereja n'est qu'à sept lieues de Vintain ; qu'il donne son nom à un Royaume qui s'étend assez loin au Sud , où les François & les Anglois ont des Comptoirs ; & que dans les querelles des deux Nations , l'Empereur ne manque jamais de les réconcilier, en prenant parti pour les plus foibles ; parce qu'il trouve son intérêt à les entretenir en paix. Afrique Orientale , Vol. IV. p. 274.

Moore. 1731.

Le 24 d'Août, Moore reçut ordre du Gouverneur d'aller résider quelque tems à *Joar*, pour y apprendre la nature du Commerce sous la conduite de Roberts, & se rendre digne d'être bien-tôt revêtu de la qualité de Facteur. Il partit le 28 avec Roberts, qui occupoit depuis long-tems cet emploi. Dans leur passage, ils essuyerent de violens Tornados, qui les obligerent d'avoir recours plusieurs fois à leur ancre. Ils rencontrerent le Capitaine Ramsey, qui venoit de Joar, où il s'étoit saisi de plusieurs Habitans, pour tirer raison de l'injustice d'un Négociant nommé Serin Donso, qui ayant reçû de lui une somme d'argent, à condition de lui procurer une bonne cargaison, l'avoit indignement trompé. Toute la Ville, révoltée contre la perfidie de Serin Donso, le força de satisfaire Ramsey, & de racheter les Captifs.

Moore va résider à Joar.

Moore arriva au Port de Joar le 4 de Septembre, mais si tourmenté par les mosquites & les mouches de sable, qu'à peine eut-il la force de se traîner de la Barque au Comptoir. Le même jour, (65) *John Leach*, Commandant de la Chaloupe l'*Avanture*, relâcha au même Port, en revenant de Fatatenda où les espérances du Commerce l'avoient conduit. Mais divers orages lui avoient fait perdre ses ancres, & l'avoient mis dans la nécessité de se servir de son canon pour y suppléer.

Il y arrive fort incommodé des mouches.

Joar est situé dans le Royaume de Barsalli, à trois milles de Kower, au milieu d'une belle plaine environnée de bois, qui servent de retraite à quantité de Bêtes farouches. On compte deux milles du bord de la Riviere à la Ville. Mais la moitié du chemin se fait par eau, dans une Crique, ou un Canal si étroit, qu'à peine les Barques y peuvent passer. Le reste se fait à pied, & forme une promenade fort agréable dans le tems de la sécheresse, mais sujette aux inondations dans la saison des pluies. La Ville de Joar est habitée par des Portugais, qui l'avoient autrefois rendue florissante. Elle est tombée depuis quelques années dans la derniere décadence. Il n'y reste pas plus de vingt maisons avec celle du Roi, & celle de la Compagnie, qui contient seule autant d'édifices que toutes les autres ensemble. Un mille au-delà, on rencontre une chaîne de montagnes, couvertes d'arbres & de rocs, qui s'étendent l'espace de cent lieues à l'Est. Elles offrent des promenades fort agréables en Eté; mais les pluies y rassemblent un grand nombre de Bêtes feroces, qui les rendent fort dangereuses. Il se trouve beaucoup de Poisson dans la Crique, & de Gibier dans la Plaine. L'eau de la Riviere est fort bonne à Joar.

Description de Joar.

Quatre jours après l'arrivée de Roberts & de Moore, le Roi de Barsalli arriva dans cette Ville, accompagné de ses trois Freres, *Bumey Haman Seaka*, *Bumey Haman Bonda*, & *Bumey Loyi Eminga*. Ils étoient escortés de cent Chevaux & d'autant de Négres à pied. Quoique la Maison du Roi fût commode, il voulut se loger dans le Comptoir. Non-seulement il s'empara du lit de Roberts, mais s'étant enivré le soir, il fit tenir ce Facteur par ces gens, & lui prit dans sa poche la clef du Magasin, dont il se servit pour enlever un Baril d'Eau-de-vie. Cette provision ne lui dura que trois jours, au bout desquels il recommença ses recherches. Harrison, autre Facteur Anglois, qu'une maladie dangereuse retenoit au lit, avoit dans sa chambre une

Le Roi de Barsalli vient au Comptoir Anglois.

Tyrannies que l'yvrognerie lui fait exercer.

(65) C'est l'Auteur de la Carte de la Gambra.

MOORE. 1731.

cantine qui contenoit quelques bouteilles de la même liqueur. Sa Majesté l'ayant apperçue ordonna qu'elle lui fût apportée, malgré la résistance du malade, qui s'efforça de lui persuader que sa cantine contenoit des papiers d'importance. Le Monarque protesta de son côté qu'il sçavoit trop bien distinguer les reservoirs de liqueurs; & se saisissant de ce trésor, il ne cessa pas d'être ivre aussi long-tems qu'il lui resta de l'eau-de-vie. Cependant il étoit trop généreux pour n'en pas offrir leur part aux Facteurs. Ses gens, & même ses deux Ministres, dont l'un étoit Général de ses armées, & l'autre Intendant de ses Finances, volerent le Comptoir, ouvrirent les armoires & les coffres, & s'accommoderent de tout ce qui picqua leur avarice ou leur curiosité. Quelle apparence, pour quatre ou cinq Anglois, de pouvoir resister à trois cens Négres? Bumey Haman Bonda, un des Freres du Monarque, remplit sa bouche d'eau en feignant de boire, & la souffla au visage de Moore, Le jeune Anglois sensible à cet affront, prit le vase & jetta au Prince ce qui restoit d'eau. Ce fut le commencement d'une querelle sanglante. Le Prince tirant son couteau se précipita sur Moore pour le poignarder. Quelques Seigneurs Négres, qui avoient été témoins de cette scene, s'efforcerent d'arrêter les coups. Ils n'y réussirent qu'à peine. Enfin les plus sensés ayant représenté au Prince l'indécence de sa conduite, exciterent si vivement sa honte & son repentir, qu'il se jetta aux pieds de Moore, en gémissant de sa faute, & ne voulut se relever qu'après en avoir obtenu le pardon. Il devint ensuite son meilleur ami. Une autre fois le même Haman Bonda, vint frapper la nuit à la porte du Comptoir, le pistolet à la main, en déclarant qu'il vouloit entrer dans la chambre du Roi son frere. On l'arrêta malgré ses emportemens. Le Roi, qui en fut informé le lendemain, lui envoya défendre de se présenter devant lui, & le condamna le même jour à lui donner trois Esclaves.

Querelle de Moore avec le Frere du Roi.

Violence de ce Prince. Il est puni.

Cette Cour importune partit de Joar le 16, après avoir dépouillé Roberts de tout ce qu'il avoit dans sa chambre, jusqu'à ses Livres, que ces Brigands voulurent vendre à un Marbut de Kower. Mais le Marbut leur dit que c'étoient des Livres de comptes; sur quoi ils les lui laisserent, pour les rendre aux Anglois du Comptoir.

Le 17 d'Octobre, Harrison fit le voyage de Jamesfort, dans la seule vûe de chercher du reméde à des maux terribles, qui lui étoient venus de l'excès des liqueurs fortes. Le 5 de Novembre à minuit, Moore se saisit d'un Domestique Négre qui avoit pris la clef du Magazin sous le chevet de Roberts pendant son sommeil, & qui s'en servoit pour voler des marchandises. Le 12, il passa une Autruche par Joar, chargée (66) d'un Homme qui l'amenoit de Fatatenda, d'où *Connor*, chef du Comptoir, l'envoyoit au Gouverneur de Jamesfort. Le 3 de Janvier, la *Gambra*, Vaisseau de la nouvelle Angleterre, arriva au Port de Joar, avec sa cargaison de Sel & de (67) *Rum*. Le 18, Moore vit présenter au Roi de Barsalli un Chameau d'une grosseur extraordinaire, de la part du Damel (68) de Kayor, Roi voisin du Sénegal. Ce jour apporta le sujet d'un chagrin fort sensible à l'Auteur, par la mort de

Autruche sur laquelle un homme voyage.

1732.

(66) L'expression est si nette, que malgré la peine qu'on sent ici à croire ce fait, on ne peut se dispenser de le rapporter dans les termes de l'Auteur.

(67) Liqueur extraite du Sucre.

(68) Moore dit le Roi de Damel. Mais on a déja remarqué que c'est une erreur.

Houghton, son intime ami, qu'il avoit laissé dans la meilleure santé du monde à Jamesfort. Il en rapporte les circonstances, pour servir d'exemple à ceux qui employent les remédes de la Médecine sans précaution. Houghton se sentant indisposé pendant la nuit, pria un de ses amis, qui avoit son lit dans la même chambre, de lui donner dans un verre d'eau, quelques gouttes de Laudanum qu'il avoit apportées d'Angleterre. L'autre, qui étoit dans l'obscurité, versa le Laudanum au hazard; & le malheureux Houghton s'endormit pour ne se réveiller jamais.

MOORE. 1732.

Indiscrétion funeste.

Le 22 Janvier, on vit revenir à Joar le Roi de Barsalli, avec un grand nombre de ses Sujets qu'il vouloit vendre pour l'esclavage. Il se mit en possession du Comptoir Anglois, comme il avoit fait la premiere fois; ce qui obligea Moore de dépêcher un de ses gens au Gouverneur & au Conseil de Jamesfort, pour leur demander quelque reméde contre cette persécution. Il étoit arrivé à Joar une Chaloupe Angloise d'Interlope, commandée par le Capitaine Clarke. Le Roi saisit l'occasion qu'elle lui présentoit de mortifier les Agens de la Compagnie, en affectant de commencer son Commerce avec Clarke. Il prit même des manieres fort hautes avec Roberts & l'Auteur, sous prétexte qu'ils l'avoient offensé en faisant conduire au Fort le Négre qui avoit été surpris dans le Magazin.

Retour du Roi de Barsalli à Joar.

Le 27 après-midi, il arriva au Port de Joar un Vaisseau de la Compagnie nommé la *Réputation*, avec une cargaison d'environ six mille Barres. Mais le Capitaine apprenant la conduite du Roi, ne jugea point à propos de débarquer ses marchandises, & prit le parti d'attendre qu'il se fût retiré avec ses Gardes. Cependant ce Prince continua de commercer avec Clarke, & força même les Facteurs du Comptoir de lui prêter leur Magazin pour y placer ses marchandises. Il s'y renfermoit souvent avec son cortege, pour y boire & fumer. Un jour qu'il y étoit en débauche il prit un Mousquet, qu'il ne croyoit pas chargé, & tirant au hazard il blessa *Tomba Mendez*, fils du dernier Roi de Barsalli par une femme Portugaise.

Nouvelles insultes qu'il fait aux Facteurs.

Ce Tomba Mendez, étoit l'Auteur de toutes les violences où le Roi s'étoit emporté. Dans la haine qu'il portoit aux Anglois, & qu'il avoit sans doute héritée de sa mere, il l'excitoit à ne garder aucun ménagement pour le Comptoir; car le Roi étoit de fort bon naturel, sur-tout lorsqu'il étoit sobre & qu'il avoit la liberté de suivre ses inclinations. Moore lui représenta que s'il eut été malheureusement de l'autre côté du Magazin, la balle auroit traversé les poudres, & n'auroit pas manqué de faire sauter tout l'édifice. Cette idée l'ayant effrayé, il reprocha aux Anglois de tenir des armes chargées, & leur demanda si c'étoit contre lui qu'ils usoient de cette précaution; comme si ses rapines continuelles, ne les eussent pas mis en droit de penser à leur défense. Un de ses Officiers avoit la clef du Magazin, & l'ouvroit chaque nuit pour y dérober quelques marchandises. Tous les Domestiques Négres du Comptoir avoient pris la fuite, dans la juste crainte d'être vendus pour l'esclavage.

Il se laisse conduire par Tomba Mendez.

Cependant les Troupes de Barsalli partirent le 3 de Février; mais ce ne fut qu'après avoir ouvert le Bureau de Moore & ceux de Roberts & d'Harrison, d'où ils enleverent en marchandises & en autres effets de la Compagnie, jusqu'à la valeur de deux cens barres. Ces trois Facteurs prirent enfin

Résolution des Facteurs après son départ.

MOORE. 1732.

la résolution de décharger le Vaisseau, après avoir fait l'Inventaire des marchandises qui restoient dans le Magazin ; & Moore avec le Capitaine *Boys*, qui commandoit le Bâtiment, se rendirent à Jamesfort, pour informer le Gouverneur de la situation du Comptoir. Ils y arriverent le 11 de Février ; mais le Gouverneur étoit parti depuis quelques jours pour *Barring-ding*, Ville du Royaume de Barra, où d'autres affaires l'avoient appellé. Il ne revint que le 14.

Il se passa quinze jours avant que le Conseil de Jamesfort eut trouvé le moyen de remédier aux désordres de Joar. Il avoit été si peu satisfait de l'inventaire des marchandises qui restoient au Magazin, que rejettant une partie de la fraude sur les anciens Facteurs, il résolut d'ôter la direction du Comptoir à Roberts & d'en revêtir Moore. Les ordres du Gouverneur furent expediés dans cette vûe. Moore, qui en étoit l'objet principal, en fut aussi le porteur. Les vents contraires lui firent mettre cinq jours dans le voyage, pendant lesquels il observa que l'eau étoit somache jusqu'à quarante lieues du Fort. Enfin s'étant rendu à Joar, il présenta ses Lettres au Facteur Roberts, qui fut si mécontent de la disposition du Conseil, qu'ayant pris un habit de Négre, il prit le parti d'aller vivre à Kower.

Moore est nommé Chef du Comptoir.

Situation de Kovver.

Cette Ville est à trois milles de Joar, & n'en est séparée que par une plaine, où l'on ne voit aucun arbre, mais qui est couverte de la plus belle herbe du monde. Aussi forme-t-elle un lieu charmant, pour la promenade & pour la chasse. La Ville est divisée en trois parties, qui sont distinguées par différens noms ; Kower, *Jonakonda* & Tourakonda. La premiere & la derniere sont habitées par des Mahométans, & l'autre par des Jallofs. Chaque partie n'a pas moins d'un mille de tour. Elles sont situées toutes trois au pied de plusieurs collines à l'Ouest, avec une plaine d'excellent pâturage à l'Est. On y fait de tres-bonnes étoffes de coton. En un mot, c'est la principale Ville de la Gambra, & la plus célebre pour le Commerce.

Le 22 de Mars, on recut avis, à Joar que *Major*, Capitaine du Bâtiment de la Nouvelle Angleterre, avoit été massacré par le Peuple de Kassan, à l'instigation de *Choquo Vas*, Portugais établi dans cette Ville. Le 23, *Pearson*, autre Capitaine Anglois, avertit Moore que sur quelques discours qu'il avoit entendu tenir en Portugais aux Habitans de Kower, il ne doutoit pas que le Comptoir de Joar ne fût ménacé de quelque insulte, par le conseil de Roberts qui ne respiroit que la vengeance, & l'exhorta beaucoup à se tenir sur ses gardes. Moore aima mieux s'exposer à toutes sortes d'évenemens que d'abandonner le Comptoir au pillage. Le même jour, il vit arriver treize Jallofs, qui s'étant introduits avec violence, l'insulterent & le maltraiterent long-tems pour se faire donner de l'eau-de-vie. Il ne put s'en délivrer qu'avec le secours d'un Vieillard du Pays, qui représenta leur injustice aux Jalofs, en les ménaçant de porter ses plaintes au Roi, Ils confesserent, en se retirant, qu'ils avoient suivi les conseils de Roberts.

Roberts tourne sa vengeance contre Moore.

Moore vécut plusieurs jours dans ces allarmes. Tous les Domestiques du Comptoir s'étoient laissés séduire par Roberts, & l'avoient suivi dans son nouvel établissement. Il continua d'envoyer des Jalofs, pour voler le Magazin pendant la nuit. Moore en surprit plusieurs, & punit séverement leur audace. Aussi-tôt Roberts donnoit avis au Conseil que Moore maltraitoit les Habitans du Pays.

MOORE. 1732.

Le 5 d'Avril, Harrison & Davis arriverent sur une Chaloupe de la Compagnie, avec ordre, pour Moore, de remettre la Direction du Comptoir à Davis, & d'accompagner Harrison à Yamyamakonda. Le Conseil déclaroit dans sa Lettre, qu'il regardoit Roberts comme un homme perdu, & qu'avec la miserable passion qu'il avoit pour les liqueurs fortes, la Compagnie ne pouvoit plus rien espérer de ses services. Cependant Harrison envoya, le même soir à Kower, pour le faire presser de retourner au Comptoir. Mais n'osant paroître, il chargea le Messager de répondre qu'on ne l'avoit pas trouvé. Harrison fit renouveller ses instances. Dans l'impossibilité de se cacher, Roberts prit le parti d'obéir. Il reconnut qu'il s'étoit rendu coupable en s'absentant du Comptoir; & la force de ses remords le rendant sincere, il confessa qu'il avoit envoyé plusieurs fois des Jallofs pour insulter Moore. Harrison lui déclara qu'à l'arrivée de Brown, dont Davis & Moore alloient prendre la place à Yamyamakonda, il s'embarqueroit avec lui pour se rendre au Fort, d'où le Conseil avoit résolu de le faire partir pour l'Angleterre, sur la *Guinée*, Vaisseau qui devoit mettre à la voile dans deux mois. Moore quitta Joar le 9. Il arriva le 10 à Yanimarrow, le plus agréable Port de la Riviere, par la beauté de sa situation, & par l'ombrage qu'il tire d'une multitude d'arbres. Le 15, il se rendit à Kassan, petite Ville à trois milles de Joar, sur la rive Nord de la Gambra. La palissade flanquée de terre, dont elle est environnée, avec des ouvertures pour la Mousqueterie, & des Tours d'observation, la rendent capable d'une fort bonne défense. Aussi étoit-elle sans cesse en guerre avec quelqu'un des Cantons voisins. Les Agens & les Messagers de la Compagnie n'étoient pas plus respectés par ses Habitans. Mais en 1724 la plûpart furent faits prisonniers; & le *Slati* qui se nommoit *Makamar*, ayant été forcé de prendre la fuite, se retira dans une Ville nommée *Medina*, sur la Riviere *Sami*, où il vivoit encore en 1732. Depuis le même tems, celle de Kassan est devenue une des plus paisibles du Pays. Aussi-tôt que les Anglois y furent descendus, tout le Peuple s'étant assemblé autour d'eux, ils demanderent au Slati d'où lui étoit venu l'audace de tuer le Capitaine Major. Il fit une réponse que Moore prit soin d'écrire sur le champ dans ces termes :

Moore est envoyé à Yamyamakonda.

Roberts est condamné à retourner en Angleterre.

Kassan, Ville dangereuse.

» Il y a peu d'années que cette Place jouissoit d'un Commerce considérable; » ce qui attiroit plusieurs Vaisseaux étrangers, qui maltraitoient quelquefois » les Habitans, & qui enlevoient sans droit & sans sujet nos amis & nos » parens. L'année derniere, votre Capitaine Stoneham, prit un de mes » Neveux, sous prétexte que le Seigneur *Choquo Vas*, Portugais qui demeu» re dans cette Ville, ne lui avoit pas tenu fidélement sa parole. De même, » votre Vaisseau de la nouvelle Angleterre commençoit à me traiter fort » mal. Lorsqu'il fut arrivé dans mon Port, le Roi du bas Yani, dans les » Etats duquel cette Ville est située, m'envoya un Esclave à vendre. Je le » menai au Capitaine Major. Mais comme il n'avoit pas de bonnes mar» chandises, ou du moins de marchandises à mon gré, je differai le marché » jusqu'après la réponse que je voulois recevoir du Roi sur mes diffi» cultés. Le Capitaine ayant souhaité que l'Esclave demeurât sur son bord » jusqu'à la réponse du Roi, j'y consentis. Le Roi me fit défendre de ven» dre l'Esclave, parce qu'il n'étoit pas satisfait des marchandises. Je retour-

Apologie que le Chef de Kassan fait de sa conduite.

MOORE. 1732.

„ nai à bord pour communiquer cette réponse au Capitaine. Il se mit en „ colere, & refusa de me rendre l'Esclave. Je ne me plaignis pas beaucoup; „ mais étant rentré dans la Ville j'assemblai mon Peuple, & je lui expli- „ quai le cas. Nous rappellâmes toutes les injures que nous avions reçûes „ d'un grand nombre de Commerçans particuliers, & nous prîmes la réso- „ lution d'arrêter le Vaisseau. Le Capitaine fut tué dans l'action; & j'en eus „ beaucoup de regret; mais je donnai sa Chaloupe, avec des provisions, au „ reste de ses gens, & je leur laissai la liberté de partir.

Telle fut, dit Moore, la réponse de Slati. Elle nous fit juger que les Habitans étoient résolus de soutenir leur action; & nos forces n'étant pas suffisantes pour les réduire, nous prîmes le parti de retourner à bord & de continuer notre voyage.

Divers Comptoirs de la Compagnie Angloise.

Le 16, Moore arriva devant *Bruko*, qui est située sur la rive Sud de la Gambra, dans le Pays de Jemarrew, à un demi-mille de la Riviere. La Compagnie y forma un Comptoir dans la même année; mais il fut brûlé l'année suivante, & tout-à-fait abandonné en 1735. Moore s'y arrêta trois jours, & se rendit ensuite à Dubokonda, pour y conferer avec les Chefs de cette Ville sur l'établissement du Comptoir à Bruko, qui est sous leur protection. Le 20, il fit voile à Kuttejar, où la Compagnie avoit autrefois un Comptoir, qui fut détruit en 1725 par les inondations, & transferé à Sami, sur la Riviere du même nom. Le 26, il arriva au Port (69) d'Yamyamakonda.

Moore s'arrête à Yamyamakonda.

Cette Ville est située sur la rive Nord de la Gambra, environ quarante milles par terre au-dessus de Bruko, & presqu'à la même distance au-dessous de Fatatenda. Trois milles plus loin, dans les terres, on trouve la Ville de *Sutamor*, près de laquelle est un Lac qui abonde en poisson. La Compagnie avoit établi en 1730, un Comptoir à Yamyamakonda. Il fut brulé, & rebâti, deux ans après. Moore s'y arrêta, tandis qu'Harrison continua son voyage.

Eclairs prodigieux.

Mumbo Jumbo.

Il se passa peu de nuits où l'air ne fût enflammé, aux environs de Yamyamakonda, par une prodigieuse quantité d'éclairs. Moore les observa soigneusement, sans en pouvoir pénétrer la cause. Le 6 de Mai, il fut visité par un *Mumbo Jumbo*, invention mystérieuse des Habitans (70) pour imposer du respect & de la soumission à leurs femmes. Le 10, un Esclave de la Compagnie, étant à se laver dans la Riviere, fut emporté par un Crocodile.

Retour de Harrison.

Le 10 de Juin, Harrison revint sur la Chaloupe l'*Avanture*, commandée par le Capitaine *Leach*. Il avoit remonté vingt-deux lieues au-delà de Fatatenda, dans l'Esquif de la Chaloupe, pour faire de nouvelles découvertes sur la Riviere; mais il avoit été arrêté par une chaîne de rocs, qui avoit été le terme de son voyage. Le soir, Moore ayant visité Harrison sur sa Chaloupe, un affreux *Tornado*, qui s'éleva subitement, les mit dans le dernier danger. Tandis qu'ils travailloient à s'en garantir, il entra dans la Cabane

Tornado. Mouches singulieres.

(69) La Carte le met à cinquante-cinq milles par terre, c'est-à-dire en ligne droite. En ajoûtant un cinquiéme pour les détours de la Riviere, c'est environ soixante-six milles par eau. Voyez les Relations précédentes.

(70) C'est une imitation de l'Horey, qu'on a vû dans la Relation de Jobson. Cet usage sera mieux expliqué par l'Auteur.

une

une multitude étonnante de certaines Mouches à grandes aîles, qui se précipiterent sur les chandelles. Une partie s'y brûla les aîles. Celles qui se reposerent sur les tables, & dans d'autres lieux, ne parurent plus qu'autant de gros vers, de l'espece qui s'appelle Maggots. Il s'y trouva aussi plusieurs autres insectes, que Moore prit plaisir à dessiner.

Moore. 1732.

Le 24, les eaux de la Riviere commencerent à s'enfler, & l'on ne vit plus aucun signe de la marée. Quelques jours après, Moore partit à cheval pour se rendre à *Nakkaway*. La premiere nuit, il arriva au Port de Bassi, dans le Royaume de Tomani, au Sud de la Gambra, à quinze milles de Yamyamakonda par terre. Le chemin est couvert de bois, & traversé par une colline assez escarpée. Moore n'eut pas d'autre logement que la Cabane d'un Négre. Le lendemain, ayant laissé son Cheval à Bassi, il passa la Riviere dans un petit Canot; & marchant à pied l'espace de sept milles, moitié bois & moitié plaine, il découvrit *Nakkaway*, Ville du *haut Yani*, au Nord de la Riviere. Les Habitans lui firent un accueil fort civil, quoiqu'ils passent pour brutaux, & qu'ils soient en effet mal disposés pour les Etrangers, comme la plûpart des autres Nations du même Pays.

Voyage de Moore à Nakkavvay.

C'étoit autrefois l'usage du même Canton, & Moore ajoûte qu'il en reste encore des traces, que celui qui avoit vendu quelque chose le matin, pouvoit rompre son marché avant la fin du jour en restituant le prix qu'il avoit reçu, pourvû qu'il ne manquât pas de faire sa demande avant que le Soleil fût couché. Le Gouverneur de la Compagnie Angloise en avoit fait l'expérience douze ans auparavant. S'étant arrêté à Nakkaway dans un Voyage de Commerce, il y avoit acheté une Vache, qui ne lui avoit couté qu'une barre. Après l'avoir payée, il avoit jugé à propos de lui couper la queue. Le Négre s'en étant apperçu prit la résolution de tirer avantage de la coutume établie. Il retourna vers le Gouverneur; & feignant de vouloir marier le lendemain sa fille, à qui il étoit obligé de faire une dot, il redemanda sa Vache, comme le seul bien qu'il eût à donner. L'Anglois, sans se défier de l'artifice, ordonna sur le champ que la Vache fut rendue. Ses gens l'amenerent. Mais le Négre, affectant beaucoup de surprise, déclara que ce n'étoit pas sa Vache, que la sienne avoit une queue, & qu'il étoit surprenant qu'on cherchât à le tromper. Le Gouverneur lui expliqua naturellement qu'après l'avoir achetée, il lui avoit coupé la queue. Quoi? s'écria le Négre, vous avez coupé la queue de ma Vache? J'estimois ma Vache trois cens barres avec sa queue. Vous ne partirez pas sans me les avoir payées. En vain le Gouverneur représenta que l'ayant achetée, elle étoit devenue son bien, & qu'il avoit eu le droit d'en disposer. Tous les Habitans ayant pris parti contre lui en faveur de l'usage, il fut obligé de payer trois cens barres pour la queue d'une Vache. Il prit même le parti de dissimuler cet affront; & lorsqu'il eut acheté son nombre d'Esclaves, il quitta Nakkaway sans se plaindre. Mais il ne faisoit que differer sa vengeance. L'année suivante, ayant fait armer une grande Chaloupe, sur laquelle il mit jusqu'à douze canons, il publia qu'elle étoit destinée pour faire un voyage de Commerce. On ignora qu'il s'y fût lui-même embarqué; & pendant toute la route il se cacha soigneusement. Lorsqu'il fut devant Nakkaway, il fit descendre le Capitaine, pour annoncer aux Habitans qu'on arrivoit avec une belle cargaison & qu'on avoit

Usage dont un Gouverneur Anglois est la dupe.

Vengeance du Gouverneur.

MOORE. 1732.

besoin d'Esclaves. Six Chefs de la Ville, entre lesquels se trouvoit le Maître de la Vache, s'empresserent de se rendre à bord. S'ils furent extrêmement surpris d'y reconnoître le Gouverneur, ils ne furent pas moins effrayés de se voir arrêter par son ordre & charger de chaînes. Cependant de six qu'ils étoient, on en relâcha un, pour aller déclarer à la Ville que le Gouverneur étoit venu demander la restitution de ce qui lui avoit été pris avec autant de perfidie que d'injustice; & tandis qu'on mettoit le Négre à terre dans l'Esquif, la Chaloupe fit connoître par une décharge de son artillerie qu'on étoit en état de pousser plus loin la vengeance. Les Habitans, trop persuadés qu'ils n'étoient pas capables de resister à des forces superieures, se hâterent d'envoyer à bord dix de leurs meilleurs Esclaves, qui, à trente barres par tête, faisoient la somme qu'ils avoient extorquée au Gouverneur. Ils confesserent en même-tems leur faute; & reconnoissant qu'ils avoient mérité d'être punis avec plus de rigueur, ils promirent que la Compagnie n'auroit jamais à se plaindre de leur bonne foi.

Supplément de Marchandises pour les Comptoirs.

Le 8 de Juillet, le Capitaine *Boys*, & *Galand*, Facteur de Bruko, arriverent au Port de Yamyamakonda, pour avertir Moore que la Chaloupe l'Aventure, partie de l'Isle James avec cent mesures de Sel & deux cens Gallons de *Rum*, se trouvoit arrêtée vis-à-vis Bruko par la force du vent, & que dans la saison où l'on étoit déja, il y avoit peu d'apparence qu'elle pût avancer plus loin. Il fut résolu de la décharger à Bruko, pour attendre un tems & des occasions favorables. En effet les orages étoient si fréquens, qu'un Magazin de Coton fut renversé par un Tornado. Cependant on trouva moyen, le 28, de faire amener la provision de Rum à Yamyamakonda, dans un Canot à six rames. Cette résolution fut prise au hazard de tous les événemens, parce que le Rum est d'un Commerce fort avantageux dans la saison des pluies.

Moore se rend à Fatatenda avec Johnson.

Le 29, on vit arriver à Yamyamakonda, *Johnson*, nommé par le Conseil pour succéder à *Peters*, second Facteur de *Fatatenda*, qui étoit mort nouvellement. Moore partit avec lui pour Fatatenda le 24 d'Octobre. Ils passerent le matin par *Kanuba*, petite Ville qui a son Port à deux milles. Vers midi, ils arriverent à Bassi, autre Port à dix milles de Kanuba. A trois heures après-midi, ils traverserent *Burda*, résidence de l'Usurpateur de Tomani. Deux heures après, ils passerent à Kolar, dans le Royaume de Kantor; & six milles plus loin ils arriverent vis-à-vis de Fatatenda, où ils traverserent la Riviere. Sa largeur, dans cet endroit, est égale à celle de la Tamise au Port de Londres. Son cours y est fort rapide, & le Canal très-profond. Dans le tems de la sécheresse, les marées s'y élevent de trois ou quatre pieds; mais beaucoup moins dans la saison des pluies. Des deux côtés de la Riviere, le Pays est couvert de bois. Il est fort bas du côté du Sud; mais le Comptoir est situé sur la rive du Nord, dans le Royaume de Woolli, à dix milles de toute autre Habitation. La vûe s'étend sur la Riviere l'espace de plusieurs milles, & découvre au loin, sur l'autre bord, une grande partie du Royaume de Kantor. Dans un lieu si désert, on entend, pendant toute la nuit, les cris d'une infinité de Bêtes farouches. Ce Comptoir fut abandonné l'année suivante. Hamilton demeuré seul, c'est-à-dire, sans aucun Anglois, depuis la mort de Peters, reçut une joye extrême de l'arrivée d'un nouveau Facteur.

Situation de ce lieu.

Moore. 1732.

Moore se disposoit à retourner au lieu de sa résidence, après avoir passé deux jours à Fatatenda; lorsqu'il fut arrêté par un Messager de *Huma Badji*, Usurpateur de la Couronne de Tomani, qui le pria d'attendre l'arrivée de son Maître. En effet, Huma Badji parut le même jour, avec une escorte de deux cens Hommes bien armés, qu'il se proposoit d'envoyer au secours du Roi de Woolli, contre le Frere de ce Prince, qui avoit excité la révolte au sein de ses Etats. Huma Badji est fils du dernier Roi de Tomani; mais par une loi qu'on a déja rapportée, la Couronne devant passer sur la tête de son Cousin, il a trouvé le moyen de persuader au Peuple, ou du moins de publier que le Roi son Pere n'est pas mort. Une troupe de gens résolus, qu'il entretient dans la Ville de Burda, soutiennent son usurpation; & personne n'ose mettre en doute que le feu Roi soit vivant. Il est lui-même fort âgé, mais aimé de ses sujets. En joignant quelques Volontaires à ses Gardes, il a trouvé le moyen de conquérir le Royaume de Woolli, qu'il a donné au Roi qui le possede actuellement. Aussi regne-t-il dans les Etats de ce Prince, avec autant d'autorité que dans les siens. Il y est même plus redouté; car les Habitans de Sutamor, Ville de Tomani, à trois milles de Yamyamakonda, marquent peu de respect pour ses ordres. On le voit rarement au Comptoir de cette Ville. Mais à Fatatenda, il traite les Facteurs Anglois avec peu de ménagement. Il leur demande sans cesse des marchandises, & sur le moindre refus, il employe la force pour les prendre. Il est si passionné pour les liqueurs fortes, qu'il arrache aux Facteurs jusqu'à leur propre provision. Ils sont obligés de l'enterrer dans les bois à l'arrivée de ce Tyran, & de s'en priver jusqu'à son départ.

Visite de Huma Badji, & caractere de cet Usurpateur.

Moore avoit eu dessein d'aller de Fatatenda à Nakkaway, en suivant la Riviere du côté du Nord; mais les criques, qui sont en grand nombre sur cette rive, commençant à se ressentir de l'augmentation de la Gambra, il craignit de trouver des obstacles invincibles. Il reprit du côté du Sud. Une petite montagne qu'il eut à traverser, entre Burda & Bassi, lui parut la plus roide qu'il eut passée de sa vie. C'est un rocher continuel qui ne laisse pas d'être couvert d'arbres. Il arriva le soir au Port de Bassi, où il passa la Riviere pour se rendre à Nakkaway. Après y avoir employé la nuit à ses affaires, il repassa le matin à Bassi; & montant sur le Cheval qu'il y avoit laissé, il regagna le Comptoir d'Yamyamakonda.

Moore revient par terre à son poste.

Le 22, il observa que la marée recommençoit à monter & descendre. L'air, qui avoit été d'une chaleur excessive depuis vingt jours, devint plus froid & plus pésant. Il s'élevoit des brouillards le soir & le matin.

Changement du tems.

Moore partit le 31 à la pointe du jour, pour se rendre à Bruko, où il vouloit que son Sel fût mesuré sous ses yeux. A neuf heures du matin, il passa par Buille, Ville agréablement située, dans une vallée qui est environnée de hautes montagnes. A midi, il entra dans *Kora*, petite Ville de Jemarrew, où l'ancien Empereur, après avoir été chassé par le Peuple de Dubokonda, vit tranquillement comme en exil. Six milles plus loin, à l'Ouest, on apperçoit une autre Ville de même nom, dont les environs sont de grandes campagnes semées de riz. Le soir, Moore se rendit à Chaukonda, grande Ville, environnée d'un cercle de palissades, au pied d'une montagne pierreuse, qui termine la plaine à quatre milles de la Gambra. Il s'y

Moore se rend par terre à Bruko. Sa route.

MOORE. 1732.

logea chez l'Alkade. Sa chambre étoit ſpacieuſe. Pour lit, il y trouva une natte aſſez propre, ſoutenue par des fourches de bois; mais il y fut cruellement tourmenté des moſquites. Cet Alkade devint Empereur de Jemarrew, l'année que l'Auteur revint en Angleterre.

Situation & force de Dubokonda.

Le jour ſuivant, Moore étant parti de grand matin, arriva vers midi à Dubokonda, Ville bien fortifiée ſuivant les uſages du Pays. Elle eſt ſituée au Sud de la Riviere, à neuf milles de Bruko. On y diſtingue deux Villes; l'une entourée de pieux, ou plutôt d'arbres, fichés dans la terre à fort peu de diſtance, & joints par un parapet de terre qui a la force des murs de brique. L'autre environnée ſeulement de roſeaux & de clayes, comme les Parcs où l'on renferme les Moutons dans pluſieurs Pays de l'Europe. Cette derniere méthode eſt la plus commune dans toutes les Villes, & même dans les Comptoirs de la Gambra. Les Habitans de Dubokonda ont ſecoué le joug de l'Empereur de Jemarrew, leur Monarque légitime, & lui ont donné un ſucceſſeur qu'ils nomment *Suma*. A trois heures après midi, Moore arriva dans la petite Ville de Kolikonda, qui eſt renommée par les agrémens des jeunes Filles. Il entra le ſoir dans Bruko, d'où l'on compte quarante milles juſqu'à Yamyamakonda.

Entretien de Moore avec un Empereur détrôné.

Deux jours lui ayant ſuffi pour terminer ſes affaires, il ſe remit en chemin le 29. Il paſſa la nuit à Chaukonda. Le lendemain il arriva le matin à Kora, où l'Empereur détrôné lui envoya un plat de riz fort dégoûtant, & le fit prier de venir paſſer avec lui quelques momens. Ils ſe promenerent pendant deux heures. L'Empereur prit plaiſir à raconter toutes les circonſtances de ſa dépoſition, & ſe félicita de trouver plus de contentement dans ſa retraite, qu'il n'en avoit jamais goûté dans ſon ancienne grandeur. A midi, l'Auteur traverſa Fetiko, ſur les frontieres de Jemarrew. Cette Ville avoit été conſidérable dix ans auparavant; mais la férocité de ſes Habitans avoit cauſé ſa ruine. Un Seigneur de Tomani, nommé *Klargi Soli*, étant venu pour s'établir ſous leur protection, avec une ſuite nombreuſe, ils avoient pillé ſes Beſtiaux & maltraité ſon cortege. Dans le reſſentiment de cette inſulte, Klargi Soli ſecondé de ſes gens avoient fondu ſur eux les armes à la main, & leur avoit fait quantité de priſonniers pour réparer ſa perte. Ils avoient été ſi deshonorés par cette avanture, que tout le monde fuioit une Ville où l'on reſpectoit ſi peu les droits de l'Hoſpitalité. Moore arriva le ſoir à Yamyamakonda.

Droit d'hoſpitalité en honneur chez les Négres.

Le 20, à huit heures & demie du ſoir, il y eut une éclipſe totale de Lune, qui dura juſqu'à dix heures & un quart.

Incendie du Comptoir de Bruko.

Le 18 Décembre, *Connor*, aſſocié de l'Auteur, dans les ſoins du Comptoir, partit pour Nakkaway. Dans ſon abſence, Moore reçut avis de l'Alkade de Bruko, que le Comptoir avoit été conſumé par le feu, & que le Facteur, Philippe Galand, devenu fou de cet accident, avoit tenté de ſe noyer. Ayant fait rappeller auſſi-tôt Connor, il partit immédiatement pour Bruko, où il ſe rendit dans l'eſpace de vingt heures. Il trouva la ſanté de Galand auſſi dérangée que ſa raiſon. L'Alkade s'étoit ſaiſi de la clef du Magazin, que la flamme avoit heureuſement épargné, & la remit fidélement à l'Auteur, qui écrivit ſur le champ au Conſeil pour l'informer de cette diſgrace. Le lendemain on vit remonter ſur la Riviere une longue Barque, qui appar-

tenoit au *Trial Snow*, Vaisseau d'Interlope, commandé par le Capitaine Clarke. Quelques Négres ayant demandé à ses gens qui ils étoient, ils répondirent qu'ils appartenoient au Seigneur Antoine *Vas*, Portugais de Tankroval, & qu'ils alloient au Port de Bassi pour en amener des Esclaves. Ce déguisement venoit de la crainte des Habitans du Pays, que plusieurs Vaisseaux d'Interlope avoient maltraités, & que l'exemple du Slati de Kassan avoit mis dans la disposition de repousser l'insulte par la force. Cependant la même Barque descendant la Riviere, à la fin du jour, le 6 de Janvier, son Pilote, qui se nommoit *Hayes*, ne fit pas difficulté de s'approcher de la rive pour saluer Moore. La raison étoit revenue à Galand. Aussi-tôt qu'il eut appris l'arrivée d'une Barque Angloise, il vint supplier Hayes de le recevoir à bord, & de le conduire au Capitaine Clarke, sous prétexte qu'il avoit besoin d'acheter mille choses nécessaires. Envain Moore & l'Alkade s'efforcerent de lui faire perdre cette pensée. Il partit vers minuit avec la Barque. Le lendemain à midi, un Négre, qui le servoit, revint à Bruko, pour apprendre à Moore que son Maître & le Pilote Hayes s'étoient noyés.

MOORE. 1733.

Barque du Capitaine Clarke, & son malheur.

Le Pilote se noye avec un Facteur.

Tandis que Moore réflechissoit sur cet accident, les Matelots & l'Interpréte de la Barque arriverent à Bruko, & lui raconterent leur infortune. Vers quatre heures du matin, se trouvant près des Isles *Sappos*, ils avoient entendu sortir du fond de l'eau un grand bruit qui répondoit à la tête de la Barque. L'Interpréte Négre les ayant assurés qu'ils étoient sur une basse fréquentée par les Chevaux marins, Hayes avoit fait tirer un coup de fusil pour les effrayer. Mais un de ces animaux, qui avoit peut-être été blessé du coup, heurta si furieusement la Barque, à coups redoublés de dents ou de pieds, qu'il brisa une planche du fond. Hayes averti qu'elle se remplissoit d'eau, donna ordre qu'on gagnât aussi-tôt la terre. On n'en étoit qu'à dix toises, lorsque la Barque s'étant abîmée tout d'un coup, Hayes & Galand, qui ne sçavoient pas nager, eurent le malheur de périr dans les flots. Ceux qui avoient eu le bonheur de gagner la rive y demeurerent jusqu'à midi, vis-à-vis l'endroit où la Barque s'étoit enfoncée. Mais pressés par la crainte des Bêtes farouches, autant que par la faim, ils venoient implorer le secours de Moore, en attendant l'occasion de rejoindre leur Capitaine. Comme la Barque s'étoit enfoncée par son propre poids, & qu'elle étoit tombée directement, ils avoient jugé par la hauteur dont son mât surpassoit l'eau, qu'elle n'en avoit pas plus de cinq pieds sur le Pont, du moins dans la basse marée. Moore se persuada qu'on pouvoit sauver une partie des marchandises, qui consistoient en Cire & en Ivoire. Il fit forger des crocs par un Serrurier du Comptoir; & joignant aux Matelots cinq ou six Domestiques de la Compagnie, il les exhorta vivement à recueillir les débris de leur naufrage, tandis qu'il écriroit au Capitaine Clarke, pour l'informer de son malheur. Il prit effectivement la plume. En écrivant, il fut interrompu par un bruit qu'il entendit à sa fenêtre. L'inquiétude de tant d'évenemens l'ayant fait sortir le pistolet à la main, il fut surpris de trouver une Vache à demi dévorée par un Loup. Deux jours après, les Matelots de Clarke revinrent à Bruko, avec le chagrin de n'avoir pû retrouver leur Barque. Mais ils avoient découvert en chemin trois caisses de Cire, une autre caisse vuide & une rame. Ils étoient portés à croire que la Barque avoit été pillée dans leur absence, d'autant plus

Avanture de la Barque.

Elle périt.

On tâche d'en sauver les débris.

MOORE. 1733.

Les Négres du Suma forment des prétentions.

qu'ils avoient trouvé sur la rive une zagaye, qu'on devoit y avoir laissée par oubli. Le jour suivant vingt Négres du *Suma*, nouvel Empereur de Dubokonda, vinrent au Comptoir, & prirent entre les mains des Matelots la Cire qu'ils avoient trouvée sur la rive. Ils se prétendoient en droit de les enlever eux-mêmes & de les vendre pour l'esclavage. Mais l'Alkade de Bruko, & Moore, obtinrent à force d'instances, qu'on attendît l'arrivée du Capitaine Clarke pour terminer ce different. Les Négres fondoient leurs prétentions sur les droits de l'Empereur leur Maître, & sur les insultes qu'ils avoient reçûes des Vaisseaux Anglois d'Interlope. Le Commerce sur la Riviere n'étoit permis, disoient-ils, qu'aux Vaisseaux de la Compagnie & à ses Comptoirs, parce qu'elle avoit des Traités avec tous les Princes du Pays. Mais ils étoient résolus de ne pas souffrir plus long-tems que des Particuliers, sans autorité, vinssent s'enrichir de leurs dépouilles en outrageant leurs Villes. Enfin, ils demandoient que le Capitane Clarke rachetât ses gens à cent barres par tête, sans quoi ils menaçoient de les retenir prisonniers toute leur vie. Après une dispute qui dura six heures, Moore fut forcé de leur dire, que s'ils s'obstinoient dans leurs résolutions, la Compagnie retireroit bien-tôt son Comptoir, & qu'il alloit écrire au Fort qu'on ne lui envoyât plus de marchandises; au lieu que s'ils vouloient rendre les Matelots, il s'engageoit, par l'amitié qu'il portoit au Capitaine Clarke, à leur faire un présent d'eau-de-vie & de quelques autres marchandises. Cette proposition eut plus d'effet que tous les raisonnemens. Cependant Moore fut obligé de payer six barres pour obtenir de l'Empereur la liberté de renvoyer les Matelots par la Riviere.

Moore les appaise par quelques présens.

Il est nommé Facteur de Bruko.

Le 21 de Janvier, il reçut ordre de la Compagnie, par le Capitaine *Luson*, qui arriva sur la Chaloupe l'Isle James, de resigner à Connor le Comptoir de Yamyamakonda, & de prendre la direction de celui de Bruko. Luson lui apportoit des materiaux pour le rebâtir. Ainsi ce Comptoir prit en peu de tems une nouvelle face: ce qui n'empêcha pas la Compagnie de l'abandonner l'année suivante. Bruko est à soixante-dix lieues au-dessus de Joar, sur la rive Sud de la Gambra, dans le Pays de Jemarrew. Le 5 de Février, Moore reçut avis que le Capitaine Williams, Commandant d'un Brigantin qui commerçoit à Joar, ayant acheté des Esclaves, & n'apportant point assez d'attention à les garder, avoit été surpris dans une revolte, & s'étoit vû forcé de chercher son salut à la nage, après avoir perdu la plus grande partie de ses gens. Il avoit eu les doigts miserablement coupés dans l'action. Enfin, s'étant rendu à Jamesfort au travers de mille dangers, il y avoit été reçu favorablement par le Gouverneur, qui lui avoit accordé son passage en Angleterre.

Révolte d'Esclaves.

Feux célestes, présages de guerre pour les Négres.

Le 16 de Mars, on fut effrayé pendant toute la nuit par un furieux tonnerre, & par des feux volans, qui furent regardés comme un prodige dans cette saison. Les Habitans prirent ces Phénomenes pour un présage de guerres & de troubles dans le Pays. Moore observe que l'année suivante ne fut pas tranquille, sans se croire obligé, dit-il, d'en attribuer la cause au tonnerre & aux feux volans; mais il ajoûte que les Comptoits en tirerent beaucoup d'avantages, par la multitude d'Esclaves qu'ils eurent l'occasion d'acheter. Le 4 d'Avril, le même Vaisseau de la nouvelle Angleterre, qui avoit été maltraité à Kassan l'année précédente, passa devant Bruko pour se rendre à

Yamyamakonda. Il étoit si bien armé qu'on le jugea résolu, ou de se procurer un Commerce heureux par la force, ou de tirer vengeance de l'insulte qu'il avoit reçûe à Kassan. Le 27, Moore trouva dans une Ville voisine de Bruko, un monstrueux Scorpion, qui avoit douze pouces entiers de longueur. Le 11 de Mai, il partit pour Joar dans la Chaloupe Françoise du Sieur le Maigre; mais ayant rencontré le Capitaine Sanby, qui remontoit la Riviere avec sa cargaison de Sel, & qui lui apprit que l'Isle James avoit reçu de Londres un nouveau Gouverneur, il prit le parti de retourner à son Comptoir avec Sanby. Ils essuyerent en chemin un Tornado fort violent. Le 12, il y eut une éclipse totale de Lune, qui dura l'espace d'une heure.

MOORE. 1733.

Monstrueux Scorpion. Eclipse totale de Lune.

Comme l'arrivée d'un nouveau Gouverneur apporte toujours quelque changement dans le sort des subalternes, Moore attendoit impatiemment les ordres du Conseil, lorsqu'il vit paroître la *Nymphe de Mer*, commandée par le Capitaine Brown, qui lui amenoit un associé dans les fonctions du Comptoir. *Hull*, nouveau Gouverneur, lui envoyoit avec ce Lieutenant, un renfort de marchandises pour le Comptoir, & de longues instructions, dont il a crû devoir conserver la substance, parce qu'elle sert à faire connoîttre quelle étoit alors l'administration du Commerce.

Hull, nouveau Gouverneur de l'Isle James.

Après un compliment sur la satisfaction que le Conseil avoit de sa conduite, & quelques exhortations à continuer de remplir ses engagemens, on lui ordonnoit;

1. De faire présent au Suma de cinq Gallons d'eau-de-vie, à l'occasion du changement des Gouverneurs, & d'assurer ce Prince que la Compagnie étoit résolue d'encourager plus que jamais le Commerce, sur-tout pour les Cuirs, l'Ivoire, la Cire, le Coton, l'Indigo & les Gommes.

Instruction qu'il envoye à Moore. Elles font connoître l'administration du Commerce Anglois.

2. De se procurer autant qu'il pourroit d'une certaine liqueur rouge, qui coule en abondance d'un arbre nommé *Pare de Sange* (71), & qui s'endurcit en consistence de gomme; & de la payer hardiment une demie barre la livre, parce que cette gomme est précieuse.

3. De ménager avec soin les *Chefs d'argent* (72), & de n'en pas faire d'autre usage que pour le Commerce.

4. De se borner à son Comptoir, sans se mêler jamais de payer les gages, les salaires, ou les dettes des autres Domestiques & Ouvriers de la Compagnie; parce que tous les emplois d'argent qu'il feroit ainsi pour d'autres usages que ceux de son Comptoir, seroient mis sur son propre compte.

5. De ne faire aucune societé de Commerce avec les Marchands, soit Mandingos, soit Portugais, sous prétexte d'y faire trouver de l'avantage à la Compagnie, parcequ'il est certain au contraire, qu'ils cherchent toujours à gagner quelque chose sur les Esclaves & sur l'or, & qu'on trouve bien mieux son compte à traiter directement avec les Négres.

6. De mettre tant d'ordre dans les Livres de compte, qu'on pût être sans

(71) C'est plutôt *Pao de Sangre*, qui signifie en Portugais Bois de sang. C'est l'arbre qui produit le sang de Dragon.

(72) On entend par ce terme, des Barres de fer, des Colliers de cristal, des Dollars à l'Aigle déployée, des Bassins de cuivre & des Arangos. On a déja remarqué qu'une barre, nommée simplement, est un mot vague, qui signifie une certaine quantité de marchandises. Une Barre, dans le Commerce Anglois, étoit alors l'équivalent d'une once d'argent.

MOORE. 1733.

ceſſe en état de comparer les tranſactions paſſées avec les préſentes, & que les Facteurs ſuivans, y trouvaſſent une régle de conduite. C'étoit dans cette vûe que la Compagnie avoit ordonné une méthode qui ſervoit à faire remarquer les pertes & les gains au premier coup d'œil. Dans la ſuite on vouloit envoyer aux Facteurs le tarif des marchandiſes qu'ils recevroient, ſur le pied qu'on les auroit achetées en Europe; afin qu'ils les couchaſſent de même ſur leurs Livres; & qu'à meſure qu'elles ſeroient échangées ou vendues, ils évaluaſſent ce qu'ils auroient retiré en Barres, en Schellings, & en Sous, qui paroîtroient à côté du premier compte.

7. Qu'à chaque renvoi, le Facteur devoit non-ſeulement marquer ce qu'il auroit tiré de ſes marchandiſes, mais ſpécifier la nature & la quantité de ce qu'il auroit donné en particulier pour tel nombre d'Eſclaves, & pour telle quantité d'ivoire, d'or, ou de cire.

8. Que les Agens de la Compagnie ayant quelquefois négligé leur devoir pour s'occuper de leurs intérêts particuliers, elle avoit jugé à propos de faire monter leurs droits de commiſſion à cinq ſchellings pour chaque Eſclave; à deux ſchellings & demi pour le quintal d'ivoire, péſant cent livres; à cinq ſchellings pour chaque once d'or; à deux ſchellings & demi pour le quintal de cire rendu au Fort; & qu'à la faveur de cette indulgence, elle ſe promettoit que les Facteurs répondroient à l'opinion qu'elle avoit de leur zele & de leur probité.

9. Que les Facteurs Anglois ne devoient point acheter, des Portugais ni des autres, l'or à plus de douze barres l'once; les dents d'Eléphans, grandes & petites, à plus de ſeize & de huit barres le quintal péſant cent livres; & la cire à plus de douze barres le quintal; parce que leur en donner davantage, c'étoit ſeulement les aſſortir mieux des marchandiſes & des commodités dont ils avoient beſoin, pour rendre leur Commerce plus floriſſant ſur la Riviere, au deſavantage continuel de la Compagnie.

10. Que Moore devoit ſe faire une étude d'inſtruire *Roots*, qu'on lui envoyoit pour aſſocié, & de le rendre propre à prendre la conduite du Comptoir, lorſque la Compagnie l'éleveroit lui-même à quelque emploi plus conſidérable, & qu'il falloit ſur-tout le former dans l'art de tenir les comptes: que chaque Livre de compte devoit renfermer les tranſactions de deux mois, à la fin deſquels il devoit être envoyé au Fort par la premiere occaſion, après en avoir tiré néanmoins une copie qui reſteroit au Comptoir.

Objection que Moore fait au Conſeil ſur ſes inſtructions.

Tels étoient les principaux devoirs que la Compagnie impoſoit à ſes Facteurs. A l'égard de la défenſe qui regardoit le commerce avec les Portugais, Moore obſerve qu'elle étoit moins à l'avantage de la Compagnie, que le Gouverneur ou la Compagnie même ne ſe l'imagineroit; parce qu'il y avoit effectivement à gagner beaucoup dans leur Commerce & dans celui des Mandingos. Auſſi fit-il remarquer dans ſa réponſe, que lorſqu'ils deſcendoient la Riviere dans leurs Canots, & qu'ils venoient lui faire des propoſitions de Commerce, ils étoient fort éloignés de donner leur or, leur cire & leur ivoire aux prix que la Compagnie deſiroit. Ils achetoient à Joar & à Kover, du drap & des étoffes. Mais plutôt que de donner leurs marchandiſes à ſi bas prix, ils alloient chercher plus bas des Vaiſſeaux d'Interlope, avec leſquels ils étoient sûrs de trouver plus de profit. Moore ſe plaignoit auſſi de ce qu'on lui

lui défendoit d'employer le fer & les autres *chefs d'argent*, à se procurer des provisions. Il assuroit le Gouverneur qu'il étoit impossible d'en obtenir autrement, & que si la Compagnie insistoit sur cette défense, il falloit que les gens du Comptoir mourussent de faim.

MOORE. 1733.

La replique qu'on fit à ces remontrances, fut qu'on ne lui défendoit point absolument tout commerce avec les Portugais, mais qu'on l'exhortoit seulement à ne pas se défaire légerement de ses capitaux, & sur-tout à ne pas s'imaginer qu'il fût avantageux à la Compagnie de tirer de l'or à trop haut prix. A l'égard des provisions, on lui permit d'employer du fer pour s'en procurer; pourvû que ce fût toujours avec beaucoup de discrétion.

On lui accorde ce qu'il demande.

Le 17 de Mai, une Chaloupe d'Interlope nommée le *Bumper*, passa devant Bruko, chargée des richesses qu'elle avoit acquises à Yamyamakonda dans un séjour d'environ deux mois. Elle étoit redevable de ce succès à Connor, Facteur de la Compagnie dans le Comptoir de cette Ville. Mais les services qu'il lui avoit rendus, & dont Moore est persuadé qu'il avoit été bien payé, exposerent sa vie au dernier danger. Les Habitans entreprirent plusieurs fois de le tuer; & leur colere s'étendant à tous les Anglois, Moore même, dans les Voyages qu'il fit ensuite à Yamyamakonda, fut obligé de prendre de justes précautions. Cette haine des Négres n'étoit pas sans fondement. Ils accuserent le Capitaine de la Chaloupe de leur avoir donné, l'année précedente, des dollars d'étain pour des pieces d'argent; ce qui les rendoit si furieux, qu'ils ne pensoient qu'à la vengeance. Aussi la Chaloupe le Bumper n'acheva-t-elle pas heureusement son voyage. La nuit qui suivit son départ de Bruko, elle fut attaquée dans la plus étroite partie de la Riviere, entre une Isle & le Continent, par une troupe de cent Négres. Les Anglois combattirent vaillamment, & se déroberent à la fureur de leurs ennemis. Cependant Lowther, *Supercagoes*, eut le malheur d'être blessé au ventre & d'en mourir le lendemain.

Haine des Négres contre le Capitaine du Bumper.

Ils attaquent cette Chaloupe.

Le 19, Leach & Cooper arriverent à Bruko dans une Chaloupe qui leur appartenoit, pour se rendre à Kuttejar & à Sami où leur dessein étoit de s'établir. Après avoir été long-tems au service de la Compagnie, ils vouloient employer le fruit de leur travail à faire le commerce pour leur propre compte. Mais, quelques jours après, l'Auteur reçut ordre du Conseil de n'entretenir aucune liaison avec eux, parce que sous prétexte d'avoir reçu des Lettres de leurs amis, qui les rappelloient en Angleterre, ils avoient quitté indignement la Compagnie, pour entreprendre un commerce nuisible à ses intérêts.

Leach & Cooper quittent le service de la Compagnie, pour leur propre intérêt.

Le 12 de Juillet, Luson, Capitaine de la Chaloupe la Gambra, vint à Bruko, avec des ordres du Conseil qui envoyoient Moore à Yamyamakonda, pour succéder à Connor, que son âge & la longueur de ses services faisoient rappeller dans l'Isle James. Le Comptoir de Bruko devoit demeurer sous la direction de Roots. Moore partit le 15, & fit voile d'abord à Dubokonda, pour y prendre congé du Suma, qui n'avoit pas cessé d'accorder sa protection au Comptoir du Bruko. Delà il se rendit à Kuttejar, où Leach & Cooper avoient pris la résolution de s'établir. Il y loua des Chevaux pour se rendre par terre à Sami; mais il laissa ordre à son Canot de s'avancer jusqu'à *Fendalakonda*, qui est dix milles au-dessous de Yamyamakonda. Il passa la nuit

Moore est renvoyé à Yamyamakonda. Son voyage.

MOORE. 1733.

au Comptoir de Sami, lieu fort avantageux pour le Commerce, d'où la Compagnie tire des Esclaves pendant toute l'année à quarante barres par tête. Ce Comptoir est situé à douze lieues de la Gambra, sur une Riviere dont il a pris le nom. Moore se proposoit de la passer à cheval & de continuer sa route vers Fendalakonda; mais les Négres, à qui les Chevaux appartenoient, refuserent d'y consentir, par la crainte des Crocodiles dont cette Riviere est remplie. Ainsi l'Auteur se vit obligé de passer dans un Canot, & de faire dix milles à pied jusqu'à Fendalakonda, où il attendit le Canot qu'il avoit laissé à Kuttejar. L'ayant reçu le soir du même jour, il partit le lendemain pour Yamyamakonda; mais les vents contraires lui firent trouver la route si ennuyeuse, qu'ayant pris le parti de descendre sur la rive il acheva le voyage à pied. Le Canot arriva fort tard dans la nuit.

Plaintes qu'il fait au Conseil.

Le 19, Moore fit l'inventaire de tous les effets du Comptoir. Avec quelque soumission qu'il fût entré dans les vûes du Conseil, il prit l'occasion de Connor, qui partit le même jour, pour témoigner par une Lettre au Gouverneur, le chagrin qu'il avoit eu de se voir renvoyé si loin. Sa santé étoit mauvaise. Il n'y avoit que son extrême attachement pour les intérêts de la Compagnie, qui le pût faire passer sur une raison si forte.

Guerison de Philips.

Le 25, *Phillips*, Facteur de Fatatenda, descendant la Riviere pour se rendre à Jamesfort, s'arrêta heureusement à Yamyamakonda Heureusement; c'est-à-dire pour lui-même, qui souffroit beaucoup d'un mal de jambe, pour lequel il alloit chercher du reméde. Un Marbut qui le vit dans cet état, lui dit que ce n'étoit pas la peine d'avoir entrepris un voyage de six cens milles (73), & que sans aller plus loin il s'offroit à le guerir. Effectivement, une décoction de quelques herbes lui rendit quelques apparences de santé.

Inondation de la Gambra.

Le 14 de Septembre, les eaux de la Gambra devinrent si grosses, qu'après avoir inondé les vallées & les champs de riz, elles commencerent à pénétrer dans l'enclos du Comptoir. Le lendemain, Moore voyant qu'elles environnoient déja tout l'édifice, & que les murs étoient même endommagés, employa tous ses gens à lui bâtir une cabane au milieu de la Ville. C'étoit l'endroit le plus élevé du canton. Il s'applaudit de cette précaution le jour suivant, lorsque l'eau s'élevant autour du Comptoir, dont les murs n'étoient que d'argile, il sembloit à tous momens qu'ils fussent prêts à tomber en ruines. On se hâta de transporter tous les effets de la Compagnie dans la nouvelle cabane, & les Esclaves furent confiés à la garde des principaux Habitans de la Ville. Ainsi le Comptoir demeurant abandonné, il devint bien-tôt l'habitation des grenouilles, des crapeaux, des serpens & des poissons. Vers minuit, les murs tomberent avec beaucoup de fracas; mais le toît demeura ferme sur les piliers qui le soutenoient. Pendant plus de dix jours, on vit flotter sur la Riviere un grand nombre de petites Isles, quelques-unes longues de dix toises, & couvertes d'arbrisseaux sur lesquels il se trouvoit quantité d'oiseaux. Moore jugea que c'étoit de petites portions de bois, qui avoient été détachées par la violence des flots. Les Habitans ne

Singularité de ses effets.

(73) Il faut entendre depuis Fatatenda; encore cette distance est-elle excessive, car la Carte de Leach ne met que cinq cens milles de Barrakonda même jusqu'à Jamesfort. Suivant Moore, il n'y a que cent cinquante milles en droite ligne de Jamesforr à Yamyamakonda, & deux cens milles par la Riviere.

se souvenoient pas d'avoir jamais vû d'inondation si terrible. La Compagnie avoit beaucoup perdu dans la derniere. Le Comptoir de Kuttejar ayant été renversé, à peine en avoit-on pû sauver quelques marchandises. Mais quoique le danger fût beaucoup plus grand, Moore eut la satisfaction d'avoir mis tous les effets à couvert, & d'en être quitte pour la réparation des murs du Comptoir, qui n'est jamais d'un prix considérable. Tout le Pays étoit entiérement caché sous l'eau, & les champs de riz & de maïz ruinés sans esperance. La communication des Villages ne se faisoit plus que par les Canots, sur lesquels on traversoit les plaines. Aussi les provisions devinrent-elles si rares, que l'Auteur manquant de Canot pour s'en procurer, passa deux jours entiers, avec ses gens, sans aucune nourriture.

Mort extraordinaire de deux Facteurs.

Phillips étoit retourné à Fatatenda après sa guérison; mais on fut surpris le 26, de le voir revenir à Yamyamakonda, dans un état beaucoup plus triste. En sortant de son Canot pour rentrer au Comptoir de Fatatenda, il s'étoit heurté si rudement la jambe contre une crosse de bois, que cette blessure se joignant à son ancien mal, sembloit mettre sa vie fort en danger. Il alloit à Jamesfort, pour y chercher des secours plus puissans que ceux du Marbut. Mais il mourut six jours après, entre Yamyamakonda & Bruko. Railton, principal Facteur de Bruko, qui prit soin de lui rendre les derniers devoirs, mourut lui-même, le 3 de Novembre, par un accident de la même nature. S'étant blessé la tête contre la porte de sa chambre, en châtiant un petit Négre qui le servoit, il ne vécut que douze heures après sa blessure.

Fin de l'inondation.

Le 27, Moore fut averti qu'on pensoit à lui enlever ses Esclaves dans la maison où il les faisoit garder. Quoique le Comptoir ne fût point entiérement rétabli, il crut le péril si pressant, que sans attendre la fin des réparations, il rentra dans son édifice ruiné, avec ses Esclaves & ses marchandises. En peu de jours, tout reprit sa premiere situation.

Pêche de Moore. Torpede Poisson.

Le 1 de Décembre, quelques Habitans de la Ville s'étant procuré un filet, vinrent lui offrir l'amusement de la pêche, dans un Lac, qui est vis-à-vis de la Ville. Entre quantité de Poissons, ils en prirent un qui avoit la forme du Gougeon, avec beaucoup plus de grosseur, & qui, par la propriété qu'il avoit d'engourdir la partie qu'il touchoit, fut reconnu pour la *Torpede* (74).

Moore bâtit un nouveau Comptoir.

Le 20 de Décembre, Moore eut la satisfaction de voir arriver, sur la Chaloupe la *Renommée*, les matériaux qu'il attendoit de Jamesfort, pour rebâtir son Comptoir. Le détail qu'il fait de son entreprise, peut donner une juste idée de la nature & de la forme de ces édifices. Il choisit, pour la situation, un terrain élevé, à cinquante toises de la Riviere. Après avoir tracé le plan de la maison, sur un quarré de quarante-deux pieds, il distribua la charpente. Elle consistoit en plusieurs poutres de trente pieds de hauteur, qui furent enfoncées à la profondeur de quatre pieds, & jointes par d'autres poutres. Les espaces furent remplis par quantité de solives, entre lesquelles on attacha des cannes au lieu de lattes. La terre dont les murs furent composés est une espece d'argile humide, que les Négres paîtrissent avec les pieds. On leur donna un pied d'épaisseur; & l'on prit soin de ne les élever que d'un pied à la fois, pour laisser à chaque couche le tems de durcir. Les murs de séparation, qui devoient former d'un côté le Magazin, & les

Nature & forme de cet édifice.

(74) On en verra la description dans l'article de l'Histoire naturelle.

MOORE. 1733.

logemens de l'autre, furent de la même épaisseur. On composa le toît de solives moins épaisses, avec la précaution de distribuer des vuides au sommet des murs, pour donner du passage à l'air dans le Magazin; & de faire descendre néanmoins les bords du toît deux ou trois pieds au-dessous, pour fermer le passage à la pluie. Les portes & les fenêtres furent placées régulierement, & le mur d'alentour travaillé avec plus de soin. Le plafond composé de cannes entrelassées, & soutenues par de petites solives, fut enduit d'argile, comme le toît.

Porche ou Alpinter exigé par les Négres, pour le Commerce.

Il restoit à faire le porche, pour satisfaire les Négres, qui l'appellent *Alpinter*, & qui s'attribuent le droit d'en demander un à chaque Comptoir. C'est le lieu où ils s'assemblent pour le Commerce, & sous lequel ils se mettent à couvert. Il fut construit des mêmes matériaux que le reste de l'édifice, avec des goutieres, pour le tenir toujours fort sec. Après avoir fini les murs & les voutes, on les revêtit interieurement de nattes, c'est-à-dire, de petits faisceaux de paille, de la grosseur du bras & de trois pieds de longueur, liés l'un sur l'autre contre les cannes. Mais pour mettre le Magazin à couvert du feu, du côté le plus éloigné des logemens, on fit un second mur de bois & d'argile à trois pieds de distance, & l'intervalle fut rempli d'argile pure; parce qu'en supposant même qu'on pût mettre le feu à ce mur, & brûler le bois dont il étoit composé, l'expérience avoit appris, dans l'incendie de Bruko, que la flamme ne pouvant pénétrer ce qui n'étoit qu'argile, le Magazin ne seroit pas moins en sûreté.

Précaution contre le feu.

Réflexions de l'Auteur sur son édifice.

L'Auteur s'étend beaucoup plus dans la description de cet édifice, pour faire voir, dit-il, avec quelle facilité des Peuples que les Européens traitent de Barbares, sçavent se procurer les commodités de la vie. On n'y employa ni fer, ni équerre, ni truelle. Dans les endroits mêmes où l'on avoit voulu donner plus de propreté à l'argile, tels que les portes & les fenêtres, on ne s'étoit servi que de la lame de quelques couteaux. Les régles des Charpentiers & des Maçons, n'avoient pas été consultées. La dépense étoit fort légere pour la Compagnie, puisqu'à la réserve d'un Négre qui avoit paîtri l'argile, on n'avoit point employé d'autres Ouvriers que les Domestiques. Cependant le Comptoir se trouvoit composé d'une grande salle, de deux chambres à loger, & de deux Magazins qui n'avoient rien à craindre du feu. D'ailleurs, les dedans n'étoient pas seulement commodes & *sans vermine*, mais propres & de bon goût, avec un air de fraîcheur que le blanc prend aisément sur l'argile.

Enclos & commodités du Comptoir.

Vis-à-vis l'Edifice, la nature avoit placé deux gros arbres, de ceux qu'on nomme *Bischalos*, qui formoient un ombrage agréable. L'enclos étoit d'un arpent. Il avoit pour mur une haye de cannes fendues, entrelassées en forme de clayes, de la hauteur de dix pieds. Moore y fit bâtir, à des distances convenables, quatre maisons à la maniere des Mandingos; l'une pour servir de cuisine, l'autre de grenier à Sel, la troisiéme de grenier à Bled, & la quatriéme pour loger pendant la nuit les Domestiques Négres. Le terrain qui les séparoit, étoit destiné pour en faire un jardin, sur lequel on devoit ménager des basse-cours pour les Bestiaux & la Volaille.

Comptoir de Fatatenda détruit.

Le 21 de Décembre, la Chaloupe la Renommée partit pour Fatatenda, d'où elle revint neuf jours après, avec les débris du Comptoir & *Palmer* qui

Moore. 1734.

en avoit eu la direction. La Compagnie s'étoit déterminée à détruire cet établissement, pour se venger du *Bumey Badji*, Roi de Tomani, qui avoit souvent maltraité ses Facteurs. On apprit l'année suivante que la mort avoit délivré les Anglois de ce Prince.

Le 8 de Janvier, Moore, dont la santé ne se retablissoit pas, & qui avoit demandé plusieurs fois son rappel, reçut pour successeur dans la direction du Comptoir de Yamyamakonda, Forsyth, un des plus habiles Facteurs de la Compagnie. Il s'embarqua le 12 sur la Chaloupe le James; il toucha aux Ports de Fendalakonda, de Kuttejar, de Rumbo; & le 24, étant arrivé à Jamesfort, il y fut reçu avec beaucoup de caresses par le Gouverneur Hull.

Moore quitte son emploi & retourne à Jamesfort.

Le 4 de Février, Hull allant à cheval de Jilfray à Seaka, fit malheureusement une chûte, dont il eut le bras cassé.

Le 18 de Mars, on reçut avis de Joar, que le Capitaine Coffin, Commandant du *Finch Snow*, après avoir acheté soixante-dix-huit Esclaves, étoit mort de maladie, & que les Habitans Jalofs s'étoient saisis de son Pilote & de son Chirurgien, lorsqu'ils venoient de lui rendre les derniers devoirs. Le Gouverneur y envoya Johnson avec la Chaloupe l'Aventure, pour demander la liberté de ces deux Hommes. Le 20, on vit arriver au Fort le Finch Snow, sur lequel il ne restoit que trois Matelots en bonne santé, leurs Officiers étant demeurés prisonniers à Joar. Le Gouverneur touché du sort de ce Bâtiment y envoya son Chirurgien, pour prendre soin des malades, & quatre Hollandois qui furent chargés de veiller sur les Esclaves. Le second Pilote & un Matelot moururent le lendemain. Comme il ne restoit personne qui fût en état de prendre le commandement, Hull se transporta lui-même à bord, établit l'ordre parmi les Matelots & les Esclaves, & laissa Connor pour y commander jusqu'à l'arrivée des deux Officiers. D'un autre côté, Johnson étant revenu sans avoir obtenu leur liberté, il le renvoya sur ses traces pour traiter du moins de leur rançon. Les Jalofs demanderent pour eux la valeur de vingt Esclaves en marchandises, sans autre prétexte pour les avoir arrêtés, que de prétendus outrages qu'ils se plaignoient d'avoir reçus du Capitaine.

Triste état du Finch Snovv, & ses Officiers arrêtés par les Négres.

Le 27, Moore, se croyant rétabli, s'embarqua sur la Chaloupe le Jamesfort, avec le Capitaine Nap Grey, pour faire un voyage de Commerce par la Riviere. Hull le chargea d'observer l'état des Comptoirs, sur-tout dans quelques lieux où les Facteurs étoient soupçonnés de négliger les affaires de la Compagnie. Il arriva le 29 de Mars à Joar, dans l'espace de quarante heures. Le 1 d'Avril, il se rendit à Yanimarrew; & le 4 à Bruko, où il trouva que depuis deux mois, le premier Facteur n'avoit pas tenu de Livre de compte. Le 7, il arriva au Port de Kuttejar. La Ville de ce nom est à dix lieues de Dubokonda sur la rive Nord de la Gambra, à la distance d'un mille de ses bords. La Compagnie avoit eu dans ce lieu un fort beau Comptoir, dont la situation étoit également saine & agréable; mais l'inondation de 1725 l'ayant entiérement détruit, il avoit été transferé à Sami. Moore y trouva la Chaloupe la Renommée, dont il prit possession suivant le pouvoir dont il étoit revêtu. Il y fit transporter sa cargaison, & renvoya la Chaloupe qui l'avoit apporté.

Voyage de Moore dans divers Comptoirs.

Le 13, il arriva au Comptoir de Yamyamakonda, où il s'arrêta jusqu'au

MOORE. 1734.

Procès qu'il a pour un Cheval.

5 de Mai, pour terminer un differend qui s'étoit élevé entre les Facteurs & les Habitans. Il étoit question d'un Cheval de la Compagnie, qui avoit été saisi par l'Alkade de Sutamor depuis que Moore avoit quitté le Comptoir, sous prétexte que l'ayant nourri plus d'un an, il n'avoit pas été payé pour ce soin. La cause fut plaidée de part & d'autre, avec beaucoup de chaleur, dans une assemblée fort nombreuse. Enfin Moore ayant prouvé l'injustice de l'accusation, jura en langue du Pays, que si le Cheval n'étoit pas rendu immédiatement, & si l'Alkade ne lui venoit demander pardon de ses impostures, le Comptoir seroit transferé dans quelque autre Ville, & ne seroit jamais rétabli. Ce serment, qu'ils entendirent tous, joint à la connoissance qu'ils avoient de la fermeté de Moore, fit sur eux tant d'impression, qu'ils forcerent l'Alkade de restituer le Cheval, & de demander grace pour sa faute.

Il le gagne par sa propre sentence.

Le même jour, Moore retourna vers la Riviere de Sami, où il trouva la *Nymphe de Mer*, commandée par *Valentine Mendez*, Portugais Négre, qui s'étoit engagé depuis peu au service de la Compagnie, & qui alloit former un établissement à *Wallia*, quinze mille au-dessus de Sami. On lui avoit confié une fort belle cargaison. L'Auteur descendit à Kuttejar, pour exécuter l'ordre qu'il avoit de s'opposer au commerce de Leach & de Cooper. Son premier soin fut de faire bâtir des Hutes par ses Domestiques Négres, car les Marchands du Pays ne se rendent pas volontiers à bord. Le lendemain il écrivit au Conseil, que Forsyth, son successeur à Yamyamakonda, étoit fort aimé des Habitans, mais que faute de marchandises, sur-tout faute de sel, il avoit perdu l'occasion d'un commerce considérable & le crédit du Comptoir. Il ajoûtoit qu'on ne devoit jamais souffrir que le sel lui manquât, ne fut-ce que pour ruiner le commerce d'*Antonio Vas*, qui prenoit l'ascendant sur tous les Comptoirs Anglois. Dès le 17, il arriva une cargaison de sel pour l'Auteur, & une autre pour Forsyth.

Avis qu'il donne au Conseil.

Le 25, la Nymphe de Mer fut attaquée entre Yamyamakonda & Wallia, par une troupe de Négres du Pays, à l'instigation d'un autre Négre, qui ayant quitté depuis peu le service du Gouverneur, se plaignoit que ses gages ne lui avoient pas été payés. Ils prirent sur la Chaloupe un jeune Esclave Négre extrêmement bien fait, & plusieurs choses de prix, telles que des fusils & des pistolets. Ce fut du moins le récit que le Capitaine fit de sa disgrace. Mais après quelques informations, Moore pénétra la vérité de cette avanture. C'est l'usage des Négres, lorsqu'ils soupçonnent quelqu'un de vol, & qu'ils veulent en tirer l'aveu, de faire tremper ses doigts à l'accusé dans l'eau bouillante. S'il est innocent, ils sont persuadés que sa peau n'en souffrira rien; mais qu'elle portera les marques du feu, s'il est coupable. Le Capitaine, qui avoit beaucoup d'admiration pour les usages des Négres, trouvant un fusil de moins dans sa Cabane, accusa sans distinction trois Négres qu'il avoit à bord; & sur leur désaveu, il eut recours à cette épreuve de l'eau bouillante, qui leur brûla miserablement les mains. Cependant un ou deux jours après, il retrouva le fusil, que sa propre négligence lui avoit fait oublier dans un autre lieu. Les Négres qui avoient été punis injustement, quitterent le service de la Compagnie & retournerent dans leur canton, où leurs plaintes leur firent trouver des amis, qui dès que le même Capitaine se fut ap-

Querelle singuliere d'un Capitaine avec les Négres.

proché de leur rive formerent le dessein de fondre sur lui, & de venger leurs compagnons.

Moore. 1734.

Moore perd l'occasion d'une Caravane.

Tandis que Moore étoit à Kuttejar, il apprit qu'on avoit vû passer au Sud une Caravane de Marchands avec des Esclaves. Mais comme il étoit à deux journées de leur passage, cette nouvelle lui vint trop tard. Les Marchands qui avoient reçu quelque sujet de mécontentement à Sami, l'année précédente, descendirent à Kower. Cependant l'Auteur s'étant rendu à Sami dans l'espérance de les y trouver, les Habitans eurent, dit-il, l'impudence de saisir son Cheval, parce qu'il n'avoit pas commencé par visiter le *Slati*. Il apporta de si bonnes excuses, que son cheval lui fut rendu; mais dans le tumulte on lui vola son chapeau & son mouchoir. Comme il auroit été difficile de se les faire restituer, il prit une autre voie pour satisfaire son ressentiment. Entre quelques Esclaves qu'il avoit achetés, il s'en trouva un à qui il manquoit cinq ou six dents: de quelque maniere que ce défaut fût échappé aux yeux de l'Auteur, il accusa les Marchands de mauvaise foi, & ses plaintes firent rabattre sur le prix, autant de barres qu'il manquoit de dents à l'Esclave.

Vengeance qu'il tire d'une insulte des Négres.

Le 1 de Juin, Valentine, ce même Portugais que la Compagnie avoit pris à son service, reçut ordre d'acheter toutes les Etoffes de coton que les Négres apporteroient en vente, dans la seule vûe de troubler le commerce de Leach & de Cooper; ce qui n'empêcha pas que dans le même tems le Conseil n'affectât de recommander à Moore, par des Lettres éclatantes, de ne pas mettre d'opposition au Commerce des Particuliers, parce que le Gouvernement d'Angleterre leur avoit accordé les mêmes droits qu'à la Compagnie. Il arriva delà que Leach & Cooper se trouvant hors d'état de soutenir leur entreprise, écrivirent une Lettre soumise au Gouverneur, pour lui offrir d'abandonner leur Etablissement & de retourner à Jamesfort. Cette proposition fut acceptée, & Moore s'étant chargé de les conduire, arriva le 24 de Juillet avec eux. Le Gouverneur étoit absent. Il étoit allé visiter à l'embouchure de la Riviere, deux Vaisseaux de guerre, l'Antilope & le Diamant, qui étoient venus pour donner la chasse aux Corsaires. Un violent Tornado le mit en danger de périr à son retour.

Leach & Cooper sont forcés de demander grace au Gouverneur.

Le 8 d'Août, on vit aborder à Jamesfort *Job Ben Salomon*, Prince de la Nation des Foulis, qui après avoir été dans l'esclavage à Maryland étoit passé en Angleterre, & revenoit dans sa Patrie, libre & chargé de bienfaits. Ses avantures sont assez remarquables, pour mériter d'être rapportées fort au long dans l'article suivant.

Arrivée de Job Ben Salomon.

Le 12 d'Août, une Chaloupe Françoise de Gorée, vint demander au Gouverneur la permission de couper du bois sur les bords de la Riviere, pour rebâtir le Comptoir François d'Albreda.

Le 22, Moore partit dans la Chaloupe la Renommée, avec une belle cargaison, pour aller remplir à Joar l'Office de premier Facteur, à la place de Gill. Il s'étoit chargé de conduire Job Ben Salomon, qui vouloit se rendre à Kower, dans l'espérance d'y trouver quelques Négres de son Pays. Le 26, ils arriverent dans la Crique de Damasensa, où passant dans un Canal fort étroit, pour gagner la Ville, ils virent quantité de Singes bleus & rouges, qui sautent d'arbre en arbre, & qui ne descendent jamais à terre. Job eut le bon-

Singes rouges & bleus.

MOORE. 1734.

heur de rencontrer à Damasensa plusieurs Négres, qui lui apprirent l'état de son Pays dans son absence.

Le Gouverneur Hull, qui n'épargnoit rien pour se procurer des informations, apprit de *Junko Sunko*, Slati d'Yanimarrew, que les Forêts d'arbres à gomme ne sont qu'à cinq journées de cette Ville, & sept ou huit de la Riviere du Sénegal; que ces Forêts ont seize journées de longueur & seize de largeur; qu'elles sont composées de gros arbres, qui fournissent tous de la gomme; qu'elles sont divisées entre les Négres d'Yani, ceux de *Futa* (75), & les grands Jalofs; que dans les lieux voisins il ne se trouve aucun Habitant; que depuis Yanimarrew jusqu'aux Forêts on ne rencontre aucune Riviere, & que la Gambra est la plus proche; que les trois Nations qui sont en possession des Forêts n'ont aucun commerce avec les Blancs, mais qu'avec un peu de soin, on pourroit former une correspondance avec eux, & pénétrer sans peril jusques dans leurs Forêts; qu'ils n'ont pas d'autre commerce que celui des Gommes, & que les Eléphans sont en grand nombre dans leur Pays. Sur ce récit, le Gouverneur prit la résolution d'y faire un voyage avec Job Ben Salomon, dont la Patrie n'en étoit pas éloignée. Mais l'Auteur s'étant alors embarqué pour retourner en Europe, personne n'a pris soin jusqu'à présent de nous apprendre le succès de cette grande entreprise.

Informations sur les Forêts d'où viennent les Gommes.

Le 16 d'Octobre, on fut allarmé par les bruits d'une guerre qui s'allumoit entre les Négres, & dont Joar étoit menacé de devenir le principal théâtre. Le Bumey (76) de *Kajamor*, canton du Royaume de Barsalli, & le Bumey de *Kajavan*, autre Pays voisin, vinrent informer Moore, par un mouvement d'amitié, que Bumey Haman Seaka, frere du Roi de Barsalli, ayant pris les armes contre ce Prince, étoit assisté dans sa révolte par quelques Peuples de Yani & de Yamina, & que suivant les apparences, il s'empareroit bien-tôt de cette partie du Royaume de Barsalli. Ils conseillerent à Moore de ne pas perdre un moment pour mettre en sureté les effets de la Compagnie. Moore écrivit au Conseil; mais on lui répondit que ces bruits avoient couru depuis plusieurs années sans s'être jamais vérifiés, & qu'il suffisoit de faire quelque présent à Bumey Haman Seaka, pour s'assurer de sa protection. Le 3 de Décembre, Moore retourna de Joar à Jamesfort. Le 9 au soir il y vit arriver le *Dauphin*, Vaisseau de Londres, qui amenoit *Cleveland*, beau-frere d'*Orfeur*, second Facteur du Fort. Cleveland venoit dans la résolution de se faire une fortune indépendante de la Compagnie, & de s'établir à Jilfray, dans la maison de son frere, avec ses marchandises qui montoient à la valeur de quatre cens livres sterling. Mais le Gouverneur, toujours ferme dans les intérêts de la Compagnie, ne voulut pas souffrir que le beaufrere de son Collegue entreprît sous ses yeux un commerce particulier; sur quoi Cleveland prit le parti de vendre ses marchandises à la Compagnie, qui les lui paya en Esclaves, & de remettre à la voile sur le Vaisseau qui l'avoit apporté.

Guerres entre les Négres.

Fermeté du Gouverneur pour l'interêt de la Compagnie.

Le 26, Moore reçut ordre de retourner à Joar, avec une nouvelle cargaison

(75) Le Pays de Job, comme on le verra bien-tôt, étoit fort voisin des Forêts, à quatre journées de Fatatenda.

(76) Il semble que Bumey est la même chose que *Bemoy*, nom d'un Prince Jalof, dont on a déja parlé d'après les Portugais, qui confondent souvent les noms avec les titres. Voyez ci-dessus, Tome I. Chap. II.

MOORE. 1734.

gaison pour ce Comptoir. Job Ben Salomon l'ayant encore accompagné, ils s'arrêterent à *Neamato*, dans l'Isle de l'Eléphant, où ils apprirent que Bumey Haman Seaka étoit actuellement en guerre contre son frere; que les Habitans de Joar avoient abandonné leur Ville, & que ceux à qui l'on avoit confié la garde du Comptoir avoient imité leur exemple. Moore, consterné de cette nouvelle, loua un Canot, sur lequel il se rendit à Joar. Il n'y trouva que dix personnes, qui s'étoient refugiées dans le Comptoir. Cependant le Magazin & les marchandises n'avoient encore souffert aucun dommage; pas même des Buggabuggs, dit-il, espece de fourmies qui causent beaucoup de ravages dans les lieux où elles pénétrent, & qu'il n'appréhendoit pas moins que les voleurs.

Embarras où la guerre jette Moore & son Comptoir.

1735.

Le 5 de Janvier, Bumey Haman Seaka s'étant avancé avec ses Troupes jusqu'à Sanjalli, qui n'est qu'à une demie journée de Joar, Moore lui envoya au nom de la Compagnie, un baril d'eau-de-vie & un coutelas. Son Messager revint le jour suivant, avec un compliment civil de la part du Bumey. Ce Prince faisoit assurer Moore qu'il estimoit les Blancs, & qu'il ne leur causeroit aucun mal, sur-tout à lui qu'il connoissoit depuis si long-tems. Job Ben Salomon n'ayant pas voulu s'exposer au hazard d'un nouvel esclavage, avoit demandé d'être mis à terre au Port d'*India*, six milles au-dessus de Damasensa. Il y demeura jusqu'à la fin du danger.

Visite qu'il reçoit d'une troupe de Négres armés.

Le 11 de Mars, vingt Cavaliers bien armés, & quarante Hommes de pied, avec leurs arcs & des pistolets, se présenterent de grand matin à la porte du Comptoir. Leur Chef entra seul, & dit à Moore qu'il étoit envoyé par le Bumey Haman Seaka, pour lui déclarer que ce Prince étoit allé combattre le Roi de Kahone, mais qu'à son retour, il n'ameneroit pas ses Troupes à Joar, dans la crainte de ne pouvoir les contenir, & que le Comptoir ne fût exposé à quelque violence. C'étoit un faux Message, dont le Commandant Négre espéroit tirer quelque profit. Cependant Moore, qui ne pouvoit en juger avec certitude, le chargea d'une petite provision de poudre & de balles pour le Prince, & lui fit présent à lui-même d'un pistolet & d'un coutelas, dont il parut fort satisfait.

Le 16, Hull arriva au Comptoir, dans la résolution de faire le voyage de *Bunda* avec Job Ben Salomon, pour s'ouvrir l'accès de la Forêt des Gommes. Pendant le séjour qu'il fit à Joar, il reçut la visite de Bumey Haman Banda, troisiéme frere du Roi de Barsalli, & fidéle jusqu'alors à ses intérêts. Ce Prince étoit accompagné de quarante Hommes à cheval. Haman Seaka, qui étoit encore à Sanjalli, n'eut pas plutôt appris son arrivée, qu'il envoya contre lui un parti de cent hommes. Mais Haman Banda prit la fuite au bruit de leur approche, & fit dire au Gouverneur, que ne pouvant le voir plus long-tems, comme il se l'étoit proposé, il le prioit de lui envoyer un ou deux gallons d'eau-de-vie. Le Messager que Hull chargea de ce présent eut le malheur de renconter, entre Joar & Kower, quelques Soldats de Haman Seaka, qui le blesserent d'un coup de fléche & lui prirent son Cheval.

Moore quitte le service de la Compagnie.

Le 1 d'Avril, Connor fut rappellé de Bruko, Comptoir qu'on prenoit le parti d'abandonner faute de Commerce, pour succéder à Moore dans celui de Joar. On ne trouve point dans la Relation de l'Auteur les raisons qui le portoient à quitter le service de la Compagnie. Mais en cessant ici de parler

MOORE. 1725.

d'affaires & de commerce, il s'étend sur le régime qu'il avoit observé jusqu'alors en Afrique.

Son régime en Afrique.

Il sortoit du lit à la pointe du jour, pour jouir de la fraîcheur du matin, & souvent il faisoit deux ou trois heures de promenade à cheval dans les bois, & les plaines, où l'air étoit alors très-agréable. A son retour il déjeûnoit avec du thé de la Chine; & s'il lui manquoit, avec une sorte de thé nommé *Simbong*, qui croît naturellement dans les bois. On en a fait passer beaucoup en Angleterre, & quantité de personnes le trouvent excellent. Au défaut de sucre, il se servoit de miel, qui est fort sain lorsqu'on en use avec modération, mais dont l'excès cause des diarrées dangereuses. S'il se trouvoit sans sucre & sans miel, parce que les Habitans employent quelquefois tout leur miel à la composition de leur vin, il étoit forcé d'abandonner le thé, pour prendre du lait, qui est en abondance parmi les Négres de la Gambra. Il le prenoit froid, en y broyant une pâte composée de fleur de riz & de bled de Guinée, que les Négres font cuire sur le feu dans un pot de fer. Le lait du Pays ne peut guéres bouillir sans se corrompre. Moore en rejette la cause sur les qualités de l'herbe dont les Vaches se nourrissent, qu'il croit aigre & même indigeste. A dîner il mangeoit ordinairement du Bœuf, frais ou saupoudré de sel; car sans être entiérement salé, le Bœuf se conserve cinq ou six jours, en Afrique, sous une simple couverture de sel. La maniere de l'apprêter étoit, ou celle des Habitans du Pays; c'est-à-dire, de le bouillir avec du Kuskus; ou comme en Angleterre, avec une sorte de légume nommé Kolilu; qui ressemble à l'épinard, & qui se trouve en abondance. La Volaille est à si bon marché, qu'il avoit une bonne poule pour trois charges de poudre. S'il avoit besoin de gibier ou de poisson, il envoyoit un Chasseur, que la Compagnie entretient dans chaque Comptoir, & qui ne manquoit guéres de lui rapporter sa charge de l'un ou de l'autre. Le gibier étoit ordinairement quelque Sanglier, ou des Daims, des Canards, des Perdrix, des Oyes ou des Oiseaux à couronne, qui sont fort communs chacun dans leur saison.

Maniere de conserver le Bœuf frais.

Exactitude de Moore dans les devoirs de son Emploi.

L'après-midi étoit le tems du Commerce, & quelquefois le jour entier. Comme c'étoit son principal objet, il ne lui arrivoit jamais de le négliger. Si les affaires étoient finies de bonne heure, il faisoit une promenade dans quelque Ville voisine, d'où il revenoit à l'heure du souper. Ensuite il se faisoit un amusement de lire ou d'écrire jusqu'au tems du sommeil, ou de visiter ses voisins, qui le traitoient avec du vin de Palmier & de Siboa, du vin de miel, & du *Kola*, espece de fruit qui fait trouver l'eau fort agréable. Il prenoit aussi fort souvent l'exercice de la chasse, sur-tout aux Pigeons & aux Perdrix, parce qu'il ne falloit pas s'éloigner beaucoup du Comptoir. Dans certains tems, il étoit accablé de visites, & du nombre de ses Hôtes. C'étoient, ou des Négocians, ou les Messagers des Seigneurs voisins, qui lui envoyoient differentes sortes de présens, tels que des Vaches, des Etoffes, & même des Esclaves. Ils s'attendoient toujours à recevoir plus qu'ils ne donnoient. Cependant la Compagnie en tiroit d'autres avantages, & Moore tenoit un compte exact de tout ce qui passoit par ses mains.

C'étoient des femmes du Pays qui préparoient ses alimens, dans des pots de terre qui étoient faits aussi par les Négres. Il avoit deux pots de fer qui lui venoient de Jamesfort, l'un pour l'usage des Esclaves de la Compagnie,

l'autre pour lui-même, les jours qu'il avoit des Hôtes à traiter. Sa chambre de lit étoit grande & commode. Dans la saison des pluies, il y tenoit continuellement du feu. Son lit étoit élevé de deux pieds, sur quatre fourches de bois. Il étoit composé d'une natte de cannes fendues, sur laquelle il avoit un fort bon matelas de coton du Pays. Outre les draps qu'il avoit apportés d'Angleterre, & qui suffisoient pour le couvrir dans les grandes chaleurs, il en avoit d'étoffe, qui lui avoient été donnés par le Roi de Barsalli, & la Princesse sa sœur. Aux quatre coins du lit, il avoit dressé quatre pieux, qui servoient à soutenir une sorte de pavillon, pour le garantir des mousquites. La chambre n'étoit jamais sans un grand bassin d'eau, élevé sur des fourches de bois; secours nécessaire contre la vermine. Comme ce petit nombre de meubles suffisoit à ses besoins, il ne chercha jamais à s'en procurer d'autres.

MOORE. 1735.

Sa chambre & son lit.

Le 6 d'Avril 1735, étant à se promener aux environs de Joar, il trouva le pied d'une Bête, dont il s'imagina que la carcasse avoit été dévorée par quelque Lion. En le considerant, il le trouva semblable au pied d'un Babon, espece de grand Singe. Cependant il fut surpris de sa grandeur, qui n'étoit pas moindre que celle d'un pied d'Homme. D'un autre côté, il étoit couvert de poil, d'un pouce de longueur. Comme il étoit encore fort frais, Moore l'apporta au Comptoir, & le fit examiner par les Négres, qui lui dirent que c'étoit le pied d'un Homme sauvage, & qu'il y en avoit beaucoup dans le Pays, mais qu'il étoit rare de les rencontrer; qu'ils étoient de la grandeur des Hommes ordinaires; qu'ils avoient la poitrine faite comme les femmes; qu'ils avoient une sorte de langage, & qu'ils marchoient sur les pieds, comme les creatures humaines. Moore abandonne à ses Lecteurs le jugement de toutes ces circonstances.

Il trouve le pied d'un homme sauvage.

Le 8, il partit pour Jamesfort, après avoir pris congé du Gouverneur & de Job Ben Salomon, qui le chargerent de plusieurs Lettres, pour leurs amis d'Angleterre. Etant arrivé au Fort le quatriéme jour, il s'embarqua le 13 de Mai sur le *Delphin Snow*, qui mettoit à la voile pour Londres, avec Hamilton & plusieurs autres passagers. Mais avant que de quitter la Gambra, il eut soin de joindre à son Journal quelques observations qui ne se trouvent pas dans les Journaux précédens. Cette Riviere, dit-il, est navigable pour les Chaloupes, jusqu'à deux cens lieues de son embouchure; & c'est aussi l'espace où la marée remonte. La plus grande partie de ses bords est platte & couverte de bois, dans l'étendue d'un demi-mille vers les terres, & quelquefois moins; mais entre ces bois il y a des ouvertures, qui laissent un passage agréable à la vûe, & qui forment un fort bon terrain, où les Négres sement du riz, & mettent leurs bestiaux en pâture dans les tems secs. L'intérieur des terres a beaucoup d'arbres & de bois. Cependant il se trouve ordinairement près des Villes quelque espace ouvert & cultivé. Le fond du terroir est un mêlange de sable & d'argile, où les rocs dominent toujours. Toutes les parties basses de la Riviere sont unies. A peine y voit-on quelques collines. Mais en remontant on découvre de hautes montagnes, qui présentent de très-belles perspectives. La plûpart sont composées de machefer & de rocs; ce qui n'empêche pas qu'elles ne portent des arbres en abondance.

Moore retourne à Jamesfort & s'embarque pour l'Angleterre.

Remarques qu'il ajoûte à son Journal.

Le 24 de Juin 1732, l'Auteur qui étoit alors à Yamyamakonda, observa

MOORE. 1735.

que la Riviere commençant à s'enfler rouloit des eaux plus épaiſſes, & que ſon cours ne ceſſoit pas d'être le même, mais que les marées n'y étoient plus ſenſibles. Le 29 de Septembre de la même année, il remarqua que les eaux commençoient à diminuer. L'année ſuivante, elles s'éleverent ſi haut dans le même lieu, qu'au milieu de Septembre elles ruinerent le Comptoir, & ſe répandirent dans tous les terrains bas aux environs.

Voyage de Moore pour ſon retour.

Le Ciel favoriſa Moore à ſon départ, par le plus heureux vent qu'il pût deſirer. Son Vaiſſeau étoit accompagné du *Succès*, commandé par le Capitaine Wright, qui avoit fait un Voyage de Commerce à Cachao & à Portojali. Mais en approchant de la pointe de Banyon, ils furent arrêtés par quelques orages, qui leur firent employer deux jours à la doubler. Dans l'intervalle, ayant envoyé un Eſquif au rivage, pour y acheter de la Volaille, la négligence des Matelots le fit échouer. Il fallut en faire deſcendre un plus grand nombre pour aider les autres. Enfin les deux Vaiſſeaux ſortirent de la Gambra, & firent leurs adieux au Cap Sainte-Marie, d'où ils commencerent à s'éloigner avec un vent ſi frais, qu'ils faiſoient ſix milles par heure.

Son Pilote meurt d'un excès de liqueurs fortes.

Le 31, Jacques *Ellis*, un des Pilotes du Dolphin Snow, qui jouiſſoit d'une parfaite ſanté en quittant Jamesfort, mourut d'une maladie courte & violente. Elle venoit de l'excès des liqueurs fortes, pour leſquelles il étoit ſi paſſionné, qu'en expirant il tenoit ſon verre d'une main tremblante, prêt à le remplir d'un flacon qu'il avoit ſous ſon chevet.

Depuis le 29 de Juin juſqu'au 10 de Juillet, les vents furent impétueux; mais comme ils étoient favorables à la courſe des deux Vaiſſeaux, Moore étoit fort éloigné de s'en plaindre. Le matin du jour ſuivant, ils découvrirent les Côtes d'Angleterre, juſqu'à diſtinguer devant eux le fanal d'Ediſtone. Le 12, ils furent chaſſés par un Vaiſſeau de guerre Anglois, qui tira un coup de canon en s'approchant. Il ſe nommoit l'Edimbourg. Dans la ſurpriſe où cette conduite les jetta, un des Lieutenans vint à bord du Dolphin Snow, y prit trois des meilleurs Matelots, & laiſſa trois Hommes à leur place. L'après-midi, ils paſſerent l'Iſle de Wight, & le matin du jour ſuivant, ils ſe trouverent devant la pointe de *Beachy*. Vers neuf heures ils gagnerent Dungeneſſ, où il ſe trouvoit alors trente Bâtimens prêts à mettre à la voile. Peu après, ils arriverent aux Dunes. Moore deſcendit dans une Barque qui s'approcha de ſon bord, & prit terre à Deal, après avoir été deux mois en mer depuis Jamesfort.

Crainte panique de Moore.

Il arrive en Angleterre.

Il finit ſon Journal par le nombre & le nom des Vaiſſeaux qui entrerent dans la Gambra depuis 1730 juſqu'en 1735. Il en compte cinquante-huit, dont vingt-cinq appartenoient à des Marchands particuliers, ſix aux François, & le reſte à la Compagnie Royale d'Afrique.



CHAPITRE VII.

Voyages, Esclavage & délivrance de Job Ben Salomon, Prince de Bunda, en 1732.

Introduction.

Le nom de Job Ben Salomon se trouvant mêlé dans le Journal de Moore, avec quelques circonstances de sa vie, il est d'autant plus naturel de joindre ici l'histoire de ses Voyages, qu'ils ont rapport à l'Afrique, dont ses malheurs l'avoient fait sortir, & qu'ils servent à faire connoître un Pays voisin de la Gambra, dont les Voyageurs Anglois n'avoient encore appris que le nom. Les avantures de ce malheureux Prince ont été publiées à Londres dans le tems même qu'il y étoit pour les attester, & dédiées au Duc de Montagu, qui l'avoit assez connu pour le juger digne de ses bienfaits. L'Auteur (77) avoit été de ses intimes amis en Amérique & en Angleterre, comme Moore le fut ensuite en Afrique. Il avoit eu le tems, dans un long Commerce, d'apprendre de sa propre bouche les circonstances qu'on ne pouvoit sçavoir que de lui. D'ailleurs elles se trouvent confirmées par le témoignage de Moore, qui l'ayant accompagné dans plusieurs lieux de l'Afrique, a pû juger de la conformité de ce qu'il avoit vû, avec les récits que Job avoit faits en Angleterre. On prend même soin de joindre ici tous ces témoignages ensemble, pour les faire servir à se vérifier mutuellement. Ainsi les défiances historiques ne peuvent résister à tant de preuves & de lumieres.

Raisons qui établissent la vérité de cette Relation.

§. I.

Esclavage & Voyages de Job Ben Salomon.

Job Ben Salomon. 1731.

Nom & Pays de Job.

Hyuba (78) Boon Solumena, Boon Hibrahema, étoit le nom Afriquain de cet Homme extraordinaire; c'est-à-dire, suivant l'Auteur de son Histoire, Job fils de Salomon, fils d'Abraham. Sa Nation étoit celle des Jalofs; & son Pays natal, Bunda, Ville de la Région de *Galumbo* (79) dans le Royaume de (80) Futa en Afrique, situé sur les deux bords du Sénegal, & qui s'étend au Sud jusqu'à la Riviere (81) de Gambra. Job même assura l'Auteur que le cours de ces deux Rivieres est continuellement paralelle, & qu'elles (82) ne se rencontrent jamais, ce qui est contraire à la position qu'elles ont dans nos Cartes. Les limites Orientales du Royaume de Futa sont

(77) Il se nomme M. Bluet. Son Livre est un in-8° de soixante-trois pages, sous le titre de *Some Memoirs*, &c. c'est-à-dire, Mémoires de *Job*, fils de Salomon, Grand Prêtre de Bunda en Afrique, 1734.

(78) Ce doit être une corruption d'Ayub ou Jyub Ibn Soleyman, Ibn Ibrahim. Moore écrit Ben Salomon, parceque les Afriquains prononcent *Ben* pour *Ibn*.

(79) Bluet écrit *Boonda*, & Moore Bunda. Moore dit que cette Place est à dix journées de Jilfray & sept de Joar.

(80) Il faut que ce Pays soit celui que nous nommons Galam. Bluet dit que *Galumbo* est appellé *Catumbo* dans les Cartes.

(81) Bluet écrit *Foota*, & Moore *Futa*.

(82) Moore dit que Futa est à quatre journées de Fatatenda. Ce Pays borde apparemment le haut Yani & Woolli qui sont au Nord des dernieres parties connues de la Gambra.

JOB BEN SALOMON. 1731.

les bords du grand Lac (83) qui porte dans nos Cartes le nom de *Lac de Guarde*. On ne connoît pas si bien son étendue au Nord. La Capitale est *Tombuto*, vis-à-vis de laquelle (84) Bunda est située de l'autre côté de la Riviere. (85)

Naissance de Job & son éducation.

Il y avoit environ cinquante ans (86) qu'Ibrahim, grand-pere de Job, avoit fondé la Ville de Bunda, sous le régne d'Abubeker (87), alors Roi de Futa, qui lui en donna la propriété & le Gouvernement, avec le titre d'*Alfa* ou de Grand Prêtre, & le pouvoir de créer des loix pour ce nouvel établissement. Une des principales fut d'exempter de l'esclavage tous ceux qui viendroient y chercher un azile. Ce privilege, qui ne regardoit néanmoins que les Mahométans, contribua beaucoup à peupler la Ville d'Ibrahim. Après sa mort, la dignité de Grand-Prêtre & de Prince, qui étoit héréditaire dans sa famille, passa au pere de Job. Le Roi Abubeker étant mort dans le même-tems eut pour successeur le Prince Jelazi, son frere, qui se trouvant déja pere d'un fils, le confia aux soins de Salomon, pere de Job, pour lui faire apprendre l'Alkoran & la langue Arabique. Job devint ainsi le condisciple & le compagnon de ce jeune Prince. Jelazi, ayant peu vécu, son fils lui succéda, & regnoit encore en 1735.

Ses mariages & ses enfans.

Job n'eut pas plutôt atteint sa quinziéme année, qu'il assista son pere en qualité d'*Iman* ou de sous-Prêtre. Il se maria dans le même tems à la fille de l'Alfa de Tombuto, qui n'avoit alors qu'onze ans. A treize, elle lui donna un fils, qui fut nommé Abdalla, & deux autres ensuite, qui reçurent le nom d'Ibrahim & de Sambo. Deux ans avant sa captivité, il prit une seconde femme, fille de l'Alfa de Tomga, de qui il eut une fille nommée *Fatime*. Ses deux femmes & ses quatre enfans étoient en vie, lorsqu'il partit de Bunda.

Voyage qu'il entreprend, contre l'ordre de son pere.

Au mois de Février 1730, le pere de Job ayant appris qu'il étoit arrivé un Vaisseau Anglois dans la Gambra, y envoya son fils accompagné de deux Domestiques, pour vendre quelques Esclaves, & se fournir de diverses commodités de l'Europe. Mais il lui recommanda de ne pas passer la Riviere, parce que les Habitans de l'autre rive sont Mandingos, ennemis du Royaume de Futa. Job ne s'étend point accordé avec le Capitaine *Pyke*, Commandant du (88) Vaisseau Anglois, renvoya ses deux Domestiques à Bunda, pour rendre compte de ses affaires à son pere, & pour lui déclarer que sa curiosité le portoit à voyager plus loin. Dans cette vûe, il fit marché avec un Négociant Négre, nommé *Loumein Yoa*, qui entendoit la langue des Mandingos, pour lui servir d'interpréte & de guide. Ayant traversé la Riviere de Gambra, il vendit ses Négres pour quelques Vaches. Un jour que la chaleur l'obligea de se rafraîchir, il suspendit ses armes à quelque arbre. Elles con-

(83) Voici un nouveau témoignage que le Sénegal & la Gambra n'ont rien de commun.

(84) Bluet ne dit pas d'où cette connoissance lui vient. Peut-être Job lui avoit-il dit que Futa est borné à l'Est par un Lac, & trouvant le Lac de Guarde, il a jugé que c'est le même.

(85) Ceci ne peut être juste si le Pays de Job est aussi près de Fatatenda que Moore le dit. Peut-être est-ce Bonda dans le Pays de Galam, dont parle de l'Isle dans son Afrique Françoise, un peu à l'Ouest de la Riviere Falemé, au-delà de *Tomba-aura*, que Bluet a peut-être pris pour Tombuto.

(86) Bluet écrit *Hibrahim*.

(87) Bluet écrit *Bubaker*.

(88) Suivant Moore, ce Vaisseau qui se nommoit l'Arabella, étoit à l'ancre à Joar,

JOB BEN SALOMON. 1731.

fiſtoient dans un ſabre à poignée d'or, un poignard du même métal, & un riche carquois rempli de fleches, dont le Roi Sambo, fils de Jelazi, lui avoit fait préſent. Son malheur voulut qu'une troupe de Mandingos, accoutumés au pillage, paſſa dans le même lieu & le vit déſarmé. Sept ou huit de ces Brigands ſe jetterent ſur lui, & le chargerent de liens, ſans faire plus de grace à ſon Interpréte. Ils commencerent par lui razer la tête & le menton; ce qui fut regardé de Job comme le dernier outrage, quoiqu'ils penſaſſent moins à l'inſulter (89) qu'à le faire paſſer pour un Eſclave pris à la guerre.

Il eſt fait Eſclave & vendu au Capitaine Pyke.

Le 27 de Février, ils le vendirent, avec ſon Interpréte, au Capitaine Pyke; & le 1 de Mars ils les livrerent à bord. Pyke apprenant de Job qu'il étoit le même qui avoit traité de Commerce avec lui quelques jours auparavant, & qu'il n'étoit Eſclave que par un malheur du ſort, lui permit de ſe racheter, lui & ſon compagnon. Job envoya auſſi-tôt chez un ami de ſon pere, qui demeuroit près de Joar, en le faiſant prier (90) de donner avis de ſon infortune à Bunda. Mais la diſtance étant de quinze journées (91), & le Capitaine preſſé de mettre à la voile, le malheureux Job fut conduit à Maryland, dans la Ville d'Anapolis, & livré à Michel Denton, Facteur de *Hunt*, riche Négociant de Londres. Il apprit enſuite, par quelques Vaiſſeaux venus de la Gambra, que ſon pere avoit envoyé, pour ſa rançon, pluſieurs Eſclaves qui n'étoient arrivés qu'après le départ du Vaiſſeau, & que Sambo, Roi de Futa, avoit déclaré la guerre aux Mandingos dans la ſeule vûe de le venger.

Il eſt conduit à Maryland, & vendu à Tolſey.

Denton vendit Job, à un Marchand nommé *Tolſey*, dans un Canton qui appartient à Maryland. Tolſey l'employa d'abord au travail du Tabac. Mais s'appercevant bien-tôt qu'il n'étoit pas propre à la fatigue, il rendit ſa ſituation plus douce en le chargeant du ſoin de ſes Beſtiaux. Job, aſſez libre dans cet emploi, ſe retiroit ſouvent au fond d'un bois pour y faire ſes prieres. Il y fut apperçu par un jeune Blanc, qui ſe fit un plaiſir de l'interrompre, & ſouvent de l'outrager, en lui jettant de la boue au viſage. Un traitement ſi cruel, joint à l'ignorance de la langue du Pays, qui ne lui permettoit de porter ſes plaintes à perſonne, le jetta dans un tel déſeſpoir, que ſe figurant n'avoir rien à redouter de plus terrible, il prit la réſolution de s'échapper. Il traverſa les bois au hazard, juſqu'au Comté de Kent, dans la Baye de Lawarre, qui paſſe aujourd'hui pour une partie de la Penſylvanie, quoiqu'elle appartienne en effet à Maryland. Là, ſe préſentant ſans paſſeport, & ne pouvant expliquer ſa ſituation, il fut arrêté, au mois de Juin 1731, en vertu de la Loi contre les Négres fugitifs, qui eſt en vigueur dans toutes les Colonies de l'Amérique. Bluet, alors établi dans cette Contrée, & pluſieurs autres Marchands Anglois, eurent la curioſité de le voir dans ſa priſon. Sur divers ſignes qu'ils lui firent, il écrivit deux ou trois lignes en Arabe; & les ayant lûes, il prononça les mots *alla* & Mahomet, qui furent aiſément

Dégoût qu'il prend pour ſa ſituation.

Il s'échappe par la fuite.

Il eſt arrêté. Embarras pour le connoître.

(89) Moore dit qu'il avoit été pris par un Roi du Pays (celui de Jegra), un peu dans les terres entre Tankroval & Yamina, & qu'il fut vendu par ce Prince Négre au Capitaine Pyke.

(90) Moore dit qu'il auroit été racheté par l'ami de ſon pere, ſi le Capitaine ne ſe fût hâté de partir.

(91) On voit ici que Bunda ne peut être près de Tombuto, puiſqu'il y a bien plus de quatorze journées de Tombuto à Joar. Moore n'en met que ſept de Joar à Bunda.

JOB BEN SALOMON. 1732.

diſtingués par les aſſiſtans. Cette marque de ſa Religion, joint au refus d'un verre de vin qui lui fut préſenté, fit aſſez connoître qu'il étoit Mahométan; mais on n'en devinoit pas mieux qui il étoit & comment il ſe trouvoit dans le Canton. Sa phyſionomie d'ailleurs, & l'air compoſé de ſes manieres, ne permettoient pas de le regarder comme un Eſclave du commun.

Il ſe trouva parmi les Négres du Pays, un vieux Jalof, qui entendit enfin ſon langage, & qui l'ayant entretenu, expliqua aux Anglois le nom de ſon Maître & les raiſons de ſa fuite. Ils écrivirent dans le lieu d'où il étoit parti.

Il retourne avec Tolſey, & écrit à ſon pere.

Tolſey vint le prendre lui-même, & le traita fort civilement. Il le reconduiſit dans ſon Habitation, où il prit ſoin de lui donner un endroit commode pour ſes exercices de Religion, & d'adoucir plus que jamais ſon eſclavage. Job profita de la bonté de ſon Maître, pour écrire à ſon pere. Sa Lettre fut remiſe à Denton, qui devoit en charger le Capitaine Pyke au premier Voyage qu'il feroit en Afrique. Mais Pyke étant alors parti pour l'Angleterre, Denton envoya la Lettre à M. Hunt. Pyke avoit mis à la voile pour l'Afrique lorſqu'elle fut rendue à Londres; de ſorte que Hunt fut obligé d'attendre une autre occaſion. Dans l'intervalle, le célebre Oglethorpe ayant vû la Lettre, qui étoit en Arabe, & qu'il prit ſoin de faire traduire dans l'Univerſité d'Oxford, fut touché d'une ſi vive compaſſion, qu'il engagea Hunt par une ſomme dont il lui fit ſon billet, à faire amener Job en Angleterre. Hunt écrivit auſſi-tôt à ſon Facteur d'Anapolis, qui racheta Job de Tolſey & le fit partir ſur le *William*, commandé par le Capitaine Wright. *Bluet*, Auteur de ſon Hiſtoire, fit le voyage ſur le même Vaiſſeau.

Générosité de M. Oglethorpe.

Pendant quelques ſemaines que Job fut en mer, il acheva d'apprendre aſſez d'Anglois pour l'entendre & pour expliquer une partie de ſes idées. Sa conduite & ſes manieres lui gagnerent l'eſtime & l'amitié de tout le monde.

1733.

Job eſt amené en Angleterre.

En arrivant à Londres au mois d'Avril 1733, il n'y trouva pas le généreux Oglethorpe qui étoit parti pour la Géorgie; mais Hunt lui fournit un logement à *Lime-houſe*. Bluet, qui alla paſſer quelque tems à la campagne, l'ayant viſité à ſon retour, lui trouva le viſage fort abbatu. Quelques perſonnes avoient demandé à l'acheter; & la crainte que ſa rançon ne fût miſe à trop haut prix, ou que de nouveaux Maîtres ne le fiſſent partir pour quelque Pays éloigné, le jettoit dans une vive inquiétude. Bluet obtint de Hunt la permiſſion de le prendre dans ſa Maiſon de Cheshunt, au Comté de Hertford, en promettant de ne pas diſpoſer de lui ſans le conſentement de ſon Maître.

Ses inquiétudes.

Bluet le mene à ſa campagne.

Job reçut beaucoup de careſſes de tous les honnêtes gens du Pays, qui parurent charmés de ſon entretien & fort touchés de ſes infortunes. On lui fit quantité de préſens, & pluſieurs perſonnes propoſerent de lever une ſomme par ſouſcription, pour payer le prix de ſa liberté.

Le jour qui précéda ſon retour à Londres, il reçut une Lettre qui portoit ſon adreſſe, & qui étant venue ſous une enveloppe au Chevalier *Bybia Lake*, avoit été remiſe à la Compagnie d'Afrique. L'Auteur n'ajoûte pas de qui elle étoit, quoiqu'il paroiſſe aſſez qu'elle venoit d'Oglethorpe; mais en conſéquence, les Directeurs de la Compagnie, ordonnerent à M. Hunt de leur fournir le Mémoire de toute la dépenſe qu'il avoit faite pour Job. Elle montoit à cinquante-neuf livres ſterling, qui lui furent payées par la Compagnie. Cependant Job n'étoit pas délivré de ſes craintes. Il ſe figura qu'il auroit à

D'honnêtes gens le ſecourent & rachetent ſa liberté.

payer

payer une grande rançon lorsqu'il seroit retourné dans son Pays. La souscription n'étoit pas encore commencée. Bluet ayant renouvellé cette proposition, un homme de mérite entreprit de la faire réüssir en souscrivant le premier. Son exemple fut suivi avec empressement. Enfin la somme étant remplie, Job obtint la liberté; & la Compagnie d'Afrique se chargea de son logement & de son entretien jusqu'à son départ.

Job Ben Salomon. 1733.

Il vécut quelque tems dans une situation tranquille, occupé à visiter ses amis & ses bienfaiteurs. Le Chevalier Hans Sloane, qui étoit de ce nombre, l'employoit souvent à traduire des manuscrits Arabes & des inscriptions de Médailles. Un jour qu'il étoit chez lui, il marqua une vive curiosité de voir la Famille Royale. Le Chevalier lui promit de le satisfaire lorsqu'il seroit vêtu assez proprement pour paroître à la Cour. Aussi-tôt les amis de Job lui firent faire un riche habit de soie, dans la forme de son Pays. Il fut présenté dans cet état au Roi, à la Reine, aux deux Princes & aux Princesses. La Reine lui fit présent d'une belle montre d'or; & le même jour, il eut l'honneur de dîner avec le Duc de Montagu & d'autres Seigneurs, qui se réunirent ensuite pour lui faire présent d'une somme honnête. Le Duc de Montagu le mena souvent à sa maison de campagne, & lui montrant les instrumens qui servent à l'agriculture & au jardinage, il chargea ses gens de lui en apprendre l'usage. Lorsque Job se vit près de son départ, le même Seigneur fit faire pour lui un grand nombre de ces instrumens, qui furent mis dans des caisses & portés sur son Vaisseau. Il reçut divers autres présens de plusieurs personnes de qualité, jusqu'à la valeur de cinq cens livres sterling. Enfin, après avoir passé quatorze mois à Londres, il s'embarqua au mois de Juillet 1734, sur un Vaisseau de la Compagnie, qui partoit pour la Riviere de Gambra.

Il est présenté à la Cour, & caressé par les Seigneurs.

Son retour en Afrique.

1734.

Bluet finissant ici ses Mémoires, c'est du Journal de Moore qu'il faut emprunter le reste de cette narration.

Job aborda au Fort Anglois le 8 d'Août. Il étoit recommandé particuliérement par les Directeurs de la Compagnie au Gouverneur & aux Facteurs du Pays. Ils le traiterent avec autant de respect que de civilité. L'espérance de trouver quelqu'un de ses Compatriotes à Joar, qui n'est qu'à sept journées de Bunda, le fit partir le 23 sur la Chaloupe la *Renommée*, avec Moore qui alloit prendre la direction de ce Comptoir. Le 26 au soir, ils arriverent dans la Crique de Damasensa. Job se trouvant assis sous un arbre avec les Anglois, vit passer sept ou huit Négres, de la nation de ceux qui l'avoient fait esclave à trente milles du même lieu. Quoiqu'il fût d'un caractere moderé, il eut peine à se contenir; & son premier mouvement le portoit à les tuer, d'un sabre & de deux pistolets dont il étoit toujours armé. Moore lui fit perdre cette pensée, en lui représentant l'imprudence & le danger de son dessein. Ils firent approcher les Négres, pour leur faire diverses questions, & leur demander particuliérement ce qu'étoit devenu le Roi leur Maître, qui avoit jetté Job dans l'esclavage.

Son emportement à la vûe de ceux qui l'avoient fait Esclave.

Ils répondirent que ce Prince avoit perdu la vie d'un coup de pistolet, qu'il portoit ordinairement pendu au cou, & qui étant parti par hazard l'avoit tué sur le champ. Il y avoit beaucoup d'apparence que ce pistolet venoit du Capitaine Pyke, & faisoit partie des marchandises que le Roi avoit reçûes pour le prix de Job. Aussi Job fut-il si transporté de joie, que tom-

Châtiment du Prince qui l'avoit vendu.

Job Ben Salomon. 1734.

bant à genoux, il remercia Mahomet d'avoir détruit son ennemi par ses biens mêmes qui avoient été le fruit de son crime ; & se tournant vers Moore : Vous voyez, lui dit-il, que le Ciel n'a point approuvé que cet Homme m'eût fait esclave, & qu'il a fait servir à sa punition les mêmes armes pour lesquelles j'ai été vendu. Cependant je dois lui pardonner, ajoûta-t-il, parce que si je n'avois pas été vendu, je ne sçaurois pas la langue Angloise, je n'aurois pas mille choses utiles & précieuses que je possede, je n'aurois pas vû un Pays tel que l'Angleterre, & des Hommes aussi génereux que j'en ai trouvés dans cette Contrée.

Job dépêche de Joar un Messager à son Pere.

La Chaloupe étant arrivée le 1 de Septembre à Joar, Job dépêcha le 14 un Exprès à Bunda, pour donner avis de son retour à ses amis. Ce Messager étoit un Fouli, qui se trouva de la connoissance de Job, & qui marqua une joie extrême de le revoir. C'étoit presque le seul Afriquain qu'on eût jamais vû revenir de l'esclavage. Job fit prier son pere de ne pas venir au-devant de lui, parce que le voyage étoit trop long, & que suivant l'ordre de la nature c'étoient les jeunes gens, disoit-il, qui devoient aller au-devant des vieux. Il envoya quelques présens à ses femmes ; & le Fouli fut chargé de lui amener le plus jeune de ses fils, pour lequel il avoit une affection particuliere.

Dans l'intervalle, Job ne cessa point de louer beaucoup les Anglois, parmi les Négres de sa nation. Il ramena ces pauvres Afriquains de la prévention où ils avoient toujours été, que les Esclaves étoient mangés ou tués, parce qu'on n'en voyoit pas revenir un seul. Entre les présens qu'il avoit reçus, il se trouvoit quelques marchandises de Commerce, qu'il échangea pour une femme du Pays, & pour deux Chevaux qui devoient servir à son voyage. Cependant il retourna le 26 de Septembre à Jamesfort, dans la crainte d'être incommode à Moore jusqu'au retour de son Messager.

Il retourne à Jamesfort.

1735.

Job apprend que son pere est mort & sa femme mariée.

Quatre mois se passerent avant qu'il pût recevoir les moindres informations de Bunda. Son impatience le fit retourner à Joar le 29 de Janvier 1735. Le 14 du mois suivant, il vit arriver enfin le Fouli avec des Lettres. Mais elles ne lui apportoient que de fâcheuses nouvelles. Son pere étoit mort, avec la consolation néanmoins d'avoir appris, en expirant, le retour de son fils & la figure qu'il avoit faite en Angleterre. Une des femmes de Job s'étoit remariée dans son absence ; & le second mari avoit pris la fuite en apprenant l'arrivée du premier. Depuis trois ou quatre ans, la guerre avoit fait tant de ravages dans le Pays de Bunda, qu'il n'y restoit plus de Bestiaux.

Avec le Messager, il étoit arrivé un des anciens amis de Job, qu'il fut charmé de revoir. Mais il parut fort touché de la mort de son pere & des malheurs de sa patrie. Il protesta qu'il pardonnoit à sa femme, & même à l'homme qui l'avoit épousée. Ils avoient raison, disoit-il, de me croire mort, puisque j'étois passé dans un Pays d'où jamais aucun Fouli n'est revenu. Ses entretiens avec son ami durerent trois ou quatre jours, sans autre interruption que celle des repas & du sommeil.

Joie qu'il a de revoir un de ses anciens amis.

Lorsque Moore quitta l'Afrique, il laissa Job à Joar avec le Gouverneur Hull, prêts à partir tous deux pour *Yanimarrew*, d'où ils devoient se rendre à la Forêt des gommes, qui est proche de Bunda. Job le chargea de plusieurs Lettres pour le Duc de Montagu, la Compagnie d'Afrique, Oglethorpe, &

ſes principaux bienfaiteurs. Elles étoient remplies des plus vives marques de ſa reconnoiſſance, & de ſon affection pour la Nation Angloiſe.

Figure & caractere de Job Ben Salomon.

A l'égard de la figure & du caractere perſonnel de Job, Bluet nous apprend qu'il avoit cinq pieds dix pouces de haut, qu'il étoit bienfait & de bonne conſtitution. Ses abſtinences de Religion, qu'il obſervoit juſqu'au ſcrupule, & les fatigues qu'il avoit eſſuyées, le faiſoient paroître maigre & foible; mais ſa phyſionomie n'en étoit pas moins agréable. Il avoit les cheveux longs, noirs, naturellement friſés, & fort différens par conſéquent de ceux des Négres.

Ses qualités naturelles étoient excellentes. Il avoit le jugement ſolide, la mémoire facile, & beaucoup de netteté dans toutes ſes idées. Malgré ſes préjugés de Religion, il raiſonnoit avec beaucoup de modération & d'impartialité. Tous ſes diſcours portoient le caractere du bon ſens, de la bonne foi, & d'un amour ardent pour la vérité, avec un deſir paſſionné de la trouver.

Sa pénétration.

Sa pénétration ſe fit remarquer dans une infinité d'occaſions. Il concevoit ſans peine le méchaniſme des inſtrumens. Après lui avoir fait voir une pendule & une charrue, on lui en montra les pieces ſéparées, qu'il rejoignit lui-même, ſans le ſecours de perſonne.

Sa mémoire ſurprenante.

Sa mémoire étoit ſi extraordinaire, qu'ayant appris l'Alkoran par cœur à quinze ans, il en fit trois copies de ſa main en Angleterre, ſans autre modéle que celui qu'il portoit dans ſa tête, & ſans ſe ſervir même de la premiere copie pour faire les deux autres. Il ſourioit, lorſqu'il entendoit parler d'oubli, comme d'une foibleſſe dont il n'avoit aucune notion.

Son humeur étoit un heureux mêlange de gravité & d'enjouement, une douceur conſtante, aſſaiſonnée d'un dégré convenable de vivacité, & cette ſorte de compaſſion génerale qui rend le cœur ſenſible à tout. Dans la converſation, il entendoit fort bien la plaiſanterie. Il ſçavoit quelquefois amuſer ſa compagnie par un trait ingénieux ou par quelque récit agréable; mais avec beaucoup de ménagement pour la Religion & les bonnes mœurs. Cependant ſes inclinations douces & religieuſes n'excluoient pas le courage. Il racontoit que paſſant un jour dans le Pays des Arabes (92), avec quatre de ſes Domeſtiques, il avoit été attaqué par quinze de ces Vagabonds, qui ſont une ſorte de Bandits ou de Voleurs. Il ſe mit en défenſe, & plaçant un de ſes gens pour obſerver l'ennemi, il ſe diſpoſa fiérement au combat avec les trois autres. Il perdit un homme dans l'action; & lui-même il fut bleſſé au bras, d'un coup d'épieu. Mais ayant tué le Capitaine Arabe & deux de ſes Brigands, il força le reſte de prendre la fuite. Un autre jour, ayant trouvé une des Vaches de ſon pere à demi dévorée, il réſolut de ſurprendre le monſtre. Il ſe plaça ſur un arbre, près de la Vache; & vers le ſoir il vit paroître deux Lions, qui s'avancerent à pas lents, & jettant leurs regards autour d'eux avec un air de défiance. L'un s'étant approché, Job le perça d'une fleche empoiſonnée, qui le fit tomber ſur la place. Le ſecond qui vint enſuite, fut auſſi bleſſé; mais il eut la force de s'éloigner en rugiſſant, & le lendemain il fut trouvé mort à cinq cens pas du même lieu.

Exemples de ſon courage.

Son averſion pour les peintures.

L'averſion de Job alloit ſi loin pour les peintures, qu'on eut beaucoup de peine à le faire conſentir qu'on tirât ſon portrait. Lorſque la tête fut achevée,

(92) C'étoit apparemment au Nord du Sénegal.

JOB BEN SALOMON. 1735.

on lui demanda dans quels habits il vouloit paroître ; & sur le choix qu'il fit de l'habillement de son Pays, on lui dit qu'on ne pouvoit le satisfaire sans avoir vû les habits dont il parloit, ou du moins sans en avoir entendu la description. Pourquoi donc répliqua Job, vos Peintres veulent-ils représenter Dieu, qu'ils n'ont jamais vû ?

Sa Religion étoit le Mahométisme ; mais il rejettoit les notions d'un Paradis sensuel, & d'autres Traditions qui sont reçûes parmi les Turcs. Le fond de ses principes étoit l'unité de Dieu, dont il ne prononçoit jamais le nom sans quelque témoignage particulier de respect. Les idées qu'il avoit de cet Etre suprême & d'un état futur, parurent fort justes & fort raisonnables aux Anglois. Mais il étoit si ferme dans la persuasion de l'unité divine, qu'il fut impossible de le faire raisonner paisiblement sur la Trinité. On lui avoit donné un nouveau Testament dans sa langue. Il le lut ; & s'expliquant avec respect sur ce Livre, il commença par déclarer que l'ayant examiné fort soigneusement, il n'y avoit pas trouvé un mot d'où l'on pût conclure qu'il y eut trois Dieux.

Il ne mangeoit la chair d'aucun animal s'il ne l'avoit tué de ses propres mains. Cependant il ne faisoit pas difficulté de manger du poisson, mais il ne voulut jamais toucher à la chair de Porc.

Son sçavoir. Livres & opinions de son Pays.

Pour un Homme qui avoit reçu son éducation en Afrique, les Anglois jugerent que son sçavoir n'étoit pas méprisable. Il leur rendit compte des Livres de son Pays. Leur nombre ne surpasse pas trente. Ils sont écrits en Arabe, & la Religion seule en fait la matiere. L'Alkoran, disoit-il, est écrit par Dieu même, qui prit la peine de l'envoyer par l'Ange Gabriel (93) à Abubeker, quelque tems avant la naissance de Mahomet. Mais ce fut Mahomet qui apprit ensuite à Abubeker la maniere de le lire ; & pour l'entendre, il faut avoir appris l'Arabe par une autre méthode qu'on ne l'apprend communément. Job sçavoit fort bien la partie historique de la Bible. Il parloit respectueusement des vertueux Personnages qui sont nommés dans l'Ecriture Sainte, sur-tout de Jesus-Christ, qu'il regardoit comme un Prophéte, digne d'une plus longue vie, & qui auroit fait beaucoup de bien dans le monde, s'il n'eut péri malheureusement (94) par la méchanceté des Juifs. Mahomet fut envoyé après lui, pour confirmer & perfectionner sa doctrine. Enfin Job se comparoit souvent à Joseph, fils du Patriarche Jacob ; & lorsqu'il eut appris que pour le venger, Sambo Roi de Futa, avoit déclaré la guerre aux Mandingos, il protesta qu'il auroit souhaité de pouvoir l'empêcher, parce que ce n'étoient pas les Mandingos, mais Dieu, qui l'avoit envoyé dans une Terre étrangere.

(93) Ceci est contraire au témoignage de l'Alkoran même, où Mahomet dit que ce Livre lui est venu du Ciel à differentes fois par les mains de Gabriel.

(94) Voilà une autre erreur, car les Mahométans croyent que Judas, après avoir trahi Notre-Seigneur, devint si semblable à lui, que les Juifs le prirent pour lui-même, & le crucifierent à sa place.

Job Ben, Salomon. 1735.

§. II.

Remarques tirées de Job Ben Salomon sur le Royaume de Futa.

Dans le Pays de Job, dont on a déja remarqué la situation, les Esclaves & la plus vile partie du Peuple, sont employés à cultiver la terre, à préparer le bled, le pain & les autres alimens. L'agriculture est pour eux un exercice fort pénible, parce qu'ils n'ont pas d'instrumens propres à labourer la terre, ni même à couper les grains dans leur maturité. Ils sont obligés, pour faire leur moisson, d'arracher le bled avec les racines; & pour le réduire, en farine, ils le broyent entre deux pierres avec les mains. Leur travail n'est pas moins violent pour transporter & pour bâtir; car tout s'exécute à force de bras.

Fatigues des Habitans pour l'agriculture.

Les personnes de distinction, qui se picquent de lecture & d'étude, n'ont pas d'autre lumiere pendant la nuit que celle de leur feu. Cependant c'est le tems de l'obscurité qu'ils employent à cet exercice, parce que dans les principes du Pays, le jour est pour l'usage de ce qu'on sçait, & la nuit pour s'instruire. Une partie des Habitans s'occupent de la chasse, sur-tout de celle des Eléphans, & font un Commerce d'ivoire assez considérable. Job racontoit qu'un de ses gens, accoutumé à cette chasse, avoit vû un Eléphant surprendre un Lion, le porter près d'un bois, fendre un arbre, mettre la tête de son ennemi entre les deux parties du tronc, & le laisser dans cet état pour y périr. Quoique ce récit paroisse fabuleux, il est rendu plus vrai-semblable par un autre exemple, dont Job avoit été témoin lui-même. Un jour qu'il étoit à la chasse, il vit un Eléphant transporter un Lion dans un endroit marécageux, & lui tenir la tête enfoncée dans la boue pour l'étouffer. En supposant la vérité de ces deux faits, il faut conclure que le Lion & l'Eléphant se portent une haine mortelle.

Exemples de la haine de l'Eléphant pour le Lion.

Le poison dont les Négres enveniment leurs fleches est le jus d'un certain arbre dont les qualités sont si malignes, qu'en peu de tems le sang se trouve infecté par la moindre blessure, & l'animal le plus vigoureux devient stupide & perd le sentiment; ce qui n'empêche pas les Habitans de manger la chair des animaux qu'ils tuent avec ces fleches. Aussi-tôt qu'ils les voyent tomber, ils s'approchent & leur coupent la gorge. Cette opération fait sortir apparemment le poison avec le sang. Les Hommes qui sont blessés des mêmes fleches se guérissent avec une herbe, dont la vertu est infaillible, lorsqu'elle est immédiatement appliquée sur la blessure. L'Auteur prend ici l'occasion d'assurer, comme le fruit particulier de son expérience & de ses lumieres; 1°. que dans tous les Pays qui produisent des Bêtes féroces, il ne s'en trouve pas qui attaquent volontairement l'homme si elles trouvent le moyen de s'échapper par la fuite; 2°. qu'il n'y a pas de poison violent, de quelque espece qu'on le suppose, qui n'ait son antidote; & que généralement la nature a placé l'antidote près du poison.

Dequoi est composé le poison dont les Négres enveniment leurs fleches.

Remarque de l'Auteur.

Les Mariages, dans le Pays de Job, se font avec peu de formalités. Lorsqu'un pere est résolu de marier son fils, il fait ses propositions au pere de la fille. Elles consistent dans l'offre d'une certaine somme, que le pere du

Bizarres usages dans les mariages.

JOB BEN. SALOMON. 1735.

mari doit donner à la femme pour lui servir de douaire. Si cette offre est acceptée, les deux peres & le jeune homme se rendent chez le Prêtre, déclarent leur convention, & le mariage passe aussi-tôt pour conclu. Il ne reste qu'une difficulté, qui consiste à tirer l'épouse de la maison paternelle. Tous ses cousins s'assemblent devant la porte, pour en disputer l'entrée. Mais le mari trouve le moyen de se les concilier par des présens. Il fait paroître alors un de ses parens, bien monté, avec la commission de lui amener sa femme à cheval. Mais à peine est-elle en croupe, que les Femmes commencent leurs lamentations & s'efforcent de l'arrêter. Cependant les droits du mari l'emportent. Il reçoit celle qui doit être la compagne de sa vie. Il fait éclater sa joie par les festins qu'il donne à ses amis. Les réjouissances durent plusieurs jours. Sa femme est la seule qui n'y est point appellée. Elle n'est vûe de personne, pas même de son mari, aux yeux duquel la Loi veut, que pendant trois ans elle paroisse toujours voilée. Ainsi Job, qui n'en avoit passé que deux avec la sienne, lorsqu'il tomba dans l'esclavage, & qui avoit eu d'elle une fille, ne l'avoit point encore vûe sans voile. Pour éviter les jalousies & les querelles, les maris font un partage égal du tems entre leurs femmes; & leur exactitude à l'observer va si loin, que pendant qu'une femme est en couche, ils passent seuls dans leur appartement toutes les nuits qui lui appartiennent. Ils ont le droit de renvoyer celles qui leur déplaisent, mais en leur laissant la somme qu'elles ont reçûe pour douaire. Une femme est libre de se remarier après ce divorce, & n'en trouve pas moins l'occasion; au lieu que si c'est elle qui abandonne son mari, non-seulement elle perd son douaire, mais elle tombe dans un mépris qui lui ôte l'espérance de faire un second mariage.

Baptême joint à la Circoncision.

Outre la Circoncision, qui est en usage pour tous les enfans mâles, il y a une sorte de Baptême pour les deux sexes. Au septiéme jour de la naissance, le pere, dans une assemblée de parens & d'amis, donne un nom à l'enfant, & le Prêtre l'écrit sur un petit morceau de bois poli. On tue ensuite, pour le festin, une Vache ou une Brebis, suivant les richesses de la famille. On la mange sur le champ, & le reste est distribué aux Pauvres; après quoi le Prêtre lave l'enfant dans une eau pure, transcrit son nom sur un morceau de papier, qu'il roule soigneusement, & le lui attache autour du cou, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même.

Les enterremens n'ont rien de remarquable. On ensevelit le corps dans la terre, avec quelques prieres, qui regardent moins les morts que les vivans.

Uniformité du Mahométisme.

Les opinions & les traditions du Pays en matiere de Religion, sont à peu près les mêmes que dans tous les autres Pays Mahométans. Cependant ceux qui se picquent d'étude & de lumieres, donnent un tour spirituel à la doctrine grossiere & sensuelle de l'Alkoran. Ils ont tant d'horreur pour l'Idolâtrie, qu'ils ne recevroient pas la moindre peinture dans leurs maisons. L'Auteur observe que le voisinage d'un Comptoir François, où le Culte de l'Eglise Romaine ne leur est pas déguisé, a pû servir beaucoup à leur persuader que tous les Chrétiens sont idolâtres : mais sa remarque a paru si misérable aux Compilateurs de ce Recueil, qu'ils le raillent de la supposition (95) d'un

Fausse remarque de l'Auteur.

(95) Les François n'ont pas d'Etablissement plus loin que *Kaygnu* sur la Riviere de Falemé, & *Mankanet* sur celle du Sénegal. Si la remarque de l'Auteur avoit quelque vérité,

Comptoir qu'il n'a pû nommer, sur-tout après avoir placé Bunda près de Tombuto, où l'on sçait si bien que les Nations de l'Europe n'ont point encore poussé leur Commerce. Il ajoûte qu'il auroit pû s'étendre, après Job, sur les usages, les maisons & les habits du Royaume de Futa, si ces matieres n'avoient déja été traitées fort amplement dans d'autres (96) Relations.

Job Ben Salomon. 1735.

elle confirmeroit qu'il s'est trompé d'autre part, comme on l'a déja soupçonné dans une Note, en prenant pour *Tombuto*, Tomba-Aura dans le Pays de Galam, d'où le Comptoir de Mankanet n'est pas fort éloigné.

(96) L'Auteur auroit fort bien fait de nommer ces Relations, car on n'en connoît pas qui ait parlé jusqu'à-présent du Royaume de Futa.

CHAPITRE VIII.

Observations sur le Commerce des Européens dans la Gambra.

Commerce de la Gamb. 1735.

JAMESFORT, principal établissement de la Compagnie Royale d'Afrique sur la Riviere de Gambra, est en même-tems le Boulevard du Commerce & des droits de la Nation Angloise. Les François, suivant les informations de Moore, proposerent de l'acheter en 1719, dans la vûe d'exclure toutes les autres Nations de la Gambra, comme ils font au Sénegal. Mais le Parlement d'Angleterre, en accordant à la Compagnie Royale d'Afrique une compensation pour l'ouverture & la liberté du Commerce, a trouvé le moyen de conserver cet Etablissement à la Nation lorsqu'il étoit prêt à passer dans des mains étrangeres; & l'augmentation des droits, qui naît de celle du Commerce, dédommage avantageusement le Public de la somme annuelle qui est accordée pour l'entretien des Forts.

Les François ont voulu acheter Jamesfort en 1719.

Le Commerce de la Gambra est exercé par trois ou quatre Chaloupes, chacune de trente tonneaux, & par le même nombre de Barques longues, qui sont continuellement employées à fournir de l'eau & des vivres à la Garnison de Jamesfort, ou à transporter des marchandises dans les Comptoirs, & rapporter celles que les Facteurs ont achetées. On prend toujours pour ce transport la saison qui précéde les pluies; &, si l'on excepte les Esclaves, la plûpart des richesses qui viennent des Comptoirs, passent de Jamesfort en Angleterre.

Maniere dont le Commerce s'exerce à Jamesfort.

Les Facteurs sont envoyés de Londres; ou, si l'on emploie les Ecrivains qui se trouvent dans l'Isle James, c'est sur la caution de deux personnes, qui s'engagent à la Compagnie pour deux mille livres sterling, & sur un Billet de l'Employé même, qui s'engage aussi pour la même somme. Malgré toutes ces précautions, la Compagnie a souffert quelquefois des pertes considérables, par l'infidelité des Facteurs; & lorsqu'il s'en est trouvé de coupables, la Cour de la Chancellerie les a traités avec tant d'indulgence, que jamais la Compagnie n'a tiré aucun avantage de ses cautions. Ce Tribunal se retranche sur la qualité des Témoins, dont le serment ne peut être admis, parce qu'il ne sont pas Chrétiens (97).

Choix des Facteurs.

Leurs fautes demeurent sans punition.

(97) Voyez les Voyages de Moore, d'où la plus grande partie de cet article est recueilli, pour faire un corps de ce qui appartient au même sujet.

Commerce de la Gamb. 1735.

Moyens employés pour rétablir le Commerce.

En 1732, la Compagnie cherchant les moyens de rétablir son Commerce, jugea qu'il n'étoit pas question de troubler les (98) Négocians particuliers, mais d'encourager ses propres agens à la servir avec honnêteté. Dans cette vûe, elle fit diminuer le prix des provisions à Jamesfort, & donnant plus d'étendue à ses entreprises, elle résolut de faire passer dans son Commerce, des commodités qu'elle avoit crues jusqu'alors inutiles, telles que des Gommes, des Ecorces, des Bois pour la teinture, des Cuirs, &c. pour avoir l'occasion de procurer des profits plus considérables à ses Facteurs. Elle proposa un avantage de vingt pour cent, à ceux qui découvriroient quelque nouvelle espece de marchandise. Les récompenses ordinaires furent reglées sur le pied de cinq schellings par tête pour chaque Esclave; cinq schellings pour chaque quintal d'Ivoire pésant cent livres; cinq schellings pour chaque once d'or, & deux schellings & demi pour le quintal de Cire.

Projet de Moore.

Les Négocians particuliers payent au Roi de Barra un droit de cent vingt barres, sur-tout pour le commerce des Esclaves, qui est fort brillant dans ses Etats; & ceux qui remontent la Riviere, en cherchant à commercer dans d'autres Pays, ne laissent pas de payer le même droit à ce Prince, pour la liberté de prendre de l'eau & du bois. Moore est persuadé qu'il seroit également avantageux aux Commerçans particuliers & à la Compagnie, que Jamesfort fût le marché commun de tous les échanges; c'est-à-dire, que la Compagnie y entretînt constamment un nombre d'Esclaves & d'autres productions du Pays, qui fût suffisant pour fournir tous les Vaisseaux qui se présenteroient, & qu'elle y reçût en échange les marchandises dont leurs cargaisons seroient composées, pour les distribuer dans ses Comptoirs. Les Commerçans particuliers seroient sûrs d'un meilleur prix à Jamesfort que sur la Riviere; du moins en faisant la compensation des hazards & de la dépense; sans compter le danger de perdre leur Equipage par l'intemperie du Climat, & les droits qu'ils ne peuvent se dispenser de payer à quantité de petits Princes & d'Alkades. Ils éviteroient tous ces inconvéniens, parcequ'ils trouveroient sur le champ leur cargaison prête; & la Compagnie n'y trouveroit pas moins son compte, puisqu'elle ne peut acheter avec avantage ce qu'elle appelle les biens secs, c'est-à-dire, l'ivoire, l'or, la cire &c. qu'en achetant des Esclaves avec ces marchandises. Qu'elle vende ses Esclaves aux Négocians particuliers, elle recevra d'eux de quoi s'assortir parfaitement de marchandises de l'Europe; &, malgré les François & les Portugais, elle se trouvera maîtresse de tous les biens secs de la Riviere. Ajoûtez qu'elle auroit toujours de quoi charger immédiatement ses propres Vaisseaux pour le retour en Europe; ce qui lui feroit éviter la dépense & la perte du tems, pour des Voyages de Commerce au long de la Riviere, qui, si l'on en croit Moore, n'ont jamais tourné à son avantage.

Avantages qui en reviendroient à la Compagnie.

Differentes branches du Commerce de la Compagnie Angloise.

La Compagnie entretient, de Jamesfort, un commerce réglé avec divers lieux voisins. Elle porte du bled à St Jago & dans les autres Isles du Cap-Verd, pour en apporter du Sel, qui est une des marchandises les plus utiles sur la Riviere de Gambra. Elle en apporte aussi des Chevaux. Son Com-

(98) On a déja vû plusieurs fois, que malgré l'établissement de la Compagnie, tous les Particuliers d'Angleterre ont le droit de commercer dans le même Pays. Ainsi, leur Commerce ne merite pas le nom d'Interlope, qui ne convient qu'à la contrebande.

merce

merce avec Cachao, qui n'est qu'à vingt lieues au Sud, consiste en cire; mais avec peu de profit, suivant Moore, parce que la cire de ces Pays est si sale, qu'il faut y perdre quelquefois vingt ou trente pour cent.

COMMERCE DE LA GAMB. 1735.

Principal Commerce de la Gambra.

Le principal Commerce de la Gambra est celui de l'Or, des Esclaves, de l'Ivoire & de la Cire. Son or est d'une bonne qualité. Les Négres l'apportent ordinairement en petits lingots, un peu plus gros vers le milieu, & tournés en forme de bagues, de la valeur de dix jusqu'à quarante schellings. Ces Négres sont de la Nation des Mandingos, & portent dans leur langue le nom de *Junkos*, c'est-à-dire, Marchands. On ne peut obtenir d'eux aucune explication sur l'intérieur de leur Pays. Les seules lumieres que Moore pût se procurer, regardent la nature de leur or, qui n'étoit pas, disoient-ils, de (99) l'or lavé, mais tiré du sein de la mine, dans des montagnes dont la plus proche (1) est à vingt journées de Kower. Ils ajoûtoient que les maisons de leur Pays sont bâties de pierres, & couvertes de terrasses; & que les petits coutelas à manches de bois qu'ils ont avec eux, se font dans la même Contrée. L'acier en est excellent.

Maniere d'amener les Esclaves.

Les mêmes Marchands amenent, dans certaines années, jusqu'à deux mille Esclaves, dont ils assurent que la plûpart sont des prisonniers de guerre, qu'ils achetent de differens Princes. Le plus grand nombre de ces miserables Esclaves, est de deux Nations qu'ils nomment eux-mêmes *Bumbrongs* (2) & *Pecharis*, dont le langage est fort different, & qui habitent fort loin dans les terres. On les amene liés par le cou avec des cordes de cuir, à trois ou quatre pieds de distance l'un de l'autre, & trente ou quarante dans une même ligne. On les charge d'un sac de bled, ou d'une dent d'Eléphant sur la tête. Après être sortis des montagnes, ils ont de grands bois à traverser; & comme il ne s'y trouve pas d'eau, on les charge encore de leur propre provision dans des sacs de peau. Moore, sans avoir pris la peine de compter les Marchands de la Caravane, jugea qu'ils étoient au nombre de cent. Ils se répandent dans diverses Régions avec des marchandises Angloises, dont ils font des échanges pour les marchandises du Pays qu'ils apportent aux Comptoirs. Outre les Esclaves, ils employent des Anes pour le transport de leurs effets; mais on ne leur voit jamais de Chevaux ni de Chameaux.

On en achete dans les Pays voisins de la Gambra.

Les Anglois achetent aussi beaucoup d'Esclaves, des Pays mêmes qui bordent la Riviere. Ce sont ordinairement, ou des prisonniers de guerre, ou des criminels condamnés, ou des Habitans enlevés par la perfidie de leurs voisins. Mais quoique les derniers soient en assez grand nombre, les Agens de la Compagnie ont ordre de ne les pas acheter sans avoir averti l'Alkade ou le Chef du lieu. Depuis que le Commerce des Esclaves est introduit, toutes les punitions entre les Négres se réduisent à l'esclavage; & leur justice est devenue plus severe, pour le seul avantage que les Princes tirent de la vente des criminels. Ainsi, non-seulement le meurtre, le vol & l'adultere, mais les moindres fautes exposent un malheureux Négre au même châtiment.

(99) On a vû dans les Relations précédentes, sur-tout dans celles qui regarde Bambuk, que cet or se trouve dans le sable, dont on le tire en le lavant.

(1) A juger par la distance, ces mines sont apparemment celles de Bambuk.

(2) C'est apparemment le Peuple qu'on a nommé ci-dessus *Bambarros*. Ces deux Nations sont au-delà de Bambuk, vers Tombuto.

COMMERCE DE LA GAMB. 1735.

Cruelles injustices à l'égard des Négres.

Moore raconte que dans le Royaume de Kantor un Habitant du Pays voulant tuer un Tygre qui mangeoit sa Chévre, tua par hazard un Homme. Le Roi, quoiqu'informé de l'innocence de ses intentions, le condamna, lui, sa mere, ses trois freres & ses trois sœurs, à partir au nombre des Esclaves qu'il devoit vendre aux Anglois, & profita du prix de la vente. On amena un jour à Moore un homme de Tamani, qu'on lui proposa d'acheter, parce qu'il avoit volé une pipe de tabac. Il envoya aussi-tôt prier l'Alkade de moderer une sentence si rigoureuse ; & s'étant entremis pour faire accepter une composition à l'offensé, il obtint que le criminel demeurât libre. Le nombre des Esclaves qui se vendent sur la Riviere, sans y comprendre ceux qui sont amenés par les Marchands, monte quelquefois à mille, suivant la violence & la durée (3) des guerres. Les hommes & les femmes sont ordinairement plus chers que les jeunes gens. Cependant on a demandé, depuis peu, un si grand nombre de jeunes gens des deux sexes pour Cadiz & pour Lisbonne, que le prix n'en est plus different.

Etat du Commerce de l'ivoire, d'où il vient.

Comme c'est l'ivoire qui tient le troisiéme rang du Commerce après l'or & les Esclaves, les Mandingos apportent quelquefois un grand nombre de dents d'Eléphans. Ils se les procurent, ou par la chasse, en tuant ces animaux à coups de fleches & d'épieu, ou par leurs recherches dans les Forêts, qui se trouvent rarement sans quelques restes de ces cadavres, dont les autres Bêtes ont dévoré la chair. Tout Négre qui tue un Eléphant, a la liberté d'en vendre la chair & les dents. Mais l'ivoire dont les Mandingos sont chargés vient ordinairement de fort loin. Comme il se trouve quelquefois, dans les Forêts, des dents, qui ne sont accompagnées d'aucune autre partie du corps, Moore doute si elles sont d'un Eléphant mort, ou si ces animaux peuvent les perdre par quelque accident. La plus grosse qu'il ait jamais vûe, pésoit cent trente livres. Le prix du quintal augmente beaucoup par la grosseur des dents. Une dent qui pese cent livres, se vend plus cher que trois dents qui peseroient ensemble cent quarante livres. Elles perdent quelque chose de leur valeur, lorsqu'elles sont cassées par la pointe. Les unes sont blanches, d'autres jaunes ; mais la difference de la couleur n'en met pas dans le prix.

Etat du Commerce de la cire. Comment les Négres la font.

C'est la cire qui tient le quatriéme rang dans le Commerce de la Gambra. Cette partie peut recevoir beaucoup d'augmentation. Les Ruches des Mandingos sont de paille, & leur forme ressemble assez à celles de l'Europe. Ils les couvrent de branches d'arbres. Lorsque la gouffre est en état d'être tirée, ils la pressent pour en faire sortir le miel, qui leur sert à faire une espece de vin, peu different de notre hydromel. Ensuite ils font bouillir la cire dans l'eau, & la passent au travers d'un drap de crin, d'où elle tombe dans des trous qui sont faits exprès dans la terre. Ils en font une prodigieuse quantité, qui se vend fort bien sur toute la Riviere. Les pains ou les masses, pesent depuis vingt jusqu'à cent vingt livres. Comme la plus belle cire est celle qui est la plus nette, on la met à l'épreuve avec la sonde.

Etat du Commerce des Gommes sur la Gambra.

La gomme tient le cinquiéme rang. Mais ce Commerce est nouveau sur la Gambra, & demande aussi d'être perfectionné. On en jugera par quelques extraits (4) du Journal de Moore.

(3) Il paroît par les registres de la Compagnie que l'année 1734 fut la plus abondante. Aussi furent-elles continuelles entre les Négres.

(4) Voyages de Moore, p. 92. V. ci-dessus.

Commerce de la Gamb. 1735.

Le 27 de Juillet 1732, il lui vint de Jamesfort à Joar un ordre de la Compagnie, suivant lequel il devoit rassembler dans son Comptoir, la plus grande quantité qu'il lui seroit possible de *biens secs*, entre lesquels on nommoit les gommes. On ajoûtoit que les Directeurs, au nombre desquels M. Oglethorpe avoit été nouvellement choisi, & pour lesquels l'avis de M. Hayes étoit d'un grand poids, ne vouloient rien épargner pour établir le Commerce de la gomme.

Combien les Anglois souhaitent d'y établir ce Commerce.

Au mois de Septembre 1733, *Hull*, alors premier Facteur de la Compagnie sur la Gambra, entreprit de faire de nouvelles découvertes sur la Riviere de Vintain, qui tombe dans la Gambra du côté du Sud, environ trois lieues au-dessus du Fort, & sur laquelle les Agens de la Compagnie n'avoient point encore été plus loin que *Jereja*. La demeure de Hull étant alors dans cette Ville, il en partit sur une Barque longue; & dans quatre marées il arriva aux bords d'un Pays très-fertile, dont les Habitans ont plus de civilité & d'industrie que ceux de la Gambra. Les Villes sont aussi en plus grand nombre & mieux peuplées, leurs Bestiaux & leur Volaille d'une espece plus forte; enfin Hull jugea qu'on pouvoit tirer de ce Canton une grande abondance de commodités, sur-tout de coton, d'indigo & de cuirs. Il y découvrit de la gomme, dont il prit des essais; & les Habitans s'engagerent à lui en fournir beaucoup. L'arbre, suivant la description qu'il en fit, parut être le même que celui d'où l'on tire la gomme du Sénegal. Elle fut mise à l'épreuve, & l'on reconnut qu'elle étoit fort supérieure à celle qu'on avoit trouvée jusqu'alors dans les Pays voisins de la Gambra, & presqu'aussi bonne que celle du Sénegal. Les Habitans avoient marqué beaucoup d'empressement pour obtenir un Comptoir de la Compagnie.

Ils découvrent des arbres à Gomme.

Vers le mois de Décembre de la même année, *Jonko Sonko*, Alkade d'Yanimarrew, se trouvant à Jamesfort, Hull lui inspira le dessein d'envoyer *Malacaï Kon* & *Malakacai See*, deux Mores de ses amis, pour faire des découvertes au Nord dans l'intérieur des terres. Ils partirent dans cette vûe, & revinrent quelques mois après, avec des essais de gomme qu'on leur avoit recommandé d'apporter. Hull rend témoignage (5) qu'elle étoit fort belle, qu'elle pouvoit fort bien porter le nom de Gomme arabique; qu'elle étoit propre aux mêmes usages, saine, nourrissante pour un corps en bonne santé, & capable de servir de remede dans plusieurs maladies.

Le 16 de Mars 1735, Hull parvenu à l'office de Gouverneur, arriva au Port de Joar, dans la résolution de se rendre par terre, avec Job Ben Salomon, à la Forêt des Gommes. Avant son départ il vit le Roi de Yani, pour regler avec lui & les Chefs des Villes tout ce qui concernoit ce Commerce. Ils lui promirent de céder à la Compagnie un droit exclusif sur la partie de la Forêt qui leur appartenoit. Plusieurs Seigneurs Jalofs lui donnerent les mêmes assurances, & lui firent présent de quelques essais de gomme qui furent envoyés en Angleterre. Mais le Roi d'Yani ayant été tué dans une bataille, & les troubles n'étant pas diminués dans le Pays, cette entreprise n'eut pas d'autre succès de ce côté-là. Hull attendoit de jour en jour l'arrivée d'un Messager qu'il avoit envoyé au Roi de Futa. Enfin la saison des pluies approchant, il fut obligé de renoncer pour cette année au voyage de la Forêt; d'autant plus

Hull veut partir pour la Forêt des Gommes.

Obstacles qui l'arrêtent.

(5) Voyez une Lettre de Hull, du 5 Novembre 1734, à la fin du Journal de Moore.

Commerce de la Gamb. 1735.

qu'ayant besoin de faire une provision d'eau pour sept jours de marche, il manquoit de commodités pour ce transport. Cependant il n'étoit pas moins résolu de revenir à son projet après les pluies ; & dans une autre Lettre (6) il assure qu'il l'auroit exécuté, si les François n'eussent fait alors quelques propositions, & tenté de faire valoir leurs prétentions sur la Riviere. Cet obstacle arrêta les vûes du Gouverneur jusqu'au mois d'Octobre suivant.

Il y envoie un Homme de confiance, qui ne réussit pas mieux.

Il ne laissa pas d'envoyer un homme de confiance dans le Pays des grands Jalofs, pour acheter des Chameaux & déclarer aux Seigneurs, que la Compagnie Angloise avoit établi un Comptoir à Yanimarrew. Il leur faisoit demander aussi que la route fût ouverte, avec autant de sûreté que de liberté. Le Messager avoit ordre de revenir par la Forêt des gommes & d'en charger ses Chameaux. Mais, par un accident que la prudence n'avoit pû faire prévoir, l'année fut si stérile, que n'ayant pû prendre cette route, il revint sans gomme, avec quatre Chameaux qu'il avoit achetés. Hull, que rien n'étoit capable de rebuter, se proposa d'établir au mois de Novembre suivant un Comptoir dans l'intérieur des terres, assez près de la Forêt pour s'en assurer l'accès. On n'a rien publié jusqu'aujourd'hui, qui nous apprenne les suites de son entreprise.

Sang de Dragon. Arbre qui le produit sur la Gambra.

On trouve sur la Riviere de Gambra une autre sorte de gomme, nommée adragante, ou sang de dragon, qui sort d'un arbre auquel les Portugais ont donné le nom de Pare de Sangue. L'écorce de l'arbre est épaisse, & pour peu qu'elle soit ouverte, il en découle par goutes une liqueur qu'on prendroit pour du sang. Ces larmes venant à se réunir, la chaleur du Soleil les congele en pelotons. Moore rend témoignage qu'il en a vû de la grosseur d'un œuf de poule. Cette gomme étant estimée, Hull, lui recommanda, au mois de Mai 1733, de s'en procurer autant qu'il en pourroit trouver. L'arbre qui la produit croît en abondance aux environs de Fatatenda, sur le sommet des montagnes, c'est-à-dire, au milieu des rocs. Moore en envoya, le mois suivant, quelques pieces au Gouverneur, mais elles ne répondirent point à l'opinion qu'on en avoit conçue.

Motifs qui font souhaiter aux Anglois le Commerce des Gommes.

On ne sçauroit douter que le commerce des Gommes ne devînt fort avantageux à la Nation Angloise, s'il étoit cultivé avec succès ; car il s'en emploie beaucoup dans toutes les Manufactures de soie. De la Gambra, elles viendroient directement en Angleterre, sans interruption de la part des François, qui en font une espece de Monopole au Sénegal. Comme ils s'y attribuent un droit exclusif, ils empêchent, par terre, les Habitans du Pays d'entretenir aucun commerce avec les Etrangers ; & leurs Escadres donnent la chasse par mer aux Vaisseaux qui s'approchent de la Côte (7).

En établissant des Comptoirs, l'usage est de les mettre sous la protection de quelque Ville voisine, qui s'engage à ne pas souffrir que les Blancs soient insultés. S'ils reçoivent quelque sujet de plainte, ils s'adressent à l'Alkade qui leur rend justice. Sur la Gambra, cet Officier porte le nom de *Tobanda Mensa*, c'est-à-dire, *Roi des Blancs*. Les Marchands qui ont affaire à plusieurs Habitans du Pays, n'ont pas de voie plus sûre & plus courte que d'employer l'Alkade. Il se charge fidélement de leurs intérêts ; & les Facteurs ont peu

Alkade nommé Roi des Blancs. Son utilité.

(6) Lettres du 19 Juin & du 21 de Juillet 1735 à la Compagnie Royale d'Afrique, dans l'Appendix des Voyages de Moore.

(7) Voyez la Préface de Moore.

de succès à se promettre lorsqu'ils ne prennent pas cette méthode. A la mort d'un Facteur, l'Alkade de la Ville voisine hérite de son lit. La complaisance des Anglois a laissé passer cet usage en loi.

Ses droits.

Il revient à l'Alkade, un droit sur chaque Esclave qui s'achete pour la Compagnie ou pour les Marchands particuliers. C'est une barre par tête, ou quelquefois moins, car l'usage n'est pas uniforme dans tous les Comptoirs.

Droits du Roi de Barra.

Les Marchands particuliers payent généralement au Roi de Barra un droit de cent vingt barres, parce que le Commerce de son Pays est avantageux, sur-tout en Esclaves. S'ils manquent à cette loi, on leur refuse jusqu'à la liberté de prendre de l'eau & du bois dans le Pays; secours néanmoins presque toujours si nécessaire, que plusieurs Capitaines, dont l'intention est de remonter plus loin dans la Riviere, ne laissent pas de payer cent trente barres dans cette seule vûe.

Explication du mot Barre.

On a déja remarqué qu'une Barre est le nom vague d'une certaine quantité de marchandises, dont on convient dans le Commerce, & qui dans l'origine étoit égale à la valeur d'une barre de fer. Aujourd'hui la valeur d'une barre varie suivant les occasions. Du tems de Moore, deux livres de poudre, une once d'argent, deux cens pierres à fusil, étoient autant de barres, qui avoient un équivalent fixe en marchandises du Pays. Quelquefois la valeur d'une barre ne monte pas à plus d'un schelling, parce que les besoins des Négres, ou la rareté des marchandises en font la régle. On donne le nom de chefs ou têtes de Commerce, aux Dollars à l'Aigle éployée, aux Colliers de cristal, aux Barres de fer, aux Bassins de cuivre & aux *Arrangos*, parce que ce sont les marchandises les plus cheres.

§. II.

Commerce des François & des Portugais sur la Riviere de Gambra.

Comptoir François d'Albreda, & son Commerce.

Le Comptoir François d'Albreda jouit d'un Commerce assez considérable, mais qui le deviendroit beaucoup plus, suivant les observations de Moore, si les Agens de France n'étoient convenus avec les Anglois, de ne pas pousser le prix des Esclaves au-dessus de quarante barres par tête. Cependant en 1735, la demande qu'on leur fit d'un grand nombre d'Esclaves pour le Micissipi, leur fit rompre cette convention. Ils les payerent jusqu'à cinquante barres, avec six ou sept de chaque tête de Commerce; ce qui faisoit monter leur prix à plus de dix livres sterling; & quoiqu'il y eût cette année à Jilfray, qui n'est qu'un mille au-dessus d'Albreda, trois Vaisseaux de Liverpool, qui offroient quatre-vingt barres par tête, ils ne purent se procurer autant d'Esclaves que les François, parce que généralement les marchandises de France sont meilleures que celles d'Angleterre.

Transaction de 1724, entre les François & les Anglois.

Par une transaction de l'année 1724 entre les Agens François de Gorée & les Anglois de Jamesfort, on convint que la Compagnie de France auroit la liberté d'établir un Comptoir dans la Gambra, au-dessous de Jamesfort, pour y exercer toutes sortes de Commerce. La Compagnie Angloise étoit alors si bas, qu'elle ne pouvoit s'y opposer par la force. Cependant elle obtint pour équivalent de cette concession, la permission d'envoyer ses Vais-

COMMERCE DE LA GAMB. 1735.

seaux à Joally & à Portodali, deux lieux d'un fort bon Commerce dans le voisinage de Gorée.

Dépendance du Comptoir d'Albreda.

Le Comptoir François d'Albreda n'est point à la portée du canon de Jamesfort. Cependant lorsqu'il a besoin de bois & de provisions, les Facteurs sont obligés de demander la permission du Gouverneur Anglois pour traverser la Riviere. Il est rare qu'il la refuse, mais il met un homme dans leur Chaloupe, qui est chargé d'avoir les yeux ouverts sur leur Commerce. On ne leur permet pas non plus de remonter la Riviere au-delà de l'Isle de l'Eléphant, qui est à trente lieues de Jamesfort.

Etablissemens des Portugais.

Les Portugais sont établis dans la plûpart des Villes considérables au long de la Gambra. Ils y exercent un Commerce avantageux; sur-tout à Vintain, à Jereja, & à Tankroval. C'est cette derniere Ville que le Seigneur Antonio Vas ou Voss (8) Portugais, a choisie pour sa résidence. Il y entretient plusieurs Canots, & un grand nombre d'Esclaves qu'il envoye continuellement dans tous les Ports. Ses magazins sont toujours bien fournis d'ivoire & de cire. Il entend parfaitement les échanges, & la premiere valeur des marchandises en Europe. On le comptoit riche alors de dix mille livres sterling. Il fait également le Commerce avec la Compagnie & les Marchands particuliers.

Le Seigneur Antoine Vas.

Souvent le Gouverneur de Jamesfort employe ces Portugais noirs en qualité de Facteurs ou d'Agens, pour lui remettre les Esclaves & les marchandises à certain prix. Tel est Valentine Mendez, au Comptoir de Sami.

Origine de ces Portugais. Leur Commerce, & leurs usages.

Lorsque les Portugais eurent conquis ce Pays vers l'année 1420, plusieurs Particuliers de leur Nation prirent le parti de s'y établir. Leurs alliances avec les Mandingos ont produit une race aussi noire que les anciens Habitans, qui conserve une espece de langue Portugaise, nommée Créole. On ne l'entendroit pas facilement à Lisbonne. Mais les Anglois l'apprennent plus facilement que les autres langues d'Afrique. C'est celle des Interprétes, qui servent également les Marchands particuliers, & la Compagnie. Comme les Portugais noirs reçoivent le Baptême d'un Prêtre qui leur est envoyé tous les ans de St Jago, une des Isles du Cap-Verd, ils veulent absolument passer pour Blancs & pour Chrétiens. Rien ne les offense tant que d'être nommés Négres, parce que ne prenant pas ce nom dans le vrai sens, ils ne s'en servent eux-mêmes que pour les Esclaves.

Jobson parle aussi de cette horreur qu'ils ont pour le nom de Négres. Il ajoûte qu'il s'en trouve quelques-uns qu'on prendroit encore pour des Portugais, & que d'autres sont Mulâtres; mais que la plûpart sont aussi noirs que les Mandingos parmi lesquels ils habitent. Ils se mêlent indifferemment avec les femmes du Pays. Quelques-uns y joignent les cérémonies du mariage. Le sort de leurs enfans dépend de leur choix, & de l'ordre arbitraire qu'ils mettent dans leur héritage. Moore assure qu'ils sont tous dans leur origine ou Renegats, ou Bannis du Portugal & de ses Isles. Leur inclination les porte au Commerce. Ils vendent & achetent toutes les commodités du Pays, surtout des Esclaves, qu'ils revendent aux Portugais de l'Europe, pour les transporter aux Indes Occidentales. Ils font tous les ans le voyage de Setiko, d'où ils reviennent avec beaucoup d'or. Mais ils ne pénetrent jamais plus

(8) On va voir ce que ce nom signifie.

loin, & le plus reculé de leurs Etablissemens est à Pompetane. Jobson (9) assure que par rapport aux Princes du Pays, ils sont sur le même pied que les Mandingos & les Foulis; c'est-à-dire, que s'ils meurent sans avoir disposé secretement de leur succession, le Roi s'empare de tous leurs biens, & laisse leurs femmes & leurs enfans dans la misere. De là vient, dit le même Auteur, qu'on trouve de toutes parts quantité de ces petits orphelins, qui sont abandonnés à la charité publique, & qui se naturalisent ainsi aux usages des Négres. Cependant ils conservent la langue Portugaise; & lorsque l'âge leur permet d'entrer dans le Commerce, leur noirceur n'empêche pas qu'ils ne veuillent être nommés Blancs.

Observations de Labat sur leur caractere.

Labat observe (10) que ces Portugais font une partie considérable du Royaume de Barra & des cantons voisins. Ils ont appris de leurs ancêtres à bâtir des maisons plus commodes que celles des Négres. Mais quantité de Mandingos imitent aujourd'hui leur exemple. Ces édifices n'ont que le rez de chaussée, qui est élevé de deux ou trois pieds, pour le garantir de l'humidité. Ils ont assez de longueur pour être divisés en plusieurs chambres, dont les fenêtres sont fort petites, à cause de la chaleur. Le porche, qui est l'ornement commun de toutes ces maisons, est ouvert de tous côtés. C'est-là qu'ils mangent, qu'ils reçoivent leurs visites & qu'ils font toutes leurs affaires. Les murs ont sept ou huit pieds de hauteur; mais ils ne sont composés que de roseaux & de branches, revêtus dedans & dehors, d'une argile grasse, mêlée de paille, & blanchie assez proprement. Ils appellent ces maisons *Cazas*, à la maniere des Portugais. Le Roi de Barra & les Seigneurs du Pays, se sont bâtis des logemens sur ce modéle. On voit toujours devant les Cazas, quelques Lataniers, ou d'autres arbres, qui les mettent à couvert du Soleil par l'épaisseur de leur ombre.

Et sur leur Religion.

Si l'on en croit Labat, la plûpart de ces Portugais ont aussi peu de droit à la qualité de Chrétiens qu'à celle de Blancs. Il prétend qu'il y en a fort peu de bâtisés, & que tout leur Christianisme consiste à porter autour du cou un grand chapelet, une longue épée à leur côté, un manteau, s'ils peuvent s'en donner un, un chapeau, une chemise & un poignard. Ils sont d'une ignorance égale à la dépravation de leurs mœurs, abhorrés des véritables Chrétiens, & méprisés des Mahométans, qui les regardent comme un Peuple sans religion. A l'égard des qualités naturelles, ils sont adroits, entreprenans, hardis, & se servent fort bien des armes à feu. Les François & les Marchands d'Interlope les employent pour leur Commerce sur la Riviere de Gambra, & sur celles qui s'y déchargent. On leur accorde cent pour cent sur tout ce qu'ils vendent. Ils répondent à cette confiance par une grande fidelité. Cependant on évite de leur faire de longs crédits. On prend soin après chaque Voyage de retirer de leurs mains les marchandises qu'on leur a confiées, & de leur faire rendre leurs comptes.

Usage que les François font de leurs services.

Les Anglois, toujours jaloux du Commerce des François sur cette Riviere, soit qu'ils l'exercent par eux-mêmes ou par les mains des Portugais, ont souvent attaqué ces Agens dans leur passage, avec d'autant plus de facilité pour les piller, qu'ils n'employent ordinairement que des Canots. Cependant

(9) Voyez le Golden Trade de Jobson, p. 28 & suiv.

(10) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 368 & suiv.

COMMERCE DE LA GAMB. 1735.

Ils sont braves & vindicatifs.

ils ont été quelquefois repoussés avec tant de vigueur, qu'ils n'ont pas beaucoup à se louer de leurs avantages. D'ailleurs ils appréhendent toujours la vengeance de ces Mulâtres Portugais, qui ont pour principe, de n'oublier les injures que lorsqu'ils ne peuvent s'en ressentir. Enfin, le même Auteur regrette que cette race d'Hommes ne soit pas mieux réglée. Elle pourroit être utilement employée à pousser les découvertes & le Commerce jusqu'au centre de l'Afrique. Mais au fond, dit-il encore, c'est une nation dissolue, livrée à la débauche des femmes & du vin, sans principes d'honneur & de religion.

Témoignage de le Maire.

Le Maire, dont la Relation suivra bien-tôt, dit qu'ils sont moitié Juifs & moitié Chrétiens; qu'ils portent néanmoins un grand chapelet; qu'ils sont malins & trompeurs; enfin qu'ils ont tous les vices des Portugais, sans une seule de leurs bonnes qualités (11).

(11) Voyage de le Maire aux Isles Canaries, &c. p. 61.

CHAPITRE IX.

Deux Voyages au Cap-Verd & sur les Côtes voisines.

INTRODUCTION.

CES deux Voyages étant fort courts, on prend le parti de les renfermer dans le même Chapitre. Le premier, qui est de *Peter Vanden Broeck*, au Cap-Verd & à Rufisko, se trouve dans la collection des Voyages Hollandois aux Indes Orientales. Ce n'est pas le seul Voyage du même Ecrivain; mais les autres regardent les Indes Occidentales.

§. I.

Voyage de Peter Vanden Broeck au Cap-Verd.

BROECK. 1605. Départ.

ELIAS *Trijo*, & quelques autres Marchands Hollandois, avoient équipé un Vaisseau à Dort pour le Voyage du Cap-Verd, d'où ils se proposoient de faire venir une cargaison de cuirs. L'Auteur leur offrit ses services, qu'ils accepterent en qualité de second Supercargos. On partit de Hollande le 10 de Novembre 1605.

L'Auteur arrive au Cap-Verd.

Il s'établit à Portodali.

Le mauvais tems força le Capitaine Hollandois de relâcher à Darmouth; mais ayant remis à la voile le 5 de Décembre, il arriva le 15 de Janvier 1606, près d'une Isle qui fait face au Cap-Verd. Il y trouva deux Bâtimens Hollandois, trois François, & cinq Anglois, les uns destinés an Commerce, d'autres à prendre des provisions pour le Bresil. L'Auteur reçut ordre de se rendre à Portodali, Ville du Continent où se fait le principal Commerce. Il y loua une maison, s'il peut donner ce nom, dit-il, à des cabanes de paille. Il loua aussi une femme Portugaise, pour l'office de la cuisine, & pour lui servir d'interpréte.

Le 23 de Janvier, l'air fut obscurci, pendant plus d'une heure, par un prodigieux nombre de Sauterelles, de la grosseur du pouce, qui se rabattant sur

fur la terre détruifirent tous les grains & tous les fruits. La famine devint fi preffante, que les peres vendoient leurs enfans pour l'efclavage. L'Auteur en vit livrer plufieurs pour une mefure de bled, dont la grandeur ne furpaffoit pas celle d'un chapeau.

Broeck. 1605.

Famine caufée par les Sauterelles.

Le 31, Vanden Broeck fut réveillé dans fon lit par le frottement d'un Lézard. Sa frayeur l'ayant fait fortir de fes draps, il apperçut dans fa chambre un gros Serpent, qui tiroit la langue. Cet incident le perfuada de la vérité de ce qu'il avoit lû dans quelques Ecrivains, que les Lézards avertiffent l'homme de l'approche des Serpens. Cette opinion eft généralement établie parmi les Habitans du Pays.

Service qu'un Lézard rend à l'Auteur.

L'Auteur après avoir réfidé quatre mois à Portodali, où il acheta des Cuirs, des dents d'Eléphans & de l'ambre gris, monta le 6 de Juin fur une Barque, pour rejoindre le premier Supercargo à Joalli. De-là il fe rendit à Rufifco (12), où il trouva fon Vaiffeau prêt à faire voile pour la Hollande. Le Capitaine voulut néanmoins renouveller fa provifion d'eau dans la même Ifle où il étoit d'abord arrivé. Tandis qu'il étoit occupé de ce travail, une Barque Angloife de Joalli, vint lui donner avis qu'il y avoit à peu de diftance un Bâtiment chargé de marchandifes & d'Efclaves, & lui propofer de s'en faifir, en demandant pour prix de ce fervice les Efclaves Négres de l'un & de l'autre fexe qui fe trouveroient à bord. Les Hollandois faifirent l'occafion. Ce Bâtiment étoit à l'ancre près de Joalli. C'étoit un Lubeckois de deux cens quarante tonneaux, chargé de fucre, de dens d'Eléphans, de Coton, de Pieces de huit, de quelques chaînes d'or, & de quatre-vingt-dix Efclaves des deux fexes. Il avoit à bord quatre Portugais & onze Matelots de Lubeck, qui avoient perdu leur Capitaine, & qui étoient eux-mêmes fort malades. Lifbonne étoit le terme de leur voyage. Les Hollandois s'étant rendus maîtres du Vaiffeau & de la cargaifon, abandonnerent les Efclaves aux Anglois, & conduifirent leur prife au Cap-Verd, pour la mettre en état de faire le voyage de Hollande. Ils partirent du Cap le 16 de Juillet 1606; & le 5 d'Octobre fuivant, ils entrerent dans la Meufe.

Les Hollandois fe faififfent d'un Vaiffeau.

1606.

Van den Broeck remarque que les marchandifes qu'on peut tirer annuellement du Continent & de la Riviere du Cap-Verd, fe réduifent à trente ou trente-cinq mille cuirs de Bœufs & de Buffles. Les Rivieres de Gambra, de Cachao & de San-Domingo, fourniffent quantité de cire & de dents d'Eléphans, de l'or, du riz & de l'ambre gris (13). Pendant que l'Auteur étoit fur la Côte, la mer y jetta une piece d'ambre gris de quatre-vingt livres. Il en acheta quatre livres; dont il revendit une partie en Europe, à huit cent florins la livre, & le refte à quatre cens cinquante.

Marchandifes à tirer du Cap-Verd.

La plûpart des Portugais qui réfident aux environs du Cap-Verd font de véritables Brigands. Il s'en trouve plufieurs à Portodali & à Joalli, où ils exercent le Commerce avec les Anglois & les Hollandois. Ils achetent des Efclaves, qu'ils tranfportent fur les Rivieres de San-Domingo & de Cachao, d'où leurs Correfpondans les font paffer au Brefil. Après s'être enrichis par le Commerce, ils obtiennent quelquefois leur pardon & la liberté de retourner en Portugal.

Commerce des Portugais qui y réfident.

(12) Rio Frefto, dont on a fait Rufifco.

(13) On a vû les mêmes circonftances dans la Relation de Jannequin.

BROECK. 1606.

Caractere & mœurs des Habitans.

Les Habitans naturels du Cap-Verd sont aussi noirs que la poix, & communément fort bienfaits. Ils se scarifient le visage par diverses marques. Leur caractere est méchant. Ils sont portés au vol. Il s'en trouve un grand nombre qui parlent françois, parce qu'ils sont depuis long-tems en commerce avec les Vaisseaux de cette Nation; mais peu sçavent la langue Hollandoise ou Flamande. La plûpart sont idolâtres. Les uns adorent la Lune; d'autres le diable, qu'ils appellent *Kammate*. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils rendent des adorations au diable, ils répondent qu'ils y sont forcés, parce que le diable leur fait du mal & que Dieu ne leur en fait pas. On trouve aussi parmi eux quelques Mahométans.

Ils sont souvent en guerre avec leurs voisins. Leurs armes sont l'arc & les fléches. Ils tirent de fort bons Chevaux de Barbarie, & la plûpart sont excellens Cavaliers. Mais ils ne sont pas moins légers à pied. L'Auteur vit un Négre sur le rivage, qui surpassa le plus vif de leurs Chevaux à la course. Ils nagent & pêchent aussi avec une adresse extraordinaire. S'ils remportent la victoire dans une bataille, ils coupent à leurs ennemis la tête & les parties naturelles, qu'ils apportent à leurs femmes comme un glorieux trophée. Les hommes ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir.

Soumission à laquelle ils réduisent leurs femmes.

Ils les tiennent dans une soumission qui approche de l'esclavage. Non-seulement elles sont chargées de tous les offices domestiques, mais elles cultivent la terre. Lorsqu'une femme a préparé le dîner, son mari le mange tranquillement. Elle n'a que les restes, qu'elle va manger dans la cuisine. L'Auteur a vû souvent des femmes enceintes chargées de cinq ou six cuirs de Bœufs sur la tête, & d'un enfant sur le dos, marcher dans cet état avec leurs maris, qui ne portoient que leurs armes entre les mains. Aussi sont-elles si robustes, qu'aussi-tôt qu'elles sont délivrées, elles vont se laver dans la Riviere ou dans la Mer avec leur enfant; & sans le moindre intervalle, elles recommencent à coucher avec leurs maris. A la mort d'un homme ou d'une femme, les amis s'assemblent en poussant des cris lamentables, qui ne les empêchent pas pendant quatre ou cinq jours de boire ensemble du vin de Palmier ou de l'eau-de-vie. Ils portent les morts en terre au bruit de leurs tambours & de leurs fluttes, & placent près d'eux un vase plein d'eau ou de vin, pour appaiser leur soif. Ils prétendent que leurs morts deviennent bientôt blancs, & font ensuite le commerce comme les Européens. On auroit peine à croire quelle quantité d'eau-de-vie ils avallent. Un Seigneur Négre, qui vint un jour visiter l'Auteur de la part du Roi, but d'un seul trait une bouteille presque entiere, après laquelle il n'eut pas honte d'en demander une autre.

Opinion qu'ils ont des morts.

§. II.

Voyage de le Maire aux Isles Canaries, au Cap-Verd, au Sénegal & sur la Gambra.

LE MAIRE. 1682.

INTRODUCTION.

CE Voyage, qui fut imprimé à Paris en 1695, & traduit en Anglois l'année suivante, est accompagné d'une autre Relation qui a déja trouvé place dans ce Recueil. L'Auteur, à son retour, mit l'histoire de ses courses entre les mains d'un ami, qui trouvant, sur quantité de points, des diffe-

rences essentielles entre le récit de le Maire & d'autres Voyageurs du même siécle, prit soin d'approfondir la vérité en consultant ceux qui avoient fait le même Voyage, sur-tout le Sieur *Dancourt* (14), Directeur général de la Compagnie d'Afrique, sous les yeux duquel le Maire avoit voyagé. Ils l'assurerent que sa Relation étoit exacte, & qu'il y entroit des détails qui étoient échappés aux autres Ecrivains. L'Editeur ne laissa pas de garder le Manuscrit pendant quatre ou cinq ans, pour attendre le retour de le Maire, qui étoit alors engagé dans un autre Voyage. Cependant il prit le parti de céder enfin à l'impatience du Public. En donnant cet avis dans la Préface, il faisoit esperer de la même main une seconde Relation, qui n'a pas encore paru. On ne donne ici, suivant le plan de ce Recueil, que le Voyage & les avantures de l'Auteur. Ses remarques sur les Pays & les Habitans entre la Gambra & le Sénegal, seront incorporées avec celles des autres Voyageurs.

LE MAIRE. 1682.

Fidelité de cette Relation.

Le Maire avoit exercé pendant trois ans l'office de Chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsqu'il fut engagé par M. Dancourt à faire le voyage d'Afrique. Il fut présenté le 14 de Janvier 1682 à la Compagnie, qui ratifia les conditions sous lesquelles il s'étoit engagé. Après avoir réglé ses affaires, il se rendit à Orleans, où il prit un bateau pour descendre la Loire jusqu'à Nantes. Mais le vent se trouva si contraire, & la Riviere si grosse, qu'il employa sept ou huit jours à ce voyage. De Nantes, il alla par terre à Brest, où le Vaisseau étoit si peu prêt au départ, que les préparatifs prirent encore un mois. C'étoit un Bâtiment d'environ quatre cens tonneaux, & de quarante pieces de canon. Il se nommoit la Sainte Catherine. La Compagnie de France l'avoit fait construire à Flessingue, & se promettoit d'en faire son premier Voilier. Le nom du Capitaine étoit *Monsegur*. Enfin la Sainte-Catherine ayant achevé de s'équiper, alla jetter l'ancre dans la rade. Le Maire admira dans le Port de Brest le *Soleil Royal*, Vaisseau de cent vingt pieces de canon (15), fort orné de sculptures & de dorures. Il faisoit partie d'une Flotte de quinze Vaisseaux de Ligne, depuis 50 pieces de canon jusqu'à 90.

Le Maire s'engage au Voyage & se rend à Brest.

Etat de son Vaisseau.

Fameux Vaisseau nommé le Soleil Royal.

Le 9 d'Avril, l'Auteur se rendit à bord. Mais les Officiers ne se hâtant pas de quitter Brest, il se mit dans une Barque avec quelques-uns de ses Compagnons, pour aller s'exercer à la chasse du côté de Camaret. A leur retour la Mer devint si grosse qu'il leur fut impossible d'avancer. Ils se virent dans la nécessité de retourner au rivage; & pour comble de mortification, ils entendirent bien-tôt un coup de canon, qui étoit le signe du départ. En effet, voyant le Vaisseau à la voile, ils furent réduits à suivre la Côte, en poussant des cris & faisant plusieurs décharges de leurs fusils pour se faire entendre. Après beaucoup d'efforts inutiles, la nuit, qui survint, les obligea d'entrer dans une mauvaise hôtellerie, où ils passerent la nuit fort tristement, Mais le matin du jour suivant, ils trouverent leur Vaisseau à l'ancre dans la rade de Camaret, à trois lieues de Brest, & sur le champ ils se rendirent à bord.

Accident qui arrive à l'Auteur.

Dancourt étant arrivé le 12 d'Avril, l'ancre fut levée immédiatement. A trois lieues en mer, on rencontra l'Ardent, Vaisseau de guerre François, de quatre-vingt pieces de canon, qui sortoit du Havre de Grace. Il attendoit la

Son Vaisseau met à la voile.

(14) Dancourt a voyagé dans plusieurs parties du monde.

(15) Ce beau Vaisseau fut brûlé au combat de la Hogue.

LE MAIRE. 1682.

marée pour s'approcher de Breſt, où il devoit prendre à bord M. de *Reuilly*, Lieutenant général dans l'Expédition que la France méditoit contre Alger. On le ſalua de ſept coups de canon. Ils furent rendus dans le même nombre, contre l'uſage des Vaiſſeaux de Roi qui doivent rendre deux coups de moins; mais c'étoit une galanterie de l'Intendant, qui ſe trouvoit à bord, & qui étoit intime ami de Dancourt. La Sainte-Catherine répondit de trois autres coups par reconnoiſſance. On continua d'avancer, avec le vent au Nord-Eſt. Le 21 d'Avril, on vit à l'Eſt deux Vaiſſeaux qu'on crut reconnoître pour des Pyrates à leur manœuvre; mais on les eut bien-tôt perdus de vûe.

Uſage des Vaiſſeaux de Roi.

Le 26 d'Avril, on découvrit à ſix lieues le Cap Cantin ſur la Côte de Barbarie, dans le Royaume de Maroc. Le 29, on eut la vûe de Lancerotta, une des Canaries. Le 30, on vit la grande Canarie à dix lieues. Il fut impoſſible, faute de vent, de s'en approcher aſſez pour y jetter l'ancre; mais le lendemain à la pointe du jour on gagna la rade en portant à l'Oueſt, & l'on y mouilla ſur vingt-quatre braſſes. La Ville en eſt éloignée d'une lieue & demie, au Sud Sud-Oueſt. On ſalua le Château de cinq coups de canon, qui ne furent pas rendus. Le Maire juge que l'Iſle manquoit de poudre.

Le Maire arrive aux Canaries.

Dancourt fut reçu fort honorablement par le Gouverneur de la grande Canarie. Il lui fut préſenté par M. de Redmond, Conſul François, natif de Liege, chez qui l'Auteur paſſa deux jours. Tandis que le Gouverneur traitoit Dancourt avec toutes ſortes de politeſſes, le Maire fut appellé quatre fois au Monaſtere des Bernardines, avec la permiſſion du Providore, que l'Abbeſſe avoit pris ſoin d'obtenir. Il y vit quelques Dames Françoiſes; ſur-tout une Pariſienne, qui lui ſervit d'Interpréte. Les unes, qui étoient infirmes, profiterent de cette occaſion pour le conſulter. D'autres, qui ſe portoient fort bien, feignirent quelque indiſpoſition, pour ſe procurer un peu de liberté. Le Maire trouva que leur plus grand mal étoit la clôture. Cependant il leur preſcrivit quelques remedes contre les vapeurs; & par reconnoiſſance, elles le chargerent de biſcuits & de confitures; ſans compter une collation de toutes ſortes de fruits, qui furent ſervis en Porcelaine de la Chine, avec une profuſion de roſes, de tubereuſes, de fleurs d'orange & de jaſſemin, &c. De ſon côté, il leur fit quelques petits préſens qui furent agréablement reçus. Mais étant retourné chez le Conſul, il y trouva beaucoup plus d'occupation, dans un grand nombre de véritables maladies, pour leſquelles on lui demandoit du ſecours. On le conduiſit chez la femme d'un homme de Robbe eſtimé riche de cinq cens mille écus. Elle étoit affligée depuis long-tems d'une ſuffocation propre à ſon ſexe. Les Médecins du Pays avoient traité ſon état de peripneumonie; preuve, dit le Maire, de leur extrême ignorance. Auſſi les Habitans n'ont-ils pour eux qu'une confiance médiocre, & ſont-ils paſſionnés pour les Chirurgiens François. L'Avocat auroit ſouhaité de pouvoir retenir le Maire. Il lui offrit ſa maiſon, ſa table, & d'autres avantages conſidérables. Mais ſes engagemens avec M. Dancourt ne lui permirent pas de les accepter; & pour l'honneur de ſa Nation, dit-il, il refuſa même un préſent fort honnête qu'on le preſſa de recevoir pour ſes ſervices.

Viſite qu'il rend dans un Couvent de Bernardines.

On veut le retenir dans la grande Canarie.

Le 5 de Mai, Dancourt fit remettre à la voile. Les obſervations firent trouver vingt-ſept dégrés quarante minutes de Latitude du Nord; & trois

Le Maire. 1682.

cens soixante degrés de Longitude, Est. Le 6, un vent fort impétueux causa quelque désordre dans les voiles. Le 7 de Mai à midi, on passa le Tropique du Cancer, & l'on y donna le Baptême de mer à tous les Passagers qui faisoient le voyage pour la premiere fois. Il seroit inutile de répeter ici une cérémonie dont on a déja donné la description. Le 8 de Mai, on se trouvoit à vingt-un degrés quarante-sept minutes de Latitude du Nord, éloignés de la Côte d'Afrique d'environ quatre lieues, & portant toujours Est Sud-Est. Le jour suivant à huit heures du matin, on ne se vit qu'à une lieue du rivage, qu'on ne cessa plus de cotoyer jusqu'au Cap Blanc, où l'on jetta l'ancre au Nord-Ouest sur quatorze brasses. La Latitude de ce Cap est de vingt degrés trente minutes de Latitude du Nord. Il tire son nom de la blancheur de ses sables, qui sont nuds & stériles, c'est-à-dire, sans arbres & sans verdure. Il est d'ailleurs presqu'aussi plat que la mer; ce qui l'a fait nommer aussi, *Mer de sable*.

Baptême de Mer.

On arrive au Cap Blanc.

Depuis le Cap Cantin jusqu'au Cap Blanc, on compte trois cens lieues, d'un Pays plat & sabloneux. Les Anciens l'ont nommé *Désert de Lybie*, & les Arabes le nomment *Sara* ou *Zaara*. Une Côte si stérile est entiérement inhabitée. Au Nord, ces déserts sont bornés par le Mont Atlas. Ils le sont au Sud par la Région des Négres. De l'Ouest à l'Est, ils s'étendent si loin, qu'on ne peut les traverser à cheval en moins de cinquante jours. C'est par un chemin si dangereux que les Caravanes de Fez se rendent à Tombuto, à Melli, à *Bornu* (16), & dans d'autres Contrées des Négres. Souvent elles y sont ensevelies sous le sable. Quelquefois la disette d'eau les y fait périr. L'aiguille aimantée ne leur est pas moins nécessaire que sur mer, pour diriger leur marche.

Description de ce Cap & des déserts voisins.

La pointe du Cap Blanc forme un Golphe, qui tire le nom d'Arguim, d'une Isle qui s'y trouve renfermée. Cette pointe s'avance à plus de quinze lieues dans la mer, de sorte qu'en la doublant on perd entiérement la vûe des Côtes. Les Portugais avoient autrefois dans l'Isle d'Arguim un Fort, d'où ils exerçoient le Commerce avec les Azougues, & les Arabes ou les Mores. Ils en tiroient de l'or, de la gomme & des plumes d'Autruches, qui venoient de *Hoden*, Ville à quatre journées dans l'intérieur des terres, & comme le rendez-vous des Caravanes de Tombuto, de (17) Gualata, & des autres Contrées de la Lybie. La Religion des Peuples du Pays est le Mahométisme. Ils changent souvent d'habitations, pour la commodité des pâturages. Leur principal commerce est avec les Négres, de qui ils reçoivent en échange huit ou dix Esclaves pour un Cheval, & deux ou trois pour un Chameau. Le Fort d'Arguim fut pris sur les Portugais par les Marchands de Hollande, qui se le virent enlever à leur tour, par le célebre du Casse, au nom de la Compagnie Françoise d'Afrique. La paix de Nimegue en assura la possession aux François. Mais les Hollandois n'ont pas laissé d'y continuer leur Commerce, malgré les articles du Traité.

Golfe d'Arguim, & Fort qui change de Maître.

Habitans du Pays.

Monsegur, Capitaine de la Sainte-Catherine, prit terre ici avec trente hommes, dans l'espérance de se saisir d'un Vaisseau Hollandois, nommé

Les François brûlent un Vaisseau Hollandois & une Barque.

(16) L'Auteur met *Borneo*.

(17) Il paroît par les noms de Hoden, de Gualata & de Melli, qui ne sont plus en usage, que l'Auteur s'est servi ici de Leon, & d'autres anciens Ecrivains.

LE MAIRE. 1682.

la *Ville de Hambourg;* ce Bâtiment étoit parti, mais Monſegur trouva un Vaiſſeau ſur le Chantier, & le brûla. Il prit & brûla auſſi une Barque, chargée de quelques Mores & de quelques Hollandois, qui gagnerent la Côte à la nage. Elle portoit une proviſion de Tortues, qui fut d'un grand ſecours aux François. Les Tortues ſont ici en grand nombre, & d'une telle groſſeur, qu'une ſeule eſt ſuffiſante pour raſſaſier trente hommes. Leur écaille n'a pas moins de quinze pieds dans ſa circonference.

Tortues prodigieuſes.

La Mer, près du Cap Blanc, eſt fort abondante en poiſſon. Les Matelots en prirent une prodigieuſe quantité pendant huit jours que le Vaiſſeau mit à ſe rendre du Cap à l'embouchure du Sénegal. On trouve au long des Côtes quelques habitations de Mores, qui vivent preſqu'uniquement de la pêche. Le 7 de Mai, on paſſa le Sénegal, & le 19 on eut la vûe du Cap-Verd, à quatorze degrés quarante-cinq minutes de Latitude du Nord. Ce Cap tire ſon nom de ſes arbres & de ſes petits bois, qui forment une perſpective délicieuſe. Au-deſſus de ces boſquets, on découvre deux collines rondes, que les François ont nommées Mammelles, à cauſe de leur reſſemblance avec le ſein d'une femme. Le Cap s'avance fort loin dans la Mer, & paſſe pour le plus grand de toutes ces Mers après celui de Bonne-Eſpérance.

Cap Verd & ſa ſituation.

Nous joindrons à cette deſcription du Cap-Verd les remarques de Barbot, qui, dans un voyage au même lieu, porta ſes obſervations ſur toute la Côte. Ce fameux Cap, dit Barbot, eſt dans le Royaume de Kayor. Les Habitans du Pays l'appellent *Beſecher*, & les Portugais *Cabo de Verde.* On le diſtingue aiſément lorſqu'on arrive du côté du Nord, (*) & la perſpective en eſt très-agréable. La pointe Oueſt eſt eſcarpée, & ſa largeur eſt d'environ une demie lieue. Il y a du même côté quelques rocs qui s'avancent dans la Mer. Le côté du Sud, quoique bas, n'eſt pas ſans agrément. Son rivage eſt orné de longues allées d'arbres, auſſi régulieres que ſi elles étoient l'ouvrage de l'art. Au fond, le terrain eſt fort uni, & préſente à l'Oueſt Sud-Oueſt quantité de Villages & de Hameaux, qui s'étendent juſqu'au Cap *Emmanuel.*

Remarques de Barbot ſur le Cap Verd.

Près de ce dernier Cap, on découvre en mer deux grands rochers, ou deux petites Iſles, dont l'une ſe fait diſtinguer par un arbre d'une hauteur & d'une groſſeur extraordinaire. Mais l'autre n'eſt pas moins remarquable par une vaſte caverne, où l'eau tombe continuellement avec un bruit prodigieux. Elle ſert de retraite à quantité d'Oiſeaux de mer, dont les deux Iſles ſont toujours peuplées. Les rocs étant blanchis de leur fiente, ils ont reçu des Hollandois le nom de *Beſchecten Eylands*, ce qui ſignifie proprement la cauſe de leur blancheur. Barbot a publié des Plans exacts de la Côte, qu'il avoit levés lui-même avec beaucoup de ſoin. Le courant prend ſa direction au Sud Sud-Oueſt, à trois lieues en mer. On trouve, à cinq lieues du rivage quatre-vingt braſſes d'eau, ſur un fond de ſable gris.

Iſles, ou rocs, remarquables.

Les Hollandois bâtirent autrefois, ſur le Cap même, un petit Fort nommé St André. En 1664, il fut pris par les Anglois, ſous le commandement de *Holmes*, qui lui donna le nom d'*Yorck*, à l'honneur du Duc d'Yorck, alors membre de la Compagnie Royale d'Afrique. Mais Ruyter le reprit bien-tôt pour les Hollandois.

Fort Hollandois.

Cabo Manuel, ou le Cap Emmanuel a reçu ce nom des Portugais, à l'honneur du Roi Emmanuel, ſucceſſeur de Jean II. Il n'eſt qu'à cinq lieues

Cap Emmanuel & ſa deſcription.

(*) Voyez la Planche du I. Tome de ce Recueil.

du Cap-Verd. C'est uue montagne dont le sommet est plat, & qui étant couverte d'arbres toujours verds, offre de tous côtés la forme d'un amphitheâtre. Le Pays, aux environs des deux Caps, est rempli de Poules, de Perdrix, de Lievres, de Pigeons Ramiers, de Chévres & de Bêtes à cornes. C'est Barbot qu'on a cité jusqu'ici.

Le Maire. 1682.

Suivant le Maire, dont on reprend la Relation, le Cap-Verd est mal placé dans les Cartes. Au lieu de quatorze degrés de Latitude, il assure qu'il est réellement à quatorze degrés trente minutes. Après avoir doublé la premiere pointe, car il y en a deux; on découvre une petite Isle inhabitée, qui se nomme l'Isle des Oiseaux, parce qu'elle en est toujours couverte. Audelà de cette Isle, on double la seconde pointe pour arriver à la vûe de Gorée, qui est derriere le Cap, presqu'à l'opposite des Mammelles. La Côte incline au Nord-Ouest, & forme un arc, où l'on trouve la meilleure eau qu'il y ait dans toutes ces Contrées.

Le Maire arrive dans l'Isle de Gorée.

Le Vaisseau François arriva dans la rade de Gorée, le 20 de Mai 1682. Il salua le Fort de sept coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup; le premier à boulet, par considération pour le nouveau Directeur. En descendant au rivage, Dancourt fut salué de cinq coups par son propre Vaisseau, & par tous les autres Bâtimens qui se trouvoient dans la rade. Le Fort le salua de sept; & lorsqu'il eut montré la Commission de la Compagnie, il fut reconnu pour Directeur général. Il trouva la Place dans un triste état, par la mauvaise conduite de deux personnes qui prétendoient au Commandement. Le Maire ne fait connoîtrre l'un, que par le titre de Gouverneur de Gorée, & l'autre par la qualité d'Agent géneral des François sur la Côte.

Origine des Forts de cette Isle.

C'est aux Hollandois que l'Isle de Gorée doit son nom. Il lui vient d'une Isle de Zelande, dont elle porte la ressemblance. Sa circonference n'a pas plus d'un quart de lieue. Elle s'étend du Nord au Sud, à la distance d'une lieue du Continent. Ce n'est proprement qu'un roc escarpé, qui n'a qu'une ouverture étroite, par où les Vaisseaux y puissent aborder. Les Hollandois, après en avoir pris possession y bâtirent deux Forts; l'un sur le penchant, l'autre, au pied de la colline. En 1678, le Comte d'Estrées, Vice Amiral de France, se rendit maître de l'Isle, sans y avoir trouvé de résistance; & n'ayant point de monde pour y laisser une garnison, il prit le parti de démolir les deux Forts. Mais la Compagnie de France a fait réparer, depuis, le Fort inferieur, & bâtir un Magazin, avec un assez bon mur.

Soins de Dancourt pour le progrès du Commerce.

Dancourt s'attacha d'abord au progrès du Commerce. Il visita les Comptoirs au long de la Côte, il observa soigneusement la conduite des Officiers de la Compagnie; & pour assurer la durée de son ouvrage, il entreprit d'établir une parfaite correspondance avec les Princes & les Chefs des Négres.

Dans cette vûe, il fit vingt-quatre lieues au travers des terres, depuis l'embouchure du Sénegal jusqu'à celle de la Gambra. Le Maire l'accompagna dans ce voyage, & ne négligea rien pour se procurer des informations sur les usages & les mœurs des Afriquains du Cap-Verd. Dancourt avoit été forcé de prendre la voie de la terre, parce que le vent du Nord rendoit la navigation fort dangereuse. Cependant il fit partir un Vaisseau, qui employa plus d'un mois à ce passage. Quoique la distance soit beaucoup moins grande par terre, le voyage est plus pénible. Dancourt se mit en chemin le

LE MAIRE. 1682.

6 de Décembre 1682. Il passa d'abord à Rufisco (18) qui est à trois lieues de Gorée sur la Côte. Cette Ville ne put fournir qu'un Cheval pour le Directeur général; mais il s'y trouva six Anes, deux desquels furent employés au transport des provisions. L'Ane qui échut à le Maire, & dont il avoit d'abord admiré l'encolure, se trouva si fatigué après avoir fait deux lieues, qu'il ne put se remettre pendant le reste de la route. Elle dura six jours, avec des chaleurs si insupportables, qu'on fut presque toujours obligé de ne marcher que depuis le coucher jusqu'au lever du Soleil. On s'arrêtoit pendant le jour, à l'ombre de quelques arbres, & l'on dînoit des provisions qu'on avoit apportées. La premiere nuit, on avoit gagné un petit Village, où l'on n'avoit pas manqué de logement; mais il ne s'y étoit trouvé ni vivres pour les hommes, ni millet pour les animaux. Cependant, les Habitans n'avoient rien épargné pour traiter civilement leurs Hôtes.

Voyage que l'Auteur fait par terre avec lui.

Port de Byeurt, & son Commerce.

Après six journées d'une marche si fatigante, on arriva au port de *Byeurt*, à (19) l'embouchure du Sénegal. Le Maire observa dans ce lieu que tout le Commerce s'y fait par l'entremise des femmes, & que sous prétexte d'apporter leurs marchandises elles viennent se réjouir avec les Matelots. Dancourt laissant son équipage à Byeurt, se mit dans une Barque, qui le rendit à l'Isle Saint Louis le 13 de Décembre, à deux heures après minuit.

Isle Saint Louis. Richesses que les Négres & les Mores y apportent.

Cette Isle, qui est à cinq lieues de Byeurt, se trouve située au milieu de la Riviere. Elle n'a qu'une lieue de circuit. La Compagnie de France y a des Magazins, un Commandant & des Facteurs. C'est-là que les Négres apportent aux François des Cuirs, de l'Ivoire, des Esclaves, & quelquefois de l'Ambre gris. La Gomme arabique leur vient des Mores. Les échanges pour ces richesses sont de la Toile, du Coton, du Cuivre, de l'Etain, de l'Eau-de-vie, & des grains de verre. Le profit est ordinairement de huit cens pour cent. Les cuirs, l'ivoire & les gommes passent en France. Les Esclaves sont transportés en Amérique. Un bon Esclave ne s'achete que huit francs, & se revend plus de cent écus. Quelquefois on obtient un Esclave excellent pour quatre ou cinq cartes d'eau-de-vie.

Description que le Maire fait du Sénegal & des Habitans du Pays.

Le Sénegal, suivant le Maire, est un bras du Niger, qui s'en sépare, à la distance d'environ six cens lieues de son embouchure. Il se répand dans le Royaume de *Kantorsi* (20), après lequel il se partage en diverses branches, dont les principales sont la Gambra & Rio-grande. Il divise les Azoagues, Mores ou bazanés, des véritables Négres. Les premiers sont des Peuples vagabonds, qui n'ont pas d'habitations fixes, & qui se transportent de camps en camps avec leurs Bestiaux, suivant la commodité des pâturages; au lieu que les Négres sont établis dans des Villages réguliers. Les Mores ont des Superieurs ou des Chefs, qu'ils se donnent par leur propre choix; & les Négres sont soumis à des Rois, dont l'autorité est fort arbitraire. Les Mores sont de petite taille, maigres, & de mauvaise physionomie; mais ils ont l'esprit vif & pénétrant. Les Négres sont grands, bienfaits, vigoureux, & manquent d'esprit

(18) Le Maire par une corruption qui lui est propre, appelle ce lieu *Rufis*.

(19) Le Maire écrit *Bieure*.

(20) On ne comprend rien à cet endroit de la Relation, tant il s'accorde peu avec les descriptions postérieures. Il est clair que le Maire parle ici sur des témoignages confus, dont on a reconnu depuis l'incertitude ou la fausseté. Voyez les Relations précédentes.

&

& d'habileté. Le Pays qu'habitent les Mores est un désert stérile, sans arbre & sans verdure. Celui des Négres est un terroir fertile, où les pâturages sont en abondance, & qui produit du millet & plusieurs especes d'arbres.

Le Maire. 1682.

Le Sénegal, après plusieurs détours dans Kantorsi & dans d'autres Pays, vient se jetter dans la mer par deux canaux différens, à quinze dégrés trente-deux minutes de Latitude du Nord. Entre la Mer & la Riviere, il se trouve un grand banc de sable (21), large d'une portée de canon, qui sans s'élever au dessus de l'eau, force le Sénegal de se partager & de continuer sa route l'espace de six lieues sans que ces deux bras puissent se rejoindre, quoiqu'ils ne soient éloignés que de deux lieues. Enfin ils se déchargent dans la Mer, chacun par sa propre embouchure. Ils sont embarrassés tous deux par quantité de bancs de sable, qui exposent toujours les Vaisseaux à quelque danger. Il est rare qu'ils osent s'y engager, quand la Riviere est basse; mais le passage est plus libre dans le tems de ses débordemens.

Entreprise de la Compagnie Françoise pour étendre ses découvertes.

Il y a près de quinze ans, dit le Maire, que Messieurs de la Compagnie profiterent de l'inondation pour envoyer quelques Barques à la découverte du lieu où les bras du Niger se séparent. Leur espérance étoit d'entrer par cette voie dans la Riviere de Gambra; car les Anglois, qui ont un Fort à l'embouchure, n'en permettent pas l'accès du côté de la Mer. On avoit été forcé de prendre le tems des grandes eaux, parce que dans toute autre saison les rocs, dont le Canal est parsemé, empêchent la navigation. Trente hommes, qui furent envoyés dans ces Barques, remonterent l'espace de trois cens lieues. Mais ils essuyerent tant de fatigues dans cette route, qu'il n'en revint que cinq. Dans un endroit où ils perdirent le Canal, une de leurs Barques se trouva engagée entre des arbres, & ne put être remise à flot qu'à force de bras. Dancourt ayant fini ses affaires au Fort Saint Louis passa la (22) *Barbarre*, c'est-à-dire, la pointe de Barbarie, à l'embouchure du Sénegal qui étoit alors ouverte. Une des Barques de la Compagnie le conduisit à bord du Vaisseau qu'il avoit fait partir de Gorée pour son retour. Il leva l'ancre le 10 de Janvier 1683; & suivant la Côte jusqu'à Gorée, il eut pour continuelle perspective, de fort beaux arbres qui sont couverts de toutes leurs feuilles dans cette saison. Après avoir fait la visite de Gorée & des autres établissemens François sur cette Côte, il retourna par la même voie au Fort Saint Louis, & ce Voyage ne prit que huit jours.

Voyages de Dancourt au long de la Côte.

A l'égard de l'état général des Régions Occidentales d'Afrique, le Maire entre dans le détail suivant.

Le Royaume du Sénegal (23) est le premier Pays qui soit habité par des Négres. Il étoit autrefois fort considérable; mais il l'est devenu beaucoup moins par des révolutions qui ont diminué ses forces, & qui l'ont rendu tributaire d'un autre. Il s'étend l'espace de quarante lieues au long de la Riviere, sans compter quelques petites Seigneuries qui en dépendent vers l'embouchure, & l'espace de dix ou douze lieues dans les terres. Le Roi porte le nom de *Brak*, qui est un titre de dignité. Il est si pauvre & si miserable, que

Description confuse que le Maire fait du Pays.

(21) C'est ce qui s'appelle la Pointe de Barbarie.

(22) Exemple de la corruption des noms dans la bouche des gens de Mer.

(23) C'est le Royaume de Hoval, qu'on s'est accoutumé à nommer Sénegal, parce qu'il est le premier sur la Riviere.

Le Maire. 1682.

le lait lui manque quelquefois pour sa propre nourriture.

Après le Royaume du Brak on trouve celui du *Siratick*, titre qui signifie le plus puissant de l'Empire. Ce Monarque a plus de dix petits Rois pour ses tributaires. Ses Etats ont trois cens lieues d'étendue sur les deux rives du Sénegal. On nomme ses Peuples, *Foulis*. Leur couleur tient le milieu entre celle des Négres & celle des Mores. Ils sont plus doux & plus sociables que les Négres. Plusieurs Matelots François, qui avoient été maltraités par leurs Capitaines ayant cherché un azile à sa Cour, y furent reçus civilement, admis à sa table, & traités avec beaucoup de générosité. La nourriture de ce Prince est ordinairement du millet, de la chair de bœuf, du lait & des dattes. Il ne boit jamais de vin ni d'eau-de-vie, par attachement pour le Mahométisme. On le prétend capable de mettre sur pied cinquante mille hommes; mais il ne peut les entretenir long-tems, faute de provisions.

Plus haut sur la Riviere, on arrive aux Pays des *Fargots* (24) & des (25) *Enguelands* trois cens lieues au-dessus du Fort Saint-Louis. Les François, qui y ont poussé leur Commerce, rapportent que les Habitans ne different pas des Foulis. Mais le Maire ne put se procurer d'informations sur ce qui est au-delà de cette Contrée.

Les Peuples qui habitenr entre le Sénegal & la Gambra sont divisés en trois Nations; les Jalofs, les Sereres, & les Barbasins. Ils sont gouvernés par plusieurs petits Princes, qui jouissent d'une autorité absolue dans leur Canton. Le principal, c'est-à-dire, celui dont les Etats ont le plus d'étendue, porte le titre d'Amel (26). Ses sujets sont les Jalofs, depuis l'embouchure du Sénegal jusqu'à six ou sept lieues du (27) Cap-Verd, ce qui comprend environ quarante lieues au long des Côtes, & près de cent, de l'Ouest à l'Est, dans les terres. Le Pays des Sereres est gouverné par un Roi qui porte le nom de *Jaïn* (28), & que les François appellent *Portugadi* (29) du nom d'une Ville qui lui appartient. Il s'étend l'espace de dix ou douze lieues au long des Côtes, & de cent dans les terres. Le Maire ne put apprendre quel est le titre du Roi des Barbesins ou de (30) Joval, mais il assure que ses Etats ont à peu près la même étendue que ceux de Jaïn.

(24) C'est apparemment les Saracolez, dont on a parlé.

(25) Il faut croire que c'est ici *Guialou*, qui se trouve dans la Carte de Delisle.

(26) On a vû dans plusieurs endroits que c'est le *Damel*, Roi de Kayor.

(27) C'est sans doute le *Tin*.

(28) C'est le Roi de Salum, dont le titre est le *Bur*. Voyez le premier & le second Chapitre du VII. Livre.

(29) C'est Portodali *ou* Portudal.

(30) C'est Joal *ou* Joalli.

CHAPITRE X.

Observations sur les Jalofs, particulierement sur ceux qui sont voisins de la Gambra.

Introduction.

La partie de l'Afrique qui tombe dans la division de cet Ouvrage, est celle qui est située entre le huitiéme & le dix-huitiéme degré de Latitude du Nord, & entre la trentiéme minute & le dix-sept ou dix-huitiéme degré de

Longitude, dont elle contient dix degrés du Sud au Nord, & dix-fept ou dix-huit de l'Oueft à l'Eft. Elle eft bornée au Nord par *Zara*, ou *Sarra*, qu'on nomme communément le Défert de Barbarie, à l'Eft de la Nigritie. Ses bornes au Sud font la Guinée; & à l'Oueft, la Mer ou l'Océan Atlantique.

Introduction.

Quoique cette partie de l'Afrique foit plus fréquentée par les Européens qu'aucune de celles qui font au-deffus de la Barbarie & de l'Egypte, la connoiffance que nous en avons fe réduit prefqu'uniquement aux Côtes, & à quelques Rivieres telles que le Sénegal & la Gambra. On connoît fi peu l'intérieur des terres, qu'on ne peut parler avec certitude de leur fituation, de leur étendue & de leurs limites. On doit même préfumer, de la confufion, des doutes & des contradictions qui fe trouvent dans les Ecrivains qui nous les ont repréfentées, qu'il y a quantité de Régions confidérables dont le nom eft inconnu à l'Europe. En un mot l'Afrique eft prefqu'ignorée, en comparaifon de l'Afie & de l'Amérique, quoiqu'elle leur foit à peine inferieure pour la variété & le mérite de fes productions.

Combien l'Afrique eft peu connue.

Cependant, comme c'eft connoître une Nation entiere que d'en bien connoître une partie, il eft plus aifé de donner une jufte idée des Peuples qui font compris dans cette divifion, que des Pays qu'ils habitent. Les principaux font les Jalofs, les Foulis & les Mandingos. Les Foulis poffedent les terres qui font dans l'intérieur du Continent fur les deux bords du Sénegal, c'eft-à-dire au Nord & à l'Eft. Les Jalofs font fitués, partie au Sud des Foulis, & partie à l'Oueft, au long de l'Océan; & de ce dernier côté, ils occupent dans un ou deux endroits tout l'efpace qui eft entre le Sénegal & la Gambra. Les Mandingos font au Sud & à l'Eft des Jalofs, fe répandant des deux côtés de la Gambra, depuis fa fource, peut-être, jufqu'à la Mer. Comme ils font mêlés, par-tout, des deux autres Nations, il femble, fur-tout vers la Côte, qu'ils n'y font venus qu'après elles; & cette conjecture eft fortifiée par leur couleur, qui eft un brun foncé, au lieu que celle des autres Habitans de cette partie de l'Afrique, & au Sud jufques vers le Cap de Bonne-Efpérance, eft tout-à-fait noire. On a déja parlé, dans le Livre précédent, des Jalofs, des Foulis & des Mandingos, auffi bien que des Saracoles, des Sereres, des Flups, des Bagnons, des Papels, des Biafaras, &c. de plufieurs Nations moins confidérables, à l'occafion même de leurs Pays dont on a donné la defcription. Mais comme les trois premieres font établies au Sud comme au Nord, avec quelque difference dans le caractere & dans les ufages; & que le côté du Sud eft proprement le Pays des Mandingos, aufquels on ne s'eft encore arrêté que fort fuperficiellement, on va réunir d'autres éclairciffemens qui fe trouvent dans les Voyageurs, fur-tout dans ceux qui ont fait la matiere de ce Livre. Ces obfervations feront fuivies de l'Hiftoire naturelle des Pays, dans les mêmes limites. Mais le Lecteur doit être averti que les productions particulieres à chaque Pays, ayant déja paru fous le titre du Canton qui les produit, on ne raffemblera ici que celles qui font communes à toutes les parties de la Région, ou du moins au plus grand nombre.

Raifon pour laquelle fes Peuples le font mieux.

Divifion générale.

§. I.

Usages & Mœurs des Jalofs.

JALOFS.

LES *Jalofs*, ou les *Jolloifs*, qu'on appelle aussi *Ghiolofs*, habitent, suivant (29) Moore, au Nord de la Riviere de Gambra, d'où ils s'étendent fort loin dans les terres, & même jusqu'à la Riviere du Sénegal. Ils sont plus noirs, & plus beaux dans leur noirceur, que les Mandingos ou les Flups. Ils n'ont ni le nez large, ni les grosses lévres, qui sont des attributs particuliers à ces deux Nations. Enfin Moore assure qu'ayant vû un grand nombre des Habitans de cette Contrée, il n'y en a point qui approchent des Jalofs pour la noirceur de la peau & la beauté des traits du visage. Leur inclination les porte généralement aux armes. Il y a des usages établis, parmi eux, pour entretenir leur humeur fiere & martiale. Tous les Auteurs ne distinguent pas aussi exactement que Moore, les Jalofs, des Mandingos, & des autres Négres à nez plat qui sont mêlés parmi eux, sur-tout au long de la Côte qui est entre la Gambra & le Sénegal. Ceux mêmes qui les distinguent de nom, sont sujets à les confondre dans leur description. Ils paroissent persuadés qu'un nez plat & des lévres épaisses, sont des qualités inséparables de ces Nations; & que s'il s'y trouve des Négres d'une autre forme, c'est un effet du hazard.

Leur couleur & leur figure.

Comparaisons de couleur & de figure entre les Négres.

Barbot parlant, en général, des Négres de ces quartiers, dit qu'ils (30) sont d'un extrêmement beau noir, droits, bien faits, agiles & robustes; que leurs dents sont blanches & bien rangées, leurs nez plats, & leurs lévres épaisses. Il semble qu'on peut conclure de cette description que les Jalofs des environs du Sénegal, sur-tout ceux de la Côte, ont les traits differens de ceux des terres & du voisinage de la Gambra. Cependant Villault représentant la figure des Habitans de Rufisco, ou Rio Fresco, près du Cap-Verd, assure qu'il ne (31) s'en trouve pas beaucoup qui ayent le nez plat; & le Maire, qui ne parle que de nez plats & de grosses lévres, comme si l'on n'en voyoit pas d'autres sur cette Côte, déclare qu'il ne s'est point apperçu qu'on estimât beaucoup parmi eux cette forme des lévres & du nez. Au contraire, il prétend qu'à l'exception de la couleur, ils ont les mêmes idées de beauté que les François; qu'ils aiment de beaux yeux, une petite bouche, de belles lévres, (32) & un nez bien proportionné. Quoiqu'il en soit, on doit s'attendre à trouver dans les Pays qui appartiennent aux Mandingos, ou dans lesquels il se trouve un mélange de Jalofs, les traits les plus communs à leur Nation.

Leurs idées de beauté.

Les Négres des Côtes, suivant Barbot, sont doux & civils. Leur constitution est forte & vigoureuse. Mais ils sont débauchés & paresseux à l'excès; ce qui les rend pauvres & miserables. Ils sont impudens, lâches, vindicatifs, orgueilleux, passionnés pour les louanges, déreglés dans leurs expressions; menteurs, gourmands, lascifs, si intempérans, qu'ils boivent l'eau-de-vie comme de l'eau; enfin trompeurs dans le Commerce. Ils sont capables de

Mauvaises qualités des Jalofs.

(29) Voyage de Moore, p. 30. & suiv.

(30) Description de la Guinée par Barbot, p. 34.

(31) Voyage de Villault en Guinée, p. 27.

(32) Le Maire, *ubi sup.* p. 101.

voler & d'assassiner sur le grand chemin, plutôt que de s'occuper d'un travail honnête. Ils ne font pas difficulté d'enlever les Habitans des Villages voisins & de les vendre pour l'esclavage. Ceux de Joalli, de Portodali & d'Yaca sont les plus grands voleurs du monde. Ceux d'Yaca particuliérement ont tant d'adresse à dérober, qu'ils volent un Européen, en face, sans qu'il s'en apperçoive. Ils tirent avec le pied ce qu'ils veulent lui prendre & le ramassent par derriere (33).

Jalofs.

Labat fait la même remarque sur les Jalofs du Sénégal. Ce (34) n'est pas sur les mains d'un voleur qu'il faut avoir les yeux ouverts, c'est sur ses pieds. Comme la plûpart des Négres marchent pieds nuds, ils acquerent autant d'adresse dans cette partie que nous en avons aux mains. Ils ramassent une épingle à terre. S'ils y voyent un morceau de fer, un couteau, des cizeaux, & toute autre chose, ils s'en approchent, ils tournent le dos à la proie qu'ils ont en vûe, ils vous regardent en tenant les mains ouvertes. Pendant ce tems-là ils saisissent l'instrument avec le gros orteil, & pliant le genou, ils levent le pied par derriere jusqu'à leurs pagnes, qui servent aussi-tôt à cacher le vol; & le prenant avec la main, ils achevent de le mettre en sûreté.

Avec quelle adresse ils dérobent.

Ils n'ont pas plus de probité à l'égard de leurs compatriotes de l'intérieur des terres, qu'ils appellent Montagnards : lorsqu'ils les voyent arriver pour le Commerce, sous prétexte de servir à transporter leurs marchandises ou de leur rendre l'office d'interprétes, ils leur dérobent une partie de ce qu'ils ont apporté.

Sans probité, même entr'eux.

Leur avidité barbare va bien plus loin; car il s'en trouve qui vendent leurs enfans, leurs parens, & leurs voisins. Barbot en rapporte (35) plusieurs exemples. Pour cette perfidie, ils s'adressent à ceux qui ne peuvent se faire entendre des François. Ils les conduisent au Comptoir, pour y porter quelque chose, & feignant que ce sont des Esclaves achetés, ils les vendent, sans que ces malheureuses victimes puissent s'en défier, jusqu'au moment qu'on les enferme ou qu'on les charge de chaînes. Le Maire raconte à cette occasion une (36) Histoire fort comique. Un vieux Négre ayant résolu de vendre son fils, le conduisit au Comptoir. Mais le fils, qui se défia de ce dessein, se hâta de tirer un Facteur à l'écart & de vendre lui-même son pere. Lorsque le vieillard se vit environné de Marchands, prêts à l'enchaîner, il s'écria qu'il étoit le pere de celui qui l'avoit vendu. Le fils protesta le contraire, & le marché demeura conclu. Mais celui-ci retournant en triomphe rencontra le Chef du Canton, qui le dépouilla de ses richesses mal acquises, & le vint vendre au même marché.

Ils se vendent les uns les autres.

Un fils vend son pere.

Quantité de petits Négres des deux sexes sont enlevés tous les jours par leurs voisins, lorsqu'ils s'écartent dans les bois, sur les chemins, ou dans les plantations, suivant l'usage d'employer les enfans à chasser les Oiseaux qui viennent manger le millet & les autres grains. Dans les tems de famine, un grand nombre de Négres se vendent eux-mêmes, pour s'assurer du moins la vie. La disette fut si grande dans ce Pays en 1681, que Barbot (37)

Ils enlevent les enfans. Ils se vendent eux-mêmes.

(33) Barbot, *ubi sup.*
(34) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 170. & suiv.
(35) Barbot, p. 34.
(36) *Ubi sup.* p. 32.
(37) *Ubi sup.* p. 47.

JALOFS.

auroit eu des Esclaves en abondance, si les provisions n'eussent pas manqué dans l'Isle même de Gorée.

Le même Auteur dit qu'ils sont fort livrés à la sorcellerie. Ils l'exercent par le ministere de leurs Prêtres, qui s'attribuent le pouvoir de commander aux Serpens & aux Monstres. *Walla Filla*, ancien Roi de Jaala, qui passoit pour le plus grand Magicien & le plus redoutable empoisonneur du Pays, sçavoit, disent les Négres, rassembler dans un moment, par cet art, toutes ses forces (38) militaires, à quelque distance qu'elles fussent de lui.

Roi Négre crû Magicien.

Stupidité des Interprétes Négres.

Le Maire observe que les Interprétes Négres sont rarement capables de rendre le sens de ce qu'ils entendent, & que par leurs infidelités ou leurs méprises, ils jettent de l'embarras dans tous les marchés. Si les Négres reconnoissent qu'ils vous sont utiles, ils deviennent tout-à-fait insupportables. Ils sont dans une ivresse continuelle. L'eau-de-vie, qu'ils se procurent avec tant de peines & de frais, est prodiguée lorsqu'ils l'ont obtenue. Le vin de Palmier n'est pas si commun dans ces Cantons, qu'ils puissent l'avoir en abondance. Mais de quelque liqueur qu'ils s'enivrent, ils perdent entiérement la raison dans l'ivresse, & deviennent des Bêtes furieuses. Ils n'ont aucune notion de la nécessité de restituer, ni la moindre teinture des devoirs civils. Leur ignorance est si grossiere qu'à peine comprennent-ils que deux & deux fassent quatre. Ils ne connoissent ni leur âge, ni les jours de la semaine, pour lesquels ils n'ont pas même de noms. La seule vertu qu'on puisse leur attribuer est l'hospitalité. Ils ne laissent jamais partir un étranger sans l'avoir fait manger & boire. Ils le pressent de passer quelques jours avec eux. Mais ils ont soin de cacher leur eau-de-vie à leurs Hôtes, parce qu'ils auroient honte de leur en refuser : ce qui n'empêche pas qu'ils ne dérobent aux Montagnards une partie de celle qu'ils reçoivent pour leurs marchandises.

La seule vertu des Négres est l'hospitalité.

Leur pauvreté est extrême. Ils ont pour tout bien quelques Bestiaux. Les plus riches n'en ont pas plus de quarante ou cinquante, avec deux ou trois chevaux, & le même nombre d'Esclaves. Il est très-rare qu'on leur trouve de l'or, pour (39) la valeur d'onze ou douze pistoles.

Leurs usages pour la succession au Trône royal.

Dans quelques Pays des Négres, la Couronne est héréditaire. Dans d'autres elle est élective. A la mort d'un Prince héréditaire, c'est son frere, & non son fils, qui lui succéde. Mais après la mort du frere, le fils est rappellé au trône, & le laisse de même à son frere. Dans quelques Pays héréditaires, c'est au premier neveu par les sœurs que tombe la succession, parce que la propagation du sang royal est certaine par cette voie.

Dans les Royaumes électifs, trois ou quatre des plus grands personnages de la Nation, s'assemblent après la mort du Roi pour lui choisir un successeur, & se réservent le pouvoir de le déposer ou de le bannir lorsqu'il manque à ses obligations. Cet usage devient la source d'une infinité de guerres civiles, parce qu'un Roi déposé (40) entreprend ordinairement de se rétablir malgré les constitutions.

Le Gouvernement de Kayor, dont le Roi porte le titre de Damel, est Monarchique & héréditaire, dans l'ordre des Neveux par les sœurs.

Autorité despotique des Rois.

Le Maire juge qu'il n'y a point dans l'univers d'autorité plus absolue & plus

(38) Barbot, *ubi sup.* p. 47.
(39) Le Maire, *ubi sup.* p. 80.
(40) Barbot, *ubi sup.* p. 55.

JALOFS.

respectée que celle de ces Monarques Négres. Elle ne se soutient que par la rigueur. Les punitions, pour les moindres défauts de respect ou d'obéissance, sont la mort, la confiscation des biens, & l'esclavage de toute la famille du coupable. Le Peuple est moins à plaindre que les Grands, parce que dans ces occasions (41) il n'a que l'esclavage à redouter. Barbot raconte que sous les plus legers prétextes, sans égard pour le rang ni pour la profession, un Roi fait vendre à son gré ses Sujets. L'Alkade de Rufisco vendit aux François de Gorée, par l'ordre exprès du Damel, un Marbut qui avoit manqué à quelque devoir du Pays. Ce malheureux Prêtre fut plus de deux mois sur le Vaisseau, sans vouloir prononcer une parole. Comme la volonté des Princes est une loi souveraine, ils imposent des taxes arbitraires, qui réduisent tous leurs Sujets à la derniere pauvreté.

Aussi-tôt qu'un Négre est revêtu de l'autorité Royale, tous les autres le regardent avec une profonde vénération; & de son côté, il prend un air de hauteur (42) & d'empire, qui devient bien-tôt une véritable tyrannie. Dans le Royaume de Barsalli, il n'y a que le Roi & sa famille qui ayent le droit de coucher sous des *Tendres*, espece d'étoffes qui servent de défense contre les Mouches & les Mosquites. L'infraction de cette loi est punie de l'esclavage. Un Jalof qui auroit la hardiesse de s'asseoir, sans ordre, sur la même natte que la famille royale, est sujet au même châtiment (43).

Hauteur du Damel dans ses audiences.

Les Peuples du Damel n'approchent de lui qu'avec beaucoup de peine & de circonspection. L'entrée de ses appartemens n'est accordée qu'à un petit nombre de Grands qu'il honore de cette distinction. Lorsqu'un Seigneur, de ceux mêmes qui lui appartiennent par le sang, obtient d'être reçu à l'audience, il se dépouille de sa robe en entrant dans la cour, & demeure nud depuis la tête jusqu'à la ceinture. Ensuite avançant vers le Roi, qui n'accorde ces audiences que devant la porte du Palais, il se met à genoux à quelque distance, baisse la tête, & prend de chaque main une poignée de sable, dont il se couvre la tête & le visage. A mesure qu'il approche, il repete (44) plusieurs fois la même cérémonie. Enfin s'agenouillant à deux pas du Monarque, il explique les raisons qui lui ont fait desirer une audience. Après ce compliment, il se leve sans oser jetter les yeux devant lui. Il tient les bras étendus vers ses genoux, & de tems en tems il se jette de la poussiere sur le front. Le Roi paroît l'écouter peu, & tourne (45) son attention sur quelque bagatelle qui l'amuse. Cependant il prend un air fort grave à la fin de la harangue; & sa réponse est un ordre auquel les supplians n'osent répliquer. Ils se confondent ensuite dans la foule des Courtisans.

Les Rois sont plus humains & plus simples sur la Gambra.

Quoique les Rois ne soient pas moins absolus sur la Gambra, ils ont moins de faste dans le cérémonial & dans les habits, excepté dans certaines occasions solemnelles. Leurs richesses, à la plûpart, ne consistent qu'en Chameaux, en Dromadaires, en Bœufs & en Chévres, avec du millet & du fruit. Dans les audiences qu'ils donnent aux Européens, ils se parent avec plus de soin.

(41) Le Maire, *ubi sup.* p. 106. & suiv.
(42) Barbot, *ubi sup.* p. 47 & 57.
(43) Moore, *ubi sup.* p. 213.
(44) Barbot, qui s'accorde là-dessus avec le Maire, remarque que d'autres avancent continuellement à genoux, en se couvrant de terre & de sable, pour montrer qu'ils ne sont que poussiere en comparaison du Roi, p. 56.
(45) Le Maire, p. 107.

JALOFS.

On les trouve ordinairement couverts d'une robe rouge ou bleue, à laquelle sont attachées des queues d'Eléphans, ou d'autres Bêtes sauvages, de petites sonnettes, des brins d'ivoire & de corail, &c. Ils portent sur la tête un bonnet d'osier, orné de petites cornes de Boucs, & d'Antilopes ou de Gazelles. Leur cortege est nombreux. Ils se rendent avec beaucoup de gravité, au lieu destiné pour l'audience, qui est ordinairement le dessous de quelque gros arbre; & jamais il ne sont sans leur pipe à la bouche.

Audiences que le Damel accorde aux Etrangers.

Lorsque le Damel (46) reçoit les Etrangers, il est environné de ses Gardes, armés de leurs zagayes. Le Roi de Joala entretient communément une garde de cinq cens hommes, divisés en trois corps, au travers desquels les Etrangers passent pour arriver à l'appartement du Roi. Dans les cours, on a soin de faire paroître quinze ou vingt Chevaux, assez mal harnachés, & couverts de grisgris. Dans ces audiences les Arabes & les Marbuts ont beaucoup plus de liberté que les Négres; mais les François en ont plus que les uns & les autres. A leur approche, ils font une révérence au Prince, qui leur tend ordinairement la main. Ensuite s'asseyant, suivant l'usage commun du Pays, sur un lit couvert d'une courte-pointe de cuir rouge, sans cesser de tenir sa pipe à la bouche, il les fait asseoir près de lui, & leur demande ce qu'ils ont apporté; car on n'approche jamais des Rois Négres sans quelque présent. Dans le Royaume de Barsalli, les présens établis, pour un Européen, consistent en dix, quinze ou vingt barres de fer, quelques flacons d'eau-de-vie, une épée, un fusil, un chapeau; c'est-à-dire, dans un de ces présens. Mais l'eau-de-vie est toujours ce qui paroît reçu le plus volontiers, & souvent le Roi s'enivre avant que l'audience soit finie. Sur tout le reste, il ne differe en rien des autres Princes du Sénegal. Mais les Négres des environs de cette Riviere regardent leurs Rois comme des Sorciers & des Devins du premier ordre. Ils sont persuadés que *Magro*, anciennement Roi du grand Kassan, entretenoit un Commerce intime avec les diables, & que par leur secours il pouvoit donner tant de force à son haleine, que d'un souffle il auroit mis en pieces tout ce qui se trouvoit autour de lui. Ils croyent même qu'il faisoit sortir de la terre du feu & des flammes, lorsqu'il invoquoit les esprits infernaux (47).

Présens qu'on fait aux Rois Négres.

C'est l'usage aussi de faire des présens aux Rois Négres, lorsqu'on reçoit leur visite, dans les Comptoirs qui ne sont pas éloignés d'eux. Ces visites sont si fréquentes, qu'elles deviennent quelquefois fort onéreuses; & l'on doit se précautionner soigneusement contre leurs nouvelles prétentions, car un exemple suffit pour leur faire prendre droit d'exiger les mêmes présens dans les mêmes occasions (48).

Leur effronterie à mandier des présens.

Labat (49) parlant des Princes Jalofs aux environs du Sénegal, les compare aux Mandians les plus effrontés. Ils joignent l'adresse à l'impudence. D'abord, ils commencent par demander quelques bagatelles, qui ne peuvent leur être d'une grande utilité, pour sonder vos dispositions. S'ils vous trouvent de la facilité à les écouter, ils deviennent aussi-tôt plus importuns, & vous mettent dans la nécessité de les satisfaire ou de rompre avec eux. La seule méthode pour s'en défendre est de ne leur rien accorder s'ils ne l'ont

(46) Barbot, p. 57 & 79.
(47) Le Maire, p. 109.
(48) Barbot, p. 79.
(49) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 198.

demandé

demandé avec de longues inſtances. En général, il ne faut pas eſpérer de raſſaſier jamais leur avidité. S'ils ne peuvent vous engager à leur donner quelque choſe, ils ſe réduiſent à l'emprunter; & lorſqu'ils ſe voyent refuſés, ils vous interdiſent le Commerce, ou vous font quelque outrage. Les François ſe ſont vû quelquefois obligés d'employer la violence pour obtenir la reſtitution de pluſieurs emprunts forcés. Leur unique reſſource étoit de piller des Villages, & d'enlever les Habitans; après quoi faiſant une balance de compte avec le Roi, ils lui payoient exactement ce qu'ils avoient pris au-delà de ſa dette. Mais ces entrepriſes ne réuſſiſſent pas toujours; & quand on ſeroit sûr de ſe faire payer par cette voie, on s'expoſe à la haine des Habitans, qui peuvent trouver tôt ou tard l'occaſion de ſe venger.

JALOFS.

Moyens que les François ont été forcés d'employer.

Enfin malgré leur orgueil, les Princes Jalofs ſont des Mandians ſi peu capables de honte, que s'ils apperçoivent à l'Etranger qui les viſite, quelque choſe qui leur plaiſe, comme un manteau, des bas, des ſouliers, une épée, un chapeau, &c. ils demandent ſucceſſivement qu'on leur permette d'en faire l'eſſai, & ſe mettent par degrés en poſſeſſion de toute la parure. C'eſt ce qui arriva, dit le Maire, (50) au premier député de Dancourt, qui fut ainſi dépouillé d'une veſte de brocard, de ſes bas, de ſon chapeau & de ſes ſouliers. Un autre Voyageur rapporte que dans une audience du Roi de Joala, ce Prince prit le chapeau d'un Religieux qui accompagnoit le Facteur François de Gorée; & que trouvant fort mauvais que le Facteur lui repréſentât la pauvreté des gens de cet état, il répondit qu'il ne ſouffroit pas volontiers qu'on osât lui donner des conſeils. Cependant il envoya le lendemain un jeune Eſclave au Religieux.

Un François eſt plaiſamment dépouillé.

§. II.

Nobleſſe, Magiſtrats & Milice des Jalofs. Caractere de pluſieurs Rois.

AUx environs du Sénegal, les Jalofs ont une ſorte de nobleſſe, qu'ils appellent *Sahibobos*, comme ils donnent aux Princes du Sang royal & aux (51) Grands, le nom de *Tenhalas*. Le Maire dit que le Damel a ſous lui pluſieurs Miniſtres d'Etat, qui l'aſſiſtent dans l'adminiſtration & dans l'exercice de la Juſtice. *Kondi* (52) Tributaire Souverain de ce Monarque, a le commandement général des armes, avec une autorité qui repréſente celle du grand Connétable de France. Le grand Jerafo (53) eſt Chef de la Juſtice dans toute l'étendue du Royaume, & fait de tems en tems la viſite des Provinces, pour écouter les plaintes & juger les differends. L'*Alkair*, ou le Tréſorier de la Couronne, exerce le même office que le grand Jerafo, mais avec un pouvoir plus limité. Il a ſous lui tous les Alkairs ſubalternes, ou les Alkades, qui ſont les Chefs des Villages, comme les Seigneurs de Paroiſſe en France (54).

Sahibobos & Tenhalas.

Grands Officiers & leurs Subalternes.

Barbot raconte que pluſieurs grands Officiers, Civils & Militaires, ont

(50) Le Maire, p. 110.
(51) Barbot, p. 58.
(52) Barbot l'appelle *Conds*.
(53) Labat met *Jagaraf*.

(54) Le Maire, p. 114 & ſuiv. Il écrit *Alkairs*, *Alkadi*, *Alkadhi*, *Alkazi*. En Arabe ce mot ſignifie Juge.

JALOFS.

ainsi leurs subalternes dans chaque canton de l'Etat. Toutes les Villes ont leur Jerafo, comme leur Alkade ou leur Alkair. Le Kondi, qui est tout à la fois Lieutenant Général du Royaume & Généralissime des armées, fait, en vertu de ce premier titre, la visite des Provinces avec le grand Jerafo, ou le Chef de la Justice, pour se faire rendre compte de la conduite des Alkades.

Office de l'Alkade.

L'office particulier de l'Alkade consiste à lever les droits & les revenus royaux, dont il est comptable au grand Trésorier. Son nom signifie Gouverneur de Ville ou de Village. Les Blancs & les Négres l'employent également.

Administration du Gouvernement & de la Justice.

Vasconcelos, cité par Barbot, prétend que les Négres de la Côte l'emportent beaucoup dans leur Gouvernement sur ceux du Sénegal; qu'ils sont plus exacts sur tous les devoirs de l'administration; que leur politique est mieux entendue, leurs vûes de conservation & d'aggrandissement plus profondes & plus secretes, enfin qu'ils ont plus d'équité dans les récompenses & les châtimens. Le Conseil du Prince est composé des plus anciens, & ne s'éloigne jamais de sa personne. Les Juges sont ceux à qui l'on a reconnu le plus de jugement & d'expérience (55).

Epreuve du feu pour le vol.

L'exécution de la Justice suit immédiatement la Sentence. Un voleur convaincu est puni par l'esclavage, & ce crime expose rarement le coupable à la mort. Le Maire dit (56) qu'un Négre accusé, sans pouvoir être convaincu, est obligé de lécher trois fois un fer brûlant. S'il résiste à cette épreuve, on le déclare innocent. Barbot ajoûte qu'il est dispensé du châtiment, mais que l'accusateur & lui sont également condamnés à quitter le Pays. Moore prétend que sur la Gambra l'épreuve du vol se fait avec de l'eau bouillante, & cite un exemple qu'on a lû dans (57) son Journal. La rigueur de ces loix n'empêche pas que dans le Pays des Négres, comme dans les Régions les mieux policées, la Justice ne soit sujette à beaucoup de (58) corruption. L'intérêt & la faveur y jouent leur rôle comme en Europe. Pendant le séjour que le Maire fit en Afrique, il arriva un événement qui marque assez combien l'intérêt a d'ascendant sur les Princes du Pays. Deux petits Rois, Oncle & Neveu, tous deux Tributaires du Damel, étant en contestation pour les droits de leur Souveraineté, résolurent de remettre la décision de leur differend au sort des armes ou à la Sentence du Damel; & ce Prince leur ayant fait défendre les voies violentes, ils furent obligés de venir à celle de l'autorité. Le jour marqué pour leurs explications, ils se rendirent dans une grande place, qui est vis-à-vis du Palais Royal, tous deux accompagnés d'un nombreux cortege, qui formoit deux Bataillons, armés de dards, de fleches, de zagayes, & de couteaux à la Moresque. Ils se posterent l'un vis-à-vis de l'autre, à trente pas de distance. Le Damel parut bien-tôt, à la tête de six cens hommes. Il montoit un fort beau Cheval de Barbarie, sur lequel il alla se placer au milieu des deux Rivaux. Quoiqu'ils parlassent tous la même largue, ils employerent des Interprêtes pour s'expliquer. Le Neveu, qui étoit fils du dernier Roi, finit sa harangue en représentant, que les Domaines contestés devoient lui appartenir de plein droit, puisque le Ciel les avoit donnés à son pere; & qu'il attendoit par conséquent de l'équité du Damel la con-

Effet de l'intérêt sur les Princes Négres.

(55) Barbot, p. 55.
(56) *Idem, ibid.* & le Maire, p. 115.
(57) Voyez ci-dessus sa Relation.
(58) Barbot, p. 58.

firmation d'un titre qui ne pouvoit lui être disputé sans injustice. Après l'avoir écouté fort attentivement, le Damel lui répondit d'un air majestueux : Ce que le Ciel vous a donné, je vous le donne à son exemple. Une réponse si positive dispersa aussi-tôt le parti opposé. Les Guiriots, avec leurs instrumens & leurs tambours, célebrerent les louanges du Vainqueur. Ils lui repeterent mille fois que le Damel lui avoit rendu justice ; qu'il étoit plus beau, plus riche, plus puissant, & plus courageux que son Rival. Mais tandis qu'il n'étoit occupé que de son bonheur, il fut surpris de s'en voir dépouillé le jour suivant. Le Damel, corrompu par des présens, révoqua la Sentence qu'il avoit portée (59), & rétablit l'Oncle à la place du Neveu. Ce revers de fortune fit changer d'objet aux chants des Guiriots. Toutes leurs louanges furent pour celui qu'ils avoient décrié par leurs satires.

Occasions & forme des guerres entre les Négres.

Les Rois Négres entreprennent la guerre sur les moindres prétextes. Lorsqu'elle est résolue, le Kondi assemble les Troupes, qui ne montent guéres à plus de quinze cens hommes. Aussi les batailles ne sont-elles que des escarmouches. Dans tout le Royaume du Damel à peine se trouveroit-il assez de Chevaux pour former deux cens hommes de Cavalerie. Ce Prince n'a pas besoin de provisions de bouche quand il est en campagne. Toutes les femmes lui fournissent des vivres sur son passage. On lui sert quelquefois cinquante plats de Kuskus, assaisonnés de diverses façons. Il garde pour son propre usage ce qui flatte son goût, le reste est distribué à ses gens, qui n'en demeurent pas moins affamés.

Armes de la Cavalerie.

Les armes de la Cavalerie sont la zagaye, sorte de javeline, mais fort longue ; & trois ou quatre dards, de la forme des fleches, avec cette difference que la tête en est plus grosse, & qu'étant dentelée, elle déchire la blessure lorsqu'on la retire après le coup. Tous les Cavaliers sont si chargés de grisgris, qu'ils ne peuvent faire quatre pas s'ils sont démontés. Ils lancent assez loin leurs zagayes. Avec ces armes ils ont un cimeterre, un couteau à la Moresque, long d'une coudée sur deux doigts de largeur, & un bouclier rond, composé d'un cuir fort épais. Quoique chargés de tant d'instrumens, ils ont les bras & les mains libres ; de sorte qu'ils peuvent charger avec beaucoup de vigueur.

Armes de l'Infanterie.

L'Infanterie est armée d'un cimeterre, d'une javeline, & d'un carquois rempli de cinquante ou soixante fleches empoisonnées, dont les blessures causent infailliblement la mort, pour peu que les remedes soient differés. Leurs dents ou leurs barbes ne causent pas des effets moins dangereux, puisque ne pouvant être retirées, il faut qu'elles traversent la partie dans laquelle elles sont entrées. L'arc est composé d'un roseau fort dur, qui ressemble au *Bambu*. La corde est d'une autre (60) sorte de bois, qui est jointe à l'arc avec beaucoup d'art. Les Négres, en général, se servent de leurs arcs avec tant d'adresse, que de cinquante pas ils sont sûrs de frapper un écu. Ils marchent sans ordre & sans discipline, au milieu même du Pays qu'ils attaquent. Leurs Guiriots les excitent au combat par le son de leurs instrumens.

Leurs combats.

Lorsqu'ils sont à la portée de leurs armes, l'infanterie fait une décharge

(59) L'injustice étoit d'autant plus atroce, que le Damel avoit d'abord reçu des présens de l'autre, & qu'il ne paroît pas qu'ils eussent été restitués.

(60) Jobson prétend que c'est du même bois.

JALOFS.

de ses fleches, & la Cavalerie lance ses dards. On en vient ensuite à la zagaye. Ils épargnent néanmoins leurs ennemis, dans l'espérance de faire un plus grand nombre d'Esclaves. C'est le sort de tous les prisonniers, sans exception d'âge & de rang. Malgré les ménagemens qu'ils observent dans la mêlée, comme ils combattent nuds & qu'ils sont forts adroits, leurs guerres sont toujours fort sanglantes. D'ailleurs ils aiment mieux perdre la vie que de s'exposer au moindre reproche de lâcheté, & ce motif les anime autant que la crainte de l'esclavage (61).

Leurs raccommodemens.

Si le premier choc ne décide pas de la victoire, ils renouvellent souvent le combat pendant plusieurs jours. Enfin lorsqu'ils commencent à se lasser de verser du sang, ils envoyent, de chaque côté, des Marbuts pour négocier la paix; & s'ils conviennent des articles, ils jurent sur l'Alkoran & par Mahomet d'être fidéles à les observer. Il n'y a jamais de composition pour les prisonniers. Ceux qui ont le malheur d'être pris, demeurent les Esclaves de celui qui les a touchés le premier (62).

Caractere de plusieurs Rois Jalofs.

Le Brak, Roi de Hoval.

Le Maire & Moore nous tracent le caractere des Princes qui regnoient sur les Jalofs pendant qu'ils étoient l'un & l'autre en Afrique. On a déja remarqué que le Maire donne au Royaume de Hoval le nom de Royaume du Sénegal. Le Roi, qui porte le titre de Brak, ne conservant plus qu'une ombre de son ancienne puissance, est si pauvre, qu'il manque souvent de millet pour sa nourriture. Il aime les Chevaux jusqu'à se priver du nécessaire pour fournir à leur entretien. Il leur donne le grain dont il devroit se nourrir, & se contente ordinairement d'une pipe de tabac & de quelques verres d'eau-de-vie. Mais il n'en est pas moins absolu dans son Gouvernement. La nécessité le force souvent de faire des incursions dans les cantons les plus foibles de son voisinage, où il enleve des Bestiaux & des Esclaves, qu'il vend aux François pour de l'eau-de-vie. Lorsqu'il voit baisser sa provision de cette liqueur, il enferme le reste dans une petite cantine, dont il donne la clef à quelqu'un de ses favoris, avec ordre de la porter à vingt ou trente lienes de sa demeure, pour se mettre lui-même dans la nécessité de s'en priver. S'il exerce sa tyrannie sur ses voisins, il garde bien moins de ménagement pour ses propres Sujets. Son usage est d'aller de Ville en Ville, avec toute sa Cour, qui est composée d'environ deux cens Négres, la plûpart infectés de tous les vices des Blancs, & de demeurer dans chaque lieu jusqu'à ce qu'il en ait mangé toutes les provisions. Ceux qui ont la hardiesse de s'en plaindre sont vendus pour l'esclavage (63).

Le Damel, Roi de Kayor.

Le Damel, ou le Roi de Kayor, qui est au Sud de Hoval, n'étoit pas moins passionné que le Brak pour les liqueurs fortes. Comme les Facteurs François ne paroissoient devant lui que pour lui demander quelque faveur, ou pour lui faire quelques plaintes de ses Officiers, ils n'y alloient jamais les mains vuides. Leurs présens ordinaires étoient dix ou douze pots d'eau-de-vie, quelques livres de sucre, cinq ou six aunes de toiles, & quelques pieces (64) de corail. Aussi long-tems qu'il lui restoit de l'eau-de-vie, il ne cessoit pas d'être yvre. Il n'en falloit point attendre de réponse avant qu'il eut vuidé son baril. Lorsque la raison commençoit à lui revenir, il faisoit

(61) Le Maire, p. 119 & suiv.
(62) Le Maire, p. 50.
(63) *Ibid.* p. 116.
(64) Barbot ajoûte, quelques bottes d'ail-

présent au Facteur, dans son audience de congé, d'un ou deux Esclaves qu'il faisoit enlever dans quelque Village voisin; & malheur à ceux qui tomboient alors entre les mains de ses Gardes, car ils prenoient sans choix les premiers venus.

Avec quelque soin qu'on se fournisse de vivres lorsqu'on sollicite quelque faveur à cette Cour, on est toujours exposé à manquer du nécessaire, parce que le Roi demande aux Européens la moitié de leurs provisions & qu'il en mange la meilleure partie. En récompense, il leur donne un quartier de Chameau, dont la chair est fort coriasse, & quelques plats de kuskus, avec du vin de Palmier (65).

Caractere du Roi de Barsalli.

Les Jalofs, qui bordent immédiatement la Gambra, habitent les Royaumes de Barsalli & du bas Yani. Moore nous apprend que le nom de famille du Roi de Barsalli est *N'jai*. Il gouverne avec une autorité absolue, & sa famille est si respectée que tous ses Peuples se prosternent, la face en terre, lorsqu'ils paroissent devant quelque personne de son sang. Cependant il vit dans l'égalité avec sa Milice. Chaque Soldat a la même parr au butin de la guerre, & le Roi ne prend que ce qui est nécessaire à ses besoins. Cette loi, qu'il s'est imposée, ne lui permet guéres de quitter les armes, car aussi-tôt qu'il a consommé les fruits d'une guerre, il est obligé, pour satisfaire son avidité & celle de ses gens, de chercher quelque nouvelle proie. Toute sa Cour fait profession comme lui de la Religion Mahométane; ce qui ne les empêche pas d'aimer beaucoup les liqueurs fortes. Le Roi ne peut vivre sans eau-de-vie. Dans les momens qu'il n'est pas tout-à-fait yvre, il fait les prieres de sa Religion. Son habillement, comme celui de la plûpart des Rois du Pays, est une espece de surplis, qui ne descend pas plus bas que les genoux, avec des hautes-chausses de la même étoffe, larges de sept aunes, mais froncées à la ceinture. Il a les jambes nues, excepté lorsqu'il monte à cheval. Il porte aux pieds des sandales, & sur la tête un petit bonnet de coton. On ne le voit gueres sans boucles d'or aux oreilles. La plûpart des Jalofs portent des habits & des bonnets blancs, parce qu'étant fort noirs cette couleur releve beaucoup leur figure. En 1732, c'est-à-dire, (66) dans le tems que Moore étoit en Afrique, le Roi de Barsalli étoit un Prince de haute taille, d'une humeur si emportée, qu'au moindre ressentiment il ne faisoit pas difficulté de tirer sur celui dont il se croyoit offensé. L'Auteur n'ajoûte pas si c'étoit un coup de fleche ou d'arme à feu; mais cette fureur étoit d'autant plus dangereuse que le Roi tiroit fort adroitement. Quelquefois, lorsqu'il se rendoit, sur une Chaloupe de la Compagnie, à Kohone, qui étoit une de ses propres Villes, il se faisoit un amusemenr de tirer sur tous les Canots qui passoient, & dans la journée il tuoit toujours un homme ou deux. Quoiqu'il eut un grand nombre de femmes, il n'en menoit jamais plus de deux avec lui. Il avoit plusieurs freres, mais il étoit rare qu'il leur parlât, ou qu'il les reçût même dans sa compagnie. S'ils obtenoient cet honneur, ils n'étoient pas dispensés de la loi commune, qui oblige tous les Négres à se jetter de la poussiere sur le front lorsqu'ils approchent de leur Roi. Cependant ils sont les héritiers de la Couronne après lui. Mais, dans le Royaame de Barsalli, elle est ordinairement disputée par les enfans du Roi mort, & c'est au plus fort qu'elle demeure.

Sa figure & son humeur.

(65) Le Maire, p. 109, & suiv.

(66) Moore, p. 213, & suiv.

JALOFS.

Sa dureté pour ses propres Sujets.

Kohone, résidence ordinaire des Rois de Barsalli, est située près de la Mer, à cent milles de Joar, qui est une autre Ville du même Royaume sur le bord de la Gambra. Lorsque le Roi manque d'eau-de-vie, il fait prier le Gouverneur de Jamesfort, de lui envoyer une Chaloupe avec des marchandises. On ne manque point de le satisfaire; & jusqu'à l'arrivée de la Chaloupe, il se hâte de piller quelque Ville des Pays voisins, pour se fournir d'une provision d'Esclaves. Les marchandises qu'il demande sont ordinairement de l'eau-de-vie, de la poudre à tirer, des balles, des armes à feu, des coutelas, du corail & de l'argent pour ses femmes & ses maîtresses. S'il n'a pas de guerre avec ses voisins, c'est sur ses propres Villes qu'il tourne ses ravages, & ses Sujets sont vendus sans pitié. Ses forces sont considérables. Il a divisé ses Etats en plusieurs Provinces, où il établit des Gouverneurs, qui se nomment *Bumeys* (67), & qui lui rendent un hommage annuel. Ces Bumeys sont puissans, & traitent le Peuple à leur gré. Mais la terreur qu'ils inspirent par leur pouvoir n'empêche pas qu'ils ne soient aimés. Les autres Rois Négres prennent les avis de leurs Sujets, & n'entreprennent presque rien d'important sans les avoir consultés. Mais le Roi de Barsalli est si absolu, qu'il ne reçoit pas d'autres conseils que ceux de son premier Ministre, qui est tout à la fois Général de ses Troupes, & l'Interpréte de tous les ordres de son Maître. Il se nomme *Ferbro*. Un autre de ses Offices est de porter l'épée du Roi dans un grand fourreau d'argent qui pese beaucoup.

Bumeys, Gouverneurs de ses Provinces.

Le Ferbro, son principal Ministre.

Régime de ce Prince.

Le regime du Roi est de dormir tout le jour jusqu'au coucher du Soleil. Il se leve alors, mais c'est pour boire, & pour se rendormir ensuite jusqu'à minuit, qu'il se leve encore pour boire & manger jusqu'au jour. Quand il est bien fourni de liqueurs fortes, il passe cinq ou six jours consécutifs à boire, sans manger un seul morceau. C'est cette passion effrenée pour l'eau-de-vie qui expose sans cesse ses Sujets à l'esclavage. Souvent il s'approche d'une Ville, pendant le jour, avec une partie de ses Troupes, & feignant de se retirer, il y retourne pendant la nuit pour y mettre le feu. Ses gens, entre lesquels il a distribué les postes, se saisissent des Habitans qui sortent pour se garantir des flammes. Il leur fait lier les mains derriere le dos, & sur le champ il se rend à Joar (68) ou à Kohone pour les vendre.

Ses trois Freres.

Portrait de Haman Seaka.

Beauté de son Cheval.

Ce Monarque de Barsalli avoit trois freres, dont l'un, nommé *Bumey Haman Seaka*, étoit un Prince de taille médiocre, mais extrêmement bien prise, & d'une fort belle physionomie. Il avoit les dents fort blanches, la peau très-noire, le nez assez long & les lévres minces; de sorte qu'à l'exception de la couleur, il avoit tous les traits d'un Européen. On peut dire la même chose de la plûpart des Jalofs. Le Prince Haman Seaka étoit vêtu d'une robe de coton, à manches ouvertes. Ses hautes-chausses tomboient jusqu'aux genoux. Il avoit ordinairement les jambes & les bras nuds, la tête couverte d'un petit bonnet de coton blanc, & des pendans d'or aux oreilles. Il montoit un Cheval blanc de lait, d'une grande beauté, haut de seize paumes, avec la criniere longue & une des plus belles queues du monde. La bride étoit de cuir rouge, plaquée d'argent, à la maniere des Mores. La selle étoit de la même matiere, & le pommeau (69) assez élevé. Le poitrail étoit aussi de cuir rouge,

(67) L'original porte *Boomies*.
(68) Moore, p. 85, & suiv.
(69) Comme les selles Espagnoles.

avec une plaque d'argent relevée en bosse. Mais les Négres n'usent point de croupiere. Les étriers de Haman étoient courts, de la largeur & de la longueur de ses pieds; de sorte qu'il pouvoit se lever facilement, & s'y soutenir en courant à toutes brides, tirer un fusil, lancer son dard ou sa zagaye, avec autant de liberté qu'à pied. Il portoit toujours à la main (70) une lance ou une demie pique, de douze pieds de long, qu'il tenoit droite, & appuyée par le bas sur son étrier, entre ses orteils. Mais lorsqu'il exerçoit son cheval, en lui faisant faire des courbettes, il la secouoit au-dessus de sa tête, comme s'il eut été prêt à combattre. Je l'ai vû plus d'une fois, dit l'Auteur, monté sur ce beau Cheval, auquel il faisoit faire des exercices surprenans. Il le faisoit quelquefois avancer quarante ou cinquante pas sur les deux pieds de derriere, sans toucher la terre avec ceux de devant. Quelquefois, lui faisant courber les jambes, il le faisoit passer ventre à terre sous les portes des Mandingos, qui n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur.

Jalofs.

Bumey Haman Seaka avoit porté, pendant sept ans, la Couronne de Barsalli. Moore ne put être informé comment il avoit perdu la dignité royale; mais le Trône étoit rempli par un Prince de vingt-cinq ans, qui donnoit le nom de frere au Prince Haman, & qui rendit en 1731 deux visites aux Facteurs du Comptoir Anglois. Ce jeune Monarque avoit une sœur aussi absolue que lui-même. Elle & les autres Princs freres du Roi, étoient toujours accompagnés d'un certain nombre de soldats ou des gardes, qui leur obéissoient avec beaucoup de soumission, indépendemment des ordres du Roi.

Haman Seaka avoit porté la Couronne.

(70) Voyez la figure gravée.

CHAPITRE XI.

Foulis qui habitent les bords de la Gambra. Leur figure, leurs habits, leur Gouvernement, leurs Villes & leur caractere.

On a déja vû que les Foulis du Sénegal occupent un Pays fort étendu, sous le Gouvernement d'un Roi qui leur est propre. Mais ceux qui habitent les deux bords de la Gambra vivent dans la dépendance des Mandingos, parmi lesquels ils ont formé des établissemens par intervalles. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la famine ou la guerre qui les a chassés de leur Pays.

Foulis.

Jobson raconte que les Foulis de la Gambra sont d'une couleur bazanée, & qu'ils ont de longs cheveux noirs, beaucoup moins frisés que ceux des Négres. Leurs femmes ont la taille d'une beauté extraordinaire, & les traits du visage fort réguliers. Elles arrangent leurs cheveux avec beaucoup de propreté; mais elles sont vêtues comme les femmes des Négres. Les Foulis ne sont pas généralement aussi bienfaits que leurs femmes; ce que l'Auteur n'attribue néanmoins qu'à la nature de leurs occupations, qui se réduisent au soin de leurs Troupeaux. Ils ont quelques Chévres; mais leurs principales richesses consistent en Vaches. Quoiqu'ils ayent quelques habitations fixes,

Couleur de Foulis de la Gambra.

Leur profession commune.

FOULIS.

la plûpart ménent une vie errante, avec leurs Bestiaux, qu'ils conduisent dans les cantons bas ou élevés, suivant qu'ils y sont forcés par les pluyes. Lorsqu'ils rencontrent quelque bon pâturage, ils s'y établissent avec la permission du Roi; & leur constance répond à la durée de l'herbe. La vie des hommes est fort pénible. Outre le travail de leur profession, ils ont sans cesse à se défendre contre les Bêtes féroces sur la terre, & contre les Crocodiles sur le bord des Rivieres. La nuit, ils rassemblent leurs Bestiaux au centre de leurs tentes & de leurs cabanes. Ils allument quantité de feux, & font la garde autour du troupeau. L'Auteur ayant eu souvent l'occasion de traiter avec eux pour des Vaches & des Chévres, faisoit avertir le Chef d'un de ces troupeaux, qui se présentoit, couvert de mouches dans toutes les parties du corps (71), sur-tout aux mains & au visage. Quoiqu'elles fussent de la même espece que celles qui tourmentent les Chevaux en Europe, il en étoit si peu incommodé, qu'il ne prenoit pas la peine de lever la main pour les chasser; tandis que l'Auteur, picqué jusqu'au sang, étoit forcé de s'en défendre avec une branche d'arbre.

Ils sont endurcis à la peine.

Outre leurs Bestiaux, ces Foulis errans vendent du lait doux, du lait aigre, & deux sortes de beurre; l'un frais & fort blanc, l'autre dur & d'une couleur excellente, que les Anglois appellent beurre rafiné, & qu'ils trouvent aussi bon que celui d'Angleterre. Ce sont les femmes qui sont chargées de ce commerce. Elles apportent leur marchandise dans des gourdes si nettes, qu'elles se croiroient deshonorées si l'on y trouvoit un cheveu. Les bagatelles qu'elles demandent en échange sont des grains de verre, des couteaux communs, de quinze sous la douzaine, &c. Mais lorsqu'elles ont une fois goûté du sel, qu'elles appellent *Ram-dam*, elles en préferent la moindre quantité à tout le reste. Jobson & sa Compagnie, se trouvant fort bien du commerce de ces femmes, achetoient d'elles, tous les jours, quelques rafraîchissemens, pour les encourager. Ils avoient remarqué qu'un seul refus les refroidissoit jusqu'à demeurer des semaines entieres sans paroître. Cependant on ne peut espérer les mêmes secours des Mandingos, ni des Négres, qui abandonnent entiérement cette partie du commerce aux Foulis.

Commerce de Beurre avec leurs femmes.

Les Mandingos se rendent leurs Tyrans, & leur prennent la plus grande partie de leur viande lorsqu'ils ne tuent pas leurs Bestiaux secretement. Ils ressentent vivement cette injustice. Leur nombre est fort grand dans tous les cantons du Pays; mais il l'est encore plus vers les montagnes, d'où ils ont chassé (72) tous les Négres, avec beaucoup d'obstination à vivre sans cesse en guerre avec eux. Leur langage n'est pas le même que celui des Négres (73).

Ils sont tirannisés par les Mandingos.

Moore paroît plus exact que Jobson dans ses observations sur les Foulis. Il les nomme *Pholeys*. On trouve, dit-il, des pelotons de ce Peuple dans tous les Pays qui sont sur les deux bords de la Gambra. Il prétend qu'ils ressemblent beaucoup aux Arabes, dont la langue s'apprend dans leurs écoles, & qu'en général ils sont plus versés dans cette langue que les Européens dans

(71) Jobson ne met pas de différence pour la stupidité entr'eux & leurs Bestiaux.

(72) L'Auteur promet le récit de cet évenement, & ne le fait pas.

(73) Voyez le *Golden Trade* de Jobson, p. 33, & suiv.

la langue latine. Ils la parlent presque tous, quoiqu'ils ayent leur propre langue, qui se nomme le *Fouli* (74).

FOULIS.

Douceur de leu gouvernement.

Ils ont des Chefs, qui les gouvernent avec tant de douceur, que chacune de leurs décisions paroît venir d'un peuple entier plutôt que d'un seul homme. Ils vivent en societés, & bâtissent des Villes, sans être assujettis au Prince dans les terres duquel ils s'établissent. S'ils reçoivent quelque mauvais traitement de lui ou de sa nation, ils détruisent leur Ville pour aller s'établir dans quelque autre lieu. La forme de leur Gouvernement se soutient sans peine, parce qu'ils sont d'un caractere doux & paisible. Ils ont des notions si parfaites de justice & de bonne foi, que celui qui les blesse est regardé avec horreur de toute la Nation, & ne trouve personne qui prenne parti pour lui contre le Chef. Comme on n'a pas de passion dans ce Pays pour la propriété des terres, & que les Foulis d'ailleurs se mêlent peu de l'agriculture, les Rois leur accordent volontiers la liberté de s'établir dans leurs Etats. Ils ne cultivent que les environs de leurs Villes ou de leurs Camps, pour en tirer leurs véritables nécessités. C'est du tabac, du coton, du bled d'inde ou du maïz, du riz, du bled de Guinée, avec une autre sorte de bled qui se nomme *Mansaroke*.

Ils ne tirent de la terre que leurs besoins.

Malgré cette modération dans l'usage des terres, l'industrie & la frugalité des Foulis leur fait recueillir plus de bled & de coton qu'ils n'en consument. Mais ils le vendent à bon marché. Leur douceur naturelle leur donne aussi beaucoup de goût pour l'hospitalité. Aussi le voisinage d'une de leurs Villes passe-t-il pour une bénédiction dans le Pays. Ils y ont acquis tant de considération qu'on se deshonore en les insultant. Leur humanité n'excepte personne; mais elle redouble pour ceux de leur Nation. Qu'un Fouli tombe dans l'esclavage, tous les autres se réunissent pour racheter sa liberté. Comme ils ont des alimens en abondance, ils ne laissent jamais un homme de leur Nation dans le besoin. Ils prennent soin des vieillards, des aveugles & des boiteux. Ils étendent même leurs secours jusqu'aux Mandingos, dont ils nourrissent un grand nombre dans les tems de famine. Les querelles sont si rares entr'eux, que Moore, pendant tout le séjour qu'il fit en Afrique, n'apprit jamais qu'un Fouli en eut insulté d'autres. Cette extrême douceur ne vient pas d'un défaut de courage, car il n'y a point de Nation plus brave en Afrique, ni qui sçache mieux repousser une insulte. Les Jalofs mêmes n'osent les attaquer. Leurs armes sont la lance, la zagaye, l'arc & les fléches, des coutelas fort courts, qu'ils appellent *Fongs*, & même le fusil dans l'occasion. Ils se servent de tous ces instrumens avec beaucoup d'adresse. On les voit chercher ordinairement à s'établir près de quelque Ville des Mandingos. Ils sont rigoureusement attachés au Mahométisme. On en trouve peu qui veuillent boire de l'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs que de l'eau avec du sucre.

Ils sont chéris des Habitans du même Pays.

Leur Bravoure.

Leur Religion.

Leur industrie est si reconnue pour élever & nourrir des Bestiaux, que les Mandingos leur abandonnent le soin de leurs troupeaux. Ils les laissent paître pendant le jour dans les plaines. Après la moisson du riz, ils les mettent dans les champs moissonnés, sous les yeux de quelques gardes qui ne les perdent pas de vûe. Pendant la nuit ils les renferment dans un enclos,

Leur industrie, sur-tout pour élever les Bestiaux.

(74) Voyez ci-dessous le Vocabulaire.

FOULIS.

où chaque bête est attachée à son pieu, avec des liens d'écorce d'arbre. C'est dans ce lieu qu'ils tirent le lait des Vaches. Elles y passent toute la nuit sous la garde de quelques gens armés, qui veillent contre les surprises des Lions & des autres bêtes. Les Veaux sont dans un lieu plus sûr encore, où ces monstres ne seroient pas capables de pénétrer quand ils ne seroient pas observés. Le lendemain, on trait pour la seconde fois les Vaches; après quoi on leur laisse la liberté de retourner dans la plaine.

Commerce qu'ils en font.

Les Foulis sont presque le seul peuple de cette Contrée de l'Afrique, de qui l'on puisse acheter des Troupeaux, L'ancien prix pour une Vache étoit ordinairement une barre de fer; mais, dans ces derniers tems, plusieurs Capitaines de Vaisseau l'ont fait monter jusqu'à deux barres; & rien n'est si difficile que d'obtenir d'eux la moindre diminution lorsque le tarif est changé à leur avantage. La superstition est leur partage, comme celui de tous les Négres. S'ils apprennent qu'on ait fait bouillir le lait de leurs Vaches, ils s'obstinent à n'en plus vendre, du moins à celui qui l'auroit acheté pour en faire cet usage, parce qu'ils attribuent à l'action du feu une vertu éloignée qui peut faire mourir leurs Bestiaux.

Les Mandingos seroient souvent exposés à périr de faim, sans le secours des Foulis. Ils tirent d'eux, par des échanges, une partie de leurs provisions. On ne connoît pas non plus d'autre Peuple que les Foulis, qui ait l'art de faire du beurre sur la Riviere de Gambra. Ils le vendent pour diverses sortes de marchandises, mais sur-tout pour du sel.

Leurs habits.

Leur habillement n'est pas moins particulier à leur Nation que leur Commerce. Ils n'employent pas d'autres étoffes que celles de leurs propres Manufactures. Elles sont de coton blanc, & leurs femmes ont soin de les entretenir avec beaucoup de propreté. Il n'y en a pas moins dans l'intérieur de leurs cabanes, où l'odorat n'a jamais rien à souffrir, non plus que les yeux. On reconnoît aussi de la régularité dans l'ordre de ces petits édifices. Il y a toujours de l'un à l'autre assez de distance, pour les garantir de la communication du feu. Les rues (75) sont fort bien ouvertes, & les passages libres; ce qui ne se trouve gueres dans les Villes des Mandingos. La plûpart des Habitations des Foulis sont bâties sur le même modéle. Ils aiment beaucoup les grands coliers, blancs & bleus; sur-tout les derniers, qui en ont tité le nom de *Colier des Foulis*.

Leurs édifices.

Leurs chasses.

Ils sont habiles chasseurs. Les Lions, les Tigres & les Bêtes les plus feroces ne sont pas des ennemis qui les étonnent. Vingt ou trente Foulis se joignent pour la chasse des Eléphans, & ne reviennent point sans avoir tué quelques-uns de ces animaux. Ils vendent les dents, & font sécher & fumer la chair, qu'ils gardent pour s'en nourrir pendant plusieurs mois. Ils racontent (76) que les Eléphans paroissent quelquefois en si grand nombre, qu'ils forment des troupeaux de cent & de deux cens; qu'ils nuisent beaucoup, non-seulement aux arbres des campagnes, mais encore aux champs de riz & de bled, & que la seule ressource pour les écarter, est d'allumer des feux autour des plantations, sans quoi ils écrasent tout dans leur passage, qui prend quelquefois un demi-mille de largeur.

(75) Voyez la Planche d'une Ville des Foulis.

(76) Moore *ubi sup.* p. 30, & suiv.

On parlera, dans un autre article, de la Religion des Foulis, qui leur eſt commune avec les Jalofs & les Mandingos.

CHAPITRE XII.

Nation des Mandingos.

Mandingos.

La plus nombreuſe de toutes les Nations qui habitent les bords de la Gambra & toute l'étendue même de cette Côte, porte le nom de Mandingos ou *Mundingos*. Jobſon dit qu'ils ſont parfaitement noirs (77), & qu'au long de la Riviere ils parlent tous (78) la même langue. Moore aſſure qu'ils ne ſont pas d'un Commerce auſſi déſagréable que d'autres Voyageurs ſe le ſont figurés. Dans les occaſions qu'il eut de viſiter pluſieurs de leurs Villes, ils s'empreſſoient de venir au-devant de lui & de lui ſerrer les mains, à l'exception de quelques femmes, qui n'ayant jamais vû d'hommes blancs, prenoient la fuite & ne pouvoient ſe reſoudre à s'approcher de lui. Mais il ſe trouva des Habitans qui le preſſerent d'entrer dans leurs cabanes, & qui firent paroître leurs femmes & leurs filles pour le ſaluer. Ses habits, ſes bottes, ſes éperons, faiſoient le ſujet de leur admiration & de leurs entretiens.

Plus ſociables qu'on ne l'a crû.

Les Mandingos ſont des Négres vifs & enjoués, qui paſſeroient vingt-quatre heures à danſer, au ſon de leurs tambours & de leurs balafos; quelquefois avec des mouvemens aſſez réguliers, mais ſouvent avec les ſauts & les poſtures les plus bizares, en s'efforçant de l'emporter l'un ſur l'autre par la ſoupleſſe & l'activité de tous leurs membres. Leur inclination les porte aux diſputes & aux querelles; ce qu'ils appellent combattre: & ſi quelqu'un d'entr'eux en maltraite vivement un autre par des paroles injurieuſes, ils en parlent comme d'une grande bataille. Mais il eſt rare qu'ils en viennent aux coups. Cependant ſi l'action s'engage, ils ſont auſſi dangereux de la main que de la langue; ils ſe jettent ſur les premieres armes qui s'offrent à leur fureur, & ces combats finiſſent ordinairement par la mort de l'un ou de l'autre. Le meurtrier ſe hâte de paſſer dans un autre Royaume, dont le Roi ne lui refuſe jamais ſa protection & le reçoit volontiers au nombre de ſes ſujets.

Leur humeur eſt enjouée, mais querelleuſe.

La plûpart des Mandingos portent une épée ſur l'épaule droite. D'autres n'ont que leur zagaye, ou un dard long de trois pieds. Pluſieurs ſe contentent de l'arc & des fléches. Mais ils ont tous un couteau ſuſpendu à leur ceinture. Leur adreſſe eſt extrême dans l'uſage de toutes ces armes. On a déja remarqué que cette Nation eſt diſtribuée dans toutes les parties du Pays, & que dans ſon origine elle vient de l'intérieur des terres. Les Mandingos ſont les plus zelés Mahometans d'entre tous les Négres. Ils ne connoiſſent pas l'uſage du vin ni de l'eau-de-vie. Ils ſont auſſi les plus civiliſés de toutes ces Régions de l'Afrique. Le principal Commerce du Pays eſt entre leurs mains. Ils ſont in-

Leurs armes & leur Religion.

(77) Moore dit que le plus grand nombre eſt noir, comme s'ils ne l'étoient pas tous, & qu'ils tirent leur nom du Pays dont ils ſont ſortis, nommé *Mandingo* ou *Mandinga*.

(78) Ils ont néanmoins un langage miſterieux, dont on parlera dans le Chapitre ſuiv.

MANDINGOS.

dustrieux, appliqués au travail, entendus pour la culture des terres & pour l'entretien des Bestiaux, tels que les Vaches, les Moutons & les Chévres, car ils n'ont pas de Porcs. Ceux qui habitent le Pays de Galam forment une République, qui ne reconnoît pas de Rois, & qui est gouvernée par ses propres Chefs. Ils lisent & écrivent assez bien l'Arabe. Enfin, si l'on en (79) croit Labat, c'est une Nation d'excellent caractere & fort amie de l'hospitalité.

Témoignage contraire sur le caractere des Mandingos.

Au contraire, Jobson assure (80) que les Mandingos, au long de la Gambra, menent une vie oisive, & que la plus grande partie ne connoît ni le commerce ni d'autres exercices. Seulement, dit-il, leur propre conservation les oblige de semer & de recueillir; mais ce travail ne prend que deux mois de l'année, & s'il est assez pénible, c'est qu'ils manquent d'industrie pour l'agriculture. Le reste du tems, ils l'employent à des amusemens frivoles, assis, pendant la chaleur du jour, à l'ombre de leurs arbres pour y prendre le frais. Ils ont des jeux puériles, pour lesquels ils ne manquent pas d'adresse; mais ils négligent la pêche & la chasse, quoiqu'ils ayent le poisson & le gibier à leur porte. On leur voit continuellement une pipe à la bouche. La fumée du tabac augmente leur paresse en éteignant leur appétit. Leurs pipes sont composées d'une terre rougeâtre. Le tuyau est un petit baton de bois, qu'ils percent avec un fer chaud, ou un roseau de cinq ou six pieds de long, qui dans l'endroit où il se joint à la tête est couvert d'une petite piece de cuir rouge. Les Marchands ont pour leurs voyages, des pipes d'une grandeur demesurée, dont la tête contiendroit une demie pinte d'eau.

Leur délicatesse sur le point d'honneur.

Les Mandingos ont, sur le point d'honneur & sur la naissance, le foible de plusieurs autres Nations, (81) c'est-à-dire, qu'ils portent la délicatesse à l'excès. Tandis que Jobson se trouvoit à Batto sur la Gambra, il vit naître à cette occasion, une querelle fort vive entre le *Bo-John* & le fils du Roi; de part & d'autre on courut aux armes, & les témoins n'eurent pas peu de peine à contenir sur le champ ces deux Princes. Ils ne purent même empêcher les défis formels, qui produisirent le lendemain un rendez-vous, dont les suites ne pouvoient manquer d'être sanglantes. Mais Jobson entreprit de réconcilier les deux Champions, & leur fit suspendre en effet leur combat, quoiqu'avec menaces de se rejoindre dans quelque autre occasion.

Leur maniere de se saluer.

La maniere de saluer, entre les Mandingos, est de se prendre la main en se la secouant. Mais si c'est une femme qu'ils saluent, au lieu de lui secouer la main, ils l'approchent deux fois de leur nez, comme pour la flairer par le dos. Un grand affront parmi eux, c'est de saluer de la main gauche. Lorsqu'un mari rentre dans sa maison après une absence de deux ou trois jours, sa femme se met à genoux pour le saluer. L'usage veut aussi qu'elle prenne toujours la même posture pour lui présenter à boire. Jobson juge que c'est un effet du *Mumbo Jumbo*, dont on verra bien-tôt l'explication.

Changement dans leur caractere.

Les Mandingos qui habitent le haut de la Gambra, sont d'un meilleur caractere qu'ils n'étoient autrefois. On raconte (82) qu'ils avoient l'adresse de mettre leurs pipes & leurs calebasses sous les pieds ou sous la chaise d'un Etranger; & lorsqu'ils les voyoient brisées, ils en demandoient vingt ou

(79) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 353.

(80) Jobson dans le Golden Trade, p. 38. & suivantes.

(81) Moore, p. 36.

(82) *Ibid.* p. 21.

MANDINGOS.

trente fois la valeur, si l'on n'aimoit mieux les leur rendre entieres; ce qui étant impossible, on se voyoit obligé de les satisfaire, ou de chercher, avec beaucoup d'embarras, des amis pour se délivrer de cette persécution. Ils conservent encore, dans les mêmes endroits, quelque reste d'un ancien usage qui ne cause pas moins de peine aux Etrangers. Qu'un Mandingo ait vendu quelque chose le matin, il peut redemander sa marchandise en restituant le prix avant le coucher du Soleil. Ainsi n'eut-on acheté qu'une Poule ou des œufs, on court toujours beaucoup de risque à les manger le premier jour. On distingue aussi facilement les Mandingos & les Flups à leurs nez plats & leurs grosses lévres, que les Jalofs & les Foulis à la beauté de leurs traits. Jannequin prétend (83) que cette forme de leur nez & de leurs lévres n'est pas naturelle, & qu'elle vient du soin qu'on prend, à leur naissance, de les leur presser pour les élargir. D'autres Ecrivains sont (84) d'une opinion différente. Lorsqu'un enfant est venu au monde, on le plonge dans l'eau trois ou quatre fois le jour; après quoi l'ayant fait sécher avec soin, on le frotte d'huile de Palmier, sur-tout aux os de derriere, aux coudes, aux jarrêts, & au cou. Ils vont entiérement nuds jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans. On leur peint quelquefois le visage & la poitrine (85) pour orner leur figure. La santé est un bien fort commun parmi les Mandingos, & la fécondité n'est pas moins ordinaire dans leurs mariages. Cependant ils sont quelquefois sujets à des maladies dangereuses, telles que la petite verole, les écrouelles, les vers, les maux de tête, & différentes sortes de fiévres. Leurs jambes s'enflent quelquefois de la grosseur du corps; ce qui vient, suivant l'Auteur, de certaines herbes qu'ils mêlent dans leurs alimens pour faire naître entr'eux l'amour ou l'amitié. Cette raison, dit-il, a d'autant plus de vraisemblance (86) qu'on ne les voit atteints de cette maladie que dans l'âge de la force. Moore parle d'une jeune femme de sa connoissance, des deux genoux de laquelle il sortit un ver blanc de la longueur d'une aune. Avant que les vers parussent, ses genoux s'étoient enflés avec beaucoup de douleur; mais lorsque la peau se fut ouverte, elle souffrit beaucoup moins. Chaque ver sortoit, tous les jours, de six ou sept pouces; & l'on prenoit soin de le rouler autour d'un petit baton, en le liant avec un fil, dans la crainte qu'il ne rentrât. Peu de tems après, il sortit, à la même personne, un autre ver de la cheville du pied. Il se rompit dans les soins qu'on prit pour le tirer par degrés, & la douleur en devint beaucoup plus vive. Les Habitans attribuent ces vers aux mauvaises qualités de l'eau qu'ils boivent (87), sur-tout à son épaisseur.

Leurs grosses lévres & leurs nez plats.

Leurs maladies.

Vers qui leur sortent quelquefois du corps.

Jobson dit que le seul remede qu'ils apportent à leurs maux, est d'appliquer des grisgris aux parties affligées. Cette superstition s'étend jusqu'à leurs Chevaux, qui en ont ordinairement le cou chargé; & même jusqu'à leurs arcs, qu'ils portent suspendus derriere le dos (88).

Leur unique remede.

Dans l'œconomie du ménage, le soin du riz est abandonné (89) aux femmes. Après en avoir mis à part ce qui leur paroît suffisant pour la subsistance

Partage des femmes.

(83) Voyage de Libye, p. 93.
(84) Moore, p. 131.
(85) *Ibid.* p. 30.
(86) *Ibid.* p. 131.
(87) *Ibid.* p. 130.
(88) Jobson, *ubi sup.* p. 55.
(89) Moore, p. 139.

Mandingos.

de la famille, elles ont droit de vendre le reste & d'en garder le prix, sans que leurs maris ayent celui de s'en mêler. Le même usage est établi pour la volaille, dont elles élevent une grosse quantité.

Leur bonté pour leurs Esclaves domestiques.

On voit des Mandingos qui mettent leur gloire à nourrir un grand nombre d'Esclaves. Ils leur rendent la vie si douce, qu'on a peine quelquefois à les distinguer de leurs Maîtres; sur-tout les femmes, qui sont ornées de colliers d'ambre, de corail & d'argent, comme si l'unique soin de leur esclavage étoit de se parer. Moore en a vû (90) qui étoient chargées de ces bijoux, jusqu'à la valeur de vingt & trente livres sterling. La plûpart de ces Esclaves sont nés dans les familles. Il y a près de Bruko (91) un Village entier, de deux cens personnes, qui ne sont que les femmes, les Esclaves & les enfans d'un même Mandingo. Dans la plûpart des Pays de l'Afrique, on vend les Esclaves qui sont nés dans une famille; mais les Habitans de la Gambra traitent cet usage de crime, à moins qu'un Esclave ne soit tombé dans quelque faute odieuse, qui le feroit vendre de même quand il seroit né libre. Si quelqu'un de ces Esclaves d'une famille étoit vendu sans raison, & même sans la participation des autres, ils abandonneroient tous leur Maître, pour (92) aller chercher dans les Royaumes voisins une retraite qu'on ne leur refuseroit pas.

Trois grands Empereurs sur la Gambra.

Pendant que Jobson étoit sur la Gambra en 1620, les Régions des deux côtés de la Riviere étoient divisées entre trois Empereurs; celui de Kantor, de Bursal ou Barsalli, & Woolli. Ces trois Monarques traversoient la Riviere pour ravager les Etats l'un de l'autre, sur-tout celui de Barsalli, qui faisoit sa résidence sur la rive. On prétendoit qu'il n'auroit pas été long-tems à subjuguer le Pays opposé, s'il eut pû trouver le moyen de faire passer ses Chevaux sur l'autre bord. Jobson n'avoit jamais vû aucun de ces trois Souverains, qui ne paroissoient jamais qu'avec beaucoup de pompe & d'appareil; mais plusieurs Anglois avoient trouvé l'occasion de voir à la chasse celui de Barsalli, accompagné d'un grand nombre de gens à cheval (93).

Leurs subdivisions.

Les trois Empires étoient subdivisés en plusieurs petits Royaumes, dont Jobson avoit mieux connu les Gouverneurs. Il laisse à juger, par l'état de leur Cour, quelles devoient être celles de leurs Maîtres. Il avoit bû, mangé, & conferé avec six de ces petits Princes, qui portoient tous le titre de Mansa, c'est-à-dire de Roi. Il leur avoit payé à son arrivée les droits de la Compagnie (94) pour la liberté du Commerce. Quoiqu'ils fussent soumis aux trois Empereurs, l'ordre de succession étoit le même dans chacune de leurs familles que dans celles de leurs Maîtres; c'est-à-dire, que les freres y prenoient la place des enfans. Le grand Roi de Kantor avoit alors trois jeunes freres, qui étoient eux-mêmes autant de petits Rois. L'un étoit *Summaway*, Roi de *Berek*. Jobson reçut sa visite & celle de sa femme, à bord de sa Barque, tandis qu'il faisoit le Commerce à Batto. Le second étoit *Summa Tomba*, Roi d'*Oranto*, qui étoit aveugle & d'une extrême stupidité. L'Au-

(90) *Ibid.* p. 110.
(91) *Ibid.* p. 43.
(92) Moore, p. 43.
(93) Ce Prince étoit Jalof, quoique Jobson ne prétende parler ici que des Foulis & des Mandingos.
(94) Ces droits, dit l'Auteur, sont exigés rigoureusement, & sont plus considérables vers l'embouchure de la Riviere, où les Portugais résident.

teur avoit été plusieurs fois dans son Palais. Le troisiéme, qui se nommoit *Farran*, faisoit sa demeure à deux milles de Jerakonda, & ne cessoit jamais d'être yvre : ce qui n'empêchoit pas qu'il ne fût extrêmement respecté de ses peuples. Les Anglois avoient constamment un Facteur dans cette Contrée. Quoique Farran fût le plus jeune de tous ses freres, il étoit déja dans un âge avancé. Ils devoient succéder l'un à l'autre, suivant l'ordre de leur naissance. *Farran* n'est pas un nom propre. C'est un des quatre titres ou des quatre degrés d'honneur qui sont connus sur la Gambra. *Mansa* passe pour le plus distingué. Le second est *Farran;* le troisiéme *Farrambra;* & le dernier, *Bo-John* ou *Bojan*. Les quatre Princes qui sont distingués par ces noms commandent dans les Villes & les Pays de leur dépendance, & font beaucoup valoir la noblesse de leur sang & la dignité de leurs familles (95).

MANDINGOS.

Quatre principaux titres d'honneur.

Un Prince n'a presque rien, dans sa parure, qui le fasse distinguer de ses Sujets. Il est chargé seulement d'un plus grand nombre de Grisgris. Mais pour la pompe, il a souvent près de lui deux de ses femmes, qui le grattent ou le chatouillent doucement; caresses ausquelles il paroît prendre beaucoup de plaisir. La loi lui accorde sept femmes, avec lesquelles il est lié par un mariage formel, & dont le devoir est de s'occuper uniquement de (96) ses plaisirs. Il peut se donner des concubines de plus basse naissance, qui ne lui sont pas si étroitement attachées que ses femmes. Il ne les prend même que par nécessité ; car lorsqu'une de ses femmes est enceinte, il n'a plus la liberté d'en approcher jusqu'à ce que l'enfant soit sevré. Ainsi quoique les Princes ayent ordinairement sept femmes, il peut arriver qu'il ne leur en reste pas une pour l'usage ; & telle est l'origine de la loi qui leur permet les concubines. On explique aussi pourquoi le commerce du mari est interdit aux femmes pendant leur grossesse. C'est que les Négres, dit Jobson, sont des mâles si puissans, qu'il n'y auroit jamais d'accouchemens heureux. Il ajoûte que c'est une preuve infaillible qu'ils descendent de Canaan, qui fut maudit du Ciel pour avoir *découvert la nudité de son pere*. Suivant les Ecoles, dit-il, la malédiction fut appliquée à cette partie ; & là-dessus il cite Ezéchiel, Chap. XXIII. vers. 20. On n'approche point des Rois Négres sans beaucoup de formalités & de précautions. Un Courtisan met d'abord un genou à terre, avec de grandes marques de respect. Ensuite s'avançant vers Sa Majesté, qui est assise sur une natte, il baisse la main jusqu'à terre ; il la porte de-là au sommet de la tête ; enfin il touche la jambe du Roi ; après quoi il fait quelques pas en arriere pour s'éloigner un peu de sa personne. A la Cour de quelques Princes, on se met plusieurs fois de la poussiere sur le front avant que de leur toucher la jambe. Les plus humains témoignent d'un petit signe de tête, qu'ils font attention à l'hommage qu'on leur rend. Mais s'il se trouve un Marbut dans la salle, tout le monde se met à genoux, tandis qu'il prie pour la prospérité du Roi & qu'il lui donne sa bénédiction. Le Roi tient les bras croisés sur l'estomach & les mains élevées vers les épaules. Après la priere, il répond plusieurs fois, *Amena*, qui signifie *Amen* (97).

Quel nombre de femmes la loi accorde aux Princes.

Raison d'un usage singulier.

De quelle maniere les Courtisans Négres abordent leur Roi.

Priere du Marbut.

Le Roi de Kassan recevoit ordinairement Jobson & les Anglois, avec moins de cérémonies. Ils le trouvoient assis sur une natte, la tête chargée de

Comment les Anglois étoient reçus du Roi de Kassan.

(95) Jobson, *ubi sup.* p. 47.
(96) *Ibid.* p. 58.
(97) Jobson, *ubi sup.* p. 48.

MANDINGOS.

Grisgris. Ils s'avançoient vers lui, le chapeau sur la tête, & lui faisoient une petite reverence, en mettant la main sur l'estomach. Il les saluoit de même. Ensuite il leur tendoit la main, dans laquelle le Facteur Anglois mettoit la sienne. Ils la branloient tous deux un moment; après quoi les Anglois s'asseioient près de lui, & la conference commençoit avec beaucoup de gravité. Dans ces occasions, l'Auteur faisoit présent à Sa Majesté & aux Officiers de l'Etat, de quelques flacons d'eau-de-vie. Il y joignoit quelquefois une bouteille de vin de Canarie. C'étoit lui qui commençoit par la santé du Roi. Le Monarque bûvoit ensuite à tous ses Nobles, qui étoient rangés au long des murs de la salle; & les flacons étoient sûrs de circuler jusqu'à ce qu'ils fussent tout-à-fait vuides, à moins que le Roi ne les fît revenir à lui & ne congediât l'assemblée. C'est ce qui arrivoit assez souvent. Mais on ne pressoit jamais le Capitaine Anglois de boire un second coup; & le premier même paroissoit exigé comme un essai pour la sûreté du Roi. Jobson remarqua que si la liqueur étoit excellente, ce Prince, qui s'en appercevoit fort bien en prenant sa tasse, y trempoit un de ses principaux Grisgris, avant que de la porter à sa bouche (98).

Seigneurs particuliers, & leurs droits.

Tous les Royaumes de la Gambra, ont quantité de Seigneurs particuliers, qui sont comme les Rois des Villes où ils sont leur demeure. Leur principal droit est d'avoir en propriété tous les Palmiers & les *Siboas* qui croissent dans le Pays; de sorte que sans leur permission personne n'ose en tirer le vin ni couper la moindre branche. Ils accordent cette liberté à quelques Habitans, en se réservant, dans la semaine, (99) deux jours de leur travail. Les Blancs mêmes sont obligés d'obtenir d'eux une permission formelle pour couper des feuilles de Siboa & de l'herbe, lorsqu'ils ont à couvrir quelque maison.

On compte les richesses des Mandingos par le nombre de leurs Esclaves. Mais, depuis le dernier du Peuple jusqu'au Roi, ils peuvent tous passer pour de véritables Mandians. Du tems de Jobson, l'avidité des Princes étoit moins grande pour les marchandises. Toute leur passion étoit pour l'eau-de-vie. Ils en bûvoient (1) jusqu'à tomber mort-yvres. Aujourd'hui l'intérêt ne les domine pas moins que l'ivrognerie. Il ne leur est pas difficile de fournir des Esclaves aux Européens. Leur méthode est d'envoyer une troupe de Gardes autour de quelque Village, avec ordre d'enlever le nombre d'Habitans dont ils ont besoin. On lie les mains derriere le dos à ces miserables victimes, pour les conduire droit aux Vaisseaux; & lorsqu'ils y ont reçu la marque du Bâtiment, ils disparoissent pour jamais. On transporte ordinairement les enfans dans des sacs; & l'on met un baillon aux hommes & aux femmes, de peur qu'en traversant les Villages, ils n'y répandissent l'allarme par leurs cris. Ce n'est pas dans les lieux voisins des Comptoirs qu'on exerce ces violences: l'intérêt des Princes n'est pas de les ruiner; mais les Villes intérieures du Pays sont traitées sans ménagement. Il arrive quelquefois que les prisonniers s'échappent des mains de leurs gardes, & que rassemblant les Habitans par leurs cris, ils poursuivent ensemble les Ministres du Roi. S'ils peuvent les arrêter, leur vengeance est de les conduire à la Ville Royale. Le Roi ne manque jamais de désavouer leur commission; mais pour ne rien perdre de ses

Cruelle maniere de faire des Esclaves.

(98) *Ibid.* p. 60.
(99) Moore, p. 37.
(1) Jobson, *ubi sup.* p. 58.

esperances,

efpérances, & fous prétexte de juftice, il vend fur le champ les coupables pour l'efclavage. Ce que Jobfon admire encore plus, c'eft que fi les Habitans arrêtés paroiffent devant le Roi pour rendre témoignage contre leurs Raviffeurs, ils font auffi vendus; comme fi le malheur qu'ils ont fouffert devenoit un droit fur leur liberté.

Revenus du Roi de Barra, & leur fource.

On affure que les revenus annuels du Roi de Barra peuvent monter à quatre mille écus, qu'il tire en forme de taxes, fur les Etrangers qui font établis dans fes Etats. Les Portugais, véritables ou prétendus, payent cinquante écus par tête. Les Vaiffeaux qui prennent leur cargaifon dans les Ports, furtout les Bâtimens d'Interlope, lui donnent chacun cent barres de fer, outre des préfens, qu'il régle à fon gré; car s'il s'apperçoit qu'il n'ait rien à craindre de la force, il prend, il pille tout ce qu'il trouve de fon goût (2).

Ufage fingulier du Royaume de Baul pour affurer le fecret des Confeils.

On rapporte un ufage fingulier du Royaume de Baul. Lorfqu'il eft queftion de déliberer fur quelque affaire d'importance, le Roi fait affembler fon Confeil dans la plus épaiffe forêt qui foit près de fa réfidence. Là, on creufe dans la terre un grand trou, fur les bords duquel tous les Confeillers prennent féance; & la tête baiffée vers le fond, ils écoutent ce que le Roi leur propofe. Les fentimens fe recueillent & les réfolutions fe prennent dans la même fituation. Lorfque le Confeil eft fini, on rebouche foigneufement le trou, de la même terre qu'on en a tirée, pour fignifier que tous les difcours qu'on y a tenus y demeurent enfevelis. Auffi la moindre indifcrétion eft-elle punie du dernier fupplice. Cette méthode, pour affurer les fecrets, rend les plus grands deffeins (3) fi impénétrables, qu'il n'y a jamais que l'exécution qui les faffe découvrir.

Chaque Ville a fon Gouverneur, qui fe nomme Alkade. Outre les fonctions qu'on a déja rapportées, il régle le travail du Peuple. Il n'y a prefque point de Ville qui n'ait deux champs communs. L'un pour le maïz, l'autre pour le riz. C'eft aux hommes qu'appartient la culture du champ de bled, & celui du riz eft le partage des femmes & des filles. Comme le travail eft égal, l'Alkade prend foin de divifer également la moiffon; & dans les cas extraordinaires, il ordonne des fecours & des fupplémens. Il eft le Juge de tous les differends & de toutes les querelles. Enfin, dans le partage des opinions fur les intérêts publics, c'eft la fienne qui réunit toutes les autres (4).

(2) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 350.
(3) Barbot, p. 39.
(4) Moore, p. 127.

CHAPITRE XIII.

Ufages communs des mêmes Pays de l'Afrique.

Remarques préliminaires fur les Auteurs qu'on doit citer.

QUOIQUE les ufages dominans de tous les Négres qui habitent cette partie de l'Afrique, ayent entr'eux tant de reffemblance, que la peinture d'une Nation convient à toutes les autres, on doit faire obferver néanmoins que les remarques de Jobfon regardent particuliérement les Mandingos; du moins s'il ne les a pas confondus avec les Jalofs, car ce dernier

COULEUR DES NEGRES.

nom ne paroît pas dans l'histoire de son Voyage. Celles de Jannequin, de le Maire & de Labat, ne concernent que les Jalofs, puisque ces trois Ecrivains se sont bornés aux Habitans du Sénégal & du Cap-Verd. Celles de Moore distinguent clairement les Mandingos & les Jalofs; mais s'il est cité dans les Observations suivantes, c'est presque toujours à l'occasion des Mandingos. Les autres Voyageurs, dont les Relations ont été publiées, n'ont pas fait un long séjour en Afrique. Cette raison peut servir d'excuse à l'incertitude & à la confusion de leurs Remarques.

Quelques réflexions sur la cause de la noirceur dans les Négres.

Comme tous les Peuples de la division où l'on s'est ici renfermé sont noirs, à l'exception des Foulis, le sujet semble demander quelques (5) réflexions sur la cause de cette couleur. C'est le premier sujet d'étonnement qui se présente à l'esprit des Voyageurs lorsqu'ils arrivent pour la premiere fois sur cette Côte; & leur admiration s'étant communiquée aux Sçavans de l'Europe, on a vû naître, sur un sujet si fécond, des conjectures & des disputes sans nombre. En effet, la cause de ce Phénomene paroît d'autant plus obscure que les Mores, voisins des Négres, sont blancs, ou du moins ne sont que bruns. Ils ont les cheveux longs & noirs; au lieu que ceux des Négres sont non-seulement fort courts, mais ressemblent moins aux cheveux humains qu'à la laine des bêtes. Cette différence sera-t-elle attribuée au climat, lorsqu'on sçait par une longue expérience que les Blancs qui sont établis en Afrique, ne cessent pas de produire des enfans qui leur ressemblent, & que des Négres transportés dans les Latitudes du Nord, n'ont jamais que des enfans noirs.

S'il est certain, comme on le croit généralement, que la race humaine est sortie de deux premiers Auteurs, la question sera quelle étoit leur couleur; car soit qu'ils fussent blancs, bruns, ou rougeâtres, comme le nom d'Adam le signifie, il paroît impossible qu'ils ayent pû produire des Négres. Mêlez le blanc & le brun dans toutes les proportions imaginables, ce mélange ne produira jamais le noir.

Suppositions de quelques Auteurs.

Quelques Auteurs, embarrassés par une si grande opposition, ont eu recours aux imaginations les plus ridicules pour expliquer l'énigme. Les uns ont cru que la noirceur avoit été la marque imprimée à Caïn pour le faire reconnoître. D'autres l'ont regardée comme un effet de la malédiction prononcée par Cham contre son fils Canaan. Mais en supposant quelque apparence de vérité à ces chimeres, comment l'effet du crime se seroit-il transmis à la postérité des coupables, si l'on ne suppose aussi que leurs femmes devinrent noires comme eux? Leurs descendans auroient été mulâtres; & si l'on veut qu'ils se fussent toujours mariés entr'eux, ils auroient produit à la fin une race blanche plutôt qu'une race de Négres. L'impossibilité de donner plus de vrai-semblance à d'autres explications semble justifier ceux qui sans manquer de respect ni de foi pour les saintes Ecritures, ont cru que les Blancs & les Négres doivent être sortis de differentes sources. Atkins embrasse ouvertement (6) cette opinion. Mais la difficulté est de sçavoir au fond si elle peut s'accorder avec le récit de Moyse, qui fait sortir nettement tous les Hommes d'une même souche. Labat, ne répand pas beaucoup de jour sur la question,

(5) On emploie ce terme pour marquer qu'on ne pense point à répeter ici ce qui se trouve répandu dans tous les Livres.

(6) Voyage de Guinée par Atkins, p. 39.

en nous apprenant (7) que ſuivant la tradition des Négres, Noé avoit trois fils, l'un blanc, l'autre bazané, le troiſiéme noir; & qu'ils eurent chacun une femme de leur couleur. Cette ſuppoſition expliqueroit fort bien pourquoi les trois poſtérités ſont differentes; mais elle nous laiſſe dans le même embarras ſur la difference des trois peres.

Couleur des Negres.

Quelque parti qu'on prenne, il faut admettre que la différence des couleurs vient de celle des ſens ou du tiſſu des tégumens du corps. Le Docteur *Pechlin* prétend que la noirceur dans les Négres ne vient pas de la peau même, mais de l'épiderme. Il s'appuye ſur ſes propres obſervations, qui ſe trouvent confirmées par celles de Riolan. Cependant l'Académie Royale des Sciences de Paris, croit avoir découvert que cette couleur n'eſt ni dans la peau ni dans la chair, & qu'elle eſt dans un petit réticule, compoſé de fibres extrêmement douces & délicates, qui ſe trouve placé entre l'épiderme & la peau: réticule, qui eſt blanc dans les Blancs & noir dans les Négres. L'Académie avoue que ce réticule noir ne paroît pas à la plante des pieds d'un Négre, ni à la paulme de ſes mains, & que ces deux parties ſont blanches dans tous les Négres. Mais la queſtion n'eſt pas dans quelle partie la noirceur ſe trouve, ni ſi le réticule des Négres eſt noir. Ce qu'on cherche, c'eſt la cauſe de la noirceur, & pourquoi ce réticule ſeroit noir dans les Négres & blanc dans les Blancs.

Labat, ſans prendre aucun parti, propoſe ſeulement quelques obſervations, qu'il a faites lui-même ſur cette matiere, pendant qu'il demeuroit aux Indes Occidentales (8).

I. Il aſſure que ſi les Négres ſe brûlent par quelque accident, la peau qui leur renaît aux parties brûlées eſt tout-à-fait blanche. Que devient alors le réticule?

II. Que les Négres, dans leurs maladies, perdent entiérement leur couleur, & deviennent pâles, à proportion de la violence & de la longueur du mal. On en a vû d'une telle pâleur, qu'à peine les diſtinguoit-on d'un Blanc de foible complexion.

III. Que le corps des Négres, après leur mort, devient plus noir qu'il n'étoit pendant leur vie, quoiqu'il ait été fort pâle dans le cours de la maladie.

IV. Que les enfans des Négres, en naiſſant, ſont de la même couleur que ceux des Blancs, à l'exception des parties naturelles qu'ils ont noires, & d'un cercle noir à la racine des ongles.

V. Que dans l'Iſle de Biſſao, ou ***Biſſaux***, en Afrique, on a vû une Négreſſe blanche, née de parens noirs (9), mariée à un Négre de qui elle eut pluſieurs enfans noirs.

Quelques-unes de ces Obſervations détruiſant ce que les autres paroiſſent établir, on conçoit que Labat n'en a pû prendre droit de décider la queſtion. Revenons à notre récit.

L'habillement populaire, dans cette partie de l'Afrique, eſt fort ſimple, & preſque le même pour toutes les Nations. Suivant Jobſon, celui des hommes conſiſte dans une chemiſe & des hautes-chauſſes. La chemiſe eſt de coton bleu ou blanc. Elle tombe juſqu'aux genoux. Les manches en ſont fort

Habillement des Negres.

(7) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 268.
(8) *Ibid.* p. 260 & ſuiv.
(9) Voyez ci-deſſus l'article de Brue.

HABILLEMENT DES NEGRES.

larges; mais ils les relevent sur leurs épaules, lorsqu'ils ont quelque usage à faire de leurs bras. Leurs hautes-chausses sont ramassées, comme un coussin, par derriere, & au long des cuisses. Ils ont les jambes nues. Pour chaussure, ils portent sous les pieds une semelle de cuir, boutonnée autour du gros orteil, & au-dessus du talon. Par dessus ces habits, ils ont la tête, les membres, & tout le corps chargés de grisgris. Ils portent communément une épée sur l'épaule. D'autres, une zagaye, longue de trois pieds, & d'autres un arc & des fléches. Mais ils ont tous un couteau, attaché au côté (10).

Les femmes n'ont, pour tout habillement, qu'un pagne ou une piece de coton, qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Toute la partie superieure du corps est nue; mais, pour l'ornement, elles se marquent & se peignent le dos de diverses couleurs. Quelquefois néanmoins, elles se passent (11) une autre piece de coton autour des épaules.

D'autres Voyageurs font la même peinture de l'habillement des Négres, avec très-peu de différence. Le Maire dit que les pauvres n'ont qu'une piece de coton d'un demi pied de largeur, pour couvrir seulement leur nudité; que cette piece est soutenue par une corde, qui leur sert de ceinture, & qu'ils la laissent pendre devant & derriere, comme un ornement dont ils se croyent fort parés; que la chemise (12) ou la robe de coton, qui est en usage parmi les gens de qualité, est de plusieurs couleurs, & de la forme d'une (13) robe de Cordelier, avec des manches fort longues & fort larges; que n'étant pas pliée autour (14) du cou, elle n'a qu'un trou pour y passer la tête, comme les chemises des femmes en Europe; qu'elle ne descend que vers le milieu des (15) cuisses; que les hautes-chausses sont de la même étoffe, & tombent depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais qu'étant larges de cinq ou six aunes, elles ont l'air d'une juppe de femme, avec deux trous par le bas, pour y passer les jambes; & que plus elles sont grandes, (16) plus elles font d'honneur à celui qui les porte. Barbot dit qu'elles se nomment Juba, & que l'étoffe en est épaisse. Les Négres s'en servent particuliérement en hiver. Dans le tems de la chaleur, ils n'ont qu'une chemise de simple toile, avec un petit bonnet de cuir ou d'ozier, étroit en bas & large au sommet. Jannequin ajoûte (17) qu'ils portent un couteau suspendu au cou, & leur zagaye sur l'épaule.

Suivant le même Ecrivain, leur bonnet, tel qu'on vient de le décrire, ressemble au capuchon d'un Jacobin. Le peuple marche pieds nuds; mais les personnes de qualité ont des sandales de cuir, de la forme de nos semelles de souliers, attachées au gros orteil avec une courroie. Quoique leurs cheveux soient courts, ils les ornent assez agréablement de grisgris, de brins d'argent, de cuivre, de corail, &c. Ils ont aux oreilles des pendans d'étain, d'argent, & de cuivre. Ceux qui descendent d'une race servile, n'ont pas la liberté de porter leurs cheveux.

(10) Jobson, *ubi sup.* p. 49.

(11) *Ibid.* p. 55.

(12) Barbot dit que ces étoffes sont rayées de differentes couleurs.

(13) Jannequin dit, p. 36, que la forme est celle d'un surplis de Diacre.

(14) Barbot dit que les unes sont plissées & que d'autres ne le sont pas.

(15) Barbot les fait descendre jusqu'aux talons.

(16) Le Maire, p. 84.

(17) Jannequin, p. 96.

Habillement des Negres.

Les femmes & les filles sont nues de la ceinture jusqu'à la tête, à moins que le froid ne les oblige de se couvrir. Le reste du corps est couvert d'un pagne, qui est de toile ou d'étoffe de coton, de la grandeur de nos serviettes d'Europe, & qui leur descend jusqu'au mollet. Elles se parent la tête de corail & d'autres bagatelles éclatantes, & leurs cheveux sont rangés avec assez d'art pour former une espece de coeffure d'un demi pied de hauteur. Les plus hautes passent pour les plus belles. Les hommes & les femmes ont les jambes & les bras ornés de corail, d'or, & de verre, suivant leur rang & leur richesse. Mais jusqu'à l'âge d'onze ou douze ans, les garçons & les filles sont entiérement nuds (18).

Suivant Barbot, le peuple des deux sexes n'a qu'un mauvais lambeau d'étoffe pour se couvrir vers la ceinture. Quelques-uns l'attachent à leur ceinture avec un cordon de cuir, le laissant pendre par devant. D'autres joignent ensemble deux ou trois lambeaux de coton, qu'ils font passer sur leurs épaules & sous leurs bras, en ramenant les deux pointes par devant. Les enfans vont tout-à-fait nuds. Les femmes & les filles ne portent qu'une piece d'étoffe autour de la ceinture, & une autre piece sur la tête en forme de voile. Elles relevent leurs cheveux, & les ornent de brins de corail, d'or & de verre. Quelques-unes portent une sorte de coeffe (19).

Moore observe que les deux sexes, mais sur-tout les femmes, prennent plaisir à porter un paquet de petites clefs à leur ceinture, par la seule vanité de passer pour riches (20).

Alimens des Negres.

A l'égard de la diéte, Jobson nous apprend que le Peuple ne mange qu'une fois le jour, après le coucher du Soleil. Les alimens ordinaires des Négres sont du riz ou quelque autre grain, & des racines. Les femmes prennent soin de faire bouillir le riz dans l'eau, & le présentent chaud à leurs maris. Leur vaisselle est une gourde. Ils prennent leurs mets avec les doigts, & se jettent le morceau dans la bouche. La plûpart aiment mieux se borner à cette simple nourriture, que de se fatiguer à la chasse ou à la pêche. A la vérité ils élevent de la volaille, & n'ignorent pas la maniere de faire des chapons; mais ils en font des échanges pour des colliers de verre, du fer & d'autres marchandises qui leur conviennent. C'est une maxime bien établie parmi eux, que la tempérance dans l'usage des alimens & la régularité à manger après le tems de la chaleur servent beaucoup à la santé. Jobson, persuadé par leur exemple, conseille aux Anglois le même régime.

Les Négres ne boivent ordinairement que de l'eau, quoiqu'ils usent quelquefois de vin de Palmier, & d'une sorte de bierre, qu'ils appellent *Bullo*, composée des grains du Pays. Mais ils ont une passion si ardente pour les liqueurs fortes des Européens, qu'ils vendent jusqu'à leurs habits pour en acheter (21). L'exemple des hommes n'empêche pas que les femmes ne soient plus réservées, & ne les autorise pas même à toucher l'eau-de-vie de leurs lévres, à l'exception de quelques favorites des Princes, que leur situation met au-dessus de l'usage. Le Maire dit que la boisson des Négres est du vin de Palmier, & de l'eau, telle qu'ils la trouvent dans le premier (22) bour-

(18) Le Maire, p. 85.
(19) Jannequin, p. 96.
(20) Le Maire, p. 85.
(21) Barbot, p. 35.
(22) Moore, p. 116.

Alimens des Negres.

bier ; que leur diéte est simple, & consiste principalement dans le sanglet & le kuskus, aliment composé de millet ; dans le lait de leurs Chévres & de leurs Vaches, auquel ils joignent de la Volaille, du Poisson, & la chair des animaux qu'ils prennent quelquefois à la chasse ; qu'ils tuent rarement leurs Bestiaux, excepté à certains jours de fête (23), & dans d'autres occasions extraordinaires.

Les femmes commencent dès la pointe du jour à faire leur sanglet, parce qu'il demande six heures de préparation. Cet ouvrage employe deux ou trois personnes. On le pile d'abord dans un mortier de bois. On le nettoie ensuite dans une espece de van, qui est fait de feuilles de Palmier ; après quoi il ne reste qu'à le faire bouillir avec du lait ou du beurre ; ou dans l'eau avec de la chair, & quelquefois avec du poisson sec.

(24) Le kuskus, qui est le meilleur aliment des Négres, se nettoye & se bat d'abord avec beaucoup de soin. On le paîtrit dans l'eau pour en faire une pâte, qu'on divise en plusieurs petits pelotons. Ensuite on les met dans une passoire, sur un pot où l'on a fait cuire la viande pour leur en faire recevoir la vapeur. Ce ragoût est assez agréable, lorsqu'il est préparé avec soin, & qu'il n'y reste pas de sable ; ce qui arrive fort rarement.

Lorsque les Négres vont à la guerre, ils prennent avec eux un petit sac, long d'un pied, & de la grosseur du bras, qu'ils remplissent de kuskus préparé. C'est l'office journalier des femmes. Les heures ordinaires de leurs repas sont le milieu du jour & le soir. Ils mangent mal proprement, couchés par terre, & sans autre secours pour prendre leurs alimens, que les doigts & les mains, qu'ils remplissent d'une maniere fort dégoûtante. Les Rois n'ont pas de meilleurs principes de civilité. Cependant ils mangent ordinairement seuls, ou du moins ils n'admettent à leur table que le grand (25) Marbut, & rarement les Seigneurs. Jamais ils n'accordent aux Blancs la permission de les voir manger ; ce que l'Auteur attribue à la confusion qu'ils ressentent eux-mêmes de leur grossiereté & de leur misere.

Dans le Peuple, tous les Négres d'une même famille mangent ensemble. Leur premier mets est le kuskus. Ils passent ensuite à la chair, qu'ils déchirent avec les doigts ; & lorsqu'ils sont rassasiés, ils remettent dans le plat, pour une autre occasion, tout ce qui leur reste entre les mains. Mais ils ne se servent que de la main droite pour porter leurs morceaux à la bouche. L'autre main étant destinée au travail, ils regardent comme une indécence de s'en toucher la bouche ou le visage (26).

Jannequin fait une peinture fort bizarre de la maniere (27) dont ils se disposent pour leur repas. On couvre la terre d'une natte, qui leur sert de table. On y place le kuskus & les autres mets, dans des gourdes, ou des plats de bois. Chacun s'approche, & se couche de niveau avec la table. Les mains & les doigts commencent alors leur exercice. Tout est avidement déchiré ; & l'avidité étant la même à manger, ils se jettent les morceaux dans le gozier, plutôt qu'ils ne les portent à la bouche. Cependant il ajoûte que les Grands mangent avec plus de propreté, & se font mieux servir. En général

(23) Jobson, *ubi sup.* p. 38. & suiv.

(24) *Ibid.* p. 61.

(25) Les Marbuts affectent alors de ne boire que de l'eau, mêlée de miel.

(26) Ils ont commencé à revenir de ces usages barbares.

(27) Jannequin, p. 87.

les Négres ont l'estomach excellent; il n'y a point d'animaux dont la chair les dégoûte ou les incommode. Ils ne la trouvent point à leur gré s'ils ne sont avertis par l'odeur, qu'elle est à demi pourrie. C'est dans cet état qu'ils mangent celle des Eléphans & des Crocodiles. Au contraire, ils ne tuent leurs bestiaux & leur volaille qu'au moment qu'il faut l'apprêter; & comme ils ne la trouvent pas moins bonne dans cette fraîcheur, il y a beaucoup d'apparence qu'ils sont indifférens pour le goût, & que la seule raison qui leur fait manger la chair des Crocodiles & des Eléphans dans un autre état, c'est qu'étant fort dure, ils auroient peine à l'avaller lorsqu'elle est fraîche. Ils n'ont pas proprement de pain. Ils mangent leurs différentes sortes de grains cuits au lait ou à l'eau. Le plus grand usage qu'ils fassent du bled d'inde est lorsqu'il est verd. Ils le font rôtir sur le charbon dans les épics, & l'avallent comme des pois verds. Leur riz, ils l'employent ordinairement à faire du *Pileau*, suivant l'usage des Turcs. Enfin ils n'avoient ni l'usage du pain, ni celui de la pâtisserie; mais en se familiarisant avec les Européens, leurs femmes ont appris d'eux l'art d'en faire, & le pratiquent aujourd'hui avec succès (28).

Alimens des Negres.

§. I.

Mariages & Funérailles des Négres.

Mariages des Negres.

On trouve beaucoup de variété dans les Voyageurs sur la forme du mariage des Négres; mais il faut l'attribuer moins à l'incertitude des témoignages, qu'à l'inconstance des usages mêmes, qui ne sont pas établis avec assez d'uniformité pour ne pas recevoir quantité de changemens & d'altérations. Jobson nous apprend que tout Négre est en droit de contracter avec une fille qui est en âge d'être mariée, mais que ce n'est jamais sans la participation & même sans le consentement des parens, entre les mains desquels il doit déposer le douaire dont on est convenu. Le Roi, ou le principal Seigneur du Canton, tire aussi quelques droits pour la ratification du Traité. Alors, le mari accompagné de quelques amis de son âge, s'approche le soir, au clair de la Lune, de la maison de sa femme & cherche le moyen de l'enlever. Il y réussit toujours, malgré sa résistance & ses cris. Elle est secondée néanmoins par toutes les jeunes filles du (29) Village ou de la Ville. L'air retentit de leurs gémissemens. Mais comme c'est un simple usage, qui n'a rien de plus sérieux, que les efforts des jeunes gens, pour s'opposer au ravisseur, cette comédie se termine toujours par une heureuse chûte de la jeune femme entre les bras de son mari. Elle demeure quelque tems enfermée dans sa maison; & plusieurs mois après, elle ne sort jamais sans un voile, qui doit lui couvrir toute la tête, à l'exception d'un œil. Son douaire est réservé pour le cas où elle survivroit à son mari, parce que l'usage oblige les veuves, qui se remarient, (30) d'acheter un homme, comme elles ont été achetées pour leur premier mariage.

Moore assure qu'un pere marie quelquefois sa fille aussi-tôt qu'elle est

(28) Labat, Vol. IV. p. 164, & Moore, p. 32.

(29) Voyez ci-dessus la Relation de Job Ben Salomon.

(30) Jobson, *ubi sup* p. 53 & 56.

MARIAGES DES NEGRES.

née, & que les parens ne peuvent jamais rompre cet engagement. La fille même n'est pas libre de prendre un autre mari sans le consentement du premier; mais l'homme a la liberté de disposer autrement de lui-même. Les filles sont mariées généralement fort jeunes. Avant qu'elles ayent quitté la maison paternelle, le mari doit donner aux parens de sa femme deux Vaches, deux barres de fer, & deux cens noix de *Kola*. Le même Voyageur observe qu'en prenant sa femme, un mari est obligé de faire une fête à laquelle tous les Habitans du même lieu peuvent assister sans invitation. Elle dure trois ou quatre jours. Mais ceux qui s'y trouvent, sans être invités, doivent fournir aux frais, par les présens qu'ils font au mari. La jeune femme est portée de la maison de son pere à celle de son mari sur les épaules de plusieurs hommes, la tête & le visage couverts d'un voile, qu'elle doit garder jusqu'après la consommation du mariage (31).

Suivant Labat, lorsqu'un jeune Négre du Sénegal a jetté les yeux (32) sur une maîtresse, il s'adresse au pere & à la mere pour solliciter leur consentement; ou si la fille est orpheline, il fait sa demande aux plus proches parens. Comme les parties sont ordinairement d'accord avant que de s'assembler, le marché passe pour conclu lorsque l'Amant a fait au pere les présens établis par l'usage. Ils consistent dans quelques bestiaux, quelques étoffes de coton, des colliers de verre & de l'eau-de-vie. Ce devoir n'est pas plutôt rempli, que la jeune femme est conduite à son mari. Il lui offre la main, pour la recevoir dans sa maison; mais il lui ordonne immédiatement d'aller chercher de l'eau, du bois & les autres nécessités du ménage. Elle obéit respectueusement. Le mari se met à souper. Elle ne soupe qu'après lui; & demeurant en silence, elle attend son ordre pour l'aller trouver au lit.

Le douaire, suivant un autre Voyageur (33), consiste en quelques Veaux qui doivent être donnés au pere, & qui ne surpassent jamais le nombre de cinq. L'exécution de cette Loi faisant toute l'essence du mariage, le mari & la femme se mettent sur le champ au lit. Si la femme est garantie vierge, avantage fort rare dans ce Pays, on couvre le lit d'un drap de coton blanc, & les marques sanglantes de la virginité sont exposées aux yeux de l'assemblée. Ensuite on porte le drap en procession dans toute la Ville, au son des instrumens, qui font retentir les louanges de la jeune femme & ses plaisirs. Mais si la virginité ne se déclare pas par des preuves, le pere est obligé, sur la demande du mari, de reprendre sa fille & de rendre les Veaux. Cette disgrace est rare, parce qu'on prend soin d'examiner la fille avant le mariage, & qu'elle n'est demandée qu'après une parfaite conviction. D'ailleurs le malheur d'une fille n'est jamais irréparable. Si elle ne peut demeurer femme de celui qui l'avoit épousée, elle devient la concubine d'une autre; & le pere est toujours sûr de trouver des marchands qui la recherchent.

Jannequin rapporte qu'un mari reçoit sa femme nue des mains du pere, & qu'il se rend avec elle devant un Marbut, qui leur fait avaler un peu de sable, avec d'autres cérémonies, & qui leur ordonne de consommer le mariage dans la nuit suivante. La mariée se couche sur une peau de Bouc blanc. Si les marques de sa virginité ne paroissent pas le lendemain, le mari est

(31) Moore, p. 131.
(32) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 299.
(33) Le Maire, p. 96.

en

(34) en droit de la répudier fur le champ. Jannequin ajoûte que les jeunes Négreffes ont tant de réferve fur cet article, qu'elles perdroient plutôt la vie que de fe laiffer corrompre avant le mariage.

MARIAGES DES NEGRES.

Les Négres de la Gambra font plus portés dans ces occafions à cacher (35) leur difgrace qu'à la publier. Une fille, après avoir eu deux ou trois enfans, n'en paffe pas moins pour vierge; ou du moins le mari paroît content de fon fort, parce qu'il ne pourroit faire éclater fes plaintes fans caufer un grand fcandale. Barbot obferve (36), qu'en Afrique comme en Europe, les goûts font fort partagés fur ce qui rend une femme aimable. Les uns veulent des vierges. D'autres comptent pour rien cette qualité.

Tous les Voyageurs conviennent qu'un Négre peut prendre autant de femmes qu'il eft capable d'en nourrir; mais qu'il n'y en a qu'une (37) qui jouiffe des privileges du mariage, & qui ne s'éloigne jamais du mari. Du tems de Jobfon, les Anglois donnoient à ces véritables époufes le nom de *Handwifes*, c'eft-à-dire, *Femmes de la main*, parce qu'ils les trouvoient fans ceffe à côté de leurs maris. Elles font difpenfées de plufieurs travaux pénibles, qui font le partage des autres. Cependant elles ne mangent ni avec leurs maris, ni dans leur préfence. Jobfon parle avec étonnement de la bonne intelligence qui regne entre toutes ces femmes. Elles fe retirent le foir dans leurs cabanes. Elles y attendent l'ordre de leur mari commun; & le matin, elles vont le faluer à genoux, en mettant la main fur fa cuiffe (38).

Moore affure que plufieurs Négres ont jufqu'à cent femmes. Il connoiffoit un affez gros Village, près de Bruko, qui n'étoit compofé que des femmes, des enfans, & des Efclaves d'un feul homme (39).

Ce n'eft pas fans raifon que les Rois Négres & les Grands, qui ont plufieurs maifons, tiennent leurs femmes féparées: comme ils changent fouvent de réfidence, ils ne trouveroient jamais une habitation prête à les recevoir avec une fuite fi nombreufe.

Quoique la condition des femmes foit égale par rapport au mari, c'eft néanmoins la premiere mariée, du moins lorfqu'elle a des enfans, (40) qui paffe pour la maîtreffe, & qui conferve effectivement une certaine fupériorité fur les autres. Barbot confirme cette remarque. Il ajoûte même qu'un Roi, lorfqu'il commence à s'ennuyer de fa premiere femme, lui affigne des terres pour fa fubfiftance, des Efclaves, un logement convenable, & qu'il en choifit une autre pour occuper la même place à la tête de fon Serrail (41).

Dans le cas de l'adultere, les deux coupables, fuivant Jobfon, font vendus pour l'efclavage étranger, fans efpérance d'être jamais rachetés. Cette punition eft celle des plus grands crimes, car les fupplices capitaux font rares parmi les Négres. On prend foin que ces Efclaves foient vendus aux Portugais, parce qu'on eft sûr alors qu'ils feront tranfportés au-delà des Mers (42).

Barbot obferve que la jaloufie eft une paffion fort vive parmi les Négres.

(34) Barbot dit un drap blanc, p. 35.
(35) Jannequin, p. 131.
(36) Moore, p. 132.
(37) Barbot, p. 135.
(38) A Cap de Monte, fuivant Barbot, p. 117, la principale femme eft nommée *Makilmah*.
(39) Moore, p. 133.
(40) Afrique Occidentale, p. 30 & fuiv.
(41) Barbot, p. 36.
(42) Jobfon, *ubi fup.* p. 53.

MARIAGES DES NEGRES.

S'ils surprennent une femme dans l'acte ouvert de l'infidelité, ils tuent l'adultere, & répudient la femme. Elle retourne chez ses parens, qui sont obligés de la recevoir, & de restituer les (43) présens du mari. Dans plusieurs Cantons néanmoins, ils poussent (44) l'indifférence jusqu'à souffrir qu'on couche avec leurs femmes. La femme de *Lali*, un des principaux Officiers du Damel, ayant donné sujet à son mari de soupçonner sa fidélité, il auroit pû se faire justice de ses propres mains; mais elle étoit d'une si haute naissance, que par considération pour sa famille, il prit le parti de porter ses plaintes au Roi. L'accusation fut trouvée juste, & le Damel vendit la coupable au Directeur François. Ses parens la racheterent secrettement; mais ils la firent aussi-tôt passer dans un autre Royaume (45).

Moore assure aussi que le mari d'une femme adultere est en droit de la vendre pour l'esclavage, ou de la chasser sans aucune indulgence, avec tous les enfans qu'il a d'elle. Entre les enfans, il est libre de retenir ceux qui sont assez grands pour lui rendre quelque service; & dans la suite il peut rappeller les autres, à mesure qu'ils deviennent capables de lui être utiles. Mais si sa femme est enceinte dans le tems du crime, il est obligé, pour la vendre ou la répudier, d'attendre qu'elle soit délivrée (46).

Malgré la rigueur de ces loix, la plûpart des Négres se trouvent honorés que les Blancs de quelque distinction daignent coucher avec leurs femmes, leurs sœurs & leurs filles. Ils les offrent souvent aux principaux Officiers des Comptoirs. Le Maire, Jannequin, & d'autres Voyageurs (47) rendent là-dessus le même témoignage. Barbot ajoûte seulement que c'est l'intérêt qui les rend si lâches, & qu'il n'y a rien de sacré qui les arrête, lorsqu'ils esperent quelque profit (48).

Le Maire raconte que leurs femmes ont beaucoup d'inclination pour la galanterie, & qu'elles sont passionnées pour les caresses des Blancs. Cependant elles ont le cœur mercénaire, & toutes leurs (49) faveurs doivent être payées. Mais Barbot ajoûte qu'elles se contentent d'un prix fort léger. Elles ont, dit-il, la taille belle, les yeux vifs, la couleur d'un noir fort brillant, & l'air extrêmement lascif. Cette passion, qu'elles déguisent peu pour le commerce des Blancs, trouble souvent la tranquillité des mariages (50).

Les travaux pénibles du ménage sont le partage des femmes. Non-seulement elles préparent les alimens & les liqueurs, mais elles sont chargées de la culture des grains & du tabac, de broyer le millet, de filer & de sécher le coton, de fabriquer les étoffes, de fournir la maison d'eau & de bois, de prendre soin des Bestiaux; enfin de tout ce qui appartient à l'autre sexe dans des Régions mieux policées. Elles ne mangent jamais avec leurs maris. Tandis que les hommes (51) passent le tems dans une conversation oisive, ce sont leurs femmes, qui veillent à les garantir des mouches, & qui leur servent la pipe & le tabac. Quoique cette subordination soit établie par un long usage, un mari (52) ne néglige rien pour l'entretenir. Moore l'attribue au *Mumbo*

(43) Barbot, *ibid.*
(44) *Ibid.* p. 117.
(45) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. p. 190.
(46) Moore, p. 133.
(47) Le Maire, p. 102.
(48) Jannequin, p. 99.
(49) Barbot, p. 36.
(50) Le Maire, p. 102.
(51) Barbot, p. 34.
(52) Jobson, *ubi sup.* p. 54.

Jumbo, épouvantail dont on donnera bien-tôt la deſcription. Cet expédient, dit-il, étoit néceſſaire dans un Pays où la pluralité des femmes ſemble demander qu'elles ſoient plus ſoumiſes. Il obſerve qu'un mari fatigué d'une femme, a toujours la liberté de s'en défaire, en perdant ce qu'il a donné pour ſon mariage; & qu'elle n'eſt pas moins libre de le quitter en lui reſtituant ce qu'elle a reçu. Mais ſi le Roi fait préſent d'une femme à quelque Seigneur de ſa Cour, il n'y a pas de prétexte qui autoriſe le mari à l'abandonner, quoique le Prince ait toujours droit de la reprendre (53).

MARIAGES DES NEGRES.

Entre les Négres Mahométans, il y a des degrés de parenté qui ôtent la liberté de ſe marier. Un homme ne peut épouſer deux ſœurs. Le Damel, qui avoit violé cette Loi, reçut en ſecret la cenſure & les reproches des Marbuts (54).

ENFANS DES NEGRES.

La facilité des femmes à ſe délivrer de leur fruit dans l'accouchement, paroîtroit incroyable ſi elle n'étoit atteſtée par tous les Voyageurs. Elles ne jettent pas un cri; elles ne pouſſent pas même un ſoupir. Après le travail, elles ſe lavent long-tems. L'enfant eſt lavé avec le même ſoin. On l'enveloppe dans un pagne, ſans aucun lange qui le ſerre, dans l'opinion que cette contrainte n'eſt propre qu'à le rendre tortu ou difforme. Dès le douziéme ou le quinziéme jour de ſa naiſſance, la mere commence à le porter ſur ſon dos, & ne le quitte jamais, (55) de quelque travail qu'elle ſoit occupée. On voit ordinairement ſortir les femmes, le jour même, ou le lendemain de leur délivrance. L'enfant reçoit ſon nom un mois après qu'il eſt né, avec la cérémonie de lui raſer la tête & de la frotter d'huile (56), dans la préſence de cinq ou ſix témoins. Les noms les plus communs ſont pris des Mahométans. Ainſi les garçons s'appellent *Omar*, *Guiah*, *Dimbi*, *Maliel*, &c. & les filles, *Fatima*, *Alimata*, *Komba*, *Komegain*, *Warſel*, *Hengay*, &c. Chaque jour au matin, l'enfant eſt lavé dans l'eau froide, & (57) frotté d'huile de Palmier. Juſqu'au tems où la mere commence à le porter ſur le dos, on le laiſſe ramper nud ſur la terre, ſans autre attention que celle de le nourrir. Enſuite il eſt enveloppé dans un pagne; & la mere s'en charge, pour ne le plus quitter un moment. On le lui attache entre les deux épaules, les jambes avancées ſur le devant de chaque côté, ſans que les exercices les plus violens lui faſſent perdre cette ſituation (58).

Le même Auteur, & pluſieurs autres, attribuent leurs nez plats & la forme de leur ventre à cette maniere de les porter, qui les expoſe à heurter le nez contre le dos de leur mere, lorſqu'elle ſe leve ou qu'elle ſe baiſſe, & qui leur fait avancer le ventre pour reculer la tête. Moore reconnoît qu'ils ne naiſſent point avec le nez plat; mais il prétend que ſi la mere aime les nez de cette forme, elle la donne à celui de ſon enfant (59), à force de le preſſer en le lavant. Le Maire n'a pas remarqué que les Négres, en général, aiment les nez plats & les groſſes lévres. Au contraire, il aſſure qu'à l'exception de la couleur, leurs idées de beauté ſont les mêmes qu'en France; c'eſt-à-dire, qu'ils aiment de grands yeux, une petite bouche, de belles lévres, &

(53) Afrique Occidentale. Vol. II. p. 301. & ſuiv.
(54) *Ibid.* p. 299.
(55) Moore, p. 57. & 133.
(56) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 188.
(57) *Ibid.* Vol. II. p. 302.
(58) Le Maire, p. 102.
(59) Moore, p. 131.

Enfans des Negres.

un nez bien proportionné. On voit des Négresses aussi bien faites, & d'une taille aussi fine que les plus belles femmes de l'Europe. Elles ont la peau extrêmement douce, & communément plus d'esprit que les hommes (60).

Leur tendresse est excessive pour leurs enfans. Elles ne leur épargnent aucun soin jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher seuls. Alors, sans relâcher rien de leur attention pour les nourrir & les élever, elles paroissent s'embarrasser peu de leur instruction. Ils se fortifient en croissant; & leur constitution devient si vigoureuse, qu'ils ne connoissent gueres d'autre maladie que la petite vérole. Mais comme ils sont élevés dans une oisiveté continuelle, ils deviennent si paresseux, que s'ils n'étoient pas pressés par la nécessité, ils ne prendroient pas la peine de cultiver leurs terres. Aussi leur travail ne surpasse-t-il gueres leurs besoins. Si leur Pays n'étoit extrêmement fertile, ils seroient exposés tous les ans à la famine, & forcés de se vendre à ceux qui leur offriroient des alimens. Ils ont de l'aversion pour toutes sortes d'exercices, excepté la danse & la conversation, dont ils ne se lassent jamais (61).

Les jeunes filles affectent beaucoup de modestie & de réserve, sur-tout lorsqu'elles sont en compagnie. Mais prenez-les à part, vous les trouvez fort obligeantes, & disposées (62) à ne rien refuser, pour quelques brins de corail, ou pour un mouchoir de soie. Celles qui se croyent de race Portugaise, & qui prétendent aussi à la qualité de Chrétiennes, sont plus réservées que les Mandingos; quoiqu'elles ne fassent pas scrupule de vivre sans la cérémonie du mariage avec un Blanc qui est capable de les entretenir. Une femme, après avoir mis au monde un enfant, demeure privée pendant trois ans du commerce de son mari, du moins si son fruit (63) vit aussi long-tems. Elle le sévre alors, & reprend ses droits au lit conjugal. L'opinion commune du Pays, est que le lait des femmes s'altere par le commerce des hommes, & que les enfans en contractent de grandes maladies. Cependant l'Auteur doute que de vingt femmes, il y en ait une qui soit capable d'une si longue privation. Il en a vû soupçonner un grand nombre de manquer à la fidélité de leur état, par la seule raison que l'enfant qu'elles allaitoient, ne jouissoit pas d'une bonne santé (64).

Funerailles des Negres.

Aussi-tôt qu'un Négre a rendu le dernier soupir, sa famille donne avis de sa mort au voisinage, par des cris aigus & des lamentations qui attirent beaucoup de monde autour de la Cabane. Les cris des assistans se joignent à ceux de la famille. Mais pour les funérailles, chaque Canton a ses propres usages (65).

En général ils y apportent tous beaucoup de formalités & de cérémonies. Un Marbut lave le corps, & le couvre des meilleurs habits qu'il ait portés pendant sa vie. Les parens & les voisins viennent faire successivement leurs lamentations, & proposer au mort plusieurs questions ridicules. L'un lui demande s'il n'étoit pas content de vivre avec eux, & quel tort on lui a jamais fait; s'il n'étoit pas assez riche; s'il n'avoit pas d'assez belles femmes, &c. Ne recevant point de réponse, ils se retirent l'un après l'autre après la mê-

(60) Le Maire, p. 132.
(61) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 303.
(62) Moore, p. 121.
(63) *Ibid.* p. 35.
(64) *Ibid.* p. 133.
(65) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 73.

FUNERAILLES DES NEGRES.

me cérémonie. D'un autre côté, les Guiriots chantent les louanges du mort (66).

L'usage général est de faire un *Folgar* (67) pour toute l'Assemblée. On tue quelques Veaux. On vend des Esclaves, pour acheter de l'eau-de-vie. Après la fête, on ôte le toît de la Cabane où le mort doit être enterré. C'est celle qui lui servoit de demeure. On renouvelle les cris & les plaintes. Quatre personnes soutenant une piece d'étoffe quarrée, qui cache le corps à la vûe des assistans, le Marbut lui prononce quelques mots dans l'oreille, après quoi il est couvert de terre, & l'on replace le toît ou le dôme de la Maison, auquel on attache un morceau d'étoffe, de la couleur que les Parens aiment le plus. On plante ensuite un poteau, où l'on suspend l'arc, le carquois & la zagaye du mort. On met près de sa fosse un pot de kuskus & un pot d'eau, qui doivent lui servir pour la provision d'une année; car les Négres s'imaginent que la mort n'ôte pas l'appétit. Dans plusieurs Cantons ils entourent la Cabane d'une haye d'épine ou d'un grand fossé, pour garantir le cadavre de l'approche des bêtes feroces. Le deuil & les lamentations durent huit jours après l'enterrement.

Si c'est un garçon qui meurt, l'éloge funébre est chanté par les femmes & les jeunes filles. Les jeunes gens du même âge courent dans toutes les rues de la Ville, le cimeterre nud à la main, & font retentir le cliquetis de leurs armes lorsqu'ils se rencontrent (68).

A la mort du Roi ou d'un Grand, on fixe un tems pour les cris; c'est ordinairement un mois ou quinze jours après le décès. Il s'assemble alors des légions de Négres à la maison du mort. Tous les Habitans des lieux voisins y envoyent des Vaches, du riz, avec quantité de Volaille qu'on distribue à tous les assistans, & l'on tient ainsi table ouverte pendant trois ou quatre jours. Les cris commencent au lever du Soleil & durent jusqu'au soir; après quoi l'on passe la nuit à danser, à chanter, au milieu de la bonne chere & des liqueurs, jusqu'au retour de la lumiere.

Moore fut invité à l'enterrement d'un Seigneur du Pays, & nous en fait cette description. On creusa une fosse de six ou sept pieds de long, sur deux de large & trois de profondeur. Le corps y fut placé décemment, dans un drap blanc de coton. Tous les assistans avoient la tête nue & leur bonnet à la main. Ensuite on mit en croix sur le corps quantité de batons fendus qui furent couverts de paille pour soutenir la terre; le trou fut rempli, & les assistans marcherent long-tems sur la terre, pour la raffermir (69). Ceux qui négligent d'entourer la sepulture, d'une haye d'épine ou d'un fossé, ont quelquefois le chagrin de trouver le corps dévoré un jour ou deux après l'enrerremenr. Dans d'aurres endroits, ajoûte (70) Moore, les cérémonies funébres durent sept ou huit jours; & si le mort est un garçon, tous les jeunes gens de son âge courent le cimeterre à la main, comme s'ils le cherchoient encore.

Dans plusieurs Cantons, le corps est conduit à la sépulture par tous les Habitans du lieu, mais enterré nud dans une fosse qu'on bouche aussi-tôt

(66) *Ibid.*
(67) C'est-à-dire un Bal, ou une Fête.
(68) Le Maire, p. 97 & suiv.
(69) Moore, p. 129 & suiv.
(70) *Ibid.*

Funerailles des Negres.

ſans aucune autre formalité. On éleve ſeulement ſur la foſſe, une hute ronde à peu près de la forme de nos glacieres.

Après la mort d'un Négre, ſi le Roi n'a pris aucune meſure pour s'emparer de ſon bien, ce ſont ſes freres, ſes ſœurs, & ſes autres parens qui ſe mettent en poſſeſſion de l'héritage, avec peu d'égard pour les enfans, lorſqu'ils ne ſont point en âge de faire valoir leurs droits (71).

Musique des Negres.

Tous les Habitans de cette partie de l'Afrique ſont paſſionnés pour la Muſique & la Danſe. Ils ont inventé pluſieurs ſortes d'inſtrumens, qui répondent à ceux de l'Europe, mais qui ſont fort éloignés de la même perfection. Ils ont des Trompettes, des Tambours, des Epinettes, des Luths, des Flutes, des Flageolets, & juſqu'à des Orgues.

Les Négres de Galam & de la Gambra, comme ceux de tous les Pays où l'on trouve des Eléphans, ont une ſorte de Trompette, composée (72) d'une dent de cet animal; c'eſt-à-dire, d'une des dents intérieures, qu'ils poliſſent au-dedans comme au-dehors, pour la réduire à la groſſeur convenable. Ils en ont de différentes grandeurs, qui produiſent différens ſons. Cependant ils n'en tirent qu'une ſorte de bruit confus, qui a fort peu d'agrément.

Leurs Tambours ſont des troncs d'arbre creuſés, & couverts du côté de l'ouverture, d'une peau de Chévre ou de Brebis, aſſez bien étendue. Quelquefois ils ne ſe ſervent que de leurs doigts pour battre; mais plus ſouvent ils employent deux bâtons à tête ronde de groſſeur inégale, & d'un bois fort dur & fort péſant, tel que le pin ou l'ébene. La longueur & le diamétre des Tambours ſont auſſi différens, pour mettre de la variété dans les tons. On en voit de cinq pieds de long, & de vingt ou trente pieds (73) de diamétre. Mais en général, le ſon en eſt mort, & moins propre à réjouir les oreilles ou à réveiller le courage, qu'à cauſer de la triſteſſe & de la langueur. Cependant c'eſt leur inſtrument favori, & comme l'ame de toutes leurs fêtes (74).

Les Tambours des Mandingos ſont longs d'une aune, ſur environ vingt pouces de diamétre au ſommet; mais ils diminuent vers le fond. Ils ſont compoſés d'une ſeule piece de bois & couverts d'une peau de Chevreau. Ils ne battent que d'une ſeule baguette (75) & de la main gauche. Jobſon leur donne un autre petit Tambour, qu'ils tiennent ſous le bras gauche, & ſur lequel ils font agir les doigts de la même main, tandis qu'ils battent de la droite avec un bâton courbé. Le Négre accompagne le ſon de cet inſtrument de celui de ſa voix, ou plutôt de ſes hurlemens. La figure du Muſicien, relevée par quantité de grimaces, & le bruit d'une ſi étrange muſique, forment enſemble (76) un horrible amuſement.

Dans la plûpart des Villes, les Négres ont un grand inſtrument qui a quelque reſſemblance avec leur Tambour, & qu'ils nomment *Tontong*. On ne le fait entendre qu'à l'approche de l'ennemi, ou dans les occaſions extraordinaires, pour répandre l'allarme dans les Habitations voiſines. Le bruit du tontong ſe communique juſqu'à ſix ou ſept milles (77).

(71) Jobſon, p. 70. & Labat, Vol. III. p. 75. & Barbot, p. 52.
(72) Les mêmes, *ibid.*
(73) Il eſt clair que c'eſt une erreur, & qu'il faut ici pouces au lieu de pieds.
(74) On a vû ci deſſus qu'à Biſſao, cet inſtrument s'appelle *Bontalon*.
(75) Labat, Vol. II. p. 229.
(76) Moore, p. 64.
(77) Jobſon, p. 106.

Musique des Négres.

Le plus commun des trois instrumens que Jobson vit sur la Gambra, est composé d'une grande gourde, qui en fait le ventre & d'un long cou, sans touches, avec cinq ou six cordes, & de petites clefs pour les monter. C'est le seul instrument de Musique que les Négres touchent avec les doigts. Souvent ils l'accompagnent du petit Tambour qu'on a décrit. Sur les Côtes de la Mer, ils ont un instrument fort convenable pour la chambre d'un malade. C'est une sorte de Luth, composé d'une piece de bois creux (78) & couvert de cuir, avec deux ou trois cordes de crin. Il est orné de petites plaques de fer, & d'anneaux, comme les Tambours des Basques.

Les Flutes & les Flageolets des Négres ne sont que des roseaux percés. Ils s'en servent comme les Sauvages de l'Amérique, c'est-à-dire fort mal, & toujours sur les mêmes tons. Ils n'en tireroient pas d'autres de nos fluttes de l'Europe (79).

Mais leur principal instrument est celui qu'ils nomment *Balafo*, (80), que Jobson nomme *Ballard*. Il est élevé d'un pied au-dessus de la terre & creux par dessous. Du côté supérieur, il a sept petites clefs de bois rangées comme celles d'une Orgue, ausquelles sont attachées autant de cordes ou de fils d'archal de la grosseur d'un tuyau de plume, & de la longueur d'un pied, qui fait toute la largeur de l'instrument. A l'autre extrêmité sont deux gourdes, suspendues comme deux bouteilles qui reçoivent & redoublent le son. Le Musicien est assis par terre vis-à-vis le centre du Balafo, & frappe les clefs avec deux batons d'un pied de longueur, au bout desquels est attachée une balle ronde, couverte d'étoffe, pour empêcher que le son n'ait trop d'éclat. Au long des bras, il a quelques anneaux de fer, d'où pendent quantité d'autres anneaux qui en soutiennent de plus petits, & d'autres pieces du même métal. Le mouvement que cette chaîne reçoit de l'exercice des bras, produit une espece de son musical, qui se joint à celui de l'instrument, & qui forme un retentissement commun dans les gourdes. Le bruit en doit être fort grand, puisque l'Auteur l'entendoit quelquefois d'un bon mille d'Angleterre (81).

Le Balafo, suivant cette description, doit être le même instrument que le Maire fait consister dans une rangée de cordes de différentes (82) grandeurs, étendues, dit-il, comme celles de l'Epinete. Il jugea qu'entre des mains capables de le toucher, il seroit fort harmonieux. Moore raconte qu'ayant été reçu à Nakkaway sur la Gambra, au son d'un Balafo, il lui trouva dans l'éloignement beaucoup de ressemblance avec l'Orgue. Mais la description qu'il en donne paroît un peu différente. Il étoit composé, dit-il, d'environ vingt pipes d'un bois fort dur & fort poli, dont la longueur & la grosseur alloient en diminuant. Elles étoient jointes ensemble avec de petites courroyes d'un cuir fort mince, cordonnées autour de plusieurs petites verges de bois. Sous les pipes étoient attachées douze ou quinze calebasses de grosseur inégale, qui produisoient le même effet que le ventre d'un Clavecin. Les Négres, ajoûte Moore, frappent sur cet instrument avec deux baguettes, couvertes d'une peau fort mince de l'arbre qui se nomme Siboa, ou d'un cuir leger, pour adoucir le son (83).

(78) Le Maire, p. 83.
(79) Labat, Vol. II. p. 333.
(80) Moore écrit *Balafeu*.
(81) Jobson, p. 106. & suiv.
(82) Le Maire, p. 82.
(83) Moore, p. 119. Froger, p. 47.

MUSIQUE DES NEGRES.

Labat décrit auſſi le même inſtrument avec quelques différences; ce qui vient peut-être de la différente forme qu'il a dans divers Cantons. Il obſerve que parmi les Foulis, le Balafo eſt compoſé de ſix batons de bois fort dur, de la largeur d'un pouce, & de quatre ou cinq lignes d'épaiſſeur. Le plus long l'eſt d'environ dix-huit pouces; & le plus court, de ſept ou huit. Ils ſont rangés ſur une petite table, haute d'un pied, à laquelle ils ſont attachés avec des courroyes d'un très-beau cuir, cordonnées autour de quelques petites verges, pour mettre quelque diſtance entre chaque baton. Deſſous, on ſuſpend pluſieurs calebaſſes rondes, d'inégale grandeur; les plus grandes ſont ſous les plus grands batons, & les autres dans la même proportion. Cet inſtrument, dit l'Auteur, reſſemble beaucoup à l'Orgue, & rend un ſon fort agréable. On joue comme ſur le Tympanon, avec deux baguettes, dont le bout eſt revêtu de cuir pour adoucir le ſon (84). Ceux qui font profeſſion de jouer du Balafo ſont des Négres d'un caractere ſingulier, & qui paroiſſent également faits pour la Poeſie & pour la Muſique. On les compareroit volontiers aux anciens Bardes des Iſles Britanniques. Tous les Voyageurs François qui ont décrit le Pays des Jalofs & des Foulis, les ont nommés *Guiriots*. Jobſon leur donne le nom de *Juddies*, qu'il rend en Anglois par (85) *Fidler*. Peut-être celui de Guiriot eſt-il en uſage parmi les Jalofs, & celui de *Juddies* parmi les Mandingos.

Barbot dit que dans la langue des Négres du Sénegal, *Guiriot* ſignifie *Bouffon*, & que le caractere de ceux qui ſont diſtingués par ce nom répond aſſez à cette idée. Les Rois & les Seigneurs du Pays en ont toujours près d'eux un certain nombre, pour leur propre amuſement & pour (86) celui des Etrangers qui paroiſſent à leur Cour. Jobſon obſerve que tous les Princes & les Négres de quelque diſtinction ſur la Gambra, ne rendoient jamais de viſite aux Anglois, ſans être accompagnés de leurs Juddies ou de leur Muſique. Il les compare aux Joueurs de Harpe Irlandois. Leur uſage eſt de s'aſſeoir à terre, comme eux, un peu éloignés de la Compagnie. Ils accompagnent leurs inſtrumens de diverſes chanſons, dont le ſujet ordinaire eſt l'antiquité, la Nobleſſe & les exploits de leur Prince. Ils en compoſent auſſi ſur les circonſtances; & l'eſpoir du moindre préſent leur faiſoit faire ſouvent des impromptus à l'honneur des Anglois (87).

Quoique les Négres n'ayent pas la moindre étincelle d'eſprit, & qu'à peine ayent-ils les premieres lueurs du ſens commun, ils ſont flattés qu'on leur attribue les plus brillantes qualités. L'office des Guiriots eſt de rendre ce ſervice à leur vanité. Ils ſont toujours chargés d'un Tambour, de quatre ou cinq pieds de longueur, qu'ils battent avec les mains ou deux petites baguettes. Ils ont auſſi des Tambours à la Moreſque, qui ont la forme de nos corbeilles d'Europe, & dont le deſſus eſt traverſé de pluſieurs petites cordes qu'ils pincent d'une main, tandis qu'ils battent de l'autre (88).

Barbot dit que les Guiriots ont ſeuls le glorieux privilege de porter *l'Olamba*, Tambour royal, d'une grandeur extraordinaire dans toutes ſes dimenſions; & qu'ils marchent à la guerre devant le Roi avec cet inſtrument.

(84) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 332.
(85) Violon ou Menetrier.
(86) Barbot, p. 55.
(87) Jobſon, p. 107.
(88) Le Maire, p. 82.

Le

Le Guiriot qui est honoré de ce fardeau le porte suspendu au cou, & bat avec deux petites baguettes, en y joignant le son de sa voix. Le même Auteur fait aussi la description de leurs Tambours moresques (89).

Musique des Negres.

Les Négres sont si sensibles aux éloges des Guiriots, qu'ils les payent fort liberalement. L'Auteur leur a vû pousser la reconnoissance jusqu'à se dépouiller de leurs habits pour les donner à ces lâches flateurs. Mais un Guiriot qui n'obtiendroit rien de ceux qu'il a loués, ne manqueroit pas de changer ses louanges en satyres, & d'aller publier dans les Villages tout ce qu'il peut inventer d'ignominieux pour ceux qui ont trompé ses espérances; ce qui passe pour le dernier affront parmi les Négres. On regarde comme un honneur extraordinaire d'être loué par le Guiriot du Roi. On ne croit pas le récompenser trop en lui donnant deux ou trois Veaux, & quelquefois la moitié de ce qu'on possede. Ils ne trouvoient pas, dit le Maire, les François si bien disposés à payer leurs complimens (90).

Les chansons & les discours ordinaires des Guiriots consistent à repeter cent fois; il est grand homme, il est grand Seigneur, il est riche, il est puissant, il est généreux, il a donné du *Sangara*, nom qu'ils donnent à l'eau-de-vie, & d'autres lieux communs de la même nature; avec des grimaces & des cris insupportables. Entre plusieurs expressions de cette sorte, qu'un Musicien Négre adressoit à quelques François, il leur dit qu'ils étoient les Esclaves de la tête du Roi; & ce compliment fut regardé dans le Pays comme un trait merveilleux (91).

Les Guiriots acquerent ainsi des richesses, qui les distinguent beaucoup du commun des Négres. Leurs femmes sont souvent mieux parées en cristal & en pierres bleues que les Reines & les Princesses. Mais la plûpart (92) poussent à l'excès le déréglement des mœurs. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'avec tant de passion pour la Musique, les Négres méprisent les Guiriots jusqu'à leur refuser les honneurs communs de la sépulture. Au lieu de les enterrer, ils mettent leurs corps dans le trou de quelque arbre creux, où ils ne sont pas long-tems à pourrir. Ils donnent pour raison de cette conduite, que les Guiriots vivent dans un commerce familier avec (93) le diable, qu'ils nomment *Horé*. Labat s'accorde fort bien ici avec Jobson. Il prétend (94) que la plûpart des Négres, sur-tout ceux qui sont un peu distingués du Peuple, s'accordent à regarder les Musiciens comme infâmes, quoique le besoin qu'ils en ont pour leurs plaisirs les empêche d'en marquer cette opinion pendant leur vie; mais aussi-tôt qu'ils sont morts, le mépris public se déclare par l'obstacle qu'on met à leur sépulture. On ne permet pas même qu'ils soient jettés dans l'eau, parce qu'on s'imagine que leurs cadavres empoisonneroient la Riviere & les Poissons; comme c'est la même crainte pour les grains & les fruits, qui les fait exclure de l'enterrement ordinaire. Il ne paroît pas que les autres peuples de l'Afrique soient dans les mêmes principes sur la profession des Guiriots; car tandis que les Princes Jalofs se croiroient deshono-

(89) Barbot appelle l'*Olamba*, *Lonlambo*.
(90) Barbot, *ibid.*
(91) Barbot, *ubi sup.*
(92) Jobson, p. 107. & suiv.
(93) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 330.
(94) Jobson, *ubi sup.*

rés d'avoir touché quelque instrument, les Foulis se font gloire d'en manier habilement plusieurs (95).

DANSE DES NEGRES.

La danse n'est pas moins chere aux Négres que la Musique. Dans quelque lieu que le Balafo se fasse entendre, on est sûr de trouver un grand concours de Peuple, qui s'assemble pour danser nuit & jour, jusqu'à ce que le Musicien soit épuisé de fatigues. Les femmes ne se lassent point de cet exercice. Elles ont les pieds légers & les genoux fort souples. Elles panchent la tête d'un air gracieux. Leurs mouvemens sont vifs & leurs attitudes agréables. Elles dansent ordinairement seules, & les assistans leur applaudissent en battant des mains par intervalles, comme pour soutenir la mesure. Les hommes dansent l'épée nue à la main, en la secouant & la faisant luire en l'air, avec d'autres galanteries dans le goût de leur Nation (96).

Mais, sans le secours du Balafo, toutes les femmes qui ont l'humeur vive & galante prennent plaisir à danser le soir, sur-tout (97) aux changemens de la Lune. Elles dansent en rond, en battant des mains, & chantent tout ce qui leur vient à l'esprit, sans sortir de leur premiere place; à l'exception de celles qui sont au milieu du cercle. Les plus jeunes qui se saisissent ordinairement de cette place, tiennent, en dansant, une main sur la tête, & l'autre sur le côté, jettent le corps en avant, & battent du pied contre terre. Leurs postures sont fort lascives, sur-tout lorsqu'un jeune homme danse avec elles. Dans ces bals fréquens, une calebasse ou un chaudron leur sert d'instrument de musique, car elles aiment beaucoup le bruit (98).

Elles paroissent charmées qu'un Blanc leur tienne compagnie à boire ou à danser. Mais si la liqueur vient de quelque Européen qu'elles ne connoissent point, elles ne boivent point sans défiance, & la crainte du poison leur fait demander qu'il boive le premier (99).

Un Directeur François ayant été invité au Folgar des Négres, dans le Village de *Jean Barre*, à l'embouchure du Sénegal, trouva leurs attitudes immodestes. Cependant il fit réflexion qu'ils en pouvoient juger différemment. Après le bal, qui dura toute la nuit, le Directeur se retira. Mais à peine étoit-il endormi, qu'il fut réveillé par une sérenade qu'on lui donna sous sa fenêtre. Il fit distribuer de l'eau-de-vie aux Musiciens, pour les congédier. Cette liberalité, qu'ils prirent pour un encouragement, leur fit redoubler le bruit avec tant d'importunité, qu'il prit le parti d'abandonner le Village (1).

Dans une autre occasion, le même Directeur reçut une fête & un bal public d'un Prince Fouli. Tous les jeunes gens du Village & des lieux voisins s'y rendirent avec empressement, pour faire connoître à des Etrangers que leur Prince honoroit de son amitié, le plaisir qu'ils prennent à la danse & aux instrumens. Pendant que les jeunes gens des deux sexes s'employent à ces exercices, les plus âgés sont assis autour de la personne pour qui le Folgar est ordonné, & s'entretiennent avec beaucoup de décence & de gravité. On a déja remarqué que la conversation est un amusement délicieux pour les Foulis (2).

(95) Barbot, p. 55. Labat, *ubi sup.*
(96) Jobson, p. 107.
(97) Le Maire, p. 102. & suiv.
(98) Le Maire, p. 102. & suiv.
(99) Moore, p. 120.
(1) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 277.
(2) *Ibid.* Vol. III. p. 217. & 57.

Lutte des Negres.

La Lutte est un autre de leurs exercices. Les combattans s'approchent l'un de l'autre avec des gestes & des postures fort ridicules. Comme ils sont nuds, ils ont beaucoup de peine à se renverser, & leurs chûtes sont fort pésantes. Dans ces occasions, il y en a toujours un qui fait l'office de Guiriot, & qui bat un tambour ou un chaudron pour animer les Athletes, tandis que les autres applaudissent à l'adresse & au courage.

Pesche et Chasse.

Les exercices utiles des Négres sont la Pêche & la Chasse. La plûpart (3) de ceux qui habitent les bords des Rivieres font leur unique occupation de la pêche, & forment leurs enfans au même commerce. Ils ont des Canots ou de petites Barques, composées d'un tronc d'arbre qu'ils ont l'art de creuser, & dont les plus grandes contiennent dix ou douze hommes. Leur longueur est ordinairement de trente pieds, sur deux pieds & demi de largeur. Elles vont à rames & à voiles. Il n'est pas rare qu'un coup de vent les renverse; mais les Négres sont si bons Nageurs qu'ils s'en allarment peu. Ils redressent aussi-tôt leur Canot avec les épaules, sans paroître plus embarrassés que s'ils n'avoient à se plaindre de rien. Une fléche n'est pas plus prompte que ces petites Barques. Il n'y a pas de Chaloupe de l'Europe qui puisse aller aussi vîte.

Lorsque les Négres vont à la pêche, ils sont ordinairement deux dans un Canot, & ne craignent pas de s'écarter jusqu'à six milles en Mer. Ils n'employent gueres que la ligne. Mais pour le gros poisson, ils se servent d'un dard de fer au bout d'un baton de la longueur d'une demie pique, & le tenant attaché avec une corde, ils n'ont pas de peine à le retirer après l'avoir lancé.

Ils font sécher le petit poisson, & mettent le grand en pieces. Mais comme ils ne le salent jamais, il se corrompt ordinairement avant que d'être sec. C'est alors qu'ils le trouvent meilleur & plus délicat. Les Pêcheurs vendent ce poisson dans l'intérieur des terres, & pourroient en tirer un profit considérable, s'ils avoient moins de paresse à le transporter. Mais les Habitans & les Pêcheurs redoutant également le travail, il demeure quelquefois sur le rivage, jusqu'à ce qu'il soit entiérement corrompu (4).

Le nombre des Pêcheurs est fort grand à Rufisco, & dans d'autres lieux, sur les côtes voisines du Sénegal. Ils se mettent ordinairement trois dans une Almadie ou un Canot, avec deux petits mâts qui ont chacun deux voiles, & quelquefois trois à l'imitation des grands Vaisseaux. Si le tems n'est pas orageux, ils se hazardent quelquefois quatre ou cinq lieues en mer. L'heure de leur départ est toujours le matin, avec le vent de terre. S'ils ont fini leur pêche, ils reviennent à midi avec le vent de mer. Lorsque le vent leur manque, ils se servent d'une sorte de pelle pointue, avec laquelle ils rament si vîte, que la meilleure Pinnace auroit peine à les suivre.

Avec la ligne, ils ont des filets de leur propre invention, composés, comme leurs lignes, d'un fil d'écorce d'arbre. D'autres pêchent pendant la nuit, en tenant d'une main une longue piece d'un bois combustible qui leur donne assez de jour; & de l'autre, un dard, dont ils ne manquent gueres le poisson lorsqu'il s'approche naturellement de la lumiere. S'ils en trouvent de

(3) Le Maire, p. 103.

(4) Le Maire *ubi sup.*

PESCHE DES NEGRES.

fort gros, ils les attachent avec une ligne à l'arriere de leur Canot, & les amenent ainsi jusqu'au rivage (5).

Les Négres de la Côte qui veulent pêcher dans le Sénégal, se joignent quelquefois au nombre de trente ou quarante, pour en aller demander la permission au Seigneur de la Riviere. Après l'avoir obtenue, ils passent huit ou dix jours sur l'une ou l'autre rive, d'où ils prennent toutes leurs mesures pour assurer le succès de leur entreprise. Leur méthode ordinaire (6) est de gagner, avec de grands filets, le milieu de la Riviere, les uns à gué, lorsqu'ils en trouvent le moyen, d'autres à la nage. Ensuite faisant un demi-cercle, qui embrasse une assez grande étendue, ils se rapprochent de la rive avec leurs filets, qu'ils tirent immédiatement à terre. Comme ils sont fort adroits à cet exercice, ils ne manquent gueres de faire une pêche abondante. Le droit du Seigneur est un vingtiéme de leur prise.

Ils ont une autre méthode pour la pêche du Cheval marin. L'expérience leur ayant appris que ce monstre amphibie aime beaucoup (7) le feu, ils en allument un grand à cent pas de la rive, & se cachent aux environs. Lorsqu'ils le voyent assez proche pour ne pouvoir leur échapper, ils le tuent à coups de fléches & de zagayes. En mourant, il jette un cri terrible. Sa chair est fort bonne, & l'on attribue à ses dents une vertu particuliere (8).

Sur la Gambra, les Négres ont une maniere de pêcher qui leur est propre. Lorsque la Riviere est basse, les femmes s'y rendent en grand nombre, pour prendre une sorte de petits poissons qui ressemblent à la *Melette*. Au lieu de filets, elles ont un assez long panier, au fond duquel elles ont mis pour amorce un morceau de pâte. Elles le tiennent quelques momens dans l'eau, & l'en retirent si doucement qu'il ne s'en échappe rien. Les petits poissons qu'elles y trouvent, sont jettés aussi-tôt sur un endroit sec de la rive, où d'autres femmes les pilent dans un mortier de bois, pour en faire une pâte, qu'elles divisent en boules d'environ trois livres, & qui leur servent pendant toute l'année. Cette provision porte le nom qui lui convient le mieux; car les Négres l'appellent dans leur langue, *Poisson puant*. C'est un de leurs mets les plus délicieux. Ils le mêlent (9) avec du riz & d'autres grains. L'Auteur rend témoignage qu'il en a quelquefois mangé de fort bon appétit (10).

CHASSE DES NEGRES.

Les Négres de la Riviere de Gambra, du Sénegal, & du Cap-Verd, sont excellens tireurs, quoique la plûpart n'ayent pas d'autres armes que leur arc & leurs fléches, qui leur servent à tuer des Cerfs, des Liévres, des Pintades, des Perdrix (11) & d'autres sortes d'animaux. Ceux qui habitent plus loin dans les terres, ont beaucoup moins d'habileté pour cet exercice, & n'y prennent pas tant de plaisir. Un Facteur François (12) de l'Isle Saint Louis au Sénegal, eut un jour la curiosité d'aller avec eux à la chasse de l'Eléphant. Ils en trouverent un, qui fut percé de plus de deux cens coups de balles ou de fléches.

(5) Le Maire, p. 105. & Barbot, p. 41.

(6) *Ibidem.*

(7) Il y a ici quelque erreur; car on a vû sur d'autres témoignages que cet animal craint le feu. Ainsi c'est peut-être moins pour l'attirer hors de l'eau que les Négres allument du feu, que pour le faire sortir des plantations, & le tuer lorsqu'il regagne la Riviere.

(8) Jannequin, p. 173.

(9) Ce mets ressemble beaucoup au *Dabbaba* de Guinée, qui est de la farine bouillie & mêlée d'un peu de hareng rouge.

(10) Moore, p. 159.

(11) Labat observe que les Négres font peu la guerre aux Oiseaux, Vol. II. p. 324.

(12) Barbot, p. 40 & 48.

Il ne laissa pas de s'échapper; mais le jour suivant, il fut trouvé mort à cent pas du même lieu où il avoit été tiré. Les Négres du Sénegal se joignent pour la chasse, au nombre de soixante, armés chacun de six petites fléches & d'une grande. Lorsqu'ils ont découvert la trace d'un Eléphant, ils s'arrêtent pour l'attendre; & le bruit qu'il fait en brisant les branches le fait bien-tôt reconnoître. Alors ils se mettent à le suivre, en lui déchargeant continuellement leurs fléches, jusqu'à ce que la perte de son sang leur fasse juger qu'il est fort affoibli. Ils s'en apperçoivent aussi à la foiblesse de ses efforts contre les obstacles qu'il trouve à sa fuite. Quelquefois l'animal s'échappe malgré toutes ses blessures; mais c'est ordinairement pour mourir quelques jours après, dans le lieu où ses forces l'abandonnent. C'est à ces accidens qu'il faut attribuer la rencontre qu'on fait souvent dans les Forêts de plusieurs dents d'Eléphant. La chair est dévorée par d'autres bêtes, les os tombent en pourriture, & les dents sont les dernieres parties qui résistent. Cependant comme elles ne peuvent être long-tems exposées aux injures de l'air (13) sans s'altérer beaucoup, elles perdent quelque chose de leur prix.

Chasse des Negres.

Après l'idée qu'on a dû prendre de l'indolence naturelle des Négres, on ne s'attendra pas à leur trouver beaucoup d'ardeur & d'habileté pour les Arts. Ils n'ont pas d'autres Ouvriers que ceux qui sont absolument nécessaires au soutien de la vie, tels que des Forgerons, des Tisserands & des Potiers de terre. Le métier de Forgeron, qu'ils appellent *Ferraro*, est le principal, parce qu'il est le plus indispensable. Ils s'embarrassent peu de chercher dans la terre d'autre fer que celui qui leur est apporté. Le fer de l'Europe leur sert à fabriquer de courtes épées, & les têtes de leurs zagayes & de leurs dards. Ils en forment aussi la pointe barbelue de leurs fléches empoisonnées. L'ouvrage est assez propre dans la plûpart de ces armes. Mais la plus grande utilité qu'ils tirent du fer est pour l'agriculture. Ils en composent une sorte de pelle, avec laquelle ils gratent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. Jobson employa un de ces Forgerons Négres, pour briser une barre de fer en plusieurs parties de commerce. Le Négre apporta toute sa boutique sur la rive. Elle consistoit dans une paire de soufflets & une petite enclume, qu'il enfonça dans la terre, sous un arbre fort touffu. Il fit un trou pour y placer ses soufflets, en faisant passer les tuyaux dans un autre trou voisin, qui étoit destiné à contenir le charbon. Un petit Négre ne cessoit pas de souffler. Le fer fut coupé suivant les ordres de Jobson. Mais il avertit qu'il ne faut pas perdre le Forgeron de vûe, si l'on ne veut pas qu'il dérobe une partie de la matiere.

Commerce, Manufactures et Edifices des Negres.

Les barres de fer sont une des principales marchandises qui servent au Commerce de la Gambra. La meilleure maniere de les couper est toujours en long; car tout ce qui a moins de douze pouces ne se vend point jusqu'à Barrakonda. Plus loin, les Négres se contentent de huit pouces, & prennent les barres de cette longueur au même prix que celles de douze. Les Anglois y gagnoient autrefois jusqu'à mille pour cent (14).

Le Maire assure que les Forgerons Négres font des couteaux, des fers pour les Esclaves, des anneaux d'or, d'argent, de fer & de cuivre, des garnitures de couteaux & de sabre, & des étuis pour les grisgris. Ils font aussi les

(13) Jobson, p. 119.

(14) *Golden Trade* de Jobson, p. 119. & suiv.

Arts et Metiers des Negres.

poignées de ſabres & les bouts de fourreaux, de l'un ou l'autre de ces métaux. Leurs Chevaux n'étant pas ferrés, ils n'ont pas beſoin de Maréchaux. Le même Auteur ajoûte qu'ils font ſi peu de feu dans leurs forges, qu'à peine y pourroit-on faire cuire un œuf. Leurs ſoufflets ſont deux peaux, qu'ils preſſent, & qui reſſemblent à deux veſſies enflées dont on feroit ſortir le vent. Leur enclume a beaucoup de reſſemblance avec la pierre que les Faucheurs employent pour aiguiſer leur faux. Elle s'enfonce dans la terre (15) lorſqu'ils frappent deſſus; de ſorte qu'après deux ou trois coups ils ſont obligés de la retirer, & cette manœuvre prend la moitié de leur tems.

Suivant l'Auteur de l'Afrique Occidentale, les Négres comprennent ſous le nom de Forgeron ou de *Ferraro*, les Orfévres, les Maréchaux, les Couteliers, & les Chaudronniers, en un mot tous les Artiſans qui manient l'enclume & le marteau. Les Forgerons n'ont pas d'atteliers qui méritent le nom de boutiques ni de forges. Ils portent avec eux leurs uſtenciles, & ſe mettent ſous le premier arbre pour y travailler. Ils n'ont pas d'autres inſtrumens qu'une petite enclume, une peau de Bouc qui leur ſert de ſoufflet, quelques marteaux, une paire de tenailles, & deux ou trois limes. Leur indolence paroît juſqu'au milieu du travail; car ils ſont aſſis, ils fument, ils s'entretiennent avec le premier venu. Comme leur enclume n'a que le pied en terre ou dans le ſable, ſans aucun ſecours pour la fixer, quelques coups la renverſent, & le tems ſe perd à la redreſſer. Ordinairement ils ſont trois au travail d'une même forge. L'unique occupation de l'un eſt de ſouffler continuellement. Leurs ſoufflets ſont compoſés d'une peau de Bouc coupée en deux, ou de deux peaux jointes enſemble, avec un paſſage à l'extrêmité pour le tuyau. Ils n'employent que du bois, (16) faute de charbon. Le Négre dont l'emploi eſt de ſouffler, ſe tient aſſis derriere les ſoufflets, & les preſſe alternativement du coude & des genoux. Les deux autres ſont aſſis de leur côté avec l'enclume au milieu d'eux, & frappent auſſi négligemment ſur le métal que s'ils apprehendoient de le bleſſer. Ils ne laiſſent pas de forger d'aſſez jolis ouvrages en or & en argent, ſur-tout des *Manilles* de diverſes figures, qui ſervent d'ornement à la coeffure des femmes, à leurs colliers & à leurs bracelets. Ils font auſſi des couteaux, des haches, des crocs, des pelles, des ſcies, des poignées de ſabres, de petites plaques pour l'ornement de leurs fourreaux & de leurs étuis, & quantité d'autres petits ouvrages de fer auſquels ils donnent une auſſi bonne trempe que les Européens. Ainſi l'on ne peut douter qu'ils n'acquiſſent plus d'habileté s'ils avoient moins de pareſſe avec un peu d'inſtruction. Ils forgent encore l'eſpece de rames ou de bêches, (17) avec leſquelles ils cultivent la terre.

Après le Forgeron, leur principal Artiſan eſt le *Sepatero*, qui fait les griſgris, c'eſt-à-dire, de petites boetes ou de petits étuis où les Négres renferment certains charmes écrits ſur du papier par les Marbuts. Ces étuis ſont de cuir, en différentes formes, & paſſeroient dans tous les Pays du monde pour un ouvrage curieux. Les mêmes Ouvriers font des ſelles & des brides. Celles-ci, ſuivant le même Auteur, ſont auſſi bien taillées que les brides d'Angleterre; d'où l'on doit conclure qu'ils ont l'art de préparer le cuir:

(15) Le Maire, p. 99. & ſuiv.

(16) Jobſon a dit ci-deſſus qu'ils ont du charbon; *Charcoal*.

(17) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 304.

mais ils ne l'exercent que ſur les peaux de Boucs & de Daims, qu'ils ſçavent teindre auſſi de différentes couleurs. Ils n'ont jamais pû parvenir à préparer les grandes peaux. Les plus ingénieux & les plus entendus s'imaginent, en maniant le drap d'Angleterre, qu'il eſt composé de leur cuir, mais qu'on ſe garde ſoigneuſement de le travailler en leur préſence, de peur qu'ils n'apprennent les ſecrets de l'Europe. Ils diſent la même choſe du papier, & de quantité (18) d'autres marchandiſes, qu'ils croyent faites de leurs dents d'Eléphans. Moore aſſure qu'outre les ſelles, les brides, & les étuis pour les griſgris, ils font des fourreaux d'épée, des ſandales, des boucliers, des carquois, avec beaucoup de propreté; que leurs ſelles ſont couvertes de beau maroquin rouge, relevé de plaques d'argent; qu'elles ont des étriers fort courts & qu'elles ſont ſans croupiere (19).

Arts et Metiers des Negres.

Le troiſiéme métier, ſuivant Jobſon, conſiſte à préparer la terre, pour faire les murs des Edifices, & des Vaſes de différentes ſortes, à l'uſage de la cuiſine. Pour tous les autres beſoins ils employent des calebaſſes; excepté néanmoins pour leurs pipes, qui ſont auſſi de terre, & d'une forme aſſez agréable. Ils y apportent d'autant plus de ſoin que c'eſt un inſtrument d'uſage continuel, ſans lequel on ne voit gueres paroître aucun Négre de l'un ou de l'autre ſexe. La partie de terre, qui eſt la tête, peut contenir (20) une demie once de tabac. La longueur du cou eſt de deux doigts. On y inſere un roſeau, qui a quelquefois plus d'une aune de long, & qui eſt le canal de la fumée.

Le Maire veut que les Négres ne faſſent qu'une ſorte de poterie qui leur ſert de marmites, & que le tuyau de leurs pipes ſoit une piece de bois creuſé, qui tient à la tête (21).

Labat prétend que la profeſſion de Potier eſt le ſecond art des Négres. Quoique la plûpart faſſent des pots pour leur propre uſage, il y en a peu qui s'érigent en Ouvriers publics, & qui ayent l'art d'en faire proprement pour les mettre en vente. Toute leur Vaiſſelle de terre eſt ronde, avec une ouverture fort étroite. Cette forme ne permet pas qu'elle ſe ſoutienne ſur ſon fond. Elle eſt très-fragile, parce qu'ils n'ont pas de four pour la cuire. Leurs chefs-d'œuvres ſont les têtes de leurs pipes.

Jobſon ne donne que ces trois métiers aux Négres. Mais Labat y joint les Tiſſerands, & les regarde comme les premiers Artiſans du Pays. Il met dans cette profeſſion les femmes & les filles, qui filent le coton, qui le travaillent avec beaucoup d'adreſſe, qui le teignent en bleu ou en noir, ou qui lui laiſſent ſa blancheur naturelle. Leur art ſe borne à ces trois couleurs. Elles ne peuvent donner à leurs (22) pieces plus de cinq ou ſix pouces de largeur. La longueur eſt depuis deux aunes juſqu'à quatre. Mais elles ſçavent les coudre enſemble, pour les rendre auſſi longues & auſſi larges qu'on le deſire. On les coupe rarement. Les femmes ſe paſſent autour de la ceinture une piece de la grandeur qui leur convient, & l'arrangent de maniere qu'il en tombe devant elles une partie, qui leur ſert de juppe & de bas. Elles en roulent une autre piece autour du corps & des épaules, & l'extrêmité ſe jette ſur la tête. Rien

(18) Jobſon, p. 122.
(19) Moore, p. 214. & Barbot, p. 42.
(20) Jobſon, p. 122.
(21) Le Maire, p. 100.
(22) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 335.

Arts et Metiers des Négres.

n'eſt ſi commode que cet habillement, par la facilité qu'on a ſans ceſſe à ſe vêtir & ſe dépouiller (23).

Moore ne s'accorde pas ici tout-à-fait avec Labat. Les Jalofs, ſuivant ce Voyageur Anglois, font les plus belles étoffes du Pays. Leurs pieces ſont généralement longues de vingt-ſept aunes, & n'ont jamais plus de neuf pouces de largeur. Ils les coupent de la longueur qui convient à leurs beſoins; & pour les élargir, ils ſçavent les coudre enſemble avec beaucoup de propreté. Les femmes n'employent que la main pour nettoyer le coton qui ſort de ſa coſſe. Elles le filent avec le rouet & la quenouille. Leur maniere de le travailler eſt ſi ſimple, qu'elles ne connoiſſent pas d'autre inſtrument que la navette. Elles font des garnitures entieres, c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt néceſſaire à l'habillement d'un homme ou d'une femme; par exemple, une piece d'environ trois aunes de long ſur une aune & demie de largeur, pour couvrir les épaules & le corps, & une autre piece à peu près de la même grandeur, qui ſert depuis la ceinture juſqu'en bas. Ainſi deux pieces forment tout l'habillement d'un Négre, & peuvent ſervir également aux hommes & aux femmes, parce que la différence ne conſiſte que dans la maniere de les porter. Moore vit deux de ces pieces ſi bien travaillées & d'une ſi belle teinture, qu'elles furent évaluées à trente livres ſterling. Les couleurs ſont le bleu & le jaune; pour la premiere, les Jalofs employent l'indigo, & pour l'autre différentes écorces d'arbre. Moore ne leur a jamais vû de couleur rouge (24).

Barbot dit que les Tiſſerands Négres feroient de fort bonnes étoffes s'ils avoient de plus grands métiers; mais que les ayant trop petits (25) ils ne peuvent donner à leurs pieces que ſept ou huit pouces de largeur.

A l'égard des commodités qui n'entrent pas dans le Commerce, Jobſon dit que les Négres n'ont pas d'autre Ouvrier que leurs propres mains. Les nattes ſont entr'eux d'un uſage général. Elles ſont l'ouvrage des femmes. C'eſt ſur leurs nattes que les Négres paſſent la moitié de leur vie, qu'ils boivent, qu'ils mangent, qu'ils ſe repoſent & qu'ils dorment. Au marché (26) de Manſegar, Jobſon remarque qu'au lieu d'argent, dont les Négres ſont mal pourvûs, c'étoient des Nattes qui paſſoient pour la monnoie courante. Ainſi, pour s'informer du prix d'une choſe (27) on demandoit combien elle valoit de nattes. Le Maire raconte que les Négres tiennent des marchés, mais que les commodités qu'ils y étalent ſont de très-petite valeur, & qu'ils viennent quelquefois de ſix ou ſept lieues pour apporter un peu de coton, quelques légumes, tels que des pois & de la veſſe, des plats de bois & des nattes. Un jour il vit une femme, qui étoit venue de ſix lieues avec une ſeule barre de fer d'un demi-pied de long. Cependant il arrive auſſi quelquefois que les Négres paroiſſent au marché avec des anneaux d'or, & des grains du même métal, qu'ils appellent *Jungarets*, pour les pendans d'oreilles & les colliers; mais en ſi petit nombre qu'on n'en voit jamais pour la valeur de cinq ou ſix piſtoles (28).

(23) Ils nomment la meilleure eſpece, *Pagnes ſakez*.

(24) Labat, *ubi ſup*. p. 188.

(25) Moore, p. 72. & Barbot, p. 41.

(26) Voyez ci-deſſus, Chapitre II. de ce Livre.

(27) Jobſon, p. 122.

(28) Le Maire, p. 105.

Autrefois

Edifices des Negres.

Autrefois le Commerce des marchés se faisoit par des échanges, mais depuis l'établissement des Européens, les Négres employent de la rassade, c'est-à-dire, des colliers & des grains de verre, ou de petites barres de fer. Leurs marchés se tiennent à l'extrêmité des Villages; & les plus riches marchandises qu'ils y présentent, sont des dents d'Eléphans, des cuirs de Vaches, & des Esclaves. La Compagnie paye les esclaves avec du fer, des liqueurs fortes, de la rassade, de la toile des Indes & du coraïl, sur quoi les Marchands de l'Europe & de l'Afrique font également des profits considérables (29).

Comme l'ambition n'est point une passion connue des Négres, ils ne prennent aucun soin d'embellir leurs Villes, ni de bâtir des Châteaux & des Maisons de plaisir. D'ailleurs les matériaux leur manquent autant que l'industrie. Ils passent leur vie dans des Villes ou des Villages, où leurs idées ne se tournent jamais à l'ornement. La plûpart de leurs Villes sont rondes dans leur forme, & leurs maisons sont composées d'une sorte de terre rougeâtre, qui s'endurcit beaucoup par l'usage. Le Pays est rempli de cette terre, qui feroit d'excellentes briques si elle étoit bien travaillée. On voit des cabanes entiérement bâties de roseaux, comme toutes les autres en sont couvertes. Leur forme est généralement ronde, parce qu'ils la croyent plus capable de résister aux orages & aux pluyes. Toutes les Villes & les Villages sont environnés d'une ou deux hayes de roseaux, de la hauteur de six pieds, pour servir de rempart contre les Bêtes féroces; ce qui n'empêche pas que les Habitans ne soient quelquefois obligés d'allumer des feux, & de battre leurs tambours en poussant de grands cris, pour chasser des ennemis si dangereux.

Mais les grandes Villes, sur-tout celles qui servent de résidence aux Rois & aux Princes, sont ordinairement mieux fortifiées. Les Négres assurent qu'elles sont en (30) grand nombre dans l'intérieur des terres. Le même Auteur en donne un exemple dans la description de Kassan, qu'on a déja lûe dans son Journal.

On ne peut donner une idée plus juste des cabanes des Négres, qu'en les comparant pour la forme à nos Pigeonniers, ou aux Ruches des Abeilles. Comme elles sont sans fenêtres, le jour n'y trouve d'entrée que par la porte. Elle est ronde, & si basse, qu'on n'y peut entrer qu'à genoux; & n'étant guéres plus large à proportion, un homme d'une grosseur commune n'y peut passer sans se contraindre beaucoup. Les murs des personnes un peu distinguées sont blanchis d'une teinture de chaux, & seroient assez propres, si la fumée continuelle qui les noircit, & l'odeur insupportable de suie & de tabac, n'en rendoit le séjour affreux (31).

Elles ont ordinairement (32) quatre pas de diametre, suivant le Maire, qui s'accorde d'ailleurs avec la description précédente. Moore leur donne généralement quatorze ou quinze aunes de circonference, & remarque que la porte au lieu de tourner sur des gonds, se glisse dans l'intérieur du mur (33).

Les Mandingos ont l'usage de bâtir leurs maisons l'une contre l'autre; ce qui devient l'occasion d'une infinité d'incendies. Si vous leur demandez pourquoi ils n'y mettent pas plus de distance, ils répondent que c'étoit la

(29) Le Maire, *ibid.*
(30) Labat, *ubi sup.* Vol. II. p. 311.
(31) Le Maire, p. 33.
(32) Moore, p. 76. & 109.
(33) Barbot, p. 37.

Edifices des Négres.

méthode de leurs ancêtres, qui étoient plus ſages qu'eux, & qu'ils imitent leur exemple (34).

Suivant Barbot, les hutes des (35) Négres ſe nomment *Kombets*. Chaque maiſon en a plus ou moins, ſuivant le rang ou les richeſſes de ſes Habitans. La plûpart en ont cinq ou ſix, qui peuvent être regardés comme des chambres ou des Pavillons, renfermés dans un même enclos. Un Kombet eſt diſtribué en pluſieurs parties, dont l'une ſert de cuiſine, l'autre de ſalle à manger, une autre de chambre de lit, avec des ouvertures pour la communication. Les maiſons des Seigneurs, ſuivant le Maire, ont quelquefois quarante ou cinquante de ces pavillons. Celle des Rois n'en a pas moins de cent, mais couverts de paille comme les plus pauvres. Le commun des Négres en a deux ou trois. L'enclos des perſonnes de qualité eſt une paliſſade ou d'épines ou de roſeaux, ſoutenue de diſtance en diſtance par des piliers. Leurs Kombets communiquent de l'un à l'autre, par des routes, qui s'entrelaſſent en forme de labyrinthe. Dans l'intérieur de l'enclos il ſe trouve ordinairement de fort beaux arbres, mais ſans ordre, & diſperſés comme au hazard; à moins que la maiſon, comme celles de pluſieurs Princes, n'ait été bâtie exprès dans le voiſinage de quelque petit bois, dont une partie ſe trouve renfermée dans l'enclos (36).

Le Palais du Damel, ou du Roi de Kayor, eſt diſtingué par ſa magnificence. Avant la premiere porte de l'enclos on trouve une grande & belle place, pour exercer ſes chevaux, quoiqu'il n'en ait pas plus de dix ou douze. Au long de l'enclos, les Seigneurs ont des hutes, qui compoſent comme l'avant-garde de celles du Roi. Une longue allée de calebaſſiers conduit de la premiere place au Palais. Des deux côtés de cette avenue, ſont les logemens des Officiers & des principaux Domeſtiques du Roi, entourés chacun d'une paliſſade; ce qui forme beaucoup de détours avant qu'on arrive à ſon appartement. Mais le reſpect ſeul empêche les Sujets d'en approcher. Toutes ſes femmes ont auſſi des Kombets particuliers, où elles ont cinq ou ſix Eſclaves pour les ſervir. Il voit celle chez qui ſon caprice le porte, ſans autre régle que ſes deſirs. Les autres n'en témoignent jamais de jalouſie. Cependant il y en a toujours une (37) qui eſt traitée en favorite; & lorſqu'il en eſt fatigué, il l'envoye dans quelque Village, en lui aſſignant les fonds néceſſaires pour ſon entretien. Sa place eſt auſſi-tôt remplie. De trente femmes que ce Prince entretient, il en avoit envoyé ſucceſſivement la moitié dans ces demeures étrangeres (38).

Jobſon décrivant le Palais du Roi de Kaſſan, obſerve qu'il eſt ſitué au centre de la Ville avec les maiſons de ſes femmes. On y entre par une cour des Gardes, & par une ſalle ouverte, où ſon fauteuil d'Etat paroît conſtamment, avec ſes Tambours ſuſpendus à côté; ſeule muſique martiale que l'Auteur ait vûe dans cette Nation. Mais on en fait uſage toutes les nuits; car les Habitans du lieu n'ont pas plutôt ſoupé, qu'ils ſe rendent dans la premiere cour du Palais, pour y danſer toute la nuit à la lumiere de pluſieurs grands feux. Ce divertiſſement ſert tout à la fois à leur faire paſſer le tems, qui leur

(34) Moore, p. 109.
(35) Barbot, p. 37.
(36) Labat, Vol. III. p. 251.
(37) Le Maire, p. 88.
(38) Le Maire, p. 88. & ſuiv.

paroit toujours fort long, & à chasser, par le bruit, les Lions & les autres bêtes farouches (39).

Edifices des Negres.

Quelques Négres, des plus riches, & ceux qui se prétendent sortis de race Portugaise, bâtissent à la maniere de cette Nation. Ces Maisons sont beaucoup plus commodes. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, mais élevé de trois ou quatre pieds, pour les garantir de l'humidité. Elles sont divisées en plusieurs chambres, qui composent un assez long appartement, avec de petites fenêtres, à cause de la chaleur du climat. L'entrée est généralement revêtue d'un porche ou d'un vestibule (40), ouvert de tous côtés, qui sert de salle pour les visites, pour les repas & pour les affaires. Les murs de ces maisons ont sept ou huit pieds de hauteur. Ils sont composés, comme ceux du commun des Négres, de roseaux & d'argile, enduits, dedans & dehors, de terre grasse mêlée de paille, & blanchie de chaux. Les Rois & les Grands ont pris l'habitude de bâtir dans le même goût. Leur cour a plus ou moins de ces Kombets à la Portugaise (41).

La Maison de Jean Barre, dans l'Isle de Sor, sur la Riviere du Sénegal, est un Bâtiment quarré. La chambre, où le Sieur Brue fut logé, avoit aux fenêtres, des pagnes pour rideaux. Il y avoit un grand feu au milieu de la hute, un lit pour le Directeur François, & une natte à côté pour le Négre qui le servoit. Le chalit étoit composé de quatre petites fourches plantées dans la terre, qui soutenoient quatre solives laterales, sur lesquelles portoit une claye, couverte de quatre nattes & de feuilles fraîches de Palmier. Cette espece de matelas étoit revêtue d'un pagne blanc, qui tenoit lieu de drap, & d'un autre pagne rayé, pour servir de couverture. Au lieu d'oreiller, car cette commodité n'est point en usage dans le Pays, on avoit mis un paquet d'habits, enveloppé d'un pagne blanc. Il n'y avoit pas d'autres meubles qu'une grande chaise, les armes du Directeur, & une corbeille suspendue à la voûte, qui contenoit quantité de grisgris pour la sûreté d'un Hôte si respectable. Lorsqu'il se fut mis au lit, une Servante négresse vint chasser les mouches avec un pagne, & fermer soigneusement les fenêtres, après quoi elle se retira sans bruit. Les François du cortege étoient logés dans d'autres hutes voisines. Tandis qu'ils se livroient au sommeil, les Seigneurs Négres indiquerent le bal dans un lieu éloigné, d'où le bruit ne pouvoit incommoder leurs Hôtes (42).

Rien n'est si pauvre que l'ameublement des Négres. C'est une petite armoire, pour mettre leurs habits à couvert, une natte élevée sur quelques pieux, pour leur servir de lit, une ou deux jattes qui contiennent de l'eau, quelques calebasses, deux ou trois mortiers de bois pour broyer le maïz & le riz, un panier pour l'y renfermer, & quelques plats de bois (43) pour servir le kuskus aux heures du repas. Les Négres de distinction ne sont jamais sans une estrade, ou une sorte de banc élevé de deux ou trois pieds & couvert de belles nattes, sur lesquelles ils sont assis pendant le jour. Les Palais des Rois & des Princes sont un peu mieux meublés, parce qu'il y en a peu qui n'em-

(39) Jobson, *ubi sup.* p. 46.

(40) Moore dit que les Négres l'appellent *Alpainter.*

(41) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 368.

(42) *Ibid*, Vol. II. p. 278.

(43) Moore, p. 75.

Agriculture des Négres.

ployent à cet usage une partie des marchandises qu'ils achetent des Européens (44).

Jobson rapporte que l'agriculture est l'office de tous les Négres, sans exception de rang & de condition. Les Rois & les Chefs des Villes en sont seuls exempts. L'instrument commun pour ouvrir la terre est une sorte de pelle, assez semblable à leurs rames, dont le manche est de bois & l'extrêmité de fer. Ils se mettent l'un à la suite de l'autre pour former les sillons, de sorte que chacun levant à peu près la même quantité de terre, le travail n'est pénible pour personne. Ces sillons sont faits avec autant d'ordre & de propreté qu'en Europe. Ils y jettent la semence, & les remplissent aussitôt de la même terre. Leur industrie ne s'étend pas plus loin, à l'exception du riz, qu'ils sement d'abord dans de petites pieces de terre basses & marécageuses, & qu'ils prennent la peine de transplanter. Aussi croît-il en abondance. Outre le riz, ils ont cinq autres sortes de grains, aussi menus que la semence de la moutarde : au lieu d'en faire du pain, ils le font cuire dans l'eau, & le mangent en morceaux roulés, comme le riz.

Ils observent des saisons pour semer leurs grains, sur-tout pour planter le tabac, dont chaque famille cultive sa provision autour de ses cabanes. Ils n'apportent pas moins de soins à la culture du coton, & la plûpart des Villages en ont des champs entiers.

Comme ils n'ont pas de pluie depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Mai, la terre est si dure dans cet intervalle qu'ils ne peuvent la cultiver. Les pluyes commencent doucement vers la fin de Mai, & continuant jusqu'à celle de Juin, elles deviennent alors si violentes, avec un tonnerre & des éclairs épouvantables, que la terre ne pouvant manquer d'être assez amollie, ils commencent leur labourage. Le plus mauvais tems, c'est-à-dire l'extrême violence des eaux, se fait ordinairement sentir depuis le milieu de Juin jusqu'au milieu d'Août. C'est alors que les Rivieres s'élevent de trente pieds perpendiculaires. Mais jusqu'à la fin de Septembre, les pluyes & les eaux diminuent par degrés, comme elles ont commencé (45).

Barbot prétend que la saison la plus favorable pour les semences est vers la fin de Juin, lorsque les pluyes diminuent. Pour semer le millet, dit-il, les Négres mettent un genouil à terre, font de petits trous, comme on en fait en Europe pour planter les pois, y jettent trois ou quatre grains de leur semence, & bouchent chaque trou de la même terre. D'autres ouvrent des sillons en ligne droite, y jettent leur millet, & les couvrent de même. Mais suivant Barbot, la premiere de ces deux méthodes est la plus commune, parce que plus le grain est enfoncé dans la terre, plus il est en sûreté contre les Oiseaux, dont le nombre est incroyable (46).

Le tems où les Négres sement, est pour eux une saison de fêtes, pendant laquelle ils se traitent les uns les autres. Leurs terres sont si (47) fertiles, que la moisson du millet se fait dès le mois de Septembre ; & c'est encore l'occasion d'une infinité de réjouissances. Le Chef du Village paroît à la tête des Ouvriers, armé comme dans une bataille, avec un cortege de Guiriots qui battent de leurs tambours, & qui ne font pas moins retentir le bruit de leurs

(44) Barbot, p. 37.
(45) Jobson, p. 123.
(46) Barbot, p. 40.
(47) Barbot, p. 40.

chansons. Le Chef imite leur exemple, pour encourager les Laboureurs. Ils sont nuds au travail ; & de leurs petites pelles, ils grattent la terre plutôt qu'ils ne l'ouvrent. Cependant on s'imagineroit, à les voir, qu'ils travaillent avec beaucoup d'efforts. Il font cent gestes & cent grimaces ridicules, suivant les différentes mesures des Tambours. Avec une culture si imparfaite, la terre, quoique légere & sabloneuse, récompense abondamment leur travail, & produiroit beaucoup plus, s'ils étoient capables de la mieux cultiver (48).

Agriculture des Negres.

Les Rois étant maîtres absolus de toutes les terres, chaque famille est obligée de s'adresser à eux ou à leurs Alkades, pour se faire assigner la portion dont elle doit tirer sa subsistance. Le Maire nous fait une autre description de leur labourage. Le chef d'une famille, accompagné de cinq ou six autres Négres se rend dans le champ, qu'ils appellent (49) *Kougan* ou *Kourgar*. Après avoir nettoyé le terrain, en mettant le feu aux ronces & aux buissons, ils prennent leur pelle, qui a la (50) forme du tranchoir des Cordonniers, avec cette différence que le fer est de largeur de la main, & le manche long d'environ douze pieds. Avec cet instrument, ils ouvrent la terre devant eux, sans y pénétrer plus de deux ou trois pouces, & marchant l'un à la suite de l'autre, les pieds des deux côtés du sillon, chacun leve successivement à peu près la même quantité de terre. Ils ont pendant ce tems-là leur pipe à la bouche ; & pour une heure qu'ils donnent au travail, ils en perdent deux à caqueter. Ils mêlent la terre avec les roseaux, & les herbes qu'ils ont (51) brûlés. Lorsque le nombre de leurs sillons est rempli, ils y jettent leur semence, & couvrent les sillons. Mais ils sont si paresseux, ajoûte le même Ecrivain, qu'ils ne cultivent point assez de terre pour leur usage ; & que leur moisson ne suffisant pas à leurs besoins, ils vivent d'une racine noire qu'ils font sécher jusqu'à ce qu'elle ait perdu son goût naturel, & d'une autre plante nommée (52) *Gernotte*, dont le goût tire assez sur la noix. Si leur moisson manque, ils ne peuvent éviter la plus affreuse famine, telle que les Européens en ont vû l'exemple en 1675. Le Maire raconte cet évenement avec quelques circonstances qui ne se trouvent pas dans notre premier récit (53).

Les Négres, dit-il, se laisserent séduire par les promesses d'un de leurs Marbuts, de la Tribu des Azougues ou des Arabes, qui, sous le voile de la Religion, s'étoit rendu maître d'un grand Pays entre les Etats du Siratick, & les Sereres. Cet imposteur trouva le moyen de leur persuader qu'il étoit inspiré du Ciel pour les venger de la tyrannie de leurs Princes. Il leur promit des forces miraculeuses pour confirmer la vérité de sa mission ; & ce qui fit sur eux encore plus d'impression, il leur garantit que leurs terres produiroient chaque année une moisson abondante, sans qu'ils prissent la peine de les cultiver. La paresse des Négres ne résista point à des offres si flateuses. Ils se rangerent sous les étendards du Marbut ; & les Sujets du Damel, qui furent les plus ardens, parvinrent à détrôner leur Souverain. Ils attendirent pendant deux ans les miraculeuses moissons du Marbut. Mais la famine devint si terrible,

(48) Labat, Vol. II. p. 307.
(49) D'autres écrivent *Lugan* ou *Lugar*.
(50) Le Maire, p. 6. & suiv.
(51) *Ibid.*
(52) Labat dit que c'est une espece de millet.
(53) Voyez ci-dessus, Chap. II.

Armes des Negres.

que faute d'alimens, ils furent contraints de se manger les uns les autres, ou de se livrer volontairement à l'esclavage pour éviter la mort. Une si triste expérience leur ayant fait ouvrir les yeux sur leur folie, ils chasserent l'usurpateur, & remirent le Damel en possession de sa Couronne. En 1682, lorsque le Maire étoit dans leur Pays, ils n'y souffroient aucun Marbut.

Chaque Nation a des armes qui lui sont propres & qu'elle sçait fabriquer. Barbot dit que les Jalofs ont des fléches empoisonnées, dont la blessure est mortelle, lorsqu'elle n'est pas cicatrisée immédiatement avec un fer chaud. Elles sont de roseau, armé de fer. Si elles pénétrent un peu dans les chairs, il devient presque impossible de les retirer, parce qu'elles sont hérissées de barbes, qui déchirent cruellement (54).

Les Mandingos ont aussi leurs fléches empoisonnées. Moore ayant eu la curiosité d'en examiner quelques-unes y découvrit des taches noires, qu'on lui vanta comme un poison si puissant, qu'il ne peut être repoussé que par un prompt remede. Mais il ajoûte qu'il n'y a pas de poison qui n'ait son antidote (55).

Les arcs sont d'une sorte de canne ou de roseau, qui ressemble au bambut des Indes Orientales. La corde de l'arc est d'une autre espece de roseau, fort curieusement travaillé, & rendu propre à cet usage. Les Négres sont si adroits ou si exercés à tirer, qu'ils sont sûrs, à deux cens pas, de frapper dans un écu. Leur carquois contient cinquante fléches.

Ils ont pour épée un cimeterre de la forme de ceux des Turcs, dont le fourreau est couvert de plaques de cuivre fort minces. Suivant Moore, ils le portent (56) ordinairement sur l'épaule droite. Une autre de leurs armes est un épieu fort aigu, un peu plus long que nos piques, & moins que nos hallebardes, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Dans leurs guerres, ils portent un grand bouclier rond, ou une targette, de la peau d'un animal, qu'ils nomment *Dansa*, & qui ressemble à une petite Vache. Cette peau est extrêmement dure. Ils se servent aussi de peaux de Vaches, mais avec moins de confiance. La zagaye est une arme qu'ils manient encore fort habilement. Ils la portent en main, avec deux petits dards, qu'ils appellent *Synahama*, & qui sont liés d'une petite corde, avec laquelle ils les retirent presqu'aussi vîte qu'ils les lancent. La zagaye, ou la javeline, est un dard long & pésant, dont la tête est armée de quatre grosses pointes, & de plusieurs crochets, qui en rendent la blessure incurable. On ne voit gueres les Négres sans une zagaye à (57) la main. Moore lui donne neuf ou dix pieds de longueur. Sa pointe, (58) dit-il, est de fer, comme celle de nos piques. C'est l'arme ordinaire des Négres. Ils s'en servent comme les Européens se servoient autrefois de la lance, & leur justesse à s'en servir ne le céde point à leur vigueur. Ils en ont une plus petite, qu'ils nomment *Ardilli*. Sa longueur est de trois ou quatre pieds. Elle est quelquefois armée de fer; mais ordinairement (59) la pointe est durcie au feu, comme les armes des *Guanches*. Quelques soldats portent des poignards à la moresque, longs de deux pieds, & la lame large de deux

(54) Barbot, p. 38.
(55) Moore, p. 68.
(56) *Ibid.* p. 121.
(57) Barbot, *ibid.*
(58) Moore, p. 68.
(59) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 235.

pouces. Toutes ces armes sont placées avec tant d'ordre (60) qu'un Négre est libre dans la mêlée, & peut employer celles que demande l'occasion. Moore leur donne encore un couteau, suspendu à leur ceinture. Mais de quelques armes (61) qu'ils veuillent se servir, il conclut qu'ils s'en servent fort habilement. On trouve même parmi eux d'excellens fusiliers, comme parmi les Mores du Nord de Hoval (62).

Armes et Milice des Negres.

Chaque Soldat porte dans un petit sac sa provision de kuskus; car ils n'ont aucun magazin de guerre pour les provisions, & la plûpart (63) de leurs expéditions ne sont point assez longues pour les exposer à de grands besoins.

Leurs armées sont composées de Cavalerie & d'Infanterie. Ils achetent leurs Chevaux des Mores de *Geneboa*, leurs voisins. La taille en est petite, mais ils sont vigoureux & pleins de feu, comme ceux de Barbarie. Ils se vendent quelquefois dix ou douze Esclaves, c'est-à-dire, environ cent livres sterling. Une Dame de race Portugaise, nommée *Catherine*, (64) ou *Katti*, avoit, à Rufisco, un Cheval estimé quatorze Esclaves. Elle en fit présent dans la suite au Roi de *Kayor*. Les Négres menent leurs Chevaux avec une extrême vîtesse. Moore vit un jour le vieux Kondi, Lieutenant Général de Kayor, courir sur le sable, à toutes brides, debout néanmoins sur ses étriers, & lançant devant lui par intervalles sa zagaye, qu'il reprenoit quelquefois dans sa course; où s'il arrivoit qu'elle lui échappât, il se baissoit avec une adresse extrême & s'en saisissoit à terre, sans perdre les étriers. On raconta au même Voyageur qu'il étoit commun parmi les Cavaliers Négres, de courir le grand galop en se tenant à deux pieds sur la selle, de tourner de divers côtés, de s'asseoir, de se relever, de sauter à terre en s'appuyant sur une seule main, & de remonter avec la même légereté. D'autres ramassent, en courant, un petit caillou qu'on jette dans leur carriere, & font des tours de force ou d'adresse encore plus surprenans.

Leurs meilleures brides viennent ordinairement de l'Europe; mais ils ont l'art d'en faire, qui ne ressemblent pas mal à celles d'Angleterre. Leurs éperons tiennent à l'étrier & font partie du même fer; car ils montent à cheval pieds nuds. Leurs étriers sont si courts, qu'ils ont toujours les genoux fort élevés, & courbés en avant, comme les Turcs. Ils n'ont pas l'usage de ferrer leurs Chevaux.

Ils entendent fort bien l'art de faire des selles. Ils les parent de broderies & d'autres ornemens de diverses couleurs, entre lesquels les *Grisgris* enchantés des Marbuts, & les *Kowris*, qui sont des coquillages de mer, font toujours une figure brillante (65).

Jobson décrit un peu différemment la Cavalerie & l'Infanterie des Négres. On leur voit, dit-il, fort peu de grands Chevaux. La plûpart ne surpassent point la hauteur des *Pades* d'Angleterre, ausquels ils peuvent être comparés aussi pour l'encolure. Ils sont équipés à la maniere des Espagnols. Le Cavalier porte une zagaye à la main. Il a son *Bouclier* pendant au côté

(60) Barbot, p. 38.
(61) Moore, p. 121.
(62) Barbot, p. 38.
(63) Moore, *ibid.*
(64) C'est la même apparemment qu'on a vû paroître dans les Relations de Brue, & qui fit avec lui un Voyage par terre. Il ne dit pas qu'elle fût de race Portugaise, mais il parle de ses richesses & de son crédit à la Cour.
(65) Barbot, p. 39.

ARMES ET MILICE DES NEGRES.

droit du Cheval. C'est en quoi consiste toute son armure (66).

Le Fantassin, suivant le même Auteur, ne marche pas non plus sans la zagaye, mais il porte avec elle une autre sorte de dards, armés d'un fer barbu, comme ceux des Irlandois. Il est chargé aussi d'une épée, longue d'environ deux pieds, supportée par une bandouliere de drap rouge & jaune, qui lui passe autour du cou. Les plus distingués portent, au lieu de la zagaye, un arc entre leurs mains; & sur le dos un carquois fort propre, qui contient environ vingt-quatre fléches, toutes composées de roseaux, de la grosseur d'une plume de Cygne, sur deux pieds de longueur, & garnies de barbillons empoisonnés. Ils donnent cette qualité mortelle à la pointe de toutes leurs armes. Les fléches n'ont ni *coches* ni plumes. Elles sont lancées de l'arc, qui est aussi de roseau, par une corde plate de la même matiere, dont elles reçoivent par conséquent peu de force : mais à peu de distance, elles ne sont que trop capables de percer leurs habits de coton. Cependant c'est le poison qui en fait le principal (67) danger.

Lorsque le Damel est déterminé à la guerre, il donne ordre au Kondi, Généralissime de ses armées, d'assembler les Seigneurs & tous les Négres du Canton où il se trouve, pour choisir, dans ce nombre, de quoi former un corps de Cavalerie & d'Infanterie. Cette Milice monte rarement au-dessus de quinze cens hommes; la plûpart gens de pied, parce que le Roi n'a pas plus de trois cens Chevaux dans toute l'étendue de ses Etats. Il y en a bien moins dans les Royaumes plus éloignés, tels que ceux de Kantor & de Woolli. Moore s'étonne qu'ils n'employent pas des Eléphans, lorsqu'ils sont en si grand nombre dans leurs Forêts, que sur leur propre témoignage, on en voit quelquefois des troupeaux de deux ou trois cens. Mais il en auroit pû trouver la raison dans celle qu'il apporte lui-même pour expliquer comment il n'arrive jamais qu'ils en élevent, quoiqu'ils en prennent quelquefois de petits dans leurs chasses. Des animaux de cette grosseur seroient d'un entretien trop difficile, & consumeroient en peu de jours, ce qui suffit aux Négres pour la subsistance d'une Ville. Le Prince Bo-Jan est le seul (68) qui eut entrepris d'en élever deux, & qui soutint assez long-tems cette dépense. Au lieu de grains, il leur faisoit couper, par ses Sujets, des branches tendres de plusieurs sortes d'arbres, telles que les Eléphans paroissent les choisir eux-mêmes dans les Forêts. Il les faisoit souvent conduire dans des lieux marécageux, parce que l'expérience a fait remarquer qu'ils aiment la vase, & que l'eau pure n'est pas celle qu'ils boivent plus volontiers. Mais soit que leurs Guides eussent manqué d'attention pour les conduire ou d'adresse pour les apprivoiser, un jour qu'ils apperçurent quelques Eléphans sauvages au bord de la Riviere, ils la passerent à la nage & se joignirent aux animaux de leur espece. Ils furent peu regrettés de Bo-Jan. Les services qu'il en avoit tirés n'avoient jamais égalé l'embarras & les frais de leur entretien.

Mais revenons aux Expéditions militaires du Damel. Lorsque les Troupes sont rassemblées & qu'il a déclaré ses intentions, le Kondi & ses principaux

(66) Jobson, *ubi sup.* p. 44.

(67) Jobson, p. 44.

(68) Moore, *ubi sup.* Outre la raison des vivres, & celle de l'industrie, qui manquent aux Négres pour rendre ces animaux propres à les servir, ils ont dans cette Contrée l'usage des Chameaux & des Anes.

Officiers

Officiers viennent prendre ses derniers ordres, qu'il leur donne avec beaucoup de secret, pour soutenir toute la Nation dans l'attente de quelque entreprise plus importante encore que celles dont on connoît déja l'objet. Ensuite le Général & tous les autres Chefs se parent de ce qu'ils ont de plus riche, en habits, en armes & en chevaux, sans oublier leurs grisgris, qui font toujours la moitié de leur charge & de celle de leur monture. S'ils ont le malheur d'être démontés dans le combat, il leur est également difficile de s'échapper à pied & de se rétablir sur la selle (69).

Armes et Milice des Negres.

Les armées des Négres n'observent pas de discipline dans leur marche, ni d'ordre dans les batailles. C'est ordinairement au milieu d'une plaine qu'ils cherchent l'occasion d'en venir aux mains. Lorsqu'ils sont à la vûe de l'ennemi, leurs Guiriots font un grand bruit de leurs Tambours & de leurs autres instrumens. Les Combattans animés par ce prélude, déchargent leurs fléches & leurs dards. Ils se servent ensuite de la zagaye & des pieux. Parmi des gens nuds & sans ordre la mêlée est toujours fort sanglante, d'autant plus que la lâcheté passe entr'eux pour une infâmie. Mais leur courage vient particuliérement de la crainte de l'esclavage, qui est le sort inévitable de tous les prisonniers. Ils sont excités aussi par la confiance qu'ils ont à leurs grisgris; car les moindres Négres sont persuadés que par la vertu de ce charme ils sont invulnérables, & superieurs à leurs ennemis. Les Européens sont les seuls qu'ils désesperent de vaincre, parce qu'ils ont éprouvé qu'aucun grisgris n'est à l'épreuve des armes à feu, ausquelles ils donnent le nom de *Pouffs* (70).

Le Grand Brak, qui est plus voisin des Mores que les Jalofs, est beaucoup plus fort en Cavalerie, parce qu'il se procure des Chevaux à meilleur marché. On prétend qu'il n'en entretient pas moins de trois mille. Mais l'Infanterie des Jalofs est excellente. Ils employent quelquefois (71) des Chameaux, qui sont en abondance dans leur Pays, sans qu'on nous apprenne s'ils rendent ces animaux fort utiles à la guerre. Vasconcelos représente les Négres de la Côte comme une Nation fort brave. Il loue particuliérement leur adresse à cheval, & les croit redevables de cette habileté au voisinage des Négres du Sénegal, qu'ils ont au Nord (72). Ceux de Kamina passent pour les meilleurs Soldats du Pays. Ils sont vigoureux & résolus; deux qualités qui les ont soutenus jusqu'à présent contre deux Rois voisins, qui ont entrepris plusieurs fois de les réduire (73).

Langues des Negres.

Dans cette division de l'Afrique, on n'est point encore parvenu à se faire de justes idées du Langage des Négres. Les principales Langues sont celles des Jalofs, des Foulis & des Mandingos. La premiere, suivant les (74) observations de Moore, se nomme le *Jalof.* Barbot la croit la même que le *Zanguay.* Il veut dire apparemment le *Sungay*, dont Leon parle comme du langage commun de *Guaiata*, de Guinée, de Tombuto, de Melli & de Gago; car Barbot, d'accord là-dessus avec Moore, semble prendre Guaiata pour le Pays des Jalofs. Moore, pour confirmer cette opinion, ajoûte dans une note à ses Extraits de Leon, que *Sungay* est le nom présent de la Maison

(69) Barbot, p. 58.
(70) *Ibid.* p. 39.
(71) *Ibid.* p. 39.
(72) *Ibid.* p. 58.
(73) *Ibid.* p. 34.
(74) Moore, p. 28.

Langues des Negres.

royale de (75) Barſalli, qui eſt connue d'ailleurs (76) pour Jalof. Cependant d'autres Voyageurs nous ont appris que le nom de cette Famille eſt (77) *N'jay*. Le même Ecrivain aſſure que la Langue la plus commune ſur la Gambra eſt le Mandingo, & qu'avec cette clef on peut voyager ſans embarras, depuis l'embouchure de la Riviere, juſqu'au Pays des *Jonkos*, ou des Marchands, auſquels on donne ce nom, parce qu'on achete d'eux un très-grand nombre d'Eſclaves. Cet eſpace fait un Voyage de ſix ſemaines, depuis Jamesfort.

Outre la langue commune, les Mandingos ont un jargon myſtérieux entiérement ignoré des femmes, & dont les hommes ne font uſage qu'à l'occaſion du Mumbo (78) Jumbo. Le *Créole* Portugais qui eſt une corruption de la Langue Portugaiſe, eſt devenu le langage ordinaire du Commerce entre les Européens de la Gambra & les Négres. Peut-être ne ſeroit-il pas entendu à Liſbonne; mais les Anglois l'apprennent plus facilement que la Langue des Négres, & leurs Interpréres n'en employent gueres d'autre. Les Foulis, & la plûpart des Mahométans qui habitent la Riviere parlent fort bien l'Arabe, (79) quoiqu'ils ſoient Mandingos. Chaque Royaume, ou chaque Nation, a d'ailleurs ſa langue particuliere, comme les *Flups*, les *Bagnons*, les *Bambrongs* & les *Puharis*, qui ſont fort éloignés de la Riviere vers (80) le Pays des *Jonkos*.

Comme rien n'eſt d'une ſi grande utilité pour remonter à l'origine des Nations, & découvrir ce qu'elles ont eu de commun dans leur ſource, que les recherches & les obſervations ſur le langage, rien auſſi n'eſt d'un ſi grand ſecours pour les Voyageurs. C'eſt par l'une & l'autre de ces deux raiſons qu'on a pris ſoin de recueillir ici tous les mots, qui ſe trouvent diſperſés dans les Ecrivains, & d'en former un Vocabulaire, dont il y aura beaucoup plus de lumieres à tirer que de quelques vagues réflexions (81).

(75) *Ibid.* & dans le ſupplément, p. 27.

(76) Voyez ci-deſſus. Chap. XII.

(77) Il n'y a pas d'apparence que Moore ait ici rien conclu de la reſſemblance des noms, car elle eſt plus éloignée que celle de Gualata & de Jalof, de *Ghanni* & de *Yanni* qu'il a pris pour les mêmes noms.

(78) Moore, p. 38.

(79) *Ibid.* p. 29. & 39.

(80) *Ibid.* p. 41.

(81) La plus grande partie de ce Vocabulaire eſt tirée de Barbot.



Langues des Neg.

TABLE I.

VOCABULAIRE JALOF ET FOULI.

François.	*Jalof.*	*Fouli.*
Aiguille,	Pourſa.	Meſſelael.
Ananas,	Ananas.	Annanas.
s'Arrêter,	Gueckiffi.	Deradan.
s'Aſſeoir,	Songoane.	Ghiode.
Aveugle,	Bomena.	Gomdo.
Autruche,	. . .	Nedau.
ſe Baigner,	Mongro ſangou.	. . .
un Bal,	Folgar.	. . .
la Barbe,	Sekiem.	Onhare.
Barre de fer,	Barra win.	Barra.
Barril,	Pippa.	
Beaucoup,	Barena.	Huri.
Bled ou Maïz,	Dougoub.	Makkari.
une Boete,	Ovachande.	. . .
un Bœuf ou un Veau,	. . .	Nague.
Boire,	Mangrinam.	Hiarde.
Bois,	Matte.	Leggal.
Boiteux,	Sogha.	Boſſara.
Borgne,	Patte.	. . .
la Bouche,	Gueminin.	Hendouko.
les Boyaux,	Vuette.	Chabiburde.
une Branche,	Kala.	Baberou.
Branle,	Tidoap.	Leſſo.
les Bras,	Smallou.	Ghionghé.
une Brebis,	. . .	Sedre.
un Canon,	Bamborta.	Fetel.
un Canot,	. . .	Lana.
Capitaine,	Capitane.	Loamdo.
Carquois,	Smakalla.	. . .
Chair,	Yap.	Tehan.
Chanter,	Ovayel.	Yemdi.
un Chat,	Guenape.	Oulonde.
un Chaudron,	Kranghiare.	Barma.
une Chemiſe,	Bougtovap.	Dolanke.
un Cheval,	Farſs.	Pouskiou.
Cheveux,	Kogovar.	Soukendo.
Chévre,	Bay.	Behova.
un Chien,	Kraf.	Rahovanden.
Chier,	Mangredouli.	Boude.
le Ciel,	Aſſaman.	Hialla.

LANGUES DES NEG.

François.	*Jalof.*	*Fouli.*
une Clef,	Donovachande.	Bidho.
un Cloud,	Dinguetite.	Pangal.
un Cochon de lait,	Droai.	Babaladi.
un Coffre,	Ovachande.	Breteval.
une Corde,	Bouma.	Boghol.
le Coude,	Smainoton.	Somdon.
Couper,	Doghol.	Tay.
un Couteau,	Pakha.	Pake.
Cracher,	Toffii.	Toude.
Cravate,	Sma.	Leffol.
Crocodile,	Guaſik.	Norova.
les Cuiſſes,	Loupe.	Benhall.
Cuivre,	Prum.	Hiackaovale.
Danſer,	Faike.	Hemde.
Demain,	Aileg ackagiam.	Soubako.
Demeure,	Gangone.	Ghiodorde.
les Dents,	Sonabenatia.	Nhierre.
Dents d'Eléphans,	Gnay Negnay.	Nhierre Ghiova.
le Derriere,	Tate ou Ghir.	Rotec.
le Diable,	Guinnay.	Guine.
DIEU,	Ihalla.	Allah.
les Doigts,	Smaharam.	Sedohenda.
Dormir,	. . .	Danadi.
Eau,	Mdoch.	Diam.
de l'Eau-de-vie,	Sangara.	Sangara.
Ecorcher,	Maugrefeſſe.	Houtonde.
Ecrire,	Binde.	Ovindonde.
un Eléphant,	Gnay.	Ghiova.
Enfans des Princes,	Domeguaïbe.	Byla Hamde.
un Epée,	Gnaſſi.	Kaffe.
un Eſclave,	Gnamen.	Mokkioudou.
Eternuer,	Maugre teſſeli.	Hiſſeloude.
Etui de couteau,	Gangone.	Ghiodorde.
Feu,	Safara.	Ghia hingol.
une Femme,	Digin.	Debo.
la partie des Femmes,	Facere ou Fere.	Kotto.
une Femme de mauvaiſe vie,	Ghelarbi.	Sakke.
une Femme groſſe,	Digin gohir.	Deboredo.
la Fiévre,	Guernama.	. . .
Fil à coudre,	Ovin.	Gnarabi.
une Fille,	Ndaougdigin.	Soukka.
une Fléche,	Sinaktonghar.	. . .
un Fourreau,	Finanharguaiſy.	Ovana.
un Fripon,	Sochhorby.	Abonde.
un Fuſil,	. . .	Loſſoul fetel.
un Garçon,	Ovaſſy.	Soukagorko.

Langues des Nèg.

François.	*Jalof.*	*Fouli.*
les Genoux,	Smahoum.	Holbondon.
Glouton,	. . .	Haderors.
Gommes,	. . .	La konde.
le Gozier,	Smanpourreh.	Dandy.
Goudron,	Sandol.	. . .
Graiſſe ou ſuif,	Dirgunek.	Helere.
Grand,	Maguma.	Mahardo.
Gratter,	Hock-halma.	Nanhyadi.
Habit,	Bouboutouvap.	Dolangue.
Hameçons,	Delika.	Ovande.
Hautes-chauſſes,	Touap.	Tonhouka.
Herbes,	Miagh.	. . .
un Homme,	Goourgue.	Goskomahodo.
la Jambe,	Lmappaice.	Kovaſſongal.
Jetter,	Sanner.	Verlady.
les Joues,	Bekigg.	Kobe.
le Jour,	Lelegh.	Soubakka.
la Langue,	Laming.	D'heingall.
ſe Laver les mains,	Raghen.	Lahonyongo.
les Lévres,	Smatovin.	Fondo.
Ligne à pêcher,	Smabou.	Delingha ovande.
un Lit,	Cuntodou.	Leſſen.
un Livre,	Smatergumarajank.	Torade allah.
Livre à écrire,	Smakietgumorebind.	Deſſeterre.
la Lune,	Vhackiré.	Leour.
la Main,	Leho.	Yongo.
une Maiſon,	Smanrig.	Souddo.
une Maîtreſſe,	Soumak hiore.	Medo dano.
Maiz, ſorte de bled,	Dougoub.	Makkarg.
Malade,	Raguena.	Ogniahuy.
les Mammelles,	Ouhanie.	Enhdo.
Marc du Millet,	. . .	Changle.
Marcher,	Docholl.	Medohyaſſa.
un Matelas,	Entedou.	Leſſo.
la Mer,	Smandai.	Gueek.
Mentir,	Narnna.	Hadarime.
Mordre,	Matt.	N'hadde.
la Mort,	Dehaina.	Mahyſe.
ſe Moucher,	Niendoou.	Ngieto.
un Mouſquet,	Fairal.	Fetel.
Moi & Mien,	. . .	Sman.
le Nez,	Smackbockan.	Hener.
Non,	Dhaair.	Ala.
la Nuit,	Goudina.	Guiema.
un Œuf,	Nen.	Oucchirnde.
un Oiſeau,	Arral.	Niolli.

Langues des Neg.

François.	*Jalof.*	*Fouli.*
les Ongles,	Huai.	Chegguen.
Orange,	. . .	Kanghe.
les Oreilles,	Smanoppe.	Noppy.
les Orteils,	Smahua jetanks.	Peddely.
du Pain,	Bourou.	Bourou.
Papier,	Kahait.	Harkol.
Parler,	Ovache.	Hall.
la Partie des femmes,	Facere *ou* fere.	Kotto.
un Pavillon,	Raya.	Arhairbillam.
la Peau,	Smagdayr.	Goure.
Pêcheur,	Moll.	Kiruballs.
Toiles Pintes,	Calicos.	Calicos.
Perroquet,	Inkay.	Saleron.
Petit,	Nercina.	Chonkayel.
les Pieds,	Simatank.	Koſſede.
une Pierre,	Doyg.	Hayre.
un Pigeon,	Petreik.	. . .
Pincer,	Domp.	Mouchionde.
une Pipe,	Smanan.	Hy-ardougal.
Piſſer,	Berouch.	Kaing huye.
Pleurer,	Dgoiſe.	Ouhedde.
Plomb,	Bettaigh.	Chaye.
Plume,	Dongue.	Donguo.
la Pluye,	Taon.	Tobbo.
Poiſſon,	Guenn.	Linghno.
un Pot,	Kingu.	Sahando.
une Poule,	Gnaar.	Guertpgal.
Enfans des Princes,	Domejuaïbe.	Bylahamde.
un Rat,	Guenach.	Donbrou.
Reine,	Gnache.	Guefoulbe.
Rire,	Raihal.	Ghialde.
Rouge,	Laghovek.	Bodeghioune.
le Roi,	Bur.	Lahamdé.
le Sang,	Galtovap.	. . .
du Sel,	Sock mate.	Lambdan.
Serment,	Smabokhanabi.	Soldehama, *ou* Kotel-yacmo.
un Serpent,	Gnaun.	Bodi, ou Gorory.
Siffler,	Onanyleſte.	Honde.
un Singe,	Golok.	Ovandou.
le Soleil,	Ghiante Sinkan.	Nahangue.
Souliers,	Dole.	Pade.
les Sourcils,	. . .	Hiamhianke.
Sucre,	Lhom.	Lhyombry.
Suif *ou* graiſſe,	Dirgunek.	Hellere.
Tabac,	Tmagha.	Taba.
une Table,	Gangona.	Gango.
Taſſe de coco,	Taſla.	Horde.

François.	*Jalof.*	*Fouli.*
la Terre,	Soffi.	Letudi.
la Tête,	Smabab.	Horde.
Toile,	Endimon.	Chomchou.
Toiles peintes.	Calicos.	Calicos.
le Tonnerre,	Denadeno.	Dherry.
Tortu,	. . .	Loko.
Touſſer,	Sokka.	Loghiomde.
Trembler,	Denalock.	Chinhoude.
Troquer ou échanger,	Nanvequi.	Sohade.
Trompette,	Bouffra.	. . .
Tuer,	Rui.	Ouharde.
un Vache,	. . .	. . .
un Vaiſſeau,	Manguma.	Randi.
un Veau ou un Bœuf,	. . .	Nague.
les Veines,	Sa ditte.	Dadok.
le Vent,	Gallaon.	Hendon.
le Ventre,	Smahir.	Rhedo.
Vin de France,	Mſangotovabb.	Chenk.
Vin de Palmier,	Mſangojeloffi.	Chengue.
une Voile,	Ouir.	Ougderelhana.
les Yeux,	Smabut.	Hytere.

NOMBRES.

François.	*Jalof.*	*Fouli.*
Un,	Ben.	Gou.
Deux,	Yare.	Didy.
Trois,	Yet.	Taty.
Quatre,	Yanet.	Naye.
Cinq,	Guerom.	Guieve.
Six,	Guerom ben.	Gui-gou.
Sept,	Guerom yare.	Gui-didy.
Huit,	Guerom yet.	Gui-haty.
Neuf,	Guerom yanet.	Gui-naye.
Dix,	Fuk.	Sappo.
Onze,	Fuk akben.	Sapo-gou.
Douze,	Fuk ak yare.	Sapo-didy.
Treize,	Fuk ak yet.	Sapo-taty.
Quatorze,	Fuk ak yanet.	Sapo-naye.
Quinze,	Fuk ak guerom.	Sapo-guieve.
Seize,	Fuk ak guerom ben.	Sapo-gui-gou.
Dix-ſept,	Fuk ak guerom yare.	Sapo-gui-didy.
Dix-huit,	Fuk ak guerom yet.	Sapo-gui-didy.
Dix-neuf,	Fuk ak guerom yanet.	Sapo-gui-naye.
Vingt,	Nitte.	Sappo.
Vingt & un,	Nitte ak ben.	Sappo-gou.
Trente,	Fononir.	Naggash.

Langues des Neg.

François.	*Jalof.*	*Fouli.*
Quarante,	Yanet fuk.	Chapande taty.
Cinquante,	Guerom fuk.	*Le Fouli s'eſt perdu.*
Soixante,	Guerom bena fuk.	
Soixante - dix,	Guerom yare fuk.	
Quatre-vingt,	Guerom yet fuk.	
Quatre-vingt-dix,	Guerom yai fuk.	
Cent,	Temer.	Temedere.
Cent un,	Temer ak ben.	Temedere gou.
Deux cent,	Yare temer.	Temedere didy.
Trois cent,	Yet temer.	Temedere taty.
Mille,	Gune.	Temedere ſapo.
Mille vingt,	Gune ak nitte.	Temedere ſappo.

PHRASES FAMILIERES.

François.	*Jalof.*	*Fouli.*
Bon jour, Monſieur,	Quarha quaihou.	Coſſe ſemba.
Comment vous portez-vous?	Ogya meſſa.	Ada hegiam.
Fort bien, Monſieur,	Guam de bares.	Samba mido.
Venez,	Calay.	Arga.
Venez manger,	Calay caek mane.	. . . . .
Ne venez pas ſi près,	Bouldik.	Da rothan.
Allez vous-en,	Dock hodem.	Hia.
Montez,	Quia quaou.	Argay.
Deſcendez,	Ova quicqua ſouf.	Hialeſſe.
Je veux,	Doinaman.	Bido hidy.
Je ne veux pas,	Bainoman.	My hida.
Donnez-moi à boire,	Mamanan.	Loca hiarde.
Apportez-moi vîte une Brebis,	Jaſſima Ommghargh.	Addou nambalou.
Je vous remercie,	Santenala.	Medo hietoma.
Allons-nous promener,	Candoch hane.	Harque guehin hilojade.
J'y vais,	. . .	Mede lebo.
Il fait grand vent,	Galigou harenna.	Hendou hevy.
Il pleut,	Datta ou.	. . . . .
Il tonne,	Denadeno.	Dhirry.
Il fait chaud,	. . .	Ouarn hiende.
Il fait froid,	Luina.	Ghiangol.
Je vous vois,	Gueſnala.	Medo hyma.
Taiſez-vous,	Noppil.	De you.
Fort matin,	Lelegentel.	Soubake allau.
Bon ſoir, Monſieur,	. . .	Fon angiam ſamba.
Je voudrois coucher avec une fille,	Pougue namate acandaoſan.	Medo leleby.
Je m'en dors,	Nangretery.	. . . . .
Je ne m'en ſouviens pas,	Hain amaeck.	Myſa hyacke.
Mettez-le dans les fers,	Guinguela maguiou.	Ovarguihielle caſſedo.

TABLE II.

TABLE II.

VOCABULAIRE MANDINGO.

L'Astérisque * marque les mots qui se trouvent dans la premiere Table.

LANGUES DES NEGRES.

François.	*Mandingo.*
Acheter,	Sann.
Aigre,	Akonemota.
Allez,	Ta.
Ambre,	Lambre.
Amitié,	Barnalem.
l'Année *ou une* pluye,	Sanju killin.
un Arc,	Kulla.
Argent,	Kodey.
une Armoire,	Konneo.
Asseyez-vous,	Secdouma.
une Balle,	Kiddo kassi.
un Baril,	Ankoret. *
Beau,	Neemau.
du Beurre,	Tooloo.
Bien,	Kandi.
Blanc,	Qui.
un homme Blanc,	Tobauho.
du Bled,	Neo.
Boire,	Ami.
Bon,	Abetti.
la Bouche,	Dau. *
une Brebis,	Kornell.
Calebasse,	Merrug.
Cameleon,	Minnir.
Canard,	Bru.
un Canon,	Kiddo. *
poudre à Canon,	Kiddo mungo.
un Canot,	Kaloun. *
Ceci,	Ning.
Cela,	Olim.
une Chaise,	Serong. *
Chaleur,	Kandeca.
une Chambre,	Bung.
un Chameau,	Komaniung.
une Chandelle,	Kaudet.
un Chanteur,	Jelliki.
un Chat,	Neankom. *
Chaud,	Kandeca.

LANGUES DES NEGRES.

FRANÇOIS.	*MANDINGO.*
un Cheval,	Souho. *
un Cheval marin,	Mally.
une Chévre,	Ha. *
un Chien,	Oulve.
un grand Chien,	Oulve dau. *
Cire,	Lekonnio.
un Cocq,	Deontong ou ſoufeki.
Colliers,	Konnun. *
une Colline,	Koanko.
Comment vous portez-vous?	Animbatta montainia.
un Couteau,	Moroo. *
un Coutelas, une épée,	Fong. *
du Criſtal,	Criſtall.
un Crocodile,	Bumbo. *
une Cuilliere,	Kulear.
Cuivre,	Taſſo.
un Daim,	Tonkong.
que Demandez-vous?	Laffeta munnum.
Dent.	Ning. *
Dent d'Eléphant.	Samma ning.
le Diable,	Bua.
DIEU.	Alla. *
Doux,	Timeata.
un Drap,	Fauno.
du Drap rouge,	Murfée.
la jambe Droite,	Sing bau.
la main Droite,	Bulla bau.
Dur,	Akoleata.
Eau,	Jée, ou ſi. *
un Eléphant,	Samma.
Enfer,	Jehonama.
Entendre,	Amoi.
une Epée, un coutelas,	Fong. *
un Eſclave,	Jong. *
l'Eſt,	Tillo vooleta.
Etain,	Tasroqui.
Etoile,	Lolo.
Etranger,	Leuntong.
une Facteur,	Mereador.
Faux,	Funniala.
un Femme,	Mouſa. *
une Femme de mauvaiſe vie,	Jelli mouſa. *
une Femme mariée,	Mouſa.
Fenêtre,	Jenell.
Feu,	. . . .
Fléche,	Beuna. *

Langues des Negres.

François.	*Mandingo.*
un Fou,	Toorala.
une Fourchette,	Garfa.
Frere,	Barrin kea.
Froid,	Ninny.
Fumée,	Sizi.
la jambe Gauche,	Sing nding.
la main Gauche,	Bulla nding.
Grand,	Bau.
un Grand chien,	Moulve bau. *.
Grande-mere,	Moofa bau.
Grand-pere,	Keal bau.
Guerre,	Killy.
un Hibou, *c'eſt le même nom que Diable*,	Buau.
un Homme,	Kea. *
un Homme blanc,	Tobauho.
une Huître,	Oyſtre.
la Jambe,	Sing. *
la Jambe droite,	Sing bau.
Je ne ſçais,	Malo.
Je ſçais,	Alo.
Je veux donner,	Mſadi.
une Iſle,	Joüio.
une Jument,	Souho mouſa.
Jurement,	Tikiniani mamaman.
du Lait,	Nanuo.
Levez-vous,	Oully.
un Lyon,	Jatta.
un Lit,	La rong. *
un Loup,	Sillo.
la Lune,	Korro. *
la Main,	Bulla.
la Main droite,	Bulla bau.
la Main gauche,	Bulla nding.
une Maiſon,	Fu. *
Malade,	Munkandi.
un Marchand,	Jonko.
une femme Mariée,	Mouſa.
un Cheval Marin,	Mally.
une femme de Mauvaiſe vie,	Jelli mouſa. *
Méchant,	Munbetty.
une Médecine,	Borru.
la Mer,	Bato bau. *
Mere,	Bau.
grande-Mere,	Mooſa bau.
Miel,	Li.

Langues des Negres.

François.	*Mandingo.*
Mort,	Sata. *
Moi,	Mta.
Noir,	Fin.
Noix,	Teah.
un Œuf,	Soufey killy. *
un Oiseau,	Soufi.
l'Oueft,	Tillo bonita.
Pain,	Mongo. *
Papier,	Koyto. *
Pareffeux,	Narita.
Pere,	Fau.
grand-Pere,	Kea fau.
Péfant,	Kuléata.
Petit,	Nding.
une Pintade,	Commi.
une Pipe,	Da.
de la Pluye,	Sanju.
une Pluye, ou l'année,	Sanju killin.
Poiffon,	Heo. *
une Porte,	Dau.
comment vous Portez-vous?	Animbatta montainia.
Poudre à canon,	Kiddo mundo.
une Poule,	Soufi moufa.
un Pouce,	Kranki.
Prendre,	Amoota.
Puant,	Akoneata.
Que demandez-vous?	Laffeta munnum.
rien du tout,	Feng o feng.
Riviere,	Bato.
un Roc,	Barry.
Rouge,	Oullima. *
du drap Rouge,	Murfée.
Roi,	Manfa. *
Sable,	Kenne-kenne.
Sale,	Nota.
un Sanglier,	Seo.
je ne Sçais pas,	Malo.
je Sçais,	Alo.
Sec,	Mindo.
Sel,	Kee. *
Sentir,	Mamaung.
Serpent,	Sau. *
vin de Siboa,	Banji.
un Singe,	Kanic.
Sœur,	Barrin moufa.
le Soleil,	Tillo. *

François.	*Mandingo.*
un Sorcier,	Baa. *
Sucre,	Tobaubo li. *
une Table,	Meſo. *
un Taureau,	Neeſea kea.
la Terre,	Banko. *
la Tête,	Kung. *
Timide,	Yanini.
Tonnerre,	Korram alla. *
Toucher,	Ametta.
Tourbillon de vent,	Sau.
une Vache,	Neeſſa mooſa.
un Vaiſſeau,	Tobaubo kaloun.
de la Vaiſſelle,	Prata.
un Valet,	Buttlau.
un Veau,	Neefa-nding.
Vendre,	Saun.
Venez,	Na. *
Venez ici,	Nana re.
Vent,	Funnio. *
tourbillon de Vent,	Sau.
je Veux donner,	Mſa di.
Ville,	Konda.
Vin de Palmier,	Tangi. *
Vin de Siboa,	Banji.
Voleur,	Suncar.
Vous,	Itta.
Vrai,	Atoniala.
un Yvrogne,	Serrata.

NOMBRES.

François.	*Mandingo.*
Un,	Killing.
Deux,	Foulla.
Trois,	Sabba.
Quatre,	Nani.
Cinq,	Loulou.
Six,	Oro.
Sept,	Oronglo.
Huit,	Sye.
Neuf,	Konnunti.
Dix,	Teng.
Onze,	Tong ning klling.
Douze,	Tong ning foulla.
Treize,	Tong ning ſabba.

LANGUES DES NEGRES.

FRANÇOIS.	*MANDINGO.*
Quatorze,	Tong ning nani.
Quinze,	Tong ning loulou.
Seize,	Tong ning oro.
Dix-ſept,	Tong ning oronglo.
Dix-huit,	Tong ning ſye.
Dix-neuf,	Tong ning konunti.
Vingt,	Noau.
Trente,	Noau ning tong.
Quarante,	Noau folla.
Cinquante,	Noau folla ning tong.
Soixante,	Noau ſabba.
Soixante & dix,	Noau ſabba ning tong.
Quatre-vingt,	Noau nani.
Quatre-vingt-dix,	Noau nani ning tong.
Cent,	Kemmy.
Mille.	Woully.

Moore remarque que les Mandingos employent le mot *Niſa*, pour exprimer toutes ſortes de beſtiaux, ſoit Bœuf, Vache, ou Taureau, en ajoûtant ſeulement le genre, comme *Niſa Mouſa*, pour ſignifier une Vache.

RELIGIONS DES NEGRES.

Les Négres qui habitent les deux bords du Sénegal, & qui s'étendent dans les terres à l'Eſt & au Sud, ſont Mahométans, convertis par les Mores. Ceux du Royaume de Mandingo, dont le zele eſt le plus ardent, ſont à préſent les Miſſionnaires de cette Religion. Tous les autres Négres, du moins ceux avec qui les Anglois ont des relations de Commerce, depuis la Gambra juſqu'en Guinée, ſont idolâtres, à l'exception des Sereres & de quelques autres, qui peuvent être regardés comme des Sauvages, ſans aucune apparence de Religion. Le Maire prétend que vers Sierra Léona & la Côte d'or, la plûpart n'ont aucune idée de culte, ou du moins qu'ils adorent le premier objet qu'ils rencontrent le matin. Autrefois ils rendoient des adorations au Diable & lui ſacrifioient des Veaux. Quoiqu'ils mangent la chair de leurs Beſtiaux, ils croyent la Métemſicoſe (82).

On en voit beaucoup qui ne veulent pas ſouffrir qu'on tue les Lézards autour de leurs maiſons. Ils ſont perſuadés que ce ſont les ames de leur Pere, de leur Mere & de leurs proches Parens, qui viennent faire le Folgar, c'eſt-à-dire ſe réjouir avec eux (83).

Le Mahométiſme établi parmi les Négres eſt imparfait, autant par l'ignorance de ceux qui l'enſeignent que par le libertinage des proſélites. Il conſiſte dans la croyance de l'unité de Dieu, & de deux ou trois pratiques cérémonielles, telles que le Ramadan ou le Carême, le Bayram ou Pâques, & la Circonciſion.

Jobſon obſerve que les Habitans naturels de la Gambra adorent un ſeul Dieu, ſous le nom d'*Allah ;* qu'ils n'ont point de peinture ni d'Images, à la reſſemblance de la Divinité ; qu'ils reconnoiſſent la miſſion de Mahomet, ſans

(82) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 271. (83) Le Maire, p. 90.

qu'ils invoquent jamais son nom; qu'ils comptent les années par les pluyes, & qu'ils ont des noms particuliers pour chaque jour de la semaine; qu'ils donnent le nom de Sabbat au Vendredi, mais qu'ils l'observent si peu régulierement, que leur commerce & leurs occupations ordinaires n'en reçoivent pas d'interruption (84).

Ils ont quelques traditions confuses de la personne de Jesus-Christ. Ils parlent de lui comme d'un Prophéte, qui s'est rendu célébre par un grand nombre de miracles. Mais ce qu'ils racontent de sa sainteté & de sa puissance, est un tissu de fables sans vrai-semblance & sans ordre. Ils lui donnent le nom de *Nale*. Ils nomment sa Mere, *Maria*. La sainteté, la bonté, la justice, sont des qualités qu'ils lui attribuent dans le plus haut degré; mais il leur paroît impossible qu'il soit le Fils de Dieu, parce que Dieu, disent-ils, ne peut être vû par les hommes. La doctrine de l'Incarnation leur paroît scandaleuse. Elle suppose, dans leurs idées, que Dieu soit capable d'une liaison charnelle avec les femmes. Cependant (85) l'Auteur conclut d'une Prophétie qui subsiste depuis long-tems dans leur propre Nation, qu'ils seront subjugués par un Peuple blanc, & que dans la plénitude des tems, ils en recevront les lumieres de l'Evangile. Il paroît même persuadé que ce tems n'est pas éloigné; & tandis qu'il étoit en Afrique, il se flattoit que le Ciel pourroit l'employer à l'exécution d'un si grand ouvrage.

Les Négres croyent aussi la prédestination, & mettent toutes leurs infortunes sur le compte de la Providence. Qu'un Négre en assassine un autre, ils croyent que c'est Dieu qui est l'auteur du meurtre. Cependant ils se saisissent du meurtrier, & le vendent pour l'esclavage.

A l'égard de leur dévotion & de la forme de leur culte; le Maire observe que le commun du Peuple n'a pas de pratiques reglées qui puissent porter le nom de Culte religieux, mais que les personnes de distinction affectent plus de zele, & ne sont jamais sans un (86) Marbut, qui a beaucoup d'ascendant sur leur esprit & sur leur conduite.

Jobson dit qu'ils n'ont pas de Temples, ni de lieux consacrés aux usages de leur Religion, mais qu'il croit pouvoir juger que leurs assemblées religieuses se tiennent en plein champ, à l'ombre de quelque grand arbre. Il fonde cette conjecture sur la maniere dont il vit un Marbut étranger faire sa priere & se laver sur le bord de la Gambra, près de Setiko (87).

Brue dit aussi qu'ils n'ont ni Mosquées, ni Sabbat, (88) ni jours réglés de dévotion. Mais le Maire assure que si le Peuple ne prend pas la peine de bâtir des Mosquées, les Rois & les Seigneurs ont parmi leurs édifices des lieux couverts de paille, qui sont destinés aux exercices de Religion. Ils y demeurent assez long-tems debout, les yeux fixés sur le mur, du côté du Levant. Ensuite s'avançant de quelques pas, ils prononcent quelques mots entre les dents; après quoi ils s'étendent la face contre terre, & se levant sur leurs genoux, ils font un cercle autour d'eux & deux ou trois autour de leur tête. Enfin ils baisent la terre plusieurs fois, ils se jettent du sable contre le visage avec les (89) deux mains, & toutes ces cérémonies ne durent pas moins d'une demie heure.

(84) Jobson, p. 67.
(85) *Ibid.* p. 73.
(86) Le Maire, p. 91.
(87) Jobson, p. 68.
(88) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 272.
(89) Le Maire, p. 91.

Religions des Negres.

Les Turcs, & d'autres Mahométans rigides, font le *Sala*, ou la priere, cinq fois le jour & la nuit. Le Vendredi, qui est le jour de leur Sabbat, ils la font sept fois. Mais les Mahométans Négres se contentent de prier trois fois le jour, c'est-à-dire, le matin, à midi & le soir. Chaque Village a son Marbut, ou son Prêtre, qui les rassemble pour ce devoir. Le lieu de leurs assemblées est un champ, qui leur sert de Mosquée. Là, après les ablutions ordonnées par l'Alkoran, ils se rangent en plusieurs lignes, derriere le Prêtre, dont ils imitent les mouvemens & les gestes. Ils ont le visage tourné vers l'Orient; mais lorsqu'ils sont fatigués de leur posture, ils s'accroupissent à la maniere des femmes, en tournant le visage à l'Ouest (90).

Le Marbut étend ses bras, repete plusieurs mots d'une voix si lente & si haute, que toute l'assemblée peut les repeter après lui, se met à genoux, baise la terre, recommence trois fois cette cérémonie, & ne fait rien qui ne soit imité par tous les assistans. Ensuite il se remet à genoux pour la quatriéme fois, & fait quelque tems sa priere en silence : il se releve, & traçant du doigt, autour de lui, un cercle, dans lequel il imprime plusieurs caracteres, il les baise respectueusement; après quoi, la tête appuyée sur les deux mains, & les yeux fixés contre terre, il passe quelques momens dans une profonde méditation. Enfin, il prend du sable ou de la poussiere, se la jette sur la tête & contre le visage, commence à prier d'une voix haute, en touchant la terre du doigt & le levant au front; & pendant toutes ces formalités, il répete plusieurs fois les mots *Salati Maleck*, c'est-à-dire, je vous salue Seigneur. Il se leve : toute l'assemblée suit son exemple, & chacun se retire. La modestie, le respect & l'attention qu'ils apportent à cet exercice, cause une juste admiration à nos Voyageurs. La priere dure une grosse demie heure & se renouvelle trois fois le jour. Il n'y a point d'affaire ni de compagnie qui leur en fasse oublier le tems. S'ils ne peuvent assister à l'assemblée, ils se retirent à l'écart pour observer (91) les mêmes pratiques; & lorsqu'ils manquent d'eau pour leurs ablutions, ils (92) employent de la terre. Brue (93) qui fut plusieurs fois témoin de leurs cérémonies, eut la curiosité de demander aux Marbuts quel étoit le sens de leurs postures & de leurs prieres. Ils lui repondirent qu'ils adoroient Dieu en se prosternant devant lui; que cette humiliation étoit un aveu de leur néant aux yeux du premier Etre; qu'ils le prioient de pardonner leurs fautes & de leur accorder les commodités dont ils avoient besoin, telles qu'une femme (94), des enfans, une moisson abondante, la victoire sur leurs ennemis, une bonne pêche, la santé, & l'exemption de toutes sortes de dangers (95).

Le Maire, qui s'informa aussi de l'intention qui accompagne leur priere, dit que l'un demande la victoire sur leurs ennemis, & qu'il plaise à Dieu de ne lui pas nuire; qu'un autre demande une belle femme, une provision de millet

(90) Jannequin, p. 106. & 108.

(91) On a vû ci-dessus les scrupules de Job-Ben Salomon.

(92) Jannequin dit que les voyant se laver avec de l'eau ou du sable, il leur demanda d'où leur venoit cet usage, & qu'ils lui répondirent que c'étoit seulement un goût de propreté, p. 108.

(93) Afrique Occidentale, p. 219.

(94) Le Maire, p. 92.

(95) Jannequin leur fait observer le Ramadan au mois de Février, le Maire au mois de Janvier. Il est donc mobile, & Labat s'est trompé.

nillet, &c. & qu'ils prient avec tant d'attention, qu'on mettroit le feu à leur abane sans pouvoir les interrompre (96).

Les Négres qui habitent le Sénégal ont leur Ramadan, fixé au mois de Septembre, contre l'usage des Mores, pour qui c'est une Fête (97) mobile ou lunaire. Aussi-tôt qu'ils voyent paroître la premiere Lune de l'Equinoxe d'Automne, ils la saluent en crachant dans leurs mains & les étendant vers le Ciel. Ensuite ils les tournent plusieurs fois autour de leur (98) tête, & repetent deux ou trois fois la même cérémonie. En général les Mahométans rendent beaucoup de respects à la nouvelle Lune, la saluent aussi-tôt qu'ils la voyent paroître, ouvrent leur bourse, & demandent au Ciel que leurs richesses puissent augmenter (99) avec les quartiers de la Lune.

Le Ramadan, ou le Carême des Mahométans Négres, est observé avec beaucoup de rigueur. Ils ne mangent & ne boivent qu'après le coucher du Soleil. Les dévots n'avalleroient pas même leur salive, & se couvrent la bouche d'un morceau d'étoffe, de peur qu'il n'y entre une mouche. Malgré la passion qu'ils ont pour le tabac (1), ils ne touchent point à leur pipe. Mais lorsque la nuit arrive, ils se dédommagent de l'abstinence du jour. On les voit manger, boire, danser, chanter jusqu'au retour du Soleil. Les Grands & les Riches passent ensuite tout le jour à dormir.

Jannequin est surpris (2) de l'exactitude avec laquelle ils s'assujetissent au jeûne, dans le tems qu'ils appellent, dit-il, *Jente Karafana*. Les instances & les présens mêmes des François ne pouvoient engager leurs Interprétes, qui étoient sans cesse avec eux, à prendre la moindre nourriture jusqu'à la nuit. Ils ont pour principe, que celui qui rompt son jeûne doit le recommencer. D'ailleurs, ceux qui se rendent coupables de cette transgression sont condamnés à recevoir la bastonnade, avec des canes, l'espace d'un quart d'heure. Si leur Religion étoit bonne, ajoûte pieusement le même Voyageur, ils se feroient un grand mérite de leur jeûne aux yeux de Dieu.

Lorsque le mois du Ramadan approche de sa fin, ils proclament le *Tabasket*, c'est-à-dire, la plus grande Fête des Mahométans Négres, comme les Turcs & des Persans, qui lui donnent le nom de *Bayram*. Brue, qui en avoit été témoin, nous en a laissé la description suivante.

Un peu avant le coucher du Soleil, on vit paroître six Marbuts, ou Prêtres Mahométans, revêtus de Tuniques blanches, qui ressemblent à nos surplis. Elles leur descendent jusqu'au milieu des jambes, & le bas est bordé de laine rouge (3). Ils marchoient en rang, avec une longue zagaye à la main, précédés de cinq grands Bœufs, qui étoient couverts d'un beau drap de coton & couronnés de feuilles, chacun conduit par deux Négres. Les Chefs des cinq Villages dont la Ville de Bucksar est composée suivoient les Prêtres, sur une seule ligne, parés de leurs plus riches habits, armés de zagayes, de sabres, de poignards & de boucliers. Ils étoient suivis eux-mêmes de tous les Habi-

(96) Barbot paroît croire qu'ils tiennent cet usage des Juifs. Il renvoye au Chap. XX. du Livre I. des Rois.

(97) On dit que les Pêcheurs & les Matelots de Normandie, ont l'usage de saluer la nouvelle Lune tête nue.

(98) Barbot, p. 53.

(99) Moore prétend qu'ils ne font jamais la guerre pendant le Ramadan, p. 143.

(1) Labat, Vol. II. p. 291.

(2) Jannequin, *ubi sup.* p. 110.

(3) Froger, *ubi sup.* p. 20.

RELIGIONS DES NEGRES.

tans, leurs Sujets, cinq ſur chaque rang. Lorſque la proceſſion fut arrivée au bord de la Riviere, les Bœufs furent attachés à des poteaux; & le plus ancien Marbut cria trois fois à haute voix, *Sala Maleck*, qui eſt l'exhortation à la priere. Enſuite mettant bas ſa zagaye, il étendit les bras vers l'Eſt. Les autres Prêtres ſuivirent ſon exemple & commencerent la priere de concert. Ils ſe leverent & reprirent leurs armes. Alors l'ancien Marbut donna ordre aux Négres d'amener les Bœufs, & de les renverſer par terre; ce qui fut exécuté à l'inſtant. Ils les attacherent à terre par les cornes; & leur tournant la tête à l'Eſt, ils leur couperent la gorge, avec beaucoup de précautions pour empêcher que ces animaux ne les regardaſſent tandis que leur ſang couloit, parce que c'eſt pour eux un fort mauvais préſage. Ils prennent ſoin, pour ſe garantir de leurs regards, de leur jetter du ſable dans les yeux. Auſſi-tôt que le ſacrifice eſt achevé & les victimes écorchées, ils les coupent en pieces, & chaque Village emporte celles de ſon Bœuf (4).

Après cette cérémonie, le Folgar commence. Les femmes & les filles ſe préſentent d'abord, partagées en quatre bandes, dont chacune eſt conduite par un Guiriot du même ſexe, qui chante quelques vers convenables aux circonſtances, auſquels toute la bande répond en chœur. Elles s'avancent ainſi, pour venir danſer autour d'un grand feu, qui eſt allumé au milieu de la place. Les Chefs & les principaux Habitans ſont aſſis ſur des nattes, où ils s'entretiennent tranquillement. Bientôt on vit paroître une autre trouppe, compoſée de tous les jeunes hommes, dans la même diviſion que les femmes, c'eſt-à-dire en quatre compagnies, avec des Tambours & d'autres inſtrumens. Ils étoient vêtus de leurs meilleurs habits, & chargés de leurs armes, comme s'ils euſſent touché au moment d'une bataille. Ils firent leur proceſſion autour du feu; après quoi, mettant bas les habits & leurs armes, ils commencerent à lutter, homme contre homme, avec beaucoup d'agilité. Les filles, rangées en ligne, derriere eux, les encourageoient de la voix & par leurs geſtes. Ceux qui ſe ſignaloient en recevoient ſur le champ la récompenſe, par des chants à l'honneur de leur victoire & par des battemens de mains. Cet exercice fut ſuivi d'un bal, où les deux ſexes firent briller leur adreſſe & leurs agrémens. La danſe eſt leur amuſement favori. Ils ne s'en laſſent jamais. Un Négre, qui s'eſt fatigué pendant tout le jour au travail, ne trouve rien de ſi propre à le délaſſer, que quatre ou cinq heures de danſe. Le bal, ou le Folgar, fit place au Feſtin, lorſqu'on eut averti que les viandes étoient préparées. Ces réjouiſſances durerent pendant trois jours (5).

La Circonciſion eſt une pratique rigoureuſement obſervée parmi les Mahométans Négres. Elle ſe fait aux mâles (6), vers l'âge de quatorze ou quinze ans; autant pour leur donner le tems (7) de ſe fortifier contre l'opération, que celui d'être bien inſtruits dans la profeſſion de leur foi. On attend auſſi, pour cette ſanglante cérémonie, qu'il y ait un grand nombre de jeunes gens raſſemblés, ou que le fils de quelque Roi & d'autres Grands ayent atteint l'âge de la Circonciſion. Alors on avertit que tous les Sujets du même Roi, ſes alliés & ſes voiſins, peuvent amener leurs enfans; car l'éclat de la Fête

(4) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 234.

(5) *Ibid.* p. 296.

(6) Moore dit que c'eſt toujours à douze ou quatorze ans, p. 184.

(7) Jannequin la croit fort dangéreuſe, p. 115.



C... filius invenit — Laurent Sculp.

Circoncision des Negres.

répond au nombre des Acteurs, & les Chefs d'une Nation souhaitent toujours que l'assemblée soit nombreuse, parce que dans ces occasions les jeunes gens forment des liaisons & des amitiés qui durent autant que leur vie.

Quoiqu'il n'y ait pas de tems reglé pour la cérémonie, on observe de ne jamais choisir la saison des grandes chaleurs, ni celle des pluyes, ni le Ramadan, qui ne sont pas des tems propres à la joie. On a soin aussi de prendre le décours de la Lune, dans l'idée que l'opération est alors moins douloureuse & la playe plus facile à (8) guérir. On est surpris, malgré ce témoignage, de trouver ici dans le Maire (9), que le véritable tems de la Circoncision est le Ramadan, Moore le place un peu avant la saison des pluyes.

Brue nous donne une description exacte de la cérémonie. Il y avoit assisté, dans l'Isle de Jean Barre, près du Fort Saint Louis, & les plus petits détails n'étoient point échappés à ses observations (10).

Le lieu de la scene étoit un champ fort agréable, environné de beaux arbres, à trois cens pas du Village de Jean Barre, riche Négre qui servoit d'interpréte à la Compagnie Françoise, & dont le fils étoit le principal des jeunes gens qui devoient être circoncis. On choisit toujours un endroit éloigné des habitations, à cause des femmes (11), qui sont absolument exclues de l'assemblée. Lorsque Brue se fut assis avec les gens de sa suite sur un banc qui avoit été préparé pour lui, la procession commença dans l'ordre suivant. Les Guiriots, ou les Musiciens faisoient l'avant-garde, en battant une marche lente & grave, sans y joindre (12) leur chant. Ils étoient suivis de tous les Marbuts des Villages voisins, qui marchoient deux à deux en robes de coton blanc & leur zagaye à la main. Après les Marbuts, on vit venir, à quelque distance, tous les jeunes gens qui devoient être circoncis. Ils étoient vêtus de longs pagnes de coton, croisés par devant, mais sans hautes-chausses. Ils marchoient sur une seule ligne, c'est-à-dire l'un après l'autre, accompagnés chacun de deux parens ou de deux amis, pour servir de témoins à leur profession de foi, ou pour les encourager à souffrir constamment l'opération. Yam Sek, Négre de distinction, qui devoit être l'Exécuteur, suivoit immédiatement, avec Jean Barre, Chef de la Fête. Cette marche étoit fermée par un corps de deux mille Négres bien armés. Au milieu du champ, fort près du lieu où les François étoient assis, on avoit placé une planche sur une petite élevation. Les Prêtres & les Chefs des Villages se rangerent (13) sur deux lignes, de chaque côté de la planche; & tous les candidats, avec leurs parrains, demeurerent au centre, dans le même ordre que celui de leur marche. Le reste des Négres formoit un cercle autour des Prêtres & des victimes.

Aussi-tôt que l'ordre & le silence furent bien établis, le principal Marbut fit le *Sala*, ou la priere. Tous les assistans repetoient ses paroles, d'une voix claire & intelligible, avec autant de respect que d'attention. Après cet exercice, Yamsek, accompagné de Jean Barre, s'approcha de la planche, le couteau à la main. Aussi-tôt, *Guiopo*, fils de Jean Barre, fut annoncé par ses deux parreins, qui le firent monter sur la planche, en le soutenant des

(8) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 272.

(9) Le Maire, p. 95.

(10) Moore, p. 134.

(11) On a vû tout le contraire dans le Journal de Jobson; mais chaque lieu peut avoir ses usages différens.

(12) Voyez la Planche.

(13) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 280.

RELIGIONS DES NEGRES.

deux côtés. Yamsek, sans aucun intervalle, leva sa robe, lui prit le prépuce en le tirant aussi loin du gland qu'il est possible, & tandis que le pere tenoit de la main le reste des parties, il fit heureusement (14) l'opération. Guiopo descendit immédiatement, suivi de ses deux parreins, & branlant sa zagaye d'un air riant. Il se retira derriere les Marbuts, pour laisser saigner sa playe, pendant que les autres jeunes gens allerent se présenter successivement à l'Exécuteur.

Lorsque la blessure a jetté assez de sang, on la lave plusieurs fois le jour avec de l'eau froide, jusqu'à ce qu'elle se ferme d'elle-même; ce qui ne demande ordinairement que dix ou douze jours. Pendant l'opération, le candidat doit tenir le pouce droit élevé, & prononcer (15) la formule de foi Mahométane. Les plus fermes la prononcent d'une voix haute. Ils affectent même de la gayeté après la cérémonie. Mais il est aisé de juger à leur marche qu'ils souffrent une vive douleur. La plûpart ne peuvent se retirer sans être soutenus par les parreins (16).

Jannequin raconte qu'après la Circoncision, & pendant tout le mois qui la suit, les jeunes gens ont doit de prendre toutes sortes (17) de libertés avec les filles, à la seule exception du viol. Lorsqu'ils sont rétablis de leur blessure, ils s'assemblent, pour courir dans tous les Villages, & lever des contributions en forme de présens. Ils ne reviennent jamais les mains vuides. Moore ajoûte qu'ils se déguisent de plusieurs manieres; qu'ils portent des bonnets d'une forme bizarre, armés de deux cornes de Bœuf; & que dans cette parure, ceux de la Côte commettent (18) beaucoup de désordres. Mais au long du Sénegal ils sont plus reglés dans leurs usages, & la plûpart se contentent de ce qu'on leur offre.

Quoique la Circoncision ne soit pas ordonnée pour les femmes, les Docteurs Mandingos les admettent à la participation du privilege. Ce sont leurs propres femmes qui font l'office de Prêtresses. Mais cet usage n'est pas universel parmi les Négres (19).

Moore explique la cérémonie de la Circoncision en fort peu de mots (20). Un peu avant la saison des pluyes, dit-il, on circoncit un grand nombre de jeunes gens, de l'âge de douze ou quatorze ans. Après l'opération ils portent un habit different de l'usage ordinaire, & chaque Royaume a le sien. Depuis la Circoncision jusqu'au tems des pluyes, les jeunes circoncis ont la liberté de commettre toutes sortes d'excès, sans être soumis au châtiment de la justice. Lorsque les pluyes commencent, ils sont obligés de rentrer dans l'ordre, & de reprendre l'habit commun de leur Nation.

Les Mandingos croyent que la cause des Eclipses de Lune est l'interposition d'un chat, qui met sa patte entre la Lune & la terre. Dans ces occasions, ils ne cessent pas de chanter & de danser à l'honneur de leur Prophéte Mahomet; mais il ne paroît pas que leurs mouvemens soient l'effet de la crainte.

(14) Le Maire dit que le Candidat est obligé de manger son prépuce, p. 95. Le Maire dit qu'on les voit souvent rire dans l'opération.

(15) C'est la Allah il a Allah, Mohamed Resul allah; c'est-à-dire, il n'y a de Dieu que Dieu, & Mahomet est le messager de Dieu.

(16) Jannequin, p. 116.

(17) Voyez la Figure.

(18) Moore, p. 134.

(19) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 285.

(20) Moore, *ibid.*

Superstitions des Negres.

En général, ils sont extrêmement livrés à la superstition. Lorsqu'ils ont un voyage à faire, ils égorgent un poulet, & les observations qu'ils font sur ses entrailles leur servent de régle pour avancer ou differer leur départ. Ils n'ont pas moins d'égard pour certains jours de la semaine, qu'ils regardent comme malheureux; & rien ne seroit capable de les leur faire choisir pour une entreprise d'importance (21).

Moore raconte que pendant tout le tems qu'il passa dans leur Pays, ils étoient persuadés que les Sorciers avoient répandu des qualités malignes dans l'air & dans les eaux, & qu'il ne mouroit personne qui ne fût tué par ces ennemis publics; à l'exception néanmoins d'un miserable, qu'il vit enterrer, & que tous les Négres croyoient tué par Dieu même, pour avoir violé son serment, ou son vœu. L'usage des vœux est fort commun dans toutes ces Nations. On leur voit porter autour du bras des manilles de fer, pour marque de leur engagement, & pour s'en rappeller la mémoire. Celui qu'ils accusoient de parjure, avoit fait vœu de ne jamais vendre un Esclave dont on lui avoit fait présent, & portoit une manille, dans la crainte de l'oublier. Mais ses besoins & ceux de sa famille l'ayant emporté sur son serment, sa mort, qui arriva quelques jours après, fut regardée de tous les Négres comme un effet signalé de la vengeance du Ciel (22).

Entre une infinité d'autres superstitions, la plus commune & la plus remarquable est celle des grisgris. Jobson, qui les appelle *Gregories*, observe que (23) ce charme, ou cet amulette, consiste dans certaines lettres tracées sur du papier. Suivant (24) Jannequin, les grisgris sont des bandelettes de papier, chargées de caracteres Arabes. Le Maire dit que ce sont de petits billets Arabes, entrelassés de (25) figures Nigromantiques. Au contraire Barbot les représente fort grands. Ils contiennent quelquefois, dit-il, une feuille ou deux de papier commun, remplie de grandes Lettres Arabes, qui sont écrites avec une plume, & (26) une sorte d'ancre composée des cendres d'un certain bois. Labat assure que les grisgris ne sont que des passages de l'Alcoran & d'autres sentences, en caracteres Arabes. Cependant Barbot en ayant apporté quelques-uns en Europe, & les ayant fait voir à diverses personnes versées dans les (27) Langues Orientales, il leur fut impossible d'y rien entendre. Il y a beaucoup d'apparence que les mots, quoiqu'en caracteres Arabes, sont pris du Langage des Mandingos; d'autant plus que le Mandingo n'a point de caracteres qui lui soient propres.

(28) Les grisgris sont enveloppés dans de la soie, ou dans de petites bourses de cuir. Les Marbuts n'y mettent que le papier & l'écriture; mais ceux qui les achetent prennent soin de les orner diversement, & de les renfermer quelquefois dans des étuis d'or ou d'argent.

Mais les enveloppes les plus communes sont de beau cuir ou de drap rouge. Les unes ne sont pas plus longues que le pouce, travaillées à facettes comme les diamans, & propres à servir de bracelets. Souvent les Marbuts n'y met-

(21) Moore, p. 143.
(22) *Ibid.* p. 128.
(23) Voyez ci-dessus sa propre Relation.
(24) Jannequin, p. 119.
(25) Le Maire, p. 64.
(26) Barbot, p. 60.
(27) *Ibidem.*
(28) Moore, p. 144. On les enveloppe aussi dans des boetes de différens métaux.

SUPERSTITIONS DES NEGRES.

tent rien, comme on l'a reconnu à ceux (29) que portoient les Esclaves. Ils en font aussi de crin & de corne, qui ne sont pas moins couverts de serge ou de drap rouge (30).

Jannequin nous apprend que chaque grisgris a sa vertu particuliere, l'un contre le péril de se noyer, l'autre contre la (31) blessure des zagayes ou la morsure des Serpens. Il y en a, dit le Maire, qui doivent rendre invulnérable, aider les Plongeurs & les Nageurs, procurer une pêche abondante. D'autres éloignent l'occasion de tomber dans l'esclavage, procurent de belles femmes & beaucoup d'enfans. Enfin les Marbuts inventent des grisgris en faveur de tous les desirs & contre toutes les craintes. Le même Voyageur ajoûte que la confiance des Négres est si aveugle pour ce charme, que plusieurs ne feroient pas difficulté, avec un si (32) bon garand, de braver un coup de fléche. Barbot observe aussi que les grisgris sont un préservatif contre les dangers de la mer, contre les blessures & contre le tonnerre; qu'ils écartent les dangers dans un long voyage, qu'ils attirent des richesses, de la santé, & qu'ils procurent aux femmes grosses une heureuse délivrance (33).

Moore remarque qu'en allant à la guerre, le plus pauvre Négre achete un grisgris des Marbuts, pour se garantir de toutes sortes de blessures. Si le charme manque de pouvoir, les Marbuts en rejettent la faute sur la mauvaise vie du Négre, (34) que Mahomet n'a pas jugé digne de sa protection. Jobson assure que dans les maladies, les douleurs, les moindres enflures, l'usage (35) des Négres est de s'appliquer un grisgris sur la partie affligée. Ainsi, conclud Jannequin, il n'est pas surprenant que leur foi pour des vertus si puissantes, fasse un des principaux articles de leur Religion. Il ne doit pas paroître plus étrange que les Marbuts tirent un profit considérable de ce pieux trafic. Moore assure qu'ils s'enrichissent tous en (36) peu de tems. Le Maire dit que les Marbuts ruinent les Négres, en leur faisant payer jusqu'à trois Esclaves, & quatre ou cinq Veaux (37) pour un grisgris, suivant les qualités qu'ils lui attribuent. Barbot confirme la même chose, & ne fait pas difficulté d'assurer qu'il n'y a rien dont un Négre ne soit prêt à se priver pour obtenir un grisgris de la premiere vertu. Mais l'adresse des Marbuts leur fait mettre cette espece à si haut prix, que les Princes mêmes ne sont pas toujours en état de s'en procurer.

Suivant Jobson, les grisgris de la tête se portent en croix depuis le front jusqu'au cou, & depuis une oreille jusqu'à l'autre. Ceux du cou se portent en forme de colliers. Les épaules & les bras n'en sont pas moins garnis; de sorte que cette religieuse parure devient un véritable fardeau. Les Rois en sont plus chargés qu'aucun (38) de leurs Sujets. Moore prétend que le poids monte souvent jusqu'à trente livres (39).

(29) Jannequin, p. 119. & le Maire, p. 93.

(30) Barbot, p. 50.

(31) Jannequin, p. 120.

(32) Le Maire, p. 93.

(33) Barbot, p. 60.

(34) Moore, p. 144. Il fait ici une comparaison fort odieuse des usages de l'Eglise Romaine avec ceux des Négres, & de la vertu des Grisgris avec celle des *Agnus*.

(35) Jobson, p. 50.

(36) Jannequin, p. 120.

(37) Moore, p. 40.

(38) Jobson, *ibid.*

(39) Moore, p. 41.

Au reste les grisgris pourroient souvent les faire atteindre à leur but par une autre voie, c'est-à-dire, lorsque leur multitude & leur grandeur forme une cuirasse que la zagaye auroit peine à pénétrer. Les Grands en ont la tête & le corps tellement couverts, qu'étant presque incapables de se remuer, ils ne peuvent monter à cheval qu'avec le secours d'autrui. Ils en couvrent aussi leurs chevaux, pour les rendre hardis (40) & invulnérables. Les grisgris du dos & celui de l'estomach sont de la grandeur d'un Livre in-quarto, & d'un pouce d'épaisseur. Ils leur donnent la forme d'une croupe de cheval, celle des cornes d'un Cerf ou d'un Taureau Sauvage. Ils parent leurs bonnets de ces derniers, & se rendent la figure terrible. Cependant ils reconnoissent que les plus puissans ne sont point à l'épreuve des armes à feu; car il n'y a rien, disent-ils, qui puisse résister aux *Poufs* (*).

SUPERSTITIONS DES NEGRES.

Il s'est trouvé des Européens assez simples (41) pour s'imaginer que l'enfer avoit part aux prétendus enchantemens des Négres, & que la magie ou la sorcellerie leur étoit familiere, sur-tout lorsqu'ils leur voyoient faire de ridicules grimaces, & pousser des cris, en se plaignant qu'ils étoient maltraités par le diable. Mais l'Auteur a souvent vérifié que le meilleur exorcisme étoit un baton, & que le diable, conjuré par cette méthode, n'étoit pas tenté de reparoître (42).

Ces notions de sorcellerie & de charmes magiques sont confirmées par une sorte d'épouvantail que les Mandingos nomment Mumbo Jumbo, de la même nature que le Horey, dont on a donné la description dans le Journal de Jobson (43).

Moore, seul Voyageur qui parle de cette imposture, prétend que c'est une Idole mystérieuse des Négres, inventée par les maris pour contenir leurs femmes (44) dans la soumission. Elles ont tant de simplicité & d'ignorance, qu'elles prennent cette machine pour un homme sauvage; & les plus fins, ajoûte Moore, pourroient être trompés par l'horrible bruit qu'elle fait entendre. Elle est revêtue d'une longue robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille sur la tête. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Peu de Négres ont l'art de lui faire pousser les sons qui lui sont propres. On ne les entend jamais que pendant la nuit, & l'obscurité aide beaucoup à l'imposture. Lorsque les hommes ont quelque différend avec les femmes, on s'adresse au Mumbo Jumbo, qui décide ordinairement la difficulté en faveur des maris.

Le Négre qui agit sous la figure monstrueuse du Mumbo Jumbo, jouit d'une autorité absolue, & s'attire tant de respect, que personne ne paroît couvert dans sa présence. Lorsque les femmes le voyent ou l'entendent, elles prennent la fuite & se cachent soigneusement. Mais si les maris ont quelque liaison avec l'acteur, il fait porter ses ordres aux femmes & les force de reparoître. Alors il leur commande de s'asseoir, & les fait chanter ou danser suivant son caprice. Si quelques-unes refusent d'obéir il les fait chercher par d'autres Négres qui exécutent ses loix, & leur désobéissance est punie par

(40) Jannequin dit que les jambes mêmes des chevaux en sont couvertes, p. 120.

(*) Nom qu'ils donnent aux balles.

(41) Leur simplicité ne consistoit point à croire que l'esprit malin puisse avoir part à ce qu'on appelle magie, mais à donner ce nom aux tours de souplesse des Négres.

(42) Le Maire, p. 93.

(43) Voy. ci-dessus, le Voyage de Jobson.

(44) Voyez ci-dessus, le Voyage de Moore.

Superstitions des Negres.

le fouet. Ceux qui ſont initiés dans le myſtere du Mumbo Jumbo, s'engagent par un ſerment ſolemnel (45) à ne le jamais reveler aux femmes, ni même aux autres Négres qui ne ſont pas de la ſociété. On n'y peut être reçu avant l'âge de ſeize ans. Le Peuple jure par cette Idole, & n'a pas de ſerment plus reſpecté.

Vers l'an 1727, le Roi de Jagra ayant une femme curieuſe, eut la foibleſſe de lui réveler le ſecret du Mumbo Jumbo. Avec l'indiſcrétion ordinaire à ſon ſexe, elle ne manqua pas, dit l'Auteur, d'en informer toutes ſes compagnes. Le bruit alla juſqu'aux oreilles de quelques Seigneurs Négres, qui n'étoient pas bien diſpoſés pour le Roi. Ils s'aſſemblerent pour déliberer ſur une affaire de cette importance, & ne doutant pas que leurs femmes ne devinſſent fort difficiles à gouverner ſi la crainte du Mumbo Jumbo ne les arrêtoit plus, ils prirent une réſolution fort hardie, qui ne fut pas exécutée avec moins d'audace. Ils ſe rendirent à la Ville royale avec l'Idole. Là, prenant l'air d'autorité qui eſt propre à la Religion dans tous les Pays du monde, ils firent avertir le Roi de venir parler à l'Idole. Ce foible Prince n'ayant oſé refuſer d'obéir, Mumbo Jumbo lui reprocha ſon crime, & lui donna ordre de faire paroître ſa femme. A peine eut-elle paru, que par la ſentence de Mumbo Jumbo, ils furent poignardés tous deux.

Il y a peu de Villes conſidérables qui n'ayent une figure du Mumbo Jumbo. Pendant le jour, elle demeure ſur un poteau, dans quelque lieu voiſin de la Ville, juſqu'à l'entrée de la nuit, qui eſt le tems de ſes opérations (46).

Prestres des Negres.

Il nous reſte à parler des Marbuts ou des Prêtres Négres. Quoique leur habillement ordinaire ſoit le même que celui du Peuple, ils ſont diſtingués par un grand nombre de différences. Jobſon obſerve que pour la demeure & le commerce de la vie, ils n'ont rien de commun avec les (47) autres Négres, & qu'ils s'attachent ſur pluſieurs points à la loi du Lévitique, dont ils ont quelque connoiſſance. Le même Voyageur ajoûte qu'ils ont des Villes & des Terres particulieres à leur Tribu (48) où ils n'admettent pas d'autres Négres que leurs Eſclaves. Leurs mariages ne ſe font qu'entre les hommes & les femmes de leur race, & tous leurs enfans ſont élevés pour la Prêtriſe. Leurs Loix pour ces alliances ne ſont pas différentes de celles des Négres; c'eſt-à-dire, qu'ils ont la liberté de prendre plus ou moins de femmes, ſuivant leur dignité & leur prudence. Chaque Ville a ſon ancien ou ſon Grand Prêtre. Le Chef Général, ou le Grand Pontife, fait ſa réſidence à Setiko, qui eſt leur Ville Capitale (49).

Labat les repréſente comme de ſcrupuleux obſervateurs de tous les préceptes de l'Alkoran. Ils s'abſtiennent de vin & de liqueurs ſpiritueuſes. Ils obſervent le Ramadan avec beaucoup d'exactitude. Ils ont plus de douceur & de politeſſe que le commun des Négres. Ils aiment le Commerce, & ſe plaiſent à voyager dans cette vûe. Leur honnêteté & leur bonne foi ſont gé-

(45) L'Auteur les compare aux *Frée Maſſons.*

(46) C'étoit apparemment un de ces ſimulacres que Brue renverſa, comme on l'a vû dans ſes Relations.

(47) Moore, p. 116.

(48) Jobſon les appelle Marybuks, ou Biſſeroas; Moore, Mahométans ou Buſcherines; Labat, Marabouts, tous les autres, Marbuts.

(49) Jobſon, *ubi ſup.*

néralement

Prestres des Negres.

néralement reconnues dans les affaires. La charité est une vertu qu'ils ne violent jamais entr'eux ; & jamais ils ne souffrent qu'un homme de leur Nation soit vendu pour l'esclavage, s'il n'a mérité ce châtiment par quelque grand crime (50).

C'est des Marbuts qu'il faut entendre tout ce que Moore rapporte des Mandingos Mahométans. Ils parlent la langue Arabe. Ceux qui sçavent l'écrire, continue le même Auteur, sont extrêmement exacts à faire leurs exercices de Religion trois ou quatre fois le jour, & n'ont pas moins de sobriété & de retenue dans le reste de leur conduite. Ils souffriroient plutôt la mort que de toucher aux liqueurs fortes ; & rien n'est si ordinaire que de les voir passer à jeun des jours entiers, pour ne pas manger d'autres viandes, que celles qui ont été tuées par des gens de leur Religion. Les Mandingos leur rendent toutes sortes de respects, & les prennent pour Médecins dans toutes leurs maladies. Mais les remedes qu'ils reçoivent d'eux ne sont que des papiers charmés ou des grisgris, qu'ils achetent à grand prix (51).

Entre plusieurs bonnes qualités des Marbuts, Jobson loue beaucoup leur tempérance. A cette seule marque, dit-il, on les distingue aisément des autres Négres. Ils se réduisent à l'eau pure, sans excepter les cas de maladie & de nécessité. Dans le Voyage que l'Auteur fit sur la Riviere, un Marbut, qu'il avoit pris avec lui, ayant voulu prêter la main aux gens de l'Equipage pour traverser une basse, fut entraîné par un courant qui mit sa vie dans un grand (52) danger. Il disparut deux fois dans l'eau ; & les Anglois ne l'ayant remis à bord qu'avec beaucoup de peine, il y demeura quelque tems sans connoissance. Dans cet état même, ceux qui le secouroient ayant porté à sa bouche, un flacon d'eau-de-vie, il ferma constamment les lévres, à la seule odeur de cette liqueur ; & lorsqu'il eut rappellé ses sens, il demanda avec un mélange de colere & d'inquiétude s'il avoit eu le malheur d'en avaler. On lui répondit qu'il s'y étoit opposé avec trop d'obstination. J'aimerois mieux être mort, dit-il à Jobson, que d'en avoir avalé la moindre goutte (53).

Cet excès de scrupule s'étend jusqu'à leurs enfans. Non-seulement ils ne leur permettent pas de toucher au vin, ni aux liqueurs fortes ; mais ils ne souffent pas même qu'on leur présente du raisin, du sucre & d'autres confitures. Les Anglois de Setiko étoient souvent querellés par les peres & les meres, lorsqu'ils entreprenoient de leur faire violer ces usages.

A cet exemple de tempérance, Jobson en joint un de bonne foi & de probité dans un Marbut nommé Fadi Katire (54). Ce fut le premier qu'il prit à ses gages, pour en tirer quelque service sur la Riviere. Cet honnête Mahométan prit autant d'affection pour les Anglois, que s'il eut été de la même Religion & du même Pays. Il s'empressa toujours de leur donner ses avis, sur tout ce qui regardoit leur voyage & leur commerce. Il joignit, dans l'occasion, le secours de son travail aux bons conseils ; (55) &

(50) *Ibid.* p. 62.

(51) Moore, p. 39.

(52) Voyez la Relation de Jobson.

(53) L'Auteur les compare aux Rechabites du Chapitre XXXI. de Jeremie, & s'imagine qu'ils peuvent être descendus de Jonada, parceque le Prophéte le fait sortir de Haba, beau-pere de Moyse, dont on sçait que la femme étoit une Egyptienne.

(54) Jobson, p. 74.

(55) *Ibid.* p. 63.

PRESTRES DES NEGRES.

Jobſon ne lui trouva pas moins de jugement, que de zele & de fidelité.

Le même Auteur ajoûte, que le reſpect des Rois & des Grands pour les Marbuts, ne le cedegueres à celui du Peuple. Si les perſonnes de la plus haute diſtinction rencontrent un Marbut en chemin, ils forment un cercle autour (56) de lui, & ſe mettent à genoux pour faire la priere & recevoir ſa bénédiction. Le même uſage s'exerce dans la chambre du Roi, lorſqu'il y entre un Marbut. Labat dit que les Négres en général, mais ſur-tout ceux du Sénegal, ont tant de reſpect pour leurs Prêtres, qu'ils croyent que ceux qui les offenſent meurent dans l'eſpace de trois jours (57).

Les Marbuts Mandingos gagnent leur vie à tenir des Ecoles pour l'inſtruction des enfans, ou à faire des griſgris. Jobſon rend témoignage qu'il a vû des Ecoles, bâties en rond, ſpacieuſes & ouvertes, où les enfans viennent recevoir l'inſtruction. Il ſe ſeroit perſuadé volontiers que les mêmes lieux ſervoient aux exercices publics de Religion, d'autant plus qu'ils ſont ordinairement voiſins de la maiſon du principal Marbut; mais les voyant ouverts & toujours fort ſales, il n'a pû s'attacher à cette opinion.

Les Marbuts apprennent à lire & à écrire à leurs enfans, dans un Livre compoſé (58) d'une petite planche de bois fort uni, où la leçon eſt écrite avec une ſorte d'encre noire, & une plume en forme de pinceau. Leurs caracteres reſſemblent à ceux de la langue Hébraïque. L'Auteur n'étant pas capable de les lire, en apporta pluſieurs exemples en Angleterre. Cependant il obſerve que leur Religion & leurs Loix ſont écrites dans une langue particuliere, & fort différente de la langue vulgaire; que les Laïcs Négres, de quelque rang qu'ils ſoient, ne ſçavent ni lire ni écrire, & qu'ils n'ont par conſéquent ni caracteres ni livres. Le grand Livre de la Loi eſt un manuſcrit, dont les Marbuts s'exercent à faire des copies pour leur propre uſage. Les Rois Mahométans en obtiennent à grand prix, & ſe font un honneur de les porter, malgré la péſanteur du fardeau. Jobſon a vû pluſieurs Marbuts, qui en étoient chargés auſſi dans leurs voyages (59).

Suivant Labat, le tems de l'inſtruction pour les enfans, eſt la nuit, ou plutôt une heure ou deux avant le jour. Leurs leçons ſont écrites ſur de petites planches de bois blanc. Lorſqu'ils ſçavent les lire, ils les apprennent par cœur. Il eſt aiſé pour un Etranger de reconnoître les Ecoles, au bruit qu'ils font en repétant les inſtructions de leur Maître avec toute la force de leur voix. Lorſqu'ils ont lû tout l'Alkoran, ils paſſent eux-mêmes pour autant de Docteurs. Ils apprennent enſuite à écrire en Arabe; car la langue du Pays n'a pas de caracteres (60).

Moore dit que le Peuple Mandingo eſt d'une extrême ignorance, & qu'il n'a aucune ſorte d'inſtruction & de ſçavoir. A peine un Négre ſçait-il compter juſqu'à dix; ou du moins, il s'aide pour cela des marques qu'il fait ſur la terre. Cependant Moore avoue que les Marbuts, qu'il appelle Buſcherins, ſçavent lire & écrire l'Arabe; qu'ils l'enſeignent à leurs enfans, & qu'ils ont des Maîtres d'Ecole pour leur inſtruction (61).

(56) *Ibid.* p. 49.
(57) Labat, Vol. III. p. 335.
(58) Les Anglois ont des Livres de corne pour le même uſage.
(59) Jobſon, p. 67.
(60) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 353.
(61) Moore, p. 145.

Jannequin, en leur accordant aussi la lecture & l'écriture, qui servent, dit-il, à les faire vivre, par l'usage qu'ils en font pour transcrire l'Alkoran & pour composer des grisgris, n'a pas honte d'ajoûter qu'ils sont souvent tourmentés par l'Ange Kamaté; qu'ils en tirent des lumieres pour découvrir les voleurs & les lieux où les vols sont cachés; enfin qu'à son avis, on ne peut apprendre à lire & écrire l'hébreu sans être en commerce avec le diable (62).

Ce n'est pas seulement dans les Ecoles que les Marbuts communiquent leur science aux enfans. Ils se répandent dans les Villages des autres Négres, pour y porter l'instruction à ceux qui veulent la recevoir. On les voit courir ainsi avec toute leur famille & leurs livres. Le Pays leur est toujours ouvert; & dans les guerres même les plus sanglantes, ils ont la liberté de passer d'un Royaume à l'autre & de s'arrêter dans les Villes. Mais ils ne se rendent jamais à charge sur la route, ni dans les Villes où ils sont appellés. Ils portent avec eux leurs provisions; & vrai-semblablement, lorsqu'elles sont épuisées, ils les renouvellent dans les maisons des Grands; à moins, dit l'Auteur, que suivant l'usage général du Pays ils ne demandent l'aumône, & que le besoin qu'on a d'eux ne permette à personne de les refuser. D'ailleurs une main de papier de trois sous doit fournir long-tems à leur subsistance, puisqu'ils en peuvent composer une infinité de grisgris, qu'ils vendent avec beaucoup d'avantage. Jobson confirme cette remarque en nous apprenant, que lorsqu'il chargeoit quelques Marbuts d'un message, ils lui demandoient toujours, au-dessus des conventions, une ou deux feuilles de papier pour acheter leurs nécessités sur la route (63).

Les Marbuts ne sont pas seulement Prêtres. Ils sont Marchands, & font la plus grande partie du Commerce du Pays, sur-tout ceux de Setiko. On ne voit pas d'autres Négres qui amenent des Esclaves de ce Canton dans le Royaume de Barsalli, d'où ils remportent quantité de sel, que la Mer produit d'elle-même sur les Côtes, mais de mauvaise nature, & mêlé d'impuretés qui le rendent semblable au charbon que les Anglois appellent *Sea-coal.* C'est en quoi consiste la plus grande partie des revenus du Roi. Les Marbuts font peu d'usage de ce sel, mais ils le transportent fort loin dans l'intérieur des terres, d'où ils tirent en échange des noix de kola & de l'or. Au fond, c'est l'or dont ils font leur principal commerce & pour lequel ils ont le plus d'avidité, sur le fondement d'une ancienne opinion qui leur en fait esperer (64) beaucoup d'utilité dans l'autre monde. Ils en font secretement de grands amas, qu'ils cachent apparemment dans la terre, ou (65) qu'ils prennent soin de faire enterrer avec eux. Cependant ils en réservent un peu, pour acheter des Portugais une sorte de pierre bleue que leurs femmes portent autour de la ceinture, comme un préservatif pour les pertes de sang, ausquelles elles sont fort sujettes. Les Négres ne font pas d'autre usage de l'or; à la réserve des femmes qui en mêlent (66) quelques grains sans forme, à leurs colliers & leurs pendans d'oreilles.

(62) Jannequin, *ubi sup.* p. 118.

(63) Jobson, p. 77.

(64) C'est apparemment un prétexte de leur propre invention, pour colorer leur avarice.

(65) L'auteur même ne vit rien d'approchant à Setiko, où il fut témoin de l'enterrement du Grand Prêtre. Voyez ci-dessus, sa propre Relation.

(66) Jobson, p. 80.

PRESTRES DES NEGRES.

Quoique les Marbuts de Setiko ne manquassent point d'affection pour les Anglois, ils firent leurs efforts pour ôter au Capitaine Jobson la pensée de remonter plus loin sur la Gambra. Ils lui représenterent les difficultés & les dangers de ce Voyage, avec d'autant plus d'exagération, que dans la vûe de s'assurer tous les avantages de ce commerce, ils s'étoient procurés avec beaucoup de peine & de dépense une grosse quantité d'ânes (67), pour le transport de leurs marchandises. Leur méthode, en voyageant, est de suivre leurs ânes à pied & de marcher du même pas que ces animaux. Ils partent à la pointe du jour, qui dans ces climats ne précéde guéres le lever du Soleil. Leur marche dure trois heures, après lesquelles ils se reposent pendant la chaleur du jour. Ils recommencent à marcher deux heures avant la nuit; & la crainte des bêtes farouches ne leur permet pas de se hazarder dans l'obscurité, excepté pendant les clairs de Lune, qui leur paroissent un tems fort commode pour les voyages. Ils s'arrêtent deux ou trois jours près des grandes Villes; & déchargeant leurs marchandises, qu'ils étalent sous quelques arbres, ils font une espece de foire pour la Ville voisine. Dans ces occasions, ils n'ont pas d'autre logement que leurs paquets, entre lesquels ils passent la nuit sur des nattes (68).

(67) *Ibid.* p. 81.

(68) *Ibid.* p. 91.

CHAPITRE XIV.

Description du Pays & des Habitans de Bumlberre, ou Sierra de los Leones, appellée vulgairement Sierra-Léona.

INTRODUCTION.

CETTE description est particuliérement recueillie des Relations de quatre Voyageurs. Leurs remarques ont été détachées de leur Journal; mais on ne laisse pas de les donner séparément, contre la méthode qu'on s'est imposée dans cette Collection.

Quatre Voyageurs dont cette description est tirée.

Le premier est *William Finch*, Marchand Anglois. Ce Voyageur, dans sa navigation vers les Indes Orientales en 1607, relâcha au Port de Sierra-Léona, & nous a laissé les meilleures observations qu'on ait eues jusqu'à présent sur cette Contrée, particuliérement sur l'Histoire naturelle. Son Journal, un des plus curieux qu'il y ait dans aucune langue, se trouve dans la Collection de Purchass.

Le second est *Villault* de Bellefond, qui toucha au même lieu, en 1666, dans un Voyage qu'il faisoit en Guinée.

Le troisiéme est *Barbot*, qui se trouvant à Sierra-Léona en 1678, joignit ses remarques sur ce Pays à sa description de Guinée. Le quatriéme est *Atkins*, dont on a vû paroître le nom dans plusieurs descriptions du second Volume de ce Recueil. L'occasion qu'il eut de relâcher sur cette Côte, en 1721, dans son Voyage en Guinée & au Bresil, lui fit apporter tous ses soins à donner une description de la Baye & du Pays.

Comme on trouve aussi dans Labat quelques bonnes remarques sur la même

CARTE De la Coste et Pays voisins des Rivieres de SIERRA LEONA et de SHERBRO

CARTE DE LA RIVIERE DE SIERRA LEONA

I. Tombo
I. des Leopards
Pointe Tagarine
I. Bense
Talle
Riv. de Sierra Leona
C. de Sierra Lionne
B. Manus
B. du François
Baye des Pirates
Aiguade
Petite Baye
B. Foro
Petite Crique
Riv. Bunch

Komanku
Cap Sarges
Riv. Pogone
Isles de Tamara ou des Idoles
Fatima
R. Cagrance
Pays des Kapez et Kumbas
R. des Cases
R. Caratone
R. Mitomba ou Tagrin
Bolm
1. 2. 3.
Rokon
Bense
Dandemanch
Burré
C. Tagrim ou Ledo
Burre
Serberakala
SIERRA LEONA
Latitude Septentrionale
I. Banana
Ance Se. Anne
R. Bongue
Koncho
Basses de Se. Anne
I. Sombrere
R. Camboas
Boga
Fort Anglois
Ville Royale
R. Torro
R. Sherbro ou Sorbera
I. Tota ou Plantunos
Emb. de Sherbro
C. Se. Anne
I. d'York
Rade Angloise
I. Sherbrus
Ancien Comptoir
R. Anne
R. des Poules
R. Magiba
Riv. de Sherbro
Cap de Monte
10
9
8
7

Contrée, on a cru devoir s'en servir pour suppléer aux récits de ces quatre Ecrivains. Après tout il faut confesser que toutes ces Relations, soit qu'on les prenne ensemble ou séparément, sont fort éloignées de donner une idée complette du Pays. Il n'y en a pas une qui détermine sûrement la situation des Villes & des Bayes qu'elle décrit, sans excepter la Baye de France, qui est la plus connue, & que nos quatre Voyageurs ont visitée. La description de Barbot est confuse, & sa Carte, quoiqu'assez grande, n'est point assez particuliere. Il y a placé peu de Villes, & n'a pas nommé une seule Baye. C'est ce qui nous a fait prendre le parti de donner séparément les remarques des quatre Ecrivains.

INTRODUCTION.

Raison qui les fait donner séparés.

§. I.

Observations de Finch sur Sierra-Léona.

FINCH. 1607.

LA Baye, qui porte le nom de Sierra-Léona, n'a pas moins de trois lieues de largeur. Du côté du Sud, la terre est haute & couverte d'arbres jusqu'au bord du rivage. On y apperçoit plusieurs petits enfoncemens, où la pêche est fort abondante. Au-dessus du quatriéme est le lieu de l'Aiguade, qui fournit continuellement de l'eau excellente, avec assez de facilité à s'approcher du ruisseau. Là, Finch découvrit sur les rocs plusieurs noms Anglois; entr'autres ceux du Chevalier François Drake, qui avoit touché au même lieu vingt-sept ans auparavant, de Thomas Candish, du Capitaine Lister, & de plusieurs autres. Au milieu de la Baye vis-à-vis le troisiéme enfoncement, on rencontre un Banc de sable, près duquel le fond n'est que de deux ou trois brasses. Mais dans la plûpart des autres parties, & même contre le rivage, on n'en trouve pas moins de huit ou dix. La Latitude est de huit degrés & demi du Nord.

Situation de la Baye.

Sa Latitude.

Le Roi du Pays fait sa résidence au fond de la Baye. Les Mores lui donnent le nom de *Borea*, ou Capitaine *Karan*, *Karan*, *Karan*. Il a dans sa dépendance d'autres petits Rois, dont l'un nommé le *Capitaine Pinto*, vieillard décrepit, faisoit alors sa résidence dans une Ville au-dessus de la seconde crique, comme le Capitaine Boloone faisoit la sienne de l'autre côté de la Baye. Les Etats du Borea s'étendent l'espace de quarante lieues dans les terres. Ses revenus consistent dans un tribut d'étoffes de coton, de dents d'Eléphans, d'or, & dans le pouvoir de vendre ses Sujets pour l'esclavage. Les Jesuites & d'autres Prêtres Portugais, ont converti quelques-uns de ces Barbares. Ils ont une Chapelle, où l'on voit suspendue une table des jours de Fêtes, suivant l'usage de l'Eglise Romaine. Le Roi & quelques-uns de ses Courtisans sont vêtus d'une maniere assez décente. Ils ont des casaques, des hautes-chausses, & même des chapeaux. Mais le Peuple est tout-à-fait nud, avec une ceinture de coton, dont il descend une petite piece qui couvre le milieu du corps. Les femmes portent une sorte d'écharpe, qui venant se lier par devant, leur tombe jusqu'aux genoux. Les enfans sont nuds sans exception. On ne voit personne, dans les deux sexes, qui n'ait le corps piqué ou taillé en différentes figures. Ils ont tous aussi les dents limées en pointe. Leur usage est de s'arracher entierement les sourcils, quoiqu'ils laissent croître leur barbe, qui est naturellement courte, noire & frisée. Leurs cheveux sont

Religion & caractere des Habitans.

Leurs habits & leurs modes.

FINCH. 1607.

ordinairement coupés en croix, & s'élevent sur la tête en petites touffes quarrées. D'autres les portent découpés en différentes formes. Mais les femmes ont généralement la tête rasée.

Leurs maisons & leurs meubles.

La plûpart de leurs Villes ne contiennent pas plus de trente ou quarante maisons jointes ensemble, composées de murs de terre & couvertes de roseaux. Une natte leur sert de porte; mais elle n'en est pas moins fermée avec des serrures & des verrouils. Pour lits, ils ont des solives croisées, sur lesquelles ils étendent des nattes. On voit quelques maisons tapissées de nattes, sur-tout autour du lit. Le reste des meubles consiste dans deux ou trois pots de terre, pour conserver de l'eau & faire cuire les alimens, une gourde ou deux, pour le vin de Palmier, une demie gourde qui sert de tasse, quelques plats de terre, une ou deux corbeilles dans lesquelles les femmes vont ramasser des coquilles, un sac d'écorce d'arbre que les hommes portent sur l'épaule lorsqu'ils vont chercher des provisions, avec leur pipe, sans laquelle on ne les voit jamais marcher. Ils ont au côté une petite dague, qu'ils forment eux-mêmes du fer qu'on leur apporte. Leurs autres armes sont l'arc & les fléches, la javeline & le dard. Ils arment leurs fléches d'une pointe de fer empoisonné, de la forme que les Peintres donnent à l'aiguillon des Serpens (69).

Usages civils & religieux.

Les hommes ont la taille fort belle, le corps agile & vigoureux, le courage ferme, & l'humeur assez douce. Ils ne s'écartent gueres de leurs femmes, parce qu'une de leurs plus vives passions est la jalousie. Finch ne put être informé quel étoit le fond de leur Religion. Ils ont de petites idoles; mais ils n'en reconnoissent pas moins le Dieu du Ciel, car lorsque Finch leur demandoit l'usage de ces petites figures de bois, ils levoient les mains au-dessus de leur tête, pour faire entendre que le véritable objet de leurs adorations étoit en haut. Quelque idée qu'on se fasse de leurs principes, ils sont circoncis, ajoûte l'Auteur, ils sont justes, honnêtes, & le vol parmi eux est sur le champ puni de mort. Leurs cérémonies funébres se réduisent à mettre au-dessus de la fosse un petit toît de chaume, sous lequel ils entretiennent continuellement de l'eau fraîche, dans des pots de terre. Ils y plantent aussi trois ou quatre os, sans que l'Auteur explique si ce sont des os d'hommes ou d'animaux.

Productions du Pays. Grain nommé Pene.

Au Sud de la Baye, à quarante ou cinquante lieues dans les terres, on trouve une Nation d'Antropophages, qui inquiétent souvent leurs voisins. Les Mores de Sierra-Léona se nourrissent de riz, qu'ils ont en grande abondance, quoiqu'ils ne sément que ce qui est nécessaire à leur provision, & qu'ils soient obligés de brûler des bois pour trouver des terres à cultiver. Ils ont aussi une espece de petit grain, nommé *Pene*, dont ils font du pain. Le Pays produit quelques Poules; mais il n'a pas d'autres animaux domestiques. Aussi les Habitans connoissent-ils peu l'usage de la viande, à moins qu'ils ne tuent par intervalles quelque bête fauve dans les montagnes, ou quelques oiseaux. Leur principale nourriture, avec le riz, consiste en racines, en légumes, en coquillages, sur-tout en huîtres, dont il se trouve une prodigieuse quantité sur les rochers, & même au pied des arbres qui bordent le rivage;

(69) Voyage de Finch aux Indes Orientales, dans la collection de Purchass, Vol. I. p. 414.

mais le goût en est fade. Ils ont autour de leurs maisons des Plantains, des Gourdes, des Patates, des Courges, du Poivre de Guinée, & sur-tout du Tabac, qui fait une partie de leur subsistance. La tête de leurs pipes est fort grande, & composée d'une terre bien cuite. Ils y inserent un petit tuyau de canne, d'un pied & demi de longueur, au travers duquel les hommes & les femmes succent la fumée. Les hommes portent leur pipe dans leur sac, & leur tabac dans une petite bourse qu'ils nomment *Tassio*. Les femmes ont leur pipe à la main, & leur tabac dans un coin de leur pagne. Leur usage pour le tabac est d'en exprimer le jus, lorsqu'il est verd; sans quoi ils prétendent que sa fumée leur causeroit une ivresse continuelle. Ils le hachent fort menu, & le font sécher au feu. Finch vit une demie douzaine de Chévres dans une Isle fort voisine de leur côte, mais il ne put se procurer le moyen d'en goûter la chair.

FINCH. 1607.

Passion des hommes & des femmes pour le tabac.

Les fruits sont innombrables dans leurs bois. Il se trouve des Forêts entieres de limoniers, sur-tout un peu en deça du lieu de l'Aiguade, assez près de la Ville. On y voit aussi quelques orangers. La boisson commune du Pays est de l'eau. Cependant les hommes sont passionnés pour le vin de Palmier, qu'ils appellent *May*, & le partagent rarement avec les femmes. Ils ont des machines d'ozier, qui leur servent à monter sur les arbres avec beaucoup de vîtesse. On les voit descendre avec leurs gourdes de vin sous le bras. Ils ont diverses sortes de prunes; les unes jaunes, qui sont saines & agréables, d'autres bleues ou noires, d'un goût aromatique & fort estimé. On trouve dans le Pays beaucoup (70) de *Manzanilles*, espece de pomme vénimeuse, qui ressemble à la prune jaune, & dont le jus est si malin, que la moindre goutte qui rejailliroit dans l'œil feroit perdre aussi-tôt la vûe. On y voit des *Beninganions*, fruit fort sain de la grosseur d'un citron, & dont l'écorce est rougeâtre; un autre fruit nommé *Beguil*, de la grosseur d'une pomme ordinaire & la peau rude, mais dont la chair a la couleur, le grain & le goût de la fraise. Les bois sont remplis de vignes sauvages, qui produisent un raisin dont le goût tire sur l'amer. Les Négres aiment beaucoup la noix ou la datte qui tombent du Palmier, & la mangent rotie. Ils font des amas d'une sorte de poivre, nommée cardamome, qui leur sert de remede dans plusieurs maladies & d'assaisonnement pour leur nourriture. Ils ont certains fruits qui croissent sept ou huit ensemble dans une espece de grappe, chacun de la longueur & de la grosseur du doigt, d'une couleur brune & jaunâtre, couvert d'un petit duvet, & contenant sous l'écorce une certaine subsistance dont le goût est fort agréable. Il croît dans les bois du Pays une espece de hêtre, dont le fruit a l'apparence d'une féve. On en distingue trois sortes : l'un fort haut, portant une cosse semblable à celle des féves, dans laquelle il se trouve en effet quatre ou cinq féves quarrées, qui ressemblent beaucoup à la graine du tamarin, couvertes d'une peau dure qu'on prendroit pour une écaille, & qui contient une amande dont les Négres se servent pour envenimer leurs fléches. Ils appellent ce fruit *Ogon*. C'est un poison fort dangereux. La seconde sorte est plus petite. Sa cosse est tortue & la peau fort épaisse. Elle contient cinq grandes féves, d'un pouce de long. Le troisiéme hêtre est gros. Il a les feuilles petites comme le premier, le fruit plus gros, dans une cosse dure &

Fruits naturels du Pays.

Manzanilles.

Beninganions.

Beguil.

Trois sortes de Hêtres.

Féves vénimeuses.

(70) L'Auteur les appelle mal à propos *Mansamilbias*.

FINCH. 1607.

épaisse, qui est un peu dentelée sur les côtés, & qui n'a pas moins de neuf pouces de long sur cinq pouces de large. Elle contient cinq longues féves, que les Négres appellent *Quenda*, & qu'ils croyent fort dangereuses.

Kambe, bois de teinture.

Les Négres plantent des patates; & plus loin dans les terres, ils cultivent du coton, nommé parmi eux *Innumma*, dont ils font d'assez bon fil & des étoffes larges d'un quart. Ils ont un bois, qu'ils nomment *Kambe*, qui leur sert à teindre en rouge leurs bourses & leurs nattes. Leur limonier ressemble au pommier sauvage. Sa feuille est mince, comme celle du saule. Il est rempli de pointes, & porte une prodigieuse quantité de fruits, qui commencent à meurir au mois d'Août, & qui demeurent sur l'arbre jusqu'au mois d'Octobre.

Poivre de Guinée.

Le poivre de Guinée, qui porte ici le nom de *Bangue*, croit naturellement dans les bois, mais il n'y est pas fort abondant. Sa plante est petite, assez semblable à celle du *Troëne*, & chargée de petites feuilles fort minces. Son fruit ressemble à l'épinevinette. Il est d'abord très-verd, mais en meurissant il devient rouge. Quoiqu'il ne se réunisse point en grappe, il s'en trouve de côté & d'autre deux ou trois ensemble, autour de la tige. Le *Pene*, dont on a déja parlé, & dont les Négres de ce Pays composent leur pain, est une plante fort mince, qui ressemble à l'herbe ordinaire, & dont les petites tiges sont couvertes de graines, qui n'est renfermée dans aucune espece d'envelope. Suivant l'Auteur, c'est la même graine que les Turcs appellent *Kuskus* & les Portugais *Ysunde*. Finch remarqua aussi des arbres qui ressemblent au saule, & qui portent des fruits semblables à la cosse des pois.

Pene.

Noix de Kola ou Gola.

Plus loin dans l'intérieur des terres, il croît un fruit nommé *Gola* ou *Kola*, dans une coque assez épaisse. Il est dur, rougeâtre, amer, à peu près de la grosseur d'une noix, & divisé par divers angles. Les Négres font des provisions de ce fruit, & le mâchent, mêlé avec l'écorce d'un certain arbre. Leur maniere de s'en servir n'a rien d'agréable pour les Européens. Celui qui commence à le mâcher le donne ensuite à son voisin, qui le mâche à son tour, & qui le donne au Négre suivant. Ainsi chacun le mâche successivement, sans rien avaler de la substance. Ils le croyent excellent pour la conservation des dents & des gencives. Les Chevaux n'ont pas les dents plus fortes que la plûpart des Négres. Ce fruit leur sert aussi de monnoye courante, & le Pays n'en a pas d'autte (71).

L'Auteur du *Golden Trade* (72) observe que le kola est fort estimé des Négres qui habitent les bords de la Gambra, & que les Anglois ne lui donnent pas d'autre nom que celui de noix. Elles ressemblent, dit-il, aux châtaignes de la plus grosse espece, mais leur coque est moins dure. Le goût en est amer. On en fait tant de cas parmi les Négres, que dix noix de kola font un présent digne des plus grands Rois. Après en avoir mâché, l'eau la plus commune prend le goût du vin blanc & paroît mêlée de sucre. Le tabac même en tire une douceur singuliere. On n'attribue d'ailleurs aucune autre qualité au kola. Les personnes âgées, qui ne sont plus capables de le mâcher, le font broyer pour leur usage. Mais ce n'est pas le Peuple qui peut se pro-

Ses propriétés.

(71) Voyez la Relation de Finch, Vol. I. de Purchass, p. 414.

(72) Jobson étoit alors à Tobabo Konda, Port de Setiko. Voyez ci-dessus sa Relation.

curer

curer un ragoût si délicieux, car cinquante noix (73) suffisent pour acheter une femme. On en fit présent de six à Jobson, mais il n'eut jamais l'occasion d'en voir croître sur l'arbre. Les Portugais prétendent que le kola vient du Pays de l'or, & que les Négres de la Gambra le reçoivent dans une grande Baye au-delà de Cachao (74), où ils trouvent d'autres Négres qui leur apportent de l'or & quantité de kola. Cependant Jobson remarque qu'on le trouve plus cher à mesure qu'on descend la Riviere, & que plus haut, les Négres l'ont avec plus d'abondance, sans qu'il ait pû découvrir (75) d'où ils le reçoivent. Ils paroissoient surpris que les Anglois ne l'estimassent pas autant qu'eux. Jobson se proposoit d'en apporter quelques noix en Angleterre, mais il s'àpperçut qu'il s'y forme des vers, & qu'elles ne peuvent se conserver (76).

FINCH. 1607.

D'où elle vient. Sa cherté.

Barbot décrit l'arbre qui produit cette fameuse noix. Il lui donne le nom de *Froglo*. Il assure que la Région de Sierra-Léona en est remplie; qu'il est d'une hauteur (77) médiocre; que la circonference du tronc est de cinq ou six pieds; que le fruit ressemble (78) aux châtaignes, & qu'il croît en pelotons de dix ou douze noix, dont quatre ou cinq sont sous la même coque, divisées par une peau fort mince; que le dehors de chaque noix est rouge, avec quelque mélange de bleu; que si elle est coupée, le dedans paroît d'un violet foncé. Les Négres & les Portugais en demandent sans cesse, comme les Indiens ne demandent que leur arrak & leur bétel. Il ne vient qu'une fois chaque année, continue Barbot, il est d'un goût qui tire sur l'amer; il fait trouver l'eau fort agréable; & il est fort diuretique. Les Négres en font un commerce considérable dans les terres. Ils en fournissent une race d'Hommes blancs, qui viennent le prendre de fort loin; & le même Auteur apprit des Anglois de l'Isle de *Bensé*, qu'il en passe tous les ans par terre, une fort grosse quantité à Tunis & à Tripoli (79).

Description de l'arbre qui la porte.

Malgré des témoignages si formels, Labat prétend que le kola vient de l'intérieur des (80) terres, environ trois cens lieues au-delà de Vintain en remontant la Gambra. Il avoue qu'il en croît une petite quantité à Sierra-Léona; mais il assure qu'il n'est pas si estimé que celui des terres; que le fruit est enveloppé de deux peaux; la premiere, grise, dure, forte & cassante; la seconde, qui touche à la chair, blanche & foible. Lorsque le fruit vient à sécher; qu'il est extrêmement amer & d'une qualité astringente; qu'il fait trouver l'eau fort agréable; que plusieurs le croyent pernicieux à l'estomach; qu'il communique une couleur jaune aux dents & à la salive; enfin, que pour la forme, la grosseur, l'odeur, la couleur & le goût il ressemble entiérement à la châtaigne. A l'égard de l'arbre, il se plaint de n'en avoir pas trouvé de bonne description dans ses Mémoires (81).

Opinion de Labat.

Finch observe que la Baye de Sierra-Léona produit beaucoup d'huîtres, &

Huîtres qui s'attachent aux arbres.

(73) Le prix des femmes doit être augmenté; car Moore (p. 132), dit qu'elles coutent aujourd'hui jusqu'à deux cens noix.

(74) Il paroît que c'est la Baye de Sierra-Léona.

(75) Il ne prit pas sans doute le soin de s'en informer.

(76) Jobson, p. 134.

(77) Il dit ailleurs (p. 101) que l'arbre est fort haut.

(78) Voyez la figure.

(79) Barbot, p. 101. & 113.

(80) Au reste Moore dit la même chose, avec moins d'étendue & de circonstances, p. 132.

(81) Afrique Occidentale, Vol. V. p. 8.

FINCH. 1607.

qu'elles s'attachent sur le rivage aux pieds de certains arbres (*) de la forme du saule, mais qui ont la feuille plus large & de l'épaisseur du cuir, avec de petits boutons comme ceux du cyprès. Les branches des mêmes arbres sont de la grosseur d'une canne ordinaire, unies au dehors & moelleuses dans l'intérieur. Celles qui s'abaissent jusques dans l'eau sont si couvertes d'huîtres, qu'on s'imagineroit que c'est l'arbre même qui les produit avec le secours de l'eau salée.

Differentes especes de poissons.

La Baye est remplie de poisson de toutes les especes, telles que le *Mullet*, la *Raye*, la *Vieille*, le *Brochet*, le *Gardon*, le *Cavallos*, qui ressemble au Maquereau, l'*Epée*, dont la tête se termine en effet par une sorte d'épée, dentelée des deux côtés comme une scie, le *Schark* ou le *Requin*, le *Chien* de mer, le *Scharker*, qui ressemble au Requin, excepté que sa tête se termine dans la forme (82) d'une pelle; le *Cordonnier*, qui a des deux côtés de la tête une espece de barbe ou de soie pendantes, & qui grogne comme le Cochon, &c. Finch prit, dans l'espace d'une heure, six mille Poissons de la forme de l'Able.

Oiseaux de mer.

La Côte n'est pas moins abondante en toutes sortes d'Oiseaux, parmi lesquels on voit des Pélicans blancs, de la grosseur de nos Cygnes, avec un bec fort gros & fort long, des Hérons, des Corlues, des Outardes, l'Oiseau qu'on appelle Œil de Bœuf, & quantité d'autres dont l'espece n'est pas connue dans nos climats. On trouve dans les terres un grand nombre de Perroquets gris, de Pintades aussi grosses que les Faisans & d'un fort beau plumage, mais fort nuisibles aux Plantations de riz; de Porcs-épis, & de Singes. Les montagnes voisines renferment des Lyons, des Tigres & des Léopards. Finch ne vit que trois Eléphans dans le Pays; mais plus loin dans les terres, il s'en trouve un grand nombre. Les Négres lui parlerent d'un animal fort étrange, que son Interpréte, nommoit *Carbuncle*. On le voit souvent, mais toujours pendant la nuit; & sa tête jette un éclat surprenant qui lui sert à trouver sa pâture. L'opinion des Habitans est que cette lumiere vient d'une pierre qu'il a dans les yeux ou sur le front. S'il entend le moindre bruit, il couvre aussi-tôt cette partie brillante, de quelque membrane qui en dérobe l'éclat. Finch trouva l'air fabuleux à ce récit.

Animal nommé *Carbuncle*.

Le Pays ne porte que des vivres.

Le Pays n'a rien d'ailleurs qui puisse exciter l'avidité des Marchands; mais plus haut, l'on trouve de l'or & de l'ivoire, que les Portugais vont prendre en échange, dans certains tems de l'année, pour du riz, du sel, des colliers de verre, des sonnettes, de l'ail, des bouteilles de France, des chaudrons de cuivre, des couteaux, des bonnets, de la toile, des bassins de léton, des barres de fer & d'autres marchandises communes. Dans la Baye de Sierra-Leona, toutes ces commodités (83) ne servent qu'à se procurer des rafraîchissemens & des provisions.

(*) Ces arbres sont une espece de Mangles, que Labat appelle *Paletuniers*, & les Anglois *Mangroves*.

(82) Il semble que c'est le *marteau*, ou le *Pantouflier*.

(83) Voyage de Finch, dans Purchass, Vol. I. p. 416.

§. II.

Description de Sierra-Léona par Villault de Bellefond.

Villault. 1666.

Nom que les Mores lui donnent.

Les Mores donnent au Pays de Sierra-Léona le nom de *Bulombel* (84) qui signifie *grande Contrée*. Les Portugais n'ont pas eu d'autre raison que la hauteur des montagnes & la multitude des Lyons qu'elles contiennent, pour le nommer *Sierra-Léona*, ou Montagne des Lyons.

Etendue du Pays.

Cette Région commence fort loin à l'Est dans les terres, & finit vers le Nord-Ouest, au Cap Ledo. De cette pointe, en s'avançant dans la Riviere, on trouve plusieurs Bayes, dont la quatriéme s'appelle *Baye de France*, soit parce que les François étoient autrefois en possession de cette Côte, ou parce qu'ils y brûlerent une Ville. Cette Baye est la seule où l'on trouve de l'eau fraîche, dans trois différens Ruisseaux. Villault eut la curiosité de visiter une des sources. Il fit une lieue à pied jusqu'aux montagnes; mais il découvrit les traces d'un si grand nombre de bêtes féroces, dont l'aspect seul est terrible, qu'il prit le parti de retourner au rivage. Dans la suite il apprit d'un Portugais que la source qu'il avoit cherchée est au milieu des bois, à quinze lieues de la Mer, & qu'il n'auroit pû s'obstiner dans son dessein, sans s'exposer à devenir la proye des Tygres, des Eléphans & des Crocodiles, qui ne sont pas en moindre nombre que les Lyons dans les Montagnes.

Sources d'eau inaccessibles.

Royaumes de Burré & de Bulom.

Les parties Septentrionales du Pays sont fort basses. Elles dépendent du Roi de Bulom, comme celles du Sud sont soumises au Roi de Burré. Le Royaume de Bulom est peu connu des François & des Hollandois. L'affection des Habitans s'est déclarée pour les Anglois, & pour les Portugais, dont plusieurs s'y sont formés des Etablissemens.

Productions du Pays.

Le Pays produit beaucoup de riz, de millet, de maïz, & une sorte de bled de Turquie. C'est de ce bled que les Habitans font leur pain, mais il y en a de si barbares, qu'ils mangent le riz crû, en se contentant de le tremper dans l'eau de mer. Les alimens communs sont le poisson & les fruits. On trouve en abondance toutes sortes de fruits rouges, des figues, des poires, des prunes, des oranges, des citrons; & une sorte de châtaigne, qui sans être aussi bonne que celle de l'Europe, a la vertu (85) d'appaiser la plus grande soif. Les montagnes sont couvertes d'arbres qui produisent de la gomme, & qui offrent une verdure continuelle, la plûpart assez semblables à notre laurier.

Les Animaux.

On y trouve un grand nombre de Chévres, de Porcs, de Lyons, de Tigres, d'Eléphans, de Sangliers, de Cerfs & de Chevreuils. Les derniers surtout y sont si communs, que les Habitans en apportent jusqu'aux Vaisseaux & les donnent presque pour rien. S'il en faut croire les Mores & les Portugais, on rencontre dans les montagnes des Serpens si monstrueux, qu'ils (86) seroient capables d'avaler un homme entier. Les Mores sont en guerre perpétuelle avec ces monstres, & connoissent l'usage de certaines herbes qui sont un remede infaillible contre leurs morsures.

(84) D'autres disent Bolmberre, c'est-à-dire, *bonne basse terre*. *Bolm* signifie *bas*.

(85) C'est apparemment la noix de kola.

(86) Les Portugais, dans ces Régions, ont autant de goût pour les fables que la plûpart des Négres.

VILLAULT. 1666.

Guerre des Mores contre les Singes & les Eléphans.

Les Singes se rassemblent en troupes nombreuses, & détruisent tous les champs cultivés dont ils peuvent s'approcher. Leurs ravages inspirent pour eux une haine implacable aux Habitans. Les Eléphans sont l'objet d'une autre guerre pour les Mores. On les voit sans cesse à la chasse de ces animaux. Ils s'enrichissent de leurs dents & s'engraissent de leur chair. L'Auteur ayant goûté de la chair d'Eléphant, assure que loin d'être mauvaise, elle approche beaucoup du Bœuf.

Ville de Burré & ses Habitans.

Quelques François, qui avoient fait le Voyage de Burré, apprirent à Villault que cette Ville ne contient pas plus de trois cens maisons, que le Palais du Roi est au centre, & n'a pas beaucoup d'apparence. Par d'autres informations, l'Auteur se crut certain que Burré a quatre ou cinq cens Habitans, sans y comprendre les enfans & les femmes, que le Monarque régnant se nommoit *Felipe*, qu'il avoit embrassé le Christianisme, & qu'il entretenoit à sa Cour un Jésuite & un Capucin.

Odieuse prostitution des Femmes.

La plûpart des Habitans de Sierra-Léona sont d'une belle taille. On en voit peu qui ayent le nez plat & comme écrasé. Ils sont plus doux & plus civils que ceux du Cap-Verd. On ne les voit jamais nuds, & la plûpart sont vêtus modestement. Les femmes au contraire connoissent peu la modestie. Elles sont généralement communes. Un homme en prend le nombre qu'il desire, & les prostitue aux Etrangers comme il le juge à propos. Celle néanmoins qui tient le premier rang & qui porte proprement le titre de femme, est gardée avec beaucoup de précaution. Aussi toutes les autres ne passent-elles que pour des concubines.

Maisons des Habitans & leurs armes.

Dans l'Isle de Saint-André, Villault eut la curiosité de voir une de leurs maisons. Il la trouva composée de bois & de terre, avec une petite fenêtre couverte de feuilles, un trou pour servir de porte, & un peu de feu au centre. Les Habitans prennent leur repos sur une natte, qui est étendue dans un coin, & ne s'y placent jamais sans avoir leurs armes à leur côté. C'est ordinairement une épée, une dague, des dards, un arc & des fléches. La pointe de leurs fléches est empoisonnée du jus d'un fruit verd, de la longueur d'une rave. Ce poison est si prompt & si subtil, que la guérison est presque impossible. On trouve parmi les Habitans quelques armes à feu, qu'ils aiment passionnément, & dont ils se servent avec beaucoup d'adresse.

Leur Religion,

Les Portugais qui sont établis dans le Pays ont converti quantité de Négres au Christianisme. Tout le reste est partagé entre le Mahométisme & l'Idolâtrie. Les Idolâtres adorent quelques ridicules figures, ausquelles ils donnent le nom de Fétiches ou de Dieux. Ils leur adressent des prieres soir & matin; & s'ils ont quelques mets un peu plus délicats que leur nourriture ordinaire, tels que du Poisson, de la Volaille ou du vin de Palmier, ils commencent par les mettre à terre, devant leurs divinités.

& leur superstition.

Villault entendant un jour prononcer, par un More, les noms d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, lui demanda quel étoit le sens de cette invocation. Le More répondit que c'étoit un remerciement qu'il faisoit à ses Fétiches, pour l'avoir conservé sur mer, & que tous les Mores (87) s'acquittoient de ce de-

(87) On doit donc supposer qu'ils n'étoient pas Mahométans, sur-tout lorsqu'ils adoroient des images. Barbot dit qu'il ne put découvrir de Mahométans à Sierra-Léona. Cependant Villault en reconnoît ici.

voir dans les mêmes occasions. Ils portent tous quelques-uns de ces Fétiches dans de petits sacs, sur la poitrine ou sur les épaules; & jamais ils ne manquent de leur offrir à manger le soir & le matin. Ils les parent de *Rassade*, & de petits colliers de verre coloré; c'est-à-dire, de ce qu'ils regardent eux-mêmes comme le plus riche ornement du monde.

Villault. 1666.

Ils parlent tous la langue Portugaise. Dans la crainte de s'enivrer, ils boivent peu de liqueurs fortes, sur-tout lorsqu'ils sont avec les Européens. Les marchandises ordinaires du Pays sont le riz, l'ivoire, la civette, & quelquefois un peu d'ambre gris. Sur toute la Côte, il n'y a point de lieu où le Commerce se fasse avec tant d'avantage. Il est rare qu'il produise moins de cent pour cent. Mais le profit des Portugais est encore plus considérable, parce qu'ils achetent plus loin, dans l'intérieur des terres, l'ivoire qu'ils revendent sur la Côte aux Marchands.

Leur commerce.

La Riviere, qui est connue sous le nom de Sierra-Léona, porte aussi ceux de Mitomba & de Tagrin. Elle vient de fort loin dans les terres, & vers son embouchure elle n'a pas moins de trois lieues de largeur; mais à quatorze ou quinze lieues de la Mer elle se resserre à la largeur d'une lieue. Le Port n'a pas plus de deux brasses de fond. En y entrant, l'on est obligé de tirer autant qu'on peut vers les montagnes, au long desquelles on trouve dix, douze, & jusqu'à seize brasses.

Divers noms de la Riviere de Sierra-Léona.

Cette Riviere est bordée de certains arbres, nommés Mangles, dont les branches ne s'étendent jamais plus loin l'une que l'autre; mais leurs pointes se courbent, & n'ont pas plutôt touché à la terre ou à l'eau, qu'y prenant racine, elles forment des hayes qui ont quelquefois vingt ou trente pieds d'épaisseur. Il y a dans la même Riviere plusieurs petites Isles, la plûpart habitées & couvertes d'arbres verds, sur-tout de Palmiers, dont les Habitans tirent beaucoup de vin.

Hayes fort singulieres.

Pendant que Villault étoit à Sierra-Léona, en 1666, les Anglois avoient un magasin, dans la plus fertile & la plus belle de ces Isles. Leur maison étoit bâtie de brique & de pierre de taille. Elle avoit pour sa défense quatre pieces de canon, de quatre livres de balle. Un beau bois de Palmiers, dont elle étoit entourée, lui fournissoit abondamment du vin. On voyoit d'un côté quinze ou vingt cabanes, qui servoient de logemens aux Habitans naturels, & de l'autre une source d'eau vive.

Comptoir que les Anglois avoient sur la Riviere.

§. III.

Autre description de Sierra-Léona, par Jean Barbot.

Barbot. 1678.

IL est difficile de fixer les bornes de cette Région, de tout autre côté que l'Ouest, où elle est arrosée par la mer. Quelques Voyageurs la font commencer au Cap Verga du côté du Nord. Mais les terres étant fort basses vers le Nord, c'est proprement le Sud de la Riviere de Mitomba qui doit porter le nom de Sierra-Léona, c'est-à-dire de Montagne. A l'égard de cette dénomination, quelques-uns tirent son origine du bruit de la mer, dont les battemens, contre un rivage couvert de rocs, ressemblent au rugissement des Lions; d'autres, du grand nombre de ces animaux qui habitent les montagnes (88).

Bornes & noms du Pays.

(88) Description de la Guinée par Barbot, p. 96 & 102.

BARBOT. 1678.

Malignité du climat.

Quoique les jours d'Eté soient fort chauds dans le Pays plat & ouvert, les vents du Sud-Ouest y apportent de la fraîcheur pendant l'après-midi. Mais la chaleur est insupportable dans les parties montagneuses, à cause des bois & des Forêts. En général, on peut dire que c'est une Région fort mal saine pour les Européens ; témoins tous les Anglois qui sont morts dans l'Isle de *Bense*. La pluye & le tonnerre y regnent continuellement pendant six mois, avec une chaleur si maligne aux mois de Juin & de Juillet, qu'on est obligé de se tenir renfermé dans les hutes. L'air, corrompu par tant de mauvaises influences, y produit en un instant des Magots sur les alimens & sur les habits. Quelquefois, les tornados y sont capables de causer de l'épouvante. Une épaisse obscurité, qui ne se dissipe pas un moment dans le jour, semble changer la face de la nature, & rend la vie presque insupportable. Le Pays de Sierra-Léona est habité par deux Nations différentes, dont l'une se nomme les *Vieux Capez*, & l'autre les *Kombas-Manez*. Les Capez passent pour les plus polis de tous les Négres. Les Manez au contraire forment un Peuple barbare, audacieux, incapable de repos, qui est même regardé (89) comme antropophage, suivant la signification du nom *Manez* dans la langue du Pays. Les Portugais de Congo & d'Angola, prennent les Kombas-Manez pour la même race que les *Jagos* & les *Galus*, qui habitent l'Est & le Nord-Est de Congo, & qui ont été long-tems la terreur de plusieurs autres Peuples Négres. Ils les croyent tous descendus des *Galas Monous*, qui habitent dans les terres, fort loin de la Riviere de Sestre ou Sestos. Ces Manez & ces Capez n'ont pas cessé d'être en guerre depuis l'année 1505, que les premiers sortant de l'intérieur des terres, vinrent fondre sur la Côte, dont les Capez étoient anciens Habitans; dans la cruelle résolution de ruiner leur Pays & de les vendre aux Portugais, nouvellement établis dans cette partie de l'Afrique. Mais le Pays leur parut si bon & si fertile, qu'ils prirent le parti de s'y arrêter. Ils vendirent les Capez, qu'ils firent prisonniers, & dévorerent ceux qui étoient morts dans le combat. Cependant le désespoir ayant ranimé ce malheureux Peuple, il fut impossible à ces barbares ennemis d'exécuter entiérement leur dessein. Ils ont conservé seulement les terres dont ils s'étoient mis en possession, & toujours animés de la même fureur, ils n'ont pas cessé d'entretenir la guerre avec leurs voisins. Une si longue haine n'a pû manquer d'être funeste aux deux Nations, mais sur-tout aux Capez, dont elle a détruit un grand nombre. On en a vû qui dans la crainte de tomber tôt ou tard entre les mains de leurs ennemis, qu'ils regardent toujours comme des antropophages, ont pris volontairement le parti de se vendre aux Portugais pour l'esclavage. Tandis que Barbot étoit dans le Pays en 1678, la guerre y étoit fort ardente, & les Capez se préparoient à recevoir vigoureusement leurs voisins. Cependant il assure que les attaques ne sont plus aussi sanglantes qu'autrefois, & que le commerce des Européens commence à rendre les Manez plus traitables que leurs ancêtres.

Capez & Manez, deux Nations qui y habitent.

Les Manez commencent à s'apprivoiser.

On prétend que ces deux Peuples ont une sorte de soumission pour le Roi de *Quoja*, qui fait sa résidence près du Cap *Monte*. *Flansire*, un des prédécesseurs de ce Prince, les ayant subjugués, la postérité royale du vainqueur

(89) Il n'en faut pas conclure qu'il le soit; car c'est l'usage entre les Nations barbares d'attribuer cette odieuse qualité à leurs ennemis.

continue de leur donner des Gouverneurs ou des Vicerois, sous le titre de *Dongahs*. Mais les freres d'un de ces Dongahs se diviserent ensuite par des guerres qui ruinerent la forme établie. Pendant le séjour de l'Auteur en Afrique, le plus jeune, nommé Jean *Thomas*, alors âgé de soixante-dix ans, possédoit à titre de patrimoine le Village de *Tombey*, qui n'est qu'à quatre lieues de la Baye de France, une lieue au-dessus du Village de *Bagos*, près duquel (90) on voit quantité de grands arbres. La plûpart des Anglois jettent l'ancre devant Tombey, qui est l'endroit le moins éloigné de leur établissement. On peut mouiller devant la Baye de France sur seize & dix-huit brasses d'un fond de vase. Barbot ajoûte que le Village de Bagos (91) est situé à quatre lieues de l'Aiguade, contre un petit bois, & qu'il a du côté de l'Est celui de Tombey, d'où la vûe s'étend fort agréablement jusqu'à l'Isle de Tasso, qu'on prendroit dans l'éloignement pour la terre ferme.

BARBOT. 1678.

Villages de Tombey & de Bagos.

Le Nord de la Riviere de Mitomba, vers l'embouchure, est soumis à deux petits Rois; celui de Burré au Sud, & celui de Bulm au Nord. Du tems de l'Auteur, le Roi de Bulm se nommoit *Antonio Bumbo*. Celui de Burré fait ordinairement sa résidence dans une Ville du même nom, qui est composée d'environ trois cens cabanes, & de cinq cens Habitans, sans y comprendre les enfans & les femmes. Les Missionnaires Portugais ont converti au Christianisme le Roi de Bulm & quelques-uns de ses Sujets. Dans le langage du Pays, Bulm signifie basse terre, d'autres le prononcent *Bulem* & Bulon, en y ajoûtant *Berre*, qui signifie *bon*, & forment ainsi le nom de *Bulemberre*.

Pays qui bordent la Riviere.

La Côte de Bulm est basse & platte en comparaison de celle de Burré ou de Timna, près de laquelle sont les fameuses montagnes que les Portugais ont nommées Sierra-Léona. Elles forment une longue chaîne; & si l'on excepte celles des Amboses, on n'en connoît pas de plus hautes au Nord & au Sud de la Guinée. L'intérieur de ces montagnes renferme tant de détours, & des abîmes si creux, qu'un seul coup de canon tiré dans la Baye cause d'étranges retentissemens. Ceux du tonnerre n'y paroissent pas moins surprenans, quand on les entend pour la premiere fois. C'est delà que les Portugais ont donné aussi à ces montagnes le nom de *Montes Claros*.

Montes Claros; d'où leur vient ce nom.

A l'Ouest, on voit une pointe montagneuse, mais plus basse que les montagnes mêmes, qui s'étendant assez loin dans la Mer forme une espece de peninsule. Les Négres qui veulent gagner la Mer, y transportent leurs canots sur leurs épaules, pour s'épargner la peine de ramer en sortant de la Baye. Cette pointe porte le nom de Cabo Ledo ou de Tagrim. D'autres la nomment Tangaraiin. Suivant les observations de l'Auteur (92) elle est exactement à huit degrés trente minutes de Latitude du Nord. Il ajoûte que toutes les Cartes Hollandoises placent les Côtes de cette partie de la Guinée, trente degrés (93) plus au Nord qu'elles ne sont réellement; ce qui jette des erreurs dangereuses dans la navigation.

La durée du flux dans la Baye est de sept heures, & celle du reflux d'en-

Pointe de Tagrim ou Cap Ledo.

(90) Toutes ces situations n'ont pas été marquées dans les Cartes.

(91) Barbot, p. *96*. Cette description manque de netteté dans sa Relation.

(92) L'Auteur se trompe souvent sur les Latitudes; témoin celle du Cap-Verd qu'il donne fort différente de la vérité. Sa Carte même la marque différente de sa propre observation.

(93) L'Auteur a voulu dire 30 minutes.

BARBOT. 1678.

viron cinq heures. Le flux a son cours Nord-Est, & quart d'Est, & Est Nord-Est. Le reflux a le sien Sud-Ouest quart d'Ouest, & Ouest Sud-Ouest. Aux pleines Lunes, sur-tout depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Janvier, le tems est fort calme pendant toute la nuit, & jusques vers midi, qu'il s'éleve des vents frais, Sud-Ouest, Sud Sud-Ouest, & Ouest Sud-Ouest. Ils durent jusqu'à dix heures du soir, & le calme ne manque point alors de leur succéder. Il n'y a pas de Vaisseaux qui ne puissent mouiller librement hors de la Baye & dedans, sur sept ou huit brasses d'un bon fond de sable rouge. Plus on approche de la Côte de Burré, plus on trouve l'eau profonde, parce que les terres y sont beaucoup plus hautes.

Ce qu'on connoît de la Riviere de Sierra-Leona ou Mitomba.

La Riviere de Sierra-Léona vient de fort loin dans les terres. Un Négre voulut persuader à l'Auteur qu'elle a sa source en Barbarie. Il assuroit qu'ayant long-tems exercé le commerce sur ses bords, il avoit vendu fort souvent du Kola & des Esclaves à des Peuples que Barbot prit, sur sa description, pour des Mores & des Arabes. Quoiqu'il en soit, cette Riviere porte le nom de Mitomba, jusqu'à vingt-cinq ou trente lieues de son embouchure, & n'est pas connue plus loin des Européens. Elle a du côté du Sud une Ville nommée Las Magoas, où la permission de résider pour le Commerce n'est accordée qu'aux Portugais. Les Habitans viennent seulement dans la Baye, pour y faire des échanges avec les François & les Anglois, lorsqu'ils y voyent entrer leurs Bâtimens (94).

Isles de la Riviere.

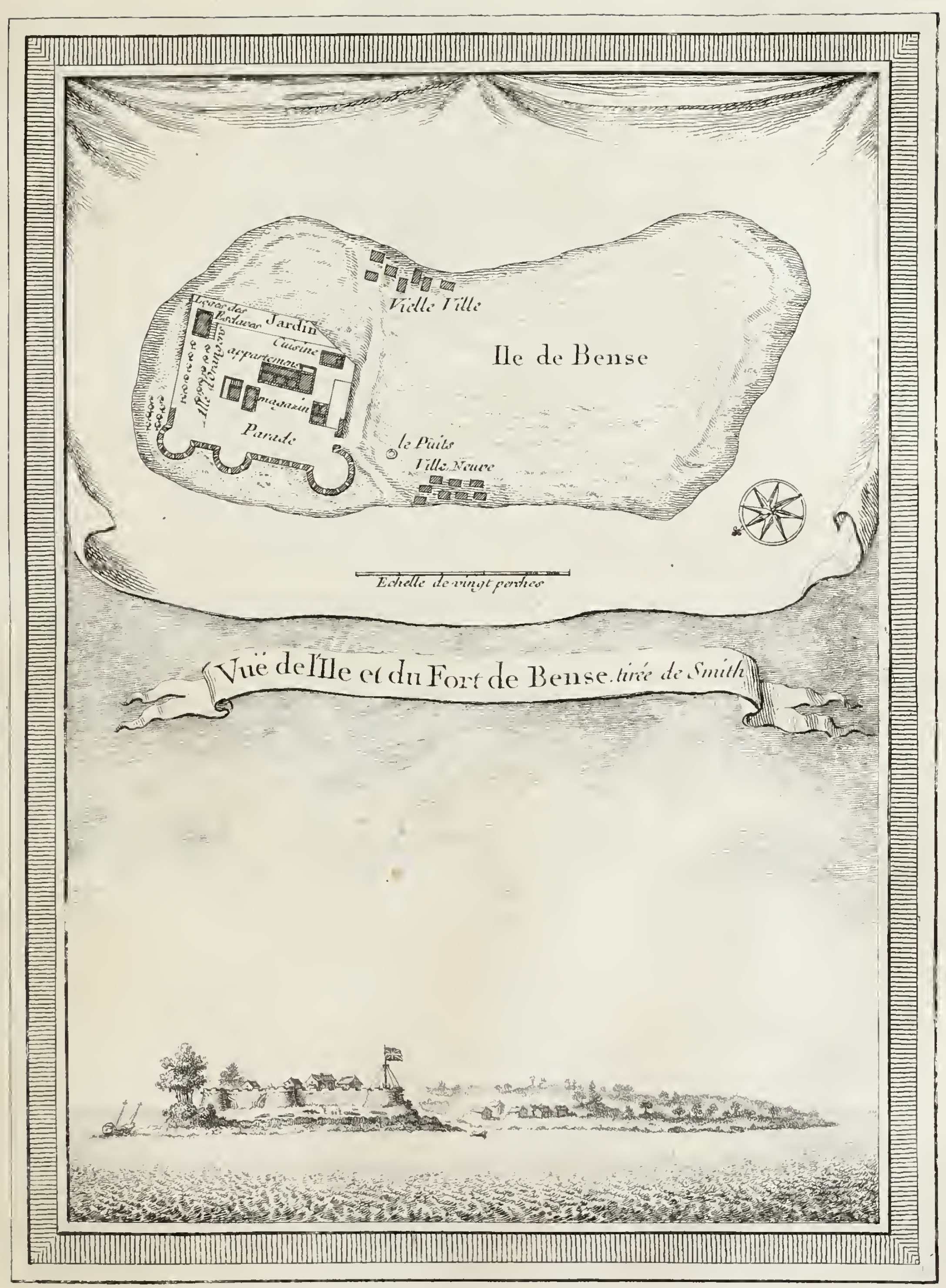
A l'entrée de la Riviere on voit plusieurs petites Isles, & quantité de petits rocs qui ressemblent à des tas de foin. Les principales Isles sont celles de Togu, de Tasso & de Bense. Dans l'Isle de Bense, qui est à neuf lieues de la rade, les Anglois ont élevé un petit Fort, vis-à-vis l'habitation de Jean Thomas; mais il n'a rien de plus considérable que l'avantage de sa situation, sur un roc, dont l'accès est si difficile qu'il y a fallu tailler des degrés. Ce Fort, qui sert de magasin à la Compagnie Royale d'Afrique, est bâti de pierre & de chaux. Le mur en est bas. Il est flanqué d'une terrasse montée de cinq canons, & revêtu d'une courtine qui en a quatre pieces, avec une plate-forme qui en a six. Son meilleur édifice est le logement des Esclaves. Ordinairement la Garnison est composée de vingt Blancs & de trente Gromettes, ou Négres libres, qui habitent un petit Village sous le canon du Fort. L'Isle a peu d'étendue, & le terroir en est stérile. Le même Auteur fait une description plus avantageuse du Fort, dans un autre endroit; mais il parle alors de l'année 1704. Il le trouva, dit-il, fort bien bâti, avec quatre bastions réguliers, de très-beaux magasins, & plusieurs logemens. Les murs étoient montés de quarante-quatre pieces de canon; & sur une plate-forme qui couvroit la porte, il y en avoit quatre d'une grosseur extraordinaire. Mais le 17 Juillet de la même année, deux Vaisseaux de guerre François, sous le commandement du Sieur Guerin, se saisirent de cette Place sans aucune résistance. Le Commandant ayant pris la fuite avec environ cent hommes, qui composoient sa Garnison, il n'y resta qu'un Canonier & dix ou douze Soldats, qui se rendirent après avoir tiré quarante ou cinquante coups. Les François raserent le Fort; mais ce ne fut pas sans en avoir tiré quatre mille (95) dents d'Eléphans,

Etablissement des Anglois dans celle de Bense.

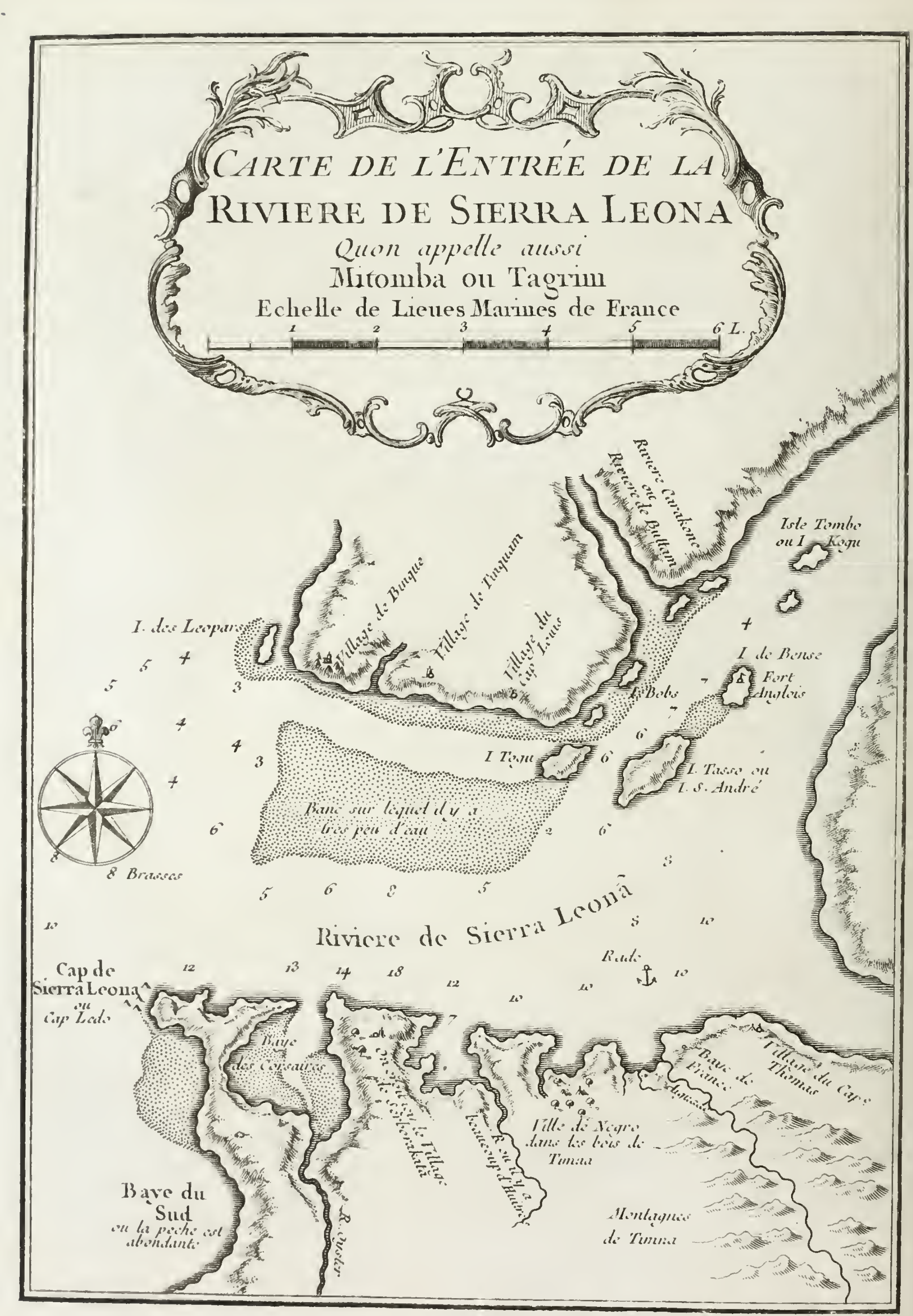
Diverses fortunes de leurs Forts.

(94) Barbot, p. 97.

(95) Il faut entendre sans doute le poids de quatre mille livres, car le sens naturel seroit incroyable.


Vielle Ville
Jardin
Cuisine
appartemens
magazin
Parade
Ile de Bense
le Puits
Ville Neuve
Echelle de vingt perches
Vuë de l'Ile et du Fort de Bense. tirée de Smith

T. III. N.° 3.


CARTE DE L'ENTRÉE DE LA
RIVIERE DE SIERRA LEONA
Quon appelle aussi
Mitomba ou Tagrim
Echelle de Lieues Marines de France
1 2 3 4 5 6 L.
Riviere Carakone ou Riviere de Bullom
Isle Tombe ou I. Kogu
Village de Buque
Village de Tinquam
Village du Cap Louis
I. des Leopars
I. de Bense
Fort Anglois
I. Bobs
I Togu
I. Tasso ou I. S. André
Banc sur lequel il y a tres peu d'eau
8 Brasses
Riviere de Sierra Leona
Rade
Cap de Sierra Leona ou Cap Ledo
Baye des Corsaires
Village du Cap Thomas
Baye de France
Ville de Negro dans les bois de Timna
Baye du Sud ou la peche est abondante
Montagnes de Timna
R. Custer

d'Eléphans, outre trois mille qu'ils avoient pris dans un petit Vaisseau qui étoit à l'ancre derriere l'Isle, & quantité d'autres marchandises propres au commerce du Pays (96).

Barbot. 1678.

Les Anglois avoient anciennement leur Comptoir dans l'Isle Tasso; mais en 1664, l'Amiral Ruyter, après son expédition de la Côte d'or, entra dans la Riviere de Sierra-Léona, détruisit le Fort Anglois, & fit un butin considérable. La Compagnie d'Angleterre entreprit de réparer cette perte, en faisant élever un autre Fort dans l'Isle de Kegu, pour la sûreté de son Commerce. Elle y avoit déja fait beaucoup de dépense, lorsque les Habitans du Pays, sur quelque défiance ou quelque sujet de mécontentement, prirent les armes, ruinerent le nouvel Etablissement, & forcerent les Anglois de chercher une autre retraite.

Les Portugais sont établis dans divers endroits du Pays, sur-tout à *Dondermuch*, ou *Domdomuch*; mais la jalousie du Commerce ne leur permet pas d'entretenir beaucoup de correspondance avec les Anglois de l'Isle de Bense.

Rivieres qui tombent dans celle de Sierra-Léona.

La Riviere de Mitomba reçoit dans son cours un grand nombre de petites Rivieres, dont les principales sont *Rio-Karakone*, qui vient du Nord, & celle de *Bonda* ou *Tomba*, ou *Sudmiguel*, qui vient du Sud-Est. Celle-ci sépare les Capez des Kombas-Manez, & reçoit des Bâtimens de charge. Le Pays qui la borde produit du bois de *Sandal*, que les Habitans appellent *Bomba*, & d'où elle tire son nom. Une troisiéme Riviere, dont l'Auteur ignore le nom, coule vers Forna de St Anna, au long du rivage méridional, & va se perdre dans la Baye, près de la Ville de Burré. Les Portugais remontent ces deux dernieres Rivieres dans leurs Brigantins & leurs Canots.

Les deux rives de la Mitomba sont fort bien peuplées. On y trouve quantité de Villages & de Hameaux, tels que Binque, Tinquam, & l'habitation du jeune Capitaine *Louis*. Le Pays est si fertile qu'il en a tiré, comme on l'a fait remarquer, le nom de Bumberre, ou bonne basse-terre. Le Roi de Bulm traite plus favorablement les Anglois que les autres Nations, quoiqu'il y ait quantité de Portugais dispersés dans ses Etats. Mais les Négres de Timna sont fort affectionnés aux François. Quelques-uns prétendent que le Village de Serborakata est situé entre le Cap Tagrim, & les montagnes à l'Est. Ils ajoûtent que deux lieues plus loin dans les terres, on rencontre une Nation sauvage & cruelle, nommée *Semaura*, qui est sans cesse en guerre avec les Habitans de Serborakata.

Négres cruels nommés Semauras.

Maison du Capitaine Thomas.

Le Village du Capitaine Jean Thomas, Gouverneur de ce Canton, est situé dans un bois, à l'Est Nord-Est du lieu que les François appellent la Fontaine de France. Il n'est composé que d'un petit nombre de hutes (97) rondes, dans le goût des maisons de la Gambra. Le Capitaine Thomas a défriché la terre autour de la sienne, dans un espace de cent pas quarrés, pour en tirer quelques fruits par la culture. Mais il a, vers l'Ouest, une plantation beaucoup plus étendue.

Baye & Fontaine de France.

La Baye de France, où l'on trouve la Fontaine du même nom, est éloignée d'environ six lieues du Cap Tagrim. On la distingue aisément à la couleur brillante du sable, qui se présente sur le rivage comme une voile étendue. Aussi n'y voit-on pas de rocs, qui rendent l'accès difficile aux Barques & aux

(96) Barbot, p. 428.

(97) Voyez la Figure.

BARBOT. 1678.

Chaloupes. La Fontaine est à quelques pas de la mer. C'est la meilleure & la plus commode de toute la Guinée. On y peut remplir cent tonneaux dans l'espace d'un jour. Elle vient du centre des montagnes de Timna, qui forment une chaîne d'environ quinze lieues, mais d'où les Tigres, les Lyons & les Crocodiles ne permettent pas d'approcher. Les eaux fraîches tombent du sommet des montagnes, & forment, en tombant, diverses cascades, avec un très-grand bruit. Ensuite se réunissant dans une espece d'étang, leur abondance les fait déborder, pour se répandre sur un rivage sabloneux, où elles se rassemblent encore dans un bassin qu'elles se forment au pied des montagnes. De-là elles recommencent à couler sur le sable, & se perdent enfin dans la mer. Barbot représente ce lieu comme un des plus délicieux endroits de la Guinée. Le bassin qui reçoit toutes ces eaux est environné de grands arbres d'une verdure continuelle, qui forment un ombrage délicieux dans les plus grandes chaleurs. Les rochers mêmes, qui sont dispersés aux environs, contribuent à l'embellissement du lieu. C'étoit dans cette agréable retraite que l'Auteur prenoit souvent plaisir à faire ses repas.

Beauté de cette Fontaine.

Ses eaux sont quelquefois dangereuses.

Cependant il faut observer qu'au commencement de l'hiver, ou de la saison des pluyes, sur-tout au mois d'Avril, l'eau de cette fontaine a des effets dangereux. On les attribue à l'excès de la chaleur, qui a corrompu la terre, & fait périr quantité d'animaux vénimeux. Toutes ces matieres malignes étant entraînées par les ruisseaux qui descendent alors à grands flots, y répandent une infection dont quantité de Matelots se sont ressentis. On doit se garder, dans le même tems, de manger trop de fruit & de boire trop d'eau, si l'on ne veut être bien-tôt atteint d'une sorte de maladie pestilentielle, qui cause presque infailliblement la mort.

Droits pour le bois & l'eau.

Les droits, pour la liberté de prendre de l'eau & du bois, ne montent qu'à trois ou quatre écus de France, en petites merceries qu'on donne au Capitaine Thomas. Le lieu où le bois se coupe est à cent pas de la Fontaine, au Nord-Est. Le travail est difficile, parce que les arbres sont fort serrés; mais rien n'est si facile que le transport, à si peu de distance du rivage.

Productions du Pays.

Le Pays est rempli de riz & de millet. Aussi les Habitans n'ont-ils guéres d'autre nourriture. Les femmes broyent le riz dans des troncs de bois creusés & le font cuire en forme de balles. Il se trouve des Négres qui ne font que le tremper dans l'eau de la mer, & qui le mangent sans autre préparation. Ils ont des limons, des bananes, de petites oranges, qui ont beaucoup de jus, du manioke ou de la cassave, & du poivre de Guinée, mais en petite quantité. Leur raisin sauvage est assez agréable. Plus haut sur la riviere, vers l'établissement des Anglois, les oranges, les limons, les bananes, les figues des Indes, les ananas, les melons d'eau, les ignames ou les *yams*, les patates, les poires sauvages, les prunes blanches, différentes sortes (98) de légumes, & les noix de kola sont dans une extrême abondance. On voit les Négres apporter ces provisions, dans leurs Canots, aux Vaisseaux qui entrent dans la rade. Ils sont ordinairement cinq ou six, qui rament debout, avec de longues pelles, fort semblables à celles du Cap Lopez.

Ils ont une grande multitude de Coqs & de Poules, de Chévres, de Porcs, & d'autres animaux privés, qu'on achete d'eux pour un peu d'eau-de-

(98) Barbot, p. 99 & suivantes.

vie & quelques couteaux. Les cantons montagneux ſont remplis d'Eléphans, de Lyons, de Tigres, de Sangliers, de Cerfs, de Daims, de Chevreuils, de diverſes eſpeces de Singes, & de monſtrueux Serpens. Mais les Singes, ſur-tout, ſont en ſi grand nombre, que parcourant le Pays en troupes, ils portent le ravage dans toutes les Plantations. On en diſtingue particuliérement trois ſortes: les uns nommés *Barrys*, d'une taille monſtrueuſe, qu'on accoutume dans leur jeuneſſe à marcher droits, & qui ſe forment par degrés à broyer les grains, à puiſer de l'eau dans des calebaſſes, à l'apporter ſur leur tête, & à tourner la broche pour rôtir les viandes. Ces animaux aiment ſi paſſionnément les huîtres, que dans les baſſes marées, ils s'approchent du rivage entre les rocs; & lorſqu'ils voyent les huîtres ouvertes à la chaleur du Soleil, ils mettent dans l'écaille une petite pierre qui l'empêche de ſe fermer, & l'avallent ainſi facilement. Quelquefois il arrive que la pierre gliſſe, & que le Singe ſe trouve pris comme dans une trappe. Alors ils n'échappent guéres aux Négres, qui les tuent & qui les mangent. Cette chair & celle des Eléphans leur paroiſſent délicieuſes. L'Auteur vit un jour, chez le Capitaine Thomas, un Singe qu'on faiſoit bouillir à l'eau. Mais quoique pluſieurs Européens l'euſſent aſſuré que la chair en étoit fort bonne, il ne put vaincre aſſez ſon dégoût pour en faire l'eſſai. Il parle de certaines huîtres d'une groſſeur ſi extraordinaire, qu'une ſeule peut faire le dîner d'un homme. Il ajoûte à la vérité qu'elles ſont fort dures; & qu'il ſeroit difficile d'en manger ſi on ne les faiſoit bouillir & frire enſuite en morceaux.

Barbot. 1678.

Singes prodigieux, nommés Barrys.

Leur adreſſe à prendre des Huîtres.

Les bois ſont la retraite d'un nombre infini de Perroquets, de Pigeons ramiers, & d'autres Oiſeaux. Mais l'épaiſſeur des arbres ne permet guéres qu'on les puiſſe tirer. La Mer & les Rivieres fourniſſent les mêmes eſpeces de poiſſon que celles du Cap-Verd, ſans parler de pluſieurs autres qui ſont inconnues aux Européens, & dont on voit la figure dans nos Planches. C'eſt une grande reſſource pour les Matelots de l'Europe, lorſqu'ils ſont bien fournis de filets ou de lignes; car les Négres, trop pareſſeux pour ſe fabriquer ces inſtrumens, ne prennent guéres d'autres poiſſons que ceux que la mer laiſſe entre les rocs.

Oiſeaux des bois.

L'Auteur vit quelques Eſclaves du Capitaine Thomas, qui à l'aide de quelques vieux morceaux d'étoffe, prenoient entre les rocs, ſur la ſurface de l'eau, une quantité incroyable de petits poiſſons, dont le plus gros ne l'étoit pas plus qu'un tuyau de plume. Ils les font bouillir dans un grand pot de terre, juſqu'à les réduire en colle, & ce mets leur paroît excellent.

Pêche des Négres.

Tout le Pais eſt ſi couvert de gros arbres, qu'on peut lui donner le nom de forêt continuelle. Les plus communs ſont le Palmier dans les plaines, & une eſpece de Latanier ſur les montagnes. Le rivage de la Mer & les Rivieres ſont bordés de *Mangles* ou de *Paletuniers*, dans une infinité d'endroits. En général le bois du Pays eſt aſſez propre à la conſtruction des Vaiſſeaux; mais il eſt maſſif & péſant (99).

Bois de conſtruction.

Les Habitans de Sierra-Léona ne ſont pas d'un noir ſi brillant que ceux du Cap-Verd, & n'ont pas le nez ſi plat. Ils ornent leurs oreilles de quantité de bijoux, qu'ils appellent *Mazubos*. L'uſage commun, parmi eux, eſt de ſe faire, ſur les joues & ſur le nez, pluſieurs petites marques avec un fer

Habits & couleur des Négres de Sierra-Léona.

(99) Barbot, p. 101 & ſuiv.

BARBOT. 1678.

chaud. Leurs doigts sont chargés de bagues d'or, & leurs bras de bracelets. Les deux sexes vont nuds jusqu'à l'âge d'environ quinze ans, qu'ils commencent à couvrir leur nudité avec un morceau d'étoffe ou d'écorce d'arbre. Quelques-uns ne portent néanmoins qu'une ceinture de cuir fort étroite, à laquelle ils attachent leur couteau. Les personnes riches ou de qualité portent une petite robbe de calico rayé, comme les Mores.

Leur humeur.

Comme ils sont tous naturellement malins & turbulens, ils ne peuvent vivre entr'eux sans querelle. Les Européens, qui ne sont pas plus à couvert de leurs insultes, ne trouvent pas de vengeance plus sûre que de brûler leurs hutes & de ruiner leurs plantations. D'un autre côté les Négres de Sierra-Léona sont sobres, & boivent peu d'eau-de-vie, dans la seule crainte de l'ivresse. Ils ont plus de sentiment & d'intelligence que les Négres des autres parties de la Guinée, sur-tout les Capez, qui apprennent même facilement tout ce qu'on leur montre. Ils étoient autrefois lascifs & effeminés ; mais leurs guerres continuelles, avec les Kombas, les ont rendus plus courageux & plus chastes.

Instruction des Filles.

Chaque habitation est pourvûe d'une salle ou d'une maison publique, où toutes les personnes mariées envoyent leurs filles, après un certain âge pour y apprendre à danser, à chanter, & d'autres exercices, sous la conduite d'un Vieillard des plus nobles du Pays. Lorsqu'elles ont passé un an dans cette école, il les mene à la grande place de la Ville ou du Village. Elles y dansent, elles chantent, elles donnent aux yeux de tous les habitans des témoignages de leurs progrès. S'il se trouve quelque jeune homme à marier, c'est alors qu'il fait choix de celle qu'il aime le mieux, sans aucun égard pour la naissance ou la fortune. Un amant n'a pas plutôt déclaré ses intentions, qu'il passe pour marié, à la seule condition qu'il soit en état de faire quelques présens aux parens de la fille & à son vieux précepteur (1).

Langue du Pays.

La plûpart des Négres qui habitent les environs de la Baye parlent la langue Portugaise, ou du moins la langue qu'on appelle dans toutes ces Régions *Lingua franca.* Quelques-uns entendent un peu le Hollandois & l'Anglois. Mais leur langage commun est le dialecte de Bulm, qui paroît fort désagréable aux Etrangers, & dont il seroit fort difficile de donner quelque notion (2).

Nattes estimées.

On fait dans le Pays des nattes fort curieuses, de joncs, de ronces & d'autres arbrisseaux. On les teint de diverses couleurs, qui sont fort estimées des Européens. C'est sur ces nattes que les Négres prennent leur repos pendant la nuit. Il est impossible aujourd'hui d'approfondir s'ils en ont appris l'art des Portugais, ou si les Portugais le tiennent d'eux.

Commerce de Sierra-Léona.

La Riviere de Sierra-Léona est fréquentée depuis long-tems par les Européens, mais principalement par les Anglois & les François, soit pour le Commerce ou les rafraîchissemens, dans leurs navigations à la Côte d'or & au Royaume de Fida ou Juda. Les marchandises qu'ils y achetent sont des dents d'Eléphans, des Esclaves, du bois de sandal, une petite quantité d'or, beaucoup de cire, quelques perles, du cristal, de l'ambre gris, du (3) poivre

(1) Barbot, p. 100.
(2) *Ibid.* p. 103.
(3) Smith prétend que le principal Commerce de ce Pays est l'ivoire, les Esclaves & le bois de campêche.

long, &c. Les dents d'Eléphans de Sierra-Léona passent pour les meilleures de toute la Guinée. Elles sont d'une grosseur & d'une blancheur extraordinaire. L'Auteur en a vû qui pesoient cent livres, & qui ne se vendoient que la valeur de cent sols de France, en petites merceries fort méprisables. Mais les Portugais s'efforcent de ruiner ce commerce. L'or qui se trouve dans le Pays vient des Mandingos; qui l'apportent des Régions qu'arrose le Niger, ou des parties méridionales de la Guinée par la Riviere de Mitomba. Les Européens donnent en échange, de l'eau-de-vie, du *Rum*, des barres de fer, des calicos blancs, des toiles de Silesie, des chaudrons de cuivre, des pots de terre, des boutons de verre, des anneaux & des bracelets de cuivre, des colliers de verre de diverses couleurs, des médailles de cuivre, des pendans d'oreilles de plusieurs formes & de différentes matieres, des couteaux de Hollande, qui s'appellent *Bosmans*, des serpes & des haches; de grosses dentelles, des brins de cristal, des toiles peintes en rouge, qui se nomment *Chintz*; de l'huile d'olive, des armes à feu, des balles & de la poudre à tirer; de vieux draps de lits; du papier, des bonnets rouges, des chemises d'hommes, toutes sortes de perles contrefaites, du coton rouge, de petites bandes d'étoffes de soies, ou de petit point, de la largeur d'une demie aune, pour servir de ceinture aux femmes (4).

Singularités de gouvernement & de Religion.

Les Peuples de Sierra-Léona ont quelques points de Gouvernement & de Religion qui leur sont propres. Les Capez & les Kombas ont chacun leur Gouverneur ou leur Viceroi, qui administre la Justice suivant leurs loix. Ils tiennent leurs Cours & leurs autres assemblées dans un *Funkos*, espece de Gallerie, qui environne leur demeure. Là le Gouverneur est assis sur une sorte de trône, qui s'éleve un peu au-dessus de la terre & qui est couvert de belles nattes. Ses *Saltatesquis*, ou ses Conseillers, prennent séance près de lui sur des bancs. Les Parties sont introduites dans l'assemblée avec leurs Avocats. Après l'exposition de la cause, le Gouverneur prend les opinions des Saltatesquis, dont le Corps est formé des plus habiles gens de la Nation, & prononce, à la pluralité des voix, une sentence qui est exécutée sur le champ devant lui. Les moindres crimes sont punis du bannissement.

Matiere dont les Avocats plaident.

Les Avocats, qui portent le nom de Troëns, ont un habillement fort singulier. Ils portent un masque sur le visage & des cliquettes aux mains; des sonnettes aux jambes; & sur le corps, une sorte de casaque ornée de diverses plumes d'oiseaux, ce qui leur donne l'air d'autant de bouffons plutôt que de Jurisconsultes.

Election des Juges nommés Saltatesquis.

Les cérémonies qui accompagnent l'élection des Saltatesquis ne sont pas moins ridicules. Le sujet designé s'assit dans une chaire de bois, ornée à la maniere du Pays. Alors le Gouverneur le frappe plusieurs fois, au visage, de la fressure sanglante d'un Bouc, qu'on a tué dans cette seule vûe. Ensuite il lui frotte tout le corps de la même piece; & lui couvrant la tête d'un bonnet rouge, il prononce le mot de Saltatesquis. Après cette incommode formalité, le Candidat est porté trois fois, dans sa chaise, autour du Funkos; & pendant trois jours, il donne une fête à toute l'habitation. Elle est accompagnée de danses, de feux & de plusieurs salves de mousqueterie. Enfin, l'on immole un Bœuf, qu'on met en pieces pour les distribuer à l'assemblée (5).

(4) Barbot, p. 100. &. 102.

(5) *Ibid.* p. 103.

BARBOT. 1678.

Succession à la Couronne.

La dignité royale étoit héréditaire dans le Pays des Capez avant qu'ils fussent subjugués par les *Quoias*. C'étoit le plus jeune des fils du Roi qui devoit lui succéder. Si la ligne manquoit, le plus proche parent de la famille royale étoit appellé à la succession, mais avec des formalités fort singulieres. Quantité de personnes se rendoient d'abord à sa maison, pour le visiter dans sa qualité ordinaire. On le lioit ensuite ; & dans cet état il étoit conduit au Palais du feu Roi, parmi des flots de Peuple, qui le railloient en chemin, & qui avoient droit même de le maltraiter à coups de verges. A son arrivée, il étoit revêtu des ornemens Royaux, & mené au Funkos, où les Saltatesquis & les premiers Seigneurs du Pays l'attendoient. Le plus ancien Conseiller faisoit alors une harangue au Peuple, pour lui représenter la nécessité de créer un nouveau Roi. Il y joignoit l'éloge de celui que le rang de la nature appelloit au trône ; après quoi il mettoit une hache entre les mains du Prince, pour lui faire entendre qu'un bon Roi doit être ennemi du crime & le punir. Le Roi étoit proclamé aussi-tôt avec des applaudissemens unanimes, & l'assemblée lui rendoit hommage comme à son Souverain.

Les Rois morts sont enterrés sur les grands chemins qui conduisent à la Ville capitale. Ils alleguent en faveur de cet usage, que ceux qui ont vêcu dans une condition si supérieure au commun des hommes, doivent en être séparés après leur mort.

Enterremens.

Les cérémonies funébres ressemblent beaucoup à celles de tous les autres Pays au long de la Côte. On enterre avec le mort ce qu'il a possedé de plus précieux, & l'on éleve un petit toît au-dessus de la fosse. Quelques-uns se contentent de la couvrir d'une piece d'étoffe. Le corps est porté à la sépulture par un cortege d'amis, plus ou moins nombreux, suivant la différence du rang ou des qualités personnelles. Des Pleureurs gagés font retentir leurs cris, à proportion du payement qu'ils esperent.

Conversion du Roi Fatima.

Après la conversion du Roi *Fatima*, que le Pere Bareira, Missionnaire Jesuite, avoit baptisé en 1607, quantité de Négres s'étoient soumis aux lumieres de la Religion Chrétienne. Mais, dans la suite, ils sont retombés dans les ténébres de l'Idolâtrie.

Dans le Pays de Sierra-Léona, comme dans la plûpart des autres Régions de l'Afrique, les Négres portent aux bras, aux coudes, à la poitrine & aux jambes, des grisgris, & de petites figures ausquelles ils rendent fort soigneusement leur culte. Chaque fois qu'ils mangent ou qu'ils boivent, ils mettent à part une petite portion de leurs alimens pour ces Idoles. Ils ne se hasardent jamais dans leurs canots, sur la Mer ou sur les Rivieres, sans être munis d'un si puissant préservatif ; & comme ils n'attribuent le succès de leur voyage qu'à sa vertu, ils ne manquent pas, au retour, de faire éclater leur reconnoissance par un redoublement de respect & de zéle.

Idoles nommées Fetiches.

Barbot vit un jour, dans un bois qui est entre la Fontaine & le Village voisin, un *grisgris Fetiche*, ou une Idole de terre, qui représentoit une tête d'homme sur un pied-d'estal. Elle étoit couverte d'un petit toît, pour la garantir des injures de l'air. On assura l'Auteur que dans les Cantons de Bulm & de Timna, il se trouve un grand nombre de ces Idoles sur les grands chemins, & près des maisons, pour honorer la mémoire des morts ;

& que dans le culte que les Négres leur rendent, on leur entend souvent prononcer les noms d'Abraham, d'Isaac & de Jacob *(6)*.

Barbot. 1678.

L'Auteur n'apprit jamais qu'il y eut aucun Mahométan dans le Pays de Sierra Léona. Les Négres de cette Religion; dit-il, habitent plus loin, vers le Niger. Cependant il ajoûte que suivant le témoignage d'un Auteur moderne, tous les Peuples de *Bulm*, de *Timna* & de *Silm*, aussi-bien que ceux de *Kondo*, de *Quoia*, de *Folia*, de *Gala* & de *Monau*, vers le Sud, sont circoncis à la maniere des Mahométans. Malgré la superstition des grisgris & des Fetiches, ils ne reconnoissent qu'un Dieu, Créateur de l'Univers, auquel ils donnent le nom de Kanu. Ils croyent un état futur, & ne rendent de véritables adorations qu'à l'Etre tout-puissant, qui est capable de les récompenser ou de les punir (7).

§. IV.

Sierra-Léona, par Atkins.

Atkins. 1721.

Marque pour reconnoître le Cap.

LE Cap de Sierra-Léona est connu par un seul arbre, qui surpasse tous les autres en hauteur, & par la haute terre qui se présente par derriere. En entrant dans la Riviere, le Vaisseau d'Atkins jetta l'ancre dans la troisiéme Baye, où l'eau & le bois se trouvent sans peine. Les marées y sont aussi régulieres que dans le canal qui sépare l'Angleterre du Continent.

Vie de quelques Marchands Anglois.

Ce mouillage est cinq lieues au-dessous de l'Isle de *Bense* ou de *Brent*, Etablissement des Anglois dans la Riviere de Sierra-Léona. Le Chef du Comptoir étoit M. Plunket. Mais il y avoit sur la rive un autre Etablissement Anglois (8) de Marchands particuliers, au nombre de trente ou quarante, gens qui exerçoient le Commerce avec si peu de contrainte, que s'il ne leur réussissoit point par des voies honnêtes, ils avoient recours sans scrupule à celle du vol; moins cependant pour s'enrichir, que pour se mettre en état de se réjouir & de traiter leurs amis: de sorte que tous leurs profits n'étoient employés qu'à se procurer du vin, des liqueurs, & tout ce qui sert à la bonne chere & à la joie, par le moyen des Vaisseaux de Bristol, qui fréquentoient cette côte en grand nombre. Jean (9) *Loadstone*, surnommé communément le *vieux Cracqueur*, passoit pour le plus riche de cette troupe. Ils entretenoient tous à leur service des Gromettes, ou des valets Négres, qu'ils louoient sur la Riviere de *Scherbro*, à deux *Acys* ou deux barres par mois. Les femmes étoient chargées des soins domestiques, & joignoient la prostitution aux services qu'elles rendoient à leurs Maîtres. La fonction des valets Négres étoit d'aller sur des Canots & des Periaques, au long de la Côte & des Rivieres, pour y exercer le Commerce avec du corail, des vases de cuivre & d'étain, des armes, des liqueurs fortes, qui leur valoient dans la Riviere de Nugnez,

(6) Cette circonstance, & quelques autres, paroissent prises de Villault.

(7) Barbot, p. 103 & suiv. Un Lecteur capable de réflexion, sentira fort bien ici que les remarques de Barbot sur la Religion sont extrêmement superficielles, & la plûpart hasardées sur de foibles lumieres.

(8) C'étoit peut-être dans la Baye des Pyrates, que Smith place la premiere après le Cap, dans sa Carte de Sierra-Léona.

(9) Jobson, dans son Histoire des Pyrates, parle de ce Loadstone; il dit que c'étoit un vieux Boucanier, & qu'en 1720, il avoit une bonne maison, avec deux ou trois pieces de canon devant sa porte.

ATKINS. 1721.

des Esclaves & de l'ivoire, ou du bois de *Cam* dans celle de Scherbro. La plus grosse quantité qu'on puisse tirer de ce bois, est la charge d'une Chaloupe ou deux dans le cours d'une année. Ce n'est pas même sans difficulté, parce qu'on est obligé de remonter fort loin dans la Riviere, qui est étroite & bordée de Mangles; ce qui rend l'air fort mal sain.

Miserable état des Esclaves.

L'ivoire qui se vend ici est ou d'Eléphant ou de Cheval marin, dents grandes & petites; les premieres à quarante acys par quintal, les autres pour la moitié moins. Les Esclaves demeurent dans les chaînes, sous l'inspection des Gromettes, jusqu'à l'occasion de les mettre en vente. Leur prix, quand ils sont de bonne constitution, est ordinairement de quinze livres sterling. On les place dans des loges grillées, non-seulement pour la commodité de l'air & pour leur santé, mais encore pour faciliter à ceux qui les achetent le moyen de les mieux observer. L'Auteur remarqua que la plûpart avoient le visage fort abattu. Un jour, examinant ceux de Loabstone, il en découvrit un d'une haute taille, qui lui parut hardi, fier & vigoureux. Ce miserable sembloit regarder ses compagnons avec dédain, lorsqu'il les voyoit prompts & faciles à se laisser visiter. Il ne tournoit pas les yeux sur les Marchands; & si son Maître lui commandoit de se lever, ou d'étendre la jambe, il n'obéissoit pas tout d'un coup ni sans regret. Loabstone indigné de cette fierté, le maltraitoit sans ménagement à grands coups de fouet, qui faisoient de cruelles impressions sur un corps nud; & l'auroit tué s'il n'eut fait attention que le dommage retomberoit sur lui-même. Le Négre supportoit toutes ces insultes avec une fermeté surprenante. Il ne lui échappoit pas un cri. On lui voyoit seulement couler une larme ou deux au long des joues; encore s'efforçoit-il de les cacher, comme s'il eût rougi de sa propre foiblesse. Quelques Marchands, à qui ce spectacle donna la curiosité de le connoître, demanderent à Loadstone d'où cet Esclave lui étoit venu. Il leur dit que c'étoit un Chef de quelques Villages, qui s'étoient opposés au Commerce des Anglois sur la Riviere Nugnez; qu'il se nommoit Capitaine *Tomba*, & qu'il avoit tué plusieurs Négres de leurs amis, brûlé leurs cabanes & donné des marques d'une hardiesse extraordinaire; que ceux qu'il avoit traités si mal, avoient aidé les Anglois à le surprendre pendant la nuit, & l'avoient amené prisonnier depuis un mois; mais qu'avant de tomber entre leurs mains, il en avoit tué deux de la sienne (10).

Esclave distingué.

Comment il étoit tombé dans l'esclavage.

La Riviere de Sierra-Léona a beaucoup de largeur dans cet endroit; mais dix ou douze milles plus haut elle se retrécit jusqu'à n'être pas plus large que la Tamise à Londres, & ses deux rives sont bordées de Mangles. Ces arbres, ou plutôt ces arbrisseaux, croissent abondamment dans les climats chauds, au long des basses terres qui bordent les Rivieres. Les branches se courbent jusqu'à terre; il y descend assez de séve pour leur faire pousser une seconde racine, qui produit d'autres arbres; & ceux-ci continuant d'en produire de même, ils forment des hayes si épaisses, que toute la force humaine n'y peut quelquefois pénétrer. Les *Manateas*, qui sont les Vaches de mer, les Crocodiles, & d'autres monstres y trouvent des retraites & les rendent encore plus inaccessibles.

Hayes impénétrables.

Manatée ou Vache marine.

La Manatée a dix ou douze pieds de long, & la moitié moins dans sa

(10) Atkins, Voyage en Guinée, &c. p. 39. & suiv.

grosseur

grosseur. Ses dents sont au fond de sa gueule ; qui est semblable d'ailleurs à celle des Vaches de terre, aussi-bien que son muzeau & sa tête, avec cette différence qu'elle a les yeux fort petits, & qu'à peine un poinçon pourroit entrer dans ses oreilles. Fort près des oreilles, elle a deux larges nageoires, de seize ou dix-huit pouces de longueur, qui se divisent à l'extrêmité. Sa queue est fort large. La pellicule superieure est grenée, avec l'apparence & la douceur du velours; mais sa peau même est épaisse d'un doigt. Aux Indes Occidentales, on en fait des fouets pour châtier les Esclaves. Une Vache marine pese cinq ou six cens livres. Sa chair est ferme, & blanche comme celle du Veau. Elle n'a pas le goût fade & aqueux du poisson. Il n'y a pas de maniere de la préparer qui n'en fasse un fort bon mets. La méthode des Négres pour la tuer est à peu près celle qu'on employe pour la pêche de la Baleine. Ils s'avancent doucement vers la Manatée, parce que la petitesse de ses oreilles n'empêche pas qu'elle n'ait l'ouie fort subtile. Lorsqu'ils sont assez près, ils lui lancent un harpon de fer au bout d'un manche de bois fort long, & la laissent aller sans autre obstacle à sa fuite. Elle se retire aussi-tôt vers les Mangles. Le manche du harpon, qui se fait voir souvent au-dessus de l'eau, leur sert de guide pour la suivre; & si elle reparoît sans être trop affoiblie, ils continuent de lui lancer d'autres dards. Enfin lorsque ses forces s'épuisent, & qu'elle cesse de s'agiter, ils ne manquent pas de moyens pour l'attirer sur le rivage.

Atkins. 1721.

Comment les Négres la prennent.

Atkins prétend que les Alligators, dont la même Riviere est remplie, ressemblent entiérement aux Crocodiles du Nil (11), & sont en effet de la même espece. Leur forme differe peu de celle du Lézard, mais ils pesent jusqu'à deux cens livres. L'écaille qui les couvre est si dure, qu'elle est à l'épreuve de la balle, si le coup n'est tiré de fort près. Ils ont les gencives fort longues, armées de dents tranchantes; quatre nageoires semblables à des mains, deux grandes & petites; la queue épaisse & d'une grosseur continue. Ils vivent si long-tems hors de l'eau, qu'ils se vendent vivans dans les Indes Occidentales. Quoique le moindre bruit les éveille, ils s'effrayent si peu, qu'ils ne prennent pas tout d'un coup la fuite. Les Barques qui descendent la Riviere en sont quelquefois fort proche avant qu'on leur voye quitter les gîtes qu'ils se font dans la vase, où ils se chauffent au Soleil. Lorsqu'ils flottent sur l'eau, ils paroissent si tranquilles qu'on les prendroit pour une piece de bois, jusqu'à ce que les petits poissons qui se rassemblent autour d'eux semblent les exciter à fondre sur leur proye. Un Matelot Anglois, qui avoit la tête échauffée de liqueurs, entreprit de passer à gué l'extrêmité de la pointe de Tagrim, pour s'épargner la peine d'en faire le tour dans son Canot. Il fut saisi en chemin par un Alligator; mais ne manquant point de courage, il perça l'animal d'un coup d'épée. Le combat n'en fut pas moins vif, & recommença deux ou trois fois, jusqu'à l'arrivée du Canot, d'où l'Anglois reçut du secours. Mais il avoit les bras, les épaules, les fesses & les cuisses cruellement déchirées; & quoique ses blessures ne fussent pas mortelles, on ne douta pas que si le monstre avoit été moins jeune, il n'eut péri dans cette avanture.

Description de l'Alligator.

Hardiesse de ce Monstre.

Les Requins n'infestent pas moins l'embouchure de la Riviere, & passent

Requins, autres monstres.

(11) On en verra la différence réelle dans les deux Figures, suivant des observations.

ATKINS. 1721.

avec raiſon pour les plus hardis & les plus terribles de tous les monſtres marins. L'Equipage d'un Vaiſſeau de guerre nommé l'*Hirondelle*, en prit trois dans l'eſpace d'une heure. Ils avoient tous trois huit ou dix pieds de long, & l'on en tira quarante pintes d'huile. Ils ont quatre ou cinq rangs de dents fort tranchantes & dentelées en forme de ſcie. La largeur de leur gozier eſt de quatorze ou quinze pouces. Ils avoient encore dans le ventre des os de Bœuf & d'autres reſtes d'alimens qu'on avoit jettés du Vaiſſeau pendant le jour. On prétend qu'ils ſe tournent ſur le dos pour recevoir leur proye. Les Matelots Anglois en firent cuire la chair & la mangerent, quoiqu'ils la trouvaſſent extrêmement forte; défaut commun de tous les animaux carnaciers.

Poiſſons qui les accompagnent.

Ces Requins ſont ordinairement accompagnés de deux, trois, ou d'un plus grand nombre de petits poiſſons, d'aſſez belle couleur, & de la groſſeur d'un Hareng, auſquels on a donné le nom de Pilotes. Ils s'approchent familierement du monſtre; & l'on ſuppoſe que ſervant à lui faire trouver ſa proye, & à l'avertir des dangers qui le menacent, ils en reçoivent pour récompenſe des alimens & de la protection.

Voracité du Requin.

L'Auteur rapporte deux exemples de la hardieſſe & de la voracité de ce poiſſon. Une grande Barque étant à remonter la Riviere, le bruit des Matelots & d'une multitude de Rameurs, n'empêcha point un Requin de s'approcher, de ſe ſaiſir d'une rame & de la briſer en deux, d'un ſeul coup de dents. Sur la Côte de *Fida*, ou *Juda*, qui eſt fort dangereuſe, un Canot qui s'efforçoit d'aborder au rivage avec quelques marchandiſes d'un Vaiſſeau voiſin, fut renverſé par les vagues. Les Matelots cherchant à ſe ſauver à la nage, il y en eut un qui fut ſaiſi par un Requin. L'homme & le monſtre furent jettés ſur le rivage. Mais la violence même du flot qui les avoit pouſſés ne fit pas quitter priſe au Requin. Il ne la perdit pas plus tandis qu'il fut à ſec ſur le ſable, juſqu'à ce qu'un autre flot l'ayant remis en mer, il diſparut avec ſa proye. Enfin ce monſtre vorace avalle ſans diſtinction tout ce qu'on jette à la mer. L'Auteur en a vû pluſieurs fois ſe ſaiſir d'un cadavre à l'inſtant qu'on le précipitoit, le mettre en pieces, & dévorer juſqu'au filet dans lequel on enveloppe les morts, ſans le lâcher une ſeule fois, quoiqu'on y attache toujours un boulet ou quelque gros morceau de leſte pour le faire aller à fond.

Poiſſons divers.

On trouve dans la Baye de cette Riviere une grande varieté d'excellent poiſſon, qui ſupplée à la rareté des autres viandes, tels que la Tortue, le Mullet, la Skate, le Dix-livres, la Vieille, le Cavallo, le Barricado, le Suçeur, le Chat, les Huîtres, la Breme, la Torpede, &c. Les gens de l'Equipage en prenoient tous les jours une quantité ſurprenante; & n'ayant beſoin que de deux ou trois heures pour cette pêche, un travail ſi court fourniſſoit chaque matin une proviſion fraîche au Vaiſſeau.

Le Dix-livres. La Vieille.

Le *Dix-livres* reſſemble beaucoup au Mullet, mais ſa chair eſt remplie de petits os comme l'Aloſe. La *Vieille* eſt un poiſſon plat, couvert d'écailles, épais de la moitié de ſa longueur, auquel on a donné le nom de Vieille parce qu'on croit lui trouver, dit l'Auteur, quelque reſſemblance avec la figure d'une vieille Religieuſe. Le *Cavallo* a la couleur brillante & comme argentée. Il eſt armé de chaque côté, dans la moitié de ſa longueur, d'un rang de pointes fort aigues. Le *Barricado* eſt un poiſſon d'excellent goût,

Le Cavallo.

long d'un pied & demi, mais qui passe pour mal sain lorsqu'il a le palais noir. Le *Suçeur* tient un peu du Chien marin. Il a sous le ventre un ovale plat de trois pouces & demi de largeur, qui est grenelé comme la muscade, & par lequel il s'attache si fort, que ce n'est pas sans difficulté qu'on l'arrache du tillac. On prétend qu'il poursuit le Requin, qu'il s'attache à lui, & que le suçant il en tire sa nourriture. Le *Chat* tire son nom de quelques poils, qui lui sortent des deux côtés de la machoire inferieure, avec l'apparence de deux moustaches (12).

Atkins. 1721. Le Suçeur. Le Chat.

Les Huîtres (13) sont ici d'une nature extraordinaire. Elles s'attachent en pelotons, jusqu'au nombre de trente ou quarante, aux rochers & aux branches d'arbres; mais elles sont fort petites & de mauvais goût.

Huîtres singulieres.

Le Pays de Sierra-Léona est si couvert de bois, qu'on ne sçauroit pénétrer vingt pas sur le rivage, excepté du côté de la Fontaine où les Bâtimens prennent leur eau. Cependant les Négres ont des sentiers qui les conduisent à leurs lugans ou leurs plantations. Quoique ces champs, semés de millet, de riz & de maïz, ne soient pas à plus d'un mille ou deux de leur Ville, ils servent de promenade ordinaire aux bêtes feroces. L'Auteur apperçut de tous côtés leurs excrémens. Les Négres mettent de la différence entre les *Lugans* & les *Lollas*. Les premiers sont des champs ouverts & fort bien cultivés; mais les lollas, quoiqu'ouverts comme les lugans, demeurent sans culture & ne servent d'habitation qu'à une sorte de fourmie blanchâtre, qui est armée d'un aiguillon, & qui dévore les étoffes. Elle est plus petite que l'espece ordinaire, & les petites loges qu'elle se fabrique avec beaucoup d'industrie, n'ont pas plus d'un pied & demie de hauteur.

Epaisseur des bois. Lugans & Lollas.

Les Côtes sont des rocs continuels, qui sans être couverts de terre, produisent de grands arbres dont les racines s'étendent sur la surface. Le palmier, le cocotier & le cotonier sont les principaux(14). Entre les autres végetaux qui servent d'alimens aux Négres, on trouve en abondance des yams ou des ignames, des plantains, des pommes de pin, des oranges, des limons, des papas, des dattes, & diverses sortes de racines. La pomme de pin, qui est leur principal fruit, croît sur un arbre qui n'est pas si haut que le *Pæony*, mais qui est de la même grosseur. Elle est d'un verd & d'un jaune admirable, aussi ferme & aussi juteuse que le melon. On la mange avec du vin & du sucre. Quelques Anglois d'une imagination forte croyent y trouver les goûts de toutes sortes de fruits; mais l'Auteur n'y a jamais remarqué qu'une saveur piquante & abstergente. Les plantains & les bananes sont fort communs à Sierra-Léona. Les limoniers y sont à peu près de la grosseur des pommiers d'Angleterre, & s'élevent sur quantité de racines. Leur feuille est ovale. Le fruit est petit, mais d'une odeur plus forte que les limons ordinaires. On trouve dans les bois quantité d'orangers, dont le fruit surpasse, pour la grosseur & pour le goût, toutes les oranges que l'Auteur avoit jamais vûes. Le papas est de la grandeur d'un melon médiocre, aussi verd & aussi rempli de graine. La hauteur de son arbre est de vingt ou trente pieds.

Arbres qui croissent sur les rocs. Différens fruits.

(12) Voyez la Figure.

(13) On en verra ci-dessous la description dans l'Histoire naturelle, avec celle de la Torpede.

(14) Atkins renvoye pour la description de ces arbres au premier Volume de l'Histoire des Pyrates, p. 196.

ATKINS. 1721.

Les fruits & les racines ſont les alimens les plus communs des Négres; faveur de la nature, qui ne leur coute ni ſoin ni travail. Ils pourroient la multiplier & la rendre plus parfaite avec un peu de culture; mais la pareſſe les arrête; & le plus riche parmi eux eſt celui qui peut ſe procurer ſa proviſion de riz pendant toute l'année. L'Auteur ne leur vit point d'autres animaux domeſtiques que des Chévres & de la volaille, & beaucoup moins nombreux, qu'ils ne pourroient l'être avec un peu plus de peine & d'induſtrie.

Fécondité du riz.

Les Négres ſement leur riz dans les terres baſſes. Il croît de la hauteur du froment; & du ſommet de la tige, il pouſſe de petits épis qui renferment le grain. Sa multiplication eſt ſurprenante. Un boiſſeau en produit quatre-vingt. Cependant telle eſt l'indolence des Négres, que manquant ſouvent du néceſſaire, ils ſont obligés de recourir à la Riviere de Scherbro.

Taille des hommes & des femmes.

Les hommes du Pays ſont bien faits & n'ont pas le nez tout-à-fait plat. Mais la plûpart ſont incommodés d'une exomphaloſe, qui vient des mauvais accouchemens, ou de la négligence avec laquelle ils ſont traités dans leur enfance. On les voit ramper du matin au ſoir ſur des nattes, juſqu'à ce qu'ils ayent aſſez de force pour ſe lever d'eux-mêmes; ce qui n'empêche pas qu'ils ne ſoient ordinairement fort droits. L'Auteur aſſure, malgré quelques témoignages oppoſés, que les Négres de Sierra-Léona ne ſont pas circoncis, mais que les Eſclaves qu'on y amene du côté du Nord le ſont preſque tous, apparemment, dit-il, parce qu'ils ſont voiſins (15) du Royaume de Maroc. Les femmes ont la taille beaucoup moins belle que les hommes. Elles ont le ventre pendant, & les mammelles ſi longues, qu'elles peuvent allaiter un enfant derriere leurs épaules. Les travaux pénibles dont elles s'occupent continuellement les rendent extrêmement robuſtes. Elles cultivent la terre, elles font l'huile de Palmier, les étoffes de coton, &c. & lorſqu'elles ont fini cet ouvrage, leurs indolens maris les employent au ſoin de leur chevelure laineuſe, dont ils ſont extrêmement curieux, & leur font paſſer deux ou trois heures à cet exercice.

Maiſons & meubles.

Leurs maiſons ſont de petites hutes fort baſſes, compoſées de fourches de bois qu'ils plantent en forme ronde ou quarrée, & qu'ils couvrent d'un toît de chaume. Ils les entretiennent fort propres. Pour meubles, ils ont une natte ou deux, qui leur ſervent de lit; deux ou trois plats de bois ou de terre, quelques ſiéges & une grande cuilliere de bois, ouvrages groſſiers de leurs propres mains. L'ignorance des arts eſt une des principales cauſes de leur oiſiveté; il ſemble qu'ils apprehendent de ſemer & de planter trop. L'avenir ne leur cauſe jamais d'inquiétude. Ils paſſent tout le jour à fumer dans leurs longues pipes rouges, ſans s'embarraſſer du lendemain, ſur lequel ils ne portent pas même leurs idées.

On voit ſouvent des Villes entieres qui ſe tranſportent d'un canton à l'autre, ſoit par haine pour leurs voiſins, ſoit pour ſe procurer plus de commodités dans un autre lieu. Il ne leur faut pas beaucoup de tems pour défricher le terrain. Le Seigneur Joſeph, Chrétien Négre, abandonna ainſi une fort belle Ville, avec tout ſon Peuple, pour aller s'établir plus haut ſur la Ri-

Deſcription d'une Ville des Négres.

(15) Ils en ſont à pluſieurs centaines de milles. Mais la raiſon eſt qu'ils ſont Mahométans.

viere. Les hutes dont il sortoit, sans en avoir rien détruit, étoient pour la plûpart orbiculaires, & disposées pour former dans leur centre, une grande place quarrée, sur laquelle donnoient les portes de chaque maison, avec un pavé de coquillage vis-à-vis de chaque porte. La place étoit plantée de limoniers, de papas, de plantains, de pins, & remplie dans les intervalles, d'un grand nombre de ruches d'Abeilles, composées de vieux troncs d'arbres creux, de la longueur de trois pieds, & placées sur deux pilliers de bois. On y voyoit aussi plusieurs (16) Croix. Mais ce qu'il y avoit de plus curieux étoit un grand arbre au milieu de la place, sur lequel on distinguoit plus de cinq cens nids, d'une espece de petits oiseaux, qui bâtissent ainsi, autour des Villages, sur l'extrêmité des branches, & qui paroissent suspendus comme s'ils en étoient le fruit. On y reconnoît l'instinct de la nature; car sans toute autre situation, les jeunes seroient exposés aux insultes des Singes, des Perroquets, des Ecureils, & même des Serpens, à qui leur pésanteur ne permet pas d'en approcher (*).

Atkins. 1721.

Les hommes & les femmes ne manquent pas chaque jour de s'oindre le corps d'huile de palmier, ou de civette; mais cette onction, qui n'est pas sans quelque mélange, jette une odeur forte & désagréable.

Civettes.

La Civette est à peu près de la grosseur du Chat. Elle vient des environs de Scherbro. Sa tête ressemble à celle du Renard. C'est le mâle seul qui fournit le parfum du même nom. On lui en tire chaque jour avec une plume, trois ou quatre grains, d'une petite bourse qu'il a près de l'*intestinum rectum*.

Palavers ou assemblée de Justice.

Les Cours de Judicature, ou les Assemblées qui se forment pour l'administration de la Justice, se nomment Palavers. Elles sont composées des principaux & des plus vieux Négres de la Nation, qui se placent en cercle sous une loge, pour regler les différens qui naissent entre les Sujets, ou avec les Comptoirs Européens. Les Conseillers se saluent à leur rencontre, en courbant le bras & portant la main au visage. Après avoir entendu les raisons de chaque partie, ils déliberent, & portent leur Sentence à la pluralité des voix. Dans les cas de fornication, le coupable, homme ou femme, est vendu pour l'esclavage. Un Blanc, qui couche avec l'Esclave d'un autre, est condamné à l'acheter au prix courant.

Méthode de punition.

Sur les accusations de meurtre, d'adultere & d'autres crimes odieux dans la Nation, les personnes suspectes sont forcées de boire d'une eau rouge qui est préparée par les Juges, & qui s'appelle Eau de purgation. Si la vie de l'accusé n'est pas réguliere, ou si on lui connoît quelque sujet de haine contre le mort, quoique l'évidence manque à la conviction, les Juges rendent la liqueur assez forte ou la dose assez abondante, pour lui ôter la vie. Mais s'il mérite de l'indulgence par son caractere, ou par l'obscurité des accusations, on lui fait prendre un breuvage plus doux, pour le faire paroître innocent aux yeux de la famille & des amis du mort.

Poniarring ou vol.

On donne le nom de *Poniarring*, sur toute la Côte, à l'enlevement d'un homme ou d'une femme. Mais à Sierra-Léona, le moindre vol est nommé de même; & l'usage, qui tient lieu de loi dans le Pays, met un homme en

(16) Elevées sans doute par le Seigneur Joseph, qui avoit été converti par les Missionnaires Jesuites.

(*) Ces Oiseaux se nomment *Kubalos*. Voyez ci-dessous, l'Histoire naturelle.

ATKINS. 1721.

droit de prendre à celui qui le vole, la même quantité de bien qu'on lui a dérobé.

Danses de Sierra-Léona.

La danse est l'amusement commun des Négres du Pays. Les hommes & les femmes s'assemblent le soir dans quelque endroit ouvert de la Ville, & chacun danse à son tour, avec une grande variété de mouvemens & beaucoup d'agilité. La musique consiste dans deux ou trois Tambours, composés d'un tronc d'arbre creux, & couverts d'une peau de Chévre. L'assemblée aide au bruit des instrumens, en battant des mains avec une sorte de mesure. On voit quelquefois des cercles particuliers, qui se forment avec de grands éclats de rire, pour louer ou pour blâmer quelque danseur. L'Auteur rendit une visite au Seigneur Joseph dans la nouvelle habitation qu'il avoit formée sur la Riviere, à quinze milles de l'embouchure. Ce Chrétien Négre lui raconta naturellement les raisons qui l'avoient engagé à quitter son ancien Village. Il y étoit obligé trop souvent de tenir des Palavers, pour accorder les différens de ses Sujets avec les Gromettes; & le voisinage des Anglois le jettoit dans des dépenses excessives. Joseph avoit fait le voyage d'Angleterre & de Portugal. Il avoit reçu le batême à Lisbonne. Depuis son retour, non-seulement il avoit bâti une petite Chapelle & planté plusieurs Croix; mais son zele pour le Christianisme lui avoit fait tenir une Ecole pour instruire ceux qui s'étoient rendus dociles à ses leçons. Il avoit appris à lire à plusieurs de ses parens, & leur avoit distribué de petits livres de prieres. En effet il se trouvoit des Négres qui avoient profité de ses instructions, & pris des noms Chrétiens, tels que ceux de Thomas, de Jacques, qu'on a vûs quelquefois paroître dans cette Relation. A Sierra-Léona, l'usage des Négres est de ne porter qu'un nom. *Mousi*, qui signifie Moyse, *Yarrat* & *Kambar*, sont communs pour les hommes; comme *Baulim* & *Kibullu* le sont pour les femmes. D'autres tirent leurs noms de quelque qualité naturelle, ou de leurs inclinations. Ainsi Lyon, Mouton, Ours, Porcs, &c. sont des noms fort en usage. Les Négres de Sierra-Léona sont d'un caractere doux & docile. Le Seigneur Joseph assura l'Auteur qu'ils souhaitent beaucoup d'obtenir des Missionnaires. Mais Atkins prétend que l'attrait est foible pour le zele apostolique, dans un Pays où les nécessités de la vie ne sont point en abondance, & où les bêtes farouches se font craindre jusqu'aux environs des Villes & des Villages. Les maisons mêmes sont infectées d'une multitude de Rats, de Serpens, de Crapauds, de Mosquites, de Scorpions, de Lézards, & sur-tout d'une prodigieuse quantité de Fourmies. On en distingue trois sortes; les blanches, les noires & les rouges. Celles-ci s'élevent des logemens de huit ou neuf pieds de hauteur, employent deux ou trois ans à jetter les fondemens de leur édifice, & reduisent en poudre une armoire pleine d'étoffe, dans l'espace de quinze ou vingt jours.

Etablissement & fortune du Seigneur Joseph.

Son zele pour le Christianisme.

Insectes qui tourmentent les Négres.

Le Seigneur Joseph avoit tiré si bon parti du Commerce, qu'il avoit mis toute sa famille à l'aise. On ne manquoit dans son Village ni de pintades, ni de poisson & de gibier, tandis qu'à plus de cinquante milles au-delà de son nouvel établissement, les Négres n'avoient pour vivre que leur manioque avec un peu de miel. Il reçut la visite des Anglois, en habit Européen, c'est-à-dire en juste-au-corps, en souliers & en chapeau. Il leur prêta ses Canots, pour leur donner la chasse de la Manatée. En deux heures de tems ses

Reception que Joseph fait aux Anglois.

Négres en amenerent une au rivage. Elle fut préparée de plusieurs façons, c'est-à-dire, qu'une partie fut rotie, une autre bouillie, étuvée, &c. Les Anglois furent servis sur une table fort propre, avec une nappe, des couteaux & des fourchettes. On y présenta plusieurs sortes de vins, & de la bierre en abondance. La chair de la Manatée est fort blanche, & n'a pas le goût aqueux du poisson. Mais Atkins la trouva dure. L'assaisonnement d'ailleurs lui parut trop fort, comme celui de tous les mets du Pays. Les Négres y mettent de l'*Ocre*, de la *Malaguette* & beaucoup de *Cardamome*.

Atkins. 1721.

Les Dames, amies ou parentes de Joseph, entrerent dans la salle après le festin. Il y vint aussi quelques femmes du voisinage, qui se saluerent entr'elles en courbant le coude & portant la main fort près de leur bouche. Celle qui est saluée fait le même geste; après quoi se prenant les mains, elles se la pressent doucement, & se retirent avec une petite inclination qui ressemble assez à nos reverences, & qui est accompagnée d'un air sérieux & décent. Elles se marquerent aussi beaucoup de complaisance & de civilité, jusqu'à diviser en plus de vingt parties deux ou trois biscuits, & une demie bouteille d'eau de citron que les Anglois avoient apportée; chacune en eut sa part. Enfin le Seigneur Joseph conduisit Atkins & ses Compagnons jusqu'à la Barque, & n'omit rien pour les rendre fort satisfaits de sa reception.

Politesse des Dames du Pays.

La Religion du Pays se réduit à beaucoup de vénération pour les grisgris. Tous les Négres ont dans leur maison, dans leur canot, ou sur leur personne, quelque petit charme qu'ils respectent singulierement, & qu'ils regardent comme la source de tout le bien qui leur arrive. La matiere de ces charmes ou de ces grisgris est fort variée. Dans les uns c'est une petite piece de bois fendue; dans les autres un petit faisceau de certains bâtons ou de certains os, un crane de Singe, & d'autres reliques de cette nature. Chaque famille célebre dans certains tems la fête de son grisgris, & les habitans des mêmes lieux s'y invitent mutuellement (17).

Religion.

§. V.

Supplément à la description de Sierra-Léona.

La Riviere de Sierra-Léona, suivant les Mémoires de Labat, est (18) une des plus considérables de toute l'Afrique. Il donne quatre lieues de largeur à son embouchure. Le Pays du même nom, dit-il, est borné par deux fameux Caps, celui de la *Vega* au Nord, & celui de *Tagrim* ou de *Ledo* au Sud. Ces deux Caps forment une Baye spacieuse, où la Riviere de Sierra-Léona vient se décharger. On nomme ainsi cette Riviere, parce qu'elle vient de *Sierra-Léona* ou de *Sierra de los Leones*, c'est-à-dire, montagnes des Lyons.

Labat. 1728.

Le Pays, autour de cette Baye, est d'une fertilité extrême, & fort bien arrosé par quantité de Rivieres, qui serviroient beaucoup au progrès du Commerce si elles étoient navigables. Les principales sont celles de *Stones*,

Rivieres qui se déchargent dans la Baye.

(17) Atkins, Voyage en Guinée, &c. p. 53. & suiv.

(18) Labat, Vol. I. p. 46.

LABAT. 1728.

de *Karkais*, de *Pichel*, de *Palmas*, de *Pangue*, de *Kamgrani*, de *Kaſſe*, de *Karokanes*, de *Kapak*, & de *Tambaſine*. La plûpart viennent des montagnes nommées *Machemala*, qui traverſent le Pays du Nord au Sud, & qui ſe joignent à celle de Sierra-Léona. La Riviere de Sierra-Léona porte auſſi le nom de *Mitomba* & celui de *Tagrim;* obſervation néceſſaire pour empêcher qu'on ne faſſe quelque jour trois Rivieres d'une ſeule. Cette variété de noms vient de la diſpoſition de l'embouchure, qui ſe trouve partagée en trois Canaux par les ſables qui ſont au Nord & par les Iſles qui ſont au Midi. Le Canal du Sud & celui du Nord ſont ſi profonds & ſi libres, qu'on y peut paſſer en tout tems; mais celui du milieu eſt embarraſſé par quantité de rocs & de baſſes qui le rendent fort dangereux. Les plus grandes Barques & des Vaiſſeaux d'une grandeur médiocre peuvent remonter l'eſpace de quatre-vingt lieues dans la Riviere, en trouvant depuis ſix juſqu'à ſeize braſſes de fond. Lorſqu'on eſt entré dans la grande Baye & qu'on a paſſé la petite Iſle de Saint-André, on s'apperçoit que la Côte du Cap Tagrim ou de Sierra-Léona, forment pluſieurs autres Bayes dont l'ouverture eſt au Nord-Oueſt. La quatriéme, qui eſt la plus proche de la Riviere, ſe nomme la Baye de France, c'eſt la plus sûre & la plus commode pour l'eau & le bois. Les Habitans racontent par tradition que les Normands avoient autrefois un Comptoir dans cette Baye. Ils montrent le lieu de ſa ſituation, près d'une des trois Fontaines, dont l'eau paſſe pour excellente. En effet, il y a peu d'endroits auſſi propres à l'établiſſement d'un Comptoir & d'un Fort. Les Négres y ſont encore affectionnés aux François, & parlent leur langue de pere en fils. Les Vaiſſeaux y peuvent mouiller ſur ſeize braſſes, vis-à-vis les Fontaines, à la portée du mouſquet.

Trois Canaux de la grande Riviere.

Pluſieurs Bayes. Celle de France, où les Normands avoient autrefois un Comptoir.

La Riviere de Sierra-Léona ſépare deux Royaumes, celui de Balon (19) ou de *Bulon*, au Nord, & celui de Burré au Sud. Son lit commence à ſe retrécir dans cet endroit juſqu'à deux lieues de largeur. Cinq ou ſix lieues plus haut il ſe reſſerre juſqu'à une, & continue de diminuer à meſure qu'on remonte. La rive du Sud eſt couverte de grands arbres, ſur-tout de Palmiers de toutes les eſpeces. La prodigieuſe quantité de poiſſon dont la Riviere eſt remplie y attire un grand nombre de Crocodiles. On y rencontre pluſieurs Iſles, dont le terroir eſt excellent, & produit ſans culture tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Mais le principal avantage de Sierra-Léona eſt la bonté (20) de l'air, qui garantit les Etrangers de pluſieurs maladies malignes, également funeſtes & communes en Guinée. Les Iſles de la Riviere ſont remplies, comme le Continent, d'une multitude de Palmiers, qui produiſent de fort bon vin. Les Négres ſont grands buveurs (21), & les Européens les imitent, quoique fort ſouvent au hazard de leur vie. Ces Iſles ſont bordées de *Mangles*, qui leur ſervent de défenſe naturelle. Le bois en eſt excellent pour faire du charbon. Il eſt ſerré, dur & péſant. On admire la maniere dont cet arbre ſe multiplie. Auſſi-tôt que ſes branches ſont arrivées à une certaine hauteur,

Iſles de la Riviere.

Le climat fort bon ſuivant Labat.

(19) C'eſt Labat qui l'appelle Bulon, par le penchant qu'il a toujours pour les terminaiſons françoiſes.

(20) Labat eſt le ſeul qui parle ſi avantageuſement de ce climat. Voyez les quatre paragraphes précédens.

(21) Labat s'écarte encore ici des autres Ecrivains. C'eſt au contraire l'exemple des Européens qui corrompt ici les Négres.

elles

elles se courbent vers la terre ou vers l'eau, & prennent une nouvelle racine.

Atkins. 1721. Ville de Burré.

La Ville (*) où le Roi de Burré fait sa résidence, est à huit lieues de l'embouchure de la Riviere, au Sud. Elle est composée d'environ trois cens maisons, dont la forme est ronde, & qui se ressemblent parfaitement, avec cette seule différence, que celles des riches Habitans sont composées d'un plus grand nombre de hutes. Les piliers ou les fourches des côtés ont sept ou huit pieds de hauteur, & soutiennent des chevrons qui s'unissent au sommet en forme de cône. Ils sont couverts de roseaux ou de feuilles de Palmiers, si bien entremêlés dans les lattes, qu'ils forment des murs impénétrables au Soleil & à la pluye. L'intérieur est revêtu aussi de roseaux, & de petites branches attachées entre les piliers, sur lesquelles on étend une sorte de plâtre, composé de coquillages brûlés, qui donne un air fort net aux cabanes, mais qui dure peu, parce qu'il n'est pas mêlé de sable. Le foyer est au centre. Un trou, qui est au sommet de la hute, donne passage à la fumée. Quoique le climat soit fort chaud, les nuits sont froides & humides, ce qui oblige les Habitans d'entretenir constamment du feu. Leurs portes sont quarrées, & les seuils élevés d'un pied au-dessus du rez de chaussée. Ordinairement la porte d'une cabane n'a que deux pieds de large sur trois de hauteur; de sorte qu'il faut se baisser beaucoup pour y entrer, & qu'avec un peu d'embonpoint on n'y peut passer que de côté.

Description des maisons.

Le lit d'un Négre est composé de grandes nattes rouges, assez épaisses, qui s'élevent, l'une sur l'autre, d'un pied au-dessus de la terre. Le fond de la hute est d'argile, & s'entretient fort proprement. On voit les armes du Maître suspendues près de son lit. C'est un sabre, un poignard, de grands couteaux de Flandres, des zagaies, un arc & des fléches, qu'ils empoisonnent lorsqu'ils vont à la guerre. Des-Marchais juge que leur poison est le jus de la (22) Manzanille. Quelques-uns ont des armes à feu, qu'ils conservent précieusement & dont ils sçavent se servir. On prétend qu'ils tiennent cet art des Normands. Les Portugais & les Anglois qui sont établis parmi eux, ont eu assez de prudence pour leur vendre fort peu de fusils, avec la précaution de les mettre en fort mauvais ordre.

Lits & armes.

L'usage des armes à feu parmi les Négres vient des Normands.

Le Palais du Roi, ou plutôt l'assemblage de ses hutes, est au centre du Village, & ressemble aux édifices de ses Sujets. Cependant il a quelques cabanes un peu plus grandes, qu'il réserve pour les visites qu'il reçoit des Européens. Les Princes du Pays sont fort aimés de leurs Sujets, & les gouvernent avec beaucoup de douceur & d'équité.

Les hommes & les femmes de Burré sont de belle taille, & généralement d'une figure agréable. Ils ont la peau noire, les traits réguliers, les yeux vifs, & les dents fort blanches. On ne voit point parmi eux de nez écrasés, ni de grosses lévres; difformité qui vient, dans d'autres Pays, de l'usage où sont les meres de porter leurs enfans sur le dos. Les hommes se donnent autant de femmes qu'ils peuvent en acheter; mais ils n'ont de véritables égards, & ne sont capables de jalousie que pour la premiere, parce qu'elle

Figure des hommes & des femmes.

(*) Le détail suivant est tiré de la Relation de Des-Marchais, publiée par Labat, qui paroîtra dans la suite de ce Tome.

(22) On a vû que la Manzanille est une sorte de pomme qui croît dans ce Pays; mais c'est d'un autre fruit que les Négres empoisonnent leurs armes.

ATKINS. 1721.

eſt regardée ſeule comme leur véritable épouſe. Les autres paſſant pour de ſimples concubines, ils ne font pas difficulté de les prêter aux Etrangers, & cette licence n'a rien de ſcandaleux dans la Nation. Elle n'expoſe pas non plus les femmes au moindre reproche, parce qu'étant Eſclaves de leur mari ou de leur Maître, tout leur mérite conſiſte à lui plaire par leur attachement & leur ſoumiſſion. Il n'a pas de commerce avec elles pendant leur groſſeſſe, ni quatre ans après qu'elles ſont délivrées. On compte dans la Ville de Burré ſix ou ſept cens hommes capables de porter les armes; mais le Pays étant bien peuplé & fort attaché à ſon Roi, ce Prince eſt en état de lever une armée beaucoup plus nombreuſe.

Converſion du Roi de Burré.

Celui qui regnoit en *1666* avoit embraſſé le Chriſtianiſme & portoit le nom de Dom Philippe. Il avoit accordé à ſes Sujets la liberté de conſcience; mais n'en deſirant pas moins leur converſion, il entretenoit à ſa Cour deux Miſſionnaires, l'un Jeſuite, l'autre Capucin. Le zèle de ces deux Prédicateurs avoit peu de ſuccès contre la paſſion des femmes & du vin, qui ſont deux obſtacles preſqu'inſurmontables dans le cœur des Négres. Ils ſont d'ailleurs honnêtes, bons, ſinceres, amis des Etrangers. Ils ont même retenu quelque choſe des manieres & de la politeſſe des Normands, qui ont découvert les premiers cette Côte. La Religion dominante du Pays eſt l'Idolâtrie, mais ſans principes, ſans ordre, ſans fêtes & ſans cérémonies. Le nombre de leurs divinités n'eſt pas fixe, ou plutôt il eſt innombrable. Chacun ſe fait des idoles ſuivant ſon caprice: l'un adore, une corne, l'autre une patte de crabbe, d'autres un clou, un caillou, une petite coquille, une tête d'oiſeau, une racine, &c. Ces objets de leur culte portent le nom de Fetiches. Ils les portent autour du cou dans un petit ſac orné de grains de verre, de buis, ou de coquilles qu'ils nomment koris, & d'autres bagatelles. Ils offrent, matin & ſoir, à leur Fetiche ce qu'ils ont de plus exquis dans leurs proviſions. Ils leur demandent leurs beſoins. Telles ſont les bornes de leur Religion: plus heureux, dit Labat, que les Sauvages de l'Amérique, que le diable bat cruellement lorſque (23) cette fantaiſie lui vient; au lieu que les Fetiches ne s'emportent jamais à la violence.

Raiſon qui empêche celle de ſes Peuples.

A quoi ſe réduit leur Religion.

Apôtres Mahométans.

Les Négres Mandingos, qui ſont zelés Mahométans, avoient entrepris de répandre ici leur Religion. Mais ils trouverent les Négres de Sierra-Léona peu diſpoſés à changer d'uſages. Cependant un Idolâtre eſt toujours plus facile à convertir qu'un Mahométan. On leur entend ſouvent répeter les noms d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. La circonciſion eſt pratiquée au long de la Côte, depuis Sierra-Léona juſqu'à Benin.

Fertilité du Royaume de Burré.

Il n'y a pas de différence, pour la fertilité, entre le terroir de Burré & celui des Iſles de la Riviere. Le riz, le millet, les pois, les féves, les melons, les patates, les bananes & les figues, y croiſſent en abondance & ſe vendent preſque pour rien. La Riviere eſt remplie de poiſſon, & les Habitans en mangent beaucoup plus que de toute autre viande, quoiqu'ils ne manquent d'aucune ſorte d'animaux & qu'on les achete à bon marché. La volaille ordinaire, les Pintades, les Oyes, les Canards, les Poules d'Inde, les Pigeons ne leur coûtent que la peine de les prendre. Leurs champs préſentent de vaſ-

(23) Labat mêle au récit des Auteurs qu'il a publiées quantité de ces pueriles imaginations, qui décréditent le bon ſens d'un Ecrivain.

tes troupeaux de Bœufs, de Vaches, de Chévres, & de Moutons. Les montagnes sont remplies de Cerfs, de Sangliers, de Daims & de Chevreuils. Ceux à qui le gibier manque n'en peuvent accuser que leur paresse. Les Eléphans, les Lions & les Tigres offrent de l'amusement & de l'utilité aux Chasseurs; sans parler des Serpens, dont il se trouve de si monstrueux, qu'on les prétend capables d'avaler un homme & même un Bœuf (24).

Atkins. 1721.

La bonté du Pays & l'abondance des fruits y attirent une quantité incroyable de Singes. On en voit de toutes les especes, à l'exception (25) des blancs. Ils sont en si grand nombre, que les Habitans, pour garantir leurs plantations, sont obligés de faire constamment la garde, & d'employer le poison, les trappes & les armes. Lorsqu'un Européen rapporte de la chasse cinq ou six Singes qu'il a tués, il est reçû des Négres comme en triomphe. D'un autre côté les Singes s'apperçoivent fort bien des piéges qu'on leur tend, & ne donnent pas deux fois dans le même. Ils ne connoissent pas moins leurs ennemis. S'ils voyent un Singe de leur troupe blessé d'un coup de fléche, ils s'empressent de le secourir. La fléche est-elle barbue? ils le distinguent fort bien à la difficulté qu'ils trouvent à la tirer; & pour donner du moins à leur Compagnon la facilité de fuir, ils en brisent le bois avec les dents. Un autre est-il blessé d'un coup de balle? ils reconnoissent la playe au sang qui coule, & mâchent des feuilles pour la panser. Les Chasseurs qui tomberoient entre leurs mains, courroient grand risque d'avoir la tête écrasée à coups de pierres, ou d'être déchirés en pieces, car entre ces animaux il s'en trouve de très-gros, & d'une humeur fort cruelle lorsqu'ils sont irrités.

Nombre incroyable de Singes.

Leur intelligence.

Outre les provisions & les rafraîchissemens dont les Vaisseaux peuvent se fournir à Sierra-Léona, on y trouve de l'ambre gris, de la civette en masse, des civettes en vie, & le meilleur ivoire de toute l'Afrique. Il y est net, sans tache, & d'une blancheur éblouissante; ce qui prouve encore l'excellence du climat & la fertilité du terroir. Les dents néanmoins y sont plus petites que celles qu'on appelle *Morfil eskarbeille*, c'est-à-dire, celles dont quatre ne pesent pas un quintal. Les Négres mangent la chair des Eléphans. Quelques Européens, qui en ont fait l'essai, prétendent que si elle étoit gardée, & préparée un peu mieux qu'elle ne peut l'être par des Négres, elle seroit peu différente du Bœuf.

Ce que Sierra-Léona produit de propre au Commerce.

Le profit qu'on fait à Sierra-Léona sur les marchandises de l'Europe, est au moins de deux cens pour cent. Il seroit beaucoup plus considérable si l'on achetoit les commodités du Pays de la premiere main, au lieu de les prendre des Anglois & des Portugais.

On s'y procure quelquefois de l'or & des Esclaves, mais sans pouvoir approfondir d'où l'or y est apporté. Le Pays même ne paroît pas propre à la production des métaux. C'est le partage des Régions séches & stériles; telles que Bambuck. Ceux qui travaillent à la découverte des mines, prennent pour un heureux signe les apparences les plus contraires à la fertilité, telles que les rocs, la sécheresse des terres, la couleur pâle & morte des plantes & de l'herbe (26).

(24) Labat en paroît fort persuadé. Au reste tout ce récit paroît exageré.

(25) Il ne s'en trouve que dans le Royaume de Bambuck.

(26) Voyez à la fin du Volume précédent la Relation du Pays de Bambuck.

ATKINS. 1721. D'où l'or y vient.

Le Royaume de Burré a des Peuples au Nord-Est & à l'Est, qui manquant de certaines commodités, les achetent de leurs voisins pour de l'or. D'ailleurs les Marchands Mandingos, qui portent leur commerce depuis les Côtes de la mer jusqu'au centre de l'Afrique, répandent leur or du côté de Sierra-Léona, & ne manqueroient pas d'y en apporter davantage, s'ils étoient toujours sûrs d'y trouver des marchandises de l'Europe à des prix fixes & réglés. Ce sont les Anglois & les Portugais (27) qui sont en possession de ce Commerce.

A l'égard du Commerce des Esclaves, il est peu considérable sur les Côtes de Sierra-Léona. Il se réduit à quelques Prisonniers de guerre, & à quelques Criminels dont la Sentence de mort est changée dans un bannissement perpétuel.

CHAPITRE XV.

Histoire naturelle de la Côte Occidentale d'Afrique.

HISTOIRE NATURELLE. Division du sujet.

CETTE Histoire naturelle sera divisée en cinq classes. Les Végétaux, les Quadrupedes, les Oiseaux & la Volaille, les Amphibies avec les Insectes & les Reptiles, enfin les Poissons. Ces cinq articles seront traités successivement dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Mais il est à propos de commencer par quelques remarques générales des Voyageurs, sur le climat & les saisons, l'air, les maladies & le terroir, dans cette division de l'Afrique.

§. I.

Saisons, Arbres & Terroir.

Saisons, pluye, & tempête.

DANS les parties de l'Afrique dont on traite ici l'Histoire, l'année peut être divisée entre la saison séche & la saison humide. La premiere dure huit mois, c'est-à-dire depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin. La seconde depuis le mois de Juin jusqu'à celui d'Octobre exclusivement. C'est cette derniere saison qui fait l'hiver. Pendant celle de la sécheresse, les chaleurs sont excessives, par la rareté des pluyes. A peine tombe-t-il quelques rosées dans tout cet espace (28).

Les pluyes, suivant Jobson, commencent fort doucement & par quelques ondées passageres, mais qui ne laissent pas d'être accompagnées d'éclairs & de tonnerre. Elles augmentent vers la fin de Juin. La chûte des eaux devient alors si violente, avec des orages, des vents, un tonnerre & des feux si terribles, qu'on croiroit avoir à redouter la confusion des Elémens. C'est néanmoins dans cette saison que les Habitans du Pays sont obligés de travailler à la terre. La plus grande impétuosité des pluyes est depuis le milieu de Juillet jusqu'au milieu d'Août. Les Rivieres s'élevent alors de trente pieds

(27) C'est à-dire, les Portugais établis depuis long-tems dans divers endroits du Royaume de Bulm, & de Burré.

(28) Jobson dans le Golden Trade, p. 125. & suiv.

au-dessus de leur hauteur naturelle; & si les rives sont basses, l'eau se déborde impétueusement (29).

Histoire naturelle.

Suivant le Maire, on voit peu de pluyes sur cette Côte dans tout autre mois que ceux de Juillet, d'Août & de Septembre. Mais au Sud de la Ligne elles commencent plutôt; & ces trois mois sont le tems de leur abondance. Elles sont accompagnées de vents furieux, & suivies d'un si grand calme & de chaleurs si excessives, que la respiration en devient difficile. Après un intervalle de deux ou trois heures, la tempête recommence. Elle dure pendant trois mois avec ces alternatives (30).

Moore observe que sur la Gambra la saison des pluyes commence ordinairement au mois de Juin & continue jusqu'à l'extrêmité de Septembre, ou quelquefois jusqu'au commencement d'Octobre. La premiere & la derniere tempête sont généralement les plus violentes. Il s'éleve d'abord un vent fort impétueux, qui dure une demie heure ou plus avant la chûte de la pluye; de sorte qu'un Vaisseau, surpris par cette agitation subite, peut être fort aisément renversé. Cependant les apparences du Ciel sont des avertissemens qui la font prévoir. Il se charge quelque tems auparavant. Il devient noir & triste. A mesure que les nuées s'avancent il en sort des éclairs, qui sont capables de répandre l'effroi. Les éclairs sont si terribles en Afrique & s'entre-suivent de si près, que pendant la nuit même ils rendent la lumiere continuelle. Le fracas du tonnerre n'est pas moins épouvantable, & va jusqu'à faire trembler la terre.

Pendant la pluye, l'air est ordinairement frais. Mais à peine est-elle finie que le Soleil se montre & fait sentir une extrême chaleur. On est quelquefois porté à prendre ce tems pour se deshabiller & pour dormir. Mais avant qu'on soit sorti du sommeil il arrive souvent un nouveau (31) Tornado, qui fait passer le froid jusques dans les os, & dont les suites deviennent funestes. C'est ordinairement le sort des Européens, lorsqu'ils négligent les précautions; car les Habitans naturels du Pays sont à l'épreuve de ces révolutions de l'air. Dans la saison des pluyes, on voit peu de vents de mer; mais à leur place, il vient au long de la Riviere des vents d'Est, qui sont d'une fraîcheur extrême depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Janvier, sur-tout pendant le jour (32).

Danger pour les Européens.

Moore fait observer plusieurs Tornados qui le remplirent d'effroi. Le premier, qui n'étoit que de vents & d'éclairs, commença de grand matin, le 16 de Mars 1730. Il en essuya un autre le 19 de Mai de la même année; mais ce fut un mêlange affreux de vent, d'éclairs, de tonnerre & de pluye. Le 3 de Juillet 1731, ce fut le même mélange. Pendant ces trois premieres tempêtes Moore étoit dans l'Isle James. La quatriéme arriva pendant son séjour à Yamyamakonda. Elle fut encore plus terrible, & l'Auteur remarque qu'ayant commencé la nuit du 10 de Juin 1732, elle amena de fort grosses mouches d'une espece extraordinaire. La cinquiéme arriva le 11 de Mai 1733. Moore étoit à Bruko pendant la sixiéme. Ce fut le 16 Mars 1733. Elle fut accompagnée non-seulement de tonnerre & d'éclairs, mais encore de

Observations de Moore.

(29) *Ibid.*

(30) Le Maire, Voyage aux Isles Canaries, &c. p. 57.

(31) Voyages de Moore, p. 134.

(32) *Ibid.* p. 56, 71, 77, 118 & 157.

pluye; ce qui étoit presque sans exemple dans cette saison (33).

HISTOIRE NATURELLE. Deux éclipses lunaires.

Le même Auteur observa dans ce Pays deux éclipses lunaires, la premiere à Yamyamakonda la nuit du 20 Novembre. Depuis huit heures du soir jusqu'à dix, la Lune fut entiérement obscurcie, quoiqu'elle fût fort brillante après & devant l'éclipse. Il vit la seconde à Bruko, le 11 de Mai pendant la nuit. Elle fut encore totale & d'une heure entiere (34).

Explication des pluyes du Pays.

Tous les Ecrivains attribuent aux pluyes les débordemens du Sénegal, de la Gambra, & des autres Rivieres de la même Côte. Le Maire prétend que la cause même des pluyes est le retour du Soleil (35) qui s'éloignant alors du Tropique du Cancer fait en France le Solstice d'été, & celui d'hiver dans cette partie de l'Afrique. Cet astre, dit-il, attire une grande masse de vapeurs, qui retombent ensuite en grosses pluyes, cause réguliere des inondations. Le même Voyageur attribuant le débordement du Nil à la même cause, ajoûte qu'en Ethiopie ces pluyes commencent au mois d'Avril & continuent pendant ceux de Mai & de Juin; mais que vers la Côte occidentale d'Afrique elles commencent le 15 de Juillet, & vont en croissant pendant quarante jours, après lesquels elles décroissent dans le même espace. Il remarque encore que les chaleurs sont ici plus insupportables au mois de Janvier que dans le cours des mois de Juillet & d'Août (36); ce qu'il faut attribuer aux pluyes de ces deux mois.

Ceux qui arrivent des climats froids, doivent compter, suivant Moore, de trouver en Afrique quatre mois fort mal sains & fort ennuyeux. Mais ils sont dédommagés de cette affreuse saison par le retour d'un Printems de huit mois, pendant lequel ils voyent continuellement les arbres couverts de fleurs & de fruits. L'air est alors d'une fraîcheur charmante. Cependant il conserve une qualité particuliere, qui ne doit pas être fort saine pour le corps, puisqu'elle est capable de rouiller une clef dans la poche. Le tems des chaleurs excessives est ordinairement la fin de Mai, quinze jours ou trois semaines avant la saison des pluyes.

Observations sur les apparences du Soleil.

Le Soleil se fait voir perpendiculairement deux fois l'année. Jamais la longueur du jour ne surpasse treize heures; mais il n'a jamais moins d'onze heures; c'est-à-dire, depuis le lever jusqu'au coucher du Soleil, car on connoît peu les crepuscules en Afrique. La lumiere n'y paroît qu'avec le Soleil, & l'on se trouve dans les ténébres aussi-tôt qu'il disparoît. Au mois de Novembre, le tems du matin & du soir est froid, quoique la chaleur soit fort grande au milieu du jour. A la fin d'Octobre, les matins & les soirs sont obscurcis par des brouillards épais, quoiqu'au commencement du même mois la matinée soit d'une chaleur extrême (37).

Effets du climat.

En général l'air de ces Côtes est fort mal sain, sur-tout vers les Rivieres, les terrains marécageux, & dans les cantons couverts de bois. Sur toute la Côte, depuis le Sénégal jusqu'à la Gambra, la saison des pluyes est pernicieuse à tous les Européens; & celle des chaleurs, qui dure depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin ne leur est pas moins funeste (38).

Cette intemperie de l'air cause aux Etrangers, qui n'y sont pas accoutumés,

(33) *Ibid.* p. 143 & 158.
(34) *Ibid.*
(35) Le Maire, p. 57 & 62.
(36) Le Maire, p. 62.
(37) Moore, p. 88, 135 & 139.
(38) Barbot, p. 37.

plusieurs sortes de maladies dangereuses. Mais l'effet en est encore plus fâcheux, lorsqu'ils ne menent point une vie réguliere; c'est-à-dire, lorsqu'ils mangent trop avidement les fruits du Pays, & qu'ils se livrent avec excès à l'usage du vin de Palmier & des femmes. Le Maire assure (39) que les moindres maux ausquels ils doivent s'attendre sont la fiévre, le *cholera morbus*, des ulceres aux jambes, & de fréquentes convulsions, suivies infailliblement de la mort ou d'une paralysie. De toutes ces maladies, les plus fatales sont la fiévre, qui emporte souvent en vingt-quatre heures l'homme du meilleur tempéramment; & les vers, que la corruption de l'air produit dans les chairs, & qui ont quelquefois cinq ou six pieds de longueur. L'habitude du Pays n'empêche pas que les Négres (40) ne soient fort sujets à cette derniere maladie. Moore rapporte l'exemple d'une jeune femme, qui avoit dans chaque genouil un ver long d'une aune. Avant que le ver parût, elle souffrit de violentes douleurs, & ses jambes enflerent beaucoup; mais lorsque la tumeur vint à s'ouvrir, & que le ver eut commencé à se faire voir, ses souffrances diminuerent. Le ver sortoit chaque jour de la longueur de cinq ou six pouces. A mesure qu'il s'étendoit, on le rouloit doucement autour d'un petit bâton, avec la précaution de le lier d'un fil, pour l'empêcher de rentrer. S'il se rompt malheureusement dans l'opération, la gangrene suit immédiatement. L'opinion des Négres sur la cause de ces vers est qu'ils viennent de l'épaisseur de l'eau, (41) qualité que la saison des pluyes fait prendre nécessairement à leur boisson. La même maladie est commune sur la Côte de Guinée, dans les Isles des Caraïbes, & dans plusieurs parties des Indes Orientales. Un Ecrivain François (42) l'attribue à la nature des pluyes qui corrompent tout ce qu'elles rendent humides.

Vers qui s'engendrent dans la chair.

Jobson ne négligea rien pour découvrir les véritables causes de la corruption de l'air dans le Pays de la Gambra. Il se proposoit de détruire le préjugé qui s'étoit déja répandu au désavantage du climat. Après quantité de recherches & de raisonnemens, il se persuada qu'il y a beaucoup de poison dans l'air de cette Contrée, soit celui qui s'exhale des végétaux infectés, comme on n'en est que trop certain par l'usage général d'y empoisonner les fléches du suc des fruits & des plantes; soit celui qui sort continuellement d'une infinité d'animaux vénimeux, tels que les Crapaux, les Scorpions & les Serpens de diverses especes. Ce poison, si l'on en croit le même Voyageur, est retenu dans la poussiere & le sable pendant la saison de la sécheresse; mais les premieres pluyes le développent; & le Soleil venant à l'exhaller dans l'intervalle des pluyes, il retombe avec elles, & donne à l'air des qualités dangereuses. Jobson croit cette remarque bien confirmée par un effet singulier des premieres pluyes. Elles laissent des marques & des taches, non-seulement sur la peau, mais jusques sur les habits; & pour peu qu'on les laisse à l'humidité il s'y engendre des vers fort dégoûtans. Au contraire, il n'arrive rien de semblable après les dernieres pluyes; ce qui vient alors, suivant Jobson, de ce que l'air (43) est purgé des particules malignes dont il étoit infecté. Il se fonde ici sur son expérience, pour conseiller à

Comment Jobson explique cette corruption de l'air.

Conseils qu'il donne aux Voyageurs.

(39) Le Maire *ubi sup.* p. 57. Il en avoit fait l'expérience.

(40) Barbot, p. 32.

(41) Moore, p. 130.

(42) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 215.

(43) Jobson, *ubi sup.* p. 127.

HISTOIRE NATURELLE.

tous les Voyageurs de ne pas s'exposer sur la Riviere dans le tems des premieres pluyes ; & sur-tout d'être fournis d'une bonne provision d'eau, & de prendre leurs repas avant la chûte des pluyes. C'est à l'oubli de toutes ces précautions qu'il attribue la mortalité dont le Vaisseau le *Saint Jean* fut affligé.

Autre explication des pluyes.

L'Auteur ayant encore observé que les nuées qui apportent la pluye viennent toujours du Sud-Est, suppose qu'elles sont attirées par le Soleil jusqu'à ce qu'il touche au Tropique du Nord ; qu'elles se résolvent en pluye lorsqu'elles approchent trop de sa chaleur ; & qu'à son retour, les rencontrant, & son action étant beaucoup plus forte, il les rompt avec violence, les écarte, & cause ces tonnerres & ces éclairs redoutables qui semblent ménacer la nature de sa ruine, jusqu'à ce que les nuées étant dissipées par degrés, l'air reprend sa clarté vers le tems où le Soleil atteint à l'Équinoctial, c'est-à-dire à la fin de Septembre (44).

Terroir du Pays & tems de la culture & des moissons.

A l'égard du terroir & de la fertilité du Pays, le Maire, observe qu'au long des Côtes, entre le Sénegal & la Gambra, les terres sont sabloneuses & stériles (45), parce que la chaleur y est fort ardente. Jobson parlant des terres qui bordent la Gambra, dit que ne recevant jamais de pluye pendant l'espace d'environ neuf mois, elles deviennent si dures & si enflammées qu'il est impossible de les cultiver. On est obligé d'attendre que la saison des pluyes viene y répandre de l'humidité & les rendre propres au labourage (46).

Le Maire remarque que l'inondation dont la terre s'enrichit, n'étant pas générale & se bornant aux Cantons qui bordent les Rivieres, la fertilité ne se (47) communique pas beaucoup plus loin. Il ajoûte que le Pays est peuplé & couvert de bois. Suivant Barbot, les Habitans ne plantent & ne sement qu'à la fin de Juin, peu de tems après la (48) diminution des pluyes. La moisson se recueille au milieu de Septembre ; de sorte que dans l'espace de trois mois les terres sont labourées, semées & moissonnées ; ce qui prouve assez la fertilité du terroir (49).

Grande variété des arbres.

La variété des arbres est extrême dans cette partie de l'Afrique. Barbot dit que les forêts sont différentes de celles de l'Europe ; que le (50) bois en est doux, spongieux, & qu'il n'est guéres propre qu'à brûler. Labat assure au contraire que sur les bords de Rio-Grande & de plusieurs autres Rivieres, on trouve d'excellent bois de construction pour les Vaisseaux & pour d'autres usages. On a vû, près du Sénegal, des arbres d'une grosseur si extraordinaire, que vingt hommes ensemble n'en pouvoient (51) embrasser le tronc. Barbot en mesura un, près de Gorée, dont la circonférence étoit de soixante pieds. Il étoit à terre, abbatu par le nombre des années, & le tronc en étoit creux. Vingt hommes y auroient pû tenir debout. L'Auteur ne donne pas le nom de cet arbre, mais il le représente semblable au Noyer. Les feuilles du moins croissent en pelotons, & l'écorce est douce & tendre (52).

Leur grosseur.

Palmier. Ses especes différentes.

Le plus utile & le plus commun de tous les arbres du Pays, comme de tout

(44) Jobson, *ibid.* p. 128.
(45) Le Maire, p. 62.
(46) Jobson, *ubi sup.* p. 125 & suiv.
(47) Le Maire, *ubi sup.* p. 57.
(48) Jobson dit pendant les pluyes.
(49) Le Maire, p. 62.
(50) Barbot, p. 31.
(51) Labat, Vol. V. p. 357.
(52) Barbot, *ubi sup.* p. 31.

le

le reste de l'Afrique, est le Palmier. Les Afriquains en distinguent huit especes; mais les Européens n'en comptent que quatre ou cinq & les distinguent toujours. Les principaux sont le Dattier, & le Cocotier, l'Areka, le Cyprès, & celui qui porte du vin. Dans plusieurs Cantons c'est la cinquiéme sorte qui est la plus abondante. Dans d'autres lieux, c'est une des quatre autres; & l'espece qui domine dans un Pays y passe pour la principale. Au Sud du Sénegal on ne trouve pas de Dattiers, & les Cocotiers sont en petit nombre. Le Maire dit (53) qu'on ne trouve pas un seul Cocotier sur toute la Côte, & que l'arbre le plus commun dans toute cette Région de l'Afrique est le Palmier qui produit du vin. On doit par conséquent se borner ici à la description de cet arbre, & remettre celle des autres aux Livres suivans.

De quels Palmiers on tire du vin.

On peut tirer du vin de toutes sortes de Palmiers; mais quelques especes, telles que le Dattier & le Cocotier, étant plus utiles à d'autres usages, on les ménage pour l'utilité qui leur est propre, & l'on ne tire la liqueur que de ceux dont les fruits sont moins estimés. Il y a deux ou trois especes de Dattiers. La premiere a les feuilles picquantes & plus petites que celles du vrai Dattier. C'est en quoi consiste uniquement leur différence. Ses fleurs sont rouges, composées de cinq feuilles dans la forme d'une étoile. Au centre elles ont un piston, qui se change en un fruit rond de la grosseur d'un petit œuf, & dont la couleur est un rouge leger ou orangé. La chair en est blanche, mais tirant sur le rouge. Elle est de bonne consistance. Son odeur est celle de la violette, & son goût un peu amer, comme celui de l'olive. Les grappes ou les bouquets contiennent depuis quatre-vingt jusqu'à (54) cent noix dont le noyau est de la grosseur de celui des pêches. Lorsque le fruit est mur, sa couleur d'orange se change en un jaune pâle. On le broye doucement, pour le mettre sur le feu dans un pot rempli d'eau. Aussi-tôt qu'il commence à bouillir, on le remue avec un bâton plat ou une spatule, & ce mouvement sert à séparer la chair des noyaux, qui tombent au fond du pot. On passe alors le fruit; & lorsqu'il commence à se refroidir, il forme une substance couleur (55) de chair pâle, & d'une véritable odeur de (56) violette. C'est une espece de beurre, qui est aussi doux & d'aussi bonne saveur que notre meilleur beurre d'Europe, sur-tout lorsqu'il est frais. Les Négres l'appellent huile de Palmier. Cependant le nom de beurre lui convient beaucoup mieux; car il a le même goût, la même consistance, & les Négres le font servir à tous les usages où nous employons le beurre & le lard. Ils en usent aussi pour s'oindre le corps, & cette onction leur rend les membres souples & la peau douce. Les Européens, qui s'en servent dans leurs sauces, le trouve aussi bon que le beurre frais & le lard, du moins quand il est fait nouvellement; car en vieillissant il perd son goût & prend une odeur forte. En Europe, les Médecins l'employent pour soulager les douleurs de la goûte.

Description de ces arbres, & leurs fruits.

(53) Les Palmiers sont en abondance sur les côtes voisines du Cap-Verd. Les Seigneurs des Villages en tirent un droit. On y en distingue trois sortes: l'un qui ressemble au Dattier, l'autre semblable à ceux de France; le troisiéme, qui est une espece de Latanier; mais on n'y trouve pas de Cocotiers. Le Maire, p. 65.

(54) Barbot, p. 112.

(55) Le Maire dit que cet arbre produit une sorte de petit cocos, d'où l'on tire l'huile punique, qui sent la violette, qui a la couleur du safran & le goût de l'olive, p. 65.

(56) Barbot dit que l'huile est couleur de safran, & qu'elle a le goût de l'olive.

Histoire naturelle.

On le regarde comme un ſpécifique contre le rhumatiſme & les humeur froides, en l'appliquant extérieurement avec un mélange d'eſprit de vin. Le noyau du fruit, que les Négres nomment *Kiavos*, eſt fort dur, & contient une amande de fort bon goût, que ces Peuples aiment avec paſſion (57).

Un autre arbre, dont les Négres tirent du vin, eſt la troiſiéme eſpece de Palmier. On le nomme *Hondier*. Ce Palmier eſt haut, & ſon tronc, comme ſes feuilles, eſt couvert de petites pointes. Celles du tronc ont ordinairement deux pouces de longueur. La nature les a diſpoſées avec beaucoup de régularité & de ſymetrie, comme pour ſervir de défenſe à l'arbre contre l'attaque des animaux. Ses feuilles ſont grandes & dentelées comme celles de l'artichaux; elles compoſent une groſſe touffe, qui couronne agréablement le ſommet du tronc. Au mois de Juillet, vers le commencement de la ſaiſon des pluyes, il ſort trois branches, longues d'environ quatre pieds, & chargées de petites fleurs blanches dont les piſtons ſe changent en un fruit rond, de la forme & de la groſſeur de la noix. Sa premiere enveloppe eſt une peau verte, de l'épaiſſeur d'un écu, douce, mais coriaſſe. Elle couvre une autre peau fort mince, qui eſt remplie d'une ſubſtance blanche & huileuſe, de la conſiſtance du maron. Les enfans caſſent ces noix avec une pierre & les mangent fort avidement.

Palmiers de l'Amérique.

Dans les Iſles de l'Amérique on appelle cet arbre, Palmier à pointes & à fruit, pour le diſtinguer d'un autre arbre du même nom qui eſt ſtérile, mais dont le bois ſert à la menuiſerie. Les Habitans en tirent auſſi une huile qui eſt fort agréable à manger dans ſa fraîcheur, mais qui devient bien-tôt fort puante, juſqu'à ne pouvoir plus ſervir que pour les lampes. Labat eſt perſuadé que ſi cette huile étoit tirée à froid, elle ſe conſerveroit plus long-tems. Il donne une méthode pour cette opération.

Deſcription du Palmetto par Finch.

Au reſte il ſemble que le *Hondier* ſoit le même arbre que le *Palmetto*, décrit par Finch, dont les Habitans de Sierra-Léona tirent leur vin. Cet arbre, dit Finch, eſt droit & haut. L'écorce en eſt noueuſe; & le bois, d'une ſubſtance fort douce. Il n'a des branches qu'au ſommet. On les prendroit moins pour des branches que pour des roſeaux. Le dedans en eſt moelleux & la peau fort dure. Les feuilles ſont longues & minces. Chaque branche eſt longue d'une aune, armée, des deux côtés, de pointes fortes & piquantes, ſemblables aux dents d'une ſcie, mais plus longues. Elles portent un petit fruit qui reſſemble à la noix d'Inde, & de la groſſeur (58) d'une châtaigne, renfermé dans une coque fort dure, rayé au-dehors par de petits fils, & qui contient une amande d'une ſubſtance dure & raccornie, ſans aucun goût. Les Habitans la mangent rôtie & la nomment *Bel*. Ils donnent à l'arbre le nom de *Tobel* (59).

La troiſiéme eſpece de Palmier qui produit du vin, eſt le Cyprier. Il a le tronc & les feuilles (60) beaucoup plus groſſes que le Dattier; mais ſon fruit ne peut être mangé. Cependant il porte des fleurs qui reſſemblent

(57) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 25.

(58) Jobſon dit qu'il ſe trouve des Palmettos qui portent quantité de fruits, dont les Habitans ſe nourriſſent, ſur-tout lorſque l'arbre eſt jeune, p. 131.

(59) Finch, dans le Recueil de Purchaſs, Vol. I. p. 406.

(60) Il croît de la hauteur de 60, 80, & 100 pieds, avec une écorce fort unie. Moore, p. 36.

beaucoup à celles du Palmier à pointes; & ces fleurs produisent un petit fruit oblong, revêtu d'une peau rouge, qui contient un noyau fort dur, dont l'amande est fort amere. Cette noix ne se mange point, & l'arbre ne seroit d'aucun usage si l'on n'en tiroit cette liqueur célébre qui tient lieu de vin aux Habitans & qui en porte le nom. Les deux Palmiers précédens en produiroient aussi, si les Habitans ne se faisoient une loi de ne les pas couper, dans la crainte de nuire à leur fruit. Le vin du premier est fort bon. Celui du second le surpasse beaucoup. Mais celui du Cyprier l'emporte sur l'un & l'autre, & passe pour la Malvoisie d'Afrique (61).

HISTOIRE NATURELLE.

Ce que c'est que le vin de Palmier. Ses qualités.

Le vin de Palmier est une liqueur qui distile de l'arbre par une incision qu'on fait au sommet. Il a la couleur & la consistance du vin d'Espagne. Il petille comme le Champagne. Il joint à la douceur une sorte d'acidité, qui le rend fort agréable. Il envoye des vapeurs à la tête; & les Etrangers, qui en boivent trop librement, sans en avoir formé l'habitude, (62) en ressentent de fâcheux effets. Il est trop purgatif, lorsqu'il est fait nouvellement, quoique ce soit alors qu'il a plus de douceur & d'agrément; car dans l'espace d'un jour ou deux, il fermente & devient aussi dur & aussi fort que le vin du Rhin. Les Habitans ne se l'épargnent pas dans cette nouveauté, & ne trouvent pas qu'il leur soit fort nuisible. Il n'est véritablement bon que pendant trente-six heures. Ensuite il s'aigrit & s'altere par degrés, jusqu'à se changer en vinaigre. Un autre Voyageur ne le croit bon qu'après avoir fermenté deux ou trois heures dans le vase. A mesure qu'il vieillit, il devient plus capable de communiquer des vapeurs à la tête. C'est un puissant diuretique, & cette qualité explique fort bien pourquoi les Négres ne sont pas sujets à la gravelle ni à la pierre. Il fermente avec tant de violence, que si l'on ne fait beaucoup d'attention aux vases qui le contiennent, il les agite & les brise. Le vin de Palmier paroît délicieux à quantité d'Européens lorsqu'il sort du tronc de l'arbre. Les Négres y mêlent quelquefois de l'eau. Ils assurent que si l'on en prend à l'excès, il enflamme les parties naturelles. En effet, on observe que les Négres ont souvent des tumeurs considérables près du *scrotum* (63).

Plusieurs sortes de vins de Palmier.

Jobson prétend que le vin de Palmier est dans une si haute estime parmi les Négres, qu'il n'est pas libre au peuple d'en boire, & que les Princes le réservent pour leur usage. Il ressemble, dit-il, pour la couleur & le goût, au vin blanc nouveau; mais s'il est gardé plus d'un jour, il s'aigrit. Les Négres en distinguent différentes sortes, qu'ils reconnoissent à la difference de l'odeur, comme nous distinguons nos vins blancs. Ils ont le *Sabbegi*, le *Bangi*, &c. suivant les diverses (64) qualités des arbres. Leur méthode, pour le recevoir du tronc, est de suspendre leur gourde quelques doigts au-dessous de l'incision, pour y faire couler la séve. Ils coupent une branche, & laissent la gourde attachée au chicot. Mais il ne leur arrive guéres d'en couper plus de deux, dans la crainte d'affoiblir l'arbre. Lorsque la séve a coulé trente ou quarante jours, par différentes incisions, ils couvrent de terre grasse &

Méthodes pour le tirer de l'arbre.

(61) Afrique Occidentale. Vol. III. p. 28.

(62) Moore dit la même chose (p. 38) mais Barbot assure (p. 204) que ces vapeurs se dissipent bien-tôt, & ne laissent aucun mal de tête.

(63) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 32. & Voyages de Moore, p. 38.

(64) Jobson, *ubi sup.* p. 131.

HISTOIRE NATURELLE.

les ouvertures du tronc & (65) la place des branches coupées, pour donner à l'arbre le tems de se rétablir. Une autre méthode est de faire l'incision un peu au-dessous de la touffe de branches qui est au sommet de l'arbre, & d'y appliquer le bout d'un tuyau qui conduit la liqueur dans la calebasse, ou dans un pot de terre. Il est fort étrange que la séve du Palmier soit si douce & si agréable, tandis que le fruit a des qualités si différentes (66).

Jobson, après avoir rapporté que de son tems on voyoit au long de la Gambra des bois entiers de Palmiers, dit que la maniere d'en tirer du vin est de faire au tronc une ou plusieurs ouvertures, où l'on applique une canne creuse, coupée de biais, afin qu'elle joigne l'arbre de plus près. Le jus découle par ce canal dans des gourdes qui (67) sont placées à terre pour le recevoir, & qu'on retire au bout de vingt-quatre heures. C'est-à-dire, qu'il ne faut pas moins de tems pour les remplir. Labat assure que si l'arbre est jeune, vingt-quatre heures suffisent pour remplir deux pintes. Le Maire dit trois.

Maniere dont les Négres grimpent au sommet des arbres.

Les Négres n'employent pas d'échelles pour grimper sur les Palmiers, soit qu'ils en veuillent cueillir le fruit ou tirer du vin. Ils se servent d'un sorte de sangle d'ozier, ou de gros fil de coton, ou de feuilles séches de Palmier, qui est assez grande dans sa rondeur pour enfermer l'arbre & le Négre qui veut y monter, en laissant entre l'homme & l'arbre l'espace d'un pied & demi. A l'aide de cette ceinture, contre laquelle un Négre s'appuie le derriere en pressant l'arbre des pieds & des genoux, il grimpe au sommet avec (68) une agilité surprenante. Il choisit l'endroit auquel il veut attacher sa gourde. Il s'y arrête aussi tranquillement que s'il étoit assis, car cette machine ne les tient pas moins fermes que s'ils étoient à terre. On est effrayé de les voir suspendus si haut avec un secours si foible (69). Moore dit qu'ils montent à la vérité avec beaucoup de vîtesse, mais que lâchant quelquefois prise, ils tombent du haut de l'arbre & se tuent miserablement (70).

§. II.

Arbres & Fruits.

Le Siboa.

APRE'S le Palmier, c'est au Siboa (71) que le premier rang semble appartenir, parce qu'il a quelque ressemblance avec lui, & qu'il est d'une hauteur extraordinaire. Les Pays de la Gambra en produisent un grand nombre. Ses feuilles servent aux Habitans pour couvrir leurs maisons. Ils tirent du tronc une sorte de vin, qui a beaucoup de rapport avec le vin de Palmier, quoiqu'il ne soit pas si doux. Dans sa jeunesse, le tronc est aussi plein de séve que celui du Palmier; mais le nombre des années le rend dur & coriasse (72).

Le Latanier.

On peut compter entre les Palmiers un arbre de la même espece, qui croît

(65) Vers le Sud, après avoir avallé le produit d'un Palmier, ils coupent ou brûlent l'arbre. Voyez Barbot, p. 203.

(66) Moore dit que le tuyau est composé de feuilles du même arbre.

(67) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 36.

(68) Le Maire (p. 65) & Moore (p. 38) disent que ce jus est fait d'écorce d'arbre.

(69) Le Maire, p. 66.

(70) Moore, *ubi sup.*

(71) Moore écrit *Ciboa.*

(72) Moore, *ubi sup. ibid.*

en abondance sur le Sénegal, & que les François ont nommé Latanier. C'est le nom qu'il porte aussi dans les Isles de l'Amérique. Il est droit, haut, & d'une grosseur égale jusqu'au sommet. On en a vû de la hauteur de cent pieds. Sa tête est environnée d'une écorce rude & inégale, d'où il sort trente, quarante & jusqu'à soixante branches. Elles sont toutes fort droites, vertes, unies, sans nœuds & flexibles; d'une substance qui tient le milieu entre le roseau dans sa parfaite maturité & le roseau verd. Ces branches sont longues de trois ou quatre pieds, & creuses au centre. Elles se fendent comme l'ozier, en fils de toutes sortes de grosseur, qui peuvent recevoir différentes sortes de teinture. A leur extrémité elles produisent une feuille d'un pied de long, qui venant à s'ouvrir, forme un éventail naturel d'environ deux pieds de largeur. On employe ces branches à divers usages. Les Négres en font des cribles pour leurs grains, mais sur-tout des paniers & des corbeilles, qui portent en Amérique le nom de Paniers Caraïbes, parce que c'est de ces Sauvages que les François en ont tiré l'invention. Les feuilles du Latanier sont fort commodes, & pourroient être d'une grande utilité si les Négres avoient assez d'industrie pour les rendre molles & pliables. Immédiatement au-dessous de la feuille, c'est-à-dire, dans l'endroit même où elle sort de la branche, il croît chaque année un fruit rond, de six ou sept pouces de circonference, couvert d'une peau rouge, aussi forte & aussi épaisse que le cuir. Il contient un gros noyau rude & inégal, dont l'amande est fort amere, & n'a pas d'utilité connue. La chair du fruit est spongieuse, pleine de filets ou de fibres jaunes, d'une saveur astringente lorsqu'on la mange crue, mais plus agréable, & même assez semblable au coin lorsqu'elle est cuite sous la cendre. Elle est purgative, & capable même de relâcher excessivement ceux qui (73) n'y sont pas accoutumés. Les Négres des environs du Cap-Verd tirent de cet arbre une sorte de liqueur froide, aussi claire que de l'eau, & par la même méthode qu'ils employent pour le Palmier (74).

HISTOIRE NATURELLE.

Le Cotonier.

L'arbre que son utilité doit faire placer après les précedens, & qui croît fort communément près du Sénegal, est le Cotonier. Il aime les cantons élevés; ce qui le met à couvert des inondations. Peut-être ne devroit-il être compté qu'au rang des arbrisseaux. Quoiqu'il soit plus haut dans ce Pays qu'en (75) Amérique, les plus grands ne surpassent pas la hauteur ordinaire d'un Abricotier. Le coton n'en est pas excellent, parce que les Négres en négligent la culture (76).

L'écorce du Cotonier est unie, du moins dans la jeunesse de l'arbre. Elle est mince, serrée, & d'une couleur grisâtre. Le bois est blanc, doux, & poreux quand il est jeune. Mais en vieillissant il devient dur, cassant, & se creuse au centre. Ses branches sont droites, & couvertes de feuilles, qui sont douces, laineuses, & divisées en cinq parties comme celles de la vigne, quoique plus petites. La tige des feuilles est velue. Les fleurs sortent & fleurissent à la naissance de la tige, ou du moins fort rarement sur les bran-

(73) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 48.

(74) *Ibid.* Vol. IV. p. 159.

(75) Moore observe que sur la Gambra les Négres défrichent les environs de leurs Villes pour planter du coton, p. 76.

(76) Le même Auteur remarque qu'il y en a de fort grands sur la Gambra. Il en vit un près de Seaka, auquel il donne trente aunes de circonference, c'est-à-dire, apparemment, à la masse des branches.

HISTOIRE NATURELLE.

ches. Elles ſont compoſées de cinq feuilles, aſſez ſemblables à celles de la tulipe, & leur calice eſt ſoutenu par cinq autres petites feuilles vertes, dures & pointues. Ces fleurs ſont d'un jaune pâle, bordées d'une raye rouge, & marquetées au-dedans de quelques taches pourpres. Elles contiennent quelques filets rouges, autour d'un piſton verd, terminé en tête de cloux, qui ſe change en ovale un peu pointu, verd d'abord, mais d'un brun foncé & même noir dans ſa maturité. Il devient alors de la groſſeur d'un petit œuf de Poule. Ce bouton, ſuivant la qualité du terroir & la bonté de l'arbre, meurit dans l'eſpace de quatre ou cinq mois. Alors, il s'enfle davantage, & creve avec un petit fruit. Tout ce qu'il contient ſeroit perdu, ſi l'expérience n'avoit appris aux Négres à veiller ſoigneuſement dans ces occaſions. La maturité du fruit ſe fait connoître à la noirceur qui paroît vers l'extrémité. Chaque bouton renferme ſix ou ſept grains de la groſſeur d'un pois commun, mais (77) d'une ſurface inégale & même cornue. Cette ſemence étant remiſe en terre produit de nouveaux arbres, qui ſont capables de porter leur fruit dans l'eſpace d'un an ou de quinze mois.

En Amérique on a des machines, qui portent le nom de Moulin à coton, pour ſéparer le coton de ſa graine ou de ſa ſemence. Mais les Négres d'Afrique ſe ſervent de leurs mains. C'eſt l'ouvrage de leurs femmes, qui le filent enſuite avec un ſimple fuſeau ſans rouet (78).

L'Indigo.

L'Indigo croît naturellement dans pluſieurs cantons du Pays, & les Négres en font uſage pour teindre leurs pagnes ou leurs étoffes de coton. Ils leur donnent une couleur fort vive; mais l'art de teindre (79) n'eſt pas auſſi cultivé parmi eux qu'en Amérique. Barbot dit que l'indigo croît en Afrique ſur un arbuſte, que les Portugais ont nommé *Finto*, dont la hauteur eſt d'environ trois pieds (80).

Le Tabac.

Les Iſles du Sénegal, & les Cantons voiſins, produiſent quantité d'excellent Tabac. Cette plante pourroit être fort avantageuſement perfectionnée, ſi les Négres avoient aſſez d'induſtrie pour la cultiver, & pour la travailler un peu après l'avoir recueillie. Moore obſerve que ſur la Gambra les Négres plantent le Tabac près de leurs maiſons; qu'ils le ſement auſſi-tôt qu'ils ont fait la moiſſon du grain; que celui qui croît près des Rivieres eſt très-fort, & qu'à peu de diſtance des mêmes lieux il eſt beaucoup plus foible (81).

Le Sanara.

Dans les Pays du Sénegal, il croît un arbre nommé le *Sanara*. Les terres humides ſont celles qui lui conviennent. Il eſt généralement de la hauteur & de la groſſeur du Poirier. Ses feuilles reſſemblent à celles du Laurier-roſe. Il porte de petites fleurs blanches, compoſées de cinq feuilles, qui forment un calice dont le fond eſt couleur de chair, & contient quantité de petits filets autour d'un piſton qui a la tête ronde & couleur de chair. Ce piſton ſe change en une petite coſſe, qui eſt remplie d'une graine dure, ronde, noire & luiſante. L'odeur de la fleur eſt agréable. L'écorce de l'arbre eſt griſe, mince, ſeche & molle; le tronc, brun dans l'intérieur; le bois dur, & d'autant plus propre à la conſtruction des Vaiſſeaux & des Barques, qu'il acquiert une

(77) Labat, Vol. II. p. 98, & Vol. III. p. 262 & 264.
(78) *Ibid.*
(79) *Ibid.* p. 267.
(80) Barbot, p. 32.
(81) Moore, p. 31 & 76.

nouvelle dureté dans l'eau. Mais les Négres ne souffrent pas volontiers qu'on abbatte ces arbres, parce que les Abeilles aiment à s'y réfugier, & qu'ils en tirent beaucoup de miel & de cire (82).

HISTOIRE NATURELLE.

L'arbre nommé Locuste ou Sauterelle.

Jobson observa sur les bords de la Gambra l'arbre nommé *Locuste* (ou Sauterelle), qui porte des pelotons de longues cosses. Le tems de leur maturité est le commencement du mois de Mai. Les Habitans s'en nourrissent sur-tout les jeunes gens, qui sont passionnés pour ce fruit. L'arbre est gros & d'une bonne hauteur. Comme les Abeilles y font souvent leur miel, l'Auteur observe qu'un autre Jean-Baptiste pourroit s'y rassasier de miel & de Sauterelles (83).

Le Calebassier.

On trouve sur toutes les Côtes Occidentales de l'Afrique le Calebassier, que les Négres estiment avec raison, parce qu'il leur fournit tous leurs vases. Cet arbre a communément trois ou quatre pieds de circonférence. L'écorce en est grise, & fort unie dans sa jeunesse, mais ridée lorsqu'il commence à vieillir. Il se perpetue plus aisément par ses rejettons que par sa graine; mais il est facile à transplanter. Ses branches sont longues, épaisses & fort unies. Il porte beaucoup de feuilles. Elles ont quatre ou cinq pouces de longueur. Elles sont étroites vers la tige, mais s'élargissant par degrés, elles s'arrondissent comme une spatule (84) à l'autre extrêmité. Elles sont épaisses & d'un brun foncé. La nature les a placées au long des branches, à des distances presqu'égales. La couleur des fleurs est bleuâtre, tirant sur celle de la rose sauvage lorsqu'elle commence à s'épanouir. Elles sortent du corps de l'arbre, à l'insertion des branches; sage disposition de la nature, car le fruit est si gros que les branches auroient peine à le soutenir.

Usage des calebasses.

Il y a des Calebassiers de différentes formes & de diverses grandeurs. L'écorce en est mince, & ne surpasse pas l'épaisseur d'un écu, mais elle est dure & coriasse. Le bois est doux & se polit facilement. Cet arbre porte des fleurs & des fruits deux fois l'année, ou plutôt il est constamment couvert de fruits & de fleurs. Lorsque la Calebasse est mûre, on le reconnoît à sa tige, qui se flétrit & devient noire. Alors on se hâte de la cueillir, pour prévenir sa chûte, qui ne manqueroit pas de la briser. Les Négres en font diverses sortes d'ustenciles. Il se trouve des Calebasses assez grandes pour contenir trois gallons (85) de liqueur. Leur maniere de les préparer est de les percer à l'extrêmité, pour y faire entrer de l'eau chaude, qui amollit & dissout la chair intérieure. Ils la tirent ensuite avec un petit bâton; & mêlant du sable avec leur eau, ils continuent de rinser & de nétoyer le dedans jusqu'à ce que les moindres fibres en soient sorties. Après cette opération, ils laissent sécher la Calebasse, qui devient propre alors à contenir du vin & d'autres sortes de liqueurs, sans leur communiquer aucun mauvais goût. Pour couper une Calebasse en deux, & s'en faire des bassins ou des plats, ils la serrent par le milieu avec une corde, immédiatement après l'avoir cueillie. La coque est alors si molle, qu'elle se divise aisément.

(82) Afrique Occidentale, Vol. II p. 315.

(83) Jobson, p. 132.

(84) Ou plutôt comme une raquette.

(85) Jobson parle des calebasses, lorsqu'il dit que les Négres ont des gourdes de toutes les grandeurs, depuis la grosseur d'un œuf jusqu'à celle d'un boisseau. Il ajoûte qu'ils ont aussi des courges, comme celles d'Angleterre, p. 130. Un gallon est une mesure Angloise qui contient quatre quartes, ou huit pintes de Paris.

HISTOIRE NATURELLE.

Ils broyent les feuilles du Calebaſſier, & les mêlent dans leur kuskus pour en rendre le goût plus agréable. Ils donnent à ce mêlange le nom de *Lalo*. La graine même ne leur eſt pas inutile. Ils la mangent grillée. Ils la mettent auſſi dans l'eau qui leur ſert de boiſſon, pour la tenir plus fraîche. La chair des Calebaſſes eſt un remede excellent pour toutes ſortes de brûlures, en l'appliquant en forme de cataplaſme. On s'en ſert avec le même ſuccès pour les maux de tête, la colique & les meurtriſſures; mais dans ce dernier cas, c'eſt le jus qu'on avalle (86).

Le Tamarin.

L'arbre qui ſe nomme *Tamarin* croît dans toutes les parties Occidentales de l'Afrique. Ceux qui ſe trouvent au Sud du Sénegal ſont d'une hauteur extraordinaire; mais communément le Tamarin n'eſt pas plus haut que le Noyer, quoiqu'il ſoit beaucoup plus touffu. La racine en eſt forte, & ſe diviſe en quantité de branches très-fibreuſes. Le tronc eſt toujours droit, & n'a pas moins de trois pieds de diamétre. L'écorce eſt épaiſſe, brune, & pleine de petites fentes; le bois dur & d'un grain fort gros. Les branches ſont groſſes, s'étendent réguliérement de tous les côtés, & ſe diviſent en pluſieurs autres branches d'où il en ſort encore de plus petites. Elles ſont couvertes d'une peau fort douce & d'un brun verdâtre. Elles produiſent une infinité de feuilles, qui font la beauté de l'arbre par l'ombrage & la fraîcheur qui l'accompagnent toujours. Chaque feuille peut paſſer pour une petite branche, longue de quatre ou cinq pouces, d'où ſortent dix ou douze paires d'autres petites feuilles, longues & étroites, obtuſes à l'extrêmité, & rondes du côté de la tige. Elles ſont d'un verd luiſant, velues près des bords, & ſéparées au milieu par une petite fibre, d'où il s'en détache encore de plus petites. Ces feuilles s'ouvrent pendant le jour, & ſe ferment ou ſe reſſerrent pendant la nuit.

Les fleurs du Tamarin croiſſent en touffes de cinq ou ſix pouces de longueur. Chaque touffe n'eſt compoſée que de neuf ou dix fleurs, parce qu'elles ſont à quelque diſtance l'une de l'autre. Ces touffes ſortent des côtés & de l'extrêmité des branches. Les fleurs ont une tige aſſez courte, & ne ſont compoſées que de trois feuilles, couleur de roſe, avec des veines d'un rouge plus foncé. Elles ſont ſans odeur. Leur longueur eſt d'environ ſix lignes, & leur largeur de quatre. Le piſton eſt pointu lorſqu'il commence à ſe former en bouton; mais il ſe courbe en s'allongeant, & devient ſemblable à la féve de jardin, de la longueur d'environ quatre pouces, ſur un pouce de largeur. Il eſt compoſé de deux peaux l'une dans l'autre. Celle du dehors eſt épaiſſe d'une ligne, & la ſeconde reſſemble au parchemin. Entre les deux, on trouve une chair moelleuſe, d'un brun foncé, glutineuſe & d'un goût fort âcre. Cette chair contient ſous la ſeconde peau trois ou quatre graines plattes, longues de quatre ou cinq lignes, épaiſſes, de différentes formes; mais fort unies, & d'un rouge qui tire ſur le bazané. Chacune de ces graines renferme deux coſſes blanches, qui ſe ſéparent en les faiſant tremper dans l'eau, & qui laiſſent voir la ſemence du Tamarin (87). C'eſt la chair & la graine ſéparées de la peau extérieure, & broyées en conſiſtance, qu'on tranſporte en Europe, & qui eſt employée dans la Médecine. En Afrique, les Négres en compoſent une liqueur avec de l'eau, du ſucre & du miel. Ils

(86) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 317. (87) Moore, p. 38 & 259.

en

en composent aussi des confections, qu'ils conservent pour appaiser leur soif (88).

HISTOIRE NATURELLE.

Le Kahovver. L'arbre aux Singes.

Le *Kahower* est une espece de Prunier qui ressemble beaucoup au (89) Cérisier. L'*Ape* ou l'arbre aux *Singes* est assez grand. Il croît sur le bord des Rivieres. C'est sur ses branches que le *Kubolos* (90) fait son nid.

Le Bischalo.

Le *Bischalo* est un bois dur & bon pour la charpente. Il croît sur les rives de la Gambra. Son tronc est droit, & son feuillage donne beaucoup d'ombre. C'est sous ces arbres que les Négres prennent le plaisir de la conversation & de la danse (91).

Le Tabakomba.

Le *Tabakomba* porte un fruit qui ressemble à nos poires de Bon-chrétien, mais son écorce est semblable à celle du Grenadier. Ce fruit s'ouvre de lui-même dans sa maturité & contient quatre ou cinq autres petits fruits, de couleur rougeâtre, qui ont le noyau fort gros, & qui n'ont aucun (92) goût. Barbot dit qu'ils sont de la grosseur d'un œuf de Pigeon, d'un goût désagréable, & d'une qualité fort chaude (93).

L'Epine.

Sur le Sénegal on trouve une sorte d'Epine, de la grandeur des Pommiers de l'Europe. Le bois en est dur, rouge, pésant, & sert parmi les Négres à faire des pilons pour broyer leur maïz & leur ris (94).

L'Ebenier.

Près du Lac de Kayor il croît une multitude d'Ebeniers, qui donne de l'Ebene de la plus belle espece. On en trouve aussi à Donay & dans d'autres cantons sur le Sénegal (95).

Le Pao de Sangre.

Les environs de Fatatenda produisent le *Pao* de Sangre, d'où l'on tire la gomme adragante ou le sang de Dragon. Les Habitans l'appellent *Komo*. Il a si peu de hauteur & de grosseur, qu'on en trouve peu d'où l'on puisse tirer une planche de quatorze ou quinze pouces de largeur. Il rend une odeur agréable lorsqu'il est nouvellement coupé. Son bois est dur, d'un beau grain & prend un fort beau poli. On en fait des écritoires & des ouvrages de marquetterie, dont la vermine n'approche jamais. Les Habitans s'en servent pour composer leur Balafo, instrument de Musique dont on a déja donné la description. Cet arbre aime un terroir sec, pierreux, & sur-tout le sommet des montagnes (96).

Le Kurbaris.

Les bords de la Gambra & les Cantons voisins produisent une abondance extraordinaire de *Kurbaris*, arbre gros & touffu qui sert en Amérique à plusieurs usages, mais fort négligé par les Négres. La séve se distingue à peine du bois même, tant ils ont de ressemblance par le rouge sale & foncé qui fait leur couleur. Les feuilles sont petites (97), longues, dures & cassantes, d'un verd foncé & croissent deux à deux sur la même tige. L'écorce est blanche, mince, & s'arrache aisément. Le bois est dur & compact, quoiqu'il soit humecté par une séve grasse, huileuse & amere. Il croît fort lentement, comme tous les bois durs. Le tronc est ordinairement droit & rond. Il s'en trouve, sur la Gambra, qui n'ont pas moins de trois pieds de diamétre & de quarante pieds de hauteur. Il est fort branchu, & ses branches bien garnies

(88) *Ibid.* Vol. II. p. 322.
(89) Barbot, p. 22.
(90) *Ibid.* p. 32 & 133.
(91) Moore, p. 38. & 259.
(92) *Ibid.* p. 68.
(93) Barbot, p. 32.
(94) Labat, Vol. II. p. 326.
(95) *Ibid.* p. 178.
(96) Moore, p. 267.
(97) Labat, Vol. IV. p. 102.

HISTOIRE NATURELLE.

de feuilles, qui forment un ombrage agréable. Le bois est aisé à travailler, parce qu'il a peu de nœuds, & qu'il n'est pas sujet à se fendre.

Les fleurs du Kurbari sont jaunes & larges, composées de cinq feuilles, qui forment un calice, dans lequel plusieurs filets environnent un piston de couleur rouge. Elles ont aussi peu de beauté que d'odeur. Les fruits qui leur succedent sont de figure ovale, de cinq à six pieds de longueur, & de trois à quatre de largeur. Leur épaisseur est d'un pouce, & leur couleur un rouge bazané. Ils ont la peau dure, cassante, rude & grainée comme le chagrin, de l'épaisseur d'un écu. Ils contiennent une sorte de pâte, séche & friable, couleur d'orange, & d'un goût aromatique, dont la substance est fort nourrissante.

Chaque fruit a trois ou quatre noyaux de la grosseur & de la forme d'une amande commune, durs & d'un rouge foncé, remplis d'une noix dont le goût est à peu près le même que celui de la noisette, mais un peu plus aigre. Les enfans Négres les aiment passionnément, & les Européens leur trouvent beaucoup de ressemblance avec le goût du pain-d'épice, auquel ils ressemblent aussi par la couleur. De l'écorce de l'arbre on fait des tabatieres, des boetes à poudre, &c. Le tronc jette une gomme claire & transparente, qui ne se dissout point aisément, & qui jette, au feu, une odeur aromatique, peu différente de l'encens.

Piso, dans son Histoire naturelle du Bresil, décrit cet arbre sous le nom de *Jeraibe*, & prétend que les Portugais prennent sa gomme pour la gomme *Anima*. Il en recommande la fumée comme un reméde excellent pour les maux de tête, & sur-tout comme un spécifique pour les douleurs de nerfs (98).

Le Polon ou le Fromage.

Le *Polon* ou le Fromage croît ici dans plusieurs Cantons, particuliérement sur la Riviere de Cachao, & dans les Isles de Bissao, où les Habitans le plantent autour de leurs maisons. C'est un arbre fort haut & fort gros. Si l'on ne prend soin de le tailler, ses branches s'écartent fort loin. L'écorce est verte dans la jeunesse de l'arbre. Elle a cinq ou six lignes d'épaisseur; mais en vieillissant elle devient plus brune & plus épaisse. Les feuilles sont longues, & paroissent étroites, parce qu'elles sont divisées en trois, comme celles du trefle. Elles sont tendres, minces, d'un verd brillant dans leur naissance, mais qui perd son éclat en vieillissant; elles tombent enfin, pour faire place à d'autres feuilles qui leur succedent; de sorte que dans l'espace de quatre ou cinq jours l'arbre change de livrée. Lorsque les Négres veulent l'élargir, ils font à l'écorce des fentes perpendiculaires qui donnent passage à de nouvelles branches.

L'écorce est remplie d'épines de forme pyramidale, c'est-à-dire larges par le fond, & d'un pouce & demi de longueur. Elles n'ont pas leur racine au-delà de l'écorce. Elles y tiennent même si peu, qu'il suffit d'y toucher pour les abbattre; & dans le lieu d'où elles tombent, il ne reste qu'une petite tache blanche. Le bois est doux, blanc, mais cordonné, & par conséquent assez difficile à couper, sur-tout quand il commence à vieillir. Il est d'ailleurs souple & pliable, & croît fort promptement (99).

Quelques jours après qu'il a changé de feuilles, ce qui arrive toujours au

(98) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 362. 364.

(99) *Ibid.* Vol. V. p. 25.

commencement de la saison séche, les fleurs paroissent en grosses touffes. Elles sont petites, blanches, si délicates qu'elles tombent dans l'espace de huit ou dix jours. On voit succeder à leur place une coque verte de la forme & de la grosseur d'un œuf de Poule, mais un peu plus pointue par les deux bouts. Elle contient un duvet ou une sorte de coton, qui n'est pas plutôt mûr, qu'elle creve avec quelque bruit ; & le coton seroit emporté aussi-tôt par le moindre vent, s'il n'étoit recueilli avec beaucoup de soin. Il est couleur de perles extrêmement fin, doux & luisant, plus court que le coton commun, mais aisé à filer, & propre à faire de fort beaux bas. Avec le coton, la coque renferme plusieurs graines de couleur brune, & de la grosseur des féves que les François nomment Haricots. Elles sont de peu d'usage, car les arbres croissent beaucoup plus vîte de leurs propres rejettons, qui les environnent en assez grand nombre pour servir de retraite aux Serpens, aux Crapaux & même aux Chauve-souris (1).

HISTOIRE NATURELLE.

Le *Ghelola*, qui croît dans le Royaume de Kayor, ressemble à l'ozier pour la hauteur, la grosseur, & la forme des feuilles. Le bois en est amer. Les Négres, sur-tout les personnes de distinction, s'en servent pour se frotter les dents & conserver leur blancheur (2). Le Ghelola.

Près de Maka, dans l'Isle Bisecha, sur le Sénégal, on trouve un petit arbre dont les feuilles ressemblent à celles du poirier. Elles ont une odeur aromatique, qui tient beaucoup du mirrhe. La chair des Bestiaux qui s'en nourrissent passe pour une viande fort délicate (3). Arbre de Bisecha.

Le *Soap* ou le *Savonier* est de la grosseur d'un Noyer, & ressemble à l'arbre qui porte le même nom en Amérique. Aussi est-il de la même espece. Les Négres écraent le fruit entre deux pierres pour en tirer le noyau, & font usage de la chair pour laver leur linge. Elle mousse & nettoye fort bien ; mais elle use le linge beaucoup plus vîte que le Savon (4). Le Savonier.

Le *Mischery* n'a gueres plus de vingt pieds de hauteur ; mais son tronc est fort gros. Son écorce est brune, d'une épaisseur médiocre, & contient un suc fort amer. Le bois en est bon. Il est gris, sans nœuds, & facile à scier. Ses feuilles, qui sont fort abondantes, ressemblent assez à celles du Cérisier, mais le bord en est ridé, & le moindre vent les fait tomber. On estime d'autant plus les planches de ce bois, que les vers ne s'y mettent jamais. Le Mischery est fort commun sur les bords de *Rio-grande* (5). Le Mischery.

Les bords des Rivieres & les lieux marécageux de la Côte produisent un arbre de hauteur moyenne, qu'on croit de l'espece du *Mahot* d'Amérique. Le bois en est poreux, & les feuilles larges & minces. De l'écorce, qui est fibreuse & qui quitte aisément le tronc, on fait une sorte d'étoupe qui sert fort bien à calfater les Vaisseaux. On la pile dans cette vûe, pour en séparer les petits rejettons. Au lieu de goudron, on se sert d'huile de Palmier, mélée avec de la chaux vive (6). Le Mahot.

Le Figuier sauvage d'Afrique est de vingt ou vingt-deux pieds de hauteur. Ses branches s'étendent beaucoup & produisent beaucoup de feuilles. On en voit un à Albreda, sur la Riviere de Gambra, qui n'a pas moins de trente Le Figuier.

(1) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 25.
(2) *Ibid.* Vol. III. p 63.
(3) *Ibid.* Vol. IV. p. 182.
(4) *Ibid.* Vol. IV. p. 183.
(5) *Ibid.* p. 157.
(6) *Ibid.* Vol. V. p. 158.

HISTOIRE NATURELLE.

pieds de circonference. Par le bois & l'écorce il ressemble au Figuier de jardin, mais ses feuilles ont plus de ressemblance avec celles du Noyer. Elles sont fortes, unies, luisantes, d'un verd clair au-dessus, & pâle au-dessous. Elles sont en si grand nombre & si serrées, qu'elles forment un abri impénétrable aux rayons du Soleil. Le fruit est de la grosseur d'un œuf de Pigeon, & d'un goût fort insipide. Dans sa maturité il a la peau jaune. Le bois de l'arbre n'est pas propre à brûler; ni même à faire des planches, parce qu'il est fort dur; mais comme il est fort blanc & fort uni, on ne laisse pas de l'employer pour les lambris. Par la même raison, les Négres en font des plats, des écuelles, des assiettes & des cuillieres; d'autant plus que lorsqu'on le travaille verd, il n'est pas sujet à se fendre. Les Habitans prennent plaisir à s'assembler sous son feuillage, pour y tenir leurs Kaldés, c'est-à-dire, leurs conversations (7).

Le Guave.

Le *Guave* est moins un arbre qu'un arbuste, car le plus gros n'a pas plus de sept ou huit pouces de diamétre. L'écorce en est grise, & marquetée de petites taches brunes. Elle est mince, fort serrée contre l'arbre tandis qu'il est sur pied, mais facile à séparer aussi-tôt qu'il est abbattu. Le bois est gris, entremêlé de longues fibres, qui le rendent dur & difficile à couper. Les feuilles sont longues, pointues des deux côtés, plus longues trois fois que larges, rudes, pleines de suc, & d'un verd pâle, avec quantité de filamens. Ce petit arbre produit un grand nombre de branches, couvertes de feuilles, qui sont arrangées deux à deux. Il fleurit deux fois l'année. Ses fleurs sont blanches, assez semblables à celles de l'Oranger, mais d'une odeur moins agréable. Il porte un fruit qui ressemble à la rénette, excepté qu'il est couronné comme la grenade. La peau paroît douce & unie à quelque distance, mais elle est dure & inégale quand on la touche. Son épaisseur est d'environ trois lignes lorsque le fruit est verd. La chair est ou rouge ou blanche, car il y en a de deux sortes. Avant sa maturité, elle a la consistance d'une poire ou d'une pomme verte; mais en meurissant elle devient semblable à la nefle. Elle contient un grand nombre de petits pepins rudes, inégaux, de la grosseur de la semence de navet, & si durs qu'ils ne peuvent être digerés. Le Guave vient du Bresil, d'où il a été transporté en (8) Afrique. Suivant Moore, il ressemble à nos pêches, avec cette différence que le dehors en est plus rude; & qu'au lieu de noyau, il a des pepins plus petits que ceux de la pomme. On le regarde comme un spécifique pour le flux de ventre (9).

Orangers & Limoniers.

Toute la côte produit des Orangers & des Limoniers. A Jamesfort, sur la Gambra, les Anglois en recueillent soigneusement le fruit, & n'en manquent jamais pour leur *Ponche*. Les Orangers prosperent sur-tout dans l'Isle de Bissao. Brue en vit un, dans la cour du Palais Royal, d'une si prodigieuse grandeur (10), qu'il couvroit tout l'espace. Cependant Barbot assure qu'il y a beaucoup moins d'Orangers sur la Côte, que de Limons sauvages (11).

Le Limier.

L'arbre qui porte les Limes, est de la grandeur des pommiers ordinaires. Il a la feuille ovale, & le fruit moins gros que le limon, mais l'odeur plus forte (12).

(7) *Ibid.* Vol. V. p. 373.
(8) *Ibid.* Vol. V. p. 75.
(9) Moore, p. 68.
(10) Moore, *ibid.*
(11) Barbot, p. 31.
(12) Afrique Occidentale, Vol. V. p. 118.

Un arbre que le Pays produit en abondance, c'est le Citronier. Celui des bords de la Kasamansa porte un fruit d'une espece particuliere, rond, plein de jus, l'écorce de l'épaisseur du parchemin, & communément sans aucune sorte de pepins (13). HISTOIRE NATURELLE. Le Citronier.

Moore trouva dans l'Isle Charles, un Cérisier sauvage, arbre fort rare dans cette Contrée. Le fruit n'étoit pas mûr au mois de Février. L'arbre en feuilles avoit beaucoup de ressemblance avec les Cérisiers d'Angleterre, & ne les surpassoit pas en grosseur (14). Le Cérisier.

Sur le bord des Rivieres on trouve un arbuste qui a la feuille rude, & qu'on ne peut toucher sans que toute la touffe de feuilles ne se retire & ne se resserre par une espece de sympathie. Il porte une sorte de fleur jaune, semblable à nos roses de haye (15). L'arbre Sensitif.

Jobson parle d'une autre espece d'arbre dont le tronc est fort gros, & qui porte sur une longue tige un fruit rond, rempli d'une chair moelleuse dont les Singes font leurs délices (16).

Il y a, suivant le même Auteur, d'autres grands arbres, qui portent une sorte de pomme pierreuse, supportable dans sa maturité, & qui sert de nourriture aux Porcs (17). Pommes pierreuses.

Le *Quamiay* est un arbre grand & touffu, dont le bois est fort dur. Les Négres, aux environs du Cap-Verd, en font des mortiers pour piler le riz & le maïz, parce qu'il n'est pas sujet à se fendre. L'écorce est employée dans la Médecine (18). Le Quamiay.

Le *Franc-encens* se trouve dans les Pays au Sud d'Arguim & au Nord du Sénegal. Ses branches, qui sont en grand nombre, sont menues & flexibles, couvertes d'une peau mince & serrée. Les feuilles sont longues & étroites. Elles croissent en couple & ne perdent jamais leur verdure. La tige qui les soutient est rouge & forte. Elles sont molles & épaisses : si on les broye dans la main, elles rendent un jus huileux d'une odeur aromatique, & d'un goût astringent (19). Le Franc-encens.

Dans le Pays du Cap-Verd on voit communément un petit arbisseau qui porte un fruit semblable à l'abricot, de la grosseur de la noix & d'un goût fort agréable. Les Négres l'appellent *Mandananza*. Il passe pour mal-sain. Le Mandananza. Ses feuilles ressemblent à celles de l'If & sont d'un verd leger (20).

Barbot nomme quantité d'arbres qui se trouvent aux environs de Sierra-Léona.

Le *Bissy* est ordinairement haut de dix-huit ou vingt pieds. Son écorce est d'un rouge brunâtre, & sert à la teinture de la laine. Les Négres l'employent aussi à faire leurs Canots. Le Bissy.

Le *Katy* est un grand arbre, dont le bois est fort dur, & sert à faire des Canots qui sont à l'épreuve des vers. Ses feuilles & son écorce sont médicinales. Le Katy.

Le *Billagoh*, plus grand encore que le Katy, communique aussi à ses feuilles une vertu purgative. Le Billagoh.

(13) Atkins, p. 49.
(14) Moore, *ubi sup.*
(15) Jobson, p. 135.
(16) Jobson, p. 133.
(17) *Ibid.*
(18) Barbot, p. 32.
(19) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 47.
(20) Barbot, *ubi sup.* p. 22.

HISTOIRE NATURELLE.

Le Boſſy.

Le *Boſſy* eſt un arbre doux, qui porte une prune longue & jaune, d'un goût fort amer, mais très-ſaine. Les Négres employent l'écorce à faire des cendres pour leurs leſcives.

Le Bonde.

Le *Bonde* eſt un arbre gros & touffu, de ſept ou huit braſſes de tour. L'écorce en eſt épineuſe, & le bois fort doux. On s'en ſert pour la conſtruction des Canots; & de ſa cendre, mêlée avec du vin de Palmier, on fait du ſavon.

Le Millé.

Le *Millé* eſt gros, doux & coriaſſe. C'eſt le bois que les Négres employent pour leurs conjurations.

Le Burro.

Le *Burro* eſt extraordinairement touffu, quoiqu'il n'ait pas plus de ſix pieds de diamétre. L'écorce eſt remplie d'épines tortues, & le bois n'eſt propre qu'à brûler. Les feuilles & l'écorce jettent un ſuc jaune, qui paſſe pour un violent purgatif.

Le Mamo.

Le *Mamo* eſt touffu, couronné de touffes rondes, & produit un fruit qui reſſemble beaucoup au *Kola*, blanc dans l'intérieur, d'un goût fort âcre, & de vertu purgative. Ce fruit ſe conſerve une année entiere ſous terre.

Le Hoquella.

Le *Hoquella* eſt touffu. Son fruit croît dans une coſſe de ſeize à dix-huit pouces de long. Le noyau eſt plus gros qu'une féve. Son écorce & ſes feuilles ſont purgatives. Les Négres en employent la cendre à laver leurs étoffes & leur linge (21).

Le Dombok.

Le *Dombok* produit un fruit qui reſſemble aux cormes, & dont les Négres mangent beaucoup. L'écorce, trempée dans l'eau, cauſe le vomiſſement. Le bois eſt rouge & ſert à la conſtruction des Canots.

Le Kolach.

Le *Kolach* eſt un grand arbre qui porte une ſorte de prune, fort bonne à manger. L'écorce en eſt purgative.

Le Duy.

Le *Duy* eſt fort touffu. Son fruit reſſemble à la pomme, & plaît beaucoup aux Négres. Ils s'en ſervent en infuſion, comme d'un cordial & d'un reſtoratif.

Le Naukony.

L'écorce du *Naukony* (22), lorſqu'elle eſt coupée, a le goût du poivre.

Le Dongah.

Le *Dongah* eſt commun au long des Côtes, & produit un fruit qui reſſemble à nos glands.

Le Bondou.

Le *Bondou* a la feuille mince & luiſante. Son bois eſt jaune ſur l'arbre, & devient rouge lorſqu'il eſt coupé.

Le Jaajah.

Le *Jaajah* ſe trouve en abondance dans tous les endroits marécageux, aux bords des Lacs & ſur les Rivieres. Les Hollandois lui ont donné le nom de *Mangelaer* (23), & les François celui de Mangle & de Paletunier. Il n'eſt pas moins commun dans les cantons marécageux de l'Amérique; & l'on s'y fait un amuſement de monter ſur les branches, qui s'étendent ſur l'eau, pour y prendre des huîtres qui s'y attachent (24) en grand nombre. Ces mêmes branches ſe courbent vers la terre ou vers l'eau, y prennent facilement racine, & ſe mêlent avec ſi peu d'ordre, qu'il devient impoſſible de diſtinguer le véritable tronc. Un même arbre s'étend ainſi fort loin ſur les bords d'une Riviere, ou ſur le rivage de la mer. Tous les Voyageurs conviennent que c'eſt un paſſe-tems fort agréable de manger des huîtres au lieu même où elles ſe prennent. Les branches inférieures ſervent à s'avancer ſur la ſurface de l'eau; celles du milieu offrent des ſieges pour s'y repoſer, & celles

(21) *Ibid.* p. 112.

(22) *Ibid.*

(23) Les Anglois l'appellent Mangrove.

(24) Ceci eſt confirmé par Moore, p. 54.

d'en-haut donnent de l'ombre. Ordinairement les huîtres tiennent ſi fort aux branches baſſes, que ſans une hache ou quelque autre inſtrument de fer, il eſt impoſſible de les en arracher. Elles ſont plattes, grandes comme la main, & d'un goût aſſez âcre; (25) mais on les trouve bonnes dans le Pays, parce qu'il n'y en a pas de meilleures.

HISTOIRE NATURELLE.

Fruits dont on ne connoît pas l'arbre.

On rencontre, dans les Voyageurs, les noms de pluſieurs fruits, dont les arbres ne ſont pas connus :

Le Kakaten.

Tel eſt le *Kakaten*, qui a la peau mince & d'un verd foncé. Il eſt rafraîchiſſant; mais il a quelque choſe d'aigre & de ſauvage (26).

Le Naniple.

Le *Naniple* a la forme du gland. Il eſt plein de jus. Sa peau eſt jaune & fort unie. Les Négres l'employent pour engraiſſer la terre.

Noix-médicales.

Les *Noix medicales* contiennent deux ou trois amandes. Elles (27) ſont tout à la fois vomitives & purgatives. La doſe eſt une ou deux noix.

Les Nonpetes.

Les *Nonpetes* ſont de la groſſeur d'un gland, vertes au-dehors, & d'un goût délicieux. Elles croiſſent ſur un arbre fort élevé, & paſſent pour un fruit chaud.

La Banale.

La *Banale* eſt un fruit rouge, de la forme d'une pêche, auſſi doux que le miel.

Les Diabolas.

Les *Diabolas* reſſemblent au maron pour la forme, & à l'amande pour le goût (28).

§. III.

Racines & Plantes.

Le Bananier.

Ses divers noms.

ARTHUS, que la plûpart des Auteurs qui ont écrit ſur la Guinée n'ont pas fait difficulté de copier, ou plutôt de piller, obſerve que le fruit auſquels les Négres de Guinée donnent le nom de *Banana*, porte ailleurs des noms fort différens. Au Breſil il ſe nomme *Pakona*, & l'arbre *Paghover*. Les Malabares (29) l'appellent *Patan*. Boſman le range ſous l'eſpece du *Piſang*, qu'il diviſe en trois branches; les *Backoverts*, les *Banantes* & les *Bananes* Labat dit que les Eſpagnols lui ont donné le (30) nom de *Plantain*. Mais ſuivant Moore, le Plantanier n'eſt pas le même que le Bananier. Le fruit du premier eſt beaucoup plus gros, quoiqu'il reſſemble à celui de l'autre, & qu'il ait preſque le même goût. Labat remarque (31) qu'il y en a de différentes ſortes; que le court ſe nomme *Figue*, & le plus long, *Plantain* ou *Banane*, car il en fait la même choſe. Le Bananier, ajoûte-t-il, ſe trouve (32) en Aſie, en Afrique & en Amérique.

Différence d'opinions ſur la nature de cet arbre.

Suivant le témoignage d'Arthus, l'Inde en eſt remplie; & ne cédant qu'au Coco, c'eſt après lui le plus utile & le meilleur fruit de cette grande Région. Le Pays qui eſt entre Gorée & le Sénegal (33) en produit un nombre infini. Mais, ſur la Gambra, Jobſon obſerve qu'il ne s'en trouve qu'à l'embouchure,

(25) Barbot, p. 113.
(26) *Ibid.* p. 31.
(27) Moore, p. 62.
(28) Barbot, *ubi ſup.* p. 32.
(29) Arthus, deſcription de la Guinée, dans de Bry, Part. VI. p. 62.
(30) Deſcription de la Guinée par Boſman, p. 291.
(31) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 162.
(32) Labat, *ubi ſup.*
(33) Moore, p. 67.

HISTOIRE NATURELLE.

quoiqu'ils y ſoient (34) auſſi gros & auſſi bons qu'aux Indes Occidentales. D'un autre côté Moore aſſure en général qu'ils ſont fort communs ſur la Gambra ; comme s'il s'en trouvoit dans tous les Pays qui bordent cette Riviere (35).

Finch prétend que le Bananier devroit être rangé parmi les roſeaux plutôt qu'entre les arbres, parce que ſon tronc ne conſiſte qu'en feuilles enveloppées l'une ſur l'autre, à peu près comme la tige (36) de l'artichaux. Arthus eſt de la même opinion, mais il employe le terme d'arbuſte au lieu de Roſeau. Il ajoûte, pour confirmer ſon ſentiment, que le Bananier eſt ſans branches, & que le fruit ſort de la tige. Labat dit qu'il n'eſt pas aiſé de déterminer s'il doit être compté au rang des arbres ou des plantes, parce qu'il n'a pas de tronc ni de branches. Il eſt trop tendre, ajoute-t-il, pour être regardé comme un arbre, & trop gros auſſi pour être réduit au nombre des plantes (37).

Sa hauteur & ſes autres propriétés.

Le Bananier ne produiſant point de ſemence ne ſe perpétue que par ſes rejettons. Dans ſa maturité il n'a pas moins (38) de dix ou douze pieds de hauteur. Atkins l'appelle une (39) plante, & lui donne la hauteur de nos cériſiers. Labat aſſure qu'il arrive à ſa perfection dans l'eſpace de neuf mois, & que ſon diamétre (40) eſt alors de dix ou douze pouces. Suivant Moore, la tige a ſix pieds (41) de haut, & les feuilles environ deux pieds de long. Arthus dit ſimplement (42) qu'il croît de la hauteur d'un homme, & qu'il commence enſuite à pouſſer des feuilles, auſquelles il en ſuccede de nouvelles à meſure que les premieres ſe fletriſſent, juſqu'à ce que le fruit ſoit parvenu à ſa maturité. Ces feuilles ſont diviſées en deux parties égales (43) par une côte ou un ligament fort épais. Lorſque l'arbre arrive à ſa perfection, les feuilles changent de forme ; & comme elles ne peuvent plus lui rendre aucun ſervice, elles s'éloignent du tronc, ſoutenues par une tige d'environ un pouce de diamétre, ronde d'un côté & plate de l'autre, avec une raye creuſe qui la rend concave. Cette tige, qui n'a pas moins d'un pied de longueur, ſupporte une feuille longue de ſept ou huit pieds, & large de quinze ou dix-huit pouces. Les fibres qui forment ſa feuille (44) ſortent de cette côte qui la diviſe. Les feuilles en elles-mêmes n'ont pas plus d'épaiſſeur que le parchemin. Leur couleur extérieure eſt pâle & blanchâtre. Celle du dedans, d'un verd clair de vernis. Comme elles ſont fort délicates, le vent les déchire aiſément, de ſorte qu'à quelque diſtance on les prendroit (45) pour autant de raquettes. Arthus prétend que les Turcs s'en ſervent au lieu de papier, & d'autres Peuples pour couvrir leurs maiſons. Atkins (46) nous apprend que leur pellicule extérieure eſt d'un uſage admirable pour nettoyer les ulceres.

(34) Jobſon ; *ubi ſup.*
(35) Moore, p. 67.
(36) Finch, dans le Pilgrimage de Purchaſs, Vol. p. 416.
(37) Labat, Vol. IV. p. 163.
(38) *Ibid.* p. 162.
(39) Atkins, *ubi ſup.* p. 49.
(40) Labat, *ubi ſup.* Vol. IV. p. 165.
(41) Moore, p. 67.
(42) Arthus, *ubi ſup.*
(43) *Ibid.*
(44) Moore dit (p. 67) que les feuilles ont deux aunes de long & un pied de large. Quelques-uns diſent plus, d'autres moins. Finch dit deux aunes de long & une de large, avec une fort grande côte au milieu. Atkins met trois aunes de long & une de large.
(45) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 162.
(46) Atkins, p. 49.

Lorſque

HISTOIRE NATURELLE.

Naissance & progrès du Bananier.

Lorsque le rejetton commence à sortir de la terre, il a l'apparence de deux feuilles roulées ensemble, qui venant à s'ouvrir donnent passage à deux autres, & celles-ci aux suivantes, jusqu'à ce que l'arbre ou la plante ait atteint l'âge de neuf mois. Alors elle pousse de son centre une tige d'un pouce & demi de diamétre, & longue de trois ou quatre pieds, entiérement couverte de petits bourgeons d'un jaune verdâtre. L'extrémité de cette tige s'arrondit elle-même en un gros bouton, de la forme d'un cœur, long de six ou sept pouces, sur trois dans sa plus grande largeur. Il est composé de plusieurs pellicules, enveloppées l'une dans l'autre, comme les peaux de l'oignon, & rouges à l'extérieur. Il est couvert, avec cela, d'une peau grise qui se divise en quatre, comme pour le laisser paroître.

Son fruit, sa figure & ses qualités.

Les fruits, qui succedent aux petits bourgeons dont la tige est chargée, s'inclinent (47) vers la terre par leur propre poids. Ils sont mûrs quatre mois après (48) que les bourgeons ont commencé à se faire voir, & contiennent depuis trente jusqu'à cinquante ou soixante Bananes, suivant la bonté de la plante & du terroir. Ces pelotons sont assez lourds. Comme ils croissent en cercle autour de la tige, & que leur nombre est ordinairement de cinq, les Négres (49) les appellent dans leur langue *une patte de Bananas*.

Chaque Banane peut avoir un pouce & demi de diamétre, sur (50) dix ou douze pouces de longueur. Ce fruit n'est point exactement rond : c'est une espece d'exagone, dont les angles sont obtus, & qui se termine aussi par une pointe de la même forme. La peau, qui est verte & unie avant que le fruit soit mûr, se change en un jaune foncé après sa maturité (51). Elle est épaisse de deux lignes, douce & souple, comme une peau de chamois. Elle contient une chair jaune de la consistance d'un fromage gras (52) sans aucune graine, mais avec quelques grosses fibres, qui, lorsque le fruit est ouvert, représentent une espece de croix. Si le fruit passe le tems de la maturité, cette peau devient noire, & la (53) chair ressemble parfaitement à du beurre. Le goût de la Banane est un mélange de la poire de Coin & de celle du Bon-chrétien. Elle est saine & nourrissante, mais elle donne des vents lorsqu'on la mange crûe (54).

Suivant Arthus (55), le fruit est tendre & doux, sa couleur est un blanc jaunâtre, sa chair est plus agréable & plus moelleuse que le meilleur beurre. Il

(47) Les figues de l'autre espece de Bananier croissent à peu près de la même maniere. Arthus dit que du centre de la feuille s'éleve la fleur, qui est de la grosseur d'un œuf d'Autruche, de la couleur d'une pêche, & qui s'épanouit de la largeur d'un choux. Il en sort des fruits ou des figues, qui tant qu'elles sont dans leur cosse, ressemblent à nos grosses féves & croissent jusqu'à la grosseur de nos concombres. *De Bry*, *ubi sup.* p. 84.

(48) Finch dit que le tems de leur maturité est le mois de Septembre.

(49) Labat *ubi sup.* Vol. IV. p. 165.

(50) Moore dit que le fruit a six ou sept pouces de long, qu'il est couvert d'une peau tendre & jaunâtre, dans sa maturité, p. 67.

(51) Atkins veut que le Plantain & la Banane ressemblent au concombre, mais qu'ils soient plus menus & plus longs, p. 49. Ce fruit, suivant Finch, consiste dans des pelotons de dix ou douze plantains, chaque peloton de la grosseur du poignet, un peu courbé à l'extrêmité. Il croît, dit-il, sur une tige feuillée, vers le milieu de la plante. Il est d'abord verd, & devient jaune en murissant, *ubi sup.* Vol. I. p. 406.

(52) Barbot dit qu'il est marqueté de rouge, p. 201.

(53) Moore la compare à de la marmelade, p. 67.

(54) Labat, Vol. IV. p. 162.

(55) Arthus, *ubi sup.* p. 84.

HISTOIRE NATURELLE.

rafraîchit (56) l'estomach; mais si l'on en mange avec excès, il cause des fontes d'humeur, & produit la diarrhée. Il est provocatif pour les femmes (57).

Finch observe que sous le fruit, & de la même tige, il pend une touffe pointue, qui paroît avoir été la fleur; mais il ignore si elle contient quelque semence (58).

Renouvellement du Bananier.

Bosman dit que les rejettons ont besoin d'un an pour porter du fruit, & qu'ils n'en portent qu'une fois, parce qu'on les coupe après leur production; que de leur racine il sort cinq ou six autres rejettons, & que cette propagation continue tous les ans (59).

Sur la Gambra, Moore observe qu'une tige ne porte qu'une grappe ou qu'un peloton d'environ quarante ou cinquante Bananes, & que lorsqu'elles sont cueillies, on coupe la tige, parce qu'il (60) ne faut plus en attendre de fruit. Arthus assure (61) que ce seul peloton contient ordinairement plus de deux cens figues; mais il parle de la Guinée, où les Bananiers sont plus communs que dans tout autre Pays. Labat dit qu'ils ne portent du fruit qu'une fois, qu'on les voit ensuite décliner, flétrir & tomber; mais que la racine, qui est grosse, massive, & couleur de chair pâle, pousse bien-tôt de nouveaux rejettons, qui portent à leur tour, dans l'espace de douze ou quinze mois; & que si elle n'est transplantée ou détruite, elle se reproduit sans cesse (62).

Lorsque le fruit est cueilli, on coupe aussi l'arbre ou la plante, pour ne laisser que la racine, qui dans l'espace d'un mois produit un nouvel arbre & de nouveaux fruits; de sorte que le Bananier porte du fruit chaque mois de l'année.

Les Espagnols prennent la Banane pour le fruit défendu.

L'espece de croix dont on a parlé, qui paroît quand on coupe une Banane, a fait juger aux Espagnols que c'étoit le fruit défendu qui a causé tous les malheurs du monde, & qu'en l'ouvrant (63), Adam y avoit apperçu la croix, c'est-à-dire le mystere de la Rédemption. Aussi l'appellent-ils la pomme d'Adam, & Barbot paroît en avoir ignoré la raison. Arthus rapporte que les Portugais Négres font scrupule de couper une Banane, par respect pour la Croix. C'est de lui apparemment que Barbot a tiré cette circonstance. Atkins observe aussi que la beauté de l'arbre & la douceur de son fruit ont persuadé a plusieurs Speculatifs (*) que c'étoit le fruit défendu du Paradis terrestre. D'autres conjecturent que ce fut du moins de ses feuilles qu'Adam & Eve couvrirent leur nudité. Bosman déclare qu'il y trouve assez de vrai-semblance, parce que ces feuilles sont longues & larges. Cependant il ajoûte qu'elles sont peu propres à servir d'habits, puisqu'on n'y peut (64) toucher du bout du doigt sans les percer.

L'Ananas.

Les Auteurs ne sont pas plus d'accord sur la nature de l'Ananas ou de la pomme de Pin, que sur celle de la Banane. Est-ce le fruit d'un arbre ou d'une plante? On en trouve en abondance près du Sénegal, & sur toute la Côte en tirant vers le Sud. A Sierra-Léona, c'est ce fruit qui tient le pre-

(56) Labat ne lui donne pas de semence.
(57) Bosman, *ubi sup.* p. 291.
(58) Finch, *ubi sup.*
(59) Bosman, p. 252.
(60) Moore, p. 67.
(61) Arthus, *ubi sup.*
(62) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 163.
(63) Atkins, p. 48.
(*) Le même, *ibid.*
(64) Barbot dit qu'ils sont insipides & fort inferieurs à ceux de Portugal, p. 31.

mier rang. Il eſt d'un beau verd jaune, ferme & plein d'eau comme le melon ; il ſe mange avec du vin & du ſucre. Atkins lui croit le goût abſtergent.

Le Melon d'eau.

Les Melons d'eau, que les François appellent *Paſtaques*, (65) ſont fort communs dans les mêmes parties de l'Afrique. Les Habitans du Royaume de Hoval, ſur les bords du Sénegal les nomment *Pompions*. Ils en ont de rouges & de verds, qui croiſſent en perfection dans le Pays. Ceux de la premiere eſpece péſent quelquefois juſqu'à ſoixante livres. La chair eſt d'un rouge luiſant, & le jus fort doux & fort rafraîchiſſant. On reconnoît le tems de leur maturité en les touchant avec une petite baguette, qui les fait retentir comme un arbre creux (66).

L'Igname.

L'*Igname* ou l'*Yam* eſt une plante qui reſſemble à la *Bete-rave*, & qui demande un terrain gras & profond. La racine en eſt groſſe, rude, inégale, & pleine de petits cordons. Au dehors, ſa couleur eſt un violet foncé. Le dedans a la conſiſtance d'une bête-rave ; & ſoit cuit ou crû, il eſt d'un blanc ſale, tirant ſur couleur de chair. L'Igname eſt fade avant que d'être bouillie ; mais le feu lui donne du goût, la rend nourriſſante, & facile à digérer. Elle peut ſervir de pain, ſi on la mange avec de la chair. Sa tige eſt quarrée, & chaque face a quatre lignes de largeur. Elle rampe à terre, & pouſſe des fibres qui prennent aiſément racine. Ses feuilles croiſſent deux à deux, & ſont attachées à des pedicules quarrés, qui ſont un peu crochus. Elles ſont de la forme d'un cœur, aſſez épaiſſes, avec une petite pointe, & d'un (67) verd brunâtre. La tige pouſſe une eſpece de petites oreilles, couvertes de petites fleurs en forme de clochettes, dont le piſton devient une petite coſſe, remplie d'une graine noire fort menue. Cette graine ſe ſeme, lorſqu'on ne peut avoir la plante autrement ; mais les rejettons ſuffiſent, & n'ont beſoin que de cinq mois pour meurir. On reconnoît leur maturité à la couleur des feuilles, qui commencent alors à ſe flétrir (68).

Le Maniok.

Le Maniok croît ici fort abondamment ; mais comme c'eſt une production particuliere de l'Amérique, nous en remettrons la deſcription à l'endroit de notre Recueil qui regarde cette Partie du monde. Les Portugais de Cachao employent beaucoup la farine de cette plante au lieu de bled (69).

Les Patates.

On diſtingue ici trois ſortes de Patates, les rouges, les blanches, & les jaunes. Elles s'entretiennent par les rejettons. Les unes meuriſſent dans l'eſpace de ſix ſemaines ; d'autres, qui paſſent pour les meilleures, ont beſoin de quatre mois. Ce légume eſt bon, ſain, nourriſſant, mais capable de donner des vents. Sa feuille a la forme d'un cœur. Elle eſt dentelée de deux petits crans, mince, d'un verd luiſant, auſſi douce au toucher qu'au goût. Sa tige eſt d'un verd pâle ; elle eſt tendre, juteuſe, flexible. Les fleurs ſont petites, ſemblables à la double violette, & de couleur jaune. Elles ſont entourées de pluſieurs petits filamens, qui n'ont pas plutôt touché la terre qu'ils y prennent racine, & forment de nouvelles plantes. Il ſe trouve des Patates fort groſſes & fort péſantes. Ordinairement, leur forme eſt irréguliere, & leur diamétre de

(65) Labat, Vol. III. p. 62. & Vol. V. p. 24.

(66) Barbot dit qu'ils peſent ordinairement huit ou dix livres, qu'ils ſont blancs & ſecs au palais, p. 113.

(67) Labat, Vol. V. p. 50.

(68) *Ibid.* p. 81.

(69) *Ibid.*

HISTOIRE NATURELLE.

deux à cinq pouces. La couleur de la chair est la même que celle de la peau, c'est-à-dire rouge, blanche ou jaune. Le goût (70) en est délicieux.

Barbot dit que près de Rufisco on trouve une sorte de petits pois blancs, & de féves rouges & blanches, qui sont d'une bonté médiocre (71).

Pourpier & autres herbes.

Au commencement de la saison des pluyes, le Pourpier croît ici naturellement; & sur les bords de la Gambra il est non-seulement fort bon, mais tout-à-fait semblable à celui d'Angleterre. On y trouve aussi une herbe nommée *Kollilu*, qui ressemble à l'épinard & qui sert aux mêmes usages. Le Pays produit une variété infinie d'autres bonnes herbes; mais les Négres ont peu de goût pour les salades, & s'étonnent de voir manger de l'herbe aux Européens comme aux chevaux & aux vaches. Ils n'ont pas plus d'inclination ni de curiosité pour les fleurs (72).

Millet ou Maïs.

Ce qu'on appelle Mill ou Millet sur le Sénegal, porte le nom de Mahis ou de Maïs en Amérique, de bled de Turquie en France, & de grand Turc en Italie. On en distingue de deux sortes; le petit & le grand. Dans le Pays des Foulis, le grand Millet se seme à la fin d'Octobre, & se recueille aux mois de Mars & d'Avril. Dans le Royaume de Hoval, le tems de semer est la fin de Décembre, & celui de la moisson est aux mois de Mai & de Juin.

A l'égard du petit Millet, il se seme par-tout après les premieres pluyes, c'est-à-dire au mois de Juin, pour être recueilli aux mois de Novembre & de Décembre. Ainsi lorsqu'on veut faire sa provision de grand Millet dans le Pays des Foulis, il faut s'y prendre dès le 15 de Juin. Mais pour le petit, il suffit d'y penser à la fin de Novembre, ou au commencement de Décembre, & de prendre la saison où les Barques peuvent passer les bancs de sable qui se trouvent en divers endroits de la Riviere.

Il se consomme parmi les Négres une prodigieuse quantité de ces deux sortes de Millet. Ils le conservent en le suspendant en faisceaux, par la tige, dans des lieux secs. Il dure ainsi des années entieres. Leur maniere de le préparer est de le broyer dans un mortier, & de le passer dans un crible pour en séparer le son (73).

Bled d'Inde.

Moore dit qu'ils plantent le Bled d'Inde plutôt qu'ils ne le sement. Ils font de petits trous à quatre pieds de distance, dans chacun desquels ils mettent ensemble trois ou quatre grains, qui croissent comme le houblon. Il s'éleve jusqu'à neuf ou dix pieds de hauteur dans une grosse canne qui pousse des épis de chaque côté.

Bled de Guinée.

On distingue deux sortes de bled de Guinée. Le plus gros est rond, à peu près de la grosseur de nos petits pois. On le seme de la main, comme nous semons le froment & l'orge. Il croît à la hauteur de neuf ou dix pieds, sur un petit tuyau. Le grain est au sommet dans une assez grosse touffe. La seconde sorte, qui est la plus petite, a reçu des Portugais le nom de Mansaroke. Elle se seme comme l'autre, & s'éleve à la même hauteur, mais la tige en est plus grosse. Le grain n'est pas beaucoup plus gros que le Millet de Cananor, & lui ressemble pour la forme (74).

Barbot nous apprend que sa tige est fort droite, & pousse quantité de feuil-

(70) *Ibid.* p. 78. & Barbot p. 113.
(71) Barbot, p. 30.
(72) Moore, p. 62. & 108. C'est ce que Barbot appelle Quelli rogues, p. 113.
(73) Labat, *ubi sup.* Vol. II. p. 165.
(74) Moore, p. 109.

les; que ses épis ont jusqu'à douze pouces de longueur; que le grain est longuet plutôt que rond, & ressemble beaucoup à la coriandre; que les Négres font leur moisson avec des instrumens de fer assez semblables à nos serpes, & qu'après avoir laissé sécher pendant un mois le bled dans l'épi, ils le renferment dans des hutes bâties pour cet usage. Ils le battent ensuite, comme nous battons le bled (75).

HISTOIRE NATURELLE.

Le Kuskus.

Le kuskus, (76) qui est l'aliment le plus commun des Négres, est une composition de farine. Après en avoir fait une pâte, ils la mettent sur le feu dans un pot de terre ou de bois, percé d'un grand nombre de trous comme nos couloirs; & l'arrosant d'eau bouillante, ils la remuent continuellement pour l'empêcher de s'épaissir. A force de mouvement, elle se divise en petites boules, séches & dures, qui se gardent long-tems lorsqu'on prend soin de les garantir de l'humidité. Pour en faire usage, on les arrose d'eau chaude; ce qui les fait enfler comme le riz. Cette nourriture est saine, du moins s'il en faut juger par les Négres, qui sont ordinairement gras & plein de santé (77).

Le Sanglet.

Le Sanglet est la simple farine du maïs. C'est l'aliment le plus ordinaire des pauvres Habitans. Il se vend en épis ou en grain. Un barril de grain s'achete depuis quatre francs jusqu'à huit, en marchandises de l'Europe. On en fait un assez gros commerce au long du Sénegal, parce qu'il est en abondance sur les deux bords de cette Riviere.

Jernotte.

Dans plusieurs Cantons, sur-tout aux environs du Cap-Verd, il croît un grain (78) nommé *Jernotte*, qui ressemble au maïs, avec cette différence qu'il est plus petit, & qu'il vient sans culture. La nature l'a renfermé dans une cosse rouge & mince, qui contient une substance blanche, solide, & de fort bon goût. Ses épis ont deux pouces & un quart de long. Les Négres le préparent comme le maïs (79).

Le riz.

Le Riz croît fort abondamment sur les bords & dans les Isles du Sénégal, sur la Gambra, & dans les autres parties de la Côte, sur-tout dans les lieux qui sont sujets aux inondations des Rivieres. Le commerce du Riz est considérable sur les Côtes voisines de Cachao, & au Sud de Bissao (80).

Comment on seme le riz.

On seme le Riz dans les terres basses. Il croît de la hauteur du froment. Du sommet de sa tige il pousse d'autres petits tuyaux qui soutiennent les épis. Sa multiplication est si extraordinaire qu'un boisseau en produit souvent jusqu'à quatre-vingt. Cependant la paresse des Négres les met quelquefois dans le cas d'en manquer. Moore dit que le Riz se seme dans de petites rigoles, comme on plante les pois en Angleterre; qu'il croît dans les terres humides, & que ses épis ressemblent à ceux de l'avoine (81).

Fleurs.

Il n'y a point de champ ni de bois qui ne soient ornés d'une grande variété de fleurs sauvages, tout-à-fait différentes de celles de l'Europe, mais d'une beauté fort médiocre. On en distingue une, qui est d'un fort beau cramoisi, & qui ressemble pour la figure à celle que les François nomment *Belle de nuit*. Elle est du

(75) Barbot, p. 40.
(76) Voyez ci-dessus, Liv. VI.
(77) Moore, p. 109. Barbot prétend que c'est une nourriture grossiere & indigeste, p. 49.
(78) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 167.
(79) Barbot dit qu'il a le goût de la noisette, & l'appelle *Racine noire*, p. 30. & 40.
(80) Labat, Vol. III. p. 92.
(81) *Ibid.* Vol. V. p. 244.

Histoire naturelle.

plus beau cramoisi du monde ; mais les Négres n'ont aucun goût pour les fleurs (82).

Ils ont une sorte de lys, qu'ils appellent *Bunning*, d'un goût fort âcre, dont les Anglois se servent pour assaisonner leurs sauces (83).

(82) Moore, p. 31.

(83) Barbot, p. 32. & Jobson, p. 135.

CHAPITRE XVI.

Animaux sauvages & privés.

§. I.

Lions, Tigres, Léopards, Loups, &c.

CETTE vaste partie du continent de l'Afrique, qui est depuis le Cap Blanc jusqu'à Sierra-Léona, contient des animaux de toutes les especes, sur-tout une infinité de Bêtes de proie, qui vivent en sûreté dans cette retraite. Donnons le premier rang au Lion, puisque de tous tems on l'a nommé le Roi des Animaux.

L'Afrique Pays comme naturel du Lion.

Il semble que l'Afrique soit le Pays naturel de cette noble créature, non-seulement parce qu'il n'y a point de Régions connues où les Lions soient en si grand nombre, mais encore parce qu'ils y sont d'une taille & d'une fierté terribles. Cependant on remarque que ceux du Mont Atlas n'approchent point de ceux du Sénegal & de la Gambra pour la hardiesse & la grosseur.

Description de cet animal.

Quelques Naturalistes se sont imaginés que la face du Lion a quelque ressemblance avec le visage humain. Il a la tête grosse & charnue, couverte de longues boucles d'un crin fort rude. Son front est quarré & comme silloné par de profondes rides, sur-tout lorsqu'il est en fureur. Ses yeux sont vifs & perçans, ombragés d'épais sourcis qu'il fait mouvoir d'une maniere terrible. Il a le nez long, large & ouvert, la machoire épaisse, & garnie de muscles, de tendons, & de nerfs d'une force singuliere. Il a de chaque côté quatorze dents, quatre tranchantes, quatre de l'œil, & six molaires. Les premieres sont d'une grandeur médiocre ; les secondes, plus grandes mais inégales, de la longueur d'un pouce, & larges à proportion, avec trois petits points au centre, ausquels plusieurs Naturalistes trouvent de la ressemblance avec la fleur de lys. Sa langue est fort grosse, rude, & couverte de plusieurs pointes aussi dures que de la corne, longues de trois ou quatre lignes, & tournées vers le gozier. Cette étrange superficie de sa langue rend ses léchemens si dangereux qu'ils écorchent aussi-tôt la peau ; & pour peu qu'il sente le sang, il ne pense plus qu'à dévorer. Le Domestique d'un François ayant souffert qu'un Lion privé, qui couchoit dans la chambre de son Maître, prît l'habitude de le caresser & de le lécher, fut averti souvent des funestes conséquences ausquelles il s'exposoit. Mais se fiant à la douceur & à la familiarité de cet animal, il négligea les avertissemens. Son Maître, réveillé par quelque bruit, jetta les yeux dans sa chambre, & ne fut pas peu

effrayé de voir la tête de ſon Valet entre les griffes du Lion, qui avoit déja dévoré le corps. Il ſe leva auſſi-tôt; & gagnant ſon cabinet, il appella au ſecours quelques autres François qui tuerent le monſtre à coups de fuſil (84).

HISTOIRE NATURELLE.

Quoique le cou du Lion ſoit d'une bonne longueur, il eſt d'une force & d'une roideur étonnante. Ariſtote s'eſt trompé lorſqu'il l'a crû composé d'un ſeul os. Il conſiſte en pluſieurs vertebres mobiles, qui ne laiſſent pas d'être parfaitement jointes. Celui du mal eſt couvert d'une longue & rude criniere, qui ſe dreſſe lorſqu'il eſt en furie. La femelle eſt ſans criniere, mais on la croit plus féroce encore & plus terrible que le mâle.

Le Lion a les jambes courtes, oſſeuſes & fort ſouples. Sa marche eſt lente & majeſtueuſe, excepté lorſqu'il pourſuit ſa proie, car il court alors avec une vîteſſe extraordinaire. Il a les pieds gros & larges. Ceux de devant ſont diviſés en cinq griffes, bien articulées. Ceux de derriere en quatre, toutes armées d'ongles fortes & pointues. Sa queue eſt longue, vigoureuſe, couverte d'un poil rude & court, juſqu'à l'extrêmité, qui eſt friſée, & qui ſe termine en touffe.

Hardieſſe & fierté du Lion.

Perſonne n'ignore quelle eſt la fierté & la hardieſſe de ce terrible animal. Son intrépidité eſt ſi ſurprenante, que ſoit hommes ou bêtes, il ne paroît jamais effrayé du nombre de ſes ennemis. S'il ne penſe point à l'attaque, il paſſe dédaigneuſement & continue ſa marche avec lenteur. Si la faim le preſſe, il tombe indifféremment ſur-tout ce qui ſe préſente, & la réſiſtance ne fait qu'augmenter ſa rage. Auſſi eſt-il fort dangereux de le bleſſer ſans l'abbattre. Quelque inégal que puiſſe être le combat, il ne tourne jamais le dos. S'il eſt forcé de ſe retirer, il le fait en arriere, & fort lentement, juſqu'à ce qu'il ait gagné quelque retraite aſſurée.

Fait ſingulier d'une Mule.

Un Gentilhomme Florentin (85) avoit une Mule ſi vicieuſe, que non-ſeulement elle rendoit peu de ſervice, mais que ſe révoltant contre les Valets & les Palefreniers, elle maltraitoit des dents ou des pieds tous ceux qui l'approchoient. Son Maître après avoir employé inutilement toutes ſortes de moyens pour la dompter, réſolut de l'expoſer aux bêtes féroces de la ménagerie du Grand Duc. On lâcha un Lion, dont le rugiſſement auroit d'abord effrayé tout autre animal. Mais la Mule, ſans paroître allarmée, ſe retira prudemment dans un coin de la cour, où elle ne pouvoit être attaquée que par derriere, c'eſt-à-dire du côté de ſa principale force. Dans cette ſituation, elle attendit ſon ennemi, l'obſervant du coin de l'œil, & lui préſentant la croupiere. Le Lion, qui parut ſentir la difficulté de l'attaque, employa toute ſon adreſſe pour prendre ſes avantages. Enfin la Mule trouva l'occaſion de lui lancer une ſi furieuſe ruade, qu'elle lui briſa neuf ou dix dents, dont on vit ſauter les fragmens en l'air. Le Roi des animaux s'apperçut qu'il n'étoit plus en état de combattre. Il ne penſa qu'à ſe retirer en arriere juſques dans ſa loge, en laiſſant la Mule maîtreſſe du champ de bataille.

Suivant l'opinion de quelques Naturaliſtes, le Lion a conſtamment la fiévre, ou du moins une violente inflammation dans la maſſe du ſang. Le célébre du Verney a remarqué que la veſſicule du fiel dans cet animal, a divers replis, d'où il conclut qu'il abonde en bile. Sa proie ordinaire eſt une multitude de petits animaux, excepté lorſqu'étant preſſé par la faim, il n'épargne rien.

(84) Afrique Occid. Vol. II. p. 11.

(85) *Ibid.* p. 16. On raconte ce fait d'après Labat.

HISTOIRE NATURELLE.

Le Lion craint les Serpens & les femmes.

Cependant on assure qu'il respecte les femmes, & qu'il prend même la fuite à leur vûe. Mais on n'a pour garand de cette vérité que le témoignage de Labat, qui parle d'après Paul Lucas. Ce fameux Voyageur, dit-il, lui raconta qu'étant à la *Momesta* près de Tunis, il avoit vû les femmes du Pays, sans autres armes que des bâtons & des pierres, poursuivre des Lions pour leur faire quitter leur proie, & ces fiers animaux l'abandonner, plutôt que de se défendre.

Maniere dont les Mores l'évitent à la chasse.

Le Lion supporte long-tems la soif. On prétend qu'il ne boit qu'une fois en trois ou quatre jours, mais qu'il boit beaucoup lorsqu'il en trouve l'occasion. C'est une erreur vulgaire que de le croire épouvanté du chant des cocqs. On a vérifié au contraire qu'il fait peu d'attention à la volaille; mais il n'est pas moins vrai qu'il redoute les Serpens. La ressource des Mores, lorsqu'ils sont poursuivis par un Lion, est de prendre leur turban (86) & de le remuer devant eux, dans la forme d'un Serpent. Cette vûe suffit pour faire précipiter sa retraite à leur ennemi. Comme il arrive souvent aux mêmes Peuples de rencontrer des Lions dans leurs chasses, il est fort remarquable que leurs Chevaux, quoique célébres pour leur vîtesse, sont saisis (87) d'une terreur si vive qu'ils deviennent immobiles, & que les chiens, non moins timides, se tiennent rampans aux pieds de leur Maître ou de son Cheval. Le seul expédient, pour le More, est de descendre & d'abandonner une proie qu'il ne peut défendre. Mais si le ravisseur est trop près, & qu'on n'ait pas le tems d'allumer du feu, seul moyen de l'effrayer; il ne reste qu'à se coucher par terre, dans un profond silence. Le Lion, lorsqu'il n'est pas tourmenté par une faim dévorante, passe gravement, comme s'il étoit satisfait du respect qu'on a pour sa présence (88).

Comment ils prennent les lionceaux.

Le Lion est d'une taille assez haute & fort bien prise. Ceux d'Afrique ne sont pas moins gros qu'un Cheval barbe. Quoique la Lionne n'ait que deux mammelles, elle porte souvent quatre lionceaux, & quelquefois davantage. On assure qu'ils naissent les yeux ouverts. Lorsque les Mores en trouvent dans quelque antre, ils ne manquent point de les porter aux Européens, qui s'empressent ordinairement de les acheter. Si la Lionne revient assez tôt pour courir après les ravisseurs, ils lui jettent un de ses petits, & tandis qu'elle le porte à sa caverne, ils ne perdent pas un moment pour s'échapper avec les autres.

Avanture d'un Pere Jacobin.

Nos Histoires offrent quantité d'exemples de la générosité & de la clémence du Lion. Labat en rapporte deux, qu'il avoit appris de plusieurs témoins. Le Pere Joseph Colombet, Religieux Jacobin, étant dans l'esclavage à Mequinez, résolut avec un de ses compagnons, de se mettre en liberté par la fuite. Comme ils connoissoient assez le Pays, ils espéroient de pouvoir se rendre à *Larathe*, Place qui appartient aux Portugais sur cette Côte. Ils trouverent le moyen de s'échapper, & ne marchant que la nuit, ils se reposoient pendant le jour dans les bois, où ils se couvroient de feuilles & de ronces pour se défendre de l'ardeur du Soleil. Après deux jours de marche, ils arriverent près d'un étang, seule eau qu'ils eussent rencontrée depuis leur départ; & le premier

(86) Ce trait paroît pris de la Lettre qui est à la fin du Voyage de Frejus en Mauritanie, p. 27.

(87) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 11.

(88) *Ibid.* p. 16,

premier objet qui frappa leurs yeux fut un Lion, qui étoit fort près d'eux, & qui paroissoit garder le bord de l'eau. Un moment de conseil sur un danger si pressant, leur fit prendre le parti de se mettre à genoux devant ce terrible voisin; & d'une voix touchante, ils lui firent le récit de leur infortune. Le Lion parut touché de leur humiliation. Il s'éloigna volontairement à quelque distance, & leur laissa la liberté de boire. Le plus hardi ne balança point à s'approcher de l'étang, où il remplit son flacon, tandis que l'autre continuoit ses prieres. Ils passerent ensuite à la vûe du Lion, sans qu'il fît le moindre mouvement pour leur nuire; & le jour d'après, ils arriverent heureusement à Larathe.

HISTOIRE NATURELLE.

Autre preuve de la clémence des Lions.

La seconde avanture étoit arrivée à Florence. Un Lion du Grand Duc étant sorti de la Ménagerie, entra dans la Ville, & ne manqua point d'y répandre beaucoup d'épouvante. Entre les fugitifs, il se trouva une femme qui portoit son enfant dans ses bras, & qui dans l'excès de sa crainte le laissa tomber. Le Lion s'en saisit, & paroissoit prêt à le dévorer; lorsque la mere, transportée du plus tendre mouvement de la nature, retourna sur ses pas, au mépris du danger, se jetta aux pieds du Lion, & lui demanda son enfant. Il la regarda fixement. Ses cris & ses pleurs semblerent le toucher. Enfin, il mit l'enfant à terre, & se retira sans lui avoir fait le moindre mal (89).

Un autre Auteur ajoûte à ces deux histoires, que vers l'an 1614, deux Esclaves Chrétiens s'étant échappés la nuit de leur prison, dans l'espérance de se rendre à *Mazagan*, Place Portugaise, ils apperçurent près d'un arbre, sous lequel ils cherchoient à se cacher pendant le jour, un Lion, qui marcha comme eux lorsqu'il les vit marcher, qui s'arrêta lorsqu'il les vit arrêtés, enfin qui les suivit sans les perdre de vûe. Bien-tôt ils furent joints par quelques Cavaliers, qui avoient été détachés pour les poursuivre. Mais le Lion faisant face à leurs ennemis les obligea de se retirer. Ensuite ne cessant point de conduire ces malheureux Esclaves, il ne les quitta qu'à la vûe de Mazagan, & lorsqu'ils furent hors de danger (90).

Lyonne du Fort Saint-Louis.

Les François du Fort Saint-Louis avoient une belle Lionne, qu'ils gardoient enchaînée pour l'envoyer en France. Cet animal fut atteint d'un mal à la machoire, qu'on prétend aussi dangereux pour son espece, que l'hydropisie de poitrine pour la race humaine. N'étant plus capable de manger, il fut bien-tôt réduit à l'extrêmité; & les gens du Fort, qui le crurent désesperé, lui ôterent sa chaîne & jetterent le corps dans un champ voisin. Il étoit dans cet état, lorsque le sieur Compagnon, Auteur (91) du Voyage de Bambuk, l'apperçut à son retour de la chasse. Ses yeux étoient fermés, sa gueule ouverte, & déja remplie de fourmies. Compagnon prit pitié de ce pauvre animal, & s'imaginant lui trouver quelque reste de vie, il lui lava le gozier avec de l'eau, & lui fit avaller un peu de lait. Un remede si simple eut des effets merveilleux. La Lionne fut rapportée au Fort. On en prit tant de soin qu'elle se rétablit par degrés. Mais n'oubliant pas à qui elle étoit redevable

(89) Quelque opinion qu'on prenne de ces deux récits sur le témoignage de Labat, on remarquera sans doute que s'il est vrai, suivant le même Auteur, que le Lion craigne les femmes, celle-ci n'avoit pas besoin d'employer la priere.

(90) Voyez la Lettre qui est à la fin du Voyage de Frejus, p. 29.

(91) Voyez ci-dessus sa Relation.

HISTOIRE NATURELLE.

d'un si grand service, elle conçut tant d'affection pour son bienfaiteur, qu'elle ne vouloit rien prendre que de sa main; & lorsqu'elle fut tout-à-fait guérie, elle le suivoit dans l'Isle, avec un cordon au cou, comme le chien le plus familier (92).

Le Lion est quelquefois effrayé.

Le hazard favorise quelquefois de foibles animaux jusqu'à leur donner de l'avantage sur le Lion. Tandis que le sieur Brue étoit Directeur de la Compagnie Françoise au Sénegal, on apporta dans l'Isle de Saint-Louis un troupeau entier de Chévres qu'on avoit acheté des Mores. Il y avoit dans le Fort un beau Lion, qu'on y nourrissoit soigneusement depuis plusieurs années. La vûe de ce terrible animal inspira tant de frayeur aux Chévres, qu'elles prirent toutes la fuite, à la réserve d'une seule, qui le regardant avec audace, fit un pas en arriere, & s'avança vers lui les cornes baissées. Cette attaque, qui fut répetée plusieurs fois, jetta le Lion dans un tel désordre, que soit frayeur ou pitié, il se mit comme un Chien entre les jambes du Directeur, pour éviter un adversaire si incommode.

Animaux qui ne craignent pas de le combattre.

On nomme quelques animaux (93) qui ne craignent pas de mesurer leurs forces avec le Lion, tel que le Tigre & le Sanglier. L'Eléphant, quoique rédoutable par sa grosseur, devient souvent sa proie. En 1695, dans un marais rempli de roseaux proche de Maroc, on trouva un Lion & un Sanglier expirans des blessures qu'ils avoient reçues l'un de l'autre dans le même lieu. Les roseaux étoient abbattus aux environs & teints de leur sang (94).

Sa maniere d'attaquer.

L'attaque du Lion paroît toujours déliberée. Il ne s'avance pas directement vers sa proie; mais faisant un circuit, & rampant même pour s'approcher, il s'élance ensuite, lorsqu'il est à portée de fondre dessus d'un seul saut. Malgré cette férocité naturelle, les Lions s'apprivoisent facilement dans leur jeunesse. Il s'en trouve d'aussi doux & d'aussi caressans que des Chiens (95).

Maniere de le prendre.

La méthode ordinaire des Mores & des Négres pour prendre des Lions, est d'ouvrir dans la terre un grand trou qu'ils couvrent de branches & de feuilles, sur lesquelles ils laissent une piece de chair pour amorce. Lorsque l'animal est pris dans cette trappe, ils le tuent à coups de fléches & de zagayes, & se nourrissent de sa chair pendant plusieurs jours (96).

Usage de sa peau.

Les Mores employent la peau des Lions à se faire des couvertures de lits. En Europe on s'en sert pour les garnitures de selles & les sieges de carosse. Labat lui attribue une propriété remarquable; c'est celle d'éloigner les rats & les mites du lieu où elle est conservée. Il cite le témoignage de Paul Lucas, qui s'en étoit assuré par sa propre expérience.

Jackal, ou Chien sauvage, qui l'accompagne.

Quelques Voyageurs assurent que le Lion est ordinairement accompagné d'un autre animal, qui va pour lui à la chasse & qui lui rapporte sa proie. C'est une espece de Chien sauvage, que les Anglois nomment Jackal. Jobson observe qu'étant à l'ancre sur la Riviere de Gambra, lui & ses gens entendirent, pendant les ténébres, le bruit de cet animal, qui chassoit pour le Lion, & distinguerent une sorte de réponse, ou d'accueil, que le Lion lui

(92) Marchais, Voyage de Guinée, p. 115.

(93) Cette histoire paroît encore prise de la Lettre qui est à la fin du Voyage de Frejus, p. 46. Mais elle y est rapportée à l'année 1615.

(94) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 30.

(95) Le Maire, p. 68.

(96) Labat, Vol. II. p. 33.

faisoit à son retour; de sorte qu'entre (97) les Anglois du Bâtiment, c'étoit un propos commun de se dire l'un à l'autre ; allons au rivage pour rendre nos devoirs au maître chasseur. Mais quoique Jobson fût homme sensé, on ne voit rien à recueillir d'une observation de cette nature.

HISTOIRE NATURELLE.

Description du Jackal & sa férocité.

Bosman assure que le Jackal ou le Chien sauvage est d'une férocité qui ne le céde qu'à celle du Tigre; qu'il dévore tout ce qui se présente, Hommes, animaux, & sur-tout les Vaches, les Chevaux & les Moutons; qu'au Fort d'*Akra*, sur la Côte d'or, il vient pendant la nuit jusques sous les murs; qu'il y enleve des Porcs, des Brebis, & qu'il pénétre quelquefois jusques dans l'étable; que pour détruire ces bêtes carnacieres, on a trouvé le moyen de disposer plusieurs fusils bien chargés, de maniere qu'une corde qui soutient une piece de viande, ne peut être ébranlée sans faire partir trois ou quatre coups, qui mettent autant de balles dans la tête de l'animal. Ce piége manque rarement. En 1700, l'Auteur vit un Jackal qui avoit été tué dans le même lieu, & sa grosseur étoit celle d'un Mouton; mais il avoit les jambes plus longues & d'une épaisseur proportionnée. Son poil étoit court & marquetté, sa tête grosse & platte, avec des dents, dont la moindre étoit plus grosse que le doigt. Ses griffes n'étoient pas moins terribles; de sorte que toute sa force paroît consister dans ses griffes & ses dents.

Un de ces animaux étant entré pendant la nuit, près d'Akra, dans la cabane d'un Négre, enleva une fille, qu'il chargea sur son dos, en se servant d'une patte pour la tenir ferme dans cette situation, tandis qu'il marchoit légerement sur les trois autres. Mais les cris de sa proie ayant éveillé quelques Négres, elle fut délivrée par ceux qui se hâterent de la secourir. On ne lui trouva qu'une petite meurtrissure dans l'endroit où le Jackal l'avoit serrée de sa patte (98).

Tigres d'Afrique.

Les Tigres, sur cette Côte d'Afrique, sont de la taille d'un grand lévrier. On prétend qu'ils sont beaucoup plus grands dans l'Abyssinie. Leur peau forme un spectacle agréable par la variété de ses taches & de ses couleurs. Le poil en est doux & luisant. Ils ont la tête semblable à celle du Chat, les yeux jaunes & féroces, le regard cruel & malin, les dents fort pointues, la langue aussi rude qu'une pierre, & les muscles fort longs. Tous leurs mouvemens sont vifs & agiles, comme ceux du Chat. Ils ont la queue longue, couverte d'un poil fort court, les jambes bien proportionnées, souples & fortes, & les pieds armés de griffes aigues. Ils sont très-voraces; & dans leur faim, ils attaquent avec beaucoup d'adresse des animaux beaucoup plus gros qu'eux, tels que l'Eléphant & le Taureau. Le Tigre d'Afrique est beaucoup plus féroce que ceux de l'Asie & de la nouvelle Espagne. Les Négres mangent sa chair, & la trouvent bonne.

Combat d'un Porc contre un Tigre.

Brue, après avoir employé toutes sortes de moyens pour adoucir la férocité d'un Tigre, qu'il avoit fait élever au Fort Saint-Louis, eut un jour la curiosité d'éprouver comment un Porc seroit capable de se défendre contre cet animal. Il en prit un des plus forts, & le Tigre fut lâché contre lui. Après une courte escarmouche, le Porc se retira dans un angle des murs du Fort, où son ennemi fut long-tems sans pouvoir prendre sur lui le moindre avantage. Enfin se trouvant serré de plus près, il se mit à pousser des cris si fu-

(97) Jobson, p. 136.

(98) Bosman, p. 246 & suiv.

HISTOIRE NATURELLE.

rieux, que tout le troupeau de Porcs, qu'on avoit pris ſoin d'éloigner, accourut à ce bruit, ſans que rien fût capable de l'arrêter ; & tous enſemble, ils fondirent ſi bruſquement ſur le Tigre, qu'il n'eut pas d'autre reſſource pour ſe mettre à couvert, que de ſauter dans le foſſé du Fort, où les Porcs n'oſerent le ſuivre (99).

On a remarqué que les Tigres d'Afrique n'attaquent jamais les Blancs, c'eſt-à-dire les Européens, quoiqu'ils dévorent fort avidement les Négres. En général, ils ſont plus cruels & plus voraces que les Lions. Lorſqu'ils ſont preſſés par la faim, ils entrent dans les Villages, ils enlevent le premier animal qu'ils rencontrent, à la vûe même des Habitans, qu'ils dévorent quelquefois eux-mêmes. Il eſt difficile de ſe procurer des Tigres vivans, parce que les Négres les tirent avec des fléches empoiſonnées, & que dans les piéges mêmes où ils trouvent quelquefois le moyen de les prendre, ils ne peuvent ou n'oſent s'en ſaiſir qu'après les avoir tués à coups de fléches. Un Tigre mortellement bleſſé ne laiſſe pas de fuir encore avec beaucoup de vîteſſe, & n'expire ordinairement que dans ſa fuite (1).

Difficulté de prendre des Tigres vivans.

Multitude incroyable de ces animaux.

Il ſe trouve, ſur la Côte d'or, des Tigres auſſi gros que des Buffles. On en diſtingue de quatre ou cinq ſortes, dont la différence conſiſte dans leur grandeur, leur férocité, & la diſpoſition de leurs taches. Le nombre de ces animaux eſt incroyable dans cette Contrée. Boſman ne put s'aſſurer ſi les Léopards & les Pantheres ſont une eſpece de Tigres; mais les obſervations de Pline lui parurent ſi fauſſes dans la comparaiſon qu'il en fit ſouvent avec le témoignage de ſes yeux, qu'il ne daigne pas le nommer. Les Négres diſtinguent les Tigres par pluſieurs noms ; mais il ſeroit difficile, ſuivant le même Auteur, de rendre ces expreſſions barbares en caracteres de l'Europe.

Leur furie.

Tous les Tigres, dit Boſman, ſont des animaux enragés, qui donnent ſouvent des ſcenes fort tragiques. Ils n'épargnent ni les hommes ni les bêtes. Cependant, lorſqu'ils trouvent aſſez de bêtes pour raſſaſier leur faim, ils n'attaquent point les hommes ; ſans quoi le Pays de la Côte d'or ſeroit bientôt ſans Habitans. Avec cette étrange férocité, on ne laiſſe pas de les apprivoiſer dans leur jeuneſſe ; & l'on en voit d'auſſi familiers que les Chiens & les Chats de l'Europe (2). Boſman en vit ſix de cette eſpece à Elertina. Mais il obſerva que tôt ou tard ils reviennent à leur férocité, & qu'il ne faut jamais s'y fier ſans précaution (3).

Témoignage de le Maire.

Le Tigre, dit (4) un autre Voyageur, eſt à peu près de la longueur & de la hauteur du Lévrier. Il eſt plus féroce que le Lion & ſe jette indifféremment ſur les hommes & ſur les bêtes. Les Négres en tuent un grand nombre à coups de fléches & de zagayes, dans la ſeule vûe de les dépouiller de leur peau. Jamais cet animal ne ſe rend, tandis qu'il lui reſte un ſouffle de vie ; & rarement meurt-il ſans ôter la vie à quelqu'un de ceux qui le tuent.

Le Chat tigre.

Le Chat tigre tire ſon nom de ſes taches noires & blanches, qui lui donnent beaucoup de reſſemblance avec le véritable Tigre. Il eſt de la forme des Chats de l'Europe, mais trois ou quatre fois plus gros, & naturellement

(99) Afrique Occidentale, Vol. II. p. 37.

(1) Arthus, *ubi ſup.* p. 78.

(2) Boſman, deſcription de la Guinée, p. 245.

(3) Boſman, p. 245.

(4) Le Maire, p. 68. Voyez auſſi la Planche.

vorace. Il mange les rats, les ſouris, &c; & ſi l'on excepte la groſſeur, il eſt fort peu différent du Tigre (5).

Histoire naturelle.

Le Léopard.

Le Léopard eſt agile & cruel. Cependant il n'attaque jamais les hommes, à moins qu'il ne ſe trouve dans quelque lieu ſi étroit qu'il craigne de ne pouvoir s'échapper. Dans ces occaſions, il ſe jette ſur l'ennemi qu'il redoute, il lui déchire le viſage avec ſes griffes, il continue de lui arracher autant de chair qu'il en peut trouver, juſqu'à ce qu'il le voye mort & ſans mouvement. Il porte aux Chiens une haine mortelle, & s'expoſe à tout pour dévorer ceux qu'il rencontre (6).

La Panthere, ou l'Ounce.

La Panthere d'Afrique eſt de l'eſpece des Léopards. Sa peau eſt marquetée de fort belles taches. Elle eſt vive & légere. Elle a la taille d'un Lévrier, la tête ronde, le gozier large, & les dents tranchantes. Son regard n'a rien de farouche; cependant elle eſt vorace, & ſans ceſſe autour des Villages, pour ſurprendre les beſtiaux ou la volaille. Il eſt rare qu'elle attaque les hommes & les enfans (7).

Jeune Négre enlevé par une Panthere.

Jobſon raconte que les bords de la Gambra ſont remplis de Léopards & de Pantheres, que les Négres tuent pour en vendre la peau aux Européens. On lui fit voir un jeune homme qui avoit été enlevé dans ſon enfance par une Panthere. Sa mere l'avoit laiſſé à ſa porte, ſur une natte, tandis qu'elle étoit allée puiſer de l'eau à quelque fontaine. A ſon retour, découvrant l'animal, qui entraînoit tout à la fois la natte & l'enfant, elle pouſſa de grands cris qui attirerent pluſieurs Négres au ſecours. Cependant le monſtre continuoit de fuir avec ſa proie, lorſqu'un heureux hazard fit gliſſer l'enfant de deſſus la natte, & le rendit ainſi à ceux qui s'efforçoient inutilement de le ſecourir. La Panthere s'échappa, ſans quitter la natte. Cet animal eſt ſi hardi, que dans l'obſcurité, il s'approchoit quelquefois de la cabane que Jobſon avoit fait élever ſur le rivage. Un chien, qui faiſoit la garde, rentroit alors avec les dernieres marques de frayeur, & ſe cachoit derriere le dos de ſes Maîtres, qui étoient obligés d'allumer des feux pour effrayer le monſtre à ſon tour (8).

La Panthere & l'Ounce ne ſont le même animal.

Quelques Voyageurs mettent de la différence entre la Panthere & l'Ounce. Le Maire, qui les prend pour le même animal, prétend que c'eſt une eſpece de Tigre, & le repréſente encore plus féroce. Il ajoûte que ſa peau eſt beaucoup plus belle que celle du Tigre, quoiqu'elle ſoit mouchetée de même (9).

Loups.

Les Loups reſſemblent entiérement à ceux de France; mais ils ſont un peu plus gros & beaucoup plus cruels.

(5) *Ibid.*
(6) Afrique Occidentale, Vol. IV. p. 361.
(7) Jobſon, p. 138.
(8) Le Maire, *ubi ſup.* p. 69.
(9) *Ibid.*

CHAPITRE XVII.

Bêtes sauvages & privées.

§. I.

Eléphans, Buffles, Vaches sauvages, &c.

Description de l'Eléphant.

IL n'y a point d'animal terrestre qui puisse le disputer à l'Eléphant pour la grosseur. On en trouve peu au Nord du Sénégal; mais les Régions du Sud en sont remplies. S'il paroît que la matiere n'ait point été employée avec épargne dans la composition de cet animal, on ne peut pas dire que la nature ait pris autant de soin de sa forme. Sa tête est monstrueuse. Ses oreilles, quoique longues, larges & épaisses, ses yeux, quoique fort grands, paroissent d'une petitesse extrême dans cette masse d'énorme grosseur (10). Son nez est si épais & si long qu'il touche à la terre. On l'appelle *proboscide* ou *trompe*. Il est charnu, nerveux, creusé en forme de tuyau, flexible, & d'une force si singuliere qu'il lui sert à briser ou à déraciner les petits arbres, à rompre les branches des plus gros, & à se frayer le passage dans les plus épaisses forêts. Il lui sert aussi à lever de terre sur son dos (11) les plus lourds fardeaux. C'est par ce canal qu'il respire & qu'il reçoit les odeurs. Le nez de l'Eléphant va toujours en diminuant depuis la tête jusqu'à l'extrêmité, où il se termine par un cartilage mobile, avec deux ouvertures, qu'il ferme à son gré. Sans ce présent de la nature, (12) il mourroit de faim; car il a le cou si épais & si roide, qu'il lui est impossible de le courber assez pour paître comme les autres animaux. Aussi périt-il bien-tôt, lorsqu'il est privé de cet utile instrument par quelque blessure. Sa bouche est placée au-dessous de sa trompe dans la plus basse partie de sa tête, & semble jointe à sa poitrine. Sa langue est d'une petitesse qui n'a point de proportion avec la masse du corps. Il n'a dans les deux machoires (13) que quatre dents pour broyer sa nourriture; mais la nature l'a fourni, pour sa défense, de deux autres dents qui sortent de la machoire superieure, & qui sont longues de plusieurs pieds. Il se sert furieusement de ces deux armes. Ce sont les dents qui s'achetent, & qui sont mieux connues sous le nom d'Ivoire. Leur grosseur est proportionnée à l'âge de l'animal. La partie qui touche la machoire est creuse. Le reste est solide & se tourne en pointe. Comme les Européens payent ces dents assez cher, c'est un motif qui arme continuellement les Négres contre l'Eléphant. Ils s'attroupent quelquefois pour cette chasse, avec leurs fléches & leurs zagayes. Mais leur méthode la plus commune est celle des fosses,

Ses dents.

(10) Voyez la Figure.

(11) Jannequin dit qu'un Eléphant porte avec sa trompe un gros canon l'espace d'une lieue.

(12) Il s'en sert aussi facilement que nous nous servons des doigts.

(13) Celles de la machoire d'en-bas sont plus longues de deux doigts que celles d'en-haut. Voyez l'abregé des transactions Philosophiques, Vol. V. p. 121.

qu'ils creusent dans les bois, & qui leur réussissent d'autant mieux qu'on ne peut guéres se tromper à la trace des Eléphans (14).

Histoire naturelle.

Sa chair, sa mesure.

Son caractere.

La chair de ces animaux est un mets délicieux pour les Négres, sur-tout lorsqu'elle commence à se corrompre. Un bon Eléphant en contient plus que quatre ou cinq Bœufs. La mesure ordinaire de ceux d'Afrique est de neuf ou dix pieds de long, sur onze ou douze de hauteur. On en distingue trois sortes; mais cette difference vient moins de leur forme que des lieux (15) qu'ils habitent. Les Eléphans qui se retirent dans les cantons déserts & montagneux sont plus farouches & plus adroits que les autres; ce qu'il faut sans doute attribuer à leur situation parmi les Tigres, les Lions, & quantité d'autres bêtes féroces. Ceux qui vivent dans les plaines sont moins intraitables, parce qu'ils sont accoutumés à la vûe des hommes. Ceux du Sénegal ne s'éloignant guéres des habitations & des terres cultivées, seroient encore plus familiers, si les fréquentes attaques des Négres ne les rendoient inquiets & défians. Cependant il n'arrive guéres qu'ils insultent les hommes, s'ils ne sont insultés les premiers.

Sa legereté.

Quoique la taille des Eléphans fasse juger qu'ils doivent être pésans dans leur marche & qu'ils ont peu de legereté à la course, ils marchent & courent fort légerement. Leur pas ordinaire égale celui de l'homme le plus agile. Leur course est beaucoup plus prompte; mais il est rare de voir un Eléphant courir. Avec un ventre (16) pendant, un dos courbé, des jambes fort épaisse & des pieds de douze ou quinze pouces de diamétre, ils ne peuvent aimer beaucoup le mouvement. Leurs pieds sont couverts d'une peau dure & épaisses, qui s'étend jusqu'à l'extrêmité de leurs ongles. L'Eléphant d'Afrique est presque noir, comme ceux de l'Asie. Sa peau est dure & ridée, avec quelques poils longs & roides, qui sont répandus par intervalles & sans aucune continuité. Sa queue est longue & semblable à celle du Taureau, mais nue, à l'exception de quelques poils qui se rassemblent à l'extrêmité, & qui lui servent à se délivrer des mouches: secours d'ailleurs assez peu nécessaire, puisque sa peau est à l'épreuve de la balle. On s'est persuadé faussement qu'il n'a point de jointure aux pieds, & qu'il lui est impossible par conséquent de se lever & de se coucher. Cette erreur vulgaire est détruite par le témoignage de tous les Voyageurs. Mais il a un défaut moins connu, qui est de se tourner difficilement de la droite à la gauche. Les Négres, qui l'ont reconnu par des expériences continuelles, en tirent beaucoup d'avantage pour l'attaquer en plein champ (17).

Erreur vulgaire.

Quoique les Asiatiques ayent trouvé l'art de former leurs Eléphans pour la guerre & pour quantité d'autres usages, on n'a jamais (18) appris que les Négres en ayent tiré la même utilité; & si quelques Princes particuliers l'ont entrepris, comme on l'a vû dans l'exemple de *Boh Jean*, leur paresse ou d'autres obstacles les ont bien-tôt rebutés. Plusieurs Naturalistes assurent que les femelles de ces animaux portent leurs petits dix-huit mois, d'autres, trente-six: mais rien n'est plus incertain, & l'on ne peut esperer d'en être

Autres opinions fausses ou douteuses.

(14) Afrique Occidentale, Vol. III. p. 270.

(15) *Ibid.*

(16) Quatre jambes qu'on prendroit pour des colomnes; les pieds courts; ceux de devant plus larges & plus ronds; voyez les transactions Philosophiques, *ubi sup.*

(17) Afrique Occidentale, *ubi sup.* p. 275.

(18) *Ibid.* p. 281.

Histoire Naturelle.

jamais mieux informé, parce que les Eléphans privés ne produisent point. D'autres assurent aussi que les Eléphans voyent & marchent aussi-tôt qu'ils sont nés, & que les femelles les nourrissent de leur lait pendant sept ou huit ans ; simples conjectures, qui n'ont aucune autorité pour fondement.

Sa nourriture.

L'Eléphant a peu d'embarras pour sa nourriture. Il se nourrit d'herbe, comme les Taureaux & les Vaches. Si l'herbe lui manque, il mange des feuilles & des branches d'arbres, des roseaux, des joncs, toutes sortes de fruits, de grains & de légumes. Dans une faim pressante, il mange quelquefois de la terre & des pierres; mais on a remarqué que cette nourriture lui cause bien-tôt la mort. D'ailleurs il souffre patiemment la faim, & l'on assure qu'il peut passer huit ou dix jours sans aucun aliment. Cependant il mange beaucoup lorsqu'il est dans l'abondance; témoins les dommages qu'il cause aux plantations des Négres. Un seul de ces animaux consume dans un jour ce qui suffiroit pour nourrir trente hommes pendant une semaine; sans compter les ravages qu'il fait avec ses pieds. Aussi les Négres n'épargnent-ils rien pour les éloigner de leurs champs. Ils y font la garde pendant le jour. Ils y allument des feux pendant la nuit. Le tabac enivre quelquefois les Eléphans, & leur fait faire des mouvemens fort comiques. Quelquefois leur yvresse va jusqu'à tomber endormis. Les Négres ne manquent point ces occasions de les tuer, & se vengent sur leur cadavre de tous les maux qu'ils en ont reçus. Les Eléphans boivent de l'eau; mais ils ne manquent jamais de la troubler auparavant avec les pieds.

Il s'enivre dans les champs de tabac.

Ses ennemis.

Ils ont quantité d'ennemis, qui les exposent à des combats fréquens, & dont ils deviennent fort souvent la proie. Le principal est le *Rhinoceros ;* mais Labat prétend qu'il ne s'en trouve point (19) en Afrique, quoique Barbot assure (20) qu'on en voit sur le Sénegal. Les autres ennemis de l'Eléphant sont les Lions, les Tigres, & les Serpens, sans compter les Négres. Le plus redoutable est le Tigre; il saisit l'Eléphant par la trompe, & la déchire en pieces.

Les Eléphans s'attroupent ordinairement au nombre de cinquante ou soixante. On en rencontre souvent des troupeaux dans les bois; mais ils ne nuisent à personne lorsqu'ils ne sont point attaqués (21).

Jobson rapporte qu'ils sont en si grand nombre au long de la Gambra, qu'on apperçoit de tous côtés leurs traces. Les roseaux & les bruyeres, où ils aiment à se retirer, laissent voir ordinairement la moitié de leur corps à découvert. Les deux dents qui nous donnent l'ivoire sortent de la machoire d'en-haut, quoique les Peintres (22) nous les représentent dans la situation opposée. C'est avec ces puissantes armes que les Eléphans arrachent les arbres. Mais il arrive quelquefois aussi qu'elles se brisent, & de là vient, suivant le même Auteur, qu'on trouve si souvent des fragmens d'ivoire dispersés dans les terres. Jobson accuse d'erreur ceux qui se sont imaginé que les Eléphans changent de dents, comme les Cerfs de cornes, & les Serpens de peau. Il cite sa propre expérience pour assurer que la chair de ces animaux est de fort bon goût. Il ajoûte qu'ils sont aussi timides que les Daims; & si

Erreur des Peintres.

Témoignage de Jobson.

(19) *Ibid.* p. 281.

(20) Kolben, dans sa Relation du Cap de Bonne-Espérance, dit qu'on y en voit aussi.

(21) Labat, Vol. III. p. 286.

(22) Jobson, p. 139.

legers

légers à la course, qu'un Eléphant qu'il avoit blessé de trois coups de fusil, & qu'on trouva mort le jour d'après dans les bois, ne laissa pas de surpasser la vîtesse des chevaux.

Histoire naturelle.

Le Maire conseille de ne jamais attaquer l'Eléphant dans un lieu (23) où il a la liberté de se tourner. Sa trompe est terrible, dit-il, & l'ennemi qu'il saisit dans sa fureur ne peut éviter d'être écrasé. La femelle, suivant le même Voyageur, porte souvent trois jeunes à la fois, & les nourrit avec de l'herbe & des feuilles. Il ajoûte que ces monstrueux animaux entrent souvent dans les Villages pendant la nuit, & que s'ils rencontrent quelques Négres ils ne passent pas moins tranquillement. Quelquefois, le hazard les faisant heurter contre les cabanes, ils les renversent comme une coquille de noix (24).

Ravages des Eléphans.

Ils causent de furieux ravages au milieu des arbres fruitiers, sur-tout parmi les orangers & les bananiers. Ils mangent non-seulement les bananes, mais jusqu'à l'arbre qui les porte. Suivant Bosman, qui prétend l'avoir appris des Négres, l'Eléphant poursuit l'homme dans l'eau & lui cause du moins beaucoup de frayeur. Bosman en vit passer souvent près de lui quatre ou cinq, qui ne lui causerent aucun mal, mais que lui & ses compagnons n'oserent tirer, parce qu'il est très-difficile de les blesser mortellement, à moins qu'ils ne soient frappés entre les yeux & les oreilles : encore la balle doit-elle être de fer; car la peau de l'Eléphant résiste au plomb comme un mur; & contre l'endroit même que le fer perce, une balle de plomb tombe entiérement applatie.

Les Négres assurent que jamais l'Eléphant n'insulte les passans dans un bois; mais que s'il est tiré & manqué, il devient furieux (25).

Histoire d'un Eléphant de Mina.

Au mois de Décembre 1700, à six heures du matin, un Eléphant (26) s'approcha de Mina, sur la Côte d'or, marchant à pas mesurés au long du rivage, sous le Mont de St Jago. Quelques Négres allerent au-devant de lui sans armes, pour le tromper par des apparences tranquilles. Il se laissa environner sans défiance, & continua de marcher au milieu d'eux. Un Officier Hollandois, qui s'étoit placé sur la pente du Mont, le tira d'assez près, & le blessa au-dessus de l'œil. Cette insulte ne fit pas doubler le pas au fier animal. Il continua de marcher, les oreilles levées, en paroissant faire seulement quelques menaces aux Négres, qui continuoient de le suivre, mais entre les arbres qui bordoient la route. Il s'avança jusqu'au jardin Hollandois, & s'y arrêta. Le Directeur Général, accompagné de l'Auteur, & d'un grand nombre de Facteurs & de Domestiques, se rendit au jardin, & le trouva au milieu des cocotiers, dont il avoit déja brisé neuf ou dix, avec la même facilité qu'un homme auroit à renverser un enfant. On lui tira aussi-tôt plus de cent balles, qui le firent saigner comme un Bœuf qu'on auroit égorgé. Cependant il demeura sur ses jambes, sans s'émouvoir. La confiance qu'on prit à cette tranquillité couta cher au Négre du Directeur. S'étant imaginé qu'il pouvoit badiner avec un animal si doux, il s'approcha de lui par derrie-

(23) Le Maire, p. 68.
(24) Le Maire, *ibid.*
(25) Un Négre; dit-il, près d'Axim sur la Côte d'or, ayant tiré & manqué un Eléphant, l'animal fondit furieusement sur lui, & le mit en pieces lui & son fusil. Bosman, p. 118.
(26) Bosman, p. 242.

re, & lui prit la queue. Mais l'Eléphant punit sa hardiesse d'un coup de trompe, & l'attirant à lui il le foula deux ou trois fois sous ses pieds. Ensuite, comme s'il n'eut point été satisfait de cette vengeance, il lui fit dans le corps, avec ses dents, deux trous où le poing d'un homme auroit pû passer. Après lui avoir ôté la vie, il tourna la tête d'un autre côté, sans marquer d'attention pour le cadavre; & deux autres Négres s'étant avancés pour l'emporter, il leur laissa faire tranquillement cet office.

Il passa plus d'une heure dans le jardin, jettant les yeux sur les Hollandois, qui étoient à couvert sous des arbres, à quinze ou seize pas de lui. Enfin la crainte d'être forcés dans cette retraite leur fit prendre le parti de se retirer; heureux de n'être pas poursuivis hors du jardin par l'animal, contre lequel ils n'auroient pû trouver la moindre ressource. Ils avoient à se reprocher de n'avoir point apporté d'autre poudre & d'autres balles que la charge de leurs fusils. Mais le hazard conduisit l'Eléphant par une autre porte, qu'il renversa dans son passage, quoiqu'elle fût d'une double brique. Il ne sortit pas néanmoins par cette ouverture; mais forçant la haye du jardin, il gagna lentement la Riviere, pour laver le sang dont il étoit couvert, ou pour se rafraîchir. Ensuite retournant vers quelques arbres, il y brisa plusieurs tuiaux d'un aqueduc, & quelques planches destinées à la construction d'une Barque. Les Hollandois avoient eu le tems de se rassembler avec des munitions. Ils renouvellerent leur décharge & le firent tomber à force de coups. Sa trompe, qui fut coupée aussi-tôt, étoit si dure & si épaisse, qu'il fallut plus de trente coups pour la séparer du corps. Cette opération dût être fort douloureuse pour l'Eléphant, car après avoir essuyé tant de balles sans pousser un seul cri, il se mit à rugir de toute sa force. On le laissa expirer sous un arbre, où il s'étoit traîné avec beaucoup de peine; ce qui confirme l'opinion établie parmi les Négres, que les Eléphans, à l'approche de leur mort, se retirent, s'ils le peuvent, sous un arbre ou dans un bois.

Aussi-tôt qu'il fut mort, les Négres tomberent en foule sur son cadavre, & couperent autant de chair qu'ils en purent emporter. On trouva que d'un si grand nombre de coups, il en avoit reçu peu de mortels. Quantité de balles étoient restées entre la peau & les os. D'autres n'ayant pû pénétrer qu'une partie de la peau s'y trouvoient encore nichées. Mais la plûpart étoient tombées applaties. Quoique Bosman conclue delà qu'elles doivent être de fer, il y a beaucoup d'apparence que celles des Hollandois étoient trop petites, & n'avoient pas d'autre défaut, puisqu'on a l'exemple d'un Anglois, qui tirant un Eléphant de son canot, sur le bord de la Gambra, le tua d'une seule balle de plomb. Quoiqu'il en soit, l'Auteur effrayé de cette avanture, prit la résolution de n'approcher jamais d'aucun Eléphant, & donne le même conseil (27) à ceux qui aiment leur sûreté.

La peau de l'Eléphant est à l'épreuve des petites balles.

L'Eléphant n'est pas moins admirable par sa docilité que par sa grosseur. Il vit l'espace de cent cinquante ans. Sa couleur s'embellit en vieillissant. Les Négres en prennent un grand nombre en creusant de profondes fosses dans les lieux que ces animaux fréquentent, & les couvrant de branches & de feuilles d'arbres. L'Eléphant se précipite dans le piége, où il est bien-tôt assommé avec toutes sortes d'armes & d'instrumens. Le corps est partagé entre

De quelle maniere les Négres le prennent.

(27) Barbot, p. 318.

les Chasseurs, & la peau leur sert à couvrir leurs bancs & leurs chaises. Ils font présent de la queue au Roi, qui l'employe pour chasser les mouches (28).

Histoire naturelle.

Le Buffle. Sa description.

Le Buffle est un autre animal des mêmes Contrées. Il est plus (29) gros que le Bœuf. Son poil est noir, court, & fort rude, mais si clair qu'on découvre aisément la peau. Elle est brune & poreuse. La tête du Buffle est petite à proportion du corps, maigre & pendante. Ses cornes sont longues, noires, courbées, avec la pointe ordinairement tournée en dedans. Il est dangereux, sur-tout dans sa colere, & lorsqu'il est irrité par quelque insulte. Comme sa course est fort prompte, s'il atteint la personne qu'il poursuit, il la foule aux pieds, il l'écrase, jusqu'à ce qu'il ne lui trouve plus de respiration. Plusieurs Négres ont échappé à sa fureur en se contraignant long-tems (30) pour retenir leur haleine. Il a les yeux grands & le regard terrible, les jambes courtes, le pied ferme dans son assiete; son mugissement est capable d'effrayer. Il mange peu & travaille beaucoup. On s'en sert en Italie pour labourer la terre & pour tirer les voitures. Son tempéramment est si chaud, qu'au milieu même de l'hiver, il cherche l'eau & s'y plaît toujours. Sa chair est coriasse & peu estimée; ce qui n'empêche pas qu'elle ne se vende dans les Boucheries de Rome (31). Bosman trouve beaucoup de ressemblance entre le Buffle & l'Eléphant. Cet animal est rare, dit-il, dans la Guinée. A peine s'y en voit-il un dans l'espace de trois ou quatre ans. Bosman trouve que la chair en est bonne. Il ne croit pas le Buffle assez leger pour égaler un homme à la course; mais à son avis il faudroit s'y fier moins dans l'eau; apparemment parce qu'il est fort prompt à la nage. Sa couleur, suivant le même témoin, est d'un brun foncé. On prétend (32) qu'il contrefait le gémissement d'un homme en pleurs, & qu'il employe d'autres artifices pour surprendre les Négres; mais Bosman traite ces récits de fables.

Vaches sauvages.

Dans plusieurs parties du Continent, sur-tout dans les bois & les montagnes, on voit des Vaches sauvages, qui craignent beaucoup l'approche des hommes. Elles sont ordinairement de couleur brune, avec de petites cornes noires & pointues. Elles multiplient prodigieusement, & le nombre en seroit infini si les Européens & les Négres ne leur faisoient sans cesse la guerre (33).

Sangliers de la Gambra & du Sénégal.

Jobson nous apprend qu'outre les Buffles, on trouve quantité de gros Sangliers sur la Gambra. Leur couleur est un bleu foncé. Ils sont armés de larges défenses, & fournis d'une longue queue touffue, qu'ils tiennent presque toujours levée. Les Habitans parlent beaucoup de leur hardiesse & de leur férocité. Ils les tuent pour prendre leur peau, qu'ils apportent aux Comptoirs Anglois. Jobson en vit une de quatorze pieds de longueur, brune, & rayée de blanc (34).

Le Maire observe qu'aux environs du Cap-Verd les bêtes fauves sont en fort grand nombre. Il met dans ce nombre les Sangliers, les Chévres, &

(28) Arthus, *ubi sup.* p. 77.

(29) Barbot dit que les Négres du Cap-Monte mangent la chair du Buffle.

(30) On raconte la même chose du Taureau sauvage.

(31) Labat, *ubi sup.* p. 360.

(32) Jobson, p. 143.

(33) Le Maire, p. 171.

(34) Jobson, *ubi sup.*

HISTOIRE NATURELLE.

les Liévres; mais il regrettoit de n'avoir vû aucun Cerf du Pays. Ils ont la tête aussi belle qu'en France, avec cette différence, que leurs cornes ressemblent à celles des Chévres Suisses, excepté seulement (35) qu'elles sont plus droites. La chair des Sangliers du Sénegal est plus blanche que celle des Sangliers d'Europe, mais (36) fort inferieure pour le goût.

§. II.

Antilopes, Cerfs, Biches, Capiverds, Singes, Champaniz, Civettes, Chevaux, Bœufs, Moutons, &c.

Description de l'Antilope ou de la Gazelle.

ON trouve sur le Sénegal & sur la Gambra de grands troupeaux de Gazelles ou d'Antilopes. Cet animal a la tête, la queue & le poil du Chameau, le corps de la Biche, & le cri des Chévres. Par les jambes, qu'il a plus courtes par devant que par derriere, il ressemble au Liévre. Aussi a-t-il plus de facilité à monter qu'à descendre. Dans un terrain uni, sa légereté est médiocre. Il tient les oreilles levées au moindre bruit. Ses cornes sont droites; mais à un pouce de la pointe elles se tournent en dedans. Il est d'un naturel doux, qui s'apprivoise aisément. Autour de l'œil, il a un cercle noir comme le Chameau.

Cerfs & Biches. Maniere dont les Négres les tuent.

Les Cerfs & les Biches ne sont pas moins communs dans le même Pays. Ils viennent en troupeaux fort nombreux des Régions qui sont au Nord du Sénegal, pour chercher des pâturages au Sud de cette Riviere. Les Négres leur font payer ce secours bien cher. Ils attendent que l'herbe commence à sécher, ce qui arrive au mois de Mars ou d'Avril; & mettant le feu à ces especes de forêts, ils contraignent tous les animaux dont elles sont remplies de gagner le bord de la Riviere pour se sauver à la nage. Là, d'autres Négres les attendent en grand nombre, & ne manquent pas d'en faire une sanglante boucherie. Ils font sécher la chair après l'avoir salée, & vendent les peaux aux Européens (37).

Animal de la Gambra, qui n'a qu'une corne.

Sur le rapport des Négres de la Gambra, Jobson dit qu'il y a dans leur Pays une bête de la taille & de la couleur du Daim, avec (38) une seule corne, de la longueur du bras. Il observe qu'à juger de cet animal par la description des Négres, il ne ressemble point à la Licorne, telle qu'on la peint en Europe; mais peut-être les Négres ne s'en formoient-ils l'idée que parce qu'il la leur faisoit naître par ses questions. Le Maire nous dit à la vérité qu'il (39) se trouve des Rinoceros dans le même Pays; mais il confesse qu'il n'en a jamais vû.

Animal singulier du Cap-Verd.

Près du Cap-Verd, on voit un animal fort remarquable, (40) qui a le corps d'un Chien, les pieds d'un Daim, mais beaucoup plus grands, le museau d'une taupe, & qui se nourrit de fourmis.

Capiverd ou Bomba.

Parmi les Sereres, qui sont voisins du même Cap, on trouve un autre

(35) Voyez la Figure.
(36) Jobson, p. 146. Labat, Vol. II. p. 42.
(37) Labat, Vol. II. p. 42.
(38) Jobson, p. 146.
(39) Le Maire, p. 70.
(40) Barbot, p. 28.

animal que les Habitans nomment *Bomba* & les Européens (41) *Capiverd*. Il est fort connu au Bresil. On en voit d'aussi gros qu'un Porc d'un an. Son poil est blanchâtre, court, menu & roide. Ses pieds sont armés d'ongles fort pointues, qui lui servent à monter sur les arbres & à descendre. Il s'y assit sur les branches & mange le fruit. Sa tête ressemble beaucoup (42) à celle de l'Ours. Ses yeux sont petits, mais vifs; son gozier fort large, & ses dents pointues. Il est amphibie, jusqu'à vivre aussi facilement dans l'eau que sur terre. Les Négres lui font ordinairement la guerre, & mangent sa chair, qu'ils trouvent excellente (43).

HISTOIRE NATURELLE.

Différentes especes de Singes.

Les Singes, de différentes especes, sont innombrables au long de la Gambra. Ils paroissent en troupes de trois ou quatre mille, rassemblés chacun dans leur espece. On prétend qu'ils forment des Républiques où la subordination est fort bien observée; qu'ils voyagent en bon ordre, sous certains chefs, qui sont de la plus grosse espece; que les femelles portent leurs petits sous le ventre quand elles n'en ont qu'un, mais que si elles en ont deux, elles chargent le second sur leur dos; & que leur arriere-garde est toujours composée d'un certain nombre des plus gros. Il est certain qu'ils sont d'une hardiesse extrême. Jobson, voyageant sur la Riviere, étoit surpris de leur témérité à se présenter sur les arbres, à secouer les branches, & à ménacer les Anglois avec des cris confus, comme s'ils eussent été fort offensés de les voir. Pendant la nuit, on entendoit quantité de voix, qui sembloient parler toutes ensemble, & qu'une voix plus forte, qui prenoit le dessus, reduisoit ensuite au silence. Jobson remarqua aussi, dans quelques endroits frequentés par ces animaux, une sorte d'habitation composée de branches entrelassées, qui pouvoient servir du moins à les garantir de l'ardeur du Soleil. Les Négres mangent fort avidement la chair des Singes (44).

Leurs divers noms.

Le Maire distingue plusieurs especes de Singes au long du Sénegal & des Côtes. Il appelle *Guinous* ceux qui ont la queue fort longue, & Magots ceux qui sont absolument sans queue. Mais il n'en vit aucun de la seconde espece. Ceux de la premiere sont par-tout en grand nombre, & paroissent de trois sortes; l'une petite, qui est peu nuisible, & qui s'appellent *Bewailers* ou *Pleureurs*, parce que leur cri ressemble à celui des enfans; les deux autres sortes, à peu près de la taille des Magots. Ils ont non-seulement des mains & des pieds, mais quelque chose dans les gestes & dans la contenance qui ressemble beaucoup à la figure humaine. Les Négres (45) sont persuadés que ces Singes peuvent parler comme les hommes, mais qu'ils s'obstinent à se taire, dans la crainte qu'on ne les force au travail. Ils ne sont propres qu'à mordre & à déchirer. Aussi les Négres du Sénegal, qui voyent les François rechercher ces animaux, leur apportent des rats en cage, en les assurant qu'ils sont plus méchans encore & qu'ils mordent mieux que les Singes.

Opinion que les Négres ont des Singes.

Moisson des Singes.

On ne peut s'imaginer les ravages que ces pernicieux animaux causent dans les champs des Négres, lorsque le millet, le riz & les autres grains sont

(41) Voyez ci-dessus, Livre I. de ce Volume.

(42) Froger dit qu'il a la tête d'un Liévre, le corps d'un Porc, le poil épais & couleur de cendre, sans queue. Voyage à la Mer du Sud, p. 127.

(43) Labat, Vol. IV. p. 168.

(44) Jobson, p. 145.

(45) Jobson, p. 143. Barbot dit la même chose.

HISTOIRE NATURELLE.

dans leur maturité. Ils se joignent quarante ou cinquante, pour entrer dans un Lugan. Un des plus vieux se place en sentinelle au sommet de quelque arbre, tandis que les autres font la moisson. S'il apperçoit quelque Négre, il se met à pousser des cris furieux. Toute la troupe avertie par ce signal se retire avec son butin, en sautant de branche en branche avec une merveilleuse agilité. Les femelles chargées de leurs petits (46) n'en sont pas moins legeres. Froger ajoûte que les Singes enlevent souvent de jeunes filles de huit ou neuf ans, & qu'il est fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Ils les transportent, dit-il (47), sur des arbres d'une grande hauteur. La vengeance des Négres contre ces cruels ennemis, est d'en tuer un grand nombre & de manger leur chair. Les jeunes s'apprivoisent aisément. La plus sûre méthode pour les prendre est de les blesser au visage, parce qu'y portant les mains dans le premier sentiment de la douleur, ils lâchent la branche qui les soutient, & tombent ordinairement au pied de l'arbre. On s'engageroit dans un détail infini si l'on vouloit décrire toutes les différentes especes de Singes qui se trouvent depuis Arguim jusqu'à Sierra-Léona. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles ne se mêlent point (48), & qu'on n'en voit jamais de deux sortes dans le même quartier.

Singes des bois.

Ceux qui ne quittent point les bois sont ou gris, ou blancs, ou marquetés de gris, de blanc & de rouge. Ils ont le visage noir, mais les extrêmités de la joue blanche, & une petite barbe pointue au bas du menton. Il y en a d'autres qui sont beaucoup plus laids, & dont la figure est même effrayante. Les Négres les mangent sans distinction, (49) & regardent cette chair comme un de leurs meilleurs mets. Les uns la préparent avec du riz; d'autres la font sécher & fumer comme nos jambons. Mais la seule vûe de ce misérable aliment souleve le cœur aux Européens (50).

Singe fort hideux.

On connoît une autre espece de Singes que les Portugais nomment *Elselvago* ou le sauvage, & les Négres *Quoja vorau*. Il a cinq pieds de longueur. Sa figure est hideuse. Il a la tête le corps, & les bras d'une grosseur extraordinaire. Mais il est docile. On lui fait apprendre à marcher droit sur ses pieds, à porter de l'eau dans un bassin sur sa tête & à rendre d'autres services (51). Sans éducation, il est si méchant & si fort qu'il attaque un homme, le renverse, lui arrache les yeux ou lui fait quelque autre mal. Ces Singes se battent entr'eux. Ils mettent en pieces, avec leurs dents & leurs ongles, les filets les plus forts. Aussi ne peut-on les prendre que dans leur jeunesse. Ils ont la face (52) & les oreilles de l'homme, mais le nez fort plat. Leurs femelles ont la gorge pleine comme les femmes & le ventre rond, avec le nombril fort enfoncé. Les jointures du bras & de la main, les jambes & le talon ont une parfaite ressemblance (53) avec les nôtres. Ils marchent souvent droit sans avoir été instruits, & portent d'un lieu à l'autre des fardeaux fort pésans (54).

Sa méchanceté.

(46) Le Maire, p. 70.

(47) Froger, *ubi sup.* p. 45.

(48) Labat, Vol. III. p. 301.

(49) Barbot, p. 133.

(50) Les Matelots mêmes refusent d'y toucher, dit Jobson, en arrivant de la mer.

(51) C'est l'*Oran Utang* de Borneo & de Java, ou le *Champaniz*. On en a vû un depuis peu en Angleterre.

(52) On a lû ci-dessus la même chose du Babon.

(53) C'est-à-dire, qu'ils paroissent tels lorsqu'ils sont debout.

(54) Barbot, p. 115.

Jobson rend témoignage qu'il se trouve des Porc-épis & des Civettes sur la Gambra, & que ces deux especes d'animaux font une guerre (55) cruelle à la volaille. Les Civettes, ou les Chats musqués, sont en grand nombre entre le Sénegal & le Mont Atlas, aussi-bien que dans le Royaume (56) de *Nathia*, près de l'Abyssinie, & dans celui de *Quoja*, au-dessus de Sierra-Léona. Les Voyageurs ne s'accordent point dans la description de cet animal. Quelques-uns l'ont pris, pour l'*Hyene*. D'autres le nomment *Civette*, (57) & d'autres *Chat musqué*. Ce dernier nom paroît d'autant moins juste, qu'à la réserve des oreilles, & de quelques poils qui se présentent comme des moustaches, la Civette n'a rien de semblable au Chat. Thevenot, qui en avoit vû plusieurs, la représente de la grosseur d'un Chien ordinaire. Il lui donne un museau pointu, de petits yeux & de petites oreilles, des moustaches comme celles du Chat, une peau marquetée de blanc & de noir, entremêlée de quelques rayes jaunes, une queue longue & touffue (58) comme celle du Renard. Il la représente farouche, vorace, cruelle. Ses morsures, dit-il, sont fort dangereuses. On prend les Civettes au piége & dans des trapes. On les garde dans des cages de bois, & pour nourriture on leur donne de la chair crue bien hachée.

Histoire naturelle. Porc-épis & Civettes.

Différentes opinions sur la Civette.

Dapper qui en fait à peu près la même description, ajoûte que leurs jambes sont couvertes de longs poils noirs; que leurs pieds sont composés de cinq griffes, avec des éperons noirs fort droits & fort aigus, & qu'à l'exception de quelque partie de la tête, elles ressemblent à nos grands Chiens, de l'espece qu'on appelle *Matins*, plus qu'à tout autre animal. *Pomet*, qui en avoit une (59), assure qu'elles ressemblent au *Pole-cat* ou *Chafouin* d'Espagne, & dans sa Planche néanmoins il leur donne la figure du Renard. Brue, qui en avoit vû un grand nombre, dit comme Dapper, qu'elles ressemblent à nos grands Chiens de basse-cour, & que par la tête elles tiennent du Chat & du Renard.

Description de la Civette par Dapper.

Le prix de cet animal consiste dans une matiere épaisse & huileuse qui se ramasse dans une petite bourse. Les mâles l'ont entre le *scrotum* & le *penis*, & les femelles entre le *pudendum* & l'*anus*. On a du moins de fortes raisons pour croire que ce petit sac, dans les femelles, est situé près de l'anus. Il est profond d'environ trois doigts, & large de deux & demi. Il contient plusieurs glandes qui renferment la matiere odoriferante, qu'on fait sortir en le pressant. Pour la tirer, on agite l'animal avec un baton, jusqu'à ce qu'il se retire dans un coin de sa cage. On lui saisit la queue, qu'on tire assez fort au travers des barreaux. L'animal se roidit, en pressant la cage de ses deux pieds de derriere. On le prend dans cette posture, pour lui passer au-dessous du ventre un baton qui le rend immobile. Il est aisé alors de faire entrer une petite cuillere dans l'ouverture du sac, & pressant un peu la membrane on en fait sortir le musc qu'il contient (60).

Sa production.

Où le Musc est placé.

Comment il se tire.

(55) Jobson, p. 139.

(56) Voyages de Thevenot, Part. I. p. 232.

(57) Voyez la Figure. Barbot dit comme un Loup.

(58) L'Isle de Sokotra en est remplie. Elles ne s'y vendent que sept schellings.

(59) Pomet, Histoire des Drogues, Part. II. p. 18.

(60) Barbot veut que la cuillere soit d'étain ou de plomb, de peur qu'elle ne blesse les parties, p. 116.

HISTOIRE NATURELLE.

Cette opération ne se renouvelle pas tous les jours, parce que la matiere n'est pas assez abondante, sur-tout lorsque l'animal est renfermé. On y revient seulement une fois en deux ou trois jours, & l'on tire chaque fois une dragme & demie de musc, ou deux dragmes au plus. Dans les premiers momens il est d'un blanc grisâtre ; mais il prend bien-tôt une couleur plus brune. L'odeur en est douce & agréable à quelque distance, mais trop forte de près, & capable même de nuire à la tête. Aussi les Parfumeurs sont-ils obligés de l'adoucir par des mélanges.

Civettes de Hollande.

On voit quantité de ces animaux en Hollande, & c'est delà que la plus grande partie du musc passe en France & en Angleterre. On nourrit la Civette d'œufs & de lait ; ce qui rend le musc beaucoup plus blanc que celui d'Afrique & d'Asie, où (61) elle ne vit que de chair. Au Caire comme en Hollande, ce sont les Juifs qui se mêlent particulierement de ce commerce. On connoît les propriétés du musc. Il entre dans la composition de plusieurs médecines (62).

Civettes de Guinée, estimées les meilleures.

Les Portugais nomment la Civette *Kato de agali*, & les Ethiopiens *Kankan.* Elle est fort commune sur la Côte d'or, & dans plusieurs Régions de l'Inde ; mais elle n'égale nulle part celle de la Guinée, que les Négres nomment *Kastor.* Les Portugais du Pays en tirent un profit considérable. Ils envoyent l'*agali* ou le musc, bien nettoyé, dans des bouteilles de verre, à Lisbonne & dans d'autres lieux, où il se vend fort bien. Mais il n'est pas aisé de nourrir ces animaux. Outre qu'ils sont extrêmement farouches & que leurs morsures sont dangereuses, la dépense de leur entretien est considérable, car on ne les nourrit en Guinée que de Volaille, de Pigeons & d'autres Oiseaux. Leur forme, suivant Arthus, est celle du Renard, excepté la queue qui ressemble à celle du Chat. Leur peau est marquetée comme celle du Léopard. On les prend ordinairement en Eté, lorsque les bois sont couverts de feuilles. Le mâle est préferé à la femelle, & le musc des plus farouches est le plus estimé (63).

Témoignage de Bosman.

Suivant Bosman, le même Pays produit trois ou quatre sortes de Chats sauvages. La Civette, dit-il, en est un. On l'apporte à vendre lorsqu'elle est encore fort jeune, & son prix ordinaire est de huit ou neuf schellings. On a beaucoup d'embarras à l'élever. La premiere nourriture qu'on lui donne est de la bouillie de millet, avec un peu de chair ou de poisson. Elle produit la matiere odoriférante de fort bonne heure ; mais c'est toujours celle du mâle qu'on estime le plus, parce que l'urine des femelles tombant nécessairement dans leur petit sac en altere un peu la qualité (64).

Liévres & Lapins.

Les Liévres & les Lapins des mêmes contrées ressemblent entiérement à ceux de l'Europe, & n'y sont pas moins en abondance.

Chevaux.

Les Mores & les Négres qui vivent entre le Sénegal & la Gambra, sont fort bien pourvus de Chevaux. On voit aux Seigneurs du Pays des Barbes

(61) Barbot dit que le meilleur aliment est la chair crue, & sur-tout les intestins de la volaille. Le Docteur Stibbs observe que la Civette vit un mois entier sans boire, & qu'elle rend plus de musc lorsqu'elle est nourrie avec du poisson. Elle mine beaucoup, comme les Lapins. Voyez les Transactions Philophiques, N° 36. p. 704.

(62) Labat, Vol. II. p. 105.

(63) Arthus, *ubi sup.* p. 80.

(64) Bosman, p. 251.

d'une

d'une beauté extraordinaire & d'un grand prix. Les Mores entendent parfaitement ce commerce. Au lieu d'avoine, ils nourrissent leurs Chevaux avec de l'herbe & du maïs broyé. S'ils veulent les engraisser, ils réduisent le maïs en farine, dans laquelle ils mêlent du lait. Ils les font boire rarement. Le grand défaut de leurs Chevaux, est de n'avoir pas de bouche. En 1697, le *Siratick*, ou le Roi des Foulis, avoit pour son propre usage quelques Barbes (65) d'une beauté admirable, dont chacun étoit estimé quinze Esclaves. En 1734, Bumey Haman Seaka, frere du Roi de Barsalli, avoit un beau Cheval, d'un blanc de lait (66), haut de seize paulmes, la queue & les crins traînant jusqu'à terre.

Anes.

Jobson, Moore & Labat, rendent également témoignage que les Régions du Sénégal & de la Gambra produisent beaucoup d'Anes. Toutes sortes de bestiaux y sont dans la même abondance. Les Bœufs y sont gros, robustes, gras & de très bon goût. Les Vaches sont petites, mais charnues & fortes. Elles donnent beaucoup de lait; & dans plusieurs cantons elles servent de monture. A Bissao, elles tiennent lieu de Chevaux, & leur pas est fort doux. Le nombre en doit paroître incroyable, quand on considere la multitude de cuirs qui sort de ce Pays, & combien ils sont à bon marché. Le Roi de Baol, plus connu sous le titre de *Tin*, en a cinq mille dans ses troupeaux. Les bois en sont remplis. On les rencontre au nombre de trois ou quatre cens, gardées par un Négre, qui les ramene le soir dans un enclos voisin de l'habitation, pour les mettre à couvert des bêtes féroces. La Nation des Foulis est la plus entendue pour l'entretien des bestiaux. Le lait qu'ils en tirent est doux & de bon goût. Un Bœuf gras se vend deux pieces de huit en marchandises de l'Europe, & les Vaches beaucoup moins (67).

Bœufs & Vaches.

Moutons de deux especes.

Les Moutons sont aussi en très-grand nombre. On en distingue deux sortes; les uns couverts de laine comme ceux de l'Europe, mais avec des queues si grosses, si grasses & si pésantes, que les Bergers sont obligés de les soutenir sur une espece de petit chariot, pour aider l'animal à marcher. Lorsqu'on les a déchargées de leur graisse extérieure, elles passent pour un aliment fort délicat. Les Moutons de la seconde sorte sont revêtus de poil comme les Chévres. Ils sont plus gros, plus forts & plus gras que les premiers. Quelques-uns ont jusqu'à six cornes, de différentes formes. Leur chair est tendre & de bon goût.

Chévres.

Quelques Voyageurs confondent cette derniere espece avec les Chévres, qui sont aussi fort nombreuses dans les mêmes Pays, sur-tout au Sud de la Gambra, & dans les Isles des Bissagos où l'on ne voit pas de Moutons. Les Chévres d'Afrique sont peu différentes de celles de l'Europe; mais la chair en est plus agréable. Outre les Chévres communes, les bords du Sénegal en produisent une espece qui a la peau noire & unie, & qui est fort estimée des Négres.

Chiens fort hideux. Les Négres en mangent la chair.

Les Chiens sont ici fort laids, la plûpart sans poil, avec des oreilles de Renard. Ils n'aboyent jamais. Leur cri est un véritable heurlement; & les Chiens étrangers qu'on amene dans le Pays prennent peu à peu la même voix.

(65) Labat, Vol. III. p. 60. 108. & 137.
(66) Moore, p. 214.
(67) Labat, Vol. II. p. 189 & 277. Vol. III. p. 241. & Vol. V. p. 121. Voyez aussi Barbot, p. 28.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Négres mangent leur chair, & la préferent même à celle de tout autre animal; mais ils n'apportent aucun soin pour les faire multiplier (68).

(68) Labat, Vol. V. p. 75. Moore 141. & Barbot, p. 84.

CHAPITRE XVIII.

Insectes & Reptiles.

Guana, Lézard, Cameleon, Sauterelles, Mosquites, Fourmis, Abeilles, Grenouilles, Scorpions, Vers, &c.

Description du Guana.

LE *Guana*, qui est une espece de Lézard, est fort commun sur le Sénegal & la Gambra. Il ressemble au Crocodile (69), mais il est beaucoup plus petit, & sa grandeur est rarement de plus d'une aune. Les Négres le mangent. Plusieurs Européens, qui en ont fait l'essai, le trouvent (70) aussi bon que le Lapin. Barbot rapporte que non-seulement cet animal fréquente les Kombers ou les hutes des Négres, mais qu'il leur est fort incommode pendant la nuit, & que dans leur sommeil il prend plaisir à leur passer sur le visage (71). Pendant le séjour que Brue fit à Kayor sur le Sénegal, on lui fit voir un Guana long de trois pieds depuis le museau jusqu'à la queue, qui avoit encore deux pieds de plus. Sa peau étoit couverte de petites écailles de différentes couleurs, jaunes, vertes & noires, si vives qu'elles paroissoient colorées d'un beau vernis. Il avoit les yeux fort grands, rouges, ouverts jusqu'au sommet de la tête. On les auroit pris pour du feu, lorsqu'il étoit irrité. Alors, sa gorge s'enfloit aussi, comme celle d'un Pigeon. On prétend que sa morsure est fort dangereuse, non qu'elle ait aucune qualité vénimeuse, mais parce que l'animal ne quitte jamais prise jusqu'à la mort, & qu'il n'est pas aisé de le tuer par les voyes ordinaires. Cependant l'expérience en fait découvrir une, qui est courte & sans danger. Il suffit de lui enfoncer dans les narines un tuyau de paille. On en voit sortir quelques gouttes de sang; & l'animal levant la machoire d'en-haut expire aussi-tôt. Ses pieds sont armés de cinq griffes aigues, qui lui servent à grimper sur les arbres avec une agilité surprenante. S'il est attaqué, il se défend avec sa queue. Quand sa chair est bien préparée, on ne la distingueroit pas de celle d'un Poulet, ni pour la couleur ni pour le goût. Les Négres le surprennent lorsqu'il est endormi sur quelque branche d'arbre, & s'en saisissent avec un lacet qu'ils attachent au bout d'une gaule (72).

Sa morsure est dangereuse sans venin.

Comment on le tue.

Comment on le prend.

Grosseur des Lézards.

Jannequin dit que le Lézard de ces contrées est de la grosseur d'un petit enfant. Les Serpens y sont d'une taille monstrueuse. Mais il ne nomme particuliérement que le Basilic, le Scorpion, le Crocodile, & une autre espece de petit Reptile dont les Négres ignorent le nom; ce qui lui donne lieu de conclure, à l'exemple de Pline, que l'Afrique produit tous les jours quelques

(69) Barbot, p. 28.

(70) Labat, *ubi sup.* Vol. III. p. 75. & Jannequin, p. 134.

(71) Jannequin, *ibid.*

(72) De Bry, Indes Orientales, Part. VI. p. 79.

nouveaux monstres, inconnus même à ses Habitans.

Histoire naturelle.

Arthus observe que les Hollandois rencontrerent dans la Guinée un Lézard long de six pieds & de la grosseur d'un homme, couvert d'écailles blanches de la forme de celles des huîtres. Après s'être laissé voir l'espace d'un quart d'heure, il s'enfonça dans le bois, avec le bruit d'un daim qui prendroit la fuite au travers des feuillages.

Cameleons.

On trouve des Cameleons dans les Pays qui bordent le Sénegal & la Gambra. Moore dit que cet animal se nourrit de mouches & d'insectes, contre l'opinion des anciens Naturalistes, qui le faisoient vivre d'air. Il darde une langue de sept ou huit pouces, c'est-à-dire, de la longueur de son corps. Elle est couverte d'une matiere glutineuse, qui arrête tout ce qui la touche. Il est certain que la couleur du Cameleon varie sans cesse, mais au gré de l'animal plutôt que par la communication des objets voisins. Lorsqu'il est endormi, il paroît presque toujours d'un jaune luisant. Il s'en trouve d'aussi gros que les plus gros Lézards, & d'une figure fort hideuse; mais ils ont les yeux très-beaux, & placés de maniere, que de l'un ils peuvent regarder (73) en haut, & de l'autre en bas. Barbot nous apprend que les Négres du Cap de Monte appellent cet animal *Barotso*, & ne veulent pas souffrir qu'on le tue; que les Cameleons ordinaires ne sont pas plus gros que la grenouille, & qu'ils sont généralement couleur de souris. Il ajoûte qu'il croit leur peau transparente, & susceptible par conséquent de toutes les couleurs qui en approchent. Le Cameleon, dit-il encore, vit de mouches, & fait des œufs comme le Crocodile & le Lézard; mais au lieu d'être couverts de peau, ils ne le sont que d'une épaisse membrane (74).

Variété continuelle de leur couleur.

Deux figures du Cameleon.

Bosman nous donne la figure de deux sortes de Cameleons. La couleur de l'un est un verd tacheté de gris. Celle de l'autre est un mêlange de verd, de gris, & de couleur de feu.

Sa description par Bruyn.

Le *Bruyn*, dans ses Voyages au Levant, a donné la plus parfaite description qu'on ait encore vûe du Cameleon, avec une figure de la même exactitude. Il trouva l'occasion à Smyrne de se procurer quelques-uns de ces animaux; & voulant découvrir combien de tems ils peuvent vivre, il en gardoit soigneusement quatre dans une cage. Quelquefois il leur laissoit la liberté de courir dans sa chambre, & dans la grande salle de la maison qu'il habitoit. La fraîcheur du vent de mer sembloit leur donner plus de vivacité. Ils ouvroient la bouche pour recevoir l'air frais. Jamais le Bruyn ne les vit boire ni manger, à la réserve de quelques mouches qu'ils sembloient avaler avec plaisir. Dans l'espace d'une demie-heure, il voyoit leur couleur changer trois ou quatre fois, sans aucune cause extraordinaire à laquelle il pût attribuer cet effet. Leur couleur habituelle est le gris, ou plutôt un souris-pâle. Mais ses changemens les plus fréquens sont en un beau verd, tacheté de jaune. Quelquefois le Cameleon est marqueté de brun sur-tout le corps & sur la queue. D'autres fois, c'est de brun qu'il paroît entiérement couvert. Sa peau est fort mince & presque transparente. C'est une erreur de s'imaginer qu'il prenne toutes les couleurs qui se trouvent près de lui. Il y a des couleurs qu'il ne prend jamais, telles que le rouge. Cependant l'Auteur confesse qu'il lui a vû quelquefois recevoir la teinture des objets les plus proches. Il lui fut

(73) Voyages de Moore, p. 107.

(74) Description de la Guinée par Barbot, p. 114.

HISTOIRE NATURELLE.

impossible de conserver plus de cinq mois en vie ceux dont il vouloit éprouver la durée. La plûpart moururent dès le quatriéme mois. La curiosité d'observer leurs intestins lui en fit ouvrir un. Il y trouva quelques œufs de la grosseur de ceux des petits oiseaux, joints ensemble par une espece de fil; mais il fut surpris de n'appercevoir aucun boyau, ni les autres parties communes à la plûpart des bêtes. Ce qu'il trouva de plus remarquable fut la langue, qui étoit aussi longue que le corps.

Si le Cameleon descend de quelque hauteur, il avance fort soigneusement un pied, & puis l'autre, en s'attachant de sa queue à tout ce qu'il rencontre en chemin. Il se soutient de cette maniere, aussi long-tems qu'il trouve quelque assistance; mais lorsqu'elle lui manque il tombe aussi-tôt à plat. Sa marche est fort lente.

Il ne tient pas continuellement la bouche ouverte, comme l'assurent quelques Naturalistes. Le Bruyn remarqua au contraire qu'ils l'ouvrent rarement, à moins qu'on ne les place dans quelque lieu où ils puissent prendre un nouvel air. Alors, non-seulement ils la tiennent ouverte, mais ils découvrent leur satisfaction par leurs mouvemens & par la variété de leurs couleurs. Le Cameleon a l'œil rond, fort noir, & d'une petitesse remarquable. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il peut les tourner tous deux de différens côtés (75), & regarder de l'un au-dessus, & de l'autre au-dessous de lui.

Observations de Bosman.

Bosman trouva de la différence entre les Cameleons de Smyrne & ceux de Guinée. Dans le second de ces deux Pays, ils vivent autant d'années que de mois dans le premier. A la vérité ceux qui lui servirent à vérifier cette expérience étoient souvent mis dans le jardin sur un arbre, où ils demeuroient quelque tems à l'air. On sçait d'ailleurs qu'on en a quelquefois apporté de vivans en Europe.

Le même Auteur n'en vit jamais en Guinée qui eussent la bouche ouverte. Il n'eut point, par conséquent, l'occasion de voir leur langue ni de leur voir prendre des mouches. Dans toutes les autres circonstances, il s'accorde parfaitement avec la description de Bruyn. Il remarque seulement que les œufs qu'il leur vit faire ressembloient moins à ceux des petits oiseaux qu'à ceux du Lézard. Il ajoûte, sur ses propres observations; que tous les animaux ovipares, tels que le Lézard, le Cameleon, le Guana, les Serpens & les Tortues, n'ont pas leurs œufs couverts d'une écaille, mais d'une peau épaisse & pliable (76).

Les œufs des Ovipares sont sans écaille.

Arthus observe que le Cameleon differe peu du Lézard, à l'exception de la couleur, qui est, dit-il, orangée. Mais il ajoûte qu'à l'approche d'un nouvel objet cette couleur change; que s'il mange si peu, c'est qu'il vit de l'air; que les Négres ne le croyent pas vénimeux, & qu'ils font sécher sa chair & la mangent (77).

Insectes en grand nombre.

Les Insectes sont en fort grand nombre dans tous les cantons du même Pays. Des armées de Sauterelles infestent souvent l'intérieur des terres, obscurcissent l'air dans leur passage, & détruisent tout ce qu'il y a de verd dans les lieux où elles s'arrêtent, sans laisser une seule feuille aux arbres. Elles sont ordinairement de la grosseur du doigt, mais plus longues; & leurs dents

(75) Le Bruyn, Voyages au Levant.
(76) Bosman, *ubi sup.* p. 257.
(77) De Bry, *ubi sup.* p. 72.

ſont fort pointues. Leur peau eſt rouge & jaune; quelquefois tout-à-fait verte. Les Mores & les Négres s'en nourriſſent (78). Mais cet aliment ne les dédommage pas de la famine qu'elles apportent ſouvent dans les Pays qu'elles ravagent.

Histoire naturelle.

Mouches extraordinaires.

On voit ici quantité de Mouches (79) d'une forme extraordinaire. Dans la ſaiſon des pluyes, il s'en forme des multitudes, que les Négres nomment *Getle*. Elles ont la tête groſſe & large, ſans aucune apparence de bouche. Les Négres les mangent (80).

Bugabugs.

Les Pays qui bordent la Gambra ſont infectés d'une eſpece particuliere de vermine que les Anglois ont nommé *Bugabugs*. C'eſt une ſorte de Punaiſes, qui cauſent de grands ravages. On n'eſt pas moins incommodé d'une prodigieuſe multitude de Fourmis blanches, qui ſe répandent par des voyes fort ſingulieres. Elles s'ouvrent ſous terre une route imperceptible & voutée avec beaucoup d'art, par laquelle des légions entieres ſe rendent en fort peu de tems au lieu qui renferme leur proye. Il ne leur faut que douze heures pour faire un tuyau de cinq ou ſix toiſes de longueur. Elles dévorent particuliérement les draps & les étoffes. Mais les tables & les coffres ne ſont pas plus à l'épreuve de leurs dents; & ce qu'on auroit peine à croire ſi l'expérience ne le vérifioit tous les jours, elles trouvent le moyen de ronger l'intérieur du bois ſans altérer la ſuperficie; de ſorte que l'œil eſt trompé aux apparences. Le Soleil eſt leur ennemi. Non-ſeulement elles fuyent ſa lumiere; mais elles meurent lorſqu'elles y ſont expoſées trop long-tems. La nuit au contraire leur rend toute leur force. Les Anglois, pour conſerver leurs meubles, ſont obligés de les élever ſur des pied'eſtaux, de les enduire de goudron, & de les faire ſouvent changer de place (81).

Fourmis blanches.

Mouches vertes.

Il y a dans les bois une groſſe Mouche verte, dont l'éguillon (82) tire du ſang comme une lancette. Mais la plus grande peſte du Pays eſt une eſpece de *Couſins* que les Portugais nomment *Moſquites*, qui ſe répandent dans l'air à millions vers le coucher du Soleil. Les Négres ſont obligés d'entretenir conſtamment du feu dans leurs hutes, pour chaſſer ces incommodes animaux par la fumée. Les Moſquites reſſemblent aux Couſins de l'Europe. C'eſt un petit inſecte de couleur brune, avec de longues aîles, qui ſe terminent en pointe lorſqu'il eſt repoſé. Il a deux cornes, & une trompe pointue par laquelle il prend ſa nourriture. Son éguillon eſt fort ſubtil & cauſe des puſtules ſur la peau. Le plus court remede eſt de les laver avec de l'eau-de-vie (83). Moore fait regarder ces moucherons comme le plus grand mal du Pays. Il les trouve plus redoutables que les Mouches mêmes de ſable, qui ſont dangereuſes à la vérité par leur petiteſſe, mais qui ne mordent du moins que lorſque le vent s'éleve; au lieu que les Moſquites vous tourmentent ſans ceſſe, & ſur-tout à l'approche de la nuit. Leur morſure cauſe une demangeaiſon fort violente. Celui qui ſe gratteroit juſqu'au ſang s'expoſeroit à des ſuites beaucoup plus

Moſquites ou Couſins.

Mouches de ſable.

(78) Labat, Afrique Occidentale, Vol. II. p. 176. & Vol. III. p. 306.

(79) Moore donne la figure de deux inſectes fort étranges, mais ſans y joindre leur deſcription.

(80) Deſcription de la Guinée par Barbot, p. 33 & 117.

(81) Moore, p. 221.

(82) Barbot, p. 133.

(83) Labat, Vol. II. p. 327.

HISTOIRE NATURELLE.

fâcheuses ; & lors même qu'on est guéri, il reste toujours une tache noirâtre à l'endroit de la morsure (84).

Fourmis de bois. Leurs édifices.

Les bois sont remplis de fourmis (85) d'une grosseur extraordinaire. Elles bâtissent leurs nids, ou leurs ruches, de terre grasse en forme pyramidale, les élevent à la hauteur de six ou sept pieds, & les rendent aussi fermes qu'un mur de plâtre. Ces animaux sont blancs. Ils ont le mouvement fort vif (86). Leur grosseur ordinaire est celle d'un grain d'avoine, & leur longueur à proportion. La plûpart de leurs édifices ont quatorze ou quinze pieds de circonference, avec une seule entrée, qui est à peu près au tiers de la hauteur. La route pour y monter est tortueuse. A quelque distance on les prend pour de petites cabanes de Négres. Sur le Sénegal il se trouve de petites Fourmis rouges, d'une nature fort vénimeuse (87).

Abeilles.

Il n'y a point de Pays, sur-tout vers la Gambra, qui ne soit peuplé d'Abeilles. Aussi le commerce de la Cire est-il considérable parmi les (88) Négres. Ils nomment *Komobasse* les Mouches qui produisent le miel. Ces petits animaux habitent le creux des arbres, & s'effrayent peu de l'approche des hommes. On en distingue une autre espece, sous le nom de *Quebolik-bolli ;* mais leur miel est brun, & la cire blanche. Il y a des Frelons, qui fréquentent beaucoup les Villages (89) & qui ne produisent rien. On les nomme dans le Pays *Quoiu-bokesse.* Moore dit que les Mandingos, sur la Gambra, ont des ruches de paille, comme celles d'Angleterre ; qu'ils y mettent un fond de planche, & qu'ils les attachent aux branches des arbres. Lorsqu'ils veulent recueillir ce qu'elles contiennent, ils étouffent les Abeilles, ils prennent les gauffres, les pressent pour en tirer le miel, dont ils font une sorte de vin, font bouillir la cire & la coulent, pour en faire des pains, qui pesent ordinairement depuis vingt jusqu'à cent vingt livres. C'est le Pays de Cachao qui en produit la plus grande quantité (90).

Frelons.

Miel & ruches.

Jobson rapporte que de son tems les Négres de la Gambra faisoient leurs ruches d'un tissu de roseaux, & les suspendoient à l'extrêmité des branches d'arbres. Dans plusieurs cantons, elles étoient en si grand nombre, qu'on les prenoit, dit-il, pour le fruit de l'arbre. Le miel sauvage, qui se tire dans les bois, du creux des arbres, n'a rien d'inferieur à l'autre (91).

Grenouilles.

Les Grenouilles de la Gambra sont beaucoup plus grosses que celles d'Angleterre. Dans la saison des pluyes, elles font, pendant la nuit, un bruit qui ressemble dans l'éloignement à celui d'une meute de chiens. On trouve dans les mêmes lieux des Scorpions fort gros, dont la blessure est mortelle si le remede est differé. En 1733 Moore vit, à Bruko, un Scorpion long de douze pouces (92).

Serpens de plusieurs especes.

Entre plusieurs especes de Serpens, il y en a dont la morsure est sans remede. Ce ne sont pas les plus gros qui sont les plus dangereux. Dans le Royaume de Kayor, ils vivent si familiérement parmi les Négres, que sans nuire même aux enfans, ils viennent à la chasse des rats & des poulets jus-

(84) Moore, p. 141.
(85) Labat, *ubi sup.* p. 90.
(86) Le Maire, p. 77.
(87) Labat, Vol. III. p. 258.
(88) Barbot, p. 30.
(89) *Ibid.* p. 116.
(90) Moore, p. 44.
(91) Jobson, p. 133.
(92) Moore, *ubi sup.* p. 111 & 157.

que dans les rues. S'il arrive qu'un Négre soit mordu, un peu de poudre à tirer, brûlée aussi-tôt sur la blessure, est un reméde qui réussit toujours. On voit des Serpens de quinze ou vingt pieds de longueur, & d'un pied & demi de diamétre. Il y en a de si verds, qu'il est impossible (93) de les distinguer de l'herbe. Moore en tua un sur la Gambra, qui étoit (94) long de trois aunes. D'autres sont tout-à-fait noirs, & suivant le même Auteur, ils passent pour les plus vénimeux. Il en vit plusieurs de douze ou quinze pieds de long, & gros comme la jambe. On en trouve de marquetés. Les Négres assurent qu'il y en a de rouges, dont la blessure est mortelle. La Nation des Sereres les mange, avec quelque précaution, sans doute, pour se garantir de leur venin. Les Aigles en font aussi (95) leur proie. Sur la Riviere de Kurbali, on voit des Serpens de trente pieds, qui (96) seroient capables, dit-on, d'avaler un Bœuf entier. Les Négres de la Gambra parlent de quelques Serpens qui ont une crête sur la tête, & qui chantent comme le Cocq. D'autres ont deux têtes, qui sortent du même cou. Mais en faisant leur description, Moore confesse que c'est sur le témoignage d'autrui (97).

HISTOIRE NATURELLE.

Monstrueux Serpens.

Les Chenilles du Pays sont aussi larges que la main, & d'une (98) figure extrêmement hideuse. On y voit deux sortes de Vers, également incommodes. Les premiers se nomment *Chiques*, & pénétrent ou s'engendrent dans les mains & dans la plante des pieds. S'ils y font (99) une fois leurs œufs, il devient impossible de les extirper. Les autres sont produits par le mauvais air, & se logent aussi dans la chair, en divers endroits du corps. Ils y acquerent souvent jusqu'à cinq pieds de longueur. On ne s'en apperçoit qu'aux tumeurs douloureuses, qu'ils forment à la fin dans les parties qu'ils habitent. Il est fort difficile de les en tirer; & s'ils se rompent dans l'opération, le malade doit s'attendre à des tourmens fort vifs. On prétend qu'ils viennent des mauvaises eaux (1) que les Négres boivent dans la saison des pluyes.

Chenilles.

Vers.

(93) Afrique Occidentale. Vol. IV. p. 195.
(94) Moore, *ubi sup.* p. 140.
(95) Labat, *ubi sup.*
(96) *Ibid.* Vol. V. p. 249.
(97) Moore, p. 140.
(98) Barbot, p. 133.
(99) *Ibid.* p. 32.
(1) Moore, p. 130.

CHAPITRE XIX.

Oiseaux & Volaille.

L'AIR, quoique sujet à des chaleurs si excessives & troublé par tant de révolutions, n'a pas moins d'Habitans en Afrique que la terre & les Rivieres. Il n'y a point de Pays où les Oiseaux soient en plus grand nombre, ni dans une plus grande variété. On a déjà décrit les *Autruches*, le *Quatr'ailes*, la *Spatule*, l'*Aigle*, le *Flamingo*, le *Monoceros*, à l'occasion des Cantons où chacune de ces especes se trouve plus particuliérement. Il reste à parler de ceux qui sont communs à toutes les parties de cette division, & qu'on n'a fait que nommer sans aucune description.

Celui qui se présente le premier est le *Pélican*, oiseau assez commun sur

Pélican ou Grand gosier.

HISTOIRE NATURELLE.

Sa description.

les bords du Sénegal & de la Gambra. C'est l'*Onocrotalus* des Anciens. Les François du Sénégal lui ont donné le nom de *Grand-gosier*. Il a la forme, la grosseur & le (2) port d'une grosse Oye, avec les jambes aussi courtes. Sa tête est platte des deux côtés, & d'une grosseur proportionnée au bec, qui est (3) long d'un pied & demi, & large de deux pouces. La partie supérieure est un os d'une seule piece. Celle d'en-bas consiste en deux os, qui sont réunis à l'extrémité par un gros cartilage. Ils composent comme deux machoires, renfermées dans la supérieure, qui est le centre de leur mouvement, & revêtues de petites dents fort aigues, en forme de scie. De l'intervalle des deux os inferieurs, part un petit sac dont l'ouverture est dans le même endroit, & qui s'étend au long du cou, auquel il est lié, quoiqu'il en soit séparé, par divers petits ligamens qui le soutiennent. Il est composé d'une membrane épaisse, grasse, charnue & fort flexible. Il n'a point de plumes, mais il est couvert d'un poil doux, fin, aussi uni que le satin, & dont la couleur est un gris de perle avec des taches de plusieurs couleurs. Lorsque ce sac est vuide, à peine s'apperçoit-il : mais lorsque l'animal a mangé beaucoup de poisson, il s'enfle d'une maniere surprenante, & l'on auroit peine à croire la quantité d'alimens (4) qu'il contient. La méthode du Pélican est de commencer d'abord par la pêche. Il remplit son sac du poisson qu'il a pris; & se retirant, il le mange à loisir. Quelques Voyageurs prétendent que ce sac bien étendu peut contenir jusqu'à deux (5) galons d'eau (6). Le Maire lui donne le nom de jabot, & raconte que le Pélican avalle des poissons entiers, de la grosseur d'une carpe moyenne (7).

Son monstrueux gosier.

Moore (8) vit à Jillefray un grand nombre de Pélicans. Ils se nourrissent de poisson; ce qui leur fait chercher ordinairement le bord des Rivieres (9).

Quatre sortes d'Aigles.

On distingue ici quatre sortes d'Aigles; l'une qui se nomme *Quolanoja*, & qui résidant dans les bois, se perche au sommet des plus grands arbres. Elle se nourrit de Singes. La seconde espece porte le nom de *Quolanoga-klow*, & fréquente les lieux marécageux, où elle se nourrit de poisson. Elle a les griffes fort crochues. La troisiéme, qui se nomme *Simbi*, fait sa proie des oiseaux. La quatriéme, dont le nom est *Poy*, habite ordinairement les bords de la mer, & se nourrit de crabbes & d'autres coquillages (10).

Faucons.

On trouve de tous côtés des Faucons, aussi gros que nos *Gerfauts*, qui sont capables, suivant le récit des Négres, de tuer un Daim, en s'attachant sur sa tête, & le battant de ses aîles jusqu'à ce que les forces lui manquent. On voit aussi une sorte d'Aigles bâtards, & plusieurs especes de Milans & de Buzes. La peau d'une espece particuliere de Buze jette une odeur de musc, comme celle du Crocodile (11).

(2) Froger & Moore disent qu'il a la taille & la couleur d'une Oye ; le Maire, qu'il est deux fois aussi gros qu'un Cygne, avec un bec long d'une coudée.

(3) Voyez la Figure.

(4) C'est ce qui lui a fait donner par les François le nom de grand Gosier.

(5) Moore (p. 68) dit la même chose. Froger (p. 42) dit deux quartes. Jannequin (p. 168) dit un seau d'eau.

(6) Labat, Vol. II. p. 139.

(7) Le Maire, p. 71.

(8) Moore, p. 68.

(9) Barbot, p. 116.

(10) Jobson, p. 151.

(11) Le Maire dit qu'on voit des Autruches d'une grosseur surprenante ; que celles qui volent sont un mets délicieux ; qu'elles sont de la grosseur d'un Cygne, avec des plumes noires & grises, p. 72.

Vers

Histoire naturelle.

Autruche volante.

Vers le Sénegal, on trouve un Oiseau nommé l'*Autruche* volante, quoiqu'il ait fort peu de ressemblance avec l'animal qu'on a déja décrit sous ce nom. Il est de la taille d'un Cocq-d'inde (12), ses jambes & son cou ressemblent à ceux du même animal. Sa tête est grosse & ronde, son bec court, épais, fort. Il est couvert de plumes brunes & blanches. Ses aîles sont larges & fermes. Il a quelque peine à prendre l'essor; mais lorsqu'une fois il s'éleve, il vole fort haut & fort long-tems. Ses cuisses sont revêtues de plumes, qui paroissent colées sur la peau. Ses pieds sont d'une grandeur extraordinaire, divisés en trois serres, avec un éperon, armées de griffes fort aigues. On ne peut le mettre au rang des Oiseaux de proie, car il ne se nourrit que de fruits. Sa fléche est blanche, excepté celle des jambes, qui est tout-à-fait noire. Il passe pour un oiseau très tendre & d'un goût délicat.

Le Combbird ou le Peigné.

Près de Bucksar, sur le Sénegal, on voit un oiseau qui se nomme *Combbird* ou le *Peigné*. Il est de la grandeur d'un Cocq-d'inde; son plumage est gris, rayé de noir & de blanc. Il a de fort grandes aîles, dont il fait peu d'usage, parce que leur force apparemment ne répond point à leur poids. Il marche aussi gravement que les Espagnols, en levant pompeusement sa tête, qui est couverte, au lieu de plumes, d'une sorte de poil doux, de la longueur de quatre ou cinq doigts. Cette chevelure descend des deux côtés. La pointe en est frisée, ce qui a fait donner le nom de Peigné à l'animal. Mais sa plus grande beauté est dans sa queue, qui ressemble à celle d'un Cocq-d'inde. Lorsqu'il fait la roue, la partie supérieure est d'un noir de jais fort brillant, & le bas aussi blanc que l'ivoire. On en fait des éventails naturels (13).

Oyes sauvages.

Les Oyes sauvages sont ici d'une couleur fort différente de celles de l'Europe. Elles ont les aîles armées d'une substance dure, épineuse & pointue, qui a deux pouces & demi de longueur. Le Maire dit que les Oyes sauvages du Pays sont très-brunes, mais que la Sarcelle est d'un goût qui surpasse celui de tous les autres oiseaux. Il ajoûte que les Oyes grises du Sénegal sont les meilleures (14).

Perdrix & Pintades.

Les Perdrix se perchent sur les arbres, aussi-bien que les Pintades, qui sont suivant le même Auteur, une espece de Perdrix.

Perroquets.

On trouve ici deux sortes de Perroquets; les uns petits & tout-à-fait verds; les autres beaucoup plus gros, avec la tête grise, le ventre jaune, les aîles vertes, & le dos mêlé de gris & de jaune. Ceux-ci n'apprennent jamais à parler; mais les petits ont l'organe clair & agréable, & prononcent distinctement tout ce qu'on prend la peine de leur répeter (15).

Le Héron nain.

On trouve au long de la Riviere le Héron nain, que les François nomment l'*Aigrette*. Il ressemble aux Hérons communs, à l'exception du bec & des jambes, qui sont tout-à-fait noirs; & du plumage, qui est blanc sans mélange. Il a sur les aîles & sur le dos une sorte de plumes fines, longues de douze ou quinze pouces (16) qui s'appelle Aigrette en François. Elles sont fort estimées des Turcs & des Persans, qui s'en servent pour orner leurs Turbans (17).

(12) Labat, Vol. III, p. 102.
(13) Labat; Vol. III. p. 93.
(14) Le Maire, p. 72.
(15) Barbot, p. 29.
(16) Voyez la Figure.
(17) Jannequin dit que l'Aigrette fait son nid près des Lacs & dans les Marais, p. 168.

HISTOIRE NATURELLE.
La Nonette.

L'oiseau que Jannequin appelle la *Nonette* est blanc & noir. Il a la tête revêtue d'une touffe de plumes qui a l'apparence d'un voile. Sa taille est celle d'un Aigle. Il se nourrit de poisson. Il fréquente les bois, & s'apprivoise difficilement (18).

Cormorans & Vautours.

Le Maire observe que les Cormorans & les Vautours sont ici semblables à ceux de l'Europe. Entre les derniers il s'en trouve d'aussi gros que des Aigles. Ils dévorent les enfans, lorsqu'ils peuvent les surprendre à l'écart. Le même Auteur vit plusieurs Oiseaux d'un plumage si variable, qu'il ne put les décrire exactement. Le Rossignol n'a point ici un chant si agréable qu'en Europe (19).

L'Ecouffe.

Près du Désert, au long du Sénegal, on trouve un Oiseau de proie, de l'espece du Milan, auquel les François ont donné le nom (20) d'*Ecouffe*. Labat prétend que c'est une espece d'Aigle bâtard, de la forme & de la hauteur d'un cocq ordinaire. Sa couleur est brune, avec quelques plumes noires aux aîles & à la queue. Il a le vol rapide, les serres grosses & fortes, le bec courbé, l'œil hagard, & le cri fort aigu. Sa proie ordinaire est le Serpent, les Rats & les Oiseaux; mais tout convient à sa faim dévorante. Il n'est point épouvanté des armes à feu. La chair, cuite, ou crue, le tente si vivement, qu'il enleve leurs morceaux aux Matelots dans le tems qu'ils les portent à leur bouche.

Paon d'Afrique, ou Demoiselle de Numidie.

Le Paon d'Afrique ou de Guinée, que d'autres appellent l'*Oiseau Impérial*, ou la *Demoiselle de Numidie*, est de la taille (21) du Cocq-d'inde. Son plumage, au dos & sur le ventre, est d'un violet (22) foncé, & variable comme le Tabis. Suivant les différentes réflexions de la lumiere, il paroît quelquefois d'un noir luisant, quelquefois d'un violet clair ou pourpre, & comme doré. Froger dit (23) que les plumes de sa queue sont d'un violet ordinaire, & que sur la tête il a deux touffes, l'une, sur le devant, d'un beau noir, l'autre couleur d'aurore ou de flamme. Ses jambes & son bec sont assez longs, (24) & sa marche fort grave. Il aime la solitude; & fait une guerre mortelle à la volaille. Sa chair est nourrissante (25) & de bon goût. Cet Oiseau, suivant la description que l'Académie Royale des Sciences de Paris en a donnée sous le nom de Demoiselle de Numidie, est remarquable par sa démarche & ses mouvemens, qui paroissent imités de ceux des femmes, & par la beauté de son plumage. Ses oreilles sont ornées de plumes blanches, longues de trois pouces & demi, & composées de longues fibres, comme celles que le jeune Héron a sur le dos près des aîles. Tout le reste de son plumage est de couleur de plomb, à la réserve de quelques plumes de la tête, du cou & des aîles, qui sont d'un brun foncé. Il se trouve des Demoiselles de Numidie (26) qui ont sur la tête quelques plumes en forme de crête, de la longueur d'un pouce & demi. Les côtés & le der-

Sa description.

(18) Jannequin, Voyage de Lybie, p. 70.
(19) Jannequin, *ubi sup*
(20) Le Maire, p. 72. On a vû dans les Relations du sieur Brue, l'audace & la voracité de cet animal.
(21) Labat, Vol. III. p. 141.
(22) Froger dit *noir*, p. 251.
(23) Voyez la Figure.
(24) Froger, p. 43.
(25) Froger, *ibid.*
(26) Il faut remarquer, une fois pour toutes, que ce sont les premiers Voyageurs qui ont donné des noms à la plûpart des animaux d'Afrique.

riere de la tête sont garnies de plumes noires, plus courtes que les autres. Du coin de l'œil il leur part une raye de plumes blanches qui va former les oreilles. Le devant du cou est orné de plumes noires & fibreuses, beaucoup plus belles & plus douces que celles du Héron, & qui tombent gracieusement sur l'estomach. La longueur de cet animal depuis l'extrêmité du bec jusqu'à celle des pieds, est de trois pieds & demi. Le bec a deux pouces de long. Il est droit & pointu. Le cou n'a pas moins de quatorze pouces, & depuis l'os de la cuisse jusqu'à l'extrémité des pattes, il y en a dix. Les yeux sont grands, & couverts de paupieres noires. L'intérieur de la paupiere est fort blanc, mais rayé de plusieurs vaisseaux sanguins. Le devant des jambes est revêtu de grandes écailles, longues de cinq lignes & larges de quatre. Le derriere est garni d'écailles exagones. La plante des pieds est grainée comme le chagrin; les serres noires, & médiocrement crochues: celle du milieu a quatre phalanges; la plus petite en a cinq; la moyenne trois, & celle de derriere une seule.

HISTOIRE NATURELLE.

On a vû plusieurs de ces Oiseaux dans le Parc de Versailles, où tout le monde admiroit, leur figure, leur contenance & leurs mouvemens. On prétendoit trouver dans leurs sauts beaucoup de ressemblance avec la danse Bohemienne, qu'ils paroissent imiter. Il semble qu'ils s'applaudissent d'être regardés, & que le nombre des spectateurs anime leurs chants & leurs danses (27).

On en a vû dans le Parc de Versailles.

Sur les bords du Sénegal on voit une autre sorte d'Oiseau, que son chant a fait nommer la Trompette. Il est noir, de la grosseur d'un Cocq-d'inde, & presque de la même forme. Ce qu'il a de particulier est un double bec dont l'un se trouve placé sur l'autre: celui d'en-haut lui sert à former des sons qui ressemblent beaucoup à ceux de la trompette (28). Froger, qui le décrit comme un animal inconnu, dit qu'avec la grosseur d'un Cocq-d'inde il a le plumage noir (29), & les jambes courtes & épaisses. Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même dont on a déja parlé sous le nom de *Monoceros* (30).

La Trompette.

Le même Voyageur donne la description d'un autre Oiseau, qui se trouve aussi sur le Sénegal. Il est un peu plus petit que le précédent. Son plumage est blanc, son bec long & jaune, sa queue & le bout de ses aîles couleur de flamme, ses pieds longs & fort minces (31).

Autre Oiseau.

Dans l'Isle Bifescha, près de l'embouchure du Sénegal, on trouve un grand nombre d'Oiseaux que les François appellent *Suce-Bœufs*, de la grosseur d'un Merle, noir comme lui, avec un bec dur & pointu. Il s'attache sur le dos des Bestiaux, dans des endroits où leur queue ne peut le toucher; & de son bec il leur perce la peau pour suçer leur sang. Si les Bergers & les Pastres ne veillent pas soigneusement à le chasser, il est capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux (32).

Suce-Bœufs.

Nous avons déja décrit l'Oiseau qui porte le nom de *Quatr'aîles*, & qui le tire moins du nombre de ses aîles, puisqu'il n'en a que deux, que de la

Quatr'aîles.

(27) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris.
(28) Labat, Vol. III. p. 156.
(29) Froger, p. 44.
(30) Voyez ci-dessus, Chap. II.
(31) Froger, p. 47.
(32) Labat, *ubi sup.* p. 112.

HISTOIRE NATURELLE.

disposition de ses plumes. Mais Jobson en vit un qui a réellement quatre aîles distinctes & séparées. Cet Oiseau ne paroît jamais plus d'une heure avant la nuit. Ses deux premieres aîles sont les plus grandes. Les deux autres en sont à quelque distance; de sorte que le corps se trouve placé entre les deux paires.

Moore parle du même animal. On ne le voit, dit-il, que vers le commencement de la nuit. Il a réellement quatre aîles, & sa grosseur est celle d'un Pigeon. Mais Moore ajoûte que malgré le nom d'Oiseau qu'on lui donne, il doute s'il n'est pas de l'espece des Chauve-souris. Il ne put le voir d'assez près pour s'en assurer parfaitement (33).

Oiseau rare.

Brue remarqua, dans le même Pays, un Oiseau d'une espece extraordinaire. Il est plus gros que le Merle. Son plumage est d'un bleu céleste fort luisant; sa queue grosse, & longue d'environ quinze pouces. Il la déploie quelquefois comme le Paon. Un poids si peu proportionné à sa grosseur rend son vol lent & difficile. Il a la tête bien faite & les yeux fort vifs. Son bec est entouré d'un cercle jaune. Cet Oiseau est fort rare (34).

Oiseau à gros bec.

Près de la Riviere de Pasquet, au Sud de la Gambra, on voit une sorte d'Oiseau à gros bec, qui ressemble beaucoup au Merle. Sa chair est fort bonne. Son cri est remarquable, par la répetition qu'il fait de la syllabe *ha, ha*, avec une articulation si nette & si distincte, qu'on prendroit sa voix pour celle d'un homme (35).

Variété de petits Oiseaux.

Les bords du Sénegal sont peuplés d'un grand nombre d'autres Oiseaux, les uns bleus, d'autres rouges, noirs, & des couleurs les plus vives. Ils sont naturellement fort privés. On en a vû plusieurs à Paris, dans les années 1723 & 1726. Par la tête & le cou ils ressemblent à la Linotte. Leurs couleurs ont l'apparence d'un vernis. Leur chant est doux, & proportionné à leur taille, qui est fort petite (36).

Les Kurbalos.

On en distingue un, qui se nomme *Kurbalos* ou *Pécheur*, parce qu'il (37) se nourrit de poisson. Il est de la taille du Moineau, & son plumage (38) est fort varié. Il a le bec aussi long que le corps entier, fort, & pointu, armé audedans de petites dents qui ont la forme d'une scie. Il se balance dans l'air & sur la surface de l'eau, avec un mouvement si vif & si animé que les yeux en sont éblouis. Les deux bords de la Riviere en sont remplis, sur-tout vers l'Isle du Morfil, où il s'en trouve des millions. Leurs nids sont en si grand nombre sur les arbres (39), que les Négres leur donnent le nom de Villages.

Méchanique de leurs nids.

Il y a quelque chose de fort curieux dans la méchanique de ces nids. Leur figure est oblongue, comme celle d'une poire. Leur couleur est grise. Ils sont composés d'une terre dure, mêlée de plumes, de mousses & de paille, si bien entrelassées que la pluye n'y trouve aucun passage. Ils sont si forts, qu'étant agités par le moindre vent, ils s'entre-heurtent sans se briser; car ils sont suspendus (40) par un long fil à l'extrêmité (41) des branches qui donnent

(33) Moore p. 117. Son doute ne tombe nullement sur les quatre aîles dont il parle au contraire avec admiration & comme témoin oculaire, mais seulement dans le vol.

(34) Labat, Vol. II. p. 54.

(35) Labat, Vol. V. p. 41.

(36) *Ibid.* Vol. III. p. 177.

(37) Voyez la Figure.

(38) Moore, p. 250.

(39) Barbot compta mille nids sur un seul arbre, p. 132. Atkins en compta cinq cens sur un arbre à Sierra-Léona.

(40) Barbot dit de ronces.

(41) Un pied & demi suivant le Maire, p. 72.

sur la Riviere. A quelque distance, il n'y a personne qui ne les prît (42) pour le fruit de l'arbre. Ils n'ont qu'une petite (43) ouverture, qui est toujours tournée à l'Est, & dont la disposition ne laisse point de passage à la pluye. Les Kurbalos sont en sûreté dans ces nids contre les surprises des Singes, leurs ennemis, qui n'osent se risquer sur des branches si foibles & si mobiles (44).

HISTOIRE NATURELLE.

Divers témoignages sur ces Oiseaux.

Jobson, parlant du même Oiseau, dit qu'il fait ordinairement son nid sur un arbre dont les feuilles sont picquantes, & qui croît en abondance sur les bords de la Gambra. L'art de cet animal consiste, dit-il, à se placer vers l'extrêmité des branches, & à se faire, pour entrée, un petit canal qui ressemble au cou d'une bouteille. Les Singes veillent à l'autre bout des branches, & lorsque la nichée commence à croître, ils ont la malice de secouer la branche & de faire tomber quelques petits. Les Kurbalos se font aussi des nids contre la rive, aux endroits les plus escarpés, & leur donnent jusqu'à trois ou quatre pieds de profondeur (45).

Le Maire dit que ces petits animaux font leur nid sur les Palmiers, avec une architecture admirable, qui les met à couvert des Serpens & des autres animaux qui montent quelquefois au long du tronc. Ils bâtissent, dit-il, à l'extrêmité des branches, ausquelles leurs édifices sont suspendus par un lien de paille, d'un pied & demi de longueur, avec un petit trou vers le sommet, pour leur servir d'entrée. Les Cormorans & les Vautours, suivant le même Ecrivain, ressemblent ici à ceux de l'Europe; il s'en trouve d'aussi gros que l'Aigle (46).

Fresayes ou Chouettes de la Gambra.

Il y a sur la Gambra une sorte de Chouettes, que les Négres croyent sorcieres, & pour lesquelles ils ont tant d'aversion, que s'il en paroît une dans le Village tous les Habitans prennent l'allarme & lui donnent la chasse (47).

Perdrix & leur couleur.

Les Perdrix sont d'une couleur obscure, qui les rend beaucoup moins belles que celles d'Angleterre. Elles aiment à se rassembler autour des (48) Villages. Moore leur donne des (49) éperons comme aux cocqs. Stibbs rapporte qu'au dessus de Barrakonda on trouve quantité de Perdrix de roc, qui portent ce nom, parce qu'elles choisissent les rochers & les précipices pour leur retraite ordinaire. Elles sont, comme on l'a dit, mêlées d'un brun obscur, avec une tache couleur de tabac, de la grandeur d'un écu, au milieu de la poitrine. Elles ont les jambes & le bec rouge; un cercle autour des yeux, comme certains Pigeons d'Europe, la forme de nos Perdrix, mais moins de grosseur, & beaucoup de vîtesse dans leur course. En courant, elles retroussent la queue comme les Poules (50).

Pintades en grand nombre, belles & farouches.

On voit, dans tous les cantons du Pays, un grand nombre de Pintades ou de Poules de Guinée. Elles sont naturellement sauvages, mais on en apprivoise aisément, & l'on en fait souvent passer en Europe. Elles ont à peu près la forme des Perdrix; mais elles sont plus grosses (51). Leur plumage est d'un

(42) La figure de ces nids répond mal à cette description, ce qui marque la négligence de Barbot.
(43) Comme un ballon, dit le Maire, suspendu par un fil, p. 72.
(44) Labat, Vol. III. p. 165. & 188.
(45) Jobson, *ubi sup.* p. 149.
(46) Le Maire, p. 78.
(47) Moore, p. 108.
(48) Jobson, p. 148.
(49) Moore, p. 108.
(50) Journal de Stibbs, p. 287.
(51) Voyez la Figure.

Histoire naturelle.

cendré obscur, marqué réguliérement (52) de taches blanches. Le mâle a sur la tête une touffe en forme de crête, de la couleur d'une écaille séche de noix, & les oreilles rouges. La femelle n'a aucun de ces ornemens. Les Pintades sont des animaux fort hardis. On en voit peu qui ayent la queue longue, excepté lorsqu'elles volent beaucoup. Leur bec est dur & épais, leurs griffes longues & pointues. Elles se nourrissent de vers & de sauterelles. Leur chair est blanche & de bon goût. Il s'en trouve qui l'ont noire. On les rencontre en troupeaux de deux ou trois cens, & les Négres n'employent pour cette chasse que des Chiens & des bâtons. Celles qu'on prend jeunes deviennent aussi privées que la volaille domestique (53).

Jobson & Moore relevent beaucoup l'abondance des Pintades au long de la Gambra. Le premier leur donne la grosseur du Faisan, loue leur beauté, & sur-tout cette multitude de taches régulieres qu'on prendroit pour autant d'yeux. Elles se rassemblent, dit-il, en troupeaux nombreux, & se nourrissent du grain qu'elles pillent dans les champs. Leur chair est une excellente (54) nourriture. Moore dit qu'elles sont de couleur brune & marquetées de taches blanches, avec d'autres taches bleues & rouges autour de la tête. Il dit qu'elles sont aussi farouches en Afrique que les Faisans en Angleterre.

Peu d'oiseaux privés en Afrique.

Le même Ecrivain nous apprend que les seuls Oiseaux privés de l'Afrique sont ceux qui s'élevent dans les cours, comme nos Cocqs & nos Poules, mais que le nombre en est fort grand. On n'y voit point de Canards & d'Oyes privés (55).

Chauve-souris.

Les Chauve-souris ne sont pas moins grosses ici que des Pigeons. Leurs aîles sont fort longues, avec deux ou trois angles pointues, qui leur servent comme de crochets pour s'attacher aux arbres, d'où elles se laissent pendre la tête en bas. Elles ont la peau brune, & couverte d'un duvet. Les Négres les écorchent pour les manger. De tous les animaux qui volent, c'est le seul à qui la nature ait donné du lait (56) pour nourrir ses petits. Les Négres le nomment *Tonga*. On en voit une quantité prodigieuse aux environs du Cap de Monte (57).

Wake, ou Alcaviak.

Jobson parle du *Wake*, Oiseau qu'on nomme ainsi parce qu'il exprime ce bruit en volant. Il aime les champs semés de riz, mais c'est pour y causer beaucoup de ravage. Il est gros & d'un fort beau plumage. On admire surtout la forme de sa tête, & la belle touffe qui lui sert de couronne. En Angleterre, elle fait (58) quelquefois la parure des plus grands Seigneurs. Cet Oiseau paroît être le même dont on trouve la description dans Barbot, sous le titre d'*Alcaviak*, car Wake n'est apparemment qu'une contraction de ce mot. Il est de la taille du Paon. Il a la tête couronnée d'une belle touffe de petites plumes, & marquettée de taches blanches. Son plumage a la douceur du velours (59).

Faucon qui se nourrit de poisson.

Entre Rufisco & Byurt, près du Lac d'*Eutan*, on trouve une espece de

(52) Le Maire dit marqueté de gris & de noir, avec des rayes rouges, & les croit de l'espece des Perdrix, p. 73.

(53) C'est un sorte de petits Faisans, qui s'apprivoisent sans peine, & qui aiment les buissons. Labat, Vol. II. p. 326.

(54) Labat, Vol. II. p. 326. & V. III. p. 139.

(55) Jobson, p. 147.

(56) Moore, p. 180.

(57) Labat, Vol. V. p. 29.

(58) Jobson, p. 147.

(59) Barbot, p. 29.

Faucon, qui se nourrit de poisson. Il a le plumage brun, avec quelques plumes blanches à l'extrêmité des aîles & sur la poitrine. Son bec est grand, crochu, & dentelé comme une scie; ses jambes courtes, mais armées de serres fortes & pointues. Il a le vol ferme. On le voit suspendu long-tems sur l'eau, se balançant avec grace, pour choisir sa proie, qu'il va dévorer sur le rivage (60).

HISTOIRE NATURELLE.

Cailles fort grosses.

Les Cailles de la Gambra sont aussi grosses que nos Beccasses. Elles y sont en grand nombre. Jobson suppose qu'elles sont de l'espece de celles qui tomberent dans les déserts, pour la nourriture des Israélites.

Pigeons sauvages.

On voit jusqu'à la porte des cabanes quantité de Pigeons sauvages, qui viennent se nourrir des restes de grain qu'ils y trouvent; mais les Négres n'ont point encore pensé à les apprivoiser, en leur formant des colombiers ou d'autres retraites.

Le plus grand Oiseau de ces contrées d'Afrique, si l'on en croit le même Auteur, se nomme le *Stalker* ou la Cigogne d'Afrique (61). Mais il ne tire cet avantage que de son cou & de ses jambes, qui le rendent plus grand qu'un homme. Son corps a la grosseur d'un Agneau. La chair en est fort séche, quoique les Habitans la croyent nourrissante & l'estiment beaucoup.

Oiseau sans jambes.

D'une infinité de petits Oiseaux, dont la couleur est charmante & le chant délicieux, le plus extraordinaire est celui qui n'a pour jambes (62), comme l'Oiseau d'Arabie, que deux filets par lesquels il s'attache aux arbres, la tête pendante & le corps sans mouvement. Sa couleur est si pâle & si semblable à la feuille morte, qu'il est fort difficile à distinguer dans ce repos.

Parakitos.

On ne voit point de Perroquets sur la Riviere de Gambra, ou du moins la seule espece qui s'y trouve en est une à queue rouge, qui n'apprend presque jamais à parler. Mais on y est bien dédommagé par l'abondance des *Parakitos* (63), Oiseau d'une rare beauté.

(60) Cette description ressemble à la figure qu'en a donnée Moore, p. 228. Voyez la Planche.
(61) Labat, Vol. IV. p. 155.
(62) En cela, il ressemble au *Manucodiota*, ou l'Oiseau du Paradis.
(63) Jobson, p. 146. & 150. On doit regretter qu'il n'en ait pas donné la description.

CHAPITRE XX.

Poissons & Monstres marins.

Marsouin de deux sortes.

L'ANIMAL que les François nomment *Marsouin* & les Anglois *Porpoises*, les Portugais l'appellent *Tamnos*, & les Négres se sont accoutumés à lui donner le même nom. On en distingue deux sortes; l'une qui a le museau pointu; ce qui lui fait donner aussi le nom de *Cochons de Mer*; l'autre au (64) contraire, avec la face plate comme les *Lamies*. Aussi les Hollandois leur ont-ils donné ce nom. On les appelle aussi *Moines de Mer*, parce qu'ils sont revêtus d'une espece de *coules*. Leur graisse ressemble au lard du Cochon.

(64) Voyez les Figures.

HISTOIRE NATURELLE.

Leurs inteſtins ont la même reſſemblance avec ceux de cet animal. Ils nagent en trouppes, & jettent auſſi le même cri. On regarde leur rencontre comme un ſigne de mauvais tems (65).

Le Maire donne au Marſouin d'Afrique la groſſeur du Schark ou du Requin, & vante la bonté de ſa chair. On en fait du lard, mais d'aſſez mauvais goût. Avec les mêmes entrailles & les mêmes côtes que le Porc, il leur attribue deux eſtomacs; l'un à l'extrêmité de l'œſophage; l'autre contre les côtes, & preſqu'auſſi grand que le premier. L'un communique à l'autre par un petit paſſage, de la grandeur d'un tuiau de plume. Ils ſont remplis de petites cellules, comme les gauffres des Abeilles. L'Auteur ſe ſouvient, dit-il, que le *duodenum* prend ſa naiſſance du dernier; mais dans l'état où les Matelots avoient mis le Marſouin, ſur lequel il fit ſes obſervations, il lui fut impoſſible de les porter plus loin (66).

Baleines.

Les Baleines ſont d'une grandeur prodigieuſe dans toutes leurs dimenſions. Elles paroiſſent quelquefois plus groſſes qu'un Bâtiment de ving-ſix tonneaux. Cependant on n'a point d'exemple qu'elles ayent jamais renverſé un Vaiſſeau, ni même une Barque ou une Chaloupe. Mais ſuivant l'Auteur, on en eſt moins redevable à leur bonté qu'à la délicateſſe de leur peau, qui ne peut toucher à quelque choſe de dur ſans en être bleſſée. Pour les Nacelles des Pêcheurs, on n'y eſt point avec la même sûreté.

Le Souffleur.

Le *Souffleur* a beaucoup de reſſemblance avec la Baleine, mais il eſt beaucoup plus petit. S'il lance de l'eau comme la Baleine, c'eſt par un ſeul paſſage, qui eſt au-deſſus du muzeau; au lieu que la Baleine en a deux (67).

Lamies.

Les *Lamies* nagent ſur les baſſes comme le Marſouin, mais beaucoup plus légerement. Elles ſont aſſez groſſes, ſans être comparables aux Baleines, & elles n'ont pas de paſſage pour lancer de l'eau (68).

Scharks ou Requins.

Les *Scharks*, que les Portugais appellent *Tuberones*, & les François *Requins*, paroiſſent ordinairement dans les tems calmes. Ils nagent lentement, à l'aide d'une haute nageoire qu'ils ont ſur la tête. Leur gueule s'étend juſqu'au milieu du cou; de ſorte que pour avaler, ils ſont forcés de ſe tourner avec beaucoup de peine. Ils ont la tête plate & unie. Leur principale force conſiſte dans leur queue, avec laquelle ils frappent violemment; & dans leurs ſcies tranchantes, car on ne peut donner d'autre nom à leurs dents, qui coupent la jambe ou le bras d'un homme auſſi nettement que la meilleure hache.

Leur voracité.

Ces terribles animaux ſont toujours affamés. Ils avallent tout ce qui ſe préſente, de ſorte qu'on leur a trouvé ſouvent des crochets & d'autres inſtrumens de fer dans les entrailles. Leur chair eſt coriaſſe & de mauvais goût (69).

Grandeur du Requin.

Le Maire donne au Requin la forme du Chien marin; mais il le croit trois fois plus long. La femelle eſt vivipare. Sa matrice reſſemble à celle de la chienne, & ſes autres patties à celle des poiſſons. On regarde le Requin comme le plus vorace de tous les animaux de mer. Labat paroît perſuadé que c'eſt un véritable Chien de mer, qui ne differe de ceux des Mers de l'Europe que (70) par la grandeur. On en a vû ſur les Côtes d'Afrique, où il eſt fort

(65) Arthus, *ubi ſup.* p. 75.
(66) Le Maire, p. 75.
(67) Arthus, *ubi ſup.*
(68) *Ibid.*
(69) Le Maire, p. 74.
(70) Le Maire dit qu'il a communément depuis quatre juſqu'à huit pieds de long.

commun

commun & même dans les Rivieres, de la longueur de vingt-cinq pieds, & de quatre (71) pieds de diamétre, couverts d'une peau forte & rude, quoique d'une médiocre épaiſſeur. Le Requin a la tête longue, les yeux grands, ronds, fort ouverts & d'un rouge enflammé; la gueule large, armée de trois rangées de dents à chaque machoire; les unes triangulaires, d'autres plattes & d'autres pointues. Elles ſont toutes ſi ſerrées & ſi fermes que rien ne peut leur réſiſter. Heureuſement cette affreuſe gueule eſt preſqu'éloignée d'un pied de l'extrêmité du muzeau; de ſorte que le monſtre pouſſe d'abord ſa proie devant lui avant que de la mordre. Quelques Auteurs ont cru (72) qu'il ſe tourne ſur le dos pour dévorer: mais dans cette poſition il lui ſeroit auſſi difficile d'avaler, que lorſqu'il nage ſur le ventre. Sa méthode la plus ſûre eſt de ſe tourner ſur le côté. Ses nagoires ſont fort grandes. Il en a deux de chaque côté; une ſur le dos, une plus petite près de la queue, & deux médiocres au-deſſous du ventre. Sa queue eſt large & forte. Il pourſuit ſa proie avec tant d'avidité, qu'il s'élance quelquefois ſur le ſable. Sans la difficulté qu'il a pour avaler, il dépeupleroit bien-tôt l'Océan. Avec quelque legereté qu'il ſe tourne, il donne le tems aux autres poiſſons de s'échapper. Les Négres prennent ce moment pour le frapper. Ils plongent ſous lui, dit Arthus (73), & lui ouvrent le ventre. Il eſt d'ailleurs aſſez facile à tromper, parce que ſa voracité lui fait ſaiſir toutes ſortes d'amorces. On le prend ordinairement avec un crochet attaché au bout d'une chaîne, auquel on lie une piece de lard ou d'autre viande. Sa chair eſt coriaſſe, maigre, gluante, & de mauvais goût. La ſeule partie ſupportable eſt le ventre, qu'on fait mariner l'eſpace de vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle, avec quelques petits (74) dans le ventre, on ſe hâte de les en tirer; & les ayant fait dégorger dans l'eau fraîche, pendant un jour ou deux, on trouve leur chair fort bonne. La cervelle du Requin, rôtie au feu, devient auſſi dure qu'une pierre. Les Anglois prétendent que (75) rapée dans du vin blanc, elle ſoulage beaucoup les femmes en travail.

Histoire naturelle.

Ce qui l'empêche de dépeupler la mer.

Comment on le prend.

Sa cervelle, à quoi bonne.

Il eſt fort dangereux de ſe baigner dans les Rivieres qui produiſent des Requins. En 1731, une petite Eſclave de Jamesfort, ſur la Gambra, fut emportée tandis qu'elle étoit à ſe laver les pieds (76). Une Barque de Weymouth remontant la même Riviere en 1731, il y eut un Requin aſſez affamé pour s'en approcher, malgré le bruit qui s'y faiſoit, & pour ſe ſaiſir d'une rame qu'il briſa d'un ſeul coup de dents.

Exemples de la voracité du Requin.

Sur la Côte de Juida, où la mer eſt toujours fort groſſe, un Canot fut renverſé en allant au rivage avec quelques marchandiſes. Un des Matelots fut ſaiſi par un Requin, & la violence des flots les jetta tous deux ſur le ſable. Mais le monſtre, ſans lâcher un moment ſa proie, attendit le retour de la vague, & regagna la mer avec le Matelot qu'il emporta (77).

Boſman aſſure que c'eſt une erreur groſſiere de confondre les Requins avec

(71) Le Maire dit, long de quatre à huit pieds.

(72) Arthus, Boſman & d'autres Voyageurs aſſurent la même choſe.

(73) Arthus dit qu'il en prit trois, en une heure, qui avoient huit à dix pieds de longueur, & qu'on en tira dix galons d'huile, p. 45.

(74) On a déja remarqué qu'elle eſt vivipare.

(75) Labat, Vol. II. p. 348.

(76) Moore, p. 78.

(77) Arthus, *ubi ſup.* p. 46.

HISTOIRE NATURELLE.

les Chiens de mer, & prétend au contraire qu'ils n'ont pas la moindre ressemblance. Le Requin est fort long & fort épais. Il a quelquefois vingt & trente pieds de long. Sa tête est large, platte, avec un museau fort pointu. Le reste du corps est d'une laideur extraordinaire. C'est de tous les poissons celui que les Négres aiment le mieux, & qu'ils mangent le plus souvent. Sur la Côte d'or ils en prennent tous les jours parmi les basses. Les Européens n'en mangent jamais, parce qu'ils trouvent sa chair trop dure; mais les Négres sçavent remedier à ce défaut en la gardant huit ou dix jours, c'est-à-dire, jusqu'à ce quelle soit puante de corruption; après quoi ils la regardent comme un mets fort délicat. Aussi s'en fait-il un commerce considérable dans le Pays.

Témoignage de Bosman.

Si quelqu'un, continue Bosman, a le malheur de tomber dans la mer, il faut désesperer de le revoir, à moins qu'il ne se trouve alors aucun Requin aux environs du Vaisseau; ce qui est extrêmement rare. Lorsqu'il mouroit un Esclave & qu'on le jettoit dans la mer, Bosman voyoit avec horreur quatre ou cinq de ces affreux animaux qui se lançoient vers le fond pour saisir le corps, ou qui le prenant dans sa chûte le déchiroient en un instant. Chaque morsure séparoit un bras ou une jambe du tronc; & tout étoit dévoré, dit-il, en moins de tems qu'il n'en faut pour compter vingt. Si quelque Requin arrivoit trop tard pour avoir part à la proie, il paroissoit prêt à dévorer les autres; car ils s'attaquent entr'eux avec une violence incroyable; on leur voit lever la tête & la moitié du corps hors de l'eau, & se porter des coups si terribles qu'ils font trembler la mer. Lorsqu'un Requin est pris & tiré à bord, il n'y a point de Matelot assez hardi pour s'en approcher. Outre ses morsures, qui enlevent toujours quelque partie du corps, les coups de sa queue sont si redoutables, qu'ils brisent la jambe, le bras & tout autre membre, à ceux qui ne se hâtent pas de les éviter.

Les Requins sont moins voraces sur certaines côtes. Quelle en est la raison.

Le même Auteur ajoûte que sur toute la Côte d'or les Requins sont moins avides de chair humaine que dans d'autres lieux. La raison qu'il en apporte est qu'ils y trouvent une extrême abondance de petits poissons, dont ils peuvent continuellement se rassasier; au lieu que vers *Ardra*, *Juida*, *Benin*, &c, souffrant fort souvent la faim, ils cherchent à dévorer les hommes. On les a vûs suivre un Vaisseau pendant plus de trois semaines & d'un mois, pour attendre les immondices & les cadavres des Esclaves morts qu'on jette à la mer. Malgré cet excès de voracité, que tout le monde s'accorde à leur attribuer, plusieurs personnes assurerent Bosman, qu'au Cap-Verd, où ces animaux sont assez affamés, le Patron d'un Vaisseau Hollandois étant en danger de périr faute de sçavoir nager, un Requin le prit doucement par la jambe & le conduisit au rivage. A la vérité l'Auteur déclare qu'il trouva ce récit sans vrai-semblance (78).

Fait peu vraisemblable.

Cortege du Requin.

Arthus & d'autres Voyageurs observent que le Requin est ordinairement environné d'une multitude de petits poissons nommés *Quequadores* (79), qui ont la gueule & la tête platte. Ils s'attachent au corps du monstre; & lorsqu'il s'est saisi de quelque proie, ils se rassemblent autour de lui pour en manger leur part, sans qu'il fasse aucun mouvement pour les chasser (80). De ce nombre

(78) Bosman, Description de la Guinée, p. 281.

(79) Voyez la Figure.

(80) Arthus, *ubi sup.* p. 76.

est le *Suçeur*, petit poisson de la grosseur d'une Sole, qui s'attache par la gueule aux Vaisseaux pour les suçer. Lorsqu'ils sont en grand nombre contre le gouvernail, ils peuvent retarder la course d'un Bâtiment; mais on a prétendu faussement qu'ils étoient capables (81) de l'arrêter, comme la *Remore*. C'est le Maire qui parle ici, & qui se trompe sur ces deux circonstances; car le Suçeur s'attache aux Vaisseaux par le derriere de la tête; & l'on ne peut supposer raisonnablement qu'étant si petit, il ait le moindre effet pour retarder la course d'un Bâtiment.

HISTOIRE NATURELLE. Le Suçeur.

Fausse idée de Barbot.

On compte encore, dans le cortege du Requin, un petit poisson de la grandeur du Hareng, qui se nomme le *Pilote*, & qui entre librement dans sa gueule, en sort de même, s'attache à son dos, sans que le monstre lui nuise jamais (82).

Le Pilote.

Le *Zigene* ou le *Pantouflier*, nommé par les Anglois *Hammerfish* ou le Marteau, est, suivant Jannequin, un poisson fort & vorace, presqu'aussi dangereux que le Requin. Labat en vit un jeune (83) d'environ douze pieds de long, & de la grosseur d'un Cheval. Sa forme est à peu près celle du Requin, excepté la tête qui a l'apparence d'un marteau. Il a de grands yeux, placés aux deux extrêmités, & le regard terrible. Ses dents, comme celles du Requin, sont disposées en plusieurs rangs (84).

Le Zigene ou le Pantouflier.

La Vache de mer, que les Espagnols appellent *Manatea*, & les François *Lamentin*, est ordinairement longue de seize ou dix-huit pieds (85), sur quatre ou cinq de diamétre. Elle est ronde depuis la tête jusqu'au nombril, d'où s'applatissant par degrés elle forme une queue dont la figure ressemble à la pelle d'un four. Sa tête est grosse & pésante, sa gueule fort large, avec de grosses lévres, & quelques poils longs & rudes à la partie supérieure. Elle a les yeux petits & sans feu, & la vûe foible; mais l'ouie si subtile, (86) qu'elle prend l'allarme au moindre bruit. Elle est fort timide, comme tous les poissons qui sont comme elle sans dents & sans défense (87).

La Vache de mer ou le Lamentin.

Le nom de *Manatea*, ou de Poisson qui a des mains, a jetté (88) dans l'erreur quantité de Graveurs & de Peintres. Ils la représentent avec des mains réelles, quoique dans la vérité ces mains prétendues ne soient que deux fortes nageoires, placées près de ses oreilles, plus larges à l'extrémité qu'au lieu de leur insertion, dentelées en trois divisions qui forment quatre petite pointes, dont chacune est terminée par une callosité en forme de corne. La femelle se sert de ces nageoires pour soutenir ses petits & les approcher de ses (89) mammelles, qui sont un peu au-dessus. C'est le seul usage qu'elle en puisse faire, car elle ne va jamais au rivage comme le Cheval marin; & d'ailleurs deux secours si foibles ne pourroient pas servir à supporter son corps, qui pese jusqu'à douze ou quinze cens livres. Mais ce qui ne doit laisser aucun doute,

Nommée Manatea par les Espagnols. Erreur causée par ce nom.

Pésanteur de ce monstre.

(81) Le Maire, Voyage aux Isles Canaries, &c. p. 76.
(82) Atkins, Voyage en Guinée, p. 57.
(83) Jannequin, Voyage de Lybie, p. 46.
(84) Labat, Vol. IV. p. 351.
(85) Voyez la Figure.
(86) On a vû ci-dessus une histoire remarquable de ce Poisson.
(87) Atkins lui donne onze ou douze pieds de longueur, p. 43.
(88) Atkins lui donne pourtant des oreilles si petites qu'à peine y entreroit-il un poinçon.
(89) Atkins lui donne des dents au fond de la gueule, comme aux Vaches, p. 43. Il leur trouve aussi beaucoup de ressemblance par la tête & le muzeau.

HISTOIRE NATURELLE.

c'eſt que ſi la Manatée ſe trouve engagée dans quelque anſe, d'où elle ne puiſſe ſortir avec le reflux, elle demeure à terre ou ſur le ſable, ſans pouvoir s'aider des mains & des bras qu'on lui attribue. Sa nourriture eſt l'herbe qui ſe trouve au fond de la mer & des Rivieres.

Comment les Négres la tuent.

La Manatée ou la Vache marine aime l'eau fraîche. Auſſi ne s'éloigne-t'elle guéres des Côtes. Comme elle s'endort quelquefois, la gueule ouverte au-deſſus de l'eau, les Pêcheurs Négres la ſurprennent dans cette ſituation, & lui font perdre tant de ſang qu'il leur devient aiſé de la tirer au rivage. On ignore combien de tems elles portent leurs petits; mais elles en ont ordinairement deux à la fois, qui ſe laiſſent prendre avec la mere lorſqu'elle n'a point encore ceſſé de les nourrir. La chair de ces animaux eſt ſi délicate qu'elle eſt comparable (90) au veau de Riviere. Les meilleures parties ſont celles qui approchent du ventre & des mammelles. Le lard de la Manatée a quatre ou cinq pouces d'épaiſſeur, & ne le cede point à celui du Porc. Il y a dans les viſceres une certaine partie qu'on fait fondre (91) & dont on fait d'excellent beure, qui ſe conſerve fort long-tems. La peau eſt aſſez épaiſſe pour être tannée & peut ſervir à pluſieurs uſages au lieu de cuir. Dans la tête, on trouve quatre pierres blanches, auſquelles on attribue des vertus médicinales. La poudre des côtes (92) eſt eſtimée auſſi pour l'hémorragie. Le Maire prétend qu'il ſe trouve plus de Vaches marines dans la Riviere du Sénégal que dans la Gambra; qu'elles n'y ſont que de la groſſeur du Marſouin, ou du Cochon de mer, & qu'elles ont la même eſpece de chair & de lard (93).

Lard de la Vache marine.

L'Epée ou l'Empereur.

Le même Auteur parle d'un Poiſſon ſur ces Côtes, dont la machoire d'en-haut s'avance de la longueur de quatre pieds, avec des pointes aigues rangées de chaque côté à des diſtances égales. Le Maire ne put apprendre le nom de ce poiſſon; mais il y a de l'apparence que c'eſt l'*Epée* ou l'*Empereur;* d'autant plus qu'on ſçait, comme il l'ajoûte, que c'eſt l'ennemi déclaré de la Baleine, & qu'il la bleſſe quelquefois ſi dangereuſement qu'elle fuit juſqu'au rivage, où elle expire après avoir perdu tout ſon ſang (94).

Spontons.

Les Gens de mer ont donné le nom de *Spontons* à d'autres animaux marins dont la tête eſt armée auſſi d'un os fort long, mais uni & pointu, qui reſſemble à la corne fabuleuſe de la Licorne. Le Maire eſt perſuadé que ce monſtre eſt le même que les François appellent Naruval. Il eſt capable de percer un Bâtiment, & d'y faire une voie d'eau. Mais il y briſe quelquefois ſon os, qui ſert de cheville pour boucher le trou.

Vieilles.

Les *Vieilles*, grande eſpece de *Morues*, ſont dans une ſinguliere abondance au long de cette Côte occidentale, ſur-tout près du Cap-Blanco & de la Baye d'Arguim. Il s'en trouve qui péſent juſqu'à deux cens livres. La chair en eſt blanche, tendre, graſſe, ferme, & ſe détache en floccons. La peau eſt griſe, épaiſſe, graſſe, couverte de petites écailles. C'eſt un poiſſon fort vorace, & que ſon avidité fait prendre aiſément. Comme il a beaucoup de force, il

(90) Atkins dit que ſa chair reſſemble à celle du Veau, mais qu'elle eſt dure. Il reſte à ſçavoir ſi les gens de mer la gardent aſſez long-tems.

(91) C'eſt ce qu'on appelle proprement la panne.

(92) On s'en ſert aux Indes Occidentales pour frapper les Eſclaves, comme d'un nerf de Bœuf.

(93) Labat, Afrique Occidentale, Vol. II. p. 338.

(94) Le Maire, p. 78.

fait des mouvemens prodigieux pour s'échapper. Sa chair peut se manger fraîche ; mais elle est beaucoup plus délicate après avoir été cinq ou six heures dans le sel. La tête fait d'excellent bouillon. En général la Vieille est un poisson nourrissant, & facile à digerer, lorsqu'il est cuit suffisamment ; mais capable de nuire s'il n'a point assez bouilli. Il demande plus de sel que la morue de Terre-neuve ; & comme il est plus gros, il faut plus de soin pour le faire sécher & le mettre en baril. Lorsqu'il est bien préparé (95) il se conserve parfaitement, & l'on en pourroit faire un commerce avantageux. Les Hollandois en transportoient beaucoup lorsqu'ils étoient maîtres du Fort d'Arguim (96).

Histoire naturelle.

Torpede.

De tous les animaux qui nagent, il n'y en a point d'une espece plus surprenante que la *Torpede*, nommée par les Anglois *Numb-Fish*, ou *Poisson qui a la vertu d'engourdir.* Kolben, qui lui donne le nom de *Crampe*, dit qu'on en prend souvent au Cap, avec d'autres poissons. Il est cartilagineux & presque rond, mais assez petit dans sa forme. Ses yeux sont fort petits. Sa bouche l'est aussi. Elle est bien garnie de dents, & formée comme en demie-lune, jusqu'à la moitié du corps, dont la tête même n'est pas distinguée. Au-dessus de la gueule, on apperçoit deux petites ouvertures qui servent de narine. Le dos de l'animal est couleur d'orange, & son ventre tout-à-fait blanc. Sa queue est courte, mais charnue comme celle du Turbot. Sa peau fort unie & sans écailles. Lorsqu'il est ouvert, on apperçoit fort distinctement sa cervelle. Son foie est blanc & très-tendre. Avec toutes ses parties, il ne pese pas plus d'un quart de livre.

Experience de Kolben.

Kolben vérifia souvent par sa propre expérience ce qu'on lit dans plusieurs Auteurs, qu'en touchant la Torpede avec le pied ou la main, ou seulement avec un bâton, le membre qui prend cette espece de communication avec l'animal s'engourdit tellement qu'il devient immobile, & qu'en même-tems on ressent quelque douleur dans toutes les autres parties du corps. En un mot, Kolben éprouva une espece de convulsion ; mais cet effet ne dura jamais plus d'une heure. C'est l'affaire d'une ou deux minutes, & l'engourdissement diminue ensuite par dégrés.

Les Pêcheurs du Cap évitent soigneusement de toucher à la Torpede, & leur crainte va si loin, que s'ils en apperçoivent une dans leur filet, ils aiment mieux le renverser & rendre toute leur prise à la mer, que d'amener la Torpede au rivage (97).

Le Docteur *Kempfer* nous a donné une description si exacte de ce merveilleux animal, qu'elle mérite de trouver place ici.

Description de la Torpede par Kempfer.

Le Poisson, dit-il, que les Romains ont nommé *Torpedo*, à cause de l'engourdissement qui se contracte en le touchant, porte, par la même raison, le nom de *Lerz Mahi* chez les Perses, & celui de *Riaad* chez les Arabes. Le Golfe Persique en produit beaucoup. Le corps de la Torpede est plat, & ressemble à celui de la Raye, sans autre exception que la queue, qui (98) est plus circulaire. Les plus grandes n'ont pas plus de deux pans de diamétre. Au centre, qui est sans os, elles ont deux doigts d'épaisseur, & delà elles dimi-

(95) *Ibid.* p. 76.

(96) Labat, *ubi sup.* p. 60. & Barbot, 111.

(97) Etat du Cap de Bonne-Espérance par Kolben, Vol. II. p. 205.

(98) Voyez la Figure.

HISTOIRE NATURELLE.

nuent insensiblement jusqu'aux bords, qui sont cartilagineux & qui font l'office de nageoires. Leur peau est glissante, sans écailles, & pleine de taches. Celles du dos sont blanches & brunes, celles de la queue plus foncées; mais le ventre est tout-à-fait blanc, comme à la plûpart des poissons plats. Des deux côtés, la surface est inégale, particuliérement sur le dos, dont le milieu s'enfle comme un petit bouclier. Cette élevation continue jusqu'à l'extrêmité de la queue, qui s'étend de la largeur de la main au-delà du corps. La tête de la Torpede est fort platte. Elle est contenue dans le cercle du corps. Les yeux sont petits, & sont placés dessus, à la distance d'un pouce l'un de l'autre. Ils ont une double paupiere (99), dont la premiere est assez forte & se ferme rarement. L'intérieure est mince, transparente, & se ferme lorsque le poisson est dans l'eau. Au-dessous des yeux, il a deux conduits de respiration, de la même grandeur, qui se couvrent dans l'eau d'une petite pellicule; de sorte qu'on les prendroit pour (1) d'autres yeux. La gueule est au-dessous de la tête, dans l'endroit opposé aux yeux. Elle paroît très-petite lorsqu'elle est fermée, mais elle devient fort grande en s'ouvrant. Les lévres s'y rabbaissent, & sont entourées de petites pointes qui servent à retenir ce que l'animal y fait entrer. Dans la cavité des machoires on apperçoit une petite rangée de dents aigues. Des deux côtés de la gueule, est un petit creux rond, séparé de la gueule même par un petit espace (2) de chair fort douce, & soutenu d'un os assez fort.

Continuation de Kempfer.

Au long du ventre, qui est doux, mince, & spongieux, il y a deux rangées de petits trous oblongs, cinq de chaque côté. Ils sont placés transversalement, & couverts chacun d'une forte peau, liée par deux nerfs, qui tiennent aux deux côtés de chaque trou. L'*anus* est aussi de figure oblongue, & percé exactement à la naissance de la queue. On ne sçauroit presser cette partie sans en faire sortir quelques *fæces*, entremêlées de vers de terre fort menus, mais longs comme la moitié de la main. La queue est épaisse, & de figure conique. Elle se termine par une nageoire dont les pointes sont obliques, & présentent assez exactement (3) la forme de la lettre X. Au-dessus, à peu de distance, sont deux autres nageoires, plus grandes vers le dos que du côté de la queue, & terminées en rond. A l'endroit où commence la queue, il se trouve encore de chaque côté une nageoire platte & charnue, large de deux pouces. Dans les mâles, elles se terminent à un *pénis* cartilagineux, d'un pouce de long, creux, & percé, à l'extrêmité, de deux trous, d'où la moindre pression fait sortir une humeur grasse & visqueuse. En dissequant une Torpede, l'Auteur lui trouva la peau épaisse, la chair blanche, & mêlée de bleu, le peritoine ferme, les vertebres du dos cartilagineuses, & s'étendant vers la queue. Il ne vit aucune de ces pointes laterales, qu'on nomme arrêtes, mais à la place il découvrit des tendons qui sortent des vertebres. Le cerveau a cinq paires de nerfs, dont le premier se dirige vers les yeux; & le dernier vers le foie. Les autres prennent différentes directions, assez près de leur origine. Le cœur, qui est situé dans le plus petit creux de la poitrine, a précisément la forme d'une figue. L'abdomen est accompagné d'un

(99) Elles sont obliques dans la Figure.

(1) Borrichius s'y est trompé, & les a pris effectivement pour d'autres yeux.

(2) *Craticula.*

(3) *Extremitate decussata.*

large ventricule, fortifié de plusieurs fibres, & rempli d'excrémens noirs & puans. Il a plusieurs veines, dont l'une, qui est fort grosse, s'étend jusqu'au lobe droit du foie, & s'entortille autour de la vesicule du fiel. Le foie est une substance épaisse, d'un rouge pâle, & composée de deux lobes, dont l'un remplit toute la cavité du côté droit, & l'autre, qui est à gauche, mais plus petit, laisse voir une veine enflée de sang noir. On pourroit prendre ce second lobe pour la rate, s'il n'étoit joint au petit isthme qui est au-dessous de la poitrine, & s'il n'étoit de la même substance & de la même couleur. Les deux lobes sont pleins de glands, serrés l'un contre l'autre, & partent peut-être (4) du pénis. Après avoir vuidé les intestins & les ventricules, on découvre contre le dos un petit sac transparent, mais inégal & tortu, plein de petits conduits, auquel tient une substance charnue, qui ressemble beaucoup aux aîles de la Chauve-souris. C'est l'uterus ou l'ovaire. Dans la femelle, l'Auteur trouva plusieurs œufs, posés sur le lobe gauche du foie. Ils n'étoient pas renfermés dans une écaille, mais dans une mince pellicule, couleur de souffre pâle. A l'égard du reste, ils ressembloient exactement aux œufs de poule. Ils nageoient dans une liqueur mucilagineuse & transparente. Ils étoient renfermés dans une membrane commune, mince, transparente, attachée au foie. L'excès de la chaleur, qui ne permettoit pas de demeurer long-tems renfermé dans une chambre, força Kempfer d'interrompre ici ses observations (5).

Histoire naturelle.

La Torpede du Golfe Persique paroît différente de celle de la Méditerranée, du moins si l'on juge de celle-ci par les descriptions d'Aristote, de Pline & de Galien. La qualité que celle du Golfe a d'engourdir, n'est point une vertu qui l'accompagne toujours. Elle ne s'exerce que dans certaines occasions, comme lorsqu'il ressent l'impression de quelque chose qui le blesse, ou qu'on arrête sa fuite au moment qu'il veut la prendre. Il se fait alors un mouvement convulsif dans ses boyaux. Les ouvertures de sa respiration se dilatent, & dans cet effort il répand ses pernicieuses influences. Ce poison n'agit pas sensiblement sous l'eau, soit que parce que l'épaisseur des parties en arrête l'effet, soit parce que l'animal étant dans son élément naturel ne developpe point toutes ses forces. Hors même de l'eau, il peut quelquefois être manié assez long-tems, jusqu'à ce que l'impatience d'y retourner, ou quelque douleur qu'on lui cause en le pressant lui fait décharger son venin.

Remarques sur l'engourdissement que cause la Torpede.

Maniere dont on l'explique.

Lorsqu'il est pris nouvellement, il agit plus souvent & d'une maniere plus sensible; mais après avoir été quelques heures hors de l'eau, sa vertu languit & diminue par dégrés. Kempfer croit avoir remarqué qu'elle est plus violente dans la femelle que dans le mâle. On ne peut toucher la Torpede femelle avec les mains, sans ressentir un horrible engourdissement dans les bras & jusqu'aux épaules. On ne sçauroit marcher dessus, même avec des souliers, sans éprouver la même insensibilité dans les jambes, aux genoux & jusqu'aux cuisses. Ceux qui la touchent du pied sont saisis d'une palpitation de cœur encore plus vive que ceux qui ne l'ont touchée qu'avec la main. Après en

La Torpede femelle a plus de vertu que le mâle.

(4) *Fortasse p. n. nascentibus.*

(5) *Kempferi Amœnitates exoticæ, p. 509.* N'ayant pû me procurer cet Ouvrage, je m'attache exactement à la traduction Angloise, quoique les trois notes précédentes fassent connoître que le Traducteur n'a pas été sans embarras.

Histoire naturelle.

avoir fait une ou deux fois l'expérience, l'engourdissement recommence de même à la troisiéme. Les Pêcheurs ne conviennent pas qu'à la pêche il se communique à leurs mains par les cordes du filet. On ne le gagne pas non plus en blessant l'animal de quelque instrument de fer. Pline assure qu'on est à couvert aussi, en le touchant d'un baton ou d'une baguette.

Continuation des mêmes remarques.

Au reste cet engourdissement ne ressemble point à celui qui se fait quelquefois sentir dans un membre, lorsqu'ayant été pressé long-tems, la circulation du sang & des esprits s'y trouve contrainte. C'est une vapeur subite, qui passant au travers des pores pénétre en un moment jusqu'aux sources de la vie, d'où elle continue de se répandre dans tout le corps, & d'agir sur l'ame par une véritable douleur. Les nerfs se contractent tellement, qu'on s'imagine que tous les os, sur-tout ceux de la partie affectée, sont sortis de leurs jointures. Cet effet est accompagné d'un tremblement de cœur, & d'une convulsion générale, pendant laquelle on ne se trouve plus aucune marque de sentiment. Enfin l'impression est si violente, que toute la force de l'autorité & des promesses, n'engageroit point un Matelot à reprendre le poisson dans sa main, lorsqu'il en a ressenti l'effet. Cependant Kempfer rend témoignage qu'en faisant ces observations, il vit un Afriquain qui prenoit la Torpede sans aucune marque de frayeur, & qui la toucha (6) quelque tems avec la même tranquillité. L'Auteur ayant marqué de la curiosité pour un si rare secret, apprit que le moyen de prévenir l'engourdissement étoit de retenir soigneusement son haleine. Il en fit aussi-tôt l'expérience. Elle lui réussit; & tous ses amis à qui il ne manqua point de la communiquer la tenterent avec le même succès. Mais lorsqu'ils recommençoient à laisser sortir leur haleine, l'engourdissement recommençoit aussi à se faire sentir.

La Torpede est un poisson tendre, qu'on tue fort aisément. Il ne paroît pas même qu'il soit facile à conserver hors de son élément; car le Docteur Kempfer en ayant fait mettre un le matin dans un tonneau d'eau de mer, le trouva mort dans le cours de l'après-midi. Non-seulement on peut le toucher sans crainte après sa mort, mais quelques Voyageurs assurent qu'il peut être mangé. Cependant, disent-ils (7), on est accoutumé à le rejetter dans la mer, lorsqu'on l'apperçoit dans les filets, parce qu'on redoute sa pernicieuse vertu. Les Pêcheurs croyent qu'il l'a reçue de la nature, pour sa défense contre les autres poissons. Aristote l'a cru comme eux. Pline le prouve & Kempfer en a trouvé la confirmation dans les loches qu'il a quelquefois distinguées parmi (8) d'autres petits poissons, en ouvrant le ventre d'une Torpede. Cependant il ne s'est point apperçu qu'étant dans la même cuve avec d'autres poissons elle leur fit sentir sa qualité; peut-être, dit-il, parce qu'ayant perdu sa liberté elle néglige ses ennemis. Cet animal n'étant d'aucun usage, il obtenoit facilement des Négres toutes les Torpedes qui tomboient dans leurs filets, pour faire ses observations.

Témoignage de Ludolphe, de Sennait & de plusieurs autres.

Ludolphe (9) rapporte que les Ethiopiens guérissent la fiévre en appliquant

(6) Ce fait est raconté par Ovington, dans son Voyage de Surate, p. 491, sur l'autorité du Docteur Kempfer, qu'il avoit vû aux Indes. On l'avoit déja cité dans la Relation de Moore. Mais un Phénomene si curieux demandoit du détail.

(7) Jobson, p. 23.

(8) *Ibid.* Jobson ajoûte que la Torpede se jette en mer sur un autre poisson, l'engourdit, & qu'elle en fait sa proie.

(9) Hist. Ethiop. l. 1. c. 2.

la

la Torpede aux malades. Ces Torpedes d'Ethiopie se prennent dans les Rivieres & dans les Lacs. *Sennart* & d'autres Ecrivains auroient pû s'épargner la peine de chercher des remedes pour l'engourdissement causé par ces animaux, puisqu'il se dissipe si promptement, sans qu'il en reste aucune trace. La figure d'une Torpede Italienne, donnée par Mathiole, ne differe de celle de Kempfer que par la disposition de ses taches & par la forme de sa queue. Dans la Torpede de Perse, la queue est oblique & levée. Dans l'autre elle est ronde & platte (10).

HISTOIRE NATURELLE.

L'exactitude de cette description n'a point empêché que les Voyageurs ne se partageassent sur la forme & les qualités de la Torpede. Atkins s'accorde avec Kempfer sur la forme. Elle est, dit-il, fort plate; mais il attribue la vertu d'engourdir, à la froideur extrême de ce poisson. Suivant *Windus*, qui vit plusieurs Torpedes dans la fange, près de *Tetuan*, elle est à peu près de la grandeur de la Plie, mais plus épaisse, & fort ronde; de sorte (11) qu'on distingue à peine la tête du corps. On voit que, du moins pour la figure, ces deux Auteurs ne s'éloignent pas de Kempfer. Mais Jobson & Moore rendent ici un témoignage bien différent. Le premier assure que la Torpede ressemble à la Brême (12), mais qu'elle est beaucoup plus épaisse; l'autre, qu'elle ressemble au Goujon, mais (13) qu'elle est beaucoup plus grosse. Ce qu'on peut conclure de cette différence d'opinions, c'est que la vertu d'engourdir est propre à (14) plusieurs poissons. Moore & Jobson conviennent que lorsqu'ils ont touché une Torpede avec un baton, ils n'ont pas ressenti l'effet qu'on lui attribue. Windus assure qu'en la touchant avec la canne qu'il portoit à la main, il sentit un engourdissement qui dura une (15) minute ou deux après qu'il eut quitté sa canne. Sur ce dernier point Kolben s'accorde avec Windus. Ainsi la qualité de la Torpede peut être plus ou moins forte, & différer d'un Pays à l'autre; à moins qu'on n'aime mieux attribuer ces deux effets à la différente nature des batons, dont l'un étoit peut-être une canne de roseau, & l'autre un morceau de bois plus compact. Moore dit qu'aucun Anglois de sa compagnie ne put tenir la main sur ce poisson pendant la vingtiéme partie d'une minute. Il fit lui-même plusieurs expériences du bout du doigt; & dans un instant, son bras devint insensible jusqu'à l'épaule; mais en retirant la main, il se trouva bien-tôt rétabli. Il éprouva le même effet après la mort du poisson, & même en portant le doigt à sa peau, qui avoit été fraîchement écorchée (16); mais lorsque le poisson fut sec, il ne lui resta plus rien de sa vertu.

Leurs oppositions conciliées.

La Riviere du Sénegal produit quantité d'Ecrevisses & de Carpes plus grosses & de meilleur goût que celles de France. Les Anguilles n'y sont pas plus rares. On en prend une multitude surprenante dans la saison du débordement. Elles sont grasses, & d'une grosseur extraordinaire. Les Négres les font sécher au Soleil, & les fument sans sel. On trouve aussi des Mullets dans la Riviere & sur les Côtes; mais ils sont couverts de grandes écailles noires;

Ecrevisses & Carpes du Sénegal.

Anguilles & Mullets.

(10) *Amœnitates exoticæ*, p. 513.
(11) Atkins, *ubi sup.* p. 47.
(12) Voyage de Windus à Maroc, p. 21.
(13) Jobson, p. 25.
(14) Moore, p. 176.
(15) La Torpede de Kolben differe de celle de Kempfer par la forme & la position de quelques parties.
(16) Windus, *ubi sup.*

HISTOIRE NATURELLE.

ce qui les rend fort différens de ceux d'Amérique, qui sont sans écailles. Le museau du Mullet d'Afrique est court, & son corps oblong. Il est ordinairement fort gras, & très-léger à la nage. Il se prend à l'hameçon, ou dans des paniers d'ozier. On prétend que la pierre qui se trouve dans sa tête, est un spécifique pour la pierre & la gravelle. Les œufs du Mullet pourroient être employés, comme ceux de l'Esturgeon, à faire du *Caviard* (17).

Barbeau.

Le Barbeau est couvert de grandes & douces écailles. Il est un peu plus gros que celui d'Europe. On en trouve dans la mer & dans les rivieres; mais ceux du Sénegal pésent ordinairement entre huit & dix livres. C'est un poisson de proie, qui se laisse prendre néanmoins fort aisément, & qui fait une fort bonne nourriture (18).

Tortues. Leur description & leurs propriétés.

La Tortue verte, ou de mer, est commune pendant toute l'année aux Isles & dans la Baye d'Arguim. Elle n'est pas si grosse que celle des Isles de l'Amérique; mais elle n'est pas moins bonne. La chair en est blanche, lardée d'une graisse verte, qui est ferme & de bon goût; & qui a l'avantage sur celle de tous les autres animaux, qu'elle peut être mangée seule. Elle est si délicate qu'elle ne peut supporter le sel. Mais fraîche, elle est fort nourrissante, & si facile à digerer, que l'excès même n'en incommode jamais. De quelque maniere qu'on la prépare elle est toujours agréable. La meilleure partie est le ventre, en prenant aussi l'écaille qui le couvre, & l'épaisseur de deux doigts de la chair qu'elle contient. On met le tout au four, assaisonné avec du jus de limon, du sel, du piment, du poivre commun & des cloux de girofle. Cuit avec un feu lent, c'est un mets que tout le monde trouve exquis (19).

La Tortue fait ses œufs sur le sable du rivage. Elle remarque soigneusement le lieu; & dix-sept jours après, elle retourne pour les couver. Elle a quatre pattes, ou plutôt quatre nageoires, au-dessous du ventre, qui lui tiennent lieu de jambes; mais courtes, avec une seule jointure qui touche au corps. Ces pattes, ou ces nageoires, étant un peu dentelées à l'extrémité, forment une espece de griffes, qui sont liées par une forte membrane, & fort bien armées d'ongles pointus. Quoiqu'elles ayent beaucoup de force, elles n'en ont point assez pour supporter le corps de l'animal, de sorte que son ventre touche toujours à terre. Cependant la Tortue marche assez vîte (20) lorsqu'elle est poursuivie, & porte fort bien deux hommes sur son dos.

Etrange multiplication de la Tortue.

Il se trouve des Tortues qui pondent jusqu'à deux cens cinquante œufs. Ils sont de la grosseur d'une balle de paume & parfaitement ronds. L'écaille n'est pas plus dure que du parchemin humide, & n'est jamais si pleine qu'il n'y reste un petit vuide. Le jaune durcit au feu, & se mange fort bien, mais le blanc ne perd jamais sa liquidité. Lorsque la Tortue a fait sa ponte & couvert ses œufs, elle laisse au Soleil à les faire éclore, & les petits ne sont pas plutôt sortis de l'écaille qu'ils courent à la mer. Les Mores les prennent, soit avec des filets, soit en les tournant sur le dos lorsqu'ils peuvent les surprendre sur le sable, car une Tortue dans cette situation ne sçauroit se retourner.

Son huile.

Son huile fondue se garde fort bien, & n'est guéres inférieure à l'huile

(17) Moore, *ubi sup.*
(18) Labat, Vol. II. p. 335.
(19) *Ibid.* p. 63.
(20) *Ibid.*

d'olive & au beurre, sur-tout lorsqu'elle est nouvelle (21).

HISTOIRE NATURELLE.

A Rufisco, & dans un grand Lac entre ce Port & le Fort Saint-Louis sur le Sénegal, on prend une grosse quantité de poisson qui ressemble au Pilchard & que les Négres font sécher. Ils ont trois ou quatre sortes (22) de Moines. Leurs Soles, leurs Turbots, leurs Maquereaux, leurs Rayes sont semblables à celles de l'Europe; mais les Ecrevisses, les Bremes & les Homars sont différentes (23) des nôtres. La Riviere de Byurt, au Sud du Sénegal, & d'autres (24) parties de la Côte produisent beaucoup d'huîtres de la grande espece. Toute la Côte est bien fournie de Barbeaux, de Marsouins, d'Epées ou d'Empereurs, &c.

Crabbes d'une espece singuliere.

Sur la pointe de Barbarie, à l'embouchure du Sénegal, on trouve un grand nombre de petites Crabbes, que les François appellent *Tourlouroux*. On les croit (25) d'une nature dangereuse. C'est une fort petite espece de Crabbes de terre, qui ressemblent pour la forme à nos Ecrevisses de mer. Le diamétre des plus grandes est de trois pouces. Leur écaille est dure, quoique fort mince, & naturellement rouge, c'est-à-dire, que le sommet du dos est d'un brun rougeâtre, qui s'éclaircit par degrés vers les côtés & le ventre, jusqu'à devenir d'un rouge fort luisant. Leurs yeux sont noirs & durs comme de la corne, se levent ou se baissent à leur gré. Elles ont de chaque côté quatre jambes, composées chacune de quatre pattes, qui leur servent à marcher fort vîte. Elles ont d'ailleurs deux pattes de devant, placées près de leur gueule, & plus grosses que les autres. Leurs pinces ressemblent à celles de la Crabbe de mer. Elles se tiennent très-ferme à tout ce qu'elles saisissent; ce qui n'empêche pas qu'un de leurs avantages ne soit de pouvoir se défaire de leurs jambes aussi facilement que si elles ne tenoient au corps qu'avec de la glue: de sorte que si vous en saisissez une, vous êtes surpris (26) qu'elle vous reste dans la main, & que l'animal ne laisse pas de courir fort vîte avec le reste; & dans la saison suivante, lorsqu'il change de cuirasse, il lui revient une autre jambe. Mais ce qui est fort étrange dans cette espece de Crabbes, c'est qu'elles dévorent celles qui sont estropiées ainsi par quelque accident. Elles marchent en troupes nombreuses, & toujours en droite ligne, jusqu'à ce qu'elles soient arrêtées par une maison, par un mur, ou par quelque obstacle qu'elles ne puissent surmonter, & qui les oblige de prendre une autre route (27).

Propriété de ces Crabbes.

(21) Barbot dit qu'une de ces especes est couverte de taches bleues.

(22) Labat, Vol. IV. p. 135.

(23) On a vû ci-dessus que dans plusieurs cantons les huîtres croissent, ou du moins s'attachent, sur les branches des arbres qui bordent le rivage. Voyez Moore, p. 135. & 139.

(24) Cependant Barbot dit qu'il n'y a pas d'huîtres dans cette contrée, mais qu'il s'en trouve beaucoup à Jamblos, & d'aussi grandes que la main, p. 30.

(25) Labat, *ubi sup.* Vol. II. p. 140.

(26) *Ibid.* p. 136.

(27) *Ibid.*

Histoire naturelle.

CHAPITRE XXI.

Animaux amphibies.

Description du Crocodile.

LE Maire assure qu'il se trouve peu d'Amphibies sur les Côtes occidentales d'Afrique (28), & qu'on n'y voit de Crocodiles, de Chevaux marins, de Vaches de mer & de Tortues, qu'à l'embouchure du Sénegal & de la Gambra. Le Crocodile, qui est regardé comme la plus grande espece de Lézard, est, suivant (29) *Smith*, d'un brun foncé. Labat dit que sa tête est platte & pointue, avec de petits (30) yeux ronds, sans aucune vivacité; ce qui a donné lieu vrai-semblablement à l'opinion de ceux (31) qui le font pleurer. Il a le gozier large, & ouvert d'une oreille à l'autre, avec deux, trois, ou quatre rangées de dents, de forme & de grandeur différentes, mais toutes pointues ou tranchantes. Ses jambes sont courtes, & ses pieds armés de griffes crochues, longues & pointues. Ceux de devant en ont quatre; & ceux de derriere cinq. C'est avec ce terrible présent de la nature qu'il saisit & qu'il déchire sa proie. Il est couvert d'une peau dure, épaisse, chargée d'écailles, & garnie de tous côtés d'un grand nombre de pointes, comme autant de clous, qui ne sont pas disposés néanmoins si réguliérement, que les Peintres & les Graveurs nous les représentent. Plusieurs parties de son corps, telles que la tête, le dos & la queue, dans laquelle consiste sa principale force, sont d'une dureté impénétrable à la balle (32).

Bosman dit que les écailles, dont la peau est couverte sont quarrées, & résistent à la balle du mousquet; que les Négres s'en font des bonnets aussi durs que l'os & que l'écaille même de Tortue, jusqu'à ne pouvoir être fendus (33) d'un coup de hache. Smith prétend que les écailles sont assez grandes pour en faire des bonnets, ou plutôt des casques, dont les Négres se servent d'autant plus volontiers qu'ils les croyent à l'épreuve de la balle. C'est donc inutilement qu'on attaqueroit le Crocodile (34) avec cette arme. Cependant il est facile à blesser sous le ventre & sous une partie du gozier. Aussi n'expose-t-il guéres ces endroits foibles au danger (35).

Barbot observe que sa plus grande force consiste dans sa queue, & qu'elle est aussi longue que le reste de son corps; qu'elle est capable de renverser un Canot; que hors de l'eau néanmoins il est moins dangereux que dedans. Il ajoûte que le Crocodile ne peut remuer que la machoire (36) d'en-haut; mais Labat (37) accuse de fausseté cette derniere remarque.

(28) Le Maire, p. 77.

(29) Smith, Voyage en Guinée, p. 46.

(30) Navarette dans sa description de la Chine (p. 317) assure sur sa propre observation que le Crocodile a quatre yeux, deux en haut & deux au-dessous.

(31) Jannequin assure qu'il a entendu crier le Crocodile, ou pleurer comme un enfant, p. 126.

(32) Le Maire dit que les Crocodiles de la Gambra avalent un Chevreau entier, p. 77.

(33) Labat, Vol. II. p. 347. Voyez la Figure.

(34) Bosman, p. 247.

(35) Smith, *ubi sup.*

(36) Bosman, *ubi sup.*

(37) Barbot, p. 73. & 210. Labat, *ubi sup.* p. 344.

Navarette cite le témoignage de Colins pour établir que le Crocodile ne se vuide d'aucun excrément, & qu'il n'a pas d'ouverture pour cet usage (38).

HISTOIRE NATURELLE.

Quoique le Crocodile soit une lourde masse, il marche fort vîte dans un terrain uni, où il n'est pas obligé de tourner; car ce mouvement lui est fort difficile. Il a l'épine du dos fort roide, & composée de plusieurs vertebres si serrées l'une contre l'autre, qu'elle en est immobile. Aussi se laisse-t-il entraîner par le fil de l'eau comme une piece de bois, en cherchant des yeux les hommes & les animaux qui peuvent venir à sa rencontre. Labat dit qu'il attaque quelquefois des Canots, & qu'il est souvent trahi par sa propre avidité, qui lui fait saisir l'hameçon, & qui le rend la proie de ceux dont il cherche à faire la sienne (39).

Artifice du Crocodile.

Suivant le Maire, lorsque le Crocodile est pressé par la faim, il se cache dans quelque Riviere fréquentée (40); & s'il voit un Veau s'approcher pour boire, un Négre qui se baigne, ou quelqu'un dans un Canot, il l'assomme de sa queue & le dévore aussi-tôt. Mais il n'est pas capable de nuire beaucoup (41) hors de l'eau. S'il trouve quelque proie sur le rivage, il se hâte de la cacher dans l'eau; & lorsqu'il se sent affamé il retourne à terre pour la manger.

Barbot dit que sa nourriture ordinaire est le poisson, & qu'il le cherche sans cesse au fond des Rivieres. Le Maire en distingue de plusieurs sortes; les uns qui ne se nourrissent que de poisson; d'autres qui n'épargnent pas les hommes. Il prétend qu'il y en a de vénimeux, d'autres qui sont sans venin, & d'autres qui vivent de (42) fourmis. Barbot confirme la même chose (43).

Navarette observe qu'on a trouvé dans le ventre du Crocodile des écailles, des os, des cailloux; & qu'il avale, dit-on, des pierres pour lui servir de leste (44).

Il s'en trouve d'une grandeur prodigieuse.

Le Crocodile est plus gros dans quelques Régions que dans d'autres Pays. En Guinée, Arthus & Bosman ne lui donnent pas plus de vingt pieds de longueur. Barbot rapporte qu'il s'en est trouvé dans le Sénegal & la Gambra (45) qui n'avoient pas moins de trente pieds. Smith attribue (46) la même taille à ceux de Sierra-Léona. Jobson juge par les traces qu'il a mesurées sur le sable de la Gambra, qu'il s'y en trouve de trente-trois pieds (47).

Il est moins vorace dans quelques Pays.

La plûpart des Voyageurs assurent que le Crocodile est un monstre d'une voracité dangereuse, & que dans l'eau sur-tout, il attaque indifféremment les hommes & les bêtes. Cependant Bosman le représente comme un animal innocent; & jamais dans ses voyages il n'apprit que personne en eut été dévoré (48).

Jobson observe que les Négres de la Gambra redoutent beaucoup ce monstrueux animal; que la crainte qu'ils en ont les empêche de passer la Riviere à gué, de s'y baigner; & que s'ils (49) la font traverser à leurs bestiaux, c'est avec de grandes précautions. D'un autre côté, Bosman assure qu'en Guinée,

(38) Navarette, *ubi sup.*
(39) Labat, *ubi sup.* p. 345.
(40) Le Maire, p. 78.
(41) Barbot, p. 210.
(42) Le Maire, p. 77.
(43) Barbot, p. 30.
(44) Navarette, *ubi sup.*
(45) Barbot, p. 75.
(46) Smith, *ubi sup.*
(47) Jobson, p. 16.
(48) Bosman, *ubi sup.*
(49) Jobson, p. 17.

HISTOIRE NATURELLE.

dans les grandes chaleurs, on voit une multitude de Crocodiles qui se chauffent au Soleil sur le bord des Rivieres, & qu'à la vûe du moindre passant, ils (50) se retirent sous l'eau avec beaucoup de précipitation & de violence.

De quelque maniere que ces contradictions (51) doivent être expliquées, les Rélations du plus grand nombre des Voyageurs fournissent des exemples de la voracité du Crocodile. Smith étant un jour à se promener autour de l'Isle de Bense, avec le Capitaine Connel, qui se faisoit suivre d'un gros Dogue Anglois, apperçut un Crocodile de prodigieuse grosseur, couché sur le rivage, où il paroissoit comme une piece de bois que la marée avoit laissée dans ce lieu. Le Dogue marchoit quelques pas devant son Maître. Lorsqu'il fut vis-à-vis de la tête, le monstre fit un saut, & s'en saisit. L'effroi des deux Anglois fut si grand, qu'ils prirent la fuite; & Smith paroît persuadé que s'ils n'eussent été devancés par le chien, l'un ou l'autre auroit eu le même sort (52).

Avanture de Smith.

Cet animal est terrible jusqu'après sa mort. On rapporte qu'un Négre employé par les François pour en écorcher un, le démuzela lorsqu'il fut à la tête, dans la vûe de conserver sa peau plus entiere. Le Crocodile, quoique réellement mort, emporta un doigt au Négre (53).

Maniere dont les Négres attaquent le Crocodile.

Malgré la férocité de ce monstre, les Négres se hazardent quelquefois à l'attaquer, lorsqu'ils peuvent le surprendre sur quelque basse, où l'eau n'ait pas beaucoup de profondeur. Ils s'enveloppent le bras gauche d'un morceau de cuir de Bœuf; & prenant leur zagaye de la droite, ils se jettent sur le monstre, & le percent de plusieurs coups au gozier & dans les yeux, & lui ouvrent enfin la gueule, qu'ils l'empêchent de fermer en la traversant de leurs zagayes. Comme il n'a point de langue, l'eau qui entre aussi-tôt, n'est pas long-tems à le suffoquer (54). Un Négre du Fort Louis faisoit son exercice ordinaire d'attaquer tous les Crocodiles qu'il pouvoit surprendre. Il avoit ordinairement le bonheur de les tuer & de les amener au rivage. Mais souvent il sortoit du combat couvert de blessures. Un jour, sans l'assistance qu'il reçut d'un Canot, il n'auroit pû éviter d'être dévoré (55). Atkins fait le récit d'un engagement, dont il fut témoin à Sierra-Léona, entre un Matelot Anglois & un Crocodile. Le secours des Négres délivra l'Anglois du danger; mais il en sortit misérablement déchiré (56).

Crocodiles privés & familiers.

Cependant on nomme quelques Pays où les Crocodiles paroissent moins intraitables. Près d'un Village nommé le *Bot*, vers l'embouchure de la Riviere de St Domingo, ils sont si doux & si familiers qu'ils (57) badinent avec les enfans & reçoivent d'eux leur nourriture.

Brue en vit prendre un par ses Négres, près de *Tuabo* sur le Sénegal. Quoiqu'il n'eût pas moins de vingt-cinq pieds de long, il ne se défendit point avec la férocité qu'on devoit attendre d'une taille si monstrueuse. Dans une autre occasion, quelques Pêcheurs firent présent à Brue de deux jeunes Crocodiles qu'ils avoient surpris dans leur sommeil, & qui se laisserent porter sans ré-

(50) Bosman, p. 247.

(51) On peut supposer qu'ils sont moins voraces, & même plus timides, dans un Pays que dans un autre.

(52) Smith, Voyage en Guinée, p. 47.

(53) Labat, Vol. III. p. 152.

(54) *Ibid.* Vol. II. p. 337.

(55) *Ibid.* Vol. V. p. 239.

(56) Voyez ci-dessus, Chap. XVIII.

(57) Labat, *ubi sup.* p. 238.

ſiſtance. Leur longueur étoit de cinq pieds. Mais les Matelots Anglois n'ayant pas voulu s'en charger juſqu'au Fort-Louis (58), Brue les fit tuer, pour conſerver leur peau. Barbot ſe trouvant au Fort d'Akra dans la Guinée, reçut du Général Danois un jeune Crocodile de ſept pieds de long, & le fit mettre dans (59) une grande cuve pour le tranſporter en Europe. Mais la crainte d'en recevoir trop d'incommodité, lui fit prendre enſuite le parti de le tuer. Les Négres & quelques-uns de ſes Matelots en mangerent la chair. Elle avoit le goût du Veau, mais avec une odeur de muſc extrêmement forte (60).

HISTOIRE NATURELLE.

Origine du Crocodile.

Le Crocodile vient d'un œuf, qui n'eſt pas plus gros qu'un œuf d'Oye. La femelle fait ſa ponte dans le ſable, où elle laiſſe éclore ſes petits à la chaleur du Soleil; & lorſqu'ils ſont ſortis de l'écaille, ils gagnent l'eau ou les bois (61).

Son odeur de muſc.

Tous les Voyageurs rendent témoignage que cet animal jette une forte odeur de muſc, & qu'il la communique aux eaux qu'il fréquente. Navarette aſſure qu'on lui trouve entre les deux pattes de devant, contre le ventre, deux petites bourſes de muſc pur. Colins prétend que c'eſt ſous les ouies (62). Les Négres n'en aiment pas moins ſa chair; & Moore raconte qu'un de leurs mets les plus délicats eſt un œuf de Crocodile, qui contient un jeune de la longueur du doigt. Barbot parle d'une ſorte de Crocodiles, nommés *Ligans*, de la forme des premiers, mais rarement plus longs que de quatre pieds. Ils ont le corps tacheté de blanc, l'œil fort rond & la peau tendre. Ils ne font la guerre qu'aux Poules & aux Poulets. Les Habitans préferent leur chair à celle de la meilleure Volaille. Le même Auteur en nomme une troiſiéme ſorte, qui vit ſans ceſſe ſur terre & que les Négres appellent *Langadis* (63).

Alligator. Si c'eſt le même animal que le Crocodile.

Barbot & pluſieurs autres Ecrivains confondent le Crocodile avec l'*Alligator*, quoique les figures qu'on en a données, & le témoignage de divers Voyageurs, y faſſent remarquer des différences. Smith dit que l'Alligator eſt un animal commun à Sierra-Léona; qu'il eſt à peu près de la forme du Crocodile, mais beaucoup plus petit; que les plus grands n'ont pas plus de huit pieds, & que n'étant pas capables par conſéquent de nuire beaucoup, toute leur voracité ſe tourne ſur le poiſſon (64).

Chevaux marins.

L'Afrique produit un autre animal amphibie, que les Grecs nommoient *Hyppopotamos*, & qui eſt aujourd'hui connu ſous le nom de *Cheval marin*. Il s'en trouve beaucoup dans les Rivieres de Gambra & de St Domingo. Le Nil, & toutes les Côtes, depuis le Cap-Blanco juſqu'à la Mer rouge, n'en ſont pas moins remplis. Cet animal vit également dans l'eau & ſur la terre. Dans ſa pleine groſſeur, il eſt (65) plus gros d'un tiers que le Bœuf, auquel il reſſemble d'ailleurs dans quelques parties, comme dans d'autres il eſt ſemblable au Cheval. Sa queue eſt celle du Cochon, à l'exception qu'elle eſt ſans poil à l'extrêmité. Il ſe trouve des Chevaux marins qui peſent douze & quinze cens

Leur deſcription.

(58) *Ibid.* Vol. III. p. 152.
(59) Barbot, p. 210.
(60) Atthus, *ubi ſup.* p. 79. & Labat, Vol. II. p. 347.
(61) Boſman, p. 247.
(62) Navarette, *ubi ſup.* p. 317.
(63) Moore, p. 108.
(64) Barbot, *ubi ſup.*
(65) Smith, *ubi ſup.* p. 48.

HISTOIRE NATURELLE.

livres. Ils ont le corps charnu, bien ramaſſé, couvert d'un poil épais, court & brun, qui tourne en griſâtre ou couleur de cendre dans la vieilleſſe de l'animal. Cette peau paroît toujours unie & luiſante lorſqu'il eſt dans l'eau.

Il a la tête (66) fort groſſe, mais courte à proportion du corps, & plate au ſommet; le gozier large, les lévres rondes & épaiſſes, le nez gros & relevé, avec des narines (67) larges & ouvertes. Outre les dents machelieres, qui ſont groſſes, & creuſes vers le milieu, il a quatre défenſes comme celles du Sanglier, deux de chaque côté, c'eſt-à-dire une à chaque machoire; longues de ſept ou huit pouces, & d'environ cinq pouces de circonference à la racine. Celles d'en-bas ſont plus courbées que celles de la machoire ſupérieure. Elles ſont compoſées d'une ſubſtance plus dure & plus blanche que l'ivoire; l'animal en fait ſortir des étincelles, lorſqu'étant en furie il les frappe l'une contre l'autre; & les Négres s'en ſervent comme d'un cailloux pour allumer du feu (68).

Beauté de leurs dents.

Les Opérateurs recherchent beaucoup ces grandes dents, pour en compoſer d'artificielles; parce qu'avec plus de dureté que l'ivoire leur couleur ne ſe ternit jamais. On prétend que ſi l'on en fait de petites plaques pour les porter au cou, elles ſont un ſpécifique merveilleux contre la ſciatique, le rhumatiſme & la crampe (69).

Uſage qu'on en fait.

Les oreilles du Cheval marin ſont petites en comparaiſon de ſa tête. Elles ſont pointues. Il les dreſſe comme le Cheval, lorſqu'il entend quelque bruit. Son henniſſement eſt le même auſſi que celui du Cheval, mais ſi fort & ſi aigu qu'il ſe fait entendre de fort loin. Il a la vûe perçante, les yeux grands, à fleur de tête, & bien taillés. Ils paroiſſent rouges & enflammés lorſqu'il eſt en colere. Alors ſes regards ſont terribles; &, quoiqu'il ne ſoit pas naturellement porté à nuire, s'il eſt attaqué, bleſſé, ou qu'étant pourſuivi de près il ne puiſſe ſe ſauver dans l'eau, il ſe tourne furieuſement contre ceux qui l'attaquent. Cependant comme il n'a point de cornes, ni d'autres armes que ſes pieds & les dents, ſa fureur eſt peu dangereuſe; ou du moins il n'eſt pas difficile de l'éviter en s'écartant. Son cou, qui eſt fort court, ſe dépouille de ſon poil à meſure qu'il avance en âge. Il a beaucoup de force dans cette partie & dans les reins. Un célébre Voyageur raconte qu'une vague ayant jetté & laiſſé à ſec, ſur le dos d'un Cheval marin, une Barque Hollandoiſe, chargée de quatorze tonneaux de vin, ſans compter les gens de l'Equipage, cet animal attendit patiemment le retour des flots qui vinrent le délivrer de ſon fardeau, & ne fit pas connoître par le moindre mouvement qu'il en fût fatigué (70).

Les Chevaux marins ne ſont pas dangereux.

Il a les jambes groſſes & charnues, le pied d'une grandeur médiocre, le ſabot comme celui du Bœuf; mais ſes paturons n'étant point aſſez forts pour ſoutenir le poids de ſon corps, la nature a pris ſoin de ſuppléer à ce défaut, en plaçant au-deſſus deux petites cornes ſur leſquelles il ſe ſoutient dans ſa

(66) Jobſon dit, de la taille d'un Cheval de ſervice, & la tête comme celle du Taureau, p. 20.

(67) Elles lui ſervent à ſouffler de l'eau comme la Baleine, *ibid*.

(68) Afrique Occidentale, Vol. V. p. 261.

(69) *Ibid*, p. 278.

(70) Les Auteurs du Recueil ne diſent pas d'où ce trait eſt tiré.

marche

marche ; de sorte qu'il laisse sur (71) la terre les vestiges de quatre pointes. Plusieurs Ecrivains en ont pris droit de le représenter armé de griffes, comme le Crocodile. Il marche assez vîte, sur-tout dans un terrain uni ; mais il avance beaucoup moins qu'un Cheval ordinaire, ou même qu'un Négre un peu léger à la course, comme les Négres le sont presque tous. Aussi ne manquent-ils jamais de hardiesse pour l'attaquer, sur-tout lorsqu'ils peuvent le surprendre à quelque distance de la Riviere, & couper son passage ; car il cherche toujours à s'échapper plutôt qu'à se défendre. S'il regagne le bord de la Riviere, il plonge aussi-tôt jusqu'au fond. Ensuite reparoissant sur l'eau, il secoue les oreilles, il promene ses yeux sur ceux qui l'ont insulté, il (72) hennit, & se replonge. Il est plus robuste & plus dangereux sur la terre que dans l'eau ; mais il nage plus légerement qu'il ne marche. Les lieux qu'il fréquente sont les côtes & sur-tout les rivieres (73), parce qu'il aime beaucoup l'eau fraîche, & qu'il se plaît à monter sur les rives, pour se reposer dans les prairies & dans les champs (74) cultivés. Mais on le voit rarement en haute mer.

HISTOIRE NATURELLE. Erreur des Ecrivains qui lui ont donné des griffes.

La peau du Cheval marin est si dure, particuliérement sur le dos, au cou, & sur l'extérieur des cuisses & des fesses, que les fléches, la zagaye, & les balles mêmes n'y font aucune impression. Les Négres & les Portugais s'en servent pour faire des boucliers. Mais entre les cuisses & sous le ventre, elle est beaucoup plus douce, & c'est vers ces parties que les Chasseurs tâchent de le blesser. On ne le tue point aisément. Les Européens cherchent à lui casser les jambes, avec des balles ramées ; & lorsqu'il est une fois tombé, la difficulté n'est pas grande à l'achever. Mais quoique les Négres ayent la hardiesse d'attaquer le Requin & le Crocodile à coups de zagayes & de couteaux, ils en ont moins contre le Cheval marin, s'ils ne trouvent l'occasion de surprendre avec beaucoup d'avantage. Lorsqu'il est insulté dans l'eau, soit qu'il dorme au fond de la Riviere, ou qu'il se leve pour hennir, ou qu'il nage sur la surface, il se jette furieusement sur ses ennemis, & quelquefois il emporte, avec les dents, des planches de la meilleure Barque. Mais ce qui est encore plus dangereux, c'est que la prenant par le bas, il la fait quelquefois couler à fond. On en trouve quantité d'exemples dans les Voyageurs (75).

Peau du Cheval marin.

Cet animal est dangereux sur les Rivieres.

En 1731, un Facteur de la Compagnie d'Angleterre, nommé *Galand*, & le contre-Maître d'un Vaisseau Anglois furent malheureusement (76) noyés dans la Gambra, par un accident de cette nature. Sur la Riviere du Sénegal, un de ces animaux ayant été blessé d'un coup de balle, & ne pouvant gagner le côté de la Barque d'où le coup étoit parti, la frappa d'un coup de pied si furieux, qu'il brisa une plance d'un pouce & demi d'épaisseur, & fit une voie d'eau qui faillit de faire périr la Barque (77). Celle de Jobson, fut frappée trois fois par des Chevaux marins, dans ses différentes naviga-

Exemples.

(71) Jobson dit que son sabot est divisé en cinq griffes, *ubi sup.* p. 20.

(72) Labat dit hardiment qu'on entend ses hennissemens d'une lieue.

(73) Barbot dit qu'ils aiment les lieux marécageux, p. 73.

(74) Afrique Occidentale, Vol. V. p. 264.

(75) *Ibid.* p. 269 & 274.

(76) Voyez ci dessus, Chap. XII.

(77) Labat, *ubi sup.* dit qu'il renverse souvent les Barques, mais sans nuire aux hommes.

HISTOIRE NATURELLE.

tions ſur la Gambra. Un de ces animaux la perça d'un coup de dent, juſqu'à faire une voie d'eau fort dangereuſe. On ne put l'éloigner pendant la nuit que par la lumiere d'une chandelle, qu'on mit ſur un morceau de bois, & qu'on abandonna au cours de l'eau. Le même Auteur trouva les Chevaux marins encore plus féroces, lorſqu'ayant des petits ils les portent ſur le dos en nageant. Il obſerve que le Cheval marin s'accorde fort bien avec le Crocodile, & qu'on les voit nager tranquillement l'un à côté de l'autre (78).

Il eſt plus ſouvent ſur terre que dans l'eau.

Cet animal eſt plus ſouvent ſur la terre que dans l'eau. On prétend que ne pouvant demeurer plus de trois quarts d'heure au fond de la Riviere, il remonte pour humer l'air, après quoi il replonge, & demeure tranquille pendant le même tems. Il lui arrive ſouvent d'aller dormir entre les roſeaux, dans les marais voiſins de la Riviere. Ses ronflemens le trahiſſent. Les Chaſſeurs le ſurprennent & le tuent facilement dans cette ſituation, mais ils ne peuvent s'approcher trop doucement, car il a l'oreille ſi tendre qu'il s'éveille au moindre bruit; & lorſqu'il eſt allarmé, ſon premier mouvement le conduit à la Riviere. Il ſeroit inutile d'employer des filets pour le prendre; d'un coup de dent, il briſeroit toutes les cordes. Lorſque les Pêcheurs le voyent approcher de leurs filets, ils lui jettent quelque poiſſon dont il ſe ſaiſit; & la ſatisfaction (79) qu'il reſſent de cette petite proie, le fait tourner d'un autre côté.

Sa nourriture.

Outre le poiſſon, qui eſt ſa principale nourriture, il paît l'herbe, il aime paſſionnément le riz, le mais, & les légumes qu'il trouve dans les Plantations des Négres. Comme il a l'eſtomach vigoureux, & qu'il mange beaucoup, il cauſe en peu de tems beaucoup de ravage. Les Négres ſont ſouvent obligés d'allumer des feux (80) pendant la nuit, pour éloigner les Eléphans & les Chevaux marins de leurs champs.

La chair même des bêtes ne déplaît point au Cheval marin, lorſqu'il en trouve à dévorer; mais, lent & maſſif comme il eſt, on ne doit pas craindre qu'il prenne beaucoup d'animaux à la courſe. Les Négres ſont perſuadés qu'il dévore les femmes & les enfans, lorſqu'il les trouve endormis ſur le bord des Rivieres. Ils prétendent auſſi qu'il a beaucoup plus d'averſion pour les Blancs que pour les Négres.

Combien il porte de petits.

La femelle ſe délivre de ſes petits à terre, les nourrit de ſon lait, & marche derriere eux pour les défendre. Elle en porte quatre à la fois; de ſorte qu'en ne lui ſuppoſant qu'une portée tous les ans, ces animaux, qui ſont en ſi grand nombre, doivent multiplier à l'infini. Auſſi s'en voit-il, dans quelques Rivieres, des troupeaux de trois ou quatre cens. Ils ne ſont pas ſi nombreux dans celle du Sénegal (81).

Les Peuples d'Angola, de Congo, & des Côtes orientales d'Afrique, regardent le Cheval marin comme une eſpece de divinité; mais ils ne font pas ſcrupule de le manger. Les Portugais établis ſur toutes les Rivie-

(78) On allume auſſi une lanterne à l'arriere.

(79) Afrique Occidentale, *ubi ſup.* p. 270.

(80) Jannequin s'eſt perſuadé mal à propos que ces animaux aiment le feu, & courent après la lumiere plutôt qu'ils ne la fuyent. Delà vient l'erreur où il eſt tombé ſur la maniere de les tuer. Voyez ci-deſſus ſa Relation au Tome II.

(81) Labat, *ubi ſup.* p. 272.

res de la Côte ne sont pas moins passionnés que les Négres pour la chair de cet animal. Elle est grasse, & de fort bonne qualité; mais les Européens lui trouvent le goût rance & l'odeur désagréable. Ils l'estiment moins bouillie, que rôtie ou étuvée. Une poitrine de Veau marin rôtie ne le cede guéres à celle du Veau. La chair des jeunes est excellente.

HISTOIRE NATURELLE.

Qualité de sa chair.

Quoique cet animal appartienne plus à la terre qu'à la mer, les Portugais le traitent de poisson. Un Auteur Protestant les accuse de se faire volontairement illusion, pour acquérir le droit d'en manger les jours de jeûne & dans le tems du Carême (82).

Remede que la nature lui apprend contre l'apoplexie.

La graisse ordinaire du Cheval marin, & l'abondance extraordinaire de son sang, le rendent fort sujet à l'apoplexie. Mais la nature lui en apprend le remède. Il se saigne lui-même, en se frottant contre un angle de quelque roc; & lorsqu'il s'est (83) tiré assez de sang, il se couche dans la fange pour fermer sa blessure.

On le nomme Malley.

Moore dit que les Chevaux marins sont en abondance dans toutes les parties de la Gambra. Les Mandingos leur donnent le nom de *Malleys*. Ils nagent la tête haute, en soufflant de l'eau par les narines, & poussant des hennissemens terribles. Au-dessus de Barrakonda, ils sont en si grand nombre, que leur bruit continuel fait perdre le sommeil. Le Capitaine *Stibbs* avoue qu'il ne put jamais avoir la satisfaction d'en voir un de près. Mais il croit s'être assuré qu'ils vivent d'herbe, par la vûe de leurs excrémens. A l'égard de leurs descriptions, il recommande celle de Pomet, comme la meilleure (84).

Si le Cheval marin est différent du Cheval de Riviere.

Quelques Naturalistes ont mis de la différence entre le Cheval marin & le Cheval de Riviere; d'autres ne trouvent pas cette distinction assez bien fondée pour s'arrêter à leur opinion. Le Maire l'approuve si peu, que l'inégalité même de la grosseur, dans ceux de la Riviere du Sénegal, ne lui paroît point une assez forte raison pour le faire balancer. Il dit que les Chevaux marins qui se trouvent dans cette Riviere, sont de la grosseur d'un Ane & de la forme du Cheval; que leur peau est dure & sans poil; qu'ils vivent également sur terre & dans l'eau, mais qu'ils ne quittent l'eau que pour aller chercher leur pâture. Il ajoûte qu'ils causent beaucoup de désordre dans les champs de riz & de millet, & qu'ils ruinent dix fois plus de grain qu'ils n'en mangent; qu'ils renversent quelquefois les Canots, mais qu'ils ne font jamais de mal aux hommes (85); enfin qu'ils ont deux grandes dents, dont on fait le même usage que de l'ivoire.

Témoignage de Schouten.

Schouten assure que cet animal ressemble plutôt à l'Ours qu'au Cheval; qu'il n'a tiré le nom qu'on lui donne que de son hennissement; qu'il n'a du Cheval que les oreilles, & que suivant d'autres Observateurs il ressemble au Bœuf par le corps, à l'exception seulement des cornes. Il a six dents, dit-il, qui lui servent d'armes, & que les Médecins employent à plusieurs usages. Quelques-unes ont jusqu'à seize pouces de long, & ne pesent pas moins de treize livres. Elles sont si dures, que l'acier en fait sortir des étincelles comme

(82) *Ibid.* p. 278.
(83) *Ibid.* Vol. V. p. 273.
(84) Voyez sa Relation dans les Voyages de Moore, p. 256 & 276.
(85) Le Maire, p. 78.

HISTOIRE NATURELLE.
Vertu d'une dent de Cheval marin.

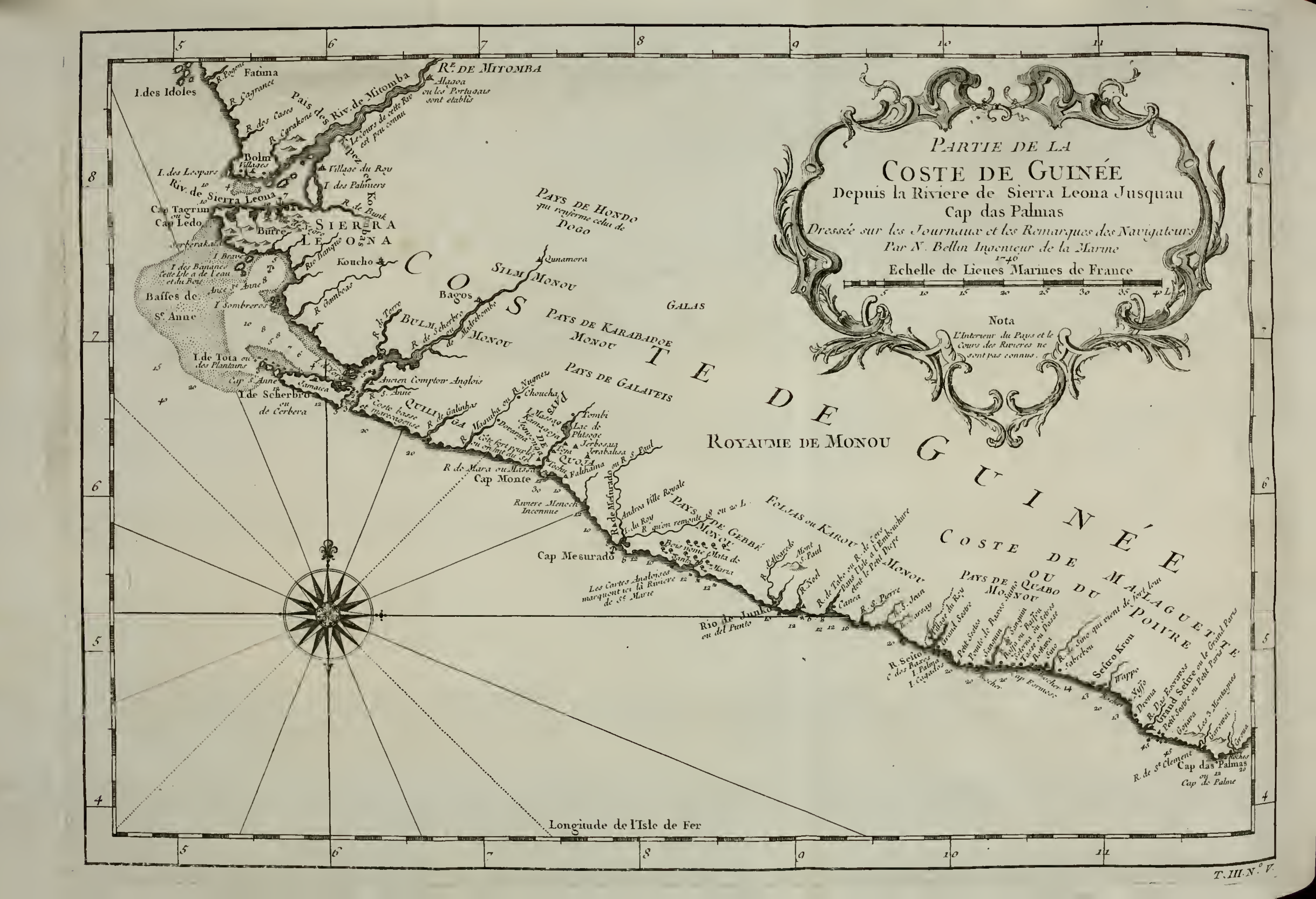
du caillou. On en conserve une, dans l'Hôpital de Goa, à laquelle on attribue des (86) effets merveilleux, comme d'arrêter tout d'un coup le sang dans les hémorragies (87).

D'autres Ecrivains ont confondu mal à propos le Cheval marin avec la *Manatée* ou la Vache de mer. On examinera dans un autre lieu, si le Maire, & ceux qui pensent comme lui, ne se sont pas trompés de même en le confondant avec le Cheval de Riviere.

(86) Barbot (p. 73) dit qu'elle est souveraine pour les hemorroïdes.

(87) Schouten, Voyage aux Indes Orientales; dans la collection des Hollandois, Tom. VI. Part. II. p. 440.





Partie de la
Coste de Guinée
Depuis la Riviere de Sierra Leona Jusquau
Cap das Palmas
Dressée sur les Journaux et les Remarques des Navigateurs
Par N. Bellin Ingenieur de la Marine
1746
Echelle de Lieues Marines de France
Nota
L'Interieur du Pays et le Cours des Rivieres ne sont pas connus.
Coste de Guinée
Royaume de Monou
Coste de Malaguette ou du Poivre
Sierra Leona
Riv. de Sierra Leona
Pays des Riv. de Mitomba
Rᵉ. de Mitomba
I. des Idoles
Fatima
Bolm
I. des Leopars
Cap Tagrim ou Cap Ledo
Burre
Koncho
Baffes de Sᵗ. Anne
I. de Tota ou des Plantains
Cap Sᵗ. Anne
I. de Scherbro ou de Cerbera
Ancien Comptoir Anglois
Bagos
Pays de Hondo qui renferme celui de Dogo
Silm Monou
Bulm
Pays de Karabadoe Monou
Pays de Galaveis
Galas
Quilliga
Pays de Quoja
Cap Monte
Cap Mesurado
Pays de Gebbe Monou
Folias ou Karou Monou
Pays de Quabo ou Monou
Rio de Junko ou del Punto
R. Sestro
Sestro Krou
Grand Sestre
Cap das Palmas ou Cap de Palme
R. de Sᵗ. Clement
Longitude de l'Isle de Fer
T. III. N.° V.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

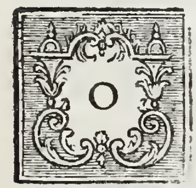
LIVRE HUITIÉME.

VOYAGES EN GUINÉE, A PENIN, ET SUR TOUTE LA CÔTE, DEPUIS SIERRA-LEONA JUSQU'AU CAP DE LOPE-CONSALVO.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage (1) *de Villault, Sieur de Bellefond, aux Côtes de Guinée.*

INTRODUCTION.



ON a vû, dans le premier Tome de ce Recueil, les premieres navigations aux Côtes de Guinée; & dans la Préface générale, les raisons qui ont déterminé l'Auteur Anglois à donner cette préférence aux Ecrivains de sa Nation. Mais la nature même de ces premiers Voyages les rend assez indépendans de l'ordre. La plûpart sont si superficiels, qu'à l'exception de quelques remarques sur la Navigation, sur le Commerce & sur les Côtes, on n'y trouve rien de plus intéressant que le dessein & les préparatifs de l'entreprise. Aussi l'Auteur ne les a-t-il conservés que par un sentiment de respect pour leur origine, sans les faire même servir au plan de ses Réductions. Les Voyages suivans portent un autre caractere. Ils regardent les mêmes Pays, dans un tems où l'avidité de s'enrichir commençoit à s'accorder avec le goût

Différence entre les Relations suivantes & celles du premier Volume.

(1) Le Titre est, Relation des Côtes d'Afrique, qu'on appelle Guinée, avec la Description des Pays, des Mœurs, des Usages, des Productions, &c. & quelques observations historiques, par le sieur Villault, Ecuyer, Sieur de Bellefond, *1666* & *1667* : imprimée à Londres chez Jean Starkey en 1670. L'Ouvrage fut réimprimé la même année, mais sans additions.

INTRODUCTION.

du sçavoir & le desir de l'instruction. Villault, Atkins, Snelgrave, Smith, Loyer, des Marchais, & plusieurs autres Voyageurs qui vont se présenter successivement, paroissent avoir été plus jaloux de la qualité d'Observateurs que de celle de Marchands. On commencera, suivant la méthode de ce Recueil, par les Journaux de leurs Voyages, pour réduire ensuite toutes leurs observations dans un corps, avec celles d'Arthus, de Bosman, & de quelques autres, qui ont écrit fort au long sur la Guinée, mais plutôt en Géographes & en Historiens qu'en Voyageurs.

Qualités de la Relation de Villault.

La Relation de Villault, à laquelle on donne ici le premier rang, est Françoise dans son origine, & doit avoir été bien reçûe du Public, puisque dans le cours d'une seule année, on en vit paroître deux éditions à Londres. Elles sont sans Préface, sans Table des Matieres & sans Figures. On y trouve plusieurs Remarques utiles; mais qui paroissent copiées de celles d'Arthus, sans aucun aveu de cet emprunt. L'Ouvrage est divisé en articles, sous les titres suivans. Départ d'Amsterdam. Description du Cap-Verd. Royaume de Sierra-Léona. Cap de Monte. Cap Mesurado. Rio de Junco. Petit Dieppe. Rio Sestos. Malaguetta, ou Côte de Grain. Côte d'Ivoire. Côte d'Or, & Avantures. Description de cette Côte, Habitans, Manieres & Habits. Caractere & Habits des Femmes. Mariages, & éducation des Enfans. Maisons, Alimens & Liqueurs. Marches, Commerce, Poids & Mesures. Religion. *Fetisses*, Sacrifices, Prêtres, Superstitions & Enterremens. Maladies & Remedes. Danses & Fêtes. Exercices, Métiers, Marchandises & Pêche. Rois du Pays, leur autorité, leur Officiers d'Etat, leurs Femmes & Enfans. Succession, Revenus, Morts, Sépulture & Election. Noblesse du Pays, Armes, & maniere de faire la Paix & la Guerre. Juges & administration de la Justice. Bêtes, Oiseaux & Poissons. Fruits, Herbes & Grains. Or du Pays; d'où il y vient, Ouvrages qu'on en fait. Retour de l'Auteur. Description de l'Isle Saint Thomas.

L'Auteur exhorte les François à reprendre le commerce de Guinée.

Au commencement du premier article, Villault exhorte les François à renouveller leur Commerce dans la Guinée, & leur reproche d'avoir laissé prendre trop d'ascendant sur leur courage à certains préjugés qui leur font croire ce climat pernicieux. Il a, dit-il, observé avec beaucoup de regret, que les Anglois, les Hollandois & les Danois, par leur adresse à décrier l'air du Pays, ont presque persuadé aux François d'abandonner une Côte qui a sept cens lieues d'étendue, depuis le Cap-Verd jusqu'au Cap Lope-Consalvo, & leur ont fait perdre le goût d'un Commerce, dont ils tirent eux-mêmes des profits considérables. Il en prend occasion de demander quel François peut être assez insensible, pour voir sans douleur au long de cette Côte, un grand nombre de Bayes que les Habitans nomment encore *Bayes de France*, telles que le *Petit Paris*, le *Petit Dieppe* & plusieurs autres, entiérement abandonnées par les Négocians de France ?

Raisons qu'il en apporte.

Il confesse que sous le régne de Henri IV. les guerres civiles ayant empêché les François de renforcer leurs garnisons dans cette contrée, ils y perdirent des Etablissemens, dont ils étoient en possession depuis le tems de Louis XI. Les Portugais leur enleverent toutes leurs possessions sur la Côte d'or; & pour assurer leurs Conquêtes, ils bâtirent un Château sous le nom de Saint George del Mina. Mais entre plusieurs preuves qui ne peuvent laisser

aucun doute des anciens droits de la France, Villault parle d'une belle Eglise qui subsiste encore avec les armes & les monumens de la Nation ; sans compter, dit-il, qu'aujourd'hui même, la principale batterie du côté de la mer, porte encore, entre les Habitans, le nom de Batterie de France. Il est certain d'ailleurs que les François étoient autrefois maîtres d'Akra, de Cormentin, du Cap-Corse, & de Takoray. C'est dans la derniere de ces Places que les Suédois éleverent un Fort sur les ruines de celui des François ; mais les guerres de la Suede l'ont empêchée de s'y soutenir. D'un autre côté les Hollandois ont empiété aussi sur l'Etablissement de la France à Commendo, qui n'est qu'à deux lieues de Mina. L'Auteur dans son Voyage y vit encore deux François, qui habitoient une belle maison, & qui étoient si estimés dans le Pays, que les Hollandois ne purent obtenir d'être reçus à Commendo qu'après leur mort. Il reste aux Habitans un fond d'amitié pour les François. Leurs Tambours battent encore une marche de France.

INTRODUCTION.

Il répond aux objections.

L'air du Pays, suivant Villault, n'est dangereux que pendant trois mois de l'année. Il l'est ensuite si peu, qu'avec le moindre soin on y peut vivre en aussi bonne santé qu'en France, & peut-être avec moins de maladies ; car l'Europe en a plusieurs qui ne sont pas connues en Guinée. Villault conclut que la mauvaise réputation du climat n'est qu'une invention des Hollandois, pour éloigner les Vaisseaux de France d'une Côte, dont ils voudroient se réserver tout le Commerce, après en avoir reconnu les avantages. Il n'est pas vraisemblable, dit-il, qu'une Nation aussi intéressée que les Hollandois, eut voulu s'engager dans une guerre contre les Anglois, à l'occasion du Fort de Cormantin dont ils s'étoient emparés, si elle ne tiroit du Commerce de cette Côte des profits considérables. Elle pousse si loin la jalousie, qu'elle n'auroit pas même admis les Anglois & les Danois à la participation de ses avantages, si elle n'y avoit été forcée par les Habitans. Villault ajoûte que la conduite de Valbenborgh, Général Hollandois de Mina, dans un tems où la Hollande étoit en paix avec la France, marque assez que les François ne doivent rien attendre de généreux ni d'humain de cette Nation, lorsqu'elle est poussée par le motif de l'intérêt.

Confirmation de ses idées.

Le soin même que les autres Nations apportent à fermer aux François les Ports de la Guinée, paroît une preuve incontestable aux yeux de Villault, qu'ils sont regrettés dans le Pays, & qu'ils ont plus de conformité avec le caractere & l'humeur des Habitans. S'ils y reparoissoient, dit-il, ils seroient bien-tôt en possession de tous les avantages du Commerce. Quelle vaste quantité d'Ivoire & de Poudre d'or n'en apporteroient-ils pas tous les ans ; sans compter l'utilité qu'ils tireroient du Commerce des Esclaves pour leurs Colonies d'Amérique ? Il conclut que rien ne devroit être capable de les arrêter ; d'autant plus qu'après avoir une fois passé les Canaries, les vents ne cessent plus d'être favorables, & que l'ancrage est si bon sur toute la Côte, qu'un ancre de neuf ou dix pouces, suffit pour la sûreté d'un Bâtiment de quatre cens tonneaux.

§. I.

Départ de l'Auteur, & son Journal jusqu'au Cap de Monte.

VILLAULT. *1666.*

Emploi de l'Auteur dans son voyage.

LA Compagnie Françoise des Indes Occidentales ayant fait équipper en Hollande, pour son propre service, un Bâtiment de quatre cens tonneaux, nommé l'Europe, *Villault* s'y procura l'office de Contrôleur. Il partit de Paris le jour de saint Mathieu *1666*. Etant arrivé à Amsterdam le 13 de Septembre, il y passa deux mois, tandis qu'on achevoit de freter le Vaisseau. Enfin l'onze de Novembre il se rendit au Texel avec le Capitaine, qui se nommoit *Williamburg*, avec *Matthews*, Secretaire du Vaisseau, & deux Marchands nommés *Vantesk* & *Vanderberg*. Le jour suivant, ils monterent à bord; & le 13 ils mirent à la voile. Mais en passant devant le Fort du Texel, qu'ils saluerent de trois coups de canon, ils prirent le parti d'arborer Pavillon d'Ostende, parce qu'ils craignoient d'être arrêtés en vertu d'un nouveau Réglement des Etats Généraux, qui défendoit aux Vaisseaux de Hollande de servir les Etrangers sur cette Côte. Ils passerent le Canal de la Manche à la faveur d'un brouillard qui les déroba aux Anglois. La guerre qu'ils avoient alors avec la Hollande faisoit appréhender leur rencontre. On eut le vent favorable jusqu'à la hauteur de quelques Isles, qui sont à vingt lieues de la Riviere de Lisbonne. Mais, par une erreur du Pilote, on manqua l'Isle de Madere, où l'on s'étoit proposé de relâcher, & l'on tomba sur la Côte de Barbarie, au Golfe de Santa-Cruz, près du Cap Guer. Ensuite prenant entre les Canaries & le Cap Bojador, on passa le Tropique du Cancer le 10 de Décembre. Le 12, après avoir passé le Cap Blanco, on s'approcha de la Côte, au dix-huitiéme degré de latitude du Nord. On la suivit jusqu'au seiziéme, au long d'une côte basse & sabloneuse. Le 14, au Soleil levant, on fut arrêté par un calme à l'embouchure du Sénegal. Le 15, on découvrit les *Mammelles* du Cap-Verd; & le jour d'après, on doubla le Cap, dans le dessein de relâcher à (2) *Rufisco*, Ville de la Côte, à six lieues du Cap (3).

Route du Vaisseau jusqu'au Cap-Verd.

Cap Verd & ses agrémens.

Le Cap-Verd tire son nom de sa verdure, qui le rend un des plus agréables lieux du monde. Du côté du Nord il est montagneux, mais revêtu d'arbres toujours verds. Sa pointe orientale est un roc escarpé & pointu vers la mer, qui en arrose doucement le pied, parce qu'elle a perdu toute sa force contre plusieurs rochers dont il est environné, & qui ne se font point appercevoir. Ces deux pointes, s'avançant comme deux montagnes, forment entr'elles une terrasse verte, dont la perspective est admirable. Elle n'est pas moins belle du côté du Sud. La terre y est basse; mais les arbres y sont plantés si reguliérement, qu'ils paroissent avoir été rangés au cordeau.

Isle de Gorée, alors possedée par les Hollandois.

On s'avança, trois lieues plus loin, jusqu'à l'Isle de Gorée, qui étoit alors entre les mains des Hollandois. Ils avoient un Fort sur la montagne, à la pointe de l'Ouest. Aussi-tôt qu'on eut salué la Colonie de Hollande, on vit

(2) L'Auteur nomme cette Ville de son véritable nom, qui est *Rio-Fresco*. Mais comme la corruption en a fait Rufisco, & que nous l'avons toujours suivie, nous nous y conformons encore.

(3) L'Auteur parle ici du Batême de mer, que nous avons déja représenté plusieurs fois.

paroître

paroître une Barque, que le Gouverneur envoyoit pour reconnoître le Vaisseau. L'Officier parloit fort bien la Langue Françoise. Il vanta son Isle, comme le plus beau lieu de l'Univers & le plus favorable au Commerce. Il représenta le Cap-Verd comme un Pays amusant par la quantité de gibier dont il est rempli; Perdrix, Liévres, Daims, & divers animaux inconnus en Europe, dont la chair est excellente. Après avoir dîné à bord, il retourna dans l'Isle; mais ce ne fut pas sans avoir averti le Capitaine d'éviter la Gambra, où les Anglois avoient un petit Fort, armé de huit canons.

Villault. 1666.

L'Auteur arrive à Rufisco.

On gagna Rufisco, & l'on y jetta l'ancre dans la Baye de France, dont le fond est d'un gravier ferme, & n'a pas plus de six brasses en basse marée. Le Sécretaire du Vaisseau fut envoyé au Gouverneur ou à l'Alkaïde de la Place, avec un présent d'eau-de-vie & de quelques couteaux, pour obtenir des rafraîchissemens & la liberté du Commerce. Cet Officier Négre reçut civilement le Député, & lui fit servir une collation de fruits & de vin du Pays, avec promesse d'envoyer le lendemain des provisions fraîches au Vaisseau, & de faire avertir les Marchands du Canton, particuliérement les Portugais; mais à condition que le Vaisseau ne s'arrêtât pas moins de quinze jours.

Tandis que le Sécretaire étoit au rivage, il vint à bord quantité de Canots, avec du poisson, que les Négres paroissoient charmés d'échanger pour des couteaux & de l'eau-de-vie. L'Alkaïde même eut la politesse d'en envoyer un, mais équippé d'une maniere qui surprit l'Auteur. Les Matelots, dit-il, étoient d'une noirceur surprenante; leur air étoit celui d'une troupe de Mandians, & leur habit une simple petite toile qui leur cachoit le devant du corps & qui laissoit tout le reste nud. Ils demanderent d'où étoit le Vaisseau, & s'il venoit dans le dessein de s'arrêter, ou seulement pour renouveller ses provisions. On leur répondit qu'on ne desiroit actuellement que des provisions, mais qu'on se proposoit de revenir bien-tôt pour s'arrêter. Bon, bon, reprirent les Négres en Langue Françoise; les François valent mieux que toutes les Nations du monde.

Explications de l'Alkaïde & des Négres.

L'Alkaïde se rend à bord.

On fit soigneusement la garde pendant toute la nuit, dans la crainte de quelque surprise. Le 18 au matin, l'Alkaïde, qui se nommoit *Abdensech*, vint à bord dans son Canot, accompagné des principales personnes de la Ville. C'étoit un homme d'environ quarante ans, de belle taille, & fort entendu dans le Commerce. Son habillement étoit une robbe blanche de coton, fermée aux poignets & au cou. Elle lui tomboit jusqu'aux genoux, & les manches en étoient fort larges. Il avoit des hautes-chausses rouges, & pour bonnet, une espece de capuchon. Les gens de sa suite étoient enveloppés dans des mantes de coton, rayé de bleu & de blanc. On les auroit pris pour une troupe d'Egyptiens. L'Alkaïde fit avec les Officiers du Vaisseau une convention qui fut signée. Il leur dit que le Roi du Pays se nommoit le Damel Biram, que le nom de son Royaume étoit Kayor; qu'il faisoit sa résidence à trois journées de chemin dans l'intérieur des terres, & qu'il aimoit les François. L'Alkaïde parloit en perfection l'Anglois, le François & le Hollandois.

Les Officiers du Vaisseau sont trompés par un Bâtiment d'Amsterdam.

Quoique les Négres soient naturellement menteurs, & qu'il y ait peu de confiance à prendre à leurs promesses, l'Alkaïde fit donner avis de l'arrivée du Vaisseau à tous les Marchands du Pays. Mais si l'on trouva de la bonne

VILLAULT. 1666.

foi dans les Négres, on fut trompé par un Bâtiment d'Amsterdam, qui persuada aux François de ne pas se fier à l'Alkaïde, tandis qu'il fit son profit de leur crédulité. Ils se contenterent d'acheter quelques Poules, quelques Chevreaux, &c, & la défiance que les Hollandois leur avoient inspirée, leur fit rappeller tous leurs gens à bord par un coup de canon. Dès la nuit suivante, ils remirent à la voile pour Sierra-Léona, où ils arriverent le 26 de Décembre, sans avoir relâché dans aucun autre lieu. Le lendemain, avec le secours de la marée, ils entrerent dans la Baye de France, qui est la quatriéme après le Cap Ledo, du côté méridional de la Riviere. Ils y jetterent l'ancre sur six brasses, à une portée de mousquet de la Fontaine, dont ils trouverent l'eau excellente. On prit encore le parti de se couvrir sous le Pavillon d'Ostende, pour éviter toutes sortes de différends avec un Vaisseau Anglois qui arrivoit dans une des Isles, & dont le Capitaine y étoit établi dans une fort belle maison, défendue par quatre pieces de canon, sous la protection du Roi du Pays.

Ils députent au Roi de Burre.

Le 27 Décembre, on dépêcha deux Officiers du Bâtiment au Roi de Burré, avec les présens ordinaires, pour obtenir de ce Prince, qui faisoit sa résidence à dix lieues dans la Riviere, la liberté du Commerce, & celle de prendre de l'eau & du bois. En même-tems la Chaloupe fut envoyée au rivage pour commencer d'avance à se procurer ces deux nécessités. L'Auteur descendit, avec l'Ecrivain du Vaisseau & un Domestique.

Attaque des Négres, sous la conduite du Capitaine Thomas.

Pendant son absence, il vint à bord cinq ou six Canots, dans l'un desquels étoit un Capitaine Anglois nommé *John Thomas*, Commandant d'une des petites Isles qui sont dans la Riviere. Il apportoit de l'ivoire à vendre. Le Capitaine du Vaisseau, qui étoit alors le seul Officier à bord, lui fit un accueil civil, mais refusa d'acheter son ivoire, par la seule raison qu'il le trouva trop cher. Thomas en fut si offensé, qu'étant parti brusquement il retourna au rivage, accompagné de quinze ou seize Négres. Villault & l'Ecrivain revenoient dans leur Chaloupe, qu'ils avoient fait charger de leste. Les Travailleurs étoient restés à couper du bois. Thomas qui observa le retour de la Chaloupe, prit la résolution d'attaquer les Travailleurs. Le Capitaine du Vaisseau se défiant de son dessein avoit fait tirer un coup de canon pour avertir ses gens. Mais Villault s'imagina toute autre chose. Il crut que ce signal pouvoit marquer quelque révolte à bord, & se hâta d'y retourner. Heureusement les Travailleurs n'étoient pas sans armes. Ils avoient un mousquet, qui leur servit d'abord à contenir les Négres; & leurs haches firent un si bon effet entre leurs mains, qu'ils n'eurent personne de tué ni de blessé. Le Vaisseau n'ayant pas perdu de tems pour s'avancer à leur secours, il ne resta point aux Négres d'autre ressource que la fuite. Ils demeurerent cachés dans les bois pendant le reste du jour. Mais la nuit suivante, on leur entendit faire beaucoup de bruit aux environs de la Fontaine.

Ils sont repoussés.

On acheve de les dissiper.

Le 29 de Décembre, l'Ecrivain & le Contre-Maître, escortés de vingt Matelots & de plusieurs Valets, retournerent au rivage pour l'eau & le bois. A leur arrivée, les Négres abandonnerent la Fontaine, & regagnerent l'épaisseur des arbres. Cependant ils continuoient encore d'y faire un bruit étrange. Mais les gens du Vaisseau s'en étant approchés à grands pas, tirerent au hazard quelques coups de fusil, qui firent disparoître entiérement leurs ennemis.

Villault. 1666.

Retour des Députés.

Dans le cours de l'après midi, on vit arriver les deux Officiers qui avoient été députés à la Cour du Roi de Burré. Ils avoient employé toute la nuit dans leur voyage, & revenoient accompagnés de plusieurs Canots chargés d'ivoire, que les Négres vendirent à des prix raisonnables. Le jour suivant, on reçut à bord le frere du Roi de Burré. Ce Prince se fit distinguer à son approche par les trompettes qu'il avoit dans son Canot. Il étoit accompagné d'un Portugais que les deux Officiers du Vaisseau avoient vû à la Cour, & qui faisoit toutes les affaires du Roi. On se hâta d'envoyer la Chaloupe au-devant d'eux. Ils entrerent avec un Trompette & un Tambour, au bruit de l'artillerie du Vaisseau.

Visite du frere du Roi.

Le Frere du Roi de Sierra-Léona étoit âgé de cinquante ou soixante ans. Ses cheveux commençoient à blanchir. Mais quoique d'une taille médiocre, il avoit la contenance fort noble. Son habillement ressembloit beaucoup à celui de l'Alkaïde de Rufisco, excepté par la couleur, qui étoit rayée de noir & de bleu. Sa tête étoit couverte d'un bonnet gris. Il portoit un grand baton, sur lequel il s'appuyoit pésamment. Les gens de son cortege étoient vêtus de robes de coton, mais le Portugais avoit les habits de son Pays. Après avoir reconnu que le Prince entendoit fort bien les affaires, on lui fit des plaintes du Capitaine Thomas. Il répondit que cet Anglois étoit un rebelle & un mutin, que le Roi même souhaitoit de voir humilié; & que si les gens du Vaisseau pouvoient s'en saisir, le Pays leur auroit obligation. Le dîner fut servi fort proprement. Ensuite le Prince tira d'une bourse vingt petites pierres, qu'il jetta sur la table, & demanda autant de barres pour les droits du Roi & pour la permission de prendre du bois & de l'eau. Quoique les Négres ne sçachent ni lire ni écrire, ils ont appris des Portugais l'usage de compter par barres *, & ce calcul leur est devenu familier.

Conventions avec ce Prince.

Le Capitaine satisfit le Prince sur toutes ses prétentions. Il lui donna douze barres en fer, quatre en eau-de-vie, deux en chaudrons & deux en chapeaux. Aux droits, il joignit un présent volontaire de deux bouteilles d'eau-de-vie pour le Prince même, & de quelques couteaux pour son cortege. Il célebra le traité par une nouvelle décharge de l'artillerie, & la satisfaction parut mutuelle. Ce Prince étoit fort respecté de ses gens. Il ne paroissoit jamais sans son Trompette & son Tambour. On vit arriver après son départ quantité de Portugais, dont Villault tira des informations sur les usages du Pays.

Etablissement des Anglois dans une Isle de la Riviere.

Les Anglois avoient dans une des Isles qui sont à l'embouchure de la Riviere, un Magazin, dont le Facteur, nommé Abraham, écrivit plusieurs fois au Capitaine pour lui proposer quelque commerce. On lui répondit qu'il pouvoit venir à bord sans crainte. Il y vint le 3 Décembre, dans sa propre Barque, sans autre escorte que trois Négres & trois Blancs, dont l'un étoit Portugais. Le Capitaine le reçut d'abord civilement; mais contre la foi de ses promesses il le fit arrêter après souper, lui & les trois Blancs de sa suite. Le jour suivant, qui étoit le premier de Janvier 1667, il se mit avec trente hommes dans la grande Chaloupe, & prenant un seul canon, il entreprit d'assiéger & de piller le Comptoir Anglois. Cet édifice étoit de brique & de pierre crue. Il étoit défendu par quatre pieces d'artillerie de quatre livres de balle, environné d'un grand nombre de palmiers, & couvert d'un

Le Capitaine arrête leur Facteur.

1667.

Il veut piller leur Comptoir: mais il manque son entreprise.

* On a déja vû la signification de ce terme.

VILLAULT. 1667.

côté par un Village Négre de quinze ou vingt maisons ; de l'autre côté, il avoit une Fontaine.

Les Hollandois s'approchoient de la rive pour débarquer, lorsqu'ils découvrirent un corps de deux cens Négres, qui sembloient disposés à défendre la Maison ; & plus loin, dans les bois, une trouppe encore plus nombreuse. Ils remonterent plus haut, pour gagner l'avantage du vent. Les Négres s'étant imaginé que la Chaloupe Hollandoise avoit dessein de s'avancer jusqu'à Burré, dépêcherent un Canot à Bulom, pour répandre l'allarme. Les Hollandois fondirent sur ce Canot & s'en saisirent, mais ils apprirent des Rameurs qu'il appartenoit au Portugais de la suite d'Abraham. Cependant on faisoit feu de toute l'artillerie du Comptoir, & trois boulets vinrent tomber à dix pas de la Chaloupe. Le Capitaine Hollandois prit le parti de jetter l'ancre hors de la portée du Canon, & d'attendre que la marée favorisât sa retraite. Le tems étoit calme. Une heure après, on vit paroître dans un Canot deux Négres d'une Isle voisine, qui s'approcherent de la Chaloupe à la portée du pistolet, mais qui s'obstinerent à ne pas s'avancer davantage. Le Comptoir tira deux coups, pour les avertir du danger ; & dans leur étonnement, ils se baisserent comme s'ils eussent été menacés de leur propre feu. Les Anglois continuerent de tirer, quoique sans espérance de nuire à la Chaloupe. Mais leur dessein, suivant l'opinion de l'Auteur, étoit de faire connoître aux Négres qu'ils vouloient se rendre les défenseurs du Pays.

Générosité d'un Prince Négre.

Enfin la marée vint faciliter le retour des Hollandois. En arrivant à bord ils y trouverent quelques Portugais & quelques Mores, entre lesquels étoit le Prince *Bombo*, fils du Roi de Bulom, & fort ami d'Abraham. Ce Prince, qui étoit âgé de trente ou quarante ans, & d'une figure assez majestueuse, étoit venu solliciter les Hollandois de rendre la liberté à son ami. Le lendemain, il apporta cent dents, du poids d'environ neuf cens livres, & deux Civettes, qu'il offrit pour la rançon d'Abraham. Il lui fut rendu, lorsque ce prix eut été délivré ; & le Capitaine fit présent au Prince d'un petit baril d'eau-de-vie, d'un rouleau de tabac & d'un Fromage. A son départ, il le salua de trois coups de canon.

Le Vaisseau part de Sierra-Léona.

Le Vaisseau devoit remettre à la voile le 6 de Janvier, mais le tems étant devenu fort calme, on ne put surmonter la marée qui étoit contraire. Le soir du même jour, il vint à bord, dans un Canot, deux Négres, qui se disoient de Bulom. Ils apportoient quelques fruits ; mais comme ils n'avoient pas d'ivoire, le Capitaine les prit pour des espions, & les congedia sur le champ. On leva l'ancre la même nuit, & doublant le Cap de Ledo, on porta au Sud-Est, pour éviter les bancs de Sainte-Anne. Le lendemain, on joignit un Bâtiment Hollandois, qui faisoit la même route, pour se rendre au Cap-Monte, à soixante milles de Sierra-Léona. Le 7 on traversa l'embouchure de la Riviere *Madre Bomba* (4) où les Anglois ont un établissement. Le même jour on eut la vûe de *Rio das Gallinas*, qui tire ce nom d'une si grande abondance de Poules, que les Négres en donnent deux ou trois pour un couteau d'un sou. Les Hollandois y avoient autrefois un Comptoir, & les Habitans firent divers signes pour engager le Vaisseau à s'approcher de leur Côte. Mais le Capitaine allarmé du voisinage des Anglois continua sa course

Madre-Bomba. Rio das Gallinas.

(4) C'est Scherbro.

à l'Eſt, juſqu'au neuf de Janvier, qu'il découvrit le Cap de Monte, à dix lieues, dans un tems fort clair. Cependant le vent ne permit pas de gagner le rivage; & l'on fut obligé vers la nuit, de jetter l'ancre à une demie lieue de la terre, ſur un fond de ſable où l'on trouva douze braſſes après la marée.

Villault. 1667.

Le Cap-Monte a pris ſon nom d'une pointe de terre, qui s'élevant vers la mer forme une montagne ronde, dans un lieu où toutes les Côtes voiſines ſont fort baſſes. On n'apperçoit de la mer ni Village ni la moindre cabane. Mais le 19, en abordant au rivage, on découvrit à quelque diſtance quatre ou cinq maiſons, où les Négres faiſoient du ſel. Ils parurent effrayés à l'arrivée du Vaiſſeau. On apprit d'eux que la réſidence de leur Roi étoit à trois journées dans les terres. Ils offrirent d'y porter avis de l'arrivée du Vaiſſeau, & de faire paroître en peu de jours de l'ivoire ſur le rivage. Le Capitaine crut qu'il ſuffiſoit de tirer deux coups de canon pour le ſignal, & d'allumer des feux à terre. En effet, les Négres de quelques Villages voiſins s'empreſſerent de venir dans leurs Canots, & le jour ſuivant fut employé à faire des échanges à bord.

Le Vaiſſeau arrive au Cap-Monte.

Le 12, Villault ſe rendit à terre, mais avec beaucoup de difficulté. La mer battoit avec tant de violence, que la Chaloupe ayant été laiſſée à ſec à vingt pas, les Matelots furent obligés d'en ſortir & de porter les Officiers ſur leurs épaules. Les Habitans avoient eu la précaution de conſtruire ſur le rivage une grande Halle de branches & de feuillages, pour mettre les marchandiſes à couvert. On commença le Commerce avec eux. Mais tandis qu'on négocioit tranquillement, on entendit un bruit ſubit, qui fut ſuivi d'un grand mouvement parmi les Négres. Villault ſe défiant de quelque trahiſon, fit ſortir ſes gens de la Halle avec leurs armes. Il apprit bien-tôt que c'étoit le Roi, qui venoit lui-même au Marché. Ce Prince étoit précédé d'un Tambour & d'un Trompette, avec quelques Officiers. Ses femmes & ſes filles marchoient à ſes côtés. Après lui venoient ſes Eſclaves, & pluſieurs femmes, qui portoient ſon dîner dans des plats de bois & d'étain qu'elles tenoient levées ſur leur tête. Quatre Eſclaves, qui marchoient près du Roi, le couvroient de larges boucliers. D'autres portoient ſes fléches, ſon arc & ſa zagaye. Villault envoya quelques-uns de ſes gens au-devant du cortege royal, & le ſalua d'une décharge de cinq ou ſix mouſquets. Les Négres de leur côté, ſe diviſerent en deux trouppes, l'une des hommes & l'autre des femmes, pour faire leurs ſauts & leurs danſes, avec des geſtes & des contorſions ridicules. Le Roi prit un dard, & feignit de le lancer vers eux. Ils ſe jetterent à terre, mais ce fut pour ſe relever auſſi-tôt. Ceux qui étoient venus à ſa ſuite commencerent alors à danſer & à chanter à leur tour. Bientôt le Roi prit une fléche, qu'il lança dans l'air. Toute l'aſſemblée courut avec beaucoup d'empreſſement du côté qu'elle étoit partie, & le bonheur de celui qui la prit & qui la rapporta au Roi fit beaucoup de jaloux. Enſuite il feignit encore de vouloir tirer ſur eux. Ils ſe jetterent tous à terre, avec de grandes exclamations. Ce paſſe-tems dura un quart d'heure. Le Roi s'approcha au milieu de cette pompe. C'étoit un vieillard grave & vénérable, qui ſe nommoit Falam Burre. Son habit ne differoit de celui de ſes gens que par la couleur. Il étoit tout-à-fait bleu, au lieu que celui des autres étoit rayé de

Commerce avec les Habitans.

Le Roi vient au marché.

De quelle maniere il y eſt reçu des Négres.

VILLAULT. 1667.

bleu & de blanc. Villault lui rendit tous les respects qu'il crut convenables, & lui fit les présens ordinaires. Ce Prince se retira ensuite dans une autre salle de verdure que ses sujets lui avoient dressée, & voulut que le Marché fut continué sans interruption.

Caresses qu'il fait à Villault, lui & ses femmes.

Villault, après avoir expedié une partie de ses affaires, se rendit à la salle du Roi, & lui fit son compliment en Portugais. Ce bon Prince lui dit qu'il n'avoit pas vû de Blancs depuis quatre ans entiers; & versant des larmes de joie, il l'assura que les François seroient toujours reçus volontiers dans ses Etats; qu'il les trouvoit à la vérité un peu vifs & capricieux, mais honnêtes gens; & que lui & son Pays, qu'il ne croyoit pas méprisables, seroient toujours à leur service. Pendant son dîner Villault prit la liberté de boire à la santé d'une des femmes de son fils, qui lui répondit en François, *Monsieur, je vous remercie.* Elle lui dit ensuite en Portugais que le pere de son mari avoit toujours eu des François à sa Cour, pendant qu'ils avoient des Etablissemens dans le Pays, & qu'elle avoit aisément distingué l'air de Villault & de son Domestique, qu'ils étoient les seuls de cette nation dans la Compagnie.

§. II.

Description du Cap de Monte. Cap Mesurado. Petit Dieppe. Rio de Sestos. Côte de Malaguette, &c.

Beauté extraordinaire & richesse du Pays.

L'AFRIQUE seroit préférable à l'Europe si toutes les parties de cette vaste Région ressembloient aux environs du Cap de Monte. En descendant sur la Côte on a la vûe d'une belle plaine, qui est bordée de toutes parts par des bois toujours verds, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du laurier. Du côté du Sud la perspective est terminée par la montagne du Cap, & du côté du Nord par une vaste forêt, qui couvre de son ombre une petite Isle à l'embouchure de la Riviere. Du côté de l'Est, l'œil se perd dans la vaste étendue des prairies & des plaines, qui sont revêtues d'une verdure admirable, parfumées de l'odeur qui s'en exhale sans cesse, & rafraîchies par un grand nombre de petits ruisseaux qui descendent de l'intérieur du Pays. Le riz, le millet & le maïs, sont ici plus abondans que dans aucune partie de la Guinée. On y voit des oranges, des amandes, des cérises, des melons, des gourdes, & une sorte de prunes semblables aux brignons, quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait de si bon goût. La volaille & le gibier n'y sont pas moins communs; Poules, Pigeons, Canards, Pintades, Chévres, Porcs; enfin l'abondance de tous ces animaux fait qu'au lieu de s'y vendre, ils s'y donnent presque pour rien. Le poisson de mer & de riviere y est si bon, que les Habitans le préferent à la chair de leurs bestiaux. Les tortues y sont excellentes, mais l'écaille n'en est pas estimée.

Il se peuple tout d'un coup.

Quoique Villault n'eut apperçu que cinq ou six cabanes en prenant terre au rivage, dans l'espace de deux jours toute la plaine, à plus d'une lieue de circonference, se trouva couverte de hutes dressées pour les Négocians du Pays. L'ivoire, le riz & les nattes parurent de tous côtés. L'espece en étoit excellente & le prix médiocre. Cependant le Roi promit à Villault que s'il vouloit attendre seulement trois jours, le Marché seroit infiniment plus riche en ivoire, & les Négres en beaucoup plus grand nombre. Ces offres

n'empêcherent point qu'on ne levât l'ancre le 13 pour gagner le Cap Mesurado. Le jour suivant, on jetta l'ancre à trois lieues du rivage, dans l'opinion que la terre étoit plus proche. On tira deux coups de canon pour avertir les gens du Pays. Mais le jour suivant, qui étoit le 15, on reconnut l'erreur, & le tems étant fort calme, on fur obligé de demeurer à l'ancre jusqu'à midi. Dans cet intervalle, il parut un Canot conduit par deux Négres, qui inviterent les Officiers du Vaisseau à s'approcher, mais qui ne voulurent monter à bord qu'après leur avoir vû tourner la voile vers le rivage. Ils s'excuserent sur le doute où ils étoient de l'amitié des Blancs, parce que depuis un an ils n'en avoient pas vû sur leur Côte.

Villault. 1667.

Riviere de Duro.

Le Capitaine leur fit quelques petits présens, & mouilla l'ancre sur six brasses, à une demie lieue du rivage, près d'une petite Riviere nommée *Duro*, au pied même du Cap. Comme la Riviere de Duro n'a tiré son nom que du caractere des Habitans, il fit mettre un canon dans la Chaloupe, pour leur servir de frein. Cette Riviere est si petite, qu'elle ne peut recevoir que des Canots.

Villault traite avec le Chef des Négres.

En arrivant au rivage, Villault trouva que les Habitans y avoient dressé une hute, pour mettre les marchandises à couvert. Leur Capitaine, ou leur Prince, étoit à fumer sous un arbre, avec quelques Négres qui paroissoient former sa garde ou son cortege. Villault lui présenta deux bouteilles d'eau-de-vie, qui furent avallées presqu'à l'instant. Il fut conduit ensuite dans une maison, pour y passer la nuit. Le Chef étoit un homme d'une taille puissante, & d'une physionomie severe. Il étoit vêtu comme l'Alkaïde de Rufisco, excepté que sa robbe étoit rouge, & son bonnet de la même couleur. Il avoit pour escorte cinquante ou soixante Négres, tous armés de grands dards, d'arcs, de fléches & d'épées, avec quelques femmes, qu'il renvoya dans les bois. Ayant remarqué le canon de la Chaloupe, il demanda aux Officiers s'ils venoient en qualité d'amis ou d'ennemis; mais comme ses propres gens étoient armés, il sentit que c'étoit une juste excuse pour des Etrangers. Aussi promit-il de faire apporter des marchandises au rivage.

Quelques-unes de ses femmes s'approcherent des Hollandois avec leurs enfans, & l'on ne put se dispenser de leur faire quelques présens. Cependant le Chef mit son ivoire à si haut prix qu'il parut impossible de s'accorder. Tous les Négres qui se présenterent pour le Commerce parloient la langue Portugaise, & n'étoient pas mal vêtus.

Il lui promet en badinant de demeurer avec lui. Effet de cette promesse.

Le Chef demanda pendant son dîner s'il y avoit quelqu'un du Vaisseau qui voulût demeurer avec lui. Villault répondit hardiment qu'il y consentoit volontiers. Alors le Chef lui prit la main, la mit dans celle de sa fille, & lui dit qu'il la lui donnoit pour épouse. L'amitié étant devenue fort étroite après ce Traité, il présenta Villault aux autres Négres, qui le traiterent d'ami & de parent. Ils lui promirent de lui donner des Esclaves, & le plaçant au milieu de leur troupe ils lui firent boire du vin de Palmier. Villault observa qu'un de leurs Chefs répandit du vin par terre avant que d'en boire. A la curiosité qu'il marqua d'en sçavoir la raison, le Négre répondit, que si son pere, qui étoit mort, avoit soif, il viendroit se désalterer dans ce lieu. Il vit aussi parmi eux quelques Prêtres, qu'ils traitoient avec beaucoup de respect, & qu'ils écoutoient comme des oracles. Leurs habits ressembloient à ceux qu'il vit ensuite à la Côte d'or. Tandis qu'il les observoit, le principal

VILLAULT. 1667.

Chef, qui remarqua son attention, lui dit qu'il y avoit entr'eux un grand Prophéte, & que s'il avoit perdu quelque chose cet homme le lui feroit retrouver. Toute la Nation respecte beaucoup les (5) Fetiches. Le principal Commerce du Pays est en ivoire, & en riz, qui est d'un goût fort agréable. Les Anglois avoient un Magazin de l'autre côté du Cap, & s'étoient acquis tant de considération dans le Pays, que si les Hollandois avoient à se plaindre d'y être mal reçus, c'est parce qu'ils étoient leurs ennemis.

La crainte fait partir les Hollandois.

En retournant à bord, ils promirent de revenir le lendemain au rivage; mais ayant remarqué qu'une partie de l'ivoire qu'on avoit d'abord présenté ne paroissoit plus, ils commencerent à former quelques soupçons. En effet, les Anglois cherchoient à les amuser par des espérances de commerce, pour se donner le tems de rassembler leurs forces. Le Capitaine Hollandois en demeura si persuadé, que sans écouter les plaintes d'un de ses Officiers, qui avoit laissé un anneau d'or au Chef Négre pour gage de son retour, il fit lever l'ancre la nuit suivante, & mettre à la voile pour Rio Sestos.

Après avoir passé le Cap, on découvrit des feux au long du rivage. C'étoient autant d'invitations que les Habitans faisoient au Vaisseau, pour l'engager au Commerce. Le lendemain à dix heures, on mouilla directement à l'opposite d'un de ces feux, sur la Côte de Rio Junco, & l'on tira aussi-tôt deux coups de canon. Comme il ne parut aucun Canot, on fit avancer la Chaloupe avec quelques marchandises; mais la violence des flots ne lui permit pas d'aborder au rivage. On fit alors divers signes aux Négres: quelques-uns firent la moitié de l'espace à la nage; mais ils retournoient aussi-tôt, comme si la crainte les eut arrêtés. Enfin, trois des plus hardis se hazarderent dans un Canot. Ils furent reçus civilement. Trois autres risquerent de passer à la nage, & furent encore mieux traités. On leur fit présent d'une bouteille d'eau-de-vie. On leur montra des chaudrons & d'autres marchandises, qui leur causerent des transports de joie. Ils demanderent de la rassade blanche de la plus grande largeur. Leurs compagnons, qui les observoient du rivage, montroient plusieurs grosses dents d'Eléphans, pour exciter la Chaloupe à s'approcher. Mais les difficultés de l'abordage ne paroissant pas diminuer, on prit le parti de renvoyer les Négres qui étoient à bord & de lever l'ancre.

Autres Négres dont on s'approche, & leur défiance.

Rio-Junco & ses bords.

Rio de Junco est à cinq degrés cinquante minutes de latitude du Nord. L'embouchure de cette Riviere se reconnoît à trois grands arbres, & à trois grandes montagnes qui leur sont opposées dans l'intérieur des terres. Elle n'a pas moins de cinq cens pas de largeur; mais elle est peu profonde. Ses rives sont ornées d'arbres & de fleurs, qui, joint à la lenteur de son cours, forment un Paysage charmant: des deux côtés, le Pays est couvert d'orangers, de citroniers & de palmiers, dans un ordre admirable. La Volaille & le vin de palmier ne manquent jamais aux Habitans. Mais comme il y avoit peu d'apparence de commerce, on continua de faire voile pendant la nuit; & le matin du jour suivant, on arriva devant le Petit-Dieppe.

Petit Dieppe, ancien établissement François.

Cette Ville n'est pas éloignée d'une Riviere, qui forme une fort jolie petite Isle à son embouchure. Elle étoit possedée autrefois par les François; mais ils l'ont abandonnée depuis long-tems. A l'entrée de la Riviere, on trouve plusieurs

(5) On verra ce nom revenir fort souvent avec d'amples explications. Tous les autres termes se trouvent expliqués aussi dans les endroits qui leur sont propres.

plusieurs qui la rendent dangereuse. Les Hollandois découvrirent au long de la Côte un petit Vaisseau, auquel ils donnerent inutilement la chasse. Ils arriverent le 22 de Janvier à Rio Sestos.

Villault. 1667.

Rio Sestos & ses bords.

On assure que Rio Sestos vient de fort loin dans les terres, du côté du Nord & du Nord-Ouest. Il n'a pas moins d'une demie lieue de largeur à son embouchure. Ses rives sont fort agréablement revêtues de grands arbres. Les Anglois y avoient autrefois, à trois lieues de la mer, une Maison dont il ne reste aujourd'hui que les murs. Cette Riviere est navigable l'espace de douze lieues, pour les grandes Barques.

Villault apprit ici de quelques Pêcheurs Négres, que depuis quinze jours on avoit vû passer sur la Côte deux Vaisseaux Flamands, qui alloient à Mina. Ils l'assurerent aussi que leur Pays n'étoit pas sans ivoire, mais que leurs Canots étant trop petits pour les moindres fardeaux, il falloit que les marchandises du Vaisseau fussent transportées au rivage. Le Capitaine consentit à mouiller sur six brasses à une demie lieue de la terre, & quelques Officiers se mirent dans la Chaloupe avec diverses marchandises. Ils remonterent l'espace de trois lieues dans la Riviere, jusqu'à la premiere habitation, où le Roi, qui faisoit sa demeure plus loin, vint exprès pour les voir, ou plutôt pour recevoir leurs présens.

Caractere du Roi, sur le témoignage de l'Ecrivain.

L'Ecrivain du Vaisseau fit à son retour le récit de ce qui s'étoit offert à sa curiosité. Le Roi étoit un homme de haute taille, qui avoit l'air fier & sérieux. Il faisoit profession d'aimer beaucoup les Anglois; ce qui ne l'avoit point empêché d'apporter avec lui beaucoup d'ivoire : mais comme il avoit fait depuis peu un commerce avantageux avec les deux Vaisseaux Flamands, il mettoit ses prix si haut qu'il étoit difficile de traiter avec lui. Sa Nation paroissoit beaucoup moins douce que les Négres du Cap Mesurado. La beauté de la Riviere ne diminuoit pas dans les Terres, & ses rives étoient couvertes de petites pierres de la nature du caillou, mais plus dures, dont on tiroit du feu.

Pendant que la Chaloupe étoit à commercer, il étoit venu au Vaisseau douze ou quinze Canots chargés de Brochets de mer, d'une bonté extraordinaire, & de plusieurs autres sortes de poisson.

Pratique singuliere des Négres, & son origine.

Les Négres de cette Côte sont généralement bien faits & robustes. Comme ils portent tous le nom de quelque Saint, Villault voulut être informé de l'origine de cet usage. Quelques verres d'eau-de-vie qu'il distribua lui firent apprendre, qu'au départ de tous les Vaisseaux dont ils avoient reçu quelque bienfait, ils avoient demandé les noms des Officiers & de tous les gens de l'Equipage, pour les faire porter à leurs enfans par un sentiment de reconnoissance. L'Auteur se crut en droit de conclure que ce Peuple n'est point aussi méchant qu'on l'a représenté. Il apprit aussi qu'à la mort d'un Marchand Anglois, le Roi avoit pris possession de son ivoire & de tous ses biens, mais qu'un Vaisseau Anglois étant ensuite arrivé sur la Côte, il avoit restitué volontairement toute la succession au Capitaine. Villault charmé de ce récit donna deux couteaux au Négre qui le lui avoit fait, pour lui témoigner le plaisir qu'il avoit pris à l'entendre. Ce pauvre Afriquain, surpris de cette générosité, lui demanda son nom, & lui promit de le faire porter au premier enfant mâle qu'il auroit de sa femme, qui étoit prête d'accoucher.

VILLAULT. 1667.

Le 23 de Janvier à la pointe du jour, on découvrit une petite flotte d'environ quarante Canots, qui environnerent le Vaisseau dans l'espace d'un quart d'heure. Il s'en détacha un qui apporta quelques dents à bord ; mais il en mit le prix si haut, que l'ayant congédié sans avoir traité on fit voile aussi-tôt vers Rio Sanguin, douze lieues plus loin. Pendant quatre heures on porta au Sud, pour éviter les rocs, qui sont en grand nombre entre les deux Rivieres ; mais on reprit ensuite à l'Est par Nord.

Les François ont fréquenté les premiers cette Côte.

Les noms de plusieurs Bayes & quantité d'autres Monumens de la Nation Françoise, ne peuvent laisser aucun doute que les François n'ayent été les premiers Négocians sur cette Côte. Ce sont les Portugais aujourd'hui qui en tirent tous les avantages, par le moyen de sept ou huit Comptoirs. Les Portugais avoient d'abord succedé aux François ; mais ayant été chassés des Côtes par les Anglois & les Hollandois, ils se retirerent vers l'année 1604 dans l'intérieur du Pays, où se mariant sans distinctions avec les enfans des Négres ils ont produit une race de Mulâtres. L'ascendant que leur posterité n'a pas cessé de conserver sur les Habitans, est devenue fort pernicieux aux découvertes & au commerce. Ces demi-Portugais ferment l'entrée d'une si belle Région à tous les Etrangers, & l'on ne pourroit entreprendre d'en partager avec eux les avantages sans s'exposer aux insultes des Négres. Ils commercent ainsi sans rivaux, depuis le Niger jusqu'au Royaume de Benin (6), c'est-à-dire, l'espace d'environ huit cens lieues.

Portugais mulâtres, & leur origine dans ce Païs.

Leur antiquité parmi les Négres.

Leur autorité sur les Négres a tant de force qu'ils les conduisent à leur gré, sans qu'on les ait jamais vûs se révolter contr'eux, comme il leur est arrivé tant de fois à l'égard des autres Nations de l'Europe. Enfin, les Portugais sont si absolus dans cette grande Contrée, qu'ils se font quelquefois servir à table par les enfans du Roi de Rio Sanguin. Si quelque Blanc d'une autre Nation insulte un de leurs Chefs, il n'y a rien à quoi la vengeance ne soit capable de les porter. Un de ces Portugais se trouvant à Sierra-Léona pour le Commerce, dit à l'Auteur qu'il faisoit tous les ans un voyage au Sénegal, c'est-à-dire à deux cens lieues de son séjour ordinaire, & que si les commodités lui manquoient pour faire ce voyage par eau, il se faisoit porter par des Négres, lui & toutes ses marchandises. Les Mulâtres Portugais ont ordinairement de petites Chapelles près de leurs maisons, & n'épargnent rien pour faire des Proselites à la Religion Chrétienne. Ils leur font porter des Chapelets autour du cou, & prennent ordinairement soin d'eux pendant le reste de leur vie.

Côte de Malaghette, & Places qu'elle renferme.

C'est à Rio Sanguin que commence la Côte de *Malaghette* ou *Manighetta*, pour s'étendre l'espace de soixante lieues, jusqu'au Cap de las Palmas, à trois degrés quarante minutes de latitude du Nord. Elle comprend les Places suivantes : *Rio Sanguin*, *Sertrekrou*, *Brova*, *Basou*, *Zino*, *Krou*, *Krou-Sestre*, *Wapo*, *Batow*, *Grand Sestre*, *Petit Sestre*, & *Goyane*. Le Vaisseau Hollandois parcourut tous ces lieux en dix-neuf jours.

Rio Sanguin se décharge dans la mer au Sud Sud-Est, & peut recevoir une Barque l'espace de douze lieues. Il a sur ses bords une Ville d'environ cent

(6) Villault est ici fort obscur. Il fait couler le Niger vers Benin ; ce qui n'est encore venu à l'esprit de personne. Mais il m'a paru qu'on pouvoit soupçonner quelque erreur d'impression, & qu'on doit lire depuis le Niger, au lieu de par le Niger. J'ai suivi cette idée.

maisons, environnée de grands arbres. Rio Sanguin n'a pas plus de cinq cens pas dans sa plus grande largeur.

Villault. 1667.

Dès la premiere nuit, on vit arriver à bord, dans un Canot, trois Négres, dont l'un étoit frere du Roi. On le retint civilement à bord. Il avoit fait le voyage de Hollande, où il avoit passé trois ans. Il parloit fort bien la langue de ce Pays. Dans les entretiens qu'on eut avec lui, il raconta qu'un Vaisseau Hollandois étant venu sur la Côte, un mois auparavant, pour faire sa provision d'eau & de bois, avoit regagné la haute mer à l'approche d'un Vaisseau Anglois qui faisoit voile vers Rio Sestos. Il décrivit si bien ce Bâtiment, qu'on ne put douter que ce ne fût celui qu'on avoit vû croiser sur les Côtes du Petit-Dieppe. Le Prince Négre ajoûta que les Anglois avoient abandonné depuis quelques années une maison qu'ils avoient à Rio Sanguin, & qu'un petit Vaisseau, qui avoit passé depuis peu de jours, avoit surpris & enlevé douze Mores près de Krou-Sestre.

Prince Négre qui avoit fait le voyage de Hollande.

Le 26 de Janvier, un Canot, escorté de deux autres, amena au Vaisseau le Roi même, avec une suite de dix ou douze Négres. C'étoit un vieillard vénérable, qui avoit les cheveux blancs & la taille fort grosse. Il étoit vêtu d'une robbe bleue. Pendant tout le dîner, il ne voulut boire que de l'eau. Il demeura sur le Vaisseau jusqu'à l'entrée de la nuit, & partit avec son frere, après avoir reçu quelques présens.

Le 3 de Février on alla jetter l'ancre à *Wapo*. Le lendemain au lever du Soleil, on apperçut en mer un Vaisseau qui s'avançoit à pleines voiles. Les Hollandois s'imaginerent d'abord que c'étoit l'Armateur qu'ils avoient déja vû & se préparerent à le recevoir. Mais vers la fin du jour, ils le perdirent entiérement de vûe. Le 5, on alla mouiller à *Batow*, d'où l'on découvrit encore un Bâtiment qui s'approchoit de la rade avec toutes ses voiles. A mesure qu'il s'avançoit, on reconnut qu'il n'étoit pas moins gros que celui de Hollande. Le Capitaine, Villault & tous les Officiers prirent la résolution de l'attaquer. Ils renvoyerent au rivage tous les Négres qui étoient déja venus à bord pour le Commerce, & s'avancerent avec beaucoup de résolution. Les deux Vaisseaux n'étoient plus qu'à une lieue l'un de l'autre, lorsque l'Etranger arbora le Pavillon de Hollande, & fit entendre son cornet. L'Europe présenta le Pavillon de France. Bientôt on reconnut que c'étoit une Fregate d'Amsterdam, de quatre cens tonneaux, & de trente-six pieces de canon, équipée aux frais d'un Négociant particulier, & partie pour la Côte d'*Ardra*, avec une permission de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales.

Rencontre d'un Vaisseau qui disparoît sans être connu.

Autre rencontre & menaces d'un combat.

Le Capitaine de ce Bâtiment, qui se nommoit *Villare*, s'étoit vanté, tandis que l'Europe étoit encore au Texel, de le couler à fond s'il le rencontroit dans sa course. De part & d'autre on s'efforça de gagner le vent. Vers le coucher du Soleil, Villare, qui étoit assez mauvais voilier, voyant l'Europe à deux cens pas avec l'avantage du vent, prit le parti de faire des signes d'amitié, & de s'armer d'une bouteille & d'un verre pour boire à la santé de ceux qu'il avoit crû pouvoir braver. Ils ne firent pas difficulté de lui répondre en bûvant à la sienne; après quoi il continua sa course vers Mina. L'Europe mouilla cette nuit devant le Grand Sestre, où Villault continua son commerce. Il se trouve au Grand Sestre des Ouvriers qui travaillent fort bien en fer. Ils racommoderent pour le Vaisseau les gros cizeaux de mer qui s'ap-

Fin comique du péril.

VILLAULT. 1667.

pellent *Forées*, dont on se sert pour rogner les barres, & les rendirent d'une meilleure trempe.

Côte de Malaghette. Origine de ce nom.

Toutes les Villes de cette Côte sont bâties sur le bord de quelque Riviere dont elles tirent leur nom. Les principales de ces Rivieres sont Rio Sanguin & le Grand Sestre, sur-tout celle-ci, qui vient d'assez loin dans les terres, & qui est assez profonde pour recevoir une Patache. Les Marchands de Dieppe donnoient le nom de Paris à la Ville, par la seule raison que le poivre y est en abondance. La Côte se nomme Malaghette ou Maniguette, à cause du poivre de Rio Sestos, que les François nomment Malaghette. Cette marchandise, qui est la principale du Pays, rapporte plus de profit qu'on ne se l'imagine, sur-tout lorsque le retardement des Flottes de l'Inde la rend plus chere. Le poivre de ce canton est plus fort, & meilleur que le poivre commun, sur-tout le blanc.

Fertilité de cette Côte.

Outre le poivre, cette Côte fournit du riz & du millet, dont les Habitans font leur pain; d'excellens pois, des féves, des citrons, des oranges, & des noix admirables, dont l'écaille est un peu plus épaisse que celle des noix de France. Le vin de Palmier y est excellent. On y trouve aussi des prunes d'un goût extrémement agréable. Les Bœufs, les Vaches, les Chévres, les Porcs & la Volaille y sont à très-bon marché.

Toutes ces Côtes sont bordées d'une infinité de grands arbres. La terre est basse & platte, arrosée d'un grand nombre de ruisseaux & de petits torrens, qui contribuent à rendre l'air fort mal sain. Cependant il y a peu d'Européens qui puissent y faire un long séjour sans essuyer quelque maladie. L'Auteur ne put se procurer d'autres informations sur les propriétés de la Côte de Malaghette, ni sur la Religion & les usages du Pays. Il s'imagine seulement qu'on y peut prendre autant de femmes qu'on est capable d'en nourrir, parce qu'un Négre de Rio Sanguin l'assura que son frere en avoit cinquante, & que lui-même en avoit quinze.

Propriétés du Pays.

Comme les gens du Vaisseau ne comprenoient rien au langage des Habitans, ils furent obligés d'avoir recours aux signes. Ces Négres ont la taille fort belle & les traits du visage assez réguliers. Ils vont nuds pieds & nue tête, sans autre habit qu'une petite piece d'étoffe qui leur couvre le devant du corps. Quoique le climat soit si peu favorable aux Etrangers, les Habitans naturels ont beaucoup de force & de santé. Villault en vit un qui étoit incommodé d'une furieuse hernie, & qui avoit à la tête une blessure qui lui découvroit le crane. Dans cet état, il venoit tous les jours à bord. Il fumoit, il bûvoit, comme s'il n'eut ressenti aucune incommodité.

Confirmation de l'ancien commerce des François sur cette Côte.

Les Marchands de Dieppe ont entretenu long-tems un commerce avantageux sur ces Côtes. Ils y avoient acquis tant d'habilité qu'ils avoient trouvé le moyen de mêler le poivre d'Afrique avec celui des Indes. C'étoit avant qu'il fût devenu fort commun, & que les Portugais eussent découvert l'Isle St Thomas, d'où ils se répandirent dans toutes les parties de la Guinée; de sorte que tout concourt à prouver que les François ont eu dans cette contrée un commerce très-florissant. Ajoûtez que non-seulement le Grand Sestre conserve encore le nom de Paris, mais que si les Habitans ont retenu quelques mots du langage Européen, ils sont clairement de la langue Françoise. Ils appellent le poivre, non *sestos*, comme les Portugais, ni *grain*, comme les Hollandois, mais *Malaghette*, qui est le nom François. Lorsqu'il arrive un Vaisseau

de l'Europe, on les entend crier, *Malaghette tout plein; tout à terre de Malaghette.* A la vérité c'est tout le François qu'ils sçavent encore.

VILLAULT. 1667.

Politesse de la langue des Négres.

Villault remarqua un de leurs usages. A la rencontre de leurs amis d'un autre lieu, ils se prennent l'un l'autre par la partie supérieure du bras, en criant *Toma.* Ensuite s'empoignant l'épaule, ils crient encore une fois Toma. Puis ils se prennent mutuellement les doigts & se les font craquer, comme on l'a déja fait observer à Rio Sestos, en criant, *Ensa Nemate, Ensa Nemate,* c'est-à-dire, suivant l'interprétation d'un More qui parloit la langue Hollandoise; *Mon cher ami,* comment vous portez-vous? Tout ce que j'ai est à votre service, & ma vie même. On voit, conclut l'Auteur, que leur langue n'est pas sans élégance pour ceux qui l'entendent.

L'onze de Février au matin, on partit de Goiane, en portant au Sud-Est, pour doubler le Cap de las Palmas, & se garantir des rocs qui l'environnent. L'Auteur, sans s'assujettir à marquer les distances, se transporte devant Greva, où l'on jetta l'ancre. C'est la premiere Place de la Côte qui se nomme d'Ivoire.

Cap de Las Palmas.

Le Cap *Palmas* ou *de las Palmas,* doit son nom aux Palmiers qui le couvrent de leur ombre dans toutes les parties qui regardent la mer. Il s'éleve en plusieurs petites montagnes revêtues de ces arbres, à quatre degrés dix minutes de latitude du Nord. Le nom d'Ivoire qu'on donne à la Côte, vient de la grande quantité de dents d'Eléphans qui s'y vendent. Elle est si surprenante, que la plûpart des Vaisseaux qui touchent au rivage, en allant vers Ardra ou vers Mina, se laissent séduire par l'occasion, & prennent tant d'ivoire qu'ils ne conservent point assez de marchandises de l'Europe pour faire des échanges dans d'autres lieux.

Côte d'Ivoire. Son étendue. Places qu'elle contient.

La Côte d'Ivoire s'étend l'espace de vingt-quatre lieues, depuis le Cap de las Palmas jusqu'à la Riviere d'Asene ou d'Issiny, où commence la Côte d'or. Elle contient les Places suivantes, sur les bords de la mer: *Krova, Tabo, Petit Tabo, Grand Drouin, Tao,* Rio St André, *Tiron, Petit Drouin, Bartrou, Cap la Hou,* Jacques la Hou, *Valloche, & Gammo.* Le Vaisseau Hollandois employa dix-sept jours à visiter tous ces lieux, sans autre accident que celui qu'il ne put éviter à Cap la Hou. Le 26 de Février, étant tranquilles sur leurs ancres, quelques gens de l'Equipage découvrirent un Vaisseau qui s'avançoit vers eux avec toutes ses voiles. Dans l'opinion que ce pouvoit être l'Armateur Anglois, dont on avoit entendu parler à Rio Sanguin, on se hâta d'arborer le Pavillon François. Surquoi l'Armateur commença par lâcher sa bordée & présenta aussi-tôt Pavillon Hollandois. L'Europe répondit d'une volée de canon. Mais lorsqu'on doutoit encore à quoi ce prélude alloit aboutir, on vit partir la Chaloupe de l'Armateur, qui s'approcha fort près de l'Europe. L'Officier qui la commandoit n'eut pas de peine à reconnoître que la plus grande partie de l'Equipage étoit composé de Hollandois, & dans cette supposition, il ne devoit pas faire difficulté de venir à bord. Cependant il prit le parti de se retirer. Peu de tems après, on vit venir dans la même Chaloupe le Lieutenant du Vaisseau, qui s'avança jusqu'aux échelles, & qui monta sans témoigner aucune défiance. Il fut reçu civilement. On apprit de lui que son Vaisseau étoit de Bretagne, quoique commandé par un Capitaine Zelandois. L'Equipage étoit composé de cent hommes, l'artillerie de huit

Rencontre d'un Armateur François.

VILLAULT. 1667.

pieces, & le Bâtiment étoit du port d'environ cent tonneaux. Comme il avoit l'air d'une Pinace & le mouvement fort léger, il fit le tour du Vaisseau tambour battant, rrompettes sonnantes, avec d'autres démonstrations de joie. Le Lieutenant ne fut pas moins de deux heures à bord. Il raconta qu'ils avoient été séparés par un orage, de vingt-six autres Armateurs, avec lesquels ils étoient venus en Afrique; qu'ayant relâché à Sierra-Léona, ils avoient trouvé le petit Bâtiment que l'Europe y avoit laissé; qu'il se plaignoit beaucoup du Facteur Abraham & du Capitaine Thomas, qui avec le secours des Portugais s'étoient saisis de sa Chaloupe & de neuf de ses Matelots; que pour en tirer satisfaction, il avoit attaqué la maison des Anglois à coups de canon, & tué plusieurs Négres qui s'étoient présentés pour la défendre; mais que cette vigueur n'ayant pû lui faire restituer ses gens, qui avoient été emmenés dans les bois, il avoit été forcé de donner pour leur rançon trente quintaux d'ivoire. Le Lieutenant retourna sur son bord, après avoir accepté une légere collation.

Ce qu'on apprend des Officiers.

Vers minuit, le Capitaine Zelandois vint sur l'Europe & demeura jusqu'au jour à boire avec les Officiers. Il leur dit que les Négres qui étoient près de leur Vaisseau lorsqu'ils avoient levé l'ancre pour aller à sa rencontre, l'avoient averti que s'il étoit Anglois il devoit courir les hazards d'un combat, mais que s'il étoit Hollandois il étoit en sûreté; après quoi ils s'étoient remis dans leurs Canots pour attendre l'évenement, avec l'espérance d'avoir part au butin, si l'un des deux Vaisseaux étoit coulé à fond. Au départ du Zelandois, on lui fit présent de deux barils de poudre, de quatre barils de balles & d'un fromage. On le salua de trois coups de canon, ausquels il répondit par le même nombre. Il faisoit voile à Mina, d'où il comptoit de se rendre à Ardra, & au Cap Lopez Consalvo, pour gagner de-là les Isles de l'Amerique, s'il ne faisoit aucune prise sur les Côtes d'Afrique. Mais Villault & ses Compagnons, apprirent dans la suite, à St Thomas, qu'on l'avoit vû passer avec quatre cens Négres qu'il avoit enlevés sur deux Vaisseaux, près du Cap Lopez, où il s'étoit arrêté pour faire de l'eau. Le premier s'étoit laissé prendre sans résistance. L'autre avoit été coulé à fond après avoir perdu son mât.

Succès de l'Armateur.

Le même jour, les Négres du Cap la Hou s'appercevant que les deux Vaisseaux étoient en bonne intelligence, retournerent à bord pour finir leurs marchés. Le lendemain on fit voile vers la Côte d'or.

Rio St André.

Le 9 de Février, on jetta l'ancre à l'embouchure de Rio St André, & l'on employa trois jours à renouveller la provision d'eau. On trouve sur la Côte une source très-pure, mais couverte d'un grand arbre, dont les feuilles tombent dans le bassin & rendent pendant quelque tems l'eau fort amere. La provision qu'on en fit dura presque jusqu'à Saint Thomas. On ne remit à la voile que le 26 de Février, & le lendemain au soir on découvrit la Côte d'or, vers laquelle on porta directement. Le 28 on mouilla sur seize brasses près d'Assini, premiere Place de cette Côte. Le Pays est fort bas aux environs. La Ville est située à l'embouchure d'une Riviere du même nom, qui coule assez long-tems au Nord-Ouest entre les montagnes, & qui se jette dans la mer vers le Sud. On s'y arrêta trois jours pour le commerce de la poudre d'or.

Côte d'or. Sa situation.

Le 4 de Mars on passa devant Albiani, Tabo, & d'autres Villes, en con-

tinuant de trouver la terre basse & couverte de bois, mais sans Rivieres. Les Canots, qui venoient à la suite du Vaisseau, n'apportant point d'or & ne donnant aucune espérance d'en trouver, on ne cessa point d'avancer, dans la vûe de doubler avant la nuit le Cap Apollonia. Mais deux Canots qui se présenterent ayant promis de l'or, on prit le parti de mouiller dans le même lieu. En effet, le jour suivant fit trouver une petite quantité de cette précieuse poudre.

VILLAULT. 1667. Albiani. Tabo.

Poudre d'or.

Le Cap Apollonia s'avance assez loin dans la mer, en s'élevant par degrés jusqu'à former une montagne, qui rend la perspective fort agréable. La mer y vient battre avec tant de violence, que l'approche en est fort dangereuse. On leva l'ancre pendant la nuit; mais un calme qui survint ne permit point de gagner *Axim* jusqu'au six de Mars après midi. Axim est un Fort qui appartient aux Hollandois, à douze lieues du Cap Apollonia. On s'y arrêta deux jours; mais s'appercevant que les Hollandois de cette Place empêchoient les Négres de se rendre à bord, on leva l'ancre le 8, & l'on doubla le Cap de Tres Puntas, qui tire son nom de trois montagnes, dont la position forme deux petites Bayes. Le même jour, après midi, on arriva devant Botrou, autre Fort des Hollandois, situé au-delà du Cap, sur une éminence, qui ne laisse pas d'être arrosée d'un ruisseau fort agréable. Après y avoir passé trois jours à faire le commerce dont ont trouva l'occasion, on partit le 11, pour aller jetter l'ancre six lieues plus loin entre *Sakonda* & *Takoray*. Ces deux Places sont situées entre des montagnes, qui sont si près de la Riviere qu'elles semblent se pancher sur ses bords. On reçut ici des Lettres du Gouverneur de Fredericksbourg, proche du Cap-Corse, par lesquelles cet Officier offroit une retraite au Vaisseau dans sa rade, en considération de l'alliance qui subsistoit alors entre la France & le Dannemark. Il faisoit prier aussi le Capitaine de conserver pour lui quelques marchandises.

Cap Apollonia.

Axim, Fort Hollandois.

Fort de Botrou.

Sakonda & Takoray.

Pendant deux jours qu'on passa dans la même situation, Villault eut la curiosité de voir les ruines du Fort François de Takoray. Il étoit situé sur une montagne qui commandoit tout le Pays. Mais les environs sont secs & sans la moindre verdure. La couleur des rocs est rougeâtre.

Ruines d'un Fort François à Takoray.

Le 13, on arriva dans l'espace de deux heures à la rade de Commendo, dont les Habitans ont plus d'affection pour les François que pour toute autre Nation. Le Comptoir que les François y avoient autrefois étoit à l'extrémité de la Ville, du côté du Nord. Il n'y a point de caresses & de témoignages d'affection que les Négres ne fissent éclater en venant à bord. Leur Roi qui tenoit sa Cour quatre lieues plus loin, dans une autre Ville nommée le *Grand Commendo*, envoya aux François de la viande fraîche & d'autres présens, les fit inviter à se rendre dans sa Ville & leur en offrit toutes les commodités. Il leur fit dire qu'il avoit refusé le Pavillon de *Villembourg*, Général de Hollande à Mina, & qu'il lui avoit répondu que les François ayant été de tout tems en possession de son Pays, ils étoient les seuls qu'il y voulût recevoir. Après avoir fait de justes remerciemens au Roi Negre pour tant de politesses, on mit à la voile le 16 de Mars pour Fredericsbourg, & vers le commencement de la nuit on arriva devant le Château de Mina, où l'on trouva trois petits Vaisseaux dans la rade. Deux heures après, on doubla le Cap-Corse, où les Anglois avoient un petit Fort.

Grand & petit Commendo.

Fort de Fridericsbourg.

VILLAULT. 1667.

En arrivant devant Fridericſbourg on dépêcha un Officier au Général Hollandois, avec des complimens du Capitaine & des François du Vaiſſeau. Ce Général qui ſe nommoit *Harry Dalbreckhe*, étoit natif de Hambourg, homme vif & hardi dans ſa petite taille, mais ſpirituel & civil. Il envoya auſſi-tôt à bord ſon Secretaire, nommé Daſſe, Hollandois d'Amſterdam, qui occupoit depuis cinq ou ſix ans cet emploi dans le Fort. On le vit arriver dans un Canot, avec huit Rameurs Eſclaves qui ne faiſoient que chanter en ramant, ſuivant l'uſage des Négres lorſqu'ils menent quelque Blanc dans leurs Canots. Ils firent trois fois le tour du Vaiſſeau avant que de monter à bord. On ſalua le Sécretaire de trois coups de canon. Il fut traité pendant le reſte du jour & toute la nuit ſur le Vaiſſeau. Vers minuit, le vent devint ſi impétueux, qu'on fut obligé de jetter la plus grande ancre. Le lendemain après avoir choiſi les marchandiſes qui convenoient au Général, le Secretaire retourna fort ſatisfait au rivage.

Le Gouverneur de ce Fort protege le Vaiſſeau.

Le matin du jour ſuivant, tandis que l'Ecrivain du Vaiſſeau ſe rendoit tranquillement à terre avec les marchandiſes du Général, on lui tira un coup de canon du Cap-Corſe, & le boulet vint romber à cinq ou ſix pieds de la Chaloupe. Le Général irrité de cette action fit feu de Fridericſbourg, ſur la batterie Angloiſe. Les Anglois comprirent alors qu'il prenoit le Vaiſſeau ſous ſa protection, & lui rendirent un autre coup, mais en forme de ſalut, & ſans boulet. Quoique la guerre fût déclarée entre l'Angleterre & le Dannemark, à l'occaſion des Hollandois, les Généraux des deux Nations étoient convenus d'une neutralité qui s'obſervoit parfaitement.

Le 22 de Mars, Villault deſcendit au rivage, pour rendre au Général Hollandois les devoirs de la civilité & de l'amitié. Il en fut reçu avec beaucoup d'honnêteté. La converſation fut en latin, que le Général parloit facilement; mais il ignoroit la langue Françoiſe. Villault apprit de lui que depuis quatre ans les Rois du Pays s'étoient fait une guerre cruelle, qui avoit cauſé beaucoup de préjudice au Commerce; qu'il y avoit actuellement trois Vaiſſeaux Anglois dans la rade d'Ardra; & que le Fort de Fridericſbourg étoit obligé de fournir des proviſions à *Chriſtiansbourg*, Fort Danois, où la guerre avoit cauſé tant de ravages, que le Pays étoit demeuré ſans culture. Le reſte du mois de Mars & les quatre premiers jours d'Avril furent employés au commerce. Le 5 on apperçut une Patache, qui paſſoit vers Mina, avec une Felouque remplie de Soldats, que le Général Hollandois envoyoit à *Cormantin*, Fort de Hollande. Villault apprit enſuite des Négres, que le Gouverneur de ce Fort étant allé à *Anambou*, ou *Anamabo*, pour y boire, avec quelques Soldats de ſa Garniſon, du vin de palmier du Pays, qui eſt le meilleur de l'Afrique, avoit été arrêté avec toute ſa ſuite par le Roi de cette Contrée. Deux de ſes Soldats avoient été tués en voulant ſe défendre. Le nom de ce Royaume eſt Fantin. Le Roi s'étoit engagé avec les Anglois du Cap-Corſe à les mettre en poſſeſſion du Fort de Cormantin, & leur avoit livré ſon fils pour garant de cette promeſſe. L'ayant enſuite redemandé, les Anglois avoient refuſé de le rendre juſqu'à l'exécution du Traité; & le Roi avoit fait arrêter le Gouverneur Hollandois pour l'échanger contre ſon fils.

Guerres dans le Pays.

Le Gouverneur de Cormantin arrêté, & pourquoi.

Le ſept, on reçut avis que le Contrôleur Général des Hollandois avoit été tué à Axim, & que les Habitans de ce canton s'étoient déclarés pour les Anglois


FORT DE NASSAU À MAURI.

glois. Le même jour, Villault fit arrêter deux Négres à bord, & les retint prisonniers, pour la sûreté d'une somme qui lui étoit dûe par deux Marchands du Pays. Il les fit garder pendant deux jours; mais le Général Danois s'entremit pour obtenir leur liberté, & fit payer la somme dans l'espace de huit jours.

VILLAULT. 1667.

On quitta Fridericsbourg le jour du Vendredi Saint, pour s'avancer à *Eniackam*, quatre lieues plus loin. Le Fort Danois salua le Vaisseau à son départ, & reçut de lui les mêmes honneurs. On passa devant Mauri, où les Hollandois ont un petit Fort nommé Nassau. Dans l'après midi, on mouilla près d'Eniackam. Les Anglois y ont un Fort sur une petite éminence, à six cens pas du rivage. Le Pays appartient au Roi de Sabou, dont la Ville capitale n'est pas éloignée d'Eniackam.

Le Vaisseau s'avance à Eniackam.

Le 10, jour de Pâques, quelques Habitans apporterent à bord une bonne provision de vin de Palmier, & promirent aux Marchands du Vaisseau de revenir le lendemain avec de l'or. Le lendemain ils y envoyerent une fricassée de Poulets, aussi bien acccommodée qu'elle le seroit en France. Mais ils firent dire aux Officiers que la même nuit, les Soldats du Roi de Fantin étoient entrés dans leur Ville, y avoient tué quatre hommes & fait plusieurs prisonniers; sur quoi tous les Habitans avoient pris les armes, & mis leurs femmes & leurs enfans en sureté dans les bois voisins. Villault & tous les Officiers du Bâtiment ne douterent pas que cet avis ne fût une maniere d'implorer leur assistance; & pour éviter des instances plus ouvertes, ils résolurent de retourner la nuit suivante à Fridericsbourg. Il y avoit peu d'espérance de commerce du côté de Cormantin, à cause des Hollandois; & moins encore dans la rade d'Akra, parce que le Roi de ce Pays étoit en guerre avec Takoray.

Raisons qui le font retourner à Fridericsbourg.

D'Eniackam, Villault découvrit Cormantin, mais à trop de distance pour en distinguer les Fortifications. Il est situé sur une colline. Les Hollandois, qui en étoient les maîtres, avoient un Comptoir à Fantin, & un autre à Anamabo, dans le même Royaume.

Situation de Cormantin.

Le 12 d'Avril, à la faveur d'un vent Nord de terre, qui souffle constamment sur cette Côte depuis minuit jusqu'à midi, on retourna heureusement à Fridericsbourg, & l'on y demeura jusqu'au 20. Mais l'épuisement des provisions fit prendre le parti de gagner l'Isle St Thomas, où l'on esperoit d'en trouver en abondance. On mouilla le 6 de Mai, à la vûe du Château. Le 8, Villault & quelques autres Officiers rendirent visite au Gouverneur, qui les reçut civilement, mais sans leur permettre d'entrer dans la Ville. Il se nommoit Acosta; petit homme de quarante ou cinquante ans, bien fait, vif & passionné, mais civil. Il prit prétexte d'une indisposition, pour se reposer sur son Lieutenant du soin de traiter les François. La nuit suivante, le Contrôleur du Château se rendit à bord. On lui présenta un Mémoire des provisions dont le Vaisseau avoit besoin, & le Gouverneur donna ordre qu'elles fussent fournies dans peu de jours.

Le Vaisseau se rend à l'Isle saint Thomas.

Pendant que le Vaisseau fut à l'ancre, les Matelots alloient prendre de l'eau chaque jour dans une petite Riviere qui coule jusqu'à la mer, & qui passe pour la meilleure de l'Afrique. Elle se garde une année entiere, aussi fraîche que le premier jour. Villault fut le seul à qui les Portugais permirent,

Eau d'une bonté singuliere.

VILLAULT. 1667.

Haine des Portugais contre les Hollandois.

pour sa santé, de descendre librement au rivage. Lorsqu'il demanda la même faveur pour l'Ecrivain du Vaisseau, le Gouverneur répondit qu'il ne pouvoit l'accorder aux Hollandois, parce qu'il avoit trop de plaintes à faire de cette Nation; que sa Ville portoit encore des marques de leurs ravages, sur tout les Eglises, qui avoient été très-belles, & qu'on étoit actuellement occupé à les rebâtir.

Détour du Vaisseau pour revenir en Angleterre.

On leva l'ancre le jour de l'Ascension, en saluant le Château de cinq coups, dont il ne rendit que trois. La course du Vaisseau ayant été reglée au Sud-Ouest, on découvrit dès le lendemain, *Annobon*, autre Isle qui appartient aux Portugais; & l'on commença de ce point, à changer de route pour tourner les voiles vers l'Europe. En arrivant dans les mers du Nord, on n'eut pas d'autre parti à prendre pour éviter les Anglois, que de faire le tour de l'Irlande & de l'Ecosse. On passa par les Isles de Ferro, qui appartiennent aux Danois, & l'ignorance des Pilotes, dans une course si détournée, les fit avancer trop loin de deux cens lieues. Mais, sur la Côte de Norvege, on rencontra quelques Vaisseaux Hollandois, de qui l'on apprit l'heureuse nouvelle de la Paix de Breda. Le 29 d'Août on arriva au Texel; & le 4 de Septembre à Amsterdam, après avoir employé neuf mois & demi dans le Voyage, sans autre accident que la perte d'un homme, qui mourut, en passant la Ligne, d'une dissenterie qu'il avoit gagnée à St Thomas, pour avoir mangé trop de sucre.

CHAPITRE II.

Voyage du Capitaine Thomas Phillips au Royaume de Juida, & dans l'Isle de St Thomas.

INTRODUCTION.

LE Journal de Phillips se trouve dans la Collection de (7) Churchil, sous le titre de Voyage fait dans l'*Annibal de Londres*, en 1693 & 1694, d'Angleterre au Cap Mesurado, & de-là, au long de la Côte de Guinée, jusqu'au Royaume de Whida (8), à l'Isle de St Thomas, & à la Barbade, avec des observations sur le Pays, sur les Habitans & sur leurs Mœurs, par Thomas Phillips Commandant du Vaisseau. Ce Journal contient quantité de remarques curieuses, mais en général il est fort mal écrit, & plein de petites circonstances nautiques, qui n'ayant rapport qu'aux situations passageres de l'Auteur & du Vaisseau, ne sont d'aucune utilité pour l'Histoire ni même pour la navigation. Aussi a-t-on pris le parti de les retrancher entiérement. Il est accompagné d'un Plan de Porto Praya, & de quelques perspectives, telles que le Pic de Tenerife, Mayo, la Pointe Nord de St Jago, les Caps de Monte, de Mesurado, & de Lopez-Consalvo. L'Auteur est fort exact à donner les latitudes & les distances des Places.

Caractere du Journal de Phillips.

Avantures de Phillips avant ce Voyage.

Son Voyage en Afrique n'étoit pas son essai de navigation. Il avoit parcouru les mers du Levant pendant les guerres du Roi Guillaume, & sa mauvaise fortune l'avoit fait tomber entre les mains des François à son re-

(7) Il commence à la page 171 & finit à la page 239.

(8) Les Anglois lui donnent ce nom, comme d'autres l'appellent *Fida*. Voyez ci-dessous, Tome IV.

tour de Venise & de Zante. Il commandoit alors le *William*, Bâtiment de vingt pieces de canon & de deux cens tonneaux. Trois Vaisseaux de Guerre François, qui étoient tombés sur lui à soixante lieues au Sud-Ouest du Cap Clear en Irlande, l'avoient forcé de se rendre sans résistance. Son Vainqueur avoit été la *Couronne*, Vaisseau de soixante-dix pieces de canon de fonte. Un boulet qui avoit percé son arriere ne lui avoit pas laissé le tems de déliberer sur sa défense. Il avoit été conduit à bord du Commandant François, nommé le Chevalier de Montbrun, qui l'ayant traité fort civilement l'avoit mené à Brest, & lui avoit donné l'occasion de connoître un Pays pour lequel il avoit eu jusqu'alors une parfaite aversion.

INTRODUCTION.

Il est prisonnier en France.

Après son retour en Angleterre il étoit demeuré quelque tems sans emploi, jusqu'à ce que le Chevalier *Jeffry Jeffreys*, dont il loue la générosité, lui confia le soin d'acheter l'Annibal, Vaisseau de quatre cens cinquante tonneaux & de trente-six pieces de canon. Jeffreys paya la somme entiere; mais ayant fait entrer dans son entreprise Jean Jeffreys son frere, Samuel *Stanger* sous-Gouverneur de la Compagnie Royale d'Afrique, & quelques autres Négocians distingués, il leur recommanda particuliérement l'Agent qu'il avoit employé. Une protection si déclarée, fit choisir Phillips par les Marchands associés, pour faire le Voyage de Guinée sur le même Vaisseau. Sa Commission étoit de se procurer des dents d'Eléphans, de l'Or & des Esclaves Négres.

Motifs de son Voyage en Guinée.

PHILLIPS. 1693.

Il partit de Londres le 5 de Septembre 1693. Le 13 étant arrivé aux Dunes, il y trouva l'Amiral Nevil, qu'il salua d'onze coups de canon. L'Amiral lui en rendit neuf, & partit le même jour sur un Vaisseau de Guerre du troisiéme rang, pour se rendre à Copenhague en Dannemark, où il étoit appellé par des affaires importantes. Phillips, demeuré dans la rade avec cinq Vaisseaux Marchands, qui se préparoient aussi à faire voile, convint avec eux de lever l'ancre ensemble le 9 d'Octobre. L'un étoit un Bâtiment de trente pieces de canon, commandé par le Capitaine Thomas Schurley, qui partoit pour l'Inde Orientale; le second de 24 canons, partoit pour Angola, sous la conduite du Capitaine Daniel. Les trois autres, de différentes grandeurs, étoient destinés aussi pour l'Afrique. Comme le Capitaine Schurley connoissoit les Côtes de Guinée par une longue fréquentation, tous les autres Commandans s'accorderent à le choisir pour leur chef, c'est-à-dire, à recevoir de lui l'ordre de navigation, & à faire voile sous son Pavillon & sous ses yeux.

Départ de l'Auteur.

Le vent ayant changé au Sud & au Sud-Est quart de Sud, avec tous les pronostics d'un fort mauvais tems, on prit le parti de retourner aux Dunes. Mais dans l'obscurité d'un brouillard fort épais, Schurley eut le malheur d'échouer à deux milles au Sud-Est de la pointe du Sud. Phillips, qui se hâta d'aller au secours, trouva les gens de Schurley peu disposés à l'obéissance. Ils parurent également insensibles aux ordres de leurs Officiers & au péril du Vaisseau; ce qui venoit apparemment de quelque sujet de plainte qu'ils avoient reçu de leur Capitaine. Phillips en prend occasion de faire regarder aux Officiers d'un Vaisseau, sur-tout d'un Vaisseau Marchand, l'humanité & la douceur pour leur Equipage, comme des qualités indispensablement nécessaires. Il leur recommande particuliérement de prendre soin que la portion de vivres

Son Vaisseau échoue près des Dunes.

PHILLIPS. 1693.

soit distribuée fidélement, & qu'il n'y ait point de plainte à faire de la qualité des provisions; parce qu'il n'y a rien, dit-il, qui rende un Matelot si content que d'avoir l'estomac rempli, ni qui le révolte plus que la dureté & les injures. Qu'on leur rende justice, & qu'on leur permette leurs chansons & leurs plaisanteries de mer, en y joignant quelquefois un mot de bonté & d'amitié, ils s'exposeront au feu & à l'eau pour le service de leur Capitaine. D'un autre côté, il faut qu'ils soient employés sans ménagement tandis qu'il reste quelque travail à finir: mais on doit bien se garder de les fatiguer par des travaux inutiles, & de leur faire sentir que la tyrannie & l'humeur y ont plus de part que le besoin. C'est néanmoins, ajoute l'Auteur, ce qui n'arrive que trop souvent; au préjudice extrême des Propriétaires du Vaisseau.

Conduite nécessaire avec les Matelots.

Le Vendredi 27 d'Octobre, on passa l'Isle de *Wight*, & ce fut la derniere partie d'Angleterre dont on eut la vûe. Un vent frais écarta quelques Vaisseaux de l'Escadre Marchande. Phillips découvrit plusieurs Bâtimens qui passoient à pleines voiles; mais il ne parla qu'à un Portugais de deux cens tonneaux, qui se rendoit à Londres avec sa cargaison de vin d'Opporto. Son intention auroit été d'en acheter quelques barils, si le vent ne l'en eut empêché. Il avoit à bord soixante-dix hommes qui appartenoient au Vaisseau, & trente-trois Passagers de la Compagnie d'Afrique, pour le service des Forts de Guinée; ce qui montoit au nombre de cent trois hommes.

Nombre d'hommes dont le Vaisseau étoit chargé.

Le Lundi 30, on rencontra le Capitaine Hereford, qui se joignit à l'Escadre. Le 1 de Novembre, on découvrit quatre grands Bâtimens chacun de soixante ou soixante-dix pieces de canons, qu'on prit pour des Vaisseaux de Guerre François. Schurley, que tous les autres Commandans consulterent sur cette rencontre, fut d'avis de prendre le large & de les éviter. On le fit sans peine à la faveur d'un tems obscur, & d'un vent impétueux qui sembloit être l'avant-coureur d'un orage. En effet, il devint si violent que Phillips eut deux de ses mâts fendus, & que Jean Southern, un de ses meilleurs Matelots, fut emporté dans la mer, sans pouvoir être sauvé par aucune assistance. Cette perte fut extrêmement regrettée. La fureur des flots ne fit qu'augmenter, avec d'autant plus de danger pour Phillips, qu'il n'avoit plus de voile qui put commander le Vaisseau. Le jour suivant, on s'apperçut que le mât de misene étoit pourri jusqu'au centre. Phillips ayant consulté ses Officiers, les trouva tous d'avis d'aller se radouber à Plymouth. Mais il fut si choqué de cette proposition, que pour en faire perdre jusqu'à l'idée, il déclara brusquement, qu'à toutes sortes de risques, sa résolution étoit de continuer son voyage. Toute l'habileté des Ouvriers fut employée à réparer les mâts. Dans cette tempête, Phillips perdit de vûe le Capitaine Schurley.

Tempête qui met Phillips en danger.

Sa fermeté.

Le 18, on découvrit qu'un des Soldats qui passoit pour le service de la Compagnie de Guinée étoit une femme. Elle s'étoit engagée sous le nom de Jean *Brown*; & depuis trois mois qu'elle étoit à bord, on n'avoit pas eu la moindre défiance de son sexe, parce qu'elle étoit continuellement dans la compagnie des Passagers, & qu'elle avoit toujours mis fort ardemment la main au travail. Mais une maladie trahit son secret. On la pressa de déclarer la vérité. Elle fit cet aveu, les larmes aux yeux. Phillips donna ordre qu'elle fût logée à part, & lui fit faire par le Tailleur du Vaisseau un ha-

Femme travestie en Soldat.

bit de femme, de quelques vieilles étoffes. Elle se rendit utile à l'Equipage en lavant le linge, & dans d'autres emplois convenables à son sexe, jusqu'au Cap Corse, où elle fut mise à terre. C'étoit une femme d'environ vingt ans, qui avoit le teint fort bazané.

Phillips. 1693.

Rencontre d'un Armateur François.

Le 21, on apperçut le Pic de Tenerife, à vingt-cinq lieues Sud-Ouest quart d'Ouest. Le lendemain à quatre heures du matin on se trouva fort près de la rade d'Orotava, & l'on découvrit entre la Côte & le Vaisseau deux Bâtimens; l'un qui paroissoit un grand Vaisseau; l'autre, une Barque longue. Phillips croyant remarquer que le Vaisseau l'attendoit, louvoya au Nord, pour gagner du tems & se mettre en état de défense. Vers midi, après avoir fait ses prépatatifs, il ne balança point à s'avancer vers ceux qui paroissoient si impatiens de lui parler. Mais le vent étoit si bas, qu'à trois heures après midi, à peine se trouva-t-on à la portée du canon. On distingua que le Vaisseau inconnu étoit une belle & grande Frégate; de sorte qu'on ne douta plus que ce ne fut quelque ennemi.

Phillips arbora son Pavillon, & tira un coup de canon, auquel l'autre ne répondit qu'en arborant aussi le Pavillon Anglois. Mais on fut bien-tôt éclairci, lorsque présentant le flanc & faisant voir une bordée de neuf canons, il leva au même instant le Pavillon François. Comme on n'étoit plus qu'à la portée de la carabine, Phillips ne vit pas d'autre ressource que dans son courage. Il anima ses gens en leur faisant avaler quelques rasades d'eau-de-vie, & donnant l'ordre à tous les postes, il attendit la premiere décharge de l'ennemi. Elle commença presqu'aussi-tôt, avec un feu ardent de la mousqueterie. Phillips l'essuya d'un air ferme, & rendit le compliment avec beaucoup de vigueur. Alors l'Armateur le serrant de plus près, lui envoya une seconde décharge, qui le mit dans un grand désordre. Cependant il la lui rendit encore. Le feu continua de part & d'autre jusqu'à dix heures de nuit. Enfin l'Armateur, après avoir sans doute essuyé quelque perte, & s'être efforcé inutilement de venir à l'abordage, tomba sous le vent & prit le parti d'abandonner sa proie. Les Anglois remercierent le ciel de les avoir délivrés du danger. Mais leur Bâtiment se trouvoit dans un état fort misérable. Il avoit été percé d'un si grand nombre de coups, qu'à peine les Matelots purent suffire à boucher les voies d'eau. On n'avoit perdu que cinq hommes, mais le nombre des blessés approchoit de quarante. Mâts, voiles, antennes, tout étoit en pieces. La lumiere du jour fit appercevoir l'Armateur à la distance d'environ trois lieues, sans aucune apparence qu'il fut disposé à recommencer le combat. Phillips, après son retour en Europe, apprit du Capitaine Peter Wall, qui avoit été pris par le même Vaisseau, & qui étoit à bord pendant l'action, avec tous ses gens prisonniers comme lui, que c'étoit un Vaisseau de Saint Malo, nommé le Louis, de cinquante pieces de canon & de deux cens quatre-vingt hommes d'Equipage. Il avoit perdu plus d'hommes que les Anglois & n'en avoit pas eu moins de blessés. Après le combat, il avoit mis à terre dans l'Isle de Tenerife, Wall & quelques autres prisonniers, pour aller se radouber plus librement à Lixa.

Phillips est fort maltraité dans le combat.

Ce que c'étoit que cet Armateur, & sa perte dans cette rencontre.

Phillips employa deux jours entiers aux réparations d'un Bâtiment auquel il ne restoit pas une seule partie saine. Entre les voies d'eau, il y en avoit quatre si terribles, que l'agitation de la mer & la nécessité d'employer la

Phillips. 1693.

plus grande partie des Matelots à pomper sans cesse, ne permit pas de les reboucher parfaitement. Pour comble de disgrace, le Charpentier avoit eu le bras emporté dans l'action. On ne vêcut pendant quelques jours que de pain & de fromage, parce que le canon ayant démoli les fourneaux, il n'y eut aucun moyen de préparer les alimens. Les barils d'eau-de-vie n'avoient pas été moins maltraités, & les Anglois regretterent beaucoup cette perte.

Avec quelle peine Phillips rétablit son Vaisseau.

Le 26, après avoir reconnu l'Isle de Ferro, à douze lieues au Nord-Est, on mit à la voile pour St Jago, où Phillips se proposoit de rétablir son Vaisseau, de renouveller ses provisions, & de faire guerir ses blessés. Malgré les réparations qu'on avoit faites à ses voiles, il fallut des soins continuels pour en assurer l'usage. Le 27, on découvrit un Vaisseau à deux lieues en mer, & l'on se crut ménacés d'un nouvel engagement. Les préparatifs du combat se firent en moins d'une heure, car il sembloit que la derniere disgrace n'eut fait qu'augmenter l'ardeur & l'habileté des Matelots. Mais le Bâtiment qu'on avoit apperçu prenant le large avec beaucoup de légereté, on ne douta point que ce ne fut la *Méditerranée*, Vaisseau Anglois commandé par le Capitaine Daniel. Le même jour, on coupa la jambe à quelques Matelots, que leurs blessures avoient réduits à cette triste opération.

Il se rend aux Isles du Cap-Verd.

Le 30, on découvrit les Isles de Sal, de St Jago & de Bona-Vista. Celle de Mayo parut le jour suivant; & le 2 de Décembre on jetta l'ancre à St Jago, dans la Baye de Porto Praya. De cette rade on voyoit à l'Ouest l'Isle de Fuego, qui jettoit de la fumée pendant le jour, & des étincelles pendant la nuit. Le 5, on perdit quelques hommes, qui moururent de leurs blessures, entre lesquels on regretta extrémement *Cronow*, homme d'honneur & de courage, qui avoit eu du même coup une jambe entiere & la moitié de l'autre emportées.

Il descend dans la rade de Praya, & visite le Gouverneur.

En descendant au rivage, Phillips & ses gens furent reçus par une douzaine de Soldats, à demi morts de faim, qui les conduisirent à leur Commandant par un chemin rude & fort escarpé. Cet Officier étoit un vieillard de fort bonne mine. Il les reçut avec beaucoup de civilité, & les fit monter dans sa maison par un fort mauvais escalier, qui les conduisit dans une assez grande chambre. Là, il leur fit des excuses d'avoir tiré sur eux à balle, tandis qu'ils entroient dans son Port. Il les avoit pris pour des Pyrates. Enfin, ils lui trouverent autant de politesse que d'esprit. C'étoit un Flamand d'Ostende, que le Gouverneur de Lisbonne avoit engagé dans l'Office qu'il exerçoit, par de belles promesses, dont il attendoit encore l'exécution.

Au même moment ils virent arriver le Lieutenant du Gouverneur, sur une Mule qui marchoit à grands pas entre les rocs & les précipices de la montagne, & qui paroissoit aussi ferme que le meilleur Cheval dans le terrain le plus uni. Le Lieutenant paroissoit un jeune homme de vingt ans, fier & plein de vanité. Phillips fut indigné de ses manieres, & de l'air d'insolence avec lequel il traitoit un homme aussi respectable que le vieil Officier Flamand.

Il se rend à St Jago, ce qui se passe entre lui & le Gouverneur.

Le Dimanche 3 de Décembre, Phillips partit dans sa Pinace pour la Ville de St Jago, avec quelques-uns de ses Anglois. Après avoir ramé l'espace de sept milles, ils arriverent près d'une pointe qui couvre la Ville. Phillips ne ba-

lança point à s'avancer directement vers la porte, en faisant sonner ses trompettes. Ce bruit amena aussi-tôt un Officier, qui le conduisit au Palais du Gouverneur, situé dans la partie haute de la Ville. Les Anglois ne rencontrerent en chemin que des femmes, dont ils admirerent l'impudence. Elles sçavoient, en langue Angloise, quelques mots infâmes qu'elles repetoient avec des attitudes & des gestes de la même saleté. Le Gouverneur étoit à l'Eglise. Mais allarmé par le son des trompettes, il se hâta de sortir à la tête de l'Assemblée. Il avoit à ses côtés le Prêtre & deux jeunes Officiers. Derriere lui, ses gens menoient en bride un cheval fort bien équippé. Après quelques complimens il conduisit les Anglois au travers d'une cour, dans une grande maison, à laquelle néanmoins l'Auteur ne donne que le nom de grande cabane, revêtue d'un balcon de fer qui fait face à la mer, & d'où la perspective est charmante. On servit au Capitaine & à son frere une collation à la mode Portugaise. Elle consistoit dans un grand pain blanc, & une boete de marmelade, présentés sur une nappe. Pour liqueur, on apporta une bouteille de vin de Madere à demi pleine, mais dont le vin étoit si chaud, si épais & si trouble, que l'Auteur se fit violence pour en goûter.

Collation à la Portugaise.

Lorsqu'il eut proposé d'acheter quelques Bestiaux pour sa provision, le Gouverneur lui déclara qu'il falloit les payer en argent, & que dans toute l'Isle, il étoit le seul à qui le droit appartînt d'en vendre. Le vieil Officier de Praya avoit déja fait la même déclaration à Phillips. Cependant il obtint la permission de prendre, des Habitans, quelques Chévres & quelques Moutons en échange pour des marchandises. Le Gouverneur acheta de lui deux ou trois canes de roseau; & lui en voyant une à la main, qui étoit garnie d'une pomme & de quelques petits clous d'argent, il lui dit que les Capitaines Anglois qui revenoient des Indes Orientales, étoient accoutumés à lui faire de pareils présens. Phillips se crut obligé de suivre l'exemple des Officiers de sa Nation, & fit présent de sa cane au Gouverneur, qui la reçut avec de grandes marques de satisfaction. Il l'invita ensuite à dîner à bord. Mais cette proposition fut écoutée plus froidement. On avoit à St Jago l'exemple de quelques Pyrates, qui ayant attiré les Gouverneurs à bord, ne leur avoient permis de retourner au rivage qu'après s'être fait apporter toutes les provisions dont ils avoient besoin. A la vérité ils donnoient en payement des lettres de change, mais sur des noms chimériques, à Londres ou dans d'autres lieux. Le Pyrate Avery en avoit laissé une, payable par le Gouverneur de l'Isle de St Thomas. Enfin le Gouverneur, trop bien instruit par l'expérience de ses Prédécesseurs, refusa l'offre des Anglois. Phillips s'entretenant avec lui sur le balcon, lui demanda si l'on apportoit de bon vin de Madere dans son Isle. Il répondit qu'il s'y en trouvoit d'excellent; & voyant un Portugais assez bien vêtu qui se promenoit dans la rue au-dessous de lui, il l'appella aussi-tôt pour lui demander s'il avoit du vin de Madere à troquer pour des marchandises. Le Portugais, à la vûe du Gouverneur, ôta son chapeau, fit une profonde réverence, & se mit à deux genoux. Dans cette posture, il répondit qu'il avoit un baril de vin de Madere, mais qu'il ne vouloit s'en défaire que pour de l'argent. On lui dit que Phillips n'avoit que des échanges à proposer. Il se leva, fit une seconde reverence, & s'éloigna promptement, le chapeau toujours à la main jusqu'à ce qu'on l'eut

Circonstances du séjour de Phillips à St Jago.

Soumission des Portugais pour leurs Commandans.

PHILLIPS. 1693.

perdu de vûe. Phillips quitta le Gouverneur, assez satisfait de ses politesses, & lui promit pour le lendemain quelques fromages d'Angleterre.

Ce Commandant Portugais étoit de fort petite taille, âgé d'environ cinquante ans, & d'une famille noble de Portugal. Il avoit le teint fort bazané & la phisionomie basse. Ses habits étoient aussi fort communs, à l'exception d'une grande perruque qui lui tomboit jusqu'au bas du dos, mais dont le tems avoit applati la frisure. Cependant cet extérieur négligé paroissoit couvrir beaucoup d'esprit & d'expérience.

Phillips quitte les Isles du Cap-Verd.

Phillips eut le tems, jusqu'au sept de Décembre, de remettre son Vaisseau en état de supporter les flots; & comme la mort l'avoit délivré des blessés les plus incommodes, il quitta les Isles du Cap-Verd avec de meilleures esperances. Le 10 il essuya un *Tornado*, espece d'ouragan, dont on a déja expliqué la nature, & qui est fort commun sur les Côtes d'Afrique; mais n'en ayant jamais vû dans d'autres mers, ce spectacle le surprit beaucoup. Dans l'espace d'une demie heure, l'aiguille fit le tour entier du quadran; & le tonnerre, accompagné d'éclairs terribles, rendit le ciel & la mer une scene d'horreur & d'épouvante. Des traces de souffre enflammé, qui paroissoient de tous côtés dans l'air, firent craindre à Phillips que le feu ne prît au Vaisseau. Cependant il s'accoutuma par dégrés à ces affreux phénoménes, & dans la suite, en ayant éprouvé beaucoup d'autres, il se contenta, lorsqu'il étoit ménacé de l'orage, d'amener toutes ses voiles, & d'attendre patiemment que le feu du ciel, les flots & les vents, eussent exercé leur furie; ce qui dure rarement plus d'une heure, & même avec peu de danger, surtout près des Côtes de Guinée, où les Tornados (9) viennent généralement du côté de la terre. On les regarde comme un signe que la Côte n'est pas éloignée. Dans son Voyage de l'Isle Saint Thomas à celle de la Barbade, Phillips fit quatre cens lieues au Sud de la Ligne, entre deux & trois degrés de latitude du Sud, sans aucune apparence de tonnerre ni (10) d'éclairs, avec des vents frais d'entre Sud Sud-Est & Est Sud-Est.

Violent Tornado qu'il essuie. Nature de ces orages.

Cap Monte, & sa latitude observée.

Le 22, on découvrit le Cap Monte à sept lieues de distance Est quart de Nord-Est Nord. A midi, la latitude étoit de six degrés trente-six minutes du Nord, & l'on avoit alors le Cap Est quart de Nord-Est Nord à quatre lieues; de sorte qu'en étant à six minutes Sud, & six Ouest, Phillips ne crut pas se tromper dans son observation en le plaçant à six degrés quarante-six minutes de latitude du Nord; position néanmoins qui ne s'accorde pas avec celle qu'on lui donne ordinairement dans les Cartes.

Phillips rejoint Schurley au Cap Mesurado.

On se trouva, le 23, à la hauteur du Cap Mesurado. Le Capitaine Schurley, qui avoit été séparé de Phillips par la premiere tempête, étoit arrivé heureusement à ce Cap; mais ce n'étoit pas sans avoir beaucoup souffert du Tornado. Dans la joie de reconnoître le Vaisseau de Phillips, il se hâta de lui envoyer sa Pinace, pour le supplier de relâcher au même lieu, & de lui accorder son assistance. Son mât de misene avoit été fendu d'un coup de tonnerre, & la voile de son perroquet consumée par les éclairs. Quoique Phillips se fût proposé d'aller prendre du bois & de l'eau douze lieues plus loin, à *Junco*, où l'eau de la Riviere est excellente & le bois

(9) Plusieurs Voyageurs y ont passé jusqu'à cinq ou six mois, sans voir aucun Tornado.

(10) Il n'y a rien à conclure d'un seul voyage.

en abondance, il ne balança point à satisfaire son ami. Le lieu qu'il choisit pour jetter l'ancre fut un bon fond de sable, un demi mille au Sud Est de l'embouchure de la Riviere. Il y trouva un Vaisseau d'Interlope, commandé par Gubkins de la Barbade, & chargé presqu'uniquement de *Rum*, pour le Commerce de l'Or & des Esclaves. Il en acheta cinq cens gallons, à si bon marché qu'il le revendit lui-même avec beaucoup d'avantage. Il trouva aussi la Felouque, le *Slander*, commandée par Colker, Agent de (11) *Cherboroug*, qui exerçoit le commerce au long de la Côte.

Phillips. 1693.

Le Cap Mesurado est à seize lieues du Cap Monte, sans aucune terre haute qui les sépare. C'est une montagne ronde, mais moins haute que celle du Cap Monte. Le mouillage y est fort bon au Nord Nord-Est, sur douze, dix & huit brasses d'eau. Cependant le meilleur est sur neuf brasses, à deux milles du Cap, en le mettant à l'Ouest, & le Vaisseau au Sud & demi-Sud.

Cap Mesurado, bon ancrage.

Un jour au matin Phillips s'étant mis dans sa Pinace avec quelques-uns de ses Officiers, remonta l'espace de huit milles dans la Riviere, pour se rendre à la Cour du Roi *André*. Au long des rives il vit quantité de Singes sur les arbres, sautant d'une branche à l'autre; & de plusieurs coups qu'il tira successivement, il n'en put tuer un seul. La Ville est sur la droite en remontant, éloignée de la rive d'environ un quart de mille; le lieu du débarquement est entre deux grands arbres, où le Roi André vint au-devant des Anglois avec sa Noblesse, & les conduisit au travers des bois dans une plaine ouverte, où la Ville est située. C'est le seul terrain sans bois que Phillips remarqua dans le Pays; de sorte qu'il ne pouvoit comprendre d'où venoit la grande quantité de riz qu'il voyoit parmi les Négres. Il fut reçu dans la Ville avec beaucoup de caresses. On le fit monter dans la salle du Conseil, qui étoit élevée de quatre pieds au-dessus du rez de chaussée. Le Roi & deux ou trois de ses Grands s'assirent sur des blocs de différentes formes. On en présenta de pareils à Phillips & à ses gens. Le reste de l'assemblée s'assit à terre, les jambes croisées.

Phillips se rend à la Cour du Roi André.

Phillips, qui étoit pressé de la faim, donna ordre à ses gens de faire du pounch, & leur fit tirer de leurs sacs quelques langues salées, & d'autres provisions qu'ils avoient eu la précaution d'apporter. Il invita le Roi & ses Courtisans à manger avec lui, & leur distribua quelques morceaux de ses alimens. Mais il fut fort surpris de les voir aller successivement vers un trou qui étoit au milieu de la salle, & jetter une petite partie de ce qu'ils devoient boire & manger, & revenir avec beaucoup de dévotion & de modestie. Ensuite ils se mirent à manger, ou plutôt à dévorer, tout ce qui leur fut présenté par les Anglois. Sa Majesté & tous les Grands recevoient, avec une avidité extrême, les peaux, les os, & tous les restes de Phillips & de ses gens. A l'égard de la cérémonie du trou, ils lui apprirent que leur dernier Roi ayant été enterré dans ce lieu, & ce qu'ils jettoient par le trou, tombant sur son corps, ils se faisoient un devoir de lui donner les prémices de tout ce qui devoit servir à leur nourriture.

Il est reçu à la salle du Conseil. Festin qu'il fait aux Négres. Usage singulier.

Après le repas, Phillips donna ordre à ses gens de faire quelques décharges du canon qu'il avoit apporté sur la Pinace. Le Roi parut fort satisfait de cette galanterie, & donna de son côté, aux Anglois, le plaisir de voir

Exercice militaire des Négres.

(11) C'est la Riviere que tous les autres Anglois nomment *Scherbro* ou *Scherbero*, près de Sierra-Léona.

PHILLIPS. 1693.

faire l'exercice militaire à ses Négres. Leurs armes étoient l'arc & la lance; mais Phillips ne remarqua pas beaucoup d'ordre dans leurs mouvemens & leurs évolutions. Il se trouvoit parmi les Soldats du Roi André, quelques Auxiliaires, de la Riviere de Junco, qui étoient venus le secourir dans ses guerres. Deux de ces Négres étrangers étoient armés de fusils, & marchoient derriere deux autres, qui portoient de larges targettes, composées d'une piece de bois quarrée, de quatre pieds de longueur sur deux de large. Le bout des deux fusils passoit entre les deux targettes, comme si elles n'eussent été destinées qu'à couvrir les deux fusiliers. Dans cette posture, ils s'avancerent avec beaucoup de lenteur & de silence, en feignant d'aller à la découverte de l'ennemi. Après avoir fait quelques pas, les fusiliers firent feu; & le reste de la Troupe, qui venoit à leur suite, lança aussi-tôt une grêle de fléches, avec des cris & des mouvemens fort hideux. Ils retournerent ensuite à leur premier poste, mais avec beaucoup de confusion. Les fusiliers rechargerent, & s'étant remis dans le même ordre, ils recommencerent plusieurs fois cet exercice. Au reste Phillips jugea que cette maniere de combattre étoit assez convenable au Pays, qui est couvert d'arbres & de bois. Il prit plaisir à tirer lui-même une sorte de petits oiseaux, qui ressemblent beaucoup aux Becassines pour la grosseur & la forme. Le nombre en étoit si grand, qu'il en tuoit quelquefois sept ou huit d'un seul coup. La chair en est assez bonne, quoiqu'ils soient ordinairement fort maigres. Mais les Anglois se trouverent mieux de la pêche, & laisserent à Colker, Agent de Cherborongh, le soin de faire tuer tous les jours un ou deux Daims par ses Gromettes. Ils tendirent des filets à l'embouchure de la Riviere, & se procurerent quantité d'excellent poisson. Ils avoient pour Interpréte un des Négres de Colker, car les Habitans du Canton n'entendoient ni l'Anglois ni le Portugais.

Chasse de Phillips.

Pêche abondante.

Querelle entre les Négres & les Anglois pour un vol supposé.

Pendant le séjour qu'ils firent au Cap Monte, un Négre du Pays accusa quelques Matelots de lui avoir dérobé un sac de riz. Sur les plaintes qu'il en fit au Roi, ce Prince vint lui-même au rivage; & marquant beaucoup de mécontentement il demanda au Capitaine que le riz fut restitué. Phillips fit assembler tout ce qu'il y avoit de Matelots à terre, & n'épargna rien pour découvrir l'Auteur du vol. Mais ne trouvant personne qui voulût se déclarer coupable, il en fit son rapport au Roi avec des excuses fort civiles. Cette conduite ne fit qu'irriter ce Prince Négre. Il prit un ton plus impérieux, en protestant qu'il ne souffriroit pas que ses Sujets fussent insultés, & demandant une prompte satisfaction. Enfin, les Anglois crurent s'appercevoir que leur patience le rendoit plus insolent. Ils résolurent d'affecter aussi de la mauvaise humeur. Phillips donna ordre que tout le monde parût le fusil à la main. L'Agent Colker, qui connoissoit les usages du Pays, déclara au Roi, en secouant sa cane, qu'il falloit faire apporter sur le champ de l'eau rouge, sorte de breuvage que les Négres employent pour la vérification des crimes, & qu'il en feroit boire à tous les Anglois pour faire connoître leur innocence; mais qu'après ce témoignage, il ne répondoit pas des effets d'un juste ressentiment, pour l'outrage que Sa Majesté faisoit à la Nation. A peine eut-il fini cette déclaration que le Roi changea de langage. Il ne douta point que les Anglois ne fussent innocens, puisqu'ils étoient résolus d'avaler la liqueur; & devenant humble & soumis, il jura de punir l'accusateur par un bannissement perpétuel. Cependant, ajoûte l'Auteur, s'il eut consenti à

l'offre de Colker, il n'y avoit point un Anglois qui eut voulu faire l'essai de sa liqueur rouge.

PHILLIPS. 1693.

A leur arrivée, ils avoient dressé deux tentes pour la commodité du Commerce, & pour servir de retraite à leurs Charpentiers pendant la nuit. Un jour qu'ils y étoient à se reposer tranquillement, ils y virent arriver un Roi de l'intérieur du Pays. Phillips le représente comme le plus beau Négre qu'il eut jamais vû. Sa taille étoit fort haute & parfaitement bien prise, ses traits réguliers, son port majestueux, enfin toute sa figure capable d'exciter l'attention, quoiqu'il fût dans un âge si avancé qu'il avoit la barbe & les cheveux tout-à fait blancs. Sa tête étoit couverte de plus de cent petites cornes, d'environ la longueur d'un pouce, attachées à sa chevelure, & couvertes d'une pâte ou d'un vernis rouge qui ne changeoit rien à leur forme. C'étoient ses *Fetiches*, c'est-à-dire, les dieux sous la protection desquels il avoit mis son Royaume & sa personne. L'Auteur fixa d'abord les yeux sur lui, par la seule impression de sa figure; & ne lui voyant rendre aucun honneur par le Roi André & par ses Nobles, il étoit fort éloigné de deviner sa naissance & son rang. Il passa plus d'une heure sans être mieux éclairci. Enfin le hazard lui ayant fait apprendre que c'étoit un grand Roi, il fut si surpris de la conduite d'André, qu'il ne balança point à lui en faire quelques reproches. Mais s'appercevant qu'il en étoit peu touché, il s'avança vers le Monarque étranger pour le prier de s'approcher de la Compagnie. Il ne put lui persuader d'entrer dans la tente; mais ayant fait porter dehors un flacon de *Ponch*, il l'engagea facilement à boire avec lui. Après avoir vuidé la premiere bouteille, Phillips vouloit passer à la seconde. Le Roi Négre s'excusa sur la longueur du chemin qu'il avoit à faire avant la nuit. Il fit présent à Phillips d'une belle peau de Léopard, qui lui fut payée sur le champ de quelques bouteilles de *Rum*. Il partit fort content des Anglois, mais sans avoir eu la moindre communication avec le Roi André. Phillips apprit ensuite que les deux Rois avoient mutuellement divers sujets de plainte & ne vivoient pas en bonne intelligence.

Visite d'un Roi Négre.

Admiration qu'il cause à l'Auteur.

Il trouva parmi les Négres un Ecossois, qui lui parut fort embarrassé à rendre compte de son séjour dans un Pays barbare. On fut informé, dans la suite, que c'étoit un Brigand, arrivé sur la Côte dans un petit Vaisseau commandé par *Herbert*, qui ayant enlevé ce Bâtiment dans quelque Colonie de l'Amérique, avoit embrassé le métier de Pyrate. Il s'étoit élevé des querelles si sanglantes entre les gens de l'Equipage, que s'étant massacrés les uns les autres il n'étoit resté que cet Ecossois. Dans l'impossibilité de conduire plus long-tems le Vaisseau, il l'avoit fait échouer au Sud-Est du Cap; & tandis que ses compagnons expiroient de leurs blessures, il avoit eu le bonheur de gagner le rivage. Il offrit ses services aux Anglois en qualité de Matelot. Mais il portoit sur son visage des traits si marqués de friponnerie, que Phillips & Schurley refuserent ses offres. Colker le prit sur sa Chaloupe, & l'engagea pour Cherborough.

Phillips trouve un Ecossois parmi les Négres.

Avanture de cet homme.

Le 3 de Janvier, Colker après avoir remis à Phillips un paquet adressé au Chevalier Jeffry Jeffrey, partit pour Cherborough. *Gubbins* mit à la voile de son côté pour la Côte d'or, & se chargea des Lettres de Phillips pour les principaux Facteurs de la Compagnie d'Afrique au Comptoir du

1694.

Précaution de Phillips avant que de se rendre à la Côte d'or.

PHILLIPS. 1694.

Cap-Corse. Il leur apprenoit qu'il étoit venu avec l'agrément de la Compagnie, & la permission d'acheter des Esclaves sur la Côte d'or. Comptant même sur leur assistance pour s'en procurer un grand nombre, il les prioit de les tenir prêts pour son arrivée, avec d'autres marchandises dont il avoit besoin. Mais après avoir rendu service au Capitaine Schurley, il fut obligé de s'arrêter quelques jours de plus pour réparer son propre Vaisseau. Enfin, ils mirent ensemble à la voile pour la Côte d'or. Le 11, ils passerent le Cap Mesurado; & le jour suivant ils jetterent l'ancre, sur treize brasses à la vûe de *Pikinini Setro*, ou du petit Sestos. Il leur vint plusieurs Canots pour les inviter au Commerce, avec promesse de leur faire trouver de l'ivoire en abondance. Mais ayant profité d'un petit vent pour s'avancer jusqu'au rivage, on ne leur apporta que quelques dents médiocres, dont on demandoit le double de leur juste valeur; avec un petit nombre de Poules, d'oranges & de bananes. Le Samedi 13 ils mouillerent à trois milles du Cap Baxos, qui fait la pointe Est du grand Sestos. Elle est basse, mais hérissée de rocs. Phillips se rendit au rivage dans sa Pinace, avec quelques marchandises propres au Commerce. Schurley, qui étoit fort incommodé de la fiévre, y envoya aussi sa Chaloupe, sous la conduite de son Trésorier.

Pikinini Setro, ou petit Sestos.

Cap Baxos.

Grand Sestos.

Sur la pointe même du grand Sestos, en entrant dans la Riviere, on trouve un Village de trente ou quarante maisons, dont le Chef s'appelloit *Dick-Lumley;* nom qu'il avoit pris d'un vieux Capitaine Anglois, qui avoit exercé long-tems le Commerce sur la Côte de Guinée. Huit milles plus haut, on arrive à la résidence du Roi *Peter*, Monarque du Pays. L'Auteur n'alla pas si loin, parce qu'il avoit appris que les Habitans sont perfides & cruels, & que plusieurs Négocians de l'Europe en avoient fait une triste expérience. Les marchandises qu'on desire ici sont des chaudrons de cuivre, des bassins de différentes grandeurs, des fusils, des étoffes rouges & bleues, des couteaux, &c. Phillips avoit porté des essais de chaque espece; mais à la réserve de quelques Veaux, & d'un petit nombre de dents que les Négres tenoient à fort haut prix, il ne trouva rien qui pût faire l'objet de son commerce. Dans son absence, ses gens exercerent leurs filets à l'embouchure de la Riviere, & lui préparerent à son retour quantité d'excellent poisson.

Peuples cruels, & leur commerce.

Il observa que la maniere de saluer, entre les Habitans, est, comme au Cap Mesurado, de prendre le pouce & le premier doigt de celui qu'on salue, & de les faire craquer, en criant *Akki ô! Akki ô!* Tous les Négres du Canton avoient la physionomie si mauvaise, que Phillips bientôt fatigué de leur compagnie revint à bord vers le soir, & ne se crut bien à couvert que sous son canon. Ils s'assemblerent en si grand nombre sur le rivage, armés d'arcs & de javelines, que se défiant plus que jamais de leurs intentions, il fit lever l'ancre malgré toutes les instances par lesquelles ils s'efforcerent de l'arrêter.

Maniere dont les Négres s'entre-saluent.

Vis-à-vis le Cap Baxos on trouve une chaîne de rocs, qui s'étend à plus de deux lieues dans la mer. Le courant y étoit si fort au Sud-Est, qu'il jetta le Vaisseau trois lieues à l'Est du Cap. A cette distance de la pointe de Sestos, on apperçut un grand rocher blanc qui avoit l'apparence d'une voile, & deux lieues plus loin un autre roc, cinq lieues au-dessous de *Sanguin*. La premiere vûe que Sanguin offre de la mer, est un peloton de grands arbres,

Divers Rocs.

entre lesquels & Sestos toute la Côte est parsemée de rocs. On n'y trouve point de mouillage à moins de vingt-cinq brasses.

Phillips. 1694.

Battoa.

Le 15 on jetta l'ancre à la vûe de Battoa, où la terre commence à s'élever plus que depuis Sanguin. On s'apperçut ici qu'on étoit poussé, par le courant, près de trois milles au Sud-Est dans l'espace d'une heure. Plusieurs Canots, sortis de la riviere de Sanguin, s'approcherent hardiment du Vaisseau. Mais quoique ce soit ici que commence la Côte de Malaghette, ils n'apporterent rien à vendre. A dix heures, l'on étoit vis-à-vis la Riviere *Sino*, qui est à douze lieues de Sanguin. Elle se reconnoît aisément, par un arbre qui se présente sous la forme d'un Vaisseau. On en vit sortir plusieurs Canots, chargés de *Malaguette*, c'est-à-dire, d'une espece de poivre qui ressemble beaucoup à celui de l'Inde & qui est peut-être aussi bon. Les Négres l'apportent dans des paniers d'ozier. Phillips en acheta dix quintaux pour une barre de fer, de la valeur de trois schellings & demi d'Angleterre, & pour un ou deux couteaux, dont il fit présent au Courtier Négre. Ce poivre lui servit pour assaisonner la nourriture de ses Esclaves, & les garantir du flux de ventre & des tranchées ausquelles ils sont fort sujets. Vers midi, il fit porter au Sud-Est quart d'Est, pour gagner le Cap de las Palmas. On se trouva le lendemain à la hauteur de *Wappo*, d'où l'on vit venir quantité de Canots chargés de Malaguette. Phillips en acheta trois cens livres pour trois bassins d'étain.

Riviere Sino.

Usage de la Malaguette.

Le Mercredi 17, on doubla la pointe du Cap Palmas, qui est environnée de rocs. C'est là que finit la Côte de Malaghette & qu'on cesse de trouver du poivre. Phillips perdit dans ce lieu son frere, qui étoit attaqué depuis huit jours d'une fiévre maligne. Le lendemain à six heures du matin, le corps fut cloué dans son cercueil, & mis dans la Pinace, où le Capitaine, le Chapelain, & le Trésorier descendirent pour l'ensevelir dans les flots, au bruit des trompettes, des tambours, & du canon des deux Vaisseaux. Ils s'éloignerent du Bâtiment à la distance d'un quart de mille ; & les cérémonies Ecclésiastiques (12) étant finies, le Capitaine aida lui-même à précipiter le corps de son frere dans le sein des flots.

Mort & sepulture du frere de Phillips.

Le 19, étant à l'ancre, on essuya un Tornado fort violent, qui dura l'espace d'une heure. Deux Canots se présenterent avec de l'ivoire ; mais il fut impossible d'engager les Négres à monter à bord pour le Commerce, quoiqu'on leur fît voir les marchandises qu'ils aiment le mieux, & qu'on leur offrît de l'eau-de-vie. Le jour suivant, après avoir souffert les secousses d'un autre Tornado, on alla jetter l'ancre vis-à-vis *Drouin*, à trente lieues du Cap Palmas. Ce lieu se reconnoît sans peine à l'épaisseur de ses arbres, & à la haute terre qui borne la perspective ; car la Côte est basse & couverte d'un beau sable blanc. A midi, les deux Vaisseaux se trouverent à l'opposite du premier des Monts-rouges. On en compte onze, d'une hauteur médiocre, & peu éloignés l'un de l'autre. Depuis qu'on avoit doublé le Cap, il n'étoit pas venu un seul Canot à bord, quoiqu'on ne manquât point de mouiller l'ancre chaque nuit pour se faire appercevoir, & que pendant le jour on suivît de fort près le rivage.

Deux Tornados.

Drouin.

Monts rouges.

Le 21 à huit heures, on arriva devant *Koëtre*, terre fort basse, trois ou

Koëtre.

(12) Sur les Vaisseaux Anglois c'est le Chapelain & le Chirurgien qui disent l'Office des morts suivant leur Liturgie.

PHILLIPS. 1694. Cap Laho.

quatre milles au-dessus du Cap *Laho*. Il s'y présenta plusieurs Canots, avec quantité de belles dents; mais les Négres, avant que de monter à bord, exigerent que le Capitaine se mît dans les yeux trois gouttes d'eau de mer, pour gage d'amitié. Il y consentit, dans l'espérance de faire un Commerce avantageux. Cependant la vûe d'un grand nombre de Matelots que la curiosité amena sur les ponts leur causa tant d'inquiétude, qu'ils se hâterent de rentrer dans leurs Canots. Phillips n'eut pas peu de peine à les rappeller. Il leur fit voir ses marchandises, il leur offrit quelques verres d'eau-de-vie; enfin, ils se laisserent persuader d'apporter quelques dents. Mais tandis qu'ils convenoient des échanges, un grand chien que Phillips avoit à bord entendant du bruit sur le tillac, s'avança la gueule ouverte, & fit retentir le Vaisseau de ses aboyemens. Il n'en fallut pas davantage pour jetter l'allarme parmi les Négres. Ils se précipiterent dans la mer; & laissant leur ivoire sur le Vaisseau, ils regagnerent leurs Canots à la nage. Phillips les pressa de retourner, en leur présentant leur ivoire du bord du Vaisseau & leur faisant divers signes d'amitié. La crainte paroissoit les rendre immobiles. Il se mit trois gouttes d'eau dans les yeux; cette cérémonie même ne les touchoit pas. Enfin, il s'avisa de prendre le chien & de le frapper avec quelques marques de colere. Alors les Négres ne firent pas difficulté de revenir; mais la défiance étoit peinte sur leur visage, ils avoient les yeux sur tous les coins du Vaisseau, & le moindre mouvement qu'ils voyoient faire aux Anglois leur en faisoit faire un pour se jetter dans la mer. Cependant ils n'en furent pas moins subtils dans le Commerce, & le prix qu'ils mirent à leur ivoire fut si excessif, que Phillips en acheta fort peu.

Crainte & défiance des Négres du Pays.

Difformité de cette Nation.

Ces Négres se rendent fort difformes, par une sorte de vernis rougeâtre dont ils se peignent différentes parties du corps; & par leur parure de tête, qui consiste à tresser leurs cheveux avec un mélange de lin. Quelques-uns les laissent flotter sur leurs épaules; d'autres les relevent sur le sommet de la tête. Phillips fut surpris à leur arrivée de n'entendre sortir de leur bouche que *qua*, *qua*, *qua*, comme d'une troupe de Canards. Il juge que c'est delà qu'on a donné à leur Côte le nom de *Pays ou Côte de Quaqua*. Elle s'étend depuis le Cap de Palmas jusqu'à *Bassam Picolo*, où l'on commence à trouver de l'or.

Pourquoi on nomme cette Côte *Quaqua*.

Les Habitans passent pour antropophages.

Les Habitans de ce Canton passent pour antropophages. *Robson*, Contremaître du Vaisseau, qui avoit commercé long-temps avec eux, assura Phillips qu'ils mangent leurs ennemis, c'est-à-dire, les prisonniers qu'ils font à la guerre, & qu'ils traitent de même leurs amis après leur mort. En effet, ils ont l'air farouche & vorace. Leurs dents sont pointues; apparemment parce qu'ils les aiguisent dans cette forme, car les Négres des Pays voisins les ont différentes. Ils sont robustes & bien faits, mais de la plus hideuse figure que Phillips eût jamais vûe. Chaque Canot a son Courtier, qui en entrant dans le Vaisseau commence par demander un *Daschi*, c'est-à-dire, un présent d'un ou deux couteaux. A chaque marché qui se conclud, il demande un nouveau daschi, sous prétexte qu'il n'a pas d'autre salaire. En effet, les Marchands ne récompensent point autrement ses services. L'Auteur n'avoit point encore vû de Négres si défians & si difficiles que sur cette Côte; ce qui lui fit juger qu'ils avoient été trompés par quelque Corsaire, qui en

avoit enlevé quelques-uns sous ombre de Commerce. Les marchandises qu'ils desirent sont de grands pots & de grands bassins d'étain, du fer en barres & des couteaux de toutes sortes de formes.

Phillips. 1694.

Le 23, tandis que les deux Vaisseaux étoient à la voile, il leur vint trois Canots de *Pikinini Laho*, six lieues à l'Est du Cap Laho. L'un s'adressa au Vaisseau de Schurley, & les deux autres à celui de Phillips, avec quantité de fort belles dents; mais ils les tinrent à si haut prix qu'on n'en put acheter beaucoup. Ils demanderent les mêmes marchandises qu'au Cap Laho. Ce fut le dernier endroit où les Anglois trouverent de l'ivoire; mais ils remarquerent que les Négres n'apportoient les grosses dents que pour la montre, & qu'ils s'obstinoient à ne vendre que les petites & les médiocres.

Pikinini Laho. Commerce d'ivoire.

Le 25, on vit arriver deux Canots de Bassam Picolo, pour offrir le Commerce de l'or. Phillips en acheta trente achis pour du fer en barre, à deux barres pour trois achis. La valeur de chaque achi est d'environ cinq schellings. Tout l'or que les Anglois prirent ici étoit en Fetiches, c'est-à-dire en petites pieces ornées de jolies figures, que les Négres employent pour leur parure, & qui sont ordinairement d'or très-pur. On n'y voit point de poudre ni de lingots. Le 26, quelques Canots vinrent offrir des Esclaves, mais n'en apporterent aucun. Le jour suivant, il vint à bord un Canot de Bassam, qui y passa toute la nuit. Phillips en tira trente-six achis d'or. Deux autres Canots, qui arriverent le jour suivant, lui en fournirent seize onces. Il se servoit ici de ses propres poids; mais en remontant, il trouva les Négres mieux instruits. Ils avoient des poids, des balances, & d'autres mesures, ausquelles ils comparoient soigneusement celles des Anglois. Le prix des marchandises leur parut augmenter aussi, à mesure qu'ils avançoient, parce que les Négres trouvent moins souvent l'occasion de s'en fournir.

Commerce de l'or, avec plusieurs Canots.

La maladie, qui avoit emporté le frere de Phillips s'étoit répandue dans les deux Equipages; mais celui de Schurley fut le plus maltraité. Il perdit huit hommes; & le Capitaine même tomba dans une langueur mortelle, avec la plûpart de ses gens. Un calme, qui dura plusieurs jours, accompagné d'un brouillard épais, & d'une chaleur pésante, sans le moindre vent, rendit leur situation encore plus dangereuse. Pendant dix jours il fallut résister au courant, qui poussoit les deux Vaisseaux plus d'un mille à l'Ouest dans l'espace d'une heure. Pour comble de disgrace, on se crut menacé d'un combat. Phillips apperçut un Bâtiment, qui s'étoit fort approché avant qu'il l'eût pû découvrir. Il fit tirer un coup de canon pour l'avertir de mettre à l'ancre; & choqué qu'il n'y parût pas faire d'attention, il lui tira un second coup. Sa fabrique & ses peintures en blanc le lui avoient fait prendre pour un François; mais on le reconnut enfin pour un Armateur de Hollande. William Flemming, qui le commandoit, étoit revêtu d'une Commission particuliere du Roi Guillaume. Il y avoit plus de neuf mois qu'il exerçoit le Commerce sur la Côte, sans avoir pû se défaire encore de sa cargaison. Il revenoit d'Angola. Son Vaisseau, qui se nommoit le *Jacob Hendrik*, étoit de seize pieces de canon & de quarante-deux hommes d'équipage. Il apprit à Phillips que le Capitaine Gubbins & son Chapelain étoient morts dans leur voyage à la Côte d'or; que tout le Pays étoit troublé par la guerre, & les Rades si peu sûres, qu'il paroissoit peu d'or sur la Côte; que les Négres

Triste état des deux Vaisseaux Anglois.

Rencontre d'un Armateur de Hollande.

PHILLIPS. 1694.

Récits fâcheux pour Phillips. Ses maladies.

s'étoient saisis du Fort d'*Akra*, après avoir tué le principal Facteur & blessé l'autre fort dangereusement; enfin, qu'il y avoit peu d'apparence que les Danois pussent se rétablir dans cette Place. Phillips, déja fort affligé de tant fâcheuses nouvelles, fut bientôt forcé de tourner sa compassion sur lui-même. Il fut pris d'une extinction de vûe qui ne lui permettoit plus de voir dix pas devant lui, & d'un étourdissement qui lui ôtoit le pouvoir de marcher & de se soutenir sans appui.

Rencontre d'un Vaisseau de la Compagnie Hollandoise.

Le Mercredi 8, on entendit le bruit de plusieurs canons; & presqu'aussitôt on découvrit un Vaisseau, qui se fut bientôt approché de celui de Phillips. Comme on l'avoit d'abord reconnu pour Hollandois, on ne fut pas surpris de voir monter familiérement le Capitaine à bord. Il appartenoit à la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales, qui l'envoyoit à Mina. Mais il avoit été retenu cinq mois à Plymouth; & depuis qu'il en étoit parti, il avoit employé neuf semaines entieres dans sa navigation. Il raconta qu'il avoit été aux prises avec un Armateur François à cinquante lieues de *Scilly*, & que le Comte de Torrington s'étoit sauvé d'Angleterre. Phillips ne douta point que cette derniere nouvelle ne fût d'une fausseté absolue. Il sçavoit que les Hollandois n'avoient jamais été bien disposés pour ce brave Officier, depuis que par leur propre imprudence, ils avoient été si maltraités en 1690 par la Flotte Françoise à la vûe de *Beachy*. Ce Vaisseau étoit de vingt-quatre pieces de canon & de quatre-vingt hommes, Soldats & Matelots. Les canonades qu'on avoit entendues venoient de lui; mais il n'en avoit voulu qu'à l'Armateur de la même Nation qui avoit quitté depuis peu Phillips, & qui s'étoit éloigné à force de voiles.

Privilege exclusif de la Compagnie de Hollande.

Quoique la Compagnie Hollandoise eût le privilege exclusif du Commerce sur cette Côte, avec le droit d'attaquer tous les Marchands particuliers, & de saisir leurs Vaisseaux & leurs marchandises, il y avoit alors plus d'une douzaine de Bâtimens d'Interlope qui bravoient toutes les défenses & tous les droits. Phillips assure que les Matelots de ces Vaisseaux, lorsqu'ils avoient le malheur d'être pris étoient renfermés dans les cachots de Mina, & le Capitaine, avec les principaux Officiers, condamné au dernier supplice par le Gouverneur Général de Hollande, qui avoit sur eux le droit de vie & de mort, à la tête d'une *Cour martiale*, sans aucun appel en Europe. La même autorité s'étendoit sur tous les Négres voisins, particuliérement sur ceux de la Ville même de Mina, qui achetent à ce prix la protection dont ils jouissent sous le canon du Fort. Aussi le nom d'un Gouverneur Hollandois est-il fort respecté dans toutes ces Régions; tandis que le pouvoir des Agens Anglois se réduit à faire arrêter les coupables, & à les envoyer chargés de chaînes en Europe, pour y être jugés suivant les loix. Il est certain que les Interlopiers Hollandois ont été quelquefois traités avec la derniere rigueur. Mais cette crainte n'est pas capable de les rebuter. Ils ont des Bâtimens si légers, qu'à la voile ils échappent toujours aux Vaisseaux de la Compagnie. Ils sont ordinairement bien fournis d'armes & de munitions. Le courage est si bien établi parmi leurs Matelots & leurs Soldats, qu'ils périroient jusqu'au dernier sans penser à se rendre. Phillips rend témoignage qu'il en a vû quatre ou cinq à l'ancre, devant le Fort de Mina, pendant des semaines entieres, exerçant ouvertement le Commerce, comme pour affronter le Gouverneur & sa Garnison.

Hardiesse des Marchands d'Interlope.

Les

Les deux Vaisseaux Anglois s'étoient avancés jusqu'à la rade d'*Asthany*, à douze lieues de Bassam. Mais n'y voyant aucune apparence de commerce, ils gagnerent le Cap Apollonia, où la fortune ne leur fut pas plus favorable. Leur étonnement fut extrême de trouver cette stérilité dans des lieux qui étoient autrefois célébres par l'abondance de l'or & la facilité des marchés.

Phillips. 1694. Asthany. Cap d'Apollonia.

Le 13, ayant doublé le Cap, ils jetterent l'ancre au Cap d'*Axim* (13), deux milles au-dessous du Fort Hollandois. Rawlisson, Chef du Comptoir de Hollande, vint à bord, pour demander des nouvelles de l'Europe. On le pressa de s'arrêter. Il y consentit; & se livrant à sa bonne humeur, il but, dansa, & chanta de fort bonne grace. Mais sa joie fut changée tout d'un coup en inquiétude, à la vûe d'un grand Canot à douze Rameurs, portant des banderolles de diverses couleurs, qui s'avançoit de l'Est vers le Vaisseau. Phillips surpris de son trouble lui en demanda la raison. Il lui offrit même de faire feu sur le Canot, s'il se croyoit menacé de quelque danger. Mais le Facteur le conjura de s'en bien garder; & sans s'expliquer davantage, il se jetta dans un petit Canot de Pêcheur, où il se coucha sur le ventre; il donna ordre aux Négres de ramer vers l'Ouest avec toute la diligence possible, & prenant un grand tour, il alla gagner la terre un quart de mille au-dessus du Fort. Phillips apprit bientôt la cause de tant d'allarmes. Rawlisson s'étoit imaginé que le grand Canot étoit celui du Fiscal Hollandois de Mina, Officier d'une autorité superieure à la sienne, dont l'emploi consiste à visiter tous les Comptoirs de Hollande, pour examiner l'état du Gouvernement & veiller sur-tout à la conduite des Facteurs. Cette visite se fait avec tant de rigueur, que les coupables ne manquent jamais d'être arrêtés, & conduits dans les prisons de Mina, où leur moindre punition est de payer une amende considérable, & souvent de se voir condamnés à porter le mousquet pour la garde du Fort, en qualité de simple Soldat. Ce n'est pas seulement le commerce clandestin qu'on punit avec cette séverité dans les Facteurs. Ils doivent veiller au bon ordre dans leur Comptoir; empêcher par exemple qu'on ne couche dehors, & qu'on n'y fasse entrer des femmes pendant la nuit. Les Anglois négligent dans leurs établissemens cette partie de la bonne police, mais elle est rigoureusement observée parmi les Hollandois; ce qui n'empêche pas que les uns & les autres n'ayent des femmes libres ou Esclaves, dont ils changent à leur gré.

Cap d'Axim.

Frayeur panique de Rawlisson Facteur Hollandois.

Sévérité des Hollandois dans leurs Comptoirs.

Le grand Canot arriva bientôt à bord. Il amenoit un Anglois, nommé *Frank*, que les Agens de la Compagnie Angloise, au Cap-Corse, envoyoient à Phillips, pour recevoir de lui les Lettres & les paquets qu'il leur apportoit de l'Europe, & prendre les nouveaux Facteurs qui venoient occuper les postes de la Compagnie dans ses divers Comptoirs. Il avoit relâché à celui de *Dicky*, où il avoit engagé *Buckerige*, qui en étoit le chef, à l'accompagner. Les Agens marquoient à Phillips, par ce Canot, qu'ils lui conseilloient de disposer de sa cargaison avant que d'arriver au Cap-Corse; parce que les guerres du Pays anéantissoient le commerce de l'or, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût se procurer des Esclaves sur la Côte.

Avis que Phillips reçoit du Cap-Corse.

Rawlisson, que nous avons laissé au rivage, ne manqua point de renvoyer son Canot à bord, pour y prendre des informations. Il apprit bientôt

Rawlisson retourne à bord de Phillips & s'y rejouit beaucoup.

(13) Axim est à dix lieues d'Apollonia.

PHILLIPS. 1694.

Il invite les Anglois à dîner dans le Fort.

ſon erreur ; & riant de ſes propres craintes, il ſe hâta de rejoindre les Anglois. La nuit fut employée à ſe réjouir. Le Facteur de Hollande ne retourna que le lendemain dans ſon Comptoir ; *bien leſté*, ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, c'eſt-à-dire ivre de ponch & de vin. Mais, avant ſon départ, il engagea Buckerige, Schurley & Phillips, à lui rendre le lendemain une viſite dans le Fort. Ils s'y rendirent à l'heure dont ils étoient convenus. Rawliſſon les attendoit ſur le rivage, avec ſon Chapelain, qui étoit un jeune François. Il les conduiſit à la porte du Fort, où ils furent ſalués de neuf coups de canon. Avant le dîner, il leur propoſa de faire un tour de promenade autour de la place. C'eſt une eſpece de Château, bâti ſur un roc, à la maniere des Portugais, des mains deſquels il eſt paſſé dans celles des Hollandois. Il eſt à quatre flancs, ſur chacun deſquels on voit quelques pieces de canon, dont le nombre total monte à dix-huit. Ceux qui regardent la mer ſont aſſez gros. Phillips en diſtingua quelques-uns de fonte. Les murs ſont d'une bonne hauteur, & la Porte capable de quelque défenſe. Elle fait face au Continent. Au milieu du Fort ſont le magaſin, la cuiſine, & le logement des Soldats, ſur lequel on a ménagé trois ou quatre petites chambres pour les Facteurs. Celle où les Anglois furent traités n'avoit que la moitié de ſes murs, c'eſt-à-dire qu'ayant été ruinés par le tems, ou par d'autres cauſes, perſonne ne s'étoit crû intéreſſé à les rétablir. La bonne chere ne parut pas ſi négligée. On ſervit aux Anglois pluſieurs ſortes de viandes & de poiſſons. Ce que Phillips trouva de meilleur fut un *Pudding d'Yam* ou d'*Ignames*, aſſaiſonné par le Chapelain François avec du ſucre & du jus d'Orange. Le vin du Rhin & le *Pounch* ne furent point épargnés ; mais Phillips préfera beaucoup à l'un & à l'autre une ſorte de vin de Palmier, nommé *Kokoro*, qu'on prendroit à la couleur pour du petit lait, & au goût pour du vin blanc de Florence. On but la ſanté du Roi d'Angleterre & celle de la Compagnie d'Afrique, chacune avec une décharge de ſept coups de canon ; après quoi les Anglois furent invités à ſortir du Château pour voir une danſe de Négres, ſous quelques gros cotoniers, dont ils font leurs Canots (14).

Bonne chere du Facteur Hollandois.

Sa femme & celle de ſon Chapelain.

Rawliſſon y avoit fait porter des ſieges & des liqueurs. Les Anglois y trouverent Madame Rawliſſon, femme ou maîtreſſe du Facteur, jeune Mulâtre qui avoit beaucoup d'agrémens. Elle étoit couverte, au milieu du corps, d'une riche écharpe de ſoie. Sur la tête elle avoit un bonnet à fleurs d'or & d'argent, ſous lequel ſes cheveux tomboient de toute leur longueur ; car les Mulâtres affectent de les porter comme les Blancs, pour ſe diſtinguer des Négres. Elle étoit accompagnée de la femme du ſecond Facteur & de celle du Chapelain François, qui étoient de jeunes Négreſſes de douze ou quinze ans. Ces trois Dames commencerent la danſe au ſon de trois inſtrumens, compoſés de dents d'Eléphans creuſes, & d'un tambour de cuivre. Elles danſerent ſucceſſivement, avec des geſtes, & des mouvemens ridicules de la tête, des épaules & des bras ; de ſorte que leurs pieds avoient la moindre part à l'action. Le commencement de leur danſe fut aſſez moderé ; mais s'échauffant par degrés, elles s'agiterent à la fin comme autant de folles ou de furieuſes. D'autres femmes parurent enſuite ſur la ſcene. Les hommes eurent

Danſe des Négres.

(14) Tous les Voyageurs qui ont été à Juida, remarquent que c'eſt ici le lieu où l'on peut ſe fournir de Canots à meilleur marché.

leur tour. Entre les plus galans, il en parut deux qui avoient l'os d'une machoire d'homme attaché à la poignée de leur épée. On apprit aux Anglois que c'étoit un trophée militaire, & qu'ayant tué dans un combat quelques fameux Guerriers, ils se faisoient honneur de porter sans cesse cette marque de leur victoire. Enfin les Anglois fatigués du spectacle, prirent prétexte de la fin du jour pour retourner à bord.

Phillips. 1694.

Situation de la Ville.

La Ville est à l'Est du Château, & contient environ cent maisons. Elle est située au long des bords de la Riviere, qui se décharge dans la mer au-dessous du Château. Phillips observa sur la rive une centaine de Négres des deux sexes, avec des pelles, qui leur servoient à remuer le sable pour en tirer de la poudre d'or. Cependant le Commerce n'y étant pas fort avantageux, on remit à la voile le 16, pour gagner le Cap de Très-Puntas, en se tenant sur vingt-quatre brasses, dans la crainte des rocs qui s'étendent assez loin vis-à-vis le milieu du Cap. Vers midi, on se trouva devant un Comptoir de Brandebourg, & trois heures après, on jetta l'ancre à la vûe du Comptoir de Dicky, dans l'anse même où il est situé, environ trois lieues à l'Est du Cap Très-Puntas. Les Anglois n'ont pas de Comptoir Anglois sur la Côte où le débarquement soit si facile.

Cap de Très-Puntas. Comptoir de Brandebourg.

Anse, Ville, & Fort de Dicky.

Buckerige, chef du Comptoir de Dicky, s'occupoit actuellement à construire un petit Fort sur un grand roc plat, un demi-mille à l'Est de la Ville. Quoique cette entreprise fût fort éloignée de sa perfection, il avoit déja planté, près du Fort, quelques pieces de canon qui faisoient toute sa défense. La Ville est assez grande. Phillips descendit un jour au rivage, pour répondre aux civilités de Buckerige qui l'avoit invité à dîner. Il prit du bois, de l'eau, & quelques pierres dures pour s'en servir à broyer les grains du Pays. Mais les Habitans marquant peu d'empressement pour le Commerce, il leva l'ancre, & se trouva vers midi devant *Tagaratha*, derniere place où les instructions de la Compagnie l'obligeoient de se défaire de sa cargaison. S'il eut observé cet ordre, il seroit retourné en Europe avec la plus grande partie des marchandises qu'il en avoit apportées. A peine en avoit-il vendu pour la valeur de trois cens livres sterling, quoiqu'il en eût pour trois mille. Aussi ne balança-t-il point à violer ses instructions.

Langueur du Commerce sur cette Côte.

Rade & Comptoir de Sukkandi.

Le même jour à deux heures après midi, il mouilla, sur sept brasses, dans la rade de Sukkandi, à deux milles du rivage. Les Hollandois y ont, sur la pointe, un petit Fort, qui commande le lieu du débarquement, à la portée du canon du Fort Anglois. Schurley qui n'avoit pas cessé d'accompagner Phillips, se rendit le 20 au Château Anglois, où il trouva Johnson, premier Facteur de ce Comptoir, non-seulement malade au lit, mais furieux d'un affront qu'il avoit reçu de *Vankuheline*, Marchand de Mina. Il apprit du second Facteur le détail de cette avanture.

Avanture de Johnson, Facteur de Sukkandi.

Une femme du Pays, nommée *Taguba*, avoit eu de quelque Soldat Anglois du Fort une fille mulâtre, qui avoit été élevée assez soigneusement jusqu'à l'âge de dix ou onze ans. Johnson, qui étoit alors Facteur du Cap-Corse, conçut de l'inclination pour cette jeune fille, & proposa de la prendre pour sa femme, de la maniere, ajoûte l'Auteur, dont les Européens (15) prennent

(15) Ils n'ont point d'autre engagement que celui de leur inclination. C'est un usage établi, contre toutes sortes de Loix.

PHILLIPS. 1694.

des femmes en Guinée. Dans le même tems, ayant été nommé premier Facteur de Sukkandi, il y mena la petite Mulâtre avec lui, pour y être élevée sous ses yeux, jusqu'à ce qu'elle fut en âge de servir à ses plaisirs. Il la traita pendant deux ou trois ans avec beaucoup de tendresse. Lorsqu'elle touchoit à l'âge qu'il s'étoit proposé, Vankuheline, qui avoit entendu vanter sa beauté, gagna Taguba, sa mere, à force de présens, & la fit consentir à se rendre au Comptoir de Sukkandi, sous prétexte de voir sa fille, mais en effet pour l'engager adroitement à s'approcher du rivage, où il devoit envoyer un Canot fort léger & les faire enlever toutes deux. Taguba ne manqua point d'adresse pour exécuter ce plan. Elle fut reçue civilement de Johnson, qui n'ayant aucun sujet de défiance, laissa volontiers sortir sa fille avec elle. Lorsqu'elles furent au bord de l'eau, quelques Matelots qui les attendoient enleverent la fille malgré ses cris; & sa mere la suivit, en feignant de ceder à sa douleur. Elles furent menées toutes deux à Vankuheline, qui recueillit bientôt le fruit des soins & des esperances de Johnson. Phillips avoit vû cette petite créature au Château de Mina, lorsqu'il y avoit dîné chez le Général Hollandois. Elle avoit dansé devant lui dans une parure fort brillante, sous le nom de Madame Vankuheline. Cette avanture, & quelques autres démêlés avec les Hollandois, avoient troublé la tête de Johnson jusqu'à le rendre presque fou. Quelque tems après, ce malheureux Facteur fut surpris par les Négres, qui le taillerent en pieces avec tous ses gens, se saisirent du Fort, & pillerent toutes les marchandises. Son Lieutenant, que les Anglois appelloient *M. le Second*, n'ayant pas laissé de traiter fort civilement Phillips & Schurley, ils ne retournerent à bord que vers le soir. Le premier objet qu'ils virent approcher, fut reconnu aussi-tôt pour un Paquebot Anglois nommé l'*Aigle*, qui étoit parti des Dunes avec eux, chargé de paquets & de lettres pour la Gambra, Cherbourough & le Cap-Corse. Le Capitaine de ce petit Bâtiment étoit mort à la Gambra. *Brown*, qui lui avoit succedé, apprit à Phillips que l'Agent de Colker avoit eu de grands démêlés avec son second en arrivant à Cherbourough, & qu'il avoit eu besoin d'employer la force pour s'y faire recevoir.

Fin tragique de Johnson.

Arrivée d'un Pacquebot Anglois.

Le 21 Phillips alla jetter l'ancre entre la pointe d'*Abady* & *Schuma*, où il lui vint quelques Canots, avec lesquels il fit des échanges avantageux pour de l'or. Les Marchands Négres paroissoient craindre que leurs marchandises ne fussent confisquées par les Agens de Hollande, pour avoir exercé le commerce avec les Anglois. Ils avoient essuyé plus d'une fois cette insulte, non-seulement à l'occasion des Vaisseaux Anglois qui étoient attirés sur leur Côte, mais pour s'être fourni de quelques marchandises à Sukkandy; & lorsque sur leurs plaintes les Facteurs Anglois avoient demandé satisfaction au Général de Mina, en l'assurant que les marchandises appartenoient à la Compagnie, ils n'en avoient pû obtenir que de vaines promesses.

Obstacle que les Hollandois apportent au Commerce de Guinée.

Ils se saisissent de Commendo.

Les Hollandois portoient si loin l'insolence au long de cette Côte, surtout depuis la révolution, qu'ils s'efforçoient par toutes sortes de moyens de ruiner le commerce des Anglois, sans en avoir reçu le moindre sujet de plainte. Ils ont enlevé *Commendo* à la Compagnie Angloise, c'est-à-dire, l'endroit le plus favorable de toute la Côte pour le commerce de l'or. Ils le gardent encore, quoique les Agens de la Compagnie ayent des titres par


Fort de BADENSTEIN, à BOUTRI, tiré de Barbot.
Fort St. SEBASTIEN, à SCHAMA, tiré de Barbot.

N.° 1

écrit, signés de tous les Princes du Pays; sans compter le droit d'une longue possession. Sur des fondemens si justes elle tenta, il y a quelques années, de s'y rétablir. Mais lorsque son Vaisseau passoit devant Mina, chargé de materiaux pour bâtir un nouveau Comptoir, les Hollandois eurent la témerité de lui tirer plusieurs volées de canon, sans respecter le Pavillon Royal qu'ils ne pouvoient méconnoître à si peu de distance. Cependant les Anglois ne continuerent pas moins leur entreprise, & commencerent à se fortifier avec assez de succès. Mais avant que leurs ouvrages fussent en état de défense, les Négres, suscités par le Général Hollandois, leur causerent tant de troubles & d'embarras, qu'ils se virent dans la nécessité de se retirer avec perte de plusieurs hommes.

Phillips. 1694.

Le 22, Phillips & Schurley arriverent devant les hautes montagnes qui sont entre Schuma & Commendo. Le Commerce fut d'abord assez avantageux avec les Habitans de ces deux Places; mais la crainte des Hollandois les arrêtoit encore. S'ils acheterent trois ou quatre balles de *Perpetuane*, ce fut avec des précautions extrêmes pour les emporter. Ils les diviserent, & mirent chaque partie dans des sacs qu'ils avoient avec eux, dans l'espérance de les passer plus facilement. Phillips rebuté de leurs incertitudes alla mouiller à la pointe d'*Ampeni*, qui est entre Commendo & la Ville de Mina, à deux lieues de la Ville. Cette situation lui parut favorable pour commercer également avec ces deux Places; & dans l'espace de deux jours, il se procura effectivement plus de trente marcs d'or.

Schuma & Commendo.

Le 25, il passa devant le Château de Mina, qu'il salua de sept coups; & ne prévoyant aucun obstacle, il jetta l'ancre entre cette Place & le Cap-Corse, à moins d'une lieue de l'une & de l'autre. Il y trouva le meilleur commerce de toute la Côte, par l'empressement que les Négres de toutes les Villes à l'Est, jusqu'à Cormantin, eurent les deux jours suivans à venir à bord. Le 27, il alla mouiller dans la rade du Cap-Corse, après avoir salué le Château de sept coups, qui lui furent rendus.

Commerce avantageux pour Phillips.

Pendant vingt-neuf jours qu'il passa dans cette rade, il leva un Plan exact du Fort & du Comptoir Anglois. C'est le plus considerable des Etablissemens de la Compagnie sur cette Côte.

Les Agens, les Facteurs & les autres Officiers, n'osant s'éloigner de leur Poste, dans la crainte des accidens qui pouvoient arriver pendant leur absence, Phillips & Schurley leur donnerent à dîner, dans un beau cabinet de verdure, qui est au centre du jardin de la Compagnie. Ils avoient fait débarquer chacun six canons, pour donner plus d'éclat à cette fête, en accompagnant chaque santé d'une décharge. Des trente Soldats que Phillips avoit amenés pour le service de la Compagnie dans le Fort, il n'y en avoit pas un qui ne fût en aussi bonne santé qu'au départ d'Angleterre; mais dans l'espace de deux mois, les maladies du climat en firent périr la moitié. *Clayton*, Chef du Comptoir Danois de Fredericsbourg, mourut aussi de la fiévre. Il fut enterré avec beaucoup de pompe dans le jardin de *Blackjack*, qui est voisin du Fort, & qui sert de sepulture commune aux Européens. Clayton eut pour successeur *John Rootsey*, Barbadien, qui étoit arrivé depuis peu avec les Vaisseaux Danois.

Fête qu'il donne aux Officiers Anglois du Cap-Corse.

Un trompette du Vaisseau de Phillips, nommé *William Lord*, ayant pris

Histoire de William Lord.

Phillips. 1694.

querelle dans l'ivresse avec un Sergent du Château, lui fit au ventre une blessure qu'on crut d'abord très-dangereuse. Il fut chargé de fers dans une Tour qui servoit de prison. Mais sur le rapport du Chirurgien, qui ne jugea point la plaie mortelle, Lord obtint la liberté. Ce Trompette étoit non-seulement fort vigoureux, mais si querelleur & si intraitable, que Phillips se vit obligé de le faire enchaîner sur la poupe depuis Saint Thomas jusqu'à la Barbade. Son dessein étoit de le mettre sur un Vaisseau de Guerre en arrivant dans cette Isle. Mais sa bonté l'ayant fait céder ensuite aux sollicitations qu'il reçut en faveur de ce miserable, il eut lieu de s'en répentir. A peine fut-on arrivé à la Barbade, que Lord se trouvant libre, sortit sectetement du Vaisseau, & se cacha dans la Ville jusqu'à ce qu'il eut dépensé tout son argent. Il étoit arrivé au Port une Frégate de la nouvelle Angleterre, petite, mais bien équipée pour la guerre, excellente voiliere & montée de vingt pieces de canon. Quelques Marchands de l'Isle l'avoient achetée; & sous prétexte de l'envoyer à Madagascar pour le commerce des Esclaves, non-seulement ils avoient obtenu une Commission de Russel, Gouverneur de la Barbade, mais ils l'avoient engagé à s'associer avec eux dans cette entreprise. Lord s'engagea sur ce Bâtiment, & son exemple fut suivi de plusieurs Matelots de Phillips. Au reste le voyage de Madagascar n'étoit qu'un prétexte. Phillips fut informé par des avis certains, que la Fregate devoit se rendre à l'entrée de la Mer rouge, pour y chercher des profits plus considerables dans le pillage des Vaisseaux Marchands du Mogol, & revenir ensuite avec quelques Esclaves Négres, pour couvrir les apparences en rentrant à la Barbade. La Commission d'un Gouverneur qui étoit proche parent de l'Amiral d'Angleterre, mettoit ce petit Bâtiment en droit d'incommoder beaucoup tous les Vaisseaux du Port. Sous prétexte du service du Roi, il engagea tous les Matelots qui étoient disposés à quitter leurs Marchands. Ceux mêmes qui pensoient le moins à rompre leurs engagemens avec d'autres Capitaines, en prirent du moins occasion de faire augmenter leurs gages; & l'on n'en auroit pas trouvé un dans cette circonstance, qui voulût faire le voyage de l'Europe à moins de trente livres sterling.

Artifice de quelques Marchands pour déguiser leur pyraterie.

Avant que de quitter le Cap-Corse, Phillips prit une partie du Bled-d'inde qui est réglé pour la provision des Négres jusqu'à la Barbade. La mesure pour chacun est de quatre boisseaux, & le prix de la Compagnie deux achis par mesure. L'huile de palmier est à meilleur marché sur la Côte de Juida qu'au Cap-Corse. Mais elle coute moins encore dans l'Isle de Saint Thomas.

Visite du Roi de Sabo.

Phillips vit arriver au Cap-Corse le Roi de *Sabo*, & *Nimfa*, Général des *Arckanis*, qui furent bientôt suivis d'un autre Prince, frere du Roi de Futtu. Le Roi de Sabo, à la tête de vingt mille Négres, avoit défait le Roi de Futtu dans une bataille, l'avoit détrôné, & lui avoit donné pour successeur le Prince son frere, qui venoit jurer devant les Anglois de porter une haine constante à son Prédécesseur, de favoriser les intérêts de la Compagnie Angloise, & de ne pas troubler le Commerce des Arckanis, qui avoit fait le sujet de la guerre.

Singuliere espece de mariage.

Il se fit au Cap-Corse un mariage fort remarquable. Le Canonier du Château, fatigué de sa femme ou mécontent de sa conduite, la chassa de sa maison


CHATEAU ANGLOIS D'ANAMABO
A. Lieu du débarquement. B. Port entre les Rochers. C. Entrée du Port.
A
B
B
B
C

T. III.

N.° VIII.


Fort Hollandois de Cormantin nommé Amsterdam tiré de Barbot.


Fort Royal de MANFRO, tiré de Barbot

N.° II

pour en prendre une autre, qui étoit fille du Capitaine *Amo*, un des Kabaschirs du Château. La cérémonie ne consista que dans un festin qu'il donna aux Officiers, & une robbe dont il fit présent à sa nouvelle compagne. Ils devoient vivre ensuite dans la plus parfaite liaison du mariage. Mais la jeune femme qui n'avoit pas plus de douze ans, & qui se sentoit peu d'inclination pour son mari, ne voulut jamais consentir à se mettre au lit avec lui. Le Canonier en conçut une furieuse colere. Cependant ayant fait réflexion que la violence serviroit peu, il acheta sur le Vaisseau trois ou quatre aunes de taffetas rouge qu'il fit voir à sa femme, en lui promettant d'en faire le prix de sa complaisance. La beauté de ce présent la rendit traitable; & dès le lendemain on la vit, non-seulement parée de ce nouvel ornement, mais dans une parfaite intelligence avec son mari.

Phillips. 1694.

Tornado qui met Phillips en danger.

Enfin Schurley & Philipps partirent du Cap-Corse pour retourner à bord, dans la résolution de lever l'ancre en y arrivant. Mais tandis que leur Chaloupe avançoit tranquillement à la rame, ils furent surpris par un violent Tornado, qui rendit en un moment la mer fort grosse. Leur inquiétude pour deux caisses d'or, qu'ils avoient avec eux, leur fit prendre le parti de se laisser entraîner par le vent, qui les repoussoit vers la terre, & d'y joindre même le secours des rames. Ils furent jettés sur la Côte à quelque distance. L'orage ayant cessé vers dix heures du soir, ils voulurent retourner sur leurs traces, mais ils trouverent leurs Vaisseaux à l'ancre sous Fredericsbourg. Etant rentrés à bord, ils prirent congé du Château le lendemain, par une décharge de toute leur artillerie. Le 26, ils passerent par Mauri, ou le Fort Nassau, possedé par les Hollandois, à une lieue du Cap-Corse. Ce Fort est élevé, & présente l'apparence d'une fortification moderne, revêtue de seize ou vingt pieces de canon. Vers neuf heures, ils passerent devant *Anischen*, où la Compagnie Angloise avoit alors un petit Comptoir, qui n'étoit qu'une maison couverte de chaume. Une heure après ils arriverent à *Anamabo*, une lieue plus loin.

Ils quittent le Cap Corse.

Maure, ou Fort Nassau.

Fort & Comptoir Anglois d'Anamabo.

Phillips ayant salué le Château de sept coups qui lui furent rendus dans le même nombre, descendit au rivage pour demander au Facteur, nommé *Searl*, le reste du bled-d'inde qui lui avoit été assigné dans ce lieu par les Facteurs du Cap-Corse. Il trouva dans les soins de Searl, & dans ceux de Copper Facteur d'Aga, une demie-lieue à l'Est d'Anamabo, toute la satisfaction qu'il desiroit. Ils dînerent tous deux avec lui, accompagnés de leurs femmes, qui étoient mulâtres, comme celles des Facteurs du Cap-Corse. Phillips ne se lasse pas d'admirer des mariages si commodes. La liberté que les maris ont de changer de femmes à leur gré, rend celles-ci fort complaisantes & fort douces. Elles lavent le linge, elles entretiennent la propreté dans leur maison. Il n'y a point d'emploi ni de travail qu'elles osent refuser, & la dépense qui regarde leur personne se réduit presque à rien.

Commodité des mariages du Païs.

Fort Hollandois de Cormantin.

Phillips & Schurley virent souvent au Château d'Anamabo, le Gouverneur Hollandois de celui de Cormantin, qui se nommoit *Fusteman*. Il les engagea même à le visiter dans son Fort. Cet Etablissement est fort beau. Sa défense consiste dans vingt pieces de canon. Il est situé dans un lieu beaucoup plus haut que celui des Anglois, du côté de l'Est, à la distance d'une lieue.

Les Facteurs d'Anamabo firent présent à Phillips de deux petits Négres. Il

PHILLIPS. 1694. Winiba.

avoit reçu la même politeſſe de ceux du Cap-Corſe, avec quantité de Canards & d'autres rafraîchiſſemens.

Le 3 de Mai, les deux Capitaines s'étant procuré chacun cent quatre-vingt meſures de bled-d'inde, mirent enſemble à la voile. Le 4, ils mouillerent à *Winiba*, où Nicols Buckerige, Facteur de ce Comptoir, leur avoit fait eſperer des Canots pour le voyage de Juida. Ils y en prirent deux à cinq rameurs, un pour chaque Vaiſſeau; & leur premier ſoin fut de les fortifier par une bonne charpente. Ils réparerent leur Barque longue, à laquelle les vers s'étoient attachés, & qui faiſoit eau dans pluſieurs endroits. Ils prirent de l'eau fraîche, & leur proviſion de bois à brûler. Mais ce ne fut qu'après avoir obtenu la permiſſion de la Reine du Pays. Cette Princeſſe, âgée d'environ cinquante ans, étoit auſſi noire que le jais, & d'une groſſeur extraordinaire. Les deux Capitaines allerent lui faire leur cour avec Buckerige. Ils la trouverent aſſiſe ſous un grand arbre, où elle les reçut avec beaucoup de bonté. Elle fit danſer devant eux tous les gens de ſa ſuite; & dans l'intervalle des danſes, elle prodiguoit des baiſers à Buckerige, qu'elle paroiſſoit aimer beaucoup. En effet, ajoûte l'Auteur, ce jeune Anglois avoit tant d'eſprit & d'agrément dans l'humeur, qu'il s'attiroit la conſidération de tout le monde. D'ailleurs il ſçavoit parfaitement la langue & les uſages du Pays. Ils préſenterent à la Reine un baril d'eau-de-vie, & quelques rouleaux de tabac qu'elle parut charmée de recevoir. Elle pouſſa la civilité juſqu'à leur offrir à chacun, pour compagne, une de ſes Filles d'honneur, pendant tout le tems qu'ils voudroient s'arrêter à terre; mais ils ſe diſpenſerent modeſtement d'accepter cette offre, & paſſerent la nuit avec Buckerige. Le jour ſuivant, ils ſe virent forcés de garder un jeûne involontaire. Tandis que le Cuiſinier leur préparoit à dîner, le feu prit ſi ſubitement aux branches de palmier, dont la cuiſine étoit compoſée, que dans moins d'un quart d'heure, l'édifice & toutes les viandes furent réduites en cendres.

Reine du Pays. Sa figure. Son goût pour Buckerige.

Jeûne involontaire.

Dangers de Buckerige dans ſon Comptoir. Il bâtit un Fort.

Buckerige n'avoit pas d'autre logement qu'une maiſon de terre, couverte de branches & de chaume, au danger continuel d'être pillé par les *Quamboërs*, eſpece de Négres qui habitent l'intérieur du Pays, & qui ſe répandent ſouvent vers le rivage pour y chercher leur proie. Ils avoient déja tenté de l'effrayer par leurs menaces. Mais il étoit raſſuré par les promeſſes de la Reine, qui proteſtoit ouvertement qu'elle perdroit plutôt la vie que de lui voir ſouffrir une inſulte. Cependant il paroiſſoit charmé d'avoir quelque Vaiſſeau dans la rade, & ſon ſommeil en étoit beaucoup plus tranquille. Il avoit commencé à bâtir un Fort pour ſa ſûreté, ſur une éminence à cent pas du rivage. Les murs avoient déja huit pieds de hauteur. Mais faute d'Ouvriers, & par la lenteur des Agens du Cap-Corſe à lui envoyer des matériaux, l'édifice avançoit ſi peu, qu'il en reſſentoit beaucoup de chagrin. Les briques qu'il y employoit ne promettoient pas une longue durée; mais il faiſoit un ciment d'écailles d'huîtres, qui paroiſſoit excellent.

Multitude de Daims ſauvages. Chaſſe de deux Anglois.

Phillips admira ici la quantité de Pintades & d'autres Oiſeaux, dont les campagnes étoient remplies. Il prit encore plus de plaiſir à voir des légions de Daims qui traverſoient les plaines. Un jour il en compta juſqu'à cinq cens dans une ſeule troupe, mais ſi farouches qu'il ne put en tirer un ſeul. Buckerige lui dit que la méthode des Négres étoient de ſe coucher près des fontaines

fontaines où ces animaux se rassemblent pour boire, & qu'avec un peu d'adresse & beaucoup de silence, ils en tuoient en grand nombre à coup de fléches. Sur ce récit les deux Canoniers du Vaisseau, qui se vantoient d'avoir été d'habiles Braconiers en Angleterre, entreprirent de faire la même chasse. Ils partirent avec tous les secours qu'ils pouvoient desirer; mais ils reparurent le lendemain avec beaucoup d'excuses & sans venaison. Phillips vit aussi quantité de gros Singes, qui vont en trouppes de cinquante & même de cent. Il est dangereux de les rencontrer, sur-tout pour les femmes. On assura l'Auteur qu'ils s'en saisissent & qu'ils les violent l'un après l'autre, avec une brutalité furieuse.

PHILLIPS. 1694.

Singes dangereux pour les femmes.

Buckerige faisoit ici le commerce de l'or avec beaucoup d'avantage. Les marchandises recherchées par les Négres sont les mêmes que sur le reste de la Côte.

Le 9 Schurley & Phillips remirent à la voile, accompagnés de Buckerige, qui s'étoit offert à les conduire jusqu'au Comptoir d'*Akra*. Ils y arriverent le 12. *John Bloome*, Facteur de ce Comptoir, fit distribuer aux deux Vaisseaux le reste du bled qui leur appartenoit. La bonté de l'eau & d'assez belles apparences de commerce les encouragerent à s'arrêter jusqu'au 17. Dans cet intervalle ils reçurent quatorze marcs d'or, comme ils en avoient reçu treize depuis qu'ils étoient partis du Cap-Corse. Toute leur course leur en avoit produit cent treize, tant pour le compte de la Compagnie, que pour celui des Propriétaires du Vaisseau. Phillips acheta un Canot à cinq Rameurs, d'un Prince Négre qui s'étoit saisit du Fort Danois dans ce Canton, & qui avoit forcé le Facteur de se refugier chez les Hollandois après avoir massacré, à ses yeux, son second & plusieurs Soldats. Le Négre, établi dans le Fort, exerçoit tranquillement le commerce avec les Interlopiers de Hollande, qui recevoient de lui leur eau, & d'autres commodités qu'ils ne pouvoient trouver qu'à St Thomas ou dans l'Isle du Prince. Lorsque le Château avoit été surpris, les Danois y avoient un magazin rempli de toutes sortes de marchandises, & plus de cinquante marcs d'or. Phillips tenoit ces circonstances de la bouche même du Facteur, qui avoit bientôt quitté les Hollandois pour se retirer au Cap-Corse, dans l'esperance d'y voir arriver quelque Vaisseau de sa Nation. Mais Phillips lui ayant offert le passage gratis, il avoit accepté cette offre, quoiqu'il craignît beaucoup qu'en arrivant dans sa Patrie on ne le rendît responsable de son infortune. Il confessa aux Anglois qu'il avoit été surpris par un peloton de Négres, qui s'étoient présentés au Comptoir sous de belles apparences de commerce. Ils avoient commencé par massacrer son second, tandis qu'il leur montroit des marchandises. Ensuite ils s'étoient répandus dans le Fort, pour surprendre de même un petit nombre de Soldats & de Domestiques, dont ils pouvoient apprehender quelque résistance. Le Facteur, allarmé par le bruit, étoit sorti de sa chambre l'épée à la main; mais il s'étoit vû attaquer aussi-tôt par deux Négres, contre lesquels il s'étoit défendu quelque tems, en criant au secours. Ne voyant paroître aucun de ses gens, & le nombre des Négres augmentant autour de lui, il avoit pris le parti de se précipiter par une fenêtre, après avoir reçu plusieurs blessures, & de chercher un azile chez les Hollandois.

Quantité d'or que Phillips avoit ramassé.

Les Danois chassés d'un Fort par un Prince Négre.

Détail de ce accident.

Le Prince Négre, qui avoit pris le titre de Gouverneur depuis qu'il se

PHILLIPS. 1694.

voyoit tranquille dans son Fort, envoya deux de ses gens à bord, pour inviter le Capitaine Phillips, Buckerige & Bloome à dîner. Ils accepterent cette étrange invitation. A la porte du Fort, la Garde leur demanda leurs épées, qu'ils ne firent pas difficulté de donner, à la réserve de Phillips. Comme son refus causa quelque altercation, le Gouverneur parut lui-même, & lui déclara que tel étoit l'usage à sa porte. Phillips répondit que cela pouvoit être, mais que l'usage d'un Capitaine Anglois n'étoit jamais de quitter son épée. Sa résolution paroissant ferme, le Gouverneur feignit d'en être satisfait, & conduisit ses hôtes dans la salle à manger, où l'on montoit par une échelle & l'on entroit par un trou, comme par une espece d'écoutille. Lorsqu'on y fut arrivé, il but à la santé de tous les convives; & l'artillerie du Château se fit entendre. On se promena ensuite l'espace d'un quart d'heure; après quoi Phillips tirant volontairement son épée la mit entre les mains d'un de ses gens. Cette galanterie parut plaire beaucoup au Gouverneur.

Le Prince Négre invite Phillips à dîner.

Phillips refuse de donner son épée à la porte.

Le Gouverneur Négre avoit été Cuisinier.

Le dîner fut servi, avec une grande abondance de *Pounch* & de toutes sortes de viandes. Les mets n'étoient pas mal préparés. Phillips apprit que le Gouverneur avoit été Cuisinier dans un Comptoir Anglois. Aussi quittoit-il souvent la Compagnie, pour aller donner ses ordres à la cuisine. Il ne laissa pas de paroître à table avec beaucoup de pompe. Outre plusieurs Négres qui se tenoient derriere lui, il en avoit un de chaque côté, le pistolet à la main pour garder sa personne. Il but souvent la santé du Roi d'Angleterre, celle de la Compagnie & de ses Hôtes, avec autant de volées de canon. Phillips compta plus de deux cens coups pendant le tems qu'il passa dans le Fort. Le Drapeau qui fut arboré étoit blanc, & portoit la figure d'un Négre armé du cimetere. Il y avoit peu d'endroits du Château où l'on n'apperçût quelques marques de sa vieillesse, & de la négligence du Maître à le réparer. De seize pieces qui composoient l'artillerie, la moitié étoit sans affuts. Cette Place est éloignée de quatre milles, à l'Est, du fort Anglois. En revenant à bord les gens de Phillips tuerent deux Liévres cornus, & remarquerent que tous les buissons voisins en étoient remplis. Ils avoient un petit épagneul, qui en auroit pris seul un grand nombre en fort peu de tems; mais l'essai qu'on en avoit fait au dîner du Gouverneur, avoit appris à Phillips que leur chair est fort insipide.

Etat de son Fort.

Les Danois s'y rétablissent.

Le jour suivant on vit arriver deux Vaisseaux Danois, chacun de vingt-six canons. Ils venoient traiter de la restitution du Fort avec le Gouverneur Négre, dans la vûe de relever cet Etablissement & d'y former un nouveau Comptoir. Ils avoient amené un Gouverneur & des Soldats, avec des munitions, des vivres & des marchandises. Phillips ne fut pas témoin du Traité, parce que le Gouverneur se rendit long-tems fort difficile sur les conditions; mais il apprit ensuite que le Fort avoit été délivré aux Danois, sur un acte solemnel, par lequel ils dispenserent le Gouverneur de toutes sortes de restitutions, de satisfactions & de réparations, s'engageant même à lui payer cinquante marcs d'or le jour qu'ils rentreroient en possession de leurs anciens droits. Ces conditions furent observées fidélement, & le Général Danois remit le Château en état de défense. De-là il fit le voyage des Côtes de Juida, pour acheter des Esclaves. Mais voulant prendre, à son retour, par les Indes Occidentales, il relâcha malheureusement dans l'Isle du Prince, où le Pyrate

Triste sort de la Flotte Danoise.



A. lieu du debarquement. B. Vilage de Pocquese. C. Mont de Manfro.

Avery fondit sur ses deux Vaisseaux, les prit, les pilla, & les détruisit par le feu. Telle fut la fin de cette fatale entreprise. L'ancien Gouverneur Danois avoit quitté Phillips pour se joindre à ses compatriotes. PHILLIPS. 1694.

Il y avoit long-tems que le Capitaine Schurley languissoit, de la même maladie qui avoit emporté une partie de ses gens. Il mourut enfin sur son bord, à la vûe du Château d'*Akra*. On lui fit des obseques militaires dans le Château, où il fut décemment enterré. Bloome, Phillips, Buckerige, & le Chef du Comptoir Hollandois, porterent les coins du Poisle, au bruit de toute l'artillerie des deux Vaisseaux & des Forts. Schurley marqua beaucoup d'aversion pour toutes les formalités d'un testament, & prit même en mauvaise part le soin que Phillips prit de l'en faire souvenir. Il se contenta de nommer *Clay* son Contre-maître, , pour lui succeder au commandement. A l'égard des marchandises & de ses propres intérêts, il déclara qu'il se reposoit de tout sur *Brice*, son Trésorier. Mort de Schurley & ses funérailles. Clay lui succede.

Bloome assura Phillips qu'il se trouve, aux environs d'Akra, plus de Lyons, de Tigres, de Civettes & d'autres animaux farouches, que dans toute autre partie de la Guinée. Le même Facteur avoit envoyé à ceux du Cap-Corse un jeune Tigre privé, dont ils firent présent à Phillips. Ce bel animal fut mis à bord dans une cage de bois, où il fut nourri d'intestins d'oiseaux, parce qu'il refusoit tout autre aliment que de la chair. Il étoit si doux que tous les Blancs badinoient avec lui de la main, au travers des barreaux de sa cage; mais il devenoit furieux à la vûe d'un Négre. Phillips mettoit souvent la main dans sa gueule, & lui prenoit la langue, sans en recevoir le moindre mal. Il étoit absolument de la forme du Chat, mais marqueté de belles taches, comme un Léopard, & de la grandeur d'un Lévrier. A la fin, on s'apperçut qu'il prenoit par degrés la férocité de son espece, & qu'il ne faut pas se promettre de changer la nature. Phillips s'étoit aussi procuré deux Civettes. Elles avoient exactement la figure du Renard, & la même grandeur; sans autre différence que la couleur, qui étoit d'un gris clair. On les gardoit dans des cages de bois, où elles étoient nourries de farine bouillie dans l'eau; mais elles jettoient une odeur si forte, qu'on ne prenoit pas de plaisir à s'en approcher. Phillips acheta plusieurs Singes, & quantité de Perroquets, d'un Bâtiment Hollandois d'Interlope qui revenoit d'Angola, où se trouvent les plus beaux Perroquets verds. Tigre privé. Animaux que Phillips achete.

Le 16, il s'éleva un si furieux Tornado que le Vaisseau de Phillips eut deux cables rompus. Le fond d'ailleurs est si mauvais sur cette Côte, qu'il y a peu de Vaisseaux assez heureux pour n'y pas laisser quelques ancres. Le lendemain, ayant mis à la voile, Phillips fut poussé par le courant à quatre lieues d'Akra vers l'Est. Mais, après s'être dégagé le 18, il s'avança heureusement à la vûe de la Riviere de *Volta*, où les basses étant en grand nombre, il fallut se conduire la sonde à la main. Lorsqu'on eut passé le banc de sable, que le cours impétueux de cette grande Riviere a poussé plus de trois lieues dans la mer, on trouva l'eau plus profonde. On avoit assuré l'Auteur que le courant portoit de l'eau douce à la même distance, mais l'essai qu'il en fit ne s'accorda point avec ce témoignage. Tornado. Riviere de Volta.

Le 19, sur la Côte d'Alampo, on vit arriver à bord un Canot chargé de trois femmes & de quatre enfans, que les Négres apportoient à vendre. Mais Côte d'Alampo.

Phillips. 1694.

ils les mirent à si haut prix qu'on ne fut pas tenté de les acheter. D'ailleurs c'étoit autant de squelettes, si affoiblis par la faim, que la force leur manquoit pour se soutenir. Le Chef du Canot promit deux ou trois cens Esclaves aux Anglois, s'ils vouloient s'approcher du rivage & s'y arrêter quelques jours. Mais on jugea des autres par la montre. La prudence d'ailleurs ne permettoit pas de se fier à des Peuples, avec lesquels on n'avoit pas de commerce établi, & dans un Pays où la Nation Angloise n'avoit pas de Comptoir. Phillips observe que les Négres de cette Côte passent aux Indes Occidentales pour les plus foibles & les plus mauvais de l'Afrique. Ce sont aussi ceux qui se vendent le moins, ou qui se donnent au plus bas prix. Il ajoûte qu'il n'en a pû trouver la raison, & qu'ils lui ont paru aussi bien faits que dans les autres Cantons. La seule difference qu'il y ait remarquée est celle de la couleur, qui n'est pas si noire. Ils sont tous circoncis ; ce qui ne doit rien changer à leur force, mais qui les distingue encore des Négres de toute la Côte, où l'on ne s'est jamais apperçu que la circoncision soit en usage. Les Négres de la Côte d'or, qu'on appelle aussi Négres de Cormantin, sont les plus recherchés à la Barbade. Ils s'y vendent trois ou quatre livres sterling plus que ceux de *Juida*, qui sont connus autrement sous le nom de *Papas*, ou *Négres de Popo*. Ceux-ci sont préferés à ceux mêmes d'Angola.

Comparaison de plusieurs sortes d'Esclaves.

Phillips arrive sur la Côte de Juida.

Le 20 au soir, on arriva sur la Côte de Juida (16), environ soixante lieues à l'Est d'Akra. Dès le lendemain, les deux Capitaines, accompagnés de leurs Chapelains, de leurs Trésoriers, & d'une douzaine de Matelots bien armés, se rendirent au rivage, dans la résolution de s'y arrêter jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé l'occasion d'acheter treize cens Esclaves ; c'est-à-dire, sept cens pour le Vaisseau de Phillips, & six cens pour celui de Clay, successeur de Schurley. Telles étoient les conventions des Propriétaires, avec la Compagnie.

Comptoir Anglois.

Le Comptoir Anglois étant à trois milles de la Côte, *Joseph Pierson*, qui en étoit le Chef, envoya aux deux Capitaines toutes les commodités nécessaires pour leur débarquement, avec une garde de plusieurs Négres pour leur sûreté. Les commodités consistoient dans une sorte de brancards, que les Anglois nomment *Hamacks*, c'est-à-dire *Branles*, suspendus à de longues perches, dont les Négres portent les deux bouts sur leurs Epaules. On s'y couche, & l'on y est assez à l'aise. Les Porteurs marchent fort légerement. Cette voiture n'est guéres connue qu'en Afrique.

Sa situation.

La situation du Comptoir est dans des marais, où l'air est très-mal sain. Mais les deux Capitaines s'estimerent fort heureux de trouver cette retraite pour leurs marchandises, qui ayant été débarquées fort tard, ne pouvoient arriver avant la fin du jour à la Ville Royale, où les Facteurs avoient leur magazin. Elles auroient été fort exposées au pillage des Négres, & de ceux mêmes qui les portoient, car ils ont tant de subtilité à voler ce qui excite leur convoitise ou leur curiosité, que pendant le jour même on a besoin de veiller continuellement sur eux. Comme ils en veulent particuliérement aux noix de *kowris*, ils ne sont jamais sans une espece de coins, qui leur

Larcins des Négres.

(16) Autrement nommé *Whida*, *Queda* & *Fida*. Les François nomment ce Pays, par badinage ou par corruption, le Royaume de Juda. Voyez ci-dessous sa description.

servent à séparer les planches du baril, pour en faire tomber les noix. S'ils voyent paroître quelque Blanc qui les observe, ils retirent aussi-tôt leur coin; & les planches se resserrant d'elles-mêmes, tout se retrouve dans son état naturel. Ces Porteurs sont ordinairement suivis de leurs femmes & de leurs enfans, qui emportent le fruit de leur larcin. En vain les Facteurs adressent-ils leurs plaintes au Roi. L'autorité & les punitions mêmes, ne sont pas capables de faire renoncer les Négres à leurs vieilles habitudes.

Phillips. 1694.

Incommodités du Comptoir Anglois.

Le Comptoir devint encore utile aux deux Capitaines pour y loger les Esclaves, lorsqu'ayant été conduits au rivage, le mauvais tems ne permettoit point aux Canots de les venir prendre & de les transporter à bord; car il s'en trouvoit quelquefois cent qui devoient être embarqués à la fois. C'étoit d'ailleurs une triste habitation que ce Comptoir. Les marais y produisent une puanteur continuelle, & des essains de Mosquites, si insupportables, que si l'on n'a recours au Laudanum, ou à quelque autre soporifique, il faut renoncer au sommeil. La nuit que Phillips fut obligé d'y passer, lui parut la plus longue & la plus fâcheuse de sa vie. A peine étoit-il au lit, qu'il fut tourmenté cruellement par ces cruels animaux. Il fut forcé de se lever, de reprendre ses habits, de se couvrir les mains avec des gants, & le visage d'un mouchoir, pour attendre le jour dans cette situation; & toutes ses précautions mêmes ne le garantirent pas de l'éguillon des Mosquites.

Caractere de Pierson, chef du Comptoir.

Pierson, qui avoit l'esprit vif & entreprenant, s'étoit acquis du crédit à la Cour du Roi, & de la considération dans le Pays. Il avoit appris à connoître le caractere des Habitans; & l'experience lui servoit de guide suivant les occasions. La plûpart des Esclaves qui appartenoient au Comptoir étoient des Négres de la Côte d'or, nation hardie, brave & capable de sentiment. Il les traitoit si bien, que se les étant fort attachés, il auroit été sûr avec dix de ces fidéles Afriquains, de battre quarante Soldats des meilleures troupes du Pays.

Ville Royale de Juida, & ses environs.

La Ville Royale de Juida est à quatre milles du Comptoir Anglois. Le chemin est une belle plaine, couverte de bled-d'inde & de guinée, de patates, d'ignames, & d'autres fruits, dont le Pays produit deux moissons chaque année. On y rencontre plusieurs petits Villages, que les Négres appellent *Krums*, & qui ont chacun leur Capitaine ou leur Chef. Les maisons n'ont gueres plus de quinze pieds de longueur. Elles sont sans lumiere, excepté celle du Chef, qui est éclairée par un trou dans le mur. On peut les comparer à nos étables. N'ayant qu'une seule chambre, les Négres y mangent, y dorment, sur la terre, comme les Moutons. Les Kabaschirs, c'est le nom qu'ils donnent à leurs Chefs, ont des nattes, qui leur servent de lit, avec une pierre pour oreillers.

A l'arrivée des deux Vaisseaux, le Roi envoya au Comptoir Anglois deux de ses Kabaschirs, ou de ses Nobles, chargés d'un compliment pour les Facteurs. Phillips & Clay, qui étoient déja débarqués, firent répondre au Monarque qu'ils iroient le lendemain lui rendre leurs devoirs. Cette réponse ne le satisfit pas. Il fit partir sur le champ deux autres de ses Grands, pour les inviter à venir dès le même jour, & les avertir non-seulement qu'il les attendoit, mais que tous les Capitaines qui les avoient précedés, étoient venus le voir dès le premier jour. Sur quoi, dans la crainte de l'offenser, les

PHILLIPS. 1694.

deux Capitaines, accompagnés de Pierson & de leurs gens, se mirent en chemin pour la Ville Royale.

Réception des Facteurs au Palais.

Ils furent reçus à la porte du Palais par plusieurs Kabaschirs, qui les saluerent à la mode ordinaire des Négres, c'est-à-dire, en faisant d'abord clacquer leurs doigts, & leur serrant ensuite les mains avec beaucoup d'amitié. Lorsqu'ils eurent traversé la cour, les mêmes Seigneurs se jetterent à genoux près de l'appartement du Roi, firent clacquer leurs doigts, toucherent la terre du front, & la baiserent trois fois; cérémonie ordinaire lorsqu'ils approchent de leur Maître. S'étant levés, ils introduisirent les Anglois dans la chambre du Roi, qui étoit remplie de Nobles à genoux; ils s'y mirent comme tous les autres, chacun dans son poste, & s'y tinrent constamment pendant toute l'audience. C'est la situation dans laquelle ils paroissent toujours devant le Roi.

Trône du Roi.

Sa Majesté, qui étoit cachée derriere un rideau, ayant jetté les yeux sur les Anglois par une petite ouverture, leur fit signe de s'approcher. Ils s'avancerent vers le trône, qui étoit une estrade d'argile, de la hauteur de deux pieds, environnée de vieux rideaux sales qui ne se tirent jamais, parce que le Monarque n'accorde point à ses Kabaschirs l'honneur de le voir au visage. Il avoit près de lui deux ou trois petits Négres, qui étoient ses enfans. Il tenoit à la bouche une longue pipe de bois, dont la tête auroit pû contenir une once de tabac. A son côté il avoit une bouteille d'eau-de-vie, avec une petite tasse d'argent assez mal-propre. Sa tête étoit couverte, ou plutôt liée, d'un calico fort grossier; & pour habit, il portoit une robe de damas rouge. Sa garde-robe étoit fort bien garnie de casaques & de manteaux, de drap d'or & d'argent, de brocards de soie, & d'autres étoffes à fleurs, brochées de grains de verre de differentes couleurs; présens qu'il se vantoit d'avoir reçus des Capitaines Blancs que le Commerce avoit amenés dans ses Etats, & dont il prenoit plaisir à faire admirer le nombre & la variété. Mais de toute sa vie, il n'avoit jamais porté de chemise, ni de bas & de souliers.

Son habillement.

Caresses qu'il fait aux Facteurs.

Les Anglois se découvrirent la tête pour le saluer. Il prit les deux Capitaines par la main, & leur dit d'un air obligeant, qu'il avoit eu beaucoup d'impatience de les voir; qu'il aimoit leur Nation; qu'ils étoient ses freres, & qu'il leur rendroit tous les bons offices qui dépendroient lui. Ils le firent assurer, par l'Interpréte, de leur reconnoissance personnelle, & de l'affection de la Compagnie Royale d'Angleterre, qui malgré les offres qu'elle recevoit de plusieurs Pays où les Esclaves étoient en abondance, aimoit mieux tourner son commerce vers le Royaume de Juida, pour y faire apporter toutes les commodités dont il avoit besoin. Ils ajoûterent qu'avec de tels sentimens, ils se flattoient que Sa Majesté ne feroit pas traîner en longueur leur cargaison d'Esclaves, principal objet de leur voyage, & qu'elle ne souffriroit pas que ses Kabaschirs leur en imposassent sur le prix. Enfin, ils promirent qu'à leur retour en Angleterre, ils rendroient compte à leurs Maîtres, de ses faveurs & de ses bontés.

Leurs divisions.

Il répondit que la Compagnie Royale d'Afrique étoit *un fort honnête homme*, (17) qu'il l'aimoit sincerement, & qu'on traiteroit de bonne-foi avec ses Marchands. Cependant il tint mal sa parole; ou plutôt malgré les témoignages de respect qu'il recevoit de ses Kabaschirs, il fit voir par sa conduite

(17) On conçoit que c'est un trait de l'ignorance de ce Monarque.

qu'il n'osoit rien faire qui leur déplût.

PHILLIPS. 1694.

Festin que le Roi donne aux Anglois.

Dans cette premiere audience, il ne manqua rien à ses politesses. Après avoir fait asseoir les Anglois près de lui, sur un banc, il but à la santé de son frere le Roi d'Angleterre, de son *ami* la Compagnie Royale d'Afrique, & des deux Capitaines. Ses liqueurs favorites étoient l'eau-de-vie, & le *Pitto*. Celle-ci est composée de bled-d'inde, long-tems infusé dans l'eau. Elle tire sur le goût d'une espece de biére que les Anglois nomment *Ale*. Il y en a de si forte qu'elle se conserve trois mois, & que deux bouteilles sont capables d'enivrer. On apporta bientôt devant le Roi une petite table quarrée, sur laquelle un vieux drap tenoit lieu de nappe, garnie d'assiettes & de cuillieres d'étain. Il n'y avoit ni couteaux ni fourchettes, parce que l'usage du Pays est de déchirer les viandes avec les doigts & les dents. On servit ensuite un grand bassin d'étain, de la même couleur, dit Phillips, que le teint de Sa Majesté, rempli de Poules étuvées dans leur jus, avec un plat de patates bouillies, pour servir de pain. Les Poules étoient si cuites qu'elles se dépeçoient d'elles-mêmes. Des mets de cette espece n'exciterent pas beaucoup l'appetit des Anglois. Cependant ils eurent la complaisance d'avaler deux ou trois cuillerées de bouillon, où la malaguette & le poivre rouge n'étoient pas épargnés. Ils eurent l'honneur de boire plusieurs fois à la santé de Sa Majesté, dans une tasse de coco. Toute l'argenterie Royale se réduisoit à la petite tasse qui lui servoit à boire de l'eau-de-vie. Le Roi saluoit souvent les Anglois par des inclinations de tête, baisoit sa propre main, & poussoit quelquefois de grands éclats de rire. Lorsqu'ils eurent cessé de manger, il prit, dans le bouillon, quelques pieces de volaille qu'il donna à ses enfans. Le reste fut distribué entre ses Nobles, qui s'avancerent en rampant sur le ventre, comme autant de chiens. Leurs mains leur servirent de cuilliere pour pêcher la viande dans le bouillon. Ils les léchoient ensuite avec beaucoup d'avidité. Ce spectacle fit soulever le cœur à Phillips.

Mal-propreté du Roi & de ses Officiers.

Regrets du Roi pour la mort de Schurley.

Après le dîner, le Roi demanda des nouvelles du Capitaine Schurley. On lui dit qu'il étoit mort à Akra. Il se mit aussi-tôt à crier, à se tordre les mains, & à se frotter les yeux, quoiqu'il n'en sortît pas de larmes, en répetant qu'il avoit beaucoup perdu, & que Schurley étoit son ami. Il ajoûta que la Côte d'or l'avoit empoisonné. Ensuite il parla de peintures, de mortiers de cuivre, & de quantité d'autres présens que Schurley lui avoit promis. Clay ayant répondu qu'il n'avoit rien de cette nature à bord, le Monarque parut de fort mauvaise humeur, & lui soutint que les présens étoient sans doute sur le Vaisseau, mais que depuis la mort de Schurley, il vouloit les faire tourner à son profit. Clay, pour l'appaiser, déclara qu'il y avoit sur le Vaisseau d'autres présens qui lui étoient envoyés par la Compagnie, tels que des arquebuses, des étoffes de soie, &c. Enfin, lorsque le Roi se fut informé quelles sortes de marchandises ils apportoient, & de combien d'Esclaves ils avoient besoin, ils lui demanderent la permission de se retirer.

Palavera ou Traité conclu pour les marchandises.

Le lendemain, suivant leurs promesses, il retournerent au Palais avec des essais de leurs marchandises; & l'on convint du prix des Esclaves. Ces conventions ou ces Traités portent à Juida le nom de *Palavera*, quoique dans les Régions Occidentales de l'Afrique, le même mot signifie au contraire dispute ou querelle. Après beaucoup de difficultés, on convint de cent livres de *Kowris* pour chaque Esclave. Alors le Roi fit assigner aux Marchands

PHILLIPS. 1694.

Anglois, des Magazins, une Cuiſine, & des Logemens. Mais toutes les chambres étant ſans porte, ils furent obligés d'en faire à leurs frais & d'y mettre des verrouils & des ſerrures. Le jour ſuivant ils payerent les droits ordinaires au Roi & aux Kabaſchirs; après quoi les Officiers du Commerce firent avertir les Habitans de la Ville, au ſon d'une cloche, d'amener leurs Eſclaves au Marché. Cette cloche, qui eſt de fer, a la forme d'un pain de ſucre, & contiendroit environ vingt livres de kowris. On frappe deſſus avec un baton, qui en tire un ſon fort foible & ſourd.

Bonne chere des Anglois.

Chaque jour au matin, le Roi invitoit les deux Capitaines à déjeûner, & leur offroit toujours ſes deux plats de Poules étuvées & de Patates bouillies à l'eau. Mais il leur envoyoit tous les jours pour leur table, un Porc, une Chévre, une Brebis & une bouteille de Pitto. De leur côté, ils lui faiſoient porter avec la même régularité quatre bouteilles d'eau-de-vie, qu'il recevoit comme le ſouverain bien. Comme ils avoient leur Cuiſinier dans la Ville, & que les proviſions y étoient en abondance, ils faiſoient fort bonne chere. Mais divers accidens leur firent bientôt perdre l'appetit. La plûpart de leurs gens furent attaqués de la fiévre. Phillips fut atteint lui-même d'un violent mal de tête. A peine ſe trouva-t-il capable d'aller juſqu'au marché ſans être ſoutenu, & la mauvaiſe odeur du lieu lui cauſoit quelquefois des évanouiſſemens dangereux. Cette Halle, que les Habitans appellent *Trunk*, étoit un vieux Bâtiment, où l'on faiſoit paſſer la nuit aux Eſclaves, dans la néceſſité d'y faire tous leurs excrémens. Trois ou quatre heures, que Phillips étoit obligé d'y paſſer tous les jours, ruinerent tout-à-fait ſa ſanté.

Maladies qui ſuccedent.

Vente des Eſclaves.

Les Eſclaves du Roi furent les premiers qu'on offrit en vente; & les Kabaſchirs exigerent qu'ils fuſſent achetés avant qu'on en produisît d'autres, ſous prétexte qu'étant de la Maiſon royale ils ne devoient pas être refuſés, quoiqu'ils fuſſent non-ſeulement les plus difformes, mais encore les plus chers. Mais c'étoit une des prérogatives du Roi, à laquelle on étoit forcé de ſe ſoumettre. Les Kabaſchirs amenoient eux-mêmes ceux qu'ils vouloient vendre, chacun ſelon ſon rang & ſa qualité. Ils étoient livrés aux obſervations des Chirurgiens Anglois, qui examinoient ſoigneuſement s'ils étoient ſains & s'ils n'avoient aucune imperfection dans les membres. Ils leur faiſoient étendre les bras & les jambes. Ils les faiſoient ſauter, touſſer. Ils les forçoient d'ouvrir la bouche & montrer les dents, pour juger de leur âge; car étant tous raſés avant que de paroître aux yeux des Marchands, & bien frottés d'huile de palmier, il n'étoit pas aiſé de diſtinguer autrement les vieillards de ceux qui étoient dans le milieu de l'âge. La principale attention étoit à n'en point acheter de malades, de peur que leur infection ne devînt bientôt contagieuſe. La maladie, qu'ils appellent *yaws* eſt fort commune parmi ces miſerables. Elle a preſque les mêmes ſymptômes que la verole; ce qui oblige le Chirurgien d'examiner les deux ſexes avec la derniere exactitude. On met les hommes & les femmes à part, ſéparés par une cloiſon de groſſes barres de bois, pour prévenir les querelles.

Circonſtances de cette vente.

Maniere dont on conduit les Eſclaves à bord.

Après avoir fait le choix de ceux qu'on veut acheter, on convient du prix, & de la nature des marchandiſes. Mais la précaution que les Facteurs avoient eue de commencer par cet article leur épargna les difficultés qui naiſſent ordinairement. Ils donnerent aux Propriétaires des billets ſignés de leur main,

main, par lesquels ils s'engageoient à délivrer les marchandises en recevant les Esclaves. L'échange se fit le jour d'après. Phillips & Clay firent marquer cette miserable trouppe, avec un fer chaud, à la poitrine & sur les épaules, chacun de la premiere lettre du nom de son Bâtiment. La place de la marque est frottée auparavant d'huile de palmier; mais cette opération est si peu douloureuse, que trois ou quatre jours suffisent pour fermer la plaie, & pour faire paroître les chairs fort saines.

Phillips. 1694.

Marque qu'on leur fait.

A mesure qu'on a payé pour cinquante ou soixante, on les fait conduire au rivage. Un Kabaschir, sous le titre de Capitaine d'Esclaves, prend soin de les embarquer & de les rendre sûrement à bord. S'il s'en perdoit quelqu'un dans l'embarquement, c'est le Kabaschir qui en répond aux Facteurs; comme c'est le Capitaine du Trunk ou du marché qui est responsable de ceux qui s'échapperoient pendant la vente, & jusqu'au moment qu'on leur fait quitter la Ville. Dans le chemin jusqu'à la mer, ils sont conduits par deux autres Officiers que le Roi nomme lui-même, & qui reçoivent de chaque Vaisseau, pour prix de leur peine, la valeur d'un Esclave en marchandises. Tous les devoirs furent remplis si fidélement, que de treize cens Esclaves, achetés & conduits dans un espace si court, il ne s'en perdit pas un.

Officiers Négres qui en répondent.

Il y a aussi un Capitaine de terre, dont la commission est de garantir les marchandises du pillage & du larcin. Après les avoir débarquées, on est quelquefois forcé de les laisser une nuit entiere sur le rivage, parce qu'il ne se présente pas toujours assez de Porteurs. Malgré les soins & l'autorité du Capitaine, il est difficile de mettre tout à couvert. Il l'est encore plus d'obtenir la restitution de ce qu'on a perdu.

Lorsque les Esclaves sont arrivés au bord de la mer, les Canots des Vaisseaux les conduisent à la Barque longue, qui les transporte à bord. On ne tarde point à les mettre aux fers, deux à deux, dans la crainte qu'ils ne se soulevent, ou qu'ils ne s'échappent à la nage. Ils ont tant de regret à s'éloigner de leur Pays, qu'ils saisissent l'occasion de sauter dans la mer, hors du Canot, de la Barque, ou du Vaisseau, & qu'ils demeurent au fond des flots jusqu'à ce que l'eau les étouffe. Le nom de la Barbade leur cause plus d'effroi que celui de l'enfer, quoiqu'au fond, dit l'Auteur, ils y ménent une vie beaucoup plus douce que dans leur Pays. On en a vû plusieurs dévorés par les Requins, au moment qu'ils s'élançoient dans la mer. Ces animaux sont si accoutumés à profiter du malheur des Négres, qu'ils suivent quelquefois un Vaisseau jusqu'à la Barbade, pour faire leur proie des Esclaves qui meurent en chemin, & dont on jette les cadavres hors du bord. Phillips raconte qu'il en voyoit tous les jours quelques-uns autour de son Bâtiment; mais il ne peut assurer, dit-il, que ce fussent les mêmes.

Désespoir des Négres dans l'esclavage.

Les deux Vaisseaux perdirent douze Négres, qui se noyerent volontairement, & quelques autres qui se laisserent mourir par une obstination désespérée à ne prendre aucune nourriture. Ils sont persuadés qu'en mourant ils retournent aussi-tôt dans leur patrie. On conseilloit à Phillips de faire couper à quelques-uns les bras & les jambes, pour effrayer les autres par l'exemple. D'autres Capitaines s'étoient bien trouvés de cette rigueur. Mais il ne put se résoudre à traiter, avec tant de barbarie, de misérables créatures qui étoient comme lui l'ouvrage de Dieu, & qui n'étoient pas, dit-il, moins cheres au

Les Anglois en perdent plusieurs.

Conseil cruel qu'on donne à Phillips. Ses raisons pour le rejetter.

Phillips. 1694.

Créateur que les Blancs. Il ajoûte qu'il ne voit aucune raison de les mépriser pour leur couleur, puisqu'ils l'ont reçue de la nature, & qu'il ne comprend pas pourquoi les Blancs croiroient valoir mieux dans l'intérieur. Tous les hommes, dit-il encore, sont portés à juger favorablement d'eux-mêmes. Les Négres s'estiment, & se croyent même superieurs à nous, puisque par mépris pour notre couleur, ils se figurent le diable blanc & le représentent de même.

Commerce clandestin.

Les Kabaschirs sont obligés, pour chaque Esclave qu'ils vendent publiquement, de payer au Roi des droits & des coutumes, qui consistent dans une partie du prix qu'ils ont reçu. Pour s'exempter de ces impôts, ils amenoient souvent, pendant la nuit, à la maison du Capitaine, deux ou trois Esclaves qu'ils lui vendoient secretement, & les marchandises d'échange leur étoient envoyées avec les mêmes précautions. Cependant Phillips avoit peu de penchant pour ce commerce clandestin, par la crainte d'offenser le Roi, qui défendoit toute sorte de trafic & de traité hors du marché public. Quelquefois ce Prince, après avoir vendu dans un mouvement de colere une de ses femmes ou quelqu'un de ses sujets, revenoit à lui-même & prioit les Facteurs d'accepter d'autres Esclaves à la place. Ils avoient la complaisance de lui accorder cette satisfaction & le plaisir de remarquer qu'il y étoit sensible.

Informations que Phillips prend sur le poison des Négres.

Phillips, qui avoit entendu vanter tant de fois les poisons des Négres, & l'art avec lequel ils en infectent leurs fléches, eut la curiosité de prendre là-dessus des informations. Mais pour les rendre plus certaines, il engagea un Kabaschir à le visiter dans le Magasin. Là, il commença par lui faire avaler plusieurs verres de liqueurs fortes; & le voyant échauffé par le plaisir de boire, il lui marqua une vive affection, il lui fit divers présens; enfin, il le pressa de lui apprendre de bonne-foi comment les Négres empoisonnoient les Blancs, quel étoit leur secret pour communiquer le poison jusqu'à leurs armes, & s'ils avoient quelque antidote dont l'effet fût aussi sûr que celui du mal. Tout l'éclaircissement qu'il put tirer fut que les poisons en usage dans le Pays venoient de fort loin, & s'achetoient fort cher; que la quantité nécessaire pour empoisonner un homme revenoit à la valeur de trois ou quatre Esclaves; que la méthode ordinaire pour l'employer, étoit de le mêler dans l'eau ou dans quelque autre liqueur, qu'il falloit faire avaler à l'ennemi dont on vouloit se défaire; qu'on se mettoit la dose de poison sous l'ongle du petit doigt, où elle pouvoit être conservée long-tems sans nuire au travers de la peau, & qu'adroitement on trouvoit le moyen de plonger le doigt dans la calebasse, ou la tasse, qui contenoit la liqueur; qu'au même instant le poison ne manquoit pas de se dissoudre, & que son action étoit si forte, lorsqu'il étoit bien préparé, qu'il n'y avoit point d'antidote qui pût être assez tôt employé. Le Kabaschir ajoûta que les empoisonnemens n'étoient pas si communs dans le Royaume de Juida que dans les autres Pays Négres; non que les haines y fussent moins vives, mais à cause de la cherté du poison. Phillips avoit prié le Roi, dès sa premiere audience, de ne pas permettre que les Anglois fussent exposés au poison. Ce Prince avoit ri de cette priere, & l'avoit assuré que ce barbare usage n'étoit pas connu dans ses Etats. Cependant l'Auteur observa qu'il refusoit de boire dans la même tasse

Défiance de Phillips.

Celle du Roi.

dont les Anglois & ses Kabaſchirs s'étoient ſervis, & que ſi on lui préſentoit une bouteille de liqueur, il vouloit que celui dont il l'avoit reçue en eſſayât le premier. Au contraire, les Kabaſchirs avaloient ſans précaution tout ce qui leur venoit de la main des Anglois. Ils alloient deux ou trois fois le jour au Magazin, où chaque viſite étoit payée d'un verre d'eau-de-vie. Les deux Capitaines ne paroiſſoient jamais au Trunk ſans y faire porter trois ou quatre bouteilles, qui ſervoient comme de ſceau à tous les Traités. Souvent les Kabaſchirs venoient demander des liqueurs au Magazin, ſous prétexte de quelque mariage qui les obligeoit de ſe réjouir, ou de quelque maladie pour laquelle ils ne connoiſſoient pas de meilleur remede. L'envie de ſe conſerver leur amitié faiſoit toujours accorder une partie de leur demande.

Phillips. 1694.

Avidité des Kabaſchirs pour les liqueurs.

L'Auteur rapporte à cette occaſion que le voluptueux & vieux Monarque de Juida le fit appeller une fois ſecretement pendant la nuit, pour lui dire qu'ayant épouſé une jeune fille qu'il devoit recevoir cette nuit même, il avoit beſoin d'un petit baril d'eau-de-vie pour donner une fête aux parens de ſa belle, & de quelque potion qui le rendît propre à la careſſer. Ses deux demandes lui furent accordées. Le Chirurgien du Vaiſſeau lui donna un cordial qui répondit à ſes intentions, & reçut de lui, pour récompenſe, deux robes le jour ſuivant.

Demande ſinguliere que le Roi fait à Phillips.

Dans l'Iſle Saint Thomas, les Portugais ſont des empoiſonneurs ſi habiles, que ſi l'on s'en rapporte aux informations de Phillips, en coupant une piece de viande, le côté qu'ils veulent donner à leur ennemi ſera infecté de poiſon ſans que l'autre s'en reſſente; c'eſt-à dire, que le couteau n'eſt empoiſonné que d'un côté. Cependant l'Auteur fait remarquer avec ſoin qu'il n'en parle que ſur le témoignage d'autrui, & qu'en relâchant dans l'Iſle de Saint Thomas, ni lui, ni ſes gens n'en firent aucune expérience.

Habiles empoiſonneurs.

Les femmes du Roi de Juida ſont renfermées dans un quartier ſéparé. L'Auteur s'en approcha pluſieurs fois, avec quelques-uns de ſes gens; & jettant les yeux par-deſſus le mur, il vit pluſieurs de ces Reines occupées à divers ouvrages. Il lia même quelque entretien avec elles. Mais un Facteur François de la Compagnie, ſe laiſſant entraîner par ſa curioſité, tenta d'ouvrir la porte, qui étoit fermée avec quelques liens d'ozier. Toutes les femmes prirent la fuite, en jettant un cri. Quelques Kabaſchirs, envoyés par le Roi, vinrent prier les Blancs de garder plus de meſure, & de tourner d'un autre côté leur promenade. Ils y conſentirent volontiers, à l'exception du François, qu'on eut peine à faire entrer dans des vûes plus raiſonnables.

Quartier des femmes à Juida.

Imprudence d'un Facteur François.

Le lendemain en déjeûnant avec eux, le Roi leur fit un reproche fort doux de leur curioſité, & leur déclara que les loix du Pays ne permettoient à perſonne d'approcher ſi près du quartier des femmes. Il ajoûta qu'il les trouvoit excuſables, en qualité d'Etrangers, mais qu'il les prioit néanmoins de ne pas retomber dans la même faute. Leurs excuſes furent auſſi polies que le reproche. Il en parut fort ſatisfait; mais il marqua un peu plus de reſſentiment contre le Facteur François, qui devoit mieux connoître les loix du Royaume. Phillips voyant l'embarras du Facteur, prit ſur lui tout le blâme, & proteſta que c'étoit lui-même qui avoit mené ſa compagnie dans un lieu qu'il étoit curieux de voir, pour rendre témoignage de la galanterie du Roi,

Leurs excuſes.

PHILLIPS. 1694.

à ſon retour en Angleterre. Le Monarque le prit par la main, & lui dit que ſi ſa compagnie n'avoit point eu d'autre vûe, il étoit fâché d'en avoir fait de plaintes, & qu'il pardonnoit volontiers au Facteur François.

Ce que c'étoit que ce Facteur François.

Ce Facteur & ſon aſſocié, ou ſon Lieutenant, habitoient une petite cabane près du Palais du Roi. Comme on n'avoit pas vû, depuis trois ou quatre ans, de Vaiſſeau François ſur la Côte, il vivoit des liberalités du Roi, ſans aucun moyen de retourner dans ſa Patrie. Phillips l'avoit preſque tous les jours à dîner, & lui offrit de le conduire à la Barbade, d'où il pourroit gagner facilement la Martinique. Mais l'Angleterre étant en guerre avec la France, il n'oſa paſſer dans une Iſle ennemie.

Belle promenade & marché.

A peu de diſtance de la Ville Royale, on trouve trente ou quarante gros arbres, qui forment la plus agréable promenade du Pays. L'épaiſſeur des branches, ne laiſſant point de paſſage à la chaleur du Soleil, y fait regner une fraîcheur continuelle. C'étoit ſous ces arbres que Phillips paſſoit la plus grande partie du tems. On y tenoit un marché. Entre pluſieurs ſpectacles bizarres, il eut celui d'une table publique, ou d'un ordinaire, qu'il a cru digne d'une deſcription. Le Négre, qui avoit formé cette entrepriſe, avoit placé, au pied d'un des plus gros arbres, une grande piece de bois de trois ou quatre pieds d'épaiſſeur. C'étoit la table; elle n'étoit ſoutenue ſur la terre que par ſon propre poids. Les mets étoient du Bœuf & de la chair de Chien bouillis, mais enveloppés dans une peau crue de Vache. De l'autre côté on voyoit, dans un grand plat de terre, du *Kanki*, eſpece de pâte molle, compoſée de poiſſon pourri & de farine de maïs, pour ſervir de pain. Lorſqu'un Négre avoit envie de manger, il venoit ſe mettre à genoux contre la table, ſur laquelle il expoſoit huit ou neuf coquilles de *Kowris*. Alors, le Cuiſinier coupoit fort adroitement de la viande pour le prix. Il y joignoit une piece de kanki, avec un peu de ſel. Si le Négre n'avoit pas l'eſtomac aſſez rempli de cette portion, il donnoit plus de coquilles & recevoit plus de viande. L'Auteur vit tout à la fois, autour de la table, neuf ou dix Négres, que le Cuiſinier ſervoit avec beaucoup de promptitude & d'adreſſe, & ſans la moindre confuſion. Ils alloient boire enſuite à la Riviere; car l'uſage des Négres eſt de ne boire qu'après leur repas.

Table publique ou ordinaire Négre.

Nains du Roi. Leur importunité.

Le Roi avoit deux Nains, qui venoient ſouvent demander des kowris aux Anglois. On n'oſoit leur en refuſer, quoiqu'ils méritaſſent la corde plutôt que des préſens. Ils troubloient continuellement le ſommeil des Facteurs par des hurlemens, auſquels ils donnoient le nom de prieres, & qu'ils faiſoient toutes les nuits ſous quelques arbres qui touchoient au Magazin. Ils imploroient, diſoient ils, la puiſſance des Fetiches en faveur du Roi. Ils prétendoient que ces divinités leur parloient ſouvent par la bouche d'une grande Idole de bois qui étoit à la porte du Palais, & qu'ils s'étoient efforcés de tailler en figure d'homme, quoiqu'ils n'euſſent réuſſi, dit l'Auteur, qu'à lui donner celle du diable.

Phillips eſt curieux d'entendre parler une idole.

Phillips ayant entendu ſouvent aſſurer que cette figure parloit toutes les nuits aux Kabaſchirs & à ſes Dévots, déclara naturellement qu'il ſeroit charmé d'aſſiſter à des cérémonies ſi merveilleuſes, & demanda la permiſſion de les y accompagner. Ils lui répondirent qu'il falloit s'y trouver la nuit. Il ne manqua point de s'y rendre avec eux la nuit ſuivante; mais craignant quel-

que mauvais tour, il prit avec lui quatre de ses gens, bien armés de pistolets & de sabres. Les Négres, arrivant de plusieurs côtés, firent quantité de profondes salutations à l'image, tandis qu'il attendoit la voix & les discours qu'on lui avoit promis. Après s'être ennuyé pendant plus d'une heure, il demanda pourquoi il n'entendoit rien. On lui demanda un peu de patience. Il attendit encore deux heures, sans être plus satisfait. Les Négres parurent fort surpris, & l'assurerent que leur Fetiche n'avoit jamais été si long-tems muet. L'indignarion prenant l'ascendant sur lui, il donna du bout de sa canne dans la bouche de l'Idole, & recommença plusieurs fois le même jeu, malgré les instances des Négres, qui témoignoient beaucoup d'inquiétude pour lui. Il leur dit que ne voyant qu'une piece de bois, il n'avoit aucune raison de craindre; mais que s'il étoit vrai qu'elle fût capable de parler, il alloit la forcer de faire usage de cette qualité. Là-dessus, il prit un de ses pistolets, & tirant à l'Idole, il lui mit une balle dans l'œil gauche. Les Négres prirent tous la fuite. Phillips & ses gens passerent encore une demie-heure dans le même lieu, & se retirerent enfin, sans avoir pû faire rien perdre de son insensibilité à la piece de bois.

Phillips. 1694.

Hardiesse de Phillips à maltraiter l'Idole.

Le jour suivant, les Négres parurent fort étonnés de voir le Capitaine Anglois en bonne santé. Il raconta lui-même son avanture au Roi, qui l'assura gravement que la figure parloit aux Négres, mais qu'elle gardoit le silence devant les Blancs. Phillips répondit que si elle avoit été capable de parler, elle n'auroit pas manqué de faire entendre quelque menace ou quelque plainte lorsqu'il l'avoit si maltraitée à coups de canne & de balle. Le Monarque répliqua que ce n'étoit à la vérité qu'une figure de bois, mais qu'il étoit certain que les Fetiches s'expliquoient souvent par sa bouche; qu'il en avoit été souvent témoin lui-même, & qu'il souhaitoit que les Anglois ne se réjouissent point de l'avoir maltraitée. Phillips lui dit qu'il défioit également les Fetiches & la statue de lui nuire; & qu'il ne redoutoit que le poison de ses Sujets. Vous n'avez rien à craindre du poison, reprit encore le Roi; mais je ne vous répons pas des Fetiches.

Avis qu'il reçut du Roi.

Phillips voyoit souvent, autour des maisons du Pays, de petites figures de terre; & devant elles, du riz, du bled, de l'huile & d'autres présens qu'on leur avoit offerts. Quelquefois c'étoient des Chévres éventrées, & suspendues aux arbres. Les Négres ont tant de choses ausquelles ils donnent la qualité de Fetiches, qu'il ne put comprendre l'idée qu'ils attachent à ce nom. Sur la Côte d'or, lorsqu'il se fait quelque promesse solemnelle ou quelque serment, le Prêtre mêle des poudres de différentes couleurs, dont il jette cinq ou six cueillerées sur un des principaux Fetiches. Ce mêlange doit causer la mort à celui qui violeroit son serment. Les Négres en sont si persuadés, que plusieurs Capitaines ont pris le parti de faire jurer leurs Esclaves, par les Fetiches, qu'ils ne se jetteroient pas dans la mer pour regagner le rivage, & leur ont fait ôter leurs chaînes après ce serment. Cependant Phillips conseille aux Marchands de se reposer moins là-dessus, que sur de bonnes chaînes de fer.

Autres Idoles du Pays.

Respect des Négres pour leurs sermens.

Au Cap-Corse, il avoit vû les Fetiches employés solemnellement par les trois Facteurs de la Compagnie, *Plact*, *Roman*, & *Melross*, pour engager la foi du nouveau Roi de Futtu, du Roi de Sabo, & de Nimfa Général des Arkanis. Voici le détail qu'il fait de cet incident. Les Arkanis, qui sont de tous les

Guerre des Arkanis.

PHILLIPS. 1694.

Marchands Négres ceux dont les Anglois aiment mieux le commerce, & dont l'or est le plus pur, habitent l'intérieur des terres; de sorte que pour se rendre aux Forts & aux Vaisseaux, ils ont quelques autres Pays à traverser. Le Pays de Futtu en étoit un; & le Roi leur avoit accordé le passage assez long-tems, sans leur causer aucun chagrin. Mais ses Sujets, à l'instigation des Hollandois de Mina, leur fermerent les chemins, & les voulurent forcer d'acheter d'eux à plus haut prix des marchandises de moindre valeur, qu'ils recevoient des Hollandois. Les Arkanis, ayant refusé de se soumettre à cette tyrannie, se virent exposés au pillage & à toutes sortes de mauvais traitemens, en traversant le Royaume de Futtu. Leur mécontentement produisit la guerre. Ils choisirent pour Général un de leurs principaux Négocians, nommé *Nimfa*, qui avoit toutes les qualités nécessaires à cet emploi. Les Anglois du Cap-Corse, à qui ils communiquerent leur dessein, s'engagerent à leur fournir des armes & des munitions. D'un autre côté les Arkanis eurent recours au Roi de Sabo, de qui ils louerent un corps de Troupes auxiliaires. Ce Prince avoit la figure la plus majestueuse & la plus guerriere, que Phillips ait jamais vûe parmi les Négres. Sa conduite & son courage répondoient merveilleusement à son air. Les Arkanis soutenus par un secours si puissant, & par quelques Négres du Cap-Corse, qui les joignirent sous la conduite des Capitaines *Hansika & Amo*, composerent une armée de vingt mille hommes, & marcherent contre le Roi de Futtu, qui n'avoit point attendu leur arrivée pour assembler aussi ses meilleures Troupes. Il y eut quelques legeres escarmouches entre les deux partis, car il n'arrive guéres aux Négres de décider leurs querelles par de véritables batailles. Le pillage, les embuscades, les surprises sont les principaux événemens de leurs guerres. La fortune se déclara si heureusement pour les Arkanis, qu'ils forcerent le Roi de Futtu de chercher un azile & de la protection au Château de Mina. Nimfa & le Roi même de Sabo profiterent de sa retraite pour s'approcher de sa Ville Capitale. Ils y entrerent sans résistance. Ils la pillerent, ils en brûlerent une partie; & pour assurer le fruit de la guerre, ils éleverent sur le trône le frere du Roi fugitif. Tous les Kabaschirs du Royaume de Futtu jurerent, par les Fetiches, d'être fidéles à leur nouveau Maître. Ensuite les Vainqueurs amenerent ce Monarque au Cap-Corse, pour lui faire jurer à son tour d'être constamment attaché aux Anglois, & de favoriser leurs intérêts dans toutes sortes d'occasions; de porter une haine immortelle à son frere; d'entretenir une paix inviolable avec les Arkanis, & de leur accorder la liberté du passage dans son Pays, avec leur or & leurs autres marchandises. Ces articles furent écrits sur du parchemin, au nom de la Compagnie Royale d'Angletere, de Nimfa, & du Roi de Sabo. Le Roi de Futtu les signa, par une marque qui tint lieu de son nom. Schurley & Phillips, qui se trouvoient alors au Château du Cap-Corse, les Facteurs, & plusieurs Kabeschirs signerent aussi en qualité de témoins. Après quoi, le Roi de Futtu s'étant mis à genoux, jura solemnellement par les Fetiches d'être fidéle à l'observation du Traité. On joignit au serment la cérémonie des poudres. Le Prêtre des Fetiches prit cinq ou six cueillerées d'eau, dans lesquelles il jetta plusieurs sortes de poudres, dont il connoissoit seul la composition. Après les avoir bien mêlées, il déclara au Roi de Futtu qu'à la moindre infraction des articles,

Sujet de la guerre.

Caractere du Roi de Sabo.

Les Arkanis détrônent le Roi de Futtu.

Articles de paix jurés & signés au Cap-Corse.

Serment par les Fetiches.

il tomberoit mort sur le champ *comme un clou de porte*. Ce Prince parut fort persuadé de la vérité de cette menace. Il avoit la physionomie basse & stupide. Un ver qu'il avoit au pied ne lui permettant pas de se soutenir sur ses jambes, il étoit porté sur les épaules d'un Négre.

En arrivant au Cap-Corse, le Roi de Sabo & Nimfa furent salués de neuf coups de canon, par le Château & les Bâtimens qui étoient dans la rade. Ils y répondirent par une décharge de leur mousqueterie. Leur entrée se fit sous un dais, auquel on avoit suspendu plusieurs queues de cheval, & leurs gens ne cesserent point de tirer jusqu'à la porte du Château. Là, le Monarque Négre, & le Général des Arkanis mirent le sabre à la main; & trouvant les Facteurs Anglois, qui étoient venus au-devant d'eux, ils leur baiserent les mains avec de grands témoignages de joie. Les Anglois prirent les leurs, & les secouerent à la mode du Pays. Mais pour donner plus de force à leurs félicitations, ils firent porter hors des murs un tonneau d'eau-de-vie, qui fut enfoncé, & bû par toute l'armée à la santé de la Compagnie Royale d'Angleterre.

Singulieres caresses des femmes du Roi de Sabo.

Le Roi de Sabo s'étoit fait accompagner de deux de ses femmes pendant toute la guerre. Elles l'avoient suivi au Château Anglois; & suivant l'usage du Pays, où l'on ne se fait pas honte d'être chargé de vermine, elles lui nettoyoient souvent la tête en public, & prenoient plaisir à manger ses poux.

Recherches de Phillips sur les Fetiches.

Phillips n'ayant rien épargné pour découvrir tout ce qui appartenoit aux Fetiches, ajoûte à son récit les circonstances suivantes. Les Négres ont de petites pieces d'or, d'un travail fort recherché, qui représentent diverses figures, & qu'ils portent attachées à leur chevelure, au cou, au poignet, & à la cheville du pied. Ils donnent à ces figures le nom de Fetiches. Ils ont des créatures particulieres qui font l'objet de leur dévotion; & chaque Négre a la sienne, qu'il regarde comme sa divinité tutelaire, & qu'il appelle aussi son Fetiche. Celle du Général Nimfa étoit la Vache. Les Facteurs en ayant fait tuer une pour traiter les Princes Négres avant leur départ, il fut impossible de lui en faire manger; & pour excuse, il confessa que cet animal étant son Fetiche, il n'avoit pû le voir égorger sans regret. D'autres ont pour Fetiche, le Chien, le Mouton, le Léopard, & tout ce que leur imagination leur peint de plus puissant ou de plus respectable. Au Cap Mesurado, l'Auteur apprit d'un Négre de qualité, qui portoit autour du bras une aiguillette de peau de Léopard, que c'étoit le Fetiche dont la protection le garantissoit du tonnerre. D'autres portent une dent de Tigre, une corne de Bouc, enduite de pâte rouge, quelque os de Poisson, &c. & chacun attribue à son Fetiche des vertus particulieres contre les maux ou les dangers qu'il appréhende le plus. Cette superstition a beaucoup de rapport avec celle qui est en usage sur le Sénegal & la Gambra pour les grisgris.

Puissance que les Prêtres s'attribuent.

Le Prêtre des Fetiches du Roi s'attribue une puissance & des lumieres extraordinaires. Dans la saison des pluyes, où la mer est fort agitée, elle le devint si excessivement, que pendant près de trois semaines, les Canots ne purent apporter de marchandises au rivage. Les Kabaschirs voyant les Anglois hors d'état de payer les Esclaves, & ne voulant pas les livrer à crédit, tenoient les Facteurs en suspens. Phillips en fit des plaintes au Roi, qui le

PHILLIPS. 1694.

pria d'être tranquille, & de compter que par les mesures qu'il alloit prendre, la fureur des flots s'appaiseroit dès le jour suivant.

Ils conjurent la mer.

Pour exécuter cette étrange promesse, il envoya son Prêtre au rivage, avec un bassin d'huile de palmier, un sac de riz & de bled, une bouteille de pitto, une bouteille d'eau-de-vie, une piece de toile peinte, & divers autres présens qu'il vouloit faire à la mer. Le Prêtre chargé de toutes ces richesses s'avança sur le bord de l'eau. Là, il fit un discours aux vents & aux flots, pour les assurer que son Roi, qui étoit leur ami, avoit beaucoup d'affection pour les Blancs, & s'interessoit au succès de leur cargaison; que les Blancs étoient de fort honnêtes gens, & se rendoient utiles au Pays en y apportant toutes sortes de commodités. Il pria la mer de ne pas se fâcher plus long-tems, & de ne pas s'opposer au débarquement des marchandises. Il lui dit que si elle avoit besoin d'huile de palmier, son Roi lui en offroit un bassin. Alors il jetta le bassin d'huile dans la mer; & répétant la même offre pour le riz, le bled, le pitto, l'eau-de-vie, le calico, &c. il les y jetta aussi successivement.

Le Roi s'en fait honneur, & les Anglois en profitent.

Il arriva, le jour suivant que les flots étant devenus un peu plus tranquilles, on profita de ce changement pour apporter quelques marchandises au rivage. Le Roi ne manqua point d'en faire honneur à ses Fetiches, quoique la cause en fût tout-à-fait naturelle. On étoit au décours de la Lune. Les Voyageurs n'ignorent pas que dans les Régions méridionales le vent perd alors beaucoup de sa force, & que la mer est plus calme que dans les Lunes pleines ou nouvelles. Cependant Phillips, charmé de pouvoir recommencer son commerce, ne disputa point aux Fetiches la gloire qu'on leur attribuoit. Le Prêtre se vanta d'être assez puissant pour faire pleuvoir, quand il le voudroit, du bled & du sel. Les Anglois lui offrirent de grandes récompenses pour leur accorder une seule fois ce spectacle. Mais les instances & les offres ne leur firent rien obtenir.

Conjuration des morts par un Prêtre Négre

Pierson raconta l'histoire suivante à Phillips. Il avoit été envoyé à Juida pour servir de second Facteur au Comptoir, sous Smith, qui en étoit alors le Chef. Quelques jours après son arrivée, Smith fut dangereusement attaqué d'une fiévre maligne. Le Roi qui aimoit beaucoup cet Anglois lui envoya aussi-tôt son Prêtre, pour chasser la mort par ses enchantemens & par l'invocation des Fetiches. En approchant du malade, le Prêtre commença par lui expliquer sa commission. Ensuite s'étant rendu au cimetiere des Blancs, avec sa provision d'eau-de-vie, d'huile, de riz, &c. il s'écria d'une voix fort haute: O vous! Blancs morts, qui reposez ici, vous voulez avoir parmi vous le Facteur Smith. Mais il est aimé de notre Roi, il l'aime, & son intention n'est point encore de le quitter pour venir demeurer avec vous. S'étant approché de la sépulture du Capitaine *Wyburn*, fondateur du Comptoir; il lui dit du même ton: O vous, Capitaine de tous les Blancs qui reposent ici, la maladie de Smith est encore un de vos coups. Vous voudriez qu'il vînt bientôt vous tenir compagnie, parce que c'est un honnête homme. Mais notre Roi ne veut pas qu'il le quitte encore, & vous ne l'aurez pas. Après cette harangue, il fit un trou sur la fosse, dans lequel il versa de l'eau-de-vie & de l'huile, en disant à Wyburn que s'il avoit besoin de ces présens, on les lui offroit volontiers; mais qu'il ne devoit pas s'attendre qu'on lui livrât le Facteur, & qu'il

falloit

falloit renoncer à cette prétention. Il revint ensuite au Comptoir, où il eut la hardiesse d'assurer Smith que sa maladie ne seroit pas mortelle. On fit d'abord peu d'attention à ses ridicules promesses. Cependant comme il commençoit à se rendre incommode, Pierson le força de se retirer; & deux jours après, on perdit le pauvre Smith.

Phillips. 1694.

Figure & caractere du Roi de Juida.

Le Roi de Juida étoit âgé d'environ soixante ans, autant du moins que Phillips fut capable d'en juger, car les Négres ne connoissent point leur âge, & ne tiennent aucun compte de la mesure du tems. Ce Prince étoit d'une taille médiocre. Il avoit les cheveux gris, & la physionomie fort commune. L'Auteur ne lui trouva pas les sentimens plus relevés. Cependant il étoit d'un fort bon naturel, & d'une humeur assez douce, sur-tout lorsqu'il vouloit obtenir quelque présent. Pendant que le Vaisseau fut sur la Côte, il ne sortit point une seule fois de son Palais. Mais il se promenoit souvent dans les cours, pieds nuds au milieu de la boue, avec aussi peu d'attention pour sa personne que le plus pauvre de ses Sujets; quoiqu'on le prétende si puissant, que dans l'espace de vingt-quatre heures, il peut rassembler une armée de quarante mille hommes. Son principal Kabaschir se nommoit *Springgatha*; vieillard de quatre-vingt ans, consommé dans la Politique, qui gouvernoit absolument son Maître, & qui s'attendoit à monter sur le trône après lui. Les Anglois trouverent plus d'obstacle de sa part à l'établissement de leur Commerce, que de celle du Roi & de tous les autres Kabaschirs. Le second Seigneur de la Cour se faisoit appeller *Capitaine Charter*; nom qu'il avoit pris d'un Anglois, au service duquel il avoit été dans sa jeunesse, & qu'il se faisoit honneur de porter par reconnoissance pour son ancien Maître. Son âge ne surpassoit pas trente ans. Il étoit d'une figure agréable & d'un fort bon naturel. Les Anglois se trouverent si bien de sa générosité & de sa douceur, qu'ils acheterent de lui plus d'Esclaves que de tous les autres Kabaschirs ensemble. Comme Springgatha étoit trop vieux pour faire esperer qu'il pût survivre au Roi, c'étoit à Charter que toute la Nation destinoit la Couronne. Les autres Seigneurs, c'est-à-dire ceux avec qui Phillips eut quelque rapport, se nommoient *Capitaine Tom*, *Capitaine Bybi*, *Capitaine Aywa*. Le Roi marquoit une considération particuliere pour un Prince étranger, frere du Roi d'Arda, qui ayant été banni des Etats de son frere pour quelque entreprise séditieuse, étoit venu chercher un azile à celle de Juida.

Sa puissance.

Seigneurs de sa Cour.

Habileté des Rameurs Négres.

La mer est toujours si grosse au long de la Côte, que les Canots n'alloient jamais du bord Anglois au rivage, sans qu'il y en eût quelqu'un de renversé. Mais l'habileté des Rameurs Négres est surprenante. D'ailleurs ils nagent & plongent avec tant d'adresse, que leurs amis n'ont presque rien à risquer avec eux. Au contraire, ils laissent périr impitoyablement ceux qu'ils ont quelque sujet de haïr.

Précautions des Capitaines Anglois pour les Canots.

Tous les Capitaines achetent leurs Canots sur la Côte d'or, & ne manquent point de les fortifier avec de bonnes planches, pour les rendre capables de résister à la violence des flots. Ils sont composés d'un tronc de cotonier. Les plus grands n'ont pas plus de quatre pieds de largeur, mais ils en ont vingt-huit ou trente de longueur, & contiennent depuis deux jusqu'à douze Rameurs. Ceux qui conviennent le plus à la Côte de Juida sont à cinq ou six rames. Les Vaisseaux qui viennent pour le Commerce des Esclaves, se

PHILLIPS. 1694.

pourvoyent ordinairement de deux Canots, parce qu'il arrive ſouvent que l'un étant renverſé par les vagues, il a beſoin du ſecours de l'autre pour ſauver les Négres & les marchandiſes. Les Rameurs ſe prennent auſſi à la Côte d'or, avec la précaution d'en choiſir un qui ait aſſez d'expérience & d'habileté pour tenir lieu de Pilote; & l'on s'y trompe d'autant moins que les Négres de cette Côte ſont les plus habiles Matelots de toute la Guinée. Ce Pilote commande ſes compagnons, & ſe fait obéir avec beaucoup d'autorité.

Leur marché avec les Rameurs de la Côte d'or.

Leurs appointemens ſont reglés, & ſe payent la moitié en or au Cap-Corſe, & le reſte en marchandiſes. Lorſqu'on eſt ſatisfait de leurs ſervices, l'uſage eſt de leur faire préſent d'un des deux Canots, pour retourner ſur leur Côte. On met l'autre en pieces, pour en faire du bois à brûler; car il eſt rare qu'on trouve l'occaſion de le vendre. Les Rameurs de Phillips lui perdirent ſix ou ſept tonneaux de kowris, & plus de cent barres de fer; ſans compter d'autres marchandiſes de moindre importance. Ce malheur arriva fort près du rivage, par une vague furieuſe qui renverſa le Canot. Il fut impoſſible aux Anglois d'obtenir la moindre ſatisfaction; & loin de maltraiter les Rameurs, ils prirent le parti de les conſoler par de belles paroles, dans la crainte de quelque accident plus volontaire.

Embarras de Phillips pour la communication du rivage au Vaiſſeau.

Phillips avoit conſtamment deux hommes au rivage, occupés à remplir tous les jours un baril d'eau, qu'il n'étoit pas aiſé de tranſporter à bord. Ils le rouloient ſur le ſable pendant la nuit, pour arriver le matin au rivage, avant que le jour eut ramené les vents de mer, qui étoient toujours fort impétueux. Il n'y avoit pas d'autre reſſource que celle des Radeaux pour le conduire enſuite juſqu'à la Barque longue, au riſque d'être ſouvent repouſſé contre les rocs, où il ne manquoit guéres de ſe briſer. La joie étoit extrême à bord lorſqu'on y voyoit arriver heureuſement ce ſecours. Phillips avoit une ſorte de petit eſquif qui lui ſervoit à tranſporter des porcs, de la volaille, des lettres, &c. mais dont il ne pouvoit tirer aucun ſervice pour l'eau & les Eſclaves. Il falloit deux hommes pour le conduire; & deux hommes faiſoient toute ſa charge.

Phillips & Clay partent de Juida.

Le 27 de Juillet, Phillips ayant embarqué ſept cens Eſclaves, entre leſquels il y avoit deux cens vingt femmes, prit congé du Roi de Juida, & mit à la voile avec Clay qui en avoit acheté ſix cens cinquante. Leur deſſein étoit de relâcher à l'Iſle de Saint Thomas pour y prendre des proviſions. Le 2 d'Août ils paſſerent à la pointe Sud de l'Iſle du Prince, qui leur parut fort haute & fort montagneuſe, quatre-vingt-neuf lieues à l'Eſt de Juida. Le 4 ils ſe trouverent à la vûe de la terre, vers cinquante-ſept minutes de latitude du Nord. Le Pays étoit bas & couvert d'arbres, avec une petite Iſle vers le Sud.

Ils ſe perdent de vue.

Pendant la nuit ſuivante, Phillips perdit la vûe du Vaiſſeau de Clay, parce que celui-ci effrayé au ſpectacle de pluſieurs Baleines, qu'il avoit priſes pour des rocs, avoit amené ſes voiles pour n'avancer que la ſonde à la main.

Monſtres marins.

Cette mer eſt remplie de monſtres, mais particuliérement de Baleines, qui prennent plaiſir à ſuivre un Vaiſſeau, les prenant, comme le ſuppoſe l'Auteur, pour quelque animal giganteſque de leur élement. Les Anglois s'amuſerent beaucoup à les voir combattre contre le *Tresher* ou le *Batteur*, car ces deux eſpeces d'animaux ne ſe rencontrent jamais ſans ſe quereller. Le Tresher leur parut long de douze ou quinze pieds, mais fort affilé. Dans l'engage-

ment, il s'éleve de la moitié du corps hors de l'eau, & tombe sur la Baleine avec tant de violence, que le bruit se fait entendre jusqu'à bord.

Le 6, on passa la Ligne. Pendant que les Négres étoient à dîner sur le tillac, le jeune Tigre, que Phillips portoit en Europe, trouva le moyen de sortir de sa cage, & saisissant une femme à la jambe, lui emporta le mollet dans un instant. Un Matelot Anglois, qui accourut aussi-tôt, lui donna quelques petits coups qui le firent ramper comme un épagneul; & le prenant entre ses bras, il le porta sans résistance jusqu'à sa cage. On a déja fait remarquer que cet animal sembloit avoir pris les Négres en haine. Phillips ordonna que pendant leur dîner, on eut soin de couvrir la cage d'un voile; sans quoi le Tigre paroissoit dans une fureur continuelle.

Le Tigre de Phillips s'échappe de sa cage.

Le 8, on découvrit le Cap Lopez. On se trouvoit alors vis-à-vis d'un grand banc de sable, qui sembloit border le rivage, & qu'on prit pour celui qui porte, dans la Carte Hollandoise, le nom de *Gróte White Pleken*, près de la Riviere de Gabon. Il en sort un autre banc, qui s'avance fort loin dans la mer. A deux lieues de cet écueil, la sonde ne donna que dix brasses d'eau; mais il y a peu de danger, parce que la profondeur diminue sensiblement par degrés. Le Cap de Lopez-Consalvo paroissoit éloigné de cinq lieues au Sud. Par les observations on trouva trente-cinq minutes de latitude. Phillips panchoit beaucoup à relâcher au Cap, pour y faire sa provision d'eau & de bois. Mais l'incertitude des vents, & la force qu'il reconnut aux courans, joint à la mortalité qui commençoit à se répandre parmi ses Esclaves, le déterminerent à continuer sa navigation vers l'Isle St Thomas, dont il étoit encore éloigné de quarante lieues. Ainsi partant, le 9, du côté de cette Isle, il la découvrit le 11; & presqu'en même tems il apperçut les *Latras*, qui en sont à six lieues. En s'approchant, il eut soin de ne pas quitter la sonde, qui lui donna depuis quatorze jusqu'à sept brasses. Mais à peu de distance de la Ville, il fut étonné de se trouver tout d'un coup sur cinq brasses. Enfin se défiant de sa situation, il prit le parti de mouiller l'ancre sur quatre & demie. Cependant il reconnut ensuite qu'il n'y avoit aucun danger. Quoique dans ce lieu, la mer n'ait pas plus de profondeur environ deux milles à la ronde, elle en a beaucoup davantage vers la Côte de l'Isle.

Grote White Pleken.

Cap de Lopez-Consalvo.

Le même jour, il descendit au rivage, pour visiter le Gouverneur de la Ville, qui avoit le commandement absolu depuis la mort du Général. Il en fut reçut civilement. Après avoir satisfait à quelques questions, qu'on ne lui fit que pour la forme, il obtint la permission de prendre du bois, de l'eau, & d'acheter les provisions dont il avoit besoin. On l'avertit en même-tems que la meilleure rade & la plus fréquentée étoit sous le Château. Phillips crut entendre qu'on le soupçonnoit de n'y avoir pas mouillé d'abord, pour ne pas se placer sous le canon du Gouverneur. Il se hâta d'y faire avancer son Vaisseau, avec ordre de saluer le Château de cinq coups. Mais en approchant si près de la terre, il n'oublia pas de faire mettre tous les Négres dans les chaînes, de peur qu'il ne leur prît envie de se sauver à la nage.

Phillips arrive à l'Isle Saint Thomas.

Le seul tems, ou du moins le seul commode pour se fournir d'eau dans l'Isle St Thomas, est celui de la nuit, parce que les femmes de la Ville troublent la fontaine pendant le jour en y lavant leur linge. Phillips mit trois hom-

Il part pour la Barbade.

PHILLIPS. 1694.

mes à terre pour ce travail. Il eut soin de faire garder ses Négres par des gens armés ; précaution nécessaire au milieu des Portugais, qui sont, dit-il, les plus grands voleurs du monde, & qui n'auroient pas manqué de leur enlever ou quelques Négres ou leurs fers. Il voyoit mourir un si grand nombre d'Esclaves, qu'après avoir fini ses affaires à la hâte, il prit le parti de mettre à la voile pour la Barbade, sans attendre le Vaisseau de Clay, qui étoit arrivé deux jours après le sien. Il fait monter la longueur de ce voyage à treize cens cinquante-huit lieues, ou soixante-sept degrés cinquante-quatre minutes, qui réduites en milles d'Angleterre, en produisent quatre mille soixante-quinze. Il observe en général que son passage fut fort heureux, & qu'il n'avança jamais plus de trois degrés au Sud de la Ligne ; mais que plus il prit au Sud, plus il trouva les vents impétueux ; & plus encore lorsqu'il porta vers l'Est. Il ajoûta qu'il fut surpris aussi de les trouver si frais, en considérant les latitudes. Depuis le 20 d'Octobre, il fit toujours voile dans le treiziéme degré douze minutes du Nord, c'est-à-dire, dans la latitude accordée de la Barbade, jusqu'au quatre de Novembre qu'il découvrit cette Isle à la distance de sept lieues. Elle portoit, par rapport à lui, Nord Ouest quart de Nord. Ses observations, qu'il croit fort exactes, lui firent trouver à ce point treize degrés douze minutes du Nord ; de sorte que sans s'arrêter à l'opinion reçue, il donne hardiment pour latitude à l'Isle de la Barbade, treize degrés huit minutes ; & pour distance méridienne de l'Isle St Thomas, soixante-huit degrés quarante-neuf minutes Ouest. Il conclut de-là qu'on s'est fort trompé lorsqu'on a prétendu que sa longitude n'est que soixante ou soixante-deux degrés Ouest du Cap Lopez ; & l'on peut compter, dit-il, sur ses calculs, ausquels il a pris soin d'apporter une parfaite exactitude.

Longueur de ce Voyage.

Calculs de l'Auteur sur cette course.

Pertes de Phillips dans son voyage.

Il entra dans le Port de Bridgetown le 4 de Novembre, après avoir employé deux mois onze jours dans son passage. Les maladies avoient fait tant de ravage sur son bord, qu'il avoit perdu quatorze Matelots & trois cens Négres. Cette disgrace l'affligeoit sensiblement, quand il consideroit que la mort de chaque Esclave faisoit perdre dix livres sterling à la Compagnie, & dix livres dix schellings aux Capitaines du Vaisseau. Tel étoit le prix que les Agens de la Compagnie en devoient recevoir à la Barbade. Ainsi la perte totale montoit à six mille cinq cens soixante livres sterling. Phillips ne livra vivans que trois cens soixante-douze Esclaves, dont la vente rapporta, l'un portant l'autre, environ dix-neuf livres sterling par tête.

Causes des maladies qui se mirent parmi les Négres, & ses Matelots.

La principale maladie qui avoit emporté tant de Blancs & de Négres, étoit un flux blanc (*White flux*), d'une violence si extraordinaire qu'il n'y avoit point de remedes qui pussent l'arrêter. Ceux qui en étoient une fois saisis mouroient sans aucune ressource. Elle avoit commencé avant qu'on eut relâché dans l'Isle de St Thomas ; mais les progrés en avoient été terribles dans le reste du voyage. Pour les Blancs, outre les dangereuses qualités du climat, on n'en connoissoit pas d'autre cause que le sucre noir, sans aucune préparation, & le mauvais Rum, dont toutes les représentations du Capitaine ne les empêchoient pas d'user avec excès. Non-seulement il employa plusieurs fois les châtimens pour arrêter cette licence ; mais il faisoit jetter dans la mer tout le rum & le sucre qu'il pouvoit découvrir. Il chargea même de fer, Lord, son Trompette, qui étoit le plus livré à ce désordre, & qui ne se

contentant pas d'y entraîner les autres par son exemple, alla un jour le couteau à la main, dans un accès d'ivresse, pour tuer le Contre-maître dans son lit. Ce malheureux demeura, près de deux mois, enchaîné sur la poupe, sans autre dais que le ciel, c'est-à-dire, exposé à toutes les injures de l'air, & n'y fut pas attaqué de la moindre maladie; tandis que l'art du Chirurgien & les soins du Capitaine ne purent sauver un grand nombre d'honnêtes gens. A l'égard des Négres, ce fut la petite vérole qui causa les plus grands ravages; & toute l'assistance qu'on put donner aux malades, se réduisit à ne les pas laisser manquer d'eau pour se désaltérer, ni d'huile de palmier pour en froter leurs playes. Ce qu'il y a de fort étrange, suivant l'Auteur, c'est que cette cruelle maladie, étant déchaînée parmi les Négres n'attaqua qu'eux, & ne se communiqua point aux Blancs. Il se trouvoit néanmoins à bord plusieurs Matelots, & même quelques jeunes garçons, qui ne l'avoient jamais eue, & qui n'en étoient pas moins constamment au milieu des malades. Phillips ajoûte que les symptômes de la petite vérole sont les mêmes parmi les Négres que dans tous les Pays de l'Europe. Elle commence par des douleurs de tête & de dos, par des maux de cœur, des vomissemens, des fiévres, &c. Mais ceux que la petite vérole avoit épargnés ne résisterent point au flux; avec d'autant plus de chagrin pour le Capitaine, qu'il avoit à regretter les soins qu'on s'étoit donnés pour les sauver de la premiere de ces deux maladies. Quel embarras, dit-il, à leur fournir réguliérement leur nourriture, à tenir leurs logemens dans une propreté continuelle; & quelle peine à supporter non-seulement la vûe de leur misere, mais encore leur puanteur, qui est bien plus révoltante que celle des Blancs? Le travail des mines, qu'on donne pour exemple de ce qu'il y a de plus dur au monde, n'est pas comparable à la fatigue de ceux qui se chargent de transporter des Esclaves. Il faut renoncer au repos, pour leur conserver la santé & la vie, & si la mortalité s'y met, il faut compter que le fruit du Voyage est absolument perdu, & qu'il ne reste que le cruel désespoir d'avoir souffert inutilement des peines incroyables.

PHILLIPS. 1694.

La petite vérole des Négres ressemble à la nôtre.

Peines qu'il en coute à transporter les Négres.

Trois semaines avant l'arrivée de Phillips à la Barbade, on y avoit essuyé un terrible ouragan, qui avoit jetté tous les Bâtimens de la rade au rivage, & qui en avoit fracassé huit ou neuf entre les rocs. Phillips vit encore une partie de leurs débris. Mais il admira la bizarrerie du sort dans ces furieuses tempêtes. Le Bristol, Vaisseau de guerre commandé par le Capitaine *Gourney*, avoit laissé couler ses cables au premier mouvement des flots; & s'étant mis heureusement au large, il étoit rentré dans le Port après l'orage, sans avoir rien souffert. Au contraire, le Capitaine Thomas Scherman, qui étoit parti pour l'Angleterre avant l'ouragan, avec le Colonel *Rendal*, dernier Gouverneur de l'Isle, fut si maltraité par des tourbillons d'une violence sans exemple, qu'ayant perdu ses mâts, il revint au Port dans le plus triste état où la fureur des vents & des flots puisse réduire un Vaisseau.

Ouragan terrible à la Barbade.

L'Isle de la Barbade, qui est, dit l'Auteur, un des plus agréables lieux du monde, & qui étoit alors habité par quantité d'honnêtes gens, se trouvoit infectée d'une peste violente, qui en avoit déja fait le tombeau d'un grand nombre d'Etrangers. Le Capitaine Scherman y avoit enterré six cens hommes

Peste qui infectoit cette Isle.

PHILLIPS. 1695.

de ſon bord ; non que ſon Equipage eut jamais été ſi nombreux ; mais ayant entrepris de réparer ſes pertes, par de nouveaux Matelots qu'il engageoit ſur les Vaiſſeaux Marchands, il n'avoit fait que les multiplier par degrés. Phillips perdit dix-huit hommes. Comme il ne comptoit pas d'échapper à la maladie, il ne fit pas difficulté de viſiter ſans précaution ſes gens & ſes amis malades. C'eſt à cette liberté même qu'il attribue le bonheur qu'il eut de s'en garantir. L'habitude du mauvais air l'endurcit en quelque ſorte contre l'infection ; tandis qu'une infinité d'autres, que la crainte retenoit à la campagne, ne manquoient pas d'en être atteints dès la premiere fois que la néceſſité de leurs affaires les rappelloit à la Ville. Pendant le ſéjour qu'il fit à la Barbade, il vit périr vingt Capitaines de Vaiſſeau, entre leſquels il regretta beaucoup *Gourney* & *Bowls*, qui commandoient tous deux chacun leur Vaiſſeau de Guerre. Le nombre des Matelots morts eſt incroyable.

Méthode qui ſauva Phillips.

Retour de l'Auteur en Europe.

L'Auteur embarqua ſept cens barils de ſucre, à neuf ou dix ſchellings le quintal, du coton à deux ſous la livre, & du gingembre à huit ſchellings le quintal. Le 2 d'Avril, il ſe tint prêt à lever l'ancre, avec trente autres Bâtimens, dont ſept étoient de vingt-huit pieces de canon ſous l'eſcorte du Tigre, Vaiſſeau de Guerre, commandé par le Capitaine *Scherman*. Ils étoient convenus de ſe mettre en ligne de bataille s'ils rencontroient quelque ennemi. Le *Cheſter*, autre Vaiſſeau de Guerre arrivé depuis peu à Bridgetown, ſe détermina auſſi à partir avec eux. Enfin, après avoir ſalué la Ville de toute leur artillerie, ils mirent à la voile pour l'Angleterre. Ce n'étoit pas le hazard qui avoit amené le Cheſter à la Barbade. Le Colonel Codrington, Gouverneur général des Iſles Angloiſes ſous le vent, ayant appris que les François avoient fait partir une Eſcadre de la Martinique, s'étoit cru obligé de fortifier le Convoi par ce ſecours.

Mort de Mad. North.

Cependant ils n'eurent point l'occaſion de s'en ſervir. Après une heureuſe navigation, ils arriverent le 22 de Mai à la vûe de Scilly, ſans autre accident que la mort de Mad. *North*, belle fille du Colonel Ruſſel, que Phillips avoit reçue à bord pour le paſſage. Il y joint un nouvel exemple de la férocité de ſon Tigre, avec quelque ſoin qu'on crût l'avoir apprivoiſé. Un jeune Anglois du Vaiſſeau qui étoit accoutumé à badiner avec cet animal, ſe bleſſa un jour la main, dans ſa cage, contre la pointe d'un clou qui lui fit ſortir quelques gouttes de ſang. Le Tigre n'eut pas plutôt vû le ſang, que toute ſa férocité s'étant réveillée, il ſauta ſur la main & la déchira en un inſtant juſqu'au poignet. Le Chirurgien du Vaiſſeau en prit ſoin juſqu'au 24, qu'on entra dans le Port de Falmouth. Mais le mal n'ayant fait qu'augmenter par les premiers remedes, Phillips laiſſa le bleſſé dans cette Ville, en aſſez grand danger. A la ſortie du Port, il fut expoſé lui-même à périr, par la faute de ſon Contre-maître, qui fit échouer le Vaiſſeau lorſqu'on s'y attendoit le moins. Cependant la marée l'ayant remis à flot, il paſſa, le 29 devant Plymouth, & le ſoir, il joignit la Flotte Angloiſe partie de Biſſao, ſous l'eſcorte du Capitaine *Guy* & du Capitaine *Hughes*, qui commandoient deux Vaiſſeaux de Guerre. S'étant avancés enſemble juſqu'à la pointe de Beachy, un vent Eſt Nord-Eſt, qui s'éleva tout d'un coup, leur fit craindre de ſe briſer les uns contre les autres. Ils en furent quittes

Férocité du Tigre de Phillips.

Danger auquel Phillips eſt expoſé à Beachy.

pour quelque désordre à la quille & au flanc même de plusieurs Vaisseaux, & pour la perte de trois Chaloupes qui furent submergées au milieu de la Flotte. Le Bâtiment de Phillips ne dut son salut qu'à sa force. Il étoit lui-même dans un état assez triste. La fluxion qui lui avoit affoibli long-tems la vûe avoit pris un autre cours. Elle lui causoit une surdité, qui le chagrinoit presqu'autant que la perte de ses yeux. Il étoit au lit, sans se défier de ce qui se passoit autour de lui; lorsque voyant entrer le Contre-maître dans sa chambre avec des marques extraordinaires de frayeur, il se leva brusquement pour se traîner sur le pont, où il vit avec étonnement le danger de sa situation. Sa seule ressource fut de faire les signaux ordinaires, pour appeller les autres à son secours. Le Capitaine Guy, qui avoit été autrefois Lieutenant de l'Annibal, fut le plus ardent à le secourir. Il l'aida, quoiqu'avec beaucoup de peine, à gagner Spithead. Le chagrin de ce dernier accident rendit la surdité de Phillips incurable. Il écrivit de Portsmouth aux Propriétaires du Vaisseau, pour les prier de lui envoyer un successeur, qui se chargeât de le faire radouber; sans quoi l'on n'esperoit point qu'il pût aller jusqu'à Londres. On se hâta d'envoyer le Capitaine John Hereford, auquel il résigna le commandement, avec les deux caisses d'or qu'il apportoit pour la Compagnie d'Afrique.

Phillips. 1695.

Il devient tout-à-fait sourd.

Il prit aussi-tôt le chemin de Londres, dans une extrême impatience d'essayer des remedes pour le rétablissement de sa santé. On le mit entre les mains de plusieurs Médecins renommés, qui le flatterent tous des plus belles espérances. Mais après l'avoir long-tems tourmenté par un grand nombre de potions, & d'opérations Chirurgiques, ils reconnurent l'impuissance de l'art pour une guérison qui surpassoit les forces de la nature. Phillips dégoûté du monde, parce qu'il ne pouvoit plus s'y rendre utile, prit le parti de se retirer à Breknock son Pays natal, pour y passer le reste de sa vie.

Cette raison lui fait quitter les affaires.

CHAPITRE III.

Voyage de Loyer à Issini sur la Côte d'Or, avec la description du Pays & des Habitans.

CETTE Relation fut publiée (19) pour la premiere fois à Paris en 1714. L'Auteur étoit un Jacobin, qui s'est qualifié de Prefet Apostolique des Missions sur la Côte de Guinée, & de Religieux du Couvent de l'Annonciation à Rennes en Bretagne. Son Ouvrage est orné de plusieurs figures, & divisé en articles; mais il est sans table & sans index. La Préface ne contient que des protestations de fidelité, & des promesses qui paroissent assez bien remplies dans l'exécution. Nous n'avons pas de meilleure description de la Région d'Issini & de ses Habitans. Elle est d'ailleurs écrite avec cet air de simplicité & de bonne-foi, qui fait toujours présumer avantageusement du caractere d'un Auteur.

Introduction.

Caractere de cet Ouvrage.

Le Lecteur, dit Loyer, sera surpris sans doute de trouver ici des Royau-

(19) Un Volume in-octavo, chez Seneuze.

INTRODUCTION.

mes, dont les Monarques ne sont que des Paysans ; des Villes, qui ne sont bâties que de roseaux ; des Vaisseaux composés d'un tronc d'arbre, & surtout un Peuple qui vit sans soins, qui parle sans régle, qui fait des affaires sans le secours de l'Ecriture, & qui marche sans habit ; un Peuple, dont une partie vit dans l'eau comme les poissons, une autre dans des trous comme les vers, aussi nud & presque aussi stupide que ces animaux. L'ouvrage qui représente ces étranges objets est divisé sous les titres suivans. 1. Voyage Préliminaire aux Isles de l'Amérique. 2. Départ de l'Auteur pour Issini. 3. Description de l'Isle de Gorée & de la Côte voisine. 4. Cap Bernard & Rufisco. 5. Royaume de Sestre. 6. Reception solemnelle qu'Abasini, Roi d'Issini, fit à M. Damon. 7. Le Roi d'Issini ; son Palais ; ses conversations avec ses Courtisans ; ses richesses ; sa puissance ; succession au Trône. 8. Habitans ; leur taille, leurs dispositions, leur génie, leur industrie, leur tempéramment, leurs habits. 9. Femmes ; leurs inclinations, leurs mariages, leur maniere d'élever leurs enfans, leurs habits. 10. Veteres & Kompas. 11. Maisons, meubles, ustenciles, pains, koris, vin de palmier, huile. 12. Comment le Royaume d'Issini a changé de place. 13. Terroir & Riviere d'Issini ; fruits & végétaux, air, climat, maladie. 14. Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, Insectes. 15. Marchands & Commerce. 16. Justice Civile & Criminelle. 17. Médecine & remedes ; mort & funérailles. 18. Religion, Créance, Fetiches, Superstitions, Sermens ; Grand-Prêtre nommé *Osnon*. 19. Guerres, armes, instrumens militaires ; attaque des Hollandois en 1702. 20. Retour de l'Auteur en France.

Division de l'Ouvrage en articles.

Les Planches sont de la grandeur des pages, & fort mal gravées. Elles ne représentent rien d'ailleurs qui mérite beaucoup de curiosité. On voit au frontispice l'Audience du Roi Abasini. 1. Quelques Négres & quelques-unes de leurs maisons. 2. Une cabane de Négre. 3. Un Négre vêtu & un Négre nud. 4. Un Négre monté sur un Chameau. 5. & 6. Différentes maisons des Négres. Un Négre qui grimpe sur un palmier.

Figures & leur sujet.

§. I.

Causes du Voyage de l'Auteur & sa navigation jusqu'à Issini.

Mission du Pere Gonzalez à Issini. Elle est abandonnée.

Au mois d'Août 1687, le Pere Gonsalvez, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, natif du Puy en Velay, s'étoit embarqué au Port de la Rochelle avec quelques autres Religieux (20) du même ordre, pour aller prêcher l'Evangile en Guinée. Il étoit arrivé heureusement à Issini le 24 Décembre de la même année ; & le Roi du Pays, qui se nommoit Zenan l'avoit (21) reçu avec beaucoup de bonté. Ce Prince avoit donné au Pere Gonsalvez deux jeunes Négres, dont on a cru que l'un étoit son fils, & qui parurent tous deux en France sous les noms d'*Aniaba* (22) & de *Rianga*. Ils

(20) Labat dit qu'ils étoient six, & qu'ils avoient été encouragés à cette entreprise par le voyage qu'il avoit fait lui-même à Issini, & par le bon accueil qu'il y avoit reçu. Voyez le Voyage de Marchais, Vol. II. p. 204.

(21) Ce Zenan étoit Roi des Négres d'Issini, par les raisons qu'on verra dans la suite.

(22) Labat dit qu'ils furent envoyés en France pour y recevoir une éducation convenable à leur naissance.

y furent envoyés au retour des Vaisseaux de la Compagnie. Mais le Pere Gonsalvez, laissant à Issini le Pere Henri Cerizier, en possession d'une maison & de quelques terres qui lui avoient été assignées par le Roi, avec six Esclaves au service de la Mission, étoit parti pour l'Inde, accompagné des autres Missionnaires, & n'y étoit arrivé que pour y mourir dans l'espace de quelques mois, lui & tous ses Compagnons. Le Pere Cerizier, qui étoit resté à Issini, y avoit eu le même sort. Ainsi la Mission de Guinée étant demeurée sans Ouvriers, fut abandonnée dans cet état jusqu'à la fin du même siécle.

Loyer. 1701.

Origine du Voyage de Loyer.

En 1700, le Pere Loyer, après avoir passé quelques années aux Isles de l'Amérique, s'étant rendu à Rome pour le Jubilé, fut nommé par la Congrégation de *Propaganda fide*, Préfet Apostolique des Missions de la Côte de Guinée. Labat qui étoit du même Ordre & de la même Communauté, rapporte que ce fut sur ses propres sollicitations que Loyer obtint ce titre, & qu'il reçut de la Cour Romaine une somme considérable pour l'exécution de ses projets. Il retourna en France avec ses pouvoirs, dans la vûe de s'y faire des Associés, & d'obtenir la permission de passer sur quelque Vaisseau de la Compagnie Françoise d'Afrique. Il trouva l'occasion favorable. Le Roi pensoit à renvoyer dans le Royaume d'Issini le Prince Louis *Aniaba*, qui avoit reçu en France une éducation fort noble, & qui avoit même servi quelques années en qualité de Capitaine de Cavalerie. Zenan son pere, étant mort, on jugeoit à propos de le faire retourner dans sa Patrie. Le Roi lui fit donner un équipage convenable à son rang, & deux Vaisseaux de Guerre pour l'escorter, à la sollication sans doute de la Compagnie, qui comptoit sur la reconnoissance de ce Prince, & qui en esperoit beaucoup de faveurs pour le nouvel Etablissement qu'elle méditoit en Guinée. Le Marquis de Ferrol, Lieutenant Général des Isles Françoises, ayant présenté le Pere Loyer au Prince Aniaba, en lui communiquant le dessein de son voyage, il répondit qu'ayant été amené Payen, en France, par un Religieux de cet Ordre, c'étoit une vive satisfaction pour lui de retourner Chrétien, dans sa Patrie, avec un Religieux du même Ordre.

Il trouve le Prince Aniaba bien élevé en France.

Loyer, après avoir eu quelques conferences avec le Chevalier Damou, Capitaine de Vaisseau de Guerre le *Poly*, que le Roi destinoit pour cette expédition, partit pour Orleans, d'où il se rendit par la Loire à Angers, & delà par terre à Rennes. Il vouloit prendre congé de sa famille & des amis qu'il avoit dans cette Ville. Enfin s'étant rendu à la Rochelle, Port nommé pour l'embarquement, il y trouva le Pere Jacques *Villard*, Jacobin de la Province de Paris, qu'il avoit engagé, en passant par Lyon, à l'accompagner en Afrique. Le Chevalier Damou & le Prince Aniaba arriverent peu de jours après. On n'attendoit qu'eux. Ils s'embarquerent le 18 d'Avril 1701, & le jour suivant, on sortit de la rade de Chedebois avec un vent favorable. Le 20 on passa devant le Fort de Belle-Isle. Le lendemain, on jetta l'ancre sous l'Isle de Groas, à deux lieues du Port Louis, où l'on s'arrêta jusqu'au 27 pour prendre des rafraîchissemens, & pour attendre deux Vaisseaux de la Compagnie de Saint Domingue, qui avoient ordre d'accompagner le Chevalier Damou jusqu'à la Côte d'Afrique. L'un qui se nommoit l'Impudent, étoit commandé par le sieur Basset; l'autre nommé la Hollande,

Il part avec lui pour l'Afrique sous la conduite du Chevalier Damou.

LOYER. 1701.

par le sieur Carle. Ils étoient tous deux de vingt pieces de canon, & de deux cens cinquante hommes.

Ils essuyent une tempête au Cap de Finistere.

Le 27 d'Avril on mit à la voile avec un fort bon vent : mais les deux jours suivans il devint si variable & si impétueux, qu'on fut obligé d'amener toutes les voiles & de s'abandonner au cours des flots. Le 29 au soir, on arriva au Cap de Finistere. La mer continua d'y être si furieuse, qu'à deux heures du matin une partie de l'arriere fut emportée, & les fenêtres de la chambre du Conseil brisées avec tant de violence, qu'il y entra assez d'eau pour mettre plusieurs personnes en danger. L'allarme fut générale. Loyer qui étoit alors à dormir dans le cabinet du Canonier, avec son Compagnon, fut éveillé par ce déluge, autant que par les cris des Matelots & par le bruit des Ouvriers. Ils se crurent perdus; mais la bonne conduite des Officiers fit bientôt évanouir le péril.

Extrêmité où elle réduit deux Vaisseaux.

Les deux Vaisseaux de Saint Domingue furent moins heureux. L'Impudent, après avoir perdu son grand mât, se vit forcé de jetter dans les flots une partie de sa cargaison, qui consistoit en marchandises, en farine & en planches, destinées pour l'Etablissement d'Issini. Cette perte se fit sentir vivement dans la suite. On jetta jusqu'au four & aux ustenciles de cuisine. Tout l'Equipage étoit réduit au désespoir, lorsque l'Enseigne du Vaisseau, nommé *Gazan*, fit vœu au nom du Public, d'aller à pied nud, en chemise, & la corde au cou, du premier Port où l'on aborderoit, à l'Eglise la plus voisine, pour rendre graces à Dieu de ses bienfaits. Ce vœu fut accompli, avec beaucoup de piété, à Santa-Cruz dans l'Isle de Tenerife.

Rencontre d'un Corsaire de Salé.

A peine étoit-on délivré de ce danger qu'on retomba dans un autre. Le 1 de Mai, vers une heure du matin, le Poly apperçut fort près de lui un Bâtiment qu'il prit d'abord à ses feux, pour la Hollande, Vaisseau du Convoi, mais qu'il reconnut bientôt à ses voiles pour un Corsaire de Salé. Ces Brigands croisent ordinairement à cette Latitude. Le soupçon fut confirmé par le silence auquel ils s'obstinerent, malgré tous les signaux. On se hâta de courir aux armes; mais elles avoient été si mouillées dans la derniere tempête, qu'elles étoient hors d'état de servir. Les Corsaires aborderent en même tems le Poly; & l'action seroit devenue sérieuse, si les vagues, qui étoient encore fort grosses, ne leur eussent fait manquer leur but. Ils briserent leur beaupré contre celui du Poly, & lui causerent aussi quelque dommage. Pendant ce tems-là, les François s'efforçoient inutilement de tirer, & ne cessoient pas de demander à l'ennemi qui il étoit. On leur répondoit, tantôt *Hambourg*, tantôt *Hollande*, *Angleterre* & *France*. Heureusement que le Corsaire se trouvoit dans un tel désordre qu'il ne put se mettre en état de revenir à l'abordage; sans quoi le Poly étoit perdu, ou n'auroit fait du moins qu'une foible défense. On proposa d'attendre le jour, & d'attaquer les Brigands. Mais le Chevalier n'ayant rien à se promettre de la victoire, jugea qu'il y avoit plus de prudence à continuer sa course. Le 7 de Mai, on passa à la vûe de Fuerte-Ventura & de Lancerota, deux des Isles Canaries. Au Nord-Ouest de Fuerte-Ventura, on découvre une pointe, composée de quatre petits monts, dont le dernier forme l'extrêmité de la pointe, & paroît séparé du reste de l'Isle. Le même jour, à neuf heures du matin, on apperçut un vaisseau qui s'avançoit à toutes voiles, & qu'on prit

Autre rencontre.

encore pour un Corsaire de Salé. On se préparoit à le recevoir, & l'on arbora le Pavillon d'Angleterre. Mais à la distance d'une lieue, il reprit le large & disparut bientôt.

LOYER. 1701.

A six heures du soir, on découvrit l'Isle de Tenerife. Le lendemain, on jetta l'ancre à Santa-Cruz, où l'on trouva un Vaisseau Marchand de Saint Malo. Il y avoit dans la même rade plusieurs autres Bâtimens, Espagnols & Anglois, entre lesquels étoit un riche Vaisseau des Indes Orientales, chargé de piastres pour la Compagnie d'Angleterre. A la vûe des François, il se disposoit à mettre promptement à la voile. Mais le Gouverneur de l'Isle fit tirer un coup de canon à balle, pour lui défendre de sortir de la rade, & déclarer qu'il le prenoit sous sa protection. Il demeura dans cette confiance, & les François le laisserent tranquille. Ils mouillerent sur quarante-cinq brasses, à une portée de canon de la Ville. Le Chevalier Damou envoya son Enseigne au Gouverneur pour lui faire un compliment, & lui demander s'il étoit disposé à rendre coup pour coup, en cas que les François saluassent le Fort. Il répondit qu'ils étoient les maîtres de commencer, & qu'il ne manqueroit à rien pour convaincre le Commandant François de son estime. Le Poly tira onze coups, qui lui furent rendus dans le même nombre.

Les François arrivent dans l'Isle de Tenerife.

Civilité du Gouverneur.

Loyer descendit au rivage pour rendre ses devoirs au Viceroi de l'Isle, qui étoit alors le Comte de Palmas, & qui faisoit sa résidence à Laguna. Ce Seigneur reçut fort civilement les Missionnaires, & témoigna une joie extrême de l'accession du Duc d'Anjou au Trône d'Espagne. Le sieur Mustelier, Consul François, traita magnifiquement ses Compatriotes. Il étoit de Boulogne en Picardie. Il s'étoit marié dans l'Isle avec une Dame Espagnole, dont il avoit plusieurs enfans. Malgré l'usage du Pays, il fit voir au Chevalier Damou & à ses Officiers l'aînée de ses filles, vêtue fort richement; mais plus charmante, suivant l'Auteur, par sa bonne grace & sa modestie que par sa parure. Le 10 de Mai, après avoir renouvellé les provisions, on leva l'ancre à l'entrée de la nuit. Le 18, on eut la vûe de l'embouchure du Sénegal, & l'on s'approcha de la Côte, dans la crainte de manquer le Cap-Verd. Le lendemain à midi, on mouilla dans la rade de Gorée sur treize brasses.

Ils sont bien traités par le sieur Mustelier Consul de leur Nation.

Depuis la Riviere du Sénegal jusqu'à sept ou huit lieues au Sud du Cap-Verd, la Côte appartient au Royaume de *Kayor*, qui est habité par les Jalofs (23), Nation gouvernée par un Prince fort absolu. Il se nommoit *Damel Tal Biram;* mais Damel est un titre de dignité. Ce Monarque se fait nommer Roi de Kayor, & de *Baol* ou de *Jain*. Le dernier de ces deux Pays est habité par les *Sereres*, Nation voisine des Jalofs, avec lesquels elle est sans cesse en guerre. Avant que les Européens eussent des Forts sur cette Côte, la résidence ordinaire du Roi étoit à quinze lieues dans les terres. Mais le commerce qu'il entretient avec les Blancs l'a porté à s'approcher de la mer. Il fait aujourd'hui sa demeure ordinaire à Rufisco, dans une maison assez propre, ornée de belles nattes de differentes couleurs & fort bien nuancées, qui se font en perfection dans le Pays. Ce Prince sur les moindres prétextes, vend ses Sujets aux Blancs, pour des marchandises de l'Europe, & sur-tout pour de l'eau-de-vie. Il a tant de passion, pour cette liqueur, que dans un seul jour on prétend qu'il en boit jusqu'à six quartes. Mais l'Auteur trouva ce

Ils arrivent à la Côte d'Afrique. Roi & Peuples du Pays.

(23) L'Auteur met par-tout les Geloffes, comme d'autres mettent *Ghialofs*.

LOYER. 1701.

recit sans vraisemblance. Il ajoûte, comme d'autres Voyageurs, que la rigueur, ou plutôt la tyrannie du Damel, va jusqu'à rendre un Village entier responsable des fautes d'un Habitant, & qu'à la moindre offense il les vend tous pour l'esclavage.

Comptoir François du Cap Bernard.

Les François descendirent aussi au Cap-Bernard, à deux lieues de Gorée, pour visiter le Comptoir, ou le Magasin, qu'ils y ont dans un Village Négre. Le Chef, ou le Facteur, leur fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, dans un logement qui n'étoit pas fort commode. Ils se disposerent ensuite à payer les droits à l'Alkaide, c'est-à-dire, une bouteille d'eau-de-vie pour chaque Barque d'eau & de bois; mais cet Officier Négre étoit parti pour suivre le Damel à la guerre.

Le 2 de Mai, il leverent l'ancre pour l'aller jetter à Rufisco, Ville plus grande que celle du Cap-Bernard. Ils s'y arrêterent jusqu'au 25 au soir. Ayant remis à la voile, ils découvrirent le 11 de Juin la montagne de *Sestre*, qui se présente comme une petite Isle; & le soir ils mouillerent sur onze brasses, une lieue à l'Ouest du *Grand Sestre*, nommé autrement le petit *Paris*. Le 12 de Juin, trois Négres, qui se présenterent dans un Canot avec trois Ananas, demanderent d'où étoit le Vaisseau, ou plutôt solliciterent quelques présens qu'ils nomment daschis, & dont ils paroissent fort avides. Un d'entr'eux, voyant le Prince Aniaba boire du thé, demanda qu'on lui en fît boire aussi. On lui répondit que cette liqueur n'étoit que pour les Blancs. Il répliqua que puisqu'un Négre en bûvoit, on pouvoit bien lui accorder la même grace. Aniaba parut fort choqué d'un discours si libre. Mais il n'en descendit pas moins au rivage; & pendant huit jours qu'il y demeura, il vêcut avec les Négresses d'une maniere qui n'édifia personne. On trouva dans cette rade deux Bâtimens Anglois, l'un à l'ancre, l'autre qui mettoit à la voile. Ils saluerent les François de trois coups.

Aniaba offensé des libertés que les Négres prennent avec lui.

Vaisseau Portugais que les François secourent.

Le 15 au matin, on découvrit deux Vaisseaux qui s'avançoient à pleines voiles & qui vinrent mouiller fort près du Poly. L'un étoit Anglois & l'autre Portugais. La Chaloupe du Poly revenant alors du rivage avec la provision d'eau, le Capitaine Portugais, qui étoit un Négre libre, y entra pour se rendre sur le bord du Chevalier Damou, avec un Interpréte que tout l'Equipage François prit pour un Provençal, quoiqu'il le niât constamment. On apprit d'eux qu'ils étoient partis de la Baye de *tous les Saints*, au Bresil, pour la traite des Négres, mais qu'à leur retour ils avoient essuyé des vents si impétueux, qu'après avoir perdu leur mât ils s'étoient vûs forcés de retourner vers la Côte. Ils ajoûterent que leur Bâtiment s'étoit trouvé si rempli d'eau, que sans l'assistance du Vaisseau Anglois ils n'auroient pû éviter de couler à fond, & que dans le triste état où il étoit encore, ils étoient résolus de l'abandonner, si le Chevalier Damou vouloit leur accorder le passage, avec un certificat de la situation où il les trouvoit.

Le Chevalier envoya aussi-tôt ses Charpentiers à bord du Portugais. Ils n'y trouverent ni marteau ni cloux pour boucher les voies d'eau. Tous les agrets étoient brisés ou pourris. Il fallut deux jours de travail pour les réparations les plus pressantes; après quoi le Chevalier conseilla au Capitaine de se rendre à Saint Thomas, Isle Portugaise sous la Ligne, où il pourroit achever de se radouber, & disposer de quatre-vingt Esclaves qu'il avoit à

bord. Il lui fit présent d'un quintal de biscuit & de cinquante livres de chair salée, en lui promettant des secours plus considérables s'il vouloit l'accompagner jusqu'à Issini. Le Portugais s'y engagea; mais il manqua de parole.

Quaquas, habitans de la Côte d'Ivoire.

On remit à la voile le 18; & le 21 on doubla le Cap de Palmas, où l'on jetta l'ancre. Les Habitans de ce Pays, qu'on nomme la Côte d'Ivoire, sont connus sous le nom de *Quaquas*, & l'ont tiré de l'habitude qu'ils ont de répeter continuellement ce mot, qui signifie dans leur langue, *votre serviteur*. Cet air de compliment n'empêche pas qu'ils ne soient fort sauvages, & qu'étant même antropophages, (*) ils ne dévorent tous les Blancs dont ils peuvent se saisir. Leur Côte est fort dangereuse, par la quantité de rocs dont elle est bordée. Ils apporterent à vendre, dans leurs Canots, du poivre, du millet, du riz, de la volaille, des perroquets, des singes, & beaucoup d'ivoire, qu'ils proposerent d'échanger pour des couteaux, de l'eau-de-vie, des haches, des ustenciles de fer, des étoffes de coton & des pagnes. Mais on remit à la voile le 22 de grand matin, & l'on mouilla le lendemain après midi, à la vûe de la Côte. Le Chevalier Damou appercevant un petit Vaisseau Anglois, qui s'éloignoit à force de voiles, lui envoya sa Chaloupe, que les Anglois reçurent les armes à la main, parce qu'ils avoient pris le Poly pour un Pyrate. Mais reconnoissant leur erreur ils traiterent fort civilement les François, & leur dirent qu'ils étoient près d'Issini. Cependant le Chevalier ne prit point assez de confiance à leur témoignage pour ne pas se ptocurer d'autres informations. A la vûe de plusieurs Négres qui se présenterent sur le rivage, il y envoya sa Chaloupe; & le second Charpentier du Vaisseau, qui étoit un Négre libre, risqua de se jetter à la nage, pour épargner de plus grands risques aux François de la Chaloupe. Il revint avec beaucoup de peine, mais avec l'heureuse nouvelle que cette Côte étoit celle du Royaume d'*Abassam*, à dix lieues de Taqueschua, où commence le Royaume d'Issini. Le 25 on leva l'ancre au matin; & vers midi, on mouilla tranquillement près de Taqueschua. Quoique la mer fût fort grosse, il vint à bord un Canot, qui reconnut le Chevalier Damou pour l'avoir vû plusieurs fois sur cette Côte. Mais lorsque les Négres eurent appris qu'il venoit former un établissement François, ils ne purent moderer leurs transports de joie. *Amonin*, qui les commandoit, fit trois fois le tour du Vaisseau avec son Canot; & sautant hardiment sur le tillac, il se mit à chanter & à danser de joie. Le Chevalier, pour plaire à la Nation, salua le Village de trois coups. Amonin & ses Compagnons furent extrêmement caressés à bord; & retournant au rivage, ils y porterent la nouvelle de l'arrivée des François. On avoit employé deux mois & quelques jours dans le voyage.

Vaisseau Anglois qui prend les François pour des Pyrates.

Ils arrivent à Taqueschua au Royaume d'Issini.

Joye des Négres.

Le vingt-six se passa tout entier à recevoir & à traiter les Négres, qui ne firent qu'aller & venir continuellement. Il en demeura neuf ou dix à bord; & pendant toute la nuit ils firent à tout l'Equipage la cérémonie de l'*Aquio mingo*. C'est une maniere de se serrer les mains, en faisant craquer les doigts, & répetant ces deux mots, qui signifient; serviteur, mon ami. Le jour suivant, Damou & le Prince Aniaba descendirent au rivage, avec quelques Soldats. Le 28 Akasini, Roi du Pays, vint d'*Assoko*, sa Capitale, escorté de ses principaux Officiers & d'un grand nombre d'Esclaves. Il reçut le Com-

Le Roi vient recevoir le Chevalier Damou.

(*) Erreur démentie par cent autres Relations.

Loyer. 1701.

mandant François avec les plus grandes marques de tendresse & d'estime. Il le remercia particuliérement des bontés du Roi de France pour Aniaba. Enfin, il accorda aux François la liberté de bâtir un Fort, dans la partie de ses Etats qui conviendroit le mieux à leurs projets de commerce.

§. II.

Erection d'un Fort. Audiences du Roi. Le Fort est attaqué par les Hollandois. Ingratitude d'Aniaba. Son origine.

Le Chevalier Damou passa les deux jours suivans à se concilier l'affection des Seigneurs Négres par ses caresses & ses présens. Toutes les mesures étant prises pour l'Etablissement, il retourna le 1 de Juillet sur son Vaisseau, fort satisfait de ces heureux préliminaires. Le matin du jour suivant, il leva l'ancre pour l'aller jetter trois lieues plus bas, au-dessous de l'embouchure de la Riviere, vis-à-vis une étroite peninsule qui a deux lieues de longueur, & quatre-vingt ou cent pas de large entre la Riviere & la mer. C'étoit le lieu désigné pour bâtir un Fort. Le 3 & le 4, la mer fut si grosse que le débarquement parut impossible. Cette violente agitation des flots est commune sur la Côte aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, & rend l'approche de la terre fort dangereuse. Le 5, la mer étant devenue plus calme, Gabarel, Lieutenant du Vaisseau, fut envoyé à terre pour choisir un terrain propre à la construction du Fort.

Lieu que les François choisissent pour bâtir un Fort.

L'Auteur est en danger de péril, avec Gabarel Lieutenant du Vaisseau.

Loyer & Villard l'accompagnerent. En arrivant à la Barre ils furent forcés d'entrer dans un Canot des Négres, parce que le passage étoit impossible à la Chaloupe. Mais à peine eurent-ils touché aux grandes vagues, que le Canot fit *Kikribu*, terme dont les Négres se servent pour exprimer le renversement d'un Canot, & les plongea tous dans l'eau. Heureusement, ils n'avoient pas à nager bien loin, & les Négres se hâterent d'ailleurs de les secourir. Ils ne perdirent personne; mais leurs habits furent mouillés ou perdus: & ne trouvant aucun abri sur le rivage ils y demeurerent tout le jour, exposés à la chaleur du Soleil. Cependant le Capitaine Yamoké, frere du Roi, Aniaba & d'autres Négres vinrent les voir dans cette situation, & leur offrirent une retraite dans la Ville d'Assoko. Gabarel, qui avoit ordre de ne pas s'écarter, se vit dans la nécessité de passer la nuit au même lieu, & d'essuyer jusqu'au jour une pluye si violente, que deux François qui avoient residé dans le Pays pendant plusieurs années, ne se souvenoient pas d'en avoir vû d'aussi forte depuis six ans. Pour comble de disgrace, ils n'avoient rien à manger, quoiqu'ils fussent affamés. Il étoit fort tard avant que du Mesnil de Champigny, désigné Gouverneur du nouvel Etablissement, fut revenu d'Assoko, avec quelques pieces de biscuit qui leur furent d'un grand secours. Cet Officier ne survêcut que trois semaines à cette avanture.

Donation que le Roi & la Nation font d'un terrain, aux François.

Le lendemain, Yamoké frere du Roi & son successeur, Aniaba, & le Capitaine Emon, suivis d'un grand nombre de Négres qui portoient des parasols de diverses couleurs, leur apporterent le soulagement dont ils n'avoient plus besoin: c'est-à-dire de quoi les mettre à couvert; mais ils venoient sans provisions de bouche. Ils leur demanderent même une partie de leur eau-de-vie, que Gabarel leur fit donner, pour gagner leur affection.

Lorsqu'ils eurent passé quelque tems à boire, Yamoké assembla les François, qui étoient à terre au nombre de douze ou quinze. Il fit couper une branche d'arbre, & la mit entre les mains du Capitaine Emon. Celui-ci la planta dans la terre, devant toute l'assemblée. Ensuite l'ayant fait toucher aux François, il leur déclara au nom du Roi Akasini & de toute sa Nation, qu'il livroit ce terrain au François, pour y bâtir un Fort, ou pour en faire tout autre usage qu'ils jugeroient à propos. Il prit toute l'assemblée à témoin de cette donation; formalité qui rend parmi eux un acte autentique, & qui supplée au défaut de l'écriture, dont ils n'ont pas l'usage. Les François les remercierent de cette généreuse marque d'amitié, & leur en demanderent la continuation.

Loyer. 1701.

Le 6 de Juillet, Damou descendit à terre avec plusieurs de ses Officiers. Il fit apporter des tentes & d'autres commodités. Le Capitaine Emon, qui se trouva sur le rivage pour le recevoir, fit élever aussi-tôt par ses Esclaves une salle de roseaux, couverte de feuilles de palmier, sous laquelle les François se retirerent jusqu'à ce que leurs tentes fussent dressées. En même-tems, le Roi faisant assembler ses Kabaschirs, que Loyer appelle *Capacheres*, se préparoit à donner une audience solemnelle aux François. Elle fut donnée le 9, avec les formalités suivantes.

Le Chevalier Damou descend au rivage.

Le Roi Akasini députa le Capitaine Emon au Chevalier Damou & à tous les François qu'il avoit sous ses ordres, pour les inviter à se rendre dans la Ville d'Assoko. Cette Capitale du Royaume d'Issini est située dans une Isle du même nom, formée par la Riviere d'Issini, deux lieues au-dessus de la peninsule où les François étoient campés. C'est la résidence ordinaire du Roi & de ses principaux Kabaschirs. Damon & ses gens furent conduits dans un grand Canot, au son des trompettes & des tambours. En arrivant à la Ville, ils se virent environnés d'une foule de Négres, que la curiosité avoit rassemblés. On les conduisit à la maison du Capitaine Yamoké, pour s'y reposer, en attendant que le Roi fût prêt à les recevoir. Enfin le Chevalier fut averti de se mettre en marche.

Il est invité à l'Audience du Roi.

Il traversa trois cours, entre une double haye de Soldats Négres, armés de sabres & de mousquets. Etant arrivé à l'appartement du Roi, il trouva ce Prince assis sur une espece de trône. Il s'approcha de lui avec une profonde révérence, & lui présenta le Pere Loyer & les Officiers François, au nombre de dix ou douze. Le Roi fit l'honneur au Commandant & au Missionnaire de leur faire présenter des siéges. Les autres se placerent comme ils en trouverent l'occasion. On fut assis l'espace d'une heure sans prononcer un seul mot. Mais les trompettes, les tambours & d'autres instrumens de musique faisoient un bruit qui n'auroient pas permis de s'entendre. Tous les Kabaschirs étoient rangés en ordre, sur la terre, ou sur de petits siéges d'un demi pied de hauteur. Le Capitaine Yamoké étoit assis au coin du trône, à la droite du Roi. Aniaba étoit à la gauche, sur un siége un peu plus bas. Le Capitaine Emon étoit assis près des François, vis-à-vis du Roi.

On l'introduit au Palais.

Description de l'audience.

La salle de l'audience avoit l'apparence d'une grange. Elle étoit bâtie de roseaux & couverte de feuilles de palmier. Sa hauteur étoit de quatorze ou quinze pieds, sa longueur de vingt, sa largeur de quinze. Elle n'avoit ni ornemens, ni meubles, ni plancher. Le fond étoit de sable. Pour trône, le

Trône & posture du Roi.

LOYER. 1701.

Roi n'avoit qu'un chalit, qu'il avoit acheté des Anglois pour cet ufage, foutenu fur quatre pilliers, peints en couleur d'ébene. Ce chalit étoit placé au fond de la falle, fur des planches informes, & couvert de trois ou quatre peaux de Tigres. Le Roi étoit affis au milieu, les pieds pendans vers la terre, une pipe à la bouche, d'une braffe de long, & fumant fans ceffe. Cette pofture eft la plus noble parmi les Négres. Il étoit nud, à l'exception du milieu du corps, qui étoit couvert d'un pagne de coton à rayes rouges & bleues. Il avoit fur la tête un chapeau bordé d'argent, avec un plumet à la Françoife. Sa barbe grife étoit treffée en vingt petites boucles, mêlées de foixante morceaux d'*Aygris*, qui eft une des plus précieufes pierres du Pays, quoiqu'elle n'ait ni luftre ni beauté, & qu'elle vaille à peine notre raffade de verre. Mais ces Peuples en font tant de cas, qu'ils donnent le même poids d'or en échange. Suivant ce calcul la barbe du Roi valoit plus de mille écus. Des deux côtés de ce Prince, fur le même trône, mais un peu plus en arriere, étoient affifes deux de fes femmes, chacune portant fur l'épaule un grand fabre à poignée d'or, d'où pendoit la figure d'un crane de Mouton en or, de grandeur naturelle, ou plus grande même que la nature. Sur le fourreau étoit une grande écaille du même métal, bordée d'une centaine de dents de Tigre. Les deux femmes avoient de grands colliers & de grands bracelets d'or, & fur le fein des plaques de même métal, attachées avec des chaînes d'or. Leurs cheveux étoient entrelaffés de quantité de brins d'or. Mais elles étoient nues comme tous les autres, à la réferve des pagnes qui leur couvroient le milieu du corps. Derriere elles, il y avoit fix autres femmes, parées auffi de manilles & de bracelets d'or, mais moins richement que les deux premieres. Chacune étoit chargée de quelque chofe à l'ufage du Roi. L'une avoit foin de fa pipe, l'autre de fa bouteille d'eau-de-vie, &c. Au pied du trône, des deux côtés, étoient deux hommes armés de fabres, & richement ornés de plaques & de colliers d'or, chacun portant à la main une zagaye garnie du même métal.

Prix de la barbe du Roi.

Femmes qui affiftent au trône.

Discours du Roi.

Auffi-tôt que le Roi eut fumé fa pipe, il fit ceffer la mufique, qui avoit continué jufqu'alors fans interruption. Il donna ordre à l'Interpréte, nommé Benga, de demander aux François ce qui les amenoit dans fes Etats, & ce qu'ils fouhaitoient de lui. Ils répondirent par le même Interpréte que ce qui les amenoit de leurs Vaiffeaux à fa Cour, étoit le defir de rendre à Sa Majefté des témoignages de leur refpect; mais que l'envie de répandre leur Religion & d'établir un bon commerce avec fes Sujets, étoit le motif qui les avoit amenés de France; & qu'ils efperoient que Sa Majefté feconderoit les intentions du Roi leur Maître, dont Aniaba & l'Interpréte pouvoient lui rendre témoignage.

Le Roi d'Iffini exprima vivement combien il étoit fenfible aux bontés du Roi de France pour fa perfonne & pour fes Sujets. On employa près de trois quarts d'heure à ces complimens mutuels, fans qu'il adrefsât un feul mot à fes Kabafchirs, qui paroiffoient fort attentifs à ce qui fe paffoit autour d'eux. Enfin, il quitta brufquement fon trône, tandis que tous les autres demeurerent dans les mêmes places, à l'exception du Capitaine Yamoké fon frere, du Capitaine Emon, & de deux ou trois autres de fes principaux Officiers qui le fuivirent. Peu après, il fit appeller le Chevalier Damou & le Pere Loyer;

&

& s'adressant au premier, il le pria de se réconcilier avec Aniaba, qui lui avoit donné quelque sujet de plainte par sa conduite. Damou y consentit volontiers. On se serra les mains, & l'audience fut ainsi terminée. Les François furent reconduits à la maison du Capitaine Yamoké, qui leur présenta du poisson fort bien préparé à l'huile de palmier, de la chair de Sanglier & de la volaille. Le reste du jour & toute la nuit se passerent à voir danser les Négres.

Loyer. 1701.

Le 10 de Juillet à onze heures du matin, Damou obtint une seconde audience du Roi, dans l'assemblée de ses Kabaschirs. Le Monarque s'étant levé tout d'un coup, comme il avoit fait-la premiere fois, laissa ses femmes & l'assemblée dans la salle de l'audience, pour faire passer avec lui dans une petite cour les François & quelques-uns de ses Grands. Là, il s'assit sous un cocotier, & fit asseoir ceux qui l'avoient suivi. Ensuite il demanda familiérement à Damou quel service il pouvoit lui rendre pour la construction de son Fort. Damou le pria de donner des ordres pour faire couper de grosses solives, & pour les faire porter au rivage par les Esclaves des Kabaschirs. Il y consentit, à condition que les François leur fissent à chacun quelque petit présent. Ses ordres furent exécutés avec tant de diligence, que deux jours après on vit arriver deux ou trois barques chargées de grandes palissades, de quinze ou seize pieds de long. Le 14, les François commencerent à bâtir leur Fort. Une des courtines fut tracée dès le même jour, pour être flanquée de deux bastions, qui devoient être montés de huit pieces de grosse artillerie & de quelques *pedereros*.

Seconde audience.

Ordres donnés pour la construction du Fort.

Akasini, Roi d'Issini, étoit alors âgé de plus de soixante-dix ans. Il étoit bien fait, d'une figure majestueuse, & homme de génie. Mais quoique riche, avec peu d'enfans, il étoit avare. Yamoké son frere étoit destiné à lui succéder; & suivant les apparences, le Capitaine Emon, fils d'Yamoké, souhaitoit la mort de son oncle & de son pere pour se trouver l'héritier de la Couronne. Comme ces trois Chefs portoient beaucoup d'affection aux François, il est certain que si l'on avoit sçû profiter de leur disposition, l'Etablissement se seroit étendu & perfectionné avec beaucoup d'avantage. Labat nous a donné la description du Fort. La place que Damou avoit choisie est une longue peninsule bordée à l'Est & au Sud par la mer, & par la Riviere à l'Ouest. Elle est jointe au Continent par un Isthme, qui n'a pas plus de cinquante pas de largeur. La terre, quoique séche & stérile sur la surface, étoit couverte de fort beaux arbres; & les environs du Fort produisoient de fort bonne herbe. Il étoit aisé de fortifier toute la peninsule. Du côté de la mer, elle est défendue naturellement par des rocs, contre lesquels les flots battent continuellement avec beaucoup de violence. Le côté de la Riviere ne l'est pas moins par une barre fort dangereuse; de sorte qu'il n'y a point d'autre accès que par l'isthme, qui est fort étroit. Le Fort fut composé d'une courtine & de deux demi-bastions, avec une palissade de dix ou douze pieds de hauteur, & un fossé extérieur. Sur chaque bastion on plaça quatre pieces de trois livres de balle, & quelques pedereros. Derriere ce retranchement on bâtit quelques logemens pour les Officiers, & l'on y joignit des magazins d'assez petite étendue, mais suffisans pour la quantité de marchandises qu'on avoit apportée. On y laissa une garnison, avec de fortes assurances

Caractere d'Akasini Roi d'Issini.

Situation du Fort, & sa description.

d'un secours considérable dans l'espace de huit ou dix mois.

LOYER. 1701.

Il est abandonné par la Compagnie de France.

Cependant les Vaisseaux qui avoient conduit le Prince Aniaba étant retournés en France, la Compagnie fut si dégoûtée par les pertes qu'elle avoit essuyées dans cette entreprise, qu'elle oublia l'Etablissement d'Issini pendant près de quatre ans. Ce ne fut qu'en 1705 qu'un Vaisseau de Guerre reçut ordre de prendre tous les François qu'on y avoit laissés & d'abandonner le Fort aux Négres. Cet ordre ayant été exécuté, Labat censure beaucoup la conduite de la Compagnie. Après les promesses qu'on avoit faites aux Peuples d'Issini, on leur devoit, dit-il, plus de constance & de fidélité. Il ajoûte, à l'honneur de ces honnêtes Négres, qu'ils demeurent fidéles à leurs engagemens (24) aussi long-tems qu'ils eurent l'espérance de voir les François fixés dans leur Pays. Il n'en faut pas de meilleure preuve, suivant le même Auteur, que leur résistance (25) à toutes les offres des Hollandois; & ce ne fut que le mauvais état du Fort qui excita le Gouverneur de Mina à l'attaquer l'année suivante (26).

Fidelité des Négres.

Les Hollandois employent l'artifice pour se saisir du Fort François.

Ce Gouverneur, qui se nommoit *William de Palme*, ayant jugé que l'Etablissement des François dans le Royaume d'Issini, pouvoit avoir de fâcheuses conséquences pour le commerce de Hollande, avoit employé dès l'origine (27) toutes sortes de voies pour engager les Négres à les abandonner, ou du moins, à ne les pas secourir lorsqu'ils seroient attaqués. N'ayant pû rien obtenir d'eux au préjudice de leur Traité, il se rendit, le 3 Novembre 1702, à la vûe du Fort, avec une Escadre de quatre Vaisseaux. Le lendemain, un de ses Bâtimens prenant le Pavillon François traversa librement la rade, alla mouiller à la portée du canon, de l'Etablissement François, & salua le Fort de trois coups. Les François ne faisant aucune réponse, il continua de tirer par intervalles, pour leur persuader que c'étoit un Vaisseau de leur Nation. Au quatriéme salut, ils firent feu d'un seul canon, & leverent leur Pavillon, pour obliger le Capitaine du Vaisseau, s'il étoit de France, à leur envoyer sa Chaloupe au rivage. Mais les Hollandois commençant à juger qu'ils étoient découverts, retournerent vers l'Escadre, après avoir passé deux jours entiers à l'ancre. De Palme eut recours à tous les moyens possibles pour corrompre les Négres. Mais les promesses du Commandant François, & l'espérance qu'il leur donnoit tous les jours de voir arriver neuf Vaisseaux de France les rendit fermes dans ses intérêts; de sorte que les Hollandois enragés de voir rejetter leurs offres, leur envoyerent deux ou trois volées de canon, & se disposerent à l'attaque du Fort.

Ils l'attaquent à force ouverte.

Pendant qu'ils faisoient leurs préparatifs, les Négres se rendirent par terre auprès du Fort; & pressant les François de se défendre vigoureusement avec leur artillerie, ils se chargerent de recevoir l'ennemi s'il entreprenoit de faire sa descente. Ils firent, pendant chaque nuit, une bonne garde sur la Côte; & lorsque la Garnison Françoise faisoit ses rondes, il s'y joignoit toujours un corps de cinquante Négres qui prenoient l'ordre du Gouverneur. Le 11

(24) Marchais, Voyage en Guinée, Vol. II. p. 210.

(25) Barbot, qui étoit à Issini en 1701, ne parle pas si avantageusement de l'inclination des Négres, pour les François. Voyez sa description de la Guinée, p. 420.

(26) *Ibid.*

(27) Au mois de Mai 1702, lorsqu'il alloit prendre possession de son Gouvernement.

Loyer. 1701.

de Novembre, les Hollandois vinrent jetter l'ancre devant le Fort. Ils employerent le jour suivant à sonder toutes les parties de la rade, tandis que les François se mettoient en état de les recevoir. Le 13, à huit heures du matin, de Palme fit avancer son Escadre plus près du rivage. Alors les François faisant paroître leur Pavillon tirerent deux coups, qui porterent tous deux fort heureusement. Le premier perça un Vaisseau d'outre en outre, & faillit de tuer un Officier Portugais. Le second causa beaucoup de désordre sur le bord même de l'Amiral. Les Hollandois commencerent de leur côté à tirer furieusement; mais on leur répondit avec tant de vigueur, que le troisiéme coup du Fort vint tomber sur le tillac d'un de leurs Vaisseaux & cassa la cuisse au Capitaine. Les autres, sur-tout celui de (28) l'Amiral, furent si maltraités, qu'ils n'auroient pû éviter d'être coulés à fond si les François avoient été mieux fournis de munitions & de vivres. La faim les pressoit si fort, qu'ils furent réduits à vendre leurs habits (29) pour se procurer des alimens. Ils n'étoient guéres mieux en munitions de guerre, puisque n'ayant plus que deux barrils de poudre, qu'ils se crurent obligés de réserver pour la mousqueterie, ils cesserent de faire feu; tandis que les Hollandois tiroient à boulets ramés, & leur envoyerent près de douze cens coups dans leur Fort de bois, quoiqu'avec fort peu de dommage. A deux heures après midi, il arriva un accident qui sembloit devoir causer la ruine des assiegés, & qui devint néanmoins l'occasion de leur délivrance. Il y avoit dans le Fort, près de la Chapelle, une grande ruche d'Abeilles, qui fut renversée d'un coup de canon. Ces petits animaux se trouvant délogés si brusquement au milieu d'un jour fort calme, fondirent avec tant de furie sur la garnison, qu'ils la forcerent de quitter le Fort. De Palme ne doutant point que les François n'en eussent abandonné la défense, donna ordre immédiatement à cinquante hommes de débarquer dans six Canots. Mais la Garnison rentra dans le Fort par une des embrasures du bastion de la Riviere, sans que les Hollandois pussent s'en appercevoir.

Embarras des assiegés.

Incident qui sert à leur délivrance.

D'un autre côté, les Négres voyant les cinquante hommes prêts à débarquer, exhorterent les François à ne pas se rendre, & les prierent seulement de ne pas tirer au rivage, de peur que leurs coups ne portassent sur eux comme sur l'ennemi. Ils se mirent en embuscade derriere quelques broussailles; & les Hollandois ne furent pas plutôt débarqués, que le Capitaine Yamoké, frere du Roi, & le Capitaine Emon, à la tête de leurs plus braves gens, fondirent sur eux, les forcerent de plier dès les premiers coups, & les presserent si vivement, malgré le feu de leur Flotte, que de cinquante ils en tuerent trente-neuf. Ils se saisirent de deux grands (30) Canots & de leur charge, sans parler des Enseignes, des Tambours & des Trompettes. Deux Hollandois demeurerent prisonniers entre leurs mains; & les neuf autres s'étant sauvés dans le Fort même, obtinrent quartier des François. Après avoir dépouillé les morts, ce fut le sujet d'une grande joie pour les Négres de leur couper (31) les pieds & les mains, pour les porter comme en triomphe, &

Les Hollandois sont fort maltraités & se retirent.

(28) Labat dit qu'il fut obligé de sortir de la Ligne pour remedier à sa situation, Vol. II. p. 215.

(29) Loyer, p. 264.

(30) Labat dit que les trois autres Canots furent brisés par les vagues. *ubi sup.* p. 216.

(31) Labat dit au même endroit que les Négres porterent ces têtes à leur Roi.

LOYER. 1701.

de laisser les troncs mutilés à la vûe de la Flotte. Le Général Hollandois découragé par une si malheureuse entreprise leva l'ancre dès le même jour, avec d'autant plus de honte & de chagrin, qu'il avoit crû le succès de son expédition certain. Entre les hommes qu'il avoit perdus, il compta le sieur de *Mideins* (32), son Ingénieur, qui commandoit (33) son détachement. Les Négres ne perdirent que trois hommes dans l'action; mais ils regretterent beaucoup dans ce nombre le fils aîné du Roi (34), qui eut la jambe emportée d'un coup de canon, & qui mourut de cette blessure trois jours après. Les François n'eurent pas un seul homme de tué.

Mauvais caractere d'Aniaba.

Avant l'engagement, Aniaba avoit fait demander au Commandant François s'il devoit aller à son secours. *De la Vie*, c'étoit le nom du Commandant, lui avoit fait répondre, que s'il y venoit il feroit honneur à la Nation, mais que pour le sien même, il ne pouvoit s'en dispenser sans manquer à ceux qui lui avoient donné en France le commandement d'une Compagnie de Cavalerie. Aniaba n'en prit pas moins le parti de s'éloigner pendant trois jours. Il vint ensuite féliciter le Commandant sur le succès de ses armes; mais il ne fit pas la moindre apologie pour son absence; & les François affecterent de ne lui en faire aucun reproche.

Origine & avantures d'Aniaba.

Pour s'expliquer sincerement, dit Labat, Aniaba après avoir été élevé en France pendant quatorze ans, & s'être vû comblé des bienfaits du Roi, n'avoit pas plutôt pris terre au rivage d'Issini, qu'il avoit perdu tout sentiment de reconnoissance, & qu'il s'étoit dépouillé, avec l'habit François, des principes de l'honneur & de la Religion Romaine. Les Missionnaires & le Gouverneur, qui avoient conçu de lui de meilleures espérances, lui en avoient fait plusieurs fois des plaintes qui n'avoient rien produit. On le soupçonnoit même d'entretenir des intelligences secretes avec les Hollandois, & de soutenir leurs intérêts à sa Cour. Comme cette conduite ne pouvoit venir que d'une ingratitude monstrueuse, le Chevalier Damou qui étoit chargé de lui faire quelques présens lorsqu'il seroit monté sur le trône, aima mieux les distribuer au Roi Akasini, au Capitaine Yamoké son frere, & au Capitaine Emon son neveu, qui marquoient plus d'attachement pour les François que cet apostat. Il en remporta même une partie en France, particuliérement un Portrait du Roi enrichi de diamans; & l'ingrat Aniaba fut abandonné à sa mauvaise destinée.

Témoignage du Chevalier des Marchais.

Le Chevalier des Marchais, qui avoit beaucoup connu Aniaba, apprit au Pere Labat quelques circonstances de ses avantures. Suivant ce témoignage, il avoit été conduit en France par le Capitaine Compere, Patron d'un Vaisseau Marchand, qui s'étoit proposé d'en faire son valet. Mais il lui fut ensuite dérobé par quelques personnes qui trouverent de l'avantage à le faire passer pour un Prince. Ce jeune Négre consentit aisément à se charger d'un rôle, dont il devoit tirer du profit & de l'honneur. Après avoir été fort bien élevé sous ce titre, & renvoyé à Issini avec beaucoup de pompe, il fut dé-

(32) Il fut tué par le Commandant François.

(33) La Gazette de Paris, du 17. Octobre 1703, dit qu'ils eurent vingt-cinq hommes tués, avec leur Ingénieur, onze pris, & qu'ils laisserent leurs Canots aux vainqueurs.

(34) Labat rapporte que les François firent remercier le Roi Akasini de son secours, & qu'il envoya les féliciter de leur victoire. *ubi sup.*

pouillé par les Négres de son Pays, qui le forcerent de reprendre son ancienne vie. Des-Marchais s'étoit persuadé qu'ayant commandé en France une Compagnie de Cavalerie, on lui donneroit le Gouvernement du Fort; mais sa conduite le rendit indigne de cette confiance.

LOYER. 1701.

Lettres du Général Hollandois au Commandant du Fort.

Le Général Hollandois écrivit deux Lettres au Commandant François d'Issini; l'une datée d'Axim, le 14 de Novembre, c'est-à-dire, le lendemain de sa défaite, pour le prier de traiter favorablement les prisonniers & d'établir un cartel d'échange; l'autre, dont on ignore la date, pour solliciter l'exécution de la premiere. Mais comme ces Lettres vinrent au Fort par les mains d'Akasini, que les réponses devoient y passer aussi, & que les Négres commençoient à soupçonner le Commandant de vouloir faire une paix séparée avec les Hollandois, on résolut de ne leur donner aucun sujet d'ombrage, parce que la Garnison dépendoit d'eux pour les vivres, & de leur abandonner non-seulement les conditions de la paix, mais même la disposition des prisonniers. Ainsi les Lettres du Général Hollandois demeurant sans réponse, l'impatience lui fit prendre le parti d'envoyer des Ambassadeurs au Roi Akasini. Il se fit de part & d'autre plusieurs députations inutiles. Enfin le Général envoya un Kabaschir nommé *Kosik*, engagé au service de la Compagnie Hollandoise, & tout couvert de chaînes & de plaques d'or, avec un plein pouvoir pour traiter de la rançon des prisonniers. Ce Député ménagea si adroitement les intérêts de ses Maîtres, que non-seulement les prisonniers furent renvoyés sans rançon, mais que pour réparer la perte des Hollandois, le Roi Akasini consentit à payer dix *Bendes*, c'est-à-dire quatre mille livres en or. Kosik partit d'Assoko le 17 de Janvier 1703 avec cette somme & les prisonniers. Les François avoient évité de prendre part à cet accommodement, & ne furent pas fâchés, dans l'embarras de leur situation, qu'on les délivrât de la nécessité de fournir à l'entretien des Hollandois. En venant à la Cour d'Assoko, le Kabaschir de Mina avoit été accompagné d'*Asamusehn*, Reine de *Ghiomray*, près du Cap d'Apollonia, à l'Est d'Issini, qui demanda aux François quand ils devoient recevoir des Vaisseaux de l'Europe. Ils répondirent qu'ils en attendoient de jour en jour. Si les François, répliqua cette Reine, avoient autant de fidelité dans leurs promesses que de civilité dans leur conduite, toute la Côte d'Afrique seroit à eux. Mais comme ils tiennent rarement ce qu'ils promettent, leurs amis ne peuvent y prendre beaucoup de confiance.

Accord du Roi d'Issini avec les Hollandois.

Discours de la Reine de Ghiomray aux François.

Le Pere Loyer n'ayant plus d'espérance de recevoir du secours de l'Europe, s'embarqua au mois de Mars 1703, sur une mauvaise Barque Portugaise, qui avoit touché à Issini pour y acheter des Esclaves. Ce Bâtiment, qui étoit fort mal équippé, périt après cinquante lieues de navigation, avec tous les Esclaves & une partie des Matelots. Le Pere Loyer eut le bonheur de se sauver dans la Chaloupe, accompagné de neuf Portugais, & d'un François de Bayonne. Ils rencontrerent une autre Barque Portugaise, qui faisoit voile à Saint Thomas, sous la Ligne, où ils passerent six semaines: de-là ils obtinrent le passage jusqu'à la Baye de tous les Saints au Bresil. Mais Loyer épuisé de ses longues fatigues, fut atteint d'une paralisie, qui le retint au lit pendant une année entiere. Les soins du sieur Verdois, Consul François dans cette Région, & la force de son tempéramment servirent par degrés à le rétablir.

Retour du Pere Loyer.

1703.

Il fait naufrage, & passe au Bresil.

Il est atteint d'une paralysie.

LOYER. 1703.

Il profita auſſi-tôt du retour de ſa ſanté pour s'embarquer à bord du *Setuval*, Vaiſſeau de la Flotte Portugaiſe du Breſil, commandée par Dom Antonio de Souza.

Naufrage de pluſieurs Vaiſſeaux Portugais, & leur perte.

Cette Flotte étoit composée de quarante voiles, dont ſept périrent dans une tempête, à la hauteur du Cap Saint Auguſtin. L'Amiral fut de ce malheureux nombre. Il avoit été conſtruit depuis peu au Breſil, & le Pere Loyer avoit eu deſſein de s'y embarquer. On ne put ſauver ni l'Equipage, qui conſiſtoit en trois cens hommes, ni l'artillerie qui étoit de quarante pieces de canon, ni l'or du Roi qu'on faiſoit monter à trente-ſix arobes (45) & qui venoit des mines de Saint Paul, près de *Rio-Janeyro*. La tempête dura trois jours, & le Setuval y perdit ſon grand mât. Cependant, après cent & huit jours de navigation, Loyer arriva heureuſement à Liſbonne, où il prit quelques mois de repos, pour réparer entiérement ſes forces.

L'Auteur arrivé à Liſbonne entreprend d'achever ſon voyage par terre.

Il attendoit en même-tems l'occaſion de quelque Vaiſſeau, pour retourner en France. Mais la guerre où le Portugal étoit engagé retardant chaque jour ſes eſpérances, il ſe procura un paſſeport du Roi de Portugal pour faire le voyage par terre, en traverſant *Coimbre*, *Aveyro*, *Porto* & *Viana*. Il paſſa la Riviere de Minho, à *Villa-Nova*, & trois lieues plus loin il arriva à Tay, Ville Epiſcopale de Gallice. De-là il ſe rendit à Ponto-Vedro, & à Compoſtelle, où il fit ſes dévotions au tombeau de l'Apôttre Saint Jacques. Il paſſa enſuite à la Corogne, pour chercher un Vaiſſeau. Après y avoir paſſé ſix ſemaines, il s'embarqua ſur un Bâtiment Nantois commandé par le Capitaine Lingart. On mit à la voile le 12 de Juillet 1706; mais à peine étoit-on à quinze lieues du Port, qu'on tomba ſous le canon d'un Armateur, qui après s'être préſenté avec le Pavillon François, arbora tout d'un coup celui de Hollande & lâcha ſa bordée. Lingart effrayé s'approcha du rivage & jetta l'ancre, tandis que l'Armateur ne ceſſant point de faire feu ſembloit ſe diſpoſer à l'abordage. Les Matelots François trop foibles pour ſe défendre, ne penſoient qu'à ſe ſauver avec tout ce qu'ils pourroient emporter au rivage. Cependant ils tirerent quelques coups, mais mollement, lorſqu'une bordée de l'Armateur emporta Lingart & deux ou trois de ſes gens. La perte de leur Capitaine fit perdre aux autres toute envie de réſiſter. Dans l'intervalle, le Pere Loyer prit l'occaſion d'un Barque de Pêcheur, qui appartenoit à *Barrez*, petit Village à cinquante pas du Vaiſſeau. Quelques piaſtres lui firent obtenir ſon paſſage avant que l'ennemi fût arrivé à bord. Il eut ainſi le bonheur de ſe ſauver, avec un Marchand de Saumur & ſon fils, qui deſcendirent comme lui dans la Barque ſans être apperçus de l'Equipage. Il ſe rendit avec ſes compagnons chez le Prêtre d'une Paroiſſe nommée *St Eſtevan de la Villa*, à cinq quarts de lieue du Village de Barrez. Cet honnête homme les reçut avec tant de civilité qu'ils s'y arrêterent trois jours.

Il ſe rembarque à la Corogne.

1706.

Son Vaiſſeau eſt pris par un Corſaire.

Il ſe ſauve.

L'eſpérance de pouvoir gagner Saint Jean de Luz leur fit louer une Barque de Pêcheur, dans laquelle ils ſe livrerent à la protection du Ciel. Comme elle étoit ſans ponts, & que la mer eſt fort agitée ſur cette Côte, ils crurent pluſieurs fois leur perte aſſurée. Etant arrivés juſqu'à Saint Sebaſtien, ils prirent la réſolution de quitter la mer, pour achever le voyage par terre. Bayonne, Dax, Bourdeaux, Ponts, Xaintes & Rochefort, furent les Villes

(45) Chaque arobe peſe trente-ſix livres, ou ſoixante-douze marcs.

qu'ils eurent à traverser jusqu'à la Rochelle. En arrivant à la derniere, le P. Loyer apprit avec joie que le Pere Villard, son associé dans la Mission d'Issini, étoit retourné en France ; mais ce qui le surprit beaucoup, ce fut d'apprendre qu'on le croyoit mort lui-même, & que sur cette nouvelle on avoit écrit du Couvent de Rennes une Lettre circulaire à tous les autres Couvens de la Province, pour lui faire célébrer un Service. De la Rochelle il se rendit à Rennes, lieu de sa naissance, & de-là aux Eaux de Bourbon, où il reçut une Lettre du Pere de Villard, alors Supérieur du Couvent de Chambery en Savoye, qui l'informoit du sort des François qu'il avoit laissés dans le Royaume d'Issini.

Loyer. 1706. Il arrive à la Rochelle, où on le croyoit mort.

La misere de cette petite Garnison n'ayant fait qu'augmenter de jour en jour après le départ du Pere Loyer, elle étoit au comble lorsqu'il arriva sur la Côte trois Vaisseaux Marchands & un Vaisseau de Guerre commandé par le Capitaine *Grosbois*. L'agitation de la mer se trouva si furieuse, qu'il fallut trois jours aux François du Fort pour se procurer le moyen d'arriver au Vaisseau de Grosbois, de qui ils apprirent qu'il avoit ordre de les reconduire en France. Ce Capitaine traita rudement les Négres & se dispensa de leur faire les présens établis par l'usage ; ce qui choqua tellement le Roi, qu'il défendit à ses Canots tout commerce avec l'Escadre Françoise. Un Soldat du Fort, nommé Parisien, ne craignit pas de s'exposer à la fureur des flots pour gagner les Vaisseaux à la nage, & représenter à Grosbois l'imprudence de sa conduite, qui mettoit tous les François de la Garnison en danger d'être massacrés. Mais le Capitaine insensible à tous les discours, déclara qu'il ne falloit penser qu'à l'embarquement pour retourner en France. Parisien retourna au Fort avec cette nouvelle ; & dès le même jour Grosbois envoya des Radeaux au rivage, comme la seule ressource pour amener tous les François sur son bord. Le Pere Villard fut le premier qui en osa courir les risques. Il se mit en chemise, avec son chapelet au cou. Après avoir ouvert heureusement la route, il se flattoit de retourner au Fort, pour y prendre ses habits & sa Chapelle, mais cette permission lui fut refusée par le Capitaine. Sept autres François, moins heureux que lui, se noyerent dans ce périlleux passage. Ainsi le Fort fut abandonné à la discrétion des Négres, qui demeurerent fort irrités de voir partir si brusquement les François & de n'en avoir pas reçu de présens. Le Pere Villard demanda au Capitaine la liberté de demeurer à Juida, pour y prêcher l'Evangile. Il ne put l'obtenir (36).

Sort de la Garnison Françoise d'Issini.

Rigueur imprudente du Capitaine Grosbois.

Les François d'Issini reviennent en France.

Il manqueroit quelque chose à cet article, si l'on ne prenoit soin d'y joindre plusieurs circonstances qui regardent le Prince Aniaba, & qui se trouvent répandues dans divers Ecrivains. Le Mercure de l'Europe de l'année 1701, imprimé à Paris, représente cet imposteur, sous le nom de Louis Annibal, comme Roi de la Région d'Issini, & nous apprend qu'ayant été baptisé par le célébre *Bossuet*, Evêque de Meaux, Louis XIV avoit pris la qualité de son Parrain ; que le 27 Février, il avoit reçu l'Eucharistie de la

Remarques historiques sur le Prince Aniaba.

(36) Barbot raconte que les François piqués de se voir abandonnés par la Compagnie, & ne comptant plus sur l'affection des Négres, parce qu'ils n'étoient plus en état d'exercer le commerce, raserent leur fort & s'embarquerent pour la France au mois de Juillet 1604. Il sçavoit ce fait, dit-il, d'un nommé *Porquet* de Dieppe, qui étoit de la Garnison du Fort. Descript. de la Guinée, p. 429.

LOYER. 1706.

main du Cardinal de Noailles, & qu'il avoit offert un Tableau à la Sainte Vierge, pour mettre ses Etats sous sa protection, avec un vœu solemnel d'employer, à son retour en Afrique, tous ses soins & tous ses efforts pour la conversion de ses Sujets. Il partit de Paris le 24 de Mai 1701, pour s'embarquer au Port Louis, sous l'escorte de deux ou trois Vaisseaux de Guerre, commandés par le Chevalier Damou.

Ce prétendu Prince d'Issini fut le second Avantutier de cette espece qui vint en imposer à la bonne-foi des François; car de Gennes, qui détruisit en 1695 le Fort *James*, sur la Gambra, étoit chargé d'un autre Prince d'Issini, qu'il mit sur un Vaisseau François de Saint Domingue, parti pour la mer rouge; avec ordre de le restituer au rivage de son Pays. On peut conclure de ces témoignages que malgré la stupidité qu'on attribue aux Négres, ils ont assez d'esprit pour dupper les François, dont on vante si fort la pénétration. Mais Bosman donne une idée toute différente de l'extraction d'Aniaba prétendu Prince d'Issini.

Récit de Bosman.

Il y a quelques années, dit cet Auteur, que les François ayant reconnu dans une jeune Négre, qu'ils destinoient pour l'esclavage, plus d'esprit qu'on n'en trouve ordinairement à sa Nation, prirent le parti, au lieu de le vendre en Amérique, de l'amener en France. Là, s'étant donné pour le fils & l'héritier présomptif du Roi d'Issini, il s'insinua si bien dans l'estime de la Cour, que le Roi Louis XIV lui fit de riches présens, & le renvoya fort honorablement dans son Pays. Mais en y débarquant, il fut reconnu pour un simple Esclave d'un Kabaschir d'Issini, au service duquel il rentra peu de tems après son arrivée; & loin de convertir ses compatriotes à la Religion Chrétienne, il retomba lui-même dans le Paganisme (37).

§. III.

Situation, bornes, climat & productions du Royaume d'Issini. Négres Kompas & Veteres, &c.

Petitesse du Royaume d'Issini.

LE Royaume d'Issini est bordé au Nord par un Peuple nommé les *Kompas*, qui forment une espece de République, & à l'Est par le Royaume de Ghiomray, ou le Cap Apollonia, & par celui d'Edona, qui n'est qu'à dix lieues d'Assoko. Au Sud il a la mer, & à l'Ouest la Côte d'Ivoire, qui est habitée par une Nation d'Antropophages (*) nommée les *Quaquas*. Son étendue, au long du rivage, est de dix ou douze lieues; sa largeur, du Sud au Nord, de deux ou trois.

Il est situé sous la zone Torride.

A l'égard du climat, quoique ce Pays soit près de la Ligne, sous la Zone Torride, il n'est ni si chaud ni si mal sain qu'on se le figure en Europe. Pendant la plus grande partie de l'année, l'air y est agréable & serein. La

(37) Bosman, Description de la Guinée, p. 420. Les Auteurs de ce Recueil ne veulent, disent-ils, que l'état de Particulier où vêcut Aniaba pendant le séjour de Loyer, pour juger que c'étoit un imposteur, puisqu'il s'étoit donné en France pour fils d'un Souverain. Mais les Auteurs oublient ici ce qu'ils ont tant de fois remarqué sur l'ordre de la succession des Négres, qui va du Roi à ses neveux, & revient ensuite à ses fils. Loyer, p. 183.

(*) On verra dans la suite ce point discuté.

mauvaise

mauvaise opinion qu'on en a vient des Anglois & des Hollandois, dont l'intérêt constant est d'éloigner les François de ces Contrées, en leur faisant craindre beaucoup de difficulté à s'y établir. A la vérité dans la saison des pluyes, c'est-à-dire depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août, on y voit des brouillards si épais, qu'il est dangereux de sortir avant que le Soleil les ait dissipés. Mais les brouillards de l'Europe ne sont pas plus sains en Automne. D'ailleurs l'expérience a fait voir qu'avec une bonne provision des alimens dont on use en Europe, & beaucoup d'attention à ne pas s'exposer à l'air pendant la nuit, on vit en aussi bonne santé dans ce Pays qu'en aucun lieu du monde. Cependant on avoue que depuis Octobre jusqu'au milieu d'Avril, l'air est si chaud & l'ardeur du Soleil si violente, que sans une forte constitution, ceux qui arrivent des climats plus froids ont peine à résister, du moins s'ils ne sont fort soigneux de se tenir à l'ombre & dans des lieux frais. Mais ce qui n'est contesté de personne, c'est que le Pays est sujet à moins de maladies que l'Europe.

L'air ne laisse pas d'y être agréable.

Il y a peu de Régions dans le monde qui présentent une aussi belle perspective. Plus on avance, dans de vastes plaines, ornées de bois charmans, plus l'on découvre d'objets agréables; sans compter une belle Riviere, dont les bords sont embellis par de grands arbres, aussi réguliérement disposés que si cet ordre étoit l'ouvrage de l'art. La Côte d'Issini est si basse, qu'à peine la distingueroit-on d'une lieue, si les arbres qui la bordent ne se faisoient appercevoir de trois lieues en mer. Elle est arrosée par une des plus belles Rivieres de l'Afrique, qui pourroit être navigable dans une grande étendue, si l'embouchure en étoit plus commode. C'est apparemment ce défaut qui ne l'a pas fait marquer dans les Cartes aussi grande & aussi considérable qu'elle l'est effectivement. Son embouchure est fermée par un vaste banc de sable qui la rend inaccessible de ce côté-là; quoique dans les tems où la mer est calme, quelques Canots Négres courent les risques du passage, pour commercer avec les Vaisseaux qui sont dans la rade. Le canal de la Riviere est large & profond. A sept ou huit lieues de l'embouchure, la vûe s'étend à peine d'un bord à l'autre, quoique la rive soit montagneuse. Loyer rend témoignage, que même dans un jour serain, ces montagnes ne lui paroissoient que des nuées; & qu'il vit, au milieu du Canal, un grand roc, qui ne pouvoit être à moins de trois ou quatre lieues de la terre. Les Négres racontent qu'à six journées de l'embouchure, le cours de la Riviere est interrompu par de grands rocs, qui forment une cascade merveilleuse. Pour aller plus loin, ils sont forcés de traîner ou de porter leurs Canots pendant une portée de mousquet; après quoi ils les lancent dans la Riviere, qui redevient parfaitement navigable, & qui se communique dans un grand nombre de Régions inconnues. Plusieurs Négres ont pénétré jusqu'aux Villes d'*Abahini* & d'*Enzoko*, la premiere à dix journées, c'est-à-dire, pour le moins à cent lieues de la mer, l'autre à trente journées ou trois cens lieues. Loyer vit à Issini, entre les mains des Habitans qui avoient fait ce voyage, des tapis de Turquie, & de belles étoffes de coton à rayes bleues & rouges. Ils assuroient qu'elles se font dans ces lieux éloignés, & qu'ils y avoient trouvé de belles & grandes Villes, bâties de pierres; objet digne assurément de la curiosité des Voyageurs.

Beauté de ses perspectives.

Sa Riviere est considérable, mais peu remarquée dans les Cartes.

Récit des Négres sur l'intérieur des terres, & sur la Riviere.

LOYER. 1701-2-3.

La Riviere d'Issini tombe dans la mer par plusieurs embouchures, que les Négres offrirent de montrer aux François. Mais il y a peu de fond à faire sur tous leurs récits, parce que voyageant fort peu, ils ne connoissent pas le Pays à dix ou douze lieues de leur résidence. Qui sçait, dit l'Auteur, si une Riviere si grande & si mal connue ne seroit pas une branche du Niger ou du Nil ? Quoiqu'il en soit, après avoir formé au-dessus du Fort François, sept petites Isles, la plûpart inhabitées, tous ses bras se réunissent ; & le canal devient si étroit près du Fort, qu'il n'a pas plus de largeur que la Seine. Une lieue plus bas, il se décharge dans la mer (38).

Témoignage du Chevalier des Marchais.

Le Chevalier Des-Marchais, qui étoit dans le Royaume d'Issini en 1724, dit que la Riviere est navigable pour de grandes Barques l'espace de soixante lieues, & que lorsqu'on y est une fois entré, on ne cesse point d'y trouver l'eau douce & tranquille. A huit lieues de son embouchure elle forme un Lac de six ou sept lieues de large & d'autant de longueur, au milieu duquel est une Isle, dont tous les bords sont escarpés, ce qui lui donne l'apparence d'un rocher stérile ; mais en y descendant, on est surpris de trouver un terroir gras & riche, avec de belle herbe & des arbres de différentes especes. Il est aisé de reconnoître ici cette largeur à perte de vûe, que Loyer donne à la (39) Riviere, & le rocher qu'il y avoit découvert à la même distance des deux rives. On pourroit, continue Des-Marchais, former un Etablissement dans cette Isle, car la place est naturellement fortifiée. De-là jusqu'à la grande chaîne de rocs, qui interrompt le cours de la Riviere on compte cinquante lieues. Cette chûte d'eau est fort roide, & forme une cascade admirable, dont le bruit se fait entendre à plusieurs lieues. Des deux côtés, les Négres ont ouvert des sentiers, par lesquels ils tirent leurs Canots ; & les lançant ensuite au-dessus de la cataracte, ils assurent qu'ils peuvent remonter la Riviere pendant trente jours, sans être arrêtés par le moindre obstacle. Si l'on doit s'en rapporter à leur témoignage, & s'il est vrai, comme ils le prétendent aussi, que le cours de la Riviere est quelquefois, Nord, ou Nord-Est, ou Nord-Ouest, elle doit venir de bien près du Niger ; ou peut-être en est-elle une branche, comme un Voyageur moderne se l'est imaginé (40).

Cataracte de la Riviere d'Issini.

Villages du Pays.

Le Royaume d'Issini a douze ou treize Villages au long des Côtes, ou dans les Isles formées par la Riviere. Sa principale Ville est Assoko, qui est située sur la Riviere, dans une Isle du même nom, à quatre ou cinq milles de la mer. Elle contient deux cens maisons & mille ou douze cens Habitans. Issini n'a que deux Ports maritimes, *Tagueschua* & *Bangayo*. C'est dans le premier que le Kabaschir Emon, neveu du Roi, faisoit sa résidence.

Royaume d'Abassam.

A dix lieues de Tagueschua on trouve le Royaume d'Abassam & plusieurs petites Seigneuries, qui ne sont proprement que des Hameaux, où le plus riche est en possession de l'autorité & du Gouvernement. Ces Chefs, qui ne portoient autrefois que le nom de Capitaines, ont pris le titre de Rois depuis qu'ils ont lié commerce avec les Européens. Il n'y en a pas un néanmoins qui ait plus de quatre mille ames dans ses Etats. Tel est le Roi d'Issini, qui dans

(38) Tout ce détail est de Loyer, p. 185. & suiv.

(39) Il l'appelle même une petite mer. C'est le Lac de Des-Marchais.

(40) Ce Voyageur, dont parle Des-Marchais, est le Pere Loyer.

les cas les plus pressans peut à peine lever quatre mille hommes, en y comprenant les Esclaves.

Loyer. 1701-2-3.

Qualités du terroir, & vivres des Habitans.

Le terroir d'Issini, comme la plus grande partie de la Côte d'or, est un sable sec & blanc, qui cause beaucoup d'incommodité aux Voyageurs (41). Il ne produit que de l'herbe pour les Bestiaux, qui multiplieroient dans le Pays avec beaucoup d'abondance si les Habitans avoient moins de paresse à les élever. Mais ils aiment mieux souffrir la faim que d'acheter les commodités de la vie par le travail. Plusieurs cantons humides produisent des bananiers, & le fruit de ces arbres est la principale ressource des Habitans. Quelquefois ils défrichent une piece de terre en brûlant les arbres & les ronces, pour y semer un peu de riz, de millet & de froment (42) d'Espagne. La grandeur des arbres qu'on découvre à mesure qu'on avance dans le Pays, fait juger que la terre y est beaucoup meilleure. On trouve aussi une différence avantageuse dans celle des Isles qui sont formées par la Riviere. Elle porte des ignames, des patates, des figues, des cocos, des ananas, des dattes, des noix de kola, des papas, & quantité d'autres fruits. Les cannes de sucre y croissent merveilleusement. Loyer en vit d'une grosseur prodigieuse, mais qui venoient du Pays de Kompas. Le coton & le tabac réussiroient fort bien aussi avec un peu de culture, puisqu'il s'en trouve de sauvage, & d'une fort bonne espece. La malaguette ou le poivre de Guinée, rapporteroit un profit considérable, si l'on en formoit des plantations régulieres.

Fruits du Royaume d'Issini.

On trouve dans le Pays un petit fruit rouge, nommé *Assayaye*, de la grosseur d'une prune moyenne; & un autre de la même espece, mais qui n'est pas plus gros que le bout du doigt. Il n'a presque que la peau, & son goût est d'une douceur insipide : mais après l'avoir mâché, si l'on mange les oranges & les citrons les plus aigres, & si l'on boit le vinaigre le plus fort, on croit manger des confitures & boire du sirop. Loyer en fit plusieurs fois l'expérience avec admiration. Il est persuadé que cette vertu alkalique seroit d'une grande utilité dans la Médecine.

Les bois sont remplis de plusieurs especes de petits fruits, dont la plûpart ont le goût & l'odeur aromatiques. D'autres ont l'insipidité pour partage. Il y a une sorte d'*Ikaquas* (43) qui ressemble extérieurement à la prune de l'Europe, mais qui n'est composée que d'une pellicule étendue sur le noyau. A la vérité ce noyau n'est pas fort dur, & contient une amande, qui est fort bonne lorsqu'elle est rôtie, mais trop amere pour être mangée crue. Le Pays est plein de ces arbres, qui portent des ikaquas de toutes sortes de couleurs. La plûpart ne sont que des arbustes, qui rampent même à terre; mais il s'en trouve beaucoup aussi qui s'élevent sur leur tronc & qui sont assez gros.

Ikaquas.

Especes de pommes.

Outre les oranges & les citrons, Issini produit une sorte de fruit que les François appellent *Pomme*, sans autre raison que sa forme pour lui donner ce nom; car il n'a pas le même goût, & l'arbre qui le porte ne ressemble point au pommier. Cette pomme prétendue est ronde & grosse comme le poing, avec un noyau de la grosseur d'un œuf. Pour être mangée, il faut qu'elle soit

(41) Voyage de Loyer, p. 183. & suiv.

(42) Des Marchais représente les Issinois si paresseux, qu'ils se fient entiérement aux Veteres leurs voisins, pour les provisions & même pour la pêche. Vol. I. p. 191.

(43) Loyer écrit Ycaquas ; mais tous les autres Voyageurs mettent Ikaquas.

LOYER. 1701-2-3.

aussi mure que la nefle. Les Négres en mangent, lorsqu'ils sont fort pressés par la faim; mais ordinairement ils l'abandonnent aux Eléphans & aux Singes : en général les fruits du Royaume d'Issini ne sont point excellens.

Jiromons.

Il y croît, sur la terre, des *Jiromons*, espece de gourdes, mais peu commune, parce que les Négres ne prennent pas la peine de la cultiver. Ils ont deux sortes de pois, dont l'une croît sous terre. Cette espece jette au-dehors une tige d'un demi-pied de hauteur, avec vingt ou trente feuilles, qui tiennent trois à trois à la tige. Les racines se répandent en plusieurs branches, qui portent de petites cosses de la couleur & de la grandeur des *Pistachios*. Chaque cosse contient un ou deux pois, fort semblables aux lupins, que les François appellent Pois-chiches. Ces pois souterrains multiplient beaucoup, & font d'excellens potages. L'autre espece ressemble aux haricots pour la feuille & le fruit, mais ils sont d'un meilleur goût. Leur cosse ressemble a celle des pois communs, & ne peut être mangée. Quoiqu'il n'y ait pas de saison qui ne les produise, le meilleur tems est le mois de Septembre & celui d'Octobre. Leur multiplication est telle qu'un seul en donne cent. Avec le moindre travail, les Négres pourroient s'en faire une nourriture continuelle; mais ils se contentent de ceux que le hazard leur offre (44).

Pois souterrains.

Eppa, sorte d'ozeille.

Le pourpier croît ici de lui-même, aussi bien que l'*Eppa*, légume qui ressemble à l'ozeille par la feuille & le goût. Les Négres s'en servent dans leurs potages, avec du poisson & de l'huile de palmier. Ils ont une plante qu'ils nomment *Kakos*, & que les François appellent en Amérique, *Choux Caraïbe*. Sa feuille est épaisse & de la forme d'un cœur. Ses racines grandes & d'un goût âcre. Les Négres mangent la racine, qui n'est pas fort agréable, & négligent les feuilles, dont on feroit de fort bon potage. Les Papays, très-bonne sorte de melons, sont ici très-communs & croissent au sommet d'un arbre; leur semence a le goût du poivre. Les François employent ce fruit dans la soupe avant qu'il soit mûr.

Kakos, sorte de choux.

Papays, sorte de melons.

Bêtes fauves.

Tant d'arbres & de bois qui couvrent les campagnes du Royaume d'Issini, servent de retraite à des légions innombrables d'animaux, dont les Négres mêmes ne connoissent pas tous les noms. Le principal est l'Eléphant. Les Négres lui font la guerre pour sa chair & ses dents. Ils font servir ses oreilles à couvrir leurs tambours. Mais ils ne pensent point à les apprivoiser, quoiqu'ils pussent en tirer beaucoup d'utilité. Les bois sont remplis de toutes sortes de bêtes fauves, qui seroient en beaucoup plus grand nombre, si les Lions, les Tigres, les Pantheres, & d'autres bêtes de proie ne les détruisoient. Elles sont si redoutables que les Habitans du Pays sont forcés d'allumer des feux pendant la nuit, pour les éloigner de leurs hutes. Quelque tems avant l'arrivée du Pere Loyer, elles avoient dévoré un Négre en plein jour. Pendant le séjour qu'il fit dans le Pays, un Tigre entra dans une maison d'Assoko, Ville Capitale, & tua huit Moutons qui appartenoient au Roi Akasini. Les François n'étoient pas plus en sûreté dans leur Fort, car le 7 de Mars 1702, un Tigre leur enleva une Chienne qu'ils employoient à la garde de la Place. Le 17 à la même heure, un de ces furieux animaux sauta par dessus les palissades, quoiqu'elles eussent dix pieds de haut, tua deux Brebis & un Bélier qui se défendit long-tems avec ses cornes : enfin s'appercevant qu'on avoit

Bêtes féroces.

Hardiesse & voracité des Tigres.

(44) Loyer, p. 189. & suiv.

pris l'allarme au Fort, il se retira; mais quelques heures après, il revint avec la même audace par le bastiondu côté de la mer, attaqua la sentinelle, & ne prit la fuite qu'en voyant accourir toute la Garnison.

Civettes privées.

Les Civettes sont communes dans le Royaume d'Issini. Loyer en vit plusieurs qui s'apprivoiserent parfaitement entre les mains des François, & qui vivoient de rats & de souris. Elles ont le cri & les autres propriétés des Chats. Les endroits qu'elles fréquentent dans les bois se reconnoissent à l'odeur de musc : car en se frottant contre les arbres elles y laissent de petites parties de cette précieuse drogue, que les Négres ramassent & qu'ils vendent aux Européens. On trouve aussi dans les bois quantité de Porc-épics, dont la chair est d'un excellent goût; des *Aguties*, qui sont une espece de Liévres; des *Assomanglies*, qui ressemblant au Chat par le corps, ont la tête du Rat, & la peau marquetée comme le Tigre. Les Négres racontent que cet animal est le mortel ennemi du Tigre, & que dans quelque lieu qu'il le rencontre, il le tue.

Aguties, sorte de liévres.

Assomanglies, ennemis du Tigre.

Castors.

Les Rivieres produisent beaucoup de Castors & d'autres amphibies, dont la chair se mange fort bien & la peau se vend avec beaucoup d'avantage. On éleve des Chiens dans le Pays, comme une nourriture fort recherchée. Les Négres les nomment *Aguerromow*. Ils les exposent en vente, aux marchés publics, & rient du dégoût que les François témoignent pour la chair de ces animaux.

Chiens dont les Négres se nourrissent.

Brebis sans laine.

Loyer releve beaucoup l'excellence des Brebis du Pays, & les met fort au-dessus du Mouton de France. Elles sont sans laine avec la peau raze. Elles portent deux agneaux à la fois, & portent tous les cinq mois. Les Chévres ressemblent à celles de France, mais sont moins hautes. Comme les Négres prennent peu de soin des Porcs, ceux que les Européens avoient apportés dans le Pays ont été presqu'entiérement détruits par les bêtes de proie. Les Habitans ne font pas beaucoup plus d'usage de leurs Vaches privées, parce qu'ils ignorent jusqu'à la maniere de les traire. Cependant il leur prend quelquefois envie d'en tuer une & de la manger.

Porcs détruits par les bêtes de de proye.

Extrême varieté de Singes.

Il y a peu de Pays où les Singes soient en plus grande abondance, avec plus de variété dans leur grandeur & dans leur figure. La plus jolie espece est de ceux qu'on nomme Sagouins. Ils ne sont pas plus gros que le poing. Les uns ont le dos noir & le ventre blanc, avec de longues barbes. D'autres sont gris, sans aucun poil au visage ni aux mains, & de la grosseur d'un Chien médiocre. D'autres sont d'une grosseur extraordinaire, furieux, & capables de se défendre contre les Négres, lorsqu'ils en sont attaqués. Les Issinois les appellent des hommes sauvages, & prétendent que la crainte du travail est la seule raison qui les empêche de parler. Ces étranges animaux se bâtissent des cabanes dans les bois, & s'assemblent en trouppes pour ravager les champs des Négres. Au mois de Janvier 1702, le Matelot du Fort, qui étoit en même-tems le Chasseur de la Garnison, blessa un de ces gros Singes & le prit. Le reste de la trouppe, quoiqu'effrayée par le bruit d'une arme à feu, entreprit de venger le prisonnier, non-seulement par ses cris, mais en lui jettant de la boue, & des pierres en si grand nombre, qu'il fut obligé de tirer plusieurs coups pour les écarter. Enfin, il amena au Fort le Singe blessé, & lié d'une corde très-forte. Pendant quinze jours, il fut in-

Les François en apprivoisent un monstrueux.

LOYER. 1701-2-3.

traitable, mordant, criant, & donnant des marques continuelles de rage. On ne manquoit pas de le châtier à coups de bâton, & de lui diminuer chaque fois quelque chose de sa nourriture. Cette conduite l'adoucit par dégrés, jusqu'à le rendre capable de faire la révérence, de baiser la main, & de réjouir toute la Garnison par ses souplesses & son badinage. Dans l'espace de deux ou trois mois, il devint si familier, qu'on lui accorda la liberté; & jamais il ne marqua la moindre envie de quitter le Fort.

Oiseaux de toutes les especes.

Loyer n'entreprend point de décrire toutes les especes d'Oiseaux qui peuplent ici l'air & les bois. Les Pintades, les Faisans & les Perdrix se rencontrent à chaque pas. Les Faisans & les Perdrix ont moins de grosseur que les nôtres. On trouve des Tourterelles pendant toute l'année, mais sur-tout aux mois d'Avril, de Mai & de Juin, où la maturité des grains en attire des trouppes innombrables. Issini produit des Aigles blancs & des Aigles noirs, dont la chair passe pour une bonne nourriture. On y voit des Alouettes de mer; des Gouailliany, des Moviettes, des Becasses différentes de celles de France, mais d'un excellent goût; des Canards, des Sarcelles, des Aigrettes & des Hérons en abondance. Les Négres apporterent un jour au P. Loyer un Oiseau de la grosseur d'un Agneau, qu'ils avoient tué en pleine campagne. Il fut mis à la broche, & tous les François du Fort le trouverent d'une délicatesse achevée. Les grands Perroquets, à queue rouge, paroissent en toutes sortes de lieux. Les Cailles n'y sont pas moins communes. Depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars, on voit une multitude d'Hirondelles, qui viennent des autres Pays. On admire beaucoup de petits Oiseaux, un peu plus gros que la Linotte, & blancs comme albâtre, avec une queue rouge, tachetée de noir. Leur musique rend la promenade délicieuse dans les bois. Les Moineaux sont plus rouges que ceux de l'Europe & ne sont pas en moindre nombre. Les Poules, que les Habitans nomment *Amoniken*, sont moins grosses que celles de France; mais la chair en est plus tendre, plus blanche & de meilleur goût. Si les Négres étoient capables d'un peu d'attention & de travail, ils pourroient élever une quantité extraordinaire de Volaille; car outre la chaleur féconde du climat, ils ont des semences & des graines en abondance. Le Roi Akasini & le Capitaine Yamoké son frere, avoient quelques Poules & quelques Cocqs d'inde qui leur étoient venus de l'Europe, & qui commençoient à multiplier d'une maniere surprenante. Les Oyes & les Pigeons qu'on leur avoient portés ne s'accommodoient pas moins du climat. Le Pays en étoit déja rempli.

Aigles blancs & noirs.

Grands Perroquets à queue rouge.

Oiseaux blancs à queue rouge.

Fécondité du Pays pour la volaille.

Poissons de plusieurs especes.

La Mer & la Riviere d'Issini produisent une grande abondance de poissons. Les principaux sont le Requin, le Marsouin, la Becune, la Dorade, la Bonite, la Carcouade, le Mullet, la Sardine, le Chabris, la Raye, la Sole, le Brochet de Mer & de Riviere, l'Anguille, le Hareng, le Pilchard ou la Pelamide, le Merlan, la Seche, la Lune, le Palourd, & sur-tout des Huîtres & des Moules d'une monstrueuse grosseur. Depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Janvier, les Tortues de mer viennent pondre sur cette Côte. On suit leurs traces sur le sable, pour découvrir leurs œufs, dont le nombre, pour une seule Tortue, monte à cent cinquante & quelquefois jusqu'à deux cens. Ils sont ronds, & de la grosseur des œufs de Poule; mais au lieu d'écaille ils ne sont couverts que d'une pellicule fort douce. Le goût n'en est

Tortues, & leurs œufs.

point agréable ; cependant ils valent mieux que les œufs des Tortues de Riviere, qui ne sont pas ici moins communs. On y trouve aussi des Veaux marins & des Caymans. Ces derniers sont une espece de Crocodiles ou de grands Lézards d'eau, qui loin d'attaquer les hommes, comme en Amérique, prennent la fuite à leur vûe.

Loyer. 1701-2-3.

Les Serpens sont ici d'une grosseur si prodigieuse, qu'ils sont capables d'avaler un homme lorsqu'ils le trouvent endormi ; mais leur marche est trop lente pour surprendre ceux qui se tiennent sur leurs gardes. Les Négres, qui ne vont jamais sans armes, les tuent facilement, & se font un mets délicieux de leur chair. Un Lézard de vingt ou trente livres, est une fort bonne nourriture. Au mois de Novembre 1702, le Pere Loyer en tua un sur le bord de la Riviere, & l'apporta au Fort, où l'embarras de la Garnison le fit regarder comme un grand secours.

Lézards dont la chair est fort bonne.

Le Pays n'est pas exempt de vermine & d'autres animaux incommodes ou pernicieux. Le nombre des Rats & des Souris y est incroyable. Les Sauterelles y font un bruit étrange dans les campagnes & même au sommet des maisons. Cette musique, joint à celle des Grillets, des Mosquittes (*) & des Cousins, qui sont encore plus redoutables par leur aiguillon, ne laisse aucun repos la nuit & le jour ; sur-tout si l'on y ajoûte la piquure des *Millepedes*, qui cause pendant vingt-quatre heures une inflammation très-douloureuse. On trouve aussi de tous côtés des Araignées chevelues, de la grosseur d'un œuf ; & des Scorpions volans, dont on assure que la piquure est mortelle. Enfin, les Mites, les Tignes, les Cloportes, les Fourmis de terre & les Fourmis aîlés, sont des engeances pernicieuses qui détruisent les étoffes, le linge, les livres, le papier, les marchandises, & tout ce qu'elles rencontrent, malgré tous les soins qu'on apporte à s'en garantir.

Diverses sortes de vermines.

Les Abeilles, qui sont en abondance dans le Royaume d'Issini, donnent d'excellente cire & du miel délicieux. Le 9 d'Avril 1702, un essain de ces petits animaux vint s'établir au Fort François, dans un baril vuide, qui avoit contenu de la poudre. Non-seulement ils le remplirent de miel & de cire, mais ils produisirent d'autres essains, qui auroient pû multiplier à l'infini s'ils eussent été soigneusement ménagés.

Abeilles, cire, miel.

La pierre d'Aigris, qui sert de monnoye aux Négres, se trouve dans plusieurs cantons d'Issini. Elle ressemble au corail bleu, dont on donnera la description dans l'article de Benin.

Pierre d'aigris.

Le Royaume d'Issini, connu autrefois sous le nom d'*Asbini*, est habité par deux sortes de Négres, les *Issinois* & les *Veteres*. Ses Habitans naturels sont les Veteres, dont le nom signifie *Pêcheurs de la Riviere*. On raconte que les *Esieps*, Nation voisine du *Cap Apollonia*, qui étoit gouvernée par un Prince nommé *Fay*, se trouvant fort mal, il y a près de quatre-vingt ans, du voisinage des Peuples d'*Axim*, abandonnerent leur Pays pour se retirer dans le canton d'Asbini, qui appartenoit aux Veteres. Ceux-ci prirent pitié d'une malheureuse nation, lui accorderent un azile, avec des terres pour les cultiver, & ne mirent plus de différence entr'eux-mêmes & ces nouveaux hôtes. Cette bonne intelligence se soutint pendant plusieurs années. Mais les Esieps, qui étoient d'un caractere turbulent, s'étant enrichis par leur commerce avec les Européens, commencerent bientôt à mépriser

Révolutions du Pays, à l'occasion des Esieps.

(*) Ou Maringouins.

LOYER. 1701-2-3.

leurs bienfaiteurs. Ils joignirent l'oppreſſion au mépris ; & la tyrannie fut portée ſi loin, que les Veteres ſe répentant de leurs anciennes bontés réſolurent de chaſſer ces ingrats. Mais c'étoit une entrepriſe difficile. Ils ignoroient l'uſage des armes à feu, & les redoutoient beaucoup ; tandis que les Eſieps en étoient bien fournis & n'étoient pas moins exercés à s'en ſervir. Auſſi furent-ils obligés d'attendre une occaſion de vengeance qui ne ſe préſenta qu'en 1670.

Les Iſſinois ſe lient avec les Veteres, & forment le Royaume préſent d'Iſſini.

Une autre Nation, nommée les *Oſchins*, qui habitoit la contrée d'Iſſini, dix lieues au-delà du Cap Apollonia, prit querelle avec les Peuples de *Ghiomo* ou *Ghiomray*, Habitans de ce Cap. Les Iſſinois, ou les Oſchins, après pluſieurs batailles, dans leſquelles ils furent maltraités, réſolurent d'abandonner leur Pays pour chercher une autre retraite. Ils jetterent les yeux ſur le canton des Veteres, pour dont la bonté s'étoit fait connoître pour les Eſieps dans les mêmes circonſtances. Zenan, leur Roi ou leur Chef, étoit de la famille des *Aumoüans*, qui étoit celle des anciens Rois des Veteres. Une raiſon ſi forte leur fit eſperer d'obtenir ce qui avoit été accordé gratuitement aux Eſieps. C'étoit le tems où les Veteres, irrités contre leurs premiers hôtes, s'affligeoient d'être trop foibles pour faire éclater leur reſſentiment. Ils reçurent les Iſſinois à bras ouverts, leur accorderent des terres, & leur communiquerent tous leurs projets de vengeance. Les intérêts de ces deux Nations devenant les mêmes, elles traiterent les Eſieps avec un dedain qui produiſit bientôt une guerre ouverte. Comme les Iſſinois étoient pourvûs d'armes à feu, il fut impoſſible aux Eſieps de réſiſter long-tems à deux Puiſſances réunies. Après avoir été défaits pluſieurs fois, ils ſe virent forcés de ſe retirer dans un lieu déſert de la Côte d'Ivoire, ou du Pays des Quaquas, ſur la rive Oueſt de la Riviere de Saint André. Ils s'y ſont établis, quoiqu'ils y ſoient ſouvent expoſés aux incurſions des Iſſinois, leurs mortels ennemis, qui ne reviennent guéres ſans avoir emporté quelque butin. Depuis cette révolution, le Pays d'Aſbini, qu'occupoient les Eſieps après l'avoir obtenu des Veteres, & la Riviere du même nom, étant paſſés entre les mains des Iſſinois, ont pris le nom d'Iſſini de leurs nouveaux poſſeſſeurs ; & l'ancien territoire des Iſſinois, qu'on nomme encore le *Grand Iſſini*, pour le diſtinguer de l'autre, dont il n'eſt éloigné que de dix lieues, eſt demeuré ſans Habitans.

Pourquoi le Royaume d'Iſſini paroît mal placé dans les Cartes.

On trouve, dans ce reçit, pourquoi les Cartes ne font aucune mention d'Iſſini dans l'endroit où le Royaume eſt à préſent. Elles étoient peut-être compoſées avant la révolution. La Riviere d'Aſbini a conſervé auſſi ſon ancien nom dans le Pays des Veteres, & n'a pris le nom d'Iſſini que vers ſon embouchure. Les Iſſinois ſe ſont mis en poſſeſſion de la Côte, au grand avantage de leur nation, mais à la ruine des Veteres, qui ſont obligés de tirer d'eux les marchandiſes que les Européens apportent au rivage.

Les Veteres habitent ſur l'eau.

Les occupations & les richeſſes des Veteres conſiſtent uniquement dans la pêche de la Riviere. Elle eſt abondante, & leur adreſſe eſt ſi extraordinaire, que le Pere Loyer la nomme preſqu'incroyable. Cependant (45) ils ſont

(45) Suivant Des-Marchais, les Veteres & les Iſſinois vivent fort unis. Chacune des deux Nations a ſon Chef, ſes uſages & ſes loix. Dans certaines occaſions que l'Auteur n'explique pas, & qui ſont apparemment celles de la guerre, ils ſe raſſemblent pour ne former qu'un ſeul Peuple. Mais ils rentrent enſuite dans l'ordre qui les diſtingue. Vol. I. p. 196.

ſont mêlés entre les Iſſinois, avec cette différence que leurs cabanes ſont ſur des pilotis, au milieu de la Riviere, & que celles des Iſſinois ſont ſur la terre. Ainſi la ſituation de leur demeure les met à couvert de toutes ſortes d'inſultes, & les rend capables de réſiſter avec avantage à tous les Peuples Négres qui ne ſont pas bons Matelots. D'un autre côté les forces des Iſſinois ſont ſupérieures ſur la rive, parce qu'ils ſont meilleurs ſoldats que les Veteres. Ces deux Nations ſont encore diſtinguées par d'autres différences. Les Iſſinois portent les cheveux longs, & treſſés ſur leurs épaules. Les Veteres les portent fort courts, & ſe font ſouvent raſer la tête. Les pagnes des Veteres ſont d'un tiſſu d'herbe ou d'écorce d'arbre. Ceux des Iſſinois ſont de coton ou d'étoffes de l'Europe. Le cimetere des premiers eſt une ſorte de grand poignard, long d'un pied & demi, avec un petit fourreau de la peau de quelque bête, qu'on prendroit pour une queue de poiſſon; au lieu que celui des Iſſinois a la forme d'une ſerpe. Les femmes des Veteres ſont tout à fait nues. Celles des Iſſinois ſont couvertes d'un morceau d'étoffe ou d'un pagne.

En quoi ils different des Iſſinois.

Les Veteres forment une Nation nombreuſe, qui occupe un Pays d'une étendue conſidérable. Ils ſont maîtres d'une grande partie de la belle Riviere d'Iſſini, d'où ils tirent tout ce qui eſt néceſſaire à leur entretien. Ils vivent dans une étroite alliance avec les Veteres des Rivieres voiſines, auſquels ils envoyent du ſecours, comme ils en reçoivent mutuellement dans l'occaſion, avec d'autant plus de facilité que toutes les Rivieres du Pays ont des communications. Ils ſont gouvernés par un Chef ou par un Capitaine. Celui qui les commandoit, pendant le voyage du Pere Loyer, ſe nommoit *Kukroku.* Après avoir été l'eſclave de ſon Prédeceſſeur, il s'étoit mis en état, par les richeſſes qu'il avoit amaſſées, de faire tête à tous les Grands du Pays, & de s'élever à la dignité de Souverain, dont il jouiſſoit paiſiblement. Les Veteres n'ont point d'autres loix que celles de la nature, & les violent ſouvent. Ils ſont portés, comme la plûpart des autres Négres, au larcin & à la fraude, ſurtout à l'égard des Blancs, qu'ils ne peuvent ſupporter. Ils appellent leur monnoie *Betiquets* ou *Aigris* (46).

Caractere particulier des Veteres.

Leur Chef Kukroku.

La pierre d'aigris, qui tient lieu de monnoie parmi ces Barbares, eſt fort eſtimée d'eux, quoiqu'elle n'ait ni luſtre ni beauté. Les Kompas, autre Nation de Négres, la briſent en petits morceaux qu'ils percent fort adroitement, & qu'ils paſſent dans de petits brins d'herbe, pour les vendre aux Veteres, parmi leſquels ils ſervent (47) de monnoie. Chaque petit morceau eſt eſtimé deux liards de France. Il ſe trouve peu d'or ſur cette Côte. Les armes des Veteres ſont le ſabre & la zagaye, qui eſt une eſpece de demie-pique. Quelques-uns ont des armes à feu, qu'ils achetent des Iſſinois, comme ceux-ci les ont des Européens. Mais il eſt rare qu'ils en faſſent uſage. Pour la pêche, les Veteres employent des filets tiſſus d'herbe ou d'écorce d'arbre. Ils ſe ſervent auſſi de dards & de crochets, qu'ils lancent avec beaucoup d'adreſſe. Ils ſe mettent dans des Canots, compoſés d'un ſeul tronc d'arbre, qui tiennent ordinairement trois ou cinq perſonnes. Dans le tems de leur

Leur monnoie compoſée de la pierre d'aigris.

Méthode de leur pêche.

(46) Suivant Des-Marchais, deux paſſent pour un écu. Vol. I. p. 199.

(47) Loyer décrit ailleurs l'aigris comme une pierre précieuſe, d'un bleu verdâtre, & ſi eſtimée des Négres, qu'ils l'achetent pour ſon poids d'or, p. 115.

LOYER. 1701-2-3.

grande pêche, qui est ordinairement celui des nouvelles & des pleines Lunes, ils s'assemblent au nombre de trente ou quarante Canots, pour aller pêcher pendant toute la nuit dans les lieux où ils sont sûrs de trouver une proie fort abondante. Ils reviennent le matin avec une quantité surprenante de poisson, sur-tout de Mullets, qui sont excellens & très-communs dans leur Riviere. Le jour suivant, ils se reposent, tandis que leurs femmes vendent le fruit de leur pêche au marché. Pendant que les hommes sont occupés à pêcher, les femmes s'employent à faire bouillir de l'eau de mer, pour la convertir en sel. Elles y réussissent, jusqu'à faire du sel fort blanc, quoique plus âcre que le nôtre.

Leurs femmes font du sel.

Réservoirs de poissons.

Les Veteres se bornent à la pêche de la Riviere, parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de s'exposer aux flots de la mer, sur une Côte qui est ordinairement fort orageuse. Ils se font des réservoirs, où le poisson entre de lui-même & dans lesquels il prend plaisir à demeurer. Ce sont de grands enclos de roseaux, soutenus par des pieux, dans les endroits où la Riviere a moins de profondeur. Ils n'y laissent qu'une ouverture, qui sert de porte au poisson pour entrer. S'ils ont besoin de quelque mets extraordinaire, ils vont dans ces lieux avec de petits filets, & choisissent ce qu'ils desirent, comme nous le faisons en Europe dans nos Réservoirs.

Ils font un grand commerce de leur pêche avec les Négres des montagnes; & ceux-ci leur fournissent, en échange, du pain de millet, du maïs, du riz, des ignames, des bananes, des koros, de l'huile de palmier, & d'autres provisions. Les Veteres vendent une partie de ces marchandises aux Issinois qui mourroient de faim sans ce secours. Aussi lorsqu'il s'éleve quelque différend entre les deux Nations, l'unique vengeance des Veteres est d'interrompre leurs marchés. Les Issinois capitulent aussi-tôt, & leur accordent toutes les satisfactions qu'ils demandent.

Les Issinois dépendent des Veteres pour les vivres.

Nation des Kompas, sage & laborieuse.

Les Kompas bordent le Pays des Veteres. C'est une Nation gouvernée en forme de République, ou plutôt d'Aristocratie, car ce sont les Chefs des Villages qui discutent les intérêts publics & qui en décident à la pluralité des voix. Leur Pays est composé d'agréables collines, que les Habitans cultivent soigneusement, & qui produisent tous les grains qu'on y seme; tandis que le terroir des Côtes, qui n'est qu'un sable sec & brûlé, demeure éternellement stérile. Les Veteres & les Issinois ne subsisteroient pas long-tems sans le secours des Kompas. Ils reçoivent d'eux leurs principales provisions, & leur rendent, en échange, des armes à feu, des pagnes, & du sel, dont les Kompas sont absolument dépourvûs. C'est d'eux encore que les Issinois tirent l'or qu'ils employent au commerce. Les Kompas le retirent d'une autre Nation qui habite plus loin dans les terres. Leur Pays s'étend trente ou quarante lieues de l'Est à l'Ouest, sur quinze ou vingt lieues de largeur. Ils sont plus nuds que les Nations voisines de la mer; mais ils n'entendent pas si bien la guerre.

Additions de Des-Marchais aux Observations du Pere Loyer.

On lit dans la Relation du Chevalier Des-Marchais un abregé des observations de Loyer sur le Royaume d'Issini, ausquelles l'Auteur ajoûte les remarques suivantes. Les maisons des Veteres sont assez élevées au-dessus de la surface de l'eau, pour les garantir des inondations. Ils placent leurs Canots sous leurs maisons. Autant qu'ils ont d'habileté sur les Rivieres, autant les

Issinois ont la réputation d'exceller sur les Côtes. Les Veteres laissent croître leurs cheveux, & se coupent la barbe de fort près. Au contraire les Issinois se rasent les cheveux & laissent croître leur barbe. La plûpart des Veteres sont nuds, ou n'ont que de petits pagnes d'un tissu d'herbe ou d'écorce d'arbre. Le commerce avec les Européens a rendu les Issinois assez civils; & les Veteres, qui ne voyent presque jamais de Blancs, n'ont pas cessé d'être farouches & sauvages. Les Issinois brisent la pierre d'aigris en petites pieces, qu'ils percent par le milieu & qu'ils appellent Betiquets. Deux de ces pieces passent pour un écu de monnoie Françoise. Ils la coupent aussi en forme cylindrique d'un pouce de long. Labat croit que la pierre d'aigris est une sorte de jaspe.

Les filets des Veteres durent fort long-tems. Les Pêcheurs de cette Nation percent un poisson avec leurs dards, à cinq ou six pieds de distance. Ils n'ont besoin que de dix ou douze heures pour remplir leurs Canots de toutes sortes de poissons, sur-tout de Mullets, qui sont fort gros dans leur Riviere, fort gras & d'une bonté extraordinaire. Leur terroir, quoique riche, demeure sans culture, soit par l'indolence des Habitans, soit parce que leur inclination pour la pêche les borne uniquement à cet exercice.

§. IV.

Figures, Habits, Caracteres, Alimens, Maisons, Loix, & Gouvernement des Issinois.

Si l'on excepte la noirceur, il n'y a rien de difforme ni de désagréable dans la taille & le visage des Issinois. Il s'en trouve peu qui ayent le nez plat. Ils sont généralement bien faits, grands, proportionnés, agiles & robustes. Ils ont les yeux vifs & les dents blanches. Leur méthode pour se conserver les dents est de les frotter avec une sorte de bois qui croît dans leur Pays, & qui est apparemment le même dont on a parlé dans les Relations du Sénegal. Ils ont grand soin d'entretenir leur noirceur, en se frottant tous les jours la peau, d'huile de palmier, mêlée de poudre de charbon; ce qui la rend brillante, douce & unie comme une glace de miroir. On ne leur voit jamais un poil ni la moindre saleté sur le corps. A mesure qu'ils vieillissent, leur noirceur diminue, & leurs cheveux de coton deviennent gris. Ils donnent quantité de formes différentes à cette chevelure. Leurs peignes, qui sont de bois ou d'ivoire à quatre dents, y sont toujours attachés. L'huile de palmier mêlée de charbon, qui leur sert à se noircir la peau, leur tient aussi lieu d'essence pour la tête. Ils parent leurs cheveux de petits brins d'or & de jolies coquilles. Chacun s'efforce de se distinguer par ces galanteries. Ils n'ont pas d'autres razoirs que leurs couteaux; mais ils sçavent les rendre fort tranchans. Les uns ne se razent que la moitié de la tête, & couvrent l'autre moitié, d'un petit bonnet retroussé sur l'oreille. D'autres laissent croître plusieurs touffes de cheveux, en différentes formes, suivant leur propre caprice. Ils sont passionnés pour leur barbe. Ils la peignent réguliérement, & la portent aussi longue que les Turcs. Le goût de la propreté du corps est commun à toute la Nation. Ils se lavent à tous momens

Maniere dont les Issinois se blanchissent les dents & se noircissent la peau.

Leur parure de tête.

LOYER. 1701-2-3.

Leurs habits.

les mains, le visage & la tête entiere. L'habitude qu'ils ont d'être nuds fait qu'ils n'y trouvent ni peine ni honte. Il n'y a que leurs *Brembis* & leurs *Bahumets*, différentes especes de Kabaschirs, qui soient tout-à-fait vêtus. Le Peuple porte autour de la ceinture, un pagne, dont un bout se releve entre les jambes, & l'autre tombe par devant. Quelques-uns le portent en écharpe; d'autres sur les épaules, en forme de manteau. Les plus pauvres n'ont qu'une piece d'herbe nattée, ou d'écorce d'arbre, pour cacher leur nudité. Leurs bonnets sont ordinairement de peau de Chévre. Mais ils aiment avec passion les chapeaux & les bonnets de l'Europe. Ceux qui peuvent s'en procurer ne les portent que dans les occasions d'éclat, comme une parure qui flatte beaucoup leur vanité.

Avec quelle adresse ils dérobent.

Les Négres Issinois ont le sens fort juste. Ils sont rusés & subtils, grands menteurs, extrêmement portés au larcin, quoiqu'on ne puisse leur faire de plus grand outrage que de les nommer *Krubi;* c'est-à-dire voleurs dans leur langue. Il faut veiller sur leurs pieds autant que sur leurs mains; car s'ils apperçoivent à terre quelque chose qui les tente, ils ont l'adresse de le cacher sous le sable avec les orteils; & s'éloignant sans affectation, ils reviennent le prendre lorsqu'ils sont sans témoins. Le vol n'étant jamais puni parmi eux, ils font gloire de raconter leurs exploits dans ce genre. Le Roi même les y encourage. Si quelqu'un de ses Sujets a fait un vol considérable & craint d'être découvert, il s'adresse au Roi, en lui offrant la moitié du butin, & l'impunité est certaine à ce prix. Au mois de Septembre 1702, le fils aîné de ce Prince ayant dérobé une cueillere d'étain aux François, & se voyant découvert, prit le parti de la restituer de bonne grace & sans aucune marque de confusion.

Leur mauvaise foi dans le commerce.

La Justice qui porte à payer ses dettes est une vertu peu connue des Issinois. Un Prince du Pays, nommé *Zapin*, qui devoit depuis sept mois, cinq *Takus* (49) à quelque François, n'en voulut payer enfin que trois. Ils sont si défians dans le commerce, qu'il faut toujours leur montrer l'argent ou les marchandises d'échange, avant qu'ils entrent dans aucun traité. S'il est question de vous rendre quelque service, ils veulent être payés d'avance; & souvent ils disparoissent avec le salaire. Il est rare qu'ils remplissent jusqu'à la fin tous leurs engagemeus, à moins que les daschis ou les présens ne soient renouvellés plusieurs fois. Cependant lorsqu'ils achetent quelque chose, on est obligé de se fier à leur bonne-foi pour la moitié du prix; ce qui expose toujours les Marchands de l'Europe à quelque perte. Ces friponneries sont communes à toute la Nation, depuis le Roi jusqu'au plus vil Esclave.

Avarice des Issinois.

Leur avarice va si loin, que s'ils tuent un Mouton, ils le regrettent jusqu'aux larmes pendant huit jours; quoique ces excès de générosité ne leur arrivent guéres que pour traiter quelque Européen de distinction, dont ils reçoivent dix fois la valeur de leur dépense. S'ils élevent de la volaille, ce n'est que pour la vendre & pour en conserver le prix. Ils se retranchent tout ce qui n'est point absolument nécessaire à la vie. Leur nourriture ordinaire consiste dans quelques bananes, ou un peu de poisson que leurs Esclaves prennent à la ligne, ou quelques mauvaises crables qu'ils ramassent au long

(48) Voyage en Guinée, Vol. I. p. 200.

(49) Un Takus est un sou de France.

du rivage, avec de l'eau puante ou souillée par les bêtes. Si le hazard leur fait rencontrer la carcasse de quelque animal, c'est pour eux un festin digne d'envie. Le Chevalier Damou ayant fait jetter dans la mer un Bœuf qui étoit mort sur le Vaisseau, de quelque maladie, les flots le pousserent à demi pourri sur le rivage. Une si belle proie fit accourir de toutes parts un grand nombre de Négres, qui la dévorerent avidement. Ils ont l'estomac d'une grandeur étonnante; ou du moins, lorsqu'ils sont traités par les Blancs, le plaisir de manger aux dépens d'autrui leur fait avaler une quantité de viande incroyable.

Leur mauvais caractere.

Ils connoissent si peu le plaisir d'obliger, que s'ils peuvent se figurer qu'une chose vous soit agréable, il ne leur faut pas d'autre raison pour vous la refuser. Dans les occasions où l'on a besoin de leurs services, il n'y a qu'un moyen de les obtenir; c'est de les traiter avec tant d'indifference, qu'ils ne puissent pas soupçonner le dessein qu'on a de les employer, sans quoi ils font acheter leur moindre peine cent fois au-dessus de sa valeur. D'un autre côté le desir du gain leur fait apporter leur charge de mauvais fruits de trois ou quatre lieues de distance, pour les vendre à très vil prix; tandis que s'il est question de vous servir, ils refuseront de faire vingt pas, à moins qu'ils ne soient payés d'avance. On en a vûs qui après avoir reçu leur payement, ont laissé en chemin le fardeau dont ils s'étoient chargés. Le Pere Loyer en fit plusieurs fois l'expérience. Aussi les représente-t-il comme la plus trompeuse & la plus ingrate nation de l'univers. Plus on leur fait de bien, dit-il, plus il en faut attendre de mal.

Libertinage & vanité de leurs Femmes.

Les femmes d'Issini ont la taille menue & bien prise, mais sont fort éloignées de pouvoir prétendre à la beauté. Elles sont dédaigneuses, rusées, spirituelles, & plus avares encore que les hommes; ce qui n'empêche pas qu'elles ne soient fort libertines. On ne leur fait pas un crime de l'incontinence lorsqu'elles ne sont pas mariées, ou qu'elles n'ont point avalé le Fetiche pour garant de leur fidélité. Elles sont d'une vanité excessive. On les voit sans cesse consulter leurs petits miroirs, se frotter les dents pour les blanchir, ajuster leurs cheveux, & leur donner différentes formes. Elles les enduisent d'huile de palmier, & les entremêlent de pailletes d'or & d'autres bagatelles. Enfin tous leurs mouvemens se rapportent à plaire, sur-tout aux Blancs, pour qui elles n'auroient rien de réservé, si elles n'étoient retenues par la crainte de leurs maris, qui ont droit de les punir de mort dans le cas de l'adultere, & qui peuvent traiter l'amant avec la même rigueur s'il manque d'or pour se racheter. L'amende ordinaire est d'une *Bende*, ou de cent livres; quoiqu'elle soit beaucoup plus forte lorsque le coupable est riche & que l'offensé est un Kabaschir. En 1702, le Prince Aniaba fut condamné par les Juges à payer sept bendes, c'est-à-dire sept cens livres, au Capitaine Emon.

Punition pour l'adultere.

Cérémonie des mariages.

La cérémonie du mariage est courte. Un pere qui voit son fils en état de se soutenir, lui cherche une femme, & l'exhorte à voir la fille qu'il a choisie. Il arrive rarement que les Parties ne soient pas du goût l'une de l'autre. Les peres conviennent de la dot. On fait avaler le Fetiche à la fille, pour garant de sa fidélité. Deux ou trois jours se passent en danses & en festins. Enfin le mari conduit sa femme dans sa maison, où il la rend maîtresse absolue de tous

LOYER. 1701-2-3.

ses Esclaves ; & si dans la suite il prend d'autres femmes, c'est avec le consentement de la premiere. Mais elle ne le refuse point sans quelque forte raison, parce qu'elle trouve beaucoup d'avantage à voir multiplier les enfans de son mari, qui sont une richesse considérable dans la Nation. D'ailleurs toutes les autres femmes sont regardées comme de simples concubines. Elles ne coutent au mati que huit écus, qu'il paye au pere en poudre d'or. Il les conserve aussi long-tems qu'elles lui plaisent, avec la liberté de les renvoyer lorsqu'il le juge à propos, sans aucune plainte des deux parts.

Parure des femmes.

Les femmes portent un pagne comme les hommes, mais elles aiment les couleurs brillantes, telles que le rouge & le bleu, ou les étoffes rayées, suivant les avantages que leur vanité croit en tirer pour plaire. Leur pagne est soutenu par une autre piece d'étoffe qui leur couvre les épaules, & qui leur sert à porter leurs Enfans. Autour de la ceinture, elles se plaisent à porter quantité d'instrumens de cuivre, d'étain, & surtout des clefs de fer, dont elles se font une parure, quoique souvent elles n'ayent pas dans leurs cabanes une seule boete à fermer. Elles suspendent aussi à leur ceinture plusieurs bourses de différentes grandeurs, remplies de bijoux, ou du moins de bagatelles qui en ont l'apparence, pour se faire une réputation de richesse, sur-tout aux yeux des Européens. Leurs jambes & leurs bras sont moins ornés que chargés de bracelets, de chaînes, & d'une infinité de petits bijoux de cuivre, d'étain & d'ivoire. Le Pere Loyer en vit plusieurs qui portoient ainsi jusqu'à dix livres, en bracelets & en manilles ; plus fatiguées, dit-il, sous le poids de leurs ornemens, que les criminels de l'Europe ne le sont sous celui de leurs chaînes.

Maniere dont elles accouchent.

Le jour qu'elles mettent au monde un enfant, elles le portent à la Riviere, le lavent, se lavent elles-mêmes, & retournent immédiatement à leurs occupations ordinaires. Ensuite, du consentement du pere, elles donnent à l'enfant le nom de quelque arbre, de quelque bête, ou de quelque fruit. D'autres lui donnent le nom de leur Fetiche, ou celui de quelque Blanc, qui est leur *Mingo* (50), c'est-à-dire leur ami. En général, les Négresses ont une excessive affection pour leurs enfans. La fécondité des Issinoises est médiocre. S'il est rare qu'elles n'ayent aucun fruit de leur mariage, le nombre de leurs enfans ne surpasse guéres deux ou trois. Elles les portent sur le dos, sans les quitter dans les travaux les plus pénibles ; d'où il arrive souvent, dit l'Auteur, qu'ils ont le nez plat. A l'âge de sept ou huit mois, elles les laissent ramper comme autant de petites bêtes domestiques. Le Pere Loyer prétend que par cette méthode, ils apprennent plutôt à marcher que les enfans de l'Europe. On les accoutume aussi de bonne heure à porter des bracelets de fer ou de cuivre. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix ou douze ans, leur éducation appartient à leurs peres, qui leur enseignent quelque moyen de gagner leur vie, tel que la pêche, la chasse, l'art de tirer du vin de palmier, le commerce, &c. Les femmes exercent leurs filles à nétoyer la maison, à broyer le maïs, le riz & le millet, à faire du pain, à préparer les alimens, à vendre ou acheter au marché, mais sur-tout à prendre un soin continuel des intérêts du ménage. Sur cet article, elles pourroient donner de bonnes leçons aux femmes les plus entendues de l'Europe (51).

Education des enfans.

(50) C'est le mot Portugais *amigo*, corrompu dans la bouche des Négres.

(51) Loyer, p. 154.

Alimens du Pays d'Issini, préparés par les femmes.

Les alimens les plus communs du Pays sont les bananes, les figues, les ignames, le riz, le maïs & le millet. On fait du pain des trois derniers. Chaque jour au soir, la maîtresse de la cabane, ou la principale femme, tire du grenier la quantité de grain qu'elle croit suffisante pour le jour suivant. Au matin les jeunes filles, ou les Esclaves, ou les femmes, lorsqu'elles manquent d'Esclaves & de filles, s'assemblent pour le broyer dans de grands mortiers de bois, avec un pilon de la même matiere. Elles ne font d'abord que le séparer de la cosse. Ensuite l'ayant vanné sur de grandes pieces de bois, elles le remettent dans le mortier, pour l'écraser, en y jettant par intervalles un peu d'eau, qui sert à l'épaissir; après quoi elles étendent la pâte sur une pierre platte, où avec une autre pierre elles la travaillent, comme font nos Peintres pour broyer leurs couleurs. Cette pâte est divisée en petites masses, de la grosseur de nos petits pains d'un sou, que les Négres appellent *Tokay*. On les fait bouillir dans un pot ouvert, avec fort peu d'eau, après avoir eu soin de mettre un peu de paille au fond du pot, pour les empêcher de brûler. Il n'y a point de jour où les femmes ne recommencent cet exercice. Le Pere Loyer ne parle pas fort avantageusement de cette espece de pain, Il préfere celui de millet, quoiqu'il donne des coliques d'estomac fort violente.

Ragoût des Négres.

Les jours de fête, lorsque les Négres ont pû se procurer du poisson, ils en font une sorte de ragoût, qu'ils nomment *Toro*. Ils prennent des *koros*, fruits d'une espece de palmier, qui ressemble à la datte, quoiqu'il en soit fort différent. Sa grosseur est celle d'une prune ordinaire, & sa couleur un peu plus rouge que l'oppiment. Il n'est guéres composé que d'une peau, qui couvre un gros noyau, avec fort peu de substance dans l'intervalle. On fait bouillir un moment ces koros avec le poisson. Ensuite on les brise dans un mortier; & pressant le jus, qu'on fait tomber sur le poisson, on y joint un peu de sel, beaucoup de poivre, & l'on donne à ce ragoût tout le tems d'étuver. Les Européens mêmes le trouvent assez agréable, lorsqu'il est bien assaisonné; mais, au goût des Négres, le poivre y paroît toujours épargné.

Autre sauce des Négres d'Issini.

S'ils manquent de poisson, pour en manger avec leur pain, ils font une sauce d'huile de palmier, qui leur tient lieu de beurre. L'Auteur explique encore leur méthode. Ils prennent quantité de koros, qu'ils laissent en tas, jusqu'à ce qu'ils les voyent pourrir. Ensuite les mettant dans un mortier, ou plutôt dans un tonneau, ils les remuent avec des batons, pour en faire une sorte de marmelade, sur laquelle ils versent de l'eau chaude. Ils la laissent un peu cuver; & lorsqu'ils jugent l'opération finie, ils panchent le tonneau, pour en tirer l'huile, qu'ils mettent dans de grandes jarres. On conçoit que les noyaux & les filamens restent au fond du tonneau.

Leur vin de palmier, maniere dont ils le tirent.

Le vin des Négres est le jus d'une autre espece de palmier, qui n'a pas d'épines comme celui qui porte les koros. Le Royaume d'Issini en produit un si grand nombre, qu'une partie des Habitans n'a pas d'autre occupation que d'en tirer cette liqueur. Lorsqu'ils ont reconnu à certaines marques, que l'arbre est parvenu à sa maturité, ils grimpent au sommet; ils coupent deux ou trois branches, avec un petit cizeau plat, d'un pouce de largeur; ils font un petit trou de la grosseur du doigt, dans lequel ils mettent une feuille roulée en forme d'entonnoir; & plaçant au-dessous un grand pot, qu'ils

LOYER. 1701-2-3.

attachent à l'arbre, ils y laissent distiler le vin. Cette liqueur n'est pas désagréable; mais elle s'aigrit (52) lorsqu'elle est conservée plus d'un jour, quoique les Négres ne l'en estiment pas moins. Il faut renouveller les incisions, chaque fois qu'on en veut tirer, car elle s'arrête après avoir coulé assez long-tems par le même trou. Un palmier fournit du vin pendant trois mois; après quoi il seche & meurt bientôt. Le tronc produit des vers de la grosseur du pouce, que les Négres mangent comme un mets délicat, & qu'ils vendent fort cher.

Leurs Edifices.

Les Issinois sont moins curieux dans leurs édifices que la plûpart des Négres de la même Côte. Ils n'ont pour maisons que de misérables hutes, composées de roseaux, & couvertes de feuilles de palmier. Dans tout le Pays on ne trouve pas d'autres maisons plâtrées que celle du Roi, celle du Capitaine Yamoké son frere, & deux ou trois des principaux Kabaschirs d'Assoko. Elles sont de bois, & bâties depuis le commerce de la Nation avec les Européens. Tout le reste, sans en excepter celles des Grands, n'est pas comparable aux cabanes des Charbonniers de France. D'ailleurs elles sont si basses, qu'à peine un homme ordinaire peut s'y tenir debout. Il faut y être assis ou couché. A la vérité les Négres n'y entrent guéres que pour dormir, ou pour s'y mettre à couvert dans les tems de pluye. Ils passent les jours entiers à leurs portes, sous des salles extérieures de branches & de verdure, où ils prennent le frais.

La porte des maisons, ou des hutes, est un trou d'un pied & demi quarré, par lequel on ne passe qu'en rampant, avec assez de difficulté. Elle est fermée d'un tissu de roseaux, attaché intérieurement avec des cordes, pour servir de défense contre les Tigres. Pendant la nuit, on allume du feu au centre des hutes; & comme elles sont sans cheminée, il y regne toujours une fumée épaisse. Les Négres s'y couchent sur des nattes, ou des roseaux, les pieds contre le feu. Leurs femmes habitent des cabanes separées, où elles mangent & couchent à part; rarement du moins avec leurs maris. Toutes ces hutes sont environnées d'une palissade ou d'une haye de roseaux qui forme une cour dont la porte se ferme toutes les nuits. Cette cour & le fond des cabanes, qui n'est que de sable, sont nétoyés dix fois le jour par les femmes & les filles, dont l'office est d'entretenir l'ordre & la propreté.

Maison de purification pour les femmes.

C'est une coutume immémoriale parmi les Issinois, d'avoir pour chaque Village, à cent pas de l'habitation, une maison séparée qu'ils appellent *Burnamon*, où les femmes & les filles se retirent pendant leurs infirmités lunaires. On a soin de leur y porter des provisions, comme si elles étoient infectées de la peste. Elles n'osent déguiser leur situation, parce qu'elles risqueroient beaucoup à tromper leurs maris. Dans la cérémonie du mariage, on les fait jurer par leur Fetiche, d'avertir leur mari aussi-tôt qu'elles s'apperçoivent de leur état, & de se rendre sur le champ au Burnamon.

Meubles des Négres d'Issini.

Les meubles des Négres sont aussi négligés que leurs édifices. On ne trouve dans leurs hutes qu'un petit nombre de selletes, d'un demi pied de haut, qui leur servent d'oreillers pour la nuit. Ils les portent ou les font porter

(52) Elle se conserve plus long-tems à Sierra-Léona, au Sénégal, &c. & dans d'autres Pays, parce que la chaleur y est moins excessive. C'est au Lecteur à faire ces remarques & ces comparaisons.

avec

âvec eux par leurs Esclaves, dans les lieux où leur dessein est de s'arrêter. Un Négre qui a pû se procurer quelque vieux coffre de Matelot, passe pour un homme de distinction. La batterie de cuisine consiste dans quelques mauvais pots de terre, qui se cassent facilement, parce qu'ils sont mal paîtris, & quelques plats de bois pour servir les alimens. Ils mangent assis à terre, sans serviettes, sans couteaux, sans fourchettes & sans cueilleres, trempant leurs doigts & la main entiere dans les plats.

LOYER. 1701-2-3.

Il n'y a point de Négres, sur toute la Côte, qui ayent autant d'expérience militaire & de courage que les Issinois. Quoique leur Nation soit peu nombreuse, elle est redoutée de tous leurs voisins. Leur valeur, ou la bonne conduite de leurs Chefs, les a fait quelquefois pénétrer avec succès jusqu'à la Riviere de Saint André, c'est-à-dire l'espace de cinquante ou soixante lieues, à la poursuite des Oschins leurs anciens ennemis. Loyer fut témoin de leur retour en 1701. Après une expédition de cette nature, ils revenoient chargés d'un riche butin en or & en Esclaves.

Leur courage & leur expérience à la guerre.

Leurs armes sont le sabre, la zagaye, & le mousquet, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse & qu'ils entretiennent en fort bon ordre. Ils ont l'art de faire une très-bonne arme d'un vieux mousquet, en donnant à la batterie une nouvelle trempe qui la rend meilleure. Les François en ont vû quantité d'exemples dans de vieux fusils qui ne faisoient plus feu, & que les Issinois ont parfaitement rétablis, en leur donnant une couleur presqu'argentée. Leurs Chefs de guerre ont de fort bons boucliers, qu'ils font porter par leurs Esclaves, & dont la forme est un quarré long de trois pieds, sur deux de large. Ils sont composés de cuirs de Bœuf, couverts de peaux de Tigres. A chaque coin pend une sonnette, qui se fait entendre lorsque les Esclaves les portent sur le bras gauche, avec un sabre dans la main droite, pour défendre leur maître. Au moment de l'attaque, chaque Général est armé d'un de ces boucliers.

Leurs armes.

Le Royaume d'Issini avoit alors trois Généraux d'une autorité presqu'égale; le Roi Akasini, Yamoké son frere, & Emon son neveu. Ces trois Princes avoient chacun le même nombre d'Esclaves. C'est en quoi consistent leurs richesses & leur puissance. Ces Esclaves, qu'ils arment en tems de guerre, forment le gros de l'armée. Chaque Issinois libre se range sous l'enseigne du Général qu'il aime le plus, ou qui s'est acquis par ses bienfaits quelque droit sur sa reconnoissance. Chaque Général a cinq ou six cens Esclaves. Les Brembis, ou les Kabaschirs en ont chacun, depuis vingt jusqu'à cinquante. Toute cette milice suit le Roi, qui a les yeux ouverts sur ceux qui se distinguent dans la bataille, & leur fait une part du butin proportionnée à leur valeur. Pendant l'action, les tambours, les trompettes & les autres instrumens militaires font un bruit terrible, qui joint aux cris des Négres, inspire du courage aux plus lâches. Leurs tambours sont composés d'une piece de bois, creusée d'un seul côté, & couverte d'une oreille d'Eléphant assez bien tendue. Les baguettes sont deux batons en forme de marteau, couverts de peau de Chévre; ce qui produit un son fort étrange.

Leurs Troupes. Leurs instrumens militaires.

Instrument singulier.

Les trompettes sont des dents d'Eléphant, creusées presque d'un bout à l'autre, avec une petite ouverture au côté, par laquelle le Trompette, qui est un enfant de douze ou quinze ans, souffle, & tire un son fort aigu, mais

LOYER. 1701-2-3.

ſans aucune variété, tel que celui de nos cornets à bouquin. A cette belle muſique, que le Prince Aniaba, ſuivant le recit du Pere Loyer, trouvoit préferable aux hautbois de Verſailles, ils joignent un inſtrument fort remarquable par la ſingularité de ſa conſtruction, mais fort difficile à décrire. Il eſt de fer, & de la forme de deux pelles à feu concaves, longues d'un pied, qui dans leur jonction compoſent une ſorte de ventre oval. On tient cet inſtrument par le petit bout, & l'on frappe deſſus avec un baton d'un demi pied de long, ſuivant la cadence des tambours & des trompettes, qui ſont près du Général pendant toute la durée de l'action.

Les guerres des Négres s'élevent facilement & ſe terminent de même. Comme le moindre incident leur fait prendre les armes, les moindres avances de paix ſervent à les réconcilier.

Leurs maladies.

De toutes les maladies auſquelles ils ſont ſujets, il n'y en a point de plus épidémique que la vérole. Ils en ſont tous infectés dans quelque degré. On en voit quelques-uns tomber en pourriture, pour avoir négligé le mal dans ſon origine. Il leur vient du commerce avec les femmes, dans lequel ils ne laiſſent pas de mettre tout leur bonheur. Ils ſont fort affligés auſſi par des maux d'yeux, qui vont ſouvent juſqu'à leur faire perdre entiérement la vûe, & qu'on attribue à la réflexion des rayons du Soleil ſur des ſables d'une blancheur & d'une ſécherеſſe extrêmes. Les vers de chair ſont encore une de leurs maladies les plus communes. On en voit de pluſieurs aunes de long, & de la groſſeur d'une aiguille de Tapiſſier. Le Pere Loyer parle d'un Négre qui avoit tout à la fois cinq ou ſix de ces vers à la jambe. Il regne beaucoup de fiévres parmi les Négres. Leur remede eſt de porter les malades dans une Riviere, & de les baigner juſqu'à ce que l'excès du froid les gueriſſe. Mais il en meurt plus qu'il ne s'en rétablit par cette méthode. Ordinairement les Négres périſſent de la premiere attaque d'une maladie, parce qu'ils n'ont aucune connoiſſance de la médecine, quoiqu'ils ne manquent point de ſimples. Leur principal reſſource eſt de conſulter leurs Fetiches.

Remedes en uſage dans le Royaume d'Idini.

Dans leurs maladies ou dans les afflictions, ils ont peu d'égard & de pitié les uns pour les autres. Ils prennent ſoin ſeulement de colorer le malade de différentes peintures, à l'honneur de leurs Fetiches & de leur donner une ſorte de cordial, mais ſans leur faire rien changer à leur diéte. Ce cordial eſt compoſé de malaguette, ou de poivre de Guinée, & du jus de certaines herbes fortes, qu'ils tirent en les pilant & qu'ils font boire au malade. Dans les pleureſies, ils font des ſcarifications aux épaules, en y appliquant de petites cornes au lieu de *ventouſes*. Pour les bleſſures ils employent une herbe, dont le jus mis ſur la playe avec le marc, produit des cures ſi merveilleuſes, qu'ils comptent pour rien une bleſſure de cinq pouces de profondeur, où l'os même eſt endommagé, & qu'ils ſont sûrs de la guérir en trois ſemaines. Loyer en vit des exemples ſi ſurprenans, qu'il ſe diſpenſe de les rapporter, parce qu'on les prendroit pour des fables.

Leurs précautions pour leur ſépulture.

Les Négres ſont fort ſoigneux, pendant leur vie, d'acheter & de préparer tout ce qui doit ſervir à leur enterrement. C'eſt un beau drap rayé de coton, pour les envelopper; un cercueil, & des bijoux d'or ou d'autres matieres pour l'orner, dans l'opinion que l'accueil qu'on leur fera dans l'autre monde répondra aux ornemens de leur ſépulture. Cependant ils ont commencé de-

puis peu à revenir de cette erreur, qui coutoit autrefois la vie à quantité de femmes & d'esclaves. L'usage étoit d'en sacrifier un grand nombre aux funérailles des Rois & des riches Brembis, pour leur composer une escorte en passant dans l'autre vie.

Loyer. 1701-2-3.

Cérémonies de leurs funérailles.

Lorsqu'un Négre expire, la nouvelle s'en répand aussi-tôt dans l'habitation. La plûpart des femmes, sur-tout les vieilles, s'assemblent à la maison du mort. Leurs cris & leurs postures extravagantes inspirent tout à la fois l'envie de rire & la frayeur. Les unes, armées d'une pique, font des recherches dans toute la maison, & feignent de vouloir ouvrir la terre pour trouver la personne qui leur manque, en l'appellant à haute voix par son nom. D'autres courent, comme des furieuses, dans toutes les maisons que le mort fréquentoit, & demandent à tous ceux qu'elles rencontrent s'ils n'ont pas vû celui qu'elles cherchent. Une abondance de larmes coule au long de leurs joues & sur leur sein. Ceux qu'elles interrogent leur répondent en branlant la tête, *Aourou*, c'est-à-dire, *il est parti*. Pendant ce tems-là, d'autres femmes s'employent près du corps à vanter les actions, les vertus & les richesses du mort. Ensuite ses amis le frottent de diverses peintures, ils lui peignent les cheveux, & les frisent; ils l'ornent de son pagne, & des bijoux qu'il a rassemblés pendant sa vie.

De quelle maniere on les enterre.

Les autres *Pleureuses*, car le Pere Loyer les compare à celles des Anciens, reviennent après leurs courses, & demandent au cadavre pourquoi il est mort, tandis qu'il pouvoit vivre honorablement, & s'il n'avoit point assez d'or, de femmes, de bled & d'Esclaves? Toutes ces questions sont entremêlées de grands cris. On apporte alors le cercueil, si le mort a pris soin de s'en préparer un. S'il ne s'en trouve pas de prêt, on en fait un de quelques vieilles planches, où l'on met le corps, les genoux pliés & les talons sous les fesses; de sorte que la tête vient reposer sur les genoux. La grandeur du cercueil n'est ainsi que d'environ trois pieds quarrés. On place aux côtés la sellette du mort & son pot de terre; la sellette pour s'asseoir dans le besoin, le pot pour se préparer des alimens. Si c'est un Roi ou un riche Brembis, on jette sur le corps quantité de poudre d'or. Il n'y a point de pauvre Négre avec qui l'on n'en renferme un peu, pour servir à ses besoins dans l'autre monde.

En même-tems, tous les jeunes gens du voisinage s'assemblent avec des armes. Si le mort est un Brembis, ou de quelque distinction, les parens leur fournissent de la poudre, avec laquelle ils tirent aussi long-tems qu'elle peut durer. S'il étoit pauvre, on ne fait que deux ou trois décharges; mais c'est un service que tous les Négres se rendent mutuellement, & qu'ils croient capable de leur procurer dans l'autre vie la même reception qu'aux Kabaschirs.

Après toutes ces cérémonies, ils ferment le cercueil, & le clouent soigneusement. Quatre Esclaves le transportent dans les bois, & choisissent quelque endroit écarté, où sans autres témoins ils creusent une fosse, & l'enterrent. A leur retour, ils mangent, avec les Pleureuses, les alimens qui leur ont été préparés par les parens du mort. Il ne se trouve aucun autre Négre à ce festin. La même coutume s'observe pour les hommes & pour les femmes. Si le mort étoit d'un rang distingué, ses femmes paroissent dans leurs meilleurs habits, quelques jours après l'enterrement; & chacune portant une

Procession & danse des veuves.

LOYER. 1701-2-3.

zagaye ſur l'épaule, elles font dans cet état une proceſſion dans le Village, deux à deux, en chantant différens airs. Elles vont enſuite à la porte des Brembis, où elles font une danſe en rond, qui s'appelle *Baboua*. Chaque Brembis eſt obligé de leur donner trois takus, qui font environquinze ſous; après quoi retournant dans leurs familles elles ont la liberté de ſe remarier auſſi-tôt qu'elles en trouvent l'occaſion.

Religion des Négres d'Iſſini.

On a repréſenté la Religion de ces Négres avec de fauſſes couleurs. Villault, par exemple, s'eſt fort trompé en rapportant qu'ils adorent les Fetiches comme leurs divinités. Ils déſavouent eux-mêmes la doctrine qu'il leur attribue. Suivant le Pere Loyer, ils reconnoiſſent un Dieu Créateur de toutes choſes, & particuliérement des Fetiches, qu'il envoye ſur la terre pour rendre ſervice au genre humain. Cependant leurs notions ſont fort confuſes ſur l'article des Fetiches. Les plus vieux Négres paroiſſent embarraſſés lorſqu'on les interroge. Ils ont appris ſeulement, par une ancienne tradition, qu'ils ſont redevables aux Fetiches de tous les biens de la vie, & que ces Etres, auſſi redoutables que bienfaiſans, ont auſſi le pouvoir de leur cauſer toutes ſortes de maux.

Chaque jour au matin, ils vont ſe laver à la Riviere; & ſe jettant ſur la tête une poignée d'eau, à laquelle ils mêlent quelquefois du ſable pour exprimer leur humilité, ils joignent les mains, les ouvrent enſuite, & prononcent doucement le mot d'*Eckſavais*. Après quoi, levant les yeux au ciel, ils font cette priere: *Anghiumé, mamé Enaro, mamé Orié, mamé Skihé e Okkori, mamé Akaha, mamé Brembi, mamé Angnan e awnſan*; ce qui ſignifie: Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz & des ignames; donnez-moi de l'or & de l'aigris; donnez-moi des Eſclaves & des richeſſes; donnez-moi la ſanté, & accordez-moi d'être prompt & actif. C'eſt à cette priere que ſe réduiſent toutes leurs adorations. Ils croyent Dieu ſi bon qu'il ne peut leur faire de mal. Il a donné, diſent-ils, tout ſon pouvoir aux Fetiches & ne s'en eſt pas réſervé.

Prieres des Négres.

Fetiches d'Iſſini.

Ces Fetiches (53) ſont différens, ſuivant les idées ou plutôt le caprice de chaque Négre. A peine trouveroit-on deux Négres, ſur toute la Côte de Guinée, qui s'accordent dans l'honneur qu'ils leur rendent; l'un choiſit pour ſon Fetiche une piece de bois, jaune ou rouge; l'autre les dents d'un Chien, d'un Tigre, d'une Civette, d'un Eléphant. Ceux-ci un œuf ou un os de quelque oiſeau, la tête d'une Poule, un Bœuf, une Chévre; ceux-là une arrête de poiſſon, la pointe d'une corne de Belier remplie d'excrémens, une branche d'épine, un paquet de cordes compoſées d'écorce d'arbre, ou d'autres objets de la même nature. Leur reſpect pour les Fetiches eſt pouſſé ſi loin, qu'ils obſervent religieuſement tout ce qu'ils promettent en leur nom. Les uns s'abſtiennent de vin pour honorer leur Fetiche, les autres d'eau-de-vie. Quelques-uns ſe retranchent l'uſage de certains mets & de certaines eſpeces de poiſſon; d'autres celui du riz, du maïs, des fruits, &c. Mais tous les Négres, ſans exception, ſe privent de quelque plaiſir à l'honneur des Fetiches, & perdroient plutôt la vie que de violer leur engagement.

(53) Barbot obſerve que *Fetiſſo* eſt un mot Portugais qui ſignifie *charme* ou *paroles enchantées*, & que les Négres en ont fait leur terme de *Fetiche*. Pour exprimer Dieu ou une Idole, ils ont le mot de *Boſſum* ou de *Boſſejo*.

Ils ont dans le cours de l'année plusieurs jours consacrés aux Fetiches. Le principal est le jour de leur naissance, qu'ils célébrent en blanchissant leur Fetiche & son autel, en se peignant le corps de la même couleur, & en portant un pagne blanc. D'autres observent le Vendredi de chaque semaine comme nous observons le Dimanche, l'employent à parer leur Fetiche, & à lui faire quelque offrande ou quelque sacrifice.

LOYER. 1701-2-3.

Leurs jours de Fêtes.

Outre les Fetiches particuliers, il y en a de communs au Royaume, qui sont ordinairement quelque grosse montagne ou quelque arbre remarquable. Si quelqu'un étoit assez impie pour les couper ou les défigurer, il seroit puni d'une mort certaine. Chaque Village est aussi sous la protection de son propre Fetiche, qui est orné aux frais du Public, & qu'on invoque pour les biens communs. Ce Gardien de l'habitation a son autel de rozeaux dans les Places publiques, élevé sur quatre piliers, & couvert de feuilles de palmier. Les Particuliers ont dans leur enclos ou à leur porte un lieu réservé pour leur Fetiche, qu'ils parent suivant les mouvemens de leur propre dévotion, & qu'ils peignent une fois la semaine de différentes couleurs. On trouve quantité de ces autels dans les bois & les bruyeres. Ils sont chargés de toutes sortes de Fetiches, avec des plats & des pots de terre, remplis de maïs, de riz & de fruits. Si les Négres ont besoin de pluye, ils mettent devant l'autel des cruches vuides. S'ils sont en guerre, ils placent des sabres & des poignards pour demander la victoire. S'ils ont besoin de poisson, ils offrent des os & des arrêtes. Pour obtenir du vin de palmier, ils laissent au pied de l'autel le petit cizeau qui sert aux incisions de l'arbre. Avec ces marques de respect & de confiance, ils se croyent sûrs d'obtenir tout ce qu'ils demandent. Mais s'il leur arrive quelque disgrace, ils l'attribuent à quelque juste ressentiment de leur Fetiche, & tous leurs soins se tournent à chercher les moyens de l'appaiser. Dans cette vûe, ils ont recours à leurs Devins, pour faire le Tokké, qui ne demande pas peu de mysteres & de cérémonie. Le devin prend dans ses mains neuf courroyes de cuir, chacune de la largeur d'un doigt, & parsemée de petits Fetiches. Il tresse ensemble ces courroyes, & prononçant quelque chose d'obscur, il les jette deux ou trois fois comme au hazard. La maniere dont elles tombent à terre devient un ordre du ciel qu'il interpréte. S'il dit que le Fetiche demande un Mouton ou quelque piece de volaille, il est obéi sur le champ. L'animal est sacrifié, & le Fetiche arrosé du sang de sa victime. Lorsque les Devins sont consultés par les Brembis sur quelque projet de guerre, ou sur d'autres expéditions d'importance, ils demandent quelquefois le sacrifice d'un ou deux Esclaves.

Fetiches publics & particuliers.

Autels & offrandes.

Devins d'Issini.

Cérémonie du Tokké, quelquefois sanglante.

Chaque jour au matin, les Négres sont fort exacts à porter à leurs Fetiches quelque partie de leurs meilleures provisions. S'ils manquoient à ce devoir, ils se croiroient menacés de la mort avant la fin de l'année. Ils approchent de ces objets de leur culte avec un respect mêlé de frayeur; & leur étonnement est de les voir quelquefois insultés par les Blancs sans qu'ils fassent éclater leur vengeance. Le Pere Loyer eut plusieurs fois la curiosité d'assister à la consécration d'un Fetiche; sur-tout un jour qu'il se trouvoit à Tapa. Il laissa commencer tranquillement la cérémonie. C'étoit la queue d'une noix de koros & une branche d'épine, peinte en rouge que les Négres avoient choisies pour les transformer en Fetiche. Ils les laverent d'abord dans

Le Pere Loyer assiste à la consécration d'un Fetiche.

LOYER. 1701-2-3.

de l'eau, dont ils jetterent ensuite quelques gouttes sur toute la famille. Enfin s'approchant du Pere Loyer, ils se disposoient à lui faire part aussi de cette aspersion, en prononçant quelques paroles. Alors son zele s'échauffa ; & pour leur faire connoître la vanité de leur superstition, il prit les impuissans Fetiches, les brisa en mille pieces qu'il foula aux pieds, & les jetta au feu, où ils furent bien-tôt consumés. A cette vûe tous les Négres prirent la fuite, en l'avertissant que le Ciel alloit faire entendre sa foudre, & la terre s'entr'ouvrir pour l'abîmer. Lorsqu'ils eurent reconnu que le Fetiche manquoit de pouvoir pour se venger, ils commencerent à regarder le Missionnaire avec une sorte d'admiration. Mais retombant bientôt dans leurs idées superstitieuses, ils lui dirent que s'il n'étoit pas mort, c'étoit parce qu'il ne croyoit point aux Fetiches ; & qu'ils sçavoient fort bien que les Fetiches n'avoient aucun pouvoir sur les Blancs. Loyer leur répondit que s'ils vouloient cesser d'y croire, ils n'auroient rien non plus à redouter de leur colere. Ils repliquerent qu'ils s'en garderoient bien, parce que les Fetiches ne manqueroient pas de les punir avec rigueur ; & rien ne put servir à les désabuser.

Effet inutile de son zele.

On peut se reposer sans défiance sur le serment des Négres, lorsqu'ils ont juré par leur Fetiche, & sur-tout lorsqu'ils l'ont avalé. Pour tirer la vérité de leur bouche, il suffit de mêler quelque chose dans de l'eau, d'y tremper un morceau de pain, & de leur faire boire ce Fetiche en témoignage de la vérité. Si ce qu'on leur demande est tel qu'ils le disent, ils boiront sans crainte. S'ils parlent contre le reproche de leur cœur, rien ne sera capable de les faire toucher à la liqueur, parce qu'ils sont persuadés que la mort est infaillible pour ceux qui jurent faussement. Leur usage est de raper un peu de leur Fetiche, qu'ils mettent dans de l'eau ou qu'ils mêlent avec quelque aliment. Un Négre, qui s'engage par cette espece de lien, trouve plus de crédit parmi ses compatriotes, qu'un Chrétien n'en trouve parmi nous en offrant de jurer sur les saints Evangiles.

Autres Sermens des Négres.

Ils ont d'autres sermens moins solemnels, quoiqu'aussi superstitieux. S'ils jurent par la tête, par les bras, ou par le corps de quelqu'un, ils croyent qu'ils ne peuvent se parjurer sans perdre les mêmes parties qu'ils ont attestées. Ils jurent aussi par *Anghiumé*, ou par le Ciel, en prenant un peu de sable qu'ils se mettent dans la bouche, & levant les yeux au Ciel avec cette imprécation : *Dieu, tuez-moi* par ce sable, si telle chose n'est pas vraie. Cependant ils n'employent guéres ce serment que lorsqu'on l'exige, ou qu'ils sont dans le transport de quelque passion.

Les Négres d'Issini n'ont point de Temples ni de Prêtres, ni d'autres lieux destinés aux exercices de Religion que les autels publics & particuliers de leurs Fetiches. Ils ne laissent pas d'avoir une sorte de Pontife, qu'ils nomment *Osnon*, & dont l'élection appartient aux Brembis & aux Bahumets. Lorsque l'Osnon meurt, le Roi convoque l'Assemblée de ces Kabaschirs, qui sont entretenus aux frais publics pendant le cours de cette cérémonie. Leur choix est libre, & tombe ordinairement sur un homme de bon caractere, mais versé sur-tout dans l'art de composer des Fetiches. Ils l'investissent des marques de sa dignité, qui consistent dans une multitude de Fetiches joints ensemble, qui le couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Dans cet équipage ils le conduisent en procession par toutes les rues, après avoir com-

Grand-Prêtre d'Issini. Son élevation.

mencé néanmoins par lui donner huit ou dix bendes d'or (54), levées ſur le Public. Un Négre le précede dans cette marche ſolemnelle, & déclare à haute voix que tous les Habitans doivent apporter quelque offrande au nouvel Oſnon s'ils veulent participer à ſes prieres. On attache à l'extrêmité de chaque Village un plat d'étain pour recevoir ces aumônes. L'Oſnon eſt le ſeul Prêtre du Pays. Son office conſiſte à faire les grands Fetiches publics, & à donner ſes conſeils au Roi, qui n'entreprend rien ſans ſon avis & ſon conſentement; s'il tombe malade, on lui envoye communiquer les délibérations. Dans un froid exceſſif, ou dans les tems d'orage & de pluyes violentes, le Peuple s'écrie qu'il manque quelque choſe à l'Oſnon; & ſur le champ on fait pour lui une quête, à laquelle tout le monde contribue ſuivant ſes forces.

Doctrine des Négres ſur la tranſmigration des ames.

La doctrine de la tranſmigration des ames eſt ſi bien établie parmi les Négres d'Iſſini, que n'eſpérant rien de réel & de permanent dans le monde, ils bornent tous leurs vœux à jouir autant qu'il leur eſt poſſible des richeſſes & des plaiſirs qui leur conviennent. Leur parle-t-on de l'enfer & du ciel, ils éclatent de rire. Ils ſont perſuadés que le monde eſt éternel, & l'ame immortelle; qu'après le trépas l'ame doit paſſer dans une autre Région qu'ils placent au centre de la terre, pour y recevoir un nouveau corps dans le ſein d'une femme; que les ames de cette Région paſſent de même dans celle-ci; de ſorte que ſuivant leurs principes, il ſe fait un échange continuel d'Habitans entre les deux mondes. Ils placent le ſouverain bien de l'homme dans les richeſſes, le bonheur, la puiſſance, & le plaiſir d'être ſervi & reſpecté. Ils ne mangent & ne boivent rien ſans en jetter une petite partie à terre, en prononçant certaines paroles. Ils font ces préſens, diſent-ils, à leurs parens & leurs amis de l'autre monde, qui leur rendent le même ſervice, & qui leur procurent ainſi les biens dont ils ont la poſſeſſion.

Palais & Cour du Roi d'Iſſini.

Le Palais du Roi eſt bâti de roſeaux entrelaſſés, & plâtrés d'argile, avec un mêlange de terre, jaune, rouge, griſe, qui forme des taches ſans ordre & ſans deſſein. Il contient pluſieurs appartemens de plein pied, & le même nombre au-deſſus, tous revêtus du même plâtre & couverts de feuilles de palmier. Cette Maiſon royale eſt ſituée au milieu de pluſieurs grands enclos, ou de paliſſades de roſeaux, qui forment trois cours extérieures, par leſquelles il faut paſſer pour ſe rendre au corps de l'Habitation. On entre dans la premiere par une échelle de ſept ou huit degrés, à deux pieds l'un de l'autre, qui conduit au ſommet de la paliſſade, d'où l'on deſcend par une autre échelle. L'une & l'autre ſont faites avec ſi peu d'art, que les Négres ſeuls peuvent y paſſer ſans danger. Autour du Palais, on voit des deux côtés les hutes des femmes, qui ne ſont compoſées que de ſimples roſeaux, ſans plâtre, & couvertes de feuilles de palmier, comme celles du commun des Négres.

Maniere d'entrer dans ſa premiere cour.

Le Roi entretient à la premiere barriere, c'eſt-à-dire à l'échelle de l'enclos, deux ſentinelles armées d'un ſabre & d'une zagaye, qui ſont relevées de tems en tems par d'autres gardes. Lorſqu'il ſort de cette enceinte, il ſe fait accompagner de cinquante hommes armés d'épées & de mouſquets, & d'un cortege de ſes principaux Kabaſchits. Il n'y a pas de Seigneurs Iſſinois

(54) C'eſt environ cent piſtoles de France.

LOYER. 1701-2-3.

Juges & Conseil d'Issini.

qui ne mette sa gloire à s'approcher de son Prince, à s'insinuer dans ses bonnes graces, à converser & fumer avec lui, ce que les Négres appellent *Palabra.* C'est dans ces conferences qu'ils traitent les affaires d'Etat, & qu'ils décident les différends qui sont apportés devant eux. Chacun y explique librement son opinion. Quoique cette maniere de juger fasse quelquefois traîner les affaires en longueur, elle est avantageuse à la Nation, parce qu'elle n'expose jamais les Juges à l'erreur. D'ailleurs leurs délais n'empêchent pas que les délibérations ne soient secrettes. Un Juge Issinois mourroit plutôt que de réveler ce qui s'est passé au Conseil. Le moindre crime de cette nature est puni du dernier supplice, ou de la confiscation des biens, accompagnée de l'infamie & de la pauvreté.

Trésors du Roi d'Issini, & de ses Grands.

Il n'est pas aisé d'approfondir les richesses du Roi, ni celles des Brembis (55) & des Kabaschirs. Ils prennent un soin extrême de les cacher; sans qu'on puisse en deviner la cause, car en général les Issinois sont la plus vaine Nation du monde, & toujours portés à vouloir paroître plus riches qu'ils ne sont effectivement. Ils regardent comme le dernier outrage d'être appellés Agimgompouers, c'est-à-dire gueux. Cependant on conçoit mieux que le peuple a de fortes raisons pour cacher son bien, telles que la crainte de se le voir enlever par le Roi & les Seigneurs. Ceux-ci enterrent leur or. On sait par le récit des Négres mêmes, & par le témoignage de deux François qui ont résidé long-tems dans le Pays, qu'Akasini & Yamoké son frere avoient plusieurs grandes caisses de poudre d'or ensevelies dans la terre. Un jour que le Roi s'étoit échauffé de liqueurs fortes, il fit apporter son trésor devant (56) les deux François, & fit vuider à leurs yeux les deux caisses sur des nattes. Les lieux qu'on choisit ordinairement pour ces précieux dépôts sont les champs de Bananiers, ou le pied de quelque arbre. On employe le secours d'un seul confident, qu'on oblige d'avaler le Fetiche, pour garant du secret. Le propriétaire ne visite son trésor qu'une fois l'année, soit pour lui faire changer de place, ou pour y joindre ce qu'il peut avoir acquis dans l'intervalle. Il n'en tire jamais que ce qui est nécessaire à ses besoins les plus pressans, dans l'occasion, par exemple, de se racheter lui-même de l'esclavage, ou de rendre le même service à quelqu'un des principaux Bahumets; de fournir aux frais de la guerre, ou de louer des Troupes auxiliaires: car les Négres n'employent pas un écu pour se procurer les commodités de la vie; & le Roi même est si frugal dans sa nourriture & dans l'habillement, qu'il ne dépense pas dix pistoles par an pour son entretien & celui de ses femmes. Il ne fait pas difficulté d'aller au marché, & d'acheter une banane ou un poisson. Loyer eut plusieurs fois l'occasion d'admirer cette œconomie du Monarque regnant, & le vit marchander comme le dernier Esclave. Cependant, outre le trésor enseveli, il a quelques livres d'or qu'il employe dans le commerce; sans compter l'or en œuvre, soit pour la vaisselle ou les Fetiches, soit pour les ornemens royaux dans les jours de fête & de cérémonie. Il fait aussi des provisions de pagnes (57), de per-

Usage qu'ils en font.

(55) On a déja remarqué que Brembis & Bahumets sont différentes especes de Kabaschirs.

(56) Le Pere Loyer ne nomme pas ces deux François.

(57) C'est une sorte de serge. Toutes les étoffes ont pris chez les Négres le nom qu'elles ont dans les langues des premiers Européens qui les leur ont apportées.

petuanes,

Loyer. 1701-2-3.

petuanes, de vieux linge & de tabac, qu'il en vend en détail à ses Sujets, ou qu'il envoye vendre dans les Pays voisins par ses Esclaves, & sur lesquelles il ne gagne pas moins de six pour un, sans risque & sans dépense. Ainsi ses richesses doivent augmenter continuellement; sur-tout si l'on considere qu'il ne lui en coute rien pour sa table & ses habits, ni pour ses femmes & ses Esclaves, ausquels il ne donne aucuns gages, & qui sont tous obligés de travailler pour leur pain.

Revenus ordinaires du Roi.

Les revenus de ce Prince consistent uniquement dans les amendes & les confiscations. Il n'a ni terres ni domaine qui puissent servir au soutien de sa dignité. Ainsi la couronne est pauvre, quoique le Roi soit fort riche. A son exemple, tous les Kabaschirs qui ont de l'ambition, s'occupent sans cesse à grossir leurs trésors; mais souvent tous les soins qu'ils ont pris pour s'enrichir tournent au profit du Maître, par une confiscation imprévûe dont il fait naître l'occasion. D'ailleurs il a sa part dans toutes les extorsions des Grands, & jusques dans les Daschis, ou les présens qu'ils reçoivent des Marchands de l'Europe. De simples Matelots Négres, qui obtiennent quelque gratification d'un Capitaine de Vaisseau, sont obligés de faire voir au Roi ce qu'ils ont reçu; & ce Prince a droit de prendre ce qui lui convient.

Maniere dont il fait sa provision de grains.

Dans le tems où l'on ensemence la terre, c'est-à-dire, au mois de Septembre & d'Octobre pour le riz, d'Avril & de Mai pour le maïz, & d'Octobre & Novembre pour le millet, le Roi se rend en personne dans les champs, & les fait cultiver par ses Esclaves, qui lui doivent gratis un ou deux jours de travail. Pendant cet exercice, il est assis à l'ombre de quelque arbre. Ensuite on distribue, par son ordre, du vin de palmier ou d'autres liqueurs aux Ouvriers. Il place à la garde du champ quelques Fetiches, qui lui en répondent plus sûrement que la force, parce qu'il n'y a pas de Négre qui ne se crût mort s'il avoit osé violer un canton si sacré. Au tems de la moisson, qui est Décembre & Janvier pour le riz, Août & Septembre pour le maïz, Février & Mars pour le millet, il retourne au même lieu, après avoir fait avertir ses Ouvriers; il les excite au travail par son exemple, en coupant deux ou trois poignées de grain. Chacun s'emploie d'autant plus volontiers, qu'il a pour salaire le tiers de sa moisson. Ce qui reste pour le Roi est seché au Soleil, & transporté dans de petits magazins, qui sont autour de son Palais. Cependant il ne mange jamais de son propre riz, ni de son maïz & de son millet. Il fait des échanges de ce qui est nécessaire pour son usage, avec quelques Kabaschirs, en observant religieusement de ne recevoir que la même quantité. Cette coutume vient d'une ancienne superstition, qui fait croire aux Rois d'Issini que leurs champs deviendroient stériles s'ils mangeoient les provisions de leur propre grenier.

Usage superstitieux.

Bornes de l'autorité royale.

Leur pouvoir est absolu sur les pauvres & sur les Esclaves. Mais les Kabaschirs, sur-tout ceux qui passent pour riches, & qui ont un grand nombre d'Esclaves, sont fort éloignés de cette rigoureuse soumission. Leur dépendance se borne à se rendre aux Palaveres, c'est-à-dire aux Conseils publics, & à secourir le Roi de leurs forces, lorsqu'il est question de la sûreté publique.

Ordre de la succession.

La succession, dans le Royaume d'Issini, tombe au plus proche parent du Roi,

LOYER. 1701-2-3.

à l'exclusion de ses propres enfans. La loi ne lui permet pas même de leur laisser une partie de ses richesses ; de sorte qu'ils n'ont pour leur subsistance & leur établissement, que ce qu'ils ont acquis pendant la vie de leur pere. Cependant il les aide pendant son regne à faire des provisions pour l'avenir. Il leur fait même apprendre quelque art ou quelque commerce, qui puisse leur servir après sa mort. Au reste, cette loi s'étend à tous ses Sujets. Les enfans du Roi ne laissent pas d'être respectés pendant qu'il est sur le trône. Ils ont des gardes, qui ne cessent pas de les accompagner. Mais à la mort de leur pere, toute leur grandeur disparoît ; & s'ils ne s'attirent quelque distinction par leur mérite & leurs bonnes qualités, ils ne sont pas plus considerés que le commun des Négres. Leur unique portion consiste dans quelques Esclaves. Tout le reste de l'héritage passe au nouveau Roi ; à la réserve du trésor caché, qui est le partage de celui que le rang de sa naissance appelle ensuite à la couronne. Ainsi le successeur futur se trouve plus riche que le Roi même.

Nobles du Royaume.

Les Nobles & les Grands de cette Contrée sont distingués par les titres de *Brembis* & de *Bahumets*, qui signifient dans leur langue, les Riches & les Commandans. Dans la langue du commerce, qu'on appelle *Lingua franca*, on les confond sous le nom de *Kabaschirs* ou de *Capcheres*, sans que l'origine & le sens de ce mot soient mieux connus. C'est à ces Grands qu'appartient le privilege du Commerce, c'est-à-dire, le droit d'acheter ou de vendre, à l'arrivée des Vaisseaux de l'Europe. Tout autre Négre qui seroit surpris dans un trafic actuel, verroit ses effets confisqués. De-là vient que les Kabaschirs sont les seuls riches & que tout l'or du Pays tombe entre leurs mains. Leur nombre est ordinairement de quarante ou cinquante, quoiqu'il ne soit pas fixé. Le reste des Issinois est si pauvre, que les plus aisés ont à peine un miserable pagne pour se couvrir, & ne vivent qu'avec le secours des Kabaschirs. Ils se louent à leur service, pour se procurer de quoi nourrir leurs enfans ; & quelquefois ils sont obligés de se vendre, pour le soutien de leur propre vie. Cependant lorsqu'il s'en trouve quelqu'un qui à force d'industrie & de travail est parvenu à ramasser un peu de bien, & qui a pû cacher ses richesses avec assez de soin pour les conserver, il emploie sous-main ses amis à la Cour & parmi les Kabaschirs, pour s'élever à la qualité de Marchand ou de Noble. Si sa demande est approuvée, le Roi & les Brembis indiquent un jour où l'on se rend au bord de la mer pour cette cérémonie. Le Candidat commence par payer les droits royaux, qui sont huit écus en poudre d'or. Ensuite, le Roi déclare devant ses Kabaschirs, qu'il reçoit un Négre de tel nom pour Noble & pour Marchand. Après quoi se tournant vers la mer, il défend aux flots de nuire au nouveau Kabaschir, de renverser ses Canots & de nuire à ses marchandises. Il finit l'installation en versant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie, pour gagner ses bonnes graces. Alors le nouveau Noble s'approche du Roi, qui lui prend les mains, les serre d'abord l'une contre l'autre, les ouvre ensuite, & souffle dedans, en prononçant doucement le mot *Akschuc ;* c'est-à-dire, *allez en paix*. Tous les Kabaschirs repetent cette cérémonie après le Roi. Il ne reste pour conclusion, que de se rendre au festin, où le Candidat a pris soin de faire inviter tous les Nobles ; & lorsqu'ils en sont sortis, il est regardé de toute la Nation,

Création de la Noblesse, & formalité de cette cérémonie.

comme Marchand, comme Noble, comme Brembis & Kabaſchir, avec le droit de vendre & d'acheter des Eſclaves. S'il accompagne le Roi à la guerre, il a part aux dépouilles de l'ennemi. Enfin, il entre en poſſeſſion de tous les privileges attachés à ſon titre.

Loyer. 1701-2-3.

Crimes, & punitions établies.

La Juſtice d'Iſſini conſiſte dans quelques amendes pécuniaires. Il n'y a que trois crimes qui ſoient punis de mort; la fuite des Eſclaves, la trahiſon & la ſorcellerie. Le vol eſt ſi éloigné de paſſer pour un crime, qu'il procure des honneurs & des récompenſes. Le parjure & le meurtre n'ont point d'autre châtiment qu'une amende; mais ſi les parens du mort peuvent ſe ſaiſir de l'aſſaſſin, ils ſont en droit de lui ôter la vie. S'il échappe à leur vengeance, & qu'il ait le tems de ſe préſenter au Roi, il en eſt quitte pour payer dix bendes d'or, ou mille livres, dont la moitié appartient à ce Prince, & l'autre aux parens du mort. Un Eſclave convaincu de meurtre eſt vendu aux Européens; mais la moitié du prix ne tourne pas moins au profit du Roi.

Méthode pour faire payer les dettes.

Lorſqu'un créancier ſe laſſe du délai & qu'il prend la réſolution de ſe faire payer, il s'adreſſe au Roi, qui ſur ſa demande fait avertir le débiteur. Un Eſclave, chargé de cet ordre, ſe préſente avec le Sceptre ou plutôt le Baton royal à la main, & déclare au Débiteur qu'il eſt appellé par le Roi. Si le cas eſt preſſant, il l'oblige ſur le champ de le ſuivre. Alors le procès commence par un préſent de huit onces d'or, que le créancier eſt obligé de faire au Roi pour acheter de l'eau-de-vie. Il doit dépoſer, en même-tems, un tiers au moins de la ſomme qu'il demande; & ce tiers eſt diſtribué entre le Roi & les courtiſans qui doivent être ſes Juges. Enſuite il jure en avalant le Fetiche, que telle ſomme lui eſt due par celui qu'il a cité. On écoute le débiteur. Si les Juges ne ſont pas ſatisfaits de ſes raiſons, il eſt condamné à payer la dette dans un certain tems, & forcé de s'y engager par un ſerment ſolemnel, qu'il prononce en touchant la tête du Roi. Le procès finit ſans autre formalité. S'il manque d'un ſeul jour à l'exécution, il eſt obligé de payer une bende au Roi, ou deux bendes, s'il eſt riche, pour avoir violé ſon ſerment. On lui donne enſuite un autre terme; mais avec de nouvelles dépenſes de la part du créancier; ce qui l'oblige ſouvent d'abandonner ſes prétentions. Cependant un débiteur qui continue de manquer à ſa promeſſe, après l'avoir renouvellée pluſieurs fois, court riſque à la fin d'être déclaré inſolvable; après quoi il eſt vendu pour l'eſclavage.

Punitions de la ſorcellerie & de la trahiſon.

La ſorcellerie, ou du moins le crime auquel les Iſſinois donnent ce nom, eſt punie par l'eau; c'eſt-à-dire, que le coupable eſt noyé ſolemnellement, avec diverſes marques de l'exécration publique. Les traîtres, c'eſt le nom qu'on donne à ceux qui revelent les ſecrets du Conſeil, ſont décapités ſans cérémonie, & ſans eſpérance de grace. Les Eſclaves, ou les Priſonniers de guerre qui entreprennent de s'échapper, ſont préſentés au Conſeil du Roi & des Brembis, qui examinent d'abord les circonſtances du crime. S'il paroît bien prouvé, le coupable eſt condamné à mort. Après lui avoir déclaré ſa ſentence, on lui lie les mains derriere le dos, on lui met dans la bouche un baillon, attaché par les deux bouts avec une corde qui ſe lie derriere la tête. Un Eſclave du Roi, qui reçoit pour ſon ſalaire huit écus en poudre d'or,

Punition des Eſclaves fugitifs.

LOYER. 1701-2-3.

portant sur la tête un des Fetiches du Roi, court dans toutes les rues de la Ville comme un insensé, en faisant pancher le Fetiche de côté & d'autre, comme s'il vouloit le faire tomber. Lorsqu'il arrive à la place où l'on a déja conduit le criminel, il perce la foule, en demandant au Fetiche sur qui doit tomber la fonction d'Exécuteur ? Ensuite le premier jeune homme qu'il touche de l'épaule est celui qu'on suppose nommé par le Fetiche. Cependant il recommence à demander si c'est assez d'un seul. Quelquefois le nombre des Exécuteurs nommés monte ainsi jusqu'à dix. Enfin l'Esclave fugitif est placé près du Fetiche, auquel il doit être sacrifié. On prend soin de lui faire étendre le cou au-dessus de l'Idole. Celui qui se trouve nommé le premier pour l'exécution, tire son poignard, & lui perce la gorge, tandis que les autres tiennent la victime, dont ils font couler le sang sur le Fetiche. L'Exécuteur accompagne cette action d'une priere qu'il prononce à haute voix : O Fetiche! nous t'offrons le sang de cet Esclave. Aussi-tôt qu'il est mort, on coupe son corps en pieces; & l'on ouvre, aux pieds du Fetiche, un trou dans lequel toutes les parties sont enterrées, à l'exception de la machoire, qu'on attache au Fetiche même. Les Exécuteurs sont censés impurs pendant trois jours, & se bâtissent une cabane séparée, à quelque distance du Village. Mais dans cet intervalle, ils ont le droit de courir comme des furieux & de prendre tout ce qui tombe entre leurs mains. Volailles, bestiaux, pain, huile, tout ce qu'ils peuvent toucher leur appartient; parce que les autres Négres le croyent souillé & n'oseroient plus s'en servir. A la fin des trois jours, ils démolissent leur cabane, dont ils rassemblent toutes les pieces. Le premier Exécuteur prend un pot sur sa tête, & conduit ses compagnons jusqu'au lieu où le criminel a reçu la mort. Là, ils l'appellent trois fois par son nom. Le premier Exécuteur brise son pot sur sa fosse. Les autres y laissent les pieces de la cabane. Tous ensemble prennent la fuite & retournent chez eux; où se revêtant de leur meilleur pagne, ils vont rendre visite aux Brembis & aux Bahumets, qui leur donnent une certaine quantité de poudre d'or. Il n'y a personne dans la Nation qui refuse cet emploi, quand il est nommé par le Fetiche. Les fils mêmes du Roi ne feroient pas difficulté de l'accepter. Il rend les Exécuteurs infâmes pendant trois jours; mais il passe ensuite pour un sujet de gloire. Leur usage est d'arracher une dent au criminel qui est mort par leurs mains; & plus ils en peuvent montrer, plus ils donnent d'éclat à leur réputation.

Ils sont sacrifiés aux Fetiches.

Les Exécuteurs sont impurs pendant trois jours.



CHAPITRE IV.

Voyage de John Atkins en Guinée, au Bresil, & aux Indes Occidentales.

QUOIQUE la date de cette Relation soit l'année 1721, elle n'a paru à Londres (58) qu'en 1735, en deux parties, dont la premiere contient le Voyage de Guinée, sous les titres suivans : 1. Madere. 2. Canaries. 3. Isles du Cap-Verd. 4. Afrique en général. 5. Sierra-Léona. 6. Côte de Malaguette. 7. Sestos. 8. Cap Apollonia. 9. Cap Très-Puntas. 10. Cap Corse. 11. Côte depuis le Cap-Corse jusqu'à Juida. 12. Juida. 13. Courans sur la Côte de Guinée. 14. Pluyes. 15. Vents. 16. Commerce de Guinée. 17. Commerce d'Esclaves. 18. Ivoire. 19. Or. 20. Retour sur la Côte d'or. 21. Pyrates. 22. Saint Georges del Mina. 23. Cap Lopez. INTRODUCTION.

La seconde partie porte le nom de Voyage au Bresil & aux Indes Occidentales, & contient les articles suivans : 1. Barbade. 2. Canes de Sucre. 3. Indes Occidentales. 4. Jamaïque. 5. Ouragans.

Dans la Préface, l'Auteur s'attache à faire quelques réflexions sur la vie & l'élement des Matelots. Il juge du malheur de leur vie par les commodités qu'ils abandonnent, par les dangers ausquels ils s'exposent, par l'uniformité ennuyeuse de la compagnie, du régime, & de la perspective. Et pour mettre, dit-il, le dernier trait aux miseres de notre état; tandis que nous luttons ainsi contre un mauvais sort, de *jolis coquins*, nous enlevent dans notre patrie le cœur de nos maîtresses ou de nos femmes. Il rapporte un décret national du regne de *Jean*, par lequel il étoit défendu aux personnes mariées d'entreprendre des Voyages au-delà des mers, sans le consentement mutuel du mari & de la femme. Enfin, il ajoûte que par les loix Saxones, un Marchand qui avoit traversé trois fois la grande mer, devoit être honoré du titre de *Thane* (59). Réflexions sur la vie des Matelots. Ses désagrémens.

D'un autre côté, l'Auteur releve quelques avantages de la navigation, qui sont capables d'y exciter les Matelots. Les Vaisseaux, dit-il, sont la véritable défense d'un Pays maritime. (Il ne parle que des Vaisseaux de guerre, parce que le sien en étoit un.) On y trouve du moins son entretien. On y est mieux équippé & plus à couvert de tous les dangers que dans les Vaisseaux Marchands. Les Officiers y sont plus civils & la société plus agréable. Enfin, lorsqu'on parvient à l'âge décrepit, ou qu'on se trouve hors d'état de servir par des blessures, on peut compter sur une retraite honorable & commode à l'Hôpital de Greenwich. Il ajoûte que les Officiers & les Matelots des Vaisseaux de guerre doivent trouver un motif encore plus puissant, dans les fonds qui ont été formés depuis peu d'années pour l'entretien de leurs veuves, & par conséquent de leurs enfans. Ses avantages.

A l'égard de l'élement, il y met quelque distinction, qu'il tire du degré Raisons tirées de la différence des mers.

(58) Chez Ward & Chandler, in-octavo 265 pages.
(59) Ancien titre de Noblesse.

INTRODUCTION.

de plaisir qu'on y trouve. Après la Méditerranée, qu'il regarde comme la plus agréable partie de la mer, à cause de la temperature de l'air & de ses autres avantages, il loue cette partie de l'Océan où régnent particuliérement les vents de commerce, parce qu'à certaine distance de la terre on n'y trouve point de grosses mers, ni d'orages dangereux, & que les jours & les nuits y sont d'une longueur égale. Il parle, dit-il, des mers qui sont sous la zone Torride. L'Océan Atlantique & la mer du Sud, depuis le trente-neuf jusqu'au soixantiéme degrés de latitude, sont hors des limites du vent de commerce. Les flots y sont rudes & orageux; les nuées épaisses, les tempêtes communes, les vents fort variables, les nuits longues, froides & obscures. C'est encore pis, dit l'Auteur, au-delà des 60 degrés. Cependant il sçait de plusieurs Pilotes, qui avoient fréquenté les mers de Greenland, que ces rudes climats ne contiennent pas d'autres vapeurs que des brouillards, des frimats & de la neige, & que la mer y est moins agitée par les vents, qui étant nord pour la plûpart, soufflent vers le Soleil, c'est-à-dire vers un air plus rarefié, comme on le reconnoît à ces glaçons détachés qui se trouvent bien loin au Sud du côté de l'Europe & de l'Amérique. Un autre avantage des mêmes mers, c'est que la lumiere de la Lune y dure à proportion de l'absence du Soleil; de sorte que dans le tems où le Soleil disparoît entiérement, la Lune ne se couche jamais, & console les Navigateurs par un éclat que la réflexion de la neige & des glaces ne fait qu'augmenter.

L'Auteur rejette l'opinion qu'il y ait des Antropophages.

Atkins justifie, dans sa Préface, l'opinion pour laquelle il s'est déclaré, contre le témoignage de plusieurs graves Auteurs, qu'il n'y a point au monde de véritables Canibales. Sa principale raison paroît plus pieuse qu'historique. C'est qu'il regarde, dit-il, la supposition de toutes ces races antropophages, comme le plus odieux reproche qu'on puisse faire à l'espece humaine, & qu'il la croît même offençante pour le Créateur. Il en appelle à la bonne-foi des Négocians sensés qui ont fait le voyage de la Guinée. Il leur demande s'ils ne sont pas persuadés que tous les récits qui attribuent cette odieuse qualité aux Habitans du Cap Sainte-Marie, de Mesurado, de Drevin, & de Kallabar, sont de véritables faussetés. Il ne juge point autrement des Isles Caraïbes; car à moins, dit-il, que les femmes de ces Isles n'eussent des portées aussi régulieres & aussi nombreuses que les Lapins, il est impossible que si les Habitans mangeoient de la chair humaine, le Pays n'eut été désert fort long-tems avant l'arrivée des Européens. Prétendra-t-on ajoûte-t-il, qu'ils n'en mangeoient que les jours de fête, ou que cette habitude ne commença qu'à la découverte des Espagnols? Il observe à cette occasion que la Hontan, parlant des Canibales qui bordent le Canada, tombe dans un étrange gallicisme; il leur fait préferer, dit-il, la chair Françoise à celle des Anglois, comme plus délicate & de meilleur goût.

Ces réflexions, joint au soin que les Voyageurs ont eu d'exempter les Indiens Orientaux du même reproche, parce qu'étant plus puissans que les Négres d'Afrique ou d'Amérique, ils seroient plus capables de se ressentir d'un tel outrage, rendent l'Auteur très-persuadé que le fond de l'accusation n'est qu'une calomnie. Dans son opinion, conclut-il, la vermine & les mosquites sont les seuls antropophages.

§. I.

Navigation de l'Auteur & ses Observations en divers lieux jusqu'au Cap-Corse.

Atkins. 1721.

Office de l'Auteur sur un Vaisseau de guerre.

Atkins exerçoit l'office de Chirurgien sur le *Swallow*, ou l'*Hirondelle*, Vaisseau de Guerre commandé par le Capitaine *Ogle*, qui est parvenu depuis à la dignité de Chevalier & d'Amiral. Le *Weimouth*, autre Vaisseau de Guerre, reçut ordre d'accompagner le Swallow dans un Voyage de Guinée, qu'Ogle étoit chargé d'entreprendre, pour nétoyer cette Côte d'un grand nombre de Pyrates qui ruinoient le Commerce & qui portoient l'insolence jusqu'à détruire les Comptoirs. Ces deux Vaisseaux étoient de cinquante piéces de canon ; & les Gouverneurs de la Compagnie d'Afrique pour la Riviere de Gambra & les autres Etablissemens de l'Angleterre, devoient partir sous leur escorte.

Départ.

Ils mirent à la voile, de Spithead, le 5 de Février 1721. Le soir du même jour, depuis six heures jusqu'à neuf, on vit quantité de rayons de lumiere, qui s'élançoient les uns à la suite des autres, & qui disparoissoient quelquefois l'espace d'une minute ou deux. L'Auteur les appelle *Capræ saltantes* & nous (60) apprend que les Matelots Anglois leur donnent le nom de *Morris-dansers*, c'est-à-dire, *Danseurs à la Moresque*. Il y a de l'apparence, dit-il, que c'étoient des Phénomenes de cette nature, qui passoient pour des prodiges dans des siécles moins éclairés.

Aurore boreale.

On passa par l'extrêmité Occidentale de l'Angleterre. L'Auteur remarque que l'égalité de profondeur qu'on trouve dans cet endroit, & les portes, les fenêtres, les racines d'arbres que les Pêcheurs en tiroient autrefois, ont fait juger que dans les anciens tems, l'Angleterre étoit jointe aux petites Isles de Scilly par une pointe de terre nommée *Lioneſſ*. Les rocs, dit-il poetiquement, semblent regretter encore, par des accens terribles, cette ancienne séparation.

Les Isles de Scilly autrefois jointes à l'Angleterre.

Vers le Cap de Finister, on eut sans cesse le vent à l'Ouest ; ce qui est fort extraordinaire sur la Côte de Portugal. A deux journées de (61) Madere, on tomba dans l'Escadre du Général Mathews, qui faisoit voile aux Indes Orientales, pour y donner aussi la chasse aux Pyrates. On remarqua ici quantité d'herbes de mer, qui flottoient autour des Vaisseaux, à la distance d'environ quarante lieues de l'Isle, & qui ne cesserent point de les suivre jusqu'au rivage. Atkins juge que ces herbes croissent au fond de la mer, & font la nourriture ordinaire des grands poissons. Il prouve son sentiment par diverses observations. 1. Les perles & le corail, dit-il, se trouvent jusqu'à huit & dix brasses de fond. 2. La pésanteur de certains poissons, & la maniere dont ils paroissent pourvus pour mâcher, font assez connoître que c'est en ruminant qu'ils se nourrissent. 3. On trouve le poisson en plus grande abondance vers les terres qu'au milieu de l'Océan ; & peut-être n'a-t-il ses saisons

Les poissons se nourrissent des herbes de mer.

(60) C'est ce que M. de Mairan, de l'Académie des Sciences, nous a si bien expliqué dans son Traité des Aurores Boreales.

(61) Tout ce qui regarde Madere & les Isles du Cap-Verd, dans la Relation d'Atkins, a déja trouvé place au II. Tome de ce Recueil.

ATKINS. 1721.

pour s'approcher de certaines Côtes, que parce qu'il y est attiré par l'herbe qu'il y trouve. 4. On voit tous les jours, autour d'un Vaisseau, des poissons qu'on ne peut engager à saisir aucune amorce ; ce qui semble marquer qu'ils sçavent où trouver leur nourriture au fond de la mer. Cependant l'Auteur avoue qu'il y en a beaucoup aussi qui saisissent avidement l'hameçon & qui font leur proie des petits de diverses especes.

Divers poissons près du Cap-Verd.

Le 30 de Mars, on se sépara du Weimouth, qui devoit entrer dans la Riviere de Gambra, avec le Gouverneur & les Facteurs destinés pour cette Région. En approchant du Cap-Verd, l'Equipage du Swallow prit plusieurs Tortues, qui dormoient sur la surface de l'eau dans un tems calme. On vit aussi quantité de poissons volans, & leurs ennemis perpétuels, l'Albicore & le Dauphin. Atkins admira la couleur brillante du Dauphin, qui est un poisson droit, de quatre ou cinq pieds de longueur, avec une queue fourchue & perpendiculaire à l'horison. Il nage familiérement autour des Vaisseaux. Sa chair est seche, mais elle fait de fort bon bouillon. On voit rarement le Dauphin hors de la latitude du vent de commerce, & jamais l'on n'y voit le poisson volant. Celui-ci est de la grosseur des petits harengs. Ses aîles, qui ont environ deux tiers de sa longueur, sont étroites près du corps & s'élargissent à l'extrêmité. Elles lui servent à voler l'espace d'une stade, lorsqu'il est poursuivi, mais il les replonge de tems en tems dans la mer, apparemment parce qu'elles deviennent plus agiles par ce secours.

Dauphins & poissons volans.

Du Cap, on porta au Sud-Sud-Ouest, pour éviter les basses de Rio-Grande. La sonde, à dix ou douze lieues du Cap, donne par degrés, depuis soixante jusqu'à treize brasses. On reprit ensuite au long de la Côte jusqu'à la hauteur de Sierra-Léona. Le Cap de ce nom se reconnoît par un seul arbre, qui surpasse tous les autres en grosseur, & qui a derriere lui la haute terre. On mouilla, le 7, dans la troisiéme Baye, où le bois & l'eau se trouvent sans peine, & où les marées sont aussi régulieres que dans aucune partie du Canal d'Angleterre. Quelques Officiers du Vaisseau étant descendus au rivage le 18, rendirent visite au Seigneur *Joseph*, dont on a représenté l'habitation dans un article précédent.

On relâche à Sierra-Léona.

Le 28 d'Avril, on partit de Sierra-Léona, & deux jours après on fut rejoint par le Weimouth, qui avoit déja rempli sa commission dans la Riviere de Gambra. Mais il avoit donné sur un banc de sable à l'entrée de cette Riviere, & tous ses efforts n'avoient pû l'en dégager en moins de trois jours. Le Swallow avoit aussi couru quelque danger à Sierra-Léona, par la négligence des Matelots, qui oubliant le soin de la pompe, avoient laissé croître l'eau à bord jusqu'à cinq ou six pieds.

Il n'y a point de Canibales au Cap Sainte Marie.

Loin de trouver des Canibales au Cap Sainte-Marie, comme tous les Matelots prennent plaisir à le raconter, on n'y trouva qu'une Nation douce & civile, de qui l'on obtint du bois pour la provision du Vaisseau. Le 14, on étoit à la hauteur du Cap-Monte, & le lendemain à celle du Cap Mesurado. Ces deux terres sont hautes. La premiere présente deux pointes, & la seconde une seule ; mais la Côte qui les suit l'une & l'autre est basse & couverte de bois. A trois lieues du rivage, la sonde donne trois brasses d'eau.

Raison qui a fait prendre cette idée des Négres de Mesurado.

On vit venir de Mesurado, un Canot, qui portoit un Kabaschir nommé le Capitaine *John Hec*, vêtu d'une camisole de Matelot, la tête couverte d'un vieux

vieux chapeau, avec quantité d'anneaux de cuivre aux doigts des mains & des pieds. Il fit quelque difficulté de monter à bord, dans la crainte d'être arrêté. Sa Ville avoit eu beaucoup à souffrir de la trahison de plusieurs Vaisseaux; & les Négres qui l'habitoient s'étoient quelquefois vengés avec un peu de cruauté. C'étoit sur ce fondement qu'on leur faisoit l'injustice de les croire antropophages; mais sans aucune vraisemblance, puisque dans cette supposition, ils n'auroient pas eu de commerce ni de voisins. Le Capitaine Hée, & les Négres qui lui servoient de Rameurs, avoient avec eux leur Fetiche, qui étoit un paquet de petits batons noirs, de la forme d'une botte d'asperges, enveloppé dans une bourse ou un sac, & porté sur l'épaule d'un nageur. Atkins voulut le voir & le manier. Mais les Négres parurent effrayés de sa hardiesse, & lui dirent pour l'arrêter: *You didi, you kikatavou!* ce qui signifie dans leur langue; si vous y touchez, vous mourrez aussi-tôt. La défiance qui regnoit de chaque côté ne permit pas de penser long-tems au commerce. Ils demanderent de vieilles hautes-chausses, des chemises, des guenilles, du biscuit, & tout ce qu'ils apperçurent. Enfin, cédant à leur inquiétude, ils partirent brusquement, en s'appellant l'un l'autre, avec un cri qui ressembloit, suivant l'Auteur, à celui des Bouchers d'Angleterre lorsqu'ils conduisent quelques Bestiaux.

Embouchure de la Riviere de Sestos ou Sestro.

Le 10 de Mai, on mouilla l'ancre devant *Sestos* ou *Sestro*. Cette Riviere est moins large que la Tamise. L'entrée en est fort étroite, & ne peut recevoir que des Chaloupes, entre deux rocs qui sont du côté de stribord, c'est-à-dire à la droite du Vaisseau. Encore est-elle fort dangereuse, pour peu que les vents ayent de violence. Tout le reste de l'embouchure est occupé par des sables. On y peut acheter néanmoins beaucoup de riz. La Riviere est abondante en poisson. Les Habitans s'empressent d'apporter sur les rives quantité de Chévres & de Volaille; ou du moins, on s'imagine en voir un grand nombre, parce qu'il est rare d'en trouver depuis Sierra-Léona jusqu'à la Côte de Juida. La barre qui ferme l'entrée de la Riviere n'empêche pas qu'on n'y puisse faire de l'eau assez facilement.

On députe au Roi du Pays.

Le Roi du Pays se nommoit *Pedro*, & faisoit sa résidence à cinq milles du Rivage sur le bord de la Riviere. Comme il est en possession de recevoir un présent de tous les Vaisseaux qui demandent de l'eau & du bois, on se crut obligé de lui envoyer ce tribut par une Ambassade composée d'un Lieutenant & du Trésorier. En arrivant à la Ville royale, ils furent conduits par quelques Seigneurs Négres dans la chambre du *Palavere* ou du Conseil, pour y attendre que le Roi fut habillé & disposé à paroître en public. Ils attendirent l'espace d'une heure. Enfin Sa Majesté parut, accompagnée de cent Nobles, & précédée d'un Esclave qui composoit sa musique en soufflant dans une corne. Tout ce cortege étoit nud. L'habillement du Monarque avoit l'air fort antique; sa robe étoit d'une vieille étoffe rouge & fort sale, ornée d'un grand nombre de pieces de différentes couleurs. Un Esclave lui portoit la queue, qui étoit une autre piece attachée au bas de la robe. Il étoit coeffé d'une vieille perruque noire à plein fond, qui n'avoit pas été peignée depuis long-tems. Son chapeau, qui tomboit en pourriture, & qui étoit trop petit de la moitié, étoit si reculé sur le derriere de la tête, qu'avec un visage fort maigre, Sa Majesté, dit Atkins, avoit l'air d'un véritable épouvantail.

Cour de ce Prince, & sa figure.

ATKINS. 1721.

Ses bas, fort sales & fort grossiers, étoient sans jarretieres; ses souliers sans boucles; & pour ne laisser rien manquer à cette parure, il portoit au cou une chaîne de léton d'environ vingt livres.

Grossiereté des Ambassadeurs, & du Monarque Négre.

Les Ambassadeurs Anglois, qui n'étoient pas plus exercés sur le cérémonial que le Roi dans l'art des ajustemens, se mirent à genoux devant lui, & n'auroient peut-être pas pensé à se relever si Pedro lui-même ne les en eut fait souvenir. Il parut surpris de leur voir prendre cette posture, & leur dit que c'étoit apparemment l'usage de l'Europe. Mais revenant au daschi, dont il étoit beaucoup plus occupé, il demanda aussi-tôt à le voir. Les Ambassadeurs lui présenterent un fusil, deux pieces de bœuf salé, un fromage, une bouteille d'eau-de-vie, une douzaine de pipes, & quantité de révérences. Pedro, qui s'entendoit mieux en présens qu'en témoignages de respect, ne parut pas content de ce qui lui étoit offert; non qu'il y desirât plus de magnificence, mais parce qu'il n'y trouvoit rien de convenable à ses besoins actuels. Il pria civilement les Ambassadeurs de les reprendre, & de lui donner en échange chacun leur culotte. Cependant, comme ils ne parurent pas disposés à s'en retourner à demi nuds, après avoir conferé quelques momens avec ses Ministres, il consentit à recevoir le présent. Les Ambassadeurs furent immédiatement congediés, avec un verre de vin de palmier, & l'*atti-ho*, qui est la maniere de saluer ordinaire aux Négres, en prenant le pouce & les doigts, & les faisant craquer.

Création burlesque d'un Duc de Sestos.

Mais pour laisser au Roi une idée avantageuse de leur politesse, ils demanderent qu'on leur accordât l'honneur de saluer le Prince *Tom Freeman* son fils. Ce jeune Prince fit éclater à son tour la civilité de sa Nation en demandant à les conduire jusqu'à bord, sans en avoir été prié. Il se fit donner son flajolet, dont il leur joua plusieurs airs sur la route. Lorsqu'il fut arrivé au Vaisseau, on lui fit présent d'un Chapeau bordé, d'une épée, & d'une perruque. On y joignit une grande feuille de parchemin en forme de patente, par laquelle on le créoit Duc de Sestos. Elle fut signée par tous les gens de l'Equipage qui étoient capables d'écrire leur nom, & l'on y mit pour sceau une vieille marque de beurre que le hazard fit trouver à bord. Cette cérémonie badine fut si goûtée du Roi Pedro, que dans le mouvement de sa reconnoissance il envoya au Vaisseau deux Chévres, sous la conduite de *Josi*, son second fils, qu'il étoit bien aise d'ailleurs de voir participer aux faveurs des Anglois. Ils l'honorerent aussi d'une dignité de leur création, en le faisant Prince de Baxos.

Avantage que les Anglois tirent de leurs railleries.

On avoit l'exemple de plusieurs Négres qui avoient été revêtus des plus hauts titres, mais personne n'avoit encore pensé à les confirmer par des Patentes. Aussi le Roi Pedro continua-t-il de paroître extrêmement sensible à cette distinction. Il permit aux Anglois de jetter à tous momens leurs filets dans sa Riviere, où ils prirent quantité d'excellent poisson. Il leur accorda la liberté de visiter tous ses Villages, & l'ordre fut donné à tous ses Sujets de les traiter comme les bienfaiteurs de la Nation. Quelques personnes du Vaisseau étant entrées dans une habitation où ce Prince étoit arrivé nouvellement, se crurent obligés de lui rendre une visite. Ils le trouverent dans un Palais fort inferieur aux étables de nos bonnes Métairies. L'entrée étoit si étroite qu'on n'y pouvoit passer sans contrainte. Elle conduisoit dans une

cour où l'on voyoit trois ou quatre miserables hutes, qui étoient le logement des femmes du Prince. Les Anglois passerent ensuite sous une autre porte, d'où ils apperçurent le Roi assis dans la seconde cour, sur un échaffaut semblable à celui de nos Tailleurs, accompagné de deux ou trois femmes qui fumoient avec lui. Si sa figure fit rire les Anglois, il parut sourire aussi de les voir. Après avoir joui de ce spectacle pendant quelques minutes, il prirent congé de lui avec la cérémonie ordinaire de l'*atti-ho*.

Atkins. 1721.

Homme jaune. Remarques sur ce Phénomene.

Dans un autre Village sur le bord de la Riviere, ils trouverent un homme dont la couleur les frappa d'étonnement. Il étoit jaune; mais d'un jaune si brillant, que n'ayant jamais rien vû qui lui ressemblât, ils s'efforcerent d'approfondir ce Phénomene. Ils employerent les signes & tout ce que l'expérience leur avoit appris de plus propre à se faire entendre. Le seul éclaircissement qu'ils purent tirer fut qu'il venoit d'un Pays fort éloigné dans les terres, où les hommes de sa couleur étoient en grand nombre. L'Auteur a sçû des Capitaines Bull Finch, Lambe, & de quelques autres Voyageurs, qu'ils avoient vû plusieurs Afriquains de la même couleur; & de M. Thompson, qu'il en a vû un dans le Royaume d'Angola, & un autre à Madagascar; rareté surprenante, ajoûte Atkins, & dont l'explication doit causer autant d'embarras aux Physiciens que la couleur des Négres.

Route des Anglois.

Bassam. Assini. Bottomless Pit

Le 18 de Mai, on quitta Sestos; & faisant voile au long d'une Côte aussi basse que celle de Hollande, on arriva le troisiéme jour au Cap *Palmas*. Le 30, on mouilla l'ancre devant *Bassam* ou *Bassau*, & le 31 devant *Assini*, après avoir passé l'endroit qu'on a nommé *Bottomless Pit*, ou *l'abîme sans fond*, parce que si près du rivage on ne trouve effectivement aucun fond dans un espace d'environ de trois milles. On ne trouva point aux Habitans de tous ces lieux beaucoup d'empressement pour le commerce, jusqu'à ce qu'on eut gagné la Côte d'or. Le 2 de Juin, on jetta l'ancre au Cap Apollonia. La terre commence ici à s'élever, & les Négres marquent plus d'ardeur pour les marchandises de l'Europe.

Cap Apollonia.

Avanture d'un Vaisseau de Bristol.

Dans un lieu que les Anglois ont nommé *Jaques à Jaques*, entre le Cap Palmas & Bassam, les Anglois rencontrerent un Vaisseau de Bristol, nommé le Robert, commandé par le Capitaine *Harding*, qui étoit parti avant eux de Sierra-Léona, après y avoir acheté trente Esclaves, au nombre desquels étoit le Capitaine *Tomba*. Harding raconta l'avanture suivante à ses compatriotes. Huit jours auparavant, ce Tomba, qui étoit d'une hardiesse extraordinaire, avoit formé le projet d'un soulevement, avec trois ou quatre de ses Compagnons les plus résolus. Ils étoient secondés par une femme de leur Nation, qui les avoit avertis que pendant la nuit il n'y avoit que cinq ou six Blancs sur le tillac, & presque toujours endormis. Tomba ne balança point à tenter l'entreprise; mais au moment de l'exécution, il ne put engager qu'un seul Négre de plus à le suivre. S'étant rendus au château d'avant, il y trouva trois Matelots endormis, dont il dépêcha d'abord les deux premiers d'un simple coup sur la temple. Le troisiéme fut réveillé par le bruit, mais Tomba ne réussit pas moins à le tuer de la même maniere. Cependant quelques Anglois qui n'étoient pas éloignés prirent l'allarme, & la communiquerent bientôt sur tout le bord. Harding paroissant avec une hache à la main, fendit la tête à Tomba d'un seul coup, & fit charger de fer les cinq autres complices.

Révolte de cinq Négres.

ATKINS. 1721.

Leur punition.

Le Lecteur, dit Atkins, sera curieux d'apprendre leur châtiment. On vit arriver ce qui n'est que trop commun dans tous les Pays de l'Europe, où les grands scélérats échappent souvent au supplice, tandis que les moins coupables sont punis rigoureusement. Des cinq Esclaves, les deux plus vigoureux, qui étoient en même-tems les plus criminels, en furent quittes pour le fouet & pour quelques scarifications. Les trois autres, qui étoient d'une constitution fort foible, & qui n'avoient eu part à l'action que par leur consentement, subirent une mort cruelle, après avoir été contraints de manger le cœur & le foye de leur chef. La femme fut suspendue par les pouces, fouettée, & déchirée de coups à la vûe de tous les autres Esclaves, jusqu'au dernier soupir, qu'elle rendit au milieu des tourmens.

Le 6 de Juin, on jetta l'ancre devant *Axim*, Comptoir Hollandois; & le jour suivant, au Cap de Très-Puntas. La plûpart des Vaisseaux de l'Europe touchent à ce Cap pour renouveller leur provision d'eau, qu'il est plus difficile d'obtenir plus loin, où l'on fait payer une once d'or à chaque Vaisseau pour cette faveur. *John Conny*, principal Kabaschir du canton, dont la Ville est à trois mille de la Côte du côté de l'Ouest, envoya un de ses Esclaves au Vaisseau, pour y faire demander une canne à pomme d'or, gravée de son nom, que les Anglois de quelque Voyage précédent s'étoient chargés de lui apporter. Non seulement cette commission avoit été négligée; mais le Messager du Kabaschir s'étant emporté dans ses reproches, il fut imprudemment maltraité par les Anglois de l'Equipage. Son Maître irrité de ce double outrage, ne remit pas sa vengeance plus loin qu'au jour suivant. Les Anglois étoient à puiser de l'eau. Il fondit sur eux avec main-forte, se saisit de leurs tonneaux & fit une douzaine de prisonniers, qu'il conduisit à sa Ville. L'Officier qui les commandoit prit des peines inutiles pour faire comprendre au Kabaschir John la différence d'un Vaisseau de Roi aux Vaisseaux Marchands. Son unique réponse fut » qu'il étoit Roi de son Canton, non-seulement » pour son eau, mais encore pour l'embarras qu'on lui causoit à la prendre. Cette rodomontade, dont le sens lui étoit apparemment plus clair qu'aux Anglois, ne l'empêcha pas de leur présenter de l'eau-de-vie & toutes ses provisions domestiques. Je sçais, disoit-il, aux Matelots, que votre devoir est de suivre les ordres qu'on vous donne. Après quelques autres discussions, il se contenta, pour la rançon des douze Anglois, de six onces d'or & d'un baril d'eau-de-vie.

Querelle des Anglois avec un Kabaschir.

Réconciliation des Anglois avec le Kabaschir.

Raisons qui le rendoient si fier.

On voyoit sur une colline voisine le Fort Danois, ou, comme on l'appelloit, le Fort de Brandebourg, que les Danois avoient abandonné depuis quelques années, & dont John Conny s'étoit mis en possession. Cette hardiesse avoit fait naître quelques différends entre lui & les Hollandois. Sous prétexte de l'avoir acheté des Danois, ils y avoient envoyé en 1720 une Galliote à bombes, & deux ou trois Frégates, pour demander qu'il leur fût remis. John, qui étoit hardi & subtil, ayant pesé leurs forces, répondit, qu'il vouloit voir quelque témoignage du Traité des Brandebourgeois (62). Il ajoûta même que ce Traité prétendu ne pouvoit leur donner droit qu'à l'artillerie & aux pierres de l'édifice, puisque le terrain n'appartenoit pas aux

(62) On a déja vû que cet Etablissement s'étoit fait sous le nom d'une Compagnie de Brandebourgeois ou de Prussiens.

Européens pour en disposer; que les premiers Possesseurs lui en avoient payé la rente, & que depuis le parti qu'ils avoient pris de l'abandonner, il étoit résolu de n'y pas recevoir d'autres Blancs. Ces raisonnemens ayant irrité les Hollandois, ils jetterent quelques bombes dans la Place. Ensuite aussi furieux d'eau-de-vie que de colere, ils débarquerent quarante hommes sous la conduite d'un Lieutenant, pour former une attaque réguliere. Mais John, qui avoit eu le tems de se mettre en embuscade avec des forces superieures, fondit brusquement sur eux & les tailla tous en pieces. Il ajoûta l'insulte à la victoire, en faisant paver l'entrée de son Palais des cranes des morts.

ATKINS. 1721.

Il avoit pavé sa cour de cranes Hollandois.

Cet avantage avoit servi à le rendre plus fier & plus exact sur tous les droits du Commerce, c'est-à-dire, sur ceux qui lui étoient dûs justement. Cependant lorsqu'il se fut réconcilié avec les Anglois, Atkins & quelques autres Officiers du Vaisseau lui rendirent une visite. Les vents Sud avoient rendu la mer si grosse, que les voyant embarrassés à descendre au rivage avec leurs propres Chaloupes, il leur envoya ses Canots. Mais il leur fit payer un *akky* pour ce service. Les Négres connoissent fort bien lorsqu'ils n'ont rien à craindre de l'agitation des flots. John se trouva lui-même sur le rivage pour y recevoir les Anglois. Il étoit accompagné de trente ou quarante Gardes fort bien armés, qui les conduisirent à sa maison.

Description de son Palais.

Cet édifice, qu'il avoit construit des matériaux du Fort, étoit assez spacieux & fort bien entendu. On y montoit en dehors par un double escalier de pierre, d'onze ou douze degrés. Cet étage, sans compter le rez-de-chaussée, contenoit trois grandes chambres; l'une qui étoit la salle d'armes; la seconde, qui servoit de chambre de lit au Kabaschir, & la troisiéme qui faisoit sa salle de compagnie. Celle-ci étoit meublée de tables & de chaises.

Pour arriver à ce Palais, il falloit traverser deux cours, dont la premiere étoit environnée de logemens pour les Officiers & les Domestiques du Kabaschir. La seconde étoit un quarré spacieux, qui contenoit une salle des Gardes, & une autre salle d'armes, avec divers ornemens imités des Gouverneurs Danois, au service desquels John Conny avoit été plusieurs années. Il avoit appris d'eux les délicatesses d'honneur; & pour un Négre, il sçavoit prendre une contenance assez imposante. C'étoit un homme de cinquante ans, bien fait & robuste, d'un regard sévere, & qui se faisoit respecter de ses Négres, jusqu'à vouloir que ceux qui portoient des chapeaux ou des bonnets, eussent toujours la tête nue devant lui.

Figure & caractere de John Conny.

Il reçut fort civilement les Anglois, & les salua de six coups de canon, qui lui furent rendus au même nombre. Il leur fit des excuses de les avoir empêchés de prendre de l'eau; & pour les en dédommager, il leur permit de pêcher dans la Riviere qui passe derriere sa Ville. Mais leur pêche n'ayant point été fort heureuse, ils furent mal servis à dîner. Le Kabaschir prit même un air mécontent, & leur reprocha de s'être attiré cette disgrace en négligeant de faire un présent à l'eau de la Riviere, qui méritoit plus de considération qu'une autre, parce qu'elle étoit le Fetiche d'un homme tel que lui. Il leur présenta néanmoins du *kanki*, du pain, du sel, du beurre, du fromage, du vin de palmier & de la bierre. Sa table étoit assez proprement couverte, d'une nappe, de couteaux, d'assiettes, &c. Une de ses femmes, car les Anglois remarquerent qu'il en avoit plusieurs, fut assise derriere lui

Traitement qu'il fait à l'Auteur.

ATKINS. 1721.

pendant tout le festin. Elle paroissoit grosse. Sa robbe étoit une piece d'étoffe informe, dont elle étoit enveloppée, & qui n'étoit pas mal chargée de Fetiches. Au jugement d'Atkins, ils portoient tous deux le poids de huit ou dix livres d'or, en colliers, en bracelets, en anneaux de bras & de jambes, & en autres ornemens de tête & de chevelure.

Quel usage il avoit fait des cranes Hollandois.

Atkins trouvant le Kabaschir familier & de bonne humeur, ne fit pas difficulté de lui demander ce qu'étoient devenus les cranes Hollandois dont il avoit pavé l'entrée de sa Maison. Il répondit naturellement que depuis un mois il les avoit enfermés dans une caisse, avec de l'eau-de-vie, des pipes & du tabac, & qu'il les avoit fait enterrer. Il étoit tems, ajoûta-t-il, d'oublier les ressentimens passés; & les petites commodités qu'il avoit fait enterrer avec les Hollandois, étoient un témoignage du respect qu'il portoit aux Morts. Atkins apprit que l'usage de cette Nation est de sacrifier un ou deux Esclaves à la mort des personnes riches. Au reste le Kabaschir lui fit voir dans une de ses cours, les machoires des Hollandois suspendus aux branches d'un arbre.

Sa rigoureuse justice, & son habileté.

Il n'avoit pas moins de rigueur dans les châtimens, que d'exactitude à se faire payer les droits. Quelques semaines avant l'arrivée des Anglois, il avoit condamné à mort un meurtrier, quoique le meurtre n'eût été commis que dans les termes d'une juste défense; & c'étoit le frere même du coupable qu'il avoit chargé de l'exécution.

Le Kabaschir John Conny avoit profité fort habilement de son pouvoir & de ses richesses pour se mettre en possession de tout le commerce du Pays; & par degrés il avoit réduit les profits des Européens à vingt pour cent. Atkins remarque qu'ils ne pouvoient accuser qu'eux-mêmes de cette disgrace, parce qu'ils avoient cherché à se supplanter les uns les autres en donnant leurs marchandises à moindre prix.

§. II.

Arrivée de l'Auteur au Cap-Corse. Miserable état du Comptoir Anglois. Suite du Voyage à Juida, aux Isles du Prince & de St Thomas, à Mina, &c. & retour de l'Auteur.

Ce que c'est que les Comptoirs de Dixcove, de Sukkonda, d'Anamabo, &c.

LE Swallow partit du Cap Très-Puntas le 14 de Janvier, & mouilla le lendemain à *Dixcove*, Comptoir Anglois. Mais quoique *Dixcove*, *Sukkonda*, *Anamabo*, & d'autres lieux, soient honorés du nom de Comptoirs, Atkins remarque qu'il ne s'y trouve que deux ou trois Anglois, dépendans du Cap-Corse, d'où ils reçoivent leur commission, avec un salaire annuel, & des profits ou des gratifications proportionnés à leurs services.

Cap-Corse, principal Fort des Anglois en Guinée.

Le 16. de Juin, on leva l'ancre, pour mouiller le lendemain devant le *Cap-Corse*, principal Fort de la Compagnie Angloise d'Afrique. C'est aussi la résidence du Gouverneur, qui ne porte dans sa commission que le titre de Directeur Général. Ce Comptoir est composé de deux Marchands en chef, d'un Sécretaire, un Chapelain, un Chirurgien, plusieurs Facteurs, Ecrivains, Mineurs, Artificiers, & d'une Compagnie de Soldats. La Place ne manque ni d'édifices ni de commodités, pour les Anglois & pour les Esclaves (63).

(63) La description du Fort est renvoyée à l'article Géographique.

Atkins. 1721.

Vers le tems de ce Voyage, la Compagnie d'Afrique avoit levé par souscription la somme de trois cens quatre-vingt-douze mille quatre cens livres sterling. Au mois de Décembre 1722 elle fit un appel de cinq pour cent, en accordant aux Propriétaires, suivant l'usage, un dividende de trois pour cent. Au mois de Décembre 1723, elle exposa en vente un fond de deux cens mille livres sterling, à trente pour cent. L'Auteur en conclut (64) que malgré les succès précédens, la Compagnie n'avoit pas beaucoup à se louer de l'état de ses affaires. L'hyver suivant, ajoûte-t-il, ne servit pas peu à confirmer cette remarque, lorsqu'elle représenta ses embarras au Gouvernement, & qu'elle exposa les dangers ausquels le Commerce d'Afrique étoit exposé si elle n'obtenoit la permission de former quelque nouveau systême. Les Auteurs du projet demanderent que le Parlement s'engageât. Ils promirent à cette condition de mettre les Agioteurs en mouvement, & de lever un million.

Etat de la Compagnie d'Afrique.

Le Comptoir du Cap-Corse, à l'exception du premier rang qui forme le Conseil, n'est véritablement composé que de *Négres Blancs*, absolument soumis aux volontés du Directeur Général. Il les gouverne suivant toutes les régles de la plus exacte discipline, c'est-à-dire à la maniere des Garnisons, en punissant leurs fautes par des amendes, par la prison, par le fouet & le cheval de bois. Pour vivre dans cette rigoureuse dépendance, le salaire qu'on leur donne suffit à peine à leur procurer du kanki & de l'huile de palmier, avec un peu de poisson, qui les empêche de mourir de faim : car malgré l'idée qu'on en donne au Change Royal de Londres, où l'on fait monter les appointemens annuels des Facteurs, depuis cinquante jusqu'à nonante livres sterling, & ceux d'un Artificier à cinquante ; la vérité est qu'en Guinée, sous prétexte du profit de la Compagnie, le Directeur Général ne les paye qu'en *krakras*, monnoie fausse, qui n'a de cours que dans le lieu, & qui ne leur permet pas d'acheter leurs nécessités, avec un peu d'avantage, des Vaisseaux qui abordent sur la Côte. Il est, dit-on, contre l'intérêt de la Compagnie, que ses Sujets puissent se procurer d'autres profits que ceux qu'ils tirent d'elle. D'accord; mais on abuse de ce principe. Il arrive de-là que pour soutenir une vie languissante, ou, si l'on veut, pour se procurer un peu de plaisir, ils sont obligés d'emprunter de la Compagnie, ou de prendre d'avance une partie de leurs appointemens, & de signer en effet la perte de leur liberté ; car on ne laisse à personne la liberté de partir qu'après avoir ajusté ses comptes. Quelqu'un est-il trop sobre pour s'engager dans des dettes ? On suppose adroitement des défauts de conduite, ou l'altération de quelques marchandises confiées à ses soins. Ainsi tout devient sujet au châtiment ; ivresse, juremens, négligence, absence du Fort pendant la nuit, & jusqu'aux absences de l'Eglise ; tant la pieté, dit ironiquement Atkins, est en honneur parmi les Anglois de Guinée ! Les engagemens durent, par cette méthode, aussi long-tems qu'il plaît au Directeur. Il en use de même à l'égard des Négres : dans les Villages voisins, ces misérables sont continuellement à solliciter des marchandises & quelques verres d'eau-de-vie. On leur en accorde, mais avec un compte exact de ce qu'ils reçoivent. Ils se trouvent ainsi engagés

Désordre du Comptoir Anglois au Cap-Corse.

Remarques de l'Auteur sur la misere du Cap-Corse.

(64) Il faut se souvenir que cette Relation n'a été publiée qu'en 1735.

ATKINS. 1721.

à la Compagnie par leurs dettes, & peuvent être vendus quand il plaît au Directeur.

Peinture des Facteurs.

La plûpart des Facteurs, suivant l'observation d'Atkins, ont bientôt perdu l'air de gayeté & de politesse avec lequel ils arrivent en Guinée. Ils sont sans canne & sans tabatiere, chose étrange, dit-il, pour des gens d'affaires; ils ont le corps décharné, le visage pâle, les poches cousues ou sans usage, & la langue nouée. Il avoue que leur maigreur vient de la rareté des provisions. On ne voit guéres au marché que des plantains, du bled-d'inde, quelques petits poissons, & beaucoup de kanky. Le hazard y fait quelquefois paroître une Chévre maigre, qui se vend cinq akkis; un Canard, un Perroquet, ou une couple de Poulets, qu'on n'achete pas moins d'un akki. Rien ne marque mieux la misere du Fort que ce qui arriva sous les yeux d'Atkins. Le Capitaine de la Garnison, ennuyé d'une situation si dure, prit le parti de s'échapper pendant la nuit, & de gagner un Brigantin qui étoit prêt à s'éloigner de la Côte. Mais son désespoir ne fut pas heureux. Le Brigantin fut poursuivi par le Weymouth, & ramené au rivage. Son Patron se vit condamné, outre quelques jours de prison, à payer soixante onces d'or au Directeur Général.

Le Général est le seul qui ne manque de rien.

Au milieu de la disette publique, cet Officier Général ne manque de rien. Il est le seul qui ait à lui des bestiaux & de la volaille. Quoique le Pays en produise si peu, il s'en fait apporter de plusieurs autres lieux par ses propres Barques; sans compter les présens qu'il reçoit des Capitaines de Vaisseaux & des Nations voisines. Il n'est pas moins fourni de légumes, & de toutes sortes de végétaux. Le Chevalier Dalby Thomas, ancien Gouverneur, ayant fait un assez beau jardin hors du Fort, ses Successeurs ont pris si grand soin de l'entretenir, qu'on y trouve non-seulement tous les fruits du Pays, mais un grand nombre de ceux d'Angleterre, que le Directeur ou le Gouverneur d'aujourd'hui réserve pour son usage.

Atkins ne fait pas connoître ce voluptueux Anglois par son nom. Il continue seulement de représenter son caractere & ses mœurs. L'usage n'étant point établi pour les Négocians Anglois de mener en Guinée des femmes d'Angleterre, il a pris une *Konsa*, c'est-à-dire, dans le langage des Négres, une femme qui n'est que pour un tems, & qui n'est point obligée de quitter le Pays, parce que cet assujettissement passeroit pour un véritable esclavage. C'est une mulâtre, fille d'un Soldat Hollandois de Mina, qui est déja mere de trois ou quatre enfans, presqu'aussi blancs que le Directeur. Ses parens & ses amis Négres aident beaucoup à fortifier l'autorité de son mari ou de son amant, comme il favorise de son côté leurs injustices dans les usures qu'ils exercent à l'égard de la Garnison. Il aime cette femme avec une folle passion. De tems en tems, il lui persuade d'assister à l'Office dans sa Chapelle; & par complaisance elle fait cet effort sur elle-même, quoiqu'elle soit fort attachée aux usages des Négres. Atkins prit soin d'un de ses enfans dans une maladie. Il rendit ensuite le même service au Directeur, qui fut atteint de quelques accès de fiévre. Dans ces deux occasions, il fut surpris de le trouver si foible, que marquant moins de confiance pour son Chirurgien que pour les Fetiches, il en portoit plusieurs au poignet & au cou. C'étoit d'ailleurs un homme sensé, mais sur qui la crainte de la mort avoit plus de force que les lumieres de sa raison.

Konsa, femme qu'on prend pour un tems.

Passion du Directeur pour sa Konsa.

Il

Atkins. 1721.

Caractere de cette femme.

Il s'affligeoit beaucoup que toutes ses instances ne pussent engager sa femme à quitter son Pays, quoiqu'à force de sollicitations il l'eut fait consentir au départ de ses enfans, pour les faire élever en Angleterre. Elle n'étoit pas moins obstinée à conserver l'habillement Négre, & à marcher pieds nuds, avec des chaînettes d'or autour des chevilles & des poignets, des bracelets à la mode du Pays, & des brins d'or dans sa chevelure. C'étoit une des raisons qui lui donnoient tant d'aversion pour l'Angleterre; dans la crainte d'y être obligée de changer de parure, & de paroître décontenancée, disoit-elle, aux yeux d'une Nation étrangere.

Hauteur du Directeur Anglois du Cap Corse.

Aux qualités de bon pere & d'excellent mari, Atkins remarqua que le Directeur Général joignoit celle de serviteur zelé de la Compagnie. Il étoit d'une fermeté extraordinaire à maintenir son autorité contre les Hollandois de Mina. Butler, Directeur Général du commerce de Hollande, étant à peu près du même caractere, ils avoient souvent des démêlés fort vifs sur les intérêts des deux Nations; & quelquefois aussi à l'occasion de la Konsa, dont le Directeur Anglois vouloit que les parens fussent respectés des Hollandois mêmes. La nécessité où sont les Directeurs Généraux de conserver un air de dignité dans leur petit Empire, les accoutume quelquefois à prendre des manieres trop hautes avec leurs inferieurs. Celui du Cap-Corse est sans cesse renfermé dans ses retranchemens, & ressemble au Géant du Château enchanté. Il ne se fait voir que lorsqu'il ne peut s'en dispenser. S'il fait l'honneur à quelqu'un de l'inviter à sa table, c'est sans le presser, avec les civilités ordinaires, de boire & de manger. Il faut penser à soi-même, dit Atkins, si l'on ne veut pas sortir avec la même faim qu'on apporte. D'ailleurs il croiroit fort au-dessous de lui d'attendre un moment ses convives, quoiqu'il n'ignore pas qu'en arrivant trop tard on n'a pas d'espérance de trouver à dîner dans le Fort. Cette fâcheuse incommodité a fait former depuis peu par la Compagnie d'Afrique, le projet d'envoyer au Cap-Corse du bœuf d'Irlande & du porc, qui n'y reviendroient pas fort cher. Quoiqu'il en soit, l'Auteur fut assez bien traité pendant six semaines qu'il passa dans le Fort.

Bois & Chandelle rare sur cette Côte, & pourquoi.

Le 26 de Juin, son Vaisseau leva l'ancre pour se rendre au Port d'Anamabo. Il en partit le 28, pour aller mouiller à Rontford. Le 30, il arriva au Port de Barki, d'où il se rendit à Schallo. Depuis Sierra-Léona, l'Auteur observe qu'on trouve difficilement du bois, de la chandelle, & les autres nécessités d'un Vaisseau. Ce n'est pas que le bois soit rare dans des Régions où l'on ne voit de tous côtés que des arbres; mais rien n'est si difficile que d'aborder sur la Côte dans les endroits où l'on ne trouve pas de Riviere navigable. D'ailleurs la défiance des Habitans est extrême dans les lieux où le rivage est plus ouvert. A l'égard de la chandelle, les Bâtimens de commerce en apportent peu, parce qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait du profit à tirer de cette marchandise.

Montagne du diable, d'où lui vient ce nom.

Après avoir passé par Akra, par la Riviere de Volta, & par la Côte des Papas, on alla jetter l'ancre à Juida le 4 de Juillet. Toute la Côte forme une ligne droite, sans Golfe & sans Bayes. Elle est couverte d'arbres, & fort exposée aux vents de mer, qui ne cessent pas d'y pousser les Vaisseaux, quoique sa situation & le mouvement continuel des vagues en rendent l'approche très-dangereuse. Avant le Port d'Akra, on passe à la vûe d'une

ATKINS. 1721.

haute montagne, d'où l'on a quelquefois vû sortir de la fumée comme d'un volcan. Cette raison, joint au grand nombre de bêtes farouches qui y cherchent leur retraite, lui a fait donner le nom de *Devil' Hill* où Montagne du diable. Mais le plus grand danger qu'on y court, suivant l'Auteur, vient d'une prodigieuse quantité de Singes, parmi lesquels il s'en trouve de la longueur de cinq pieds, qui attaquent les hommes avec une hardiesse extrême & les précipitent dans l'eau, que ces animaux eux-mêmes redoutent beaucoup.

Les Anglois arrivent à l'Isle de St Thomas.

On partit de Juida le 20, & dès le 28 on eut la vûe de l'Isle St Thomas, qui appartient aux Portugais. En approchant de cette Isle, on découvrit autour du Vaisseau, quantité de Baleines & d'autres poissons monstrueux. Le Weymouth n'ayant pas cessé d'accompagner le Swallow, ces deux Bâtimens avoient également besoin d'être nétoyés & radoubés, après une si longue navigation. Les deux Equipages s'y employerent ardemment : mais ce travail, joint à l'excès de la chaleur, & à l'intempérance des Matelots, en fit périr trois ou quatre chaque jour, pendant l'espace de six semaines. La plûpart néanmoins étoient arrivés en pleine santé. Ils furent tentés par l'abondance du vin de palmier, qu'ils se procuroient à très-vil prix, & par la facilité qu'ils trouvoient dans leurs tentes à se livrer sans mesure à toutes sortes de débauches. Une fiévre maligne, qui devint la maladie commune, réduisit bientôt les deux Vaisseaux à déliberer s'ils devoient aller plus loin, sans attendre un renfort d'hommes des premiers Bâtimens d'Angleterre. Le Weymouth n'avoit plus assez de bras pour retirer ses ancres, & la situation du Swallow n'étoit guéres plus favorable. Mais l'Auteur, en qualité de Chirurgien, jugea que dans cet état même il étoit plus à propos de partir; parce qu'en s'éloignant de la cause du mal, qui n'étoit que la chaleur excessive & les déréglemens de conduite, les malades éprouveroient une crise qui rétabliroit leur santé, ou qui précipitant leur mort arrêteroit du moins la contagion. Ainsi, avec le secours de quelques Matelots d'un Vaisseau Hollandois, on remit à la voile. Les fiévres continuerent d'emporter quelques hommes, mais tournerent à la plûpart en flux de ventre, qui causerent moins de ravages. Le Weymouth, qui étoit parti d'Angleterre avec deux cens quarante hommes, en avoit cent quatre-vingt-deux de moins à la fin du Voyage.

La plûpart y périssent.

Avanture mal éclaircie.

L'Isle du Prince qui avoit été si précieuse aux deux Vaisseaux, est le lieu qui donna naissance à deux personnes célébres par leur tragique avanture, *Africanus* & *Mouli*. Il semble qu'après les avoir annoncés dans ces termes, l'Auteur devroit raconter leur histoire avec un peu plus d'étendue. Mais il ajoûte seulement, en termes fort obscurs, que Mouli étant devenue la favorite de son Patron, fut arrachée des bras d'Africanus; & qu'ayant mis au monde un enfant dont la couleur fit connoître le pere, Africanus tua de rage la mere & l'enfant, & se tua lui-même pour éviter le châtiment. Le Patron étoit apparemment quelque Portugais, dont Africanus & Mouli étoient les Esclaves.

Isle de St Thomas.

On quitta l'Isle du Prince le 20 de Septembre, & l'on jetta l'ancre le 28 dans la Baye de Saint Thomas, à une lieue du Fort qui est sur la pointe gauche de la Baye. C'est la principale des trois Isles que les Portugais ont sur cette Côte. Les Porcs & la Volaille y sont à très bon marché.

L'arrivée de deux Vaisseaux de Guerre Anglois fut un incident fort heureux pour *Rowry*, Capitaine d'un Bâtiment de Bristol. Ses propres Matelots vouloient le faire prisonnier, après avoir pris la résolution de vendre ses Esclaves au Gouverneur de l'Isle, qui ne rejettoit aucune proposition lorsqu'il y trouvoit de l'avantage. Rowry, maltraité jusqu'alors par le Gouverneur, obtint plus de justice à la faveur des deux Vaisseaux. Mais ses Matelots n'osant reparoître après cette avanture, ou plutôt ne jugeant pas lui-même à propos de se fier à des gens qui l'avoient trahi, il prit le parti de se défaire de son Bâtiment & de sa cargaison, pour passer au Cap-Corse à bord du Weymouth. Sa perte fut d'autant plus considérable, que dans une vente si précipitée, il se vit obligé d'abandonner ses biens pour la moitié de leur valeur.

ATKINS. 1721.

Service que les deux Vaisseaux de Guerre rendent au Capitaine Rowry.

Le Swallow & le Weymouth regagnerent la Côte d'or en quinze jours, pour y continuer l'exercice de leur commission. Mais le 5 d'Octobre ils se déterminerent à tourner leur navigation à l'Ouest, dans la vûe de se rendre maîtres du vent le plus loin qu'il leur seroit possible, afin de tomber plus facilement sur les Pyrates qui s'approcheroient de la Côte. Le 20, ils se trouverent à la hauteur du Cap Apollonia, & le 23 ils mouillerent devant Axim. Le 24, ils s'avancerent jusqu'au Cap Très-Puntas, où le Kabaschir John Conny leur accorda plus facilement de l'eau qu'à leur premier passage. Le 30, ayant quitté cette rade, ils arriverent le lendemain au Cap-Corse. On leur raconta, pour premiere nouvelle, que le Pyrate Roberts avoit pillé les Vaisseaux Marchands au long de la Côte; mais qu'on le croyoit parti pour quelque autre mer, parceque ses derniers pillages étoient arrivés au mois d'Août. Comme il y avoit peu d'apparence qu'il osât reparoître, les deux Vaisseaux partagerent entr'eux les provisions qui leur étoient venues de Londres au Cap-Corse; & le Weymouth demeurant pour rétablir les restes de son Equipage, le Swallow mit à la voile le 10 de Novembre. Dans l'espace d'un mois, il fit, pour la seconde fois la visite de Sukkonda, de Dixcove, d'Aqueda, de Très-Puntas, d'Axim, du Cap Apollonia, d'Assini, de Bassam, de Jaque & Jaques, & de plusieurs autres lieux. Le dessein du Capitaine étoit non-seulement d'assurer le Commerce, mais encore d'acheter des Esclaves pour sa manœuvre, & de prendre des Matelots sur les Bâtimens Marchands. A Sukkonda, il fut obligé de faire quelques réparations à la quille de son Vaisseau. A Dixcove, il apprit de *Carlton*, Facteur de ce Comptoir, qu'une Compagnie de Soldats envoyée par la Compagnie d'Afrique pour recruter la Garnison du Cap-Corse, s'étoit mutinée avec un de ses Officiers, nommé *Massey*, sous prétexte qu'ils étoient maltraités par les Marchands qui étoient chargés du soin de leur nourriture; qu'ils avoient encloué le canon d'un des deux Vaisseaux qui les avoient apportés, & que s'étant mis sur l'autre avec le Contre-maître Lowther & quelques Matelots, ils avoient pris le large.

Ils continuent l'exercice de leur Commission.

Pillages du Pyrate Roberts.

Le Swallow parcourt toute la Côte.

Au Cap Apollonia, le Swallow trouva beaucoup de changement. La Reine du Pays, qui avoit envoyé au Capitaine, trois mois auparavant, un présent de quatre akkis, avoit été forcée avec toute sa Nation, de se retirer dans le canton d'Assini. C'étoient les Santis ou les Assantis, Peuple voisin dans l'intérieur des terres, qui l'avoient chassée de ses Etats, à l'instigation de ce

Changement qu'il trouve au Cap Apollonia.

ATKINS. 1721.

même John Conny, qui s'étoit rendu si puissant au Cap de Très-Puntas. En arrivant sur la Côte d'Assini, les Anglois trouverent cette Princesse & ses Sujets occupés de leur vengeance. Dans cette agitation de courage & de haine, on leur vendit fort cher toutes les armes inutiles au Vaisseau. Ils donnoient sans regret une Poule pour une pierre à fusil. Ces Négres étant naturellement braves se promettoient de faire bientôt changer la fortune en leur faveur. En effet, Atkins fut ensuite informé qu'ils avoient heureusement déchargé une partie de leur ressentiment sur John Conny.

En repassant au Cap de Très-Puntas les Anglois du Swallow trouverent la source & l'étang d'eau fraîche presqu'entiérement à sec, quoique les vents Sud-Est eussent amené, depuis peu, deux ou trois pluyes fort abondantes. Les brouillards continuoient même d'être fort épais pendant le jour; & ce qui parut fort extraordinaire à la distance de la terre où le Vaisseau avoit jetté l'ancre, on avoit des rosées à bord pendant la nuit. La direction du courant étoit à l'Ouest.

Nouveaux pillages de Roberts.

Le 6 de Janvier on mouilla devant Mina, principal Fort de la Compagnie Hollandoise d'Afrique, & le jour suivant au Cap-Corse. Dès le 10 on remit à la voile pour donner la chasse aux Pyrates, sur le récit de deux ou trois Exprès, par lesquels le Gouverneur avoit appris qu'ils avoient enlevé un Vaisseau près d'Axim. Le Pyrate Roberts avoit répandu tant de terreur parmi les Marchands, que les Vaisseaux de Guerre qui croisoient pour le rencontrer étant trompés tous les jours par de faux rapports, qui leur faisoient chercher ce Brigand où il n'étoit pas, ils s'étoient déterminés à se tenir à l'ancre au Cap-Corse, qui étoit leur rendez-vous. Mais les informations du Gouverneur parurent d'autant moins douteuses, qu'elles expliquoient jusqu'aux barbaries que les Pyrates avoient exercées contre leur nouvelle prise. Ils étoient parfaitement équipés. Leur succès & leur réputation avoient beaucoup augmenté leur nombre. Quantité de Matelots abandonnoient leur Bâtiment pour chercher avec eux une fortune assurée; & l'on remarquoit, dit l'Auteur, que ceux qui demeuroient fidéles à leur devoir, étoient moins arrêtés par l'horreur de cette profession que par la crainte du châtiment.

Il est poursuivi par les deux Vaisseaux de Guerre.

Le Swallow & le Weymouth ne balancerent point à se remettre en mer, pour aller croiser du côté de Juida. C'étoit le lieu qui promettoit le plus de butin aux Corsaires, & qui devoit par conséquent les avoir attirés. Les deux Vaisseaux de Guerre y arriverent le 15. Ils apprirent aussi-tôt que Roberts avoit pillé en peu de tems onze Bâtimens, & que sur le bruit de leur approche, il n'avoit quitté la Côte que depuis deux jours. Ils continuerent de le poursuivre, jusqu'au 29, qu'ils arriverent devant l'Isle du Prince. Mais ils ne reçurent des Portugais aucune information sur sa route. Ils allerent jetter l'ancre, le 1 de Février, à l'embouchure de la Riviere de *Gabon*, petit Port qu'ils le crurent capable d'avoir choisi pour retraite, parce que la navigation y est fort difficle. Ils ne l'y trouverent point; mais ayant fait voile le 3 au Cap Lopez, ils furent agréablement surpris en entrant dans cette Baye, d'y découvrir à l'ancre les trois Vaisseaux du Pyrate. Un des trois laissa couler ses cables à la vûe du Pavillon royal d'Angleterre, & s'efforça de fuir avec toutes ses voiles. Mais il fut arrêté avant la nuit. Il y avoit beaucoup d'apparence que les deux autres profiteroient de l'obscurité pour s'éloigner. Ce-

Ils le trouvent au Cap Lopez.


VUE DU CHATEAU DE S.T GEORGES DE MINA, tirée de Barbot et de Dapper.
Conradsbourg sur le mont S.t Jago

N° I

pendant la crainte, ou d'autres raisons, les retinrent au fond de la Baye, dans une tranquillité qui causa le lendemain beaucoup d'étonnement aux deux Vaisseaux de Guerre. Ils y demeurerent si ferme, que le Capitaine Ogle commençoit à déliberer s'il n'avoit pas besoin de précaution pour entreprendre son attaque. Mais à mesure qu'il avançoit, les yeux des Pyrates parurent s'ouvrir. Leur frayeur devint si vive, qu'ayant coupé leurs cables & tendu toutes leurs voiles, ils se livrerent au vent, qui les favorisa pendant quelques minutes. Ils en auroient pû tirer plus de secours, si la crainte ne leur eut troublé l'esprit. Mais les uns demandant à se rendre tandis que les autres tiroient quelques coups en fuyant, une bordée du Swallow, qui en fit périr un grand nombre, acheva de leur faire perdre courage. Ils se laisserent aborder sans penser à se defendre. Une note des Auteurs de ce Recueil, supplée ici à l'obscurité de la Relation, & nous apprend que Roberts ayant été tué d'un coup de grapin dans la premiere chaleur de l'abordage, ce fut la perte de leur Chef qui rendit les Pyrates si traitables. Ils avoient presque abandonné leur troisiéme Vaisseau, pour défendre mieux le second en s'y rassemblant en plus grand nombre; de sorte qu'après la prise de celui-ci, l'autre devint une conquête encore plus aisée.

ATKINS. 1721.

Les Pyrates se défendent mal.

Ils se rendent.

Atkins remarque avec raison que la discipline ouvre un chemin presque sûre à la victoire. Il ajoûte que le courage s'apprend comme un métier, par une longue pratique des regles, & par la continuité de l'exercice. Les Pyrates, qui ne manquoient assurément ni de hardiesse ni de valeur, devinrent tout d'un coup des ennemis méprisables, faute d'un chef pour réunir leurs forces; & tel sera toujours, dit l'Auteur, le sort de cette miserable espece de guerriers, dans les mêmes circonstances.

Les Vainqueurs trouverent dans les trois Vaisseaux, environ trois cens Anglois, soixante ou quatre-vingt Esclaves Négres, beaucoup de marchandises, &, ce qui attira beaucoup plus leurs yeux, une grosse quantité de poudre d'or. Les Prisonniers la firent monter à plus de seize mille livres sterling; mais l'Auteur s'arrêtant au témoignage des Officiers, quoiqu'interessés peut-être à la diminuer, croit qu'elle ne surpassoit pas huit ou dix mille livres.

Richesses qu'on leur trouve.

La multitude des Prisonniers causa beaucoup d'embarras, pour le retour, aux deux Vaisseaux de Guerre. Il étoit à craindre que se trouvant en si grand nombre, & désesperés de leur avanture, ils ne formassent quelque entreprise pour se remettre en liberté; sans compter l'attente du supplice, auquel ils étoient bien persuadés qu'une partie d'entr'eux n'échapperoit pas. En effet, ils ne furent pas plutôt arrivés au Cap-Corse qu'on leur fit leur procès. Les uns furent condamnés à mort; d'autres acquités. Cette procedure dura vingt-six jours, avec de grands frais, qui furent pris sur le fond du butin. Cependant le Directeur Général ayant fait un compte de la dépense, qui fut envoyé à l'Amirauté de Londres, on prétendit, observe malignement Atkins, que depuis la réformation il ne s'étoit pas fait d'exécution de cette nature à si bon marché.

On leur fait leur procès au Cap-Corse.

Pendant le séjour que les deux Vaisseaux de Guerre firent dans la rade du Cap-Corse, l'Auteur & quelques autres Officiers rendirent une visite au Directeur Général de Hollande à Mina. La distance n'est que de trois lieues.

Visite de l'Auteur au Directeur Hollandois de Mina.

Atkins. 1721.

Ils en furent reçus avec d'autant plus de civilité, que pendant dix-huit ans qu'il avoit exercé son Office, il avoit vû peu de ses compatriotes à Mina; car il étoit Anglois de naissance & d'origine. Il rejettoit l'indifference qu'on avoit marquée pour lui, sur les démêlés continuels qu'il avoit eus avec le Directeur du Cap-Corse, pour les intérêts du Commerce. Mais il se croyoit justifié par les raisons d'honneur qui devoient l'attacher à ses Maîtres, & qui avoient fait apparemment craindre aux Anglois de ne pouvoir faire des civilités à l'un sans offenser l'autre. Sa table fut couverte de dix plats; abondance surprenante dans une si grande rareté de provisions. La varieté des vins & des liqueurs répondit à cet appareil. On fut servi par six grands Négres, chacun avec une chaîne d'or au cou. Ces chaînes sont une marque de grandeur en Afrique, comme la richesse des livrées en Europe.

Après le dîner, Butler fit présent, à chacun de ses convives, de quatre bagues d'or, de la fabrique du Pays: c'étoit une bagatelle, leur dit-il, qu'il les prioit de garder pour se souvenir de lui. Il leur fit voir ensuite ses Magazins, qui étoient grands & bien remplis. Dans le cours de l'après-midi, il leur proposa de faire une promenade dans son jardin, & leur fit servir des rafraîchissemens dans un cabinet d'été. Le soir il les fit reconduire à leur Chaloupe par ses Officiers. Ses derniers adieux furent accompagnés d'un présent de sucre du Bresil, & d'une décharge de neuf coups de canon. On étoit bien éloigné, au Cap-Corse, de recevoir les Anglois avec cette politesse.

1722.

Les deux Vaisseaux quittent le Cap-Corse.

Un Matelot Anglois se coupe la gorge.

Les deux Vaisseaux leverent l'ancre le 1 de Mai 1722. En quittant le Cap-Corse, Atkins promit au ciel de n'y jamais retourner. Le 3 on arriva sur la Côte de Juida. Le Capitaine Ogle y enleva, sur un Vaisseau Portugais, un des Matelots qui avoit attiré sa disgrace à Rowry dans l'Isle St Thomas. Ce malheureux, à qui sa conscience reprochoit son crime, & qui se voyoit menacé d'un severe châtiment, prit le parti de se couper la gorge. Vers le même tems Atkins fut nommé Trésorier du Weymouth, parce qu'il ne restoit personne sur ce Vaisseau qui fût propre à remplir cet office. Il ne l'accepta point sans repugnance; d'autant plus que c'étoit se charger tout à la fois de celui de Maître-d'Hôtel, & de plusieurs autres, car la mort n'avoit pas plus respecté les Officiers que les Matelots sur ce Bâtiment. Cependant l'indulgence sur laquelle il comptoit de la part d'un fort généreux Commandant, & quelques avantages attachés à ce poste, lui firent abandonner l'office de Chirurgien. Le 5, les deux Vaisseaux firent voile au Cap Lopez, pour y renouveller leur provision d'eau & de bois, dans le dessein de se rendre immédiatement aux grandes Indes.

Baye du Cap Lopez & ses avantages.

La Baye du Cap Lopez est une station sûre & commode. On y jetta l'ancre sur vingt brasses, à la même distance du Cap, qu'on avoit Nord-Ouest quart de Nord, & du lieu de l'aiguade, qui étoit Sud-Est quart d'Est; c'est-à-dire à un mille & demi de l'un & de l'autre. En entrant dans la Baye on avoit amené le Cap Sud-Ouest, pour éviter un écueil qui est marqué dans la plûpart des Cartes & qui porte le nom de *Banc du François*. Il est éloigné du Cap d'environ une lieue & demie au Nord-Nord Est. Quelques-uns prétendent que ce n'est pas le seul banc qu'il y ait entre ce lieu & la Côte au Nord. Le Cap est bas, mais escarpé, quoiqu'il paroisse revêtu de beaux arbres. Les Habitans sont d'un caractere doux & humain. Ils ne se vendent jamais les uns les au-

tres. Leur timidité ne leur permet guéres de se présenter à bord. Ils ont même leurs habitations assez loin du rivage ; & l'Auteur juge qu'ils ont été dégoûtés du Commerce par la mauvaise foi de quelques Marchands de l'Europe.

Atkins. 1722.

Usages des Habitans.

Lorsqu'ils se rencontrent entr'eux, leur maniere de se saluer est en se frappant deux ou trois fois les mains l'une contre l'autre. Devant leurs Superieurs & devant les Vieillards ils mettent un genouil à terre, & levent leurs mains à la hauteur de l'épaule. Ensuite pressant trois fois celles de la personne qu'ils respectent, ils se prosternent, & frappent trois fois de leurs propres mains l'une contre l'autre. S'ils veulent vous marquer une affection extraordinaire, ils vous levent les mains aussi haut que les leur peuvent s'étendre. Plusieurs Négres de leur Nation portent des noms Européens, qu'ils ont empruntés des Marchands dont ils ont été satisfaits, & se croyent fort heureux d'avoir obtenu cette espece d'adoption. Ils ne sollicitent point une si haute faveur sans avoir reconnu, dans celui qui l'accorde, quelque qualité qu'ils admirent, ou sans s'être imaginés qu'ils ont avec lui une sorte de ressemblance ou de sympathie. Comme ils ne se présentent pour le Commerce qu'en familles ou en Tribus, chaque troupe est conduite par un Chef qui aime à se distinguer par quelque imitation de notre parure. La maniere dont il porte sa perruque, son chapeau, ses hautes-chausses, donne un spectacle beaucoup plus ridicule que la nudité de ses compagnons.

Visite que les Anglois reçoivent du Prince Jacobus.

Un de ces Chefs Négres, nommé *Jacobus*, qui prenoit le titre de Roi sans en connoître le sens, se rendit à bord du Swallow, accompagné de quelques Négres qui paroissoient lui porter beaucoup de respect. Il avoit une vieille perruque de Matelot, tournée de bas en haut, une demie paire de haute-chausses, une camisole déchirée, un chapeau à demi pourri. Chaque fois qu'il bûvoit, deux de ses gens tenoient une serviette suspendue devant son visage, afin qu'on ne pût l'appercevoir. Cet usage, dit Atkins, présente un air de grandeur, & paroît emprunté de quelque grand Monarque voisin ; celui peut-être du Monomotapa. Cependant à mesure que Jacobus & ses compagnons se ressentirent des vapeurs de l'eau-de-vie, dont ils avaloient de grandes rasades, le respect fut oublié. Mais un incident fort étrange vint troubler leur joie. Le Vaisseau ayant arboré tous ses Pavillons & fait quelques décharges de son artillerie à l'occasion d'une Fête nationale qui tombe au 29 de Mai, un autre Chef qui étoit au rivage & qui s'imagina qu'on rendoit ces honneurs à Jacobus, conçut une si furieuse jalousie, que dans son absence, il se saisit de ses biens & de ses femmes, il but son eau-de-vie, il maltraita ses gens & mit le feu à sa maison. La lumiere de l'incendie n'apprit que trop au malheureux Jacobus l'outrage & le tort qu'on lui faisoit. Il se hâta de retourner à terre. Mais lorsqu'on s'attendoit sur les deux Vaisseaux à de cruels effets de son ressentiment, on fut surpris le lendemain de voir les deux ennemis parfaitement réconciliés.

Etrange jalousie d'un Chef Négre & ses effets.

Peu de commerce au Cap Lopez.

Les Négres du Cap Lopez connoissent peu l'usage des armes à feu, parce que n'ayant presqu'aucun commerce ils ne peuvent se procurer des fusils ni de la poudre. Leurs armes sont la zagaye, l'arc & la massue. Une bataille passe entr'eux pour sanglante, lorsqu'il y périt six ou sept combattans. Ils firent payer aux Anglois, pour le bois, un vieux drap de Guinée la brasse. L'eau

ATKINS. 1722.

fut accordée gratis. Elle est aisée à prendre & à charger; mais c'est une eau dormante, qui n'est pas de si bon goût que celle de source. Les Anglois acheterent ici de la cire pour en faire des bougies, dans la disette de chandelles qu'ils souffroient depuis long-tems. Le Cap Lopez est un lieu commode pour les Vaisseaux de Guerre, lorsqu'ils se disposent à quitter la Côte d'Afrique.

C'est une station commode pour les Vaisseaux de Guerre.

Le Weymouth est séparé du Swallow. Il arrive au Bresil.

Le 5 de Juin, on leva l'ancre, avec de petits vents Sud, mêlés alternativement de calmes. Un brouillard épais fit perdre la vûe du Swallow jusqu'à l'Isle d'Annobon, où le Weymouth croisa pendant quelques jours inutilement pour le rencontrer. Sa navigation fut continuée fort heureusement pendant tout le cours du mois. Le 1 de Juillet il tomba au Cap Saint Augustin du Bresil, & le 4 il jetta l'ancre dans la rade de Fernambuc, lieu célébre pour le Commerce, dans la Province de Balua.

Le 12 il quitta le Bresil, à la faveur des vents de commerce. Le 3 d'Août il arriva dans la Baye de Carlisle à la Barbade, d'où il partit le 9, après y avoir pris des rafraîchissemens. Le 23, il jetta l'ancre dans la rade de Port-royal à la Jamaïque. Le Swallow y étoit arrivé depuis huit jours. Mais le 28, un furieux ouragan brisa leurs mâts, & leur causa tant de dommage, qu'ils eurent besoin de six mois pour le réparer.

Il retrouve le Swallow à la Jamaïque.

1723.

Le 1 de Janvier, les deux Vaisseaux leverent l'ancre, pour l'aller jetter aux *Kays*, où ils s'arrêterent jusqu'au 7 de Février. Leur embarras fut extrême à gagner Port-Morant. Ils employerent six ou sept jours dans un passage de douze lieues, persuadés qu'après cette fatigue la principale difficulté seroit vaincue, parce que la mer est douce & unie sous Hispaniola. Cependant ils furent encore arrêtés quatre jours par des calmes. Le 17 ils arriverent à la petite Isle de *Novasta*, où les Jamaïquains vont à la chasse des *Guanes*. Le 19 ils entrerent dans la Baye de Donna Maria, qui est à la pointe Ouest d'Hispaniola, ressource ordinaire des Vaisseaux de Guerre lorsqu'ils ont besoin d'eau & de bois. Ils remplirent leurs tonneaux dans une vallée, éloignée d'un mille au Sud des deux montagnes brunes. L'eau y est fort bonne; excepté dans certains vents qui font passer les flots de la mer pardessus la Barre. Mais, plus près des deux monts, on trouve deux autres sources où l'inondation de la mer n'arrive pas si facilement. Les Anglois acheterent dans cette vallée, de la chair de porc salée, de deux François du petit Gouave.

Baye de Donna Maria, favorable pour les Vaisseaux de Guerre.

En sortant de la Baye, un vend Sud fort impetueux les poussa bientôt entre le Cap Saint Nicolas & Maize, où ils trouverent des vents plus doux, & un courant favorable, formé par l'ancien détroit de Bahama & la disposition des Isles.

Route des Anglois vers le Nord.

Le 26, près de l'Isle d'*Heniago*, ils retrouverent le véritable vent de commerce, Est demi-Nord. Le 28, ils découvrirent les rocs nommé *Hogsties*, à vingt & un degrés trente-huit minutes, c'est-à-dire, suivant leurs observations, un peu plus Nord que dans les Cartes. Le même jour à midi, ils arriverent aux *Quais d'Aklin*, rocs qui s'élevent un peu au-dessus de l'eau, & vers la nuit ils relâcherent à l'Isle du Puits. Enfin la derniere Isle d'où ils entrerent en pleine mer, fut le Kay de Watlin, à vingt-quatre degrés du Nord. Le vent de commerce ne les abandonna point jusqu'à trente-deux degrés,

degrés, mais foible depuis le 27e; ce qui venoit, suivant l'opinion d'Atkins, de l'opposition continuelle des vents variables.

Atkins. 1723.

Gulf-Weed ou Herbes de Golfe.

Depuis le 26e jusqu'au 37e degré de latitude, en suivant le Nord jusqu'à la Virginie, ils virent flotter chaque jour autour du Vaisseau une grosse quantité de ce que les Anglois appellent *Gulf-Weed*, c'est-à-dire *Herbe de Golfe*, & qui diminuoit à proportion de la distance de la terre. On lui a donné ce nom parce qu'elle paroît venir des basses de la Floride, & l'on prétend qu'il s'en trouve jusqu'à trois ou quatre cens lieues au Nord-Est du Continent. Atkins croit pouvoir en inferer la continuation, quoiqu'insensible, de quelque courant, qui s'étend plus loin au Nord qu'au Sud dans ces latitudes. Au contraire, dans les latitudes du Nord plus éloignées, les mers près du Continent, ont une tendance sensible au Sud; ce qui paroît démontré par ces Isles de glace qui sont poussées, pendant tout l'été, du Nord-Ouest au long des Côtes de Terre-Neuve, jusqu'à la nouvelle Angleterre.

Remarques nautiques.

Au Nord des Bermudes, les vents deviennent variables, & plus violens à mesure qu'on avance. Les deux Vaisseaux essuyerent au soixante-huitiéme degré de latitude un vent Nord-Ouest qui les jetta dans le dernier désordre; & pendant quinze jours ils eurent une si grosse mer, qu'ils furent occupés sans cesse à la pompe. Ils arriverent en Angleterre au mois d'Avril 1723.

Retour des deux Vaisseaux.

CHAPITRE V.

Voyage du Chevalier Des-Marchais en Guinée & aux Isles voisines.

Introduction.

C'EST au Pere Labat qu'on doit la publication de ces Mémoires, entre plusieurs autres qu'il fait profession d'avoir recueillis soigneusement en France & en Portugal, pour l'exécution du dessein qu'il avoit formé, de donner la description de tout le Continent d'Afrique. Quelque jugement qu'on porte de sa fidelité dans ses propres observations, il ne paroît pas comme on l'a déja remarqué, que la défiance doivent s'étendre jusqu'aux ouvrages dont il n'est que l'Editeur; ou du moins le doute ne doit tomber que sur les remarques qu'il n'a pû s'empêcher d'y mêler. Mais cette difficulté même doit s'évanouir sur tous les articles où l'on distingue aisément l'ouvrage d'autrui de ses Commentaires, & plus encore sur ceux où son témoignage se trouve d'accord avec celui de plusieurs autres Voyageurs. D'ailleurs nous examinerons dans un autre lieu si la prévention qui s'est répandue à son désavantage est établie sur de justes fondemens.

Remarques sur Labat.

Caractere du Chevalier Des-Marchais.

Le Chevalier Des-Marchais étoit un grand navigateur, qui après avoir fait plusieurs Voyages en Afrique & en Amérique, étoit revenu, depuis, de la Guinée & de la Cayenne où la Compagnie de France l'avoit envoyé. Il avoit observé avec soin tout ce qui s'étoit offert à sa curiosité dans les Pays étrangers. Peu de personnes avoient réuni autant de qualités naturelles & ac-

(65) Le Voyage du Chevalier Des-Marchais a été imprimé à Amsterdam en 1731, en quatre tomes in-octavo, avec quantité de Cartes & de Figures.

INTRODUCTION.

quises. Il avoit la pénétration aisée & le sens fort droit, avec une ardente passion de s'instruire. Il étoit habile Dessinateur, bon Géométre, excellent homme de mer; & ce qui est peut-être encore plus essentiel pour les Voyages, il sçavoit la plûpart des langues qui sont en usage sous les Côtes d'Afrique. Un avantage si extraordinaire le mettoit en état de pénétrer la vérité par lui-même & de faire des découvertes ausquelles on ne peut guéres se flatter de parvenir quand on a besoin du ministere d'un Interpréte. Les mêmes talens, joint à la douceur naturelle de son caractere, lui ouvroient un accès facile à la Cour des Rois & de tous les Princes. Aussi toutes ses entreprises eurent-elles un heureux succès.

Plan de son Ouvrage.

Comme le principal commerce des François sur cette Côte est à Juida, Des-Marchais s'est attaché particuliérement à décrire ce petit Etat, ses Usages, son Gouvernement, ses Loix & sa Religion. Il l'a fait avec tant d'exactitude qu'il seroit difficile d'y rien ajoûter. Il étoit à Juida, peu avant la destruction de ce Royaume par les Dakumays. Labat rapporte quelque chose de cet événement dans sa Préface. Mais il est raconté avec plus d'étendue dans le Voyage du Capitaine Snelgrave, qui est à la suite de celui-ci. En général, la Relation du Chevalier Des-Marchais ne contenant guéres que la description du Pays & des Habitans, offre peu de matiere en qualité de Journal. Des quatre Volumes, les deux premiers regardent la Guinée, & les deux autres la Cayenne. Ils sont remplis de Cartes Géographiques & de Figures. Les Cartes sont de M. Danville, Géographe d'un mérite connu. Les Figures ont été gravées sur les desseins du Chevalier Des-Marchais.

Cartes & figures.

Telle est l'idée que la Préface de Labat nous donne de l'Auteur & de l'Ouvrage. On se contentera ici de présenter les deux premiers Tomes au Lecteur, en réservant les deux autres pour la partie de ce Recueil qui regardera l'Amérique.

Articles des deux premiers Tomes.

Le premier est divisé en douze Chapitres, sous les titres suivans. 1. Départ de l'Auteur du Havre de Grace; description de ce Port; Voyage au Port de l'Orient. 2. Port-Louis & l'Orient; cargaisons ordinaires pour le Commerce de Guinée. 3. Isles de Madere & de Porto-Santo; variation de l'Aiguille; Royaume de Burré. 4. Course depuis Sierra-Léona jusqu'au Cap Monte; description du Pays. 5. Cap Monte & son Commerce. 6. Description du Cap Mesurado. 7. Projet pour y former un Etablissement. 8. Route jusqu'au Cap Palmas, & description de la Côte. 9. Description du Cap Palmas, & du Pays, jusqu'au Cap Très-Puntas. 10. Côte d'or; description du Pays jusqu'à Mina. 11. Château del Mina; histoire de cet Etablissement. 12. Manieres & usages des Habitans de la Côte d'or.

Le second Volume contient aussi douze Chapitres. 1. Riviere de Volta; bornes anciennes & modernes du Royaume d'Ardres ou d'Ardra. 2. Royaume de Juda (c'est-à-dire Juida;) sa situation, son étendue, son terroir. 3. Barre de Juida; Village de *Gregoua;* Forts des François & des Anglois. 4. Ville de *Xavier* ou de *Sabi.* 5. Rois de Juida, leur éducation, leur couronnement, leurs occupations, leurs revenus, leur enterrement. 6. Commerce de Juida; Traité de neutralité entre les quatre Nations Européennes qui exercent le Commerce à Juida. 7. Religion de Juida. 8. Manieres & coutumes de Juida. 9. Malays. 10. Royaume d'Ardres 11. Disputes entre les François & les Hol-

landois. 12. Ambaſſade du Roi d'Ardres au Roi de France. On peut joindre ici à ces articles le premier Chapitre du troiſiéme Volume, où l'Auteur rapporte ſon Voyage à l'Iſle du Prince, avec la deſcription de cette Iſle, & de celles de Saint Thomas & d'Annobon.

INTRODUCTION.

Cartes & figures des deux mêmes Tomes.

Les Planches du premier Tome ſont, 1. Une Carte de la Côte de Guinée. 2. Vûes d'Oueſſant, de Porto-Santo & des Selvages. 3. Une du Cap-Verd & de la Rade de Gorée. 4. Monſtre marin. Dorade. 5. Colomnes d'eau; Becaſſes de mer. 6. Diable de mer; ſorte de rage. 7. Vûe du Cap Monte. 8. Cap Meſurado; entrée de la Riviere. 9. Maiſons des Négres du Cap. 10. Poiſſon extraordinaire du Cap. 11. Entrée de la Riviere de Seſtos. 12. Vûes de la Riviere de Seſtos. 13. Cap Apollonia; les trois Forts d'Akara, & vûe de Juida. 14. Forts de Saint Georges del Mina & du Cap-Corſe.

Planches du ſecond Tome: 1 Carte de Guinée depuis Iſſini juſqu'au Royaume d'Ardra. 2. Carte du Royaume de Juida. 3. Vûe de Juida. 4. Poiſſon nommé la Lune. 5. Forts Européens de Juida. 6. Comptoirs de Xavier. 7. Couronnement du Roi de Juida. 8. Punition de l'adultere à Juida. 9. Favori du Roi de Juida, ſon ſépulchre. 10. Agoye, Dieu des conſeils. 11. Proceſſion au grand Serpent, pour le Couronnement du Roi de Juida. 12. Habits & armes des Négres. 13. Poids de Juida.

§. I.

Voyage de l'Auteur depuis le Havre de Grace juſqu'au Royaume de Juida, & de-là juſqu'à l'Iſle du Prince.

DES-MARCHAIS. 1724.

Il part, & paſſe aux Iſles d'Oueſſant.

CE fut le Dimanche, 6 d'Août 1724, que le Chevalier Des-Marchais mit à la voile dans la Frégate l'*Expédition*. Mais il fut obligé de jetter l'ancre dans la rade, pour attendre pluſieurs de ſes Matelots qui dépenſoient à terre l'argent qu'ils avoient reçu d'avance. Le 8, ſon Equipage ſe trouvant complet, il ſe mit en mer. Le 10, il rencontra ſept Bâtimens, deux deſquels avoient perdu leurs grands mâts. Le 14, étant à deux lieues de l'Iſle d'Oueſſant, on eut beſoin de précaution pour éviter les rocs dont elle eſt environnée.

Deſcription de ces Iſles.

L'Iſle d'Oueſſant n'a que trois lieues de tour. Elle eſt entourée de pluſieurs autres petites Iſles, dont chacune a ſon nom particulier, mais qui prennent toutes enſemble celui de la principale. Leur ſituation eſt à la pointe Occidentale de la Bretagne. Les Bâtimens qui font voile à Breſt, au Port-Louis, & dans d'autres Ports au Sud, ne manquent point de s'en approcher, pour regler de-là leur route, & ſe garantir des dangers de la Côte. Quoique l'Iſle d'Oueſſant ſoit aſſez bien peuplée, elle n'a qu'un petit nombre de Villages, & un ancien Château, où les Habitans ſe retirent lorſqu'ils redoutent quelque attaque qui ſurpaſſe leurs forces. La plûpart ſont des Pêcheurs, qui ont leurs Barques dans un petit Port où de plus gros Bâtimens ne peuvent être reçus.

Iſles de Glenan & de Pemark.

Le 16, on paſſa devant Glenan & Pemark, en ſe gardant de trop approcher de ces Iſles dangereuſes. Le Jeudi 17 d'Août, on jetta l'ancre à une lieue de Grovais, dans un brouillard fort obſcur.

DES - MARCHAIS. 1724.

Isle de Grovais.

Grovais est une petite Isle vis-à-vis l'embouchure du Blavet. L'ancrage y est bon, mais à certaine distance, car elle est presque enfoncée dans un cercle de rocs, aussi dangereux pour les Vaisseaux qu'utiles à la sûreté des Habitans. La pêche des Congres ou des Anguilles de mer y est fort abondante. Le jour suivant on entra au Port-Louis.

L'Expédition étoit obligée de relâcher dans ce Port, non-seulement pour y décharger des cordages, mais pour prendre les marchandises qui devoient lui servir en Guinée à l'achat de cinq cens Esclaves. L'Auteur en donne le mémoire.

Cargaison pour la Guinée.

Kowris ou *Bujis*,	20000 livres.	Fusils,	200
Platillas de Hambourg,	1500 pieces.	Chaudrons de cuivre,	600 liv.
Guineas blanches de 30 aunes,	100 pieces.	Poudre à tirer,	1000
Baftas bleus,	50 pieces.	Fer en barre,	1000
Salamparis blancs, de quatorze ou 15 aunes,	250 pieces.	Corail,	50
Calicos à grandes fleurs,	150 pieces.	Cinq boetes de pipes de Hollande,	50
Douettas,	50 pieces.	Assortiment de Colliers & de Bijoux de verre de différentes couleurs.	
Goras,	40 pieces.		
Tapsals,	40 pieces.		

Outre les marchandises, qui sont chargées pour un but fixe, on ne court aucun risque, en partant pour la Guinée, d'en prendre beaucoup davantage, parce qu'on peut trouver l'occasion de faire des échanges pour de l'or, de l'ivoire & de l'ambre gris. On peut y envoyer aussi des chapeaux, des merceries & de la vaisselle d'étain, des soyes, des mousselines, des calicots fins, des cristaux, des liqueurs & des vins de différentes sortes, de la farine & du sucre. Les Négres, dont la passion est d'imiter les Européens, aiment à se fournir de toutes ces commodités. D'ailleurs les Européens mêmes, qui sont établis dans le Pays, ne s'en accommodent pas moins volontiers.

Bujis, ou Kowris.

Les *Bujis*, sont le principal article d'une cargaison pour la Guinée. Ce sont de petites coquilles qui se pêchent aux Isles Maldives, & qui sur la Côte de Guinée prennent le nom de Kowris. On en distingue deux sortes, les grandes & les petites; mais les dernieres sont les plus estimées. Les deux sortes passent pour monnoie dans une grande partie de l'Afrique au Sud du Sénegal, & même dans quelques Pays des Indes Orientales. On expliquera, dans un autre lieu, de quelle maniere elles sont reçûes en compte. Les Hollandois, depuis qu'ils sont en possession de Ceylan, jouissent presqu'entiérement de ce commerce.

Platillas de Hambourg, &c.

Les *Platillas* de Hambourg sont une sorte de toiles qui se fabriquent dans cette Ville & dans d'autres endroits de l'Allemagne, mais fort inferieures aux Platillas d'Angleterre.

Les *Guineas*, les *Salamparis*, les *Baftas*, les *Goras*, les *Douettas*, les *Tapsals*, & d'autres toiles qu'on porte en Afrique, viennent des Indes Orientales. Elles sont toutes de coton, blanc, bleu, ou rayé, de differentes longueurs & de différentes largeurs.

Tout le cuivre ou le léton qui se transporte en Afrique est en chaudrons

& en baſſins, depuis trois livres de poids juſqu'à ſix.

A l'égard de l'eau-de-vie, les Négres en jugent parfaitement, parce qu'ils l'aiment à l'excès. Il ne faut pas eſperer de leur faire prendre du rum pour de bonne eau-de-vie de France, qui ſe porte en petits barils, qu'on nomme des ancres, & qui tiennent environ ſix gallons ou vingt-quatre pots. Quoique l'évaporation ſoit plus grande dans ces petits vaiſſeaux, elle eſt compenſée par la commodité du tranſport.

Des-Marchais. 1724. Eau-de-vie.

La poudre à tirer doit être particuliérement pour les petites armes. Les Négres, qui ſont habiles tireurs, en conſument beaucoup.

En verrerie, la *contrebrode* eſt une ſorte de colliers de différentes grandeurs, qui ſe font à Veniſe, & qui tirent leur nom de leurs rayes de couleurs différentes, ſur un fond blanc ou noir. L'uſage des Négres eſt d'en faire des ceintures à leurs enfans juſqu'à un certain âge.

Contrebrode.

On demande moins de fer en Guinée qu'au Sénegal, parce que dans cette derniere contrée les Négres fabriquent leurs propres uſtenciles, tels que des épées, des crocs, des haches, &c. au lieu que les Négres de Guinée aiment mieux les acheter tout faits, des Vaiſſeaux d'Angleterre & de Hollande. Les barres qui ſe vendent en Guinée ſont plus courtes que celles qu'on envoye au Sénegal & ſur la Gambra. Elles n'ont communément que ſept pieds de long, deux pouces de large, & quatre pouces d'épaiſſeur.

Barres de fer.

Quoique les Négres faſſent des pipes de leur terre & dans leur Pays, ils ſont paſſionnés pour les pipes de Hollande. Mais ils ne veulent que les plus fines & mépriſent beaucoup les autres. Ils ont appris des Européens à préferer ce qui leur vient des Pays étrangers aux commodités de leur Patrie.

Pipes.

Le corail & les grains de verre leur ſervent à faire des bracelets, des colliers, & d'autres ornemens, qu'ils ne ceſſent pas de demander.

Après avoir achevé ſa cargaiſon, le Chevalier Des-Marchais mit à la voile du Port de l'Orient, le Lundi 4 Septembre 1724, à quatre heures du matin, accompagné du Protée, Vaiſſeau de la Compagnie qui devoit ſe rendre au Sénegal. Les Bâtimens qui ſont deſtinés pour la Guinée paſſent ordinairement à Madere, qu'ils laiſſent à gauche, pour gagner directement le Cap Monte. Ceux qui vont au Sénegal portent vers l'Iſle de Tenerife, & la laiſſent à l'Eſt. Tenerife, remarque l'Auteur, eſt une des Canaries, qui furent découvertes & conquiſes en partie, l'année (*) 1405, par Bethancour Gentilhomme Normand.

Départ de l'Orient.

Le 18 de Septembre, à la pointe du jour, on découvrit l'Iſle de *Porto-Santo*, qui portoit Sud-Sud-Eſt, à huit ou neuf lieues de diſtance. L'Auteur en leva deux Plans, ou plutôt deux vûes. Il paſſa entre cette Iſle & celle de Madere, c'eſt-à-dire, par la plus dangereuſe partie de la route, à cauſe des Salletins qui y croiſent continuellement.

Route des deux Vaiſſeaux.

Le 21, les deux Vaiſſeaux ſe trouverent fort près des Selvages, deux petites Iſles déſertes, au Sud-Sud-Eſt de Madere. Le fond du terroir en eſt ſtérile, ſeule raiſon apparemment qui les a fait abandonner, par les Portugais de Madere & par les Eſpagnols des Canaries, aux Serins qui s'y multiplient en grand nombre. Le 24, le Protée n'ayant plus rien à craindre des Corſaires de Salé, à vingt-ſix degrés quinze minutes de latitude, ſe ſépara de

(*) Voyez l'article des Canaries au Tome II.

DES-MARCHAIS. 1724.

l'Expédition, qui continua sa course vers le Cap Monte. Le même jour, Des-Marchais, trouva que l'aiguille déclinoit de neuf dégrés au Nord-Ouest. Depuis les Canaries, ses gens avoient pris une infinité de Bonites, poisson dont cette mer est rempli dans l'espace de quatre-vingt ou cent lieues autour des Canaries & de Madere. Le 28 Des-Marchais fit deux observations sur la variation de l'aiguille; l'une au lever, l'autre au coucher du Soleil. Dans la premiere, l'aiguille déclinoit de sept degrés au Nord-Ouest, & dans l'autre, de cinq degrés. Ainsi la difference étoit de deux degrés dans un seul jour.

Abondance de Bonites.

Le 3 d'Octobre, à quinze degrés trente minutes de latitude, on découvrit la pointe de Barbarie. Le Chevalier, qui avoit employé beaucoup de tems à escorter le Protée, fut obligé de porter vers Gorée, pour y prendre de l'eau & du bois. Ce délai fut très-préjudiciable aux intérêts de la Compagnie, parce qu'il fit perdre aux Capitaines la véritable saison pour faire voile de Guinée en Amérique. Le 4 on apperçut la pointe d'Almadie, à deux lieues & demie du Cap-Verd; & sur les six heures du matin on jetta l'ancre près des Forts de Gorée, sur treize brasses. Labat mêlant ici ses réflexions au récit de l'Auteur, s'emporte contre la négligence de la Compagnie, qui ne fait point planter d'arbres dans cette Isle, & qui ne pense point à la pourvoir d'eau. On y est obligé de la faire apporter du Continent, tandis qu'en creusant sur le Mont Saint Michel pour y chercher des sources, ou faisant de bonnes citernes, on pourroit s'épargner beaucoup de frais & de travail.

On relâche à Gorée.

L'Expédition remit à la voile le 17 d'Octobre; & le même jour la variation de l'aiguille se trouva de quatre degrés au Nord-Ouest. Le 26, on prit un poisson monstrueux, inconnu à tout l'Equipage. Le jour suivant, à la hauteur de Sierra-Léona, quelques Matelots prirent une chauve-souris de la grosseur d'une poule. On n'étoit alors qu'à dix lieues de la terre.

Monstrueuse Chauve-souris.

Le 2 de Novembre, à deux heures vingt-huit minutes, cinquante-deux secondes après minuit, on eut une éclipse de Lune, qui dura deux heures trente minutes & douze secondes. La variation de l'aiguille, qui le 29 d'Octobre étoit de quatre degrés Nord-Ouest, & le 30 de deux degrés, augmenta, le 3 de Novembre, jusqu'à six degrés. L'Auteur en conclut de quelle nécessité sont ces observations, sur-tout lorsqu'on est éloigné de la terre, & dans des lieux où l'on a des bancs & des courans à redouter. Le 9, à sept degrés trente-six minutes de latitude du Nord, il trouva encore la variation de six degrés. Le 13 à quatre heures après midi, il vit trois jets d'eau, ou trois colomnes, d'une espece trop extraordinaire pour ne pas demander une description. La plus grande venoit d'une nuée épaisse, fort noire, & fort élevée dans l'air. Elle étoit tortue, quoiqu'il ne fît alors aucun vent; & dans l'espace de cent pas aux environs elle causoit une fermentation dans la mer. Une autre colomne sortoit de la partie superieure de la nuée, & s'engageoit dans une seconde nuée moins épaisse & moins obscure que la premiere, mais beaucoup plus basse. Ce Phénomene avoit duré quelques minutes, lorsque de la seconde nuée, il sortit une colomne qui descendit vers la mer, & qui y causa la même fermentation que la premiere, quoiqu'à deux cens toises de distance. Enfin les deux colomnes, après avoir

Eclipse de Lune.

Deux colomnes d'eau fort extraordinaires.

été suspendues en l'air, l'espace d'une heure & demie, se briserent, & produisirent une pluye si violente, qu'on eut beaucoup d'embarras à chasser l'eau du tillac. Le Vaisseau n'étant point à plus d'une demie lieue des deux colomnes, auroit péri infailliblement si elles avoient crevé plus près. Ce fut comme le présage des calmes & des pluyes continuelles qui succéderent à l'éclipse du 2, & qui répandirent beaucoup de maladies dans l'Equipage. On prit ici quantité de Dorades, qui en servant à rafraîchir les malades épargnerent beaucoup les provisions. Le 21, la variation de l'aiguille se trouva de sept degrés. On étoit à six degrés trente-neuf minutes de latitude du Nord. Le même jour on prit un monstrueux poisson, que le Chevalier appelle une Becasse de mer. Le 29, se trouvant vis-à-vis Rio das Gallinas, à huit lieues de distance, on prit un autre poisson extraordinaire, que Des-Marchais appelle le Bœuf de mer, ou le poisson cornu.

Des-Marchais. 1724.

Dorades en grand nombre.

Après avoir essuyé quantité d'orages, de calmes, de pluyes, de tonnerres & d'éclairs, on arriva le 3 de Décembre au Cap Monte. De ce Cap à celui de Mesurado on compte dix-huit lieues. La Côte est sûre, & l'ancrage excellent dans cet intervalle; de sorte que dans les vents contraires ou dans les calmes on peut jetter l'ancre à tous momens contre le rivage, pour attendre le vent de terre, qui souffle réguliérement toutes les nuits. La patience du Chevalier fut exercée dans cette course. Une navigation qui ne demande souvent que six heures lui prit six jours entiers. On étoit au neuf de Décembre avant qu'il fut arrivé au Cap Mesurado. Il jetta l'ancre à un mille de distance, sur un fond d'argile, mêlé de gravier & de coquilles brisées.

On arrive au Cap Monte.

Continuation de la route.

Aussi-tôt qu'il eut fait amener ses voiles, un Canot vint s'informer d'où étoit le Vaisseau. Son arrivée répandit beaucoup de joie parmi les Habitans, qui le connoissoient depuis long-tems & qui avoient conçû pour lui une singuliere affection. Le Capitaine Pierre, qui se faisoit nommer le Roi du Pays, envoya son principal Marbut pour le complimenter de sa part & l'inviter à descendre au rivage. Des-Marchais étant descendu le lendemain, fut reçû de ce Prince avec une extrême bonté. Le prix des provisions fut réglé, & les ordres donnés aussi-tôt pour faire porter à bord de l'eau, du bois, & toutes sortes de rafraîchissemens. Les Bœufs, les Moutons, les Chévres, & la Volaille sont à très-vil prix dans cette rade.

Cap Mesurado. Accueil que Des-Marchais y reçoit.

En partant le 18 du Cap Mesurado, Des-Marchais laissa le Roi Pierre fort bien disposé pour un Etablissement. Le 23, on arriva devant le Cap Palmas, qui tire son nom de la multitude de Palmiers dont il est revêtu. Sa situation est à quatre degrés dix minutes de latitude du Nord. La Côte, depuis ce Cap jusqu'à celui de Très-Puntas, est connu sous le nom de Côte d'Ivoire. Les Hollandois l'appellent *Tand-kust.* Le 26 on étoit à la hauteur du Grand Drevin. Les calmes, les courans, & les vents contraires retardoient si continuellement la course du Vaisseau, que Des-Marchais prit la résolution de mouiller l'ancre sur trente brasses, pour ne pas perdre ce qu'il avoit gagné depuis le Cap Mesurado. Un Vaisseau Anglois, qui étoit à l'ancre contre le rivage fit les signaux d'infortune, à la vûe des François, & leur envoya aussi-tôt sa Chaloupe, pour leur apprendre que le Capitaine étoit près de sa mort, sans aucun des secours nécessaires dans cette extrêmité. Le Chevalier se hâta de faire partir son Chirurgien, avec tous les remedes qui

Service qu'il rend à un Capitaine Anglois.

Des-Marchais. 1725.

pouvoient être utiles au malade. Le soir il se rendit lui-même sur le Vaisseau Anglois. Ses consolations & ses secours, joint à la bonne constitution du Capitaine, lui rendirent la santé dans peu de jours. La reconnoissance porta cet Officier à faire présent à son bienfaiteur d'un jeune Négre, pour lequel Des-Marchais lui donna un beau fusil de chasse.

Le 3 de Janvier 1725, après avoir surmonté des calmes ennuyeux & des vents fort contraires, l'Expédition parvint à la hauteur du Cap Très-Puntas. On y jetta l'ancre sur vingt-cinq brasses, à trois lieues de la terre. Le 15 on étoit à la vûe de Mina, où Des-Marchais voulut mouiller, dans la seule vûe de convaincre son Capitaine en second, homme ignorant & présomptueux, que c'étoit réellement le Forr de ce nom; après quoi il alla jetter l'ancre dans la rade du Cap-Corse, où il trouva quatre Vaisseaux Anglois. Son premier soin fut d'envoyer au rivage son Capitaine en second, pour faire son compliment au Gouverneur. Des-Marchais fut invité à descendre; mais il s'excusa sur l'impatience avec laquelle il attendoit un bon vent. Le Gouverneur lui écrivit, pour le remercier du secours qu'il avoit donné au Vaisseau Anglois, & lui fit porter un fort beau présent de volaille, de canards & d'autres oiseaux, avec des fruits & des légumes.

On arrive au Cap-Corse, où Des-Marchais complimente le Gouverneur.

Le 7 il continua sa navigation. Elle avoit été si ennuyeuse, que depuis Gorée jusqu'à Juida, il avoit été obligé de mouiller vingt-quatre fois. En 1704, servant en qualité de Major sur une Escadre de quatre Vaisseaux de Guerre, que la Compagnie de l'Assiento envoyoit en Guinée sous la conduite du Sieur Doublet, il avoit touché au Fort Danois d'Akra, où il avoit été reçu avec une décharge générale de l'artillerie. Son prétexte avoit été d'acheter des rafraîchissemens; mais, au fond, il avoit cherché l'occasion de surprendre les Forts d'Angleterre & de Hollande. Cette entreprise lui ayant paru impossible, il s'étoit réduit à faire pendant quatre jours le commerce des Esclaves avec le Gouverneur Danois, qui lui avoit envoyé gratis quantité de provisions.

Ancien Voyage de l'Auteur au Fort d'Akrá.

Le 9, on arriva à la hauteur de Rio-Volta, dix lieues au-dessus d'Akra; & deux jours après, on jetta l'ancre enfin dans la rade de Juida. Des-Marchais salua le Fort d'onze coups de canon, qui lui furent rendus au même nombre. Il trouva dans la rade l'*Avanturier*, Vaisseau de la Compagnie, qui arbora aussi-tôt son Pavillon, parce que le Chevalier étant le plus ancien Capitaine, c'étoit à lui qu'appartenoit le commandement.

Il arrive dans la rade de Juida.

L'Auteur observe ici que les Vaisseaux qui saluent un Fort ne le font jamais qu'après avoir mouillé l'ancre; au lieu que s'ils saluent un Vaisseau qui est à l'ancre, ils le font sous les voiles. Tous les saluts qui se font entre les Vaisseaux, soit de la voix, soit avec le canon, sont en nombre impair. Celui de la voix se fait en criant *vive le Roi* (66), & se repete autant de fois qu'on veut faire d'honneur au Vaisseau qu'on salue.

Observation sur les saluts de mer.

Des-Marchais, qui connoissoit par une longue expérience toutes les ruses des Négres, & leur inclination au larcin, ne jugea point à propos de leur confier (67) une grosse quantité de marchandises qu'il devoit faire transporter

Friponnerie des Négres à l'égard des François & des Anglois.

(66) Le cri des Anglois est *Huzza*.

(67) On a vû dans une Relation précédente qu'il y a des Officiers établis dans la Nation pour le bon ordre du Commerce, mais qu'ils sont mal obéis.

à Xavier (68). Il chargea cinq ou six de ses gens d'accompagner les porteurs & de ne pas les perdre un moment de vûe. Le convoi avoit déja traversé les trois Rivieres, ou plutôt les trois bras de la Riviere de Jaquin, & se trouvoit près de la Douane, sans que les porteurs Négres eussent pû tromper les yeux de leurs surveillans. Enfin, deux de ces rusés voleurs feignirent de prendre querelle entr'eux, & mettant leur fardeau à terre, commencerent à se battre de bonne grace. Leurs compagnons prirent parti pour l'un ou l'autre, tandis que les François voulant appaiser le désordre furent environnés de quantité d'autres Négres, qui les pressoient d'employer leur autorité pour empêcher qu'il y eût du sang répandu. Il se passa plus d'une heure avant que le different parût prêt à finir. Dans cet intervalle, ceux d'entre les porteurs qui étoient demeurés près des tonneaux de *Bujis*, avoient eu le tems de remplir leurs poches, pour eux & pour leurs compagnons. Ils vinrent enfin se joindre sans affectation à la compagnie, & leur retour fut comme le signal de la tranquillité pour les deux combattans. Chacun reprenant son fardeau, continua de marcher comme s'il ne fut rien arrivé; & lorsque les Porteurs eurent déchargé les marchandises dans le Magazin, ils disparurent fort légerement. Ce fut alors que les François de l'escorte ayant fait le récit de ce qui s'étoit passé en chemin, le Directeur Général & Des-Marchais, commencerent à se défier que la querelle des Négres n'eut été un de leurs stratagêmes ordinaires. Les tonneaux furent examinés. On trouva que plusieurs avoient été ouverts, & qu'il en étoit sorti une grosse quantité de marchandises. Des-Marchais en fit des plaintes au Kabaschir *Assu*, mais il étoit trop tard. Les Porteurs s'étoient retirés avec leur butin, & l'avoient mis à couvert. La preuve du vol étoit impossible. Toute la perte tomba sur le Chevalier Des-Marchais, parce que, soit pour la sûreté des intérêts de la Compagnie, soit pour inspirer plus de vigilance aux Officiers, il est établi que le Capitaine doit répondre de toutes les diminutions de l'eau-de-vie & de la perte des marchandises. La loi seroit peut-être moins sévere, si la Compagnie sçavoit combien il est impossible de prévenir toutes les friponneries des Négres. On s'est imaginé qu'il suffiroit de mettre les marchandises dans des tonneaux doubles; mais cet expédient n'a pas mieux réussi. Les Anglois ont essayé d'armer leurs tonneaux de cercles de fer, si proches l'un de l'autre qu'il paroissoit impossible de les remuer. Ils ont cloué d'ailleurs les deux fonds. Mais cette précaution n'a servi qu'à rendre leur perte plus considérable. Alors, au lieu d'attendre que les tonneaux fussent à terre, l'artifice des Négres s'est tournée à renverser leurs Canots sur la barre, dans des lieux qu'ils connoissent parfaitement; & les pêchant pendant la nuit, ils distribuent entr'eux les marchandises, & gagnent le fer par dessus. La voie la plus sûre est de mettre, dans les Canots, des Blancs qui veillent à tous les mouvemens des Rameurs Négres, & de faire escorter les Porteurs par des Gardes assez attentifs & assez pénétrans pour n'être les dupes d'aucun artifice.

Des-Marchais. 1725.

Leur adresse à voler.

La perte tombe sur les Officiers de la Compagnie.

La guerre, qui avoit été fort ardente entre les Rois de Juida & (69) d'Ar-

La guerre d'Ardra s'oppose au Commerce.

(68) Nommée autrement, *Sabi* ou *Sabbi*. Ce sont apparemment les Missionnaires qui ont donné le nom de Xavier à la Capitale de Juida. V. ci-dessous la Descript. générale.

(69) Par le Roi d'Ardra, il faut entendre, comme on le verra dans les Relations suivantes, le Roi de Dahomay, qui étoit alors en possession d'Ardra.

DES-MARCHAIS. 1725.

dra, jetta beaucoup de langueur dans le Commerce. Il arriva peu d'Esclaves à Xavier, parce que le Roi d'Ardra, dont ils ont les terres à traverser, avoit bouché tous les passages. Aussi pendant quatre mois que l'Expédition passa dans la rade, Des-Marchais ne put se procurer que cent trente-huit Esclaves, dont vingt-trois lui vinrent d'un Bâtiment François d'Interlope, qu'il saisit au profit de la Compagnie.

Nulles provisions sur la Côte de Juida.

Il partit de la rade de Juida, le 5 de Mai, pour se rendre à l'Isle du Prince. Son dessein étoit d'y prendre de l'eau, du bois & des provisions, avant que d'entreprendre le voyage de la Cayenne, où il devoit transporter ses Esclaves. Il ne faut point esperer de bois sur la Côte de Juida, parce que les Habitans croyent les arbres sacrés, & ne permettent pas qu'on les coupe. L'eau y est mauvaise, & les provisions fort cheres.

Ce qu'on appelle en mer des rafraîchissemens.

Par le terme de rafraîchissemens, les gens de mer entendent tous les alimens frais qui peuvent être conservés à bord, tels que des Porcs, des Chévres, des Poules, des Cocqs-d'inde & des Canards. Les Isles du Prince, de Saint Thomas & d'Annobon, en fournissent en abondance. On y trouve aussi des citrons, des oranges, des bananes, & d'autres fruits, avec beaucoup de confitures, & du sucre qui n'est pas rafiné; car les Habitans, qui sont Négres ou Mulâtres, n'ont point encore appris à lui donner ce degré de blancheur & de perfection, qu'il reçoit aux Isles de l'Amérique & dans celles des Canaries & de Madere.

Les vents & les courans furent si contraires, que le Chevalier Des-Marchais eut besoin de vingt jours pour arriver à l'Isle du Prince. Il jetta l'ancre à la vûe de cette Isle le 29 Mai 1725. Mais ayant envoyé sa Chaloupe au rivage, avec un Officier, pour demander un Pilote qui pût conduire son Vaisseau dans le Port, il fut surpris d'apprendre, au retour de ses Matelots, que le Gouverneur avoit retenu son Officier en ôtage, dans la crainte que le Bâtiment François ne fût un Corsaire, qui ne demandât un Pilote que pour faire sa descente. Cependant le Chevalier ne put s'offenser de cette précaution, dans une Isle aussi éloignée de toutes sortes de secours, & souvent visitée par les Pyrates. Le vent étant fort foible, & les courans portant au Nord-Ouest, on se vit au 29 Juin avant que d'avoir pû s'introduire dans le Port, quoiqu'on n'eût mouillé qu'à trois lieues de l'Isle, & qu'on eût pour guide un Pilote Portugais.

Précaution du Gouverneur de l'Isle du Prince contre les Corsaires.

Conseils nautiques de l'Auteur.

L'Auteur conseille à tous les Vaisseaux qui viennent de Juida dans cette Isle, de faire tous leurs efforts pour gagner le Nord de l'Isle, en laissant entr'eux & la Côte, une autre petite Isle qui en est fort proche. Il n'y a point de sûreté, dit-il, à passer entre les deux Isles; parce que ce Canal est parsemé de rocs cachés, qui n'ont point assez d'eau pour recevoir de grands Bâtimens, quoique les Barques y passent sans danger dans la marée. On distingue aisément la petite Isle. Elle n'est elle-même qu'un rocher (70) rond & pointu. Après l'avoir passée, Des-Marchais conseille encore de s'approcher du rivage & de le suivre, pour entrer dans le Port, qui se présente au Nord-Est. Si l'on tombe au Sud ou à l'Ouest, on est emporté par des courans

(70) Barbot dans sa Description de Guinée, p. 395, assure que les Vaisseaux peuvent passer entre les deux Isles.

qui donnent beaucoup d'embarras à gagner le Port, & qui font perdre quelquefois l'espérance d'y entrer.

DES-MARCHAIS. 1725.

Le Vaisseau du Chevalier est en danger de périr.

Pendant le long séjour que le Chevalier avoit fait à Juida, son Vaisseau avoit été si maltraité par les vers, qu'il avoit besoin d'un Port tranquille, pour quantité de réparations. Il faisoit eau de divers côtés; & de plusieurs voies, il y en avoit une si considérable qu'il auroit péri infailliblement s'il n'avoit pû se mettre à couvert. On ne s'en étoit point apperçu tandis qu'il étoit à l'ancre. Mais le danger avoit paru si pressant dans la navigation, que les François remercierent le ciel de les avoir préservés du mauvais tems. Le Chevalier s'attacha uniquement à faire boucher les voies d'eau & réparer les autres désordres, tandis que les Officiers acheterent des rafraîchissemens & des provisions pour le voyage de Cayenne. Il eut le bonheur de trouver à Saint Antoine deux Vaisseaux Anglois, qui l'aiderent beaucoup & qui lui prêterent leurs Charpentiers. Le sien étoit malade. C'est ainsi qu'en mer toutes les Nations s'entre-secourent, avec autant de civilité que de zele.

Trois de ses gens lui désertent, favorisés par les Portugais.

Le Chevalier fut arrêté quelques jours de plus qu'il ne se l'étoit proposé, par la désertion de trois de ses gens. Il soupçonna les Portugais d'y avoir quelque part. Les hommes leur manquoient pour le commerce des Barques; & trouvant les trois François disposés à les servir, ils les avoient cachés jusqu'au départ du Vaisseau. Le Gouverneur affecta beaucoup d'empressement à les chercher; mais il fut aisé de pénétrer que c'étoient autant de grimaces. A leur place, Des-Marchais prit cinq François & un Mousse, qui avoient appartenu probablement à quelque Pyrate, & qui s'étoient sauvés du naufrage sur la Côte. Sa bonne fortune lui fit saisir en même-tems un Vaisseau François d'Interlope, chargé de quatre mille cent cruzades, qui servirent à le rembourser des frais qu'il avoit faits dans ce Port. Il partit enfin pour la Cayenne, où il arriva le 6 d'Août 1725.

Il arrive à la Cayenne.

CHAPITRE VI.

Voyage de William Smith en Guinée.

INTRODUCTION.

CETTE Relation, imprimée en 1745, contient deux cens soixante-seize pages, sans y comprendre la Préface & les Tables. C'est un récit continuel, qui n'a aucune division de chapitres & d'articles.

But du Voyage de Smith.

Le but du Voyage de Smith avoit été de lever les Plans de tous les Forts & les Etablissemens Anglois dans la Guinée. Il exécuta ce dessein avec beaucoup de peine. A son retour, il publia le fruit de son travail, en trente Planches in-folio. L'Editeur paroît avoir ignoré que ces Planches avoient été publiées lorsqu'il a fait sortir l'Ouvrage de la Presse. Mais comme on en prépare une nouvelle édition, on y joindra les principales Descriptions, avec les figures des Animaux.

Vers la fin du Voyage, on lit une Relation de la Guinée par M. *Wheeler*, où les coutumes de ce Pays sont comparées avec celles d'Angleterre. C'est un Dialogue entre un Gentilhomme Anglois & une Négresse qu'il aime. Le

INTRODUCTION.

badinage qui regne dans cette Piece, n'empêche pas qu'il ne s'y trouve un grand nombre de faits averés.

Planches & desseins de Smith.

Le Voyage de Smith contient tant de particularités curieuses, qu'il passe avec raison pour une des plus utiles & des plus agréables Relations que nous ayons de la Guinée; sur-tout en y joignant les Desseins anciennement publiés par l'Auteur. Comme ils doivent entrer dans ce Recueil, il est à propos d'en donner la liste. (71) 1. Un Eléphant avec son Château. 2. Côte de Guinée depuis le Cap Monte jusqu'à Jacquin. 3. Riviere de Gambra. 4. Vûe Sud-Ouest de l'Isle James sur la Riviere de Gambra. 5. Plan de l'Isle James & du Fort. 6. Carte de la Riviere de Sierra-Léona, & de cette Côte jusqu'à Scherbro. 7. Vûe Nord-Ouest de l'Isle de Bense dans la Riviere de Sierra-Léona. 8. Isle de Bense. 9. Carte de la Riviere de Scherbro. 10. Vûe Sud du Fort de Dixcove. 11. Plan du même Fort. 12. Vûe Sud-Ouest des Forts Anglois & Hollandois à Sukkonda. 13. Plan du Fort Anglois de Sukkonda. 14. Vûe Sud-Ouest des Forts Anglois & Hollandois à Commendo. 15. Plan du Fort Anglois de Commendo. 16. Vûes du Cap-Corse, de Mina, de St Jago, & de la Tour de Phips, du Château du Cap-Corse, & du Fort Royal. 17. Vûe Est du Château du Cap-Corse. 18. Vûe Nord-Ouest du même Château. 19. Plan du même Château. 20. Plan des Jardins. 21. Vûe Sud du Fort de Tantumqueri. 22. Plan de ce Fort. 23. Vûe Sud-Ouest du Fort de Winnebar. 24. Plan du même Fort. 25. Vûe Nord des Forts Anglois & Hollandois d'Akra. 26. Vûe du Fort James à Akra, du côté de la mer. 27. Plan de ce Fort. 28. Vûe Sud-Ouest du Fort William à Juida. 29. Plan du Fort William. 30. Plan du Fort des Princes, qui appartient aux Portugais.

§. I.

Départ, Voyage & avantures de l'Auteur jusqu'à la Ville de Jamaïque en Afrique.

SMITH. 1726.

Commission de l'Auteur.

LA Compagnie Royale d'Afrique ayant formé le dessein de se procurer des Plans exacts de tous ses Etablissemens sur la Côte de Guinée, prit en 1725 la résolution d'y envoyer un homme exercé dans le Dessein, & capable par ses autres qualités de répondre à cette vûe. Elle fit tomber son choix sur M. Smith. Le 11 d'Août 1726 il reçut des instructions qui l'autorisoient à lever des Plans, des Desseins & des Perspectives de tous les Forts & les Etablissemens de la Compagnie, des principales Rivieres, des Ports & des autres lieux de Commerce sur les Côtes d'Afrique, depuis la Riviere de Gambra jusqu'au Royaume de Juida. Avec ce plein pouvoir, Smith s'em-

Son départ.

(71) Le Titre mérite d'être rapporté tout entier. A new Voyage to Guinea, describing the Customs, Manners, Soil, Climate, Habits, Buildings, Education, Manuel Arts, Agriculture, Trade, Emploiments, Languages, Ranks of Distinctions, Diversions, Mariages, & whatever else is memorable amongst the inhabitans. With an account of their animals, minerals; with à great variety of entertaining incidents, Worthy of observation, that happened during the Author's stay in that large country. Illustrated with cuts, engraved from drawings taken from the life. With an alphabetical index, By William Smith Esqr, appointed by the Royal African Company, to survey their setlements, make discoveries, &c. *A Londres, chez Jean Neurse.*

barqua le Samedi 20 d'Août 1726, à bord de la *Bonite*, commandée par le Capitaine Livingstone; avec le Sieur Walter Charles, Gouverneur de Sierra-Léona. Le 22 on traversa les Dunes avec un bon vent; & le 25 on s'arrêta à la pointe de *Start*, d'où l'on mit sérieusement à la voile. Pendant plusieurs jours on eut d'assez bons vents Nord-Est, & fort beau tems, jusqu'à ce qu'étant tombé sous le véritable vent de commerce, on passa le Tropique le 14 de Septembre. Smith y observa plusieurs oiseaux blanchâtres, qui n'ont pour queue qu'une longue plume. Ils s'élevent fort haut dans leur vol. Les Matelots leur ont donné le nom d'oiseaux du Tropique. On ne les voit que sous la zone Torride, entre les Tropiques.

SMITH. 1726.

Oiseaux du Tropique.

Le 22 de Septembre, on découvrit la terre à six lieues de distance. C'étoit une Côte basse & sabloneuse, un peu au Nord-Est du Cap-Verd, qui se fit voir quatre heures après. L'Auteur leva le plan de ce Cap, pour commencer l'exercice de sa Commission. Le jour suivant, on doubla le Cap, & l'on eut la vûe de Gorée, Comptoir François. Le 26, étant entré dans la Riviere de Gambra, on jetta l'ancre à l'Isle James.

Les Anglois du Vaisseau attendirent le lendemain pour descendre dans l'Isle. Ils furent conduits au Château, où ils trouverent l'Empereur de Fonia, qui les salua à la maniere de l'Europe, en leur serrant les mains, & répetant plusieurs fois *Mentoni*, c'est-à-dire en langage Mandingo, *Dieu vous benisse*. L'Auteur, après s'être assis, prit beaucoup de plaisir à voir les Seigneurs Négres du cortege s'asseoir sur le pavé comme autant de Singes. Une heure après son arrivée, ils rentrerent tous dans leurs Canots, à l'exception de l'Empereur, que le Gouverneur du Fort renvoya dans sa Barque, avec des Rameurs Anglois, & qu'il fit saluer de cinq coups de canon à son départ.

Smith arrive dans l'Isle James. Il y trouve l'Empereur de Fonia.

Un peu avant l'arrivée du Vaisseau, il étoit entré dans la Gambra une Chaloupe de quatre-vingt tonneaux & de six pieces d'artillerie, commandée par un Anglois, nommé *Edmonson*. Cet ennemi de sa Patrie avoit communiqué à ses gens quelque dessein de pillage auquel ils n'avoient pas voulu consentir. Dans leur indignation, ils avoient pris terre sous d'autres prétextes, à la réserve de trois Mousses, & s'étant présentés au Gouverneur & au Consul, ils avoient déclaré avec serment les perfides intentions de leur chef. Mais Edmonson, qui s'étoit défié de leur dessein, avoit levé l'ancre aussi-tôt, & s'étoit retiré sous la pointe de Lemaine, hors de la portée du canon de l'Isle. Les vents de mer, & la marée, qu'il trouva également contraires, le forcerent de s'y arrêter, dans l'espérance de s'éloigner le lendemain.

Projet d'un Corsaire nommé Edmonson.

Un départ si brusque confirmant la déposition des Matelots, le Gouverneur ne balança point à le faire suivre par sa meilleure Chaloupe. Elle étoit non-seulement bien armée, mais commandée par Orfeur, célébre Facteur de la Compagnie, qui avoit passé la moitié de sa vie sur un Vaisseau de Guerre.

Orfeur, qui avoit une parfaite connoissance du Canal, prit avantage du reflux de la nuit, pour s'avancer sans être découvert. L'Equipage d'Edmonson n'étoit plus composé que de trois Mousses blancs, & de six Négres qu'il avoit achetés nouvellement. Au point du jour, ayant apperçu la Chaloupe

Orfeur est chargé de le poursuivre.

SMITH. 1726.

de l'Isle, & ne pouvant douter qu'elle n'en voulût à lui, il résolut de s'ouvrir un passage par la force. Orfeur, qui n'étoit plus qu'à la portée de la voix, lui cria de venir à lui. Mais le Pyrate ne répondit que par une décharge de mousqueterie. Les Négres de la Chaloupe en furent si vivement irrités, qu'ils n'auroient pensé qu'à se venger, si leur colere n'eut été moderée par Orfeur. Comme il étoit résolu d'employer les voies de la douceur, il avertit encore Edmonson de jetter l'ancre; mais il n'eut pour réponse qu'un coup de balle, qui le manqua heureusement, quoiqu'il eût été tiré sur lui-même. Enfin cette conduite le picquant à son tour, il permit à ses Négres de faire feu, & le furieux Edmonson reçut un coup de fusil dans l'estomac. La Chaloupe du Fort aborda immédiatement la sienne, & n'y trouva pas de résistance. A cette vûe, le désespoir s'empara du Pyrate, & lui fit prendre le parti de se précipiter dans la mer. Orfeur, sans perdre sa peine à faire chercher le corps, amena sa prise au rivage de l'Isle, où elle étoit à l'ancre lorsque Smith y étoit arrivé.

Mort désesperée d'Edmonson.

Le 27 de Septembre, l'Auteur commença ses Observations & ses Plans, qui l'occuperent jusqu'au 10 d'Octobre. Il y trouva quelque difficulté. La premiere fois qu'il se rendit à la rive de Jilfray, vis-à-vis du Fort, il trouva les bords de la Riviere si profonds, & la vase si molle, qu'il lui fut presqu'impossible d'y trouver un lieu commode pour ses mesures, & de faire d'un lieu à l'autre les mouvemens nécessaires à son travail. Il n'avoit pas plus de ressource sur la terre ferme, parce qu'étant couverte de bois, la vûe & le passage lui étoient également fermés. D'ailleurs, les arbres étoient couverts de grosses fourmies noires, & de guespes vénimeuses, dont l'une mordit à la lévre, M. Hull, qu'il avoit amené de Londres avec lui pour l'aider dans son entreprise.

Difficulté que Smith trouve dans sa Commission.

Il raconte quelques circonstances qui font bien connoître la simplicité & l'ignorance des Habitans. Un jour qu'il étoit à la pointe de Bagnon, dans le Royaume de Kumbo, près de l'embouchure de la Riviere, pour y prendre la distance de cette pointe à celle de Barra, qui lui fait face, la curiosité ayant fait souhaiter à son Pilote de lui voir mesurer les distances inaccessibles, il eut la complaisance de descendre à terre, sur un rivage de sable, près d'une petite Ville, où il vit cinquante ou soixante bestiaux noirs, attachés à quelques pieux par les cornes. Tandis qu'il disposoit ses instrumens Mathématiques, plusieurs Négres s'approcherent de lui. A la vûe de son *Theodolite*, ou de sa roue de mesure, dont ils ne purent comprendre l'usage, ils donnerent quelques marques de frayeur. D'abord, l'Auteur y fit peu d'attention. Mais ayant besoin de deux pieux pour fixer ses machines, il alla lui-même les choisir entre ceux qui servoient à retenir les bestiaux. Alors, les Négres ne dissimulerent plus leur effroi. Ils commencerent par lâcher la bride à leur troupeau, pour lui faire gagner les champs. Ensuite ayant répandu l'allarme dans leur Ville, ils revinrent armés, en moins de dix minutes, pendant que leurs femmes & leurs enfans sortant d'un autre côté, chercherent un azile dans les bois.

Exemple de l'ignorance & de la simplicité des Négres.

Smith demanda aux Esclaves qui l'accompagnoient quelle pouvoit être la cause de tant de trouble. Ils l'assurerent que les Habitans épouvantés par ses machines, s'imaginoient qu'il étoit venu dans le dessein de les faire périr par des

ſortileges. La crainte de quelque incident plus fâcheux lui fit prendre le parti de ſe faire ſuivre d'une arquebuſe chargée. Un de ſes Eſclaves roulant le Theodolite, les Habitans voulurent s'y oppoſer; mais ce ne fut qu'en bouchant le paſſage, car aucun d'entr'eux n'eut la hardieſſe de toucher à la machine. Celui qui la pouſſoit eut la malice de la faire quelquefois avancer contre leurs jambes; mais, avec plus d'agilité que lui, ils ſautoient à droite & à gauche comme autant de Chévres.

Lorſqu'il eut achevé ſon travail, il retourna vers le lieu où il avoit laiſſé ſa Barque. La chaleur, qui étoit extrême, lui fit naître l'envie de s'aſſeoir à l'ombre d'un grand arbre, où il donna ordre qu'on lui préparât du *pounch*. Ses gens l'ayant laiſſé ſeul, tandis qu'ils étoient allés prendre dans la Barque les uſtenciles néceſſaires, ſa frayeur fut égale à ſa ſurpriſe, de ſe voir tout d'un coup environné d'une multitune de Négres, tous armés de javelines, de fuſils, d'arcs & de fléches empoiſonnées. Il paſſa quelques momens dans cette violente ſituation. Enfin ſon Pilote reparoiſſant avec un flacon de pounch, la joie qu'il eut de voir finir ſa peine le fit lever aſſez bruſquement du lieu où il étoit aſſis. Ce ſeul mouvement inſpira tant d'épouvante aux Négres, qu'ils prirent auſſi-tôt la fuite. Pluſieurs jetterent même leurs armes en fuyant. Cependant ils s'arrêterent à quelque diſtance. Smith prit un fuſil, qu'ils avoient laiſſé tomber, & feignit de vouloir tirer ſur eux. Mais ils ſe déroberent à ſa vûe avant qu'il pût avoir le tems de lâcher le coup. Il retourna tranquillement ſur ſon bord, où il divertit beaucoup les Officiers par le récit de cette avanture.

Viſite que Smith rend au Roi de Barra.

Le 10 d'Octobre, il accompagna le Sieur Roger, Gouverneur de l'Iſle James, dans une viſite qu'il rendoit au Roi de Barra. Ce Monarque, qui avoit reçu avis de leur deſſein, ſortit de ſa Ville, pour aller un quart de mille au-devant d'eux. Son cortege étoit compoſé de trois ou quatre cens de ſes Sujets, dont les uns battoient le tambour, d'autres jouoient d'une eſpece de trompette d'Ivoire, & formoient enſemble un bruit fort militaire. Le Roi reçut les Anglois avec beaucoup de careſſes. Il les conduiſit dans ſa Ville, où tous les Habitans exprimerent leur joie, par des acclamations, par des décharges de mouſqueterie, & par mille poſtures bizarres & comiques. Le Roi fit jouer ſa propre artillerie, qui conſiſtoit dans quelques pieces démontées, près de ſon Palais, c'eſt-à-dire près d'une cabane de terre, couverte de roſeaux & de feuilles de palmier.

Accueil que lui fait ce Prince.

Lorſqu'on ſe fut aſſis, le Roi fit paroître ſon Muſicien, qui joua pluſieurs airs de *Ballafo*. Cet inſtrument étoit fort bien monté, & rendit des ſons que Smith trouva fort agréables. Pluſieurs Négres, qui furent enſuite appellés, danſerent l'épée à la main, en ferraillant avec beaucoup d'adreſſe. Après ces exercices, le Roi fit une courte harangue, qui fut interpretée aux Anglois par le Prince ſon frere, & dont Smith a conſervé les termes: » Il » eſt d'un grand avantage pour les Noirs d'aimer les Blancs, & de ne leur » cauſer aucun mal, mais d'entretenir un fidéle commerce avec eux, parce » que les Vaiſſeaux des Blancs apportent toutes les bonnes choſes & des li- » queurs fortes dans le Pays des Noirs. De cet élegant diſcours, remarque l'Auteur, on doit conclure que toute la conſidération des Négres pour les Européens, n'eſt fondée que ſur leur propre intérêt.

Harangue du Roi.

SMITH. 1726.

Admiration des Négres pour Smith.

Smith ayant pris congé de la Compagnie pour faire les observations de son emploi, le frere du Roi & d'autres Seigneurs Négres s'obstinerent à l'accompagner. Dans leur marche, ils se demandoient entr'eux qui étoit Smith, & quelle vûe si pressante pouvoit l'avoir obligé de quitter la compagnie du Roi. Le Prince, qui voulut paroître le mieux informé, leur répondit que c'étoit un grand homme, un grand génie, envoyé par la Compagnie pour mesurer les Royaumes, les Isles & la Riviere de Guinée. Ils trouverent cette entreprise admirable. Ils témoignerent une joie extrême qu'on eut pensé à mesurer leur Pays; & pour marquer leur approbation, ils firent cent grimaces, en tournant autour de Smith, & le regardant en face avec un air d'étonnement. Le voyant sourire, ils le firent remercier de paroître si sensible à leurs félicitations, quoiqu'il ne fût porté à rire que par leurs singeries & leurs contorsions ridicules.

Remarques de Smith sur une erreur de plusieurs Cartes.

Les réflexions qui l'occupoient continuellement, sur la situation des lieux, lui firent observer que dans plusieurs Cartes le Niger est placé à la même latitude que la Gambra; de sorte, dit-il, que si l'on ne suppose que la Gambra portoit autrefois le nom de Niger, il y a nécessairement de l'erreur dans cette disposition. Il ajoûte qu'il a vû les journaux d'une Chaloupe de la Compagnie, qui avoit remonté cette Riviere l'espace de trois cens lieues; & qu'à cette distance on l'avoit assuré qu'elle est large & navigable. Enfin, il ne doute pas que les Rivieres du Sénegal, de Rio Grande, de Rio Saint Domingo, de Bursalli, de Rio Nugrate, de Rio Pungo, &c. ne soient autant de branches de cette grande Riviere, qui se décharge, comme le Nil par plusieurs canaux différens (72).

Ses remarques sur la Religion des Négres,

Au milieu de ses occupations, Smith tourna souvent ses yeux sur la Religion & les usages du Pays. La Religion des Payens, qui sont ici, dit-il, en beaucoup plus grand nombre que les Mahométans, consiste uniquement dans le culte de leur Fetiche (73). Tout prend pour eux cette qualité, une plume, un caillou, un morceau de vieille étoffe, un os de bête, la jambe d'un chien, &c. Le mot de Fetiche signifie aussi *charme* ou *enchantement*. *Prendre le Fetiche*, c'est faire un serment. *Faire le Fetiche*, c'est observer un culte de Religion. Ils portent tous leur Fetiche autour d'eux, & le regardent comme un objet si sacré, qu'ils ne permettent à personne d'y toucher. Le jour que Smith avoit dîné chez le Roi de Barra, il avoit remarqué que le Musicien du Prince avoit à la pointe de son bonnet le plumage d'un oiseau à couronne; & le trouvant d'une beauté singuliere, il avoit voulu y porter la main, pour le regarder de plus près. Mais il avoit été fort surpris que le Musicien se fût échappé avec inquiétude & qu'il eût disparu sur le champ. Quelques autres Anglois, témoins de cette scene, apprirent à Smith que c'étoit le Fetiche du Musicien Négre.

& sur leurs langages différens.

La différence des langages est si grande au long de la Gambra, que les Habitans d'une rive ne sont point entendus des Habitans de l'autre. C'est un avantage considérable pour les Européens qui font le commerce des Esclaves dans cette Contrée, parce que les Négres du Pays ayant l'esclavage

(72) C'est au Lecteur à comparer ces idées avec ce qu'il a vû dans les Relations précédentes, sur-tout au sixiéme Livre.

(73) Fetiche est le nom en usage dans la Guinée. Sur la Gambra & le Sénegal, c'est *Grisgris*.

en

en horreur, il seroit fort difficile de les emmener, s'ils pouvoient s'entendre, & de prévenir même les complots qu'ils formeroient après leur départ pour se remettre en liberté. L'Auteur a vû des exemples surprenans de leur désespoir. Ils ont souvent surpris les Equipages des Vaisseaux, & les ont taillés en pieces jusqu'au dernier homme. Le plus sûr est de faire ce commerce sur les deux rives, & dans des cantons différens. Les Esclaves ainsi mêlés, ne s'entendent point assez pour former des conspirations dangereuses, ou pour les exécuter avec succès.

Smith. 1726.

Divers Comptoirs des Anglois sur la Gambia.

Les Anglois ont sur la Riviere de Gambra plusieurs Comptoirs subordonnés à celui de l'Isle James. Celui de Joar est à cinquante lieues de l'embouchure; celui de Kuttejar, cinquante lieues plus loin. *Portdendally*, qui est le troisiéme, est beaucoup moins éloigné de la mer. Autrefois, la Compagnie avoit un autre Etablissement dans l'Isle Charles; mais sur quelque différend qui s'étoit élevé entre les Anglois & les Négres, ceux-ci prirent pendant la nuit l'occasion du reflux pour passer la Riviere à gué, & chasserent les Anglois de l'isle, qui est demeurée depuis déserte & sans culture. Mais la Compagnie a, dans l'Isle James, un Château fort & régulier. Il est monté de trente-deux grosses pieces de canon, sans y comprendre plusieurs petites pieces, qui sont sur le bord de l'eau & qui bordent le canal du Nord. Un accident, dont la cause est ignorée, fit sauter le vieux Fort en 1725. On a crû devoir attribuer cette disgrace au tonnerre, qui étant tombé apparemment sur le Magazin, réduisit tous les Edifices en poudre & causa la mort à quantité de personnes, entre lesquelles on compta M. Plunket, alors Gouverneur. Mais Anthony Rogers, qui fut nommé pour lui succéder, se hâta de rétablir cette perte, en élevant sur les ruines un Château beaucoup mieux entendu que le premier (74).

Le Fort de l'Isle James saute en 1725. Il est rebâti par Rogers.

Smith se rend à Sierra-Léona.

Le 11 d'Octobre, Smith partit de l'Isle James dans la *Bonite*, accompagné du *Byam*, Navire d'Antigo, commandé par le Capitaine Hister, pour se rendre ensemble à Sierra-Léona. Ce premier jour & le lendemain, ils porterent au Sud-Ouest & à l'Ouest-Sud-Ouest, pour éviter les basses de Grande, qui s'étendent à soixante lieues du rivage. Le 13 on porta au Sud, pour Sierra-Léona. Le jour suivant, on fut arrêté par un calme, qui dura quatorze jours. Les Equipages des deux Bâtimens passerent cet ennuyeux intervalle à se visiter, quoique les réjouissances des Matelots fussent souvent interrompues par des Ouragans, nommés *Tornados* dans cette mer. Ils duroient ordinairement une heure, & leur approche étoit annoncée par un tonnerre furieux, par des éclairs, & des nuées noires & épaisses, ausquelles succédoient des pluyes si grosses & si pésantes, que l'eau tomboit sans se diviser en gouttes. La longueur des calmes causa une telle disette d'eau sur la Bonite, que sans le secours du Byam, il auroit fallu renoncer à toute espérance.

Calmes & tornados.

Le 3 de Novembre, on découvrit la terre à la distance de dix lieues, sur vingt-cinq brasses de fond. Comme elle paroissoit fort haute, on supposa que c'étoit la montagne de Sierra-Léona, & l'on se flattoit d'y arriver avant la nuit. Vers onze heures, on découvrit un Bâtiment du côté du rivage.

Fausse crainte à la vûe d'un Vaisseau.

(74) On a lû au septiéme Livre plusieurs amples Descriptions de l'Isle James & de son Fort. Smith y est même cité plus d'une fois.

SMITH. 1726.

Il étoit immobile sur ses ancres. Dans cette situation, au milieu du jour, on ne douta point que ce ne fut quelque reste des Pyrates qui avoient exercé depuis peu leurs brigandages sur cette Côte. On se disposa de concert à faire une vigoureuse défense, & le tems fut employé jusqu'à cinq heures aux préparatifs du combat. Mais on reconnut vers le soir que l'objet de tant de craintes étoit un Bâtiment Anglois, nommé l'*Elisabeth*, & commandé par le Capitaine Craighton, qui alloit de Sierra-Léona à Rio Nugnez pour le commerce de l'or, de l'ivoire & du bois de *Cam*. Craighton, à la vûe de deux Bâtimens qui s'arrêtoient, soupçonnant qu'ils cherchoient Sierra-Léona, sans être sûrs de leur route, leur fit dire que ces hautes terres étoient les *Idolos* (75), Isles pierreuses, ou rochers, à vingt lieues au Nord de Sierra-Léona. Ils avancerent pendant toute la nuit; & le lendemain à dix heures du matin, ils découvrirent les *Souses*, terres extrêmement hautes à vingt milles dans l'intérieur du Pays.

Isles Idolos.

Smith arrive à Sierra-Léona, avec le secours de Croker.

Le jour approchoit de sa fin lorsqu'ils arriverent devant le Cap de Sierra-Léona. Les deux Bâtimens arborerent leur Pavillon, & saluerent le Cap chacun de sept coups. Ils avoient à bord le Sieur *Charles*, nouveau Gouverneur de Sierra-Léona. Quoiqu'il fît déja nuit, ils entrerent dans la Riviere, avec la précaution d'employer la sonde; & pour prévenir les accidens, ils allumerent des feux. Comme ils rangeoient de fort près la Côte, en s'avançant au long des hautes montagnes, ils apperçurent, à la hauteur de la Baye de France, deux petites lumieres sur le rivage. L'une venoit d'une petite Barque de commerce; l'autre d'une Chaloupe de la Barbade, commandée par le Capitaine *Croker*, qui ayant découvert les deux Bâtimens dans le cours de l'après-midi, avoit suspendu sa lanterne pour leur servir de direction. Aussi-tôt qu'ils eurent mouillé l'ancre, Croker se rendit à bord de la Bonite. Il ne restoit sur ce Vaisseau que du vin de Madere, sans un seul limon. Croker en fit apporter un panier de son propre bord; & tandis qu'on se rafraîchissoit à boire le pounch, il rendit compte des affaires de la Compagnie dans l'Isle de *Bense*, qui avoit alors pour Directeur le Sieur *Marmaduck Panwall*.

Beauté de la Baye.

Le lendemain 5 de Novembre, les deux Bâtimens furent agréablement surpris de se trouver dans une petite Baye, fort agréable, environnée de collines fort hautes, ou plutôt de montagnes, qui étant couvertes de fort beaux arbres, rétentissent le matin du chant d'une grande variété d'oiseaux. Le Capitaine Croker salua le Pavillon du Gouverneur Charles, de cinq coups de canon. On lui en rendit trois. L'eau est excellente dans cette Baye. Elle découle des rocs, & se rassemble si heureusement, que sortant comme d'un tuyau, il suffit de présenter les tonneaux pour les remplir. Comme la Baye est sans rocs, les Anglois y jetterent librement le filet, & prirent quantité de mulets & d'autres poissons, entre lesquels il se trouva un jeune alligator, que les Négres dévorerent avidement.

On ignore quand les Anglois s'y établirent.

Le 6, on se rendit à l'Isle de Bense, principal Comptoir des Anglois, & residence du Gouverneur. Le Château est revêtu de fortifications régulieres & monté de vingt-deux pieces de gros canon; outre une batterie d'onze pieces, qui est placée sous le mur. Le Gouverneur Charles prit possession

(75) On les nomme aussi, Isles de *Tamara*.

de ſon poſte, & reçut les complimens ordinaires.

Le 7, Smith commença l'exercice de ſa Commiſſion, ſans aucun obſtacle de la part des Négres, qui ſont, dit-il, plus accoutumés que ceux de la Gambra aux manieres de l'Europe. Quelque ſoin qu'il prît pour s'informer de l'origine d'un ſi bel Etabliſſement, il ne put apprendre dans quel tems les Anglois ſont devenus Maîtres de Sierra-Léona. Ils en jouiſſoient tranquillement, lorſqu'en 1720, pendant le Gouvernement de Plunket, qui eut enſuite le malheur d'être enſeveli ſous les ruines de Jamesfort, le Pyrate Roberts trouva le moyen de les chaſſer de l'Iſle de Benſe. Smith fait le récit de cet événement. Le Pyrate entra dans la Riviere de Sierra-Léona, avec trois gros Vaiſſeaux, pour y chercher des rafraîchiſſemens. Il trouva, dans la Baye de France le Vaiſſeau de Commerce, qu'il prit, & qu'il fit conduire dans une autre Baye plus proche du Cap. L'Auteur lui donne, dans ſon Plan, le nom de Baye des Pyrates, parce qu'au tems de ſon Voyage on y voyoit encore, dans la baſſe marée, le fond du Bâtiment que Roberts avoit enlevé, & qu'il avoit fait conſumer par le feu, après l'avoir pillé. Cette Baye a beaucoup d'enfoncement, quoique l'entrée en ſoit fort étroite. Ce fut de-là que le jour d'après leur priſe, les Pyrates envoyerent à l'Iſle de Benſe une Chaloupe bien armée, pour demander au Gouverneur Plunket, s'il pouvoit leur fournir de la poudre d'or & des balles. Il leur fit répondre qu'il n'avoit pas d'or dont il pût ſe défaire; mais que de la poudre & des balles, il en avoit à leur ſervice s'ils prenoient la peine de s'approcher.

SMITH. 1726.

Priſe de leur Comptoir en 1720, par des Pyrates.

Roberts ayant compris le ſens de cette réponſe, profita de la premiere marée pour s'avancer devant l'Iſle avec les trois Vaiſſeaux. Il y eut une action fort vive entre le Gouverneur & lui. Enfin Plunket ayant épuiſé toutes ſes munitions, ſe refugia dans une petite Iſle nommée Tomba. Mais ayant été joint par les Pyrates, il fut ramené dans l'Iſle de Benſe, où Roberts lui reprocha avec beaucoup de ſermens & d'exécrations l'audace qu'il avoit eue de lui réſiſter. Plunket s'appercevant qu'il étoit en fort mauvaiſe Compagnie, ſe mit à jurer avec la même énergie; ce qui fit beaucoup rire les Pyrates, juſqu'à conſeiller à Roberts de garder le ſilence, parce que la partie n'étoit pas égale. On prétend que Plunket ne fut redevable de la vie qu'à cette bizarre avanture. Les Pyrates, après avoir pillé le Magazin, retournerent à bord, & ſortirent de la Riviere avec la premiere marée.

Comment Plunket ſauve ſa vie.

Cette Riviere de Sierra-Léona n'a pas moins de quatre lieues de largeur à ſon embouchure, depuis le Cap juſqu'à l'Iſle du Léopard, qui eſt du côté oppoſé. Mais elle a ſi peu de profondeur au milieu, que dans quelques endroits elle eſt à ſec pendant les baſſes marées. La partie la plus profonde du Canal eſt au long du Cap. Ceux qui arrivent de la mer doivent tenir route ſur la droite, ſans s'écarter du pied des montagnes, où la ſonde trouve toujours un fond régulier. L'ancrage eſt excellent dans toutes les Bayes; mais, contre les baſſes, le fond eſt inégal & mauvais. La Compagnie d'Angleterre a dans la même Riviere une Iſle, nommée *Taſſo*, qui a trois lieues de circonference. Elle y entretient par ſes Eſclaves une fort bonne plantation. Le reſte de l'Iſle eſt couvert de bois, mais ſur-tout de cotoniers d'une grandeur ſinguliere. Elle produit auſſi du coton ordinaire & de l'indigo.

Deſcription de la Riviere.

La Riviere de Sierra-Léona eſt remplie de toutes ſortes de poiſſons, tous

SMITH. 1726.

d'une fort bonne espece, à la réserve des huîtres, qui croissent ici (76) sur les branches des arbres. L'Auteur coupa une de ces branches, si couverte d'huîtres & de barnacles, qu'à peine eut-il la force de la porter jusqu'à sa Barque.

Smith entreprend de visiter la Riviere de Scherbro.

Pendant qu'il levoit ses Plans à Sierra-Léona, le Capitaine Livingstone ne perdit pas un moment pour débarquer les marchandises & les armes qui étoient destinées à l'usage du Fort. Mais on s'apperçut que le Vaisseau avoit besoin d'être carené & de se donner un nouveau mât de misene. Smith résolut de profiter du tems que demandoit ce travail, pour visiter la Riviere de Scherbro. Il obtint dans cette vûe une Chaloupe & des Matelots du Gouverneur Charles, qui avoit ordre, comme tous les Officiers de la Compagnie, de l'assister dans toutes ses opérations.

Le 14 de Novembre, il partit de l'Isle de Bense, dans une Chaloupe nommée la Sierra-Léona, sous le commandement du Capitaine *Kirkham*. *Ridley*, commandant d'une autre Chaloupe nommée le *Jaquin*, fut bien aise de l'accompagner, pour connoître la Riviere de Scherbro. Le 16, ils arriverent aux Isles des Bananes, dont la plus grande est fort bien habitée. Smith y trouva quelques Blancs, qui ayant quitté le service de la Compagnie, s'y étoient établis à leurs propres frais, avec quelques Chaloupes qui leur servoient à faire le commerce du côté du Nord, jusqu'à Rio Pungo & Rio Nugnez. Les Esclaves, l'ivoire & le bois de Cam qu'ils en amenoient en abondance, avoient donné tant de réputation à leurs Isles, que tous les Bâtimens ne manquoient pas d'y toucher lorsqu'ils étoient arrivés sur cette Côte.

Isles Bananes, & Blancs qui s'y sont établis.

Le 18, les deux Chaloupes furent arrêtées par un calme, à l'embouchure de la Riviere de Scherbro. Le jour suivant, elles s'avancerent près d'une petite Ville, dont le Seigneur, nommé *Zacharie Cummerbus*, étoit un Mulâtre, fils d'un Anglois de l'Isle d'York. Smith y fut reçu fort civilement. Mais dans l'impatience d'arriver à l'Isle d'York, il continua de remonter la Riviere; & le 20 étant descendu dans cette Isle, il n'y trouva qu'un Facteur Anglois, nommé *Holditch*, qui n'étoit point en état de se défendre contre les Négres. Ils lui avoient rendu plusieurs visites, sans avoir manqué d'emporter chaque fois les meilleurs effets de la Compagnie. Le Fort Anglois de l'Isle n'étoit alors qu'un amas de ruines.

Zacharie Cummerbus.

Isle d'York. Smith y arrive.

Il y reçoit la visite du Roi de Scherbro.

A la premiere nouvelle de l'arrivée des Chaloupes, le Roi de Scherbro se hâta de visiter Smith, avec un cortege de trois cens hommes. Il lui apportoit pour présens, deux quintaux de riz, deux Chévres, & un beau Sanglier. Smith répondit à cette galanterie par deux chaudrons de cuivre, deux plats d'étain, une brasse d'étoffe qu'il appelle *Sletias*, & quatre paquets de colliers de verre, qui furent reçus avidement. Le Roi se fit sur le champ une cravate de l'étoffe, avec un double nœud sous le menton, en laissant pendre les deux bouts par devant, sur son surplis qui étoit de coton à rayes bleues & blanches. Après avoir pris soin de sa parure, il tira de son sein le bout d'une queue de Lion, qu'il fit voltiger plusieurs fois autour de lui. Ensuite il commença une longue harangue, qui fut interprêtée par Cummerbus. Elle contenoit en substance, que la queue de Lion étoit son Fetiche, & qu'il la

Présens mutuels. Harangue du Roi.

(76) On a déja vû dans diverses Relations quels sont ces arbres & ces huîtres.



CARTE DES ENTRÉES DE LA RIVIERE DE SCHERBRO ou CERBERA
Située a la Coste de Guinée par les 6 Degrez 40 minutes de Latitude Septentrionale
Echelle de Quatre Lieues Marines de France
I. Sombreros
Ces Isles sont habitées et on y croit des Mines de fer.
Riv. de Gamboas
Riv. de Torro
Barre
Entrées de la Riviere de Scherbro
10 Brasses
Bancs de St. Anne
Rochers
Isles de Tota ou I. des Plantains
Cap St. Anne
Jamaica
Isle de Scherbro ou de Cerbera
I. Bobs
Riv. de Scherbro qu'on appelle aussi Madrebombe
Rade des Anglois
I. d'Yorc
F. Anglois
Ancien Comptoir des Anglois
Roches
Brasses
Riv. St. Anne
Banc de Sable

faisoit voltiger pour montrer l'étendue de son pouvoir & de ses domaines. Il ajoûtoit, en finissant, qu'il demandoit aux deux Chaloupes quelques rafraîchissemens pour lui-même & pour son Peuple. Smith jugea qu'il ne gagneroit pas beaucoup aux présens de Sa Majesté.

Le troisiéme jour, après avoir fait l'inventaire des effets de la Compagnie, & donné un Ecrivain, nommé Allen, pour associé au Facteur Holditch, il salua le Roi de cinq coups de canon, & rentra dans sa Chaloupe pour continuer le voyage. Holditch & Allen s'imaginerent, après son départ, que le Roi retourneroit immédiatement à Scherbro. Mais le voyant disposé à faire durer long-tems sa visite, & ne pouvant douter qu'elle ne les engageât dans de grands frais, ils se déterminerent à prier Sa Majesté de partir. Ce compliment fut si mal reçu, que le Roi dans un mouvement de colere, jura par son Fetiche que le Pays étoit à lui ; qu'il n'avoit permis aux Anglois de résider dans l'Isle d'York qu'à certaines conditions ; que le terrain & les marchandises lui appartenoient, & qu'il le feroit d'autant plus connoître qu'ils ne lui avoient pas payé le *Kole*. C'est un tribut où une rente annuelle que la Compagnie lui paye, non-seulement pour l'Isle d'York, mais pour la liberté du commerce sur toute la Riviere. A cette menace, Holditch répondit qu'il n'y avoit pas trois mois que le kole avoit été payé, & que Sa Majesté n'avoit, par consequent aucune plainte à faire de la Compagnie. Cette réponse rendit le Roi si furieux, qu'il frappa Holditch, & traîna l'autre Facteur jusqu'au bord de l'eau, pour le précipiter dans un Canot, en donnant ordre à ses gens de le conduire à Smith, & de lui dire que ce nouveau Facteur n'avoit point d'affaire sur la Riviere d'York. Mais il ne se trouva aucun Négre qui voulût se charger de cette commission. Allen obtint la liberté de retourner au Fort ; tandis qu'Holditch dépêcha un de ses Esclaves, dans un Canot, pour avertir Smith, non-seulement qu'il étoit outragé, mais encore que le Roi commençoit à charger ses Canots des marchandises de la Compagnie, & qu'il paroissoit disposé à les emporter toutes s'il n'étoit prévenu.

Insulte que le Roi fait au Comptoir, après le départ de Smith.

En recevant cette lettre, Smith la communiqua aux Capitaines Kirkham & Ridley. Il leur déclara que si son opinion étoit suivie, ils retourneroient aussi-tôt sur leurs traces pour aller au secours de Holditch & d'Allen ; & leur représentant qu'ils n'avoient rien à craindre avec deux Bâtimens, montés de huit pieces d'artillerie, il les exhorta, au nom de l'honneur, à ne pas souffrir que les biens de la Compagnie fussent pillés à leurs yeux. Kirkham marqua d'autant plus de zele à seconder Smith, qu'il avoit ordre du Gouverneur Charles de se conformer à toutes ses intentions. Mais Ridley prétendit qu'il y auroit de l'imprudence, avec sept ou huit hommes, d'en attaquer trois ou quatre cens. Cependant il se rendit aux instances de Smith ; & tous ensemble, profitant d'une forte marée & d'un vent favorable, arriverent bientôt dans l'Isle d'York. Ils avoient eu, dans l'intervalle, la précaution de charger leurs canons & leurs mousquets. L'abordage étant aisé ils jetterent l'ancre à cinquante pas du rivage, laissant entr'eux & la terre les Canots du Roi, qui ne parut pas peu surpris de leur retour, sur-tout lorsqu'il vit descendre Smith, suivi des deux Capitaines & de deux Esclaves de la Compagnie, tous armés de grands sabres.

Smith est rappellé au secours du Comptoir.

SMITH. 1726.

Hardiesse avec laquelle il débarque dans l'Isle d'York.

Ils marcherent vers la vieille porte de la Parade, qui subsistoit encore. Cent Négres de la suite du Roi y faisoient la garde, avec des fusils, des javelines, des cimeteres, des stilets & des coutelas. Smith remarqua qu'ils étoient effrayés. Ils s'ouvrirent à droite & à gauche pour laisser le passage libre. Les ayant traversés, il s'avança directement au Comptoir, où il apperçut, devant la porte, le Roi au milieu de ses Gardes. Sans s'allarmer de cette vûe, il entra au Comptoir, accompagné de Ridley. Le Roi les y suivit. Holditch & Allen n'y étoient pas les seuls Blancs. Il leur étoit arrivé le même jour un Soldat de la Compagnie, nommé Wild. Smith fort satisfait de voir le nombre des Anglois augmenté, se tourna vers le Roi, d'un air chagrin, & lui demanda pourquoi il voyoit ses Canots chargés des biens de la Compagnie. Il lui fit cette question en Anglois, que le Roi parloit un peu. Mais il n'en tira point de réponse. Holditch & Allen firent alors le récit de tous les outrages qu'ils avoient essuyés. Smith demanda au Roi s'il reconnoissoit la vérité de toutes ces accusations, & n'en reçut pas plus d'éclaircissement. Ce silence augmentant son indignation, il le prit au collet, par la cravate même dont il lui avoit fait présent. Je te l'ai donnée, lui dit-il, mais c'est pour te pendre. Il le conduisit avec cette espece de corde jusques dans la Place de la Parade, au milieu de ses propres Gardes, où il lui donna plusieurs coups du plat de son sabre. Une action si vigoureuse répandit la consternation parmi tous les Négres du cortege. Ils étoient forcés de reconnoître, au fond du cœur, que leur Prince méritoit ce traitement, parce qu'une loi de Scherbro condamne à l'esclavage ou à la mort ceux d'entre les Habitans qui ont la hardiesse de frapper un Blanc. Smith ne cessant pas de tenir le Roi par son collier, le traîna malgré lui jusqu'au bord de l'eau, & le fit entrer dans un Canot, en donnant ordre à Wild & Ridley de le charger de chaînes. Cependant quelques-uns de ses Sujets, irrités de l'insulte qu'ils voyoient faire à leur Maître, s'approcherent du Canot & firent leurs efforts pour l'arrêter. Smith en blessa plusieurs & força les autres de se retirer; mais voyant le Canot prêt à s'éloigner, quelques-uns se jetterent dans l'eau. Un des plus hardis s'avança derriere Smith, qui étoit encore sur le rivage, & se disposoit à lui fendre la tête d'un coup de sabre. Ridley sauta si légerement du Canot à terre, que d'un coup plus prompt & plus sûr, il abbatit le bras au Négre. Il ne restoit que Wild dans le Canot pour garder le Roi. Cette vûe, joint à l'action de Ridley, échauffa si vivement les Négres, qu'ils pousserent des cris de rage. Cependant ils étoient retenus par la crainte des deux Chaloupes, dont ils connoissoient l'artillerie, & qui paroissoient prêtes à faire feu. Comme elles étoient à la portée de la voix, elles demanderent plusieurs fois à Smith la permission de tirer. Mais le jour commençoit à devenir obscur; & sa Barque étant entre elles & la rive, il leur défendit de rien entreprendre sans ses ordres. Un Négre s'approcha de lui, pour le poignarder par derriere. Ridley, qui pénétra l'intention de ce malheureux, fit un pas ou deux au-devant de lui; & d'un stilet de Portugal, il lui porta au visage un coup qui lui fendit la bouche d'une oreille à l'autre. Cette blessure empêcha le Négre de parler, mais elle lui fit pousser un si terrible hurlement, que tous ses Compagnons furent saisis d'une nouvelle épouvante. Ridley profita de ce moment pour conduire le Roi aux Cha-

Etrange traitement qu'il fait au Roi de Scherbro.

Il l'emmene prisonnier.

Rage des Négres.

Smith manque d'être poignardé.

loupes. Il y arriva heureusement; mais le jour étant tombé tout d'un coup, ce miserable Monarque, au lieu de monter à bord, se jetta dans l'eau tandis que son guide attachoit le Canot à la Chaloupe. Il avoit eu l'habileté de se défaire, en un instant, de son surplis & de son bonnet, qui pouvoient l'empêcher de nager. Ridley s'imagina d'abord qu'il pouvoit être tombé sans le vouloir, & fit descendre deux Matelots de la Chaloupe, pour lui tendre la main dans les flots. Mais s'appercevant qu'il avoit gagné l'Isle à la nage, il y retourna lui-même, & présenta les dépouilles royales à Smith, qui rit beaucoup de cette comique avanture.

SMITH. 1726.

Le Roi de Scherbro s'échappe à la nage.

Ils jugerent néanmoins qu'elle pouvoit avoir des suites fâcheuses, & que le Roi désesperé du traitement qu'il avoit reçu ne demeureroit pas longtems sans vengeance. Ils tinrent conseil sur leur situation avec Wild & les deux Facteurs, dans un Canot qui étoit attaché sous un grand arbre au bord de l'eau. Le résultat fut qu'Holditch, Allen & Wild retourneroient au Comptoir, pour y passer la nuit à toutes sortes de risques; qu'ils se promeneroient armés jusqu'au jour dans la Place de la Parade, & qu'ils feroient feu sur les premiers Negres qui auroient la hardiesse de se présenter; que Smith, les deux Capitaines, & les deux Gromettes prendroient soin des marchandises de la Compagnie qui étoient sur les Canots; & qu'on attendroit le lendemain pour régler les autres résolutions sur la conduite des Négres. Wild & les Facteurs se rendirent sur le champ au Comptoir, leurs fusils chargés de gros plomb. Smith & ses Compagnons conduisirent les Canots près des Chaloupes & les y attacherent. Ensuite les deux Capitaines étant rentrés dans leur bord, avec ordre d'y demeurer jusqu'au jour & de faire feu à certains signaux, Smith retourna au rivage, dans la seule vûe d'aller fortifier la petite garnison du Comptoir. Mais, en chemin, une balle, partie des bois, vint lui siffler à l'oreille gauche & déranger un peu sa perruque. Il en ressentit une si vive frayeur, qu'ayant recours à la legereté de ses jambes, il ne fit qu'une course jusqu'au Comptoir. Ce ne fut pas sans essuyer plusieurs autres coups; mais la Place de la Parade n'étant qu'à deux cens pas du bord de l'eau, il y arriva heureusement. Là, commençant à respirer, il jetta les yeux autour de lui; & la nuit, qui étoit assez claire, ne l'empêcha pas d'appercevoir distinctement un corps de Négre, rassemblé sous quelques gros cotoniers; ce qui lui fit assez connoître de quel danger le ciel l'avoit délivré. Après avoir pris quelques rafraîchissemens, il se fit assez entendre de Ridley, qui étoit à bord, pour lui ordonner de tirer deux ou trois coups de canon vers les arbres, le plus bas qu'il lui seroit possible. Cette décharge se fit avec tant de succès, qu'elle tua ou blessa mortellement onze Négres. Tandis que les ennemis se retirerent dans les bois avec leurs morts, Smith donna ordre aux Anglois qu'il avoit avec lui, de faire feu sur la Parade, au moindre bruit qu'ils entendroient autour d'eux. Ensuite, étant extrêmement fatigué, il ne pensa qu'à prendre un peu de repos.

Conseil que tiennent les Anglois.

Ordre que Smith met aux affaires des Anglois.

Danger qu'il court pour sa vie.

Plusieurs Négres tués.

A son réveil, tout lui parut si tranquille, que le jour étant encore éloigné, il ne fit pas difficulté de se rendre au rivage avec deux Esclaves qui l'avoient amené. Il repassa sur son bord, où il fit la garde sur le tillac pendant le reste de la nuit. Vers une heure, Holditch lui donna, de sa trompette, un signal dont ils étoient convenus, pour l'avertir qu'il voyoit

SMITH. 1726.

Autres Négres maltraités par les armes à feu.

un corps de Négres, qui s'avançoit vers la Parade. Smith lui ordonna, par un autre signal, de tirer sans ménagement. Les trois coups, dont cette décharge fut composée, eurent tant de succès, qu'ils tuerent un Négre, & qu'ils en blesserent un autre. On apprit le lendemain que le blessé étoit *Antonio*, Interpréte de la Compagnie. Vers trois heures, Smith ayant entendu le bruit d'un Canot qui frottoit contre le rivage, envoya deux de ses gens à la découverte. Ils découvrirent trois Négres, qui sauterent dans l'eau à leur approche, & qui se sauverent à la nage. Les deux Gromettes amenerent le Canot près des Chaloupes. Le lendemain à la pointe du jour, on y trouva une queue de Lion, qui fut reconnue pour le Fetiche du Roi; d'où l'on conclut que le Prince avoit tenté de sortir de l'Isle pendant la nuit, & que pour la seconde fois il avoit eu recours à la nage.

Smith tient conseil.

Au lever du Soleil, Smith se rendit sur la rive de l'Isle avec Cummerbus, Ridley, & deux autres de ses Compagnons, pour déliberer avec les Facteurs sur les moyens de retirer du Comptoir les marchandises de la Compagnie. Le premier objet qui frappa leurs yeux, en entrant au Comptoir, fut le Négre Antonio, qui étoit couché à terre, gémissant de ses blessures. Smith parut surpris; Holditch lui apprit qu'Antonio s'étoit trouvé au nombre de ceux sur lesquels il avoit tiré la nuit précédente. Antonio, se mêlant à l'entretien, dit » qu'il avoit eu le malheur en effet d'être blessé; qu'il avoit deux » langues, l'une pour les Blancs, l'autre pour les Noirs, qu'il confessoit » d'avoir merité la mort, mais qu'il étoit venu au Comptoir pour empêcher » que les Blancs ne tuassent désormais les Noirs & pour travailler à les ren- » dre amis. Smith lui demanda pourquoi il étoit venu avec des apparences d'hostilité? Il répondit qu'il n'avoit avec lui que six hommes; que celui qui avoit été tué étoit un Messager de la part du Roi, chargé de quelques ouvertures de paix, & que les cinq autres étoient retournés. Sur ces témoignages d'affection, Smith ordonna que ses blessures fussent pansées, avec d'excellente sauge qu'il avoit apportée d'Angleterre, & lui promit la vie s'il étoit sincere.

Justification du Négre Antonio.

Vers dix heures, on tint conseil. Smith proposa de transporter les effets de la Compagnie dans une Ville nommée *Jamaïque*, de la dépendance de Cummerbus. Le Comptoir de l'Isle d'York n'étoit pas capable de défense, si les Négres s'obstinoient dans leur attaque. Holditch fit une objection. Les transports de cette nature avoient toujours été préjudiciables à la Compagnie. Mais n'en pouvant apporter aucune raison, Smith souhaita qu'avant que de chercher d'autres ressources Antonio fut examiné. Holditch prit la qualité de Président du conseil. On fit appeller Antonio, qui parut avec des témoignages extravagans de joie & de soumission. On apprit de lui que le Roi s'étoit laissé tromper, par son Trésorier, sur le payement du kole ou du tribut; qu'il ignoroit cette trahison à l'arrivée des Anglois, mais que l'ayant heureusement découverte, il avoit envoyé cinq ou six de ses Sujets, avec Antonio, pour informer les Anglois de cette erreur, & négocier la paix avec eux; que le Roi avoit ordonné d'avance à tous ses Sujets de mettre bas les armes, & de ne pas offenser les Blancs, sous peine de mort. Antonio ajoûta que le Roi & son cortege étoient dans une disette extrême de toutes sortes de provisions.

On interroge ce Négre.

Il se trouve chargé de propositions de paix.

A

A peine cette interrogation étoit finie, qu'un des Gromettes Anglois vint avertir le Conseil d'un nouvel incident. Un Négre étoit sorti seul des bois; & s'étant avancé vers le Comptoir, il s'étoit prosterné à terre en approchant du Gromette. Cette nouvelle excita la joie d'Antonio jusqu'au transport. Il se mit à sauter, en criant: c'est le Messager du Roi. Vous voyez la vérité; elle me sauvera la vie.

Smith. 1726.

Le Messager ayant été introduit par Cumberbus, déclara au Conseil que le Roi son Maître étoit fort affligé d'avoir offensé les Blancs, en leur demandant mal à propos un kole qui ne lui étoit pas dû; qu'il avoit éclairci ses torts par la confession de son Trésorier, & qu'il avoit fait mettre cet imposteur à mort, comme la cause de tout le différend; que Sa Majesté souhaitoit ardemment de se revoir en paix avec les Anglois & qu'elle avoit déja donné ordre à ses Sujets de mettre bas les armes, avec défense d'offenser les Blancs sous peine de mort; enfin que manquant de provisions, elle leur en demandoit avec instances, & promettoit de leur restituer l'équivalent aussi-tôt qu'elle seroit retournée à Scherbro.

Messager de la part du Roi.

Ce Message s'accordoit avec la déclaration d'Antonio. Mais comme on n'y parloit pas de l'ambassade précédente, Smith interrogea le Négre, qui confirma tout ce qu'Antonio avoit raconté. Il ajoûta même que c'étoit Antonio qui avoit découvert la trahison du Trésorier. Le Conseil délibera sur toutes ces ouvertures. On établit d'abord, que si l'on pouvoit faire une paix solide, l'intérêt de la Compagnie ne demandoit pas que les marchandises fussent transportées hors de l'Isle d'York. Ensuite on jugea que l'embarras où le Roi se trouvoit pour les vivres, pouvoit servir à donner la solidité qu'on desiroit à l'accommodement. On conclut d'envoyer Cummerbus vers le Roi, avec la qualité d'Ambassadeur, pour témoigner à ce Prince qu'on souhaitoit de vivre en bonne intelligence avec lui & ses Sujets; mais que Sa Majesté s'étant livrée à de mauvais conseils, qui l'avoient porté à commettre des hostilités contre les Anglois & à se saisir des effets de la Compagnie, ils étoient résolus, pour leur sûreté, de se retirer de l'Isle d'York à Jamaïque; que cette résolution néanmoins pouvoit changer, si Sa Majesté vouloit consentir aux articles suivans; 1. à jurer par ses Fetiches qu'elle ne viendroit jamais dans l'Isle d'York avec plus de vingt-quatre hommes, & que cette suite seroit désarmée; 2. que les Négres, qui se présenteroient sur les bords de l'Isle pour y commettre quelque hostilité, seroient punis de mort; 3. qu'à l'expiration du terme où le kole devoit être payé, Sa Majesté n'enverroit pas plus de six personnes pour le recevoir; 4. que les Chrétiens ou les Blancs qui habitoient à Scherbro auroient constamment l'exercice libre de leur Religion.

Les Anglois députent Cummerbus au Roi.

Articles qu'ils lui font proposer.

Aussi-tôt qu'on se fût arrêté à ces résolutions, Cummerbus partit avec l'Envoyé Négre, pour se rendre dans les bois. Il portoit le Fetiche royal, qu'on avoit trouvé deux jours auparavant dans le Canot. S'étant laissé conduire par le Négre, il trouva le Roi assis au pied d'un cotonier, avec une nombreuse trouppe de ses Sujets. A la vûe de Cummerbus, ce Prince se leva, & fit quelques pas au-devant de lui. Il reçut son compliment & son message, auquel il répondit, qu'il ne vouloit pas de guerre avec les Blancs, & qu'à son retour à Scherbro, il tiendroit un Conseil, dans lequel il accorderoit à

Réponse du Roi.

SMITH. 1726.

la Compagnie Angloise tous les privileges qu'elle desiroit. Enfin il demanda instamment que les marchandises ne sortissent point de l'Isle d'York, en promettant de fou rnir aux Facteurs, de l'ivoire, du bois de Cam & des Esclaves.

Les Anglois n'en sont pas satisfaits. Raisons de leur défiance.

Cummerbus revint avec cette réponse. Elle fut examinée au Conseil. Après une assez longue délibération, Smith, les Capiraines & les Facteurs s'accorderent à conclure que les marchandises devoient être transportées à Jamaïque. Quatre raisons leur firent juger qu'ils n'avoient point à choisir d'autre parti. 1. La promesse vague d'accorder des privileges dans un Conseil qui devoit se tenir à Scherbro, ne parut point un lien assez fort pour engager à la fidelité un Prince d'une foi douteuse. 2. L'Isle d'York étoit peu fortifiée, au lieu que Jamaïque étoit capable de défense. 3. Le Comptoir étant mal fourni de provisions, les Esclaves que le Roi promettoit aux Facteurs pouvoient ne servir qu'à leur ruine, & cette promesse même n'étoit peut-être qu'un artifice. 4. En quittant l'Isle d'York, on se délivroit du kole ou du tribut que la Compagnie payoit au Roi.

Ils transportent leur Comptoir à Jamaïque.

Smith & Holditch se chargerent de tous les embarras du transport; mais tandis qu'ils alloient s'occuper de ce soin, ils souhaiterent que Cummerbus retournât vers le Roi, pour l'amuser par une longue conference, qui leur donnât le tems d'exécuter leur entreprise. On convint avec lui d'un signal. Aussi-tôt qu'il l'eut entendu, il déclara au Roi que les Anglois ne pouvoient accepter ses propositions; qu'il avoit manqué de politique en maltraitant leurs Facteurs, & sur-tout en voulant piller le Comptoir; qu'une juste défiance les avoit portés à mettre en sûreté, sur leurs Chaloupes, toutes les marchandises de la Compagnie, pour les faire sortir de son Royaume & les transporter à Jamaïque; enfin que le coup de canon qu'il venoit d'entendre étoit le dernier signal du départ.

Effet de cette résolution sur les Négres.

Une déclaration si peu attendue parut affliger beaucoup le Roi. Ses Sujets ne pouvanr accuser que lui de la résolution des Anglois, commencerent à se mutiner. Cummerbus leur laissa vuider entr'eux cette querelle; & se faisant accompagner d'Antonio, il se rendit à la Parade de l'Isle, où il fut reçu dans un Canot. Cependant, en quittant la rive, il prit le parti d'y laisser Antonio, pour veiller sur les mouvemens de l'Ennemi. A peine étoit-il à cent pas de la terre, qu'il vit paroître un grand nombre de Négres dans la résolution de le poursuivre. Ils firent voler sur lui quelques fléches; mais son Canot fut bientôt assez loin pour n'avoir rien à redouter.

Le jour suivant, Antonio, & six autres Négres attachés aux intérêts de la Compagnie, trouverent le moyen de se rendre à Jamaïque sur un tronc d'arbre. Ils apprirent aux Anglois qu'après le départ de Cummerbus il s'étoit élevé un *Palaver*, c'est-à-dire, une dispute fort vive entre le Roi & ses Sujets; que pour appaiser les mutins, ce Prince avoit donné ordre que Cummerbus fût poursuivi, parce qu'ils l'accusoient d'avoir engagé les Facteurs à quitter l'Isle d'York, pour aller s'établir dans sa Ville de Jamaïque. Ce stratagême avoit eu son effet; car tandis que les Négres poursuivoient Cummerbus, le Roi qui craignoit leur ressentiment pour avoir perdu les avantages du Commerce de la Compagnie, s'étotdérobé dans un Canot, & disparut en effet si promptement, qu'on n'a jamais entendu parler de lui. Ses Sujets

Le Roi disparoît; ses Sujets lui donnent un successeur.

ne le trouvant plus à leur retour expliquerent ſa fuite comme une abdication volontaire. Ils ne penſerent qu'à s'élire un nouveau Maître. Les Nobles, chargés de cette élection par l'uſage ou les loix du Pays, choiſirent un d'entr'eux pour ſucceder au Roi détrôné. Auſſi-tôt qu'ils eurent déclaré leur choix, le Peuple s'ouvrit à droite & à gauche, & forma une double ligne, au long de laquelle le Candidat fut porté ſur les épaules de deux hommes. A ſon paſſage, tous les Négres le regarderent avec admiration, ſe proſternerent & pouſſerent des cris de joie. L'uſage eſt de conduire ainſi le Roi, ſucceſſivement, dans toutes les parties de ſon Domaine, & la cérémonie ſe termine par une Fête publique.

SMITH. 1726.

§. II.

Continuation du Voyage en diverſes parties de l'Afrique, avec quelques avantures ſingulieres de l'Auteur.

Le nouveau Roi ſe retire dans ſa Capitale.

LE nouveau Monarque, qui ſe nommoit *Maximo*, dépêcha un Eſclave à Schetbro, avec ordre aux Kabaſchirs (77) de lui envoyer un certain nombre de Canots, pour ſortir de l'Iſle avec ſon cortege. Il les attendit au Comptoir Anglois, où il paſſa la nuit ſuivante. Quelques-uns de ſes Nobles lui propoſerent de le brûler avant ſon départ. Mais ayant rejetté ce conſeil, il retourna le jour ſuivant dans ſa Capitale.

D'un autre côté, Smith, arrivé heureuſement à Jamaïque, étoit deſcendu au rivage avec Cummerbus, & s'étoit procuré à bon marché deux maiſons pour le ſervice de la Compagnie. A ſon débarquement il fut reçu au bord de l'eau par une trouppe de Négres. Cummerbus ayant donné ordre aux deux principaux Chefs de la Nation, de ne rien épargner pour faire honneur à la Compagnie Angloiſe, ils imaginerent des cérémonies qui méritent une deſcription.

Reception de Smith à Jamaïque.

L'Auteur fut d'abord environné d'un cercle de Négres, qui lui témoignerent leur joie par des grimaces & des acclamations. Enſuite deux des plus robuſtes l'ayant chargé ſur leurs épaules, le porterent juſqu'à la Ville dans cette poſture, ſuivis de tous les autres, qui ne ceſſerent pas de pouſſer des cris, ou plutôt des hurlemens effroyables, en ſautant, danſant, & faiſant pluſieurs décharges de leurs mouſquets. Smith craignit pendant quelque tems pour ſa sûreté; mais lorſqu'il ſe vit promené, dans la même ſituation, par toutes les rues de la Ville, au milieu d'une multitude de femmes & d'enfans, qui ſortoient de leurs maiſons en battant des mains & qui paroiſſoient charmés du ſpectacle, il fut bientôt perſuadé que toutes ces extravagances étoient autant de careſſes. Pendant cette courſe, qui dura plus d'un quart d'heure, Cummerbus faiſoit battre du tambour & ſonner la trompette à la porte de ſa maiſon. Smith y fut enfin rapporté. Ses porteurs étoient hors d'haleine. Il ne ſe trouva guéres moins fatigué. Cummerbus le reçut avec une décharge de ſept petites pieces de canon, qui étoient devant ſa porte. Il le conduiſit enſuite dans une grande ſalle, où la table étoit deja couverte. On y ſervit pluſieurs plats de poiſſon frit & bouilli, de racines d'yams, & de patates. A ce premier ſervice ſucceda le rôti, qui étoit compoſé d'un excellent

Fête qu'il reçoit de Cummerbus.

(77) L'Auteur ſe ſert du mot Portugais, *Cabeceros*.

SMITH. 1726.

quartier de Chevreau, & de quatre grands bassins de volaille. Les Anglois eurent toujours des vivres en abondance à Jamaïque, & ne les trouverent pas mal préparés. Ils se fournirent eux-mêmes des liqueurs qu'ils avoient apportées ; & lorsque le sucre leur manqua pour faire du pounch, ils se réduisirent à boire du vin de Madere.

Il établit un Comptoir.

Après avoir établi un Comptoir dans cette Ville, Smith remit à la voile le 29 de Novembre. En quittant la rive il salua la Ville de sept coups de canon, qui lui furent rendus au même nombre. Lorsqu'il fut sur la Riviere, Kirkham, Pourvoyeur de la petite Flotte Angloise, l'avertit qu'il ne restoit sur les deux Chaloupes que huit bouteilles de vin de Madere ; fâcheuse nouvelle dans un climat où la chaleur rend ces provisions plus nécessaires qu'en Europe. On prit le parti d'aborder, dans la basse marée, près d'un Village où les Gromettes assurerent qu'il croissoit des cannes de sucre sauvages. Deux Esclaves, qui furent envoyés à terre dans un Canot, en rapporterent une fort bonne quantité. Elles furent coupées en pieces, & pressées dans l'eau, qu'elles rendirent assez douce pour en faire du pounch ; car on ne manquoit point, à bord, de rum & de limons. Le 13 de Novembre on sortit de la Riviere, & l'on jetta l'ancre aux Isles des *Plantains*, où deux Marchands Anglois, *Pearce* & *Sanderson*, s'étoient établis. Kirkham, qui les connoissoit familiérement, prit terre avec l'Auteur, & le conduisit à leur habitation. Elle n'étoit pas éloignée du rivage. Le dessein de Smith étoit de tirer d'eux quelques éclaircissemens sur les parties superieures de la Riviere où croît le bois de cam. Jusqu'alors, il n'avoit reçu des Négres que des informations fort confuses. Ils lui avoient dit qu'après avoir pénetré assez loin dans la Riviere de Scherbro, on arrivoit dans une contrée fort montagneuse, où cette Riviere fait quantité de détours entre les montagnes, mais sans que son cours en soit plus rapide, excepté vers deux ou trois cataractes, dont l'une est si grande que la Riviere tombe d'environ vingt pieds, avec un bruit surprenant. Les deux autres sont moins considérables. Les Négres racontoient qu'à la premiere ils avoient été obligés de descendre sur la rive, & de tirer leurs Canots à force de bras jusqu'au dessus de la cataracte ; qu'aux deux autres, où l'on pouvoit surmonter l'obstacle avec un peu d'adresse, il arrivoit quelquefois que les Canots étoient renversés ; que le bois de cam, dont ils étoient chargés, alloit alors à fond, mais que le canal étant presque sans eau dans la saison de la sécheresse, on y retournoit, avec la certitude de pêcher facilement ce qu'on avoit perdu. Le tems qu'ils choisissoient pour ce voyage étoit toujours la fin des pluyes, qui ne durent pas moins de cinq mois dans cette Région. Avec le bois de cam, il rapportoient des dents d'Eléphans, & revenoient aux pluyes suivantes. Ils y voyoient un grand nombre de bêtes farouches, mais elles ne leur avoient jamais fait de mal. Smith avoit appris d'eux encore, qu'un large bras de la Riviere de Scherbro va se décharger dans la mer près du Cap Monte, mais qu'une grande barre, dont son embouchure est fermée, empêche absolument qu'il ne soit navigable ; sans quoi il abregeroit beaucoup le chemin, depuis Sierra-Léona jusqu'au Cap Monte & d'autres lieux.

Il manque de liqueurs. Comment il y supplée.

Isles Plantains.

Informations qu'il reçoit sur le bois de Cam.

Cataractes de la Riviere de Scherbro.

La Riviere de Scherbro arrose un Pays très-fertile, qui fournit quantité de provisions fraîches à Sierra-Léona. Mais lorsque Smith esperoit la con-

noître beaucoup mieux par le témoignage de Pearce & de Sanderson, il apprit qu'ils étoient partis depuis peu dans leurs Chaloupes, pour aller faire le commerce des Esclaves à Rio Pungo, vers le Nord. Cependant il trouva, dans leur maison, la femme de Sanderson, occupée, au milieu de ses Esclaves, à compter des bujis. Elle le reçut fort civilement, & leur fit cueillir par ses gens des noix de cocos fraîches. Quoiqu'elle manquât de sucre, elle leur fit du pounch avec de si bon miel, que Kirkham ne fit pas difficulté de lui en demander une petite provision.

Embarras & dangers de Smith pendant une nuit entiere.

Une lieue à l'Ouest des Isles Plantains, on trouve une chaîne de rocs abîmés, qui s'avancent assez loin dans la mer, & qui peuvent être évités aussi facilement qu'apperçus, au battement continuel des flots qui s'y brisent. La Chaloupe de Smith avoit jetté l'ancre au-delà des rocs, à quatre milles du rivage. Le jour commençoit à baisser lorsqu'il partit des Isles Plantains. Avant qu'il eut fait un mille, la nuit devint si obscure, que non-seulement il perdit la vûe de la terre, mais qu'il ne put même découvrir sa Chaloupe. Il ne paroissoit point une étoile. La Barque ne laissa pas d'avancer quelque tems au hazard. Enfin Smith, ne pouvant se défendre d'un peu d'inquiétude, proposa de s'arrêter pendant le reste de la nuit, dans la crainte d'aller si loin à la rame, qu'on ne se trouvât le lendemain hors de la vûe des Côtes, sans boussole, & sans autre provision qu'un pot de miel & quelques noix de cocos. Kirkham trouva ces raisons fort justes, mais il jugea qu'il y avoit encore plus de péril à s'arrêter, parce que la saison des pluyes étant déja fort avancée, on devoit craindre, dans le cours de la nuit, quelque tornado, qui submergeroit infailliblement la Barque. On prit donc la résolution d'avancer encore un peu à la rame, dans l'espérance de découvrir la terre ou la Chaloupe. Une heure après, on se trouva près de quelques flots d'écume. Ils parurent venir de la chaîne de rocs, qui s'étendoit depuis le rivage jusqu'à la Chaloupe. On résolut de la suivre, en la laissant à droite, dans l'opinion qu'elle devoit aboutir à la Chaloupe ou à la terre. Mais lorsqu'on fut à l'extrêmité, les ténébres étant toujours de la même épaisseur, on n'apperçut point la lumiere de la Chaloupe. Pendant que l'inquiétude ne faisoit qu'augmenter, on fut surpris d'entendre tout d'un coup un cri de quelque bête feroce, qu'on prit pour le rugissement d'un Lion. Comme il paroissoit venir de fort près, ou rama du même côté, & l'on découvrit aussi-tôt la terre, qui présentoit une côte de sable blanc, divisée par quelques rochers. Smith se détermina sur le champ à se mettre à l'abri, derriere un de ces rochers, pour y attendre le jour; mais les cris des bêtes farouches continuant de se faire entendre, personne n'eut la hardiesse de descendre au rivage.

Il s'égare dans un Canot.

Il retrouve la terre sans être plus en sûreté.

On jugea qu'il pouvoit être deux ou trois heures. Le repos dont on jouissoit dans cette situation consoloit un peu des peines passées. Mais il ne dura pas long-tems. Le tonnerre commença bientôt à se faire entendre, accompagné d'éclairs si terribles, que tous les Elémens sembloient changés en feu. C'étoient les avant-coureurs d'un violent tornado, qui sécoua les arbres avec une fureur capable de les déraciner. Le bruit des branches ne permit plus d'entendre celui des bêtes sauvages. Après cette horrible agitation, il tomba une pluye impétueuse. Smith & ses Compagnons n'étoient point à couvert dans leur Canot; mais la crainte des bêtes ne leur permettant pas

Tornado qui le jette dans un nouveau danger.

SMITH. 1726.

de descendre, ils se crurent fort heureux d'être échappés à la mer & d'en être quittes pour être bien mouillés. La pluye finit avec la nuit. Ils se trouverent dans la Baye de *Yawry*, deux lieues au Nord des Isles Plantains, qu'ils découvroient assez clairement; mais ils n'apperçurent point leur Chaloupe. Le principal chagrin de Smith étoit de se voir pénetré d'eau, sans avoir de quoi changer. Dans un état si incommode, il prit la résolution de gagner les Isles Bananes, qu'il reconnut à quatre ou cinq lieues, pour se reposer chez le Facteur *Bonnerman;* & s'il ne voyoit point sa Chaloupe, il forma le dessein de se rendre à Sierra-Léona, dans le Canot, en suivant les Côtes.

Il retrouve enfin son Bâtiment.

Les Gromettes recommencerent à ramer, malgré la faim qui les pressoit. Leurs efforts ne se relâcherent point jusqu'à dix heures; mais le vent de mer, qu'ils eurent alors à combattre, augmenta beaucoup leur fatigue & leur ennui. Cependant ils en furent délivrés tout d'un coup à la vûe d'un Bâtiment qui faisoit voile vers la terre. S'en étant approchés, ils le reconnurent pour leur propre Chaloupe, qui avoit été poussée en mer par le tornado, & qui retournoit aux Isles Plantains, pour les chercher, dans la crainte qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur. Aussi-tôt qu'ils furent rentrés à bord, ils porterent entre les Bananes & le Cap Schelling, pour se rendre à Sierra-Léona, où ils arriverent le lendemain, & le jour d'après à l'Isle de Bense.

Fiévre qui l'incommode longtems.

Mais en arrivant, l'Auteur fut saisi d'une fiévre maligne, qui le retint au lit jusqu'au 29. Il ne fut pas même capable de monter sur le tillac jusqu'au 4 de Janvier.

Le 18 de Décembre, il partit de Sierra-Léona; & le 25, il jetta l'ancre à *Gallinas*, où il trouva l'Elisabeth, dont on a déja eu l'occasion de parler. Craigton, qui commandoit ce Vaisseau, invita le Capitaine Levinstone à dîner sur son bord, le jour de Noel, & lui montra une lettre de *Benjamin Croff*, un des Pilotes du Capitaine *Mclisse* sur l'*Expédition*, qui se trouvoit arrêté depuis trois mois par les Négres du Cap Monte, en represailles de quelques Habitans qu'un Navire Anglois leur avoit enlevés. Cette infâme pratique n'est que trop souvent exercée, sur-tout par les Vaisseaux de Bristol & de Liverpool. C'est le plus grand obstacle qui puisse arriver au commerce des Esclaves. Croff ayant appris l'arrivée de l'Elisabeth à Gallinas, & se trouvant abandonné de son propre Vaisseau, écrivit au Capitaine Craigton pour l'interesser à sa liberté. Mais Craigton devant faire voile à Scherbro, ce fut Levinstone qui se chargea de délivrer ce malheureux Anglois en passant au Cap Monte.

Un Anglois fait prisonnier par les Négres de Monte.

Querelle d'yvresse entre trois Capitaines Anglois.

Le même jour, on vit arriver dans la rade de Rio Gallinas le *Brig*, Vaisseau de Bristol, commandé par le Capitaine *Barry*, qui dîna aussi sur l'Elisabeth. On but avec tant d'excès dans ce festin, que Barry, dans la chaleur de l'ivresse, insulta les deux autres Capitaines. Ils s'en ressentirent fort vivement. Barry ne gardant plus de mesures retourna sur son bord, & fit tirer sur l'Elisabeth. Mais comme il avoit menacé Livinstone de ne pas le ménager davantage, celui-ci qui étoit retourné aussi-tôt sur son Vaisseau pour se mettre en état de défense, & qui vit l'autre exécuter sérieusement ses menaces, lui envoya quelques bordées qui le forcerent de lever l'ancre.

Smith parcourt la Côte.

Le 26 de Décembre, Smith toujours conduit par Levinstone, quitta Rio

das Gallinas, & le 29 il arriva au Cap Monte, où il passa quatre jours. Dans cet intervalle, Croff fut racheté, pour la somme d'environ cinquante livres sterling, & reçu à bord de la Bonite. Il y demeura jusqu'au 26 de Janvier, qu'étant arrivé à Saint André, où l'Expédition étoit à l'ancre avec plusieurs autres Bâtimens Anglois & François, le Capitaine Melisse rendit à Livinstone le prix de sa rançon. Smith observa, au Cap Monte, que les Négres qui parlerent de Commerce se gardoient soigneusement d'aller à bord, dans la crainte d'être enlevés; & que ceux mêmes qui s'y hazarderent, rentroient dans leurs Canots à la vûe de la moindre arme, & retournoient promptement au rivage. Il ne douta pas qu'ils ne fussent plus industrieux que la plûpart des Afriquains, parce qu'ils portent des étoffes de leur propre fabrique.

SMITH. 1726.

Industrie des Négres du Cap Monte.

Le 2 de Janvier, la Bonite partit pour le Cap Mesurado, où elle arriva le 4. Elle y jetta l'ancre sur huit brasses, derriere le Cap même, à deux lieues de l'embouchure de la Riviere Saint Paul. Après y avoir passé jusqu'au lendemain à midi, ne voyant paroître aucun Négre, & ne voulant pas courir les risques du débarquement, Smith fut d'avis de remettre à la voile & de suivre de près la Côte, pour en lever un Plan fidéle; ce qui retarda beaucoup le Voyage, parce qu'on fut obligé de mouiller toutes les nuits. Le 5 on jetta l'ancre devant Rio Junco, sur cinq brasses, & Smith descendit dans la Barque longue, pour sonder tous les environs de cette Riviere. L'embouchure est fermée par tant de rocs, qu'il est impossible aux plus petits Bâtimens d'y entrer. Mais l'interieur est très-navigable; & le cours de l'eau, qui vient de l'Est, est toujours tranquille. A six heures du soir, Smith revint à bord, sans avoir parlé aux Négres, quoiqu'il s'en fût présenté beaucoup sur les bords.

1727.

Rio Junco & son embouchure.

Le jour suivant, il continua de lever ses Plans & ses Perspectives, jusqu'au 9 de Janvier, qu'il jetta l'ancre à Rio Sestos, où il s'arrêta six jours, avec un Brigantin de Londres nommé la Providence, & commandé par le Capitaine *Cutler*. Ayant employé ce tems à sonder l'embouchure, il la trouva remplie de basses & de rocs, mais accessible néanmoins pour sa Barque. Le Bassin est large & spacieux. Sur la rive droite en entrant, on découvre une grande & belle Ville, qui porte le même nom que la Riviere. Les Anglois y prirent de l'eau & du bois, en payant au Roi quelques droits legers. Ils trouverent les Habitans assez civils, quoiqu'un peu prévenus au désavantage des Marchands d'Angleterre. Les provisions y sont rares sans être cheres, à l'exception du riz, dont Levinstone acheta une quantité considerable. Le 14 de Janvier, un vent impétueux d'Est Sud-Est, incommoda beaucoup la Bonite. Mais le lendemain amena un si beau tems, qu'étant partie à pleines voiles, elle arriva le 20 à *Setra-Krou*, où elle jetta l'ancre sur seize brasses, à la vûe de la Ville. Une heure après son arrivée, il parut un Canot avec quelques Négres, ausquels on demanda s'ils avoient des Chévres, des Porcs & des Poules. Ils répondirent qu'ils avoient beaucoup de Poules & de Chévres. L'espoir de trouver enfin des provisions en abondance fit descendre le jour suivant Smith & quelques Officiers du Vaisseau. Ils furent reçus au rivage par un grand nombre d'Habitans, qui les conduisirent dans leur Ville. Les maisons y sont bâties sur des piliers, de quatre ou cinq pieds de hauteur,

Riviere & Ville de Sestos.

SMITH. 1727.

Politesse interessée du Roi de Sestos.

soit pour éviter l'humidité, ou pour se garantir des bêtes féroces. A l'étonnement du Peuple, qui admiroit les Anglois & qui les suivoit en foule, Smith jugea que cette Nation n'étoit pas fort accoutumée à recevoir des Etrangers. Le Contre-Maître du Vaisseau, qui se nommoit *Corse*, alla chez le Chef de la Ville, pour lui demander la liberté du Commerce. Cette faveur fut accordée ; & le Chef Négre, qui est une sorte de petit Roi, étant alors à dîner, pria Corse de prendre sa part des alimens qu'on lui servoit ; c'étoit du riz bouilli à l'huile de palmier. Un des Seigneurs assistans présenta une coquille à Corse, au lieu de cuilliere. Après le dîner, le Roi lui dit de mettre ce riche instrument dans sa poche ; ce qu'il fit sans objection. Mais lorsqu'il fut prêt à se retirer, le Roi l'avertit qu'après avoir reçu sa cuilliere ou sa coquille, il ne devoit pas le quitter sans lui faire quelque présent. Corse lui donna quelques bagatelles qu'il avoit autour de lui, & qui furent acceptées fort avidement. Malgré les esperances que les premiers Négres avoient données au Capitaine, il ne trouva pour provision qu'un peu de malaguette, & quelques pommes de Pin ; fruit long de six à dix pouces, & délicieux, quand il est mur. Trois lieues & demie au Sud-Est de Setra-krou, on rencontre, à sept ou huit milles du rivage, deux rocs abîmés, qui sont éloignés l'un de l'autre d'environ deux cens brasses. Le plus avancé vers le Nord est un roc plat, d'environ cinquante brasses de longueur. L'autre est escarpé, & causa la perte d'un Vaisseau Anglois en 1719. Il a neuf pieds d'eau d'un côté, & cinq brasses de l'autre.

Pommes de pin, fruits délicieux.

Le 22 de Janvier, on quitta Setra-krou. Le 24, on doubla le Cap de Palmas. Environ sept lieues au Nord-Est de ce Cap, on trouva une Ville nommée *Ostende*, où Smith apprit que les Négres de Saint André, Ville voisine, avoient porté depuis peu la guerre à *Drevin*, réduit cette habitation en cendres, enlevé pour l'esclavage les hommes, les femmes, & les enfans, qu'ils avoient vendus à plusieurs Vaisseaux qui se trouvoient alors dans leur rade. Ce récit fit perdre aux Anglois la pensée de s'arrêter à Drevin. Ils arriverent le 26 de Janvier à Rio Saint André, où ils trouverent l'Expédition, Vaisseau de Melisse, & plusieurs autres Bâtimens Anglois & François. La rade de S. André est d'une extrême commodité pour les Vaisseaux ; &, depuis la démolition de Drevin, elle est devenue célebre par son Commerce. Smith ne s'y arrêta que pour en lever le Plan. Il continua de suivre la Côte des *Quaquas*, qui s'étend Est quart Nord-Est, depuis le Cap Palmas, l'espace d'environ cent lieues jusqu'à la Riviere de *Mancha*, nommée par les uns *Rio Gabra*, & par d'autres, *Riviere d'or.* Cette Côte n'est pas si peuplée que celle de Malaguette, qui s'étend l'espace de cent lieues, depuis le Cap Monte jusqu'au Cap Palmas.

Ruine de Drevin.

Longueur de la Côte des Quaquas & de celle de Malaguette.

La 4 de Février, on jetta l'ancre à cinq milles d'*Axim* vers l'Ouest. Ce Château des Hollandois, sur la Côte d'or, est une petite Fortification triangulaire, montée d'onze pieces de canon. Chaque angle a sa batterie, composée de trois pieces aux deux angles qui regardent la terre, & de cinq à l'angle de la mer. Les Négres ont une Ville fort peuplée sous le canon du Château, comme on en voit sous tous les Forts Européens, au long de la Côte d'or (78).

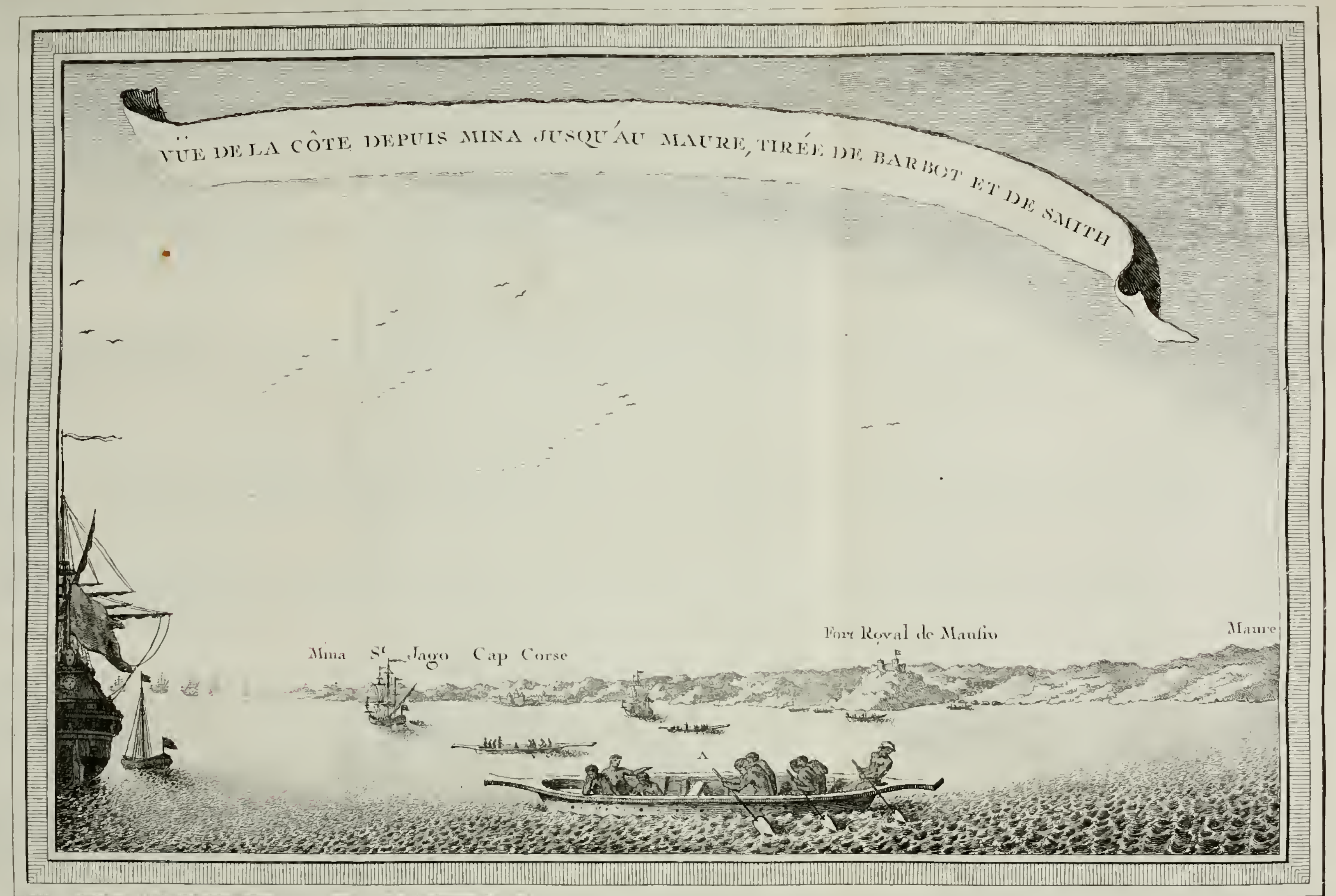
(78) Les pages 114, 115, & 116 de l'Auteur, sont prises de Bosman mot pour mot.

Sept



T. III. N.° IX.

A. Rochers où l'Amiral Ryster éleva une Batterie qui obligea le Fort de se rendre. | *B. Rocher sur le quel les Negres mettent leurs femmes et leurs enfans lors qu'ils vont à la guerre.* | *C. Unique passage au lieu du debarquement.* | *D. Ruisseau d'eau fraiche.* *E. Fort S.t Antoine.* | *F. Ville des Negres.* *G. Lieu du débarquement.*



A. Canots Negres de Mansro qui Conduisent des Esclaves à bord.

N.° II.

Sept ou huit lieues au Sud d'Axim, on rencontre un autre Fort, bâti par les Brandebourgeois, mais tombé depuis entre les mains des Hollandois, & célebre entre les Marchands de l'Europe sous le nom de Château de Conny. Les Prussiens, en le quittant, l'avoient laissé sous la garde d'un Kabaschir Négre, nommé *Jean Conny*, avec ordre de ne le livrer qu'à leur Nation. Ensuite le Roi de Prusse vendit toutes ses possessions sur la Côte de Guinée à la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales, en y comprenant un autre Fort qui lui appartenoit, près du Cap Très-Puntas ou des trois Pointes. Mais lorsque les Hollandois s'y présenterent, Jean Conny leur refusa l'entrée d'un lieu confié à ses soins; ce qui fit naître une Guerre, qui couta beaucoup de sang & d'argent aux Hollandois. Conny, enflé de sa victoire, porta la haine jusqu'à faire paver l'entrée de sa cour des cranes d'un grand nombre de Hollandois, qu'il avoit tués dans une action fort sanglante. Il en avoit fait garnir un d'argent, pour s'en servir à boire du pounch. Cependant il fut chassé du Fort en 1724, & forcé de se retirer dans le Pays de Fantin, pour éviter la vengeance d'une Nation qu'il avoit insultée si cruellement.

Histoire du Fort de Frederiksbourg ou de Jean Conny.

Le 6 de Février, Smith jetta l'ancre, sur six brasses, devant ce fameux Château. Vers minuit, il lui vint un Canot, de la part du Gouverneur Hollandois, pour lui offrir de l'eau & du bois. L'Auteur suppose qu'on lui auroit fait payer ce secours assez cher; car il avoit appris que tous les Commandans Hollandois avoient reçu ordre de n'accorder ni eau ni bois aux Vaisseaux Anglois, excepté ceux de Humphry Morries, fameux Marchands de Londres. Les Négres du Canot lui dirent que le Gouverneur Hollandois avoit fait creuser la terre dans plusieurs endroits autour du Fort, pour découvrir un tonneau de poudre d'or que Jean Conny y avoit laissé; mais qu'on n'avoit tiré aucun fruit de cette recherche.

Le 7, on quitta le Fort de Jean Conny, dont le véritable nom est *Fredericksbourg;* & touchant aux Comptoirs Anglois de *Dixcove*, *Sukkonda* & *Commendo*, dont Smith leva successivement les Plans, on arriva le 17 au Cap-Corse, où l'on trouva plusieurs Vaisseaux dans la rade.

Arrivée de Smith au Cap-Corse.

Pendant le séjour que Smith avoit fait à Jamesfort sur la Gambra, il avoit reçu, par un Vaisseau Anglois, une Lettre de Hollande, adressée au Gouverneur Hollandois de Mina, qu'il s'étoit chargé de porter au Cap-Corse. Cette occasion lui paroissant favorable pour lever le Plan du Château de Mina, il s'y rendit dans un grand Canot, avec Livinstone, sous prétexte de remettre la Lettre au Gouverneur. Mais ils reconnurent bientôt que le Hollandois ne manquoit pas de pénétration. Smith, qui ne se croyoit ni connu ni observé, étant sorti sans affectation pour jetter les yeux autour de lui, fut étonné de se voir immédiatement suivi par le Gouverneur, qui le tira brusquement par la manche, & qui le pria de rentrer dans la salle, en lui disant qu'il pouvoit emporter, si c'étoit son dessein, tout l'or de la Guinée dans sa poche, mais que pour le Plan du Château Hollandois, il ne l'emporteroit pas. Un reproche si peu attendu causa d'abord quelque embarras à Smith. Cependant, après s'être un peu remis, il répondit au Gouverneur, qu'il lui avoit crû assez de lumieres pour ne pas s'imaginer qu'on pût entreprendre de lever le Plan d'une Place sans les instrumens nécessaires; & que n'en ayant aucun, il s'étonnoit qu'on pût le soupçonner de ce dessein. Le Com-

Il veut lever le plan du Château de Mina.

Difficulté qu'il y trouve.

SMITH. 1727.

mandant Hollandois demeura pensif un moment; & paroissant se repentir d'un procedé trop brusque, il pressa Smith & Livinstone de demeurer à dîner. Ils y consentirent. Alors, il leur montra quelques Plans imparfaits, qui avoient été levés par un Dessinateur de la Compagnie Hollandoise. L'Ouvrage avoit été fort bien commencé, mais l'Artiste étoit mort sans avoir pû l'achever.

Rareté de l'eau sur la Côte d'or.

Smith partit du Cap-Corse le 23 de Mars. Comme on étoit à la fin de la saison seche, l'eau étoit si rare dans la garnison, qu'il fut impossible d'en obtenir pour les besoins du Vaisseau. Il ne s'en trouve point à plus de huit milles du Château; de sorte qu'on y est réduit à l'eau d'une grande citerne, qui se remplit par des tuyaux de plomb, où la pluye descend de tous les toîts. Tous les Forts de la Côte d'or n'ont pas d'autre ressource.

Tantumquerri. Wineba.

Le 24 de Mars, on toucha au Fort de *Tantumquerri*, & le 27 on mouilla sur cinq brasses à *Wineba*. Ce dernier Fort étoit si bien fourni d'eau, qu'après en avoir fait remplir plusieurs tonneaux, Smith ne s'apperçut pas que la citerne eut baissé de plus de six lignes; ce qui lui fit conclure que dans un fond de roc, elle avoit une source vive qui lui fournissoit de l'eau continuellement.

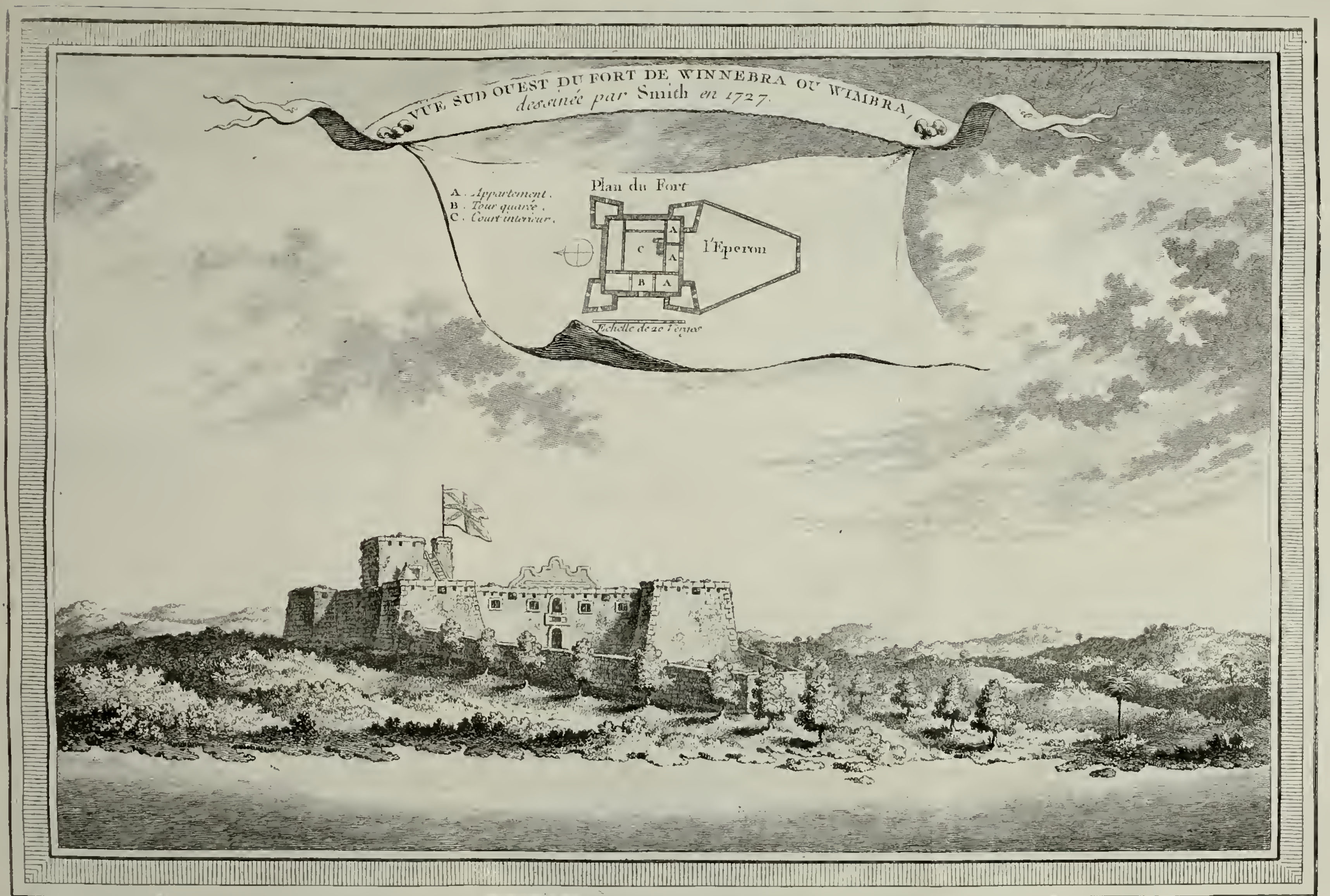
Le 28, ayant quitté Wineba, on alla jetter l'ancre le 30 au Fort d'Akra, sur six brasses, d'un fond si pierreux, qu'il endommage beaucoup les cables. L'endroit du débarquement est sûr & commode, parce qu'il est couvert de quelques petits rochers, qui rompent l'impétuosité des vagues. Pendant que Smith fut à l'ancre devant Akra, il alla se promener plusieurs fois jusqu'à la porte du Fort Hollandois. Il y rencontra quelques Marchands de cette Nation, qui connoissoient le Facteur Anglois dont il étoit accompagné. On s'entretint quelques momens avec beaucoup de familiarité & d'amitié. Mais les Hollandois ne proposerent point à Smith d'entrer dans leur Fort; ce qui lui fit juger qu'ils avoient des ordres du Gouverneur Général de Mina, & qu'ils craignoient les observations d'un Dessinateur Anglois.

Jalousie des Hollandois.

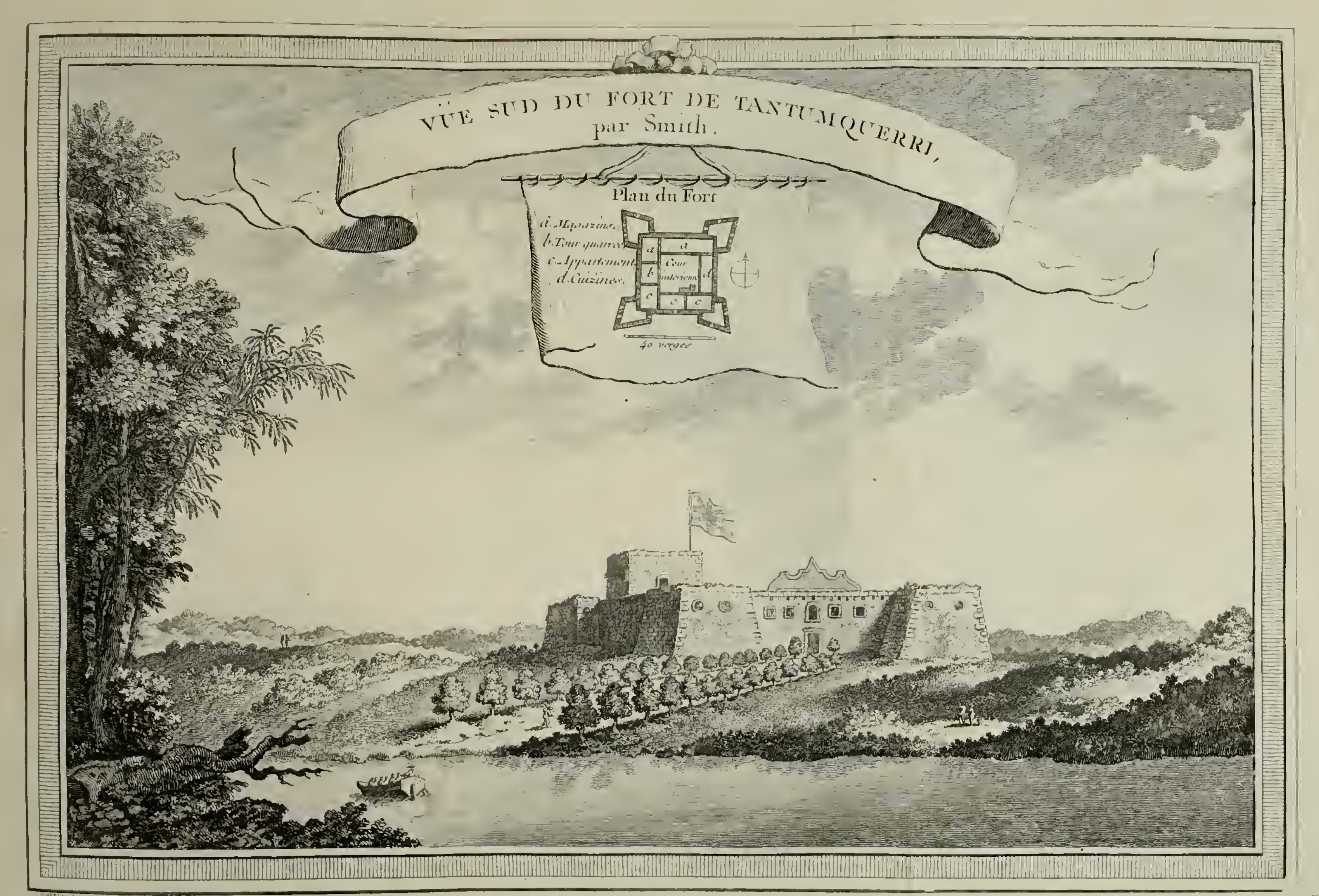
Le 3 d'Avril, après avoir perdu un cable dans les rocs d'Akra, il remit à la voile pour gagner la Côte de Juida. Le 5, il passa devant l'embouchure de la grande Riviere Volta, qui a tiré ce nom de la rapidité extrême de son cours. Il est si violent qu'en entrant dans la mer, il change la couleur de l'eau jusqu'à plus de huit lieues de la Côte. C'est cette Riviere qui sépare la Côte d'or de la Côte des Esclaves.

Le 7, à la pointe du jour, on jetta l'ancre, sur sept brasses, dans la rade de Juida, & l'on salua le Fort, qui est à plus d'une lieue de la Côte. Il se trouvoit alors dans la rade trois Vaisseaux François & deux Portugais. La Guinée entiere n'a pas de lieu où le débarquement soit si difficile. On y trouve continuellement les vagues si hautes & si impétueuses, que les Chaloupes de l'Europe ne pouvant s'approcher du rivage, on est obligé de jetter l'ancre fort loin, & d'y attendre les Canots, qui viennent prendre les Passagers & les marchandises. Ordinairement les Rameurs Négres s'en acquittent avec beaucoup d'habileté; mais quelquefois aussi le passage n'est pas sans danger. A l'arrivée du Vaisseau de Smith, les Facteurs de sa Nation envoyerent à bord un grand Canot, pour amener au rivage ceux qui devoient y descendre. Le passage fut heureux. Cependant

Dangers de la Côte de Juida & difficulté d'y aborder.


VUE SUD OUEST DU FORT DE WINNEBRA OU WIMBRA,
dessinée par Smith en 1727.
Plan du Fort
A. Appartement.
B. Tour quarrée.
C. Court interieur.
C
A
A
B
A
l'Eperon
Echelle de 20 Toises

N.° VI.


VÜE SUD DU FORT DE TANTUMQUERRI,
par Smith.
Plan du Fort
a. Magazins.
b. Tour quarrée
c. Appartements
d. Cuizines.
a
a
b
c
c
c
d
Cour interieure
40 verges

Smith fut étonné de se voir entre des vagues d'une hauteur excessive, & des flots d'écume, qui paroissoient capables d'abîmer le plus grand Vaisseau. Il admira l'adresse des Négres à les traverser; mais, sur-tout, à profiter du mouvement d'une vague, pour faire avancer, à l'aide des rames, leur Canot fort loin sur le rivage : après quoi sautant à terre, ils le transporterent encore plus loin, pour le garantir du retour des flots. Si l'on avoit le malheur d'être renversé, il seroit fort difficile ici de se sauver à la nage, quand on n'auroit que la violence de la mer à combattre; mais en y joignant le danger des Requins, qui suivent toujours les Canots en grand nombre, pour attendre leur proie, on peut dire qu'il est presqu'impossible d'échapper.

SMITH. 1727.

Tragique avanture d'un François.

Les Vaisseaux qui viennent à Juida pour le Commerce ont toujours sur le rivage, des tentes qui leur servent de Magazins pour mettre leurs marchandises à couvert. Smith, en débarquant s'approcha d'une tente françoise, où le Matelot qui en avoit la garde, lui offrit en langue Angloise un verre d'eau-de-vie qu'il accepta. Il y avoit dans la tente un grand nombre de barrils, dont le dehors paroissoit mouillé. Smith en ayant demandé la raison, le Matelot François lui répondit que les barrils n'avoient été débarqués que le matin, & qu'ils avoient beaucoup souffert au passage. Il ajoûta qu'au débarquement, un Matelot François s'étant hazardé trop loin dans l'eau, pour reprendre un barril que les vagues emportoient, avoit été saisi par un jeune Requin, contre lequel il s'étoit fort bien défendu avec son couteau; mais que la même vague qui le ramenoit ayant apporté deux autres Requins monstrueux, il avoit été déchiré dans un moment & dévoré à la vûe de tous ses Compagnons.

Smith descend au rivage.

Cette tragique avanture n'inspira pas peu de dégoût à Smith pout un Pays si dangereux. Mais les branles étant prêts à le porter au Fort, il ne fit pas difficulté de se livrer aux Négres, qu'il ne crut pas aussi rédoutables que les Requins. Il traversa trois Rivieres, ou plutôt, dit-il, trois bras de la même Riviere, qui passent entre le Fort Anglois & le rivage. Ensuite le Pays lui parut si agréable, qu'il préfera d'aller à pied jusqu'au Fort. Les François & les Anglois ont leurs Forts, ou leurs Comptoirs, à moins d'une portée de fusil l'un de l'autre, environnés d'un mur de terre assez épais. Celui des Anglois, qui est fort spacieux, est défendu par plusieurs batteries qui contiennent dix-sept pieces de gros canon.

Forts Anglois & François.

Conquêtes du Roi de Dahomay.

Ils ont à dix-huit milles de ce Fort, du côté de l'Est, un autre Comptoir, nommé *Jacquin;* & celui de *Sabi* à cinq milles, du côté du Nord. Mais celui-ci venoit d'être réduit en cendres par le grand & puissant Roi de *Dahomay*, dont le nom a fait depuis peu tant de bruit en Europe. Sa premiere conquête avoit été le Royaume du grand Ardra, cinquante milles au Nord-Ouest de Sabi. Le Roi d'Ardra ayant, en 1724, quelques affaires à régler avec *Baldwin*, Gouverneur Anglois de Juida, & n'étant pas satisfait de sa diligence, fit arrêter *Lamb*, Facteur Anglois d'Ardra, dans l'espérance de rendre Baldwin plus attentif à l'obliger. Ce fut dans ces circonstances que la Ville d'Ardra fut assigée par les Troupes du Roi de Dahomay, & qu'ayant été prise après une vigoureuse résistance, le Roi même fut tué à la porte de son Palais. Lamb fut conduit prisonnier devant le Général de Dahomay, qui n'avoit jamais vû de Blancs. Cet Officier Négre fut si surpris de sa figure,

Son Général n'avoit jamais vû de Blancs.

SMITH. 1727.

qu'il le mena au Roi son Maître comme une rareté fort étrange. En effet, le Roi de Dahomay, faisant sa résidence à deux cens milles dans les terres, n'avoit jamais eu, non plus, l'occasion de voir un Européen. Il garda précieusement Lamb, qui écrivit pendant sa captivité une Lettre au Gouverneur Tinker, successeur de Baldwin. Smith en obtint une copie, qu'il a placée à la fin de son Journal.

Juida conquis, & les Forts Européens ruinés.

La conquête d'Ardra fut suivie d'une irruption dans le Pays de Juida. Les Troupes de Dahomay s'étant avancées au mois de Février 1727 jusqu'à la Ville de Sabi, que les François ont nommée *Xavier*, en formerent aussi-tôt le siége. C'est la capitale du Royaume de Juida, Ville grande & bien peuplée, où les François, les Anglois & les Portugais ont des Comptoirs. Elle eut en peu de jours le sort d'Ardra. Mais le Roi de Juida, un des plus gros hommes que Smith ait jamais vûs, ne se croyant pas capable des fatigues de la guerre, se fit charger dans un branle, sur les épaules de quelques Négres vigoureux, & mit ainsi sa vie à couvert. Les Comptoirs Européens furent pillés, les Facteurs faits prisonniers, & menés au Camp d'Ardra, où le Roi de Dahomay s'étoit rendu. Lorsque Tinker fut presenté à ce Prince, il lui dit avec une fermeté modeste, que les chagrins qu'il causoit aux Blancs ne tourneroit point à l'avantage du Pays dont il venoit de faire la conquête; que c'étoit le moyen au contraire d'en écarter tous les Vaisseaux de l'Europe, & de nuire par conséquent à sa propre grandeur.

Le Roi lui répondit qu'il sentoit la vérité de ce discours, & que son intention n'avoit point été que les Européens fussent chagrinés; mais que ce malheur étant arrivé sans ses ordres, il leur permettoit de retourner dans leur Comptoirs, pour y exercer le Commerce en liberté. Ils profiterent aussitôt de cette permission. Cependant tandis que les Gouverneurs François & Anglois étoient en marche, le Général de Dahomay fit mettre le feu aux Comptoirs de la Ville, sans avoir consulté les intentions du Roi. Cette trahison causa unchagrin mortel aux deux Gouverneurs, mais sur-tout à celui du Fort François, qui ne pensoit point à retourner si-tôt en Europe que Tinker, & qui esperoit au contraire de voir Sabi relevé de ses ruines, & le Commerce rétabli. Ils n'eurent point d'autre ressource que de se retirer tous deux dans leurs Forts.

Comptoirs brûlés à Sabi.

Grandeur de cette Ville.

La Ville de Sabi n'avoit pas moins de cinq milles dans sa circonference. Les Maisons étoient bâties avec assez de propreté, quoiqu'elles ne fussent couvertes que de chaume. Le Pays n'a pas de pierres. On n'y trouve pas même un caillou de la grosseur d'une noix. Cependant les Comptoirs étoient bâtis à la maniere de l'Europe. Ils étoient solides, spacieux, bien ouverts, & composés de plusieurs appartemens fort commodes, qui avoient chacun leur salle, & des balcons pour prendre l'air. Les Magazins étoient au rez-de-chaussée, & les logemens faisoient le second étage. De si belles demeures contribuoient non-seulement à la satisfaction, mais encore à la santé des Européens. La Ville étoit si peuplée, qu'il étoit difficile à toute heure de marcher dans les rues, quoiqu'elles eussent beaucoup de largeur. Il s'y te oit tous les jours, des marchés, bien fournis de commodités d'Europe & d'Afrique, & d une grande varieté de provisions. Près des Compoirs de l'Europe on voyoit une grande Place, plantée de beaux arbres, à l'ombre desquels

les Marchands & les Capitaines traitoient de leurs affaires, comme dans une espece de Bourse. Tous ces lieux, avoient été réduits en cendres peu de jours avant l'arrivée de Smith.

Smith. 1727.

Smith retourne à bord. Difficulté de son passage.

Le 20 d'Avril 1727, il profita d'un jour fort calme pour retourner à bord. Le Canot étant sur le sable, la tête tournée vers la mer, les Passagers y entrerent d'abord & s'assirent à l'extrêmité, parce que la plus grande partie de l'espace est pour les Rameurs Négres, qui sont ordinairement au nombre d'onze ou de treize. Lorsque chacun eut pris place, les Rameurs saisirent un moment favorable pour lancer le Canot sur le dos d'une vague; & s'y glissant avec beaucoup d'adresse, ils manierent si bien leurs rames, qu'avant le retour de la vague suivante, ils le mirent hors du danger de se briser contre le rivage. Mais ils n'avoient encore surmonté que le premier obstacle. A vingt-cinq ou trente toises on trouve une barre, où la mer bat avec plus de violence que contre la terre. Ils ne la passerent pas moins heureusement. Au de-là de cette barre, à la distance de quarante ou cinquante toises, il s'en trouve une autre, qui est beaucoup plus dangereuse. Les vagues sont furieuses dans l'intervalle, & ne font pas moins de bruit que le tonnerre. Cependant les Négres s'y tinrent ferme, près d'un quart d'heure, avec le secours de leurs rames ou de leurs pelles. Enfin voyant une grosse vague s'ouvrir tout d'un coup, ils firent un mouvement si vif, que l'ayant traversée, ils n'eurent pas de peine à surmonter la suivante, qui étoit beaucoup moins haute. En arrivant à bord, ils se trouverent quittes pour avoir été un peu mouillés; & les Requins, qui les avoient suivis, ne furent pas trop contens, dit l'Auteur, de voir leurs esperances trompées.

Il se rend dans l'Isle du Prince.

Le matin du jour suivant, on mit à la voile, pour l'Isle du Prince, où l'on se proposoit de prendre de l'eau & du bois. On y arriva le 18 de Mai. Les provisions y étoient fort cheres, mais celle d'eau & de bois coûta peu; & Livingstone employa le tems, jusqu'au 16, à faire carener son Vaisseau. Le 20 on passa la Ligne. Le 23, on découvrit le Cap Lopez, à la latitude d'un degré du Sud. Ce fut la derniere fois qu'on eut la vûe de la Côte d'Afrique.

Calmes près de la Ligne.

Après avoir parcouru environ quatre degrés au Sud de la Ligne, on tomba sous le véritable vent de commerce, & l'on porta à l'Ouest pendant près de quatre cens lieues. Ensuite ayant tourné au Nord-Nord-Ouest, on passa une seconde fois la Ligne le 5 de Juin. Dès le lendemain, on fut arrêté par les calmes qui regnent toujours près de la Ligne dans cette saison, sur-tout entre les vents de commerce Nord-Est & Sud-Est. Le tems devint fort triste par son obscurité, & par une abondance continuelle de pluyes qui nuisoient beaucoup à la manœuvre. Si près de la Ligne, on étoit surpris de trouver l'air très froid. Il ne se passoit pas de jour sans quelques tornados. On en tira cet avantage, qu'ils servirent à faire gagner le véritable Nord-Est de commerce; après quoi l'on porta au Nord-Nord-Ouest avec un vent frais jusqu'au 1 de Juillet. Mais étant alors à treize degrés dix-neuf minutes du Nord, on s'apperçut d'une dangereuse voie d'eau. Comme elle étoit déja si grande que les pompes ne pouvoient suffire, on ne fut pas saisi d'une crainte médiocre, en considerant qu'on étoit fort éloigné de la terre, & qu'on n'étoit accompagné d'aucun Vaisseau. Après beaucoup de recherches, Livingstone découvrit la source du mal, & trouva le moyen d'en arrêter le progrès;

Voie d'eau qui expose le Vaisseau au dernier péril.

SMITH. 1727.

Cependant il ne fut pas poſſible d'y remedier ſi parfaitement, qu'on ne s'apperçût bientôt qu'il recommençoit avec un nouveau danger. On réſolut de ſuivre le vent, pour ſoulager le Vaiſſeau. Mais la fatigue extrême de l'Equipage, qui étoit ſans ceſſe obligé de travailler à la pompe, fit applaudir à la propoſition de porter droit aux Indes Orientales. On étoit ſous le vent Nord-Eſt de commerce; & dans la latitude qu'on vient de remarquer, on avoit directement la Barbade à l'Oueſt. A la vérité, ſuivant les calculs, on n'en étoit pas à moins de ſept cens lieues; diſtance terrible pour un Vaiſſeau prêt à s'abîmer. Cependant les circonſtances n'offrant point d'autre reſſource, on réſolut de s'y attacher avec tous les efforts du courage & de la prudence.

Meſures qu'on prend contre le danger.

Les emplois furent diſtribués pour une ſi grande entrepriſe. Le Capitaine & le Pilote devoient prendre alternativement la conduite du gouvernail. Wheeler & Smith ſe chargerent de préparer les vivres, & de faire du pounch chaud pour ceux qui travailleroient à la pompe, auſquels on aſſigna une pinte & demie de cette liqueur pendant chaque garde, c'eſt-à-dire de quatre en quatre heures. Ils avoient beſoin de ce ſoutien pour ranimer leurs eſprits, parce que le travail étoit ſi pénible & le péril ſi preſſant, que tous les Matelots ne purent être diviſés qu'en deux gardes. Il reſtoit deux petits Négres, qui reçurent ordre d'aſſiſter Wheeler & Smith dans leurs fonctions.

Murmures de l'Equipage.

On paſſa neuf ou dix jours dans une extrêmité ſi déplorable. La plûpart des Matelots commençoient à ſe rebuter de l'excès du travail, & quelques-uns firent éclater des mumures qui ſembloient annoncer d'autres effets de leur déſeſpoir. On leur fourniſſoit néanmoins des rafraîchiſſemens continuels; & Smith avoit ſoin de leur tuer tous les jours quelques pieces de volaille ou quelque Chevreau. Tous les Officiers s'efforçoient auſſi de les encourager par l'eſperance de découvrir bientôt la Barbade. Leur Chaloupe, qui étoit aſſez grande & en fort bon état, avoit été placée ſur le tillac. Mais la Barque longue ayant été ſerrée entre les ponts, pluſieurs ſouhaitoient qu'on la mît en état d'être employée, c'eſt-à-dire, qu'elle fut équipée de tout ce qui étoit néceſſaire pour un uſage forcé, comme d'eau, de vivres, d'inſtrumens de mer, &c. D'autres s'oppoſoient fortement à cette propoſition, dans la crainte que les plus mutins, ou les plus déſeſperés, ne profitaſſent des ténébres pour fuir dans la Barque & pour abandonner tous les autres à leur mauvais ſort; ce qui auroit cauſé néceſſairement la perte du Vaiſſeau, parce qu'il ne ſeroit pas reſté aſſez de bras pour la pompe. Au milieu de ce trouble, tous les animaux étrangers qu'on tranſportoit en Europe, moururent faute de ſoins & de nourriture.

Horrible déſeſpoir des Matelots.

Le 16 de Juin, trois Matelots, qui avoient travaillé à la pompe depuis quatre heures juſqu'à huit, tomberent évanouis, & furent emportés comme morts. Cet accident ayant fait ſonner plutôt la cloche, pour appeller ceux qui devoient ſucceder au travail, l'horreur & la conſternation parurent ſe répandre ſur tous les viſages. Cependant comme Smith avoit fait préparer un fort bon déjeûner, on ſe mit à manger, autant que la crainte pouvoit laiſſer d'appetit; lorſqu'un des Matelots de la pompe ſe mit à crier de toute ſa force, *terre, terre*, courant & ſautant comme un inſenſé dans le tranſport de ſa joie. Tout le monde abandonna les alimens, pour ſatisfaire une curioſité beaucoup plus preſſante que la faim. On découvrit en effet la terre;

qu'on reconnut auſſi-tôt pour l'Iſle de la Barbade. Il n'étoit pas plus de neuf heures du matin. A quatre heures après-midi, on jetta l'ancre dans la Baye de Carliſle.

Ils arrivent enfin à la Barbade.

Cette Baye étoit alors remplie de Bâtimens Anglois. Vers la nuit, *Thomas Leake*, Agent de la Compagnie Roiale d'Afrique à la Barbade, amena, ſur la Bonite, des Matelots & d'autres Ouvriers pour ſoulager l'Equipage. Le matin du jour ſuivant, Smith ſe rendit au rivage, & prit ſon logement dans la maiſon de Leake. Il fut préſenté immédiatement, par le Docteur Warren, ſon ami, à M. *Worsley*, Gouverneur de l'Iſle, qui le retint à dîner. Mais la fête fut troublée par l'arrivée d'un Exprès, qui apportoit la triſte nouvelle de la mort du Roi Georges.

Pendant les jours ſuivans, on ſe hâta de décharger toutes les marchandiſes du Vaiſſeau, ſans interrompre un moment le travail de la pompe, qui ne ceſſoit pas d'être néceſſaire dans une rade ſi tranquille. Un jour que le Capitaine Livingſtone & Smith étoient à bord avec Leake, & quelques autres Négocians, les Ouvriers pomperent un petit Dauphin, à demi rongé de pourriture, ſans queue & ſans tête, d'environ trois pouces & demi de longueur. Livingſtone le mit ſoigneuſement dans de l'eſprit de vin, pour le conſerver juſqu'en Europe, perſuadé que ce petit poiſſon ayant été long-tems dans la fente du Bâtiment, avoit fermé le paſſage à quantité d'eau, & que c'étoit à lui par conſéquent qu'il étoit redevable de ſa conſervation. Lorſqu'on examina de près le Vaiſſeau, après l'avoir mis ſur le côté, on apperçut, ſous la quille & dans d'autres endroits, pluſieurs fentes dont on n'avoit pas eu le moindre ſoupçon. Mais la principale étoit celle que Livingſtone avoit découverte, & qui n'avoit pû être bien bouchée. Cependant toutes les planches étant fort bonnes, & n'ayant pas même beſoin d'être calfatées, il ſe contenta de faire travailler aux endroits qui demandoient une prompte réparation, & de les faire revêtir d'une couche de godron fort épaiſſe.

A quoi ils avoient dû leur ſalut.

Il ſe vit en état, le 18 d'Août, de quitter la Barbade. Ce ne fut pas ſans peine qu'il traverſa les vents de commerce Nord-Eſt, & qu'il arriva ſous les vents variables au 29 degré de latitude du Nord. Mais il trouva enſuite des vents frais à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, qui lui firent faire régulierement neuf ou dix milles par heure. Le 22 de Septembre, la ſonde lui donna, ſur quatre-vingt braſſes, un beau ſable luiſant. Le 25, il découvrit la pointe du Lézard, & s'engageant dans le Canal il ſe trouva le lendemain vis à-vis l'Iſle de Whigt. Mais le vent changea tout d'un coup du Sud-Oueſt au Sud-Eſt, & devint ſi violent qu'il ſe vit forcé de tourner vers Portſmouth. En vain tira-t-il trois coups, pour demander du ſecours dans un embarras qui augmentoit à chaque moment. Il ne ſe trouva point une ſeule Barque qui osât riſquer de ſortir. Son Pilote avoit heureuſement quelque connoiſſance de cette Côte. Il donna le reſte au hazard; & la néceſſité fut un ſi bon guide, qu'il mouilla dans la rade de Portſmouth le 26 de Septembre à onze heures du matin. L'Auteur ſe rendit à Londres par terre.

Ils retournent en Europe.

Leur arrivée à Portſmouth.

LAMB. 1724.

§. III.

Lettre de M. Bullfinch Lamb à M. Tinker, Gouverneur du Fort Anglois de Juida, touchant le Roi de Dahomay & ses Etats (79).

MONSIEUR, il y a cinq jours que le Roi me remit votre Lettre du premier de ce mois. Ce Prince m'ordonne de vous répondre en sa présence. Je le fais, pour exécuter ses volontés. En recevant votre Lettre de sa main, j'eus avec lui une conference dont je crois pouvoir conclure qu'il ne pense pas beaucoup à fixer le prix de ma liberté. Lorsque je le pressai de m'expliquer à quelles conditions il vouloit me permettre de partir, il me répondit qu'il ne voyoit aucune raison de me vendre, parce que je ne suis pas Négre. Je le pressai. Il tourna ma demande en plaisanterie, & me dit que ma rançon ne pouvoit monter à moins de sept cens Esclaves, qui à quatorze livres sterlings par tête, feroient près de dix mille livres sterling. Je lui avouai que cette ironie me glaçoit le sang dans les veines; & me remettant un peu, je lui demandai s'il me prenoit pour le Roi de mon Pays. J'ajoûtai que vous & la Compagnie me croiriez fou, si je vous faisois cette proposition. Il se mit à rire, & me défendit de vous en parler dans ma Lettre, parce qu'il vouloit charger le principal Officier de son Commerce de traiter cette affaire avec vous, & que si vous n'aviez rien à Juida d'assez beau pour lui, vous deviez écrire d'avance à la Compagnie. Je lui répondis qu'à ce discours il m'étoit aisé de prévoir que je mourrois dans son Pays, & que je le priois seulement de faire venir pour moi, par quelqu'un de ses gens, des habits & quelques autres nécessités. Il y consentit. Je n'ai donc, Monsieur, qu'un seul moyen de me racheter; ce seroit de faire offre au Roi d'une Couronne & d'un Sceptre, qui peuvent être payés sur ce qui reste dû au dernier Roi d'Ardra. Je ne connois pas d'autre présent qu'il puisse trouver digne de lui; car il est fourni d'une grosse quantité de Vaisselle, d'or en œuvre, & d'autres richesses. Il a des robbes de toutes les sortes, des chapeaux, des bonnets, &c. Il ne manque d'aucune espece de marchandises. Il donne les bujis comme du sable, & les liqueurs fortes comme de l'eau. Sa vanité & sa fierté sont excessives. Aussi est-il le plus riche & le plus belliqueux de tous les Rois de cette grande Région; & l'on doit s'attendre qu'avec le tems, il subjuguera tous les Pays dont le sien est environné. Il a déja pavé deux de ses principaux Palais, des cranes de ses ennemis tués à la guerre. Ces Palais néanmoins sont aussi grands que le Parc Saint James à Londres, c'est-à-dire qu'ils ont un mille & demi de tour.

Embarras de Lamb pour sa rançon.

Raillerie du Roi de Dahomay.

Richesses & caractere de ce Prince.

Je lui parle souvent d'établir une correspondance avec la Compagnie, & de faire venir des Blancs à la Cour. Vous devez l'entretenir dans ces idées, & lui dire que le moyen de les faire réussir est de commencer par m'accorder la liberté. Il repete sans cesse qu'il voudroit voir des Vaisseaux dans certains lieux, ne fut-ce que pour leur vendre ses Esclaves, & pour se faire

(79) Cette Lettre est annoncée ci-dessus, page 500. Sa date est le 27 de Novembre 1724. A Abomay, dans le Palais du grand Truro Audati, Roi de Dahomay.

apporter

apporter les ornemens qui conviennent à un Prince tel que lui. J'affecte de prêter l'oreille à tous ses discours; & si vous le flatez un peu, je ne doute pas que vous ne contribuiez beaucoup à finir ma misere. J'espere que la Compagnie ne me jugera point indigne de son attention, & qu'elle se souviendra des longues & pénibles souffrances ausquelles je me suis exposé pour son service. Je suis dans une situation fort miserable, privé de toutes les douceurs de la vie, séparé de ma femme, de mes enfans, & de tout commerce humain. C'est être enseveli tout vivant. Enfin je ne crois pas qu'il y ait de sort aussi triste que celui de perdre ma jeunesse dans un Pays tel que celui-ci.

LAMB. 1724.

Situation de Lamb.

Le Roi souhaite beaucoup qu'il me vienne des Lettres de ma Nation, ou toute autre marque de souvenir. Il regarderoit comme une bassesse indigne de lui, de prendre quelque chose qui m'appartînt. Je ne crois pas même qu'il voulût retenir les Blancs qui viendroient à sa Cour. S'il me traite autrement, c'est qu'il me regarde comme un captif pris à la guerre. D'ailleurs il paroît m'estimer beaucoup, parce qu'il n'a jamais eu d'autre Blanc qu'un vieux Mulâtre Portugais, qui lui vient de la Nation des Papas, & qui lui a coûté environ cinq cens livres sterling. Quoique cet homme soit son Esclave, il le traite comme un Kabaschir du premier ordre. Il lui a donné deux maisons, avec un grand nombre de femmes & de domestiques, sans lui imposer d'autre devoir que de raccommoder quelquefois les habits de Sa Majesté, parce que ce Mulâtre est Tailleur. Ainsi l'on peut compter que les Tailleurs, les Charpentiers, les Serruriers, ou tout autre Artisan libre, qui voudroient se rendre ici, seroient reçus avec beaucoup de caresses, & feroient bientôt une grosse fortune, car le Roi paye magnifiquement ceux qui travaillent pour lui.

Autre Blanc prisonnier avec lui, & sa situation.

L'arrivée de quelque Ouvrier seroit donc un excellent moyen pour obtenir ma liberté, en y joignant la promesse d'entretenir avec lui un commerce reglé. Mais, étant persuadé que les Blancs contribuent ici à sa grandeur, il m'objecte à tous momens que s'il me laisse partir, il n'y a pas d'apparence qu'il en revoie jamais d'autres. Il faudroit engager quelqu'un à faire le voyage, pour retourner presque aussi-tôt. Cette seule démarche persuaderoit au Roi qu'il verroit d'autres Blancs dans la suite; & je suis presque sûr qu'il m'accorderoit la permission de partir, pour hâter ceux qui viendroient après moi. Si Henri Touch, mon Valet, étoit encore à Juida, & qu'il fut disposé à se rendre ici, il y trouveroit plus d'avantage qu'il ne peut se le figurer. Il est jeune. Le Roi prendroit infailliblement de l'affection pour lui. Quoique je ne rende aucun service à ce Prince, il m'a donné une maison, avec une douzaine de Domestiques de l'un & de l'autre sexe, & des revenus fixes pour mon entretien. Si j'aimois l'eau-de-vie, je me tuerois en peu de tems, car on m'en fournit en abondance. Le sucre, la farine, & les autres commodités ne me sont pas plus épargnés. Si le Roi fait tuer un Bœuf, ce qui lui arrive souvent, je suis sûr d'en recevoir un quartier. Quelquefois il m'envoie un Porc vivant, un Mouton, une Chévre; & ma moindre crainte est celle de mourir de faim. Lorsqu'il sort en public, il nous fait appeller, le Portugais & moi, pour le suivre. Nous sommes assis près de lui pendant tout le jour, à l'ardeur du Soleil; avec la permission néanmoins de faire tenir par nos Es-

Raisons qui rendoient la liberté de Lamb fort difficile.

Comment il étoit traité par le Roi.

LAMB. 1724.

claves des parasols qui nous couvrent la tête. Mais il nous paye assez bien pour cette fatigue. Outre trois ou quatre grands kabés qu'il nous donne, il fait quelquefois apporter un grand flacon d'eau-de-vie pour nous rafraîchir, & nous en envoie d'autres dans nos demeures.

Il demande d'être envoyé à la guerre.

Ainsi nous tâchons, le Portugais & moi, de nous rendre la vie aussi douce qu'il nous est possible, & sur-tout de ne pas tomber dans une tristesse qui seroit bientôt funeste à notre santé. Cependant comme je suis fort ennuyé de ma situation, je suppliai le Roi, il y a quelque tems, de me mettre entre les mains du Général de ses Troupes, & de me faire donner un Cheval pour le suivre à la guerre. Il rejetta ma demande, sous prétexte qu'il ne vouloit pas me faire tuer. Ensuite m'ayant promis de m'employer autrement, il m'ordonna de demeurer tranquille & de prendre garde à tout ce que je lui verrois faire. J'ignore encore quelles sont ses intentions. Son Général même n'approuva pas l'offre que je faisois d'aller à la guerre; parce que si j'étois tué, me dit-il, le Roi ne lui pardonneroit pas d'en avoir été l'occasion. Depuis ce tems-là, Sa Majesté m'a fait donner un cheval, & m'a déclaré que lorsqu'elle sortiroit de son Palais je serois toujours à sa suite. Il sort assez souvent, dans un beau branle, garni de pilliers dorés & de rideaux. Il m'ordonne quelquefois aussi de l'accompagner dans ses autres Palais, qui sont à quelques milles de sa résidence ordinaire. On m'assure qu'il en a onze.

Présens qu'il veut faire au Roi, & les motifs.

Comme il est fatiguant de monter à cheval sans selle, je vous prie de m'en envoyer une, avec un fouet & des éperons. Le Roi m'a donné ordre de vous demander aussi pour lui le meilleur harnois que vous ayez à Juida. Vous serez payé liberalement. Il voudroit en même-tems que vous lui envoyassiez un Chien Anglois, & une paire de boucles à souliers. Si vous jugez bien de ses intentions, vous pouvez m'adresser ce que je vous demande & pour lui & pour moi. Je suis persuadé que le moindre présent sera fort agréable de ma part, & redoublera mon crédit à cette Cour, soit que je parte ou que je demeure. Ainsi je vous conjure de m'accorder une grace, qui peut, non-seulement rendre mon sort plus supportable, mais qui faisant conclure au Roi qu'on ne pense point à ma rançon, le déterminera peut-être à me rendre la liberté dans quelque moment de caprice.

Vous devez m'envoyer d'autant plus facilement ce que je vous demande, que je n'ai pas touché tous mes appointemens depuis que je suis en Guinée; & vous ne serez pas surpris que je vous demande tant de choses, si j'ajoûte que le Roi me fait bâtir actuellement une maison, dans une Ville où il fait ordinairement son séjour lorsqu'il se prépare à la guerre. Cette nouvelle faveur me jette dans une profonde mélancolie, parce qu'elle marque assez qu'on ne pense point à me rendre bientôt la liberté.

Tristes faveurs pour l'Auteur.

Si vous approuvez que je traite avec le Roi pour quelques Esclaves, il faut que vous en parliez à ses gens, & que vous me donniez là dessus vos ordres; car pendant le séjour que je dois faire ici, je souhaite de pouvoir me rendre utile à la Compagnie. Mais dans cette supposition, vous ne devez pas oublier de m'envoyer des essais de toutes vos marchandises, avec la marque des prix, pour prévenir toutes sortes de mal-entendus. Sa Majesté m'a pris tout le papier que j'avois encore, dans le dessein de faire un cerf-

volant. Je lui ai représenté que c'est un amusement pueril ; mais il ne le desire pas moins, afin, dit-il, que nous puissions nous en amuser ensemble. Je vous prie donc de m'envoyer deux mains de papier ordinaire, avec un peu de fil retors pour cet usage. Joignez-y un peloton de meche, parce que Sa Majesté m'oblige souvent de tirer ses gros canons, & que j'appréhende de perdre quelque jour la vûe en me servant d'allumettes de bois. On voit ici vingt-cinq pieces de canons, dont quelques-unes pesent plus de mille livres. On croiroit qu'elles y ont été apportées par le diable, quand on considere que Juida est à plus de deux cens milles, & qu'Ardra n'est pas à moins de cent soixante. Le Roi prend beaucoup de plaisir à faire une décharge de cette artillerie chaque jour de marché. Il fait travailler actuellement à construire des affuts. Quoiqu'il paroisse fort sensé, sa passion est pour les amusemens & les bagatelles qui flattent son caprice. Si vous aviez quelque chose qui puisse lui plaire à ce titre, vous me feriez plaisir de me l'envoyer. Des Estampes & des Peintures lui plairoient beaucoup. Il aime à jetter les yeux dans les Livres. Ordinairement il porte dans sa poche un Livre latin de prieres, qu'il a pris au Mulâtre Portugais ; & lorsqu'il est résolu de refuser quelque grace qu'on lui demande, il parcourt attentivement ce Livre, comme s'il y entendoit quelque chose.

LAMB. 1724.

Pueriles amusemens du Roi.

Son goût pour les Livres.

Il trouve aussi beaucoup d'amusement à tracer des caracteres au hazard sur le papier ; & souvent il m'envoye son ouvrage, pour imiter nos lettres. Mais il le fait accompagner d'un grand flacon d'eau-de-vie & d'un grand kabés ou deux. Si vous connoissiez quelque Maîtresse hors de condition, blanche ou mulâtre, à qui l'on pût persuader de venir dans ce Pays, soit pour y porter la qualité de femme du Roi, soit pour y exercer librement sa profession, cette galanterie me feroit faire un extrême progrès dans le cœur du Roi, & donneroit beaucoup de poids à toutes mes promesses. Une femme qui prendroit ce parti, n'auroit point à craindre d'être forcée à rien par la violence ; car Sa Majesté entretient plus de deux mille femmes, avec plus de splendeur qu'aucun autre Roi Négre. Elles n'ont pas d'autre occupation que de le servir dans son Palais, qui paroît aussi grand qu'une petite Ville. On les voit, en troupes de cent soixante & de deux cens, aller chercher de l'eau dans de petits vases, vêtues tantôt de riches corsets de soie, tantôt de robes d'écarlate, avec de grands colliers de corail, qui leur font deux ou trois fois le tour du cou. Leurs conducteurs ont des vestes de velours, verd, bleu, cramoisi, & des masses d'argent doré à la main, qui leur tiennent lieu de cannes. Lorsque j'arrivai dans le Pays, le Portugais avoit une fille mulâtre, que le Roi traitoit avec beaucoup de considération, & qu'il combloit de présens. Il lui avoit donné deux femmes & une jeune fille pour la servir. Mais étant morte de la petite vérole, il souhaite passionnément d'en avoir d'autres ; & je lui ai entendu dire plusieurs fois qu'aucun Blanc ne manquera jamais près de lui de ce qui peut s'acheter avec de l'or. Il traite aussi très-favorablement les Négres étrangers ; & ses bontés éclatent tous les jours pour quelques Malayens (80) qui sont actuellement ici.

Lamb demande une Maîtresse blanche ou mulâtre pour le Roi.

Etat de ses femmes.

La situation du Pays le rend fort sain. Il est élevé, & par conséquent rafraîchi tous les jours par des vents agréables. La vûe en est charmante. Elle

Situation de son Pays.

(80) On verra dans un autre lieu quelques éclaircissemens sur cette Nation.

LAMB. 1724.

s'étend jusqu'au grand Papa, qui est fort éloigné. On n'y est point incommodé des mosquites.

Récit de la guerre où l'Auteur avoit été fait prisonnier.

J'espere que l'occasion se présentera de vous entretenir, avec plus d'étendue, de la puissance & de la grandeur de ce Prince victorieux. Je n'ai pû me défendre quelquefois d'une vive admiration, en voyant ici des richesses que je ne m'attendois point à trouver dans cette partie du monde. Mais je finirai ma Lettre par une courte Relation de cette guerre, qui s'est faite sous mes yeux, & de laquelle je n'ai sauvé que ce que je portois sur le dos, après avoir failli de périr misérablement dans les flammes. Je ne dois la vie qu'à la pitié d'un Négre, qui m'aida à passer le mur du vieux Comptoir, où l'on m'avoit renfermé au premier cri de guerre. Sans cette malheureuse précaution, j'aurois peut-être eu le bonheur d'éviter la captivité. Le Roi d'Ardra s'étoit défié apparemment de mon dessein, & ce fut cette raison qui lui fit prendre le parti de s'assurer de moi. Quoiqu'il en soit, la maison où j'étois retenu ayant été la premiere où les Dahomays mirent le feu, j'en sortis aussi-tôt pour avoir le triste spectacle de la désolation qui suivit immédiatement. On me conduisit, au travers de la Ville, jusqu'au Palais du Roi, où le Général de Dahomay commandoit en maître absolu. L'orgueil de la victoire & la multitude de ses soins, ne l'empêcherent pas de me prendre par la main & de m'offrir un verre d'eau-de-vie. J'ignorois encore qui il étoit; mais ce traitement me rassura. Je l'avois pris d'abord pour le frere du Roi d'Ardra, quoique je fusse surpris de lui voir le visage (81) coupé. J'appris bientôt que c'étoit le Général du Vainqueur.

De quelle maniere il fut rendu Vainqueur.

Carnage des Négres d'Ardra.

A l'entrée de la nuit, je fus obligé de le suivre dans son camp. Les cadavres sans tête étoit en si grand nombre dans les rues de la Ville qu'ils bouchoient le passage, & le sang n'y auroit pas coulé avec plus d'abondance s'il en étoit tombé une pluye du ciel. En arrivant au camp, on me fit boire deux ou trois verres d'eau-de-vie, & je fus mis sous la garde d'un Officier, qui me traita fort honnêtement. Le lendemain, on m'amena un de mes Domestiques Négres, mais blessé si mortellement à la tête, qu'on lui voyoit la cervelle à découvert. Il n'étoit point en état de m'expliquer à quoi j'étois destiné. Deux jours après, le Général me fit appeller & me donna ordre de demeurer assis avec ses Capitaines, tandis qu'il comptoit les Esclaves en leur donnant à chacun leur buji. Le nombre des bujis étant monté à plus de deux grands kabos, celui des Esclaves devoit être de huit mille. Je reconnus entr'eux deux autres de mes Domestiques, l'un blessé au genou, l'autre dangereusement à la cuisse. J'eus l'occasion d'entretenir un peu plus long-tems le Général. Il m'encouragea par l'espérance d'un meilleur sort. Il fit apporter un flacon d'eau-de-vie, but à ma santé, & m'ordonna de garder le reste. A ce présent, il voulut ajoûter quelques pieces d'étoffe, que je refusai, parce qu'elles ne pouvoient m'être d'aucun usage; mais je lui dis que s'il pouvoit me faire retrouver dans le pillage mes chemises & mes habits, j'en aurois beaucoup de reconnoissance, parce que mon linge étoit fort sale, comme vous n'aurez pas de peine à vous le figurer.

Lamb perd tout son bagage.

Les Dahomays dont mes Domestiques étoient devenus les Esclaves, leur refuserent la liberté de me parler, si ce n'étoit en leur présence. Cependant

(81) Voyez la Relation suivante.

le Général me dit de ne pas m'en affliger, & de ne m'allarmer de rien jusqu'à ce que j'eusse vû le Roi son Maître, dont il m'assura que je serois reçu avec bonté. Il me donna un parasol, & un branle ou un hamack, pour me faire porter dans le voyage; j'acceptai ce secours avec joie.

Lamb. 1724.

J'avois vû commettre tant de cruautés à l'égard des Captifs, sur-tout contre ceux que leur âge ou leurs blessures ne permettoient pas d'emmener, que je ne pouvois être tout-à-fait sans crainte. La premiere fois sur-tout que je fus conduit par une trouppe de Négres armés, qui battoient devant moi, sur leurs tambours, une sorte de marche lugubre que je pris pour le présage de mon supplice; je me livrai aux plus tragiques imaginations. J'étois environné d'un grand nombre de ces furieux, qui sautoient autour de moi en poussant des cris épouvantables. La plûpart avoient à la main des épées ou des couteaux nuds, & les faisoient briller devant mes yeux, comme s'ils eussent été prêts pour l'exécution. Mais tandis que j'implorois la pitié & le secours du ciel, le Général envoya ordre à l'Officier qui me conduisoit de me mener à deux milles du camp, dans un lieu où il s'étoit retiré lui-même. Son ordre fut exécuté sur le champ, & je fus un peu rassuré par sa présence.

Sa crainte à la vûe de plusieurs cruautés.

Il se retrouve en sûreté.

Je vous raconterois les circonstances de mon Voyage & de quelle maniere je fus reçu du Roi, si Sa Majesté ne me faisoit demander à ce moment ma Lettre, avec un empressement qui ne permet pas de la rendre plus longue ni de la corriger. Je me flatte que cette raison vous fera excuser mes fautes, & je suis, &c. Bullfinch Lamb.

L'Auteur de cette Lettre, passa encore deux ans à la Cour de Dahomay. Enfin le Roi, se fiant à la promesse qu'il lui fit de revenir avec d'autres Blancs, le renvoya comblé (82) de bienfaits. Il s'arrêta peu à Juida. L'occasion s'étant présentée de partir pour l'Amérique, il se rendit à la Barbade, où Smith le rencontra.

Eclaircissement sur l'Auteur de cette Lettre.

CHAPITRE VII.

Nouvelle Relation de quelques parties de la Guinée, par le Capitaine William Snelgrave.

Introduction.

Le titre de cet Ouvrage a beaucoup plus d'étendue. Il promet, 1. l'Histoire de la Conquête du Royaume de Juida, par le Roi de Dahomay; le Voyage de l'Auteur au Camp du Vainqueur, où il vit sacrifier plusieurs Captifs, &c. 2. La maniere dont les Négres deviennent Esclaves; combien l'on en transporte annuellement de Guinée en Amérique; si ce commerce est légitime; plusieurs séditions d'Esclaves dont l'Auteur fut témoin, &c. 3. Un récit des infortunes de l'Auteur entre les mains des Pyrates (83).

Principal sujet de cet Ouvrage.

(82) On verra dans la Relation suivante, qu'il lui avoit donné trois cens vingt onces d'or, c'est-à-dire mille deux cens quatre vingt livres sterling; & huit beaux Esclaves. *Snelgrave*, p. 67.

(83) Son Ouvrage fut publié à Londres en 1734 chez *Knapten*, in-octavo, avec une Carte de la Côte de Guinée, depuis le Sénégal jusqu'au Cap Lopez.

INTRODUCTION.

Raisons qui le font dédier aux Marchands.

La Relation de Snelgrave est dédiée aux Marchands de Londres, qui exercent le Commerce sur la Côte de Guinée. Il les prend pour Juges de la vérité de ses récits & de ses observations. Ce n'est pas, dit-il, un inconnu qui leur parle, ni un Ouvrage suspect qui leur est offert, puisque la plûpart d'entr'eux ont vû & approuvé son manuscrit.

L'Auteur combat quelques préjugés.

Dans sa Préface, il prépare l'esprit de ses Lecteurs aux évenemens qui sont annoncés dans son titre, en combattant le préjugé que des sacrifices humains & des Canibals pourroient faire naître aux incrédules. Il observe d'abord que ces idées ne sont pas nouvelles dans le monde, puisqu'on rapporte des Mexiquains en particulier, qu'ils sacrifient tous les ans à leurs divinités un grand nombre d'Esclaves pris à la guerre. 2. A l'égard des Antropophages, il ne croit pas que la foi de ses Lecteurs doive être plus revoltée. Outre les Dahomays, dont il rapporte l'exemple dans son Ouvrage, il cite deux Nations, qui sont dans le même usage; les *Acquas*, qui habitent les bords d'une Riviere nommée *le vieux Kallabar*, & les *Kamerones*, Nation voisine. Le Capitaine *Arthur Lone*, qui vit encore à Londres, rend là-dessus le même témoignage que l'Auteur.

Témoignages en faveur de sa sincerité.

Sur l'Histoire du Roi de Dahomay, Snelgrave nomme aussi des témoins d'une probité reconnue; tels que *Jeremie Tinker*, & *Wilson*, tous deux ancien Gouverneurs du Fort Anglois de Juida; & d'autres gens d'honneur, qui après avoir été employés, par la Compagnie d'Afrique dans des lieux où les informations ne leur ont pas manqué, sont revenus en Angleterre & vivent actuellement à Londres. Il en appelle encore à Charles *Dumbar*, Négociant d'Antigo, qui acheta de lui la Négresse dont il rapporte l'avanture, & à *Janus Bleau*, son propre Chirurgien, qui vit à *Woodford*, avec autant de réputation que de santé.

Opinion qu'il a de Bosman.

Au reste, se bornant aux trois articles qu'il annonce dans son titre, il fait profession de s'étendre peu sur les usages, les mœurs & les qualités des Négres de Guinée. Il renvoye là-dessus ses Lecteurs à *Bosman*, qui est, dit-il, le plus parfait Historien que nous ayons de cette grande Contrée. Il ajoûte même qu'autant qu'il est capable d'en juger sur ses propres observations, Bosman n'a rien écrit qui ne soit d'une exacte vérité.

Grand Commerce des Anglois en Guinée.

A sa Préface, l'Auteur fait succeder une Introduction, qui contient une vûe générale du Commerce de la Guinée, & les raisons pour lesquelles on a si peu connu jusqu'à présent l'interieur de l'Afrique. Il entend la Guinée, depuis le Cap-Verd jusqu'au Pays d'Angola. La Riviere de Congo, dit-il, est le lieu le plus éloigné où les Anglois ayent porté leur Commerce. Ils l'ont augmenté si avantageusement depuis leur derniere guerre avec la France, qu'au lieu de trente-trois Vaisseaux qu'ils avoient en 1712 sur cette Côte, ils y en ont eu jusqu'à deux cens en 1725.

Quatre divisions de la Côte où l'Auteur a commercé.

L'Auteur a fait lui-même un long Commerce dans l'étendue d'environ sept cens lieues de Côtes, depuis la Riviere de Scherbro jusqu'au Cap Lopez-Consalvo. Il divise cet espace en quatre parties : la premiere qu'il appelle, Côte *Windward*, ou sur le vent, a deux cens cinquante lieues de longueur depuis la même Riviere jusqu'à celle d'*Ankober*, près d'*Axim*. On ne trouve sur cette Côte aucun Etablissement Européen. Le Commerce ne s'y exerce qu'au passage des Vaisseaux, sur les signes que les Négres font du rivage.

avec de la fumée, pour avertir les Vaisseaux qu'ils apperçoivent à la voile. Ils se rendent à bord dans leurs Canots avec les marchandises de leurs Pays, à moins qu'ils n'ayent été rebutés par les insultes & les violences des Marchands de l'Europe. C'est ce qui arrive souvent, remarque l'Auteur ; à la honte des Anglois & des François, qui sous les moindres prétextes enlevent ces malheureux Négres pour l'esclavage. Une injustice si noire a non-seulement refroidi plusieurs Nations d'Afrique pour le Commerce, mais expose quelquefois les innocens à porter la peine des coupables ; car on a l'exemple de quelques petits Vaisseaux de l'Europe, qui ont été surpris par des Négres, maltraités, & sacrifiés à leur vengeance.

INTRODUCTION.

La seconde division de Snelgrave s'étend depuis la Riviere d'*Ankober* jusqu'au Fort d'*Akra*, c'est-à-dire l'espace de cinquante lieues. Cette partie, qui se nomme la Côte d'or, est remplie de Comptoirs Anglois & Hollandois.

La troisiéme division est d'environ soixante lieues, depuis Akra jusqu'à *Jaquin*. Il n'y a point d'autres Comptoirs dans cet espace que ceux de Juida & de Jaquin.

La derniere partie, depuis Jaquin jusqu'à la Baye de Benin, au long des *Kallabares*, des *Kamerones*, & du Cap Lopez-Consalvo, est de trois cens lieues, & n'a point de Comptoirs Européens.

Raisons qui empêchent que l'intérieur de l'Afrique ne soit mieux connu.

Sur toute la Côte de la premiere division, les Marchands de l'Europe ne risquent pas volontiers de descendre au rivage, parce qu'ils ont mauvaise opinion du caractere des Habitans. L'Auteur descendit dans quelques endroits ; mais il ne put jamais s'y procurer les moindres éclaircissemens sur les Pays interieurs. Dans tous ses voyages, il n'a pas rencontré un seul Blanc qui ait eu la hardiesse d'y pénetrer. Aussi ne doute-t-il pas que ceux qui formeroient cette entreprise ne perissent miserablement, par la jalousie des Négres, qui les soupçonneroient de quelque dessein pernicieux à leur Nation.

Quoique les Habitans de la Côte d'or soient beaucoup plus civilisés par l'ancien commerce qu'ils ont avec les Européens, leur politique ne souffre pas non plus qu'on pénetre dans le sein de leur Pays. Cette defiance va si loin, que la jalousie des Négres intérieurs s'étend jusqu'aux autres Négres qui sont sous la protection des Blancs. De-là vient que dans la paix la plus profonde, lorsque les Nations éloignées de la mer s'approchent du rivage pour le commerce, les éclaircissemens qu'on en tire sont si fabuleux & si contradictoires, qu'on n'y peut prendre aucune confiance ; d'autant plus qu'en général les Négres en imposent toujours aux Blancs.

On peut dire la même chose de la troisiéme division, car jusqu'à la conquête des Royaumes de Juida & de Jaquin par le Roi de Dahomay, on ne connoissoit presque rien des Pays du dedans. Aucun Blanc n'avoit pénetré plus loin que le Royaume d'Ardra, qui est à cinquante milles de la Côte.

Les Peuples de la quatriéme division sont encore plus barbares que ceux de la premiere, & moins capables par conséquent de se prêter aux informations.

Deux sacrifices humains.

Enfin Snelgrave conclud son Introduction par deux exemples remarquables des sacrifices humains, sur la Riviere du vieux Kallabar : le premier en 1704, à l'occasion d'une maladie de Jabru Roi du Pays, à qui ses Prêtres

INTRODUCTION.

conseillerent de faire immoler un enfant de dix mois pour le rétablissement de sa santé. Snelgrave vit l'enfant suspendu après sa mort, aux branches d'un arbre, avec un cocq vivant qu'on avoit lié sur lui, pour la perfection de cette horrible céremonie. Dans son dernier voyage sur la même Côte, en 1713, il eut le bonheur de sauver un autre enfant, qui devoit avoir le même sort. *Akqua*, Chef ou Roi du Canton (car la Riviere de Kallabar a plusieurs petits Princes) vint à bord, par la seule curiosité de voir le Vaisseau & d'entendre la musique de l'Europe. Cette partie l'ayant beaucoup amusé, il invita le Capitaine à descendre au rivage. Snelgrave y consentit. Mais connoissant la férocité de cette Nation, il se fit accompagner de dix Matelots bien armés & de son Canonier. En touchant la terre, il fut conduit à quelque distance de la Côte, où il trouva le Roi assis sur une sellette de bois, à l'ombre de quelques arbres fort touffus. Il fut invité à s'asseoir aussi, sur une autre sellette, qui avoit été préparée pour lui. Le Roi ne prononça point un mot, & ne fit pas le moindre mouvement jusqu'à ce qu'il le vit assis. Mais alors il le félicita sur son arrivée, & lui demanda des nouvelles de sa santé. Snelgrave lui rendit ses complimens, après l'avoir salué le chapeau à la main. L'assemblée étoit nombreuse. Quantité de Seigneurs Négres étoient debout autour de leur Maître; & sa garde, composée d'environ cinquante hommes, armés d'arcs & de fléches, l'épée au côté, & la zagaye à la main, se tenoit derriere lui à quelque distance. Les Anglois se rangerent vis-à-vis, à vingt pas, le fusil sur l'épaule.

L'Auteur descend au Château de Kallabar.

Il sauve un enfant de la mort.

Après avoir présenté au Roi quelques bagatelles, dont il parut charmé, Snelgrave vit un petit Négre, attaché par la jambe, à un pieux fiché en terre. Ce petit miserable étoit couvert de mouches & d'autres insectes. Deux Prêtres qui faisoient la garde près de lui, paroissoient ne le pas perdre un moment de vûe. Le Capitaine surpris de ce spectacle en demanda au Roi l'explication. Ce Prince répondit que c'étoit une victime qui devoit être sacrifiée la nuit suivante au Dieu EGHO, pour la prospérité de son Royaume. L'horreur & la pitié firent une si vive impression sur Snelgrave, que sans aucun ménagement, &, comme il le confesse, avec trop de précipitation, il donna ordre à ses gens de prendre la victime, pour lui sauver la vie. Mais lorsqu'ils entreprenoient de lui obéir, un des Gardes marcha vers le plus avancé, d'un air menaçant & la lance levée. Snelgrave commençant à craindre qu'il ne perçât l'Anglois, tira de sa poche un petit pistolet, dont la vûe effraya beaucoup le Roi. Mais il donna ordre à l'Interpréte de déclarer à ce Prince qu'on ne vouloit nuire ni à lui ni à ses gens, pourvû que son Garde cessât de menacer l'Anglois.

Snelgrave achete la victime. Raisons qui lui servent à persuader le Roi.

Cette demande fut aussi-tôt accordée. Mais lorsque tout parut tranquille, Snelgrave fit un reproche au Roi d'avoir violé le droit de l'hospitalité, en permettant que son garde menaçât les Anglois de sa lance. Le Monarque Négre répondit, que Snelgrave avoit eu tort le premier, en donnant ordre à ses gens de se saisir de la victime. Le Capitaine Anglois reconnut volontiers qu'il avoit été trop prompt; mais s'excusant sur les principes de sa Religion, qui défend également & de prendre le bien d'autrui & de donner la mort aux innocens, il représenta au Prince qu'au lieu des bénédictions du ciel, il alloit s'attirer la haine du Dieu tout-puissant que les Blancs adorent. Il

ajoûta que la premiere loi de la nature humaine est de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. Après quelques autres argumens, il offrit d'acheter l'enfant. Cette proposition fut acceptée; & ce qui le surprit beaucoup, le Roi ne lui demanda qu'un collier de verre bleu, qui ne valoit pas trente sols. Il s'étoit attendu qu'on lui demanderoit dix fois autant, parce que depuis les Rois jusqu'aux plus vils Esclaves, les Négres sont accoutumés à profiter de toutes sortes d'occasions pour tirer quelque avantage des Européens. Il prit plaisir, après avoir obtenu cette grace, à traiter le Roi avec les liqueurs & les vivres qu'il avoit apportés du Vaisseau. Ensuite il prit congé de ce Prince; qui pour lui marquer la satisfaction qu'il avoit reçue de sa visite, promit de retourner à bord.

INTRODUCTION.

Il est fort remarquable que la veille de son débarquement Snelgrave avoit acheté la mere de l'enfant, sans prévoir ce qui lui devoit arriver, & que le Chirurgien ayant remarqué qu'elle avoit beaucoup de lait, & s'étant informé de ceux qui l'avoient amenée de l'intérieur des terres, si elle avoit un enfant, ils avoient répondu qu'elle n'en avoit pas. Mais à peine ce petit malheureux fut-il porté à bord, que le reconnoissant entre les bras des Matelots, elle s'élança vers eux avec une impétuosité surprenante, pour le prendre dans les siens. Snelgrave a peine à croire qu'il y ait jamais eu de scene aussi touchante. L'enfant étoit aussi joli qu'un Négre peut l'être & n'avoit pas plus de dix-huit mois. Mais la reconnoissance produisit autant d'effet que la tendresse, lorsque sa mere eut appris de l'Interpréte que le Capitaine l'avoit dérobé à la mort. Cette avanture ne fut pas plutôt répandue dans le Vaisseau, que tous les Négres, libres & esclaves, battirent des mains, & chanterent les louanges de Snelgrave. Il en tira un fruit considerable, pendant le reste du Voyage, par la tranquillité & la soumission qu'il trouva constamment parmi ses Esclaves, quoiqu'il n'en eut pas moins de trois cens à bord. Il se rendit de la Riviere de Kallabar à l'Isle d'Antigo, où il vendit sa cargaison. M. Dumbar lui ayant entendu raconter l'histoire de la mere & du fils, les acheta tous deux sur cette seule recommandation, & leur fit trouver beaucoup de douceur dans l'esclavage.

Evénement fort singulier.

La mere de l'Enfant se trouve sur le Vaisseau de Snelgrave.

Il les vend tous deux à Antigo.

§. I.

Etat du Royaume de Juida à l'arrivée de l'Auteur. Histoire de la ruine de ce Royaume.

VERS la fin du mois de Mars 1727, *Snelgrave*, Capitaine de la *Catherine*, arriva dans la rade de Juida, où il avoit déja fait plusieurs voyages. Après avoir pris terre, sans se ressentir des disgraces ordinaires de cette dangereuse Côte, il se rendit au fort Anglois, qui est à trois milles du rivage, & fort près du Fort François. Trois semaines avant son arrivée, le Pays avoit été conquis & ruiné par le Roi de Dahomay, & les Européens des Comptoirs enlevés pour l'esclavage avec les Habitans Négres. Les ravages de l'épée & du feu, dans une si belle Contrée, formoient encore un affreux spectacle. Le carnage avoit été si terrible, que les champs étoient couverts d'os de morts. Cependant comme les prisonniers Européens avoient obtenu du Vainqueur la permission de revenir dans leurs Forts, ce fut d'eux-mêmes

SNELGRAVE. 1727.

Arrivée de l'Auteur à Juida.

Ravage de la guerre.

SNELGRAVE. 1727.

que l'Auteur apprit les circonstances de cette étrange révolution.

Ancienne splendeur du Royaume de Juida.

Il commence son récit par la description de l'état florissant où il avoit vû le Royaume de Juida dans ses Voyages précédens. La Côte de ce Pays est au sixiéme degré quarante minutes du Nord. Sabi, qui en est la Capitale, est située à sept milles de la mer. C'étoit dans cette Ville que les Européens avoient leurs Comptoirs. La rade étoient ouverte à toutes les Nations. On comptoit annuellement plus de deux milles Négres, que les François, les Anglois, les Hollandois & les Portugais transportoient de Sabi & des places voisines. Les Habitans étoient civilisés par un long commerce. Le seul chagrin pour les Marchands étoit de se voir souvent volés par le Peuple, dont l'adresse est extrême pour enlever le bien d'autrui; quoique la punition, pour ceux qui sont pris sur le fait, soit de devenir Esclaves de ceux qu'ils ont offensés.

Combien il étoit riche & peuplé.

L'usage de la polygamie étant établi dans le Royaume de Juida, & les Seigneurs ou les Riches n'ayant pas moins de cent femmes, le Pays s'étoit peuplé avec tant d'abondance qu'il étoit rempli de Villes & de Villages. La bonté naturelle du terroir, joint à la culture qu'il recevoit de tant de mains, lui donnoit l'apparence d'un jardin continuel. Un long & florissant Commerce avoit enrichi les Habitans. Tous ces avantages étoient devenus la source d'un luxe & d'une mollesse si excessive, qu'une Nation qui auroit pû mettre cent mille combattans sous les armes, se vit chassée de ses principales Villes par une armée peu nombreuse, & devint la proie d'un ennemi qu'elle avoit autrefois méprisé.

Le Roi de Juida étant monté sur le trône à l'âge de quatorze ans, avoit abandonné le Gouvernement aux Seigneurs de sa Cour, qui s'étoient fait une étude de flatter toutes ses passions pour le tenir plus long-tems dans cette dépendance. Il avoit trente ans, au tems de la révolution. Mais loin de s'être rendu plus propre aux affaires, il ne pensoit qu'à satisfaire son incontinence. Il entretenoit à sa Cour plusieurs milliers de femmes, qu'il employoit à toutes sortes de services, car il n'y recevoit aucun domestique d'un autre sexe. Cette foiblesse aboutit à sa ruine. Les Grands n'ayant en vûe que leur intérêt particulier, s'érigerent en autant de tyrans, qui diviserent le Peuple, & devinrent aisément la proie de leur ennemi commun, le Roi de Dahomay, Monarque puissant dont les Etats sont fort éloignés dans les terres (84).

Causes de la guerre.

Ce Prince avoit fait demander depuis long-tems, au Roi de Juida, la permission d'envoyer ses Sujets, pour le Commerce, jusqu'au bord de la mer, avec offre de lui payer les droits ordinaires sur chaque Esclave. Cette proposition ayant été rejettée, il avoit juré de se venger dans l'occasion. Mais le Roi de Juida s'étoit si peu embarrassé de ses menaces, que l'Auteur se trouvant vers le même tems à sa Cour, il lui avoit dit que si le Roi de Dahomay entreprenoit la guerre, il ne le traiteroit pas suivant l'usage du Pays, qui étoit de lui faire couper la tête, mais qu'il le réduiroit à la qualité d'Esclave, pour l'employer aux plus vils offices.

(84) Lamb nous apprenant que son nom étoit Truro Audati, il n'en faut pas croire Labat, qui le nomme *Dada*. Son Pays est situé au Nord des Royaumes de Foing & d'Ulkumi, qui sont au Nord de celui d'Ardra.

Snelgrave. 1727.

Premieres conquêtes du Roi de Dahomay.

Truro Audati, Roi de Dahomay, étoit un Prince politique & vaillant, qui dans l'espace de peu d'années avoit étendu ses conquêtes vers la mer jusqu'au Royaume d'Ardra, Pays intérieur, mais qui touche à celui de Juida. Il se proposoit d'y demeurer tranquille, jusqu'à ce qu'il eut assuré ses premieres conquêtes, lorsqu'un nouvel incident le força de reprendre les armes. Le Roi d'Ardra avoit un frere nommé *Hassar*, qu'il avoit traité avec beaucoup de rigueur & d'injustice. Ce Prince outragé fut offrir secretement à Truro Audati de grosses sommes d'argent s'il vouloit entreprendre sa vengeance. Il en falloit bien moins pour réveiller un Conquérant politique. Le Roi d'Ardra découvrit les desseins de ses ennemis, & fit demander aussitôt du secours au Roi de Juida, qu'un intérêt commun devoit faire entrer dans sa querelle. Mais celui-ci eut l'imprudence de fermer l'oreille, & de souffrir que l'armée du Roi d'Ardra, qui étoit forte de cinquante mille hommes, fut taillée en pieces & le Roi même fait prisonnier. Ce malheureux Monarque fut décapité aux yeux du Vainqueur, suivant l'usage barbare des Rois Négres (85).

Il saccage Ardra.

Eclaircissement sur Lamb.

Il y avoit alors, à la Cour d'Ardra, un Facteur Anglois nommé *Bullfinch Lamb*, qui ayant été député au Roi pour quelques affaires, par le Gouverneur de la Compagnie d'Afrique au Fort de Jaquin, avoit été retenu par ce Prince, sous prétexte d'une ancienne dette de la Compagnie. Le Roi avoit fait dire ensuite au Gouverneur de Jaquin, que s'il differoit plus long-tems à le satisfaire, son Député seroit condamné à l'esclavage. Malgré les délais & les refus mêmes du Gouverneur, Lamb avoit été traité avec douceur depuis deux ans qu'il étoit prisonnier. A la révolution, il fut présenté au Vainqueur, qui n'avoit jamais vû d'homme blanc. Il en fut reçu fort civilement, & dans la suite il se vit comblé de ses bienfaits. Ce puissant Roi l'ayant conduit à sa Cour lui donna une maison, des femmes & des domestiques. Après l'avoir gardé près de trois ans dans cette situation, il le renvoya au Comptoir de Jaquin (86), chargé d'or & d'autres présens, avec la généreuse attention d'ordonner par des Messagers exprès, sur sa route, qu'on lui marquât toutes sortes de respects, & qu'il ne lui manquât rien pour sa subsistance.

Lamb avoit fait differer la guerre contre Juida.

Ce Lamb s'étoit efforcé constamment de faire perdre au Roi de Dahomay le dessein d'envahir le Royaume de Juida. Il lui représentoit que les Habitans de ce Pays étoient fort nombreux, qu'ils avoient l'usage des armes à feu, & qu'ils ne manqueroient pas d'être secourus puissamment par les Européens, avec lesquels ils étoient liés d'intérêts. Mais après son départ, ce Prince politique ayant appris par ses Emissaires, les divisions qui regnoient entre les Seigneurs de Juida, & que le Roi n'étoit pas capable de se défendre, prit la résolution de ne pas différer plus long-tems son attaque. Il la commença du côté le plus Septentrional du Pays, par un Canton, dont *Appragah*, grand Seigneur Négre, avoit le Gouvernement héréditaire. Cet Appragah fit demander du secours à son Roi. Mais il avoit, à la Cour, des ennemis qui

Elle commence par le canton d'Appragah.

(85) Lamb dit simplement qu'il fut tué à la porte de son Palais.

(86) On a vû dans quelques lignes de Smith, qui suivent la Lettre de Lamb, qu'il revint à Juida; mais cette erreur est de peu d'importance, soit qu'elle soit de Snelgrave ou de Smith.

SNELGRAVE. 1727.

souhaitoient sa ruine, & qui rendirent le Roi sourd à ses instances. Se voyant abandonné, il prit le parti, après quelque résistance, de se soumettre au Roi de Dahomay; & cet hommage volontaire lui fit obtenir du Vainqueur une composition favorable.

La soumission d'Appragah ouvrit à l'armée victorieuse l'entrée jusqu'au centre du Royaume. Cependant elle fut arrêtée par une Riviere, qui coule au Nord de Sabi, principale Ville de Juida & résidence ordinaire de ses Princes. Le Roi de Dahomay y assit son camp, sans oser se promettre que le passage fût une entreprise aisée. Cinq cens hommes auroient suffi pour garder les bords de cette Riviere. Mais, au lieu de veiller à leur sûreté, les peuples effeminés de Sabi se crurent assez défendus par leur nombre, & ne purent s'imaginer que leur ennemi osât s'approcher de leur Ville. Ils se contenterent d'envoyer soir & matin leurs Prêtres sur le bord de la Riviere, pour y faire des sacrifices à leur principale Divinité, qui étoit un grand Serpent, auquel ils s'adressoient dans ces occasions pour rendre les bords de leur Riviere inaccessibles.

Le Roi & les Habitans de Juida se trahissent eux-mêmes par leur mollesse.

Ce Serpent étoit d'une espece particuliere, qui ne se trouve que dans le Royaume de Juida. Le ventre de ces monstres est gros. Leur dos est arrondi comme celui d'un Porc. Ils ont au contraire la tête & la queue fort menues, ce qui rend leur marche fort lente. Leur couleur est jaune & blanche, avec quelques rayes brunes. Ils sont si peu nuisibles, que si l'on marche dessus par imprudence, car ce seroit un crime capital d'y marcher volontairement, leur morsure n'est suivie d'aucun effet fâcheux; & c'est une des principales raisons que les Négres apportent pour justifier leur culte. D'ailleurs ils sont persuadés par une ancienne tradition, que l'invocation du Serpent les a délivrés de tous les malheurs qui les menaçoient. Mais ils virent leurs esperances trompées dans la plus dangereuse occasion qu'ils eussent à redouter. Leurs Divinités mêmes ne furent pas plus menagées qu'eux; car étant en si grand nombre, qu'ils étoient regardés dans le Pays comme des animaux domestiques, les Conquérans, qui en trouverent les maisons remplies, leur firent un traitement fort singulier. Ils les soulevoient par le milieu du corps, en leur disant: Si vous êtes des Dieux, parlez & tâchez de vous défendre. Ces pauvres animaux demeurant sans réponse, les Dahomays les éventroient, & les faisoient griller sur le charbon pour les manger.

Serpens qu'ils regardoient comme leurs protecteurs.

Comment ces serpens furent traités.

La politique du Roi Dahomay alla jusqu'à faire déclarer aux Européens, qui résidoient alors dans le Royaume de Juida, que s'ils vouloient demeurer neutres, ils n'avoient rien à craindre de ses armes, & qu'il promettoit au contraire d'abolir les impôts que le Roi de Juida mettoit sur leur commerce; mais que s'ils prenoient parti contre lui, ils devoient s'attendre aux plus cruels effets de son ressentiment. Cette déclaration les mit dans un extrême embarras. Ils étoient portés à se retirer dans leurs Forts, qui sont à trois milles de Sabi du côté de la mer, pour y attendre l'événement de la guerre. Mais craignant aussi d'irriter le Roi de Juida, qui pouvoit les accuser d'avoir découragé ses Sujets par leur fuite, ils se déterminerent à demeurer dans la Ville. Devoient-ils s'imaginer, remarque Snelgrave, qu'une Nation entiere se laissât égorger sans rien entreprendre pour sa défense, ou que le Conquérant leur fît subir, comme aux vaincus, le sort de la guerre?

Politique du Roi de Dahomay.

Truro Audati n'eut pas plutôt reconnu que les Habitans de Sabi laiſſoient la garde de la Riviere aux Serpens, qu'il détacha deux cens hommes pour ſonder les paſſages. Ils gagnerent l'autre rive, ſans oppoſition, & marcherent immédiatement vers la Ville, au ſon de leurs inſtrumens militaires. Le Roi de Juida, informé de leur approche, prit auſſi-tôt la fuite avec tout ſon Peuple, & ſe retira dans une Iſle maritime qui n'eſt ſéparée du continent que par une Riviere. Mais la plus grande partie des Habitans n'ayant point de Canots pour le ſuivre, ſe noyerent en voulant paſſer à la nage. Le reſte, au nombre de pluſieurs mille, ſe refugierent dans les broſſailles, où ceux qui échapperent à l'épée, périrent encore plus miſérablement par la famine. L'Iſle que le Roi avoit priſe pour azile eſt proche du pays des Papas, qui ſuit le Royaume de Juida du côté de l'Oueſt.

SNELGRAVE. 1727.

La Ville de Sabi eſt abandonnée & priſe par les Vainqueurs.

Le détachement de l'armée ennemie étant entré dans la Ville, mit le feu d'abord au Palais, & fit avertir auſſi-tôt le Général qu'il n'y avoit plus d'obſtacle à redouter. Toutes les Troupes de Dahomay paſſerent promptement la Riviere & n'en croyoient qu'à peine le témoignage de leurs yeux. M. *Dulport*, qui commandoit alors à Juida, pour la Compagnie d'Afrique, raconta pluſieurs fois à Snelgrave, que pluſieurs Négres de Dahomay, qui étoient entrés dans le Comptoir Anglois, avoient paru ſi effrayés à la vûe des Blancs, que n'oſant s'en approcher, ils avoient attendu qu'il fît ſigne de la tête & de la main, pour ſe perſuader que c'étoient des hommes de leur eſpece, ou du moins qui ne differoient d'eux que par la couleur. Mais lorſqu'ils s'en crurent aſſurés, ils oublierent le reſpect; & prenant à du Port tout ce qu'il avoit dans ſes poches, ils le firent priſonnier avec quarante autres Blancs, Anglois, François, Hollandois & Portugais. De ce nombre étoit *Jeremie Tinker*, qui avoit reſigné depuis peu la direction des affaires de la Compagnie à du Port, & qui devoit s'embarquer, peu de jours après, pour l'Angleterre. Le Seigneur *Pereira*, Gouverneur Portugais, fut le ſeul qui s'échappa de la Ville & qui gagna le Fort François.

Leur ſurpriſe à la vûe des Blancs.

Tous les Blancs ſont faits priſonniers.

Le jour ſuivant, tous les Priſonniers blancs furent envoyés au Roi de Dahomay, qui étoit demeuré à quarante milles de Sabi. On avoit eu ſoin de leur faire préparer pour ce voyage des hamacks à la mode du Pays. En arrivant au camp royal, ils furent ſéparés, ſuivant la différence de leurs Nations; & pendant quelques jours, ils furent aſſez maltraités. Mais, dans la premiere audience qu'ils obtinrent du Roi, ce Prince rejetta le mauvais accueil qu'on leur avoit fait ſur le trouble de la guerre, & leur promit qu'ils ſeroient plus ſatisfaits à l'avenir. En effet, peu de jours après, il leur accorda la liberté ſans rançon, avec la permiſſion de retourner dans leurs Forts. Cependant ils ne purent obtenir la reſtitution de ce qu'on leur avoit pris. Le Roi fit préſent de quelques Eſclaves aux Gouverneurs Anglois & François. Il les aſſura qu'après avoir bien établi ſes conquêtes, ſon deſſein étoit de faire fleurir le commerce, & de donner aux Européens des témoignages d'une conſidération particuliere.

Ils ſont conduits au camp & remis en liberté.

Snelgrave paſſa trois jours ſur le rivage de Juida, avec les François & les Anglois des deux Comptoirs, qui lui parurent fort embarraſſés des circonſtances. Il les quitta pour ſe rendre à Jaquin, qui n'en eſt qu'à ſept lieues à l'Eſt, quoiqu'il y ait au moins trente milles de côtes. Cette rade a toujours ſervi

Snelgrave ſe rend dans la rade de Jaquin.

Snelgrave. 1727.

de Port de mer au Royaume d'Ardra. Elle est gouvernée par un Prince héreditaire, qui paye à cette Couronne un tribut de sel. Lorsque le Roi de Dahomay s'étoit rendu maître d'Ardra, ce Gouverneur l'avoit fait assurer de sa soumission, avec offre de lui payer le même tribut qu'au Roi précédent. Cette conduite fut fort approuvée de Truro Audati; & la sienne, remarque l'Auteur, fait connoître quelle étoit sa politique. Quelques ravages qu'il eut exercés dans les Pays qu'il avoit subjugués, il jugea qu'après s'être ouvert le passage qu'il desiroit jusqu'à la mer, il pouvoit tirer quelque utilité des Jaquins, qui entendoient fort bien le commerce; & que par cette voie il ne manqueroit jamais d'armes & de poudre, pour achever ses conquêtes. D'ailleurs cette Nation avoit toujours été rivale des Juidas dans le commerce, & leur portoit une haine inveterée depuis qu'ils avoient attiré dans leur Pays tout le commerce de Jaquin; car les agrémens de Sabi, & la douceur de l'ancien Gouvernement avoient porté les Européens à fixer leurs Etablissemens dans cette Ville.

Politique du Roi de Dahomay.

Le 3 d'Avril, Snelgrave jetta l'ancre dans la rade de Jaquin, & députa son Chirurgien au Prince du Pays pour lui demander sa protection. Elle lui fut accordée par un serment solemnel sur les Fetiches, en présence de deux Blancs, l'un François, l'autre Hollandois. Il descendit au rivage le jour suivant; & s'étant rendu à la Ville, qui est à trois milles de la mer, il y fut reçu civilement, dans une maison qu'on avoit déja préparée pour lui servir de Comptoir.

Snelgrave est appellé au camp par le Roi.

Le lendemain, il lui vint un Messager Négre, nommé *Butteno*, qui lui dit, en fort bon Anglois, que ne l'ayant pû trouver à Juida, où il l'avoit cherché par l'ordre du Roi de Dahomay, il étoit venu à Jaquin pour l'inviter à se rendre au camp, & l'assurer de la part de Sa Majesté, qu'il y seroit en sûreté & reçu avec toutes sortes de caresses. Snelgrave marqua de l'embarras à répondre; mais apprenant que son refus pourroit avoir de fâcheuses conséquences, il prit le parti de s'engager à ce voyage, sur-tout lorsqu'il vit plusieurs Blancs disposés à l'accompagner. Un Capitaine Hollandois, dont le Vaisseau avoit été détruit depuis peu par les Portugais, lui promit de le suivre. Le Chef du Comptoir Hollandois de Jaquin, résolut d'envoyer avec lui son Ecrivain, pour faire quelques présens au Vainqueur. Le Prince de Jaquin fit partir aussi son propre frere, pour renouveller ses hommages au Roi.

Il part avec quelques autres Blancs & un Prince Négre.

Le 8 d'Avril, ils traverserent, dans des Canots, la Riviere qui coule derriere Jaquin. Leur cortege étoit composé de cent Négres, & le Messager leur servoit de guide. Cet homme, qui avoit été fait prisonnier avec Lamb, avoit appris l'Anglois, dès son enfance, dans le Comptoir de Juida. Ils furent accompagnés jusqu'au bord de la Riviere par les Habitans de la Ville, qui faisoient des vœux pour leur retour, dans l'opinion qu'ils avoient de la barbarie des Dahomays. Leur inquiétude étoit sur-tout pour le Duc (87), frere de leur Prince, jeune Seigneur Négre à qui Snelgrave même attribue les plus aimables qualités.

(87) Un Duc de la création de quelques Matelots Anglois, comme on la vû dans d'autres exemples.

§. II.

L'Auteur se rend au Camp du Roi de Dahomay. Spectacles barbares, & circonstances curieuses jusqu'à son retour en Angleterre.

Après avoir passé la Riviere, ils se mirent en chemin dans leurs hamacks, portés chacun par six Négres, qui se relevoient successivement à certaines distances; car deux suffisent pour soutenir le bâton auquel le branle est attaché. Ils ne faisoient pas moins de quatre milles par heure; mais on étoit quelquefois obligé d'attendre ceux qui portoient le bagage. Il ne se trouve point de chariots à Jaquin, & les chevaux n'y sont guéres plus gros que des ânes. Au reste les chemins étoient fort bons; & la perspective du Pays auroit été très-agréable si l'on n'y eut apperçu de tous côtés les ravages de la guerre. On y voyoit non-seulement les ruines de quantité de Villes & de Villages, mais les os des Habitans massacrés, qui couvroient encore la terre. Le premier jour, on dîna sous quelques cocotiers, de diverses viandes froides dont on avoit fait provision. Le soir, on fut obligé de coucher à terre dans quelques mauvaises hutes, qui étoient trop basses pour y pouvoir suspendre les branles. Tous les Négres de la suite passerent la nuit à l'air.

Pays que Snelgrave traverse.

Le jour suivant, étant parti à sept heures du matin, le convoi se trouva, vers neuf heures, à un quart de mille du Camp royal. On crut avoir fait, depuis Jaquin, environ quarante milles. Là, un Messager envoyé par le Roi, fit à Snelgrave & aux autres Blancs, les complimens de Sa Majesté. Il leur conseilla de se vêtir proprement. Ensuite les ayant conduits fort près du camp, il les remit entre les mains d'un Officier de distinction, qui portoit le titre de Grand Capitaine. La maniere dont cet Officier les aborda leur parut fort extraordinaire. Il étoit environné de cinq cens Soldats, chargés d'armes à feu, d'épées nues, de targettes & de banieres, qui se mirent à faire des grimaces & des contorsions si ridicules, qu'il n'étoit pas aisé de pénétrer leurs intentions. Elles devinrent encore plus obscures lorsque le grand Capitaine s'approcha d'eux avec quelques autres Officiers, l'épée à la main, & la secouant sur leurs têtes, ou leur en appuyant la pointe sur l'estomac, avec des sauts & des mouvemens sans aucune mesure. A la fin prenant un air plus composé, il leur rendit la main, les félicita de leur arrivée au nom du Roi, & but à leur santé du vin de palmier, qui est fort commun dans le Pays. Snelgrave & ses Compagnons lui répondirent, en bûvant de la bierre & du vin qu'ils avoient apportés. Ensuite ils furent invités à se remettre en marche sous la garde de cinq cens Dahomays, au bruit continuel de leurs instrumens.

Il arrive près du camp. Accueil bizarre qu'on lui fait.

Le Camp royal étoit près d'une fort grande Ville, qui avoit été la Capitale (88) du Royaume d'Ardra, mais qui n'offroit plus qu'un affreux amas

Situation du Camp royal.

(88) Lamb, qui avoit passé deux ans dans cette Capitale, ne lui donne pas d'autre nom que celui du Pays même, c'est-à-dire Ardra. Snelgrave ne lui donne aucun nom. Cependant d'autres Voyageurs la nomment *Assem* ou *Azem*.

SNELGRAVE. 1727.

de ruines. L'armée victorieuse campoit dans des tentes, composées de petites branches d'arbres & couvertes de paille; de la forme de nos ruches à miel, mais assez grandes pour contenir dix ou douze Soldats. Les Blancs furent conduits d'abord sous quelques grands arbres, où l'on avoit placé des chaises, du butin de Juida, pour les y faire asseoir à l'ombre. Bientôt ils virent autour d'eux des milliers de Négres, dont la plûpart n'avoient jamais vû de Blancs, & que la curiosité amenoit pour jouir de ce spectacle. Après avoir passé deux heures dans cette situation, à considerer divers tours de souplesse, dont les Négres tâchoient de les amuser, ils furent menés dans une chaumiere qu'on avoit préparée pour eux. La porte en étoit fort basse, mais ils trouverent le dedans assez haut pour y suspendre leurs branles. Aussi-tôt qu'ils y furent entrés avec leur bagage, le grand Capitaine, qui n'avoit pas encore cessé de les accompagner, laissa une garde à peu de distance, & se rendit auprès du Roi pour lui rendre compte de sa commission. Vers midi, ils dresserent leur tente au milieu d'une grande cour, environnée de palissades; autour desquelles la populace s'empressa beaucoup pour les regarder. Mais ils dînerent tranquillement, parce que le Roi avoit défendu sous peine de mort, que personne s'approchât d'eux sans la permission de la garde. Cette attention pour leur sûreté leur causa beaucoup de joie. Cependant ils furent tourmentés par une si prodigieuse quantité de mouches, que malgré les soins continuels de leurs Esclaves, ils ne pouvoient avaler un morceau qui ne fut chargé de cette vermine.

Logement qu'on donne à Snelgrave.

Attentions du Roi pour sa sûreté.

Sacrifice de quatre mille Négres.

A trois heures après midi, le grand Capitaine les fit avertir de se rendre à la porte royale. Ils virent en chemin deux grands échaffauts, sur lesquels on avoit rassemblé en pile un grand nombre de têtes de morts. C'étoit là que se formoient les mouches, dont ils avoient reçu tant d'incommodité pendant leur dîner. L'Interprête leur apprit que les Dahomays avoient sacrifié dans ce lieu, à leurs Divinités, quatre mille prisonniers de Juida, & que cette exécution s'étoit faite il y avoit environ trois semaines.

La Porte royale donnoit entrée dans un grand enclos de palissades, où l'on voyoit plusieurs maisons dont les murs étoient de terre. On les y fit asseoir sur des sellettes. Un Officier leur présenta une Vache, un Mouton, quelques Chévres, & d'autres provisions. Il ajoûta, pour compliment, qu'au milieu du tumulte des armes, Sa Majesté ne pouvoit pas satisfaire l'inclination qu'elle avoit à les mieux traiter. Ils ne virent pas le Roi; mais sortant de la Cour après y avoir promené quelque tems leurs yeux, ils furent surpris d'appercevoir à la porte une file de quarante Négres, grands & robustes, le fusil sur l'épaule, & le sabre à la main; chacun orné d'un grand collier de dents d'hommes, qui leur pendoient sur l'estomac & autour des épaules. L'Interpréte leur apprit que c'étoient les Héros de la Nation, ausquels il étoit permis de porter les dents des ennemis qu'ils avoient tués. Quelques-uns en avoient plus que les autres, ce qui faisoit une différence de degrés dans l'ordre même de la valeur. La loi du Pays défendoit sous peine de mort de se parer d'un si glorieux ornement, sans avoir prouvé devant quelques Officiers chargés de cet office, que chaque dent venoit d'un ennemi tué sur le champ de bataille. Snelgrave pria l'Interpréte de leur faire un compliment de sa part, & de leur dire qu'il les regardoit comme une compagnie de fort

Quarante Héros Négres, & leur parure.

braves

braves gens. Ils répondirent qu'ils estimoient beaucoup les Blancs.

SNELGRAVE. 1727.

L'Auteur & ses Compagnons retournerent ensuite à leur tente, souperent fort bien, & firent suspendre leurs branles, où ils dormirent mieux que la nuit précédente. Le frere du Prince de Jaquin fut traité dans un autre lieu par le grand Capitaine, afin que les Blancs fussent logés moins à l'étroit.

Audience du Roi de Dahomay.

Ce fut le lendemain, qu'ils reçurent ordre de se préparer pour l'audience du Roi. Ils furent conduits dans la même cour qu'ils avoient vûe le jour précédent. Sa Majesté y étoit assise, contre l'usage du Pays, sur une chaise dorée, qui s'étoit trouvée entre les dépouilles du Palais de Juida. Trois femmes soutenoient de grands parasols au-dessus de sa tête, pour le garantir de l'ardeur du Soleil, & quatre autres femmes étoient debout derriere lui, le fusil sur l'épaule. Elles étoient toutes fort proprement vêtues depuis la ceinture jusqu'en bas, suivant l'usage de la Nation, où la moitié supérieure du corps est toujours nue. Elles portoient aux bras des cercles d'or d'un grand prix, des joyaux sans nombre autour du cou, & de petits ornemens du Pays entrelacés dans leur chevelure. Ces parures de tête sont des cristaux de diverses couleurs, qui viennent de fort loin dans l'intérieur de l'Afrique, & qui paroissent une espece de fossiles. Les Négres en font le même cas que nous faisons des diamans.

Vêtemens de ce Prince.

Le Roi étoit vêtu d'une robbe à fleurs d'or, qui lui tomboit jusqu'à la cheville du pied. Il avoit sur la tête un chapeau de l'Europe, brodé en or, & des sandales aux pieds. On avertit les Blancs de s'arrêter à vingt pas de la chaise. A cette distance, Sa Majesté leur fit dire par l'Interpréte qu'elle se réjouissoit de leur arrivée. Ils lui firent une profonde réverence, la tête découverte. Alors, ayant assuré Snelgrave de sa protection, elle donna ordre qu'on présentât des chaises aux Etrangers. Ils s'assirent. Le Roi but à leur santé; & leur ayant fait porter des liqueurs, il leur donna la permission de boire à la sienne.

Captifs qu'on lui amene. Il en destine une partie au sacrifice.

On amena, le même jour, au camp, plus de huit cens captifs, d'une Région nommée Tuffo, à six journées de distance. Tandis que le Roi de Dahomay faisoit la conquête de Juida, ces Peuples avoient attaqué cinq cens hommes de ses Troupes, qu'il avoit donnés pour escorte à douze de ses femmes, pour les reconduire dans le Pays de Dahomay avec quantité de richesses. Les Tuffos ayant mis l'escorte en déroute avoient tué les douze femmes & s'étoient saisis de leur trésor. Mais après la conquête de Juida, le Roi s'étoit hâté de détacher une partie de son armée, pour tirer vengeance d'une si lâche perfidie.

Il se fit amener les prisonniers dans sa cour. La vûe de ces miserables auroit inspiré la pitié, si leur crime n'eût pas merité une juste punition. Le Roi en choisit un grand nombre, pour les sacrifier à ses Fetiches. Le reste fut destiné à l'esclavage. Cependant tous les Soldats de Dahomay qui avoient eu part à cette prise, reçurent des récompenses, qui leur furent distribuées sur le champ par les Officiers du Roi. On leur paya, pour chaque Esclave mâle, la valeur de vingt schellings, en kowris; & celle de dix schellings pour chaque femme & chaque enfant. Les mêmes Soldats apporterent au milieu de la cour plusieurs milliers de têtes, enfilées dans des cordes. Chacun en avoit

Récompenses accordées aux Soldats.

SNELGRAVE. 1727.

ſa charge ; & les Officiers qui les reçurent, leur payerent la valeur de cinq ſchellings pour chaque tête. Enſuite d'autres Négres emportoient tous ces horribles monumens de la victoire, pour en faire un amas près du camp. L'Interpréte dit à Snelgrave, que le deſſein du Roi étoit d'en compoſer un trophée de longue mémoire.

Manieres dont les Seigneurs parlent au Roi.

Pendant que ce Prince parut dans la cour, tous les Grands de la Nation ſe tinrent proſternés, ſans pouvoir approcher de ſa chaiſe plus près que de vingt pas. Ceux qui avoient quelque choſe à lui communiquer commençoient par baiſer la terre, & parloient enſuite à l'oreille d'une vieille femme, qui alloit expliquer leurs deſirs au Roi, & qui leur rapportoit ſa réponſe. Il fit préſent à pluſieurs de ſes Officiers & de ſes Courtiſans, d'environ deux cens Eſclaves. Cette liberalité royale fut proclamée à haute voix dans la cour, & ſuivie des applaudiſſemens de la populace, qui attendoit autour des paliſſades l'heure du ſacrifice. Enſuite on vit arriver deux Négres, qui portoient un aſſez grand tonneau rempli de diverſes ſortes de grains. L'Auteur jugea qu'il ne contenoit pas moins de dix gallons. Après l'avoir placé à terre, les deux Négres ſe mirent à genoux ; & mangeant le grain à poignées, ils avalerent tout en peu de minutes. Snelgrave apprit de l'Interpréte, que cette cérémonie ne ſe faiſoit que pour amuſer le Roi, & que les Acteurs ne vivoient pas longtems ; mais qu'ils ne manquoient jamais de ſucceſſeurs. Il y eut quantité d'autres ſpectacles, qui durerent pendant trois heures. Enfin Snelgrave fatigué d'avoir eſſuyé ſi long-tems toute l'ardeur du Soleil, demanda la permiſſion de ſe retirer.

Spectacles Négres.

Effroi du Duc de Jaquin.

Après le dîner, le Duc, frere du Prince de Jaquin, vint à la tente des Blancs, dans un ſi grand effroi, que de noir, ſa pâleur le rendoit bazané. Il avoit rencontré en chemin les Tuffos qui devoient être ſacrifiés, & leurs cris lamentables l'avoient jetté dans ce déſordre. Les Négres de la Côte ont en horreur ces excès de cruauté, & déteſtent ſur tout les feſtins de chair humaine. Ce barbare uſage étoit familier aux Dahomays ; car lorſque Snelgrave reprocha dans la ſuite aux Peuples de Juida, le découragement qui leur avoit fait prendre la fuite, ils répondirent qu'il étoit impoſſible de réſiſter à des Canibals, dont il falloit s'attendre à devenir la pâture : & leur ayant répliqué qu'il importoit peu, après la mort, d'être dévorés par des hommes ou par des Vautours, qui ſont en fort grand nombre dans le Pays, ils ſecouoient les épaules, en frémiſſant de la ſeule penſée d'être mangés par des créatures de leur eſpece, & proteſtant qu'ils redoutoient moins toute autre mort. Le Duc de Jaquin paroiſſoit inquiet pour ſa propre ſûreté, parce qu'il n'avoit point été reçu à l'audience du Roi. Mais Snelgrave & le Capitaine Hollandois, obtinrent du Chef des Prêtres la liberté d'aſſiſter à la cérémonie. Elle fut exécutée ſur quatre petits échaffauts, élevés d'environ cinq pieds au-deſſus de la terre. La premiere victime fut un beau Négre de cinquante ou ſoixante ans, qui parut les mains liées derriere le dos. Il ſe préſenta d'un air ferme, & ſans aucune marque de douleur ou de crainte. Un Prêtre Dahomay le retint quelques momens debout, près de l'échafaut, & prononça ſur lui quelques paroles myſterieuſes. Enſuite il fit un ſigne à l'Exécuteur, qui étoit derriere la victime, & qui d'un ſeul coup de ſabre ſépara la tête du corps. Toute l'aſſemblée pouſſa un grand cri. La tête fut jettée ſur l'é-

Les Dahomays mangent leurs priſonniers.

L'Auteur aſſiſte au ſacrifice de quatre cens Négres.

chaffaut. Mais le corps, après avoir été quelque tems à terre, pour laiſſer au ſang le tems de couler, fut emporté par des Eſclaves, & jetté dans un lieu voiſin du camp. L'Interpréte dit à Snelgrave que la tête de la victime étoit pour le Roi, le ſang pour les Fetiches, & le corps pour le Peuple.

Snelgrave. 1727.

Le ſacrifice fut continué, avec les mêmes formalités pour chaque victime. Snelgrave obſerva que les hommes ſe préſentoient courageuſement à la mort. Mais les cris des femmes & des enfans s'élevoient juſqu'au ciel, & lui causerent à la fin tant d'horreur, qu'il ne put ſe défendre de quelque effroi pour lui-même. Il s'efforça néanmoins de prendre une contenance aſſurée, & d'éviter tout ce que les Vainqueurs auroient pû prendre pour une condamnation de leur cruauté. Mais il cherchoit, avec le Hollandois, quelque occaſion de ſe retirer ſans être apperçu. Tandis qu'ils étoient dans cette violente ſituation, un Colonel Dahomay, qu'ils avoient vû à Jaquin, s'approcha d'eux, & leur demanda ce qu'ils penſoient du ſpectacle. Snelgrave lui répondit qu'il s'étonnoit de voir ſacrifier tant d'hommes ſains, qui pouvoient être vendus avec avantage pour le Roi & pour la Nation. Le Colonel lui dit que c'étoit l'ancien uſage des Dahomays; qu'après une conquête le Roi ne pouvoit ſe diſpenſer d'offrir à leur Dieu un certain nombre de captifs, qu'il étoit obligé de choiſir lui-même; qu'ils ſe croiroient menacés de quelque malheur s'ils négligeoient une pratique ſi reſpectée, & qu'ils n'attribuoient leurs dernieres victoires qu'à leur exactitude à l'obſerver; que la raiſon qui faiſoit choiſir particuliérement les vieillards pour victimes étoit purement politique; que l'âge & l'expérience leur faiſant ſuppoſer plus de ſageſſe & de lumieres qu'aux jeunes gens, on craignoit que s'ils étoient conſervés, ils ne formaſſent des complots contre leurs Vainqueurs, & qu'ayant été les chefs de leur Nation, ils ne puſſent jamais s'accoutumer à l'eſclavage. Il ajoûta qu'à cet âge d'ailleurs, les Européens ne ſeroient pas fort empreſſés à les acheter; & qu'à l'égard des jeunes gens qui ſe trouvoient au nombre des victimes, c'étoit pour ſervir, dans l'autre monde, les femmes du Roi que les Tuffos avoient maſſacrées.

Fermeté des hommes. Cris des femmes & des enfans.

Raiſons que les Dahomays apportent pour juſtifier cet uſage.

Snelgrave concluant de cette derniere explication que les Dahomays avoient quelque idée d'un état futur, demanda au Colonel quelle opinion il ſe formoit de Dieu. Il n'en tira qu'une réponſe confuſe, mais dont il crut pouvoir recueillir que ces Barbares reconnoiſſent un Dieu inviſible qui les protege, & qui eſt ſubordonné à quelque autre Dieu plus puiſſant. Ce grand Dieu, lui dit le Colonel, eſt peut-être celui qui a communiqué aux Blancs tant d'avantages extraordinaires; mais puiſqu'il ne lui a pas plû de ſe faire connoître à nous, nous nous contentons, ajoûta-t-il, de celui que nous adorons.

Opinion qu'ils ont de la divinité.

Après avoir aſſiſté pendant deux heures à cette déplorable tragédie, les Blancs ſe retirerent dans leur tente, accompagnés du Colonel, qui paſſa l'après-midi à boire des liqueurs de l'Europe avec eux. Ils l'accompagnerent à ſon tour juſqu'à ſa tente. En chemin, ils paſſerent par le lieu où les corps des victimes avoient été placés en deux tas, au nombre de quatre cens. Le Colonel les traita, avec du vin de Palmier. Mais à l'heure du ſouper ils l'engagerent à retourner avec eux. Tandis qu'ils étoient à table, ils virent arriver quelques Eſclaves, chargés de pluſieurs plats de chair & de poiſſon.

SNELGRAVE. 1727.

Politesse que Snelgrave reçoit d'un Mulâtre Portugais.

C'étoit un présent, qui leur venoit d'un Mulâtre Portugais, établi à la Cour de Dahomay. Il parut bientôt lui-même, suivi de sa femme, qui étoit beaucoup plus blanche que lui. Le Roi de Dahomay l'avoit fait prisonnier, avec Lamb, dans la conquête d'Ardra, & n'avoit rien épargné pour se l'attacher par ses bienfaits. Il lui avoit donné cette femme, dont Snelgrave admira beaucoup la figure. Elle n'avoit pas le teint si vif que les Angloises, mais elle avoit leur blancheur, avec les traits & la chevelure des Négres. Son mari assuroit qu'elle étoit née de parens très-noirs, qui n'avoient jamais vû de Blancs; & qu'elle-même n'en avoit jamais vû d'autres que Lamb. Il parut fort empressé à demander des nouvelles de ce Facteur Anglois. Le Roi, disoit-il, attendoit impatiemment son retour, & lui avoit promis la liberté à lui-même, aussi-tôt que Lamb seroit revenu suivant sa promesse.

Négresse Blanche.

Le lendemain, Snelgrave reçut la visite du Duc de Jaquin, qui avoit obtenu la permission de paroître devant le Roi, & qui revenoit charmé de cette faveur. Il avoit été traité si humainement, qu'il ne lui restoit aucune crainte d'être mangé par les Dahomays; mais il paroissoit pénetré d'horreur en racontant les circonstances de l'horrible festin qui s'étoit fait la nuit précédente. Les corps des Tuffos avoient été bouillis & dévorés. Snelgrave eut la curiosité de se transporter dans le lieu où il les avoit vûs. Il n'y restoit plus que les traces du sang; & son Interpréte lui dit, en riant, que les Vautours avoient tout enlevé. Cependant comme il étoit fort étrange qu'on ne vît pas du moins quelques os de reste, il demanda quelqu'explication. L'interpréte lui répondit alors plus sérieusement, que les Prêtres avoient distribué les cadavres dans chaque partie du camp, & que les Soldats avoient passé toute la nuit à les manger (89).

Maniere dont les Dahomays mangent la chair humaine.

Snelgrave est persuadé qu'ils la mangeoient en effet. Confirmation de ses idées.

L'Auteur n'ose donner cette étrange barbarie pour une vérité, parce qu'il ne la rapporte pas sur le témoignage de ses propres yeux. Mais il laisse juger à ses Lecteurs, si elle n'est pas bien confirmée par un autre récit qu'il tient lui-même d'un fort honnête homme, nommé *Robert Moore*, alors Chirurgien de l'*Italienne*, grande Frégate de la Compagnie Angloise. Ce Bâtiment arriva dans la rade de Juida tandis que Snelgrave étoit à Jaquin. Le Capitaine *John Dagge*, qui le commandoit, se trouvant indisposé, envoya Robert Moore au camp du Roi de Dahomay, avec des présens pour ce Prince. Moore eut la curiosité de parcourir le camp; & passant au marché, il y vit vendre publiquement (90) de la chair humaine. Snelgrave, à qui Moore raconta ce qu'il avoit vû, n'alla point chercher ce spectacle au marché; mais il est persuadé que si sa curiosité l'eut conduit du même côté, il y auroit vû la même chose. Il ajoûte qu'outre les captifs sacrifiés, il y avoit parmi les Tuffos quantité d'autres vieillards, ou de jeunes gens estropiés, que

(89) Atkins, qui rejette toutes les suppositions d'antropophages, répond ici que l'Interpréte se fit un plaisir d'en imposer à Snelgrave, pour excuser apparemment la lâcheté des Juidas ses Compatriotes, & juge que tous les cadavres avoient été enterrés pendant la nuit. Voyez ci-dessus l'article d'Atkins; & dans sa Relation même, la page 127.

(90) C'est la plus forte preuve de l'opinion de Snelgrave. Mais Atkins répond que si Moore n'a pas vû tuer & démembrer les hommes dont il prétendoit avoir vû vendre la chair, il pouvoit avoir pris de la chair de Singes pour de la chair humaine. Il s'emporte même contre la crédulité de Snelgrave, & lui reproche de donner comme certain, sur le témoignage d'autrui, ce qu'il lui étoit si aisé de vérifier par ses propres yeux.

les Européens n'auroient point achetés, & que les Dahomays avoient pû tuer à part pour en vendre la chair au marché.

Snelgrave n'ayant reçu, le même jour, aucun ordre pour l'audience du Roi, alla rendre une visite au Mulâtre Portugais, à qui il devoit de la reconnoissance & des remercimens. Son Interpréte l'avertit qu'il étoit arrivé deux Ambassadeurs du Roi de Juida, pour faire les soumissions de ce Prince au Vainqueur, & que s'il les rencontroit en chemin, la prudence ne lui permettoit pas de leur parler. Il arriva chez le Portugais sans les avoir vû paroître. Aussi-tôt qu'il fut assis, il se défit de l'Interpréte, sous le prétexte d'une commission dont il le chargea pour le Duc de Jaquin; & profitant de son absence pour s'expliquer plus librement, il demanda au Portugais quelques avis sur la conduite qu'il devoit tenir avec le Roi. Les éclaircissemens qu'il reçut de lui, furent extrêmement utiles aux Anglois, & répondirent parfaitement à l'expérience qu'ils firent bientôt de la politesse & de la générosité du Roi.

SNELGRAVE. 1727.

Visite qu'il rend au Mulâtre Portugais.

Ce Portugais, dont Lamb & Snelgrave ne nous apprennent pas le nom, avoit dans la cour de sa maison deux fort beaux chevaux. Ils lui étoient venus du Royaume d'Yo, fort éloigné de Dahomay au Nord-Est, de l'autre côté d'un grand Lac d'où sortent quantité de grosses Rivieres qui viennent se décharger dans la Baye de Guinée. Il racontoit que plusieurs Princes fugitifs, dont les peres avoient été vaincus & décapités par le Roi de Dahomay, s'étoient retirés sous la protection du Roi d'Yo, & l'avoient engagé par leurs instances à déclarer la guerre à leur vainqueur. Il s'étoit mis en campagne immédiatement après la conquête d'Ardra. Le Roi de Dahomay quittant aussitôt cette Ville avoit marché au-devant de lui, avec toutes ses forces, qui n'étoient composées que d'infanterie. Comme ses ennemis, au contraire, n'avoient que de la cavalerie, il avoit eu d'abord quelque chose à souffrir, dans un Pays ouvert, où les fléches, les javelines & le sabre faisoient de sanglantes exécutions. Mais une partie de ses Soldats étant armés de fusils, le bruit des moindres décharges effraya tellement les chevaux, que le Roi d'Yo ne put les attaquer une seule fois avec vigueur. Cependant les escarmouches avoient déja duré quatre jours, & l'infanterie de Dahomay commençoit à se rebuter d'une si longue fatigue; lorsque le Roi eut recours à ce stratagême. Il avoit avec lui quantité d'eau-de-vie, qu'il fit placer dans une Ville voisine de son camp. Il y mit aussi, comme en dépôt, un grand nombre de marchandises; & se retirant pendant la nuit, il feignit de s'éloigner avec toute son armée. Celle d'Yo ne douta point qu'il n'eut pris la fuite. Elle entra dans la Ville; & tombant sur l'eau-de-vie, dont elle but d'autant plus avidement, que cette liqueur est très rare dans le Pays d'Yo, elle se ressentit bientôt de ses pernicieux effets. Le sommeil de l'ivresse mit les plus braves hors d'état de se défendre; tandis que le Roi de Dahomay, bien instruit par ses Espions, revint sur ses pas avec la derniere diligence, & trouvant ses ennemis dans ce désordre, n'eut pas de peine à les tailler en pieces. Il s'en échappa néanmoins une grande partie, à l'aide de leurs chevaux. Le Portugais Mulâtre ajoûtoit que dans leur fuite, il avoit pris les deux chevaux qui étoient dans sa cour, & que les Vainqueurs en avoient enlevé un grand nombre. Cependant, il avoit reconnu, disoit-il, que les Dahomays craignoient beaucoup une seconde invasion, & qu'ils redoutoient extrêmement la

Récits du Portugais.

Guerre entre le Roi d'Yo & les Dahomays.

Stratagême du Roi de Dahomay.

SNELGRAVE. 1727.

Sa ressource contre les Yos.

cavalerie. Depuis sa victoire, leur Roi n'avoit pas fait difficulté d'envoyer des présens considérables à celui d'Yo, pour l'engager à demeurer tranquille dans ses Etats. Mais si la guerre recommençoit, & s'ils étoient abandonnés par la fortune, ils étoient déja résolus de se retirer vers les côtes de la mer, où ils étoient sûrs que leurs ennemis n'oseroient jamais les poursuivre. On sçavoit que le Fetiche national des Yos étoit la mer même, & que leurs Prêtres leur défendant, sous peine de mort, d'y jetter les yeux, ils ne s'exposeroient point à vérifier une menace si terrible. Snelgrave remarque à cette occasion, comme les autres Voyageurs, que tous les Négres ont ainsi leurs Fetiches, généraux & particuliers, pour lesquels leur respect va si loin, que si c'est un Mouton, par exemple, une Chévre, ou quelque Oiseau, ils s'abstiennent toute leur vie de manger les animaux de la même espece.

Seconde audience de Snelgrave.

Le jour suivant, Snelgrave & ses Compagnons, furent avertis de se rendre à l'audience. En arrivant dans la premiere cour, où ils n'avoient encore vû le Roi qu'en public, on les pria de s'arrêter un moment. Ce Prince ayant appris qu'ils lui apportoient des présens, avoit desiré de voir ce qu'ils avoient à lui offrir, avant qu'ils fussent introduits. Le retardement dura peu. On les conduisit dans une petite cour, au fond de laquelle Sa Majesté étoit assise, les jambes croisées, sur un tapis de soie. Sa parure étoit fort riche, mais il avoit peu de Courtisans autour de lui. Il demanda aux Blancs, d'un ton fort doux, comment ils se portoient; &, faisant étendre près de lui deux belles nattes, il leur fit signe de s'asseoir. Ils obéirent, en apprenant de l'Interpréte que c'étoit l'usage du Pays.

Propositions de commerce.

Le Roi demanda aussi-tôt à Snelgrave quel étoit le commerce qui l'avoit amené sur les Côtes de Guinée; & le Capitaine lui ayant répondu qu'il venoit pour le commerce des Esclaves, & qu'il esperoit beaucoup de la protection de Sa Majesté, il lui promit de le satisfaire, mais après que les droits seroient reglés. Là-dessus, il lui dit de s'adresser à *Zuinglar*, un de ses Officiers, qui étoit présent, & que Snelgrave avoit connu à Juida, où il avoit fait, pendant plusieurs années, les affaires de la Cour de Dahomay. Cet Officier, prenant la parole au nom de son Maître, déclara que malgré ses droits de Conquérant, il ne mettroit pas plus d'impôts sur les marchandises, qu'on n'étoit accoutumé d'en payer au Roi de Juida. Snelgrave répondit que Sa Majesté étant un Prince beaucoup plus puissant que le Roi de Juida, on esperoit qu'il exigeroit moins des Marchands. Cette objection parut embarrasser Zuinglar. Il balançoit sur sa réponse. Mais le Roi, qui se faisoit expliquer jusqu'au moindre mot par l'Interpréte, répondit lui-même, qu'étant en effet un plus grand Prince, il devoit exiger davantage. Mais, ajoûta-t-il, d'un air gracieux, comme vous êtes le premier Capitaine Anglois que j'aye jamais vû, je veux vous traiter comme une jeune mariée, à laquelle on ne refuse rien. Snelgrave fut si surpris de ce tour d'expression, que regardant l'Interpréte, il l'accusa d'y avoir changé quelque chose. Mais le Roi flatté de son étonnement, recommença sa réponse dans les mêmes termes, & lui promit que ses actions ne démentiroient pas ses paroles. Alors Snelgrave encouragé par tant de faveurs, prit la liberté de représenter que la plus sûre voie pour faire fleurir le commerce, étoit d'imposer des droits legers, & de proteger les Anglois, non-seulement contre les larcins des Négres, mais

Politesse singuliére du Roi.

encore contre les impositions arbitraires des Seigneurs. Il ajoûta que pour avoir négligé ces deux points, le Roi de Juida, avoit fait beaucoup de tort au commerce de son Pays. Sa Majesté prit fort bien ce conseil, & demanda ce que les Anglois souhaitoient de lui payer. L'Auteur répondit que pour les satisfaire, & leur inspirer autant de zele que de reconnoissance, il falloit n'exiger d'eux que la moitié de ce qu'ils payoient au Roi de Juida. Cette grace fut accordée sur le champ. Le Roi, pour mettre le comble à ses bontés, ajoûta qu'il étoit résolu de rendre le commerce florissant dans toute l'étendue de ses Etats; qu'il s'efforceroit de garantir les Blancs des injustices dont ils se plaignoient; & que Dieu l'avoit choisi pour punir le Roi de Juida & son Peuple, de toutes les bassesses dont ils s'étoient rendus coupables à l'égard des Blancs & des Noirs.

SNELGRAVE. 1727.

Faveur qu'il accorde aux Anglois.

Après ce Traité, la confiance & l'affection du Roi de Dahomay éclaterent par tant de marques, que Snelgrave ne balança point à solliciter sa clémence en faveur des miserables Peuples de Juida. En avouant qu'ils étoient fort sujets au larcin, il les excusa par l'exemple des Grands de leur Nation, qui partageoient avec eux les dépouilles des Etrangers. Il ne craignit point d'avancer que s'il plaisoit à Sa Majesté de leur faire grace, & de les rappeller dans leur Pays, en leur imposant un tribut, ils deviendroient utiles à ses intérêts par leur industrie à cultiver la terre & par la connoissance qu'ils avoient du commerce. Il ajoûta que c'étoit une maxime entre les Princes Blancs, que la force & la gloire des Rois consistent dans la multitude de leurs Sujets; & que si Sa Majesté goûtoit ce principe, elle avoit l'occasion d'augmenter le nombre des siens de plusieurs centaines de milles. Le Roi répondit qu'il sentoit la vérité de ce discours; mais que la conquête de Juida ne pouvoit être assurée que par la mort du Roi, & qu'il avoit déja offert aux Habitans de les rétablir, aussi-tôt qu'ils l'auroient envoyé mort ou vif dans son camp.

Snelgrave implore sa clémence en faveur des Peuples de Juida.

Réponse politique de ce Prince.

Cet entretien fut suivi de quantité d'autres discours. Le Roi se plaignit beaucoup de Lamb, qui après avoir reçu de lui trois cens vingt onces d'or & huit Esclaves en quittant sa Cour, avec serment d'y revenir dans un espace de tems raisonnable, étoit absent depuis plus d'un an, sans lui avoir fait donner de ses nouvelles. Ses plaintes étoient d'autant plus justes, qu'il avoit donné à Lamb un Jaquin nommé *Tom*, Esclave depuis long-tems à sa Cour, qui parloit fort bien la langue Angloise, pour l'accompagner en Angleterre; avec ordre d'y observer si les usages des Anglois dans leur Pays étoient tels que Lamb l'en avoit assuré, & de lui rapporter promptement ses informations. N'étoit-il pas étrange, disoit-il, qu'il n'eut entendu parler ni du Maître ni de l'Esclave? Snelgrave répondit qu'il ne connoissoit pas Lamb, quoique leur Patrie fut la même; mais qu'ayant entendu parler de lui, il sçavoit que de Juida il étoit passé à la Barbade, Isle fort éloignée de l'Angleterre, & qu'il ne doutoit pas que tôt ou tard il ne revînt en Guinée, avec la fidelité qu'il devoit à son serment. Le Roi protesta que quand Lamb seroit capable de manquer à ses engagemens, les Blancs n'en seroient pas plus maltraités à sa Cour. Ce que je lui ai donné, ajoûta-t-il, est pour moi moins que rien; & s'il étoit revenu plus promptement avec le plus grand Vaisseau de son Pays, j'aurois pris plaisir à le remplir d'Esclaves dont il auroit disposé à son gré.

Il se plaint de Lamb, & d'un Négre nommé Tom.

SNELGRAVE. 1727.

Eclairciſſement ſur ce Facteur Anglois, & ſur ce Négre.

Tom, ce même Négre dont le Roi de Dahomay avoit fait préſent à Lamb, étant venu en Angleterre l'année d'avant la publication de ce Voyage, l'Auteur fut interrogé par un Comité du Commerce, ſur ce qu'il pouvoit avoir appris concernant cet Eſclave. Il rend compte en peu de mots, de ſes principales avantures. Lamb, après l'avoir conduit à la Barbade, & dans d'autres lieux, l'avoit laiſſé à Maryland. Mais il lui prit envie de l'amener à Londres en 1731. Peu de tems après leur arrivée, Snelgrave vit Lamb, & lui conſeilla de ne pas retourner dans les Etats du Roi de Dahomay, parce qu'il étoit trop tard, & qu'il avoit tout à craindre du reſſentiment de ce Prince. M. Teſteſole en avoit déja fait une triſte expérience. La qualité de Gouverneur de la Compagnie d'Afrique à Juida, n'avoit point empêché qu'il n'eut ſouffert une mort cruelle. Dans quelques idées que Lamb fût là-deſſus, il préſenta au Roi d'Angleterre une Lettre ſous le nom du Roi de Dahomay. Cette affaire ayant été renvoyée devant les Commiſſaires du Commerce, ils déclarerent, après avoir interrogé Snelgrave, que la Lettre leur paroiſſoit ſuppoſée; mais ils jugerent qu'il falloit prendre ſoin du Négre Tom, & le renvoyer à ſon Roi. Suivant cet avis, les Ducs de Richemond & de Montaigu, lui procurerent un paſſage commode ſur le Tygre, Vaiſſeau de Guerre commandé par le Capitaine *Berkeley*. Ces deux Seigneurs envoyerent, par le même Bâtiment, des préſens conſidérables au Roi de Dahomay. Snelgrave apprit dans la ſuite, que Tom, en arrivant à Juida, fut envoyé avec les préſens à la Cour du Roi de Dahomay, qui étoit alors dans ſes propres Etats; qu'il en fut reçu avec de grandes marques de ſatisfaction, & que Sa Majeſté fit partir à ſon tour, divers préſens pour le Capitaine Berkeley; mais qu'avant l'arrivée de ſon Meſſager, Berkeley impatient avoit mis à la voile.

Tom eſt renvoyé au Roi de Dahomay avec des préſens.

Impoſture publique à ſon occaſion.

Snelgrave s'eſt cru obligé d'inſerer ici cette courte explication, pour détromper ceux qui ont cru Tom envoyé par le Roi de Dahomay avec la qualité d'Ambaſſadeur. Cette farce, dit-il, fut pouſſée ſi loin, que les ſpectacles de Londres furent repréſentés pluſieurs fois pour ce prétendu Miniſtre d'un puiſſant Roi d'Afrique, & qu'on prit ſoin d'avertir dans les Nouvelles publiques, que c'étoit en faveur du Prince *Adomo Orvonoko Tom, &c.* Il étoit né à Jaquin. Dès l'enfance, il y avoit appris la langue Angloiſe dans les Comptoirs de la Compagnie d'Afrique; & s'étant trouvé dans celui d'Ardra, pendant la conquête, il étoit tombé entre les mains du Vainqueur avec le Facteur Lamb.

Fin de l'audience du Roi de Dahomay.

Snelgrave revient à ſon ſujet. Après avoir répondu aux plaintes du Roi de Dahomay ſur l'abſence de Lamb, il dit à ce Prince, que le Négociant Anglois dont il commandoit un Vaiſſeau, en avoit cinq autres, accoutumés au commerce de Juida, & qu'il ſe flattoit que Sa Majeſté les traiteroit tous avec autant de bonté que le premier. Le Roi répondit, avec un ſourire, que ſes faveurs regardoient particuliérement la perſonne de Snelgrave; mais que les autres Vaiſſeaux néanmoins n'auroient aucun ſujet de ſe plaindre; & qu'à préſent qu'il étoit maître de Juida & de Jaquin, il leur laiſſoit la liberté d'aborder à l'un ou l'autre de ces deux Ports. Il demanda enſuite à Snelgrave s'il vouloit choiſir des Eſclaves dans le camp, ou s'il aimoit mieux qu'ils fuſſent envoyés d'abord à Jaquin. Snelgrave ayant accepté la ſeconde de ces offres, on convint d'un prix raiſonnable. Les articles du Traité furent écrits en

Son traité avec Snelgrave.

en présence du Roi ; & l'Auteur ne manqua pas d'y ajoûter qu'on ne lui feroit prendre que les Esclaves qu'il auroit choisis lui-même.

SNELGRAVE. 1727.

Loi severe en faveur des Anglois.

Le Roi fit ensuite appeller le Duc, frere du Prince de Jaquin, pour recommander particuliérement Snelgrave à ses soins. Il lui déclara que son frere & lui répondroient des moindres torts que les Anglois recevroient dans leurs personnes ou leurs marchandises ; & que ceux qui seroient convaincus de quelque vol dans le transport des marchandises, seroient empalés vifs sur le bord de la mer, pour servir d'exemple aux deux Pays de Juida & de Jaquin. Comme il étoit déja neuf heures du soir, Snelgrave & ses Compagnons prirent congé du Roi, après avoir été avertis que c'étoit le tems où ce Prince entroit ordinairement dans le Bain.

Caractere & figure du Roi de Dahomay.

Cette audience avoit duré cinq heures. L'Auteur, étant si près du Roi, avoit eu beaucoup de facilité à prendre une idée exacte de la personne de ce Prince. Sa taille étoit médiocre, mais pleine & fort bien proportionnée. Il avoit le visage un peu défiguré par la petite vérole ; ce qui n'empêchoit pas que sa physionomie ne fut prévenante & majestueuse. En général, Snelgrave le représente comme un Négre extraordinaire, par les excellentes qualités qui se trouvoient réunies dans son caractere. Il n'y découvrit rien qui eut l'air barbare, à l'exception du sacrifice de ses ennemis : encore n'accordoit-il cette cruauté qu'à la politique.

Snelgrave obtient la liberté de partir.

Le lendemain, les Blancs furent appellés de fort bonne heure à la Porte royale, où les Officiers du Roi leur déclarerent que ce Prince ne pouvoit les voir de tout le jour, parce que c'étoit la fête de son Fetiche ; mais qu'il leur faisoit présent de quelques Esclaves & de quantité de provisions ; qu'ils pouvoient faire fond sur toutes ses promesses, retourner à Jaquin quand ils le souhaiteroient, & finir tranquillement leurs affaires sous sa protection. Ils trouverent à leur retour, les Esclaves & les provisions qui les attendoient. On distribua, de la part du Roi, des pagnes assez propres aux Négres de leur cortege, avec une petite somme d'argent. Leur dessein étoit de partir le même jour ; mais ils furent obligés d'attendre le Duc de Jaquin, qui n'avoit point encore eu sa derniere audience.

Etat de la milice de Dahomay.

Dans le cours de l'après-midi, ils virent passer devant la Porte royale le reste de l'armée, qui revenoit du Pays des Tuffos. Ce corps de Troupes marchoit avec plus d'ordre que l'Auteur n'en avoit jamais vû parmi les Négres, & parmi ceux-mêmes de la Côte d'or, qui passent pour les meilleurs Soldats de toutes les Régions de l'Afrique. Il étoit composé de trois mille hommes de milice reguliere, suivis d'une multitude d'environ dix mille autres Négres, pour le transport du bagage, des provisions, & des têtes de leurs ennemis. Chaque Compagnie avoit ses Officiers & ses Drapeaux. Leurs armes étoient le mousquet, le sabre & la targette. En passant devant la Porte royale, ils se prosternerent successivement & baiserent la terre ; mais ils se relevoient avec une vîtesse & une agilité surprenante. La place, qui étoit devant la porte, avoit quatre fois autant d'étendue que celle de la Tour de Londres. Ils y firent l'exercice, à la vûe d'un nombre incroyable de spectateurs ; & dans l'espace de deux heures, ils firent au moins vingt décharges de leur mousqueterie.

Etablissement militaire.

Snelgrave paroissant étonné de cette multitude de Négres qui étoient à

SNELGRAVE. 1727.

la ſuite des Troupes, apprit de l'Interpréte, que le Roi donnoit à chaque Soldat un jeune éleve de la Nation, entretenu aux dépens du Public, pour les former d'avance aux fatigues de la guerre, & que la plus grande partie de l'armée préſente avoit été élevée de cette maniere. L'Auteur en eut moins de peine à comprendre comment le Roi de Dahomay avoit étendu ſi loin ſes conquêtes, avec des Troupes ſi régulieres & tant de politique.

Viſite que l'Auteur rend au grand Capitaine.

Avant ſon départ il crut devoir quelques civilités au Grand Capitaine, dont il avoit reçu divers ſervices à ſon arrivée. S'étant rendu dans ſon quartier, il y remarqua deux Négres vêtus de longues robes, avec un linge roulé autour de la tête à la maniere des turbans Turcs, & des ſandales aux pieds.

Malayens. Ce que c'eſt que cette Nation.

L'Interpréte lui dit que c'étoient des (91) Malayens, Nation fort éloignée dans les terres & voiſine des Mores ; qu'ils avoient l'art de l'écriture dans la même perfection qu'en Europe ; qu'il s'en trouvoit au camp environ quarante, qui avoient été pris, pendant la guerre, dans differens lieux où ils exerçoient le commerce, & que le Roi les traitoit avec beaucoup de bonté : que ſçachant teindre de pluſieurs couleurs les peaux de Chévres & de Moutons, ils faiſoient pour les Dahomays des cartouches, qui leur ſervoient à porter leur poudre, & des ſacs pour les proviſions. Mais on n'accorda point à Snelgrave la liberté de leur parler.

Snelgrave retourne à Jaquin.

Le jour ſuivant, il partit avec tous ſes Compagnons pour retourner à Jaquin. La muſique du Roi & celle du camp fit rétentir l'air à leur départ. Ils furent accompagnés l'eſpace d'une lieue par le Grand Capitaine ; & de part & d'autre, on fit une décharge de la mouſqueterie en ſe ſéparant. Les Négres qui portoient les branles marcherent avec tant de légereté pour retourner dans leur Pays, qu'on arriva le même jour à Jaquin, où l'on fut reçu des Habitans avec des tranſports de joie.

Il eſt chagriné par le Prince & les Négres de cette Ville.

Le lendemain, qui étoit le 15 d'Avril, Snelgrave paya aux Officiers du Roi de Dahomay les impôts dont on étoit convenu. Deux jours après, il vit arriver dans la Ville un grand nombre de Négres, que le Roi de Dahomay lui envoyoit, avec la liberté du choix. Il profita de cette faveur, à l'avantage de ſa cargaiſon. Mais il fut arrêté par deux obſtacles qu'il n'avoit pas prévus. Le Prince de Jaquin exigea pour lui-même des droits qui ſurpaſſoient beaucoup ſes premieres conventions ; & les Négres de la Ville refuſerent de porter les marchandiſes à bord, ſi le prix de leur travail n'étoit augmenté du double. Snelgrave ſe vit retardé par ces deux injuſtices, & l'auroit été beaucoup plus long-tems s'il n'avoit été ſecouru par un incident fort heureux. Le Prince de Jaquin le fit un jour appeller, pour lui dire qu'il étoit arrivé un Vaiſſeau Anglois dans la rade de Juida, & le prier d'engager le Capitaine à venir dans celle de Jaquin. Snelgrave, ſaiſiſſant l'occaſion, réponditque ce Vaiſſeau étoit ſans doute l'*Italienne*, commandé par le Capitaine Dagge, ſon ami, employé au ſervice des mêmes Maîtres ; qu'il alloit lui envoyer ſa Chaloupe, mais pour le prier au contraire de ne pas quitter le Port de Juida, & de faire promptement ſçavoir au Roi de Dahomay, avec quelle dureté & quelle injuſtice les Anglois étoient traités à Jaquin contre ſes intentions.

Ils ſe réconcilient.

Cependant il offrit au Prince d'oublier le paſſé, s'il étoit diſpoſé lui-même à ſe relâcher de ſes prétentions. Ce langage eut l'effet que Snelgrage en avoit

(91) Il eſt parlé de cette Nation dans les Relations de Des-Marchais & de Smith.

attendu. Le Prince consentit dès le même jour à recevoir les droits sur l'ancien pied ; & se chargeant de ramener les Porteurs à la raison, il leur persuada effectivement de porter les marchandises au prix ordinaire.

SNELGRAVE. 1727.

L'Auteur n'avoit osé porter directement ses plaintes au Roi de Dahomay, parce qu'il ne doutoit pas que le sort de son Messager n'eut été de périr en chemin par quelque perfidie. Il fut informé que le Prince de Jaquin & les principaux Habitans de sa Ville avoient envoyé leurs femmes les plus cheres & leurs meilleurs effets dans une Isle éloignée de douze ou quinze lieues à l'Est, sous la protection du Roi d'Appag, dont le Pays s'étend jusqu'à la Baye de Benin. Cette précaution leur avoit paru nécessaire dans les défiances qu'ils avoient encore du Roi de Dahomay. Ils croyoient cette retraite d'autant plus sûre que ce Prince n'avoit pas de Canots pour entreprendre la conquête de l'Isle, & qu'en supposant même qu'il pût s'en procurer, les Négres de sa Nation n'auroient pas été capables de les conduire.

Défiances que ce Prince avoit du Roi de Dahomay.

C'étoit en effet le Capitaine Dagge, qui étoit arrivé dans la rade de Juida. Il y faisoit ses affaires avec beaucoup de succès. Dans la misere où les Habitans étoient réduits, ils étoient obligés de vendre leurs domestiques & leurs enfans pour se procurer des vivres, qu'ils achetoient des Papas leurs voisins. Aussi la cargaison de Dagge fut-elle si-tôt finie, qu'il se vit en état de quitter la Côte trente-huit jours avant Snelgrave. D'ailleurs la fiévre & d'autres maladies commencerent leurs ravages sur le Vaisseau de l'Auteur. Après avoir enterré son Chirurgien, il fut attaqué du même mal ; & pour comble de disgrace, les Troupes du Roi de Dahomay le chagrinerent par des vexations & des demandes fort injustes. Cependant il eut la consolation de ne rien perdre par le vol ; ce qu'il attribua aux ordres rigoureux que le Roi avoit donnés en sa faveur. Mais les Marchands Négres n'en devinrent que plus insolens. Ils firent valoir comme une grace insigne la sûreté que les Anglois trouvoient dans leur commerce. Ils parloient avec mépris du Traité que Snelgrave avoit fait au camp. L'Interpréte même entra dans leurs injustices ; & lorsqu'on les menaçoit de l'autorité du Roi, ils se vantoient tous d'agir par ses ordres. Un de ces Négres séditieux présenta un jour le bout de son fusil à l'Auteur, pour le forcer de prendre quelques mauvais Esclaves. Les allarmes des Anglois augmentoient de jour en jour, sur-tout depuis que les Marchands Négres ne paroissoient plus qu'armés de sabres & de poignards, avec un Esclave qui portoit leur fusil.

Heureux commerce de Dagge à Juida.

Snelgrave est insulté par les Négres de Jaquin.

Au milieu de ces inquiétudes, plusieurs Vaisseaux Portugais arriverent dans la rade de Juida ; & s'y arrêterent, sur quelque esperance d'y voir renaître la tranquillité & le commerce. Le Roi de Dahomay avoit déja permis à quantité d'Habitans de rentrer dans leur Patrie. Ils commençoient à se bâtir des cabanes, près des Forts de France & d'Angleterre. L'avenir fit connoître que ce n'avoit été qu'un stratagême pour tromper les Européens. Cependant le Roi de Dahomay n'ignorant pas que les Portugais payent les Esclaves en or, leur en envoya des trouppes nombreuses. Cette diversion jetta plus de langueur que jamais dans le commerce des Jaquins. Depuis la conquête de leur Pays, il ne leur étoit resté qu'un Port libre nommé *Lukkami*, au Nord-Est, & cette liberté leur venoit d'une grande Riviere, qui sépare ce lieu du Continent.

Arrivée de plusieurs Vaisseaux Portugais.

Lukkami, unique Port libre des Jaquins.

SNELGRAVE. 1727.

Secours que Snelgrave trouve dans un Négre.

Tandis que Snelgrave se livroit au chagrin de sa situation, un Négre, ami du grand Capitaine de Dahomay, lui rendit une visite à bord. Ses propres affaires l'avoient amené dans le canton de Jaquin. Il fut surpris d'entendre les plaintes des Anglois; & retournant bientôt au camp, il rendit compte au Roi de tout ce qu'il avoit appris. Ce Prince qui n'ignoroit pas les défiances du Prince de Jaquin & de ses Peuples, pensoit alors à leur envoyer son Grand Capitaine pour établir la tranquillité dans le Pays. Les nouvelles informations qu'il recevoit lui firent hâter cette résolution. Son Ministre reçut ordre aussi-tôt de partir, & rendit sa marche si prompte, qu'il apporta lui-même la premiere nouvelle de son arrivée. Quoique son escorte fut fort nombreuse, il voulut, pour écarter toute apparence d'hostilité, n'entrer dans la Ville qu'avec cent Gardes; & le reste de ses Troupes demeura de l'autre côté de la Riviere. Le Duc de Jaquin s'empressa beaucoup, pour le recevoir avec des honneurs distingués. Tous les Blancs assemblés à la porte du Comptoir Hollandois le saluerent à son passage. Les Négres de son cortege furent d'abord logés près du Comptoir de Snelgrave. Mais ils s'y rendirent si incommodes par l'horrible bruit de leur musique, qui ne cessoit ni le jour ni la nuit, que les Anglois obtinrent d'être délivrés de ces fâcheux voisins.

Le grand Capitaine de Dahomay est envoyé à Jaquin.

Il venge Snelgrave.

Le Grand Capitaine fit arrêter, à son arrivée, tous les Marchands Dahomays. La plûpart, avertis secrettement de son dessein, avoient eu le tems de prendre la fuite; mais il en restoit dix, qui furent chargés de chaînes & conduits au camp royal. Snelgrave eut la satisfaction de voir dans ce nombre celui qui l'avoit menacé du bout de son fusil. Il apprit ensuite qu'au retour du Grand Capitaine, cet insolent & deux de ses compagnons, qui avoient traité fort outrageusement les Anglois, avoient eu la tête coupée par l'ordre du Roi. Les autres furent retenus long-tems dans les fers, & réduits au pain & à l'eau, dans la cour même du Roi, où ils étoient exposés à toutes les injures de l'air. Cette rigoureuse justice fit connoître à Snelgrave que les Marchands Négres, & l'Interpréte, s'étoient revêtus faussement de l'autorité du Roi.

Il dîne au Comptoir Anglois.

Le jour qui suivit l'arrivée du Grand Capitaine, tous les Blancs se réunirent pour lui offrir leurs présens. Il leur fit l'honneur de dîner le lendemain avec eux dans le Comptoir de Snelgrave. De tous les Négres de son cortege, il n'en fit qu'asseoir qu'un à table, avec le Duc de Jaquin & lui. Snelgrave observe qu'il se servoit fort mal de sa fourchette; & qu'ayant pris beaucoup de plaisir à manger du jambon & du pâté à l'Angloise, il demanda comment ces deux mets étoient préparés. On lui répondit que le détail en seroit long, mais que de la maniere dont ils l'étoient, ils pouvoient se conserver six mois malgré la chaleur du Pays. Snelgrave ayant ajoûté que le pâté étoit de la main de sa femme, le Grand Capitaine voulut sçavoir combien il avoit de femmes, & rit beaucoup en apprenant qu'il n'en avoit qu'une. J'en ai cinq cens, lui dit-il, & je souhaiterois que dans ce nombre, il y en eut cinquante qui sçussent faire d'aussi bons pâtés. On servit ensuite des bananes & d'autres fruits du Pays, sur de la vaisselle de *Delft*. Cette sorte de fayance lui parut si belle, qu'il pria Snelgrave de lui donner l'assiette sur laquelle il avoit mangé, avec le couteau & la fourchette dont il s'étoit servi. Non-seulement Snelgrave lui accorda ce qu'il demandoit, mais il y joignit

Ses discours pendant le repas.

Présent qu'il demande.

tous les couverts qui étoient sur la table. Au même instant, les Négres enleverent le service avec tant de précipitation, qu'ils faillirent de briser une partie de la vaisselle. Snelgrave fit ajoûter encore à ce présent quelques pots & quelques gobelets.

Avidité de ses gens.

Lorsqu'on avoit commencé à manger, les principaux Officiers du Grand Capitaine, qui étoient debout derriere sa chaise, lui déroboient de tems en tems sur son assiette, une piece de jambon ou de volaille. Snelgrave, qui s'en apperçut, lui dit que les vivres ne leur manqueroient pas, & que ce n'étoit pas l'usage, en Europe, de laisser partir affamés les gens de ceux qu'on invitoit à dîner. Alors les Négres prirent confiance à cette promesse. On but beaucoup après le festin; & de plusieurs sortes de liqueurs, le Grand Capitaine donna la préference au pounch. En se retirant, il déclara que son dessein, pour le jour suivant, étoit d'aller voir la mer, qui est à trois milles de la Ville, & qu'il n'avoit jamais eu ce spectacle ni celui d'aucun Vaisseau de l'Europe. Il pria Snelgrave de l'accompagner; mais l'Anglois s'excusa sur le mauvais état de sa santé.

Quelques jours avant l'arrivée du Grand Capitaine, l'Interpréte avoit amené à Snelgrave, deux femmes, l'une de cinquante ans, l'autre de vingt, & l'avoit prié de la part du Roi, non-seulement de les acheter, mais de ne rien prendre pour leur rançon. Comme on ne vouloit pas les vendre séparément, & qu'il n'étoit pas disposé à recevoir la vieille, il les refusa toutes deux aux conditions qu'on lui imposoit. Cependant elles étoient demeurées à Jaquin. Le Grand Capitaine se rendit au rivage le jour qu'il se l'étoit proposé, & vit la mer avec autant de plaisir que d'admiration. Il ne marqua pas moins de satisfaction à la vûe de deux Vaisseaux qui se trouvoient dans la rade, & qui avoient reçu ordre de Snelgrave de faire quelques décharges de leur artillerie. Comme la mer a si peu de profondeur contre la côte, qu'on est obligé de transporter l'eau fraîche sur des radeaux jusqu'aux Chaloupes, le Grand Capitaine, qui voulut voir cette manœuvre, s'approcha de si près, qu'une vague étant venue jusqu'à lui, la frayeur le fit tomber à la renverse, & lui fit avaler quelques gouttes d'eau salée. Les gens de sa suite le porterent aussi-tôt dans la tente des Anglois, où il avoit dîné, & demanderent de l'eau-de-vie, dont il but une pinte entiere, pour corriger l'âcreté de l'eau de mer. Le soir, étant retourné à Jaquin, il fit remercier Snelgrave des politesses qu'il avoit reçues au rivage.

Il va voir la mer qu'il n'avoit jamais vûe. Ce qui lui arrive.

Vieille femme sacrifiée à la mer.

Aussi-tôt que son Messager fut parti, l'interpréte dit secrettement à l'Auteur, que la plus vieille des deux femmes qu'il avoit refusé d'acheter, avoit été sacrifiée le même jour à la mer, par le Grand Capitaine, à la place d'une autre femme qui étoit destinée à cette cérémonie. Elle s'étoit attiré la haine du Roi en servant aux intrigues amoureuses des concubines de ce Prince. C'étoit à l'Interpréte même, que le Grand Capitaine avoit confié l'exécution, parce que d'un grand nombre de Dahomays il ne s'en trouvoit pas un qui eut la hardiesse de se hazarder dans un Canot. On avoit lié à la victime les mains derriere le dos, & les pieds en croix. L'Interpréte l'avoit transportée dans un Canot à quelque distance du rivage; & l'ayant précipitée dans les flots, il avoit vû quelques Requins, disoit-il, qui l'avoient déchirée en pieces. Mais l'Auteur fut surpris, le jour suivant, d'apprendre par un billet de son

SNELGRAVE. 1727.

Elle échappe aux flots, par le secours des Anglois.

Contre-Maître, qu'elle étoit sur son bord. Quelques-uns de ses Matelots partant le matin du rivage, dans la Chaloupe, avoient apperçu un corps humain étendu sur le dos, qui rendoit de l'eau par la bouche. Ils l'avoient pris avec eux; & l'ayant porté au Vaisseau, les secours qu'on lui avoit donnés avoient été assez prompts pour lui sauver la vie. Cependant la crainte de choquer le Roi fit tenir cette avanture secrette; quoiqu'à bord, dans les interrogations qu'on fit à la Négresse, on ne pût jamais lui faire confesser qu'elle eut offensé ce Prince. Snelgrave lui trouva l'esprit sensé, & le cœur si capable de reconnoissance, que pendant son voyage elle lui rendit des services considerables, en inspirant par son exemple de la douceur & de la patience aux autres Négres, sur-tout aux Esclaves de son sexe, qui sont ordinairement les plus incommodes dans une longue navigation. Elle leur fit garder tant d'ordre & de décence, que l'Auteur n'en avoit jamais tant vû dans aucun voyage. Il la vendit dans l'Isle d'Antigo à *Charles Dumbar*, Intendant général de la Barbade & des Isles sous le vent, qui lui promit de la traiter avec une indulgence qu'on n'a pas ordinairement pour les Esclaves.

Services qu'elle leur rend a son tour.

En prenant congé du grand Capitaine, Snelgrave lui dit qu'il ne lui manquoit pas plus de quatre-vingt Esclaves pour achever sa cargaison, & lui fit promettre d'en informer le Roi. Mais quoique ce Prince se fût réservé un grand nombre de Captifs, il les avoit employés à cultiver ses terres, & à d'autres services qui les exemptent de l'esclavage, à moins qu'ils ne se rendent coupables de quelque grand crime. Cependant, après avoir attendu pendant quelques semaines, Snelgrave vit arriver le nombre qui lui manquoit; & les Facteurs du Roi lui firent des excuses d'un si long délai. Il leur témoigna sa reconnoissance par quelques petits présens.

Snelgrave acheve sa cargaison.

Nouveau differend.

La balance du compte avec le Prince de Jaquin, étoit désormais l'unique raison qui pût arrêter Snelgrave en Guinée. Ce Prince, après lui avoir promis vingt fois de le satisfaire, n'en trouva pas moins le moyen de lui manquer de foi; & pour mettre le comble à sa perfidie, il fit attaquer le Comptoir Anglois à force ouverte. Heureusement, il n'y restoit presque rien. L'Auteur en ayant fait des plaintes qui ne furent point écoutées, eut assez de modération pour supprimer les menaces, & partit enfin le 1 de Juillet 1727, avec une cargaison de six cens Négres, qu'il vendit dans l'Isle d'Antigo. Il employa jusqu'à la fin de Février 1728 à se charger de sucre dans la même Isle; & mettant à la voile avec des vents favorables, il arriva dans la Tamise le 25 d'Avril, après un voyage de seize mois.

Il part & revient en Europe.



§. III.

Second Voyage de l'Auteur à Juida. Révolutions dans ce Pays. Imprudence & mort cruelle du Gouverneur Anglois. Ruine du Commerce des Esclaves.

LEs mêmes intérêts ayant fait recommencer le même Voyage à Snelgrave, & dans le même Vaisseau, en 1729, il toucha dans sa route au *Grand Papa*, quelques lieues au-dessus de Juida, près des lieux où le Roi de cette malheureuse Contrée avoit cherché un azile. Il menoit une vie fort triste dans deux Isles nues & sabloneuses, avec un de ses principaux Kabaschirs, nommé le Capitaine *Ossus*, & ses plus fidéles Sujets. Snelgrave lui envoya quelques présens, & reçut de lui une Chevre. Le Contre-Maître du Vaisseau Anglois, qui fut chargé de cette députation, rapporta que le Monarque & son Kabaschir étoient dans la derniere misere. Leurs Isles ne produisoient rien. Elles étoient assez bien défendues contre les Dahomays, par une Riviere, au bord de laquelle ils avoient placé quelques grosses pieces d'artillerie. Mais elles dépendoient absolument, pour les vivres, des grands & des petits Papas leurs voisins; ce qui servoit de jour en jour à diminuer le nombre des Habitans, par la nécessité où ils se voyoient continuellement de vendre leurs femmes, leurs enfans, & leurs domestiques, pour se procurer leurs nécessités.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1729.

L'Auteur retrouve l'ancien Roi de Juida dans son azile.

Misere de ce Prince.

Snelgrave ayant passé devant la rade de Juida, sans s'y arrêter, entra le 20 de Février dans celle de Jaquin. L'Agent du Roi de Dahomay vint le recevoir à son débarquement, & dépêcha aussi-tôt vers ce Prince pour lui donner avis de l'entrée du Capitaine Anglois. Mais ce Prince étant alors dans ses Etats de Dahomay, il se passa trois semaines avant qu'on pût recevoir sa réponse, & Snelgrave n'aspira point à l'honneur de le revoir.

Snelgrave arrive a Jaquin.

Depuis que l'Auteur avoit quitté cette Côte, le Roi de Dahomay perdant l'esperance d'ôter la vie au Roi de Juida, s'étoit contenté d'affermir sa conquête en laissant des Troupes nombreuses à Sabi. Mais le tems ayant dissipé cette armée, le Capitaine Ossus avoit eu la hardiesse de venir s'établir près du Fort François, dans la confiance qu'il avoit à l'artillerie, qui faisoit la principale force de cette Place. Le Roi de Dahomay bientôt instruit de son audace, prit la résolution de faire avancer de nouvelles Troupes pour éteindre le feu dans sa naissance; & sur le bruit de leur marche, Ossus, avec quantité de Négres attachés à lui, se retira dans le Fort François.

Ce qui s'étoit passé depuis son départ.

Les Troupes de Dahomay attaquerent le Fort, & l'auroient peut-être fait inutilement, parce qu'ils n'avoient que de petites armes. Mais le feu prit aux maisons, qui n'étoient couvertes que de chaume. Les François justement allarmés en voyant la flamme qui gagnoit leur Magazin à poudre, sans aucune esperance de pouvoir l'arrêter, se refugierent dans le Fort des Anglois, dont ils n'étoient éloignés que d'une portée de fusil. Le magazin sauta presqu'aussi-tôt & tua plus de mille Négres, sans compter les blessés. Cependant le Capitaine Ossus & plusieurs de ses gens gagnerent aussi le Fort Anglois, où le Gouverneur Wilson, ne fit pas difficulté de les recevoir. Mais pour se

Prise du Fort François.

Les François se retirent au Fort Anglois.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1729.

garantir du même accident, il fit ôter le chaume de toutes les maisons du Fort. Après avoir commencé par cette précaution, il fit tirer sur les Dahomays, dont il tua un grand nombre, & tint le reste assez éloigné pour n'en craindre aucune surprise.

Leur Gouverneur est accusé de perfidie.

Cependant ils entrerent dans le Fort François, d'où ils envoyerent demander à Wilson pourquoi il avoit fait feu sur leur armée. Il répondit que les ayant vûs arriver si brusquement & tomber sur ses voisins, il s'étoit crû obligé de soutenir la cause commune de tous les Européens. Les Dahomays répliquerent que n'ayant aucun démêlé avec les Blancs, leur dessein n'avoit point été d'attaquer le Fort François; mais que le Capitaine Ossus, en se retirant dans ce Fort, les avoit mis dans la nécessité de le poursuivre. Ils ajoûterent qu'un Chirurgien François, qui étoit actuellement à la Cour du Roi, leur Maître, les avoit sollicités de ruiner l'établissement d'Ossus, en les assurant qu'il ne trouveroit aucune protection dans le Fort. Le Gouverneur François désavoua cette imputation; & lorsque les Européens trouvoient de l'avantage à se voir assez établis près d'eux, elle étoit en effet sans vraisemblance; à moins que par une supposition encore moins probable, on ne prétendît que les François avoient employé cet artifice pour tirer de l'argent d'Ossus & lui faire acheter leur protection. Mais comment auroient-ils promis aux Dahomays de la lui refuser? Quoiqu'il en soit, cette opinion, sans être établie sur des fondemens plus certains, couta la vie dans un autre tems au Gouverneur François, par le ressentiment des Peuples de Juida.

Dissimulation du Roi de Dahomay.

Aussi-tôt que le Roi de Dahomay fut informé de la prise du Fort, il fit reprocher au Gouverneur de s'être attiré volontairement cette disgrace, par la protection qu'il avoit accordée au Capitaine Ossus; & protestant qu'il n'en vouloit point à sa Nation, il lui offrit de faire réparer le Fort par ses propres Soldats. Il ajoûtoit que si les François ne se contentoient pas de cette satisfaction, ils étoient les maîtres de quitter le Pays. Mais d'autres embarras firent tourner d'un autre côté son attention.

Il est forcé de brûler ses propres Villes & de se retirer dans les forêts.

Ce Prince ayant conquis dans peu d'années, & ravagé divers Pays, on a déja remarqué que les fils du Roi de *Wymey*, & plusieurs autres Princes dont il avoit fait décapiter les peres, s'étoient retirés fort loin dans les terres sous la protection des Yos, Nation puissante & guerriere. Après la défaite d'Ossus, le Roi de Juida trouva le moyen d'implorer le secours du Roi des Yos; & les sollicitations des autres Princes se joignant aux siennes, ils obtinrent de ce grand Monarque une armée considerable, pour fondre ensemble sur le Roi de Dahomay, qui étoit regardé comme l'ennemi & le destructeur du genre humain. Les Yos ne combattent qu'à cheval; & leur Pays étant fort éloigné au Nord, vers la Nubie, ils ne peuvent marcher vers le Sud que dans la saison du fourage. Le Roi de Dahomay fut bientôt informé de leur approche. Il avoit éprouvé dans une autre guerre les désavantages de son armée, qui n'étoit composée que d'infanterie. La crainte du sort qu'il avoit fait éprouver à tous ses voisins, lui fit prendre la résolution d'enterrer toutes ses richesses, de brûler ses Villes, & de se retirer dans les bois avec tous ses Sujets. C'est la ressource ordinaire des Négres, lorsqu'ils désesperent de la victoire. Comme ils n'ont point de Places fortes, ceux qui sont maîtres de la campagne, ne trouvent point de résistance dans toute l'étendue des plus grands Etats.

Ainsi le Roi de Dahomay trompa l'esperance de ses ennemis. Mais Apragah, qu'il avoit mis depuis peu au nombre de ses conquêtes, & qui s'étoit soutenu dans sa faveur par une prompte soumission, se promit en vain la même indulgence de ses nouveaux Vainqueurs. Les ayant attendus dans cette confiance, il se vit enlever toutes ses richesses, & n'eut pas peu de peine à se sauver lui-même, avec un fort petit nombre de ses gens. Les Yos chercherent long-tems le Roi de Dahomay, qui étoit enfoncé dans l'épaisseur des bois. Enfin la saison des pluyes les força de se retirer ; & les Dahomays sortant de leurs retraites, rebâtirent tranquillement leurs Villes.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1729.

Les Yos ses ennemis se retirent.

Ce fut vers le même tems, c'est-à-dire, au commencement de Juillet 1729, que le Gouverneur Wilson quittant le Pays de Juida, laissa M. *Testesole* pour lui succeder. Il y avoit plusieurs années que ce nouveau Chef des Comptoirs Anglois demeuroit en Guinée, & l'experience auroit dû suppléer seule à ce qui lui manquoit du côté de la prudence & de la moderation. Quoiqu'il eût fait plusieurs visites au Roi de Dahomay dans son camp, & qu'il y eût été reçu avec beaucoup de caresses, l'opinion qu'il se forma de la foiblesse de ce Prince, en le voyant si long-tems disparoître à la vûe des Yos, lui fit naître le dessein de rétablir le Roi de Juida sur le trône. Il fut secondé par les Papas, qui souhaitoient beaucoup de relever leur ancien commerce. Ils leverent ensemble une armée de quinze mille hommes, qui vint se camper près des Forts Européens, sous le commandement du Roi de Juida & d'Ossus.

Caractere de Testesole, Gouverneur Anglois.

Il excite les Juidas à la révolte.

Le Roi de Dahomay, qui s'occupoit alors de la réparation de ses Villes, ignora long-tems cette entreprise, & ne l'apprit pas sans une extrême inquiétude. Il avoit perdu une partie de ses Troupes pendant qu'il étoit enseveli dans le fond des forêts ; & depuis peu il avoit envoyé le reste de divers côtés, pour enlever des Esclaves. Cependant il trouva le moyen de se délivrer du péril par un stratagême fort heureux.

Il fit rassembler un grand nombre de femmes, qu'il vêtit & qu'il arma comme autant de Soldats. Il en forma des Compagnies, ausquelles il donna des Officiers, des enseignes & des tambours. Cette armée se mit en marche, avec la seule précaution de placer quelques hommes aux premiers rangs, pour tromper mieux l'ennemi. La surprise des Juidas, à l'approche d'une armée si nombreuse, se changea bientôt dans une si grande frayeur, que prenant la fuite, ils abandonnerent honteusement leur Roi & leurs alliés. Ce Prince fit envain toutes sortes d'efforts pour les arrêter, jusqu'à tourner contr'eux sa lance & blesser au visage tous ceux qu'il rencontroit dans sa fureur. Les femmes des Dahomais profitant de cette consternation pour s'avancer avec beaucoup d'audace, il n'eut pas d'autre ressource que de se précipiter dans le fossé du Fort Anglois, qu'il traversa par le secours de ses deux fils ; & montant par dessus le mur, il se déroba heureusement à la poursuite de ses ennemis. Mais une grande partie de ses gens périt par la main des femmes, & la plûpart des autres furent faits prisonners.

Stratagême du Roi de Dahomay.

Une armée de femmes bat les Juidas.

Cet évenement jetta le Gouverneur Anglois dans quelque embarras. Cependant il persuada au Roi fugitif de quitter le Fort dès la même nuit, & de retourner dans ses Isles désertes & stériles. Mais le Roi de Dahomay n'apprit pas moins que c'étoit lui qui avoit suscité la révolte. Son ressentiment

Le Roi de Dahomay rétablit ses forces.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1729.

fut égal à l'injure. Il laissa une petite armée à Sabi ; & retournant dans ses Etats, il fit un accueil si favorable à tous les Brigands de diverses nations, qui voulurent entrer dans ses Troupes, que dans l'espace de quelques mois, il se trouva aussi puissant qu'à l'arrivée des Yos. Malgré sa politique, qui lui donnoit beaucoup de superiorité sur tous les Princes Négres, il avoit commis deux fautes irréparables. Quoiqu'il se trouvât le maître absolu d'un Pays immense, ses ravages & ses cruautés en avoient détruit ou chassé tous les Habitans. Ainsi, manquant de Sujets, il n'étoit grand Roi que de nom. En second lieu, sous prétexte de vouloir repeupler ses Etats, il avoit promis à tous les anciens Habitans qui retourneroient dans leur Patrie, la liberté d'y jouir de tous leurs privileges, en lui payant un certain tribut. Cette esperance en avoit ramené plusieurs milles dans le Royaume d'Ardra. Mais soit qu'il n'eut pensé qu'à les tromper, soit que l'ardeur du gain lui fît oublier ses propres vûes, à peine eurent-ils commencé à s'établir, que par une noire trahison il fondit sur eux, & prit ou tua tous ceux qui ne purent se sauver par la fuite. Aussi n'a-t-on plus de confiance à ses promesses ; & suivant les apparences, de si belles Contrées demeureront desertes pendant toute sa vie. La même cause a ruiné presqu'entiérement le commerce de Juida.

Deux fautes qu'il commet.

Emportemens téméraires de Testesole.

Testesole n'esperant plus de réconciliation avec le Roi de Dahomay, cessa de garder des ménagemens, & porta l'insulte jusqu'à faire donner un jour des coups de fouet à l'un de ses principaux Officiers. Aux plaintes que le Négre fit de cette indignité, il répondit que sa résolution étoit de traiter le Roi de même, lorsqu'il tomberoit entre ses mains. Un outrage si sanglant, & le discours qui l'avoit suivi furent rapportés à ce Prince, qui, dans l'étonnement de cette conduite, dit avec assez de moderation : il faut que cet homme ait un fond de haine naturelle contre moi, car autrement il ne pourroit avoir si-tôt oublié les bontés que j'ai eues pour lui.

Le Roi de Dahomay le fait arrêter.

Cependant il donna ordre à ses gens d'employer l'adresse pour se saisir de lui ; & l'occasion s'en offrit bientôt dans une visite que Testesole rendit aux François. Les Dahomays environnerent le Comptoir & demanderent le Gouverneur Anglois. Comme il n'y avoit aucune esperance de résister par la force, les François se hâterent de le cacher dans une armoire, & répondirent qu'il étoit déja sorti. Mais les Dahomays furieux casserent le bras d'un coup de pistolet au Chef du Comptoir, forcerent l'entrée, & trouverent Testesole dans sa retraite ; d'où l'ayant tiré fort brutalement, ils lui lierent les mains & les pieds, & le porterent à leur Roi dans un branle. Ce Prince refusa de le voir ; mais peu de jours après, il l'envoya dans la Ville de Sabi, qui n'est qu'à trois ou quatre milles du Fort. Là, on lui fit entendre que s'il vouloit écrire à ceux qui commandoient dans son absence, & faire venir pour sa rançon plusieurs marchandises qu'on lui nomma, il obtiendroit aussi-tôt la liberté. Mais lorsque les marchandises furent arrivées, au lieu de le renvoyer libre, on l'attacha par les pieds & les mains, le ventre à terre, entre deux pieux. On lui fit aux bras, au dos, aux cuisses & aux jambes, quantité d'incisions, où l'on mit du jus de limon, mêlé de poivre & de sel. Ensuite on lui coupa la tête ; & le corps, divisé en pieces, fut rôti sur les charbons & mangé.

Il est tué cruellement & mangé.

Snelgrave. II. Voyage. 1729.

Justification du Roi de Dahomay.

Le Roi de Dahomay a cherché dans la suite l'occasion de se justifier, en prétendant que ses ordres s'étoient bornés à le faire conduire à Sabi; & que s'il avoit laissé à ses gens la liberté d'en disposer à leur gré, il n'avoit entendu que la liberté de traiter pour sa rançon, sans s'être jamais défié qu'ils fussent capables de traiter avec cette barbarie un *Gentilhomme Blanc*. Mais on ne sçauroit douter, suivant l'opinion de Snelgrave, qu'ils ne connussent parfaitement les intentions de leur Maître; & la preuve qu'il en apporte, c'est que le Roi n'a jamais pensé à punir les Exécuteurs de cette horrible scene, quoiqu'il en ait été pressé avec beaucoup d'instances. Il ajoûte que les Négres, qui avoient eu part à cet odieux festin, ont dit depuis à plusieurs Portugais, en faisant une plaisanterie de leur avanture, que le Bœuf d'Angleterre leur paroissoit excellent.

Dissimulation de ce Prince.

Après la malheureuse fin de Testesole, deux Négres s'étant sauvés du Fort Anglois, allerent informer le Roi qu'il pouvoit aisément s'en saisir, parce qu'il n'y restoit que quatre Blancs. Mais il répondit qu'il n'avoit aucun sujet de haine contre la Nation Angloise; que le dernier Gouverneur s'étoit attiré par son imprudence un malheur qui ne regardoit que lui, & qu'il esperoit que la Compagnie d'Afrique enverroit à l'avenir des Sujets plus propres à commander dans le Fort. Snelgrave, qui a connu ce Prince, n'est pas surpris qu'il ait été capable de pousser si loin la dissimulation.

Dans le même tems, ne pouvant douter que les Yos ne reparussent avec de nouvelles forces aussi-tôt que la saison deviendroit favorable à leur marche, il envoya des présens considerables à leur Roi, avec la plus jolie de ses propres filles. Cette adroite précaution, & l'ordre qu'il avoit donné à ses Ambassadeurs, de distribuer de grandes pieces de corail à tous les Grands de la Cour d'Yo, lui firent obtenir la paix, à des conditions avantageuses. Elle fut confirmée, peu de tems après, par une Ambassade volontaire du Roi d'Yo, qui envoya aussi une de ses filles au Roi de Dahomay.

Incendies à Jaquin.

Snelgrave apprit toutes ces circonstances en arrivant à Jaquin. Il y trouva le commerce fort languissant, avec peu d'apparence que dans la confusion de tant de guerres il pût se relever de plusieurs années. Pendant deux mois qu'il passa dans cette Ville, le feu y prit cinq fois & causa beaucoup de ravage. Les maisons du Pays sont bâties de terre, & n'ont qu'un seul étage. La charpente du toît est de *bambus*, revêtus de chaume, qui dans la saison de la sécheresse n'est pas moins combustible que l'amadou. C'est ordinairement la négligence des Habitans qui cause les incendies; & Snelgrave l'attribue au peu de cas qu'ils font de leurs meubles, qui ne méritent pas effectivement beaucoup d'attention; car à l'exception des Chefs, l'ameublement des Négres consiste dans quelques nattes, qui leur servent de lits, dans les pots de terre où ils font cuire leurs alimens, & dans quelques autres bagatelles d'aussi peu de valeur. D'un autre côté les murs n'étant que de terre ou d'argile, la chaleur du feu leur est moins nuisible qu'utile, parce que son effet naturel est de les endurcir. D'ailleurs les frais d'un nouveau toît sont fort médiocres pour les Négres, au lieu que les Comptoirs Européens ont toujours beaucoup à souffrir.

Ils sont peu rédoutables pour les Négres.

Celui des Anglois étoit dans une vaste cour, qui appartenoit au Duc de Jaquin, & qui touchoit à l'appartement de ses femmes, où les Négres ne

peuvent entrer sans crime. De l'autre côté, le Comptoir avoit une vûe ouverte sur les champs ; & vis-àvis de la porte étoit l'entrée d'une rue fort étroite, où demeuroit le Prêtre du Prince de Jaquin avec sa famille. Il avoit choisi ce lieu pour y être à couvert des incendies, parce que le Duc ayant un grand nombre de Domestiques, il pouvoit être promptement secouru. D'ailleurs tous ceux qui habitent près de la Cour ont plus d'intérêt à prévenir le feu, parce que la Loi porte peine de mort contre toute la famille où l'incendie commence.

Rigoureuse loi pour les prévenir.

Le feu prend au Comptoir Anglois.

Toutes les précautions du Prêtre n'empêcherent point que le feu ne commençât par sa maison. Comme les flammes s'élançoient vers le Comptoir, les Anglois perdirent l'esperance de se sauver de ce côté-là. Cependant le Valet de Snelgrave eut le courage de passer au travers, chargé d'une boete qui contenoit les livres de compte, & quelques autres papiers d'importance. L'Auteur pensa d'abord à sauver l'or, qui étoit renfermé dans un assez grand coffre. Mais ne pouvant trouver la clef, & le feu s'attachant déja au toît de chaume, il recueillit toutes ses forces pour enlever le coffre, avec un autre Blanc, le seul qui restoit près de lui, parce que la curiosité avoit conduit tous les autres à l'enterrement d'un Négre. Il porta son fardeau dans l'appartement des femmes du Duc, où il le trouva avec son frere & quantité d'Habitans qui alloient éteindre le feu. Après avoir passé par un grand nombre de détours, dans un logement fort spacieux, il fit élever le coffre, avec le secours de deux Négres, sur un mur de dix pieds de hauteur, d'où il fut porté au Comptoir Hollandois. Le feu continua deux heures avec tant de furie, que toute la maison du Duc fut consumée. On sauva celle de son frere, en découvrant tous les toîts qui touchoient à la cour. Si cet accident étoit arrivé pendant la nuit, rien n'auroit échappé aux flammes, sans excepter les Habitans.

Miracle prétendu en faveur des Négres.

Près de la maison du Prêtre, où le feu avoit commencé, il y avoit une grande cour quarrée, qui étoit environnée de beaux arbres, au milieu desquels étoit le Fetiche du Prince de Jaquin. Il avoit la forme d'une mule de foin, couvert de chaume. Au sommet on avoit placé un crane humain, devant lequel on faisoit des prieres & des offrandes pour la santé & la conservation du Prince. Ce Fetiche échappa au feu, quoique toutes les maisons voisines eussent été consumées ; ce qui passa aux yeux du Peuple pour un miracle éclatant.

Autre incendie.

Dix jours après cette disgrace publique, la Ville essuya un autre incendie, qui en détruisit plus d'un tiers ; mais le Comptoir, qui venoit d'être rebâti, n'eut rien à souffrir. Le feu commença par une friture à l'huile de palmier, qu'un Cuisinier Négre faisoit dans sa maison.

Snelgrave étant retourné dans le Comptoir, aussi-tôt qu'il fut rétabli, eut le spectacle d'une infinité d'Habitans, qui apportoient des bambus & du chaume pour réparer les édifices de leur Prince & de son frere. C'est un droit du Souverain sur ses Sujets. Mais la musique & les danses continuelles dont le travail étoit accompagné, troublerent beaucoup le repos des Anglois. Snelgrave désesperant du commerce, & n'étant pas plus satisfait de sa santé, prit le parti de mettre à la voile, pour l'Angleterre, où il arriva le 13 Juillet 1730.

Retour de Snelgrave en Europe.

Mais pour satisfaire la curiosité du Lecteur, il a joint à sa Relation quelques autres circonstances de la conduite & de la situation du Roi de Dahomay, avec tout ce qui regarde la ruine du Commerce par la destruction de Jaquin, jusqu'au 22 de Mars 1732. Ses Mémoires venoient des derniers Négocians qui avoient abordé sur cette Côte. 1729.

1730-31-32.

Affaires du Roi de Dahomay jusqu'en 1732.

Après avoir conclu la paix avec les Yos, le Roi de Dahomay, dont le caractere ambitieux étoit incapable de repos, marcha fort loin dans les terres contre la Nation des Yabus. Ces Peuples, qui ne l'avoient jamais offensé, se défendirent dans leurs bois & leurs montagnes jusqu'à la saison des pluies. L'ennui d'une guerre infructueuse fit desirer alors aux Troupes de Dahomay de retourner dans leur Pays. Elles se souleverent, & le Roi se vit obligé, pour soutenir la discipline, de faire couper la tête à quantité de ses principaux Officiers, qui avoient encouragé sécretement les mutins. Mais cette severité n'ayant fait qu'augmenter la désertion, un de ses fils en rendit l'exemple encore plus dangereux, en se retirant avec quatre mille hommes vers le Roi de Wymey. Le Roi, furieux de cet incident, redoubla ses efforts contre les Yabus, & les força dans une de leurs retraites. Mais ils en gagnerent d'autres où ses soldats ne purent les suivre. Il fut ainsi forcé de retourner dans ses Etats, avec la perte d'une partie de son armée & celle de sa réputation.

Destruction de Jaquin.

Hertog, Marchand Hollandois, souleve les Princes.

A cette nouvelle, le Peuple de Jaquin sentit renaître son audace & se flatta de pouvoir achever la ruine du Tyran. Il y avoit alors dans cette Ville un Marchand Hollandois, nommé *Hertog*, qui faisoit un commerce considerable dans plusieurs Païs éloignés, par le moyen d'une Riviere qui coule de Jaquin dans la Baye de Benin. Cet Européen, de concert avec le Prince de Jaquin, excita le Roi de Wimey & quelques autres Princes à prendre les armes contre le Roi de Dahomay. Il poussa même le zéle jusqu'à leur fournir des munitions. Mais ce rusé Politique, informé de leur entreprise, ne tarda point à se venger. Il employa l'artifice pour tromper ses ennemis. Tandis qu'il armoit avec beaucoup de diligence, il fit courir le bruit qu'il méditoit une seconde expédition contre les Yabus; & ses Généraux commencerent leur marche vers l'interieur des terres. Mais dès la premiere nuit, toute son armée retourna du côté de la mer; & quoiqu'elle fût composée de plus de quinze mille hommes, elle surmonta si promptement toutes les difficultés de la route, qu'elle parut à la vûe de Jaquin sans que le Prince en fût averti par le moindre pressentiment. A peine eut-il le tems, avec ses principaux Sujets, de se jetter dans quelques Canots, & de gagner une Isle qu'il avoit fortifiée au milieu de la Riviere, à dix lieues vers l'Est, du côté d'Appagh. Il perdit toutes ses richesses. Sa mere fut arrêtée dans sa fuite. Hertog plus heureux se retira dans le Pays d'Appagh; mais toutes ses marchandises, dont la valeur étoit considerable, tomberent entre les mains des vainqueurs. Le Roi de Dahomay peu satisfait du pillage de la Ville, fit faire main-basse sur les Habitans, & donna ordre, pour finir cette tragédie, que toutes les Villes & tous les Villages du Pays fussent réduits en cendre. Les autres Comptoirs Européens, qui étoient à Jaquin, n'éviterent pas le même sort. Robert Mote, Capitaine d'un Vaisseau Anglois nommé l'*Ecureuil*, fut arrêté, avec les Facteurs de France & de Portugal. On les

Jaquin est pris, pillé & brûlé.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1732.

força de marcher à pied jusqu'à la résidence du Roi de Dahomay, qui étoit alors près d'Ardra.

Les Facteurs de l'Europe sont conduits au Roi de Dahomay.

Leur crainte panique.

A leur arrivée More se plaignit d'avoir été traité si durement, que depuis qu'il étoit prisonnier on ne lui avoit permis de prendre aucune nourriture. Le Roi se leva brusquement sur cette plainte, & passa dans une chambre voisine, d'où il revint aussi-tôt avec une hache à la main. Les Facteurs, persuadés qu'ils étoient au dernier moment de leur vie, se jetterent à genoux pour implorer la clémence de leur Ennemi. Mais ils furent bien-tôt rassurés en voyant l'usage que le Roi faisoit de sa hache. Il s'en servit pour ouvrir un petit tonneau de bœuf, dont il fit tirer plusieurs piéces, avec ordre de les préparer immédiatement pour ses Prisonniers. A la verité ce tonneau étoit une partie de leurs dépouilles, qui avoit été apportée la veille au Roi, avec le reste du butin.

Après avoir un peu rétabli leurs forces, les Blancs furent distribués, suivant leur Nation, sous la garde de plusieurs Kabaschirs. More & ses gens tomberent entre les mains d'*Allegi*, Seigneur Négre, qui étoit chargé depuis long-tems de traiter avec les Marchands Anglois. Il prit soin d'eux avec beaucoup de douceur & d'attention. Mais peu de jours après, il se vit arrêté par l'ordre du Roi, & condamné à perdre la tête, sans que ses Prisonniers aient jamais sçu la cause de son malheur. Ils demeurerent quelque-tems dans cette situation, jusqu'à ce que le Sieur *Dean*, Gouverneur de la Compagnie d'Afrique à Juida, vint solliciter leur liberté. Le Roi de Dahomay se laissa fléchir, & donna une garde à More pour l'escorter à Jaquin. Mais le Capitaine aima mieux prendre la route de Juida, où il trouva un Vaisseau François qui le porta sur son propre bord.

Ils obtiennent la liberté.

La défiance rend le Roi cruel.

Tant de guerres & de revoltes avoient rendu le Roi de Dahomay cruel pour ses propres Sujets. La défiance & les soupçons ne l'abandonnoient plus. Les Blancs mêmes se ressentoient de l'altération de son caractere, & More en avoit fait l'experience. Il semble d'ailleurs qu'un si long commerce avec les Marchands de l'Europe n'avoit jamais eu le pouvoir de faire perdre à ce Prince, ni à sa Nation, le fonds de ferocité par lequel ils ressembloient à tous les Négres. Un jour que le Conseil Royal avoit demandé au Roi un jeune & vigoureux Captif, qui lui fut accordé, l'usage que ces graves Conseillers firent de leur Esclave, fut de le tuer & d'en faire un festin.

Le Commerce est ruiné dans ses Etats.

Il n'en reste qu'un peu à Appagh.

A l'égard même du Commerce, il y a peu d'esperance qu'il puisse renaître pendant la vie du Roi, dans toutes les Contrées maritimes où ses armes ont porté la désolation. S'il en reste une ombre dans le Pays, c'est du côté d'Appagh, parce que cette Ville est défendue contre les entreprises de l'Usurpateur par une Riviere & un Marais. Cependant il paroît, par le témoignage de Snelgrave, que dans la plus grande chaleur de ses conquêtes, non-seulement il permettoit, mais qu'il encourageoit même la traite des Esclaves. Atkins, qui lui attribue au contraire le dessein de ruiner ce commerce, se sert de plusieurs passages de Snelgrave pour combattre l'opinion même de ce Voyageur; mais quelques interprétations hazardées ne peuvent affoiblir les déclarations expresses d'un Ecrivain. Le principal endroit sur lequel (92) Atkins s'appuie, est tiré d'un sistême de Commerce

(92) Il semble que l'esprit d'Atkins est un peu porté au paradoxe. On a vû qu'il prétend

que le Roi de Dahomay proposa un jour aux Anglois, & que Bullfinch Lamb, suivant le récit de Snelgrave, expliqua dans une Assemblée de Commissaires Anglois pour le Commerce. Quelques-uns des Articles portoient, que les Sujets du Roi de Dahomay pourroient être vendus ou se vendre eux-mêmes aux Anglois, à condition que ce ne fût pas pour être transportés hors du Pays & pour servir dans les Colonies éloignées de l'Afrique : condition, ou loi, remarque Atkins, qui est directement contraire au but du commerce des Esclaves. Mais, pour juger raisonnablement du fonds, il faudroit qu'on nous eût donné le sistême entier, & qu'il n'y eût pas d'objection à former contre l'autenticité de cette Piéce.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1732.

Objections d'Atkins contre Snelgrave.

§. IV.

Remarques sur les Esclaves Négres, sur leurs révoltes, & sur la conduite qu'il faut tenir avec eux.

UNE longue experience de la Navigation & du Commerce ayant fait passer l'Auteur par toutes sortes d'épreuves, il a crû devoir recueillir pour l'instruction d'autrui, diverses séditions qui ont exposé, non-seulement les Marchands d'Esclaves, à la perte de leur fonds, mais les Vaisseaux mêmes & ceux qui les commandoient à périr misérablement au milieu des mers. Il parle de ce qu'il a vû ou de ce qui s'est passé sous ses ordres. Mais il commence par des Observations encore plus instructives sur la maniere dont les Négres deviennent Esclaves, sur la quantité annuelle qui se transporte de la Guinée, & sur la nature morale de ce Commerce.

Dangers pour les Marchands & les Capitaines.

1°. Par un usage immémorial, les Négres font Esclaves tous les Captifs qu'ils prennent à la guerre. Mais avant que leur Commerce fût établi avec les Européens, ils tuoient une grande partie de leurs Prisonniers, dans la crainte qu'étant en trop grand nombre ils ne leur causassent de l'embarras par leurs revoltes.

Principes reconnus par l'Auteur.

2°. C'est un autre usage entre ces Nations barbares, de punir la plûpart des crimes par des amendes ; mais au défaut du payement, la Loi condamne le coupable à l'esclavage. Cette pratique est également établie sur la Côte & dans l'interieur des terres.

3°. Les débiteurs insolvables sont condamnés au même sort, à moins qu'ils ne soient rachetés par leurs amis. Mais quoique cette Loi s'exerce avec rigueur, ils sont rarement vendus aux Européens, parce que leurs créanciers les gardent pour leur propre usage.

4°. Snelgrave a sçu par des informations certaines, que dans les Pays interieurs, quantité de Négres vendent leurs enfans sans y être forcés par la nécessité. Mais il a remarqué que ceux des Côtes ne se portent à cette barbarie que dans les besoins pressans.

Il prétend s'être assuré par des calculs assez exacts, que dans certaines

Nombre des Esclaves qui sortent de Guinée.

ruiner l'opinion de ceux qui reconnoissent des Antropophages, & qu'il n'allegue que des raisonnemens contre des faits. Ici, sans être mieux fondé, il attaque ce qu'il y a de mieux établi dans Snelgrave.

SNELGRAVE.

années il est sorti de Guinée au moins soixante-dix mille Esclaves ; ce qui ne lui paroît pas surprenant, quand il considere que la Côte de Guinée, depuis le Cap-Verd jusqu'au Pays d'Angola, n'a pas moins de douze ou treize cens lieues de longueur, & que la Polygamie est en usage dans toutes ces grandes Régions.

Si le commerce des Esclaves est légitime.

A l'égard de la nature morale de ce Commerce, l'Auteur n'entreprend pas de répondre à toutes les objections : mais il déclare que les avantages qui en reviennent aux Marchands & même aux Esclaves, lui paroissent une raison suffisante pour le justifier. En premier lieu, dit-il, il demeure prouvé par les Remarques précédentes, que le Commerce des Esclaves sauve la vie à quantité de personnes utiles. 2°. La vie des Négres est plus douce dans l'esclavage même que dans leur propre patrie. 3°. Il en résulte un grand avantage pour les Colonies de l'Europe, où les Négres sont beaucoup plus propres que les Blancs à la culture des terres. 4°. Il est utile pour les Nations Négres que leurs Criminels soient transportés hors du Pays pour n'y retourner jamais. Enfin, conclut Snelgrave, les avantages de ce Commerce surpassent beaucoup les inconvéniens ; & lorsqu'on l'aura combattu par les plus fortes raisons, on sera obligé d'y reconnoître, comme dans tous les autres Etablissemens du Monde, un mélange de bien & de mal. Quoiqu'il en soit, continue-t-il, les Négres regardant l'esclavage comme ce qu'ils ont de plus terrible à redouter, cherchent toutes les occasions de rentrer en liberté. Il n'y a que la force ou la crainte qui puisse les attacher à leurs chaînes.

Methode de l'Auteur pour conduire une cargaison d'Esclaves.

Cependant leurs séditions sur les Vaisseaux viennent presque toujours des mauvais traitemens qu'ils reçoivent des Matelots. L'Auteur s'étoit fait une méthode pour les conduire. Il ne croit pas qu'il y en ait de plus sûre, quoiqu'elle ne lui ait pas toujours réussi. Comme leur premiere défiance est qu'on ne les ait achetés pour les manger, & que cette opinion paroît fort répandue dans toutes les Nations interieures, il commençoit par leur déclarer, qu'ils devoient être sans crainte pour leur vie ; qu'ils étoient destinés à cultiver tranquillement la terre, ou à d'autres exercices qui ne surpasseroient pas leurs forces ; que si quelqu'un les maltraitoit sur le Vaisseau, ils obtiendroient justice en portant leurs plaintes à l'Interpréte ; mais que s'ils commettoient eux-mêmes quelque désordre, ils seroient punis séverement.

A mesure qu'on achete les Négres, on les enchaîne deux à deux ; mais les femmes & les enfans ont la liberté de courir dans le Vaisseau ; & lorsqu'on a perdu de vûe les Côtes, on ôte même leur chaîne aux hommes.

Ils reçoivent leur nourriture deux fois par jour. Dans le beau tems, on leur permet d'être sur le tillac depuis sept heures du matin jusqu'à la nuit. Tous les lundis on leur donne des pipes & du tabac ; & leur joie marque assez, en recevant cette faveur, que c'est une de leurs plus grandes consolations dans leur misere. Les hommes & les femmes sont logés séparément, & leurs loges sont néttoyées soigneusement tous les jours. Avec ces attentions, qui doivent être soutenues constamment, Snelgrave a reconnu qu'un Capitaine, bien disposé, conduit facilement la plus grande cargaison de Négres.

La premiere sédition dont l'Auteur ait été témoin, arriva dans son premier

mier Voyage, en 1704, sur l'*Aigle de Londres*, Vaiſſeau commandé par ſon pere. Ils avoient à bord quatre cens Négres du Vieux *Kallabar*. Leur Bâtiment étoit encore dans la Riviere de ce nom ; & de vingt-deux Blancs qui reſtoient capables de ſervice, une partie des autres étant morts, & le reſte accablés de maladies, il s'en trouvoit douze abſens pour faire la proviſion d'eau & de bois. Les Négres remarquerent fort bien toutes ces circonſtances, & concerterent enſemble les moyens d'en profiter. La ſédition commença immédiatement avant le ſouper. Mais comme ils étoient encore liés deux à deux, & qu'on avoit eu ſoin d'examiner leurs fers ſoir & matin, les Anglois dûrent leur ſalut à cette ſage précaution. La garde n'étoit compoſée que de trois Blancs, armés de coutelas. Un des trois, qui étoit ſur le château-d'avant, apperçut pluſieurs Négres, qui, s'étant approchés du Contre-Maître, ſe ſaiſiſſoient de lui pour le précipiter dans les flots. Il fondit ſur eux, & leur fit quitter priſe. Mais tandis que le Contre-Maître courut à ſes armes, ſon défenſeur fut ſaiſi lui-même, & ſerré de ſi près qu'il ne put ſe ſervir de ſon ſabre. L'Auteur étoit alors dans le tremblement de la fiévre, & retenu au lit depuis pluſieurs jours. Au bruit qui ſe fit entendre, il prit deux piſtolets; & montant en chemiſe ſur le tillac, il rencontra ſon pere & le Contre-Maître, auxquels il donna ces deux armes. Ils allerent droit aux Négres, en les menaçant de la voix ; mais ces furieux ne continuerent pas moins de preſſer la ſentinelle, quoiqu'ils n'euſſent encore pû lui arracher ſon ſabre, qui tenoit au poignet par une petite chaîne, & que leurs efforts pour le pouſſer dans la mer n'euſſent pas mieux réuſſi, parce qu'il en tenoit deux qui ne pouvoient ſe dégager de ſes mains. Le vieux Snelgrave ſe jetta au milieu d'eux pour les ſecourir, & tira ſon piſtolet par-deſſus leur tête, dans l'eſperance de les effrayer par le bruit. Mais il reçut un coup de poing qui faillit de le faire tomber ſans connoiſſance ; & le Négre qui l'avoit frappé avec cette vigueur alloit recommencer ſon attaque, lorſque le Contre-Maître lui fit ſauter la cervelle d'un coup de piſtolet. A cette vûe la ſédition ceſſa tout d'un coup. Tous les rebelles ſe jetterent à genoux, le viſage contre le tillac, en demandant quartier avec de grands cris. Dans l'examen des coupables, on n'en trouva pas plus de vingt qui euſſent part au complot. Les deux Chefs, qui étoient liés par le pied à la même chaîne, ſaiſirent un moment favorable pour ſe jetter dans la mer. On ne manqua point de punir ſéverement les autres ; mais ſans effuſion de ſang ; & l'on en fut quitte ainſi pour la perte de trois hommes.

SNELGRAVE.

Premiere ſédition dont il ait été témoin.

Courage de l'Auteur.

Fermeté de ſon pere.

Les Cormantins, Nation de la Côte d'Or, ſont des Négres fort capricieux & fort opiniâtres. En 1721, l'Auteur aborda ſur leur Côte, & fit en peu de tems une traite ſi avantageuſe, qu'il avoit déja cinq cens Eſclaves à bord. Il ſe croyoit sûr de leur ſoumiſſion, parce qu'ils étoient fort bien enchaînés, & qu'on veilloit ſoigneuſement ſur eux. D'ailleurs ſon Equipage étoit compoſé de cinquante Blancs, tous en bonne ſanté, & d'excellens Officiers. Cependant la fureur de la révolte s'empara d'une partie de cette malheureuſe troupe, près d'une Ville nommée Manfro, ſur la même Côte.

Revolte de quelques Cormantins.

La ſédition commença vers minuit, à la clarté de la Lune. Les deux ſentinelles laiſſerent ſortir à la fois quatre Négres de leur loge ; & négli-

SNELGRAVE. 1727.

geant de la fermer, il en sortit aussi-tôt quatre autres. Il s'apperçurent aussitôt de leur faute, & pousserent assez violemment la porte pour arrêter ceux qui auroient succedé dans la même vûe. Mais les huit, qui s'étoient échapés, eurent l'adresse de se défaire en un moment de leurs chaînes, & fondirent ensemble sur les deux sentinelles. Ils s'efforcerent de leur arracher leurs sabres. L'usage des sentinelles Angloises étant de se les attacher au poignet, ils trouverent tant de difficulté à cette entreprise, que les cris des deux Blancs eurent le tems de se faire entendre & d'attirer du secours. Aussi-tôt les huit Négres prirent le parti de se précipiter dans les flots. Mais comme le vent étoit de terre, & la Côte assez éloignée, on les trouva tous, le matin, accrochés par les bras & les jambes aux cables qui étoient à sécher hors du Vaisseau. Lorsqu'on se fût assuré d'eux, le Capitaine leur demanda ce qui les avoit portés à se soulever. Ils lui répondirent qu'il étoit un grand fripon, de les avoir achetés dans leur Pays pour les transporter dans le sien, & qu'ils étoient résolus de tout entreprendre pour se remettre en liberté. Snelgrave leur représenta que leurs crimes ou le malheur qu'ils avoient eu d'être faits prisonniers à la guerre, les avoient rendus Esclaves avant qu'il les eût achetés; qu'ils n'avoient pas reçu de mauvais traitement sur le Vaisseau; & qu'en supposant qu'ils pussent lui échaper, leur sort n'en seroit pas plus heureux, puisque leurs compatriotes mêmes, qui les avoient vendus, les reprendroient à terre, & les vendroient à d'autres Capitaines, qui les traiteroient peut-être avec moins de bonté. Ce discours fit impression sur eux. Ils demanderent grace, & s'en allerent dormir tranquillement.

Les coupables se précipitent dans la mer.

Raisons qui rendent les autres plus soumis.

Ils retombent dans leur crime.

Cependant peu de jours après, ils formerent un nouveau complot. Un des Chefs fit une proposition fort étrange à l'Interpréte Négre, qui étoit du même Pays. Il lui demanda une hache, en lui promettant que pendant la nuit il couperoit le cable de l'ancre. Le Vaisseau ne pouvant manquer d'être poussé au rivage, il esperoit de gagner la terre avec tous ses compagnons; & s'ils avoient le bonheur de réussir, il s'engageoit, pour eux & pour lui-même, à servir l'Interpréte pendant toute sa vie. Cet honnête Négre avertit aussi-tôt le Capitaine, & lui conseilla de redoubler la garde, parce que les Esclaves n'étoient plus sensibles aux raisons qui les avoient déja fait rentrer dans la soumission. Cet avis jetta Snelgrave dans une vive inquiétude. Il connoissoit les Cormantins pour des désesperés, qui comptoient pour rien les châtimens & même la mort. On a vû souvent, à la Barbade, & dans d'autres Isles, que pour quelques punitions, méritées par leur paresse opiniâtre, vingt ou trente de ces misérables se pendoient ensemble à des branches d'arbres, sans avoir fait naître le moindre soupçon de leur dessein.

Leur obstination.

Malheurs d'un Vaisseau Anglois.

Cependant une Avanture fort triste inspira plus de douceur aux Négres de Snelgrave. En arrivant près d'Anamabo, il rencontra l'*Elisabeth*, Vaisseau qui appartenoit aux mêmes Proprietaires que le sien, & dont la situation l'obligeoit par conséquent à des soins particuliers. Ce Bâtiment avoit essuyé diverses sortes d'infortunes. Après avoir perdu son Capitaine & son Contre-Maître, il étoit tombé, au Cap Laho, entre les mains du Pyrate Roberts, au service duquel plusieurs Matelots s'étoient déja engagés. Mais

quelques-uns des Pyrates n'avoient pas voulu souffrir que la cargaison fût pillée ; & par un sentiment de compassion, fondé sur d'anciens services qu'ils avoient reçus des Propriétaires, ils avoient exigé que le Vaisseau fût remis entre les mains du seul Officier qui lui restoit. Lorsque Snelgrave rencontra l'Elisabeth, elle avoit disposé de toutes ses marchandises. Comme elle devoit reconnoître ses ordres, il proposa au nouveau Commandant de lui donner cent-vingt Esclaves, qu'il avoit à bord, & de prendre à leur place ce qui lui restoit de marchandises ; après quoi il se proposoit de quitter la Côte, pour aller se radouber à l'Isle de S. Thomas. Le Commandant y consentit volontiers. Mais les gens de l'Equipage firent quelques difficultés, sous prétexte que les cent-vingt Esclaves étant avec eux depuis long-tems, ils avoient pris pour eux une certaine affection qui leur faisoit souhaiter de ne pas changer leur cargaison. Snelgrave s'appercevant que tous ses raisonnemens étoient inutiles, prit congé du Commandant, & lui dit qu'il viendroit essayer le lendemain qui auroit la hardiesse de s'opposer à ses ordres absolus.

Snelgrave. 1727.

Compassion de quelques Pyrates.

Propositions de Snelgrave aux Anglois de l'Elisabeth.

Mais la nuit suivante, il entendit tirer deux ou trois coups de fusil sur l'Elisabeth. La lune étoit fort brillante. Il descendit aussi-tôt lui-même dans sa Pinace, & se faisant suivre de ses deux Chaloupes, il alla droit vers ce Vaisseau. Dans un passage si court, il découvrit deux Négres, qui fuyant à la nâge, furent déchirés à ses yeux par deux Requins, avant qu'il pût les secourir. Lorsqu'il fut plus près du Bâtiment, il vit deux autres Négres, qui se tenoient au bout d'un cable, la tête au-dessus de l'eau, fort effrayés du sort de leurs compagnons. Il les fit prendre dans sa Pinace ; & montant à bord il y trouva les Négres fort tranquilles sous les ponts, mais les Blancs dans la derniere confusion sur le tillac. Un Matelot lui dit, d'un air effrayé, qu'ils étoient tous persuadés que la sentinelle de l'écoutille avoit été massacrée par les Négres. Cet effroi parut fort surprenant à Snelgrave. Il ne pouvoit concevoir que des gens, qui avoient eu la hardiesse de lui refuser leurs Esclaves une heure auparavant, eussent manqué de courage pour sauver un de leurs compagnons, & n'eussent pas celui d'abandonner le tillac, où ils étoient armés jusqu'aux dents. Il s'avança, avec quelques-uns de ses gens, vers l'avant du Vaisseau, où il trouva la sentinelle étendue sur le dos, la tête fendue d'un coup de hache. Cette révolte avoit été concertée par quelques Cormantins. Les autres Esclaves, qui étoient d'une autre Côte, n'y ayant pas eu la moindre part, dormoient tranquillement dans leurs loges. Un des deux fugitifs qui avoient été arrêtés, rejetta le crime sur son associé ; & celui-ci confessa volontairement qu'il avoit tué la sentinelle, dans la seule vûe de s'échaper avec quelques Négres de son Pays. Il protesta même qu'il n'avoit voulu nuire à personne ; mais que voyant l'Anglois prêt à s'éveiller, & trouvant sa hache près de lui, il s'étoit crû obligé de le tuer pour sa sûreté ; après quoi il s'étoit jetté dans la mer.

Ce qui leur arrive après les avoir rejetées.

Deux rebelles dévorés par les Requins, & deux autres arrêtés.

Snelgrave prit occasion de cet incident pour faire passer tous les Esclaves de l'Elisabeth sur son propre Vaisseau, & n'y trouva plus d'opposition. Il y retourna lui-même ; & se trouvant près d'Anamabo, où il y avoit actuellement huit Bâtimens Anglois dans la rade, il fit prier tous les Capitaines de se rendre sur son bord pour une affaire importante. La plûpart vinrent

Conseil de plusieurs Capitaines Anglois.

SNELGRAVE. 1727.

aussi-tôt ; & d'un avis unanime, ils jugerent que le Négre devoit être puni du dernier supplice.

Ils condamnent un Négre à mort. Ses discours.

On fit déclarer à ce misérable, qu'il étoit condamné à mourir dans une heure, pour avoir tué un Blanc. Il répondit qu'à la verité il avoit commis une mauvaise action en tuant la sentinelle du Vaisseau, mais qu'il prioit le Capitaine de considerer, qu'en le faisant mourir il alloit perdre la somme qu'il avoit payée pour lui. Snelgrave lui fit dire par l'Interpréte, que si c'étoit l'usage dans les Pays Négres, de changer la punition du meurtre pour de l'argent, les Anglois ne connoissoient pas cette maniere d'éluder les droits de la justice ; qu'il s'appercevroit bien-tôt de l'horreur que ses Maîtres avoient pour le crime ; & qu'aussi-tôt qu'un Sable d'une heure, qu'on lui montra, auroit achevé sa révolution, il seroit livré au supplice. Tous les Capitaines retournerent sur leur bord, & chacun fit monter ses Esclaves sur le tillac pour les rendre témoins de l'exécution, après les avoir informés du crime dont ils alloient voir le châtiment.

Son exécution.

Lorsque le Sable eut fini son cours, on fit paroître le meurtrier sur l'avant du Vaisseau, lié d'une corde sous les bras, pour être élevé au long du mât où il devoit être tué à coups de fusil. Quelques autres Négres observant comment la corde étoit attachée, l'exhorterent à ne rien craindre, & l'assurerent qu'on n'en vouloit point à sa vie, puisqu'on ne lui avoit pas mis la corde au coup. Mais cette fausse opinion ne servit qu'à lui épargner les horreurs de la mort. A peine fut-il élevé, que dix Anglois placés derriere une barricade, firent feu sur lui & le tuerent dans un instant. Une exécution si prompte répandit la terreur parmi tous les Esclaves, qui s'étoient flattés qu'on lui feroit grace par des vûes d'interêt. Le corps ayant été exposé sur le tillac, on lui coupa une main, qui fut jettée dans les flots, pour faire comprendre aux Négres, que ceux qui oseroient porter la main sur les Blancs recevroient la même punition : exemple d'autant plus terrible, qu'ils sont persuadés qu'un Négre mort sans avoir été démembré, retourne dans son Pays aussi-tôt qu'on l'a jetté dans la mer. Cependant l'Auteur ajoute que les Cormantins rient de toutes ces chimeres.

Ce qu'on y joint pour y servir d'exemple aux autres Esclaves.

Aux menaces du même châtiment pour les rebelles, Snelgrave joignit la promesse de traiter avec bonté ceux qui vivroient dans l'obéissance & le respect qu'ils devoient à leurs Maîtres. Ce Traité fut fidellement exécuté ; car, deux jours après, l'Auteur fit voile d'Anamabo à la Jamaïque ; & pendant quatre mois qui se passerent avant que la cargaison pût être vendue dans cette Isle, il n'eut aucun sujet de se plaindre de ses Négres.

Telles furent les séditions qui arriverent sur les Vaisseaux que Snelgrave commandoit. Mais il en rapporte deux fort remarquables, arrivées sur le *Ferriers* de Londres, commandé par le Capitaine Messervy.

Tragique Avanture d'un Capitaine Anglois.

Snelgrave ayant rencontré ce Bâtiment dans la rade d'Anamabo, en 1722, apprit du Commandant avec quel bonheur il avoit acheté en peu de jours près de trois cens Négres à Setrakrou. Il paroît que les Habitans de cette Ville avoient été souvent maltraités par leurs voisins, & qu'ayant pris enfin les armes, ils les avoient battus plusieurs fois & fait quantité de prisonniers. Messervy, arrivé dans ces circonstances, avoit acheté des Esclaves à fort bon marché, parce que les vainqueurs auroient été obligé de

les tuer pour leur sûreté, s'il ne s'étoit pas présenté de Vaisseau dans la rade. Comme c'étoit le premier Voyage qu'il faisoit sur cette Côte, Snelgrave lui conseilla de ne rien négliger pour tenir tant de Négres dans la soumission. Le lendemain, l'étant allé voir sur son bord & le trouvant sans défiance au milieu de ses Esclaves, qui étoient à souper sur le tillac, il lui fit observer qu'il y avoit de l'imprudence à s'en approcher si librement sans une bonne garde. Messervy le remercia de ce conseil, mais parut si peu disposé à changer de conduite, qu'il lui répondit par ce vieux Proverbe : L'œil du Maître engraisse les Chevaux. Il partit quelques jours après pour la Jamaïque. Snelgrave prit plus tard la même route : mais, en arrivant dans cette Isle, on lui fit le récit de la malheureuse mort que Messervy s'étoit attirée par son aveugle confiance, dix jours après avoir quitté la côte de Guinée.

SNELGRAVE. 1727.

Il néglige les conseils de Snelgrave.

Un jour qu'il étoit au milieu de ses Négres, à les voir dîner, ils se saisirent de lui, & lui casserent la tête avec les plats mêmes dans lesquels on leur servoit le riz. Cette revolte ayant été concertée de longue-main, ils coururent en foule vers l'avant du Vaisseau, pour forcer la barricade, sans paroître effraiés du bout des piques & des fusils que les Blancs leur présentoient par les embrasures. Enfin le Contre-Maître ne vit pas d'autre remede pour un mal si pressant, que de faire feu sur eux de quelques piéces de canon chargées de mitrailles. La premiere décharge en tua près de quatre-vingt, sans compter ceux qui sauterent dans les flots & qui s'y noyerent. Cette exécution appaisa la revolte; mais dans le désespoir d'avoir manqué leur entreprise, une grande partie de ceux qui restoient se laisserent mourir de faim; & lorsque le Vaisseau fut arrivé à la Jamaïque, les autres tenterent deux fois de se revolter avant la vente. Tous les Marchands de l'Isle, à qui ces fureurs ne purent être cachées, marquerent peu d'empressement pour acheter des Esclaves si indociles, quoiqu'ils leur fussent offerts à vil prix. Ce voyage devint fort malheureux pour les Propriétaires; car la difficulté de la vente ayant arrêté long-tems le Vaisseau à la Jamaïque, il y périt enfin dans un ouragan, plus redoutable encore que les Négres.

Ses Esclaves le massacrent.

Triste sort de la cargaison & du Vaisseau.

§. V.

Relation de la prise de l'Auteur par des Pyrates.

1718.

Au mois de Novembre 1718, Snelgrave, dont la réputation étoit bien établie par le succès de plusieurs Voyages, fut chargé du commandement d'un Vaisseau nommé le *Bird*, ou l'*Oiseau*, qui devoit se rendre d'abord en Hollande, pour y faire sa cargaison. Le 10 de Décembre, étant revenu bien chargé à *Helwoetsluys*, il fut emporté de dessus ses ancres par un violent orage, & jetté contre la digue, où il eut le malheur d'échouer avec beaucoup de péril. Il fallut ouvrir une tranchée de trois cens pieds de long, par laquelle on vint à bout d'amener assez d'eau pour remettre le Vaisseau à flot. Heureusement le dommage ne fut pas égal à la fatigue. On rentra dans le bassin d'Helwoetsluys, d'où l'on mit à la voile au commence-

Trois tempêtes que l'Auteur essuie successivement.

SNELGRAVE. 1719.

ment de Janvier. Mais une autre tempête força Snelgrave de se réfugier à Spithead. Il en partit, & fut encore jetté par des vents impétueux plus de soixante-dix lieues à l'Ouest du Lezard. Cette troisiéme disgrace l'obligea de relâcher à Kingsale en Irlande, & de s'y arrêter jusqu'au 10 de Mars. Enfin, levant l'ancre avec un tems plus doux, il ne cessa pas de l'avoir favorable jusqu'à Sierra-Leona, où il arriva le premier d'Avril 1719. En passant près des Canaries, il fut poursuivi par un gros Vaisseau, qu'il prit pour un Corsaire de Sallé; mais l'excellence de ses voiles le délivra bien-tôt de ce danger.

Il arrive à Sierra Léona, où il trouve trois Pyrates, Cocklyn, la Bouse & Davis.

Avanture de ces Brigands.

Il trouva dans la Riviere de Sierra-Leona trois autres Pyrates, qui s'y étoient déja saisis de dix Bâtimens Anglois. Le premier de ces Brigands, qui étoit entré dans la Riviere, se nommoit *Cocklyn.* Il n'avoit pas plus de vingt-cinq hommes à son arrivée; & loin d'être redoutable aux Marchands, il cherchoit du secours, avec cette troupe, dans une Barque où il avoit été abandonné, sur quelque mécontentement, par le fameux *Moody*, Commandant d'un Corsaire nommé le *Risingsun*, ou le Soleil-levant. Mais en arrivant à Sierra-Leona, Cocklyn & ses compagnons avoient rencontré, dans sa Chaloupe, le Seigneur Joseph, riche Négociant Négre, & s'étoient saisis de lui. Ils n'avoient exigé, pour sa rançon, que des munitions & des vivres. Ensuite, n'ayant pas manqué d'audace pour attaquer successivement plusieurs Bâtimens de Bristol qui fréquentoient cette Côte, non-seulement ils s'étoient pourvûs de tout ce qui étoit nécessaire à leur profession; mais ils avoient engagé à leur service cinquante ou soixante Matelots, qui formoient avec eux un corps de quatre-vingt hommes. D'un autre côté, les gens du Risingsun, qui étoient partis avec Moody, avoient pris occasion de la dureté avec laquelle il avoit traité Cocklyn, pour se revolter contre lui; & l'ayant mis, avec douze autres, dans une grande Barque qu'ils avoient enlevée aux Espagnols vers les Isles Canaries, ils l'avoient abandonné à son mauvais sort. Comme on n'a jamais sçu dans la suite ce qu'il étoit devenu, il y a beaucoup d'apparence qu'il fut englouti dans les flots. Les Rebelles, après s'être défaits de leur Chef, lui avoient donné pour successeur un François nommé *la Bouse*, qui les avoit ramenés dans la Riviere de Sierra-Leona, où ils avoient rejoint Cocklyn & sa troupe, un mois après sa séparation. Le même jour, un autre Pyrate étoit entré dans la même Baye. Son nom étoit *Davis.* Après avoir exercé quelque-tems sa profession dans une Felouque, il s'étoit rendu maître d'un grand Vaisseau, vers les Isles du Cap-Verd. En entrant dans la Riviere de Sierra-Leona, il avoit arboré un pavillon noir, pour jetter l'effroi parmi les Marchands qu'il esperoit d'y rencontrer. Ce Davis étoit un Corsaire généreux, qui avoit trouvé, par son habileté & son courage, le moyen d'entretenir une rigoureuse discipline dans une troupe d'environ cent-cinquante hommes. Il n'eut point de part à l'infortune de l'Auteur. Cocklyn, au contraire, & tous ses associés, étoient les plus vils & les plus cruels Brigands du monde. Snelgrave, après avoir eu le malheur de tomber entre leurs mains, apprit de plusieurs d'entr'eux, qu'ils n'avoient choisi Cocklyn pour Chef qu'en faveur de sa brutalité & de son ignorance; bien résolus, disoient-ils, de ne s'en donner jamais de semblables à Moody, qui prenoit des airs de Seigneur & qui affectoit des

Caractere de Davis & de Cocklyn.

Principes des Pyrates.

manieres polies. Le Commandant d'une troupe de Pyrates n'eſt choiſi par ſes égaux que pour combattre à leur tête. Ils ſe donnent un autre Officier, qu'ils nomment leur *Quartier-Maître*, pour l'inſpection générale des affaires, & ſouvent pour reformer les ordres du Capitaine. Outre ces deux Emplois, un Vaiſſeau Pyrate a tous les Offices ſubalternes, dont l'uſage eſt établi ſur les Vaiſſeaux de guerre.

SNELGRAVE. 1719.

Snelgrave tombe entre leurs mains.

Le jour que Snelgrave découvrit la Côte, à trois lieues de l'embouchure de la Riviere, le tems étoit fort calme. Un peu de fumée qu'il crut appercevoir au rivage lui fit naître quelques preſſentimens, qu'il regretta de n'avoir pas mieux écoutés. Il donna ordre à Simon Jones, ſon Contre-Maître, qui avoit déja fait le voyage, de ſe mettre dans la Pinace pour aller de plus près à la découverte. Mais Jones l'aſſura, que le lieu d'où partoit la fumée étoit ſans Habitans, & qu'il ne pouvoit s'y trouver que quelques voyageurs, qui faiſoient rôtir apparemment des huîtres. Cette réponſe, de la part d'un ancien Matelot, qu'aucune raiſon ne devoit rendre ſuſpect, diſſipa toutes les défiances. A cinq heures, on profita de la marée pour s'avancer à l'embouchure de la Riviere. Vers l'entrée de la nuit, on découvrit aſſez loin dans le Canal, un gros Vaiſſeau, qui étoit le Pyrate entre les mains duquel on tomba bien-tôt. Les deux autres, avec leurs Priſes, étoient cachés derriere une pointe de terre.

Il prend des précautions inutiles.

Comme le tems ne ceſſoit pas d'être calme, & que les ténébres devenoient fort épaiſſes, l'Auteur prit le parti de jetter l'ancre à l'embouchure même. Vers les huit heures, la ſentinelle du tillac fit avertir qu'il croyoit entendre le bruit d'une Chaloupe, qui s'avançoit à la rame. Tout le monde ſe rendit ſur les ponts; & Snelgrave fit poſter par précaution, ſur l'avant du Vaiſſeau, vingt hommes armés de fuſils & de ſabres. Il cria lui-même le Qui vive? On lui répondit que la Chaloupe appartenoit aux *Deux Amis*, Vaiſſeau de la Barbade, commandé par le Capitaine *Eliot*. Cette réponſe ne l'ayant pas raſſuré, il ne continuoit pas moins de faire préparer les armes, & d'ordonner que toutes les lanternes fuſſent allumées; lorſqu'ayant demandé une ſeconde fois d'où étoit la Chaloupe, on lui répondit, d'Amérique, & ſur le champ on lui envoya une décharge de mouſqueterie, à la portée du piſtolet. Rien ne prouve mieux, remarque Snelgrave, l'audace effrenée des Pyrates; car ils n'étoient que douze dans la Chaloupe; & ſon Bâtiment, dont ils ne connoiſſoient pas la force, avoit ſeize piéces de canon & quarante-cinq hommes d'Equipage.

Audace effrenée des Pyrates.

Lâcheté des gens de Snelgrave.

A ce premier ſigne de guerre, l'Auteur donna ordre au Contre-Maître de faire feu de ſa bordée. N'étant point obéi, il deſcendit lui-même pour preſſer les Canoniers; mais ſa ſurpriſe fut extrême, de trouver ſes gens qui ſe regardoient les uns les autres avec les marques de la derniere conſternation. Quelques-uns lui dirent qu'ils auroient pris volontiers les armes, mais qu'ils ne pouvoient les retrouver. Dans cet intervalle, les Pyrates, qui n'avoient pas trouvé de réſiſtance, étoient montés à bord, & tirant quelques coups au hazard, ils avoient fait diſparoître ceux qui étoient reſtés ſur le tillac. Un ſeul Matelot, qui avoit eu moins de vîteſſe à fuir, eut les reins caſſés d'un coup de balle. Quelques grenades que les Pyrates jetterent bruſquement, & qui ne causerent néanmoins de mal à perſonne, acheve-

SNELGRAVE. 1719.

Bonheur qui lui fait éviter un coup de balle.

rent de répandre la terreur. On cria quartier. Là-dessus le Chef des Pyrates, qui étoit leur Quartier-Maître, eut la hardiesse de descendre seul & de demander où étoit le Capitaine du Vaisseau. Snelgrave se présenta, & lui répondit avec un soupir, que c'étoit lui qui avoit porté ce titre. Quelle est ton audace, lui dit le fier Brigand, d'avoir ordonné qu'on fît feu sur nous ? Snelgrave repliqua modestement, qu'il s'étoit crû obligé de défendre un Bâtiment confié à ses soins. Cette replique irrita si vivement le Pyrate, qu'ayant levé son pistolet il tira sur Snelgrave, & l'auroit tué, sans un mouvement heureux qui lui fit passer la balle entre le bras & le corps. Mais furieux de l'avoir manqué, il lui donna un coup si rude, du bout de cette arme au milieu de la poitrine, qu'il le fit tomber sur les genoux.

Nouveau péril pour la vie de l'Auteur.

Cependant le malheureux Snelgrave se remit assez-tôt, pour monter légerement sur le tillac. Il y étoit comme attendu par un autre Corsaire, qui jura, le sabre à la main, de ne jamais faire de quartier aux Capitaines Marchands qui entreprendroient de se défendre ; & soit qu'il ne pensât qu'à l'effraier, ou que dans le transport de sa fureur il ne fût pas le Maître de son bras, le coup de sabre, qu'il lâcha de toute sa force, tomba sur une poutre. L'arme s'étant brisée, il sembloit vouloir encore se servir du tronçon qui lui restoit à la main ; mais un Matelot du Vaisseau le supplia de ne pas tuer un Capitaine dont tout le monde connoissoit la bonté. Cette priére sauva la vie à Snelgrave. Le Quartier-Maître étant remonté, lui donna ordre d'envoyer quelques-uns de ses gens pour prendre soin de la Chaloupe, qui étoit demeurée sans guide au moment de l'abordage, & le menaça de le faire couper en piéces si elle ne se retrouvoit promptement. Jones s'étant mis dans l'Esquif, eut le bonheur de la ramener aussi-tôt. Alors le Quartier-Maître prit Snelgrave par la main, & lui déclara qu'il ne devoit rien craindre pour sa vie, s'il n'avoit donné aucun sujet de plainte à ses Matelots.

Il est traité plus doucement.

Erreur des Corsaires.

Les Pyrates jetterent alors des cris de joie, & firent plusieurs décharges pour avertir leurs compagnons du succès de leur entreprise. Mais ces signes furent si mal interpretés, que leur Capitaine s'imaginant au contraire que ses gens avoient été détruits avec leur Chaloupe, coupa ses cables pour s'avancer promptement à l'aide de la marée. Ses soupçons augmenterent à la vûe des feux qui étoient allumés sur le bord de Snelgrave. Sans attendre d'autre signal, il lâcha une bordée terrible, qui mit le Quartier-Maître & tous ses gens dans une extrême confusion. L'erreur fut bien-tôt réparée par le *Porte-voix*. Mais les reproches tomberent sur Snelgrave, à qui ces Brigands firent un crime de n'avoir pas pensé lui-même à faire connoître qu'il étoit pris. Au reste, lui dit brutalement le Quartier-Maître, ne t'imagine pas que ce soit un boulet de canon qui m'étonne ; car je m'attens tôt ou tard à descendre en Enfer par cette voie.

Usage qu'ils font des provisions de Snelgrave.

Le Vaisseau de Snelgrave étant fort bien fourni de liqueurs & de provisions fraîches, Cocklyn fit tuer sur le champ quantité d'Oyes, de Cocqs-d'Inde, de Poules & de Canards, qu'il fit mettre, à peine plumés, dans la grande chaudiere, avec plusieurs jambons, & une grosse Truie qu'on ne fit qu'éventrer, sans se donner l'embarras de l'écorcher ou d'en faire griller le poil. Il donna ordre au Cuisinier que tout fût préparé avec moins de for-

malités

malités que de diligence. D'un autre côté, le Quartier-Maître envoya demander à Snelgrave quelle heure il étoit à sa montre. Comme elle étoit d'or, l'Auteur jugea que c'étoit une maniere civile de la lui ôter. Il la remit au messager, en le priant d'assurer le Quartier-Maître qu'elle étoit excellente, & par conséquent digne de lui. Ce brutal Officier la reçut; mais ce fut pour la jetter sur le tillac, & la faire rouler à coups de pied, en disant à ses compagnons que c'étoit une fort jolie boule. Cependant un de ces Brigands la prit, & déclara qu'il la mettroit dans la masse commune, pour être vendue, suivant l'usage, au pied du grand Mât.

SNELGRAVE. 1719.

Il est conduit sur le Vaisseau des Pyrates.

Snelgrave fut conduit sur le Vaisseau des Pyrates, & présenté à Cocklyn, qui lui témoigna quelque regret des mauvais traitemens qu'il avoit reçus, depuis le quartier accordé. Mais il ne devoit pas ignorer, lui dit-il, que c'étoit quelquefois le sort de la guerre. Ensuite, il lui déclara qu'il falloit répondre juste à diverses questions qu'on pourroit lui faire; sans quoi, il devoit s'attendre d'être coupé en piéces. Au contraire, s'il ne se faisoit pas presser pour dire la verité, & si ses gens n'avoient pas de plaintes à faire de lui, il l'assura que son voyage seroit le plus avantageux qu'il eût fait de sa vie. Pour premiere question, il lui demanda quelles étoient les qualités de son Vaisseau, sous les vents de mer & sur la Côte? Snelgrave fit une réponse qui le satisfit. Cocklyn, ôtant son chapeau, le félicita de ses lumiéres, & dit avec un transport de joie, que ce Bâtiment feroit un Vaisseau de Guerre admirable pour les Pyrates.

Il est interrogé par Cocklyn.

Il trouve un de ses compagnons d'Ecole.

Lorsque cette interrogation fut finie, un homme de fort haute taille, avec quatre pistolets à sa ceinture & un large sabre à la main, s'approcha de Snelgrave, & lui demanda s'il le reconnoissoit. Mon nom, lui dit-il, est James Griffin, & nous avons été compagnons d'Ecole. L'Auteur se remit aisément son visage; mais il se crut obligé de dissimuler. Cependant Griffin continua de lui dire, qu'il n'étoit pas de la troupe des Pyrates; qu'il avoit été pris depuis peu sur un Vaisseau de Bristol, où il exerçoit l'office de Contre-Maître; que Cocklyn l'ayant forcé d'entrer à son service, il ne quittoit pas un moment ses armes, pour être sans cesse en état de se faire respecter par les scelérats avec lesquels il se trouvoit dans la nécessité de vivre; qu'il vouloit prendre soin de Snelgrave pendant la nuit suivante, parce que dans l'yvresse, où la plûpart des Pyrates ne manqueroient pas de se plonger, il croyoit que cette premiere nuit l'exposeroit à quelque insulte.

Services qu'il en reçoit.

Un langage si généreux engagea l'Auteur à confesser qu'il reconnoissoit Griffin pour son compagnon d'étude. Il s'ouvrit à lui sans défiance, du moins sur tout ce qui regardoit sa situation; & ne voyant que sa vie à sauver, après la perte de son Vaisseau, il consentit que Griffin demandât au Commandant des Pyrates la permission de boire un flacon de Pounch avec lui. Non-seulement elle lui fut accordée, mais Cocklyn voulut être de leur partie, & les fit entrer dans sa Cabanne. Elle étoit sans meubles & sans chaises. Ils s'assirent tous trois sur le plancher, les jambes croisées. A minuit, Griffin demanda un branle pour son compagnon d'Ecole; car tous les Pyrates, sans excepter le Capitaine, n'avoient pas d'autre lit que les planches du Vaisseau. Ayant obtenu cette grace, il marcha devant lui, le sabre nud, & lui promit de veiller près du branle pendant qu'il prendroit quel-

SNELGRAVE. 1719.

Snelgrave est défendu par Griffin, qui lui sauve la vie.

ques heures de repos. Mais il fut impossible à l'Auteur de dormir, au milieu des juremens & des blasphêmes qu'il entendit continuellement. Vers deux heures, le Bosseman s'approcha fort yvre, après s'être informé qui étoit dans le branle, & tira brusquement son coutelas. Griffin lui ayant demandé ce qu'il desiroit, il répondit qu'il vouloit mettre Snelgrave en piéces, parce qu'il avoit fait l'action d'un *vil chien*, en ordonnant à ses gens de tirer sur la Chaloupe, & en se faisant trop presser pour envoyer sa montre au Quartier-Maître. Griffin, qui sçavoit la fausseté de cette derniere accusation, menaça cet yvrogne de le fendre en deux, s'il ne se retiroit promptement. Il suivit ce conseil. Le lendemain, lorsque tout le monde fut de sang-froid, Griffin porta ses plaintes au Quartier-Maître & à toute la Troupe. Il représenta que la maxime de ne pas maltraiter les captifs après le quartier accordé, regardoit le passé comme le présent & l'avenir, & qu'intéressant tout le monde, elle devoit être rigoureusement observée. Plusieurs furent d'avis que le Bosseman fût puni du fouet. Mais Snelgrave ayant eu la bonté de plaider pour lui, il en fut quitte pour une défense générale de faire la moindre insulte aux Prisonniers. Cependant il entreprit encore, dans une autre occasion, de tuer son Bienfaiteur.

Plusieurs des gens de Snelgrave s'engagent au service des Pyrates.

Le même jour, Jones, Contre-Maître de Snelgrave, vint lui confesser que sa situation étant très-fâcheuse en Angleterre, sur-tout de la part de sa femme, qu'il ne pouvoit aimer, il s'étoit déterminé par cette raison à prendre parti avec les Pyrates, & qu'il avoit déja signé leurs articles. Son exemple avoit été suivi par dix autres Matelots du Vaisseau. Mais Snelgrave s'apperçut bien-tôt qu'il étoit méprisé de la Troupe, & fut ensuite informé qu'il étoit mort quelques mois après que les Pyrates eurent quitté la Riviere. Ce malheureux, & les dix autres, ne laisserent pas de conserver beaucoup de considération pour leur ancien Maître. Il y en eut même quelques-uns qui se repentirent de leur engagement, & qui le prierent de travailler pour leur liberté. Ils n'osoient faire eux-mêmes cette proposition au Quartier-Maître, car les Articles portoient peine de mort pour ceux qui parleroient d'abandonner leur profession; mais Snelgrave trouva cette commission trop délicate pour oser l'entreprendre. Quelques jours après, un d'entr'eux lui avoua que pendant le voyage, il avoit entendu plusieurs fois répeter à Jones, qu'il souhaitoit de rencontrer quelque Pyrate en arrivant dans la Riviere de Sierra-Leona; qu'il avoit mis exprès à l'écart le coffre où les armes étoient renfermées; que d'autres Matelots l'ayant découvert, & voulant prendre leurs mousquets lorsque les Pyrates avoient commencé à faire feu sur eux, il les en avoit empêchés, en leur déclarant que c'étoit l'occasion qu'il avoit souhaitée, & que s'ils tiroient un seul coup ils se feroient couper en piéces par les Pyrates; enfin, que pour les faire entrer comme lui au service de ces Brigands, il les avoit assurés que l'Auteur même étoit résolu de prendre le même parti. Les Pyrates dirent ensuite à Snelgrave, que c'étoit particuliérement à la sollicitation de Jones qu'ils s'étoient déterminés à garder son Vaisseau.

Trahison de son Contre-Maître.

Marchandises de Snelgrave jettées dans la mer.

Suivant cette résolution, ils ne tarderent point à jetter dans la mer quantité de biens qui leur étoient inutiles, tels que des balles de laine, & d'autres marchandises destinées au commerce. Dans un seul jour ils en sa-

crifierent ainſi pour la valeur de trois ou quatre mille livres ſterling, parce qu'ils n'avoient de goût que pour l'argent & les proviſions.

Entre pluſieurs Anglois qui exerçoient alors le Commerce à Sierra-Léona, pour leur propre compte, il s'y trouvoit le Capitaine *Henry Glynn*, qui obtint enſuite le Gouvernement de l'Iſle James ſur la Gambra, & qui finit ſes jours dans ce poſte. Cet honnête Négociant engagea les deux autres Chefs des Pyrates, Davis & la Bouſe, à rendre une viſite avec lui au malheureux Snelgrave. Ils étoient à bord, lorſque Cocklyn & ſon Quartier-Maître y revinrent de leur Priſe. Davis, qui avoit le cœur noble & généreux, prit fortement les interêts de l'Auteur, & preſſa Cocklyn non-ſeulement de le traiter avec bonté, mais de lui rendre ce qui reſtoit de ſa cargaiſon. Ce langage ne parut pas plaire beaucoup à Cocklyn. Cependant il invita Glynn, Davis & la Bouſe, à paſſer ſur ſa Priſe; & ſur leurs inſtances, Snelgrave eut la permiſſion de les y accompagner.

Glynn, Davis & la Bouſe entreprennent de rendre ſervice à l'Auteur.

Lorſqu'ils y furent arrivés, ils ſe rendirent tous dans la chambre de poupe. Les caiſſes, où Snelgrave tenoit ſes plus précieuſes marchandiſes, y étoient encore, ouvertes & briſées. Quantité d'uſtenciles, de papiers & de livres, qui avoient paru mépriſables aux Corſaires, étoient diſperſés ſur le plancher & juſques ſur les ponts. Ils avoient jetté les livres dans la mer, parce que cette *drogue*, diſoient-ils, étoit capable de faire abandonner à quelqu'un d'entr'eux le chemin de l'Enfer, où ils s'étoient engagés de bonne grace à marcher tous enſemble. Les liqueurs de Snelgrave n'étant point épargnées, la bonne humeur commença bien-tôt à regner entre les Chefs des Pyrates. Glynn prit cette occaſion pour demander au Quartier-Maître pluſieurs commodités qui pouvoient être néceſſaires à l'Auteur. Elles lui furent accordées, & miſes enſemble dans un pacquet que Glynn ſe propoſoit d'emporter à ſa maiſon, pour les mettre plus ſûrement à couvert. Mais un malheureux incident priva Snelgrave de ce ſecours. Quelques gens de Davis étant venus à bord avec leur Maître, un jeune-homme d'entr'eux briſa une caiſſe pour la piller. Le Quartier-Maître de Cocklyn, à qui l'on vint s'en plaindre à l'oreille, ſortit de la chambre de poupe pour arrêter le déſordre. Le jeune Pyrate, à qui il en fit quelques reproches, lui répondit qu'étant tous de la même profeſſion, il ſe croyoit en droit de prendre ſa part du pillage. Cette réponſe choqua le Quartier-Maître, qui voulut le frapper de ſon ſabre: mais le Pyrate évita le coup, & ſe ſauva près de ſon Maître, dans la Cabane. Le Quartier-Maître l'y pourſuivit, & d'un coup qu'il allongea, il le bleſſa légerement, & toucha même Davis à la main. Cette audace mit d'abord une furieuſe confuſion dans l'Aſſemblée. Davis jura de ſe venger, parce qu'en reconnoiſſant que ſon Soldat étoit coupable, il prétendoit que perſonne n'avoit droit de le punir en ſa préſence. Il ſortit, les yeux étincellans de colere; & s'étant rendu ſur ſon bord, il alloit fondre ſur Cocklyn, qui ne pouvoit éviter ſa ruine, ſi Snelgrave n'eût prié le Capitaine Glynn d'intercéder pour lui. La querelle fut appaiſée avec aſſez de peine; mais à condition que Davis & ſa troupe auroient leur part des liqueurs & des proviſions qui étoient ſur la Priſe, & que le Quartier-Maître reconnoîtroit ſa faute devant l'Equipage de Davis & lui demanderoit pardon. Comme la nuit approchoit, Glynn fut obligé de retourner au rivage, & ne put ſe faire

Cocklyn les mene ſur ſa Priſe. Ce qui s'y paſſe.

Querelle de Davis & de Cocklyn.

Cocklyn menacé de ſa ruine.

SNELGRAVE. 1719.

apporter le pacquet qu'il avoit obtenu pour Snelgrave, & remit à le prendre le jour suivant.

Nouveau risque où la vie de l'Auteur est exposée.

L'Auteur passa cette nuit sur son propre Vaisseau, accompagné seulement de trois ou quatre Pyrates, entre lesquels étoit le furieux Bosseman, qui avoit attaqué plusieurs fois sa vie. Tandis qu'il s'entretenoit dans la Cabane avec le Charpentier, il eut le chagrin de voir entrer le Bosseman, demi-yvre, qui recommença brutalement à le maltraiter. Mais le Charpentier prenant parti pour lui, traita le Bosseman de misérable yvrogne, & le força de sortir. Dans le même instant, le vent éteignit la chandelle. Snelgrave & le Charpentier sortirent aussi-tôt pour la rallumer. Le Bosseman, qui s'en apperçut, se mit à crier, avec d'horribles imprécations, que c'étoit un artifice de Snelgrave pour se procurer l'occasion d'aller à la chambre des poudres, & de faire sauter le Vaisseau. Là-dessus, sans s'arrête, aux protestations du Charpentier, qui l'assura que c'étoit un simple accident, il s'approcha de Snelgrave; & jurant qu'il alloit lui brûler la tête, il lâcha son pistolet, qui fit heureusement faux feu. Le Charpentier ne put douter, à la lueur de l'amorce, que le coup n'eût été lâché sérieusement. Cette lâche trahison le rendit si furieux, qu'il courut dans l'obscurité vers le Bosseman. Il lui arracha son pistolet, dont il lui donna tant de coups qu'il le laissa presque mort. Le bruit ayant allarmé les Pyrates jusques sur leur Vaisseau, ils envoyerent un Officier, qui enleva le perfide Bosseman. Ainsi Snelgrave ne dut la vie, pour la troisiéme fois, qu'à la faveur du Ciel.

Pillage de son Vaisseau par les gens des deux Corsaires.

Il dormit ensuite d'un sommeil tranquille. Mais il fut éveillé par les gens de Davis, qui venoient prendre les liqueurs & les provisions que leur Chef avoit exigées. Ils se joignirent avec les gens de Cocklyn, pour y faire un étrange dégât. Les tonneaux de vin & d'eau de-vie de France furent enfoncés sur le tillac. Chacun y puisoit à son gré; car à la réserve de quelques barils, qui furent réservés pour les Chefs, tout le reste étoit moins distribué que pillé. On ne prenoit pas la peine de déboucher les liqueurs qui étoient en bouteilles. Un coup de sabre en faisoit l'affaire : c'est ce que les Pyrates appellent décoler; mais avec cette méthode, ils brisent trois bouteilles pour en ouvrir une. Aussi toute la provision du Vaisseau fut-elle dissipée avant la fin du jour. On ne conserva qu'un peu d'eau-de-vie. Ce qui resta au fond des tonneaux servit le soir à laver les ponts. Les alimens, tels que le bœuf & le porc-salé, le fromage, le beurre, le sucre, &c. ne furent pas plus épargnés.

Conseils qu'un Pyrate donne à Snelgrave.

A l'égard des commodités que le Quartier-Maître avoit accordées à l'Auteur, une troupe de Pyrates mort-yvres, qui avoient failli de tomber en passant sur quelques paquets, les jetterent dans la mer. Il n'en resta qu'un, qui contenoit un habit noir complet, & d'autres vêtemens. Lorsque les yvrognes se furent retirés, un autre Pyrate, qui avoit la tête un peu plus fraîche, voulut sçavoir ce qui étoit renfermé dans le paquet. L'ayant ouvert, il en tira l'habit noir, avec un fort bon chapeau & une perruque. Snelgrave, qui n'avoit plus d'autre bien à prétendre, le supplia de ne pas l'en priver. Mais ce Brigand le frappant sur l'épaule du plat de son sabre, lui dit, en forme de conseil, que s'il vouloit l'en croire, il ne disputeroit jamais rien à un Pyrate. Supposé, continua-t-il, qu'au lieu de vous avoir

frappé sur l'épaule, il m'eût pris envie de vous fendre la tête pour châtier votre impudence, vous seriez mort à présent. Peut-être vous flattez-vous, ajouta-t-il, que j'aurois été puni moi-même, pour avoir tué de sang-froid un Prisonnier. Mais soyez persuadé que mes amis m'auroient tiré d'embarras. Snelgrave le remercia d'un avis si charitable, & n'en perdit pas moins son habit. Quelques momens après, le Pyrate se fit un amusement de s'en revêtir. Mais ses compagnons, le voyant dans cette parure, se firent aussi un passe-tems de le mouiller de vin & d'autres liqueurs. Il fut obligé enfin de se dépouiller & de jetter l'habit dans la mer. Le nom de ce scélérat étoit François *Kennedy*. Ses Chefs le firent pendre, quelques jours après, pour d'autres crimes.

SNELGRAVE. 1719.

Ce scélérat est pendu.

Ainsi l'unique partage de Snelgrave se réduisoit à la perruque & au chapeau, qu'il suspendit tranquillement dans la Cabane. Mais un autre yvrogne, qui se présenta bien-tôt, s'en couvrit la tête, en lui disant qu'il se nommoit *Hoghin*, & qu'il étoit un riche Marchand du rivage. Snelgrave n'osa s'en plaindre, dans la crainte que ce ne fût un Pyrate. Cependant ce dernier voleur sortant de la Cabane, rencontra le Quartier-Maître de Cocklyn, qui, ne le reconnoissant pas pour un de ses gens, lui reprocha d'emporter le bien d'autrui & le maltraita beaucoup. Ensuite s'étant approché de l'Auteur, il lui demanda d'un ton civil comment il se trouvoit de tout ce tumulte. Snelgrave répondit qu'on lui avoit enlevé successivement tout ce qu'il tenoit de sa bonté. Le Quartier-Maître lui promit de lui faire retrouver ce qui existoit encore; mais il oublia bien-tôt cette promesse. Cependant l'Auteur avoue qu'en perdant tout ce qu'il possedoit, il n'avoit été outragé que par le Bosseman; & qu'au contraire, tous les autres s'étoient empressés de lui apporter des liqueurs, des tranches de jambon & du biscuit, avec des témoignages de pitié pour sa situation.

Snelgrave est dépouillé de tout.

Le lendemain, ce fut l'Equipage de la Bouse, qui eut à son tour la permission de venir piller ce qui étoit échappé aux ravages des deux autres Corsaires. Les restes de vin & de liqueurs suffirent encore pour rendre la fête fort vive & fort tumultueuse. L'Auteur, quoique peu maltraité dans sa personne, ne se crut pas moins malheureux, de se voir contraint d'assister à ce spectacle.

Il obtint enfin la permission de descendre au rivage, pour aller prendre un peu de repos dans la maison du Capitaine Glynn. Les trois Commandans des Pyrates s'y étoient rassemblés & l'y reçurent civilement. Ils lui promirent encore de lui faire retrouver ce que le Quartier-Maître lui avoit accordé. Glynn lui prêta du linge & d'autres commodités, qui lui firent passer la nuit suivante assez tranquillement.

Il obtient la permission d'aller au rivage.

Il retourna le matin à bord, avec les Capitaines Pyrates. Davis, qui plaignoit sincerement son sort, pressa Cocklyn d'assembler tous ses gens sur le tillac, & harangua long-tems en sa faveur. Son discours fut reçu plus favorablement que la premiere fois. Ils prirent la résolution de donner à Snelgrave le Vaisseau qu'ils devoient abandonner, pour passer dans le sien, & de lui faire présent de quelques autres Prises avec ce qui leur restoit de la sienne. Cette faveur montoit à plusieurs mille livres sterlings. Un des Chefs proposa de le prendre dans la Troupe, pour visiter avec eux toute la Côte

Davis plaide pour Snelgrave dans l'assemblée des Pyrates.

SNELGRAVE. 1719. Offres qu'ils font à Snelgrave.

de Guinée, où il pourroit faire un échange avantageux de ses marchandises. Il ne falloit pas douter, ajoûta le Corsaire, qu'on ne prît dans cette route quelques Vaisseaux de France ou de Portugal. Il vouloit que tous les Esclaves qu'on trouveroit sur ces Prises fussent généreusement donnés à l'Auteur; & lui conseillant de les aller vendre dans l'Isle de Saint Thomas, Port libre de l'Amérique, il l'assuroit qu'outre les récompenses qu'il seroit en état de faire à ses gens, il se trouveroit assez riche, en arrivant à Londres, pour remplir l'attente des Propriétaires.

Il les refuse.

Snelgrave ne répondant à cette proposition que par un morne silence, les Pyrates commencerent à s'en offenser. La plûpart, dit-il, étoient d'une ignorance si grossiére, qu'ils croyoient leurs offres fort légitimes. Mais Davis reprit la parole, & les assura qu'il pénétroit les idées de l'Auteur. Il craint, leur dit-il, en acceptant vos bienfaits, de se perdre de réputation parmi les Marchands. Pour moi, ajoûta-t-il, je suis d'avis qu'il faut donner à chacun la liberté d'aller à tous les diables par la voie qui lui convient : donnez-lui ce qui reste de sa cargaison, & laissez-le disposer de lui-même à son gré.

On lui accorde les restes de sa cargaison, & un autre Vaisseau.

Toute l'Assemblée étant revenue à cette opinion, quelqu'un y joignit, en faveur de Snelgrave, un fort bon conseil, qui ne fut pas moins approuvé de tous les Pyrates. Ce fut de monter sur le champ dans un Brigantin que la Bouse avoit abandonné, & d'aller prendre sur le Vaisseau, avant que la Troupe s'en mît en possession, toutes les marchandises qui pouvoient encore être sauvées. On permit à l'Auteur d'y aller lui-même, & de se faire aider par quelques-uns de ses propres gens. Il sauva ainsi quelque partie de la cargaison des Propriétaires; mais de son propre bien, il ne lui revint pas la valeur de trente livres sterling. Tout consistoit en liqueurs, en instruments, en toiles & en étoffes précieuses, dont les Pyrates n'avoient pas épargné la moindre partie. Ils avoient pris, par exemple, des piéces de la plus belle toile de Hollande, & les avoient étendues sur le tillac pour s'y coucher. Dans leur débauche, ils y avoient répandu le vin à grands flots; & les trouvant ensuite trop souillées pour leur servir de matelats, ils les avoient précipitées dans la mer.

Davis obtint encore pour Snelgrave la permission de passer la nuit, avec ceux d'entre ses gens qui lui étoient demeurés fidéles, sur les *Deux-Amis*, Vaisseau de la Barbade, commandé par le Capitaine Eliot, & de pouvoir descendre au rivage quand ses besoins l'y appelleroient, à la seule condition de revenir au premier signe. Ce Vaisseau de la Barbade, étoit celui dont les Pyrates avoient employé le nom, lorsqu'ils avoient voulu surprendre l'Auteur à son arrivée. S'en étant saisis, quelques jours auparavant, ils le faisoient servir comme de magasin pour les provisions.

Dangers où les Prisonniers sont exposés pour leur vie.

Mais les Prisonniers furent exposés le même jour à de nouveaux dangers; par la malignité de quelques Négres, qui vinrent donner avis aux Pyrates qu'un de leurs compagnons avoit été massacré. Ces misérables délateurs accusoient de ce meurtre *Bennet* & *Thomson*, deux Capitaines Anglois, qui s'étoient sauvés dans les bois pour se dérober à la fureur de Cocklyn. Ils se donnoient tous deux pour témoins du fait, dans la maison d'un autre Anglois nommé *Jones*, où Bennet & Thomson avoient rencontré le Pyrate &

l'avoient assassiné. Un récit de cette nature, confirmé par l'absence de celui qu'on prétendoit mort, fit monter la fureur des trois Commandans au comble. Leurs gens, encore moins capables de modération, ne parloient déja que de sacrifier Snelgrave & tous les Prisonniers à leur vengeance; lorsque leur compagnon parut sur le rivage, & revint à bord en bonne santé. Il avoit rencontré effectivement chez Jones les deux Anglois fugitifs; mais il en avoit été quitte pour quelques menaces.

Snelgrave. 1719.

Snelgrave apprit ensuite, de la bouche même de Thomson & de Bennet, le détail de leurs infortunes. John *Bennet*, parti de l'Isle d'Antigo pour la Côte de Guinée, avoit été pris vers les Isles du Cap-Verd par Davis. Mais ce Pyrate lui ayant rendu son Vaisseau, après l'avoir pillé, il étoit entré dans la Riviere de Sierra-Leona, où Thomson étoit arrivé avant lui. A l'arrivée de Cocklyn, ils s'étoient retirés tous deux sous l'Isle de Bense, autant pour leur propre sûreté que pour celle du Fort de la Compagnie, qui avoit alors Plunket pour Gouverneur. Ils y avoient débarqué des munitions, & dressé une batterie sur le rivage. La Bouse fut le premier qui les attaqua. Ils se défendirent avec courage. Mais Cocklyn venant augmenter le nombre des Corsaires, Plunket & les deux Capitaines, n'eurent point d'autre ressource, pour assurer leur vie & leur liberté, que de chercher une retraite dans les Bois, où pendant plusieurs semaines ils ne subsisterent que de riz, & de quelques huîtres qu'ils ramassoient dans les ténébres sur le bord de la Riviere. Les deux Bâtimens de Thomson & de Bennet furent brûlés; & la Bouse prit, pour son propre usage, le Vaisseau d'un autre Anglois nommé *Lamb*, qui étoit plus loin à l'ancre dans la Riviere.

Avantures des Capitaines Bennet & Thomson.

Mais pour revenir à Snelgrave, il passa quatre jours à recueillir les débris de sa fortune, avec l'approbation & les applaudissemens mêmes de ceux qui avoient causé sa disgrace. Il passoit la nuit sur le Vaisseau d'Eliot, qui avoit acquis en peu de jours tant d'ascendant sur les Pyrates, par l'adresse avec laquelle il avoit gagné l'affection de leurs Chefs, qu'il les frappoit sans ménagement, & leur prédisoit sans cesse que tôt ou tard ils périroient tous par le plus honteux supplice.

Snelgrave recueille les débris de sa fortune.

Peu de jours après, le Quartier-Maître de Cocklyn fut atteint d'une fiévre, qui le réduisit bien-tôt à l'extrêmité. Dans cette situation, il fit appeller l'Auteur, pour lui demander pardon des injustices auxquelles il s'étoit emporté contre lui. Il lui confessa qu'il avoit été le plus méchant de tous les hommes, & que sa conscience lui faisant sentir de vifs remords, il croyoit voir l'Enfer ouvert & prêt à le recevoir. Snelgrave l'exhorta au repentir. Il est impossible, répondit-il; j'ai le cœur trop endurci. Cependant il promit d'y employer tous ses efforts. Tandis qu'il étoit dans ces bons sentimens, il donna ordre à son Valet de laisser prendre à Snelgrave tout ce qu'il trouveroit de son goût dans sa garde-robe. L'Auteur profita de cette permission pour se fournir de chemises, de bas, & de quelques autres commodités.

Mort du Quartier-Maître. Il demande pardon à Snelgrave.

Le Quartier-Maître expira la nuit suivante, dans des agitations terribles; mais le cœur si peu tourné à la pénitence, qu'il employa ses derniers momens à proferer les plus affreux blasphêmes. Quelques-uns des nouveaux Pyrates, effrayés de son désespoir, s'adresserent à Snelgrave, pour obtenir

Horribles circonstances de sa mort.

SNELGRAVE. 1719.

Exhortations que Snelgrave fait aux Pyrates.

la liberté de quitter une vie si détestable. Il leur déclara qu'il n'osoit leur rendre un si dangereux service. Mais il les exhorta beaucoup à ne pas tremper leurs armes dans le sang des malheureux qui tomberoient entre leurs mains; & leur faisant envisager un tems où leur conscience les porteroit peut-être à profiter de l'amnistie royale en faveur des Pyrates, il leur représenta que ce seroit alors un grand avantage pour eux qu'on ne pût les accuser d'aucun meurtre. Il avoit apparemment sur lui l'Acte même de l'amnistie, qui accordoit un pardon général à tous les Pyrates qui ne s'étant pas rendus coupables d'autres crimes se présenteroient dans quelqu'une des Colonies Angloises avant le premier de Juillet 1719. Cette Piéce & la Déclaration de guerre contre l'Espagne étoient du moins tombées entre leurs mains, & ne pouvant la lire, ils priérent Snelgrave de leur en faire la lecture. Comme le Roi promettoit des récompenses à ceux qui prendroient ou qui tueroient quelque Pyrate, ils ne purent entendre cet Article sans se livrer à des transports de rage. Cependant, après avoir entendu toute la Piéce, quelques-uns dirent hardiment qu'ils regrettoient de l'avoir ignorée avant que de s'être engagés pour leur dernier voyage. Snelgrave leur fit observer qu'ils avoient encore trois mois jusqu'au terme fixé par la Proclamation. Il ajoûta que la Guerre étant déclarée contre l'Espagne, ils pouvoient changer leur qualité de Pyrates en celle d'Armateurs, & s'enrichir honorablement des dépouilles de l'Ennemi. Il s'en trouva plusieurs qui parurent goûter cette ouverture. Mais les vieux Boucaniers, qui avoient les mains souillées d'une infinité de meurtres, traiterent la Proclamation avec mépris, & la déchirent en piéces.

Elles produisent peu d'effet.

Il trouve Ambroise Curtis.

Entre ceux qui vinrent consulter Snelgrave sur leur situation, il y eut un *Ambroise Curtis*, qui, étant d'une santé fort foible, se promenoit continuellement sur le tillac en robbe de chambre. Il avoit reconnu l'Auteur, quoiqu'il ne se fût point encore ouvert à lui. Il lui dit un jour : Je n'avois qu'onze ans lorsque je commençai mes voyages de mer, sous le Commandement de votre pere. Il me traita séverement, parce qu'il me reconnut de mauvaises inclinations. Après sa mort, qui arriva en Virginie, vous ramenâtes son Vaisseau en Europe, & vous eûtes de la bonté pour moi dans le voyage. Curtis promit à l'Auteur, que lorsque ses meubles & ses bijoux seroient vendus au pied du grand mât, il en racheteroit quelques-uns pour lui. L'effet répondit à ses promesses. Mais il mourut avant que ses compagnons eussent quitté Sierra-Leona.

Vanité des trois Capitaines Pyrates.

Snelgrave avoit dans une caisse, entre ses marchandises, trois habits brodés, de la seconde main. Les trois Chefs des Pyrates se les firent apporter, un jour qu'ils étoient à boire ensemble, & s'en revêtirent sur le champ. Le plus long étant tombé en partage à Cocklyn, qui étoit de fort petite taille, lui descendoit jusqu'au milieu des jambes. Il auroit souhaité d'en faire un échange avec Davis ou la Bouse. Mais loin d'avoir pour lui cette complaisance, ils lui répondirent que devant voir bien-tôt des Dames de Guinée, qui ignorent les modes de l'Europe, il importoit peu que son habit fût long ou court. Ils pousserent la raillerie plus loin; car l'habit de Cocklyn étant d'écarlate, brodé d'argent, ils l'assurerent que sa bonne mine, relevée d'une parure si brillante, ne pouvoit manquer de lui donner

Cocklyn est raillé.

beaucoup

beaucoup d'avantage sur eux, près de leurs maîtresses. Il prit si bien ce compliment, qu'il descendit à terre avec eux pour se faire admirer des femmes du Pays. C'est une loi sacrée, entre les Pyrates, de ne recevoir aucune femme à bord, lorsqu'ils sont dans quelque rade; & s'il s'en trouve sur les Prises qu'ils font en mer, il leur est défendu, avec la même rigueur, de leur faire la moindre violence. Sans ce frein, on conçoit à quels excès ils seroient capables de s'emporter, & de quels désordres leur discipline seroit continuellement menacée. Mais ils se dédommagent de cette contrainte lorsqu'ils sont à terre; & les femmes d'Afrique ne résistent point à leurs présens. L'Auteur assure qu'il se trouve même des Blancs qui ne font pas difficulté de leur prêter leurs femmes, & qui gagnent beaucoup à cet infâme trafic.

SNELGRAVE. 1719.

Tous trois vont à terre richement vêtus.

Cependant les Quartier-Maîtres des Pyrates n'ayant point été consultés sur l'affaire des habits, il s'éleva un murmure général dans les trois Troupes. On alléguoit que si ces libertés étoient permises aux Capitaines, ils s'attribueroient bien-tôt le droit de prendre pour eux la meilleure partie du butin. Enfin le mécontentement fut si vif, qu'à leur retour on les dépouilla de leur parure, pour en grossir la masse commune. Le bruit se répandit que Snelgrave avoit contribué à leur faire naître le dessein de s'en servir. Cette accusation lui attira la haine d'un grand nombre de Pyrates, sur-tout celle du Quartier-Maître de la Bouse. Ce Brigand, qui se nommoit *Williams*, voyant l'Auteur passer dans une Chaloupe pour se rendre sur le Vaisseau d'Eliot, jura que s'il mettoit le pied dans le sien il le couperoit en piéces. Mais Eliot, qui étoit dans la même Chaloupe, exhorta Snelgrave à ne rien craindre, & lui conseilla seulement de donner à Williams le nom de Capitaine, lorsqu'il entreroit dans son Vaisseau. C'étoit-là le foible du Quartier-Maître, parce qu'ayant commandé un Brigantin, il se croyoit fort au-dessus du Poste qu'il occupoit. L'Auteur, en montant sur son bord, lui dit: » Capitaine Williams, de grace écoutez-moi sur l'article dont vous êtes » si offensé. Williams, adouci tout d'un coup, lui donna un petit coup sur l'épaule, du plat de son sabre, & l'assura tendrement qu'il n'avoit pas la force de lui nuire. Ensuite, lorsque l'Auteur lui eut appris comment la chose étoit arrivée, il lui fit présent de quelques bouteilles de vin, en lui promettant d'être toujours son ami.

Leurs gens les dépouillent de leurs riches habits.

Les Pyrates prirent un Vaisseau François, à la vûe de Snelgrave. Ce Bâtiment étoit entré dans la Riviere de Sierra-Leona, sans aucune précaution; & découvrant un grand nombre de Vaisseaux, il n'avoit pas laissé de s'avancer avec beaucoup de hardiesse. L'Auteur, se trouvant alors sur l'ancien Vaisseau de Cocklyn, fut témoin de la frayeur & du trouble des Pyrates. Jones, son Contre-Maître, qui s'étoit engagé à leur service, déclara qu'il prenoit ce Bâtiment pour le *Lanceston*, Vaisseau de guerre de quarante piéces de canon, que Snelgrave avoit laissé en Hollande, & qui avoit ordre de visiter la côte de Guinée. Tous les Prisonniers souhaitoient que cette conjecture fût vraie, & n'auroient même demandé qu'un Vaisseau de vingt piéces; car il ne falloit que des forces médiocres, pour réduire une troupe de Brigands, composée de gens yvres, ou de nouveaux venus qui manquoient de courage. On auroit ainsi prévenu la perte de plus de cent

Vaisseau François pris par les Pyrates.

Des forces médiocres auroient pû détruire ces Brigands.

SNELGRAVE. 1719.

Voiles, qui devinrent bien-tôt la proie des Pyrates sur la Côte de Guinée, & tous les ravages du fameux Roberts, qui parut renaître des cendres de Davis. L'Auteur ajoute modestement, qu'il ne lui convient pas de s'étendre sur les raisons qui ne permirent pas à la Cour d'Angleterre de remédier plûtôt à de si grands maux.

La Bouse sauve le Capitaine François.

Le François s'appercevant enfin du précipice où il s'étoit jetté, perdit l'esperance de s'échaper & fit peu de résistance. Cependant, pour ne s'être pas soumis au premier feu des Pyrates, ils lui passerent une corde au col, & le firent long-tems souffrir, jusqu'à le laisser presque mort. Mais la Bouse parut heureusement pour lui sauver la vie; & marquant une vive indignation du cruel traitement qu'on avoit fait à son compatriote, il protesta qu'il ne vouloit point être associé plus long-tems avec de si infâmes & de si cruels scélérats. Pour l'appaiser, ils abandonnerent à sa disposition le Capitaine François & le Vaisseau.

Après cette expédition, Snelgrave s'employa fort ardemment à débarquer les marchandises qu'on lui avoit accordées. Il les fit transporter dans la maison de Glynn, qui se donna beaucoup de mouvement pour l'aider dans cette entreprise. Toute la fatigue tomba presqu'uniquement sur eux, parce que les Pyrates employoienr à la réparation des Prises les gens de Snelgrave qui avoient refusé d'entrer à leur service, & que d'un autre côté les Négres, enrichis par les profusions de ces Brigands, refusoient de prêter la main au travail. Les Domestiques mêmes de Glynn se firent presser pour seconder leur Maître. Cependant toutes les marchandises furent mises enfin dans un lieu sûr.

Cérémonie des Pyrates pour nommer leur Vaisseau.

Aussi-rôt que les Pyrates eurent achevé d'équiper pour leur usage le Vaisseau qui avoit appartenu à l'Auteur, ils résolurent de le nommer solemnellement, avec des formalités convenables à leur profession. Le 21 d'Avril fut choisi pour cette cérémonie. Snelgrave y fut invité. Les plaisirs de la fête consisterent à faire couler des ruisseaux de pounch, dont toute l'Assemblée s'enyvra. Cocklyn, renanr son verre à la main, s'écria de toute sa force; Dieu bénisse le *Windham*. Il but, & cassa son verre. Tous les Pyrates firent la même chose après lui, au bruit de plusieurs décharges de l'artillerie. Comme le Vaisseau n'avoit que deux ponts, la place des poudres touchoit à la chambre de poupe, & se trouvoit ouverte pendant qu'on tiroit le canon. Il arriva même que quelques cartouches, qu'on avoit laissé imprudemment chargées près de la premiere piéce, prirent feu avec beaucoup d'éclat. Davis, qui craignit pour les poudres, fit remarquer le péril qu'il y avoit à laisser le magasin ouvert. Mais Cocklyn lui répondit, qu'il auroit souhaité qu'elles eussent pris feu comme les cartouches, parce qu'ils ne pouvoient tous descendre en Enfer avec plus de pompe.

Ils courent risque de périr tous ensemble.

Il restoit trois Prises que les Pyrates n'avoient point encore détruites, & dont ils se proposoient de faire un feu de joie. Les sollicitations de Snelgrave engagerent Davis à demander qu'elles fussent épargnées, & cette grace lui fut accordée. Davis obtint aussi la liberté de l'Auteur, à qui l'on permit enfin de faire ses adieux à la Troupe, pour se retirer dans la maison du Capitaine Glynn.

Cependant, deux jours après, il fut rappellé sur le bord du Capitaine

Eliot, avec des instances si honnêres & si pressantes, qu'il ne fit pas difficulté de s'y rendre. Eliot le prit en particulier, & lui représenta qu'ayant été forcé par les Pyrates de recevoir sur son Vasseau quantité de marchandises qui ne lui appartenoient pas, & dont on pourroit quelque jour le rendre responsable, il avoit besoin du Certificat d'un honnête homme, pour rendre témoignage de la violence qu'on avoit employée contre lui. L'Auteur lui accorda volontiers la satisfaction qu'il demandoit. Il ajoûte qu'Eliot étoit homme d'honneur. Les Pyrates le forcerent à les suivre. Mais il saisit heureusement l'occasion d'un Tornado, pour les abandonner; & la fortune ayant secondé sa hardiesse, il fit un voyage fort avantageux pour les Marchands qui l'avoient employé.

SNELGRAVE. 1719.

Service que Snelgrave rend au Capitaine Eliot.

Eliot étoit homme d'honneur.

Pendant que Snelgrave étoit à bord, les trois Capitaines Pyrates y vinrent aussi, & l'engagerent à souper avec eux sur le Vaisseau de Davis. Le repas fut servi avec beaucoup d'appareil; & quelques Trompettes, qui s'étoient trouvés sur les Prises, y joignirent l'harmonie de leurs instrumens. Mais au milieu de la fête, on entendit un bruit épouventable. Le feu avoit pris au Vaisseau; & la plus grande partie de l'Equipage étant plongée dans l'yvresse, les cris d'une infinité de gens qui ne pouvoient être d'aucun secours, ne faisoient qu'augmenter le désordre. Il se trouvoit à bord plus de cinquante Prisonniers, dont la plûpart sauterent dans les Chaloupes, & se disposoient à gagner le rivage. Snelgrave fit observer à Davis que s'il ne trouvoit promprement quelque moyen de les arrêter, il ne lui resteroit pas à lui-même un Esquif pour se dérober au feu, qui pouvoit devenir plus pressant. Il fit rirer sur eux, d'une de ses plus grosses piéces, & cette menace les ramena aussi-rôt à bord.

Le feu prend au Vaisseau de Davis.

Pendant ce rems-là, un Canonier, nommé Golding, craignant pour la chambre des poudres, eut la prudence de jetter des draps mouillés sur les ais de séparation, & de faire inonder d'eau les lieux voisins. Sans cette précaution, c'étoir fait du Vaisseau & de tous ceux qui étoient à bord, car il n'y avoit pas moins de trente milliers de poudre dans le magasin. Cependant le feu continuoit au fond de calle, où il avoit commencé; & les Chaloupes ayant disparu dans la confusion, l'Auteur prit un des treillis du haut-pont, & le laissa couler au bout d'une corde jusqu'au bas du Vaisseau, dans le dessein de s'en faire une ressource s'il étoit forcé de s'abandonner aux flots. Tandis qu'il étoit à médirer sur le péril, il entendit, ce qu'il ne peut raconter sans horreur, les cris de joie d'une troupe de vieux Pyrates, qui s'applaudissoient de descendre aux Enfers en si bel appareil. Mais les derniers venus étoient consternés au contraire de leur situation, & se reprochoient amerement d'être entrés dans une compagnie si detestable.

Précaution de l'Auteur pour sa sûreté.

La plus grande partie de l'Equipage s'étoit rassemblée sur les ponts, où chacun s'attendoit à tous momens de sauter avec le Vaisseau, lorsque le Contre-Maître, nommé *Taylor*, homme d'une hardiesse exrraordinaire, qui eut ensuite le Commandement de *la Cassandre*, Navire de la Compagnie des Indes, parut, accompagné de quinze Matelots, à demi brûlés comme lui, qui n'avoient épargné ni leur travail ni leur vie pour éteindre le feu. Ils déclarerent qu'ils y avoient réussi, & que le danger étoit passé. Mais dans le triste état où ils étoient, ils eurent besoin de la plus prompte

Fin de l'incendie & sa cause.

SNELGRAVE. 1719.

assistance des Chirurgiens. L'incendie avoit commencé par la négligence d'un Négre, qui étant à tirer du rum, avoit tenu sa chandelle trop près du baril. Une étincelle avoit mis la liqueur en flamme, & le feu s'étoit communiqué uu baril voisin, avec un bruit égal à celui d'un petit canon. Heureusement il n'avoit pas gagné vingt autres barils de la même liqueur, & plusieurs tonneaux de poix & de godron, qui étoient fort voisins.

Reconnoissance des Pyrates pour les secours de l'Auteur.

Lorsqu'on se crut délivré d'un si grand péril, Golding releva beaucoup les secours qu'il avoit reçus de Snelgrave, pour empêcher le feu de pénetrer jusqu'aux poudres; & ce service fit tant d'impression sur les Pyrates, qu'ils prierent l'Auteur de se rendre sur le Windham, où ses meubles & ses bijoux devoient être vendus au pied du mât, en lui promettant de le favoriser dans cette vente. Davis l'en pressa lui-même, & s'engagea même à racheter sa montre, pour lui en faire présent. Mais pendant cet entretien, un des Officiers du Vaisseau, qui n'étoit pas encore revenu de son yvresse, proposa de le prendre pour Pilote dans le voyage de Guinée. En vain Davis répondit à cet yvrogne qu'on n'avoit pas besoin de Pilote, & prit même sa canne pour le chasser de sa présence. Snelgrave ne trouva de sûreté qu'à retourner à terre, dans la maison du généreux Glynn.

Vaisseau pris, & délivré par un heureux caprice.

Deux jours après, on vit entrer dans la Riviere un Vaisseau de la Compagnie d'Afrique, nommé *la Depêche*, commandé par le Capitaine Wilson. Il devint aussi-tôt la proie des Pyrates. Jones, ancien Contre-Maître de Snelgrave, en prit occasion de se plaindre, qu'ayant autrefois commandé un Bâtiment de cette Compagnie, il avoit été mal récompensé de ses services, & demanda que la Depêche fût brûlée pour le venger. Cette faveur lui fut accordée sur le champ. Mais un jeune Brigand de la Troupe, nommé *John Stubbs*, se leva aussi-tôt & voulut être écouté. » Un moment, » Messieurs, dit-il à ses compagnons, & j'entreprens de prouver qu'en » brûlant ce Vaisseau vous allez rendre un grand service à la Compagnie. Ce discours réveilla l'attention de tout le monde. Stubbs continua : » Le » Bâtiment que vous voyez est en mer depuis deux ans. Il est vieux, délabré, & presque mangé des vers. D'ailleurs il a peu de provisions; & » sa cargaison ne consiste qu'en un peu de bois rouge & de Malaguette. » N'est-il pas clair que si vous le brûlez, la Compagnie n'y perdra pas » beaucoup, & que d'un autre côté elle épargnera les appointemens de » l'Equipage, qui valent trois fois mieux que le Vaisseau & la cargaison. Tous les Pyrates se rendirent à cet éloquent discours; & le Bâtiment fut restitué au Capitaine Wilson, qui retourna heureusement en Angleterre.

Vente des bijoux de Snelgrave.

Il en rachete une partie.

Le 29 d'Avril, tous les meubles & les bijoux de Snelgrave devant être vendus à bord du Windham, il crut devoir hazarder quelque chose pour racheter une partie de son bien. On ne témoigna aucun mécontentement de le voir arriver dans un Canot. Plusieurs Pyrates acheterent différentes piéces & les lui rendirent de bonne grace. Griffin, son compagnon d'Ecole, ne fit pas difficulté de mandier en sa faveur. Deux Blancs, qui l'avoient amené dans leur Canot, lui rendirent service aussi, en feignant d'acheter pour eux-mêmes. Ses paquets commençant à grossir, quelques Pyrates lui reprocherent d'être insatiable, & le menacerent de les jetter dans les flots. Griffin lui conseilla de se retirer promptement avec ce qu'il avoit acquis. Son

bonheur fut extrême d'avoir ſuivi ce conſeil. On mit auſſi-tôt ſa montre en vente; & pour chagriner Davis, quelqu'un la fit monter juſqu'à cent livres ſterling. Davis paya cette ſomme, argent comptant. Mais celui qui avoit affecté de la faire monter ſi haut, prétendit que les boëtes n'étoient pas d'or, & tira une pierre de touche pour en faire l'eſſai. La couleur de la touche ayant quelqu'apparence de cuivre, comme cela eſt ordinaire, à cauſe de l'alliage qu'on emploie pour rendre l'or plus dur, le même Brigand s'emporta beaucoup contre l'Auteur, & l'accuſa d'être plus ſcélérat qu'un Pyrate, puiſqu'il avoit eu l'audace de faire paſſer une montre de cuivre pour une montre d'or. Ce reproche lui fit des ennemis mortels de ceux qui ne connoiſſoient pas mieux ſon caractere; & quoique Davis s'y arrêtât peu, quantité d'autres jurerent de le fouetter cruellement s'il retomboit entre leurs mains. Griffin ſe hâta de lui en donner avis, & lui conſeilla de ſe cacher dans les bois juſqu'au départ des Pyrates. Mais lorſqu'il ſe diſpoſoit à ſuivre ce conſeil, il apprit heureuſement que les trois Commandans faiſoient mettre à la voile. Cette agréable nouvelle fut apportée au rivage par *Bleau*, ſon Chirurgien, qui avoit obtenu la liberté depuis que le Chirurgien du Vaiſſeau François s'étoit offert à ſuivre le parti de la Bouſe. Il y avoit un mois entier que Snelgrave languiſſoit ſous cette odieuſe tyrannie.

SNELGRAVE. 1719.

On lui impute une friponnerie.

Départ des Pyrates.

Le hazard lui fit apprendre, dans la ſuite, quel avoit été le ſort de Davis & de Griffin, ſes deux amis. Griffin, qui étoit dégoûté depuis long-tems de ſa condition, ſaiſit d'heureuſes circonſtances pour deſcendre dans une Chaloupe, tandis que ſon Vaiſſeau étoit à l'ancre devant le Fort d'Anamabo, ſur la Côte de Guinée. La nuit lui fut ſi favorable, qu'ayant été pouſſé au rivage avant le jour, il ſe rendit par terre au Cap-Corſe, où il fut reçu en qualité de Paſſager ſur un Navire Anglois, qui faiſoit voile à la Barbade. Mais en arrivant dans cette Iſle, il fut ſaiſi d'une fiévre violente, qui le mit en peu de jours au tombeau.

Sort de Griffin.

La fin de Davis fut plus tragique. Quelques jours après avoit quitté la Riviere de Sierra-Leona, il découvrit dans ſon Vaiſſeau une conſpiration pour lui ôter le Commandement. Sa fermeté la prévint. Mais ayant appris qu'elle avoit été ſuſcitée par Taylor, Contre-Maître du Vaiſſeau de Cocklyn, il prit le parti de renoncer à l'aſſociation. Après avoir quitté Cocklyn & la Bouſe, il ſe ſaiſit d'un Vaiſſeau de Londres, nommé *la Princeſſe*, dont le Contre-Maître, nommé Roberts, ſi fameux enſuite par ſes brigandages, entra volontairement à ſon ſervice. Cette expédition fut ſuivie d'un voyage dans l'Iſle du Prince, qui dépend des Portugais. Davis entreprit de s'y faire paſſer pour le Capitaine d'un Vaiſſeau de Roi: mais il fut bientôt reconnu, à la dépenſe extraordinaire qu'il faiſoit pour ſa table & pour la ſubſiſtance de ſes gens. Le Gouverneur ferma quelque-tems les yeux, en faveur des avantages qui en revenoient à ſon Iſle. Cependant la crainte d'être puni quelque jour en Portugal, lui fit prendre la réſolution de détruire ces dangereux amis, ou de ſe défaire au moins de leur Chef. Davis, après l'avoir averti qu'il devoit lever l'ancre dans trois jours, & qu'il avoit deſſein de lui rendre une viſite la veille de ſon départ, deſcendit effectivement au rivage le jour auquel il s'y étoit engagé. Il étoit accompagné de ſon Chirurgien, de ſon Trompette, & de quelques autres Officiers de ſon

Sort du Pyrate Davis.

Il aborde à l'Iſle du Prince.

SNELGRAVE. 1719.

Trahison du Gouverneur Portugais.

Vaisseau. En arrivant à la maison du Gouverneur, il n'y trouva personne pour le recevoir; mais ayant pénetré dans une longue galerie qui bordoit la rue, il y rencontra le *Major-dome*, qui lui dit que son Maître étoit à la campagne, & qu'on attendoit son retour à chaque moment. Cependant le Chirurgien crut s'appercevoir qu'il se faisoit quelque mouvement dans la rue. Il y remarqua même plusieurs personnes armées; & se défiant de quelque trahison, il pressa Davis de retourner à bord. Ce conseil venoit trop tard. Au moment qu'ils sortoient de la maison, un signe du Majordome fit lâcher sur eux quelques coups de fusil, qui tuerent d'abord le Chirurgien & deux autres Pyrates. Le Trompette ne reçut qu'une blessure au bras; & voyant deux Capucins (93) dans la rue, il courut vers eux pour implorer leur secours. Mais les Habitans le massacrerent, entre les bras mêmes de ces deux Religieux. Davis, quoique blessé de quatre balles, fuyoit assez légerement vers sa Chaloupe, lorsqu'un cinquiéme coup le fit tomber presque mort. Les Portugais, qui le trouverent redoutable dans cette situation même, se hâterent de lui couper la gorge pour s'assurer de lui.

Davis est massacré avec quelques-uns de ses gens.

Roberts est élu pour lui succéder & veut venger sa mort.

Il ne fallut point aux rameurs de la Chaloupe d'autre avertissement que le bruit, pour leur faire abandonner aussi-tôt le rivage. Quelques Portugais, qu'ils virent paroître armés, ayant confirmé leurs soupçons, ils allerent porter à bord la nouvelle de leur disgrace, qui jetta tous les Pyrates dans des transports de fureur. Roberts fut choisi sur le champ pour succéder à Davis & pour le venger. La mer n'ayant point assez de profondeur sur les Côtes, pour lui permettre de s'avancer plus proche de l'Isle, il fit construire un grand radeau, sur lequel il mit plusieurs piéces de gros canon, qui commencerent à foudroyer la Ville. Mais les Habitans eurent la précaution de l'abandonner; & les maisons, qui étoient de bois, ne purent être fort endommagées. La Troupe furieuse pensoit à descendre dans des Chaloupes, pour consumer l'Isle entiere par le feu; mais à la vûe d'un grand nombre d'Habitans, qui se faisoient appercevoir dans l'éloignement avec leurs armes, le nouveau Chef fit retirer son canon & leva l'ancre dès le jour suivant.

Telle fut, dit Snelgrave, la fin d'un Pyrate, qui dans une profession moins odieuse auroit mérité le titre d'homme généreux & plein d'humanité. Roberts ne s'éleva de sa cendre que pour donner d'affreux exemples de tous les vices opposés à ces deux vertus. Les désordres qu'il commit sur la Côte de Guinée sont innombrables, jusqu'à l'heureuse occasion où le Chevalier Ogle ruina ses forces & le fit périr lui-même avec une partie de ses gens.

Situation des Prisonniers que les Pyrates avoient laissés à Sierra-Leona.

Aussi-tôt que les Pyrates eurent quitté Sierra-Leona, Bennet, Thomson & quantité d'autres fugitifs, sortirent des bois pour se rassembler dans la maison du Capitaine Glynn. Snelgrave n'en étant point sorti, tint conseil avec eux sur les moyens d'équiper le Bâtiment que Cocklyn avoit épargné à la priére de Davis. Ils ne pensoient tous qu'à retourner en Angleterre. Avec ce Vaisseau, qui étoit en fort mauvais état, il en restoit un autre, que les

(93) Ce récit ne s'accorde pas tout-à-fait avec l'Histoire des Pyrates par Johnson: mais Snelgrave assure que passant ensuite dans l'Isle, il apprit le Fait des deux Capucins.

Pyrates n'avoient pas brûlé. C'étoit *l'Elisabeth* de Londres, commandé par le Capitaine *Creichton*. Ils l'avoient pillé ; mais les instances de Griffin, qui avoit servi autrefois sous le frere du Capitaine en qualité de Contre-Maître, l'avoient sauvé des flammes. Comme il ne lui manquoit que ses marchandises, on résolut, de concert, qu'il partiroit le premier, pour annoncer aux Propriétaires de Londres la perte d'une infinité d'esperances. Creichton prit autant de monde à bord qu'il en put recevoir, & mit à la voile peu de jours après.

SNELGRAVE. 1719.

Une partie retourne en Europe avec Creichton.

L'autre Vaisseau avoit pour Capitaine *John Morris*, homme d'esprit & d'experience, mais aussi embarrassé de sa situation que ceux dont toute l'esperance étoit dans son secours. Il se voyoit dépourvû non-seulement de provisions, mais des nécessités les plus indispensables pour un voyage de mer. Tandis que les Matelots s'efforcerent par toutes sortes d'inventions de suppléer au dernier de ces deux besoins, Glynn envoya dans la Riviere de Scherbro une Chaloupe qui lui appartenoit, pour en apporter des vivres. Les Pyrates n'ayant pas porté si loin leurs ravages, on y trouva du riz & quelques bestiaux. On découvrit d'un autre côté plusieurs tonneaux de bœuf, dans le lest d'un Vaisseau à demi brûlé, qui avoit appartenu au Capitaine *Nisbet*. Il étoit resté aussi une grosse quantité de biscuit dans le Bâtiment François, qui avoit été pris par les Pyrates. Ainsi l'on se vit assez bien pourvû du côté des vivres, pour n'être plus occupés de cet embarras. La réparation des voiles & des cables fut beaucoup plus lente. Mais on parvint encore à munir le Bâtiment de ce côté-là. Il auroit été plus difficile, & peut-être impossible de suppléer à la perte des Instrumens Mathématiques, si la générosité de Glynn ne l'eût porté, en faveur de ses compatriotes, à se défaire d'une boussolle, d'un quart de cercle, d'un porte-voix & d'un télescope, qu'il conservoit précieusement depuis qu'il s'étoit établi à Sierra-Leona. Enfin Snelgrave redemanda les marchandises que les Pyrates avoient laissées à terre. Glynn, Mead, & Pearce, rendirent honorablement tout ce qui avoit été déposé entre leurs mains. D'autres Anglois du Pays ne firent voir que ce qu'ils jugerent à propos. Tout fut embarqué, avec environ soixante Passagers, & six Capitaines dont les Vaisseaux avoient été détruits par les Pyrates, ou employés à leur usage. On partit de Sierra-Leona le 10 de Mai, & l'on arriva heureusement à Bristol le premier d'Août 1719.

Embarras des autres.

Snelgrave & ses compagnons quittent Sierra-Leona.

Ils arrivent à Bristol.

L'Auteur, en descendant au rivage, reçut des Lettres de ses Propriétaires, qui lui marquoient l'arrivée du Capitaine Creichton avec celles qu'il leur avoit écrites de Sierra-Leona. On lui promettoit le Commandement d'un autre Vaisseau, & l'exécution de cette promesse ne fut pas long-tems differée. Il prit de l'argent, en son propre nom, chez M. *Casemajor*, Associé des Marchands qui l'avoient employé ; & sans inquiétude pour le remboursement de ses avances, il distribua une partie de cette somme aux Matelots qui lui restoient, pour les mettre en état de retourner dans les différentes parties d'Angleterre où leurs familles étoient établies.

Générosité de l'Auteur.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE NEUVIÉME.

DESCRIPTION DE LA GUINÉE (*),

CONTENANT

LA GEOGRAPHIE ET L'HISTOIRE NATURELLE ET CIVILE DU PAYS.

CHAPITRE I.

CÔTE DE MALAGUETTE, ou DU POIVRE.

Nom & division de la Guinée.

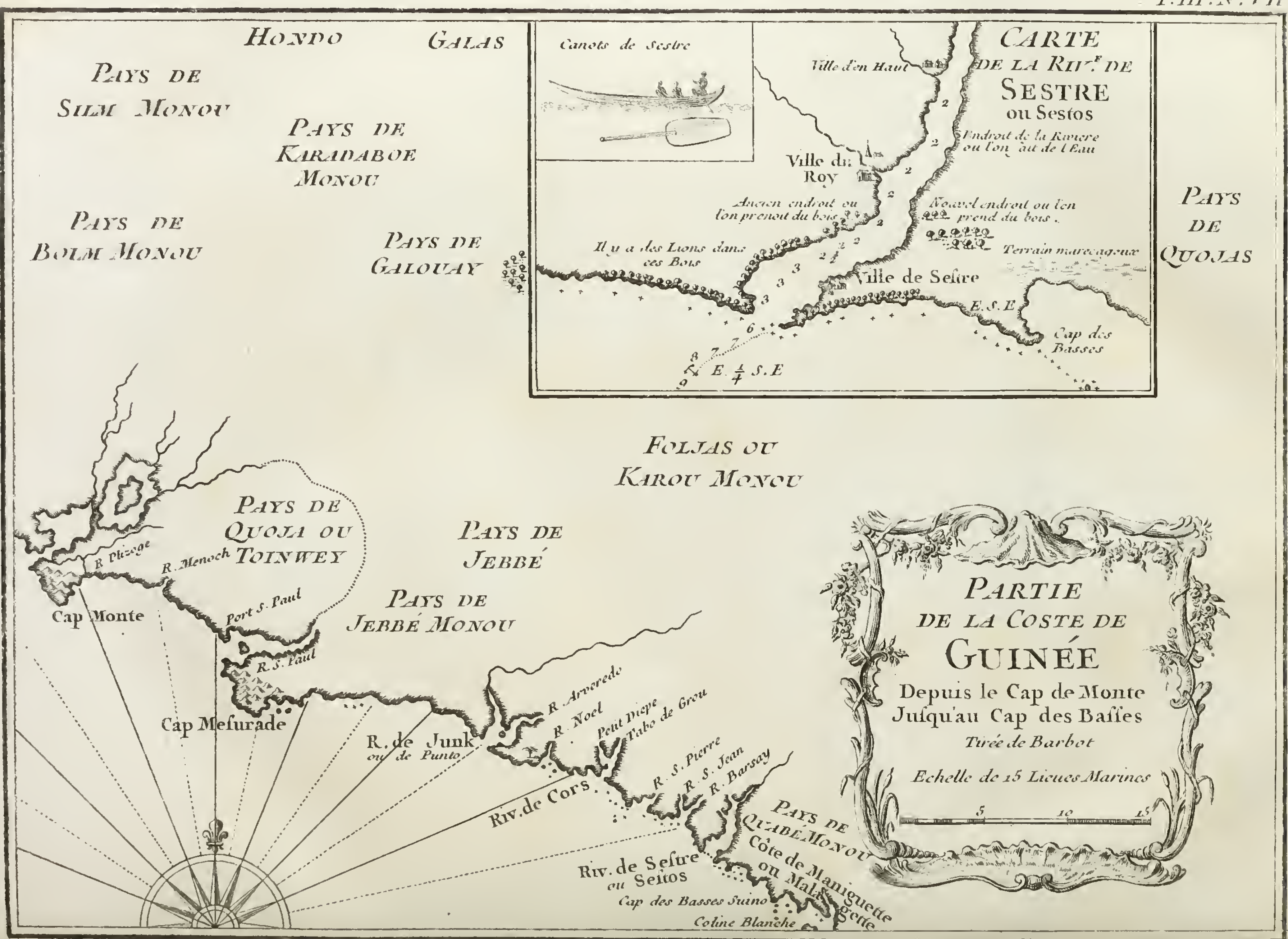


LA Guinée, que plusieurs Voyageurs écrivent *Ghinney*, est une vaste étendue de Côte, depuis la Riviere du Senégal, jusqu'au Cap Lop-Consalvo, & même jusqu'au Cap-Négre. Le nom de Guinée est inconnu aux Habitans naturels. Il vient des Portugais, de qui tous les Européens l'ont reçu; & vraisemblablement les Portugais l'ont tiré de celui de *Ghenehoa*, que Léon & Marmol donnent au premier Pays qui se trouve au Sud du Senégal. On divise communément la Guinée en deux parties; celle du Sud & celle du Nord. La premiere s'étend depuis le Senégal jusqu'à Sierra-Leona; & la seconde, depuis Sierra-Leona jusqu'aux Caps qu'on vient de nommer.

La Guinée méridionale se divise en six Côtes.

La Guinée du Sud, ou Méridionale, qui est celle dont il nous reste à traiter, se subdivise en six Parties, ou en six Côtes: 1. La Côte de Malaguette

(*) On répete, en faveur des Lecteurs peu attentifs, que c'est ici la réduction de toutes les Relations précédentes depuis le Livre VII. suivant le Plan qu'on s'est proposé dans la Préface générale; Réduction d'une si grande utilité, qu'elle fait le principal mérite de cet Ouvrage.


PARTIE
DE LA COSTE DE
GUINÉE
Depuis le Cap de Monte
Jusqu'au Cap des Basses
Tirée de Barbot
Echelle de 15 Lieues Marines
5
10
15
CARTE
DE LA RIV.E DE
SESTRE
ou Sestos
Canots de Sestre
Ville d'en Haut
Endroit de la Riviere
ou l'on ... de l'Eau
Ville du Roy
Ancien endroit ou
l'on prenoit du bois
Nouvel endroit ou l'on
prend du bois
Terrain marecageux
Il y a des Lions dans
ces Bois
Ville de Sestre
E.S.E
Cap des
Basses
E. 1/4 S.E
HONDO
GALAS
PAYS DE
SILM MONOU
PAYS DE
KARADABOE
MONOU
PAYS DE
BOLM MONOU
PAYS DE
GALOUAY
PAYS
DE
QUOJAS
FOLJAS OU
KAROU MONOU
PAYS DE
QUOJA OU
TOINWEY
PAYS DE
JEBBÉ
PAYS DE
JEBBÉ MONOU
R. Plizoge
R. Menoch
Port S. Paul
R. S. Paul
Cap Monte
Cap Mesurade
R. de Junk
ou de Punto
R. Arverede
R. Noel
Petit Diepe
Tabo de Grou
R. S. Pierre
R. S. Jean
R. Barsay
Riv. de Cors
PAYS DE
QUABE MONOU
Côte de Maniguette
ou Malaguette
Riv. de Sestre
ou Sestos
Cap des Basses Suino
Coline Blanche

ou du Poivre. 2. La Côte d'Yvoire. 3. La Côte d'Or. 4. La Côte des Esclaves. 5. La Côte de Benin. 6. La Côte des Biafaras.

Côte de Malaguette.

Dans sa plus grande étendue, la Côte de Malaguette prend depuis Sierra-Leona jusqu'à *Growa*, deux lieues à l'Est du Cap *das Palmas*. Cet espace contient cent-soixante lieues. Mais d'autres la font commencer au Cap-Monte, cinquante-trois lieues à l'Est de Sierra-Leona. D'autres, encore, la bornent entre la Riviere de Sestro & Growa ; ce qui la réduit à cinquante-trois lieues.

La Côte, depuis le Cap-Tagrim jusqu'à l'Isle de Scherbro, est bordée par les Basses de S. Anne, & s'étend au Sud-Est quart de Sud. Elle forme la grande Baye de S. Anne, qui va presque jusqu'à *Rio de Gambras*. Au côté Nord de cette Baye sont les Isles Bravas ou des Bananes, dont la plus grande, qui est aussi la plus haute, fournit du bois, de l'eau & des provisions. Les cinq Isles, nommées *Sombreros*, sont situées au Sud de la même Baye. Elles produisent une grande abondance d'oranges, de limons, de *Pimento del cola*, ou de *Rabo*, sorte de poivre long ; de palmiers vineux, de cannes de sucre, de bananes, de miel & de cire, de bois de Cam, & d'un autre bois nommé *Angelin*, qui est propre à la construction des Vaisseaux. Les Habitans de ces Isles font un savon fort estimé, de l'huile & de la cendre du Palmier. Ils prétendent qu'elles ont des mines d'or & de fer, & qu'elles ont été séparées du Continent par un tremblement de terre (1).

La profondeur de l'eau, dans la Baye, est depuis cinq jusqu'à huit brasses. Le fond est de vase. Il y entre quatre Rivieres, dont les bords sont couverts de mangles, chargés d'huîtres. La plus considerable, qui se nomme *Rio Banquo*, est navigable pour les grands Vaisseaux. Les trois autres sont peu fréquentées, parce que le Pays est couvert d'épaisses Forêts, qui n'ont pas d'autres habitans qu'un prodigieux nombre de bêtes farouches.

A deux lieues au Sud des Isles Sombreros, on trouve *Rio Gomboas*, dont l'embouchure est fermée par une Barre. Cependant les Chaloupes s'y font un passage, jusqu'à la Ville de *Koucho*, qui en est à quinze lieues sur la rive.

Depuis cette Riviere jusqu'à celle de *Scherbro*, la Côte s'étend au Sud-Est. L'Isle de Scherbro laisse entr'elle & le Continent un Canal, dont l'entrée est fort large, & qui fait proprement l'embouchure de la Riviere de ce nom. A la pointe Ouest de Scherbro sont les trois Isles de *Tota*, sur la même ligne. Elles sont basses & plates, environnées de rochers au Nord-Est. Leurs productions sont les mêmes que dans les parties voisines du Continent. Les Anglois les ont nommées Isles des Plantains, parce que ce fruit y est fort commun.

L'Isle que les Anglois nomment *Scherbro*, porte chez les Portugais le nom de *Farulha* ou *Farelloens*, chez les Hollandois celui de *S. Anna* ou *Masta-Quoja*, & chez les François celui de *Cerbera*. Elle ne s'étend pas moins de dix lieues, Est-Sud-Est. Sa terre est plate. Elle porte en abondance du riz, du maïz, des ignames, des bananes, des patates, des figues

(1) Description de la Guinée par Barbot, p. 106.

Côte de Maguette.

d'Inde, des ananas, des citrons, des oranges, des melons d'eau & des noix de *Kola*. La volaille y foiſſonne. Les éléphans y ſont en grand nombre. On y trouve des perles fines dans les huîtres; mais les requins en rendent la pêche dangereuſe. Les Habitans ſont Idolâtres, & n'en ont pas moins l'uſage de la circoncision.

Fort Anglois à Scherbro.

La Compagnie Angloiſe d'Afrique a fait conſtruire un petit Fort, dans l'Iſle d'York, qui eſt fort près de Scherbro du côté du Nord, mais près de la pointe Eſt de cette Iſle. Il eſt monté d'onze groſſes piéces d'artillerie. A vingt pas du Fort, ſur le rivage même, les Anglois ont élevé deux grandes terraſſes, dont chacune eſt défendue par cinq canons. Tous ces ouvrages ſont revêtus de pierre, & la garniſon du Fort eſt de trente-cinq Blancs, avec cinquante ou ſoixante Gromettes. Avant que cette Place fût bâtie (2), les Anglois avoient un logement en terre-ferme, vis-à-vis la pointe Eſt de l'Iſle de Scherbro; mais il fut abandonné en 1727, & les Facteurs ſe retirerent à Jamaïque, Ville de la même Iſle, quatre lieues à l'Oueſt de l'Iſle d'York (3).

Autre Fort abandonné.

Divers noms de la Riviere de Scherbro.

La Riviere de Scherbro, que les uns nomment *Madre-Bomba*, d'autres *Rio Selboba*, & d'autres *Rio das Palmas*, eſt d'une largeur conſidérable. Elle vient de fort loin dans les terres, & ſe rend dans la mer au travers du Pays de *Bulm-Monu* ou *Monou*, qui eſt rempli de grands marais. Les grands Vaiſſeaux y remontent juſqu'à la Ville de Bagos (4), où les Anglois ont un Comptoir. Les Chaloupes de ſoixante & quatre-vingt tonneaux pénetrent juſqu'à Kedham, qui eſt à deux cens cinquante milles de l'embouchure. Mais le Canal ſe rétrécit à meſure qu'on avance, & ſe trouve bouché dans pluſieurs endroits par les branches d'un grand nombre d'arbres qui couvrent les deux rives. D'ailleurs aux mois d'Avril & de Mai, ſaiſon la plus propre à recueillir le bois de *Cam*, qui croît en abondance dans le Pays, on y trouve à peine neuf ou dix pieds d'eau. Mais aux mois d'Août & de Septembre, c'eſt-à-dire, après les pluies, la Riviere n'a jamais moins de quinze ou ſeize pieds. La navigation y eſt encore interrompue par de fréquens *Tornados*, à l'approche deſquels les Chaloupes ſont obligées de jetter l'ancre & de s'amarrer même contre les arbres. Les deux rives ſont habitées par des Nations aſſez civiles; mais les Habitans de la Riviere ſont un grand nombre de crocodiles & d'éléphans d'eau, animaux fort dangereux.

Bagos.

Kedham.

Pays de Silm-Monu.

Quunamora.

Quinze ou ſeize lieues au-delà de Bagos, on arrive dans le Pays de *Silm-Monu*; & trente-deux lieues au-delà de Silm, on rencontre la Ville de *Quunamora*, dont les Habitans ſont fort nombreux, mais d'aſſez mauvais naturel. Cette Ville eſt ſituée derriere un grand bois, qui en cache la vûe aux Chaloupes. Elle eſt grande & bien peuplée; mal bâtie néanmoins, à la réſerve d'un vaſte édifice, qui s'éleve au centre, & qui ſert aux Négres pour leurs aſſemblées.

Le Pays voiſin eſt auſſi fort peuplé. Les Habitans ſont vêtus comme ceux de Scherbro, d'une robbe de calico rayé. Leurs uſages ſont les mêmes. La terre y produit les mêmes plantes & nourrit les mêmes eſpeces d'animaux. Le bois de Cam y eſt d'un plus beau rouge, pour la teinture, que le bois du

(2) Barbot, p. 106. (3) *Ibid.* p. 473. (4) ou *Baga.*

Brésil, & passe pour le meilleur de toute la Guinée. Il peut être employé jusqu'à sept fois.

CÔTE DE MALAGUETTE.

Rivieres de Torro & de Sainte-Anne.

La Riviere de Scherbro reçoit près de la mer celle de Torro au Nord-Ouest, & celle de S. Anne au Sud-Est, toutes deux d'une grandeur considérable. Celle de Torro se déborde deux fois chaque année ; mais comme elle a peu de profondeur & qu'elle est bouchée par quantité de petites Isles, elle ne reçoit que de petites Barques.

Depuis la pointe Sud de la Riviere de Scherbro jusqu'à *Rio de Galinhas*, la Côte s'étend Est-Sud-Est l'espace d'onze lieues. Dans cette petite étendue, elle est basse, plate, marécageuse & couverte d'arbres, mais inhabitée.

Rio de Galinhas.

Rio de Galinhas, que les Habitans nomment *Magualbari*, prend sa source dans le Pays de *Hando*, & coule vers la mer par les régions de Bulm-Monu & de Quilliga-Monu. Il a deux Isles à son embouchure. Son nom Portugais lui vient de l'abondance de poules & d'autres volailles dont ses bords sont remplis. Les Européens tirent de cette Riviere des cuirs secs & des dents d'éléphans, qui descendent de Hondo & de Karudabo-Monu, deux Pays qui sont continuellement en guerre, quoique soumis tous deux au Roi de *Quoja*, qui fait sa résidence près du Cap-Monte. Au long de cette Côte, la direction de la marée est fort rapide au Nord-Est, & les vents y soufflent presque toujours du Sud-Ouest. La saison de l'hyver est depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Octobre (5).

Direction de la marée.

Rio Maguiba, ou Nuguez.

Rio Maguiba, qui suit sur la même Côte, est fermée d'une barre, qui n'en permet pas l'entrée aux grands Vaisseaux. Les Portugais l'appellent *Rio Nuguez*, ou *Nueva*. Ils y exerçoient autrefois le Commerce, & les François s'étoient accoutumés à suivre leur exemple. Mais cette Riviere n'est fréquentée aujourd'hui que par les Anglois, qui remontent dans leurs Chaloupes jusqu'au Village de *Dova-Ruja*, d'où ils tirent des dents d'éléphans. Plus loin, le Canal est interrompu par des rochers & des chûtes d'eau.

Riviere de Massa ou Mava.

La Côte, depuis Rio Galinhas jusqu'au Cap-Monte, est basse & plate. Elle est bordée d'un grand nombre de Villages. Vers le canton des Négres nommés *Galvi*, la Riviere de *Mava* ou *Massa*, qui vient des montagnes & dont le cours est d'environ trente lieues, commence à se répandre dans un large Canal, qui traverse le Pays de *Danevata*, une lieue au Nord du Cap-Monte. Mais elle se perd dans des sables (6) qui la font enfin disparoître ; de sorte qu'elle n'arrive à la mer qu'une fois l'année, dans le tems de ses inondations.

Jeg Wonga.

Lac de Plizoje.

Tochu.

Tijja.

Kammagoja.

Avant la conquête des Folgas, cette Riviere étoit habitée par une Nation de Négres, nommés *Puy-Monus*, dont le Roi faisoit autrefois sa résidence ordinaire au Village de Jeg-Wonga, sur la rive Ouest, à quatre ou cinq milles de la mer. Les Roi des Folgas fait la sienne dans une Isle du Lac de *Plizoje*, pour se mettre à couvert d'une Nation ennemie, qui se nomme les *Dogas*. Vis-à-vis de Jeg-Wonga, est la Ville de *Tochu*. Deux lieues plus haut, du même côté, est le Village de *Tijja*, où demeuroit autrefois le Prince *Tijji*, frere de *Flambure* Roi des *Puy-Monus*. Deux lieues plus loin, sur la rive du Sud, on rencontre la Ville de *Kammagoja* ; derriere

(5) *Ibid.* p. 107.

(6) Il y a de l'apparence que c'est celle que Snock appelle la Riviere du Cap-Monte.

Côte de Maguette. Jerbofaja. Jera-Ballifa.

laquelle, à la diftance d'une lieue, on découvre celle de Jerbofaja. Vis-à-vis de Jerbofaja, eft une autre Ville, d'où les Négres fe font ouvert un chemin au travers des bois jufqu'à *Jera-Ballifa*, qui en eft à trois lieues vers la mer, & qui appartenoit au fils aîné du Roi Flambure.

Entre Rio Mava & Rio Maguiba, la Côte eft couverte de Villages & de Hameaux, où les Négres font beaucoup de fel (7).

Cap Monte.

Sa fituation & fa forme.

Le Cap-Monte, que les Habitans nomment *Wash-Kingo*, fe fait voir de fort loin en mer, & fe prefente fous l'apparence d'une Ifle (8) en forme de felle. Snock dit que c'eft une haute Montagne (9), qu'on prend de loin pour une Ifle confidérable. Des Marchais dit fimplement que c'eft une Terre haute, à dix degrés cinq minutes de latitude du Nord (10); qu'il fe divife en deux fommets; qu'il s'avance affez loin dans la mer, & qu'en étant prefqu'environné il forme une véritable Peninfule, dont la plus grande largeur s'étend Eft-Sud-Eft & Oueft-Nord-Oueft.

Ses divers ancrages.

A trois lieues de diftance, on trouve trente braffes d'eau fur un fond de vafe noire. Mais le meilleur ancrage eft à trois quarts de mille au Nord-Oueft de la Pointe, fur huit ou douze braffes. On y eft à couvert du vent, quoique la mer foit toujours fi groffe fur cette Côte, que les Matelots font obligés de defcendre à gué & de porter au rivage les Officiers & les marchandifes. Les Canots des Négres font fouvent renverfés, pour peu que l'adreffe ou l'attention manquent aux rameurs (11). Barbot prétend (12) que la meilleure Rade pour les grands Vaiffeaux eft à l'Oueft du Cap fur douze braffes d'un fond de fable, à deux milles du rivage, vis-à-vis trois petits Villages qu'on découvre un peu dans les terres, & dont chacun eft compofé de dix ou douze huttes.

Qualités du Pays.

Le Pays, qui eft fort bas, produit, fuivant Snock, beaucoup de millet, d'ignames, de patates & de riz (13). Les fruits, comme fur la Côte d'Or, font des panquavers, des *bananes*, des pommes de pin, &c. Les beftiaux n'y font pas en grand nombre, car on n'y trouve pas de vaches ni de porcs, & tout fe réduit à quelques chévres & quelques moutons. La volaille y eft auffi fort rare, mais elle y eft excellente. Les eléphans, les buffles, les cerfs, les tigres & d'autres bêtes feroces y font en abondance. La Riviere n'eft pas moins riche en poiffons (14).

La Riviere du Cap-Monte coule au Nord-Eft & au Sud-Oueft, par quantité de détours, qui lui font arrofer un Pays très-fertile. A cent pas de la mer on trouve un Plaine de plufieurs lieues d'étendue, couverte de toutes fortes de beftiaux (15), tels que des bœufs, des vaches, des moutons, des chévres & des porcs, entre lefquels on voit paître tranquillement les daims, les chevreuils & les gazelles. Cette Plaine eft remplie de Villages (16), où

(7) Barbot, p. 108.

(8) *Ibid.*

(9) Bofman, p. 475.

(10) L'erreur eft énorme, car fuivant le Mémoire qui commence la Carte Françoife de l'Océan méridionale, publié en 1739, c'eft fix degrés quarante-deux minutes.

(11) Voyage en Guinée, Vol. I. p. 81 & 83.

(12) Barbot, *ubi fup.*

(13) Atkins dit qu'on trouve dans le Pays beaucoup de millet, d'ignames, de riz & de fel.

(14) Boffeman, p. 473 *& fuiv.*

(15) Cet endroit eft directement oppofé au témoignage de Snock.

(16) Des Marchais dit qu'il n'y a point de Villages près de la mer, à la réferve de quelques huttes dans une Crique qui eft à l'Oueft

la volaille est fort abondante, c'est-à-dire, le poules communes, les pintadés ou poules de Guinée, les oyes & les canards. Le millet, le maïz, les légumes (17) y croissent merveilleusement. Le vin de palmier y est excellent; l'air très-temperé, & l'eau fort pure & fort fraîche dans une multitude incroyable de ruisseaux (18).

Côte de Malaguette.

Des Marchais attribue aux Habitans du Cap-Monte un naturel fort doux & fort sociable. Ils sont généralement bien faits (19), industrieux, fidéles & désinteressés. Snock en donne la même idée. Leurs principales occupations consistent à planter le riz & à faire le sel; deux tributs qu'ils doivent à leur Roi, dont ils font gloire d'être les esclaves. Ils connoissent peu la guerre, parce que dans les différends qu'ils ont avec leurs voisins, ils préferent toujours les voies d'un paisible accommodement. Les hommes ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; mais comme les femmes sont extrêmement laborieuses, leur entretien ne demande pas beaucoup de dépense. L'union est admirable dans les familles. Les maris ne paroissent pas s'offenser beaucoup des libertés que leurs femmes peuvent prendre avec les Etrangers (20). L'autorité de la Justice & du Gouvernement est entre les mains des Kabaschirs, qui se déterminent à la pluralité des voix. Ces Officiers de l'Etat sont en même-tems les Chefs des Villes (21). C'est l'experience & le courage qui leur procurent cette distinction.

Naturel des Habitans.

Leurs mœurs.

Leur Gouvernement.

Suivant Snock (22), l'habit du Cap-Monte est une sorte de chemise, ou plutôt de surplis, avec de grandes manches qui tombent jusqu'aux genoux. Les femmes portent une espece de corset qui leur serre la taille, avec un pagne soutenu d'une ceinture au-dessus des hanches. Quelquefois elles sont nues. Des Marchais entre dans un plus grand détail. Les enfans des deux sexes sont nuds, dit-il, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, & ne portent que des ceintures de rassade ou de cristal. En sortant de cet âge, les mâles de quelque distinction prennent un pagne de coton; mais ceux du commun ne changent rien à leur nudité. Il n'y a que le Roi & ses Officiers ou ses Capitaines, qui soient continuellement vêtus. Les femmes & les filles du commun portent des ceintures de jonc ou de feuilles de palmier, qui sont teintes en jaune ou en rouge. Ces ceintures ne sont pas tissues, & descendent comme des franges, qui les couvrent depuis les hanches jusqu'aux genoux. Les plus riches ont un ou deux pagnes, qui leur cachent l'estomac & le reste du corps jusqu'au milieu des jambes. Elles portent des colliers de plusieurs rangs, & des brasselets de rassade aux bras, aux poignets, & jusqu'aux chevilles des pieds, où elles suspendent aussi des grelots d'argent, qui rendent un son fort agréable dans leurs danses. Elles sont passionnées pour cet exercice; & l'émulation est extrême parmi elles pour imiter les danses de l'Europe (23).

Leurs habits.

Mais l'habit commun des deux sexes est le *Tomi*, qui est composé de laine tressée. Les femmes se lient leur tomi au-dessus des hanches, & le laissent

du Cap, où les Négres font du sel. Vol. I. p. 81.
(17) *Ibid.* p. 84. & 86.
(18) *Ibid.*
(19) *Ibid.* & Villault, p. 65.
(20) Snock, p. 474. & Bosman, p. 473.
(21) Atkins, p. 59.
(22) Bosman, p. 474.
(23) Des Marchais, Vol. I. p. 87.

Côte de Malaguette.

tomber autour d'elles jusqu'aux genoux. Les hommes le font passer entre leurs cuisses, & l'attachent par derriere à leur ceinture. Les deux sexes prennent beaucoup de plaisir à tresser leurs cheveux, ou plutôt la laine de leur tête, en y mêlant des brins d'or & de petites pierres. Ils y emploient beaucoup de tems & d'industrie.

Autres ornemens des femmes & des hommes.

Les femmes ont une autre passion; c'est de faire ce qu'elles appellent le *Fetiche*, & de se montrer dans la parure qui est propre à cette cérémonie, pour s'attirer les regards des hommes. Leur principal ornement est une raie autour du front, d'un vernis blanc, rouge, ou jaune, qui étant fort délié tombe en lignes ou en raions avant que d'être sec. Elles s'en font aussi des cercles autour des bras & du corps, & les Négres trouvent des charmes dans cette bigarure. Les ornemens des hommes consistent en brasselets ou en manilles de cuivre, d'étain ou d'yvoire, autour des poignets, de la cheville du pied, des doigts & des orteils. Ils portent aussi des colliers de dents de singes, & de petites plaques d'yvoire aux oreilles. On ne les voit guéres sans quelqu'un de ces ornemens, & les plus distingués sont ceux qui en portent un plus grand nombre (24).

Leurs Edifices. Propreté qu'ils y entretiennent.

Ils entretiennent beaucoup de propreté dans leurs maisons, quoique pour la forme elles ne different pas de celles du Senégal. Les édifices du Roi & des Grands sont bâtis en long. On en voit de deux étages, avec une voûte de roseaux ou de feuilles de palmiers, si bien entrelassés, qu'elle est impénétrable au soleil & à la pluie. L'espace est divisé en plusieurs appartemens. La premiere piéce, qui est la salle d'audience, & qui sert aussi de salle à manger, est entourée d'une espéce de sopha, de terre ou d'argile, large de cinq ou six pieds, quoiqu'il n'en ait qu'un de hauteur. Ce banc est couvert de belles nattes, qui sont un tissu de jonc ou de feuilles de palmier, teint de très-belles couleurs & capable de durer fort long-tems (25). C'est le lieu où les Grands & les Riches passent la plus grande partie du tems, à demi couchés, & la tête sur les genoux de leurs femmes. Ils s'entretiennent, ils fument, ils boivent du vin de palmier dans cette posture (26). Leur chambre de lit touche à cette salle. Ils y ont une autre estrade, qu'ils couvrent aussi de nattes (27), mais plus épaisses que celles de la salle. Elle a six pieds de long, & autant de large, sur un pied de hauteur. Ils l'environnent de pagnes, cousus ensemble, ou de toile peinte, en forme de rideaux.

Mollesse des Grands & des Riches.

Leurs cuisines & leurs alimens.

Les cuisines sont toujours séparées de l'habitation, & la propreté n'y regne pas moins.

Les Habitans du Cap-Monte sont moins mal-propres dans leurs alimens & dans la maniere de manger, que la plûpart des autres Négres. Ils ont des plats, composés d'un bois fort dur, & des bassins de cuivre étamé, qu'ils nétoyent fort soigneusement. Ils emploient des broches de bois pour rôtir leur viande. Mais ils ont oublié l'art de les faire tourner, quoiqu'ils l'aient

(24) Atkins, p. 61.

(25) Villault (p. 67.) dit que ces nattes sont d'une beauté exquise, & que les Hollandois en achetent un grand nombre.

(26) Le même Auteur dit qu'ils se peignent & qu'ils s'ajustent les cheveux sur les genoux de leurs femmes.

(27) Villault fait la même description de leurs lits.

appris des François (28). Ils font rôtir un côté de la viande ; après quoi ils la tournent pour faire rôtir l'autre (29).

Côte de Malaguette.

Ancien Commerce des Normands au Cap-Monte.

Il est certain que les Normands avoient autrefois un commerce reglé sur cette Côte, & qu'en 1626 la Compagnie de Rouen y avoit un Etablissement, quoiqu'il soit incertain aujourd'hui dans quel lieu, & qu'on ne sçache pas mieux pourquoi il fut abandonné. Lorsque la Compagnie Françoise des Indes envoya des Vaisseaux au Cap-Monte, en 1666 & 1669, le Roi du Pays reçut le Commandant avec beaucoup de caresses ; & parlant encore assez François pour se faire entendre, il lui accorda la liberté du Commerce sans exiger aucun droit. Ce Prince étoit un Vieillard vénérable & de fort haute taille, qui se nommoit *Fallam Bure* (30).

Commerce du Pays.

Les Anglois, les Hollandois, & d'autres Nations qui font le Commerce au Cap-Monte, y achetent quantité de belles nattes & de pagnes, & beaucoup d'yvoire, qui ne le cede en rien à celui de Sierra-Leona. Cependant celui que les Habitans du Pays tirent du côté du Nord n'est pas si blanc. Mais en récompense les dents sont beauconp plus grosses. Il s'en trouve qui pesent jusqu'à deux cens livres. Les Négocians de l'Europe achetent ici des peaux de lions, de pantheres, de tygres, & d'autres animaux féroces. On tire du même Pays, douze ou quinze cens Esclaves : mais ils y sont amenés par les Marchands Mandingos, des Parties interieures de l'Afrique ; car l'usage ne permet de vendre ici que les criminels, & cette vente se fait au profit du Roi. Le Cap-Monte fournit aussi de l'or, qui paroît apporté par les mêmes Marchands, & Des Marchais juge qu'il seroit avantageux d'y établir un Comptoir. Les forêts y sont remplies de bois propre à la teinture, sur-tout de bois rouge. Ce bois, auquel les Anglois ont donné le nom de *Cam*, est coupé par les Négres, qui l'apportent au rivage en blocs de quatre ou cinq pieds de long. Les Anglois en achetent beaucoup, & le préferent au bois du Bresil, dont on faisoit autrefois tant d'estime (31).

Abondance de bois de teinture.

Timidité des Habitans.

Atkins observe que les plus hardis des Habitans du Cap venoient quelquefois sur son Vaisseau, avec du riz, de la malaguette & des dents d'éléphans ; mais qu'ils y donnoient des marques continuelles d'inquiétude & de défiance. Ils étoient dans des Canots, composés du tronc d'un seul cotonier, dont quelques-uns portoient jusqu'à vingt hommes. Ces Négres rament debout, avec une adresse & une régularité surprenante. S'ils conduisent un Kabaschir, ils chantent sans cesse, pour lui marquer du respect. Il ne venoit point de Kabaschir à bord, qui ne fît voir au Capitaine un certificat de quelqu'Européen, pour lui faire connoître que les Vaisseaux de l'Europe avoient été bien reçus dans le Pays. L'Auteur remarque à cette occasion, que des témoignages de cette nature peuvent être fort utiles lorsqu'ils sont accordés avec discernement ; mais que s'ils sont donnés au hazard, ils ne servent que de prétexte aux Négres pour mandier ou pour voler (32).

Avis de l'Auteur aux Capitaines de Vaisseaux.

Le langage des Négres change un peu, à mesure qu'on avance au long

(28) Villault dit que de son tems ils tournoient continuellement leur broche, comme on le fait en Europe. Il parle de l'année 1667.

(29) Des Marchais, Vol. I. p. 87. & suiv.

(30) Des Marchais, Vol. I. p. 83.

(31) Le même, p. 90. & suiv.

(32) Voyage en Guinée par Atkins, p. 60. Il répete plusieurs fois cette Remarque, parce qu'il la croit importante.

Côte de Malaguette.

Langage du Cap-Monte.

de la Côte. Comme les ſciences & les arts ſont inconnus parmi eux, leur Langue n'eſt formée que d'un petit nombre de mots, qui expriment les principales néceſſités de la vie. C'eſt du moins ce qu'Atkins a conclu de la taciturnité qui regne dans leurs fêtes mêmes & dans leurs aſſemblées. Il ajoûte que dans leur commerce les mêmes expreſſions reviennent ſouvent, & que leurs chanſons (33) ne ſont qu'une répetition continuelle de cinq ou ſix mots. Villault dit que de ſon tems ils parloient une ſorte de Portugais bâtard (34).

Religion.

A l'égard de leur Religion, Villault ne put ſe procurer d'informations. Un Négre lui dit fort ſérieuſement que les Blancs adoroient Dieu, mais que les Noirs adorent le Diable. On n'en connoît pas mieux l'idée qu'ils ſe forment de l'un & de l'autre. Cependant le même Auteur remarque que la plûpart ſont circoncis, & qu'ils rendent tous un culte aux Fétiches (35).

Des Marchais obſerve que ſur toute la Côte, où le Mahométiſme ne s'eſt point encore répandu, on trouve un mélange d'idolâtrie, d'ignorance & de ſuperſtirion. Le Diable y eſt fort reſpecté. On lui adreſſe même des priéres; mais ſans l'aimer & ſans le reconnoître pour Dieu. Un Négre dit un jour à Des Marchais : » Les Blancs adorent Dieu (36), & nous prions le » Diable ; vous êtes plus heureux que nous. Snock s'imagine, ſur divers témoignages, que leur Religion conſiſte à rendre beaucoup de reſpect & d'obéiſſance à leur Roi & aux Gouverneurs qu'il établit ſur eux, mais qu'ils s'embarraſſent peu, dit-il, de ce qui ſe paſſe au-deſſus de leur tête (37).

Cap-Meſurado. Sa forme, & ſa ſituation.

Le Capitaine Phillips place le Cap-Meſurado à ſeize lieues du Cap-Monte. Il n'y a point de terre haute dans cet intervalle. Le Cap, ou la Montagne, qui n'eſt connue aujourd'hui que ſous le nom de *Meſurado*, a beaucoup moins de hauteur que le Cap-Monte. Il eſt rond, & preſqu'environné (38) d'eau. Du côté de la mer ſes bords ſont fort eſcarpés; mais la pente eſt plus douce & l'accès plus facile du côté de la terre. Le ſommet eſt uni, & le fonds du terroir beaucoup meilleur qu'on ne ſe l'imagineroit d'un lieu ſi déſert. A l'Eſt, il a une grande Baye, qui eſt terminée par des terres hautes, & couvertes de fort gros arbres. A l'Oueſt, la Riviere forme une autre Baye, dont ſon embouchure eſt le centre. Ces deux Bayes ſont ſéparées par une langue de terre longue & étroite. La ſituation du Cap eſt à ſix degrés trente-quatre minutes de latitude du Nord (39). Du côté qu'il s'avance le plus dans la mer, il regarde le Sud-Eſt. Une Riviere venant de l'Eſt, mais moins conſidérable que celle de Meſurado, tombe dans la Baye de l'Oueſt, & reçoit pendant douze ou quinze lieues toutes ſortes de Vaiſſeaux dans les plus hautes marées. L'eau en eſt toujours mêlée, mais elle eſt remplie d'excellent poiſſon (40).

Ses deux Bayes & ſes Rivieres.

Le ſommet du Cap eſt une plate-forme naturelle de quatre mille pas de circonférence, revêtue de pluſieurs beaux arbres. Il commande les deux Bayes. Le meilleur endroit pour l'ancrage eſt dans celle de l'Oueſt, au Nord

(33) Vaillault, p. 65.

(34) Le même, p. 66.

(35) Des Marchais, Vol. I. p. 92.

(36) Boſman, p. 474.

(37) Phillips, p. 190. & ſuiv.

(38) Voyez la Planche.

(39) Le Mémoire concernant l'Océan méridional ne met que ſix degrés neuf minutes.

(40) Des Marchais, Vol. I. p. 96.

du


VEUE DU CAP MESURADO
Et ses Environs
Par Marchais.
Riviere ou les Vaisseaux peuvent remonter
12 ou 15 Lieues de haute Mer
Riv. de Mesurado
I du Roy
Aguade
Village
Lieu propre pour batir un Fort
Village
AUTRE VEUE DU CAP MESURADO
Tirée de Barbot

T. III. N.° VIII.

du Cap, à une portée de fusil du rivage, sur huit ou dix brasses (41), entre la pointe du Cap & l'embouchure de la Riviere. Il y a une barre à cette embouchure, qui n'est pas sans danger dans quelques endroits, mais qu'on passe aisément quand on a pris la peine de la reconnoître, sur-tout vers le pied du Cap, où l'on trouve un Village, & une source d'excellente eau dont l'approche est facile, & qui se conserve long-tems en mer. Elle forme une cascade naturelle, en sortant d'un rocher qui est sur le rivage même. C'est un lieu célebre pour l'aiguade (42). Phillips le place à près d'un mille dans l'interieur du Cap, au commencement d'un banc de sable. Il le représente comme un agréable Ruisseau, de l'eau la plus pure & la plus fraîche du monde, qui distile au travers des bois & des rochers. Il ajoûte que cinquante pas plus loin à l'Est, on trouve deux puits d'eau fraîche, sous deux grandes pierres (43).

Côte de Malaguette.
Ancrage & lieu de l'aiguade.

Le Cap tire son nom du mot *Misericordia*, dont les Négres, suivant Des Marchais (44), ont fait par corruption celui de *Mesurado*, en l'entendant prononcer sans cesse à quelques Matelots François qu'un naufrage avoit jettés sur leur Côte. Villault prétend, au contraire, que les Portugais lui ont donné le nom de *Miserado*, soit à cause des rocs cachés qui l'environnent, & qui ne permettent point aux Vaisseaux d'en approcher à plus d'une lieue; soit, dit-il, parce que plusieurs François, qui y furent autrefois massacrés, répeterent souvent Miséricorde! Miséricorde (45)! C'est en mémoire aussi des cruautés qui furent commises dans cette occasion, que les Portugais ont donné à la Riviere de Mesurado, le nom de *Rio Duro* (46). Cette Riviere coule d'abord au Nord-Ouest l'espace de dix-huit ou vingt lieues; après quoi elle se détourne au Nord-Est. On ne connoît pas plus loin son cours. Cependant le Roi du Pays fit paroître devant Barbot plusieurs de ses Sujets, qui rendirent témoignage qu'ayant navigué trois mois en remontant, ils étoient arrivés dans une grande Riviere d'où sort celle-ci, & qui coule de l'Est à l'Ouest. Les rives, disoient-ils, sont habitées par un Peuple riche & puissant, qui fait un grand commerce d'or, d'yvoire & d'esclaves. Ils ajoutoient que la Riviere de Mesurado coule dans un fort beau Pays, mais qu'elle est si rapide, qu'après avoir mis trois mois à la remonter, ils n'avoient eu besoin que de dix-huit jours pour revenir à l'embouchure. Les Négres du Cap donnent au Pays d'où elle vient le nom d'*Alam* (47), c'est-à-dire, terre d'or.

Origine du nom de Mesurado.

Riviere de Mesurado, & témoignages sur son cours.

A peu de distance de l'embouchure du Mesurado, on apperçoit deux Isles. La plus petite est fort près de la petite Riviere qui tombe dans la même Baye. L'autre est à l'entrée du Mesurado même, & se nomme *King's-Ile*, ou l'Isle du Roi; non que le Roi du Pays y fasse sa demeure; mais il y entretient quelques Esclaves, qui prennent soin de ses bestiaux & de sa volaille. Ce Prince fit plusieurs présens à l'Auteur, & le pressa de former un Etablisse-

Deux Isles à l'embouchure du Mesurado.

(41) Phillips dit que le meilleur ancrage est sur neuf brasses, au Sud demi-Ouest, à deux milles de la terre.

(42) Des Marchais, p. 112.

(43) Phillips, p. 191.

(44) Des Marchais, p. 94.

(45) Villault, p. 71.

(46) Barbot dit que le *Duro* est une petite Riviere.

(47) Labat prétend que c'est le Royaume de Galam, que la Riviere est le Niger ou le Senégal, & que ces Peuples sont les Mandiagos.

Côte de Malaguette.

ment dans ſon Iſle, en lui repréſentant qu'elle n'eſt jamais inondée, aux mois mêmes de Juillet, d'Août & de Septembre, qui ſont les tems où la Riviere ſe déborde ſur cette Côte. Sa longueur eſt d'environ deux lieues, ſur trois quarts de lieue de largeur. La beauté des arbres fait juger que le terroir eſt riche & fertile. Les vents d'Eſt & de Nord-Nord-Eſt y rendent l'air fort temperé. Sa ſeule incommodité eſt de manquer d'eau fraîche. Elle en tire du Continent, où les ſources ſont en grand nombre.

Qualités de cette Riviere.

Au tems des Equinoxes, la marée remonte l'eſpace d'environ vingt lieues dans la Riviere de Meſurado. Pendant le reſte de l'année, elle ne s'y fait pas ſentir au-delà de huit ou neuf lieues. On a obſervé que pendant les mois pluvieux l'eau n'eſt ſalée que dans l'eſpace de trois lieues au-deſſus de l'Iſle du Roi (48), parce que l'abondance des flots qui deſcendent fait prévaloir leur fraîcheur.

Elle eſt nommée auſſi Rio de S. Paulo.

Phillips dit que cette Riviere porte dans les Cartes le nom de *Rio de S. Paulo*; qu'elle eſt grande & belle; qu'à un quart de mille de ſon embouchure on trouve une barre, où la profondeur de l'eau eſt de quatre pieds dans les hautes marées, & de deux pieds & demi dans les baſſes; que les flots y battent avec violence, ſur-tout lorſque les vents de mer ont un peu de force; ce qui commence ordinairement à neuf ou dix heures du matin, & continue juſqu'à la même heure au ſoir. Les parties les plus profondes de la Riviere ſont au long des deux rives.

Dans quelques endroits, continue Phillips, elle n'eſt pas moins large que la Tamiſe à Londres. Ses deux rives ſont bordées d'arbres toujours verds, qui rendent la perſpective charmante. A trois milles dans le Canal, l'Auteur trouva l'eau très-fraîche après le reflux, & la trouva de même, à cinq milles, dans la haute marée (49).

Elle communique à la Riviere Junco, & celle-ci à Seſtos.

Suivant Snock, Rio de S. Paulo ſe jette dans la mer environ deux lieues au Nord-Oueſt du Cap. Elle n'a que cinq ou ſix pieds de profondeur à l'entrée, mais les Chaloupes y paſſent aiſément. Elle coule d'abord du Nord-Oueſt pendant l'eſpace de douze milles, après quoi elle deſcend de l'Eſt depuis la Riviere de *Junco*. C'eſt par ces deux Rivieres que les Habitans du Cap-Monte paſſent continuellement dans celle de Seſtos, avec des dents d'éléphans & d'autres marchandiſes, parce qu'ils y trouvent plus d'avantage pour leur commerce (50).

Etats du Roi de Meſurado.

Quoiqu'on ignore quelle eſt l'etendue des Etats du Roi de Meſurado dans les terres, au Nord & au Nord-Eſt, on juge qu'elle doit être conſidérable par le nombre de troupes qu'il eſt capable de lever dans l'occaſion. Ses limites à l'Eſt ſont la Riviere de Junko, à vingt lieues du Cap-Meſurado. A l'Oueſt, c'eſt une petite Riviere, qui eſt à la moitié du chemin

Ses productions.

entre ce Cap & celui de Monte. Tout ce Pays eſt très-fertile. On y trouve de l'or, ſans qu'on ait pû ſçavoir s'il vient du Pays même, ou de quel endroit il y eſt apporté. Le bois rouge n'y eſt pas plus rare qu'au Cap-Monte. Il y en a pluſieurs autres eſpéces, qui ſont très-propres aux petits ouvrages de marqueterie. Les cannes de ſucre, l'indigo & le coton y croiſſent ſans culture. Le tabac y ſeroit excellent, ſi les Négres entendoient mieux l'art

(48) Des Marchais, p. 96. & ſuiv.

(49) Phillips, p. 191.

(50) Snock, p. 476., & Barbot, p. 110.

de le préparer. Les lions & les tygres, qui sont en grand nombre dans le Pays, n'empêchent pas que les bestiaux n'y multiplient prodigieusement; & les arbres y sont chargés de fruit, malgré les ravages continuels des singes. En un mot cette contrée est riche; & le Commerce, qui y est déja fort avantageux, pourroit y recevoir beaucoup d'accroissement, si l'on prenoit soin de gagner l'affection des Habitans; car il seroit ridicule, ajoûte l'Auteur, de prétendre s'y établir par la force (51).

Côte de Malaguette.

On voit dans toutes les parties du Pays une sorte de petite volaille, de la grandeur de nos poulets, que les Habitans nomment *Kokadetos*. Les chévres y sont aussi d'une fort petite espéce. Les limons, les oranges & les pommes de pin y croissent en abondance. On y trouve quelques petites dents d'éléphans, mais qui méritent peu l'attention des Marchands de l'Europe. (52).

Volaille singuliere.

Phillips pése particulierement sur la facilité d'y couper du bois. Le rivage même est couvert d'arbres, & l'embarquement fort commode. Il s'en trouve d'assez grands pour servir de mâts à des Bâtimens de sept cens tonneaux. L'Auteur en fit couper quelques-uns, d'un bois si solide & si pesant, qu'il fut obligé de les faire transporter sur les Chaloupes, parce qu'ils ne pouvoient se soutenir sur la surface de l'eau (53).

Arbres propres à faire des mâts.

Les Habitans sont de belle taille, robustes & bien proportionnés. Ils ont l'air naturellement martial, & leur bravoure répond à leur figure, comme leurs voisins & les Européens mêmes l'ont appris par expérience. Mais ils ne pensent point à la guerre lorsqu'ils n'y sont pas forcés par la nécessité de se défendre; car ils sont d'ailleurs doux & humains, ils pensent juste, ils expriment fort bien leurs idées, & sur-tout ils entendent merveilleusement leurs interêts, comme les Normands leurs anciens amis.

Figure & caractere des Habitans.

Le même Auteur dit (54) que les Anglois, les Hollandois & les Portugais, représentent les Habitans du Cap-Mesurado comme une Nation perfide, artificieuse, vindicative & cruelle. Cependant Phillips, Capitaine Anglois, déclare qu'il les trouva doux & civils. Mais il ajoûte qu'ils sont incommodes par leur avidité à demander (55); & que le Roi même, comme tous ses Cabaschirs, étoient sans cesse à solliciter des *Daschis*. C'est le terme qu'ils emploient pour signifier des présens.

Snock rend témoignage aussi à la douceur de leur naturel. Mais quelques injures, dit-il, qu'ils avoient reçûes depuis peu des Anglois, les avoient rendus si timides qu'ils refusoient de venir à bord, & que s'ils voyoient à terre des Matelots armés, ils prenoient aussi-tôt la fuite. Leur ressentiment venoit de l'injustice de quelque Capitaine, qui avoit enlevé plusieurs Négres, sous ombre de commerce & d'amitié. Ils avoient fait à leur tour quelques prisonniers Anglois, qui faillirent d'être sacrifiés à leur vengeance (56).

Ils cultivent soigneusement leurs terres, & ne manquent ni d'ordre ni d'intelligence dans leurs affaires domestiques. Bosman les représente infatigables au travail; mais c'est, dit-il, lorsqu'il leur prend envie de travail-

Leurs mœurs & leurs usages.

(51) Des Marchais, Vol. I. p. 109.
(52) Phillips, *ubi sup.*
(53) *Ibid.*
(54) Des Marchais, *ubi sup.* p. 100, 103.
(55) Phillips, p. 191.
(56) Bosman, p. 476.

Côte de Maleguette.

Licence des Filles. Avantage qu'elles en retirent.

ler (57). Ils ſont capables de conſtance dans l'amitié, mais fort jaloux de leurs femmes. Cette délicateſſe ne regarde point leurs filles, auxquelles ils laiſſent au contraire la liberté de diſpoſer d'elles-mêmes (58) ; ce qui n'empêche point qu'elles ne trouvent facilement des maris. Les hommes ſeroient même fâchés de prendre une femme qui n'auroit pas donné avant le mariage quelque preuve de fécondité, & qui n'auroit pas acquis quelque bien par la diſpoſition de ſes faveurs. Ce qu'elle a gagné par cette voie ſert au mari pour l'obtenir de ſes parens. Ainſi les femmes en ſont plus libres dans leur choix, parce qu'il dépend d'elles de donner ce qu'elles ont acquis à l'homme qui leur plaît. Les peres & les meres aiment leurs enfans avec tant de paſſion, que la plus sûre voie pour leur plaire eſt de faire quelques petits préſens à leur famille (59).

Habits du Pays.

Les habits, les animaux & les productions de la terre, ſont les mêmes au Cap-Meſurado qu'au Cap-Monte. Les Cabaſchirs portent une ſorte de ſurplis rayé, qui leur tombe juſqu'aux genoux. S'ils peuvent ſe procurer un vieux chapeau d'Europe, ils croient que rien ne manque à leur parure. Au défaut de cet ornement, ils ont ſur la tête un bonnet d'ozier de diverſes couleurs. Les Négres du commun ont autour du corps une piéce d'étoffe de coton, large d'un pied, dont le bout paſſe entre leurs cuiſſes & ſe releve par derriere juſqu'à la ceinture. D'autres n'ont même qu'un ſimple morceau d'étoffe quarrée, d'un pied de grandeur, qui cache leur nudité. L'habillement de leurs femmes eſt le même qu'à S. Jago.

Armes des Habitans.

Pour armes (60), ils ont des lances, d'environ cinq pieds de long, armées de pointes de fer ; de petits arcs, & des fléches auſſi minces qu'un roſeau, dont la pointe eſt infectée d'un poiſon ſi ſubtil, que s'il touche au ſang, il cauſe infailliblement la mort, à moins que la partie bleſſée ne ſoit coupée ſur le champ. Ces fléches ne ſont pas garnies de fer. Elles ſont ſans aîles. Les Négres, en tirant, ne viſent pas droit au but. Ils ſemblent tirer au hazard, ou du moins en demi-cercle, comme nous faiſons au jeu des volans, & n'en ont pas moins d'adreſſe à toucher fort près du but. Leurs targettes ſont des planches aſſez minces, longues de quatre pieds & larges de deux, avec une anſe interieure dans laquelle ils paſſent le bras pour les ſoutenir, ſans qu'ils l'aient moins libre pour ſe ſervir de leur arc.

Le Pays eſt fort peuplé.

Le Pays eſt fort peuplé. Si la Carte du Cap, compoſée par l'Auteur, y fait voir un grand nombre de Villages, il nous apprend que le nombre des enfans y eſt incroyable ; ce qu'il attribue à la fécondité naturelle des femmes & à la polygamie. D'ailleurs, ſuivant les loix du Pays, il n'y a que les criminels qui puiſſent être vendus pour l'eſclavage (61).

Trois beaux Villages.

A deux milles du Cap, du côté de l'Oueſt, il y a trois Villages, compoſés chacun d'environ vingt maiſons, les plus belles que Snock ait vûes dans toute l'Afrique. Chaque maiſon a trois appartemens fort propres, dont

(57) Snock dit que les hommes ne ſe mêlent point du travail, & laiſſent cette peine à leurs femmes.

(58) Ainſi c'eſt des filles qu'il faut entendre ce que dit Snock, qu'elles ont la liberté de gagner ce qu'elles peuvent par le trafic de leurs faveurs.

(59) Des Marchais, p. 103. & ſuiv.

(60) Phillips, p. 192.

(61) Des Marchais, Vol. I. p. 102. & ſuiv.

le toît ressemble, dit-il, à celui des mules de foin de Hollande. Il entra dans un de ces édifices, où il vit cinquante ou soixante personnes, fort commodément logées. Les hommes, les femmes & les enfans y étoient mêlés sans distinction; ce qui lui fit juger qu'ils ne composoient qu'une même famille (62).

Côte de Malaguette.

Forme des Edifices.

Des Marchais observe qu'avec peu de simétrie dans les édifices, on ne laisse pas de trouver beaucoup d'agrémens dans les Villages du Cap-Mesurado. Ils sont ordinairement environnés d'un mur de terre, qui a plus de hauteur & d'épaisseur que ceux des maisons. Ce mur est entouré d'un fossé, d'où l'on a tiré la terre qui le compose. Le Palais du Roi n'est distingué des autres bâtimens que par l'étendue & le nombre des chambres, & par une grande salle d'audience où il reçoit les Etrangers.

Théatre, ou lieu public d'Assemblée.

Au centre de chaque Village, on voit une sorte de théatre, couvert comme une halle de Marché, qui s'éleve d'environ six pieds, sur lequel on monte de plusieurs côtés par des échelles. Il porte le nom de *Kaldé*, qui signifie, *Place* ou *Lieu de conversation*. Comme il est ouvert de toutes parts, on y peut entrer à toutes les heures du jour & de la nuit. C'est là que les Négocians s'assemblent pour traiter d'affaires, les Paresseux pour fumer du tabac, & les Politiques pour entendre ou raconter des nouvelles. Les plus riches s'y font apporter, par leurs Esclaves, des nattes, sur lesquelles ils sont assis. D'autres en portent eux-mêmes; & d'autres en louent des Officiers du Roi, qui sont établis dans ce lieu pour l'entretien de l'ordre (63).

Andrea, Ville royale.

Phillips eut l'occasion d'aller à la Ville royale (64), dont le nom est *Andrea*. Elle est à sept ou huit milles de l'embouchure de la Riviere, sur la rive gauche, à douze ou quinze cens pas du bord. Le lieu du débarquement est entre deux grands arbres, au-delà desquels on traverse un petit bois, qui conduit dans un terrain ouvert où la Ville est située. C'est le seul endroit du Canton qui ne soit pas chargé d'arbres. La salle du Conseil, qui sert aussi de Cour de Justice, est au milieu de la Ville. Ses fondemens, comme sa substance, sont d'argile; c'est-à-dire, que c'est une masse informe de cette matiere, élevée de quatre pieds au-dessus de la terre, & couverte de branches de palmier entrelassées, qui sont soutenues par un certain nombre de pilliers. Comme il n'y a point d'autres murs, l'air & la lumiére y entrent de tous côtés. Cet espace n'a pas moins de soixante pieds dans son plus grand diametre. La surface en est fort unie, & peut servir également pour s'asseoir & s'y promener.

Forme & Edifices d'Andrea.

La Ville étant environnée de bois, ne peut être apperçue qu'en y entrant. Elle est composée de quarante ou cinquante maisons, qui paroissent autant de *chenils*. Les murailles sont d'argile, ou de branches entrelassées, & revêtues d'une espece de plâtre. Les portes sont des trous, dont le plus grand n'a pas plus de deux pieds de hauteur. Aussi n'y entre-t-on qu'en rampant. Dans l'interieur de l'édifice, on trouve un banc de terre, haut de deux pieds, qui est couvert d'une natte & qui sert de lit aux Habitans. Ils allument rarement du feu, excepté dans la saison des pluies; & la cheminée,

(62) Bosman, p. 475.
(63) Des Marchais, *ubi sup.* p. 186.
(64) En 1724. le Roi se nommoit *Petes*, nom qu'il avoit reçu vraisemblablement de quelque Capitaine Hollandois. *Ibid.* p. 99.

Côte de Maguette.

Belles nattes des Négres.

ou le foyer, est au centre de la maison. Leurs nattes sont fort belles, & variées par diverses figures rouges & blanches. On les recherche beaucoup à la Barbade, où elles tiennent lieu de tapis de pied dans les appartemens (65).

Témoignage de Des Marchais sur les édifices du Cap-Mesurado.

Les maisons du Cap-Mesurado, suivant Des Marchais, sont d'une propreté extrême. Elles sont ouvertes du côté qui est le plus à couvert du vent, & murées des trois autres côtés avec des pieux enduits d'argile, qui se soutiennent fort long-tems quoique sans aucun mélange de chaux (66). Les chambres de lit sont élevées de trois pieds au-dessus du rez-de chaussée, pour les garantir de l'humidité. En général, ces maisons ressemblent beaucoup aux théatres de nos Opérateurs. Le devant est ouvert, & laisse voir un espace de cinq ou six pieds de large, où les Négres passent le jour, assis sur des nattes, avec leurs femmes & leurs enfans. Les murs de cette chambre sont d'argile rougeâtre, de l'épaisseur d'un pied. Le toît, qui s'éleve comme celui d'une tente, est composé de feuilles de palmier, ou de roseaux, si bien entrelassés, que le soleil & la pluie n'y peuvent trouver de passage. A droite & à gauche sont deux estrades, ou deux bancs, d'un pied de hauteur, sur quatre de largeur. Ces bancs sont couverts de nattes, épaisses d'un pied, qui sont revêtues d'une étoffe de coton ou d'une piéce de calico, avec une autre piéce de la même matiere qui les environne en forme de rideaux. La place des coffres & des armoires est à l'extrêmité de la chambre, & les armes sont suspendues contre le mur (67).

Description des maisons.

Le plancher est formé de grosses solives rondes, fort serrées l'une contre l'autre, & fortement liées par les bouts, pour les assurer dans leur assiete. Ces solives sont couvertes de claies, sur lesquelles on étend une couche de terre, épaisse d'un pied, qui est battue avec beaucoup de soin, & qui compose un fonds très-ferme & très-solide, qui les femmes entretiennent dans une propreté continuelle. Au centre est la cheminée. Elle ne consiste qu'en une petite masse d'argile de six pouces de hauteur, & de forme quarrée, d'environ deux pieds sur chaque face, sur laquelle on entretient du feu jour & nuit; le jour pour allumer les pipes; la nuit, pour écarter les mouches & se défendre du froid & de l'humidité. Chaque maison a généralement autant de chambres que le maître a de femmes. Il couche successivement avec elles; & celle chez qui il doit passer la nuit, lui tient son souper prêt.

Magasins de provisions.

Outre les édifices qui sont habités, les Négres ont d'autres bâtimens pour leurs provisions de riz, de millet, de légumes, d'huile de palmier, d'eau-de-vie & pour leurs autres nécessités. Ces magasins sont de forme ronde, comme nos pigeonniers, & le toît représente un cône. Ils sont fermés avec de bonnes serrures, dont le maître garde la clef. Chaque jour, ou chaque semaine, il distribue à ses femmes ce qu'il croit nécessaire pour la subsistance de toute la famille. On voit régner entr'elles une paix admirable. A l'exception du jour qu'elles attendent leur Seigneur, elles passent le tems au travail, hors de la maison, ou dans l'interieur du ménage. Elles prennent soin de leurs enfans: elles se rendent des services mutuels. Le vice qu'elles

Ordre entre les femmes.

(65) Phillips, p. 191. & suiv.

(66) Voyez la Figure.

(67) Des Marchais, Vol. I. p. 104.

connoissent le moins est la paresse & l'oisiveté. Tous les édifices d'une même famille sont renfermés dans un mur de terre, haut de sept ou huit pieds, revêtu de nattes de roseaux ou de feuilles de palmier, pour le garantir de l'humidité (68).

Côte de Malaguette.

Religion du Cap-Mesurado.

La Religion du Pays est une idolâtrie confuse & sans principes, qui admet des changemens continuels de Fétiches & de Divinités (69). Cependant l'adoration du Soleil est plus fixe & plus constante. Les Négres offrent à ce bel Astre des sacrifices de vin de palmier, de fruits, & de diverses espéces d'animaux. Autrefois ils lui sacrifioient des victimes humaines; mais ce barbare usage a cessé depuis que la Nation trouve plus de profit à vendre ses prisonniers de guerre aux Etrangers. Les offrandes sont présentées par la main du Grand-Prêtre, ou du Marbut, qui en partage avec le Roi la meilleure portion. Le reste est abandonné au Peuple. Jamais le Mahometisme ne s'est introduit au Cap-Mesurado, quoique le titre de Marbut semble donner lieu de le supposer. Mais il y a beaucoup d'apparence que les Habitans l'ont reçu de quelqu'Européen (70).

Commerce du Pays.

Snock assure que la principale richesse du Pays est le vin de palmier. Il y est bon & dans une extrême abondance (71). Le riz y tient le second rang du Commerce. Les Habitans recherchent en échange, des *Bugis*, ou des *Kowris*, le plus précieux de tous les biens dans leur opinion. Ils demandent ensuite des barres de fer, & des étoffes rouges. Mais ils n'ont rien d'ailleurs qui mérite l'attention des Marchands de l'Europe. Leurs dents mêmes d'éléphans sont si petites & en si petit nombre, qu'elles n'inspirent pas beaucoup d'ardeur pour ce commerce (72). Tel est le témoignage de Phillips.

Des Marchais prétend néanmoins que le Cap-Mesurado peut fournir annuellement quinze cens ou deux mille Esclaves, quatre ou cinq cens quintaux d'yvoire; du bois de teinture, autant qu'on en desire; & de l'or à proportion de l'intelligence & de l'adresse d'un Chef de Comptoir qui seroit chargé de cette partie du Commerce (73).

Cap Mesurado, commode pour un Etablissement.

Lorsque le même Voyageur eut rejetté les offres du Roi Peter pour un Etablissement dans la grande Isle de Mesurado, ce Prince lui permit de choisir un autre lieu pour son établissement. En examinant la Côte, il ne trouva point d'endroit si commode que le Cap même. On voit en effet, par la description, qu'un Fort élevé sur la plate-forme du sommet, défendroit parfaitement les Vaisseaux qui seroient à l'ancre dans la rade, & qu'en se faisant une route par les rocs on seroit toujours maître de l'eau, & de la communication par mer, s'il arrivoit que le passage fût coupé par terre. Les frais d'un Etablissement de cette nature seroient d'autant moins considérables, que le Pays produit non-seulement de l'argile propre à faire des briques, mais de la pierre même & du bois en abondance, & que les vivres y sont à bon marché. Ainsi, à l'exception du vin, de l'eau-de-vie & de la farine, le Comptoir n'auroit besoin d'aucune sorte de provision. Le bœuf & le mouton y sont communs. Le gibier, la volaille, le poisson & les tor-

Ses commodités.

(68) *Ibid.* p. 104. & suiv.
(69) Les Anglois apporterent un de ces Fetiches à Londres en 1721.
(70) Des Marchais, *ibid.* p. 101.
(71) Bosman, p. 476.
(72) Phillips, p. 191.
(73) Des Marchais, *ubi sup.* p. 114.

Côte de Malaguette.

tues y foiſonnent. Il n'y a point de Riviere qui produiſe tant de chevaux-marins. La chair de ces animaux eſt une fort bonne nourriture, & leurs dents ſont plus blanches & plus eſtimées que l'yvoire (74).

Riviere de Junco.

Entre le Cap-Meſurado & la Riviere de Seſtos, on trouve pluſieurs autres Rivieres. La premiere eſt celle de *Junco*, qui porte auſſi le nom de Rio del Punto, à cinq degrés cinquante minutes de latitude du Nord. L'embouchure eſt au Sud-Sud-Eſt. On la reconnoît à trois grands arbres, qui ſe préſentent ſur une petite élévation (75), à l'oppoſite de trois montagnes fort éloignées dans les terres. Quelques Voyageurs donnent quatre ou cinq cens pas de largeur à cette embouchure; mais elle a peu d'eau. Les deux rives ſont bordées d'arbres (76), qui forment une vûe très-agréable. Tout le Pays des deux côtés eſt couvert d'orangers, de citronniers & de palmiers, Les Marchands qui viennent faire ici le Commerce, jettent ordinairement l'ancre à l'embouchure de la Riviere, & tirent un coup de canon, qui attire les Négres, ſur la Pointe, avec leurs dents de chevaux-marins, l'yvoire, les Eſclaves & les autres commodités du Pays.

Baye & Riviere de Tabo, où les Normands étoient autrefois établis.

Petit Dieppe.

Six lieues à l'Eſt de la Riviere de Junco (77), la Côte s'ouvre pour former une Baye conſidérable, qui ſert d'embouchure à la Riviere de Tabo. Sur la rive Eſt de cette Riviere, on apperçoit un Village, grand & bien peuplé, qui n'eſt pas néanmoins, ſi l'on en croit les Habitans, le lieu où les Normands s'étoient établis. Ils avoient leur Comptoir, qu'ils nommoient *Petit-Dieppe*, dans une petite Iſle au milieu de la Riviere. Quoiqu'il y ait un ſiécle que cet Etabliſſement eſt détruit, les Négres en conſervent encore la mémoire; & les Anglois, les Hollandois & les autres Européens, qui portent leur Commerce ſur cette Riviere, ne le diſtinguent que par ſon ancien nom. Cette preuve ſemble ſuffire pour ne laiſſer aucun doute que les Normands ne fuſſent établis en Afrique avant que les Portugais l'euſſent découverte (78).

CHAPITRE II.

Deſcription des Pays interieurs entre Sierra-Leona & Rio Seſtos.

Pays interieurs.

Diviſion & noms des Nations.

LES principales Nations connues dans cet eſpace, ſont celles de *Bulm*, de *Silm*, de *Quilliga*, de *Quoja*, de *Hondo*, de *Galas*, de *Karabao*, de *Galaveis*, de *Folgias* & de *Quabo*. A chacun de ces noms on ajoûte ordinairement, *Monou*, ou *Berkoma*. Le premier de ces deux mots ſignifie *Peuple*, & le ſecond *Terre*.

Bulm.

On a déja vû, dans la Deſcription de Sierra-Leona, quelques circonſtances qui regardent le Pays de *Bulm*. Il eſt maritime, & voiſin de la Ri-

(74) Des Marchais, Vol. I. p. 115.

(75) Phillips dit la même choſe des Marques de terre, & place la Riviere à quatorze lieues du Cap Meſurado, à cinq degrés cinquante-cinq minutes de latitude du Nord.

(76) La Riviere eſt grande, dit l'Auteur, & commode pour l'eau & le bois, p. 194.

(77) Barbot donne une vûe de la Riviere, & l'appelle *Rio Corſo*. p. 107.

(78) Des Marchais, *ubi ſup.* p. 132.

viere

viere de Scherbro, ou de Cerbera, que les Portugais appellent *das Palmas*, sur les bords de laquelle on rencontre, à soixante milles de la mer, la Ville de *Baga* ou *Bogos*, résidence du Roi, jusqu'où les Anglois remontent pour le commerce du bois de teinture. PAYS INTERIEURS.

Silm. Suivant Dapper (1), Silm est situé à quarante milles de la mer au Sud-Est. Entre quantité de Villes qu'on y trouve sur la Riviere, il nomme celle de *Quanamora*, qui contient cinq mille familles, mais dont les Habitans passent pour une Nation perfide. La Riviere de Scherbro (2), qui est la principale du Pays, se divise vers son embouchure en deux bras. L'un, qui coule à l'Ouest, est nommé *Torro* par les Habitans. L'autre coule au Sud, & porte le nom de *Rio de S. Anna*, qu'il a reçu des Portugais. *Torro* est sans eau deux ou trois fois l'année, & se trouve bouché par un si grand nombre d'Isles, qu'il n'est navigable que pour les Chaloupes. L'Isle que les Anglois nomment Scherbro est nommée par les Portugais *Ferula* ou *Farillons*, à cause de ses délicieux bosquets. Mais elle étoit mieux connue, dans le dernier siécle, par le nom de Massokoy, qui étoit celui d'un Prince Négre, Lieutenant du Roi de Quoja.

Quilliga. Le Pays de Quilliga borde la Riviere de *Maqualbary*, que les Portugais nomment *das Galinhas*, ou des Poules. C'est sur la même Riviere qu'est située la Nation des *Karabados*, à deux cens trente milles de son embouchure. Elle prend sa source dans le Pays de Hondo, qui est plus au Nord. Toutes ces contrées sont soumises au Roi de Quoja (3).

Quoja & ses deux Nations. Tout le Pays interieur, depuis le Cap-Monte, ou *Wakongo*, porte le nom de Quoja. Il est habité par deux Nations différentes, les *Vey-Berkomas*, & les *Quoja-Berkomas*, qui ont été toutes deux subjuguées par les *Karrows*. Les Vey-Berkomas (4), sont les restes des anciens Habitans de la Riviere Mava ou Massa, & du Cap-Monte, Nation autrefois nombreuse & guerriere, qui s'étendoit jusqu'au Pays de *Monu* (5), mais qui est réduite à présent presqu'à rien.

Quoja-Berkoma, c'est-à-dire, le Pays de Quoja, s'étend jusqu'au territoire de *Tomvey*, qui touche du côté du Nord & du Nord-Est (6) au *Galas*, aux *Galaveys*, aux *Hondos*, aux *Konde-Quojas*, aux *Monus*, aux *Folgias*, aux *Karrows*, ou *Karrow-Monus*. Les Galaveys sont descendus des Galas; mais ayant été chassés de leur Pays par les Hondos, ils sont aujourd'hui séparés des vrais Galas par une vaste forêt. La Capitale des Galas se nomme *Galla-Falli*. Leur Pays a quantité de Villes & de Villages, dont la plûpart sont situés sur la Riviere de Maguiba, qui est une des quatre principales (7) de la région de Quoja. Les trois autres sont la *Mava*, la *Plizoge*, & la *Menob*, qui se nomme aussi l'Aguada.

(1) Dans sa Description d'Afrique. Tout cet endroit a été copié par Ogilby, qu'on ne fait pas difficulté de suivre ici.

(2) D'autres écrivent *Scherbora* & *Serbere*.

(3) Voy. l'Afrique d'Ogilby, p. 377. & suiv.

(4) *Vi* ou *vey* signifie *demi*, & *Berkoma*, Terre ou Pays. C'est-à-dire, par conséquent, une demie Nation.

(5) *Monu* signifie Peuple.

(6) Dapper dit que cette Région s'étend depuis la Riviere de Maguiba, nommée par les Portugais *Rio-Novo*, jusqu'à *Rio S. Paulo* (au Cap-Mesurado) qui la sépare du Pays de Gabbe. *Voyez* Ogilby, p. 379. Il paroît assez clairement que c'est de lui que Barbot a tiré tout ce qu'il dit de l'Afrique, sans l'avoir nommé.

(7) Voyez ci-dessus, chap. I.

PAYS INTERIEURS. Pays de Hondo.

La contrée de Hondo est un peu au Nord (8) des Galaveys. Elle se divise en quatre Principautés ; *Massilagh*, *Dedouagh*, *Dangyrno* (9) & *Dandi*, dont les Chefs ou les Gouverneurs sont nommés par le Roi de *Quoja*. Ils jouissent d'une égale autorité, en payant à ce Prince un tribut annuel de bassins & de chaudrons de cuivre, d'étoffes de Quaqua, d'étoffe rouge, & de sel (10).

Konde-Quojas.

Les Konde-Quojas, c'est-à-dire, les hauts-Quojas, sont voisins des Hondos, & parlent un langage différent de celui des Quojas.

Folgias & Monus.

Le Pays des Folgias & celui des Monus sont arrosés par les Rivieres de Junco & d'Arvoredo, qui séparent les Folgias des Karrows ; quoique depuis l'union de ces deux Peuples le Roi des Karrows fasse sa résidence dans le Pays des Folgias (11).

Dépendances de ces Peuples.

Les Folgias (12) dépendent de l'Empereur des Monus, comme les Quojas dépendent d'eux. La puissance de cet Empereur des Monus s'étend sur plusieurs Nations voisines, qui lui payent annuellement un tribut d'Esclaves, de barres de fer & d'étoffes : mais en récompense, & pour leur marquer son affection, il leur donne des étoffes de Quaqua. Les Folgias font la même galanterie aux Folgias, lorsqu'ils reçoivent leur hommage ; & les Quojas, à leur tour, en usent de même à l'égard des Bulms & des Hondos qui sont dans leur dépendance. Les Folgias donnent à l'Empereur des Monus, le nom de *Mandi* (13), qui signifie Seigneur ; & aux Quojas, celui de *Mandi-Monu*, c'est-à-dire, Peuple du Seigneur. Ils croient se faire honneur par ces titres, parce qu'ils sont ses Tributaires. Cependant chaque petit Roi jouit d'une autorité absolue dans ses limites, & peut faire la guerre ou la paix sans le consentement de l'Empereur ou de toute autre Puissance dont il releve.

Il paroît surprenant qu'un Pays aussi mal peuplé & d'aussi peu d'étendue que Monu (14), en ait pû subjuguer tant d'autres, & que son autorité se soutienne sur ceux qu'il a soumis, particulierement sur les Folgias, qui forment une Nation nombreuse & puissante. On n'en trouve point d'autre cause que la situation de ces diverses contrées & l'excellente politique des Monus.

Pays de Quabes.

Les Quabes habitent les environs de Rio Sestos. Ils furent conquis autrefois par *Flansire*, Roi des Folgias ; mais ayant secoué le joug, ils sont demeurés dans la seule dépendance de l'Empereur des Monus.

§. II.

Histoire Naturelle des mêmes Pays.

Végetaux & Animaux.

DANS toutes ces contrées, sur-tout dans celle de Quoja, les végétaux & les animaux sont presque les mêmes que dans la premiere division de cette

(8) Ogilby, p. 379. & suiv. Barbot, p. 111.

(9) Ogilby, p. 380.

(10) Comme il est incertain si Dapper a suivi des Auteurs François ou Hollandois (car à l'exemple des autres Compilateurs, il ne nomme pas ses sources) nous marquons les noms d'après Ogilby & Barbot.

(11) Il y a dans l'Original *Mendi Manow*, mais c'est visiblement une erreur.

(12) Dapper met *Manow*.

(13) Barbot, p. 122.

(14) Ou *Monou*.

Côte. Cependant on trouve aux environs du Cap-Monte, & dans les Rivieres de Maguiba & de Mava, un grand nombre d'éléphans d'eau. Dans la Riviere de Maguiba, ces animaux portent le nom de *Kaumach ;* dans l'autre, celui de *Ker-Kamonu.* Ils sont de la grandeur d'un cheval, mais plus gros. La Riviere de Mava produit un autre animal, de la même grosseur, & de couleur brune, rayée de blanc, avec le col long, la taille courte, les jambes petites, & des cornes semblables à celles d'un jeune taureau. Les Prêtres & les Devins du Pays, qui se nomment *Sova-Monus*, s'en servent pour leurs conjurations, & le respectent beaucoup ; ce qui semble marquer, dit l'Auteur, que cet animal est rare. Il est fort agile, & son pas est un trot comme celui du chevreuil (15).

HISTOIRE NATURELLE. Eléphans d'eau.

On voit dans les mêmes régions un animal de la taille du cerf, que les Habitans nomment *Sylla-Vandoch.* Sa couleur est jaune, mais rayée de blanc. Il a des cornes, longues d'environ douze pouces ; & dans chacune, un trou par lequel il respire. Il est plus léger que le daim.

Le Sylla-Vandoch.

Les Porc-epis, qui se nomment ici *Quin-ja*, sont de deux espéces ; la grande & la petite. Ceux de la premiere sont de la grandeur d'un porc, armés de toutes parts, de pointes longues & dures, qui sont rayées de blanc & de noir, à des distances égales. L'Auteur en apporta quelques-unes en Europe, qui n'étoient pas moins grosses que des plumes d'oie. Lorsque ces animaux sont en furie, ils lancent leurs dards avec tant de force qu'ils entament une planche. Leur morsure est terrible. Qu'on les mette dans un tonneau ou dans une cage de bois, ils s'ouvrent un passage avec les dents. Ils sont si hardis, qu'ils attaquent le plus dangereux serpent. L'Auteur les croit exactement les mêmes que le *Zatta* de Barbarie. Leur chair passe pour un mets excellent parmi les Négres.

Le Porc-épi.

Le *Quoggelo*, ou le *Kquoggelo*, est un animal amphibie, long de six pieds, taillé & couvert d'écailles dures & impénétrables comme le crocodile. Il se défend contre les autres bêtes en dressant ses écailles, qui sont fort pointues par le bout. Sa langue, qui est fort grande, lui sert à prendre des fourmies.

Le Quoggelo.

On voit ici quatre sortes d'aigles. 1. Le *Kequolantja*, qui se perche dans les forêts sur les plus grands arbres, & qui fait sa principale proie des singes. 2. Le *Kequolantja-Klow*, qui a les serres fort crochues, & qui se nourrit de poissons dans les marais & les étangs. 3. Le *Simbi*, qui n'a point d'autre pâture que la chair des oiseaux. 4. Le *Poy*, qui est armé comme le second. Son séjour ordinaire est le rivage de la mer, où il se nourrit de crabbes & d'autres coquillages.

Quatre sortes d'Aigles.

Les Perroquets bleus à queue rouge, qu'on nomme ici *Vosacy-i*, sont en fort grande abondance. Le *Komma* est un très-bel oiseau. Il a le col vert, les aîles rouges, la queue noire, le bec crochu, & les pattes comme celles du perroquet.

Perroquets bleus à queue rouge. Komma.

Le *Kosi-fou-Keghossi*, qui est de la taille d'un moineau & qui a le plumage noir, est regardé par les Négres comme un oiseau de mauvais augure. Ils en racontent mille histoires extravagantes. S'ils l'apperçoivent dans un voyage, ou s'ils l'entendent chanter, ils se hâtent de revenir sur leurs pas.

Kosi fou-keghossi.

(15) Barbot, p. 118.

HISTOIRE NATURELLE.

Si quelqu'un meurt ſubitement, ils prétendent que c'eſt le Keghoſſi qui l'a tué. Cet oiſeau ſe nourrit de fourmies.

Le Fanton.

Le *Fanton* eſt de la groſſeur de l'alouette. C'eſt encore un oiſeau de préſage. On prétend qu'à l'approche des chaſſeurs, ce petit animal va ſe percher ſur l'arbre le plus proche de la bête qu'ils pourſuivent, & qu'il ſe met à chanter fort haut. Les chaſſeurs répondent *tonton-kerre*, c'eſt-à-dire, *nous ſuivrons*; & l'oiſeau vole alors droit à la bête.

Deux ſortes d'Hirondelles.

Les Habitans diſtinguent deux ſortes d'hirondelle; celles de jour, qu'ils nomment *Lelé-Atterenna*; & celles de nuit, qu'ils appellent *Lelé-Serena*. Mais il paroît que la derniere n'eſt que la chauve-ſouris. La *Tonga*, qui eſt une autre eſpece de chauve-ſouris, de la groſſeur d'une tourterelle, paſſe pour un mêt fort délicat. Les arbres en ſont ſi chargés, qu'on voit quelquefois des branches ſe briſer ſous le poids.

Tonga, groſſe chauve-ſouris.

On voit un autre oiſeau, de la groſſeur du moineau, qui perce par degrés le tronc des arbres avec ſon bec, & qui s'y fait un nid, où il pond ſes œufs & couve ſes petits.

Le Qfonſu.

Le *Qfonſu* eſt une eſpece de corbeau, qui a le corps noir & le col blanc. Son nid, qu'il fait ſur les arbres, eſt compoſé de ronces & d'argile. Les Négres racontent que lorſque les petits ſont prêts d'éclore, la femelle arrache ſes plumes pour les couvrir, & que le mâle commence alors à les nourrir juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir eux-mêmes.

Pigeons.

On compte trois eſpeces de pigeons ſauvages, que les Négres nomment Papus: les *Bollandos*, qui ont la tête couronnée; les *Kambgis*, qui l'ont chauve; & les *Duedus*, qui ont le corps noir, tacheté de blanc, & le col d'une blancheur admirable.

Le Figua. Le Dorro.

Les Grües ſe nomment ici *Figua*. Le *Dorro*, eſt un gros oiſeau, qui fréquente les marais & les rivieres, pour ſe nourrir de poiſſon.

Le Joüa.

Le *Joua*, qui eſt de la groſſeur de l'alouette, fait ordinairement ſes œufs ſur les grands-chemins & dans les routes fraiées. Le ſcrupule va ſi loin parmi les Négres pour la conſervation de ſes petits, qu'ils ſont perſuadés que celui qui caſſeroit ſes œufs perdroit bien-tôt tous ſes enfans. Ils mangent de toutes ſortes d'oiſeaux, à l'exception du Joua, du Fanton & du Keghoſſi, qui paſſent pour ſacrés (16).

Poiſſons. Monſtre inconnu.

On trouve une grande variété de poiſſons ſur toute cette Côte. Le Chevalier des Marchais en pêcha un, près du Cap-Monte, d'une figure ſi monſtrueuſe (17), qu'il ne ſe trouva perſonne dans l'Equipage qui eût jamais rien vû d'approchant. Il avoit environ huit pieds de longueur, entre la tête & la queue, un pied & demi de diamettre, & quatre pieds & demi de circonference. Il étoit ſans écailles. Sa peau étoit épaiſſe, dure & raboteuſe, comme celle du requin. On le prit avec un gros crochet, attaché au bout d'une chaîne de fer. Lorſqu'on l'eut attiré près du Vaiſſeau, on lui ſaiſit la queue avec un nœud coulant, pour le faire arriver en vie ſur le tillac. Il avoit le goſier fort grand, armé, des deux côtés, de ſix dents pointues, & longues d'environ deux pouces. Son muſeau s'étendoit d'un demi-pied au-delà de ſa machoire inferieure, & n'étoit qu'un os, couvert de la même

Sa deſcription.

(16) Tout ce qui regarde les animaux précédens eſt tiré de Barbot, p. 113. & ſuiv.

(17) Voyez la Figure, qui doit être à cette page.

HISTOIRE NATURELLE.

peau que le corps, c'eſt-à-dire, épaiſſe, dure, & de couleur griſâtre, quoique les lévres & les chairs interieures fuſſent d'un rouge fort luiſant. Ses yeux étoient grands, rouges, & comme étincellans. Au lieu d'ouies, il avoit, des deux côtés du corps, ſix ouvertures, comme autant d'inciſions, qui paroiſſoient s'ouvrir & ſe fermer à ſon gré. Immédiatement au-delà, commençoit une belle nâgeoire, de grandeur médiocre. Il en avoit deux autres plus petites ſous le ventre, & une beaucoup plus grande ſur le dos. Sa queue étoit grande, forte, épaiſſe, & couverte de la même peau que le corps. Un requin s'étant approché de lui, lorſqu'il eut avallé l'hameçon, il lui donna de ſa queue un coup qui le fit fuir à l'inſtant (18).

Becaſſe de mer. Sa deſcription.

Le même Auteur parle d'un poiſſon qu'il prit aux environs du Cap-Monte, & qu'il nomme la *Becaſſe de mer* (19). Sa longueur étoit d'environ dix pieds, ſur cinq de circonference. On crut d'abord le reconnoître pour un *Souffleur* ou un *Grampus*, parce qu'il avoit ſur la tête un canal de reſpiration, par lequel il jettoit une grande abondance d'eau. Au long de ſon dos régnoit une grande nâgeoire. Il en avoit deux autres de la même grandeur au-deſſous des ouies. Sa queue étoit grande, dentelée, épaiſſe, & très-forte; ſes yeux pleins, élevés, rouges & remplis de feu; ſes ouies très-grandes, avec trois ouvertures de chaque côté, comme trois autres ouies. Sa gueule étoit grande, armée de petites dents fort ſerrées & fort aigues; & mieux armée encore par un bec d'environ vingt pouces de long, diviſé en deux parties qui ſortoient de la machoire d'enhaut & de celle d'embas. Ce bec étoit un os, entouré de cartilages, & revêtu d'une peau auſſi rude que du chagrin, & de la même dureté que celle du requin. Tout le corps étoit couvert de la même peau. La chair reſſembloit à celle du marſouin; c'eſt-à-dire, qu'elle étoit fort graſſe, mais entremêlée de maigre, & de fort bon goût (20).

Poiſſons extraordinaires.

La mer, aux environs du Cap-Meſurado, produit quelques poiſſons extraordinaires. Des Marchais en décrit deux. Le premier (21) a ſeize ou dix-ſept pouces de long depuis le muſeau juſqu'à l'extrêmité de la queue, ſept ou huit d'épaiſſeur depuis le dos juſqu'au ventre, & quatre ou cinq d'un côté à l'autre. Son muſeau eſt court; ſa gueule d'une grandeur médiocre, mais armée de dents très-fortes & très-pointues. Il ſaiſit fort avidement l'hameçon. Au deſſus de la gueule, il a deux narines & des deux côtés une élévation, qui a la forme d'un nez. Ses yeux, qui ſont ſa partie la plus ſinguliere, ſe trouvent placés fort loin de ſa gueule, près de l'endroit où commence ſon dos. Ils ſont ronds, gros, rouges, vifs, & couverts d'une paupiere qui paroît ſans ceſſe en mouvement. Ces yeux ſont au centre d'une étoile à ſix raions, de trois ou quatre pouces de longueur, auſſi gros à leur inſertion qu'une plume d'oie, & terminés en pointe obtuſe. Chaque raion eſt compoſé d'un cartilage fort dur, auſſi flexible que ceux de la baleine. Le même poiſſon n'a qu'une ſeule vertebre, qui s'étend de la tête à la queue. Ses côtes, qui deſcendent de chaque côté, ne vont pas plus loin qu'au milieu du dos. Il a cinq petites ouvertures, comme autant de petites ouies, au-deſſous de deux plus grandes, qui ont la forme des oreilles hu-

(18) Des Marchais, Vol. I. p. 43. & ſuiv.

(19) Voyez la Planche.

(20) Des Marchais, *ibid.* p. 72. & ſuiv.

(21) Voyez la Figure.

HISTOIRE NATURELLE.

maines, mais ſans être bordées. A l'orifice de chaque ouie eſt une nâgeoire, dont les bords ſe terminent en pointe, comme les aîles d'une chauve-ſouris. Sur le dos, il en regne une autre, qui eſt diviſée en deux parties; la premiere haute de ſix ou ſept pouces; la ſeconde plus haute, mais toutes deux fort dures & fort pointues. Les pointes de la premiere diviſion, qui eſt la plus courte, ſont alternativement plus baſſes l'une que l'autre. Celles de la ſeconde diminuent graduellement juſqu'à la queue. Cette queue eſt fort grande, & diviſée auſſi en deux parties, dont celle qui touche au corps eſt charnue, & l'autre n'eſt qu'une nâgeoire, ſemblable à celle du dos. Sous le ventre, il a deux autres nâgeoires de la même nature. Tout ſon corps eſt ſans écailles, mais il eſt couvert d'une peau jaune, tachetée de noir, auſſi unie, auſſi douce, auſſi épaiſſe & auſſi forte que du velin. La chair eſt blanche, graſſe, ferme & de très-bon goût. Les plus gros de ces poiſſons ne peſent pas plus de ſix ou ſept livres (22).

Poiſſon monſtrueux.

Sa deſcription.

L'autre eſpece, qui eſt en fort grande abondance autour du Cap & dans les Rivieres voiſines, eſt beaucoup plus grande que la premiere. Il s'en trouve de deux pieds de long, qui peſent juſqu'à quinze & dix-huit (23) livres. Les plus gros ont la tête haute d'un pied dans ſa plus épaiſſe partie, car elle eſt de forme ovale. Elle reſſemble beaucoup à celle d'une vieille femme. Le nez eſt gros, les narines rondes, la lévre d'enhaut fort large, la gueule aſſez grande, & les dents mal rangées. Le menton s'avance, & laiſſe un enfoncement aſſez profond entre lui & la bouche. La peau qui tombe de chaque côté au-deſſous, forme un double menton, & ſe joint à la poitrine. Les yeux ſont ronds, grands & rouges. Les ouies fort larges, & défendues par une nâgeoire qui reſſemble à l'aîle d'une chauve-ſouris. Le corps eſt rond, mais il diminue par degrés juſqu'à la queue, où il commence à s'applatir, & ſe termine par une nâgeoire ſemblable à celle des ouies. Près de la queue il a deux autres nâgeoires, l'une deſſus, & l'autre deſſous; longues chacune d'environ huit pouces. Sa peau eſt brune, rude & ſans taches; armée, de toutes parts, de pointes longues de trois ou quatre pouces, auſſi dures que la corne, & partant de la peau ſans aucun tubercule. L'animal remue ces pointes à ſon gré. On prétend même que leur bleſſure eſt dangereuſe pendant qu'il eſt en vie. Il nâge fort rapidement. On l'écorche pour le manger, & ſa chair eſt excellente. Il ſe nourrit d'herbes de mer, de crabbes & de petits poiſſons (24).

§. III.

Conquêtes des Karrows & des Folgias.

Union des Folgias & des Karrows, à la ſuite d'une guerre.

TANDIS que les Karrows habitoient les bords de Rio Junco & d'Aguada (1), ils avoient des démêlés continuels avec les Folgias; & la ſuite des années n'ayant fait que les augmenter, on en vit naître enfin des

(22) Des Marchais, Vol. I. p. 121. & ſuivantes.
(23) Voyez la Figure.
(24) Des Marchais, *ubi ſup.* p. 122.

(1) Il paroît par les circonſtances de ce récit que l'évenement doit être rapporté au milieu du dernier ſiécle.

guerres ouvertes. Les Folgias, affoiblis par la perte de quelques batailles, eurent recours aux enchantemens d'un Sorcier nommé Jakelmo, qui leur conseilla de jetter des poissons bouillis avec les écailles, dans un étang voisin du Pays des Karrows. C'étoit une ancienne tradition parmi les Karrows, que le premier de leur race étoit tombé du ciel dans cet étang. Ils faisoient sans cesse des offrandes à l'étang & au poisson qu'il contenoit. Mais comme il leur étoit défendu, par une loi non moins ancienne, de faire cuire ou de manger du poisson avec les écailles, ils crurent l'étang profané. Ce stratagême jetta parmi eux tant de division, que les guerres civiles ayant diminué leurs forces, les Folgias en prirent avantage pour les attaquer, les défirent entierement, & tuerent leur Prince, qui se nommoit *Sogualla*. *Flonikerri*, son fils & son successeur, se soumit aux vainqueurs avec tous ses Sujets. Mais les Folgias, qui avoient conçu de l'estime pour la bravoure de leurs ennemis, les traiterent moins en esclaves qu'en alliés. Flansire, leur Roi, épousa *Wavalla*, sœur de Flonikerri, & laissa son beau-frere en possession de ses Etats. Vers le même tems les Quabes, Nation voisine de Rio Sestos, ayant attaqué les Folgias, Flonikerri se hâta de marcher à la défense de ses alliés, remporta une victoire signalée, & fit la conquête du Pays de leurs agresseurs. Pendant cette guerre, *Mendino*, Roi des Monus, dont les Folgias étoient tributaires, mourut d'une maladie suspecte. Manimassa, son frere, accusé d'avoir avancé la fin de ses jours, fut forcé de boire le *Quoni*, ou la liqueur d'épreuve. Il se justifia : mais comme il étoit haï de sa Nation, il ne put se faire rétablir dans ses droits ; & les Monus ne se bornant point à l'épreuve du Quoni, résolurent de consulter les Devins ou les Sorciers. Manimassa, indigné de ce nouvel outrage, leur déclara que ne pouvant le supporter, il alloit quitter sa Patrie, sous la conduite des *Esprits*, c'est-à-dire, de ses amis morts, & chercher un secours plus digne de son innocence. Il se mit à voyager du côté du Nord. S'étant arrêté dans la région de *Gala*, dont les habitans vivoient sans Chef, il s'y attira tant de considération par sa douceur & sa prudence, qu'ils l'élûrent bien-tôt pour leur Roi. Mais ce respect dura si peu, qu'ayant pris le parti de les quitter, il se rendit à la Cour de Flansire, Roi des Folgias, dont il avoit épousé la fille. Flansire embrassa vivement ses interêts. Il fit marcher une armée sur la conduite de Flonikerri, Prince des Karrows, qui conquit la région de Gala, & rétablit Manimassa sur le trône.

Pays interieurs.

Flonikerri, Prince des Karrows.

Flansire, Roi des Folgias.

Manimassa quitte les Monus, & devient Roi de Gala.

Fesia, neveu de Flonikerri, avoit souvent parlé à son oncle de la beauté de *Vey-Berkoma*, ou du Pays du Cap-Monte, où il avoit voyagé. Il en avoit apporté assez de lumiéres, pour juger de la facilité qu'il y auroit à le conquerir. Flonikerri, d'autant plus animé par cette esperance, qu'il desiroit depuis long-tems de soumettre quelques Nations pour en faire ses tributaires, demanda au Roi de Folgias la permission d'entreprendre cette conquête. Elle ne lui fut accordée qu'après de longs débats dans le Conseil ; mais la confiance étant bien établie pour ses intentions, il reçut de Flansire un corps de Folgias, qu'il joignit à ses propres troupes. Il marcha au Sud du Cap-Monte vers la Ville de Tombi, & se rendit maître de tout le Pays des Veys : mais ce ne fut pas sans résistance, de la part d'une Nation guerrierre & nombreuse. Il livra plusieurs batailles, dont il ne dut l'avantage

Conquêtes de Flonikerri.

Pays intérieurs.

qu'aux dards empoisonnés des Karrows, qui jetterent la consternation parmi ses ennemis. Ils se rendirent enfin, le bonnet en tête (2), au Fort de *Quolms*, principal Siége des Karrows, sur la Riviere de Plizoge, & se prosternant le visage contre terre, ils implorerent la clémence du vainqueur. Flonikerri leur accorda la vie & la liberté; mais, suivant l'usage du Pays, il les foula aux pieds pour marque de sa victoire. Ensuite il fit avec eux un traité, qui fut ratifié par une cérémonie bien singuliere. Les vaincus avallerent quelques goutes du sang d'un grand nombre de poules, qui furent tuées en leur présence; après quoi, les ayant fait bouillir, il en mangerent la chair, à la réserve des jambes, qui furent conservées par le vainqueur comme un gage de leur fidelité, pour leur être représentées dans toutes les occasions où ils manqueroient à leur promesse.

Traité qu'il fait avec les vaincus.

Flonikerri, enflé de sa conquête, forma bien-tôt des projets plus étendus. Mais à peine les Veys eurent commencé à vivre en paix dans leur nouvelle dépendance, que Miminiko, fils de Manimassa, oublianr les obligations que son pere avoit à Flonikerri, vint attaquer avec une puissante armée les deux Nations alliées. Les Galas étoient en si grand nombre, qu'ils forcerent les Karrows de se retirer. Flonikerri fit seul face. Il traça sur la terre un cercle, dans lequel il mit le genouil, en jurant d'y vaincre ou d'y mourir. Sa défense fut longue & opiniâtre. Mais couvert enfin de fléches & de zagaies, il manqua de force & de vie plûtôt que de courage. Sa mort devint un aiguillon de vengeance pour des gens accoutumés à vaincre sous ses ordres. Ils se rallierent. Ils revinrent à la charge, avec tant de furie, qu'ils se rendirent bien-tôt maîtres de la campagne (3).

Il est attaqué par les Galas.

Il périt glorieusement.

Killimanzo, frere de Flonikerri, ayant succedé au commandement, attaqua l'ennemi dans son camp, le força de prendre la fuite, & s'empara de *Puy-Monu*, dont il abandonna le pillage à son armée. Ensuite s'avançant vers *Quoja-Monu*, qui est situé sur les bords de la Riviere de Maguiba, ou Rio Novo, il y trouva les Habitans disposés à la soumission. Ainsi les Karrows, avec le secours des Folgias, étendirent leurs conquêtes dans toutes les contrées voisines, & se rendirent formidables.

Killimanko son frere lui succede.

Quelque-tems après, Killimanzo marcha vers la Riviere de *Maqualbari*, ou *das Gallinas*, & subjugua les Quilligas. Après tant d'heureux succès, il se retira dans le Palais de Tombi, son ancienne résidence, où il mourut comblé de gloire, mais avec quelque soupçon d'empoisonnement. Il laissa plusieurs fils dans une grande jeunesse, incapables par conséquent de prendre après lui les rênes du Gouvernemenr.

Il meurt & laisse Flansire pour son successeur.

Conquêtes de Flansire.

Cependant l'aîné, qui se nommoit Flansire, monta sur le trône, sous la tutelle de *Gemmah*, son oncle paternel, qui se chargea de l'administration pendant sa minorité. Flansire, heritant de la valeur de son pere, n'eut pas plûtôt atteint l'âge de régner par lui-même, qu'il forma le dessein d'étendre ses Etats par de nouvelles conquêtes. Il se mit à la tête de son armée, & passant le Maqualbari, il subjugua tout le Pays à l'Ouest du sien, jusqu'à Sierra-Leona, qui ne fut pas long-rems non-plus à recevoir le joug. Il établit Quanquadulla dans cette derniere contrée, pour la tenir dans la sou-

(2) Afrique d'Ogilby, p. 407. & suiv.

mission.

mission. Du côté de la Riviere das Palmas il nomma pour son Lieutenant un autre Seigneur de sa Cour, nommé *Selbore*, de qui cette Riviere prit le nom de *Selbore*, ou de *Scherbro*. Sitre eut le Gouvernement de tous les Peuples, qui sont aux environs de Rio das Galinhas.

PAYS INTERIEURS.

Après avoir mis un si bon ordre dans ses conquêtes, Flansire retourna dans son Palais de Tombi, où il vécut long-tems dans une profonde paix. Mais lorsqu'il s'en défioit le moins, il apprit que Quanquadulla s'étoit laissé chasser de Sierra-Leona par *Dogo-Falma*, natif de Dogo dans le Pays de Hondo, & qu'il avoit été forcé de chercher une retraite dans les Isles *Bananas*. Cette disgrace le réveilla dans le sein du repos. Il donna ordre aux Seigneurs du Pays de Bulm de rassembler toutes leurs forces, & de l'attendre au rendez-vous qu'il leur assigna. Mais ils avoient déja prêté l'oreille à quelques propositions de son frere, qui leur firent mépriser la voix de leur Maître. Flansire, qui n'avoit aucune défiance de cette conspiration, laissa le Gouvernement dans son absence à ce même frere qui le trahissoit; & se faisant accompagner de Flambure, son fils aîné, aujourd'hui Roi de Quoja, il se hâta d'arriver au rendez-vous. Quoiqu'il n'y vît pas les troupes qu'il s'étoit attendu d'y trouver rassemblées, il n'attribua ce retardement qu'à leur lenteur; & de la Riviere das Galinhas il se rendit sur des Canots dans les Isles Bananas. Il y rassura ceux qui s'y étoient retirés de Sierra-Leona. Il les prit sous ses enseignes; & ne consultant que son courage, il alla débarquer avec eux dans la Riviere même de Sierra-Leona, où il entreprit, sans autre secours, de faire tourner le dos à l'usurpateur.

Flansire est attaqué par Dogo-Falma.

Il marche contre lui.

Dogo Falma avoit été un des principaux Seigneurs du Pays de Hondo. Mais ayant été surpris avec une des femmes du Roi, ce Prince, au lieu de lui faire payer l'amende ordinaire de quelques marchandises & de quelques Esclaves, lui avoit fait couper les oreilles & l'avoit banni de ses Etats. Cependant le tems, qui affoiblit toutes les haines, l'avoit fait rappeller à la Cour. Mais, loin de gagner le cœur de son Maître par des soumissions, il ne fut pas long-tems sans l'irriter par de nouvelles insolences. Un jour il eut celle de lui dire, que le châtiment qu'il avoit subi l'ayant rendu méprisable & ridicule aux yeux du Public, il se croyoit en droit d'exiger que tous ceux qui commettroient la même offense fussent condamnés à la même peine; sans quoi il menaça de faire ses plaintes, sur les grands-chemins & dans les bois, aux *Jannanins* & aux *Bellis*, c'est-à-dire, aux Esprits & aux Démons. Malgré ces audacieux propos, le Roi fit régler par son Conseil, qu'un exemple particulier ne deviendroit point une loi pour les autres. Mais pour accorder quelque satisfaction à Dogo-Falma, il lui confia la conduite de ses armes dans l'expédition de Sierra-Leona. Ce Général sans oreilles eut d'abord quelque succès, & balança même assez long-tems la fortune après l'arrivée de Flansire. Mais comme il devoit moins cet avantage à ses qualités militaires qu'au nombre de ses troupes, Flansire, qui apprit enfin à ne pas compter sur les Seigneurs de Bulm, se procura le secours de quelques Blancs, avec lesquels il attaqua la Ville de Falmaba. Il en força les portes à coups de hache, & commença par mettre le feu aux maisons. Dogo-Falma, qui s'y étoit renfermé, n'eut pas d'autre ressource que la fuite. Flaisire le poursuivit, sans pouvoir le joindre, & n'en mérita pas

Origine de Dogo-Falma.

Insolence de Dogo-Falma.

Il ne laisse pas d'être nommé Général.

Il est vaincu par Flansire.

Pays intérieurs.

moins le titre de *Falma-Jundo-Mu*, c'est-à-dire, *Vainqueur* ou *Terreur* de Dogo-Falma.

Revolte de Gammana contre Flansire.

Après avoir fait rentrer dans la soumission le Pays de Bolmburre & rétabli Quanquadulla à Sierra-Leona, il hâta sa marche pour aller remedier à d'autres désordres; lorsqu'il fut informé en chemin que *Gammana*, son frere, sur lequel il s'étoit reposé du Gouvernement dans son absence, avoit usurpé l'autorité souveraine, enlevé ses femmes, & tué plusieurs de ses fils. Cette revolte fut suivie de près par l'invasion des *Gebbes-Monus*, Nation qui habite les environs du Cap-Mesurado. Ils étoient entrés dans les Pays de Doüalla & du Cap-Monte, où ils avoient brûlé plusieurs Villes, & pris pour l'esclavage tous les Habitans qui étoient tombés entre leurs mains.

Elle finit par la mort de Gammana.

Flansire marcha aussi-tôt vers la Riviere de Magualbari, en invoquant, dit l'Auteur, la justice des Jannanins pour la punition des coupables. Il passa cette Riviere avec son armée, à la vûe de Gammana, qui s'étoit promis de l'arrêter au passage. Il lui livra bataille, & remporta une victoire complette. Ensuite s'étant campé sur le bord de la Riviere pour observer les mouvemens des rébelles, il envoya Flambure, son fils, à la découverte dans les bois voisins. Ce jeune Prince y surprit quelques troupes, qui étoient occupées des cérémonies d'une sépulture, & qui prirent la fuite, en abandonnant le corps qu'ils étoient prêts d'enterrer. C'étoit celui de Gammana. Trois Esclaves, qui devoient être sacrifiés sur son tombeau, rendirent témoignage que cet Usurpateur avoit été tué dans le combat. Ils furent conduits au Roi, qui, les ayant examinés soigneusement, jugea par leurs récits que la terreur & la consternation étoient répandues parmi les rébelles. Cependant sa modération naturelle lui fit mépriser un avantage qui auroit continué d'ensanglanter ses armes. Il leur offrit généreusement le pardon, qu'ils se crurent trop heureux d'accepter.

Modération du Vainqueur.

Flansire est encore attaqué par Dogo-Falma.

Flansire, assuré du repentir de ses Sujets, tourna toutes ses forces vers le Cap-Mesurado. Quoique les Gebbes-Monus se fussent préparés à le recevoir, il en fit un furieux carnage & ravagea leur Pays.. Ne s'étant proposé que le repos pour fruit de tant de victoires, il retourna aussi-tôt à Tombi. Mais à peine y étoit-il arrivé, que Dogo-Falma rentra sur ses terres avec une armée nombreuse. Comme il avoit congedié la sienne, il se vit forcé dans le premier trouble de chercher une retraite sur la Riviere de Plizoge, dans une Isle nommée *Massa*. Ses ennemis crurent sa perte infaillible. Ils assemblerent une flotte de Canots pour le poursuivre. Mais le tems dont ils eurent besoin pour ces préparatifs donna aux Généraux de Flansire celui de rappeller leurs troupes victorieuses. Elles arriverent si promptement au secours d'un Roi dont elles adoroient la valeur & la bonté, qu'elles détruisirent la flotte & l'armée de Dogo-Falma.

Il détruit son armée.



§. IV.

Caractere, Mœurs, Usages, Langues des Habitans de ces Régions, & particuliérement des Quojas.

Vices généraux des Négres.

Les Négres, en général, sont fort livrés à l'incontinence. Leurs femmes, qui ne sont pas moins passionnées pour les plaisirs des sens, emploient des herbes & des écorces pour exciter les forces de leurs maris. Ces vicieux usages regnent ici comme dans les autres Pays dont on a vû la description. Mais les Habitans sont d'ailleurs plus moderés, plus doux, plus sociables que les autres Négres. Ils ne se plaisent point à verser le sang humain, & ne pensent point à la guerre, s'ils n'y sont forcés par la nécessité de se défendre. Quoiqu'ils aiment beaucoup les liqueurs fortes, sur-tout l'eau-de-vie, il est rare qu'ils en achetent. On ne leur reconnoît ce foible que lorsqu'on leur en présente. Ils vivent entr'eux dans une union parfaite; toujours prêts à s'entre-secourir, à donner à leurs amis dans le besoin une partie de leurs habits & de leurs provisions, & même à prévenir leurs nécessités par des présens volontaires. Si quelqu'un meurt sans laisser dequoi fournir aux frais de ses funérailles, vingt amis du Mort se chargent à l'envi de cette dépense. Le vol est très-rare entr'eux. Mais ils n'ont point à la verité le même scrupule pour les Etrangers, & sur-tout pour les Marchands de l'Europe.

Bonnes qualités des Négres de cette division.

La Polygamie est en usage ici comme dans toutes les Régions des Négres. En quelque nombre que soient les femmes, il y en a une qui passe pour la premiere, & qui jouit d'une superiorité réelle sur toutes les autres. Elle est distinguée par le nom de *Makilma*. La cérémonie du mariage est la même que dans les autres lieux, avec cette seule différence, que l'amant doit faire trois présens de nôce à la fille qu'il veut épouser. Le premier se nomme *Toglo:* c'est ordinairement un peu de corail. Le second s'appelle *Jasin:* il consiste en quelques pagnes ou d'autres habits. Le troisiéme, nommé *Lasing*, est un coffre pour renfermer ce qu'une femme a de plus précieux. Le pere de l'épouse donne au mari de sa fille, un ou deux Esclaves, deux habits, un carquois plein de fléches, un cimeterre avec le ceinturon, & trois ou quatre paniers de riz. Le soin des enfans mâles regarde les maris. Celui des filles est le partage des femmes. Les hommes considerent peu si l'épouse qu'ils prennent est vierge, pourvû qu'elle leur apporte une dot honnête. Ils sont, comme sur la Gambra, dans l'usage de ne plus approcher de leurs femmes, au premier signe qu'ils ont de leur grossesse.

Leurs mariages.

Ils nomment leurs enfans deux jours après celui de la naissance. Pour cette fête, le pere accompagné de ses domestiqués, armés comme lui d'arcs & de fléches, fait le tour de la Ville, en chantant ou poussant des cris de joie. Tous les Habitans de sa connoissance se joignent à lui, avec des instrumens de musique. Ensuite une personne, chargée de la cérémonie, prend l'enfant d'entre les bras de la mere, le place à terre sur une targette de guerre, au milieu de l'assemblée, & lui met un arc dans la main; après quoi il fait un long discours aux assistans sur l'occasion qui les assemble. Cette harangue

Cérémonie pour nommer les enfans.

Pays intérieurs.

Harangues du Ministre.

n'est pas plûtôt finie, que se tournant vers l'enfant, il en commence une autre. Ce sont des vœux en faveur du nouveau-né. Il souhaite qu'il puisse ressembler quelque jour à son pere ; être comme lui industrieux, ami de l'hospitalité, capable de bâtir lui-même sa maison & d'en conduire les affaires ; qu'il ne porte pas ses desirs sur les femmes de son voisin ; qu'il ne soit pas yvrogne, gourmand, ni sujet à d'autres vices. Enfin, le reprenant dans ses bras, il le nomme, & le rend à sa mere ou à sa nourrice. Alors l'Assemblée se sépare. Une partie des hommes part pour la chasse ou la pêche. Les autres vont faire une provision de vin de palmier. Mais c'est pour se rejoindre à la fin du jour. La mere de l'enfant fait cuire le gibier dans du riz, & le festin dure toute la nuit.

Cérémonie pour nommer les Filles.

Si c'est une fille qu'on ait à nommer, la mere ou la nourrice la porte dans l'endroit du Village où l'assemblée est la plus nombreuse. Elle la place à terre sur une natte, avec un petit bâton à la main ; & quelqu'un l'exhorte à devenir bonne femme de ménage & bonne cuisiniere ; à vivre chaste, propre, obéissante ; à se faire aimer plus tendrement de son mari que toutes les autres femmes ; à l'aider dans ses entreprises, & à l'accompagner à la chasse (1).

Disposition des héritages.

C'est l'aîné d'une famille qui hérite de tous les biens & des femmes de son pere. S'il meurt sans enfans mâles, l'héritage passe au plus âgé de ses freres. Les cadets sont ordinairement partagés pendant la vie de leur pere, dans la crainte qu'après sa mort ils ne soient réduits à la pauvreté. Mais un homme marié, qui meurt sans enfans mâles, voit passer son bien au fils de son frere, quoiqu'il ait plusieurs filles. S'il ne reste aucun mâle dans la famille, toute la succession appartient au Roi, avec la seule obligation de pourvoir à l'entretien des filles (2).

Maladies des Négres.

Dans la division dont on traite ici, les hommes & les bêtes sont sujets à plusieurs sortes de maladies qui sont inconnues en Europe. La principale est l'*Ibatheba*, qui tue quantité d'éléphans, de buffles, de sangliers & de chiens. Mais elle ne cause pas tant de ravages parmi les hommes & les femmes.

La rougeole fait périr beaucoup de monde. On raconte qu'autrefois elle dépeupla presqu'entiérement le Pays de Hondo.

Le flux de sang emporte aussi une infinité de Négres. Ils croient que cette maladie leur est envoyée par des Sorciers. Cependant les Quojas assurent qu'elle n'étoit pas connue parmi eux, jusqu'en 1627, qu'elle leur fut apportée de Sierra-Leona par quelques Européens.

La petite-vérole ne fait pas ici moins de ravages. Les cancers y sont fort communs, au nez, aux lévres, aux jambes & aux bras. Le mal de tête y est très-violent. Les Habitans l'appellent *Honde-Doengh*. Les douleurs de dents y sont furieuses & se nomment *Ji-Doengh*. Aux environs de Sierra-Leona & dans le Pays de Quoja, les Négres sont sujets à des enflures très-douloureuses au *Scrotum*, qui les privent du commerce des femmes, & qui ne leur permettent pas même de marcher. Le Pays des Folgias & celui des

(1) Description de la Guinée par Barbot, p. 117. & suiv.

(2) *Ibid.* p. 121.

Hondos est beaucoup moins affligé de cette maladie, qui est d'ailleurs inconnue dans toutes les autres régions des Négres.

PAYS INTERIEURS.

Culture des terres.

La principale occupation des Négres, dans toute cette division, est la culture de leurs terres, car ils ont peu de penchant pour le Commerce. Les Esclaves dont ils peuvent disposer sont en petit nombre; & les Vaisseaux Européens, qui passent si souvent au long de leur Côte, ont bien-tôt épuisé l'yvoire, la cire, & le bois de Cam qui se trouve dans le Pays. C'est au mois de Janvier que les Habitans commencent à préparer leurs terres basses, pour y semer le riz, qui est leur principale subsistance. Leur méthode est à peu près la même que celle d'Angleterre pour semer le bled. Celui qui seme est suivi d'un autre, qui couvre légerement le riz de terre à mesure qu'il est semé.

Moissons.

Ce grain commence quelquefois à sortir de terre trois jours après y avoir été renfermé. Alors on environne le champ d'une palissade, pour le défendre contre les éléphans & les buffles, qui aiment beaucoup le riz. On y met une garde, d'enfans ou d'esclaves, auxquels on donne aussi le soin de chasser les oiseaux. Le riz se coupe au mois de Mai. A peine cette moisson est-elle finie qu'on recommence le labourage, mais dans des terres plus dures. Cette seconde moisson se fait au commencement de Juillet. Ensuite, on se remet au travail pour la troisiéme, qui se fait au commencement de Novembre. Ce troisiéme labourage regarde les terres hautes. Les pluies, qui durent depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Septembre, rendent le travail aisé dans les terres les plus dures.

Emploi des femmes.

On les laisse reposer ensuite pendant deux ou trois ans. Les femmes s'emploient beaucoup à l'agriculture. Dans certains Cantons, leur partage est de labourer. Dans d'autres, c'est de semer. Mais, par-tout, les hommes se reposent sur elles du soin de préparer le riz; c'est-à-dire, de le broier, dans de longs & profonds mortiers, qui sont composés d'un tronc d'arbre creux, & de le faire cuire pour la famille.

Il se passe beaucoup de tems avant que le riz soit renfermé dans les granges ou les magasins. Il faut du tems pour le sécher. Il en faut pour le mettre en gerbes, & pour payer les droits au Souverain.

Les contrées de Hondo, de Galas & de Gebbe-Monu produisent le meilleur riz de cette division, & plus abondamment que toutes les autres parties.

Pêche & Chasse des Négres.

Dans l'intervalle des moissons, les Négres de Quoja s'occupent de la pêche, de la chasse & de leurs édifices. Mais pour la chasse du buffle, ils ont besoin d'une permission de leur Roi, qui en tire la moitié, & le tiers de l'autre gibier. Les éléphans d'eau appartiennent uniquement au Roi, ou au Chef du Canton. Cependant il marque ordinairement sa reconnoissance au chasseur par quelque présent. Les pêcheurs donnent aussi quelque partie de leur poisson aux Prêtres, pour les *Jannanins* ou les ames de leurs amis morts.

Villes ouvertes.

Villes fortifiées.

La forme des maisons, dans le Pays de Quoja, est ronde comme à Rufisco. On y voit des Villes fortifiées & des Villes ouvertes. Celles-ci s'appellent *Fon-Serab*. Elles sont bâties en cercle, & revêtues d'arbres, l'un fort proche de l'autre. Les Villes fortifiées se nomment *San-Siab*. Leur force

Pays intérieurs.

consiste dans quatre bastions, qu'on appelle *Koberes*, & qu'on traverse pour entrer & pour sortir. La porte en est si basse & si étroite, qu'il n'y peut passer qu'un homme à la fois. Sur chaque porte, on place une guérite, composée des branches d'un arbre qui se nomme *Tombo-Bangoela*. Ces Villes sont environnées, au-dehors, d'une palissade de pieux du même arbre. Le bois en est dur; & les pieux, qui sont longs & épais, étant serrés de fort près, & joints par les arbres qui entourent aussi la Ville, la vûe ne peut pénétrer au travers de cet enclos. Mais on y ménage, par intervalles, de petites ouvertures, qui servent à tirer dans l'occasion, quoiqu'elles soient ordinairement fermées. Les rues sont tirées d'un Kobare à l'autre, & forment ainsi des croix, au centre desquelles est le Marché public. Tous les habitans des Villages & des lieux ouverts ont des maisons dans quelque San-Siab, où ils se retirent à la premiere nouvelle de la guerre ou de quelqu'irruption de leurs ennemis.

Ponts du Pays.

Les Rivieres du Pays des Quojas sont bouchées par tant de chûtes d'eau & de bancs de sable, que les Canots n'y étant d'aucun usage, on fait de distance en distance, une sorte de pont, de pieux de Tombo liés ensemble, avec des cordes de chaque côté pour défendre les passans contre le danger de tomber dans l'eau. Ces cordes sont composées d'un tissu de diverses racines, & liées à quelques arbres sur les deux rives.

Langage.

Le langage qui a le plus d'étendue dans toutes ces régions, est celui des Quojas. Cependant les *Tims*, les *Hondos*, les *Mendos*, les Folgias, les Galas & les Gebbes, ont leur langue particuliere. La plus élégante est celle des Folgias, qui se nomme par cette raison, *Mendisko* ou la Langue du Seigneur. Les Langues des Galas & des Gebbes different un peu de celle des Folgias & de celle des Quojas; à peu près comme le haut & le bas Allemand different ensemble. Les Seigneurs Négres se piquent de parler avec élégance, & la font particuliérement consister dans les comparaisons & les allégories, qu'ils appliquent assez heureusement.

Comment les Négres connoissent minuit.

Ils ne divisent pas le jour en heures. Ils connoissent le milieu de la nuit à cinq étoiles, qu'ils appellent *Mouja-ding*, & qui paroissent avec les Pléiades à la tête du Taureau.

Circonstances particulieres des funérailles.

Les cérémonies de leurs funérailles ressemblent beaucoup à celles dont on a déja vû la description dans d'autres Pays. Cependant il s'y trouve des circonstances différentes. Lorsque le corps est bien lavé, & les cheveux tressés fort proprement, ils placent le mort debout, en le soutenant avec des appuis. Ils le revêtent des meilleurs habits qu'il ait eus pendant sa vie, ou dont on lui ait fait présent depuis son trépas. Ils lui mettent son arc dans une main, & dans l'autre une fléche. Alors ses plus proches parens & ses amis font avec leurs fléches une espéce d'escarmouche, qui dure assez long-tems. Ensuite ils se mettent à genoux autour du corps, en lui tournant le dos; & d'un air irrité ils tirent leurs fléches devant eux, pour déclarer qu'ils sont prêts à tirer vengeance de tous ceux qui oseroient parler mal de leur ami, ou qui auroient été capables de contribuer à sa mort. Après cette formalité, ils étranglent quelques Esclaves qui lui ont appartenu, en leur recommandant de le servir fidellement dans l'autre Monde. On a pris soin auparavant de traiter ces malheureuses victimes avec tout ce que le Pays produit de plus délicat.

Esclaves sacrifiés.

D'un autre côté, toutes les femmes qui ont eu quelque liaiſon avec celle du Mort, ſe rendent auprès d'elle, & ſe jettent à ſes pieds en répetant, *Byune, Byune*; c'eſt-à-dire, conſolez-vous, ou, eſſuyez vos larmes.

Cérémonies de la ſepulture.

Enfin le corps eſt placé ſur une planche, ou ſur une petite civiere, & deux hommes le portent ſur leurs épaules au lieu de la ſépulture. On jette avec lui, dans la foſſe, les Eſclaves qui ont été ſacrifiés, les nattes, les chaudrons, les baſſins, & les autres uſtenciles dont il faiſoit uſage. On le couvre d'une natte, ſur laquelle on jette aſſez de terre pour arrêter l'infection de la pourriture. Les parens élevent auſſi-tôt une petite Cabane au deſſus du tombeau, & plantent au coin du toît une petite verge de fer, à laquelle ils ſuſpendent les armes du Mort. Si c'eſt une femme qu'on ait enterrée, ils y attachent, au lieu d'armes, les baſſins dont elle ſe ſervoit. Pendant pluſieurs mois, ils apportent chaque jour à ce mauſolée des alimens & des liqueurs, pour nourrir le Mort dans le Monde où ils le croient paſſé.

Lieux qui ſervent de Cimetiére.

L'uſage eſt d'enterrer toutes les perſonnes d'une même famille dans le même lieu, à quelque diſtance de leur Habitation qu'elles puiſſent mourir. Les Cimetiéres ſont ordinairement dans quelqu'ancien Village abandonné, qui prend alors le nom de *Tomburoy*. On en trouve un grand nombre ſur la Riviere de Plizoge & dans l'Iſle Maſſa, derriere le Cap-Monte.

Ils étranglent les Eſclaves qui doivent être enterrés avec les perſonnes de diſtinction, parce qu'ils croient le ſang humain trop précieux pour être légerement répandu. Ils ſe ſervent d'une corde, & cette exécution ſe fait en la ſerrant derriere le col des victimes. On brûle auſſi tout ce qui reſte des alimens qu'on leur a fait prendre avant leur mort, parce que les moindres parties de ce feſtin paſſent pour ſacrées. Cependant cette barbare coutume commence à s'affoiblir; & dans tous les Cantons où elle ſe pratique, les peres & les meres cachent leurs enfans auſſi-tôt que la vie du Roi eſt en danger par quelque maladie violente. A la verité, ceux qui ont pris cette précaution pour ſe dérober à la mort, reçoivent des reproches à leur retour. On les accuſe d'avoir manqué de cœur; & cet outrage eſt ſanglant parmi les Négres. On leur repréſente combien il eſt injuſte, après avoir mangé le pain d'un Seigneur ou d'un Maître, de faire difficulté de mourir avec lui.

Jeûne en uſage après les funérailles.

C'eſt encore l'uſage, pour les plus proches parens & les amis d'un Mort, d'obſerver un jeûne après les funérailles. Il n'eſt que de dix jours pour un Mort du commun; mais il en dure trente pour le Roi ou pour une perſonne de diſtinction. Ceux qui entreprennent de l'obſerver, jurent, en levant les deux mains au ciel, qu'ils ne mangeront point de riz dans cet eſpace de tems; qu'ils ne boiront pas plus de liqueur qu'il n'en peut tenir dans un trou qu'ils font exprès, & qu'ils ſe priveront auſſi long-tems du commerce des femmes. D'un autre côté, les femmes font vœu de ne porter que des pagnes noirs ou blancs, de laiſſer pendre leurs cheveux, & de n'avoir pas d'autre lit que la terre. A la fin du jeûne, les pénitens levent encore les mains au ciel, pour le prendre à témoin qu'ils ont rempli leur engagemenr. Enſuite les hommes vont à la chaſſe; les femmes préparent ce qu'ils ont tué; & tous enſemble paſſent la nuit à ſe réjouir. La famille du Mort leur fait enſuite préſent d'un baſſin, d'un chaudron, d'un pagne, d'un panier de ſel & d'une barre de fer.

PAYS INTERIEURS.

Politique des Quojas pour soutenir leur autorité.

Si les Quojas conservent leur autorité sur les Pays de Silm, de Bulm & de Bulmberre, quoique ces régions soient plus étendues & plus peuplées que la leur, ils n'en ont l'obligation qu'à la politique de leur Conseil, qui est composé des hommes les plus sages & les plus expérimentés de leur Nation. Pour entretenir leurs vassaux & leurs voisins dans une opinion avantageuse de leurs forces, ils ne permettent jamais à ceux du Nord de traverser leur Pays pour aller du côté de l'Est, ni à ceux de l'Est de prendre le même passage pour se rendre à l'Ouest. Ce réglement invariable sert aussi à leur donner beaucoup plus de part au Commerce. Ils servent de Facteurs & de Courtiers à leurs voisins pour faire passer sur leur territoire les marchandises qui vont d'un côté à l'autre. A la verité ceux du Nord en usent de même avec eux, & ne permettent le transport de marchandises par leurs terres qu'aux Quojas qui sont mariés dans leur Pays.

Titre de Dondagh.

Quoique les Quojas soient dans la dépendance du Roi des Folgias, ce Prince accorde à leur Roi le titre de *Dondagh*, qu'il porte lui-même. Le Roi des Quojas le donne aussi au Roi de Bulmberre, qui lui rend hommage, comme il le rend aux Folgias.

Hommage que le Roi des Quojas rend à celui des Folgias.

Ce titre ne se confere pas sans de grandes cérémonies. Lorsque le Roi des Quojas le reçoit de celui des Folgias, il se prosterne à terre, & demeure dans cette situation jusqu'à ce que le Roi des Folgias lui ait jetté un peu de terre sur le corps, & lui ait demandé quel nom il souhaite de porter. Alors il déclare le nom qu'il choisit. Les assistans le répetent à haute voix, & le Roi des Folgias y joint le titre de Dondagh, que toute l'assemblée fait retentir avec de grands applaudissemens. Le nouveau Dondagh reçoit ordre aussi-tôt de se lever. On lui présente un carquois plein de fléches, qu'il suspend à son épaule, & un arc qu'il prend entre les mains, pour signifier qu'il est obligé désormais à défendre de toutes ses forces le Pays de ses Souverains. Ensuite il rend hommage au Roi des Folgias, par un présent considérable de toile, de chaudrons & de bassins.

Autorité du Roi des Quojas.

Il n'en est pas moins absolu dans ses propres Etats, & sa jalousie est extrême pour ses prérogatives & son autorité. Il fait consister une partie de sa gloire dans le nombre de ses femmes, dont la plûpart lui sont amenées des régions voisines. Lorsqu'il paroît en public, il est assis, ou debout, sur un bouclier, que ses Sujets nomment Koreda ; pour faire connoître qu'il est le défenseur de ses domaines, le guide de ses troupes, & le protecteur de tous les gens de bien qui sont dans l'oppression. Si quelque Seigneur, accusé de mauvaise conduite, tarde à se présenter devant lui, il lui envoie son Koreda par deux Tambours, qui ne doivent pas cesser de battre jusqu'à ce que le coupable soit déterminé à partir. Ils le ramenent en marchant devant lui. Il porte le Koreda d'une main ; & de l'autre, certains présens. S'il est admis à l'audience du Roi, il se prosterne, il se couvre la tête de terre, il demande grace pour son crime, & se reconnoît indigne d'être assis sur le Koreda. On ne lui envoie effectivement cette arme que pour le couvrir de honte, & pour lui faire entendre, par une raillerie amere, que ne s'étant pas soumis au premier ordre, c'est donc à lui de prendre la place de son Maître & d'exercer l'autorité souveraine.

Maniere dont il l'exerce à l'égard des Seigneurs coupables.

Audiences.

Lorsqu'un Négre de distinction demande l'audience du Roi, il commence par

par remettre ses présens au Chef des femmes du Palais, qui les porte à ce Prince, & qui le prie de souffrir que la personne qu'il lui nomme soit admise à se prosterner devant lui. Si le Roi y consent, les présens sont acceptés, & le Suppliant est introduit. Si la demande est rejettée, on restitue sans bruit les présens à celui qui les offroit. Il se retire, & n'ose reparoître à la Cour jusqu'à ce qu'il ait fait sa paix avec le Roi, par l'entremise de quelque ami plus favorisé. Le pardon n'est pas differé long-tems pour des fautes légeres; & le coupable se présentant alors avec les mêmes cérémonies, est sûr d'un meilleur accueil. Mais le Roi n'oublie pas facilement une offense considérable.

PAYS INTERIEURS. Comment elles s'obtiennent.

Celui qui obtient enfin grace, & la liberté de repatoître devant son Souverain, doit s'avancer lentement vers lui, en s'inclinant de la moitié du corps. Lorsqu'il est près de la natte où le Roi est assis, il doit mettre un genouil à terre, baisser la tête jusques sur son bras droit, qu'il étend exprès pour cette cérémonie, & prononcer respectueusement le nom de Dondagh. Alors le Roi répond *Namadi;* c'est-à-dire, Je vous remercie, & lui ordonne de s'asseoir à quelque distance, sur une sellette de bois ou sur une natte, si c'est une personne du plus haut rang.

Réception des Ambassadeurs.

Un Ambassadeur de quelque Prince voisin s'arrête sur la frontiere, pour faire porter à la Cour la premiere nouvelle de son arrivée. On lui dépêche un Officier, qui l'amene dans un Village voisin de la Cour, où il attend que les préparatifs soient faits pour l'audience. Le jour marqué, il est conduit par un grand nombre d'Officiers & de Gardes, revêtus de leurs plus beaux habits, l'arc en main & le carquois sur l'épaule. Cette marche se fait au bruit des instrumens, avec des danses & des sauts continuels. En arrivant près du Palais, l'Ambassadeur est reçu entre deux lignes de Quojas armés, au long desquelles il pénetre jusqu'à la salle du Conseil. S'il vient du Pays des Folgias, les gens de sa propre suite ont la liberté de danser sur la Place-d'armes; mais ce privilege est refusé à toute autre Nation. Aussi-tôt que la danse est finie, il entre dans la chambre de l'audience. Lorsqu'il arrive près du Simmano, ou du Trône du Roi, il lui tourne le dos, il met un genouil à terre; & dans cette posture il tend son arc de toute sa force, pour déclarer qu'il se croiroit heureux s'il trouvoit l'occasion de s'en servir contre les ennemis du Roi. Pendant cette formalité, les gens de sa suite chantent ou récitent, à voix haute, des Vers composés à l'honneur du Roi. Les Quojas de l'Assemblée font de leur côté la même chose à l'honneur de l'Ambassadeur & de son Maître. Cette cérémonie se nomme *Polo-Polo-Sammah.* Les expressions les plus flateuses, & qui reviennent le plus souvent dans ces occasions, sont, *Komme*, *Bolle-Machang*, c'est-à-dire, *personne ne peut imiter les ouvrages de ses mains. Dogo Folmaa Hando Mu*, qui signifie; Il est le destructeur de Dogo-Falma. *Sulle tomba quarriasch:* Je m'attache, comme la poix, au dos de ceux qui osent me résister.

Privilege des Folgias.

Concert d'éloges à l'audience.

Après ces éloges mutuels, l'Ambassadeur fait avancer un de ses Officiers, qui se prosterne devant le Roi; son caractere l'exemptant lui-même de cette soumission. Pendant cette nouvelle scene, tous les assistans qui sont autour du Trône, dansent & font mille mouvemens bizarres avec leurs arcs & leurs fléches. L'Ambassadeur les interrompt, pour demander que tout le monde

Harangue de l'Ambassadeur.

prête silence. Il prononce alors sa harangue. Le *Silli*, ou l'Interpréte royal, qui est ordinairement debout près du Trône, avec un arc à la main, l'explique mot à mot. Si elle concerne les affaires d'Etat, la réponse est remise après les déliberations du Conseil. Dans tout autre cas, elle se fait sur le champ. Aussi-tôt l'Ambassadeur est reconduit dans son quartier; & lorsqu'il est sorti, quelques-uns de ses Officiers étallent devant le Roi les présens qui lui sont destinés; en expliquant à chaque article quelle en est la nature, & les raisons qui les ont fait envoyer.

Maniere dont il est servi.

Le soir, plusieurs Esclaves du Roi se rendent au quartier de l'Ambassadeur, pour servir près de sa personne. Ensuite les femmes mêmes du Roi, vêtues de leurs plus riches habits, lui portent plusieurs plats de riz & de diverses viandes. Le Roi, après avoir soupé, lui envoie de son vin de palmier, & des présens pour son Maître, qui consistent en quelques chaudrons & quelques bassins de cuivre. Si c'est un Ambassadeur Européen qui arrive à la Cour avec des présens de son pays, il a l'honneur de souper à la table du Roi, & la liberté de s'y faire servir suivant les usages de sa propre Nation. Ce qui reste de son souper est réservé pour les femmes de Sa Majesté.

Il n'y a point de Nation parmi les Négres où les cérémonies & les formalités soient en plus grand nombre que dans celle des Quojas. La méthode la plus sûre pour se concilier leur affection, c'est de marquer du goût pour leurs usages.

Usages singuliers des Quojas.

Ils en ont plusieurs qui font honneur à leur législature. Une femme accusée d'adultere par la seule dépositionde son mari, est crue de son innocence sur son serment. Elle jure par *Belli-Paaro* qu'elle n'est pas coupable, en priant cet Esprit de la confondre si elle blesse la verité. Mais si elle est convaincue après son serment, la Loi ordonne qu'elle soit menée le soir, par son mari, à la Place publique, où le Conseil est assis pour la juger. On invoque d'abord les Jannanins. Ensuite on lui couvre les yeux, pour lui dérober la vûe de ces Esprits, qui sont prêts à l'emporter. On la laisse quelques momens dans la frayeur de cette menace. Mais un Vieillard du Conseil prend bien-tôt la parole, pour lui faire honte du déréglement de sa conduite, & pour la menacer d'un sévere châtiment si elle ne rentre point dans elle-même. Après quoi, on lui fait entendre un bruit confus de plusieurs voix, qui passent pour celles des Jannanins, & qui lui déclarent que son crime, quoique digne d'une plus rigoureuse punition, lui est pardonné, parce que c'est la premiere fois qu'elle s'en est rendue coupable. Les mêmes voix lui imposent quelques jeûnes & quelques mortifications. Elles lui recommandent sur-tout de vivre avec tant de retenue, qu'on ne puisse pas lui reprocher d'avoir reçu même un enfant mâle entre ses bras, ni d'avoir touché l'habit d'un homme. Jusqu'alors, les Quojas sont persuadés que la honte & la crainte sont des peines qui égalent le crime. Mais si la même femme retombe dans le désordre & ne peut éviter la conviction, le *Bellimo*, c'est-à-dire, le Grand-Prêtre & quelques-uns des *Soggonos*, qui sont ses Ministres, se rendent le matin à sa maison, accompagnés d'autres Officiers subalternes, qui font beaucoup de bruit avec une espece de cresselles. Ils se saisissent d'elle, & l'amenent à la Place publique. Là, ils l'obligent de faire trois tours, au bruit des mêmes instrumens. Sans écouter ses plaintes ou ses promesses, ils la

Punition graduelle de l'adultere.

Le Bellimo, ou le Grand-Prêtre.

conduisent au bois sacré des Jannanins ; & de ce moment, on n'entend plus jamais parler d'elle. Les Négres s'imaginent qu'elles sont emportées par les Jannanins. Mais, suivant l'Auteur, il y a beaucoup d'apparence qu'elles sont tuées sur le champ dans le bois, & leurs corps enterrés avec beaucoup de précaution.

PAYS INTERIEURS.

Epreuves pour les crimes mal vérifiés.

Un homme accusé de vol, ou de meurtre, sans pouvoir être convaincu de l'un ou de l'autre de ces crimes, est condamné à l'épreuve du *Bellin*, mélange d'herbes & d'écorces de la composition du Bellimo, qu'on force l'accusé de recevoir dans sa main. S'il est coupable, les Négres sont persuadés que sa peau portera sur le champ quelques marques de feu, & qu'il ne ressentira aucun mal s'il est innocent.

Quelquefois le Bellimo fait avaller aux accusés un grand verre d'une liqueur qu'il compose lui-même, avec de l'écorce de *Neno* & de *Quoni*, deux arbres qui passent pour un parfait poison. Ceux qui ont la conscience nette vomissent immédiatement, & ne se portent que mieux après cette opération. Les coupables ne jettent que de l'écume par la bouche, & sont reconnus dignes de mort.

Exécution des criminels.

Partage de ses membres.

Les criminels convaincus sont exécutés dans quelque bois, ou dans quelque lieu fort éloigné de l'Habitation. On les fait mettre à genoux, la tête baissée, & l'Exécuteur les perce par derriere d'une petite javeline. Aussi-tôt que le corps est tombé, il coupe la tête, avec une hache ou un couteau, & divise le tronc en plusieurs quartiers, qu'il distribue aux femmes du coupable. Elles sont obligées d'assister à l'exécution, pour les recevoir, & pour les aller jetter sur quelque fumier, où ces misérables restes servent de pâture aux oiseaux de proie. Les amis du Mort font cuire sa tête, en boivent le bouillon, & clouënt les machoires dans le lieu de leur culte ; car les Quojas ont des principes de religion plus développés que les autres Négres.

Idée que les Quojas ont d'un premier Etre.

Ils reconnoissent un Etre suprême, un Créateur de tout ce qui existe, & l'idée qu'ils en ont est d'autant plus rélevée, qu'ils n'entreprennent pas de l'expliquer. Ils appellent cet Etre *Kanno*. Ils lui attribuent un pouvoir infini, une connoissance universelle, & l'immensité de nature, qui le rend présent par-tout. Ils croient que tous les biens viennent de lui. Mais ils ne lui accordent pas une durée éternelle. Il aura pour successeur, disent-ils, un autre Etre, qui doit punir le vice & récompenser la vertu.

Leur culte pour les Jannanins, ou les Esprits des Morts.

Ils sont persuadés que les Morts deviennent des Esprits, auxquels ils donnent le nom de *Jannanins*, c'est-à-dire, Patrons & Défenseurs. L'occupation qu'ils attribuent à ces Esprits, est de protéger & de secourir leurs parens & leurs anciens amis. Un Négre, qui évite à la chasse quelque pressant danger, se hâte d'aller au tombeau de son Libérateur, où la reconnoissance lui fait sacrifier un veau avec du riz & du vin de palmier pour offrande, en présence des parens & des autres amis du Jannanin, qui célébrent cette fête par des chants & des danses.

Leur confiance aux Jannanins.

Les Quojas qui reçoivent quelqu'outrage, se retirent dans les bois, où ils s'imaginent que ces Esprits font leur résidence. Là, ils demandent vengeance à grands cris, soit à Kanno, soit aux Jannanins. De même, s'ils se trouvent dans quelqu'embarras ou quelque danger, ils invoquent l'Esprit auquel ils ont le plus de confiance. D'autres le consultent sur les événemens

PAYS INTERIEURS.

futurs. Par exemple, lorſqu'ils ne voient point arriver les Vaiſſeaux de l'Europe, ils interrogent leur Jannanin pour ſçavoir ce qui les arrête, & s'ils apporteront bien-tôt des marchandiſes. Enfin leur vénération eſt extrême pour les Eſprits des Morts. Ils ne boivent jamais d'eau ni de vin de palmier, ſans commencer par en répandre quelques gouttes à l'honneur des Jannanins. S'ils veulent aſſurer la verité, c'eſt leur Jannanin qu'ils atteſtent. Le Roi même eſt ſoumis à cette ſuperſtition; & quoique toute la Nation paroiſſe pénetrée de reſpect pour Kanno, le culte public ne regarde que ces Eſprits. Chaque Village a dans quelque bois voiſin un lieu fixe pour les invocations. On y porte, dans trois différentes ſaiſons de l'année, une grande abondance de proviſions pour la ſubſiſtance des Eſprits. C'eſt-là que les perſonnes affligées vont implorer l'aſſiſtance de Kanno & des Jannanins. Les femmes, les filles & les enfans, ne peuvent entrer dans ces bois ſacrés. Cette hardieſſe paſſeroit pour un ſacrilége. On leur fait croire dès l'enfance qu'elle ſeroit punie ſur le champ par une mort tragique.

Differentes ſortes de Sorciers parmi les Quojas.

Les Quojas ne ſont pas moins perſuadés qu'ils ont parmi eux des Magiciens & des Sorciers. Ils croient avoir auſſi une eſpece d'ennemis du genre humain, qu'ils appellent *Savas-Munuſin*, c'eſt-à-dire, Empoiſonneurs & ſucceurs de ſang, qui ſont capables de ſuccer tout le ſang d'un homme ou d'un animal, ou du moins de le corrompre, & d'y jetter la ſemence des plus dangereuſes maladies. Ils croient avoir d'autres Enchanteurs, nommés *Billis*, qui peuvent empêcher le riz de croître ou d'arriver à ſa maturité. Ils croient que *Sova*, c'eſt-à-dire, le Diable, s'empare de ceux qui ſe livrent à l'excès de la mélancolie, & que dans cet état il leur apprend à connoître les herbes & les racines qui peuvent ſervir aux enchantemens; qu'il leur montre les geſtes, les paroles, les grimaces, & qu'il leur donne le pouvoir continuel de nuire. Auſſi la mort eſt-elle la punition infaillible de ceux qui ſont accuſés de ces noires pratiques. Les Quojas ne traverſeroient point un bois ſans être accompagnés, dans la crainte de rencontrer quelque Billi, occupé à chercher ſes racines & ſes plantes, ils portent avec eux une certaine compoſition, à laquelle ils croient la vertu de les préſerver contre Sova & tous ſes Miniſtres. Les hiſtoires qu'ils en racontent ſont d'une extravagance achevée.

Combien ils les craignent.

Recherches ſur les morts qu'on ſoupçonne de violence.

Si la mort de quelqu'un eſt ſoupçonnée de violence, on ne lave point le corps ſans avoir fait d'exactes recherches. On commence par faire un paquet de quelques morceaux des habits du Mort, auxquels on joint les rognures de ſes ongles & quelques boucles de ſes cheveux. On ſouffle deſſus de la poudre de *Mammon* ou de Cam *rapé*. Le paquet eſt attaché à la biere du Mort, que deux Négres portent ſur la place publique. Là, deux Prêtres, qui le précedent, en battant deux haches l'une contre l'autre, demandent au corps, dans quel lieu, dans quel tems, & par la méchanceté de qui il a perdu la vie, & ſi Kamo l'a pris ſous ſa protection. Lorſque l'Eſprit du Mort leur a fait entendre par divers mouvemens qu'ils prétendent reſſentir, que c'eſt un Sova-Munuſin qui a cauſé ſon malheur, ils lui demandent encore ſi le Sorcier eſt mâle ou femelle, & dans quel endroit il fait ſa demeure. Alors ſe prétendant avertis par les mêmes ſignes, ils ſe rendent à l'Habitation du Sova-Munuſin, ſe ſaiſiſſent de lui, le chargent de chaînes,

& l'amenent près du cadavre, pour être condamné sur l'accusation de l'Esprit. S'il nie le crime, on le force d'avaller le Koni, liqueur d'une horrible amertume. Après en avoir bû trois callebasses pleines, s'il vomit, il est absous. Mais s'il ne paroît qu'un peu d'écume à sa bouche, il est livré sur le champ au supplice. Son corps est brûlé, & ses cendres jettées dans la riviere ou dans la mer, sans que le rang ou les richesses puissent le sauver. Le Quoni est composé de certaines écorces pilées dans un mortier de bois, qu'on fait infuser dans de l'eau commune. C'est une liqueur, non-seulement fort amere, mais extrêmement dangereuse. On la fait prendre au Prisonnier le matin, pour s'assurer qu'il est à jeun.

PAYS INTERIEURS.

Epreuve des accusés.

Ce que c'est que le Quoni.

Tous les Peuples de cette division circoncisent leurs enfans dès l'âge de six mois, sans autre Loi qu'une tradition immémoriale, dont ils rapportent l'origine à Kanno même. Cependant la tendresse de quelques meres fait differer l'opération jusqu'à l'âge de trois ans, parce qu'elle se fait alors avec moins de danger. On guérit la blessure avec le jus de certaines herbes.

Circoncision.

Quoiqu'on n'ait jamais remarqué que les Négres adorent le Soleil ou la Lune, ils ont l'usage, à la campagne & dans les Villes, d'interrompre leur travail aux nouvelles Lunes, & de ne souffrir pendant ce tems-là aucun Etranger parmi eux. Ils donnent pour raison de cette conduite, que le jour de la nouvelle Lune étant un jour de sang, leur maïz & leur riz deviendroient rouges s'ils en usoient autrement. Ils emploient ordinairement ce jour à la chasse.

Respect des Négres pour la Lune.

Barbot rapporte deux autres cérémonies fort étranges, qui se pratiquent également parmi tous les Négres de Hondo, de Monu, de Folgias, de Gebbe, de Sestos, de Bulm, de Silm, & jusqu'à Sierra-Leona. Il y a dans toutes ces Nations une sorte de Confrairie, ou de Secte, nommée *Belli*, qui paroît proprement une Ecole ou un Collége, pour l'éducation des enfans. Elle est renouvellée tous les vingt-cinq ans, par un ordre immédiat du Roi. La Jeunesse y apprend à danser & à combattre. Elle y apprend l'art de la pêche & de la chasse, & sur-tout un certain chant, qui s'appelle *Bellidong*, ou les louanges de Belli. Ce chant n'est qu'une répétition confuse de quelques expressions sales, accompagnées de gestes & de mouvemens fort immodestes. Lorsqu'un jeune Négre est parfaitement instruit, il prend le titre d'associé de Belli, qui le rend capable de posseder toutes sortes d'emplois, & qui lui donne certains privileges. Les *Quolgas*, c'est-à-dire, les Idiots qui n'ont pas reçu cette éducation ou qui n'en ont pas profité, sont exclus de tous ces droits.

Ecole pour les jeunes Négres.

On choisit, par l'ordre du Roi, dans quelque bois où les palmiers croissent heureusement, un espace de huit ou neuf milles de circonférence. On y bâtit des cabanes, & l'on y plante tout ce qui est nécessaire pour la nourriture des Ecoliers. Alors ceux qui ont quelque prétention pour la fortune de leurs enfans, les conduisent à ce Collége; mais ce n'est qu'après une proclamation solemnelle, qui défend à toutes les femmes d'approcher de ce bois sacré pendant tout le cours de l'instruction, qui dure quatre ou cinq ans. On prétend qu'il seroit profané par leur présence; & pour les en éloigner plus certainement, on leur persuade, dès l'enfance, que Belli tueroit sans pitié celles qui violeroient une loi si sainte.

Circonstances de cet établissement.

Pays interieurs.
Loix de l'Ecole.

Les *Soggonos*, qui sont les Anciens de la secte de Belli, reçoivent du Roi la commission de présider aux Ecoles. Après avoir pris possession de leurs places, ils déclarent aux enfans les loix de leur association. La premiere leur défend de sortir de l'enceinte, pendant le tems de leurs études, & de converser avec ceux qui ne portent pas la marque de l'Ecole. Cette marque, qu'on leur donne aussi-tôt, consiste à leur couper quelques éguillettes de chair depuis le col jusqu'à la jointure de l'épaule; opération douloureuse, mais qui est guérie en peu de jours par des simples. Les cicatrices ressemblent ensuite à des têtes de clous, qui seroient imprimées dans la chair. Après cette cérémonie, on fait prendre aux Ecoliers un nouveau nom, pour signifier comme une nouvelle naissance.

Pendant qu'ils vivent dans cette laborieuse retraite, ils sont entiérement nuds. Ils reçoivent leur nourriture des Soggonos, & de leurs parens, qui ont la liberté de leur apporter du riz, des bananes, & d'autres alimens.

Ce qui succede à cette éducation.

Au jour marqué pour la fin de leurs exercices, ils sont conduits à quelque distance de leur enceinte, dans d'autres cabanes que le Roi fait bâtir exprès, où ils reçoivent la visite de leurs parens des deux sexes. On leur apprend dans ce lieu à se laver, à s'oindre le corps, & les autres usages de la société. La retraite où ils ont vécu n'ayant pû servir à leur donner de la politesse, ils sont tous si sauvages qu'ils ont besoin de ces leçons.

Après s'être formés dans l'espace de quelques jours, ils reçoivent de leurs parens des pagnes & d'autres habits propres à leur Nation. On leur met au cou des colliers de verre, entremêlés de dents de léopards. Leurs jambes sont chargées d'anneaux & de grelots de cuivre. Leur tête est couverte d'un bonnet d'osier, qui leur tombe presque sur les yeux, & tout le corps paré d'un grand nombre de plumes. Dans cet équipage on les conduit à la place publique de la Ville royale. Là, se rangeant en fort bel ordre, au milieu d'une foule de peuple, & sur-tout de femmes, qui se rassemblent de tous les Cantons du Pays, ils commencent par se découvrir la tête & laisser flotter leurs cheveux. Cette cérémonie se fait successivement, pour donner aux spectateurs la facilité d'observer leur figure. Ensuite ils répetent, l'un après l'autre, la danse du Belli, qu'ils ont apprise dans leur Ecole. Ceux qui ne s'acquittent pas bien de cet exercice sont raillés par les femmes, qui crient de tous côtés : Il a perdu son tems à manger du riz.

Preuves publiques que les Ecoliers donnent de leurs progrès.

Lorsque la danse est finie, les Soggonos appellent chaque Ecolier, du nom qu'il a reçu en arrivant à l'Ecole, & le rend à son pere, à sa mere & à sa famille.

Ce que c'est que le Belli.

Le *Belli*, qui donne son nom à la Secte, & qui s'attire tant de respects parmi les Négres, est une matiere composée par le Bellimo, ou le Grand-Prêtre, tantôt d'une figure, tantôt d'une autre, suivant que le caprice ou les circonstances en décident. Elle est paîtrie, comme un gâteau, & l'Auteur s'imagine qu'on la mange. Mais on auroit peine à se figurer, dit-il, l'impression qu'elle fait sur le Peuple, qui la croit sacrée, & capable de faire tomber les plus affreux châtimens sur ceux qui lui manqueroient de respect. Dans leurs idées, néanmoins, le Belli a besoin du consentement du Roi, pour exercer ses punitions; sans quoi il n'auroit aucune vertu. Les Rois & les Prêtres mêmes, qui ont inventé anciennement cette fraude pour conte-

nir le Peuple dans la soumission, se sont accoutumés à la regarder comme un mystere redoutable ; tant les longues traditions ont de force sur des imbéciles.

Pays interieurs.

L'autre Société des Négres est instituée pour les femmes. Elle tire son origine du Pays de Goulla.

Autre Confrairie des Pays Négres.

Dans un certain tems, indiqué par le Roi, on bâtit au centre de quelque bois un nombre de cabanes, pour y recevoir les jeunes filles & les femmes qui veulent être initiées dans la Confrairie. Les Associées sont distinguées par le titre de *Sandi-Simodisino*, ou *Filles de Sandi*. Aussi-tôt qu'elles sont assemblées, la Sogoüilli, c'est-à-dire, la plus ancienne femme de l'Ordre, qui est chargée de gouverner l'Ecole par une commission expresse du Roi, entre en office par un festin qu'elle donne à ses Disciples, & qui porte le nom de *Sandi-Lati*, c'est-à-dire, Alliance ou Confrairie de la Poule. Elle les exhorte à trouver de l'agrément dans leur retraite, qui dure ordinairement quatre mois. Ensuite elle leur rase la tête ; & leur faisant quitter leurs habits, pour demeurer nues pendant toute la durée de ce noviciat, elle les conduit au bord d'un ruisseau, qui doit se trouver dans l'enclos ; elle les lave avec beaucoup de soin, & les circoncit. Cette opération est douloureuse. Mais elles ont des simples qui les guérissent parfaitement dans l'espace de douze jours.

Ecole des femmes.

Elles se font circoncire.

Depuis ce jour, elles font leur continuelle occupation d'apprendre les danses du Pays, & de réciter les Vers de Sandi. Ces Vers ou ces chants consistent dans quelques termes sales, accompagnés de mouvemens & de gestes aussi indécens que ridicules. Elles ne reçoivent la visite d'aucun homme. Les femmes mêmes, qui viennent les visiter, ne peuvent entrer que nues dans l'enclos, & laissent leurs habits derriere elles dans quelqu'endroit du bois.

Lorsque le tems de cette Ecole est fini, les parens envoient à leurs filles des pagnes d'étoffe rouge, des colliers de verre, des grelots de cuivre, des anneaux pour les jambes, & d'autres ornemens dont elles se parent à l'envi. La Sogoüilli se met à leur tête, & les ramene à la Ville, où la curiosité assemble une foule de peuple pour les voir. Elles se rangent en fort bel ordre. La vieille Matrone est seule assise ; & toutes les filles dansent l'une après l'autre au son d'un petit tambour. Après la danse elles sont renvoyées dans leurs familles, avec des applaudissemens & des éloges.

Fruit de leurs études.

§. V.

Description de Rio Sestos ou Sestro, & du Pays qui en dépend.

Rio Sestos, ou la Riviere de Sestos, est à quarante lieues du (1) Cap-Mesurado. Phillips n'en compte néanmoins (2) que trente-six ; mais on donne la préference au témoignage du Chevalier des Marchais, qui paroît y avoir apporté beaucoup plus d'attention. La Côte s'étend (3) Est quart-Sud-Est. Les

Sa distance du Cap-Mesurado.

(1) Des Marchais, Vol. I. p. 134.
(2) Phillips, p. 195.
(3) Des Marchais, p. 134. & Villault, p. 81.

Côte de Malaguette.

Hollandois nomment cette Riviere *Sester* ou *Sestere* ; les François, *Sestro* ou *Sestre* ; les Anglois, *Sisters* ; mais c'est autant de corruptions de *Sestos* ou *Sextos*, qui est le véritable nom qu'elle a reçu des Portugais, à cause de six petites pointes qu'ils ont crû trouver au poivre du Pays, nommé graine du Paradis ou Malaguette.

Ancrage.

Phillips prit la peine de sonder tous les environs de la Riviere, & trouva par-tout un excellent fonds, qui rend de tous côtés le mouillage facile. Cependant le meilleur endroit est sut neuf brasses, à l'embouchure, (4) vis-à-vis la colline qui forme la pointe Est, & qui est la seule dans l'espace de quinze lieues. Des Marchais ajoûte que la mer est grosse sur la Côte, & que les Courans sont impétueux au Sud-Est & au Nord-Ouest (5).

Marques de terre.

Snock observe qu'avant Rio Sestos la terre est fort basse, & qu'après avoir passé cette Riviere on trouve deux collines, dont l'une a l'apparence d'un demi-cercle ou d'un arc-en-ciel ; qu'un mille à l'Ouest, on apperçoit deux grands rochers ; & qu'à la même distance du côté de l'Est, la terre s'avance en pointe dans la mer. Ainsi la Riviere de Sestos est facile à connoître.

Quoique le fond en soit aussi bon que Phillips le représente, l'entrée du côté de la mer est remplie de rocs. Mais étant couverts de six pieds d'eau, à l'exception de deux, qui se font voir à découvert (6) & qu'il faut éviter soigneusement, le passage est aisé pour les Chaloupes chargées. Suivant Des Marchais, l'embouchure de la Riviere n'a pas moins d'une lieue de largeur, & ses deux rives sont couvertes de grands arbres. L'eau en est sale. Il y a quelques rocs cachés, & d'autres qui paroissent ; ce qui n'empêche pas, dit le même Voyageur, que les petits Vaisseaux ne puissent passer par le Canal Sud, sut trois brasses d'eau, & quelquefois sur cinq, six ou sept brasses. Mais il assure qu'avec les Chaloupes on peut y entrer sans aucun risque (7).

Canal d'entrée.

Le vrai Canal, suivant Phillips, est entre la pointe de la rive Est & le rocher qui est au milieu de la Riviere. L'entrée est large d'un demi-cable, & sa profondeur, de trente-sept ou trente-huit brasses. Au-delà de ce passage, on trouve une grande & belle Riviere, où les Bâtimens de cent tonneaux peuvent être sûrement à l'ancre. Le même Auteur ajoûte qu'à une portée de canon de cette pointe Est, & sur la même rive, on trouve un puits d'excellente eau fraîche, d'où les femmes du Canton apportent la quantité qu'on leur demande, & remplissent même les tonneaux dans la Chaloupe. Leurs maris, qui sont tous fort bien fournis de haches, coupent du bois, pour quelques Kowris, & l'apportent aussi jusqu'aux Chaloupes. Mais il faut les encourager au travail par quelques bouteilles d'eau-de-vie. Avec cette précaution, il n'y a point de lieu où l'on fasse plus promptement la provision d'eau & de bois qu'à Rio Sestos (8).

Facilités pour l'eau fraîche & le bois.

La source de cette Riviere est fort éloignée dans les terres, vers le Nord-Nord-Est. Quelques Voyageurs prétendent que les Barques peuvent la remonter, l'espace de vingt-cinq lieues ; mais que plus haut, elle est bouchée par quantité de rocs & de basses, qui ne laissent de passage que pour les canots (9).

(4) Phillips, p. 195.
(5) Des Marchais, Vol. I. p. 136.
(6) Bosman, p. 479.
(7) Des Marchais, *ibid.* p. 135. & suiv.
(8) Phillips, p. 194.
(9) Des Marchais, *ibid.* p. 135.

Le

ENTRÉE DE LA RIVIERE DE SESTOS

Echelle de 3 Lieues Communes de France.

1/4 1/2 1 2 3

Petite Riviere

Ruisseau

la Ville Royale

Bois ou l'on dit quil y a des Lions

2

2

3

Village

4 on fait ici du bois

Autre Etang

5

5

Aiguade

Village

Etang d'Eau fraiche

5

Aiguade

Ville de Sestre

Puits de fort bonne eau

5

Entrée

6

7

Rochers sous l'eau

8

Cap das Baxas ou Cap des Basses

Mouillage 9 brasses



Côte de Malaguette.

Snock fait une description fort agréable de Rio Seftos. Ses rives, dit-il, font bornées par quantité d'arbres. Les Villages y font en grand nombre, & l'on voit une multitude de petits Ruisseaux, ou de sources d'eau fraîche, qui se déchargent dans la Riviere (10).

Agrément & qualités du Pays.

Le Pays qui la borde est très-fertile. La volaille y est en abondance. Le riz & le millet font la nourriture commune. Les Négres en font du pain, & portent leurs provisions dans les Canots lorsqu'ils vont à la pêche. Le poivre, le riz, & sur-tout l'yvoire, qui est excellent, offrent ici beaucoup d'avantages pour le Commerce (11).

La terre est basse, unie, arrosée par quantité de Rivieres; de sorte qu'il n'est pas surprenant qu'elle soit riche & qu'elle produise toutes sortes de végetaux. Mais le climat est si mal-sain pour les Etrangers, qu'il les expose à de longues & dangereuses maladies. Outre les provisions, qui sont à bon marché, le Pays fournit de l'yvoire, des Esclaves, de la poudre d'or (12), & sur-tout du poivre ou de la malaguette.

Ses productions.

On trouve dans la Riviere de Sestos une sorte de cailloux, semblables à ceux de Medoc, mais plus durs, plus clairs, & d'un plus beau lustre. Ils coupent mieux que le diamant, & n'ont guéres moins d'éclat lorsqu'ils sont bien taillés.

Cailloux précieux.

A cent pas de l'embouchure, on découvre une Ville de Négres (13), composée de trente ou quarante maisons. Snock lui donne le nom de Village, & la place sur le bord de la Riviere. Il y compte soixante maisons, fort bien bâties, & si hautes, qu'elles peuvent être apperçues de trois milles en mer. Elles ont plus d'étages qu'au Cap-Mesurado (14).

Ville des Négres.

Cette Ville, suivant le témoignage d'Atkins, est grande, & bâtie dans une autre forme que celles de la même Côte. Les maisons sont rondes ou quarrées, ce qui ne les distingue pas des autres, mais élevées de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, sur des piliers ou des terre-pleins; de sorte que le premier étage, où les Négres passent le jour & la nuit, est à couvert de l'humidité & des insectes de terre. D'ailleurs, ils entretiennent constamment, au centre, un feu de charbon. Au-dessus ils ont des greniers pour leur riz & leur bled d'Inde, qui s'élevent en pyramide jusqu'à trente pieds de hauteur. Comme les maisons sont séparées l'une de l'autre, on les prendroit de loin pour autant de clochers (15).

Hauteur singuliere des maisons.

Des Marchais s'attache encore plus au détail, sur la situation de Rio Sestos. A droite, dit-il, en entrant dans la Riviere, on rencontre trois Villages, fort près l'un de l'autre. Entre le premier & le second, on trouve un étang d'eau-fraîche. On en trouve un autre, l'espace d'une lieue & demie plus loin, dans la Péninsule qui forme l'entrée de la Riviere. C'est dans le second Village que se fait le principal Commerce. Les maisons y ressemblent à celles du Cap-Mesurado. Vis-à-vis le second étang, la Riviere fait un coude, & coule du Sud au Nord. Sa largeur jusqu'à la Ville

Trois Villages.

(10) Bosman, p. 480.
(11) Vaillault, p. 80.
(12) Des Marchais, *ibid.* p. 150. & suivantes.
(13) Des Marchais, p. 145.
(14) Phillips, p. 193.
(15) Bosman, p. 480.

Côte de Malaguette.

royale est d'environ une lieue, & l'on n'y trouve pas moins de cinq brasses d'eau (16).

Ville royale & sa situation.

Barbot, qui rendit, en 1687, une visite au Roi du Pays, le nomme *Barsaw*, ou *Peter*. Il dit que sa Ville est sur le bord d'un Ruisseau, à trois milles d'une grande Riviere où le Ruisseau va se perdre; qu'elle contient environ trente cabanes de terre, entourées d'un mur de la même matiere, qui n'a pas plus de cinq pieds de haut: qu'elle est située sur une petite élévation, vis-à-vis l'embouchure d'un autre Ruisseau qui se joint à celui dont elle est arrosée. Le Pays aux environs est couvert de bananiers & de palmiers. Chaque maison a deux étages, & quelques-unes trois, fort proprement blanchis dans l'interieur. Mais ces étages sont si bas, qu'il faut y être assis ou couché. Au lieu de planches, le fond est de solives rondes, ou de branches de palmiers jointes de fort près; ce qui fait qu'on n'y marche pas sans difficulté. La voûte est composée des mêmes matériaux, fort serrés aussi, & couverte de grandes feuilles de bananier ou de palmier.

Salle du Conseil. Idole, & sa figure.

Dans la Salle du Conseil, qui est bâtie de la même maniere, l'Auteur observa une piéce de bois quarrée, d'environ trois pieds de diamettre, sur laquelle il fut surpris de voir en bas-relief la figure d'une femme, accompagnée de celle d'un enfant. A la vérité l'ouvrage étoit digne du Pays; mais il reconnut du moins qu'on avoit voulu représenter une figure humaine. Aux deux côtés du bloc on avoit creusé deux trous quarrés, qui servoient apparemment à placer la nourriture du Fetiche ou de l'Idole. C'étoit dans cette Salle & devant cette Image que les Négres prononçoient leurs sermens, pour assurer l'exécution de leurs contrats ou de leurs promesses.

Caractere du Roi Peter.

Le Roi Peter faisoit sa résidence ordinaire dans ce Village, qui n'étoit composé que de ses femmes & de ses enfans. Ce Prince étoit d'un naturel fort doux & d'une figure agréable; mais il avoit l'esprit simple & le jugement borné. J'eus l'occasion, dit Barbot, de le connoître parfaitement, parce qu'il ne me quitta presque point pendant le tems que je passai au Village du Capitaine Jacob (17).

Ses femmes.

Il avoit trente femmes, dont l'Auteur ne put voir que cinq ou six, qui servoient de cortége à la principale. Celle-ci n'étoit pas jeune; mais l'âge n'avoit point encore diminué les agrémens de sa figure. Ses bras, ses jambes, & d'autres parties du corps, étoient ornés de figures, imprimées dans la chair avec un fer chaud, qui paroissoient à peu de distance autant de bas-reliefs. Ses compagnes avoient les mêmes ornemens; & rien n'est regardé dans le Pays avec tant d'admiration. Les fils & les gendres du Roi portent, comme leur pere, un grand bonnet d'osier. C'est la seule parure qui les distingue du commun des Négres, & qui soit propre au sang royal. Dans tout le reste, & pour le travail même, on n'apperçoit aucune différence entr'eux & les Esclaves. Lorsque l'Auteur avoit un voyage à faire par eau, il étoit accompagné de plusieurs de ces Princes, qui conduisoient son Canot à la rame (18).

Des Marchais dit que le Village, ou la Ville du Roi, est à trois lieues

(16) L'Auteur appelle cette Ville royale *Sesthos* ou *Sesteio*.

(17) C'est le Village qui est à gauche en entrant dans la Riviere.

(18) Barbot, p. 130.

de la pointe Oueſt, & à cinq de l'embouchure de la Riviere ; que le terrain entre cette Ville & la mer eſt uni, & très-fertile, quoiqu'il lui arrive ſouvent d'être inondé. On y ſeme du riz, qui croît merveilleuſement (19).

Côte de Maguette. Témoignage de Des Marchais & de Snock.

Suivant Snock, la Ville royale, en 1702, contenoit trente maiſons. Le Roi, qui étoit un Vieillard à cheveux gris, lui déclara que les Habitans deſcendoient de lui ; ce qui bleſſoit d'autant moins la vraiſemblance, qu'ils étoient en petit nombre. Tous les Rois de cette Côte étant dans l'uſage de prendre un nom Européen, il portoit celui de Peter, qui lui venoit ſans doute de quelque Capitaine Hollandois. Il étoit d'une figure gracieuſe, d'un naturel doux & obligeant. Ses Sujets ſe reſſentoient de la civilité de leur Maître, & ne manquoient d'induſtrie, ni pour le travail, ni pour le Commerce (20). Quoique l'autorité de ce Prince ſoit abſolue, ſes punitions vont rarement à la mort, parce qu'il trouve plus de profit à vendre les criminels pour l'eſclavage (21).

Caractere de la Nation.

Des Marchais dit que les Négres ſont ici fort civils (22), & que pour un verre d'eau-de-vie il n'y a point de ſervices qu'ils ne ſoient prêts à rendre aux Etrangers. Il ajoute qu'ils ſont d'une haute taille, bien faits, robuſtes ; qu'ils ont l'air martial ; que leur courage répond à leur air, & qu'ils font quelquefois des incurſions dans les contrées voiſines pour enlever des Eſclaves. Auſſi ne voient-ils guéres de Marchands Négres qui s'expoſent à négocier dans leur Pays ; & cette défiance, qui eſt répandue parmi leurs voiſins, les prive du commerce de l'or, qu'ils pourroient partager avec eux.

Son principal exercice.

La plûpart des Négres de Seſtos n'ont pas d'autre exercice que la pêche. Chaque jour, au matin, on voit ſortir de la Riviere une petite flotte de Canots, qui ſe diſperſent au long de la Côte. Leur pêche ſe fait à la ligne, & jamais ils ne reviennent ſans être chargés. Le Roi leve certains droits ſur ce qu'ils rapportent (23). Snock aſſure que malgré leur courage naturel, ils vivent en paix avec leurs voiſins. Pendant le ſéjour qu'il fit parmi eux, il n'entendit point parler de guerre ; à l'exception de quelques eſcarmouches avec une Nation plus éloignée dans les terres, qui avoit ſurpris & brûlé un de leurs Villages. Ils la repouſſerent vigoureuſement, & lui firent quantité de priſonniers, qu'ils vendirent aux Marchands de l'Europe. Snock obſerve encore, que les animaux & les habits des Négres de Seſtos, (Des Marchais ajoute, leur Religion) (24) ſont les mêmes qu'aux Caps Monte & Meſurado.

Elle eſt entiérement nue.

Suivant le récit du Chevalier des Marchais, ils ne ſe couvrent jamais la tête, & ſupportent ſans peine les plus fortes pluies & les plus exceſſives chaleurs. Leur nudité ſurpaſſe beaucoup celle des autres Habitans de la même Côte. Hommes & femmes, à peine ont-ils un léger haillon ſur le devant du corps. Ils nourriſſent quantité de beſtiaux, & de la volaille de toute eſpece ; moins cependant pour leur uſage, que pour l'entretien du Commerce avec les Vaiſſeaux qui frequentent leur Riviere. Leur nourri-

(19) Des Marchais, Vol. I. p. 137.
(20) Boſman, p. 480.
(21) Des Marchais, Vol. I. p. 138.
(22) Il dit dans un autre endroit (p. 135.) qu'ils ſont barbares.
(23) Des Marchais, *ibid.* p. 138.
(24) Boſman, p. 481.

Côte de Maguette.

ture consiste presqu'uniquement dans leurs légumes, leurs fruits & leur poisson (25).

Noms chrétiens qui y sont en usage.

Ils ont emprunté des François l'usage de porter des noms chrétiens, tels que Pierre, Paul, Jean, André, & ceux de plusieurs autres Saints, auxquels les Chefs & les Seigneurs de la Nation joignent le titre de Capitaine. Si quelqu'Européen gagne leur affection par ses caresses ou par ses vices, ils lui demandent la permission de donner son nom à leurs enfans. Il s'en trouve même, qui depuis plus d'un siécle ont des surnoms François héréditaires dans leurs familles (26).

Salutation.

La maniere de saluer varie peu sur toute la Côte. Ils prennent dans leurs mains le pouce & le doigt de ceux à qui ils veulent rendre cet honneur ; & les mettant dans une certaine situation, ils les font craquer assez fort, en criant *Aquio*, qui est l'équivalent de, Votre serviteur (27).

Mariages.

Ils apportent peu de formalités à la cérémonie du mariage. Ceux qui sont en état d'acheter une femme s'adressent aux parens, après s'être accordés avec elle, & conviennent facilement des conditions. On leur livre la femme, aussi-tôt qu'ils en ont payé le prix. Le mari, après avoir bû quelques bouteilles d'eau-de-vie avec ses nouveaux alliés, conduit son épouse dans la Cabane qu'il lui destine. Là, elle est reçûe par les autres femmes, qui l'aident à préparer le festin nuptial. Elle passe la nuit suivante avec son mari ; & le lendemain, elle se rend au lieu du travail avec ses compagnes, & commence les mêmes exercices, suivant la saison (28).

Le titre de premiere femme coûte cher à celle qui l'obtient.

Elle est enterrée vive avec son mari.

Celle des femmes qui donne à son mari le premier enfant, est regardée comme la favorite & comme la maîtresse de la famille. Mais cet honneur lui coûte bien cher ; car elle est obligée de suivre le sort du mari commun, & de se faire enterrer vive dans le même tombeau. L'Auteur fut témoin (29) de cette cérémonie. Le Capitaine, ou le Chef du Village étant mort d'un excès d'eau-de-vie, les cris de toutes ses femmes se firent entendre aussi-tôt dans toute l'étendue de l'Habitation. Toutes les autres femmes se rendirent auprès d'elles, & se mirent à crier aussi comme des furieuses. La favorite se distinguoit par la violence de ses gémissemens. Mais ce n'étoit pas sans raison. Comme il s'en trouve quelquefois, dans les mêmes circonstances, qui prennent sagement le parti de la fuite, les autres femmes, sous prétexte de la consoler, l'observerent de si près, qu'elle se trouva forcée de se soumettre à l'usage. Les parens de son mari vinrent lui faire des complimens de condoléance, & lui dire le dernier adieu. Le Marbut examina le corps, & déclara qu'il étoit mort naturellement. Ensuite l'ayant lavé & soigneusement essuyé, avec le secours de quelques autres Prêtres, il l'oignit d'une composition grasse depuis la tête jusques aux pieds. Dans cet état, il l'étendit au milieu de la maison sur une natte.

Circonstances de cette funeste cérémonie.

Les femmes se placerent autour du cadavre ; & la favorite se mit de bonne grace à la tête, comme au poste d'honneur. D'autres femmes firent un second cercle autour des premieres. Elles sembloient avoir entrepris toutes ensemble de se surpasser l'une l'autre, par la force de leurs cris, &

(25) Des Marchais, *ibid.* p. 150.
(26) *Ibid.* p. 145.
(27) Villault, p. 85.
(28) Des Marchais, *ubi sup.* p. 144.
(29) *Ibid.* p. 139. & suiv.

Côte de Malaguette.

par la violence avec laquelle chacune arrachoit ses propres cheveux, & se déchiroit le visage. Quelquefois elles interrompoient cette affreuse scene, pour garder un moment le silence. D'autres récitoient alors les vertus & les belles actions du Mort ; après quoi les cris & les contorsions recommençoient encore plus furieusement. Cette infernale musique dura l'espace de deux heures. Enfin, deux Négres fort robustes entrerent dans la maison, prirent le corps sans prononcer un seul mot, le lierent sur une civiere de branches d'arbres ; & l'ayant chargé sur leurs épaules, ils le porterent par toute la Ville, en courant de toutes leurs forces, & contrefaisant les désespérés ou les yvrognes, avec des gestes & des mouvemens si ridicules, qu'ils ne peuvent être comparés qu'à ceux des femmes, qui suivoient cette folle & comique procession. Le bruit étoit si étrange, dans tout le Village, qu'il n'auroit pas permis d'entendre le tonnerre. Après une marche, qui dura près d'une heure, le corps fut détaché de la civiere, & déposé au lieu de la sépulture. Alors les cris & les extravagances des femmes recommencerent avec une nouvelle violence.

Pendant que ce bruit continuoit, le Marbut fit une fosse assez grande pour contenir deux corps. Il tua ensuite une chévre, & l'écorcha. Les intestins servirent à faire un ragoût, dont il mangea, avec plusieurs des assistans. Il en fit manger aussi à la Favorite, qui ne marqua pas beaucoup de goût pour le dernier aliment de sa vie. Cependant elle en avalla quelques morceaux ; & pendant ce repas, la chair de l'animal fut coupée en petites piéces, pilée, & distribuée à l'Assemblée. Les lamentations se renouvellerent. Enfin, lorsque le Marbut eut jugé qu'il étoit tems de finir la cérémonie, il prit la favorite par les deux bras, & la mit entre les mains de deux grands Négres, qui la saisirent rudement, & lui lierent le mains par derriere. Dans cet état, ils la coucherent sur le dos ; ils lui mirent une piéce de bois sur la poitrine, & montant dessus, les mains appuyées sur les épaules l'un de l'autre, ils la foulerent aux pieds & l'écraserent bientôt. Ensuite ils la jetterent à demi-morte dans la fosse, avec les restes de la chévre. Ils jetterent sur elle le corps de son mari, & remplirent la fosse de terre & de pierres. Les cris cesserent aussi-tôt. Un profond silence régna dans l'Assemblée, & chacun se retira aussi tranquillement que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire (30).

Mort cruelle de la Favorite.

La Langue du Pays de Sestos (31) est la plus difficile de toute la Côte ; ce qui réduit les Européens à la nécessité d'y faire le Commerce par signes. Les Négres excellent dans cet art. Ils ont conservé néanmoins quantité de mots François, qui leur ont été transmis par leurs ancêtres, mais aussi défigurés qu'on peut se l'imaginer. Ils ont apris aussi des François l'art de tremper le fer & l'acier, ou plûtôt ils l'ont à une perfection dont les Européens n'approchent point. Les Marchands de l'Europe, qui trafiquent sur cette Côte, ne manquent jamais de faire donner leur trempe aux ciseaux dont on se sert pour couper les barres de fer (32).

Langue de Sestos.

Ce sont les Portugais qui ont chassé la Nation Françoise de tous les Eta-

(30) Des Marchais, page 139. & suivantes.

(31) Barbot dit que leur dialecte est *Quabe*, & qu'ils parlent généralement du nez & fort vîte.

(32) Barbot, p. 149.

Côte de Malaguette.

Comment les Portugais s'y sont établis.

bliſſemens qu'elle avoit dans cette contrée. Ils y ont exercé long-tems leur tyrannie ſur les Habitans. Mais les avantages qu'ils tiroient d'un riche commerce ayant excité, en 1664, la jalouſie des Anglois & des Hollandois, leur puiſſance commença bien-tôt à décliner. Inſenſiblement, ils y ont perdu leurs Poſſeſſions & leurs Forts, & s'étant vûs forcés de ſe retirer dans les terres, ils ont pris le parti, pour s'y maintenir, de s'allier par des mariages avec les Naturels du Pays. De-là eſt ſortie cette race de Portugais noirs ou Mulâtres qu'on rencontre ſur toute la Côte. Par politique ou par affectation, les Portugais de l'Europe les reconnoiſſent pour leurs compatriotes, leur donnent le titre de Fidalgos ou de Gentilshommes, leur accordent l'Ordre de *Chriſt*, les admettent aux Ordres ſacrés, & leur confient le Gouvernement de leurs Forts en Afrique.

Portugais Afriquains & leur Commerce.

Ces Portugais Afriquains ſe ſont rendus fort puiſſans dans pluſieurs Cantons éloignés de la mer. Leur couleur & leurs alliances avec les Négres leur fait obtenir de tous côtés la liberté du Commerce. Ils ont pénetré fort loin, par le Nord des Royaumes de Gago & de Benin. Ceux qui ſont établis ſur les Rivieres de Sierra-Leona, de Junco, de Seſtos & de Sanguin, portent leur Commerce juſqu'à la Gambra, la Kaſamanſa, Rio S. Domingo & Rio Grande. Un de leurs plus riches Négocians, qui faiſoit ſa réſidence à cent lieues de la mer, ſur les bords de la Riviere de Sierra-Leona, entreprenoit tous les ans, avec les Mandingos, un long voyage au-delà d'une Riviere conſidérable, qu'il prenoit pour la Gambra. Il eſt certain que tous ces avantages, joint à la conſidération que les Négres ont pour eux, les mettroient en état de faire un commerce d'immenſe étendue, s'ils recevoient plus réguliérement des marchandiſes de l'Europe, & s'ils travailloient plus pour eux-mêmes que pour les autres Nations (33).

Combien il pourroit s'étendre.

Abondance des proviſions à Seſtos.

Les Vaiſſeaux qui viennent pour la traite des Eſclaves, touchent à Seſtos pour y prendre du riz. Il leur revient dans les échanges à deux ſchellings le quintal. Nos Marchands portent à la Salle du *Palaver*, ou du Conſeil, leurs chaudrons de cuivre, leurs baſſins, leur poudre & leur plomb, leurs vieux coffres, &c. & reçoivent pour ces marchandiſes, du riz, des chévres & de la volaille. Deux ou trois pipes, une charge de poudre, & d'autres bagatelles, leur procurent une excellente poule. Un baſſin de deux livres eſt payé par une chévre. Atkins obtint deux chévres pour un vieux coffre, qui, étant armé d'une ſerrure, paſſa pour une rareté dans le Pays, & fut viſité avec admiration par tous les Négres d'alentour (34).

Le Canton de Seſtos produit une ſi grande abondance de riz, que le plus gros Bâtiment peut en faire promptement ſa cargaiſon, à deux liards la livre. Mais il n'eſt pas ſi blanc ni ſi doux que (35) celui de Milan & de Verone. Les Habitans les plus diſtingués en font un commerce continuel, auquel ils joignent celui du poivre de Guinée & des dents d'éléphans, quoique la derniere de ces trois marchandiſes ſoit aſſez rare. Elle eſt néanmoins d'une fort bonne qualité : mais le prix n'en eſt pas reglé, parce qu'il n'y a point de Comptoir fixe dans le Pays. Le poivre eſt à ſi bon marché, que cinquante livres ne reviennent qu'à cinq ſols en marchandiſes. Le même

(33) *Ibid.* p. 146. & ſuiv. (34) Atkins, p. 62. (35) Barbot, p. 132.

Auteur ajoute, qu'à l'arrivée d'un Vaisseau de l'Europe, les Négres s'empressent de venir à bord. Si c'est un Vaisseau François, ils font éclater (36) leur joie par des témoignages extraordinaires. Villault prétend qu'ayant conservé un fond d'attachement pour la Nation Françoise, ils n'ont jamais voulu souffrir que les Hollandois ni les Portugais formassent des Etablissemens dans leur Pays. Des Marchais nous apprend (37) que les Anglois n'ont pas laissé d'y établir un Comptoir, dont les ruines subsistent encore (38).

Côte de Malaguette. Affection des Habitans pour les François.

On avertit les Européens, qui relâchent à Sestos pour faire leur provision d'eau & de bois, d'éviter l'intemperance dans l'usage des fruits & de l'eau des sources vives. Ces deux excès, joint à la fatigue du travail, & au mauvais air qui s'exhale sans cesse d'un fond marécageux, ruinent en peu de tems les meilleures constitutions. On commence par sentir de violens maux de tête, accompagnés de vomissemens & de douleurs dans les os, qui tournent en fiévres violentes, avec de fréquens délires, & qui deviennent mortelles en peu de jours (39).

Dangers du climat.

§. VI.

Supplément sur le Pays & les Usages de Sestos, tiré de Barbot.

Le Voyageur dont on emprunte ce Supplément, étoit à Sestos en 1680. Il nous apprend que les terres de cette contrée s'étendent l'espace d'environ trente-cinq lieues au long de la Côte, depuis la Riviere de S. Jean ou de *Barsay*, jusqu'à *Kro*; & beaucoup plus loin au Nord, s'il faut s'en rapporter au témoignage de plusieurs Officiers du Roi.

Etendue du Pays de Sestos.

Dans un Bois, éloigné d'un mille de la Ville royale, Barbot & ses compagnons tuerent un oiseau de la grosseur d'un coq-d'Inde, & dont le cri est fort aigu. Sa chair est douce, potelée, d'un goût aussi agréable que celle du faisan. Le tems le plus favorable pour la chasse de cet oiseau, est le soir, lorsqu'il cherche à se placer pour la nuit. Il se perche sur un arbre particulier, où certains petits oiseaux font leur nid en grand nombre, à l'extrêmité des branches. Leur grosseur ne surpasse pas celle du moineau; mais ils ont le plumage fort agréable. Près du Village, ou de la Ville du Capitaine Jacob, l'Auteur en vit sur un seul arbre plus de mille nids. Le plus habile de tous les artisans n'égaleroit pas l'adresse de ces petits animaux dans le mélange & l'entrelassement des joncs & des petites branches dont ces nids sont composés, & ne joindroit pas si bien la délicatesse à la solidité. Ils y laissent un petit trou pour entrer & pour sortir.

Oiseau singulier.

Autres especes.

Les Hirondelles sont ici fort petites. Elles ont la tête plate & le bec extrêmement petit.

On voit ici des chiens, comme dans toutes les parties de la Guinée, mais en petit nombre, parce que les Négres trouvent leur chair excellente & qu'ils en mangent beaucoup. Ils ont peu de porcs. Leurs moutons sont fort differens de ceux de l'Europe. Outre qu'ils n'ont pas la même gros-

Chiens de Sestos

(36) Bosman, p. 48.
(37) Des Marchais, p. 135.
(38) Villault, p. 86.
(39) Barbot, p. 135.

Côte de Malaguette.

ſeur, la Nature leur a donné, au lieu de laine (1), du poil comme aux chévres, avec une ſorte de criniere comme aux lions. Leur chair eſt un aliment médiocre. Cependant ils ne ſe vendent pas moins d'une barre de fer (2).

Médecins & clyſteres du Pays.

Les Négres de Seſtos ſont circoncis, ſans qu'ils puiſſent en donner d'autre raiſon qu'un ancien uſage, qu'ils ont reçu de leurs ancêtres. Les Médecins du Pays ſont les Prêtres. Ils connoiſſent fort bien la vertu des herbes & des plantes (3). Les femmes ont une maniere fort extraordinaire de donner les clyſteres, avec des tuyaux de canne, par leſquelles elles ſoufflent la compoſition hors de leur bouche. L'Auteur en fit l'experience.

Deux hommes ſinguliers.

Il vit, dans cette contrée, deux hommes fort ſinguliers. L'un, qui étoit grand & robuſte, avoit le fond de la peau de la blancheur du lait, mais entremêlé de petites taches noires, qui lui donnoient l'apparence d'un tygre. L'autre, au contraire, avoit le fond noir, avec de petites taches blanches. Mais ce qui rendoit celui-ci beaucoup plus curieux, c'eſt qu'il avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie dans la même place, ſans autre occupation que de fumer continuellement du tabac. Il avoit le ſcrotum d'une monſtrueuſe groſſeur, & cette incommodité n'avoit fait qu'augmenter depuis ſa naiſſance. L'Auteur ſoupçonna ces deux hommes d'être attaqués de la lépre, avec d'autant plus de fondement, que ce mal eſt aſſez commun dans le Pays. Mais il reconnut ſon erreur, après avoir remarqué qu'on s'approchoit d'eux familiérement, quoique les Négres évitent la communication des lépreux.

Funérailles d'un Négre de diſtinction à Seſtos.

Aux funérailles d'un Négre de diſtinction, tous les Habitans du Village s'aſſemblent autour de la maiſon, en courant d'un air furieux, & pouſſant des cris qui ne ſont pas plus meſurés. Les femmes ſont aſſiſes autour du corps, tenant à la main quelques feuilles de bananier pour le garantir du ſoleil, quoiqu'il ſoit couvert d'une piéce d'étoffe. Le jour de l'enterrement, toute l'Aſſemblée redouble ſes cris, ſur-tout au moment que le corps eſt renfermé dans ſon cercueil, qui ne conſiſte ordinairement que dans quelques branches entrelaſſées. On y met auſſi le cimeterre, la javeline, les colliers & tous les habits du Mort. Lorſque le cercueil eſt dans la foſſe, on force deux Eſclaves, un de chaque ſexe, de manger un peu de riz, qu'on a préparé pour cette cérémonie; quoique le ſort qui les attend ne leur laiſſe de goût pour aucune nourriture. On les met enſuite, chacun de leur côté, debout dans la foſſe, qui eſt toujours fort grande, & ſi profonde, qu'on ne leur voit plus que la tête. On prie le corps, avec des cris & des hurlemens redoublés, d'accepter cette offrande; & les Eſclaves étant aſſommés auſſi-tôt, on les place aux deux côtés du cercueil, avec quatre chevaux, qui ſont tués auſſi ſur le champ, avec quelques pots de riz & de vin de palmier, avec des bananes & d'autres eſpeces de fruits & de plantes. On recommence enſuite à prier le Mort d'uſer librement de ces proviſions, s'il eſt preſſé de ſoif ou de faim dans ſon voyage. L'opinion des Négres eſt que la mort n'eſt qu'un paſſage, qui les conduit dans un Pays éloigné, où ils doivent jouir de toutes ſortes de plaiſirs. Pendant cette lugubre exécution,

Sacrifice humain.

(1) Voyez les Figures. (2) Barbot, p. 131. (3) Le même, p. 135.

les cris ne cessent pas dans l'Assemblée. Mais à peine est-elle finie, qu'on ne pense qu'à la joie. On retourne gaiement à la maison du Mort, pour y boire & manger, soit aux dépens de la famille, soit à ceux des convives, si le Mort n'a pas laissé dequoi fournir aux frais de la fête. Lorsqu'un Etranger se présente dans ces circonstances, il ne peut se dispenser de faire à l'Assemblée quelque gratification, en liqueurs ou en alimens, qui surpasse toujours la valeur du somptueux festin des Négres. C'est l'usage, ici comme à Quoja, d'enterrer les Habitans au lieu de leur naissance, à quelque distance qu'ils soient morts.

Côte de Malaguette.

Festin qui suit l'enterrement.

Les Négres de Sestos sont des Idolâtres, ignorans & grossiers. Un jour, que l'Auteur étoit à prendre l'air vers la pointe Sud de la Riviere, à cinquante pas du Village, il trouva, dans une petite Cabane couverte de feuilles, un Figure imparfaite & grossiere, qui représentoit un corps humain. Elle étoit composée de terre noirâtre, de la hauteur d'environ deux pieds, & de la grosseur ordinaire de la cuisse. Barbot apprit que c'étoit le Fétiche du Village, & que tous les jours, au soir, les Habitans & le Roi même, après s'être lavés dans la Riviere, alloient se mettre quelques momens à genoux ou se prosterner devant cette Figure. A quelque distance de la même Cabane, on apperçoit certains rochers, auxquels ils rendent aussi un culte religieux, & qu'ils regardent apparemment comme leur Fétiche de Mer.

Idolatrie ridicule.

Un autre jour, que l'Auteur se promenoit au long de la Riviere, il vit arriver, des lieux voisins, quantité de Négres dans une parure fort étrange. Ils avoient le visage barbouillé de sang, & poudré de farine de riz. Le motif de leur voyage étoit de s'assembler pour un sacrifice public, qu'ils nomment *Sandi-Leté*, c'est-à-dire, *la Poule de l'alliance.* Cette fête se célébroit pour la culture des terres, qui devoit commencer le jour suivant. Elle fut accompagnée de danses & de chants devant l'Idole. Mais on attendit, pour commencer la cérémonie, que l'Auteur fût retourné à bord, parce que la présence d'un Etranger seroit regardée comme une profanation. Deux jours après, Barbot remarqua qu'ils avoient coupé, à trois pieds de la terre, un fort bel oranger. Des deux côtés du tronc, ils avoient planté deux pieux, qui étoient joints au sommet (4) par une autre piéce transversale, au-dessus duquel s'élevoit un quatriéme pieu, surmonté d'une petite baguette. Une poule égorgée, qui étoit supendue par les pieds à cette baguette, descendoit vers le tronc de l'oranger, sur lequel son sang tomboit goute à goute au long du bec, dans l'endroit de l'arbre qui avoit été coupé. Elle étoit entourée de branches de palmiers & de feuilles de bananier, qui remplissoient l'espace entre les pieux, avec de petites ouvertures néanmoins, qui sembloient ménagées exprès pour laisser du jour au travers. On apprit à l'Auteur, que le tronc d'oranger étoit le Fétiche, & que le sang de la poule lui étoit offert pour nourriture (5).

Autre témoignage d'idolatrie.

(4) Voyez la Figure.

(5) Barbot, p. 132. & suiv.



CÔTE DE MALAGUETTE.

§. VII.

Côte de Malaguette, ou du Poivre, proprement dite.

Etendue & qualités de cette Côte.

A parler proprement, la Côte de Malaguette (1) ne s'étend que depuis Rio Sestos jusqu'à *Grova*, un peu au-delà du Cap das Palmas; c'est-à-dire, l'espace d'environ cinquante-cinq lieues. Elle est généralement basse & plate. Le terroir en est humide, gras, couvert de forêts, & fort bien arrosé par quantité de Rivieres ou de ruisseaux, à l'embouchure desquels on trouve des Villages qui portent les mêmes noms. Les principaux & les plus fréquentés, sont le petit *Sestos* ou *Sestre*, ou *Sanguin*, *Bettoüa* ou *Battaway*, *Seno*, *Sestro* ou *Sestra-Kro*, *Kro-Setra*, *Wappo*, *Boto* ou *Bado*, le *Grand-Sestre*, le *Petit-Sestre*, *Goyana* ou *Goyava*, *Garaway* ou *Grova*.

Petit Sestos.

Le Petit-Sestre est à quatre lieues de la Riviere (2) au Sud-Est. Dans l'intervalle, on trouve un rocher long & montagneux, sur lequel la Nature a placé un fort grand arbre. Il est suivi de cinq autres rochers, au Sud, & précedé d'un seul du côté du Nord. Les Négres de cet espace sont livrés à la pêche, & n'offrent presque rien pour le Commerce. Deux lieues plus loin, à l'Est, on rencontre la pointe de *Baxos-Suino*, qui s'avance dans la mer; & près d'elle un grand roc, dont le sommet paroît blanc, avec la figure d'une voile, qu'on découvre, dans le beau tems, de la rade de Sestos.

Baxos-Suino.

Sanguin.

Un peu au-dessous du roc est le Village de Sanguin (3), à l'embouchure d'une Riviere du même nom, qui se décharge dans la mer au Sud-Sud-Est, & qui reçoit des Vaisseaux pendant l'espace de douze lieues, quoique son embouchure soit fort étroite (4), & bordée de grands arbres. Le Village (5) contient environ cent maisons. Autrefois les Anglois y avoient un Etablissement; mais le mauvais naturel des Habitans les a forcés de l'abandonner. Le Roi du Pays est tributaire de celui de Sestos. Il est ordinairement vêtu d'une robbe bleue, à la Moresque, & prend plaisir à visiter souvent les Vaisseaux qui sont dans la rade. Les Portugais & les Hollandois faisoient ici le commerce de l'yvoire & du poivre; mais, dans ces derniers tems, la multitude de Vaisseaux qui sont venus sur la Côte a fait tellement hausser le prix des marchandises du Pays, que les profits se réduisent presqu'à rien. L'Auteur ajoute qu'on se ressent du même mal sur toutes les Côtes de la Guinée. Dans les occasions pressantes, Sanguin est un lieu commode pour l'eau, le bois & les provisions.

(1) Les gens de mer, corrompant tous les noms, disent indifféremment Malaguette, Maniguette, & Malagate. On a déja remarqué que c'est le nom que les François ont donné au poivre du Pays.

(2) Barbot confond ce lieu avec le petit Paris, qui est beaucoup plus au Sud-Est.

(3) Des Marchais dit qu'il y a douze lieues d'ici à Rio Sestos (Vol. I. p. 145.); & Snock, qu'on distingue aisément Sanguin à plusieurs grands arbres qui se présentent à l'Est.

(4) Des Marchais dit qu'elle est navigable l'espace de douze ou quinze lieues; que l'embouchure a cinq ou six cens pas de large, & que sa latitude est de cinq degrés douze minutes du Nord, Vol. I. p. 148.

(5) Près du rivage, dit Des Marchais, est un assez grand Village, situé entre de grands arbres. *Ibid.* p. 148.

Baffa, *Bofo*, ou *Bofou*, eſt un Village, éloigné de Sanguin d'une lieue & demie à l'Eſt. On y trouve quelques dents d'éléphans ; mais le poivre y eſt en abondance. On reconnoît aiſément ce lieu à ſa pointe de ſable, qui eſt (6) environnée de rocs. Quelques Négres du Canton parlent la Langue Portugaiſe ou la Lingua Franca.

Côte de Malaguette. Baffa ou Bofo.

Seterna, ou *Setres*, n'eſt qu'à deux lieues de l'Eſt de Baffa. Sa pointe, qui eſt à l'Eſt, préſente auſſi des rocs à quelque diſtance en mer. Le commerce de l'yvoire & du poivre s'y fait avec aſſez d'avantage. Fort près, à l'Eſt, eſt le Village de Taſſe ou Daſſe. On rencontre enſuite *Bottoüa* ou *Battaway*, à la diſtance d'une lieue & demie. Cette Ville ſe reconnoît facilement, à deux grands rochers, dont l'un ſe préſente en mer à la diſtance d'environ deux milles, à l'Oueſt, & ſe nomme *Cabo de Sino ;* l'autre eſt éloigné de la Ville d'environ quatre milles, à l'Eſt. On diſtingue encore ce lieu à pluſieurs grandes collines, qui ſont derriere la Ville. La malaguette y eſt en abondance ; & le goût des Négres, dans les échanges, eſt pour les perpetuanes, les chaudrons de cuivre, les barres de fer & les annabaſſes. Ils ſe rendent volontiers à bord pour le Commerce ; mais la plûpart ſont des voleurs fort adroits, qui doivent être ſans ceſſe obſervés (7), & qui ſe diſpenſent même, quand ils le peuvent, de payer ce qu'ils achetent.

Seternaou Setres. Bottoua ou Battavvay. Cabo-Sino.

Le Village de Sino eſt au Sud-Eſt de Bottoua, à une lieue & demie de diſtance, & ſe reconnoît au grand rocher qui termine une pointe de ſable aſſez avancée dans la mer. Derriere cette pointe, on découvre une belle & grande Riviere, qui vient de fort loin dans les terres, & qui n'eſt point inferieure à celle de Seſtos (8).

Le Village de *Souverabo*, ou de *Sabrebou*, eſt à une lieue de Sino, au Sud-Eſt. Celui de *Seſtre-Kro*, ou *Krou* (9), à cinq lieues de Sabrebou, eſt agréable & ſpacieux. On le reconnoît à ſon Cap, formé par trois collines & planté d'arbres, qui paroiſſent, de la mer, comme autant de mâts. Ce Cap, ou cette Pointe, eſt environnée de rochers, dont quelques-uns s'avancent un peu dans la mer. On a, pour autre marque, deux rochers ſur le rivage, à deux milles l'un de l'autre. La terre eſt baſſe & plate. Dans un beſoin preſſant, on peut trouver de l'eau dans un enfoncement du rivage, qui ſe préſente comme une petite Baye, mais ſans aucun abri.

Souverabo ou Sabrebou. Seſtre-Krou.

Wappo eſt à cinq lieues de Seſtre-Krou, ſitué ſur une petite Riviere. Il eſt reconnu par une rangée de vingt ou trente arbres, qui paroiſſent ſur un terrain haut, long & uni, à peu de diſtance du rivage, avec cinq palmiſtes à l'extrêmité. Il eſt remarquable auſſi par une Iſle plate, ou plûtôt un rocher, qui eſt fort près de la Côte, & qui eſt environné de pluſieurs autres petits rocs. Les dents d'éléphans ſont fort groſſes dans le Village qui eſt au-dedans la Riviere, auſſi-bien qu'à Borua & à Seſtre-Krou. Le Pays abonde en malaguette, & les Négres l'apportent ſur les Vaiſſeaux dans de grands paniers (*), qui ont la forme d'un pain de ſucre.

Wappo.

Drova-Drue, ou *Drou*, & Niffo, ſont deux autres Villages entre Wappo & le Grand-Seſtre. Ils produiſent une groſſe quantité de malaguette, à ſi

Drova. Niffo.

(6) Snock & Boſman donnent les mêmes marques.

(7) Boſman, p. 485. & Barbot, p. 136.

(8) Boſman, *ibid.*

(9) Boſman, p. 136. & ſuiv.

(*) Le même, p. 486.

Côte de Malaguette.

bon marché, que pour une barre de fer Barbot en acheta trois cens cinquante livres. Les Négres, aux environs de Wappo & dans les Cantons voisins, sont plus doux & plus traitables que du côté de l'Ouest, mais fort importuns à demander leurs daschis, c'est-à-dire, des présens, avant que de commencer le Commerce. Leur langage est inintelligible. La mer, au long de toutes ces Côtes, fournit une grande variété de poisson, qui est à peu près le même que sur la Côte d'Or.

Le grand Sestre, & le petit Sestre, nommés autrement le grand & le petit Paris.

Depuis Wappo jusqu'au Grand-Sestre, le rivage s'étend au Sud-Est quart de Sud. La seconde de ces deux Places, qu'on appelle aussi *Sestre-Paris*, est un grand Village sur la Riviere nommée Rio das Escravos. Il est à deux lieues & demie de Drova, au Sud-Est. Ses marques sont un rocher au Nord-Ouest, & un enfoncement dans la Côte, au-dessus duquel sont trois palmistes dans les terres. Les Hollandois appellent ce lieu *Balletjes-Beck*, du nom d'un Marchand Négre, qui y exerçoit autrefois le Commerce. Les Habitans ne s'approchent point d'un Vaisseau dans leurs Canots, sans crier de toutes leurs forces, avec un reste de prononciation Normande : » Malaguette tout plein, Malaguette tout plein ; tout plein, tout plein ; tant à terre de Malaguette. Ils reconnoissent ensuite, aux réponses des Matelots, si le Bâtiment est François. Les Dieppois donnerent autrefois à cette Ville le nom de *Sestre-Paris*, parce qu'elle est une des plus grandes & des plus peuplées de cette région. Ils y avoient un Etablissement pour le commerce du poivre & de l'yvoire, deux marchandises que le Pays produit abondamment. Le poivre des Indes n'étoit point encore connu dans l'Europe. Mais les Portugais ayant ensuite conquis l'Isle du Prince, se répandirent sur toutes les Côtes de Guinée & s'établirent sur les ruines des Comptoirs François.

Le Grand-Sestre se nommoit le Grand-Paris ; comme le Petit-Sestre, qui est quelques lieues plus loin, portoit le nom de Petit-Paris. Barbot a placé mal-à-propos celui-ci près de Rio Sestos. Tous ces noms, observe Des Marchais, qui subsistent encore dans l'usage des autres Nations & des Négres mêmes, ne peuvent laisser aucun doute que les François n'aient eu d'anciens Etablissemens sur cette Côte. On a remarqué, dans le Tome précédent, qu'ils en font remonter l'origine en 1366, & qu'ils l'attribuent aux Marchands de Dieppe en Normandie. Ajoutez, dit le même Auteur, que les Habitans du Pays conservent toujours leur ancienne affection pour la Nation Françoise (10).

Epoque des Etablissemens François sur cette Côte.

Goyana.

On compte trois lieues & demie depuis le Grand-Sestre jusqu'au Village de *Goyana* ou *Goyava* ; quatre ensuite jusqu'à Garouay ; toutes terres basses ; & deux de Garouay au Cap das Palmas. Les marques de Goyava sont une haute montagne assez éloignée dans les terres, & une Riviere nommée *Rio de S. Clemente*, qui n'est pas navigable pour les Chaloupes, & qui coule interieurement au long des Côtes. Elle a sur la rive du Sud un petit Village, ou un Hameau, où l'eau fraîche, l'yvoire, & le poivre de Guinée sont en abondance.

Cabo das Palmas.

Cabo das Palmas, ou le Cap Palmas, a tiré son nom d'un grand nombre de palmiers qui se présentent dans plusieurs endroits, sur-tout près du

(10) Des Marchais, Vol. I. p. 149.

rivage, & sur deux collines qui forment le Cap. Sa situation est exactement à quatre degrés cinquante minutes de latitude du Nord (11).

Côte de Malaguette.

Derriere ce Cap, la Côte forme un enfoncement, où les Vaisseaux trouvent une bonne retraite contre les vents du Sud. A la distance d'une lieue vers l'Est, le rivage est bordé par un grand rocher, à la pointe duquel on trouve une rangée de basses ou de petits rocs, dont la surface est égale à celle de l'eau. Ces écueils, qui ne s'avancent pas moins d'une lieue dans la mer, ont causé anciennement la perte de plusieurs Vaisseaux. On rencontre, deux lieues plus loin en mer, un autre banc, où le courant de la marée est fort impétueux, sur neuf ou dix brasses d'eau.

Grova.

Deux lieues à l'Est du Cap, on trouve *Grova*, qui termine la Côte du Poivre ou de Malaguette.

Il manqueroit quelque chose à cette Description, si l'on n'y joignoit un petit nombre d'Observations générales sur la nature du terroir & sur le caractere des Habitans.

Observations générales sur cette Côte.

Les vapeurs continuelles qui s'élevent de tant de Rivieres, au long de la Côte, produisent des fiévres malignes, qui ne sont jamais sans danger pour les Européens. Ce mauvais air est si pernicieux au Cap-Palmas, qu'il se fait quelquefois sentir à trois ou quatre lieues en mer; car, pour peu que le brouillard ait d'épaisseur, il répand jusqu'à cette distance une puanteur insuportable.

Alimens & provisions du Pays.

En général, le Pays a beaucoup de pois, de féves, de courges, de limons, d'oranges, de *Bacchos*, de bananes, & une sorte de noix dont la coque est fort épaisse, & qui est veritablement un fruit délicieux. Il a des bestiaux en abondance, des chévres, des porcs, de la volaille, & plusieurs sortes d'excellens oiseaux à très-bon marché. Le vin de palmier & les dattes, que les Négres aiment passionément, y sont de la meilleure qualité du monde. Mais la principale richesse de la Côte est la malaguette ou le poivre de Guinée, dont l'abondance empêche toujours la cherté. Suivant Barbot (12), les Négres de Sestos l'appellent *Waizanzag*; & ceux du Cap de Palmas, *Emaneghetta* (13).

Origine attribuée au nom de Malaguette.

Quelques Ecrivains, tels que Lemery & Pomey (14), prétendent que la malaguette a tiré son nom de *Melega*, Ville d'Afrique; mais ils ne nous apprennent point comment ni d'où cette marchandise & le nom sont passés en France.

Description de cette Plante & de son fruit.

La Plante qui porte le poivre de Guinée, devient plus ou moins forte, suivant la bonté du terroir, & s'éleve ordinairement à la qualité d'arbrisseau. Quelquefois, faute de cet avantage, elle demeure rampante, du moins si elle n'est soutenue avec soin, ou si elle ne s'attache à quelque tronc d'arbre, qui lui sert d'appui. Alors, comme l'if, elle couvre tout le tronc. Lorsqu'elle rampe, les grains, quoique plus gros, n'ont pas la même bonté. Au contraire, plus les branches s'élevent & sont exposées à l'air, plus le fruit est sec & petit; mais il en est plus chaud & plus picquant, avec toutes

(11) Comme Des Marchais, & Labat après lui, se trompent souvent pour les latitudes, on ose à peine compter ici sur cette observation.

(12) Description de la Guinée, p. 132.

(13) De-là vient le nom de Malaguette parmi les Européens.

(14) Histoire des drogues.

Côte de Malaguette.

les véritables qualités du poivre. La feuille de la malaguette est deux (15) fois aussi longue que large. Elle est étroite à l'extrêmité. Elle est douce, & d'un verd agréable dans la saison des pluies. Mais lorsque les pluies cessent, elle se flétrit & perd sa couleur. Brisée entre les doigts, elle rend une odeur aromatique, comme le clou-de-girofle; & la pointe des branches a le même effet. Sous la feuille, il sort de petits filamens frisés, par lesquels elle s'attache au tronc des arbres ou à tout ce qu'elle rencontre. On ne peut décrire exactement ses fleurs, parce qu'elles paroissent dans un tems où l'on ne fait pas de Commerce sur la Côte. Cependant il est certain que la Plante produit des fleurs, auxquelles les fruits succedent en forme de figues angulaires, de différentes grosseurs, suivant la qualité ou l'exposition du terroir. Le dehors est une peau fine, qui se séche & devient fort cassante. Sa couleur est un brun foncé & rougeâtre. Les Négres prétendent que cette peau est un poison. La graine qu'elle renferme est placée réguliérement, & divisée par des pellicules fort minces, qui se changent en petits fils, d'un goût aussi picquant que le gingembre. Cette graine est ronde, mais angulaire; rougeâtre avant sa maturité; plus foncée, à mesure qu'elle meurit; & noire enfin, lorsqu'elle a été mouillée. C'est dans cet état qu'on l'emballe pour le transport. Cependant cette humidité produit une fermentation qui diminue beaucoup sa vertu. Pour se bien vendre, il faut qu'elle ait le goût aussi picquant que le poivre de l'Inde.

Qualités de la bonne Malaguette.

Sa forme, suivant Barbot.

Barbot représente le fruit presqu'ovale, mais terminé en pointe. Sa peau, dit-il, est fort mince; verte d'abord, & d'un bel écarlate lorsqu'elle est seche; douce & molle, parce que n'ayant point de poulpe elle n'est pas tendue. Dans l'interieur est la malaguette, qui croît en quatre ou cinq rangées, couvertes de pellicules blanches, qui séparent aussi chaque graine l'une de l'autre. Ces pellicules sont plus âcres & plus piquantes que le poivre le plus chaud.

Avant sa maturité, continue le même Voyageur, le fruit est rouge & d'un goût assez agréable. Le meilleur a la couleur d'une chateigne. Il est gros, pesant & fort uni. Le noir est le plus petit. Il prend sa couleur lorsqu'il est emballé à bord (16), car on le charge verd. La graine n'est ni si grosse ni si ronde que le poivre d'Inde. Elle a plusieurs angles (17). Les rameaux de la Plante tirent sur le goût du girofle. Mais il y a une autre sorte de malaguette, qui croît comme l'herbe à grandes feuilles. Celle qu'on achete depuis le milieu de Novembre jusqu'au mois de Mars, doit être vieille au moins d'une année; car la nouvelle commence à boutonner au moins de Janvier (18).

Tems de le cueillir.

On cueille le fruit, lorsque l'extrêmité des feuilles commence à noircir. Le poivre de Guinée a quelquefois été fort recherché en France & dans les autres Pays de l'Europe, sur-tout lorsque celui de l'Inde y est cher & rare. Les Marchands s'en servent aussi pour augmenter injustement leur profit, en le mêlant avec le véritable poivre (19).

(15) Barbot, *ibid.*

(16) On vient de lire le contraire. Mais on doit juger que chaque Marchand a sa méthode.

(17) Les Portugais lui en donnent six, & de-là vient le nom de Rio *Sestos* ou *Sextos*.

(18) Barbot, p. 132. & Bosman, p. 305.

(19) Des Marchais, *ubi sup.* p. 155.

La malaguette de Rio Sestos croît sur une sorte d'arbuste, & passe pour la plus grosse de toute la Côte qui en tire son nom. Les Plantes y sont si près l'une de l'autre, que dans quelques endroits elles ont l'apparence d'un petit bois (20).

Côte de Malaguette.

Sorte de Cardamome.

Bosman rend témoignage, qu'outre la malaguette, on trouve dans le même Pays un autre fruit, qui ressemble au cardamome par le goût & la figure, & qu'il prend en effet pour le même fruit. Il ajoute qu'à Benin & dans quelques Pays interieurs, on voit du poivre qui ne differe pas de celui de l'Inde.

Piment de la même Côte.

La derniere espéce de poivre, qui s'appelle ici Piment, & qui porte en Europe le nom de poivre d'Espagne, croît en abondance sur la Côte. L'arbuste qui le produit est un peu moins haut que nos groseillers d'Europe. Il y a deux sortes de piment ; le grand & le petit ; tous deux verds d'abord : mais le petit prend ensuite un fort beau rouge, & le grand tourne sur le noir. Ce fruit est plus estimé que le poivre noir commun, sur-tout la petite espece, qui n'a pas le quart de la grosseur de l'autre, mais dont l'arbuste a six fois plus de hauteur & d'étendue dans ses branches. Le piment confit au vinaigre, ou au jus de limon, passe pour un excellent stomachique (21).

Commerce du Piment, abandonné des Européens ;

Les Hollandois s'étoient mis autrefois dans l'usage de transporter une grosse quantité de piment. Ils en chargeoient des Vaisseaux entiers. Mais ce goût paroît fort diminué dans leur Nation. L'Auteur se procura trois quintaux de piment à Rio Sestos, pour une seule barre de fer, dont la valeur ne surpassoit pas cinq schellings. Aujourd'hui les Marchands de l'Europe s'arrêtent fort peu à toutes ces espéces de poivre, & ne prennent, sur la Côte de Malaguette, que des dents d'éléphans.

Autrefois exercé par les Marchands de Barbarie.

Marmol nous apprend, dans son Afrique, qu'avant l'arrivée des Portugais, les Marchands de Barbarie traversoient une grande partie du Continent pour aller chercher le poivre de Guinée, & que de la Barbarie ils le transportoient dans toutes les parties de l'Italie, où il se nommoit Graine de Paradis, parce que les Italiens n'en connoissoient pas l'origine.

Débauche des Habitans de cette Côte.

Les Habitans de la Côte du Poivre sont livrés à tous les excès de l'intempérance & de la luxure. Ils n'entretiennent les Européens, & ne parlent ensemble, que des plaisirs qu'ils prennent avec les femmes. Il s'en trouve, dit-on, qui prostituent leurs femmes à leurs propres enfans ; & lorsque les Marchands de l'Europe leur reprochent cette infamie, ils affectent d'en rire, comme d'une bagatelle. Le penchant au larcin est une qualité commune à toute la Nation, du moins à l'égard des Etrangers. S'ils sont reçus à bord, ils dérobent adroitement, vivres, marchandises, & tout ce qui tombe sous leurs mains, jusqu'à des pointes de clous & des morceaux de fer brisés ou rouillés. Ils ne sont pas moins insuportables par leur importunité à demander des dashis, ou des présens.

Difficultés de leur Langue.

Leur langage est si difficile, que non-seulement les Européens n'y peuvent rien comprendre, mais qu'on ne trouve pas même d'Interprétes, pour cette région, parmi les autres Négres. Aussi le Commerce ne se fait-il que par des signes & des gestes. C'est par cette voie qu'ils expriment leur goût pour la dé-

(20) Barbot, *ubi sup.*

(21) Bosman, p. 305.

Côte de Malaguette.

bauche & leurs idées de plaisir. Ils sont généralement bien faits & d'une phisionomie agréable. La plûpart ne sont couverts que d'un pagne, ou plûtôt d'une simple piéce d'étoffe au milieu du corps. Ils sont sujets à des hernies fâcheuses. L'Auteur en vit un, à qui le scrotum tomboit jusqu'aux genoux. Cependant ils sont robustes & laborieux. Lorsqu'arrivant de différens Cantons ils se rencontrent au rivage ou sur un Vaisseau, ils se prennent mutuellement par les bras, fort près de l'épaule, en prononçant le mot *Towa*. Ensuite, faisant glisser leur main jusqu'au coude, ils répetent *Towa*. Après quoi, ils se prennent par les doigts, comme les Négres de Sestos, & les font craquer, en prononçant plusieurs fois *Enfanemate, Enfanemate;* c'est-à-dire, Mon ami, comment vous portez-vous?

Leur maniere de s'entre-saluer.

Leurs artisans.

Ils ont d'excellens Forgerons, qui entendent parfaitement l'art de la trempe, & qui rendent les armes & tous les instrumens de fer, d'une dureté à toute épreuve. Ils ne manquent pas d'ouvriers pour la construction de leurs Canots. L'experience leur tient lieu de lumiéres pour l'agriculture, du moins à l'égard du riz, du millet & de la malaguette, qui sont leur principale ressource pour la nourriture & le Commerce. Leur *Taba*, ou leur *Taba-Seyle*, que d'autres appellent *Tabo-Seyle*, c'est-à-dire, leur Roi, exerce une autorité arbitraire, & ne paroît en public qu'avec beaucoup de pompe. Ses peuples contribuent à son pouvoir par des sentimens uaturels de soumission. Leur simplicité les attache beaucoup au Paganisme. Ils rendent un culte aveugle à leurs Grisgris & aux Ames des Morts, qu'ils prient de leur accorder dans ce monde une vie paisible. Ils saluent la nouvelle Lune avec des chants, des danses & d'autres bouffonneries. Leur superstition est extrême pour les Sorciers.

Leur Roi & leur Religion.

Tems propre au Commerce de cette Côte.

Le tems le plus favorable pour le Commerce de cette Côte, est le mois de Février, de Mars & d'Avril. Les petits Vaisseaux donnent plus de facilité que les grands. On commence à sentir les vents Sud-Sud-Est au mois de Mai. Ils amenent les Tornados, & les grandes pluies, qui sont toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs terribles (23).

CHAPITRE III.

Description de la Côte d'Yvoire.

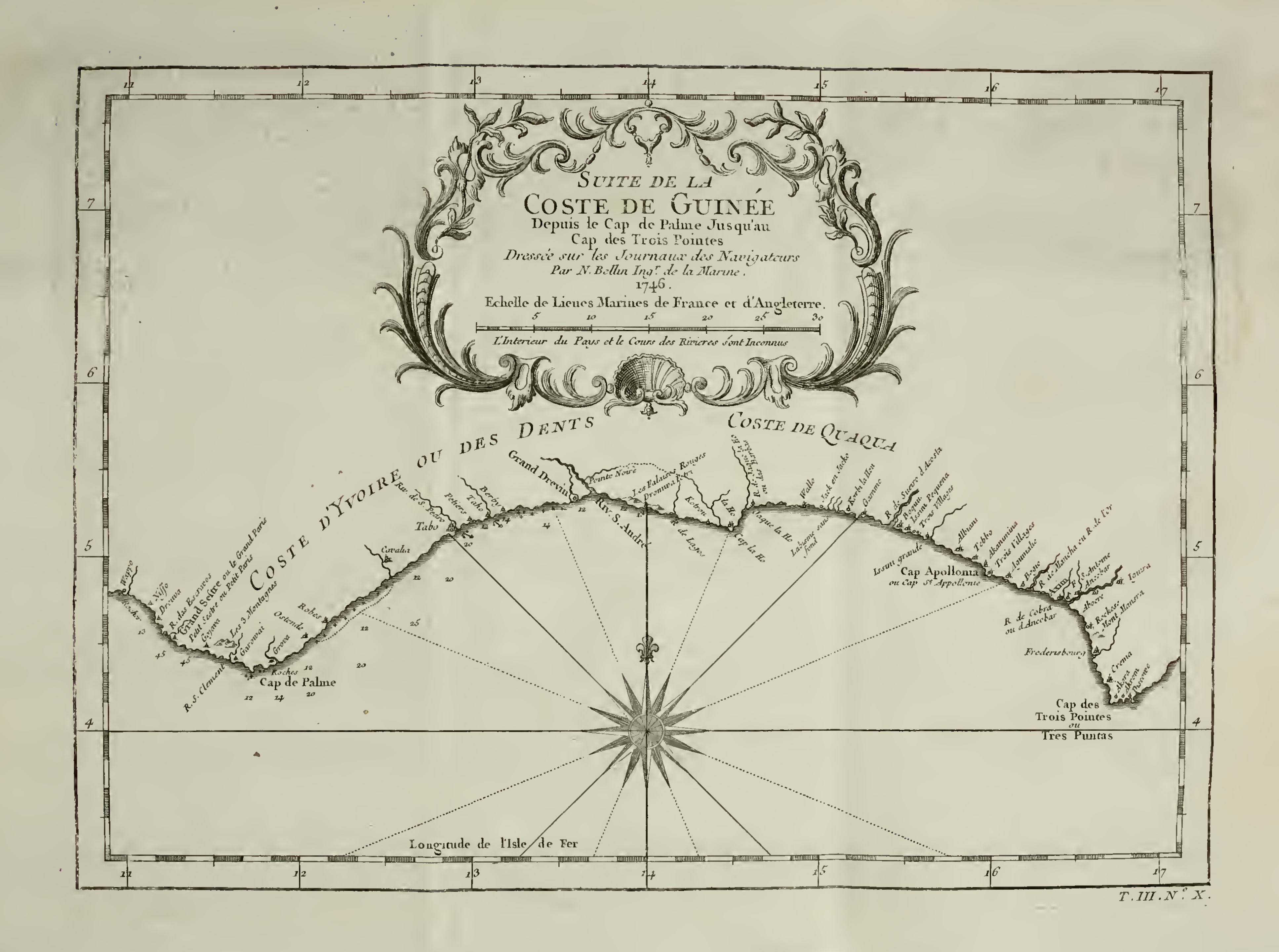
Côte d'Yvoire.

Etendue & division de la Côte d'Yvoire.

LES gens de mer & les Géographes ne s'accordent pas sur l'étendue & la division de la Côte d'Yvoire. Barbot dit que les François & les Hollandois la font commencer à Grova, deux lieues à l'Est du Cap-Palmas, & continuer jusqu'à Rio de Sueiro da Costa, où commence proprement la Côte d'Or. Ils la subdivisent en trois parties; la *Côte d'Yvoire*, la Côte de *Male-gentes*, & celle de *Quaqua*. Ils veulent, comme les Portugais, que la Côte d'Yvoire, proprement dite, s'étende depuis Grova jusqu'à la Riviere de S. André, Nord-Est & Sud-Ouest; celle de Male-gentes, depuis la Riviere de S. André jusqu'à Rio Lagos, Ouest-Sud-Ouest & Est-Nord-Est; &

(23) Barbot, p. 137. & 138.

celle


SUITE DE LA
COSTE DE GUINÉE
Depuis le Cap de Palme Jusqu'au
Cap des Trois Pointes
Dressée sur les Journaux des Navigateurs
Par N. Bellin Ingr. de la Marine.
1746.
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre.
5 10 15 20 25 30
L'Interieur du Pays et le Cours des Rivieres sont Inconnus
COSTE D'YVOIRE OU DES DENTS
COSTE DE QUAQUA
Grand Drewin
Riv. S. Andre
Tabo
Cavalla
Cap de Palme
Grand Seitre ou le Grand Paris
Petit Seitre ou Petit Paris
Les 3 Montagnes
R. S. Clement
Cap la Ho
Cap Apollonia
ou Cap St. Appollonie
Axim
Fredersbourg
Cap des
Trois Pointes
ou
Tres Puntas
Longitude de l'Isle de Fer

T. III. N.o X.

celle de Quaqua, depuis Rio Lagos jusqu'à Rio de Sueiro da Costa, de l'Ouest-Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est. Toute cette étendue de Côte est bordée de Villages & de Hameaux (1).

Côte d'Yvoire.

Suivant Des Marchais & d'autres Voyageurs, toute la Côte, depuis le Cap-Palmas jusqu'au Cap-Tres-Puntas, est connue des gens de mer sous le nom de *Côte des Dents*, ou Côte *d'Yvoire*. Les Hollandois la nomment, dans leur Langue, *Tand-Kust*. Elle se divise en deux Parties; celle du bon & celle du mauvais Peuple. Ces deux Nations sont séparées par la Riviere de Botro. On ignore à quelle occasion la derniere a reçu le titre de mauvaise; mais il est certain, en général, qu'à l'Est du Cap-Palmas les Négres sont méchans, perfides, voleurs & cruels. A l'égatd du nom de Côte d'Yvoire, on conçoit, tout d'un coup, qu'il vient du grand nombre de dents d'éléphans que les Européens achetent sur cette Côte (2).

Nom que les Hollandois lui donnent.

Celle du bon Peuple commence au Cap la Hou. Les Hollandois ont donné le nom de *Quaquas* aux Habitans, jusqu'au Cap de Sainte-Apolline, parce qu'en s'approchant des Vaisseaux de l'Europe, ils avoient ce mot sans cesse à la bouche. On a jugé qu'il signifie *bon-jour*, ou, *soyez les bien-venus*. Villault remarque qu'ils le répetent souvent, lorsqu'après avoir mangé ils paroissent contens de s'être bien rempli (3) l'estomac. Cependant Snock, qui étoit Hollandois, semble embarrassé à trouver l'origine & la signification du même mot; à moins, dit-il, qu'on ne prétende trouver quelque ressemblance entre l'accent de ces Négres, & le chant, ou le cri des canards. Mais il ajoute que la Langue de cette Côte ne lui a pas paru fort différente de celle des autres Négres. Il assure d'ailleurs, que les Habitans appellent leut Pays, *Ado*, & qu'ils se nomment eux-mêmes (4) Adosiens. Smith, qui confond Bosman avec Snock, semble lever la difficulté, en assurant que le mot de *Quaqua*, dans la Langue de ces Négres, signifie Dents: d'où il conclut (5) que Côte de Quaqua & Côte d'Yvoire sont synonimes. Mais il ne ptoduit aucune Autorité, & ne dit pas même d'où lui vient cet éclaircissement.

Nation des Quaquas. D'où vient ce nom.

Outre le nom de Quaqua, les Hollandois ont donné à la même Côte celui de *Côte des six bandes*, parce que les pagnes, ou les piéces d'étoffe de coton à raies blanches & bleues, dont les Habitans font usage, sont composées de six largeurs, cousues ensemble avec assez d'art & de propreté (6).

Côte de Quaqua, nommée Côte des Six bandes.

Les principaux Villages de la Côte d'Yvoire sont, *Grua* ou *Grova*, *Tabo*, *Petit-Tabo*, *Grand-Drevin*, *Botro*, *Cap-la-Hou*, *Cap-Apollonia* ou Sainte-Apolline, *Vallo*. Toutes ces Places sont situées à l'embouchure d'autant de Rivieres dont elles portent les noms. L'interieur du Pays est peu connu, parce que depuis la retraite des Normands, les Naturels n'ont pas voulu souffrir qu'aucune Nation de l'Europe s'y établît; de sorte que tout le Commerce s'y fait à bord, ou sur le rivage, avec des précautions extrêmes de part & d'autre. On trouve dans chaque Canton les mêmes marchandises, c'est-à-dire, de l'or, de l'yvoire & des Esclaves. Quoiqu'il n'y ait point de tarif reglé, le Commerce est considérable.

Ses principaux Villages.

(1) Le même, p. 138.
(2) Des Marchais, Vol. I. p. 157.
(3) Villault, p. 117.
(4) Bosman, p. 491.
(5) Smith, Voyage de Guinée, p. 213.
(6) Des Marchais, *ubi sup.* p. 185.

CÔTE D'YVOIRE. Leurs distances.

On compte trois lieues du Cap-Palmas à Grova ; trente de *Grova* à *Tabo ;* quatre de *Tabo* au *Petit-Tabo ;* cinq ensuite à Berbi ; six de Berbi au Grand-Drevin ; deux du Grand-Drevin à Tao ; trois de Tao à la Riviere S. André ; & comptant ainsi de Place en Place, sept à Giron ; huit au Petit-Drevin ; trois à Botrou ; sept au Cap-la-Hou ; dix à *Gamo ;* ce qui fait, pour toute la Côte, l'espace de quatre-vingt-huit lieues depuis le Cap-Palmas jusqu'à *Gamo.* Quelques Navigateurs l'étendent jusqu'à celle du mauvais Peuple, à l'Est ; & d'autres, la terminant à Botrou, réduisent toute la Côte du bon Peuple à vingt-cinq lieues (7).

Bornes de cette Côte.

Dans la Description de cette Côte, qui est continuellement bordée de Villes & de Villages, on ne s'arrêtera qu'à ceux qui sont connus des Européens.

Tabo-Dune.

Tabo-Dune, qui suit Grova, est remarquable par un Grand-Cap-Verd qui en est voisin, & qui paroît couvert de bois, comme tout le Pays. Le cours des marées y est ordinairement Est-Nord-Est ; & quelquefois néanmoins Sud, & Sud-Ouest.

Tabo.

Tabo, dix lieues à l'Est de Tabo-Dune, se reconnoît aisément de la mer, au grand rocher qu'on apperçoit dans l'éloignement, à une lieue & demie, Ouest de la Place. Le Cap qui en est voisin, est couvert de grands arbres, dispersés sans ordre, & la Rade n'a pas moins de dix-huit ou vingt brasses de fond. On trouve, près du Village, une petite Riviere, nommée par les Portugais *Rio de San Pedro*, qui a, du côté de l'Ouest, quelques montagnes, auxquelles ils ont donné aussi le nom de *Sierra de Santa Apollonia.*

Petri ou Petiero.

Petri ou *Petiero*, autre Village, deux lieues plus loin, à l'Est de Tabo, est distingué par un rocher, qui n'en paroît pas éloigné.

Taho.

Taho, deux lieues à l'Est de Petri ; & *Berbi*, autre Village, deux lieues plus loin, se reconnoissent à la hauteur de leur montagne.

Grand Drevin.

Druyn ou *Drevin-Petri*, nommé aussi le *Grand-Drevin* (8), est près de la Riviere S. André. On le reconnoît à quelques maisons, qui s'apperçoivent de la mer sur un terrain assez élevé & peu éloigné du rivage ; à plusieurs grands arbres qu'elles ont à l'Ouest, & à quatre Plaines qui se font voir au milieu des bois, une lieue à l'Ouest de la Ville. Les Portugais appellent ce Cap, *Cabo da Prayaba ;* c'est-à-dire, Cap du petit rivage (9). La Ville est située dans une Isle, au milieu d'une Riviere, qui vient du Nord entre deux chaînes de montagnes, derriere lesquelles on trouve des prairies agréables, & des pâturages (10) qui s'étendent à perte de vûe. Outre la Ville, on découvre trois Villages, éloignés d'une demie lieue l'un de l'autre, qui nourrissent une prodigieuse quantité de vaches & d'autres bestiaux.

Caractere des Habitans.

Les Habitans de ce Canton sont les plus sauvages de toute la Côte. On les accuse d'être antropophages. Ils font gloire de porter les dents en pointes, & de les avoir aussi aigues que des aiguilles ou des aleines. Barbot ne

(7) Le même, p. 183

(8) Uring dit qu'il y a, sur cette Côte, plusieurs Villes qui se nomment Drevin, entre lesquelles il nomme *Tabo Drevin*, p. 134.

(9) Barbot, p. 139.

(10) Villault, p. 110. & Des Marchais, p. 165.

Côte d'Yvoire.

conseille à personne de toucher à cette dangereuse terre. Cependant les Négres apportent à bord de fort belles dents d'éléphans ; mais il semble que leur vûe soit de les faire servir d'amorce pour attirer les Etrangers sur leur Côte, & peut-être pour les dévorer ; car ils mettent leurs marchandises à si haut prix, qu'il y a peu de Commerce à faire avec eux. D'ailleurs ils demandent avec importunité tout ce qui se présente à leurs yeux, & paroissent fort irrités du moindre refus. Leur inquiétude & leur défiance vont si loin, qu'au moindre bruit extraordinaire ils se précipitent dans la mer, & retournent à leurs Canots. Ils les tiennent exprès à quelque distance, pour faciliter continuellement leur fuite (11).

Riviere de S. André.

La Riviere de S. André n'est éloignée que d'environ une lieue & demie à l'Est-Nord-Est du Grand-Drevin. Elle se divise en deux bras, dont l'un coule au Nord-Ouest quart-d'Ouest, & l'autre à l'Est-Sud-Est. Les petits Vaisseaux peuvent la remonter l'espace de quatre lieues, dans un canal large & profond ; quoiqu'en Eté l'eau soit quelquefois si basse, que l'entrée se trouve bouchée par une barre de sable. Barbot ayant entrepris d'y pénetrer, fut rebuté par la violence du battement des vagues. L'embouchure de la Riviere regarde le Sud-Est. Elle a, d'un côté (12), un Cap rond, d'une grande hauteur ; & de l'autre, un arbre seul (13).

Vûes de Des Marchais pour un Fort.

Des Marchais prétend que la Riviere de S. André est de toute la Côte l'endroit le plus favorable pour bâtir un Fort. Elle est grande, avant même qu'elle en reçoive une autre, qui s'y décharge une lieue au-dessus de l'embouchure. Ces deux Rivieres sont bordées de grands arbres, de prairies charmantes, & de plaines fort unies. La Nature semble avoir formé celle de S. André pour l'érection d'un Fort, qui n'auroit pas besoin d'autre défense que sa situation. Elle a placé, à cent-cinquante pas au-dessus de l'embouchure, une pointe ou une peninsule, que la Riviere environne, & qui n'est jointe au Continent que par un isthme de douze ou quinze brasses de largeur. Cette peninsule est un rocher plat, qui compose une plate-forme d'environ quatre cens pas de circonference, assez haute pour commander les environs, sans aucune éminence voisine qui la commande elle-même. Elle est escarpée de toutes parts, & véritablement inaccessible du côté de la mer. De celui de la Riviere, c'est-à-dire, à l'Ouest, la descente est plus aisée ; mais cette partie est défendue par des rocs en pointe, qui embarrassent le canal à plus de cinquante pas, & dont les uns sont cachés sous l'eau & d'autres à découvert. La mer y bat avec tant de violence, que les Vaisseaux n'osent en approcher, & que les Chaloupes mêmes ne s'y engageroient pas sans péril. La seule voie, pour gagner la plate-forme, est l'isthme, ou le col qui la joint à la terre ; mais (14) il seroit facile de le couper.

Peninsule défendue par sa situation.

Source d'eau fraîche.

Villault ajoute, que du pied d'une montagne, qui couvre le roc du côté du Nord, il sort une source d'eau fraîche, & qu'un seul canon du Fort suffiroit pour la défendre. Les Villes du Grand & du petit-Drevin, de Tabo & de Giron, ne sont guéres à plus d'une lieue. Du sommet de la plate-

(11) Barbot, p. 139.

(12) Uring appelle ce Cap, la Pointe noire, ou *Black-Point. Ibid.*

(13) Barbot, *ubi sup.*

(14) Villault, p. 111. & Des Marchais, Vol. I. p. 165.

Côte d'Yvoire.

forme on découvre, à l'Eſt, Giron, qui eſt ſituée au bord d'une grande & belle prairie ; & Tabo, à l'Oueſt, qui termine une plaine charmante, entremêlée de bois fort agréables juſqu'au pied d'une grande montagne qu'on apperçoit auſſi du même lieu (15).

Marques de terre pour le grand Drevin.

Les marques de terre ſont ici très-claires, & rendent le Pays extrêmement facile à reconnoître. Ce ſont des arbres fort hauts & fort épais, & trois ou quatre grands Villages qui ſe préſentent d'eux-mêmes, à moins d'un mille l'un de l'autre. Derriere le plus reculé, paroît une haute pointe, à l'Eſt, où la terre commence à s'élever en promontoire, entre lequel la grande Riviere de S. André vient ſe décharger dans la mer. Elle eſt aſſez profonde pour recevoir fort loin les plus grandes Barques, & ne manqueroit d'aucun avantage pour le Commerce, ſi l'on pouvoit prendre un peu plus de confiance aux Habitans ; mais (16) ils ſont les plus barbares de toute la Côte.

Fertilité du terroir.

Le terroir, aux environs de la Riviere, eſt arroſé d'un grand nombre de ruiſſeaux, qui le rendent naturellement fertile, & propre à recevoir toutes ſortes de plantes & de grains. Le riz, le millet, le maïz, les pois, les ignames, les patates, les melons y croiſſent déja merveilleuſement. On y voit des boſquets de palmiers, d'orangers, de citroniers, de cotoniers & d'autres arbres, qui produiſent d'excellens fruits ſans culture ; des noyers d'une eſpece ſinguliere, qui portent une noix plus petite que la nôtre, du goût des meilleures amandes ; des cannes de ſucre, qui parviennent naturellement à la perfection de leur eſpece, & qui ſont plus groſſes & plus douces que celles de l'Amérique. Elles ſont abandonnées aux éléphans, quoiqu'avec peu de ſoin on en pût (17) faire beaucoup de ſucre & de rum. Enfin, les beſtiaux ſont ici en abondance ; vaches, bœufs, chévres, moutons, porcs, & toute ſorte de volaille. Un excellent bœuf s'y donne pour une douzaine de couteaux de deux ſols, & le reſte à proportion (18).

Habits des hommes & des femmes du Pays.

Barbot obſerve que le Pays produit aſſez de malaguette pour ſa proviſion ; & Snock aſſure que la Côte d'Or n'a rien qui ne ſe trouve ici. Les Habitans n'y ſont pas mieux vêtus que leurs voiſins de la Côte du Poivre. Ils n'ont qu'une miſérable guenille pour cacher leur nudité. Cependant les riches ne ſont jamais ſans un pagne ou deux, avec un poignard ou un grand couteau à la ceinture. Les femmes ſont généralement petites, mais bien faites. Elles ont les traits réguliers, les yeux vifs & les dents belles. Toute leur figure porte un air d'enjoûment & de coqueterie, qui n'eſt pas démenti par leur conduite. Les hommes ſont robuſtes & bien faits. Ils ne manquenr ni de ſens ni de courage. Mais depuis que les Marchands de l'Europe en ont enlevé quelques-uns, leur défiance eſt extrême. Jamais ils ne hazardent de mettre le pied ſur un Vaiſſeau, avant que le Capitaine ait fait la cérémonie de ſe mettre dans l'œil quelques goutes d'eau de mer ; lorſqu'ils ſont à bord, rien (19) ne peut les engager à deſcendre ſous les ponts ou dans les cabines.

Tous les Négres de cette contrée, comme leurs voiſins, ſur-tout ceux de

(15) Villault, p. 112. & Barbot, p. 139.
(16) Boſman, p. 88.
(17) Des Marchais, *ubi ſup.* p. 166.
(18) Le même, p. 174.
(19) Le même, *ibidem.*

l'Est, sont passionnés pour les anneaux de fer & de cuivre, montés de grelots, dont ils se font un ornement pour les pieds. Les femmes les portent au-dessus de la cheville, aux bras & aux poignets. Le bruit des grelots leur fait trouver plus de plaisir à la danse, qu'elles aiment d'ailleurs si passionnément, qu'après le tems du travail elles donnent chaque jour cinq ou six heures à cet exercice. Chaque Canton a ses modes & ses usages. Nos plus habiles Maîtres à danser passeroient ici pour des tortues, & trouveroient peut-être dans l'exemple des Négres, des pas & des figures qui serviroient à perfectionner leur art (20).

Côte d'Yvoire. Leur passion pour les anneaux, les grelots & la danse.

Les éléphans doivent être ici d'une étrange grosseur, puisqu'on y achete des dents qui pesent jusqu'à deux cens livres. On s'y procure aussi des Esclaves & de l'or, mais sans pouvoir pénetrer d'où l'or vient aux Habitans. Ils gardent là-dessus un profond secret; ou s'ils sont pressés de s'expliquer, ils montrent du doigt les hautes montagnes qu'ils ont à quinze ou vingt lieues au Nord-Est, en faisant entendre que leur or vient de là. Peut-être le trouvent-ils beaucoup plus près, dans le sable de leur Riviere même; ou, peut-être aussi, leur vient-il des Négres de ces montagnes, qui le rassemblent en lavant la terre, comme ceux de Bambuek (21). Enfin toutes les parties de cette contrée seroient très-propres au Commerce, si les Habitans étoient d'un caractere moins farouche.

D'où leur vient l'or.

On raconte qu'ils ont massacré, dans plusieurs occasions, un grand nombre d'Européens, qui n'avoient relâché sur leur Côte que pour y faire leur provision d'eau & de bois. En 1677, un Vaisseau Anglois y perdit trois hommes. Un Portugais en perdit neuf, en 1678; & depuis peu, un Hollandois en a perdu quatorze. C'est cette inclination sanguinaire qui leur a fait donner par les Portugais le nom de *Malagente;* car on est persuadé, ajoute l'Auteur, qu'ils sont antropophages; & loin de se promettre quelqu'avantage de leur commerce, on ne doit point approcher de leur Côte, pour y prendre de l'eau ou d'autres provisions, sans armer les Matelots de mousquets, de demi-piques & de tout ce qui peut servir à leur défense, & la garde doit se faire exactement sur les mâts & sur le promontoire, pour prévenir toutes sortes de surprise (22).

A l'Est de la Riviere de S. André, on apperçoit une douzaine de petits monts rouges, qui s'étendent l'espace de trois ou quatre lieues au long de la Côte. Elle est d'ailleurs fort escarpée, & si rouge, que les Portugais lui ont donné le nom de *Barreiras-Vermelhas*, les François celui de Falaises-rouges, & les Hollandois, celui de *Roode-Kliftens.* A trois milles de la terre, on trouve douze ou treize brasses d'eau.

Falaises rouges.

Le Village *Dromwa-Petri*, situé entre le septiéme & le huitiéme mont rouge, est remarquable par deux grands arbres, qui s'apperçoivent d'assez loin. Il est à sept lieues de la Riviere de S. André, & les Habitans ne sont pas moins brutaux & moins sauvages. L'Auteur ne remarqua point d'autre Village entre celui-ci & la Riviere de Kotro (23); & n'ayant vû paroître aucun Canot dans l'intervalle, il en conclut que le Pays est peu habité.

Dromvva-Petri.

(20) Le même, p. 181.
(21) Le même. p. 175.
(22) Barbot, p. 140.
(23) C'est apparemment celle qu'Uring appelle *Cotlevo.*

CÔTE D'YVOIRE. Rio de Lagos. Cap-Laho.

Botro, ou *Botrou*, est situé à l'Est de la Riviere de Lagos (24), d'où quantité de Canots apportent de l'yvoire sur les Vaisseaux.

Le Cap Lahou est à deux lieues de Botro, à l'Est. La terre qui les sépare est basse & couverte de bois. Le Cap même n'est qu'une pointe basse, remplie d'arbres, entre lesquels on en distingue un qui s'éleve au-dessus des autres. De toute la Côte de Quaquas, c'est le Canton le plus favorable au Commerce. Les dents d'éléphans y sont grosses, belles & en (25) abondance. Des Marchais observe que la Côte du bon Peuple commence ici; que le Cap s'avance peu dans la mer, & que sa latitude est de cinq degrés dix minutes du Nord, à distance presqu'égale des Caps Palmas & Tres-Puntas (26).

Ville de Laho.

Barbot représente la Ville de Lahou ou Laho, comme une Place grande & bien peuplée, qui s'étend l'espace d'une lieue au long de la Côte, & dont le rivage est d'un fort beau sable jaune, où la mer bat avec assez de violence. Les Pays voisins offrent toutes sortes de provisions, meilleures & moins cheres que sur la Côte de S. André & de Drevin. Les Habitans sont d'un naturel doux & sociable; mais sujets à hausser le prix de leur yvoire, suivant le nombre de Vaisseaux qu'ils voient sur leurs Côtes. Ils sont visités souvent par les Marchands d'Interlope, Anglois & Hollandois, & par toutes sortes de Vaisseaux libres. Un peu plus d'une lieue à l'Ouest de Laho, est une grande Riviere, qui se divise en deux bras. Le principal va se rendre dans celle de S. André. L'autre continue de couler à l'Est pendant quelques lieues (27). Snock ajoute que la Ville de Laho est plantée, comme Axim, d'une multitude de cocotiers; que si la terre étoit aussi haute, & le rivage défendu par un Fort, on auroit peine à distinguer ces deux lieux l'un de l'autre; & qu'à trois milles dans les terres, directement derriere la Ville, on voit plusieurs hautes montagnes (28).

Grande Riviere.

Riviere de Jaque Laho.

Après le Cap Laho, la Côte s'enfonce, & s'étend ensuite à l'Est-quart-Sud-Est. C'est dans cet enfoncement qu'on découvre la petite Riviere de *Jaque-Leho* (29), ou *das Barbas*, qui vient du Nord, mais qui n'est pas navigable.

Wollo.

Le Village de *Wollo*, ou *Vallock*, ou *Wallatock*, est à sept lieues de la Riviere *Jaque-Laho*, Est-quart-Sud-Est. Le commerce de l'yvoire y est fort médiocre. Après Wollo, on rencontre *Jack & Jacks* (30), qui est suivi de *Korbi-la-Hou*. Entre ces deux Places, on voit plusieurs petits ruisseaux sur la Côte, & l'on passe *l'Abîme sans fond*, que les Anglois appellent *Bottomless-Pit*, & les Hollandois, *Kuyl-Sonder-Grondt*. On a cru long-tems que ce lieu étoit en effet sans fond (31). Il n'est point à plus d'une lieue de Korbi-la-Hou, assez près du rivage. Mais des observations plus exactes ont fait reconnoître qu'il n'a que soixante brasses, à la portée du mousquet de la Côte, quoique plus loin dans la mer la sonde ne puisse trouver de

Jack en Jacks.

Abîme sans fond.

(24) La même que Smith & d'autres appellent *Black-River*, ou Riviere noire.

(25) Barbot, *ubi sup.*

(26) Des Marchais, p. 185.

(27) Barbot, *ubi sup.* & Bosman, p. 498.

(28) Bosman, *ibid.*

(29) Uring le met à quinze milles de son *Cotlebo.*

(30) Uring & Smith nomment cet endroit Jack à Jaeks. Uring le met à douze lieues Est de Jaque-Laho, p. 135.

(31) Atkins dit qu'il est sans fond dans l'espace de trois milles, p. 69.

fond. L'Auteur s'imagine qu'elle est emportée par la violence d'un courant qui vient du Sud-Ouest, & conseille de ne quitter *Jaque-la-Hou* qu'avec un vent propre à faire surmonter cet obstacle. Le meilleur parti, dit-il, est de jetter l'ancre au-delà de Gammo (32), qui est située dans le Pays d'*Ado*, entre *Korbi Laho* & *Rio de Sueiro da Costa* (33), une lieue & demie à l'Est de Korbi. Cette Rade est également commode aux Habitans de ces trois lieux, pour se rendre à bord, avec des étoffes de Quaqua, des dents, un peu d'or, & sur-tout avec quantité de provisions. Les Négres du Pays sont excellens plongeurs. Ils alloient prendre au fond de la rade les moindres bagatelles que l'Auteur se faisoit un amusement d'y jetter, pour les mettre à l'épreuve (34).

Côte d'Yvoire.

Gammo, Rade commode.

Depuis Rio de Sueiro da Costa jusqu'au Cap-Apollonia, la Côte est basse & unie. Elle s'étend l'espace de douze lieues à l'Est-Sud-Est, continuellement bordée de grands arbres, & remplie de Villages, dont les plus remarquables sont Boqnu, *Issini-Pequena*, *Issini-Grande*, *Abbiony* ou *Assene*, *Tebbo* & *Akanimina*. Ils appartiennent tous au Pays des Adousiens ou de Soko.

Villages entre Rio de Sueiro & le Cap-Apollonia.

Boqnu (35) est situé dans les bois, près de l'embouchure de *Rio Sueiro da Costa*. *Issini-Pequena* se présente sur le rivage; comme Issini-Grande, qui est plus à l'Est. On découvre, entre ces deux Places, trois Villages moins considérables. Issini-Grande est à l'embouchure d'une Riviere, qui, se perdant dans les sables pendant une grande partie de l'année, ne va jusqu'à la mer que dans la saison des pluies. Cette Ville fut pillée & brûlée, en 1681, par les Négres de l'interieur des terres. A l'embouchure, & fort près du rivage, est une petite Isle, où l'on pourroit élever un Fort pour la sûreté du Commerce interieur. Les François y en bâtirent un en 1701, que d'autres raisons leur firent abandonner en 1704. *Issini-Grande* est célebre par la bonté de son or, qui vient probablement d'Assiente ou de Frita, vers la source de Rio de Sueiro da Costa, Pays riche en or, mais (36) qui n'est connu que depuis peu des Européens.

Boqnu.

A l'Est d'Issini, on trouve les petits territoires & les Villes d'*Albiani* & de *Tabo*; la premiere à six lieues d'Issini, la seconde à dix. Les Vaisseaux marchands touchent ordinairement à ces deux Places. Elles sont situées dans des Bois de palmiers, qui se reconnoissent de fort loin en mer.

Albiani & Tabo.

Akanimina est situé sur une élévation, une demie lieue à l'Ouest du Cap-Apollonia. Le Pays interieur, entre Boqnu & Akanimina, est montagneux. Il fournit de l'or excellent, de l'yvoire & quelques Esclaves. Le mouillage, devant ces deux Places (37), est à deux milles du rivage, sur quinze ou seize brasses. Les Négres sçavent mêler, avec tant d'adresse, de la poudre de cuivre à leur or, que la prudence doit toujours faire recourir aux épreuves. L'yvoire & les Esclaves sont à fort bon marché. Le meilleur ancrage, depuis Issini jusqu'au Cap-Apollonia, est sur seize brasses, à trois quarts de

Akanimina.

(32) Uring place aux environs, *Barscham*, cinq lieues au-delà de Jack & Jack. Smith l'appelle le grand Bassam.

(33) Cette Riviere est de quelques lieues à l'Ouest d'Issini.

(34) Barbot, p. 140. & suiv.

(35) Uring l'appelle Abako, p. 137.

(36) Barbot, p. 141.

(37) Le même, p. 147. & Des Marchais, Vol. I. p. 219.

CÔTE D'YVOIRE.

Royaume de Guiomeré. Caractere de sa Reine.

lieue du rivage. Près du Cap-Apollonia est le Royaume de Guiomeré, qui, du tems de l'Auteur (38), étoit gouverné par la Reine *Asamouchou*, Princesse respectée de ses voisins & chérie de ses Sujets. Elle avoit succedé à son frere; & son goût ne la portant point au mariage, elle suivoit son humeur active & guerriere, qui lui faisoit prendre elle-même le commandement de ses troupes. La fortune avoit accompagné si constamment ses armes, que les Européens ni les Négres n'avoient jamais remporté sur elle le moindre avantage. Elle aimoit passionnément les François, & le Chevalier Damon s'étoit lié avec elle par un Traité. Le Royaume de Guiomeré n'a pas beaucoup d'étendue au long de la mer; mais il s'étend fort loin dans les terres: il est bien peuplé, riche & renommé par son Commerce.

Ses richesses.

L'or y est commun, l'yvoire en abondance; & la guerre produit toujours à la Reine un grand nombre d'Esclaves (39).

Cap Apollonia ou de Sainte Apolline. Sa situation.

Phillips place le Cap-Apollonia, environ seize lieues à l'Est d'Issini. Il le représente composé de trois petites montagnes, avec (40) deux ou trois Villages à l'Ouest. Mais il ne put s'y procurer aucun Commerce.

Suivant Des Marchais, le Cap-Apollonia, qu'il appelle Sainte-Apolline, est situé à quatre degrés cinquante minutes de latitude du Nord (41), à distance égale de la Riviere de Sucre & du Cap *Tres-Puntas*. Il est remarquable par sa hauteur & par les grands arbres dont il est couvert. Ses Habitans vivent dans une espece de République, sous la protection, ou plûtôt, sous la tyrannie des Hollandois, qui ne leur permettent pas d'autre Commerce qu'avec eux. Aussi cette Côte est-elle peu connue des autres Nations de l'Europe (42).

Snock raconte que la Côte, entre Issini & le Cap-Apollonia, est fort peuplée, & remplie de grands & de petits Villages. Ce Cap, dit-il, a reçu son nom des Portugais, pour avoir été découvert le jour de Sainte Apollonia, ou Sainte Apolline. Il s'avance un peu au Sud, & paroît bas & uni vers le rivage. Mais il s'éleve plus loin en trois montagnes séparées, qu'on découvre de dix lieues en mer, dans un tems serain. Chaque montagne présente quelques arbres dispersés, qui rendent la perspective assez agréable. Il y a trois Villages au pied de ces montagnes, & par conséquent fort près du rivage. Mais l'agitation continuelle des vagues, au long d'une Côte plate & sabloneuse, rend le débarquement difficile depuis le Cap-Apollonia jusqu'à Issini. Cependant le commerce de l'or y est assez avantageux (43).

Qualités de la Côte, depuis Sierra-Leona.

En général, si l'on excepte deux ou trois Caps, & les hauteurs des environs de Drevin, la terre paroît, non-seulement basse, depuis Sierra-Leona jusqu'au Cap-Apollonia, mais si droite, avec si peu de Bayes & d'Isles, que les lieux en deviennent fort difficiles à distinguer. L'abordage y est aussi très-dangereux, parce que les vagues qui sont amenées continuellement du vaste Océan méridional, s'y brisent avec beaucoup de violence. Les Négres sont les seuls qui entendent parfaitement cette Mer, & qui aient la hardiesse d'en braver les fureurs dans leurs Canots. Depuis Rio Sestos jusqu'à

(38) Des Marchais, *ibid.* p. 72.

(39) Le même, p. 222.

(40) Phillips, p. 200.

(41) Voyez la Figure, dans Des Marchais (p. 222.). Labat en loue l'exactitude, quoiqu'elle soit fort différente de celle de Barbot.

(42) Des Marchais, *ubi sup.*

(43) Bosman, p. 493.

qu'à ce Cap, les flots sont dans une telle agitation contre le rivage, qu'on est forcé d'employer les Canots des Habitans pour y transporter les marchandises. D'un autre côté, le fond est si rude, qu'on y perd souvent ses ancres. Dans le même espace, l'Auteur trouva presque toujours environ quatorze brasses à une lieue du rivage, excepré au-dessous de *Jack & Jack*, où le fonds, dit-il, paroît tout d'un coup sans mesure. Mais il en attribue la cause à la longueur de la corde qui soutient le plomb, & qui, touchant à l'eau dans un si grand nombre de parties, y trouve plus de force pour l'empêcher de descendre, qu'elle n'en tire de la pesanteur de sa masse; ce qui ne lui permet pas d'aller bien loin vers le fond (44). Sans rejetter cette explication, ne pourroit-on pas croire, avec autant de vraisemblance, que la densité de l'eau sous le poids augmente à mesure qu'il descend & qu'il la presse; d'où naît une plus forte résistance.

Côte d'Yvoire.

Explication du Bottomless Pit, ou de l'Abîme sans fond.

On voit aux environs du Cap-Apollonia quantité de terres défrichées, où les Négres sement du bled-d'Inde. On prétend qu'ils ont reçu des Portugais cette espece de grain. La couleur des Habitans est ici très-noire. L'Auteur la compare au plus beau jais. Ils sont vifs, entreprenans, exercés au Commerce. Leurs pagnes, qu'ils appellent Tomis, sont plus grands & plus nets que ceux de leurs voisins. Ils portent des colliers d'ambre, des anneaux de cuivre, des Kowris & d'autres ornemens. Leur chevelure, ou la laine de leur tête, est divisée en une infinité de petites tresses, mêlées de petits brins d'écaille & de paillettes d'or. Ils ont tous la figure d'un poignard gravée sur la joue, & souvent sur les autres parties du corps; usage qui s'est communiqué à quelques autres Nations jusqu'à la Côte d'Or. Il est ici fort ancien, & sert à distinguer les Négres maritimes, des Habitans interieurs du Pays, que les premiers enlevent quelquefois pour l'esclavage. La Loi les oblige seulement de payer, sur le prix de la vente, un droit de vingt schellings aux Kabaschirs, & de dix aux Membres du Palaver ou du Conseil. Atkins en conclut (45) que ces enlevemens sont ici plus fréquens que dans les Villes précédentes. Les Esclaves reviennent dans ce Canton à huit livres sterling.

Terres du Cap-Apollonia, & caractere des Habitans.

Sur toute la Côte, depuis Sestos, il y a beaucoup de ressemblance dans les alimens. L'Auteur donne la description de trois (46) mets favoris des Négres. 1. Celui qu'il appelle *Slabbersauce*. C'est une composition de riz, de volaille, de chevreau & de chair d'éléphant, qui n'est que meilleure lorsqu'elle devient un peu puante. On fait tout bouillir ensemble, avec un peu d'ocre & d'huile de palmier. Ce ragoût passe pour ce qu'il y a de plus délicieux dans les festins du Pays. La chair de chien flate beaucoup aussi le goût des Négres. Le Capitaine d'un Vaisseau Anglois, nommé l'Hirondelle, obtint un jeune Esclave en échange pour un chien. Dans d'autres lieux, c'est la chair des singes qui a la préference. 2. Le *Bomini* est un plat de poisson seché au soleil, & souvent à demi pourri, qu'ils font frire, sans sel, dans l'huile de palmier. L'ayant mêlé ensuite avec un peu de riz bouilli, ils le mangent avidement avec leurs doigts. 3. La soupe noire n'est pas moins estimée dans les Comptoirs Anglois que parmi les Négres. Elle

Trois mets des Quaquas.

Slalbersauce.

Bomini.

Soupe noire.

(44) Atkins, p. 69. & suiv.
(45) Le même, p. 73.
(46) Atkins, p. 69. & suiv.

CÔTE D'YVOIRE.

se fait d'un mélange de volaille & de quantité d'excellentes herbes, qu'on fait bouillir avec de l'huile de palmier, de l'ocre & beaucoup de poivre. De-là vient sans doute le *Papper-pot*, ou la Terrine au poivre, qui est fort en usage à la Jamaïque ; mais sans huile de palmier, parce qu'elle manque dans cette Isle.

Agumene. Bogio.

On ne rencontre que deux Villages sur la Côte, depuis le Cap-Apollonia jusqu'à la Riviere (47) Mankou. Ils se nomment *Agumene* & *Bogio*. Leur situation est entre un grand nombre de palmiers & de cocotiers. Mais le Commerce y est négligé. Le rivage se courbe ici pendant quelques lieues à l'Est-Nord-Est, & celui du Fort Hollandois d'Axim reprend à l'Est-Sud-Est. Tel est aussi le cours de la marée depuis le Cap-Apollonia. C'est près de Bogio que la Riviere de Mankou tombe dans la mer. Elle vient d'Iguira, son canal est bouché par des rocs & des chûtes-d'eau. Les Négres tirent beaucoup d'or de son sable.

Beau rivage.

On compte neuf lieues depuis le Cap-Apollonia jusqu'au Fort d'Axim ; terre basse & couverte de cocotiers & de palmiers. Le rivage est fort spacieux. On le croiroit pavé de briques, tant le sable est ferme & uni. Il est extrêmement commode pour les voitures, jusqu'à une lieue d'Axim, où l'agréable Riviere de *Cabra*, nommée aussi *Ankrober*, sépare le Pays de *Sako* de celui d'Axim (48).

Rio Cabra, ou Riviere d'Ankober.

Bosman dit que Rio Cabra, qui prend aussi le nom d'Ankober du Pays qu'il arrose, est quatre milles au-dessus du Fort Hollandois de S. Antoine. Son embouchure est fort large, & de si peu de profondeur, que l'Auteur doute si les Barques y peuvent passer. Mais, un peu plus loin, elle devient plus profonde en se rétrécissant ; & pendant plusieurs milles, elle coule ainsi sans aucun changement. Bosman ignore si elle vient de bien loin dans les terres ; mais l'ayant remontée l'espace de trois jours, il trouva le Pays aussi beau qu'aucun autre Canton de la Guinée, sans excepter celui de Juida. Les deux rives sont bordées de grands arbres, sur lesquels on admire continuellement un nombre infini d'oiseaux du plus beau plumage, & quantité de singes, qui réjouissent les voyageurs par leurs sauts & leurs grimaces. A quatre ou cinq milles de l'embouchure est le grand Village (49) d'Ankober, sur la rive Ouest.

Barbot, qui fait le même récit, & manifestement d'après Bosman, ajoute que plus haut, vers Iguira, on trouve des rocs & des chûtes d'eau, où les Négres trouvent beaucoup d'or en plongeant. Dans l'intervalle, il nomme trois Villages, habités par autant de Nations différentes : Ankober, qui est le plus proche de l'embouchure ; *Abocro*, qui le suit ; & *Iguira*, près des rochers qui bouchent la Riviere. Le premier est la Capitale d'un Royaume. Les deux autres forment deux especes de Républiques. Autrefois (50) les Hollandois avoient un Fort dans le Pays d'Iguira.

Ankober. Abocro. Iguira.

(47) Smith & d'autres la nomment *Mancha*.

(48) Barbot, p. 148. & Snock, p. 493.

(49) Bosman, p. 111.

(50) Barbot, p. 148.

§. II.

Productions, Usages, Langue & Mœurs de la Côte d'Yvoire.

Abondance de provisions.

TOUTES les parties de cette belle Côte produisent une grande abondance de riz, de pois, de féves, de citrons, d'oranges & de noix de coco. Les Habitans apportent aux Vaisseaux de grosses cannes de sucre. En un mot, c'est un des meilleurs Pays de la Guinée. La perspective des montagnes & des Villages y est charmante. La plûpart des Villages sont plantés de palmiers & de cocotiers. La substance des montagnes est rouge; ce qui forme, avec la verdure perpétuelle des arbres qui les couvrent, un mélange délicieux pour la vûe. Grand-Drevin & Rio S. André sont les deux meilleurs Cantons. Le coton & l'indigo croissent naturellement dans toute l'étendue de cette riche contrée. L'huile de palmier y est en abondance. Elle se tire du fruit d'une sorte de palmier nommé *Tombo*. Le même arbre donne le vin qui s'appelle Tombo ou Bourdon, que les Négres mêlent ordinairement avec de l'eau, pour moderer la force de l'un & corriger la crudité de l'autre (1).

Vin de Tombo.

Les bestiaux, tels que les bœufs, les vaches, les chévres & les porcs, sont en si grand nombre, qu'ils s'y donnent presque pour rien. Les daims & les chevreuils n'y sont pas plus rares (2).

Trois poissons monstrueux.

La Côte abonde en poisson. Mais les plus remarquables, suivant Des Marchais, sont le Taureau de mer, le Marteau & le Diable de mer. Il en prit des trois especes. Le premier, qu'il nomme aussi le *Poisson cornu*, étoit long de huit pieds, sans y comprendre la queue, qui en avoit trois. Son corps, qui étoit quadrangulaire, & de la même épaisseur dans toute son étendue, avoit environ cinq pieds de circonference. Sa peau étoit rude & forte, quoique sans écailles, remplie de pointes inégales, marquetée de grandes taches de différentes couleurs, entre blanc, gris & violet. Son muzeau ressembloit beaucoup à celui du Porc; mais il se terminoit en trompe d'éléphant; & l'animal n'ayant point d'autre gueule, tous ses alimens passoient par cet étroit canal. On ne lui trouva dans le ventre que de l'herbe, de la mousse & quelques petits poissons. Il avoit les yeux fort gros, & bordés d'une sorte de poil dur & épais. Son front, ou la partie superieure de sa tête, étoit armée de deux cornes, osseuses, rudes, fortes, & pointues à l'extrêmité, de la longueur de quinze ou seize pouces. Elles étoient fort droites, & paralleles à son dos, sur lequel s'élevoient deux excroissances rondes, de trois pouces de largeur, qui régnoient depuis l'insertion des cornes jusqu'à un pied de la queue. Cette queue paroissoit composée de deux parties; l'une, près du corps, charnue & couverte de la même peau: elle n'étoit même qu'une continuation de la vertebre du dos. L'autre partie étoit une grande & épaisse nâgeoire (3), de couleur brune, raiée de lignes blanches paralleles. Elle n'étoit pas sillonnée, comme dans la plûpart des poissons, mais elle s'élargissoit un peu vers l'extrêmité. Elle sembloit

Le Taureau de mer, & sa description.

(1) Villault, p. 118.
(2) Barbot, *ibid.* p. 143. & suiv.
(3) L'Auteur l'appelle *Empennure*.

Côte d'Yvoire.

servir de défense à l'animal, qui étoit armé aussi, vers le bas du ventre, de deux éperons, longs d'un pied, ronds, osseux & pointus comme les cornes. Ses ouies étoient grandes, chacune accompagnée d'une nâgeoire, assez petite en comparaison de la masse totale, mais très-forte. Il en avoit une autre, sous le ventre, entre les deux éperons. Sur le dos, entre les excroissances qu'on a déja remarquées, il s'élevoit une sorte de bosse, d'où sortoit encore une nâgeoire, d'un demi-pied de diametre & de la même hauteur, à peu près de la forme d'un éventail. La chair étoit blanche, grasse & d'assez bon goût (4).

Le *Zigana*, ou le Marteau. Sa description.

Le *Zigana* ou le *Marteau*, qui porte en Amérique le nom de *Pantouflier*, est un animal du genre vorace. Il a la tête plate, & qui s'étend des deux côtés comme celle d'un marteau. Ses yeux, qui se trouvent placés aux deux extrêmités, sont grands, rouges, & comme étincellans. Sa gueule a deux rangées de dents fort tranchantes. Le corps est rond, & se termine par une grosse & forte queue (5), dont l'animal se sert pour seconder la voracité de son gosier. Il n'a point d'écailles; mais sa peau est épaisse & marquetée de taches rudes. Ses nâgeoires sont grandes & vigoureuses. Il s'élance (6) sur sa proie avec une rapidité extrême. Tout convient à son avidité, sur-tout la chair humaine. C'est une sorte de requin, que les Négres ne laissent pas d'attaquer, & qu'ils tuent fort adroitement.

Le Diable de mer. Sa description.

Le monstre que Des Marchais appelle Diable de mer, & qui se trouve sur cette Côte, est une sorte de Raye, longue de vingt (7) ou vingt-cinq pieds, & large de quinze ou dix-huit, sur trois d'épaisseur. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce monstrueux poisson (8), c'est qu'il a de chaque côté des angles saillans d'une substance aussi dure que la corne, & si pointus, que les coups en sont fort dangereux. Sa queue, qui est longue comme un fouet, est armée aussi d'une pointe redoutable. Le dos est couvert de petites bosses rondes, de la hauteur de deux pouces, avec des pointes aussi aigues que des cloux. La tête est grosse, & jointe immédiatement au corps, sans aucune apparence de col. Elle est fort large, & garnie de dents plates & tranchantes. La nature a donné quatre yeux à cet animal; deux près du gosier, qui sont ronds & fort grands: les deux autres plus haut, mais plus petits. Des deux côtés du gosier, il a trois cornes, de longueur & d'épaisseur inégale. Des trois qui sont au côté droit, celle du milieu est longue de trois pieds, & d'un pouce & demi de diametre à son insertion. La plus grande, du côté gauche, n'a que deux pieds & demi de long, & la grosseur proportionnée. Ces cornes sont flexibles, & par conséquent peu capables de nuire. La chair de l'animal est coriasse & de mauvais goût. Son foye donne de fort bonne huile. La peau est rude & séche, comme celle du requin (9).

Figure & caractere des Quaquas.

La taille commune des Négres Quaquas est haute & bien proportionnée; mais leur physionomie est effrayante au premier coup-d'œil. Cependant, malgré le préjugé d'une figure barbare, l'Auteur les donne pour le Peuple

(4) Des Marchais, Vol. I. p. 79.

(5) Voyez la Figure.

(6) La gueule est placée comme celle du Requin.

(7) Des Marchais, *ubi sup.* p. 177.

(8) Voyez la Figure.

(9) Des Marchais, *ubi sup.* p. 177.

de toute la Guinée le plus civil & le plus raisonnable. Ils jouissent même de cette réputation parmi leurs voisins (10).

CÔTE D'YVOIRE.

Ils paroissent rudes & sauvages, dit un autre Voyageur; mais, dans le Commerce, on les trouve doux, sociables, de bonne-foi, & les plus honnêtes Négocians de la Côte. Quoiqu'ils aient du vin de palmier en abondance, ils sont fort sobres, & vendent cette liqueur à leurs voisins, qui sont d'insignes yvrognes. Ils boivent une sorte de bierre, qu'ils nomment *Rito*, dans laquelle il entre beaucoup d'eau, & qui est d'un goût fort agréable, mais qui ne (11) laisse pas d'être assez forte pour enyvrer. En général, ils ont tant d'aversion pour l'yvrognerie, que la Loi impose des punitions publiques à ceux qui s'enyvrent jusqu'à perdre la raison. Aussi marquent ils peu d'empressement pour les liqueurs de l'Europe. Leur maxime est qu'elles alterent la santé ou la raison, & qu'elles rendent l'homme bête ou qu'elles le tuent. S'ils boivent du vin de bourdon, qu'ils appellent *Tombo*, c'est en y mêlant toujours de l'eau, quoique ce vin soit foible par lui-même & rafraîchissant (12).

Leur sobriété. Loi contre l'yvrognerie.

Quelques Voyageurs ont fait des Quaquas un portrait fort différent. Smith les représente comme des voleurs & des brutaux, qui n'ont pas leurs pareils au monde. S'ils voient quelque chose à bord qu'ils ne puissent trouver l'occasion de voler, ils ne manquent pas du moins de le demander avec impudence. Les refuse-t-on? ils retournent en colere au rivage, & ne souffrent point qu'il en vienne d'autres pour le Commerce. La Chaloupe de Smith n'alloit jamais acheter ses provisions, sans être bien armée; & le plus souvent, elle avoit la précaution de jetter l'ancre à cent pas du rivage (13), où elle attendoit les Négres dans leurs Canots.

Portrait différent de la même Nation.

Suivant Villault, ils étoient accusés de manger les Blancs. Ce Voyageur ajoute, que depuis moins de treize ou quatorze ans ils avoient tué & mangé quatorze Hollandois, qui prenoient de l'eau fraîche, à la Riviere de Saint André, & qui ne leur avoient pas donné le moindre sujet de plainte. Cependant, dit-il, il n'y a point de Nation sur toute la Côte qui craigne tant les armes à feu (14).

Ils sont accusés d'antropophagie.

Smith les appelle une race maudite de cannibales. Il avoit pris, dit-il, la même idée des autres Nations de Guinée, en leur voyant manger des chiens, des alligators, du poisson puant, & d'autres alimens encore plus horribles; mais il ne trouva que les Quaquas assez barbares, pour faire l'aveu du goût qu'ils ont pour la chair humaine (15).

Ils ne peuvent souffrir l'usage établi parmi les Européens, de s'embrasser après une longue absence ou lorsqu'ils sont prêts à se quitter. Ils regardent les embrassemens comme un affront. Leurs dents sont fort pointues, par le soin qu'ils prennent sans cesse de les aiguiser; mais la plûpart les ont crochues & mal rangées. Ils regardent comme un grand ornement de laisser croître leurs ongles, & de porter leurs cheveux en tresses plates, qu'ils enduisent d'huile de palmier & de terre rouge. Ce soin de leur chevelure va jusqu'à leur faire emprunter une partie des cheveux de leurs femmes, qu'ils

Leurs usages & leurs habits.

Leur chevelure.

(10) Villault, p. 115.
(11) Barbot, p. 143.
(12) Des Marchais, p. 185.
(13) Smith, p. 111.
(14) Villault, p. 114. & 119.
(15) Smith, p. 112.

Côte d'Yvoire.

ont l'art d'allonger en les joignant ensemble & dont ils se font une sorte de perruque. Quelques-uns les relevent autour de leur tête, & leur donnent la forme d'un bonnet. Chaque jour ils s'oignent le corps du même enduit qui sert à leur tête. On leur voit mâcher continuellement (16) du betel, & prendre leur salive, qui se teint de cette couleur, pour s'en frotter les joues & le menton. Ils se chargent les jambes de gros anneaux de fer; comme s'ils faisoient gloire de leur pesanteur. Barbot vit au Cap-Laho quantité de Négres qui en portoient soixante livres pesant, au long d'une seule jambe. Ils paroissent charmés du bruit qu'ils font en marchant, avec cette multitude d'anneaux (17); & les gens de qualité affectent de se distinguer par le poids & par le nombre. En un mot, conclut l'Auteur, c'est une Nation dont la seule vûe est capable d'effrayer, & qui joint à cette figure hideuse beaucoup de puanteur (18).

Ils font usage du Betel.

Les gens du commun ne portent qu'une petite piéce d'étoffe pour cacher leur nudité. Mais les Grands se distinguent par une espece de manteau, ou de grand surplis, dont ils sont couverts. Ils portent un cimeterre au côté. Leurs femmes se coupent les cheveux, dont les hommes se servent pour allonger ou grossir leur chevelure (19).

Sur la Côte de Giron & du Petit-Drevin, les femmes avoient la curiosité de s'approcher du rivage avec leurs filles, & sembloient regarder les Matelots avec beaucoup de complaisance tandis qu'ils faisoient la provision d'eau. Villault rend témoignage, qu'à l'exception de la couleur, elles ont les traits si réguliers, qu'elles passeroient, en Europe même, pour des beautés parfaites. Il en vit plus de cinquante, entre lesquelles il n'y en avoit pas une qui ne fût d'une taille fine & légere, au lieu que la plûpart des hommes sont fort gros & fort grands. L'habillement des femmes est un simple morceau d'étoffe sur le devant du corps. Il n'y a point de Nation où elles soient si nues dans toute l'étendue de la même Côte (20).

Beauté de leurs femmes.

Leur parure.

Des Marchais observe qu'elles ont les cheveux entrelassés de petits brins d'or pur, & que les ouvriers du Pays marquent à l'envi leur habileté dans la forme qu'ils donnent à ces petits ornemens. Ils les confondent tous sous le nom de *Manillas*, terme aussi général parmi les Négres, que celui de joyaux en Europe. Les femmes des Négres riches en ont la tête chargée, & leur parure monte à des sommes considerables. Une jeune & belle fille n'est pas sans agrément dans cet état. Cependant les maris, qui ont une autorité absolue (21) sur leurs femmes, ne font pas difficulté de leur enlever quelquefois leurs bijoux, pour les échanger contre les marchandises dont ils ont besoin.

Maladie commune dans le Pays.

Les Exomphales, ou les ruptures du nombril, sont ici des infirmités fort communes. Mais les autres difformités du corps sont fort rares dans toute la Nation. Entre un grand nombre de Négres, l'Auteur n'en vit que deux qui eussent à se plaindre de la Nature. L'un étoit né borgne, l'autre sans nez (22).

(16) Les Indiens Orientaux ont le même usage.

(17) Villault dit qu'ils joignent des grelots à leurs brasselets, p. 112.

(18) Barbot, p. 143.

(19) Villault, p. 119, & Barbot, p. 142.

(20) Villault, p. 115.

(21) Des Marchais, p. 188.

(22) Atkins, p. 67.

Côte d'Yvoire.

Leurs salutations.

Leur langage est barbare, & d'autant plus inintelligible, qu'ils parlent fort vîte. Lorsqu'ils se rencontrent les uns les autres, soit au rivage, soit hors de leur Pays, ils se mettent la main sur l'épaule, & se prenant par les doigts, qu'ils font craquer, suivant l'usage de toute la Côte, ils répetent plusieurs fois, à voix basse, le mot de Quaqua. C'est de-là que l'Auteur croit devoir tirer l'origine de leur nom.

Ordre établi dans les conditions.

C'est ici l'usage, pour les enfans, de suivre la profession de leur pere. Le fils d'un Tisserand exerce le même métier, & celui d'un Facteur n'a point d'autre emploi que le Commerce. Cet ordre est si bien établi, qu'on ne souffriroit pas qu'un Négre sortît (23) de sa condition naturelle. Cependant ils ont peu d'arts méchaniques. Atkins dit qu'une serrure passa pour une rareté si précieuse, qu'elle attira tous les Habitans du Canton. Nos montres leur paroissent encore plus admirables. La fabrique du papier, dit le même Auteur, leur paroît un prodige (24).

Rois & Prêtres estimés Magiciens.

Le fond des pratiques religieuses ressemblant à celles de la Côte d'Or, on remet cet article au Chapitre suivant. Si les Quaquas respectent beaucoup leurs Rois & leurs Prêtres, cette soumission vient moins de leur goût pour l'ordre, que de l'opinion qu'ils se forment de ces deux dignités. Ils croient que la magie & les enchantemens sont des qualités attachées à la Prêtrise & à la Royauté. Le Roi de *Saka*, Pays voisin du Cap-Laho, passe sur-tout pour le plus puissant Magicien de l'Univers. Il observe, tous les ans, au commencement de Décembre, une cérémonie mysterieuse à l'honneur de la Mer, qui est la plus grande Divinité du Pays. Cette cérémonie dure jusqu'au mois d'Avril. Il envoie, par intervalles, quelques-uns de ses gens dans un Canot, au rivage d'Axim, de Sama, de Commendo, & des autres lieux de la Côte d'Or, pour y offrir à la Mer un sacrifice de quelques vieux haillons, de différentes sortes de pierres, & de plusieurs cornes de boucs remplies de poivre. Les Prêtres chargés de cette commission prononcent certains mots à voix basse, pour obtenir de la Mer qu'elle daigne être calme pendant la saison de l'Eté, & favorable par conséquent à la navigation & au Commerce des Habitans. Aussi-tôt que le premier Canot est revenu, il en part un autre, qui va faire à son tour les mêmes cérémonies, & qui est relevé successivement par d'autres jusqu'à la fin de la saison. Le premier part de *Korbi-Laho*. Il est immédiatement suivi des Facteurs Négres de ce Port, qui portent dans plusieurs Canots leurs étoffes, pour les vendre dans le même lieu où se fait le sacrifice. A leur retour, d'autres suivent aussi le second, le troisiéme & tous les autres Canots du Roi. Cette méthode s'observe avec un ordre merveilleux, & chacun trouve ainsi le moyen de vendre ses marchandises. Vers la fin du mois d'Avril, les Canots enchanteurs laissent à la Mer la liberté de s'agiter à son gré, & les Marchands se hâtent de regagner chacun leur Canton (25).

Pratiques superstitieuses.

Les Quaquas passionnés pour le Commerce.

Quelque jugement qu'on veuille porter des Négres de cette Côte, il est certain qu'ils sont passionnés pour le Commerce. S'ils apperçoivent un Vaisseau sur la Côte, ils commencent par l'observer soigneusement ; & lorsqu'

(23) Barbot, *ubi sup.*

(24) Il faut supposer qu'on la leur explique, car on ne conçoit pas qu'ils pussent la connoître autrement.

(25) Barbot, p. 143. & suiv.

CÔTE D'YVOIRE.

qu'ils croient leur confiance bien établie, ils s'empressent de porter à bord des provisions, de l'or, de l'yvoire & des Esclaves, pour lesquels ils reçoivent, en échange, des marchandises de l'Europe. Il est toujours plus sûr de les attendre, que de transporter des marchandises au rivage, parce qu'avec la précaution de n'en recevoir à la fois qu'un certain nombre sur le tillac, on ne court aucun danger; au lieu qu'à terre ils sont les plus forts, & peuvent aisément succomber à la tentation d'égorger les Marchands, pour se saisir de leurs biens. Mais comme il leur reste toujours de l'inquiétude, ils obligent le Capitaine Européen de se mettre dans l'œil un peu d'eau de mer; serment redoutable dans leurs idées, après lequel ils s'approchent du Vaisseau beaucoup plus librement. Ils sont persuadés que celui qui violeroit sa promesse, après cette cérémonie, perdroit aussi-tôt les yeux. Mais quoique de leur côté ils ne manquent pas de s'engager par le même lien, l'Auteur conseille de ne rien négliger (26) pour se garantir de la fraude & de la surprise. Barbot observe aussi que lorsqu'ils approchent des Vaisseaux, ils trempent la main dans l'eau salée & s'en font distiler quelques goutes dans les yeux; ce qui signifie qu'ils aimeroient mieux perdre les yeux (27) que de blesser la bonne-foi du Commerce (28).

Leurs défiances.

Circonstances rapportées différemment par Villault.

Villault représente cette pratique avec quelques circonstances différentes. Il raconte qu'à leur arrivée, le Capitaine doit se présenter pour les recevoir; & qu'alors mettant un pied sur l'échelle du Vaisseau & tenant l'autre sur leur Canot, ils prennent dans la mer une poignée d'eau, qu'ils jettent au visage du Capitaine. C'est la plus forte assurance qu'ils puissent donner de leur amitié & de leur bonne-foi. Ils sont si attachés à cette superstition, qu'ils n'entreroient pas (29) dans un Vaisseau sans l'avoir observée; & lorsqu'ils veulent assurer quelque chose, ou l'attester solemnellement, ils emploient la même cérémonie. On prétend que depuis plusieurs années les Habitans de la Côte du mauvais Peuple ont abandonné cette formule de serment, & qu'elle ne subsiste plus qu'à la Riviere de S. André, au Cap-Apollonia & au Cap-Laho. Dans les autres Cantons, les Négres se contentent d'examiner curieusement un Vaisseau qui arrive, d'en faire plusieurs fois le tour dans leurs Canots, en considerant sa fabrique & l'habillement des Matelots; & s'ils croient reconnoître qu'on leur réponde en François, ils viennent à bord sans aucune défiance (30).

Amusement pour les Matelots.

C'est un amusement pour les Matelots, au long de cette Côte, de se voir environnés d'un grand nombre de Canots, chargés de Négres, qui crient de toute leur force *Quaqua*, *Quaqua*, & qui s'éloignent aussi promptement qu'ils se sont approchés. Depuis que les Européens en ont enlevé plusieurs, leur inquiétude est si vive, qu'on ne les engage pas facilement à monter à bord. C'est Barbot (31) qui parle ici. La meilleure méthode, pour les attirer avec leurs marchandises, est de prendre un peu d'eau de

(26) Villault, p. 115. Il dit au contraire, dans un autre endroit (p. 187.) qu'on peut se fier à eux après cette cérémonie.

(27) Barbot, *ubi sup.*

(28) Atkins, p. 73. Il ajoûte qu'ils prennent aussi de l'eau dans la bouche, & que si le Capitaine du Vaisseau n'imite pas leur action, ils se retirent & renoncent au Commerce.

(29) Villault, p. 116.

(30) Des Marchais, *ubi sup.*

(31) Barbot, p. 141.

mer

mer & de s'en mettre quelques goutes dans les yeux; parce que la Mer étant leur Divinité, ils regardent cette cérémonie comme un serment. Cependant elle ne réussit pas dans tous les endroits de la Côte, comme l'Auteur en fit l'experience à Tabo (32).

Côte d'Yvoire.

Les Anglois prennent pavillon François pour traiter avec les Quaquas.

Les outrages, dit Smith, qu'ils ont souvent reçus des Européens, leur inspirent des soupçons continuels. Le Vaisseau de ce Voyageur s'arrêta plusieurs fois devant différentes Villes & tira quelques coups de canon pour signal, sans voir paroître un Canot, ni même un Négre sur le rivage. Enfin, quelques Bâtimens de la même Nation, qui commerçoient aussi sur la Côte, l'informerent que les Habitans ne s'approchoient guéres des Vaisseaux Anglois, dans la crainte d'être enlevés pour l'esclavage, & qu'ils avoient ordinairement plus de confiance aux François. Cet avis lui devint fort utile. Il prit aussi-tôt le pavillon de France; & faisant le Commerce en Langue Françoise, non-seulement il se procura des échanges très-avantageux, mais il reçut (33) continuellement une grande abondance de rafraîchissemens & de provisions.

Précautions pour le Commerce.

Les Quaquas sont ordinairement quatre ou cinq dans un Canot. Mais il est rare qu'on en voie monter plus de deux à la fois sur un Vaisseau. Ils y viennent chacun à leur tour, & n'apportent jamais deux dents ensemble. Celui qui se hazarde le premier, observe avec soin s'il y a des armes & beaucoup d'hommes sur le tillac. Il en avertit ses compagnons; le Commerce se fait alors avec assez de tranquillité. Mais quoiqu'ils paroissent guéris de leur défiance, on leur proposeroit en vain de descendre dans les cabines ou sous les ponts. Ils appréhendent tellement les armes à feu, que l'Auteur ayant fait tirer un jour sur un Bâtiment d'Interlope, plusieurs Négres, qui étoient sur le tillac, se précipiterent dans les flots (34). Il observe que s'ils découvrent quelqu'arme en approchant du Vaisseau, ils retournent droit au rivage, sans que rien puisse les rappeller. Aussi les Anglois, qui vont à terre dans la Chaloupe, prennent-ils soin de cacher leurs fusils & leurs pistolets.

Difficultés du Commerce sur la Côte d'Yvoire.

On auroit peine à se figurer de quelle patience on a besoin pour finir les affaires de Commerce avec des Peuples si grossiers. Outre la férocité de leur naturel (35), on a toujours l'obstacle du langage à surmonter; car, s'il est impossible de les entendre, ils paroissent encore moins capables d'entendre les Européens. Tout se fait par des gestes, & par des signes de la main ou des doigts, en mettant une certaine quantité de marchandises près de leur or ou de leur yvoire. A *Dromva-Petri*, Barbot, las de perdre quantité de marchandises en daschis ou en présens, fit retenir à bord une dent d'éléphant, qui égaloit à peu près la valeur de ce qu'il avoit donné. Au *Cap-Laho*, il fit retenir deux dents, jusqu'à ce que les daschis fussent restitués. Les Négres se déterminerent enfin à cette restitution; mais ce ne fut pas sans une vive querelle, accompagnée de plusieurs coups, entre ceux qui avoient reçu les daschis & celui dont on avoit retenu la marchandise. Dans le trouble, quelques-uns de ceux qui étoient à bord sauterent dans les flots, & plongerent si long-tems, qu'ils ne reparurent que fort loin hors de la

Barbot se fait rendre les présens faits aux Négres.

(32) Smith, p. 111.
(33) Villault, p. 73. Barbot, p. 142.
(34) Barbot, p. 142.
(35) Le même, *ubi sup.*

CÔTE D'YVOIRE.

portée du mousquet. Lorsqu'ils eurent regagné leurs Canots, ils prirent la fuite à force de rames.

Importance de ces présens. Leur origine.

Les daschis, qui sont les premiers objets de l'empressement des Négres, ne paroissent pas d'abord d'une grande importance. C'est un couteau de peu de valeur, un anneau de cuivre, un verre d'eau-de-vie, ou quelques morceaux de biscuit. Mais ces libéralités, qui ne cessent point au long de la Côte, & qui se renouvellent quarante ou cinquante fois le jour, emportent à la fin cinq pour cent sur la cargaison du Vaisseau. Ce pernicieux usage vient des Hollandois, qui se crurent obligés, en arrivant sur la Côte de Guinée, d'employer l'apparence d'une générosité extraordinaire pour ruiner les Portugais dans l'esprit des Négres. Il n'y a point de Nation pour qui leur exemple n'ait pris la force d'une Loi. Toute proposition de Commerce doit commencer par les daschis. Ainsi ce trait de politique est devenu un véritable fardeau pour l'Europe, & pour ceux mêmes qui l'ont inventé.

Le même usage est établi sur la Côte d'Or, & commence au Cap-Laho; avec cette différence, que les daschis ne s'accordent qu'après la conclusion du marché, & qu'ils y portent le nom de *Dassi-mi-Dassi*. Mais sur toutes les Côtes inferieures, depuis la Riviere de Gambra, les Négres veulent que leurs daschis soient payés d'avance. Ils ne voient pas plûtôt paroître un Vaisseau, qu'ils les demandent à grands cris (36).

Marchandises qu'on tire de la Côte d'Yvoire.

Les seules marchandises qui font la matiere du Commerce, dans cette division, sont les étoffes de coton, le sel, l'or & l'yvoire. Suivant Villault, les Négres fabriquent d'assez jolies étoffes, à raies blanches & bleues, d'environ trois quarts de largeur, & longues de deux ou trois aunes. Elles se vendent fort bien sur la Côte d'Or. Les Négres du commun en font des pagnes (37). Des Marchais dit que ces piéces d'étoffe (38) sont composées de six lais, cousus ensemble, chacun d'environ trois aunes de longueur, sur six pouces de largeur. De-là vient le nom de Côte des six bandes, que les Hollandois ont donné à la Côte des Quaquas. Leur teinture bleue est fort belle & se soutient long-tems.

Étoffes fabriquées par les Négres.

Barbot s'étend un peu plus sur cet article. Il nous apprend qu'entre Korbi-Laho & la Côte de Quaqua, le Pays produit beaucoup de coton, & que les Habitans des terres interieures le travaillent avec beaucoup d'industrie. Les étoffes qui se fabriquent au Cap-Laho sont composées de six lais, ou de six bandes, longues de trois aunes & demie de France. Elles sont très-fines. Celles de Korbi-Laho n'ont que cinq bandes, de trois aunes de long, & sont plus grossieres. Les Négres de la Côte servent de Facteurs à ceux de l'interieur des terres, pour vendre leurs étoffes aux Européens, sur-tout aux Hollandois, desquels ils tirent en échange une sorte de toile bleue, nommée Alkori, dont il se fait un grand commerce sur la Côte d'Or & dans les autres parties de la Guinée méridionale.

Peuple blanc d'Afrique, avec lequel ils font en Commerce.

Quelques Facteurs Négres, qui parcourent sans cesse le Pays pour acheter des étoffes, raconterent à l'Auteur que les Négres interieurs en vendent une quantité considerable à certains Peuples blancs qui sont fort éloignés

(36) Smith, *ubi sup.*

(37) Villault, p. 128.

(38) Des Marchais, p. 135.

dans les terres, & qui voyagent ordinairement ſur des mules ou ſur des ânes, armés d'épieux ou de zagaies. Il y a beaucoup d'apparence que ce ſont les Arabes de Zara, ou des rives du Niger.

Les Quaquas ſe font auſſi des pagnes d'une ſorte de chanvre, ou d'une Plante qui lui reſſemble beaucoup. La teinture qu'ils lui donnent eſt fort belle (39), & le tiſſu compoſé avec beaucoup d'art.

Les mêmes Négres font un grand Commerce de ſel avec leurs voiſins au Nord-Eſt; & ceux-ci le tranſportent plus loin, dans des régions où ſa rareté le rend fort cher. S'il faut s'en rapporter aux Quaquas, ce tranſport ſe fait juſqu'au-delà du Niger, dans un Pays dont les Habitans ne ſont pas noirs, & qui, ſuivant la deſcription qu'on en fit à l'Auteur, ne peuvent être que les Mores (40).

Contrées interieures & leurs productions.

Les contrées interieures, derriere les Quaquas, fourniſſent une groſſe quantité de dents d'éléphans, qui font le plus bel yvoire du monde. Elles ſont achetées conſtamment par les Anglois, les Hollandois & les François; quelquefois auſſi par les Danois & les Portugais. Mais depuis que le Commerce de la Guinée eſt ouvert à toutes les Nations, l'Angleterre en tire plus d'avantages que la Hollande. Ce nombreux & perpétuel concours de Vaiſſeaux Européens, qui viſitent annuellement la Côte, a fait hauſſer aux Négres le prix de leurs marchandiſes, ſur-tout celui de leurs groſſes dents d'éléphans, dont quelques-unes peſent près (41) de deux cens livres. Le Pays en fournit une ſi étrange quantité, que, ſuivant le témoignage de Des Marchais, il s'en eſt vendu, dans un ſeul jour, juſqu'à cent quintaux. Les Négres racontent que le Pays interieur eſt ſi rempli d'éléphans, ſur-tout dans les parties montagneuſes, que les Habitans ſont obligés de ſe creuſer des cavernes aux lieux les plus eſcarpés des montagnes, & d'en rendre les portes fort étroites. Ils ont recours à toutes ſortes d'artifices pour chaſſer de leurs plantations ces incommodes animaux. Ils leur tendent des piéges, dans leſquels ils en prennent un grand nombre. Mais, ſi l'on doit ſe fier au récit des Négres, la principale raiſon qui rend l'yvoire ſi commun dans le même Pays, eſt que les éléphans jettent leurs dents tous les trois ans; de ſorte qu'on les doit moins à la chaſſe des Négres qu'au hazard, qui les fait trouver dans les forêts (42).

Prodigieuſe quantité d'éléphans.

Villault & Barbot rendent le même témoignage. Suivant Barbot, les éléphans ſont en ſi grand nombre ſur toute cette Côte, que malgré la guerre qu'on leur fait continuellement, les Négres ſont obligés, pour leur ſûreté, de bâtir leurs Habitations ſous terre. On raconte, dit auſſi Barbot, que ces animaux jettent leurs dents tous les trois ans; & que vivant cent ans, & plus, la quantité de dents qui ſe trouvent ainſi dans les forêts eſt véritablement innombrable. Cependant, on obſerve qu'elle eſt fort diminuée, ſoit que les Négres aient plus de négligence à chercher les dents, ſoit que les maladies aient emporté une grande partie des éléphans; & que l'une ou l'autre de ces deux raiſons, joint à la multitude de Vaiſſeaux qui abordent ſur la Côte, a fait hauſſer le prix de cette marchandiſe (43).

Diminution des éléphans.

(39) Barbot, p. 143.
(40) Des Marchais, Vol. I. p. 186.
(41) Villault, p. 118.
(42) Des Marchais, *ubi ſup.* p. 187.
(43) Villault, *ubi ſup.* Barbot, *ubi ſup.*

Côte d'Yvoire.
Or de la Côte d'Yvoire.

Villault, après avoir admiré combien les Négres & leurs femmes portent d'or dans leurs cheveux, se croit en droit de conclure que le Pays n'est pas sans quelques mines de ce précieux métal. Cependant il avoue qu'ayant demandé plusieurs fois aux Négres, de quelle source ils le tirent, ils s'accordoient tous à tourner les yeux & la main vers les montagnes. Mais s'il l'a trouvé fort commun, sur-tout vers le Cap-Apollonia, il ajoute qu'étant en poudre, ils ont l'art de le falsifier par un mélange de poudre de cuivre. La précaution la plus sûre, lorsque le Commerce se fait à bord, c'est de leur demander si leur or est pur, & de les menacer du plus sévere châtiment, tel que la perte de leur liberté. S'ils persistent à soutenir que leur marchandise est de bon alloi, il faut la peser devant eux, & la mettre dans l'eau-forte, qui consume immédiatement le cuivre. Ensuite, la pesant une séconde fois, si l'on s'apperçoit de quelque fraude, on charge les fripons de chaînes, jusqu'à ce qu'ils offrent de payer leur rançon. On comprend ici, dit Villault, combien il y a d'avantage à faire le Commerce à bord. Si l'on est trompé à terre, il y a peu de ressource, parce que les Rois & les Seigneurs du Pays sont d'aussi mauvaise-foi que leurs Sujets (44).

Tromperie des Négres, & moyens de l'éviter.

Marchandises qu'ils demandent.

Les marchandises de l'Europe qu'on demande en échange, sur la Côte d'yvoire & des Quaquas, sont les mêmes qu'au Cap-Monte & à Rio Sestos, en y ajoutant des *Cantabrodes*, nommés aussi *Contacarbes ;* c'est-à-dire, des anneaux de fer de la grosseur du doigt, que les Négres portent aux jambes avec des grelots de cuivre, comme ils portent aux bras des anneaux de cuivre ou des brasselets (45).

Facilités pour le Commerce.

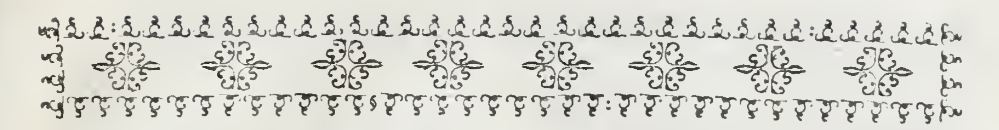
Pour la facilité du Commerce, au long de la Côte, on ne doit employer que des Barques, ou d'autres petits Bâtimens, parce qu'il est souvent nécessaire de s'arrêter à chaque lieu, & de laisser le tems, aux Négres, d'apporter leur yvoire de l'interieur du Pays. La dépense d'ailleurs est plus légere, & les Habitans viennent plus librement à bord lorsque l'Equipage est moins nombreux. Mais il faut alors que la garde se fasse avec soin, & sur-tout qu'on ne permette jamais aux Négres de s'approcher en trop grand nombre. La facilité du pillage les tente toujours. Combien les Portugais n'en ont-ils pas fourni d'exemples (46) ?

Nul Etablissement sur la Côte d'Yvoire.

Villault a trouvé plusieurs Mulâtres sur cette Côte ; mais il ne croit pas que les Européens (47) y aient jamais eu d'Etablissement. Smith observe que cette Côte, aussi-bien que celle de Malaguette, étant divisée en plusieurs petits Royaumes, qui n'ont point entr'eux d'interêts capables de les diviser, la guerre y est fort rare, & que par conséquent le Commerce des Esclaves y est moins avantageux que sur la Côte d'Or & sur celle des Esclaves (48).

(44) Villault, p. 119.
(45) Des Marchais, p. 189.
(46) Barbot, p. 142.
(47) Villault, p. 113. & 116.
(48) Smith, p. 113.

Fin du troisiéme Volume.



TABLE

DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE VII.

Voyages au long des Côtes occidentales d'Afrique, depuis le Cap Blanco jusqu'à Sierra Léona; contenant l'établissement du Commerce des Anglois sur la Riviere de Gambra, *vulgairement* la Gambie.

LIVRE VIII.

Voyages en Guinée, à Penin, & ſur toute la Côte, depuis Sierra Léona juſqu'au Cap de Lope-Conſalvo.

LIVRE IX.

Description de la Guinée, contenant la Géographie & l'Histoire Naturelle & Civile du Pays.

Fin de la Table des Chapitres.

On trouvera le Privilege au premier Volume.

De l'Imprimerie de Claude Simon, *Pere, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque.*

AVIS AU RELIEUR,

Pour placer les Cartes.

Nota. Les cinq Cartes (Supplément au Tome premier) à la fin du Volume.

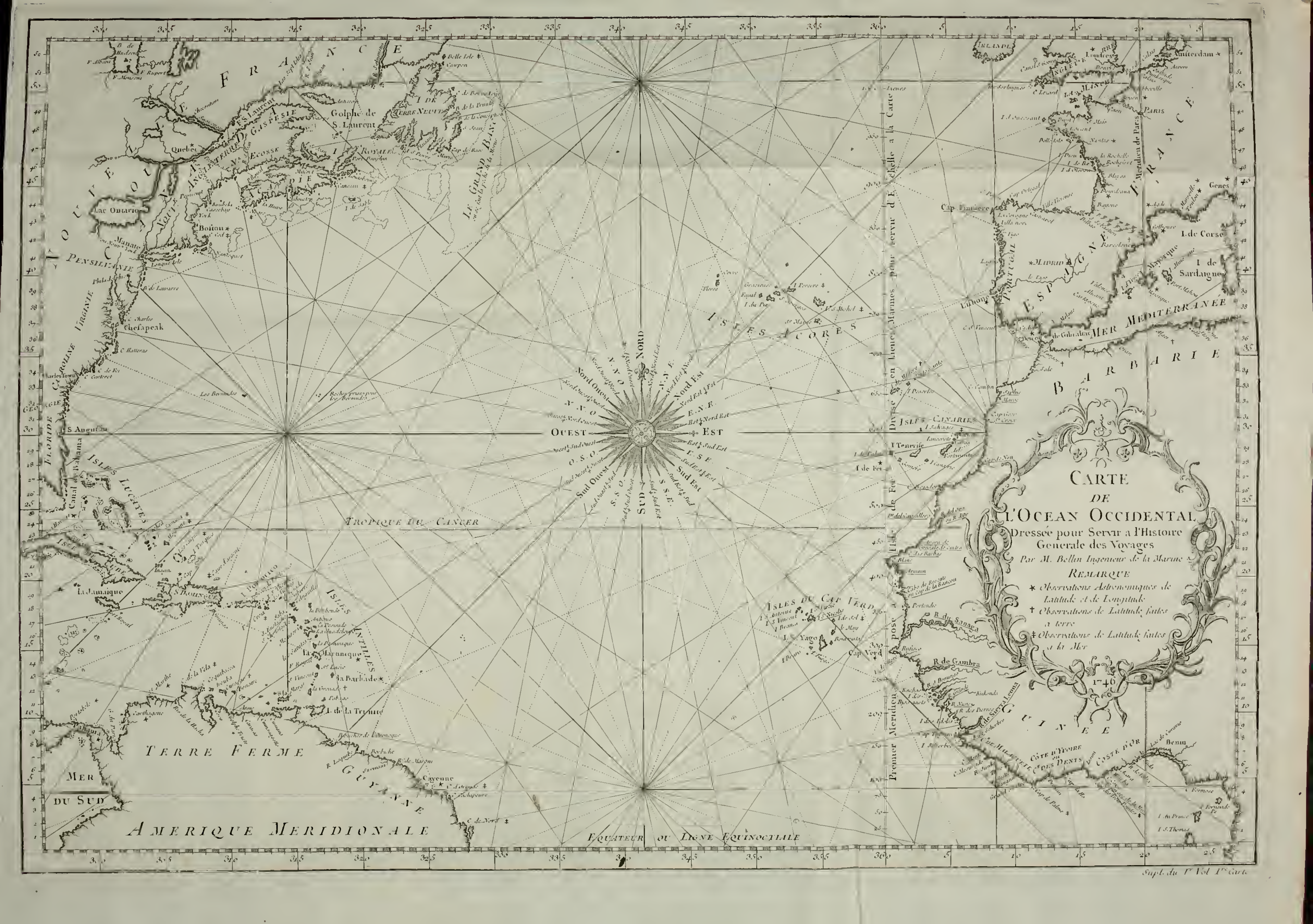
Pour placer les Figures.

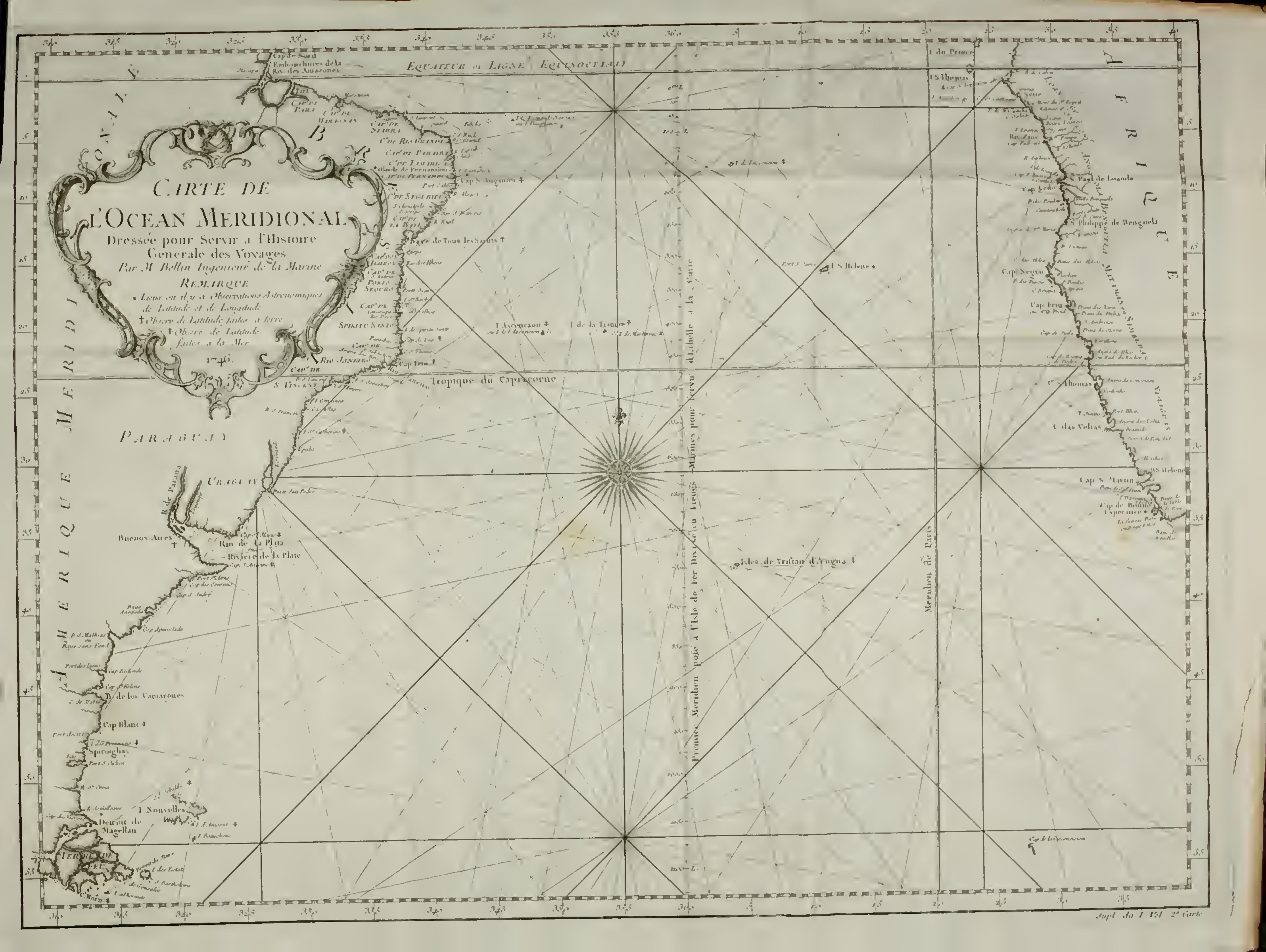
Nota. Le Relieur fera attention qu'à la page 593, où il y a pour signature H h h h, il faut F f f f.

CARTE DES COSTES DE FRANCE ET D'ESPAGNE

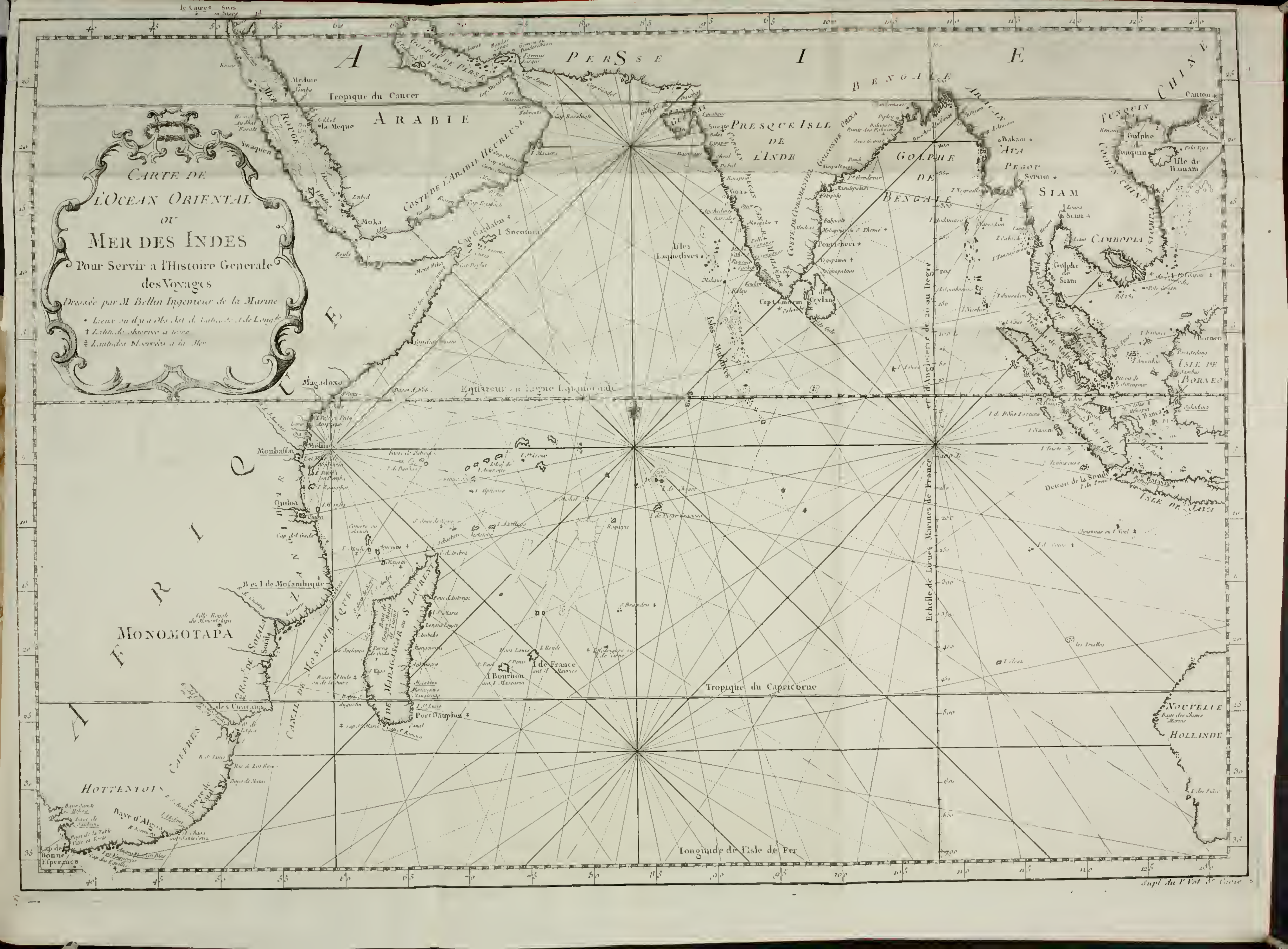
Par N. Bellin Ingenieur de la Marine.

IRLANDE
Canal S. George
la Saverne R.
Bristol
ANGLETERRE
Londres
la Tamise
Douvre
Pas de Calais
Amsterdam
Roterdam
Anvers
Ostende
Nieuport
Dunkerque
Calais
C. Cornwal
Les Sorlingues
Cap Lezard
I. de Wicht
Darmout
LA MANCHE
I. d'Aurigny
Abbeville
Diepe
le Havre
Rouen
Grenesay
Jersay
Cherbourg
Caen
Honfleur
R. de Seine
PARIS
I. d'Ouessant
Brest
Grandville
Mont S. Michel
S. Malo
S. Brieux
L'Orient
Port Louis
Vannes
les Glenans
I. de Groix
Belle Isle
Nantes
Bourgneuf
I. Dieu
Sables d'Olonne
La Rochelle
I. de Ré
Rochefort
I. d'Oleron
Tour de Cordouan
Blayes
Bordeaux
FRANCE
Cap Ortegal
C. Prior
Cap Finistere
La Corogne
Villanove
Portenove
Ponteredre
Vigo
Bayona
I. de Bayona
Villecende
Porto
Lagos
Aviła
Castropol
Ville Vicieuse
S. Andre
Bilbao
S. Sebastien
Fontarabie
Bayonne
S. Jean de Luz
Narbone
Besier
Agde
Marseille
Toulon
I. d'Hieres
Villefranche
Nice
Antibes
Savone
Final
Genes
I. DE CORSE
C. de Creux
C. S. Sebastien
Colioure
Palamos
Barcelone
Taragone
Alfaques
MADRID
ESPAGNE
Le Tage
Les Barlingues
Lisbonne
C. la Roque
Setuval
C. d'Oropeso
Valence
C. Martin
Alicant
Cartagene
I. Minorque
Port Mahon
Majorque
I. Majorque
I. d'Yvice
I. Fromentiere
I. DE SARDAIGNE
MER MEDITERRANÉE
C. de Pales
Lagos
Palos
S. Lucar
Gibraltar
Malgue
Almerie
C. S. Vincent
Cap Sagre
Cadix
Detroit de Gibraltar
Ceute
Tanger
C. de Gate
I. d'Alboran
C. Falcon
Oran
Cap Tenes
Alger
C. Caxine
Colle
Store
Bone
Tabarque
I. Zafarines
BARBARIE
Premier Meridien posé a l'Isle de Fer.
Longitude de l'Isle de Fer.
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre
20 40 60 80 100 120 140 160 180 200 220 240 260 280 300 320 340
L D
36 5 10 15 20 25
50 45 40 35

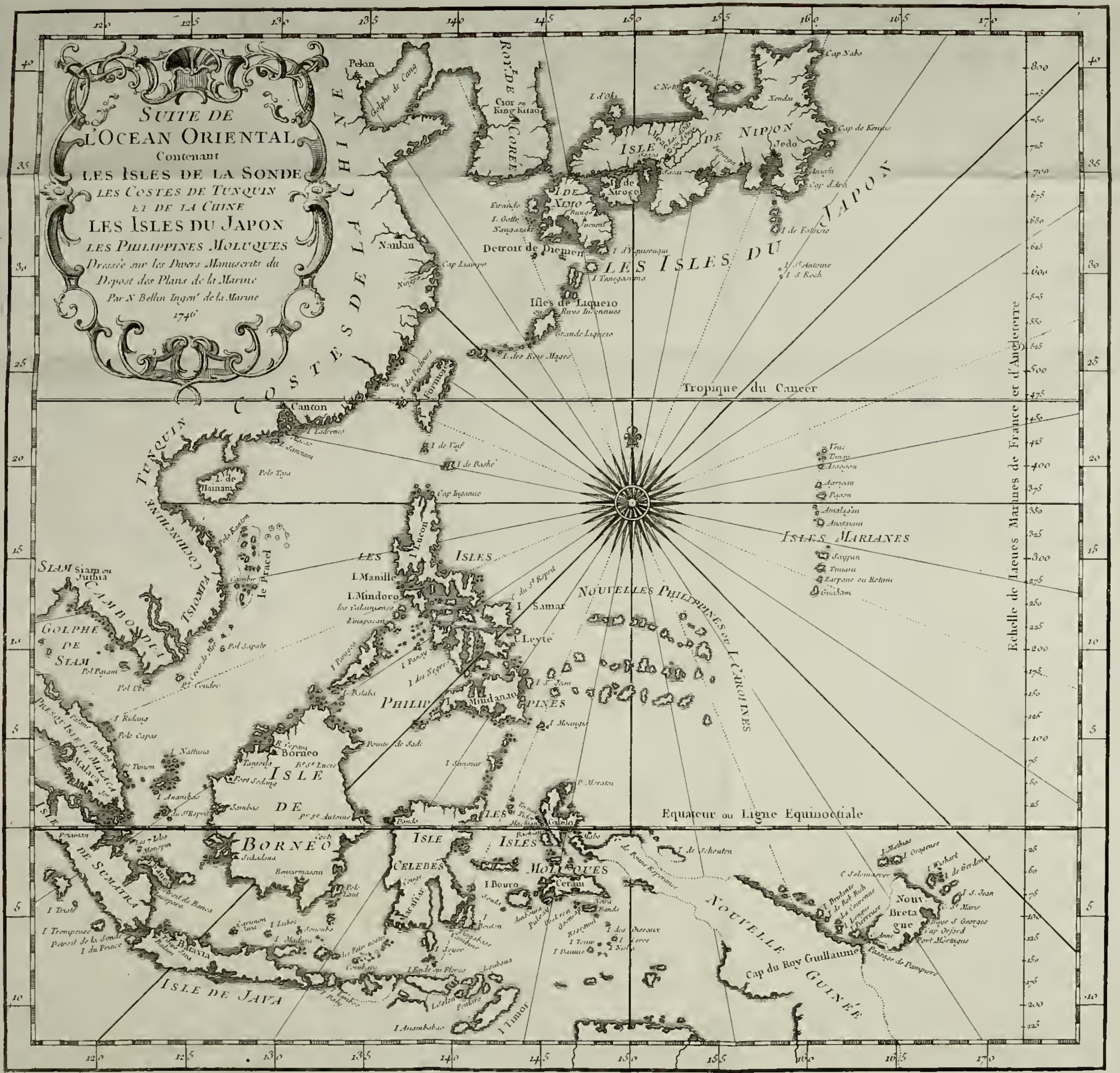

CARTE
DE
L'OCEAN OCCIDENTAL
Dressée pour Servir a l'Histoire
Generale des Voyages
Par M. Bellin Ingenieur de la Marine
REMARQUE
✶ Observations Astronomiques de Latitude et de Longitude
† Observations de Latitude faites a terre
‡ Observations de Latitude faites a la Mer
1746
NOUVELLE FRANCE
Golphe de S. Laurent
TERRE NEUVE
LE GRAND BANC
Quebec
Lac Ontario
Boston
PENSILVANIE
VIRGINIE
CAROLINE
GEORGIE
FLORIDE
Chesapeak
S. Augustin
ISLES LUCAYES
la Jamaique
S. DOMINGUE
ISLES ANTILLES
la Martinique
la Barbade
I. de la Trinité
TERRE FERME
GUYANNE
Cayenne
MER DU SUD
AMERIQUE MERIDIONALE
TROPIQUE DU CANCER
EQUATEUR OU LIGNE EQUINOCTIALE
NORD
SUD
OUEST
EST
Nord Ouest
Nord Est
Sud Ouest
Sud Est
ISLES ACORES
ISLES CANARIES
I. Tenerife
I. de Fer
ISLES DU CAP VERD
I. S. Yago
Cap Verd
Premier Meridien
IRLANDE
ANGLETERRE
LA MANCHE
Londres
Amsterdam
PARIS
FRANCE
Meridien de Paris
la Rochelle
Bordeaux
Cap Finisterre
PORTUGAL
ESPAGNE
MADRID
Lisbone
Barcelone
Genes
I. de Corse
I. de Sardaigne
MER MEDITERRANEE
BARBARIE
R. du Sanaga
R. de Gambra
GUINEE
COSTE D'OR
Benin
Supl. du Ier Vol. Ire Carte



CARTE DE
L'OCEAN MERIDIONAL
Dressée pour Servir a l'Histoire
Generale des Voyages
Par M. Bellin Ingenieur de la Marine
REMARQUE
1746.
Equateur ou Ligne Equinoctiale
Tropique du Capricorne
Cap de Nord
Embouchures de la Riv. des Amazones
Cap S. Augustin
Baye de Tous les Saints
Cap Frio
Rio Janeiro
S. Vincent
PARAGUAY
Uraguay
R. de Parana
Buenos Aires
Rio de la Plata
Riviere de la Plate
B. de los Camarones
Cap Blanc
I. Nouvelles
Detroit de Magellan
Terre de Feu
I. Ascencaon
I. de la Trinité
I. S. Helene
Isles de Tristan d'Acugna
Meridien de Paris
Premier Meridien pour l'Isle de Fer
I. du Prince
I. S. Thomas
S. Paul de Loanda
S. Philippe de Benguela
Cap Negro
Cap Frio
C. das Voltas
B. S. Helene
Cap S. Martin
Cap de Bonne Esperance
Supl. du I. Vol. 2e Carte



Carte de l'Ocean Oriental ou Mer des Indes
Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages
Dressée par M. Bellin Ingenieur de la Marine
A S I E
ARABIE
PERSE
BENGALE
PRESQUE ISLE DE L'INDE
GOLPHE DE BENGALE
SIAM
CHINE
TUNQUIN
CAMBODIA
A F R I Q U E
MONOMOTAPA
HOTTENTOTS
CAFRES
Tropique du Cancer
Equateur ou Ligne Equinoctiale
Tropique du Capricorne
Longitude de l'Isle de Fer
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
Mer Rouge
Golphe de Perse
I. Socotora
Moka
La Meque
Magadoxo
Monbassa
Quiloa
Mosambique
Canal de Mosambique
Madagascar ou S. Laurent
Port Dauphin
I. Bourbon
I. de France
Isles Maldives
Isles Laquedives
I. de Ceylan
Cap Comorin
Pontichéri
Goa
Isle de Hainan
Canton
Borneo
Isle de Java
Nouvelle Hollande
Cap de Bonne Esperance
Suppl. du V Vol. 3e Carte



Supl du I Vol 4e Carte




SPECIAL 85-B
20810
V.3
GETTY CENTER LIBRARY

